

LETTRES
DE
MADAME ROLAND

PUBLIÉES

PAR CLAUDE PERROUD

RECTEUR HONORAIRE

AVEC LA COLLABORATION DE Mme MARTHE CONOR

NOUVELLE SÉRIE
1767-1780

TOME PREMIER



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXIII

acd. May 21/14
to ministère de l'Instr. Publ.

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Par arrêté du 2 août 1911, le Ministre de l'instruction publique, sur la proposition de la Section d'histoire et de philologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, a chargé M. Cl. Perroud de publier les *Lettres de Madame Roland* (*nouvelle série*).

M. F.-A. Aulard, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, a suivi l'impression de cette publication en qualité de commissaire responsable.

SE TROUVE À PARIS

À LA LIBRAIRIE LEROUX

RUE BONAPARTE, 28

LETTRES

DE

MADAME ROLAND

PUBLIÉES

PAR CLAUDE PERROUD

RECTEUR HONORAIRE

AVEC LA COLLABORATION DE Mme MARTHE CONOR

NOUVELLE SÉRIE

1767-1780

TOME PREMIER



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXIII

I

INTRODUCTION.

Le présent Recueil des lettres de Mme Roland, dont la publication dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France* m'a été confiée, complète celui que j'ai donné en 1900-1902 dans la même Collection.

Ce premier Recueil contenait les lettres de Mme Roland à partir de son mariage (4 février 1780). Celui-ci comprendra les lettres antérieures.

Elles sont presque toutes adressées aux amies que Marie-Jeanne Phlipon avait à Amiens, les sœurs Henriette et Sophie Cannet. Il semblerait donc, si on se rappelle que les « Lettres aux demoiselles Cannet » ont déjà été publiées, en 1841 par M. Auguste Breuil (1), en 1867 par M. Dauban (2), qu'elles n'auraient pas à prendre place dans un recueil de documents inédits. Aussi convient-il tout d'abord de dire pourquoi le Comité des travaux historiques et M. le Ministre ont considéré comme inédit le texte que je leur apportais :

Déjà, lors de mes premiers travaux sur Mme Roland, le texte de M. Dauban — je ne parle pas de celui de M. Breuil, encore plus mal établi — m'apparaissait singulièrement suspect; des confusions de dates, portant souvent sur plus d'une année, brouillaient la correspondance, précisément aux heures les plus critiques; et surtout j'entrevoyais que le texte proprement dit avait dû être remanié, altéré

(1) *Lettres inédites de Mlle Phlipon* (MADAME ROLAND) *adressées aux demoiselles Cannet, de 1772 à 1780; publiées par M. Auguste Breuil, avocat à la cour royale d'Amiens.* — Paris, W. Coquebert, 1841, 2 vol. in-8°.

(2) *Lettres en partie inédites de* Mme ROLAND (*Mlle Phlipon*) *aux demoiselles Cannet, suivies de lettres à Bosc*, etc., *publiées par C.-A. Dauban*, Paris, Henri Plon, 1867, 2 vol. in-8°.

en maint endroit. Mais ces soupçons, exprimés en 1900 (dans la Table chronologique des lettres placées en tête de mon premier Recueil), étaient encore loin des surprises que devait m'apporter neuf ans plus tard la lecture des originaux autographes, dont voici l'histoire :

II

Ces autographes, après la mort de Sophie Cannet (Mme de Gomiecourt) en octobre 1795, avaient été recueillis par son frère Cannet de Sélincourt. Il les transmit au fils aîné de Sophie, le chevalier Antoine-Pierre de Gomiecourt, qui les conserva au château d'Agy, près Bayeux, où il était allé s'établir.

D'autre part, Henriette Cannet, retirée à Amiens, où elle ne mourut qu'en 1838, avait souvent entretenu de son illustre amie un avocat distingué de la cour d'appel de cette ville, M. Auguste Breuil, qui, ayant appris (sans doute par elle) que la correspondance de Marie Phlipon avec les deux sœurs existait encore, demanda et obtint du chevalier Antoine de Gomiecourt l'autorisation de la publier[1]. Les autographes lui furent donc confiés, et c'est ainsi qu'il donna son édition de 1841.

Un quart de siècle plus tard, M. Dauban, conservateur adjoint au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, qui venait de donner une édition des *Mémoires de Mme Roland* (1864), des *Mémoires de Buzot, Barbaroux et Petion* (1866), entreprit d'en donner aussi une des *Lettres aux demoiselles Cannet.* Il entra pour cela en relations, d'abord avec M. Breuil, qui mourut sur ces entrefaites, puis avec la veuve d'Antoine de Gomiecourt et son fils Edmond, alors directeur des douanes à Tarbes (et ensuite à Toulouse), qui mirent également les autographes entre ses mains[2].

A mon tour, en 1909, je demandai à M. le comte Léon de Gomiecourt, fils du précédent et petit-fils d'Antoine-Pierre, de me com-

(1) Breuil, *Introduction*, p. XI. — (2) Dauban, *Introduction*, p. XXVII.

muniquer ces originaux, toujours conservés à Agy. Ma requête fut libéralement accueillie. J'étais curieux de vérifier dans quelle mesure étaient fondés mes doutes sur l'exactitude des deux éditions. L'examen des manuscrits et leur comparaison avec les textes imprimés me laissèrent stupéfait.

III

Je constatai :

1° Que les erreurs de dates et, par suite, de classement étaient plus nombreuses encore que je ne l'avais pensé. On aurait dit que les lettres eussent été mêlées comme on *bat* un jeu de cartes;

2° Que les précédents éditeurs avaient fréquemment soudé deux lettres en une seule;

3° Qu'il leur était arrivé souvent de transporter des paragraphes d'une lettre à une autre;

4° Que, plus souvent encore, ils avaient découpé une lettre en deux ou trois lettres distinctes;

5° Qu'ils avaient omis (même M. Dauban qui se targuait d'être plus complet que son prédécesseur) non pas seulement des lettres entières, — ce que je ne leur reprocherais pas, un éditeur restant toujours juge du choix dans les documents qu'il publie, — mais des passages considérables dans l'intérieur d'une même lettre, ce qui devenait une mutilation, du moment qu'on n'en prévenait pas le lecteur;

6° Enfin, qu'ils avaient remanié, corrigé, accommodé à leur goût le style de Marie Phlipon. C'est là leur plus gros délit. Il n'y a pas une lettre, j'allais dire pas un paragraphe qui n'ait subi cette étrange refonte.

On a donc pu justement considérer que ces textes, même celui de 1867, n'existaient plus et qu'il était désirable d'en donner un nouveau, fidèlement transcrit d'après les manuscrits originaux, établi avec les soins qu'exige la critique historique.

IV

Comment M. Breuil et M. Dauban, qui avaient eu cependant les autographes sous les yeux, ont-ils pu livrer au public une œuvre si étrangement infidèle? La question serait presque oiseuse, si la réponse n'apportait un nouvel exemple de la façon dont on comprenait, de leur temps, la publication des textes.

M. Breuil avoue ingénument (*Introduction*, p. XI) qu'il a cru devoir «mettre les lettres à l'adresse du public» et retrancher «des détails tout à fait indifférents et qui n'avaient pour les sœurs Cannet elles-mêmes qu'un intérêt éphémère». Plus tard, il déclara à M. Dauban qu'il avait opéré «de nombreuses suppressions, pour obéir à certaines convenances» (Henriette Cannet n'était morte que depuis trois ans lorsque son livre parut). Mais ces raisons ne justifient pas le bouleversement du texte par les transpositions arbitraires dont je parlais tout à l'heure. On s'explique moins encore (sinon par le faux goût littéraire qui régnait alors) qu'il se soit avisé de corriger le style, presque à chaque ligne, ne le trouvant pas sans doute assez correct ni assez pur.

M. Dauban prétendit être, non seulement plus complet, mais aussi plus exact. Il s'explique là-dessus, dans son *Introduction*, en termes fort catégoriques; il déclare que la famille de Gomiecourt lui a laissé «toute liberté de remplir, comme il l'entendait, sa tâche d'éditeur et d'historien». «C'est en nous inspirant de son respect pour la vérité que nous avons *rétabli celle-ci tout entière. Le texte original a été donné* IN EXTENSO, sauf quelques suppressions dans les premières lettres afin d'éviter les répétitions d'idées et de mots.»

Le malheur fut qu'il n'observa pas ce programme.

Assurément, il donna un nombre considérable de lettres inédites et en compléta à peu près autant. Mais il travailla si vite que, pour les lettres déjà éditées par M. Breuil, il reproduisit presque toujours le texte de son devancier, avec ses corrections si malheureuses, au

lieu de transcrire celui des autographes qu'il avait en mains [1]. Dans les parties même qu'il ajouta, il ne s'abstint pas toujours de retoucher le style à son idée.

V

Une correspondance ainsi mutilée valait-elle la peine d'être restituée?

Je disais, dans mon Recueil de 1900, que les lettres de Marie Phlipon offraient, pour l'histoire, moins d'intérêt que celles de Mme Roland. Je m'exprimais mal. Assurément, les premières n'apportent qu'une bien faible contribution à l'histoire politique; mais elles ont une très grande importance pour l'étude des idées au XVIIIe siècle.

M. Brunetière écrivait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1901 :

« Les Lettres aux demoiselles Cannet ne sont pas seulement l'une des correspondances les plus intéressantes que le XVIIIe siècle nous ait léguées, mais l'une encore des plus instructives et peut-être l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature épistolaire ».

Si l'éminent critique a pu parler ainsi de l'œuvre mutilée et défigurée, combien n'importe-t-il pas de la restituer dans son intégralité et sincérité?

VI

Le présent Recueil, pour lequel Mme Marthe Conor, qui depuis plusieurs années s'occupe de Mme Roland, m'a donné, tant dans l'établis-

[1] C'est le procédé dont il avait déjà usé en 1864 pour son édition des *Mémoires de Mme Roland* (voir l'*Introduction* de mon édition de ces *Mémoires*, p. CXXI-CXXII), et en 1866 pour éditer les *Mémoires de Buzot*, suivant l'ordre des paragraphes du manuscrit, mais, dans l'intérieur de chaque paragraphe, reproduisant le texte vicieux de son devancier (M. Guadet, édition de 1823), en même temps qu'il jurait, dans sa préface, avoir « reproduit textuellement, sans rien ajouter, sans rien modifier, ni dans la disposition des matières, ni dans les termes, le manuscrit... »!

sement du texte que dans les recherches qu'il comportait, une collaboration précieuse, comprendra donc :

1° Les lettres déjà données par M. Breuil et M. Dauban, rétablies dans leur véritable texte. Une référence indiquera le tome et la page de l'édition Dauban où se trouve leur texte altéré;

2° Vingt autres lettres, provenant aussi des archives d'Agy, et entièrement inédites;

3° Huit lettres, inédites également, dont les autographes m'ont été communiqués par M. le comte Henri d'Ersu, arrière-petit-fils de Sophie Cannet;

4° Une lettre (au bénédictin dom Pierre Roland), tirée des papiers de famille de Mme Marion, descendante des Roland;

5° Une autre lettre tirée d'une collection particulière (E. Cesbron);

6° Deux prises dans l'édition des *Œuvres de Mme Roland* donnée par Champagneux en l'an VIII;

7° Deux publiées par Mme Sakellaridès dans le *Mercure de France* (1er octobre 1909), et, plus complètes, dans la *Révolution française* du 14 décembre suivant;

8° Six adressées à M. de Boismorel, et données par M. Faugère dans son édition des *Mémoires* (1864).

Soit, au total, quarante lettres nouvelles.

Quant à la correspondance avec Roland de 1777 à 1780, je n'ai pas cru devoir en grossir ce Recueil, puisqu'elle a été éditée par M. Join-Lambert en 1896 et par moi-même en 1909[1]; mais, pour que le lecteur puisse se rendre compte de l'état d'esprit de Marie Phlipon dans ces années de crise, j'ai mentionné, en les intercalant dans la série générale, chacune de ses lettres à Roland, avec sa date et un renvoi à mon édition.

On aura ainsi, non plus seulement les *Lettres aux demoiselles Cannet*, mais tout ce que l'on connaît de la correspondance de Marie Phlipon avant son mariage.

[1] *Roland et Marie Phlipon, lettres d'amour*, Aug. Picard, in-8°.

La publication sera d'ailleurs complétée :

a. Par des *Notices sommaires* sur la famille Phlipon, la famille Cannet et les personnages qu'on rencontrera le plus fréquemment dans la correspondance. En rassemblant ces renseignements au début du premier volume, j'ai cru faciliter la lecture;

b. Par quelques *Documents complémentaires*, placés aussi en tête du premier volume;

c. Par un *Appendice* contenant les lettres postérieures au mariage qui ont été découvertes depuis mon Recueil de 1900-1902. Ces deux Recueils, si l'on y joint les *Lettres d'amour*, embrasseront ainsi tout l'ensemble de la correspondance, et j'aurai accompli le vœu de M. Brunetière, qui disait, dans l'article de 1901 déjà cité : «...On serait heureux d'avoir toutes ses lettres, rassemblées et commentées dans les cinq ou six volumes d'une seule collection...» (je ne pouvais le faire alors, n'ayant pu encore atteindre les autographes du dossier d'Agy);

d. Par une *Table générale* de toutes les lettres, de 1767 à 1793, rectifiant et complétant celle de mon premier Recueil;

e. Par un *Index* des noms.

Cet ensemble de dispositions permettra de réduire au minimum les notes au bas du texte. Elles consisteront uniquement en *notes de détermination* accompagnant chaque lettre, et en renseignements succincts sur les personnes ou les circonstances dont il n'aura pas été question dans les *Notices sommaires* du commencement.

J'ai mis entre crochets [ ] les rubriques de date, de destination, etc., qui n'étaient pas fournies par le texte original et que j'ai pu rétablir.

J'ai cru bien faire de suivre l'orthographe actuelle au lieu de celle du temps, et de rectifier au besoin la ponctuation, mais j'ai respecté les incorrections de style, quand elles n'étaient pas des inadvertances évidentes de plume.

VII

Il me reste à faire quelques remarques sur les autographes d'Agy, ma principale source

a. Sur plusieurs lettres, que Marie Phlipon avait oublié de dater, on trouve des dates inscrites par une autre main. Est-ce celle de Sélincourt? ou du chevalier de Gomiecourt? ou de quelque autre membre de la famille? Je ne le saurais dire. Cela prouve du moins que les lettres avaient été relues par ceux qui en étaient les gardiens. Leurs inductions ne sont pas d'ailleurs toujours justes.

b. Il arriva quelquefois aux châtelains d'Agy de faire don à quelque ami de telle ou telle lettre de leur dossier, en la remplaçant à ce dossier par une copie. C'est le cas de la lettre du 20 février 1773, qui n'existe aux archives d'Agy qu'en copie, sur du papier marqué au chiffre L. G. (Léontine de Gomiecourt, depuis Mme Alban Dosseur). De même pour la lettre du 24 janvier 1776, dont l'original est actuellement à la Bibliothèque nationale, dans la série des *Papiers Roland* recueillie par M. Faugère, avec cette mention de sa main : «A moi donné par Mme Alban Dosseur, le 20 février 1849.» Aussi n'est-elle représentée au dossier d'Agy que par une copie, d'après laquelle M. Dauban l'a publiée. (Il y a lieu de remarquer que le texte donné par M. Dauban et la copie du dossier d'Agy diffèrent de l'original en plusieurs endroits.) C'est par un don semblable, je le présume, que M. de La Sicotière, l'érudit bien connu, dut recevoir de la famille de Gomiecourt les lettres des 7 et 22 juillet 1778, que sa fille, Mme la baronne de Sainte-Preuve, a communiquées à Mme Sakellaridès, et que celle-ci a publiées en 1909. Mais, cette fois, il n'en est pas resté de copies à Agy.

c. Le mode d'envoi des lettres est aussi à noter. D'ordinaire, la lettre est pliée de façon à faire sa propre enveloppe, l'adresse étant écrite au milieu du verso de la dernière feuille, et la correspondance

débordant même sur les parties de ce verso qui sont repliées à l'intérieur. Mais quelquefois il arrive à la jeune fille de faire sa lettre si longue, de couvrir d'écriture tant de feuilles les unes après les autres, que ce procédé devient impraticable; elle prend alors une nouvelle feuille pour faire l'enveloppe..., et, là encore, elle se laisse aller parfois à écrire sur les plis intérieurs!

d. Les frais de port, même de Paris à Amiens, étaient lourds pour les jeunes correspondantes, surtout pour la fille du graveur[1]. Aussi profitaient-elles de toutes les «occasions», parents, amis, etc., allant de Paris à Amiens et *vice versa*, pour se faire parvenir leurs lettres. Il en résultait que souvent elles devaient attendre ces occasions, et pendant ce temps-là les pages s'ajoutaient aux pages, en une série de post-scriptum, formant un véritable journal. Nous verrons même Marie Phlipon tenir ainsi concurremment un journal pour Sophie, un journal pour Henriette, passant tour à tour de l'un à l'autre. Cette remarque est essentielle pour bien la suivre dans sa correspondance, et c'est pour ne pas s'en être rendu compte que les précédents éditeurs ont été amenés à faire des lettres distinctes alors qu'en réalité il n'y avait eu qu'un seul envoi de pages écrites à des jours différents.

VIII

Je ne sais si je dois m'excuser ici d'avoir donné *in extenso* TOUTES les lettres de Marie Phlipon, même celles où elle fait pour ses amies de longs, trop longs extraits de ses lectures, ou celles des premières années, écrites d'un style de couventine, qui semblent n'être que la reproduction d'un sermon entendu la veille, ou bien encore celles où, tantôt croyant imiter Mme de Sévigné, tantôt prenant ses modèles dans la petite littérature de son temps, elle s'essaie au ton badin, qui

[1] 6 sols pour la lettre simple, 7 sols pour la lettre avec enveloppe (ce qui explique que Marie Phlipon ne se résigne à en mettre une que lorsqu'elle ne peut faire autrement), 10 sols pour la lettre double (Robert de Hesseln, *Dictionnaire universel de la France*, article *Postes*, tarif du 1er août 1759).

n'est pas du tout son fait. Ces interminables lettres d'extraits auraient pu être classées parmi ces «Œuvres de loisir» où s'exerçait sa plume d'écolière[1], et dès lors être éliminées de la correspondance; les autres auraient du moins comporté de larges coupures[2], et peut-être, si j'eusse été le premier éditeur, aurais-je procédé ainsi, car j'admets fort bien qu'on ne donne pas tout au public, à la condition toutefois de l'en prévenir (ce qui est inexcusable, c'est de *refaire*). Mais, après les éditions si arbitrairement mutilées de M. Breuil et de M. Dauban, il devenait nécessaire, pour ne pas encourir la suspicion d'opérer comme eux, de publier la correspondance tout entière, telle que les autographes nous la donnent[3]. Rien n'est indifférent d'ailleurs de ce qui peut faire apercevoir les phases par lesquelles a passé cette fille du XVIIIe siècle; si insupportable que soit la lecture de certaines de ses lettres du début, on n'en mesure que mieux les progrès rapides de son cœur et de son esprit. Il y a là un intérêt psychologique qui m'a paru tout primer. Même lorsque la jeune fille, toute pleine de ses lectures, exprime des idées qu'elle y a prises, et qu'elle croit penser, et qu'elle *repense* en effet, cet intérêt demeure considérable : elle reflète son temps.

Il est évident, par exemple, que dans sa crise morale de 1775-1776, lorsque la dévotion du début fait place à l'amour de l'humanité, au rêve du bien général, etc., elle subit visiblement l'influence du livre de La Blancherie, bien qu'elle en vienne assez vite à recon-

(1) Ces «Œuvres de loisir», ces «cahiers» qu'elle écrivait et classait année par année, qu'elle faisait lire à ses amis Boismorel, La Blancherie, Sainte-Lette, Sevelinges, etc., existent en partie aux *Papiers Roland;* Champagneux en a publié d'autres au tome III de son édition de l'an VIII; il en reste aux archives d'Agy et aux papiers d'Ersu. C'est, le plus souvent, de la littérature assez médiocre.

(2) C'est ce qu'aurait voulu Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 1841, compte rendu de l'édition Breuil).

(3) J'ai fait exception toutefois : 1° pour une interminable analyse du livre de M. de Paw, *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* (lettre des 29-30 novembre 1776); 2° pour de fastidieux extraits de physique (lettres des 6 et 29 mars 1778); 3° pour des analyses sèches et sans intérêt de Xénophon et d'Horace (lettres de juillet et avril 1778). C'eût été vraiment excessif.

naître la médiocrité et de l'œuvre et de l'homme lui-même. Ce qui est vrai pour l'auteur oublié du *Journal de mes voyages* apparaîtra bien davantage pour d'autres écrivains plus célèbres, sans que j'aie à indiquer et classer ces diverses influences (ce serait par trop sortir de mon rôle d'éditeur). Il suffira de dire que presque toutes les idées de la seconde moitié du XVIII[e] siècle se retrouvent dans ces pages, tracées fiévreusement, presque toujours la nuit, dans cette cellule de jeune fille si souvent décrite.

IX

Je ne saurais terminer sans payer mon tribut de reconnaissance à la mémoire de M. le comte Léon de Gomiecourt, mort un an après qu'il m'avait communiqué et autorisé à publier les autographes qui forment le principal fonds de ce Recueil, et sans lui appliquer ce que M. Dauban disait déjà de son père : «La famille de Gomiecourt a hérité des traditions de généreuse et loyale sincérité qui distinguaient les nobles amies de M[me] Roland.» Je tiens à remercier aussi deux autres descendants de Sophie Cannet, M. le comte Maxime de Sars, dont j'ai reçu de fort intéressantes communications, et M. le comte Henri d'Ersu, qui m'a confié le dossier de huit lettres dont je parlais plus haut.

Ma gratitude va de même à M. Th. Steeg qui a signé, comme ministre de l'Instruction publique, l'arrêté du 2 août 1911 me chargeant de cette publication, et à M. Aulard qui, désigné comme commissaire responsable, — ainsi qu'il l'avait été déjà pour le précédent Recueil, — m'a facilité ma tâche par sa confiance éclairée.

15 février 1913.

Cl. Perroud.

II

SOURCES.

Tous les ouvrages imprimés que j'ai eu à consulter sont assez complètement indiqués dans les notes de renvoi pour qu'il n'y ait pas lieu d'en dresser la bibliographie. Mais je crois utile de donner quelques détails sur les *sources manuscrites* :

1° Tout d'abord, les lettres autographes conservées aux archives du château d'Agy, qui m'ont été confiées par M. Léon de Gomiecourt le 10 novembre 1909. Elles formaient 750 folios;

2° Un manuscrit relié, de 89 folios, communiqué, le 29 mai 1912, par M. le comte Henry d'Ersu, descendant en ligne directe du second fils de Sophie Cannet, et conservé par lui au château de Chamouille (Aisne). On lit, sur la feuille de garde : «Lettres et écrits autographes de Mme Roland dans sa jeunesse». Il renferme huit lettres et une vingtaine d'autres morceaux, extraits de lectures, réflexions diverses, etc.;

3° Les *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale, Nouvelles acquisitions françaises, mss. 6238-6244 et 9532-9534. Les sept volumes de la première série, se composant de pièces conservées par la fille et la petite-fille de Roland, sont entrés à la Bibliothèque le 15 décembre 1888. Les trois volumes de la seconde série, contenant des pièces réunies par M. Prosper Faugère, y sont entrés en avril 1899. J'ai exposé avec détail, dans l'Introduction de mon premier Recueil (p. XIII-XX), toute l'histoire de ces précieux manuscrits;

4° Le dépôt de 1888 ne contenait pas tous les papiers des descendants de Roland. Il en reste une quantité assez grande au château de Rosière, près Bourgoin, chez Mme Marion, arrière-petite-fille d'Eudora Roland. Elle me les a libéralement ouverts et je les ai souvent utilisés ailleurs. Mais ils ne m'ont fourni, pour le présent Recueil, que la lettre du 1er octobre 1776 et quelques renseignements;

5° La collection Armand Le Corbeiller, à Dieppe, dont je parle dans une note de la page 421, renferme une correspondance de Roland avec son ami Cousin-Despréaux. J'en ai tiré de nombreux renseignements pour les *Lettres d'amour* de 1777 à 1780.

IMPRIMERIE NATIONALE.

III

NOTICES SOMMAIRES.

1. — LA FAMILLE PHLIPON.

J'ai donné un Appendice détaillé sur cette famille dans mon premier Recueil (t. II, p. 555-660). Je n'en reprendrai ici que ce qui sera strictement nécessaire au lecteur pour qu'il puisse, sans avoir la peine de se reporter à ce premier Recueil, se reconnaître dans celui-ci; j'y ajouterai d'ailleurs quelques renseignements complémentaires.

I. La grand'mère paternelle, Marie-Geneviève Rotisset, était née le 4 août 1696 et avait épousé Gatien Phlipon le 4 novembre 1722. Il semble qu'elle eût reçu quelque éducation; elle avait élevé M. de Boismorel et lui était même apparentée. Elle avait une petite aisance (500 et quelques livres de rente). Elle mourut le 10 mars 1784.

II. Sa sœur, Louise-Angélique, née le 10 mars 1703, vivait avec elle et veilla sur la première enfance de Marie Phlipon. C'est après qu'elle fut morte (le 11 avril 1772) que la grand'mère Rotisset alla demeurer quelque temps chez son fils.

III. Une autre sœur, Marie-Louise, née le 22 octobre 1705, avait épousé Jean-Baptiste Besnard, homme d'affaires du château de Soucy (commune de Fontenay-les-Briis, près Paris), appartenant au fermier général Haudry. Ils aimaient fort leur petite-nièce et, pour lui assurer après eux l'aisance qu'ils avaient acquise, firent en sa faveur une *substitution* de leur bien, au grand mécontentement de son père, qui n'était leur neveu que par alliance et qu'ils tenaient pour un dissipateur. Cette affaire de substitution revient souvent dans sa correspondance à partir de 1776.

Mme Roland leur resta très attachée. Lorsqu'elle revint à Paris en 1791, un de ses premiers soins fut de les aller voir. Dans ses *Dernières pensées*, elle s'inquiète d'eux (*Mémoires*, t. II, p. 275-276).

Mme Besnard mourut le 20 novembre 1794, et Besnard le 21 septembre 1795. Leur héritage alla à leur arrière-petite-nièce, Eudora Roland.

IV. Pierre-Gatien Phlipon, père de Mme Roland, né le 5 juillet 1724, avait épousé, le 31 décembre 1750[1], Marie-Marguerite Bimont. Il était maître graveur et demeurait alors

[1] C'est la date du contrat, qui est à Rosière.

quai de l'Horloge; en 1752-1754, nous le trouvons rue de la Lanterne (c'est là qu'est née sa fille Marie-Jeanne); mais, dès 1756, il revient au quai de l'Horloge. Je crois avoir établi (dans la *Révolution française* d'avril 1909) que sa maison était, non pas à l'angle du Pont-Neuf (comme on l'avait cru), mais à l'extrémité opposée du quai, à l'angle de la rue de Harlay, avec une sortie sur la place Dauphine. Il déménagea en décembre 1778, mais dans la même maison, en descendant d'un étage, de telle sorte que son adresse était quai de l'Horloge ou rue de Harlay, indifféremment.

Mme Roland dit, dans ses *Mémoires* (t. II, p. 260), qu'il mourut «après soixante ans, dans le rude hiver de 1787 à 1788»; elle se trompe; son père mourut le 20 janvier 1789[1], et était par conséquent dans sa soixante-cinquième année. Il demeurait alors «rue des Fossés-Saint-Jacques». C'est là que, quittant sa profession, il s'était retiré avec une petite pension servie par sa fille, ainsi que nous l'apprend une lettre de Mme Roland à Lanthenas[2] du 9 octobre 1787, lettre qui montre d'ailleurs combien les rapports du père et de la fille étaient restés pénibles, et qui confirme en cela le récit des *Mémoires*.

Il y a, au musée de Lyon, un très beau pastel (don de Mme Chaley, petite-fille de Mme Roland), qui représente Phlipon au temps de sa prospérité.

V. Marie-Marguerite Trude, grand'mère maternelle de Mme Roland, née le 29 février 1704; mariée le 5 septembre 1722 à Jacques Bimont, marchand mercier; morte, dit M. Jal d'après les registres paroissiaux de Paris qu'il avait pu consulter, le 27 mai 1764. Elle était, depuis plusieurs années, «tombée en enfance» (*Mémoires*, t. II, p. 18). Je me demande d'ailleurs s'il n'y a pas eu une erreur de chiffre dans la transcription de M. Jal, et s'il ne faudrait pas lire *1774* au lieu de *1764;* Marie Phlipon, dans une lettre à Sophie Cannet du 30 mai 1774, écrit: «débarrassée de mille petits ouvrages *de deuil* que je faisais pour moi», et toutes les lettres qui vont suivre, du 7 juillet au 19 septembre, ont un cachet de cire noire, tandis que les autres, avant et après, sont cachetées à la cire rouge. Un deuil de trois mois, à cette époque, indique bien une très proche parente.

VI. Marie-Marguerite Bimont, mère de Mme Roland, née en juillet 1723, mariée en 1750, morte le 7 juin 1775.

Un pastel du musée de Lyon, donné par Mme Chaley en même temps que le précédent (les deux portraits sont assurément du même artiste et ont dû être faits en même temps), nous a conservé ses traits dans leur sérénité de bonne épouse et d'heureuse mère.

Sa fille parle toujours d'elle, dans ses lettres, dans ses *Mémoires*, dans les écrits de jeunesse où elle pleure sa perte (*Papiers Roland*, ms. 6244, *passim*), avec la plus reconnaissante tendresse.

VII. Pierre-Nicolas Bimont, frère de la précédente, d'abord vicaire à Saint-Barthélemy, dans la Cité, puis chanoine de Saint-Cloud et presque aussitôt après de la Sainte-Chapelle

[1] Acte de sépulture, aux *Papiers de Rosière*. — [2] Sur Lanthenas, voir mon premier Recueil, t. II, p. 688.

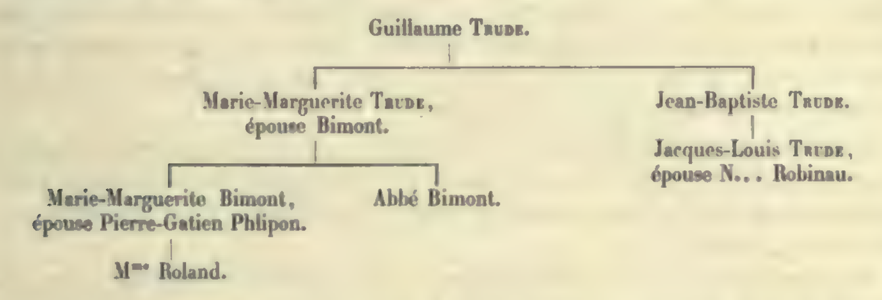
de Vincennes (lettres des 12 mars et 21 mai 1773; cf. *Almanachs royaux* de 1774 à 1789).

Très aimé de sa nièce (il fut son subrogé-tuteur lorsqu'elle perdit sa mère), il la recevait souvent à Vincennes dans ce «réduit canonial» qu'elle s'est plu à décrire (*Mémoires*, II, 243; et *Correspondance*, *passim*), et il poussa la condescendance jusqu'à consentir à recevoir pour elle la correspondance de Sévelinges.

Il mourut, toujours chanoine à Vincennes, à la fin de septembre 1789 (A. Tuetey, *Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution*, t. III, n° 3711); et c'est Bosc[1] qui en informa les Roland. «Notre âme est triste, répondit Roland le 2 octobre 1789; nous nourrissions le projet de réunir à nous cet oncle qui avait toujours bien aimé sa nièce, et à qui elle le rendait de cœur et d'âme...»

Il y a un portrait de lui au château de Rosière, chez les descendants de Roland.

VIII. M. et Mme Trude. Jacques-Louis Trude était, comme son nom l'indique, cousin de Mme Roland du côté maternel. Voici la filiation, que j'ai trouvée, dressée de la main de Bosc, dans les *Papiers de Rosière* :



Trude devait être né vers 1744 et s'être marié vers 1763 (lettre à Sophie Cannet, du 5 septembre 1777). Il était, «comme tous les Trude, de père en fils, depuis plusieurs générations» (*Mémoires*, t. II, p. 217), marchand miroitier dans la rue Montmartre, près de la rue Ticquetonne, en face de la rue Plâtrière.

Sa femme, née en Bourgogne, s'appelait Robinau (ou Robinaud) de son nom de famille. Ce détail nous est fourni par Bosc, qui, dans son édition des *Mémoires*, à l'endroit où Mme Roland dit : «Mme Trude, jeune femme, ma cousine» (t. II, p. 180 de mon édition), a ajouté : «née Robinau».

Enrichis par leur commerce, les Trude se retirèrent à la campagne, à Vaux, à une lieue de Meulan, au bord de la Seine. Ils y étaient déjà en 1787. C'est là que, en 1791, à peine de retour à Paris, Mme Roland alla voir sa cousine (lettre du 7 mars 1791). Il y eut, l'année suivante, à l'époque où Roland fut ministre, dit M. Barrière[2], d'après une note qu'il devait tenir de Bosc, — des froissements dont j'ignore la cause. Mais la réconciliation dut se faire bien vite, et Mme Trude, en 1793, accourut voir Mme Roland dans sa prison.

[1] Sur ce fidèle ami des Roland, voir mon premier Recueil, t. II, p. 666. — [2] T. I, p. 225, de son édition des *Mémoires* (1820).

Par contre, Mme Trude finit par se séparer de son insupportable mari : «Cette petite Mme Trude retirée à la campagne et divorçant aujourd'hui», écrivait Mme Roland en octobre 1793 (*Mémoires*, t. II, p. 266).

Trude, lui, s'était engagé dans la Révolution et était devenu maire de son village. Il n'en fut pas moins condamné à mort et exécuté comme «contre-révolutionnaire», le 13 juin 1794. M. Wallon (*Histoire du tribunal révolutionnaire*, t. IV, p. 188) a donné une partie de son interrogatoire; il imprime d'ailleurs *Truve*, au lieu de *Trude*, *Jean*-Louis au lieu de *Jacques*-Louis, et le fait maire de *Meaux* au lieu de *Vaux*.

Par le fait de son divorce, Eudora Roland se trouvait son héritière, lorsque les lois réparatrices de 1795 eurent restitué les biens des condamnés à leurs familles; mais Mme Trude avait sans doute à exercer des reprises. De là, un interminable règlement d'affaires dont durent s'occuper Bosc et Champagneux[1], les tuteurs successifs d'Eudora, et dont le dossier, sans intérêt en lui-même, se trouve aux *Papiers de Rosière*. On y voit que Mme Trude et Eudora étaient toutes deux, pour des parts que je ne puis déterminer, propriétaires du domaine de Vaux. Il y a aux *Papiers Roland* (ms. 6241, fol. 91-92) une lettre datée de Vaux, 21 prairial an V (9 juin 1797), et signée *Robinau*, ce qui m'avait fait croire d'abord qu'elle était de quelque régisseur du domaine, tandis que je vois maintenant qu'elle doit être de Mme Trude, ayant repris, après son divorce, son nom de famille, et qu'elle est adressée, non pas à Bosc, mais à Champagneux.

Je disais, dans mon premier Recueil (t. II, p. 560) : «Il est probable que Mme Trude ne survécut guère à son mari» : je me trompais. Les *Papiers de Rosière* m'ont appris qu'elle vivait encore en 1823, à Vaux, accablée de soucis, l'esprit affaibli, ayant peur d'être étranglée par sa domestique!

Que nous voilà loin de ces années de 1775 à 1780, où Trude et sa femme nous apparaissent dans les *Mémoires*, et surtout dans la *Correspondance*, avec un si joli relief! lui, probe, bon, sans éducation, «vrai Laridon», amoureux et jaloux de Marie Phlipon en même temps que fidèle à sa femme par droiture naturelle et par religion; elle, «douce et sage», vraiment charmante avec son mélange de sensibilité, de gaîté, de goûts mondains et de dévotion régulière.

X. Mlle Desportes, cousine de Marie Phlipon du côté maternel. Elle avait 40 ans vers 1772, époque où elle perdit sa mère, dont elle continua le commerce de joaillerie. Elle était d'origine provençale, et ceux de ses compatriotes qui venaient à Paris fréquentaient chez elle, le médecin Gardane (qu'elle entreprit de marier avec sa jeune cousine), le médecin Coste, l'oratorien Rabbe, l'officier du génie Armény de Paradis, etc. Elle aimait le monde, recevait beaucoup, donnait chez elle de petites fêtes où Marie Phlipon se plaisait. De 1775 à 1780, après que celle-ci eut perdu sa mère, Mlle Desportes fut sa principale société, souvent occupée de la marier, ne lui ménageant ni ses conseils, ni son appui. Elle eut un rôle essentiel dans le mariage de la jeune fille avec Roland, comme on peut le voir par les *Lettres d'amour* de juin à septembre 1779. Dans la correspondance entre Roland et sa femme, on

[1] Voir, sur Champagneux, mon premier Recueil, t. II, p. 714.

l'appelle souvent, avec une pointe d'affectueuse raillerie, «la prêcheuse», «la prédicatrice», la «cara cugina».

Mme Roland, à la fin de ses *Mémoires* (t. II, p. 266), dit qu'elle «mourut à 50 ans, après mille chagrins». Il est encore question d'elle dans la lettre du 16 janvier 1783.

2. — LA FAMILLE DE ROLAND.

On trouvera, dans mon premier Recueil (t. II, p. 561-572), un long Appendice sur cette famille. Je ne puis qu'y renvoyer, sauf à en extraire ici ce qui concerne le seul membre de la famille qui figure dans la présente correspondance, le bénédictin dom Pierre Roland.

Né à Thizy, en Beaujolais, comme tous ses frères, et baptisé le 16 septembre 1732, il entra de bonne heure dans la congrégation des Bénédictins de Cluny. En 1769-1770, il était vicaire à Longpont, ainsi que nous l'apprend Roland dans une relation manuscrite d'un de ses voyages[1]. Mais quelques années plus tard nous le trouvons prieur du collège de Cluny, à Paris; il l'était déjà peut-être en 1775, à coup sûr en 1776. Une tendre amitié unissait les deux frères. C'est au prieur que Roland, dès 1776, fait confidence de son inclination pour Marie Phlipon; c'est lui qu'il charge, durant son long voyage d'Italie (août 1776-septembre 1777), de donner de ses nouvelles à la jeune fille. Le prieur, qui songeait pour son frère à un établissement plus avantageux, finit par admettre la possibilité d'un mariage avec la fille du graveur, qui dès lors eut en lui un allié[2]. Lorsque Roland, au plus fort de ses indécisions, en décembre 1779, va le trouver à Longpont (où il était retourné depuis le commencement de 1778 comme curé, avec le titre de prieur d'Ozay), c'est sur son conseil qu'il se décide à la démarche suprême, et c'est lui qu'il charge de la demande[3].

Il mourut à Longpont le 23 novembre 1789.

Un autre frère, Jacques-Marie, aussi bénédictin, était prieur de Crespy-en-Valois, et Roland faisait halte chez lui en allant d'Amiens à Paris. Il sera fait mention de lui, incidemment, dans la correspondance.

3. — LA FAMILLE CANNET.

J'ai donné aussi, dans mon premier Recueil (t. II, p. 549-554), une notice détaillée sur cette famille. Je vais en reproduire ici tout l'essentiel, précisé et rectifié sur divers points grâce à l'obligeance de M. Georges Durand, archiviste de la Somme, et de M. le comte Maxime de Sars, descendant du second fils de Sophie Cannet.

[1] Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Villefranche-sur-Saône.

[2] J'ai raconté tout cela avec plus de détail dans *la Révolution française* de mai 1896 et dans l'Introduction de mon édition des *Lettres d'amour*.

[3] *Mémoires*, t. II, p. 245, 250, 261.

I. Les Cannet étaient une riche famille bourgeoise d'Amiens, dont on retrouve l'origine dès le commencement du XVIIe siècle.

Henri-François-Nicolas Cannet, consul des marchands d'Amiens en 1739, capitaine de la milice bourgeoise en 1759, avait acheté (ainsi que son frère aîné Alexandre) une charge de conseiller-secrétaire du Roi, qui lui conférait la noblesse. Le prix de ces charges (120,000 livres) indique une fortune considérable; elles n'excluaient pas d'ailleurs le droit de se livrer au commerce. Il avait épousé en secondes noces, en 1746, Marie-Jeanne-Opportune Perdu, fille d'un lieutenant en l'élection d'Amiens. Il mourut le 5 février 1762, laissant huit enfants, dont quatre lui avaient été donnés par :

II. Marie-Jeanne-Opportune Perdu, sa seconde femme, dame du fief de Sélincourt, sis à la Houssaye. Devenue veuve en 1762, elle envoya en 1765 ses filles Henriette et Sophie en pension à Paris, au couvent des Dames Augustines de la Congrégation, où elles connurent Marie Phlipon. Elle mourut à Amiens le 28 novembre 1802.

Elle habitait à Amiens une belle maison, ayant un grand jardin, rue des Jeunes-Mâtins (cette rue existe toujours), à l'est et tout près de l'Hôtel de Ville, sur le côté ouest duquel était la Halle marchande (voir la lettre du 8-12 décembre 1772). Il semble que cette maison n'existe plus. (Renseignements de M. Lenel, professeur honoraire du lycée d'Amiens.)

III. Sa fille aînée, Marie-Élisabeth-Opportune, mariée à Pierre-Jean-Baptiste-Joseph Guérard, sieur d'Estombelles, fils d'un négociant d'Amiens, dont il continua d'abord le commerce, mais pour le quitter en 1769 et prendre une charge de lieutenant en la maîtrise particulière des eaux et forêts, charge dont il se défit d'ailleurs dix ans après.

M. et Mme Guérard apparaissent souvent dans la correspondance. Venant souvent à Paris, ils y firent la connaissance de Marie Phlipon dès 1776. J'ignore à quelle date ils moururent.

IV. Marie-*Henriette*, née le 12 novembre 1748, l'aînée des deux amies si chères à Marie Phlipon. La *Correspondance* et les *Mémoires* nous la font assez connaître. Il suffira de rappeler que, vers 1775, on songeait à la marier à Roland, et qu'elle se décida, en 1784, à 36 ans, à épouser Pierre-François Muyart de Vouglans, conseiller au Grand-Conseil, vieillard de 71 ans[1], qu'elle avait connu à Paris, chez ses cousines, Mlles de Lamotte. Marie Phlipon, qui avait aussi rencontré ce magistrat dévot et fanatique (lettre du 12 novembre 1776), n'en détourna pas son amie (lettre du 31 août 1783).

M. de Vouglans, auteur de divers ouvrages de jurisprudence, est mentionné dans toutes les biographies. On peut voir aussi sur lui la *Correspondance littéraire* de Grimm, t. VII, p. 242. Il mourut le 14 mars 1791.

Sa veuve revint alors habiter Amiens. C'est de là qu'elle partit héroïquement, vers la fin de juin 1793, pour essayer de sauver Mme Roland, incarcérée à Sainte-Pélagie, en prenant sa place dans sa prison. Nous le savons par Mme Roland elle-même (lettres des 3 et

[1] Né en 1713. C'est à tort que Mme Roland lui en donne 75 (*Mémoires*, t. II, p. 255).

6 juillet 1793; *Mémoires*, t. II, p. 55). Henriette, dans sa vieillesse, raconta à M. Breuil cette dramatique entrevue (Breuil, *Introduction*, et Dauban, *id.*).

Elle fut elle-même incarcérée pendant la Terreur, à Amiens, en février et mars 1794.

Elle se remaria en 1795 avec M. Belot (ou Bellot), alors juge suppléant au tribunal du 3e arrondissement de Paris et devint veuve pour la seconde fois le 3 février 1803.

En 1814, à 66 ans, elle se remaria encore avec M. Berville, secrétaire général de la préfecture de la Somme, veuf lui-même (il était père de Saint-Albin Berville, célèbre comme avocat et comme éditeur, avec Barrière, de la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*).

Elle mourut à Amiens le 27 janvier 1838.

V. Marie-*Sophie*-Caroline, l'amie préférée de Marie Phlipon, née le 26 avril 1752.

Elle épousa, le 16 novembre 1782, à Amiens, Pierre Dragon de Gomiecourt, seigneur de Sailly-le-Sec, Étouvy, etc., né à Souich (en Artois) le 26 février 1729, ancien capitaine aux grenadiers de France, chevalier de Saint-Louis, retraité du service en 1781. Elle avait alors 31 ans, et lui 53.

Il mourut le 13 décembre 1778, laissant à sa femme deux enfants, Antoine-Pierre et Edmond-François.

D'après une tradition de la famille, Mme de Gomiecourt aurait été incarcérée pendant la Terreur, et cela aurait hâté sa fin, que faisait d'ailleurs prévoir le délabrement de sa santé. («Sa poitrine attaquée la rend très languissante», écrivait Mme Roland en octobre 1793.) Cela n'a rien que de très vraisemblable, puisque sa sœur Henriette avait été emprisonnée aussi.

Elle mourut en octobre 1795, à 44 ans.

VI. Jean-Baptiste-Nicolas Cannet de Sélincourt, frère d'Henriette et de Sophie, né à Amiens le 14 octobre 1749.

Dès 1774, nous le trouvons avocat au Parlement de Paris, demeurant d'abord rue du Fouarre, puis, à partir de 1787, rue des Fossés-Saint-Victor. Mais il allait souvent à Amiens, y prenait les commissions de ses sœurs pour Marie Phlipon et *vice versa*. Les trois amies l'avaient surnommé «le divin». Il avait songé à marier Henriette avec Roland, mais, quand il s'aperçut, au commencement de 1779, que celui-ci avait des engagements avec Marie Phlipon, il n'en garda pas rancune à l'amie de ses sœurs, et fut un des témoins de son mariage, le 4 février 1780. Il vivait encore en 1817. C'est lui qui, ayant recueilli la correspondance de Marie Phlipon avec ses sœurs, la transmit au chevalier de Gomiecourt, le fils aîné de Sophie.

VII. Henri-Nicolas-Firmin Cannet, sieur des Aulnois, fils aîné de Nicolas Cannet (du premier lit). Il était, depuis 1768, conseiller auditeur à la Chambre des comptes et par conséquent demeurait à Paris, rue du Four-Saint-Eustache. Il est plusieurs fois parlé de lui dans la correspondance. Il ne mourut qu'en 1817.

VIII. Achille-Henri Cannet, fils d'Alexandre (frère aîné de Nicolas), et par conséquent

cousin germain d'Henriette, de Sophie et de Sélincourt. Consul des marchands d'Amiens en 1772, député du commerce pour la Picardie au Conseil de commerce le 5 mai 1779, mort le 7 mai 1782[1]. C'est sans doute ce «millionnaire Cannet» dont parle Mme Roland dans ses *Mémoires*, t. II, p. 129, — plutôt que son père Alexandre.

IX. Nicolas Cannet, seigneur d'Auvillers-les-Hérissart, frère du précédent. C'est de lui qu'il est question dans la lettre à Sophie du 26 décembre 1778. Il fut plus tard directeur de la manufacture royale de Saint-Gobain, et mourut en 1823.

X. L'avocat Perdu, frère aîné de Mme Cannet, et par conséquent oncle d'Henriette et de Sophie, après «avoir mangé son bien à ne rien faire», était venu vivre à Paris, en pension chez ses cousines, les demoiselles de Lamotte (*Mémoires, passim*). Marie Phlipon, qui l'y voyait souvent, l'appelait en plaisantant «le commandeur». Il avait un fils (lettre du 1er février 1779).

XI. Les vieilles demoiselles de Lamotte étaient parentes de l'avocat Perdu et de Mme Cannet à un degré que je ne puis déterminer exactement. Je vois seulement que M. Perdu et Mme Cannet avaient pour grand-père un Fr. Ghislain Perdu, écuyer, *sieur de la Motte*, président trésorier de France à Amiens de 1691 à 1745. La parenté devait donc être assez proche.

Je ne sais rien de ces deux vieilles filles en dehors de ce que nous apprennent les *Mémoires* (t. II, p. 124-127) et la *Correspondance*. Elles se ressemblaient peu : l'une, «dévote atrabilaire» (*Mémoires*), «la grogneuse» (lettre du 12 décembre 1778); l'autre, «bonne personne» (*Mémoires*). L'une d'elles était morte vers la fin de 1779 (lettre du 2 mars 1780).

Elles demeuraient rue Saint-Dominique, non pas la rue de ce nom qui traverse le faubourg Saint-Germain, mais celle du quartier Saint-Jacques (aujourd'hui rue Royer-Collard), toute voisine du jardin du Luxembourg. Leur maison avait un jardin, où Marie Phlipon se promenait avec Mlle d'Hangard ou Henriette. Cette indication permet de supposer que c'est la maison avec jardin qui figure au Plan de Turgot, à l'angle de la rue Saint-Dominique et de la rue Sainte-Catherine.

XII. Mlle d'Hangard, qui figure si souvent dans la *Correspondance*, était parente des demoiselles de Lamotte (j'ignore par quelle filiation), mais non de la famille Cannet.

Elle était fille de Pierre-François d'Incourt, chevalier, seigneur de Hangard et autres lieux, qui résidait à Amiens, où il fut maire en charge de la ville du 25 septembre 1757 au 9 mai 1760, date de son décès. Sa femme lui survécut longtemps et ne mourut qu'en 1783; elle aimait le monde, recevait beaucoup. Ils avaient eu deux fils, appelés l'un «de Metz» et l'autre «d'Abancourt», et deux filles, l'une restée à Amiens auprès de sa

[1] *Conseil de commerce et Bureau du commerce, Inventaire analytique des procès-verbaux*, par L. Bonnassieux et E. Lelong. Paris, Impr. nat., 1900, in-4°, p. LXIV.

mère, l'autre confiée aux demoiselles de Lamotte, qui l'élevaient et «se proposaient d'augmenter sa petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme» (*Mémoires*, t. II, p. 124).

Cette «grosse brune, très fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante», était l'objet des soins de l'avocat Perdu. Mais elle aurait préféré épouser son neveu, Sélincourt (lettres des 28 octobre et 12 décembre 1778). Lorsque la mort de sa mère la ramena à Amiens, elle refusa la main du vieux M. de Vouglans, qui se décida alors à épouser Henriette Cannet.

4. — LE LOGIS.

Je crois avoir établi, dans *la Révolution française* d'avril 1909 :

1° Que la maison du quai de l'Horloge, où habita le graveur Phlipon, de 1755 à 1778, se trouvait, non pas à l'angle du quai et du Pont Neuf, mais à l'angle opposé, au coin de la rue de Harlay;

2° Que Phlipon, lorsqu'il déménagea en décembre 1778, ne changea pas de maison, mais se contenta de descendre d'un étage, dans un appartement plus petit que le premier, et qu'on accédait à ce nouveau logis par la rue de Harlay et par la place Dauphine aussi bien que par le quai.

Je ne reviendrai pas sur cette démonstration. Il suffira de rappeler que la petite chambre, «la cellule», d'où Marie Phlipon écrivait à ses amies, était exposée au Nord, avec la perspective du cours de la Seine. Prise, au moyen d'une cloison, sur l'enfoncement d'une pièce plus vaste, elle était fort étroite, n'ayant de place que pour le lit, la table et la petite bibliothèque de la jeune fille (lettres du 21 juillet 1776 et *Mémoires*, t. II, p. 21). Pas de cheminée; quand il faisait très froid, elle allait se chauffer dans la pièce contiguë, qui servait de salle commune, «la salle». C'est par une porte vitrée (lettre du 3 juin 1773) que la cellule s'ouvrait sur cette salle.

Lorsque Phlipon changea d'appartement, en décembre 1778, il fit également aménager pour sa fille, au moyen d'une cloison, un petit cabinet, qu'elle trouva fort à son goût (lettres des 12 décembre 1778 et 10 novembre 1779).

Ces brèves indications suffiront pour la lecture de la correspondance. Des recherches plus minutieuses sur les dispositions intérieures de l'appartement de Phlipon ne pourraient aboutir que si l'on était certain que la maison, que le propriétaire songeait à faire abattre en 1779, en raison de son état de délabrement (lettres des 29 mars, 12 avril 1777, et 7 mai 1778), n'a pas été en effet démolie et reconstruite.

5. — LE COUVENT.

Le couvent où Marie Phlipon passa une année de son enfance, de mai 1765 au printemps de 1766, était celui des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, chanoinesses de

Saint-Augustin [1]. Il se trouvait au côté nord de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, dans la partie qui correspond aujourd'hui à la rue de Navarre, et il semble bien qu'il fût sur l'emplacement des anciennes Arènes de Lutèce. Il avait de vastes et beaux jardins, avec des allées de vieux arbres, noyers, tilleuls, sous lesquels se promenaient les pensionnaires, et dont Mme Roland parle souvent avec émotion.

Les bonnes religieuses tenaient à la fois un externat, gratuit, semble-t-il, et un internat qui comptait, en 1765, de trente à quarante pensionnaires, «réunies en une seule classe depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit, mais partagées en deux tables pour les repas, et comme en deux sections dans le courant du jour pour la suite des exercices» (*Mémoires*, t. II, p. 41). Joignez-y quelques maîtres du dehors pour le dessin, la musique, etc. Mais le maître de musique devait donner ses leçons au parloir, «sous l'inspection d'une religieuse». La maîtresse de dessin seule était admise dans l'intérieur de la maison (*Mémoires, ibid.*).

Le couvent recevait aussi des dames pensionnaires, souvent d'anciennes élèves (lettre du 5 juin 1772), ayant chacune leur appartement, pouvant même y faire leur cuisine, sortant librement, recevant des visites, etc. Ces loyers d'appartements, en 1790, rapportaient 2,800 livres. C'est là que Marie Phlipon alla chercher un asile, de novembre 1779 à janvier 1780, dans la grande crise qui précéda son mariage.

Les bonnes congrégantines, qui avaient gardé une grande affection à Marie Phlipon, qui l'invitaient aux fêtes du couvent, et qui plus d'une fois cherchèrent à la marier, la regardaient comme ayant été leur meilleure élève et s'en faisaient honneur. Tout indique cependant qu'elles donnaient une instruction bien médiocre. Un billet de Sophie, qu'on trouvera dans la correspondance (13 juin 1778), est d'une étrange orthographe. Celle de Marie Phlipon, quand elle quitta la maison, n'était guère meilleure, on en pourra juger par sa lettre du 15 avril 1767 [2], et il semble que quelques-unes des maîtresses en savaient moins encore : un billet de Sainte-Agathe, que j'ai publié dans mon premier Recueil (t. I, p. 325), est d'une orthographe barbare. Il est vrai que Sainte-Agathe n'était qu'une sœur converse, et on peut présumer que Sainte-Anastasie, qui faisait des vers, était plus instruite.

En 1772, les religieuses avaient «10 novices et quelques postulantes» (lettre du 5 juin).

En mars 1790, la communauté se composait de 23 religieuses de chœur et 7 sœurs converses. Au 25 juin 1791, 20 dames de chœur, 7 converses et 2 sœurs tourières (*Arch. nat.*, F19 863).

Les lettres nous font connaître :

1° La mère *Sainte-Sophie*, qui enseignait l'écriture, l'orthographe, et «n'était pas étrangère à l'histoire» (*Mémoires*, t. II, p. 42);

2° La mère *Saint-Jean*, très aimée de Marie Phlipon. Elle mourut en mars 1778 (*Lettres, passim*);

(1) On trouvera, dans l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, *édition Cocheris*, t. II, p. 723, une notice détaillée sur cette maison.

(2) Non pas en la lisant dans le présent Recueil, où j'ai cru devoir rétablir l'orthographe actuelle, mais en se reportant au texte que j'ai donné dans les *Mémoires*, t. II, p. 419.

3° La mère *Sainte-Fare,* peu aimée dans la maison, tante de deux pensionnaires, les demoiselles Surugue;

4° La mère *Saint-Bernard,* qu'on aurait voulu voir élue supérieure au printemps de 1775, malgré son intimité avec la mère Sainte-Fare, parce qu'elle avait «de l'honnêteté, de la politesse et des égards» (lettre du 15 mai);

5° La mère *Sainte-Euphémie,* qui jouait de la guitare, faisait des vers, et échangeait des gracieusetés avec Marie Phlipon et Sophie Cannet;

6° La mère *Sainte-Anastasie,* qui, en décembre 1779, était devenue «une des portières du couvent». J'imagine que si Marie Phlipon note cette circonstance, c'est que Sainte-Anastasie (qui avait de l'amitié pour elle et pour Sophie) devait être à même de lui rendre alors de petits services, surtout lorsque Roland, en janvier 1780, vint revoir son amie à la grille du parloir;

7° La mère *Saint-Augustin*, qu'on redoutait, en mai 1775, de voir élue supérieure : «Les prêtres régiront tout, et le zèle amer fera tous les règlements.» Il semble bien qu'elle ait été élue. En mars 1790, la déclaration des revenus et charges de la maison fut faite au nom de «sœur Marie-Anne Bobusse, *de Saint-Augustin*, supérieure du couvent» [1]. Née en 1719, elle avait 56 ans en 1775;

8° La sœur converse *Sainte-Agathe*, dont l'amitié inquiète suivit Mme Roland jusqu'aux derniers jours. Je lui ai consacré, dans mon premier Recueil (t. II, p. 785), un Appendice détaillé. Il convient d'y ajouter qu'elle était née le 5 novembre 1741, et qu'elle avait pour prénoms Marie-Angélique-Marguerite.

D'après la déclaration du 9 mars 1790, le revenu de la maison se montait à 12,360 livres 4 sols, et les charges à 6,066 livres 10 sols. On peut présumer de là que le produit du pensionnat devait être la principale ressource des religieuses.

Devenu propriété nationale, le couvent fut vendu le 12 messidor an IV (30 juin 1796). La congrégation n'en essayait pas moins de se reconstituer, en octobre 1804, dans le même quartier, ayant déjà beaucoup d'élèves, et même des novices (Aulard, *Paris sous le premier Empire*, t. I, p. 346).

6. — LES CONFESSEURS.

Sur les confesseurs de Marie Phlipon, — grosse question en un temps où les devoirs religieux faisaient partie des obligations de la vie civile, — je n'ai rien à ajouter à ce qu'on trouvera dans mes notes concernant chacun d'eux, l'abbé Lallement et l'abbé Morel (lettre du 31 juillet 1771). M. Jal (*Dict. critique de biographie et d'histoire*, 2e éd., 1872, article *Roland*) précise la date de la mort de l'abbé Lallement, 23 juillet 1771.

[1] A. Tuetey, *Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution*, t. III, n° 4719.

7. — PAHIN DE LA BLANCHERIE.

Mammès-Claude Pahin de la Blancherie[1] était né à Langres le 29 décembre 1752. Il sortait d'une vieille famille de robe, son père était conseiller d'épée au bailliage de la ville. Sa mère demeura veuve de bonne heure, avec six enfants et peu de fortune. Trois de ses sœurs s'occupaient d'œuvres charitables, l'une d'elles se fit religieuse à l'Hôtel-Dieu de Louhans, en Bresse. Un de ses frères fut plus tard curé de Langres et mourut en 1833. Le jeune Pahin fit ses études au collège de Langres; l'abbé Refroignet, chanoine de la cathédrale, son parent, s'intéressait à ses études et le destinait à la magistrature ou à l'armée.

Mais, à la suite d'un coup de tête, il s'embarqua pour l'Amérique, sans recommandations et sans ressources; il y vécut probablement aux Antilles, assez misérablement. Témoin des traitements que les colons faisaient supporter aux nègres, il en ressentit une pitié qu'il leur garda toute sa vie. Il revint dès qu'il le put, et débarqua à Bordeaux en 1770. Il avait alors 17 ans.

Pour subsister à Bordeaux, il accepta diverses besognes, entre autres celle de collaborer (comme généalogiste!) à l'édition des *Voyages de Montaigne,* qui devait paraître en 1774. Il séjourna alors dans le midi de la France, à Toulouse, à Montpellier, etc. Mais les renseignements qu'on peut tirer à cet égard de son premier ouvrage sont un peu contradictoires. D'après les dates qu'il donne, il aurait été d'abord à Montpellier (juin et juillet 1770), puis à Toulouse et de là à Bordeaux, tandis que, d'après l'*Avertissement* final de son livre, c'est de Bordeaux qu'il serait allé à Montpellier.

Finalement, il vint tenter la fortune à Paris, et fit là quelques connaissances utiles : Capperonnier, membre de l'académie des Inscriptions, Taboureau des Réaux, qui allait être un instant contrôleur général des finances en 1776, et qui était d'ailleurs son parent (lettre de Marie Phlipon du 20 décembre 1776), Lenoir, lieutenant de police, à qui il dédia son premier ouvrage.

Tout porte à croire qu'il alla quelque temps (entre 1772 et 1776) étudier le droit à Orléans.

C'est à l'automne de 1773 qu'il rencontra Marie Phlipon au «concert des Amateurs», chez cette Mme Lépine que les *Mémoires* de Mme Roland (t. II, p. 144-146) nous font connaître[2]. Du moins, c'est dans une lettre du 25 novembre 1773 qu'il est question de lui pour la première fois.

Il s'introduisit chez Phlipon, sous le prétexte de commander quelque ouvrage au graveur, dit la lettre que je viens de citer, ou sous celui de venir, de la part de Mme Lépine, demander des nouvelles de la mère et de la fille, disent les *Mémoires*. Je ne crois pas d'ailleurs utile de

[1] Il avait ajouté, à son nom patronymique de Pahin, celui de La Blancherie, d'un jardin que possédait sa famille dans un faubourg de Langres et où l'on blanchissait des toiles.

[2] Ce *concert des Amateurs* est mentionné par Dulaure (*Hist. de Paris*, t. VIII, p. 455). Lépine était un sculpteur, élève de Pigalle (*Mém.*, t. II, p. 128), et exposa au Salon de La Blancherie en 1782. Il demeurait rue Neuve-Saint-Eustache.

confronter pour La Blancherie, comme l'a fait le Dr Hans Glagau pour Gardane[1], le texte des *Lettres* et celui des *Mémoires*. On y trouverait des divergences de détail sans grande importance, faciles d'ailleurs à expliquer si on considère que les *Mémoires* ont été écrits près de vingt-sept ans après les *Lettres*, en prison, de souvenir, sans aucun secours. Je n'en relèverai qu'une : Mme Roland dit (*Mémoires*, t. II, p. 162) qu'après ces premières visites de la fin de 1773 «La Blancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que *deux ans après*». Ses souvenirs la servent mal : la lettre du 25 novembre 1773 nous apprend en effet que La Blancherie venait de quitter Paris, mais dès le printemps de 1774 (lettre du 30 mai) il avait reparu chez Phlipon[2].

Je n'ai pas non plus à retracer ici en détail l'histoire de l'amour (amour de tête, s'il en fut) que Marie Phlipon éprouva pour La Blancherie. Le lecteur des *Lettres* et des *Mémoires* la fera lui-même. Il suffira de préciser les faits dans la mesure du possible : à l'automne de 1773, La Blancherie avait demandé la main de Marie Phlipon. Le père lui ayant objecté qu'il n'avait pas d'état, il avait répondu qu'il songeait «avec sa légitime» (c'est-à-dire probablement avec le peu qui lui reviendrait de son père, à sa majorité), joint à la dot de sa femme, à «acheter quelque charge de magistrature». Naturellement, on l'avait ajourné, mais sans lui ôter tout espoir, et sans lui interdire les visites, convenablement espacées. Là-dessus, il était parti pour l'Italie, à la suite d'un seigneur, sans doute comme secrétaire.

En mai 1774, il était déjà de retour à Paris et se représentait chez Phlipon. Nous l'y voyons encore en mars 1775, et une lettre du 3 avril nous le montre partant pour Orléans, ce qui confirme ma conjecture qu'il y allait pour étudier à l'Université, ou tout au moins pour y prendre ses grades. Plusieurs mois s'écoulent. Marie Phlipon perd sa mère (le 7 juin); au 24 octobre, elle se plaint de n'avoir pas de nouvelles de «l'homme d'Orléans», et voilà que le 31 octobre il reparaît, ignorant le grand deuil qui a frappé son amie; il semble qu'il revenait alors d'un voyage à Langres, entrepris peut-être pour aller demander à sa mère (inutilement d'ailleurs) d'aider à son établissement, en attendant sa majorité, qu'il ne devait atteindre qu'à la fin de 1777.

Les visites recommencent donc. Mais Phlipon trouve enfin qu'il est temps d'y mettre ordre, et La Blancherie se voit à peu près consigner le logis (novembre et décembre). C'est alors que Marie Phlipon lui envoie, au commencement de janvier 1776, une lettre d'aveux cornéliens : elle ne sera jamais à lui contre la volonté de son père, elle le prie de ne plus revenir, mais elle l'aimera toujours et n'appartiendra à aucun autre!

A ce moment-là, il publiait son premier ouvrage[3], et sa jeune amie, à qui il l'avait fait

[1] Voir ci-après la *Notice* de Gardane.

[2] J'ai commis la même erreur dans mon édition des *Mémoires*, en disant que Marie Phlipon, du 25 novembre 1773 au 15 mai 1775, ne parle pas de La Blancherie à ses amies Cannet. En réalité, il y a quatre lettres de 1774 où il est question de lui.

[3] *Extrait du journal de mes voyages ou histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et mères*, par M. Pahin de la Blancherie, 2 vol. in-12, — à Paris, chez les frères Debure; à Orléans, chez la veuve Rouzeau-Montaut; 1775, avec approbation et privilège du Roi. (En tête du 1er volume, une jolie gravure de Marillier.)

Le fait que le livre avait été imprimé à Orléans est un nouvel indice du séjour prolongé de La Blancherie dans cette ville.

lire en épreuves, en était d'abord enthousiasmée. Mais cette année 1776, commencée dans une crise de passion (voir les lettres des 5, 11 et 13 janvier), devait s'achever dans la désillusion. Marie Phlipon, juste en ce mois de janvier, venait de voir s'approcher d'elle des hommes d'une tout autre portée, Sainte-Lette, Roland, et la comparaison tournait au désavantage du jeune écrivain. Dès le 5 février, elle avoue que l'ouvrage n'est pas «de première volée»; le 15 avril, elle reconnaît de nouveau «qu'il n'a pas un mérite supérieur». En mai, c'est de l'homme lui-même qu'elle commence à se désabuser : elle l'a rencontré aux Tuileries dans la société «d'une jolie femme»! En juin, elle l'aperçoit au Luxembourg attifé en petit maître (il avait un plumet!). Elle apprend qu'il fait sa cour ailleurs (lettre du 25 juin; cf. les *Mémoires*, t. II, p. 234) et c'est alors qu'elle envoie à ses amies, en même temps que le livre de La Blancherie, quatre grandes pages d'appréciations [1] aboutissant à douter que l'ouvrage «ait ce qu'on appelle beaucoup de succès».

On peut suivre, dans toutes les lettres de 1776, ce travail de désenchantement, qui aboutit au congé définitif, nettement signifié dans une dernière entrevue du 21 décembre 1776, que les *Lettres* et les *Mémoires* racontent presque dans les mêmes termes.

On retrouve La Blancherie çà et là dans les lettres des années suivantes, mais uniquement pour dire que, ce qu'elle aimait en lui, c'était l'image qu'elle s'en faisait. Un dernier trait, bien féminin, clôt ce roman de jeunesse; le 29 août 1777, racontant à ses amies qu'elle a rencontré La Blancherie à la promenade, elle ajoute : «nous ne nous sommes pas salués, je regardais autre chose».

La Blancherie poursuivit son aventureuse carrière [2].

Dès 1777, nous le voyons s'intituler : «agent général de la Correspondance pour les sciences et les arts» et fonder comme un centre d'informations, ainsi qu'il s'en établit tant à cette époque, mais dont il semble qu'il ait eu l'idée le premier. Il obtient, sur un rapport favorable de Lalande, Condorcet, etc., un privilège, et peut alors ouvrir son établissement rue de Tournon [2].

L'année suivante, il le transporte à l'ancien collège de Bayeux, rue de la Harpe. La *Correspondance de Grimm*, mai 1778 (t. XII, p. 101 et suiv. de l'édition Maurice Tourneux), donne à ce sujet d'intéressants détails. Il rédige aussi un journal hebdomadaire: «*Nouvelles de la République des lettres*» [3], qui contient son programme (il a depuis quelque temps supprimé Pahin), explique aux lecteurs que le Salon de la Correspondance doit servir de

[1] M. Dauban, au tome II, p. 443-447, de son édition, a publié ce morceau, sans doute d'après un des manuscrits d'Agy qui lui avaient été communiqués en même temps que les lettres. Le morceau est intitulé : *Jugement sur un ouvrage qui a pour titre :* «Extrait du journal de mes voyages, etc.». Je n'ai pas cru devoir le faire figurer dans les *Documents complémentaires* qui vont suivre, le livre de La Blancherie étant dépourvu de tout intérêt.

[2] J'ai beaucoup utilisé, pour ce qui va suivre, les articles de M. Bellier de la Chavignerie dans la *Revue universelle des arts*, t. XIX-XXI, sur La Blancherie, réunis depuis en un volume sous ce titre : *Les artistes français du XVIIIe siècle oubliés ou dédaignés*, Paris, 1865, in-8°.

[3] De janvier 1779 à juillet 1788, Hatin, *Bibliographie de la presse périodique française*, p. 51.

lieu de réunion à tous les savants, artistes, inventeurs, musiciens, auteurs, tant français qu'étrangers. On y fera des conférences, on y donnera des auditions musicales, les peintres, les sculpteurs exposeront librement leurs ouvrages, on démontrera la technique d'un art mécanique, comme l'horlogerie, par exemple. Il y aura une grande loterie avec des primes pour tous les abonnés, etc. Les idées ingénieuses et nouvelles, l'activité, le talent même, ne manquaient pas à La Blancherie, qui fut vraiment un précurseur : les salons des Indépendants, les expositions rétrospectives naquirent dans son Salon de la Correspondance.

Mais si l'argent manquait, les envieux ne faisaient pas défaut. De 1778 à 1788, La Blancherie lutte contre le mauvais sort avec une audace, un entrain, une bonne humeur admirables. Il se démène à la fois contre ses créanciers, ses propriétaires, ses abonnés, contre les académiciens qui veulent fermer le Salon, contre les journalistes, contre les artistes qui promettent leur concours et n'exposent pas leurs œuvres de crainte des saisies.

Du collège de Bayeux, La Blancherie va s'installer à l'hôtel Villayer, rue Saint-André-des-Arcs, de là il va quai des Théatins. Chacune de ses nouvelles tentatives est saluée ironiquement, tournée en dérision par les journalistes; Bachaumont et Grimm sont particulièrement cruels.

Les ministres refusent d'accorder des subsides à son établissement. La Blancherie parcourt la France, l'Angleterre, la Belgique, la Suisse pour recruter de nouveaux abonnés. Il attend leurs souscriptions avec la même ferveur «que les Hébreux la manne du ciel». Les feuilles de la *République des Lettres* sont plusieurs fois suspendues; à force de ténacité, d'acharnement La Blancherie parvient à les faire reparaître.

Cependant le Salon de la Correspondance ne manque pas d'intérêt : Erard y présente son premier clavecin; Boze, Casanova, Danloux, Debucourt, Drolling, Ducreux, Fragonard, Greuze, Heinsius, Houdon, Huet, Jeaurat, Lantara, La Tour, Mme Vigée-Lebrun, pour ne citer que les plus célèbres, exposèrent à maintes reprises chez La Blancherie. Celui-ci publia en 1783 un *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française depuis Jean Cousin en 1500 jusqu'en 1783 inclusivement.* A cette époque eut lieu l'exposition rétrospective de Jouvenet, Restout, Hallé, puis, un peu plus tard, une exposition d'ensemble d'œuvres de Joseph Vernet.

Cependant, à bout de ressources, La Blancherie succombe. Il quitte Paris sous la risée des journalistes qui insultent son malheur. Il va tenter à Londres une nouvelle chance, elle lui est encore contraire et il doit fermer les portes de son Salon londonien. Il vécut misérablement de quelques secours que lui accordait le gouvernement anglais.

En 1791, comme il habitait 49 Rathbone Place, dans la maison de Newton, il fut saisi de la folie des grandeurs et crut qu'il réincarnait l'âme du grand physicien. Il se fit désormais appeler Newton La Blancherie.

En 1796 il publia un opuscule sous ce titre : *Proclamation de par toutes les nations, l'agent général de la Correspondance pour les lettres, les arts et les sciences, à la nation anglaise.* Il proposait à ladite nation de dater désormais les années, non plus de l'ère chrétienne, mais de l'ère de Newton!

Il mourut célibataire à Londres le 25 juin 1811.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Iconographie : Lenoir, pastel (exposé au Salon de la Correspondance, 1779). — Rouvier, miniature (exposée au Salon de la Correspondance, 1779). — Ducreux, pastel (exposé au salon de la Correspondance, 1782). — N. Kymls, portrait, sur cuivre, au musée de Langres.

M. C.

8. — GARDANE.

Le personnage que Marie Phlipon faillit épouser à l'automne de 1773 (voir les lettres des 16 août, 8 et 15 septembre et 31 décembre) s'appelait Joseph-Jacques Gardane. Les lettres ne le nomment pas; mais les *Mémoires* (t. II, p. 162-170) donnent le nom.

Un savant professeur de l'Université de Marburg, M. le Dr Hans Glagau, — dans un travail curieux, *Die moderne Selbstbiographie als historische Quelle,* 1903, p. 87-97, — a comparé de très près le récit des *Mémoires* et celui des *Lettres*, et a relevé un certain nombre de divergences, qui paraissent néanmoins assez peu importantes.

Gardane, né à la Ciotat, le 12 octobre 1739 (1), alla étudier la médecine à Montpellier et s'y fit recevoir docteur vers 1760, disent ses biographes (2).

Vers 1765, il vint s'établir à Paris (3), s'y fit admettre comme docteur régent de la Faculté de médecine, devint censeur royal, — sans doute par la protection de son compatriote et ami Marin, secrétaire général de la direction de la librairie et directeur de la *Gazette de France.* Il était, bien entendu, «de plusieurs Académies».

En sa qualité de Provençal, il fréquentait chez Mme et Mlle Desportes, qui dès 1772 songèrent à le marier avec leur jeune cousine. Les choses en restèrent là, tout d'abord, par l'opposition d'un vieil oncle abbé (lettre du 8 septembre 1773), qui est certainement cet abbé Gardane, mort à 88 ans, le 16 avril 1773, dont parla le *Journal de Hardy* (édit. Tourneux et Vitrac, t. I, p. 395). Lui mort, les pourparlers reprirent, plus sérieux. Une entrevue fut ménagée, le 17 ou 18 août 1773, chez une vieille demoiselle, Mlle de La Barre, janséniste comme le vieil oncle. Puis Marie Phlipon et sa mère partirent pour la campagne. A leur retour (8 septembre), Gardane fut autorisé à faire sa première visite,... puis ne reparut plus, et, par une lettre du 19 septembre, annonça qu'il se retirait, faute d'avoir obtenu le consentement de son père. Telle est l'histoire, brièvement résumée d'après les *Lettres,* plus exactes évidemment que le récit des *Mémoires*, écrits vingt ans plus tard.

La jeune fille fut très piquée du procédé, et deux mois après, en lisant les factums du fameux procès de Beaumarchais, qui paraissaient alors, crut découvrir (voir sa lettre du 31 décembre) que Gardane s'était retiré parce qu'il se trouvait compromis dans cette affaire. Supposition gratuite, provenant sans doute de son dépit. Il est plus simple de penser que,

(1) Alfred Saurel, *Dictionn. des villes, villages, etc., des Bouches-du-Rhône*, article *la Ciotat.* C'est le seul qui donne les dates de la naissance et de la mort de Gardane.

(2) Dechambre, *Dictionn. encyclop. des sciences médicales.*

(3) «Établi depuis huit ans», dit la lettre du 8 septembre 1773.

dans l'entrevue du 8 septembre, M[lle] Phlipon n'avait pas plu à Gardane, ou bien que, réflexion faite, il n'avait pas trouvé suffisante la dot de 20,000 livres.

Dans quelle mesure d'ailleurs Gardane était-il impliqué dans l'affaire de Beaumarchais? Il serait superflu de le rechercher ici. Disons seulement que, médecin de M[me] Lépine, sœur de Beaumarchais, lié par suite avec son amant, un négociant marseillais établi à Paris, Bertrand Dairoles, lié surtout par des obligations de reconnaissance envers son protecteur Marin, il avait eu à prendre parti entre eux d'une part et Beaumarchais de l'autre, et s'était refusé à déposer contre ce dernier. Violemment attaqué dans les libelles de Marin et de Dairoles, il y répondit, au commencement de 1774, par un factum que les *Mémoires secrets* jugèrent «assez sage, assez satisfaisant»[1].

Gardane fit beaucoup parler de lui dans la suite : il rédigea, de 1773 à 1776, la *Gazette de santé*, se spécialisa dans l'étude des maladies vénériennes, s'occupa de l'hygiène publique et du bien-être des classes pauvres, devint médecin de la police, puis du bureau des nourrices, dirigea deux maisons de santé, etc. Les biographes mentionnent vingt-deux ouvrages de lui, publiés de 1767 à 1786[2].

Il mourut le 16 mai 1789[3].

La notice de L. Hahn, à laquelle je viens de renvoyer, le juge ainsi : «La plupart des biographes ont parlé de lui avec éloges. Cependant Goulin[4] a porté contre lui des accusations assez graves, qui feraient douter de son désintéressement et de la noblesse de son caractère. Plusieurs de ses ouvrages, dit Dezeimeris[5], ont une teinte de charlatanisme, et il n'est pas sûr que, pour la composition des plus importants, il n'ait pas emprunté le secours des manuscrits qu'il était chargé d'examiner en sa qualité de censeur.»

Ces réserves de l'ancien bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris sont graves.

Au total, Gardane apparaît comme un méridional remuant, ambitieux et faiseur.

M. C.

9. — M. DE BOISMOREL.

L'homme de bien qui exerça sur Marie Phlipon, pendant leurs courtes relations de quinze mois (juin 1775-septembre 1776), une si heureuse et si libérale influence, s'appelait Roberge de Boismorel.

Il devait être né vers 1730, car lors de la première visite que lui fit Marie Phlipon, en 1767, il avait «de 37 à 38 ans»[6].

[1] Le factum se trouve à la Bibliothèque nationale, 4° F 3, vol. 78, pièce 2094 (1774).

[2] Notice de L. Hahn, dans le *Dictionnaire* de Dechambre, déjà cité.

[3] Alfred Saurel, *op. cit.*

[4] Jean Goulin (1728-1799), qui a beaucoup écrit sur l'histoire de la médecine.

[5] J. C. Dezeimeris, *Dictionnaire biographique de la médecine.*

[6] *Mémoires*, t. II, p. 77. Une lettre à Sophie Cannet, du 30 octobre 1777, précise la date de cette visite, où sa grand'mère Phlipon l'avait conduite dans la famille de Boismorel. «Il y a dix ans», dit-elle.

Il était «payeur des rentes de l'Hôtel de ville assignées sur le clergé» (*Almanach royal*, 1775).

Son hôtel était situé au Marais, rue Saint-Louis, près du couvent des Filles du Saint-Sacrement. C'est là que la petite Marie Phlipon fut conduite en 1767 par sa grand'-mère et sa grand' tante Angélique.

Mais déjà, en 1775, afin de concilier «son goût pour la campagne et le désir de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale» (*Mémoires*, t. II, p. 200), il avait acheté, à Bercy, une belle maison, «dont le jardin s'étendait jusque sur les bords de la Seine», et s'y était installé. C'est là que la jeune fille retourna le voir, conduite par son père, dans l'été de 1775.

Boismorel, dans une lettre du 30 mai 1776 à Marie Phlipon qui se trouve aux *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale (ms. 6241, fol. 206-207), donne ainsi son adresse : «faubourg Saint-Antoine, rue de Bercy, n° 15». Aidé de cette indication, que je lui avais signalée, M. L. Lambeau, secrétaire de la Commission du Vieux Paris, a établi que cette maison, qui s'appelait «le Petit-Bercy» (et c'est en effet le nom que lui donne M[me] Roland), était celle qu'avait possédée le célèbre mathématicien Pajot d'Ons-en-Bray, membre de l'Académie des sciences, qui y avait reçu en 1717 le tzar Pierre le Grand.

La grand' mère Phlipon, apparentée aux Boismorel, avait été chez eux institutrice ou gouvernante, et avait élevé Roberge de Boismorel et sa sœur. Dans une lettre du 17 septembre 1775 (*Papiers Roland*, ms. 6241, fol. 198-199), adressée par lui à la jeune fille, il s'intitule «l'*Émile* de votre bonne maman». Aussi la grand'mère Phlipon était-elle restée en relations avec cette opulente famille (cf. *Mémoires*, t. II, p. 73), sans avoir eu, d'ailleurs, à se louer toujours des procédés de la mère et de la fille.

C'est le 3 juin 1775 que nous voyons pour la première fois apparaître Boismorel dans la correspondance. Il vivait alors avec sa mère et sa femme, l'une pleine de préjugés, l'autre charmante et dévote, dont les lettres parlent plusieurs fois.

Il semble n'avoir eu qu'un fils, âgé de dix-sept ans en 1775, dont l'éducation le préoccupait beaucoup, au point de recourir au singulier stratagème de lui faire adresser par Marie Phlipon une lettre anonyme d'exhortations et de conseils (*Mémoires*, t. II, p. 207-214).

Sa sœur, M[me] de Favières, avait un fils, Edmond-Guillaume-François de Favières, conseiller au Parlement (3[e] chambre des enquêtes, 8 août 1775) «à vingt et un ans», dit M[me] Roland (né par conséquent en 1754, et non vers 1760, comme le dit Quérard), qui eut plus tard une certaine notoriété comme librettiste et vaudevilliste.

Ce n'est pas le lieu, dans cette notice qui ne doit contenir que des renseignements, de faire l'histoire des relations délicates et gracieuses de M. de Boismorel avec la jeune fille. On les connaîtra assez par les lettres elles-mêmes. Il semble bien qu'il y ait eu entre eux une sorte «d'amitié amoureuse».

Il mourut le 13 septembre 1776.

Sa mère se retira dans un couvent (lettre du 30 octobre 1777).

L'*Almanach de Paris*, de Lesclapart, année 1783, «contenant la demeure, les noms et qualités des personnes de condition», indique «Madame et M. de Boismorel, rue et île

Saint-Louis». Il semble, d'après la formule employée, qu'il s'agisse de la veuve et de son fils.

Les *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale (n. a. fr., ms. 6241, fol. 197 et suiv.) contiennent six lettres de Boismorel à Marie Phlipon.

10. — SAINTE-LETTE.

Ce personnage original, qui tient tant de place dans la correspondance de Marie Phlipon et qui eut sur la jeune fille une si forte influence, ne nous est guère connu que par cette correspondance même et par les *Mémoires*. En complétant les détails qui s'y trouvent par quelques indications prises ailleurs [1], on peut reconstituer ainsi sa vie et sa physionomie :

Il s'appelait Joseph-Charles de Saintelette. Mais Mme Roland écrivant partout *Sainte-Lette*, je conserverai cette forme du nom.

Il était né en 1717 [2], à Nancy, et semble avoir été au collège à Lunéville. Toutefois, il aurait terminé ses études à Paris. «Lorsqu'il était en rhétorique», dit un document qui fournit sur lui quelques particularités [3], «il fit un traité sur la sphère. Le P. Buffier en fut si content qu'il le fit mettre à la tête de sa *Géographie*».

Après une jeunesse fougueuse, «où il dissipa sa fortune à Paris», il passa en Amérique, à la Louisiane, vers 1754, et y devint «directeur de la traite [c'est-à-dire des échanges] avec les sauvages» (*Mémoires*, t. II, p. 227), ou plus exactement «directeur des traites et de l'Ouest du Mississipi» (lettre du 20 août 1776). Il y passa treize années, disent les *Mémoires*, quatorze, dit la lettre que je viens de citer. Il était fort apprécié, jouissant à la fois de la confiance du gouverneur et de l'intendant, bien qu'ils fussent en lutte, comme toujours (lettre du 24 décembre 1776). Il se trouvait encore à la Louisiane après que le traité de Paris de 1763 l'eut cédée aux Espagnols. C'est alors que, pour fuir ces nouveaux maîtres, il quitta en 1767 «la partie française pour se retirer sur l'anglaise» [4], c'est-à-dire le territoire à l'ouest du Mississipi, devenu espagnol, pour le territoire de l'Est, que le traité avait abandonné aux Anglais. Mais il ne tarda pas à revenir à la Nouvelle-Orléans et il fut député à Versailles, en 1768, par les colons français, pour protester contre l'abandon de la mère patrie [5].

Cette mission n'aboutit pas, mais elle sauva la vie de Sainte-Lette, car les autres députés,

(1) Et notamment par des documents officiels, tirés des archives de Pondichéry, dont M. Ch. Gallais-Montbrun, conservateur des archives et de la bibliothèque de cette ville, a bien voulu me faire parvenir des copies.

(2) L'acte de sépulture, du 19 novembre 1777 (*Arch. de Pondichéry*), dit : «soixante ans».

(3) *Précis de la vie de M. de Vergennes*, en tête du *Mémoire historique et politique sur la Louisiane, par M. de Vergennes*, Paris, 1804.

(4) Lettre d'Aubry, chargé de remettre la Louisiane aux Espagnols (1768), citée par M. de Villiers du Terrage, *Les dernières années de la Louisiane française*, Paris, 1903, p. 270.

(5) Il avait ainsi, «servi quatre ou cinq souverains», comme dit la lettre du 11 janvier 1776 : Louis XV, — le roi d'Espagne après la cession de la colonie, — puis le roi d'Angleterre durant son court passage à l'est du Mississipi, — puis Louis XVI.

à leur retour en 1769, furent fusillés par les Espagnols. Quant à lui, le gouverneur français l'avait envoyé à Pondichéry, «employé dans l'administration», disent les *Mémoires*. Il s'y fit une place considérée, et fut député par le Conseil supérieur de Pondichéry à la Cour de France pour les affaires de la colonie en 1775. C'est alors qu'il arriva à Paris et se présenta chez le graveur Phlipon le 11 janvier 1776, lui apportant des nouvelles de son ancien ami Demontchéry, devenu capitaine de cipayes dans l'Inde française.

Durant son séjour en France, le Conseil supérieur de Pondichéry ayant été transformé par un édit de février 1776, Sainte-Lette fut institué membre du nouveau Conseil le 18 mai suivant. Puis, le 3 novembre, quelques jours avant son départ, il fut nommé «lieutenant de police dans la ville de Pondichéry et dépendances» (*Archives de Pondichéry*).

Il repartit pour l'Inde le 11 novembre (lettre du 12) et y mourut un an après, le 18 novembre 1777, «muni des sacrements». Il fut enterré le lendemain, dans l'enceinte de l'église paroissiale de Notre-Dame-des-Anges» (*Archives de Pondichéry*).

Sa jeune amie n'apprit sa mort que près d'un an plus tard (lettres des 6 et 8 octobre 1778).

Durant ce séjour de dix mois à Paris, il était devenu un familier du logis de Phlipon, s'était plu aux entretiens de la jeune fille et l'avait initiée à son amère philosophie. «Athée tout franc» (lettre du 19 février), «athée vieux et célibataire» (2 mai), désillusionné de la vie, mais toujours «spirituel et éloquent» (Villiers du Terrage, *loc. cit.*), «âme de feu, de salpêtre et de soufre» (lettre du 2 mai), «l'âme la plus brûlante, l'imagination la plus forte qu'il soit possible de se figurer» (1er septembre), ayant «la démarche fière, le regard de l'aigle» (15 avril), ancien ami d'Helvétius (13 février) et néanmoins «sectateur de Rousseau» (11 janvier), voyant la jeune fille «trois ou quatre fois la semaine» et pendant plusieurs heures chaque fois (1er septembre), il contribua plus que personne à ruiner en elle des croyances positives déjà bien ébranlées. Il semble bien n'avoir éprouvé pour elle — ou du moins ne lui avoir témoigné — qu'une sympathie purement intellectuelle[1]. Mais son action n'en fut peut-être que plus sûre.

C'est lui qui procura à Marie Phlipon la connaissance de M. de Sévelinges.

11. — DE SÉVELINGES D'ESPAGNY[2].

Dans une lettre du 2 mai 1776, Marie Phlipon cite incidemment à Sophie Cannet le nom de M. de Sévelinges d'Espagny, mais elle ne fit sa connaissance qu'en octobre, lorsqu'il vint la visiter, amené par Sainte-Lette, leur ami commun.

(1) Elle le croyait d'ailleurs, vers la fin de son séjour, silencieusement épris d'elle : «Il est heureux pour moi que cet homme n'ait pas dix ans de moins, je l'aurais aimé plus que je n'eusse voulu. Entre nous, si je vois bien, nous ne sommes pas au même point, et son âme ardente a passé plus loin.»

On trouvera, aux *Papiers Roland*, ms. 9533, fol. 23, de mauvais vers qu'elle lui adressa. Ce sont peut-être ceux dont elle parle dans la lettre du 8 septembre 1776. Il en faisait de meilleurs (voir lettre du 15 avril).

(2) Pour plus de détails sur son intrigue épistolaire avec Marie Phlipon, cf. *Revue de*

Un mois auparavant, M. de Sévelinges avait perdu sa femme, il restait donc veuf à 56 ans, avec deux grands fils, officiers dans les régiments du roi. Sa fortune autrefois opulente était devenue médiocre à la suite de mauvaises spéculations et des vols de gens d'affaires. Il remplissait donc la charge de receveur de la ferme des tabacs à Soissons, et il avait confié quelques fonds à Sainte-Lette dans l'espoir d'en retirer, en les plaçant dans des entreprises coloniales, un revenu plus avantageux.

D'un esprit méditatif, éclairé, d'un extérieur doucement mélancolique, il devait rappeler à la jeune fille M. de Boismorel, cet ami mort depuis peu et toujours regretté. Une mutuelle sympathie rapprocha bientôt Marie Phlipon et M. de Sévelinges, il la visita fréquemment durant son court séjour à Paris. Bientôt Sainte-Lette s'embarqua pour les Indes; Sévelinges retourna dans sa province emportant avec lui un peu de la jeune fille : quelques cahiers des *Loisirs*.

Puis, durant quatre mois, aucune nouvelle de part et d'autre; Marie s'avise alors de réclamer ses cahiers : «Mes manuscrits me revinrent avec quelques observations critiques dont je fus très glorieuse, car je n'imaginais pas que mes œuvres valussent l'examen». Une lettre fort délicate accompagnait le tout. Encouragée, Mlle Phlipon adressa de suite à Sévelinges un discours traitant de l'éducation des femmes et qu'elle pensait envoyer au concours de l'Académie de Besançon. Il le lut, l'annota longuement et le critiqua d'une manière fort judicieuse. Ils entamèrent alors une correspondance plus suivie; Sévelinges parla de sa tristesse, de sa solitude; Marie fit allusion aux difficultés de sa situation que la dissipation de son père rendait fort précaire. Quel exact projet germa dans l'esprit de M. de Sévelinges? Fut-il dupe de sa sensibilité, ou tendit-il un piège à Marie Phlipon en lui faisant cette étrange proposition de venir le rejoindre à Soissons, pour vivre près de lui, quoique logée dans un pavillon séparé, au fond du jardin, et «philosopher» à l'aise?

Déroutée, quelque peu méfiante, Marie refusa poliment l'invitation. Cependant, Sévelinges insistait sur «les charmes d'une société pensante». Marie lui répond longuement et l'avertit de ne plus lui écrire à Paris : Phlipon se plaint des frais qu'occasionne le port des lettres trop nombreuses[1]. Il faut qu'il adresse dorénavant ses missives à Vincennes, chez le chanoine Bimont, oncle complaisant qui se prête volontiers à cette correspondance, qu'il croit seulement littéraire. Par cette voie, elle reçoit de Sévelinges diverses de ses œuvres, notamment le discours qu'il aurait présenté à l'Académie sur *L'art de parler,* et qu'aurait loué d'Alembert. M. de Sévelinges ne manque pas d'y ajouter des allusions à cette solitude qu'il voudrait égayer. Au nouvel an de 1778, il devient plus pressant, mais sans se montrer plus explicite; il donne, comme par hasard, des détails intimes sur sa fortune, sur sa situation... Mais tout cela forme, dit Marie, «un laby-

Paris, 1er juillet 1911 : Marthe Conor, *La Jeunesse de Mme Roland.*

Toute cette histoire est assez compliquée pour qu'on ait jugé nécessaire de la résumer ici, au moins dans ses phases essentielles, de «débrouiller la fusée», selon une expression familière à Marie Phlipon.

(1) 6 sols de Paris à Soissons, 7 sols pour la lettre avec enveloppe, 10 sols pour la lettre double (tarif du 1er août 1759).

rinthe comme je n'en connais pas». Elle veut «débrouiller la fusée» et, non sans hardiesse, elle écrit à Soissons; elle refuse de se donner à Sévelinges en une vulgaire union, mais elle accepterait volontiers un mariage philosophique, ce qu'elle appelle assez crûment «le célibat dans le mariage».

Sans doute interloqué, Sévelinges paraît ne pas comprendre et ne répond oui ni non; Marie insiste; Sévelinges toujours circonspect demande du temps; il lui faut arranger ses affaires, attendre le retour de Sainte-Lette; il ne se sent pas encore assez vieux pour observer le célibat dans le mariage; il désire auparavant quitter Soissons pour Paris, etc.

Marie ne s'attriste pas trop de ce refus, à peine déguisé, d'une demande en mariage légitime; elle aime ailleurs, Roland ne va pas tarder à rentrer.

Cependant, sincère ou non, Sévelinges, pris peut-être à son propre piège, craint d'avoir froissé et chagriné la jeune fille. Il s'excuse et cherche à renouer doucement la correspondance; il écrit, non plus chez le chanoine Bimont, mais «au bureau de poste de V...» (sans doute à Vaugirard), poste restante. De longs mois s'écoulent sans nouvelles. Un jour de novembre 1778 quelqu'un se présente dans l'atelier de Phlipon pour commander un cachet; la nuit tombe, Marie est seule, elle fait les conventions pour le prix et l'ouvrage. L'inconnu s'en va rapidement avec des façons honnêtes, mais sans lever les yeux. Il revient, reçoit le cachet, paye, sort aussitôt, les yeux toujours baissés. Marie doute, la ressemblance la frappe; ce visiteur incognito, c'est bien Sévelinges.

Ils échangent des compliments au jour de l'an 1779; vers avril, Sévelinges écrit cette fois pour annoncer d'avance son arrivée à Paris. Marie, au fort de son roman amoureux avec Roland, lui répond, sur un ton de persiflage, par un billet de rupture, qui se termine ainsi : «Pour tout dire, en un mot, s'il est vrai que vous ayez la double crainte de me trop connaître, ou de me perdre, n'allez pas au-devant de l'une de ces deux choses, puisque l'autre n'est plus à éviter.»

Sévelinges envoie une réponse; dans sa lettre confuse, embrouillée, il revient sur ses pertes de fortune, d'honneurs, il fait étalage de compassion, de désintéressement, il y mêle des leçons et des offres insultantes et, faisant une allusion à cette bizarre entrevue de l'hiver dernier :

«J'ai voulu voir, j'ai vu, sans être aperçu, et j'étais préparé à l'humiliant succès de ma démarche.» Mis loyalement au courant de cette étrange correspondance, Roland écrivait à Marie ce jugement très dur, sur Sévelinges : «Un homme qui propose à une jeune personne de s'expatrier, qui montre des vues embrouillées et couvertes, qui nie les avoir eues, qui emploie de la ruse, des finesses, des subterfuges... d'après tout cela la conduite dudit Sévelinges m'a paru infâme.»

La seule excuse des auteurs de cette intrigue épistolaire, c'est qu'aucun des deux n'était sincère. Sévelinges n'osait ni proposer crûment à la jeune fille de devenir sa maîtresse, ni encore moins l'épouser. Marie Phlipon ne voyait là qu'un passe-temps littéraire, un prétexte à des assauts d'esprit, à de belles phrases, elle gardait son cœur pour un autre.

On perd la trace de Sévelinges après 1778. Peut-être s'agit-il de lui quand on signale dans les prisons d'Amiens le passage de Sévelinges (Charles-Marie), 78 ans, à Bicêtre, le

16 février 1794; aux Capettes, le 13 mai; à la Providence, avec son fils Pierre-Paul, le 4 juillet [1].

M. C.

12. — MORÉ.

Moré était un Genevois, exerçant à Paris la profession d'horloger, en relations d'affaires, puis d'amitié avec Phlipon, de 1774 à 1779.

Les *Mémoires* (t. II, p. 111-113) esquissent déjà la figure de ce «bonhomme qui avait toujours un livre parmi ses outils» et «une assez jolie bibliothèque», où Marie Phlipon puisa bien souvent. Mais comme celui qu'elle appelait «le philosophe républicain» nous apparaît plus vivant encore dans les *Lettres!* Il avait soixante ans (Lettre du 1er janvier 1778). Il voyait quelquefois son illustre compatriote J.-J. Rousseau. Il venait souvent chez Phlipon, y dînait parfois, accompagnait le père et la fille à la promenade, passait de longues heures auprès de celle-ci, l'attachant par la gravité sincère de son âme et l'impatientant par la lenteur de son élocution («il marche à pas de tortue», 29 novembre 1777). Sophie Cannet l'y avait rencontré lorsqu'elle vint à Paris en 1778, et l'avait trouvé intéressant (lettre du 31 mai 1779); au 1er janvier 1778, il avait eu la touchante idée, sachant combien Marie Phlipon était enthousiaste de Rousseau, de lui offrir une édition complète des œuvres du philosophe. Il aurait même fini, à l'en croire, par s'éprendre d'elle : «Il s'est mis en tête que je pourrais ajouter à son bonheur» [2]. Ce n'est pas invraisemblable, car bien d'autres en étaient là...

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,

comme disait plus tard Adrien de Montmorency, en parlant de Mme Récamier. Toutefois, on ne peut s'empêcher de remarquer que Mlle Phlipon se hâte souvent de prêter, aux hommes mûrs avec lesquels elle philosophait, le désir inavoué de «pousser au delà»...

Quoi qu'il en soit, un jour que «le bon Genevois» avait été encore plus ennuyeux que d'ordinaire, Mlle Phlipon, qui était dans une heure de mélancolie, le renvoya et, dit-elle, «il m'a fait la grâce de ne pas revenir» (31 mai 1779). Peut-être ne revint-il plus jamais, car son nom ne revient plus dans la correspondance.

Je regrette de ne pouvoir identifier mieux cet horloger philosophe. Les recherches faites pour moi à Genève, par M. Eugène Ritter et par M. Alfred Covelle, m'apprennent seulement que les Moré étaient une famille venue d'Epeisses, hameau à deux ou trois lieues à l'ouest de Genève, tous maîtres horlogers ou fabricants de ressorts de montre, «famille de bonne et simple bourgeoisie, d'origine campagnarde et d'honnête aisance». L'un d'eux, Jean Moré, reçu bourgeois de Genève en 1725, avait deux fils, dont l'un, Augustin, alors âgé de deux ans. Il se pourrait que cet Augustin fût allé s'établir à Paris et se trouvât être

[1] Darsy, *Les doléances du peuple et des victimes. Souvenirs de la Révolution en Picardie*, 1887, t. II, p. 136. — [2] Lettres du 29 novembre 1777 et du 1er janvier 1778.

le Moré qui fréquentait chez Phlipon. Il aurait eu 55 ans en 1778, ce qui ne s'éloigne guère des 60 ans que Marie Phlipon, dans sa lettre du 1er janvier de cette année-là, donne à l'ami de son père.

13. — M. DE CHÂLONS.

Sur ce «gentilhomme malheureux», qu'on rencontre si souvent dans les *Lettres* à partir du 15 mars 1775, je n'ai rien pu trouver qui ajoute aux renseignements qu'elles nous fournissent.

Je m'étais demandé d'abord, dans une note de mon premier Recueil (t. I, p. 19), s'il n'était pas ce M. de Châlons dont parle Mme de Genlis dans ses *Mémoires* (t. I, p. 34-36). Mais je crois plutôt qu'il n'est autre que ce «Bouffileau de Châlons» mentionné dans la lettre du 15 mai 1775.

Ancien ami de Demontchéry, poète, fervent chrétien, aux prises avec la pauvreté, accablé d'infirmités, M. de Châlons trouva auprès de Marie Phlipon une aide généreuse. En 1778, la bonne Sophie Cannet, qu'elle avait intéressée à cette misère, voulait que son amie prît de lui des leçons de latin, qu'elle offrait de payer. Quelques jours après, grâce à un prêt de Sophie, M. et Mme de Châlons purent acheter le privilège et le fonds d'une petite école.

Lorsque Mme Roland eut quitté Paris, elle continua à correspondre avec eux (voir mon premier Recueil, *passim*), et c'est bien probablement eux que, dans une lettre du 6 mai 1792, elle recommandait à Petion, alors maire de Paris, pour leur admission aux Incurables.

14. — GIBERT ET PACHE.

Gibert était un employé des postes, ami des Trude, chez lesquels Marie Phlipon paraît l'avoir vu dès 1775, mais avec qui elle ne se lia véritablement qu'en 1778. Elle le fit connaître à Sophie Cannet, durant le voyage que celle-ci fit à Paris cette année-là. Il avait une femme, «qui avait eu plus de figure que de douceur», et un fils qu'il élevait avec sollicitude.

En mai 1792, lors de la réorganisation des postes sous le ministère girondin, l'amitié de Mme Roland fit nommer Gibert (avec Bosc) administrateur de ce grand service, aux appointements de 15,000 livres. Il avait une maison des champs, à Monceaux, où Mme Roland alla quelquefois se reposer durant les orages des deux ministères de son mari (en avril et en septembre 1792).

Le 6 mars 1793, il fut nommé commissaire pour aller organiser les postes en Belgique. Mais sa mission dut être de courte durée, car avant la fin de mars la Belgique était perdue pour nous.

Quatre mois après, en août, il fut éliminé du directoire des postes, en même temps que Bosc. — Je perds ensuite sa trace.

Mme Roland lui a consacré deux pages de ses *Mémoires*, t. II, p. 221-222.

C'est par lui qu'elle connut Pache.

Pache était un ami, et même un parent de Gibert, chez qui Marie Phlipon le vit en octobre 1778, au moment où il s'apprêtait à quitter Paris pour aller vivre aux champs en philosophe. On connaît le rôle politique de Pache en 1792-1794, et on sait de reste combien Mme Roland, qui l'introduisit au ministère en 1792, se trompa lourdement sur lui. Ce qui reste plus obscur, c'est sa vie avant la Révolution. Tous les biographes se répètent, et ne font guère que reproduire les données un peu vagues tirées des *Mémoires* de Mme Roland (t. I, p. 143-154; t. II, p. 221-223). Nous pouvons du moins, grâce à ces lettres de 1778 (6 et 28 octobre et 12 décembre), noter une des étapes de cette période de son existence. On voit que c'est le 27 octobre 1778 qu'il quitta Paris pour se retirer, non pas dans le pays de Vaud comme il l'avait projeté d'abord, mais dans le midi du Languedoc.

15. — ARMÉNY DE PARADIS,
GOUVERNEUR DE GORÉE.

J'ai réussi à identifier ce «capitaine ingénieur» que Marie Phlipon rencontra en juin 1777 chez sa cousine, Mlle Desportes, arrivant de Corse et s'apprêtant à partir pour l'île de Gorée dont on venait de le nommer gouverneur. Elle fait de ce «très petit homme, plein d'âme et de feu, assez spirituel, brave, leste, un peu fou» (lettre du 21 juin; cf. lettres des 19 août et 19 septembre) un portrait si vivement enlevé qu'il eût été regrettable de ne pouvoir inscrire au-dessous le nom qu'elle ne nous donne pas.

Il s'appelait Alexandre-David Armény de Paradis, et cela seul indique qu'il devait être d'origine marseillaise [1], ce qui explique d'ailleurs sa présence chez Mlle Desportes. Il était cependant né à Paris, le 1er juillet 1734. Élève de l'École du génie de Mézières en 1761, il en sortit ingénieur en 1763, et fut aussitôt envoyé à Gorée, dont il revint en 1767 avec le grade de capitaine [2]. En 1768, on trouve son nom dans un compte de l'administration du génie et de l'artillerie, en qualité d'ingénieur ordinaire au corps du génie, à la direction d'Antibes, avec les appointements de 900 livres [3]. Nous voyons, par la correspondance, qu'il fut ensuite envoyé en Corse (au moment où la France venait d'en prendre possession).

En juin 1777, nommé gouverneur de cette île de Gorée où il avait fait ses premières armes dix ans auparavant [4], et venu à Paris, sans doute pour y prendre des instructions, il vit plusieurs fois Marie Phlipon chez Mlle Desportes. Sa femme, «jolie femme dont il est jaloux à l'excès et dont il est éloigné de deux cents lieues», s'appelait Marie-Thérèse Carentan. Cette sœur «qu'il avait», dit la lettre du 21 juin (qui, par conséquent, devait être

[1] Il y a à Marseille une rue Paradis et une rue Armény, tirant leurs noms des familles qui en avaient possédé les terrains.

[2] *Archives administratives du Ministère de la guerre.*

[3] *Archives des Bouches-du-Rhône*, Intendance, C. 203*.

[4] Il aurait été «prisonnier des Anglais au Sénégal», dit la lettre du 19 août 1777. Quand ?

morte à cette date de 1777), et dont il croyait retrouver les traits dans ceux de Marie Phlipon (ce dont il profitait pour embrasser celle-ci), est peut-être cette Marie Armény, dont il existe aux Archives municipales de Marseille une lettre (d'ailleurs sans intérêt) du 11 avril 1773.

C'est en octobre 1777 qu'Armény prit possession de son petit gouvernement, avec le titre d'«administrateur général de Gorée et dépendances». Un acte de mariage du 21 juillet 1778, auquel il figura, lui donne les titres de «administrateur et commandant général de Gorée et dépendances, capitaine au corps du génie et capitaine en premier de la compagnie des volontaires d'Afrique»[1].

Il mourut à Gorée le 27 août 1778 (*Arch. de la Guerre*). C'est dans une lettre du 10 janvier 1779 que Marie Phlipon annonce cette mort à ses amies.

16. — FRANÇOIS-PIERRE PICTET.

Ce Pictet, que Marie Phlipon vit souvent, de juin 1777 à mai 1778, chez sa voisine, Mme Argens, et dont elle parle d'une manière fort intéressante (tout en l'appelant *Pittet,* probablement d'après la façon dont le nom était prononcé devant elle), n'est pas une figure banale.

François-Pierre Pictet, fils d'Isaac, était né à Genève, en 1728, d'une famille dont les diverses branches ont fourni à Genève une foule d'hommes distingués ou même illustres.

«Sa vie fut un véritable roman d'aventures; malheureusement on ne la connaît qu'assez imparfaitement parce qu'elle s'écoula presque en entier à l'étranger»[2].

La correspondance de Marie Phlipon, et aussi celle de Voltaire, vont nous aider à y introduire quelques détails : il aurait été d'abord avocat à Genève même (lettre du 25 avril 1778); puis il prit la carrière des armes et devint officier (lettre du 21 juin 1777), je ne saurais dire au service de quelle puissance. En 1760, nous le trouvons à Genève, introduit dans la société de Voltaire, jouant la comédie aux Délices, à Tournay, à Ferney. Voltaire écrit à Mlle Clairon, des Délices, le 19 septembre 1760 : «Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de Villars.... Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce....»[3]. A ce trait, il est aisé de reconnaître Pictet, que ses amis avaient surnommé *le géant,* et aussi *Moulineau* (pour la même raison)[4]. Dans une lettre, Voltaire l'appelle «le grand Pictet

[1] Communication de M. Claude Faure, archiviste du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française. L'indication, fournie par M. le curé de Gorée, porte *1777*. Mais ce doit être une erreur de transcription. En juillet 1777, Armény était encore à Paris.

[2] Lettre écrite par feu M. Edmond Pictet, le 5 mai 1893, à M. Eugène Ritter, professeur honoraire de l'Université de Genève, et que celui-ci a bien voulu me communiquer.

[3] Éd. Beuchot, t. LIX, p. 21.

[4] «Il a six pieds de stature», dit Marie Phlipon dans sa lettre du 21 juin 1777; elle ajoute qu'il est «d'une laideur amère». Et, dans sa lettre du 6 mars 1778 : «Grand jusqu'au ridicule, sec et décharné comme Vol-

de Warembé», indiquant ainsi la localité de la banlieue de Genève où devait résider sa famille.

La protection du châtelain de Ferney lui procura vers cette époque une situation en Russie, où Catherine II se l'attacha comme bibliothécaire, et même secrétaire (lettre du 25 avril 1778). Voltaire lui écrivait, en septembre 1763 : «Mon cher géant....., ce que votre auguste Catherine seconde a daigné dicter à son géant.....»[1].

Il fut ensuite «associé dans une entreprise de colonisation allemande sur les bords du Volga», dit la lettre de M. Edmond Pictet citée plus haut. C'est ainsi qu'il put étudier les mœurs des Kalmoucks, sur lesquelles, une fois de retour à Paris, il publia deux articles dans le *Journal des Dames* de juillet et septembre 1777, ainsi que nous l'apprend Marie Phlipon dans ses lettres des 1er juillet, 5 et 19 septembre.

Il semble que sa femme, Catherine Le Maignan, qu'il épousa à Paris en 1764[2], l'avait suivi en Russie. Leur fils unique, né vers 1766, fut confié de bonne heure à la grand'mère Pictet, qui résidait à Genève (sans doute à Warembé), jouissant d'une aisance honnête, et en relations elle-même avec Voltaire : «Madame votre mère vous mandera les nouvelles de Genève», disait celui-ci dans sa lettre de septembre 1763.

Je ne saurais dire par suite de quelles circonstances François-Pierre Pictet perdit sa situation en Russie, la lettre du 25 avril 1778 ne contenant là-dessus que des allusions assez enveloppées. Toujours est-il qu'au milieu de 1777 il se trouvait à Paris avec sa femme, sollicitant auprès de son compatriote Necker pour je ne sais quel emploi, reçu chez Mme Necker (lettres des 6 mars et 17 avril 1778) et, entre temps, fréquentant chez la parente de sa femme, Mme Argens, où il connut Mlle Phlipon, l'apprécia, et en vint même à l'aller voir chez elle (lettres des 19 juillet, 19 août et 19 septembre 1777).

Il obtint enfin l'emploi demandé à Necker (lettres des 29 mars et 25 avril 1778).

Son humeur inquiète lui permit-elle de le garder? La lettre de M. Edmond Pictet à M. Eugène Ritter nous renseigne du moins sur la fin de sa vie : «Chassé de France par la Révolution, réfugié en Angleterre, il y donna des leçons pour vivre dans un lycée de jeunes filles à Reading, puis se lança dans la politique et accompagna lord Arthur Fitz-Gerald en Suisse lorsque celui-ci essaya d'organiser la contre-révolution. On a de lui un pamphlet politique, écrit en anglais et imprimé à Londres en 1793, sous le titre : *A letter to a foreign nobleman on the present situation of France*, dans lequel il prédit d'une manière assez remarquable l'avènement en France, et à prochain terme, *d'un règne du sabre* sous la figure d'un *nouveau Cromwell*».

Il mourut en 1798. Sa descendance, ajoute M. Edmond Pictet, est maintenant éteinte.

taire, dont il a un peu la mine, louchant de manière à désespérer ceux qui cherchent à lire dans ses yeux, mais plein de sens, d'âme et de feu....» — «Si vous êtes *bigle*», lui écrivait Voltaire en septembre 1763.

[1] Éd. Beuchot, t. LXI, p. 167 : «A M. Pictet, à Pétersbourg.» Une lettre de Voltaire à Catherine II, de 1769 (éd. de Cayrol, t. II, p. 171), semble indiquer qu'à cette date Pictet était encore en Russie.

[2] J.-A. Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, t. I, p. 212.

17. — MME ARGENS.

Je ne puis donner que des renseignements insuffisants sur cette voisine de Marie Phlipon, parente de François-Pierre Pictet, chez qui l'aventurier et la jeune fille se connurent.

Dans toute la correspondance, elle n'est désignée que par l'initiale de son nom : «Mme A... ». C'est dans les *Mémoires* (t. II, p. 157) qu'elle est nommée en toutes lettres : «Mme d'Argens». Mais j'incline à croire que Mme Roland, écrivant ses *Mémoires* en 1793, seize ans après, aura été mal servie par ses souvenirs et aura écrit *Argens* pour *Argand*.

Voici du moins ce que la correspondance nous apprend sur cette dame :

Elle était de Rouen, veuve d'un Genevois qui faisait à Paris «le commerce et la banque» (lettre du 28 juillet 1777), et nous savons par les *Mémoires* que ce commerce était surtout celui des diamants. Elle habitait dans la même maison que Phlipon, mais déménagea en octobre 1777. Elle était parente de Mme Pictet. Elle était, quand Marie Phlipon la connut, mère de deux jeunes filles, l'une de 18 ans, l'autre de 14, et en avait elle-même 43.

Or Gabriel Argand, bijoutier et graveur genevois célèbre au XVIIIe siècle, né le 5 mai 1725, fixé à Paris en 1754 [1], paraît s'être marié en France, tout comme François-Pierre Pictet. Il se peut donc qu'il ait épousé comme lui une Le Maignan [2], et dès lors ce serait bien Mme Argand, *et non Argens*, que Marie Phlipon aurait fréquentée en 1777 et 1779.

18. — LES PRÉTENDANTS.

Marie Phlipon, racontant à ses amies comment elle venait d'être demandée en mariage par un limonadier, leur disait : «Il faut avouer que si je représentais dans un tableau mes prétendants, avec chacun les attributs de leur profession, comme se promènent les Turcs dans une certaine procession qu'ils font tous les ans, ce serait une bigarrure bien singulière» (lettre du 7 mai 1778).

Quinze ans plus tard, à Sainte-Pélagie, en écrivant ses *Mémoires*, elle se rappelle, dans un mouvement de vanité féminine assez déplaisant, cet «essaim de prétendants» qui s'attachait à ses pas «comme celui des abeilles bourdonnant autour de la fleur qui vient d'éclore», et entreprend de «les faire défiler en masse» (*Mémoires*, t. II, p. 152-170). Mais après en avoir nommé sept ou huit, elle se laisse aller à un autre sujet. Nous en voyons passer beaucoup d'autres dans ses lettres aux deux amies. Examinons donc rapidement, par scrupule d'exactitude, la liste entière de ces soupirants.

[1] *Recueil généalogique suisse*, par Dufour et Choizy, Genève, 1902, t. I, p. 9. Cette notice ne donne pas le nom de sa femme, ce qui indique qu'il n'épousa pas une Genevoise. Elle ajoute qu'il avait eu deux filles, mariées, dont elle donne les noms. Tout cela concorde avec mon hypothèse.

[2] Je trouve un «Le Maignan» orfèvre à Rouen, rue du Change (*Tableau de Rouen*, 1777, Machuel, Rouen, p. 313).

D'abord, d'après les *Mémoires :*

T. II, p. 152. — Mignard, son maître de guitare.

Id., p. 153. — Mozon, son maître de danse.

Id., p. 155. — Un riche boucher du quartier, veuf.

Id., p. 158. — Trois bijoutiers du quartier, que lui énumère son père : «Si tu avais voulu de Delorme, Dobreuil ou L'Obligeois». Dobreuil m'est inconnu; Delorme est probablement l'orfèvre de ce nom qui demeurait au quai des Orfèvres, n° 24 (Lesclapart, *Almanach de Paris pour 1785*). Quant à L'Obligeois, c'est bien probablement (car Mme Roland estropie régulièrement tous les noms) «L'Objoy, rue Saint-Louis-du-Palais, presque en face de celle de Sainte-Anne, qui fabrique les diamants et la monture d'iceux de tout genre» [1].

Id., p. 159. — Morizot de Rozain, avocat, dont «le nom se trouvait dans le nobiliaire de sa province», et dont la demande se produisit avec une certaine insistance. Je n'ai rien trouvé qui permît de l'identifier avec aucun des prétendants qui défilent dans les lettres.

Id., p. 226. — Demontchéry, «officier réformé, devenu commis sans place», âgé de 36 ans, ami de Phlipon. Pour conquérir la main de sa fille, il s'en alla chercher fortune aux Indes (vers 1772 ou 1773), y devint «capitaine de cipayes», et en revint en 1780, alors que Mme Roland était mariée depuis quinze jours. C'est lui qui avait mis Sainte-Lette en relations avec ses amis du quai de l'Horloge.

Il s'appelait en réalité *de Montcherry.* «Sa Majesté ayant fait choix du sieur André de La Boissière de Montcherry pour commander une compagnie dans le bataillon cipaye établi à Pondichéry, elle lui a accordé le grade de lieutenant d'infanterie» (28 janvier 1776, *Archives de Pondichéry*).

Je ne fais figurer ici que pour mémoire La Blancherie et Gardane, qui ont fait l'objet de notices distinctes.

J'en viens à la liste des prétendants qui apparaissent dans la correspondance ;

1° C'est d'abord le bijoutier Demoustiers (ou Desmoutiers), établi rue du Harlay, tout près de Phlipon, veuf de deux femmes (lettres d'octobre et du 8 novembre 1771). Sa demande fut alors ajournée, Marie Phlipon n'ayant pas encore 18 ans; mais il revint à la charge seize mois plus tard (lettres des 20 février, 10 mars et 13 juillet 1773), et fut finalement éconduit. Il avait 35 ans. C'est probablement lui que Mme Phlipon aurait désiré pour sa fille (*Mémoires*, t. II, p. 170). — Voir sur lui et ses deux frères, l'un ingénieur sous la direction de Perronet, l'autre que les Roland retrouvèrent en 1786 directeur des aides à Villefranche-en-Beaujolais, mon premier Recueil (lettres des 21 mai et 10 juin 1786).

2° Puis, en décembre 1771, un homme de 38 ans, «occupant une place honnête à quelques lieues de Paris» (lettre du 20 décembre), présenté par «un religieux» ami des Phlipon.

3° En mai 1774 (lettre du 30 mai), les congréganistes, ses anciennes maîtresses, et particulièrement Sainte-Agathe, entreprennent de la marier «avec le frère d'une demoiselle qui a été pensionnaire chez elles», 28 ans, possesseur d'une charge de greffier des bâtiments

[1] *Almanach général des marchands, négociants, armateurs, fabricants de la France et de l'Europe, année 1778, par MM. G..., R..., L. V...*; Paris, Grangé, 1 vol. in-8°.

à Paris valant environ quarante mille livres, «tout propre à rendre une femme heureuse». En janvier 1775, il n'avait pas renoncé à sa poursuite. Peine perdue! Depuis la fin de 1773 elle aimait La Blancherie. Un an après (lettre du 24 janvier 1776), il se représente encore.

4° En février 1776, autre prétendant, poussé par son parent, l'abbé Legrand, familier du logis des Phlipon. C'est un veuf, encore jeune, ayant un enfant. Une entrevue a lieu quelques jours après (lettres des 5 et 19 février) et les choses en restent là.

5° Un marchand épicier se présente à son tour (lettre du 20 août 1776), mais, dit-elle, «cet état ne me va point». Dès le 1er septembre le candidat est remercié.

6° En octobre (lettres des 20 et 27 octobre, 10 novembre et 20 décembre 1776), autre prétendant, «venu du fin fond du Marais»; joli garçon de 24 ans, fils unique, bien élevé, «assez bien partagé de la fortune»; des entrevues ont lieu; les démarches se poursuivent jusqu'en décembre. Mais il y a une mère, qui gouvernera son fils. Marie Phlipon rejette ce parti comme les autres.

7° En mars 1777 (lettre du 29 mars) c'est Mlle Desportes qui songe à marier sa jeune cousine : sans plus de succès (cf. la lettre du 29 mars 1778). L'ami de Mlle Desportes, le P. Rabbe, oratorien, paraît avoir aussi son projet (lettre du 19 août 1778).

8° Voici un autre prétendant, qui sera plus de six mois sur le tapis (voir toutes les lettres du 19 juillet 1777 au 24 février 1778). C'est la riche voisine de Marie Phlipon, Mme A... qui le lui présente. Les lettres l'appellent C..., L. C... (lettre du 19 août 1777), puis une lettre du 9 février 1778 finit par le nommer en toutes lettres, «M. Coquin». Il est «fort ordinaire», mais «bon, gai, point sot, assez riche». Il est de Rouen, où réside sa mère, et par conséquent compatriote (et peut-être parent) de Mme A.... Il va se faire recevoir avocat à Reims, où en ce temps-là on vendait les grades, et se propose ensuite d'acheter quelque charge. Tout le monde fait son éloge, les amies de Marie Phlipon la pressent de consentir à cette union. Sophie Cannet lui écrit que ce sera «une bonne pâte à mari». Mais elle traverse une crise de désarroi moral : c'est le moment le plus troublé de sa correspondance avec Sévelinges. Elle ne peut se résoudre à se marier sans amour, et après de longues hésitations, elle finit par dire non.

9° Pendant ces six mois de pourparlers, son grand-oncle Besnard veut la marier à un homme d'affaires, jouissant de 15,000 livres de rentes (lettres des 5 et 11 septembre 1777 et 23 janvier 1778) [1]. La femme d'un officier de Vincennes, qu'elle avait rencontrée dans ses séjours chez son oncle Bimont, a aussi un parti pour elle, mais elle ne prend pas ces propositions au sérieux.

10° Terminons par le limonadier qui, l'ayant vue dans la rue, vient demander sa main (lettre du 7 mai 1778).

Tous ces détails, sans intérêt en eux-mêmes, avaient cependant besoin d'être précisés et groupés, pour que le lecteur pût bien suivre la correspondance.

[1] Besnard ne se décourage pas et, vers la fin de l'année (lettre du 12 décembre 1778), lui présente un autre prétendant.

19. — LES DÉPLACEMENTS.

Il n'est pas inutile, pour la complète intelligence des lettres, de noter les rares et courts déplacements de Marie Phlipon :

1° Tous les ans, avec sa mère, vers la fin d'août, elle allait passer deux ou trois semaines à la campagne, à Fontenay-les-Briis, chez son grand-oncle Besnard, régisseur du fermier général Haudry de Soucy, qui possédait là deux résidences, Soucy, le château moderne, et Fontenay, le vieux manoir, où il avait logé Besnard. C'est près de là qu'elle avait été en nourrice.

Nous voyons Marie Phlipon y aller en 1770, 1771, — elle ne put en 1772, étant malade de la petite vérole, — 1773, 1774. En 1775, la mort récente de sa mère et la présence de son amie Sophie à Paris l'empêchent d'y retourner. En 1776 et 1777, elle est retenue par son père qui prétend ne pouvoir se passer d'elle pendant trois semaines. Mais la grand'tante Besnard se fâche, et en 1778 Phlipon se résigne à laisser partir sa fille, dont le séjour à Fontenay se place entre le 18 mai et le 9 juin. Elle y fut accompagnée par sa cousine, Mme Trude, et elle a écrit sur cette excursion, où elles poussèrent jusqu'à Étampes, de jolies pages, que Champagneux a publiées dans son édition de l'an VIII (t. III, p. 195-209, *Voyage à Soucis*).

2° Son unique voyage à Versailles avec sa mère, Mlle d'Hannaches et Mme Legrand, eut lieu dans la seconde quinzaine de septembre 1774 (voir lettre du 4 octobre, et *Mémoires*, t. II, p. 103).

3° Ses déplacements pour Vincennes sont beaucoup plus fréquents. Son oncle, l'abbé Bimont, y était chanoine de la Sainte-Chapelle depuis 1773. Une vieille demoiselle noble, Mlle d'Hannaches, y tenait sa maison. L'appartement (dans l'enceinte et les dépendances du château) était vaste et commode; il semble que ce fût une maison indépendante, avec un jardin, ouvrant sur une grande pelouse. Marie Phlipon, qui n'avait eu d'abord pour son oncle que peu de sympathie, se rapproche de lui après la mort de sa mère, en juin 1775. A chaque instant nous la voyons, pour échapper aux tristesses du logis, se réfugier à Vincennes; elle y mène ses amis, Sophie, Sainte-Lette et Sévelinges, etc. Bientôt les séjours qu'elle y fait s'allongent, et c'est alors qu'elle vit dans cette curieuse société de chanoines, d'officiers, etc., qu'elle a décrite d'une façon si amusante dans les *Mémoires* (t. II, p. 242-243) et dans quelques-unes de ses lettres à Sophie Cannet.

Voici les dates de ses séjours à Vincennes que nous indiquent les *Lettres :*

1775. — 29 juin, 24 septembre, fêtes de la Toussaint, fêtes de Noël.

1776. — 21 janvier, fêtes de la Pentecôte (26-28 mai), 24 juin, 20 août, 23 septembre-2 octobre, 20 octobre, fêtes de la Toussaint.

1777. — 30 mars, 18-23 mai, 29 juin, 6-15 septembre, 27-29 septembre, 8-13 octobre.

1778. — 24 février, 26-29 août, 1er-6 octobre.

1779. — 10 janvier, 12-19 février, 10-19 avril, 26 avril-6 mai, 29 juin.

Pour en finir avec ces questions de déplacements, dont il faut tenir compte, je le répète, pour se retrouver dans la correspondance, il reste à indiquer :

1° Les séjours des sœurs Cannet à Paris.

Sophie, après sa sortie du couvent, vers 1769, y était revenue, y avait vu son amie dans sa petite chambre (cf. la lettre du 15 septembre 1771), sans que je puisse préciser la date.

En juillet 1772, elle revient, mais presque aussitôt Marie Phlipon tombe malade de la petite vérole, et on laisse croire à Sophie, par prudence, que son amie est à la campagne.

Le 28 juin 1775, Sophie arrive de nouveau à Paris, avec sa mère et sa sœur Henriette. Elle ne repart que le 8 octobre. Le séjour d'Henriette, en raison de certains projets de mariage, se prolonge jusqu'à la fin de juin 1776.

Trois ans après, nouveau voyage de Sophie, du 9 juin au 20 octobre 1778.

Autre long séjour d'Henriette, du 20 décembre 1779 à la fin de juin 1780.

2° Les séjours de Roland. Inspecteur des manufactures pour la généralité d'Amiens, il avait souvent, pour les affaires de son service, à venir et à séjourner à Paris, aux bureaux du Contrôle général, dont il relevait.

En janvier 1776, il se présente chez Phlipon, avec une lettre de Sophie Cannet, et semble n'être retourné à Amiens que vers le 9 juin.

Au 25 juillet, nous le retrouvons à Paris, d'où il part le 8 août pour son grand voyage d'Italie.

Après dix-huit mois d'absence, il arrive à Paris vers le milieu de février 1778 et y reste jusqu'au milieu de juin.

Le 6 août il reparaît, après avoir pris ses grades de droit à Reims, et ne retourne à Amiens que le 9 septembre.

Il revient en janvier 1779 et y passe trois mois, car il n'en repart que vers le milieu d'avril. C'est à ce moment que commence, entre lui et Marie Phlipon, cette grande crise dont j'ai noté toutes les phases dans mon édition des *Lettres d'amour*. Roland s'est déclaré, puis s'est engagé, puis, rebuté par les maladroites exigences du graveur, s'obstine à rester à Amiens, à ne pas venir avoir avec son amie les explications nécessaires. Il ne revient à Paris que le 9 janvier 1780, pour capituler presque aussitôt en revoyant Marie Phlipon à la grille du couvent (12 janvier). On sait le reste : le mariage eut lieu le 4 février suivant.

IV

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

1. — EXTRAIT DE MON ÂME.

Il y a, au ms. 6244, fol. 290-296, des *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale, un long morceau, tout entier de l'écriture de Marie Phlipon, intitulé : *Extrait de mon âme ou le point de vue du moment.* Il est daté du «20 mai» et est nécessairement de 1776, puisqu'elle dit : «Déjà vingt-deux ans se sont écoulés derrière moi». Elle y expose ses doutes religieux et philosophiques en termes plus d'une fois identiques à ceux de sa lettre à Sophie Cannet du 15 avril précédent. On lit à la fin : «Ici devrait être la lettre à M. B. et la réponse à la remarque de M. de B.» Cette note, bien qu'un peu obscure, permet de supposer que c'est ce morceau qu'elle dit, en août 1776 (lettre CXXXIV), avoir communiqué à M. de Boismorel : «Je voulus qu'il vît cette fermentation d'esprit où j'étais, je lui donnai quelques manuscrits qui me peignaient au naturel.»

M. Faugère, qui avait lu la pièce avant qu'elle n'entrât à la Bibliothèque nationale, et qui ne saurait être suspect de philosophisme, la signalait dès 1864[1] comme «une profession de foi morale et religieuse [écrite] en des termes dignes d'un penseur et d'un écrivain de premier ordre». Je crois donc à propos de la donner ici. Elle éclaire tout le travail de la pensée de jeune fille en 1775 et 1776.

Extrait de mon âme, ou le point de vue du moment.

Du 20 mai.

Déjà vingt-deux ans se sont écoulés derrière moi. Le passé ne me laisse qu'un souvenir semblable à celui d'un songe; l'avenir me présente un nuage qu'embellissent et colorent les rayons de l'espoir. Un des soutiens de mon enfance a disparu; sa perte m'annonce que je suis à ce temps où, fondée sur mes propres principes, je dois penser et agir sans les secours de l'exemple, semblable à ces jeunes arbres, qui, dépouillés des appuis de leur faiblesse, n'ont plus que l'étendue de leurs racines pour résister au choc des vents et des tempêtes.

Une mère prudente m'inspirait l'amour des choses honnêtes, et surtout de

[1] *Mémoires de Mme Roland,* p. XIX de l'*Introduction.*

l'estime de mes semblables, dès cet âge où ma sensibilité naturelle me faisait verser tant de pleurs aux cris d'un animal, à la mort d'un oiseau.

Je sentais vivement le plaisir et la peine avant de savoir les nommer. Je goûtais l'un avec transport, l'autre me portait presque au désespoir. Je n'ai fait que changer d'objets.

Non, l'enfance n'est pas si bornée ni si heureuse qu'on le dit; malgré ses lisières, l'âme sensible franchit déjà les bornes au delà desquelles elle doit errer toujours, et subir les révolutions fréquentes attachées à sa nature (je dirais presque à ses excès).

Les idées religieuses dont j'avais été nourrie déterminèrent bientôt le cours de mes sentiments; à peine ces idées commencèrent à se combiner que j'aperçus l'importance des objets que l'on proposait à ma vénération. Leur impression profonde mit en fermentation toutes mes facultés. Mon imagination s'alluma et s'embrasa, et par une suite de conséquences m'entraîna à la dévotion. Ce fut dans le délire qu'elle cause que je passai ces années qui, sans ce ressort étranger, fussent restées presque inutiles pour mon cœur. Mais à cette époque, où l'acquisition de nouvelles connaissances et le développement des sens ouvrent devant l'adolescence le rideau qui cachait la nature, des rayons inconnus tombent sur les objets de la foi, diminuent leur empire en manifestant l'obscurité qui les environne.

Cependant l'envie de connaître me faisait dévorer les livres qui se trouvaient en mon pouvoir. L'histoire ancienne m'ouvrit un théâtre immense où la variété des scènes m'occupait tout entière; je partageais les passions des acteurs, et dans l'enthousiasme que m'inspirait une belle action, j'avais l'audace de croire que je l'imiterais dans les mêmes circonstances. Plus d'une fois je pleurai dépitée de n'être pas née Spartiate ou Romaine[1].

Au milieu de ces émotions délicieuses, je travaillais à soutenir dans mon esprit l'édifice de la religion; mes variations à cet égard me tourmentèrent cruellement. Fatiguée d'incertitudes, j'étayai ma conduite par une morale de raison, et j'avoue que la sagesse stoïque fut ma folie pendant quelque temps.

Enfin, l'étude, l'observation et le raisonnement me donnèrent des principes invariables, par lesquels je veux toujours agir, sauf les changements à l'égard des grands objets sur lesquels je ne suis pas déterminée, et dont j'ai rendu ma conduite et ma vertu indépendantes.

Je rentrai en moi-même, j'interrogeai la nature : je regardai à mes côtés, j'écoutai l'expérience; je vis ma route et je la suivis.

D'abord, je sentis que le bonheur était ma fin, mon but légitime, le résultat

[1] Cf. la lettre de Marie Phlipon à Roland du 21-23 avril 1779 (*Lettres d'amour*, p. 84). Elle y reproduit presque textuellement ce passage.

nécessaire où tendaient les efforts de la machine; j'appris de la nature observée que l'économie de mes affections qui renfermait la proportion de mes désirs à mes facultés était le vrai moyen, le juste poids qui donnait au levier la force convenable à son opération. De ce principe je déduisis : 1° la sagesse qui consiste à réfléchir, à calculer avant d'agir, imitant ainsi l'aveugle qui sonde avec son bâton le terrain où il va poser son pied; 2° la modération qui entretient l'harmonie dans tous nos rapports, et peut seule conduire à la perfection par l'accord et la subordination des vertus entre elles.

Environnée de mes semblables, j'aperçus bientôt la dépendance de mon bonheur au leur; jetant les yeux sur la société je compris que le bien général doit être la règle du bien particulier comme il en est l'assurance dans un tout bien ordonné. Ce principe fécond m'ouvrit les sources du juste et de l'injuste, j'appris à les distinguer sûrement : le bon, le vrai reçurent à mes yeux une signification précise. Je vis l'inébranlable équité, l'utile bienveillance, la douce pitié, la juste clémence, la reconnaissance aimable, la divine amitié, l'humanité sacrée, le patriotisme et la tolérance, toutes les vertus sociales, d'accord avec le sentiment et la nature, fonder dans un cœur droit et docile le trône de la félicité.

Un penchant que les préjugés n'avaient pu parvenir à corrompre favorisa mon choix; l'expérience l'a justifié, et j'espère que les épreuves futures ne l'ébranleront pas.

Je veux être heureuse, de la manière la plus convenable au bien de mes semblables, la plus conforme aux lois établies, la plus solide pour la durée de mon bonheur; je crois ne pouvoir l'être qu'en écoutant la raison et pratiquant la justice; voilà mon désir et ma foi.

Fixée à ces principes que je regarde comme sacrés et inviolables, ma conduite est motivée et pourrait être prévue pour toutes les circonstances imaginables. Mais que d'objets spéculatifs laissent encore mon esprit flottant!

Comment ai-je senti la nécessité d'une morale indépendante de toute religion? Comment ai-je secoué les chaînes qui me tenaient si fortement asservie? Je me suis soustraite au joug des contradictions par une marche rétrograde dont l'exposition pourra paraître singulière.

La première chose qui me frappa, lorsque, revenue de l'ivresse mystique à la froide raison, je réfléchis tranquillement, c'est que la religion proprement dite ne pouvait, ne devait avoir pour but que le bonheur des hommes et l'honneur de la Divinité. Tout ce qui, dans ces deux parties, choquait ouvertement la nature et l'idée raisonnable d'un premier Être, me devint suspect. A ce seul trait, l'on sent combien de choses furent ébranlées pour moi.

Je ne pus digérer entre autres que tous ceux qui ne pensaient pas comme moi fussent perdus éternellement, que tant d'êtres innocents, d'hommes vertueux, de

peuples doux fussent livrés à des flammes cruelles parce qu'ils n'auraient pas entendu parler d'un pontife romain prêchant une morale sévère qu'il ne pratique pas toujours. Je trouvai ce principe absurde, atroce et impie.

Donc, si l'intolérance prêchée par mon Église est un dogme abominable, comme j'ai l'honneur de le croire, cette Église enseigne quelquefois le faux et ses décisions ne sont pas infaillibles. Si elle s'est trompée si grossièrement sur un article de cette nature, où l'intérêt sectaire pourrait bien être l'ouvrier de l'erreur, il en peut être d'autres où le même motif rend sa créance douteuse pour la raison éclairée. D'ailleurs si cette multitude d'infidèles n'a point à craindre d'éternité malheureuse, à quoi sert tout l'appareil de cette religion, où est l'utilité d'avoir fait répandre le sang d'un Dieu fait homme?

L'établissement de cette religion, qu'on veut me donner comme une des preuves de sa divinité, n'est pas miraculeux selon moi. — Cette religion contrarie les penchants naturels et cependant elle prit naissance dans tous les cœurs? — Je ne répondrai à ce raisonnement qu'en en faisant l'application à la morale des stoïciens, aux austérités des Brahmanes, à celles des anciens Pythagoriciens, des gymnosophistes et des faquirs, qui ont trouvé et trouvent encore des prosélytes. Quelle religion n'ordonne pas des choses pénibles?

La crainte est inventrice en tourments; et la vue d'une éternité de bonheur et de supplice était bien propre à enflammer le courage.

La décadence de l'empire romain, l'ignorance et la barbarie qui régnaient dans une partie de l'Europe, la division d'intérêts qui déchirait l'autre, favorisaient l'introduction d'un système dont l'enchaînement et les objets devaient imposer, effrayer, séduire, par tout ce qui peut frapper et flatter l'imagination du vulgaire; surtout à une époque où les peuples malheureux par la tyrannie de leurs maîtres ou par l'incursion des barbares étaient portés à chercher dans l'autre vie un bonheur et un repos qui les fuyaient sur la terre.

L'histoire du progrès de cette religion ne me présente que la continuation de ces effets naturels, ou le fanatisme d'un conquérant qui versa des flots de sang pour faire baptiser les malheureux compatriotes de ceux qu'il vient d'immoler, ou le zèle convertisseur de quelques princesses dévotes, ou les intrigues et même la bonne foi de ses prêtres dont les conciles m'offrent quelquefois des disputes peu édifiantes, et souvent des questions impertinentes et puériles.

— Mais les martyrs? — Chaque religion a les siens. Je trouve, en outre, qu'un homme qui meurt pour sa foi me prouve bien la force de sa persuasion, mais non la vérité des choses qu'il croit. Quelques-uns d'entre eux s'attirèrent la punition par le zèle indiscret qui leur fit troubler les sacrifices publics et fouler dédaigneusement aux pieds l'effigie des empereurs.

Je ne sais si le martyrologe est tout à fait exempt d'exagération, mais comment

se persuader qu'on maltraitait avec tant d'acharnement les ouailles dont les pasteurs vivaient tranquillement? La plus grande partie des évêques de Rome mourut dans son lit.

Quant aux miracles, je n'y crois guère. Il y a tant de moyens d'en imposer au peuple, l'ignorance favorisait si bien l'imposture, cette preuve est si sujette à l'illusion qu'un esprit juste ne peut l'admettre. Depuis que j'ai réfléchi sur les épreuves du feu, de l'eau bouillante, qu'ordonnaient les lois d'un peuple, sur les prodiges démontrés faux, rapportés gravement avec toutes leurs circonstances par des historiens avérés, sur les farces récentes qui s'opéraient miraculeusement dans un faubourg de Paris et qu'attestent les témoignages de têtes respectées, je verrais un miracle sans me persuader qu'il en fût un.

Mais les prophéties? — J'avoue de bonne foi que de la manière dont on me les présente, elles m'embarrassent beaucoup ainsi que toute cette liaison à la religion juive, et que je ne sais pas y répondre. Mais c'est seulement une matière de doute, Je ne sais ni l'hébreu, ni le grec; le génie allégorique, le style figuré des orientaux, l'altération du sens par les traducteurs, les interprétations forcées peuvent très bien m'en imposer et en avoir trompé avant moi beaucoup d'autres qui n'en savaient pas davantage. L'imagination frappée d'un objet saisit partout des rapports au sujet dont elle s'est passionnée. L'intérêt, l'imposture ne sont pas malhabiles, et ne voit-on pas tous les jours ceux qui s'appellent réciproquement hérétiques soutenir leurs opinions contraires par des citations de la même Écriture?

Mais en remontant ainsi j'arrive chez ces Juifs dont la religion, grande par l'idée noble d'une cause unique, me paraît d'ailleurs si peu digne de la majesté d'un Être suprême par l'imperfection de sa morale, la grossièreté, la puérilité de ses pratiques. Moïse me semble un adroit législateur, un génie élevé au-dessus de tous ceux qu'il conduisait, lesquels étaient fort simples, pour ne rien dire de plus.

L'histoire de la Création, tel beau que soit son début, ne répond pas parfaitement aux idées que l'astronomie nous donne; mais j'aperçois dans celle des premiers hommes la pierre fondamentale de toute ma religion. Quoi? tout ce système, dont j'admirais au moins la liaison et la morale, n'est fondé que sur une pomme mangée? C'était bien la peine d'envoyer sur la terre un Dieu incarné pour sauver quelques hommes du naufrage de tous : ce l'était bien moins encore que de créer un homme pour le condamner avec toute sa race sur une infraction de cette espèce. Adam s'attire la plus horrible punition en suivant l'avis des sens qui lui furent donnés pour guides, et bravant la menace d'une peine qu'il ne devait pas concevoir. (Pour Adam, tout nouveau fait, qu'était-ce que mourir?)

Être parfait, divine Intelligence, voilà tes œuvres? Je ne puis le croire. Toute cette base me paraît bien défectueuse, que va devenir l'édifice? Je respecte infini-

ment Jésus-Christ, je croirais en lui beaucoup plus fermement si l'on n'attachait pas son histoire à celle d'Adam.

Mais, lorsque j'étudie l'homme, je ne vois point du tout la nécessité prétendue de recourir au péché originel pour expliquer ses variations. Sa constitution et sa sensibilité une fois données, on en déduit toutes ses passions; de ces passions tous les effets possibles, suivant les circonstances. C'est l'établissement de la propriété, celui de la société, ce sont les lois, le gouvernement, les préjugés qui les modifient, l'altèrent, le perfectionnent et le dépravent.

Quelle est donc cette Intelligence suprême qu'on fait agir d'une manière si inconcevable? Autre abîme d'incompréhensibilité. *O altitudo!* Les ténèbres de la spiritualité m'épouvantent. Je serais presque tentée de croire qu'avec les qualités reconnues de la matière, on peut expliquer passablement la formation du monde; de même qu'avec le physique de l'homme on rend raison de sa moralité. Il faut un premier moteur? Mais l'attraction nécessite le mouvement; ce phénomène donné, tout le reste suit.

La foule d'idées contraires qui m'assaillent à ce point m'apprend à me passer de savoir. Sans être découragée par les contradictions, je me repose doucement dans un doute que je ne puis résoudre, en attendant que plus de lumières me portent à une conviction que je cherche sans inquiétude. L'ignorance et l'incuriosité, ces deux oreillers vantés par Montaigne, me paraissent assez bons; l'indolence sceptique ne m'accommode pas mal; et j'avoue que le doute me paraît l'état le plus convenable pour des êtres bornés et faibles. Au reste, s'il est un Dieu (comme j'aime à penser qu'il soit), je le crois vrai, juste et bon; je révère en lui les qualités par lesquelles je veux lui ressembler. Les principes de conduite que j'ai adoptés doivent lui plaire, parce qu'ils entrent dans le plan du *bien général* que peut seul avoir pour but la sagesse infinie; en les suivant, je ne crains point de l'irriter; je suis intimement persuadée que s'il destine une autre vie aux humains, c'est à ceux qui auront agi comme je me propose d'agir, en conséquence de ces principes. Mais l'existence d'un Dieu ne me semble pas supposer l'immortalité de l'âme; je ne vois plus de liaison indissoluble entre ces deux choses. Dire que l'âme comme substance spirituelle ne peut périr par la dissolution de ses parties, c'est faire à mon avis un pauvre raisonnement qui ressemble bien fort à un sophisme. Qu'une substance indivisible ne puisse périr par sa division, d'accord; je passe qu'elle soit telle; mais s'il est vrai qu'un Dieu ait créé de rien cette âme par sa volonté, il peut l'anéantir de même, à moins que sa justice ne soit engagée à la conserver; or, c'est ce que je n'aperçois pas. — L'observation et l'infraction des lois naturelles emportent dès ici avec elles leur récompense et leur punition; c'est ce dont on conviendra, en appréciant les hommes non par l'éclat ou l'obscurité qui les voilent, mais en étudiant leurs démarches qui décèlent les secrets de leur cœur.

La vie me paraît borner très naturellement notre existence, et il ne me semble pas que le néant soit si terrible, surtout au temps où il tend ordinairement à devenir notre partage.

Nous nous faisons de la première importance; on dirait à nous entendre que le Créateur n'a que nous en vue; cependant un peu d'étude diminue promptement cette enflure : nous nous voyons occuper la place d'un petit chaînon dans l'ordre universel des êtres, et faire un système particulier qui n'est lui-même qu'une partie d'un système plus considérable dans lequel il se fond.

Le système des animaux tient à celui des végétaux, tous deux à celui de la terre, laquelle entre à son tour dans celui de notre monde qui ne paraît être encore et n'est probablement qu'une partie d'un autre système dont quelques parcelles nous apparaissent et dont les rapports et l'ensemble nous échappent.

Mais de tous les côtés je vois des probable et des peut-être; où aller quand le vent souffle en sens contraires? On plie les voiles, on jette l'ancre, le passager se repose, le pilote observe, et tous deux se munissent sagement de patience pour attendre une direction plus assurée.

Ainsi, fixée à jamais dans les principes de ma conduite et de mon bonheur, je vogue pour le reste dans l'incertitude; comme ces arbres vigoureux, lesquels, immobiles sur le sol, laissent leur tête chenue flotter au gré des vents.

Soumise au culte reçu par la dépendance de mon état et de mon âge, et par la prudence qui, quand on doute, fait agir comme si l'on croyait, j'y satisfais avec l'attention de quelqu'un qui respecte les opinions d'autrui, et qui veut faire bien tout ce qu'il fait. Contente de mon état, aimant le vrai, la simplicité, l'étude et la paix, sentant avec transport le prix des plaisirs purs de l'esprit et de l'amitié, les charmes de la nature, je vis heureuse, sérieuse et occupée.

Convaincue que je sais peu, et combien il est facile de se tromper, je ne suis pas attachée à mes opinions. Je ne m'arrête qu'en attendant mieux. Mais telle chose qui arrive, je ne crains pas d'adopter jamais des erreurs nuisibles à la vertu et à l'humanité. Si le mensonge offusque mon entendement, je me flatte de retrouver la vérité dans mon cœur avec la justification de ma conduite et l'excuse de mes erreurs. Son témoignage est le premier que je cherche à mériter, et je sens qu'avec de l'équité, l'estime de soi-même n'est pas la plus facile à acquérir.

(*Ici devrait être la lettre à M. B., et la réponse à la remarque de M. de B.*)

2. — PORTRAIT DE SOPHIE.

Ce portrait de Sophie Cannet est au folio 20 du manuscrit 6244 des *Papiers Roland*. C'est sans doute celui dont Marie Phlipon parle dans sa lettre du 16 août 1773.

Elle l'avait communiqué à M. de Boismorel, qui le lui renvoya avec quelques corrections de style, encore visibles sur le manuscrit, et qui s'imagina d'y ajouter le mauvais quatrain suivant à l'adresse de sa jeune amie :

Fille sage et sensible avec un tendre père,
Vous vivez, avec lui vous passez d'heureux jours;
Vous servez d'ornement et d'exemple à la terre.
L'esprit uni aux grâces l'embellirent toujours (*sic*).

Marie Phlipon a bâtonné ces prétendus vers, et a écrit : «Il m'appartient de rayer cette louange du Sage (c'est le nom qu'elle donnait à Boismorel); son estime me suffit.»

(On trouvera plus loin, p. 315, à la suite de la lettre XCIV, la contre-partie de ce morceau, un portrait de Marie Phlipon par Sophie, en 1775.)

Sophie n'est pas jolie, mais elle plaît; elle doit à son caractère des agréments plus durables que ceux qui résultent de la disposition des traits. La paix et la sérénité de son âme parent son front modeste : la douceur de l'innocence, l'étincelle du plaisir brillent dans ses regards; une naïveté touchante, un enjouement aimable embellissent sa personne. Elle sait badiner délicatement, avec grâce, avec esprit, et surtout avec ménagement. Elle inspire à tous ceux qui l'abordent une gaîté aussi douce, aussi pure qu'elle-même. Sophie n'a pas l'imagination extrêmement vive, parce qu'elle n'est pas allumée par les passions; mais la perte de cet avantage, si c'en est un, est compensée par une justesse de goût, une solidité de jugement qu'il est rare de trouver dans les personnes de son âge. Sa belle âme ne connaît jamais la dissimulation; la prudence peut bien l'obliger à ne pas montrer toujours ses sentiments, mais rien ne l'engagera jamais à feindre ceux qu'elle n'a pas. Elle a cette noble franchise d'humeur et de principe qui sied si bien à la vertu, et qui pourtant est si rare chez les femmes.

Sophie n'est pas insensible; son cœur a éprouvé le besoin d'aimer; son mérite lui a fait trouver une amie digne d'elle; une amie!... quoi, une personne de son sexe? Oui; il s'est trouvé deux femmes assez délicates dans leur sensibilité, assez conformes dans leur goût pour la vertu, pour former entre elles l'union la plus étroite, la plus parfaite qui puisse être. Cette union fait le bonheur de Sophie et de son amie; elle a perfectionné l'esprit, le goût, les sentiments de l'une et de l'autre. Jugez de ce que doit être Sophie puisqu'elle sait posséder une amie. Elle

a toutes les délicatesses de l'amitié; elle aurait toutes celles de l'amour si elle trouvait un homme assez élevé au-dessus du vulgaire par ses sentiments, assez heureux pour mériter son cœur.

3. — PORTRAIT D'HENRIETTE.

Voici maintenant le portrait d'Henriette Cannet. Le personnage auquel Marie Phlipon est censée s'adresser n'existe pas. Elle nous en prévient elle-même en mettant en note : «Supposition imaginaire faite pour le plaisir d'exposer une idée sur un canevas quelconque.»

Le morceau se trouve aux folios 47-48 du manuscrit 6244 des *Papiers Roland.*

A M.... Sur le caractère d'une demoiselle qu'il voulait connaître.

Quoi, c'est à moi que vous vous adressez? Pourquoi consulter autrui quand on peut juger par soi-même? En vous donnant entrée chez elle, Mme de... vous facilite les moyens de voir assez souvent Mlle H. C. pour que vous puissiez pénétrer la petite personne. Je vois déjà votre réponse, et la différence que vous mettez entre les lumières qu'on peut acquérir dans une société superficielle, et celles que donne l'intimité dans laquelle je suis avec Mlle H... Mais comment cette intimité même ne vous est-elle pas suspecte pour le but auquel vous tendez? Pouvez-vous supposer que la sincérité à laquelle m'obligent et votre confiance et la considération que je vous dois comme parent et ami me fasse manquer à la délicatesse, à la discrétion que m'imposent l'équité et l'amitié par rapport à elle? Avez-vous bien considéré la perplexité dans laquelle vous me mettiez, peut-être, en osant me rendre comptable de votre détermination? Heureusement les circonstances sont pour vous et je puis peindre H. C. sans craindre de lui faire tort. Mais où en serais-je, si le bonheur de trouver en vous celui qui lui convient m'engageait à vous cacher des défauts dont vous sollicitez la connaissance? Voyez de sang-froid la situation terrible où vous risquez de me mettre, et soyez plus réservé une autre fois sur les services de cette nature que vous exigerez de vos amis.

L'entrevue qu'on vous a procurée, quoique assez rapide, doit avoir suffi pour les choses dont le coup d'œil est juge, et je crois bien que l'avantage de la taille, la grâce du maintien vous auront dédommagé du peu de beauté de la figure; mais je présume aussi que son air et son ton vif lui auront fait supposer moins de réflexion qu'elle n'en a. J'ai vu des gens observateurs à qui elle paraissait étourdie, légère, évaporée; mais pour bien juger des personnes, il faut considérer les circonstances où elles se trouvent, et jusqu'à quel point ces circonstances peuvent

influer sur elles. H. C. est placée dans le cercle le plus frivole; on n'y souffre la raison que sous les livrées de la mode; l'indifférence de l'opinion, l'indépendance des préjugés y sont des crimes impardonnables. C'est sur des griefs de cette nature que sa sœur est condamnée au ridicule que s'attire une raison trop une; un caractère ferme, froid et sérieux lui donnera le pouvoir de le supporter après le lui avoir attiré. H. C. ne soutiendrait pas aussi aisément une disgrâce de cette espèce : elle dépend de ceux qui l'entourent, leur approbation est pour elle un besoin; elle ne saurait se trouver bien satisfaite d'elle-même quand les autres n'en sont pas contents, et se croit toujours coupable dès qu'elle n'a pas réussi. Elle est née sensible, et sensible à l'excès; elle est tout à fait femme sur l'article, suivant l'idée qu'on se fait en général de la sensibilité du sexe, c'est-à-dire que son âme a plus de feu que de constance, et que l'impression du moment est la favorite. Son imagination est vive et bouillante. Son cœur est fait pour connaître les transports du sentiment et toute elle-même est propre à les rendre, à les inspirer. Il y aura des instants ravissants et délicieux pour quiconque sera aimé d'elle avec le privilège d'en recevoir les preuves. Son esprit n'a pas été cultivé autant qu'il eût pu l'être; il a plus de pénétration, de finesse que d'étendue; l'usage du monde, les petites expériences journalières l'ont plus poli, façonné, aiguisé qu'ils ne l'ont élevé. Un mari aura sur elle l'avantage dont presque tous les hommes sont si jaloux, celui d'instruire leur compagne et d'exercer, sans le paraître, cette supériorité si flatteuse des connaissances et des lumières. Elle est assez délicate pour trouver du plaisir à laisser cet avantage. Une âme comme la sienne a besoin d'appui; elle aime à le trouver dans la religion et s'y repose avec confiance; dans ses moments de ferveur, elle a pour la divinité la même tendresse qu'elle aurait pour un amant. Elle est franche, quelquefois jusqu'à la brusquerie, mais son retour est prompt et attendrissant, et elle est aussi sincère avec elle-même qu'on cherche ordinairement à le paraître avec les autres. Avec tout cela elle n'est pas heureuse; elle est trop vive pour n'être pas quelquefois inconséquente; elle est trop réfléchie et trop sévère pour elle pour se cacher ou se pardonner ses inconséquences. Aussi personne ne se défie de soi plus qu'elle ne fait d'elle-même pour tout ce qui est raisonnable; elle sent qu'il lui faut des conseils et jamais elle ne se décide sans en avoir demandé. Sa félicité est de pouvoir se reposer du soin d'elle-même sur quelqu'un qui la dirige entièrement. Elle veut être menée et ne cherche dans un mari qu'un homme aimable auquel elle puisse et doive s'abandonner. Une fois fixée, elle sera mère tendre et attentive, épouse passionnée, femme charmante et brillante par sa gaîté, sa vivacité, ses saillies. Elle vaudra plus à proportion du parti que saura tirer d'elle un homme sensé, réfléchi, ferme sans rigueur, sensible sans faiblesse, raisonnable sans austérité. Elle est capable d'être tout ce qu'on voudra la faire devenir : c'est à celui qui prétend entreprendre cet ouvrage à examiner s'il est en état de le faire

pour l'avantage réciproque. Le premier pas est de se faire aimer d'elle; c'est à quoi l'on parviendra par des vertus douces, par un mérite solide, mais liant et paisible.

Voilà les traits principaux dont on peut dessiner son portrait; l'examen vous montrera les détails; la raison et le sentiment vous diront ce qu'il faut faire, et vos amis penseront que le discernement, dont vous avez toujours donné des marques, serait une bonne disposition pour remplir les obligations de la chose qu'ils vous ont proposée, etc.

V

ERRATA.

Malgré tous les soins apportés à l'impression, quelques erreurs ou omissions ont échappé. On ne relèvera ici que celles qui touchent à l'exactitude ou au sens.

Page 23, au titre courant, lire : «*1770*», au lieu de : «1771».

Page 112, note 3. — Lire : «*Surugue*» et non : «Surugues».

Page 131. — La lettre xxxv doit être datée du «mercredi 10 *mars* 1773», et non du 10 mai. C'est bien d'ailleurs en 1773 que le 10 mars tombe un mercredi.

Page 175, ligne 16. — Lire : «*sûre*», au lieu de : «sûr».

Page 203, avant-dernière ligne. — Mettre en note que ce «quelqu'un» est La Blancherie.

Page 259, ligne 7. — Lire : «*paisible*», au lieu de : «passible».

Page 277, ligne 21. — Lire : «*tant* soit peu roux», au lieu de : «tout soit peu roux».

Page 323, ligne 9. — Placer la virgule après : «garde-vues», et la supprimer après : «emplettes».

Page 338, ligne 11. — Mettre en note que «D. L. B. désigne de la Blancherie».

Page 364, note 1, ligne 7. — Au lieu de : «dans la notice consacrée à la famille Cannet», lire : «dans les *Documents complémentaires*».

Page 380, ligne 31. — Au lieu de : «d'en favoriser», lire : «*à en* favoriser».

Page 382, ligne 3. — Après : «trois», ajouter : «*heures*».

Page 409, ligne 25. — Au lieu de : «barbottées», lire : «*barbotées*». M. Dauban a imprimé : «marmottées», mais je crois bien avoir lu : «barbotées» (cf. *Dictionnaire de Littré*).

Page 429, ligne 16. — Après : «je n'en suis», ajoutez : «*plus*».

Page 522, ligne 11. — Au lieu de : «qui lui a écrite...», lire : «*que* lui a écrite».

Page 539, ligne 21. — Lire : «d'un *ton* aussi sérieux».

Je me permets d'ajouter ici un *errata* pour mon premier Recueil de 1900-1902.

Tome I, page 17, ligne 10. — Au lieu de : «suer», lire : «*souper*».

— page 653, ligne 10. — Au lieu de : «février», lire : «*janvier*».

— page 675, ligne 9. — Au lieu de : «patrie», lire : «*partie*».

— page 709, ligne 5. — Au lieu de : «que l'appréciation», lire : «*pour* l'appréciation».

LETTRES
DE
MADAME ROLAND,
NOUVELLE SÉRIE.

ANNÉE 1767.

I

À SOPHIE CANNET, au couvent[1]. — 15 avril 1767.

Ce jourdhui mercredi, 15 avril 1767, à Paris.

Ma chère et tendre amie,

La nouvelle que tu me mandes dans ta lettre de me venir voir me cause une joie que je ne puis t'exprimer. Tu me dis que ce sera dans peu de temps. Je te prie de me mander le jour que tu viendras, et si c'est le matin ou l'après-dîner. Je suis comme absorbée dans la joie, de façon que je ne pouvais croire que cela fût vrai : j'imaginais que mes yeux se trompaient. Tu vois que je ne tarde pas à te faire réponse. Je n'ai reçu ta lettre que hier l'après-midi. Je désire ardemment le jour où je pourrai satisfaire à mon amitié en t'en assurant de nouveau. Je suis charmée que ces demoiselles fassent leur première communion; c'est un grand bonheur pour elles; je ne les oublierai point dans mes prières. Sois persuadée que je ne t'oublie pas non plus; quoiqu'elles ne valent pas grand'chose, j'espère que le Seigneur aura égard à celles pour qui je les fais. Je voulais ne t'écrire qu'après Pâques, voulant te laisser passer tranquillement le temps consacré à la pénitence et ne point te distraire par mes lettres. La même raison m'a

[1] Autographe de la collection E. Cesbron; publié, d'après une copie qu'il a bien voulu me donner, dans mon édition des *Mémoires de Mme Roland* (1905), t. II, p. 419-420.

L'adresse porte : «A Mademoiselle Cannet, pensionnaire au couvent des Dames de la Congrégation de Notre-Dame, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marceau, à Paris.»

IMPRIMERIE NATIONALE.

engagée à ne point écrire à ma bonne[1], à qui je suis bien obligée de son ressouvenir. Je te prie de l'assurer de ce que ton cœur te pourra suggérer de plus tendre et de plus sincère. Je ne dirai rien de mon amitié, car il m'est impossible de trouver des termes assez expressifs pour te faire connaître ce que je ressens pour toi. Sois-en donc assurée. Je suis chez ma bonne maman[2] et j'y serai encore trois semaines ou un mois. Je m'en vais te mettre l'adresse : *Madame Phlipon, demeurant chez M. Cailloux, maître-maçon, rue Regratière, Île Notre-Dame, vis-à-vis le bureau des brasseurs, au second.* La voilà au plus juste. J'attends ta réponse avec grande impatience, et je suis pour la vie ta tendre et véritable amie,

PHLIPON.

Assure mes chères maîtresses de mes très humbles regrets, en particulier ma chère mère de Saint-Jean[3], que je remercie de son souvenir.

(Ici, un cœur dessiné; puis, au-dessous :)

Ce cœur t'aime et t'aimera toujours, PHLIPON.

II

À SOPHIE[4]. — 17 septembre 1767.

Ce 17 septembre 1767, un jeudi à Paris.

Ma tendre amie,

J'ai reçu ta lettre aujourd'hui; ton cher oncle[5] a bien voulu se donner la peine de me l'apporter, je lui ai toute l'obligation possible d'avoir contribué à me procurer le plaisir de recevoir de tes nouvelles, je ne m'y attendais nullement, la surprise a été des plus agréables. J'étais dans le dessein de t'écrire pour te prier de recevoir les souhaits d'une bonne fête[6]; il est inutile de m'étendre ici à te

[1] Angélique Boufflers, sœur Sainte-Agathe, sœur converse attachée au service des pensionnaires. Voir, sur cette humble et fidèle amie de Mme Roland, mon premier Recueil des *Lettres*, t. II, p. 785.

[2] Sa grand'mère paternelle. — Voir mon premier Recueil, t. II, p. 556, et les *Mémoires*, t. II, p. 56-58.

[3] Le nom de cette religieuse reviendra. Elle mourut le 29 mars 1778.

[4] Archives d'Agy. — En tête de la lettre, à gauche, un petit rameau dessiné.

[5] Probablement M. Perdu, frère de Mme Cannet, qui résidait à Paris. Voir le premier Recueil, t. II, p. 550.

[6] La fête de sainte Sophie tombe le 1er août. Si, d'autre part, on note la surprise de Marie Phlipon en recevant des nouvelles de son amie, on voit que la correspondance, en 1767, était encore bien espacée.

dire tout ce que mon cœur ressent de tendre et d'affectueux pour toi, tu dois en être assez persuadée sans qu'il soit nécessaire de te répéter ce que je t'ai déjà dit mille fois.

Je passe à ta lettre d'aujourd'hui. Je suis assurée de la fausseté de mes soupçons, je te prie de n'en être point fâchée : les grandes amitiés sont susceptibles des moindres choses. Tu parles de l'ignorance de ton style d'une façon qui ne te sied point du tout; cesse de tenir ce langage, il me choque les oreilles, cela pourrait m'aller beaucoup mieux qu'à toi parce qu'il s'y trouverait plus de vérité, mais c'est ton humilité qui t'aveugle sur les défauts d'autrui; je ne veux plus rien dire là-dessus, j'aurais peur d'offenser ton humilité, quoique en parlant sincèrement et sans flatterie. Je ne trouve rien de plus véritable que ce que tu dis sur l'ennuyeuse répétition des mêmes choses; cependant, en fait d'amitié, je crois qu'il n'en est pas tout à fait de même. Lorsque l'on écrit à une personne que l'on aime, l'on ne peut s'empêcher de marquer ce que l'on sent, il semble que la plume suit plutôt ce que le cœur lui dicte que toute autre chose, elle se laisse aller au penchant qui l'entraîne. Je sais pourtant bien qu'une chose souvent répétée n'a plus la même valeur; les innombrables assurances d'amitié qui, dans les commencements, paraissent d'une extrême douceur, semblent à la longue fades et insipides, mais malgré cela on est charmé de les entendre dire; enfin, je trouve là-dedans des contrastes que mon esprit bouché ne saurait accommoder. Adieu, chère amie, je n'ai d'autre nouvelle à te mander sinon que je me suis un peu sentie de la maladie qui court dans Paris : c'est un rhume, appelé «la grippe». Je ne te dirai pas quelle est l'origine de ce nom, je n'en sais rien; ce rhume occasionne un grand mal de tête, la fièvre pas mal forte et du dégoût; même, l'on est alité; mais pour moi, grâce à Dieu, je ne l'ai pas eu bien fort et présentement j'en suis quitte tout à fait. Adieu, je suis, avec une affection dont tu ne dois pas douter, ta fidèle et parfaite amie,

Phlipon.

Je prends la liberté d'assurer Madame ta chère mère de mes très humbles respects; mille amitiés à ta chère sœur. Ma chère mère te remercie de ton souvenir et t'assure de sa parfaite considération.

(Ici, un cœur dessiné; puis au-dessous :)

Ce cœur t'aimera toujours, Phlipon.

ANNÉE 1770.

III

[À SOPHIE [1].] — [3 juillet 1770 [2].]

Ah! ma bonne amie, que je suis contente, il y a une occasion[3] cette semaine, je vais bien en profiter. Que ne puis-je te peindre d'un fidèle pinceau les douceurs que ta lettre a versées dans mon âme, douceurs devenues d'autant plus sensibles qu'elles avaient été précédées d'une attente un peu longue, qui commençait même à alarmer un peu ma tendresse; non pas que j'aie craint une infidélité de ta part, je suis bien éloignée de penser ainsi, je croirais faire une injure outrageante à ton amitié, mais j'appréhendais que quelques incommodités, ces fléaux ordinaires de l'humanité, ne fussent venues troubler la santé de celle qui m'est chère, et dans cette incertitude quelles idées affligeantes n'est point capable de se former un cœur quelquefois trop sensible, je l'avoue!

Mon cher papa devait passer chez ton frère[4] pour s'informer de la réalité des choses et me tranquilliser un peu, lorsque je reçus ta lettre charmante qui m'a complètement dédommagée. Que je voudrais t'exprimer le plaisir qu'elle m'a procuré! Dans l'ivresse où il me plonge, je m'écrie avec toi : Oh! que les hommes sont malheureux d'apprécier si mal et de connaître si peu le prix inestimable d'une amitié réelle! Quoi! ce beau sentiment, qui ne règne sur les cœurs que pour les combler de bienfaits et leur faire goûter les charmes de la liberté sous un aimable empire, sera-t-il donc toujours si peu connu? ne seront-ils donc jamais frappés de l'éclat de la lumière qui l'environne? non, leurs yeux appesantis sous le fatal bandeau des passions et les cœurs vilement asservis sous leur joug insupportable

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 1-4.

[2] La date est à la fin de la lettre.

[3] Pour éviter les frais de port, très lourds alors, les deux correspondantes saisissaient toutes les «occasions» d'amis ou de parents allant et venant entre Paris et Amiens. Cette remarque a une importance particulière, car souvent la même personne emportait plusieurs lettres écrites à quelques jours d'intervalle, fermées au dernier moment, et dès lors n'en formant en réalité qu'une seule. J'aurai souvent à revenir là-dessus.

[4] Cannet de Sélincourt. Voir sur lui mon premier Recueil, t. II, p. 551. — Les *Almanachs royaux* le portent, à partir de 1774, comme avocat à Paris, rue du Fouarre. On voit ici qu'en 1770 il y était déjà, faisant sans doute ses études de droit.

sont également incapables et de voir ses trésors et d'en goûter la jouissance. C'est loin du tumulte des plaisirs bruyants et de l'éclat emprunté des fausses grandeurs qu'elle aime à s'établir. Le dieu de la paix, du repos est le plus souvent celui de la médiocrité dont la tranquillité est ordinairement l'apanage : ce sont là les lieux qu'elle aime, qu'elle choisit et où elle se plaît à demeurer. Les cœurs purs et dégagés de tout inutile et ambitieux désir sont les seuls sujets qui forment son empire et sur le chemin desquels elle s'occupe à semer mille fleurs. Qu'il est facile d'être heureux! Pourquoi donc y a-t-il si peu de gens qui le soient véritablement? L'homme est fait cependant pour l'être; c'est une vérité conséquente de l'existence d'un Dieu créateur; de plus, cette passion de l'être qui met toutes les autres en mouvement est une preuve certaine qu'il est né pour être heureux. Si l'on jette les yeux sur les fastes de l'histoire, on voit tous les hommes animés de ce désir auquel ils rapportent toutes leurs actions; aussi l'idée du souverain bonheur est une de celles qui ont occupé particulièrement les plus fameux philosophes. Mais peut-on voir l'exposition de leur pensée sur un point d'une pareille conséquence sans gémir sur leur aveuglement? Les uns, dégradant l'homme en le mettant au rang des animaux, font consister le bonheur à vivre dans les plaisirs des sens; les autres, frappés de ces beaux restes de grandeur qu'il tient de la noblesse de sa première origine, soutiennent que ce n'est que dans la pratique de la vertu qu'il peu' trouver le vrai bonheur. Entêtés d'un fol orgueil, ils font de leur prétendu sage un rocher inaccessible à tous les sentiments de l'humanité. Enfin Épicure et Zénon ainsi que leurs sectateurs se sont également trompés; l'un réduisant l'homme à la plus vile bassesse et l'autre à une trop sublime grandeur, lesquelles étaient aussi peu sa nature l'une que l'autre. A quoi même se réduiraient les idées de celui qu'on devait goûter dans l'autre vie, selon ceux qui en admettaient une? Qu'est-ce que cette béatitude philosophique que Cicéron dépeint avec tant d'enthousiasme lorsqu'il s'écrie : «Que nous serons heureux lorsque, affranchis des liens mortels, habitants de la céleste région, nous contemplerons ce vaste univers d'un œil tranquille ainsi que toutes les beautés dont il est décoré; enfin que nous connaîtrons la vérité à proportion que nous l'aurons aimée et recherchée dans cette vie!» Il faut avouer qu'au milieu des ténèbres de ces pensées, il se fait voir quelquefois des rayons de lumière; celui, par exemple, où il nous dit que nous connaîtrons la vérité à proportion que nous l'aurons aimée et recherchée dans cette vie, est de ce nombre, mais aussi qu'est-ce que le reste? Que le voile de l'erreur est épais et difficile à lever! Aucun de ces hommes studieux a-t-il jamais su soutenir publiquement les vérités dont ils étaient persuadés? Socrate, un des plus raisonnables, tout convaincu qu'il était de l'unité d'un Dieu et de la ridicule superstition des idoles, étant au lit de la mort, ayant avalé la coupe de ciguë, charge un de ses amis d'offrir pour lui un coq à Esculape lorsqu'il aura fermé les

yeux. Quelle étrange contrariété entre la façon de penser et la manière d'agir! Cependant ce qui nous paraît ici bizarre et choquant, nous le voyons se renouveler tous les jours. Que de gens vertueux dans la spéculation et rien moins que cela dans la pratique! il en est aussi, il est vrai, dont la raison, entièrement obscurcie par la lugubre lueur du fatal flambeau des passions dont ils sont les malheureuses victimes toujours errantes sur les bords des précipices qu'ils trouvent couverts de fleurs par les mains artificieuses de ces mêmes passions, vont cherchant sans cesse le bonheur, qui comme une ombre vaine fuit et s'échappe à l'instant qu'ils croient le posséder et se retrouvent toujours à leur égard dans un lointain où ils ne peuvent parvenir; tel est le sort de ces tristes jouets de l'ambition. A voir l'attention sérieuse qu'ils ont pour dresser leurs manœuvres et la longueur du temps qu'ils y donnent, on serait tenté de leur demander si, après cette vie qu'ils emploient tout entière à former des projets, ils espèrent trouver dans celle qui la suit la récompense et le fruit de ces peines et de ces travaux : aveuglement funeste! Quoi, un homme dont le corps est formé du limon de la terre, et qui doit y retourner incessamment, fait son idole de ce corps mortel; pour quelques jours qui lui restent à vivre, dont il n'est pas sûr d'un seul, il forme mille projets d'établissement et d'ambition; parvient-il à s'élever au-dessus des autres par les voies mêmes les plus iniques, du haut de son élévation, ou plutôt de son orgueil, il les regarde comme destinés à lui rendre d'humbles hommages; il se forme même une espèce de cour de ceux qui veulent s'attacher à lui; si la mort vient avec fureur enlever cet homme, qui, enivré de sa grandeur, se croyait presque immortel, qu'en restera-t-il? un cadavre qui fera horreur et qu'il faudra cacher au plus tôt dans le sein de la terre pour en éviter l'infection. C'est alors que les créatures toutes consternées pourront se dire entre elles : Qu'est devenu celui en qui nous avions mis notre espérance? Hélas! il n'est déjà plus et semble même n'avoir jamais été. Quelle différence entre un homme qu'il faut que la mort arrache à ses plaisirs et un sage qui n'a employé sa vie qu'à se préparer à ce passage qu'il regarde être le terme de son exil et l'instant heureux où il va rejoindre dans sa patrie son père et ses amis. — Ce n'est pas une vertu stoïcienne qui est capable de former un tel sujet. Ah! ma chère amie, que j'aurais de choses à te dire si je te possédais! il me semble que ma plume ne fait que bégayer, elle veut suivre mon imagination, elle n'a pas encore fini de tracer une pensée qu'elle en recommence une autre; j'avoue que cela forme un style bien diffus : c'est malgré moi; je ne m'en aperçois que lorsque, par hasard, je jette les yeux sur ce que j'ai écrit et que je le compare à mes pensées : je n'en trouve pas la moitié de tracée. Je suis bien heureuse que tu joignes à l'indulgence la facilité de m'entendre à demi-mot. En suppléant ainsi à ce qui me manque, tu parviens à rendre complet ce qui, sans ce secours, serait des plus imparfaits. — Tu vois que, loin d'enrichir

tes pensées, j'ai besoin que tu joignes les miennes pour les rendre mieux suivies en rapprochant en toi-même les rapports qu'elles ont les unes avec les autres.

Je ne me lasse pas de lire ta lettre, je l'ai déjà fait plusieurs fois; j'y vois régner avec plaisir le langage de la vertu, l'expression du sentiment, l'émanation d'une âme sincère. Je souhaite que les miennes puissent être de quelque valeur auprès de toi. Hélas! elles n'en ont d'autre que celle que ta tendresse veut bien leur prêter; elles en ont grand besoin, car, de la taille dout je les fais, ce préservatif est nécessaire pour empêcher l'ennui que sans cela leur lecture ne manquerait pas de causer. Il faut pourtant me résoudre à mettre des bornes à celle-ci, bientôt je n'aurai plus de place pour l'adresse; au surplus, puisque c'est une occasion, j'en profiterai amplement, je mettrai une enveloppe, cela n'alourdira pas beaucoup le paquet. Le plaisir que je ressens à m'entretenir avec toi me sera une valable excuse pour justifier mon procédé. Le temps s'écoule si vite, le papier se remplit insensiblement sans qu'on s'en aperçoive.

Tu as bien raison de dire que la morale est une ressource aimable et riche. Cicéron pensait comme toi : quoiqu'il n'y ait point, disait-il, de landes ni de terres incultes dans la philosophie, néanmoins la morale est une de celles qui nous offrent le plus d'étendue et de fertilité; d'ailleurs l'étude en est bien utile lorsqu'on la rapporte, selon sa destination principale, au devoir de la vie. Adieu, ma tendre amie, si je ne me retenais il faudrait que j'aille prendre une feuille de papier, mais il faut user de précaution et garder quelque chose pour une autre fois; j'ai assez abusé de ta patience. Il faut avouer que voilà une lettre bien mal écrite; je me dépêche comme si l'on attendait après moi, j'ai pourtant encore trois jours, car il est suffisant que cette lettre soit prête jeudi, puisque c'est ce jour-là que ton cher frère se donnera la peine de venir la chercher; qu'importe, j'avais envie de causer aujourd'hui, je n'ai pu me contenir plus longtemps. Adieu, nous avons un temps abominable, il pleut sans cesse; nous n'ouvrons les yeux à la lumière du soleil que pour la voir obscurcie par des nuages épais; on se hasarde quelquefois; mais on n'a d'intervalle que pour se faire mouiller :

Il semble que le ciel se fondant tout en eau
Veuille inonder la terre d'un déluge nouveau[1].

Je t'embrasse tendrement, en t'assurant que je serai toujours ta fidèle amie.

PHLIPON.

Mon papa et maman présentent leurs civilités à Madame ta chère maman ainsi

[1] Boileau, satire VI. — Noter que le second vers est estropié.

qu'à toi; dis-lui, je t'en prie, combien j'ai été sensible à son précieux souvenir et présente-lui les tendres sentiments d'un respect sincère. Adieu, j'ai toutes les peines du monde à te quitter et à me taire : il faut avoir de la raison. Aime-moi toujours.

A Paris, ce 3 juillet 1770.

IV

À SOPHIE[1]. — [Août 1770[2].]

Ma tendre et chère amie.

Ta lettre est venue fort à propos pour me tirer d'inquiétude. Surprise de ne pas recevoir de tes nouvelles, je ne savais que penser d'un si long délai. Naturellement sensible et prompte à m'inquiéter sur ce qui te regarde, j'étais en proie depuis quelque temps aux réflexions les plus affligeantes et je préméditais de t'écrire, lorsque vendredi dernier M[r] ton frère m'a rendu une lettre de ta part. Il ne m'est pas possible d'exprimer quelle fut la joie que je ressentis en la recevant et l'augmentation de cette même joie lorsque j'en eus fait la lecture. Comme je voulais y faire une ample réponse, j'ai été obligée de différer ce plaisir jusqu'à ce jour, n'ayant pu trouver le temps plus tôt. Tu as donc perdu ma dernière lettre!... ne t'avise pas de t'en chagriner; la perte n'est rien, de plus je veux t'en dédommager en faisant celle-ci plus longue, dans la confiance que tu n'en seras pas fâchée. Mais revenons à la tienne, où tu me parles de l'absence et de ses effets; c'est un article qui me regarde trop pour le passer sous silence. Hélas! ma chère amie, que j'éprouve souvent les chagrins cuisants qu'elle cause! Sans cesse tu es présente à ma pensée. Que ton aspect fait naître en moi de différents sentiments! d'un côté, la joie de t'avoir pour amie me fait bénir avec transport le moment où j'eus le bonheur de te connaître et je ne puis me lasser de remercier la main bienfaisante qui forma de si tendres liens; de l'autre, la vue de notre séparation, la crainte que le temps et l'éloignement ne dissoude (*sic*) des nœuds qui nous tiennent si étroitement unies, ces considérations amères me déchirent le cœur et me plongent dans un abîme de douleurs. Tel était mon état quand j'ai reçu ton aimable lettre où tu m'invites à t'aimer toujours et de communiquer leurs[3] ....

[1] Archives d'Agy. — Adresse : «M[lle] Cannet la Cadette, chez M[me] sa mère, rue des Jeunes-Mâtins, près de l'Hôtel de ville, à Amiens.» Visa de la poste, cachet.

[2] Cette date est inscrite sur l'autographe, par une main inconnue. Elle est vraisemblable.

[3] Coupure du papier.

au mien me fit connaître que tu étais toujours la même à mon égard et que l'absence n'avait fait aucune impression sur ton amitié; mais il est inutile de m'arrêter plus longtemps sur un sujet qui est inépuisable pour moi; d'ailleurs, ma soumission aux ordres de l'Être suprême doit être encore plus grande que la vivacité de mon amitié. En effet, quoi de plus juste : il a permis que la ressemblance de nos sentiments devînt en quelque façon la cause d'un amour dont il doit être la fin, puisqu'il est le Créateur du cœur qui est le principe de l'amour, et en même temps, par cette sagesse dont les desseins sont impénétrables, il permit que nous demeurions séparées l'une de l'autre quoiqu'il semblât que nous fussions nées l'une pour l'autre; mais qu'avons-nous à dire et à faire autre chose sinon de respecter l'auteur invisible de toutes choses? Mais les pensées et les actions de l'homme sont dans une continuelle contradiction, et par une faiblesse condamnable il se laisse entraîner vers les objets sensibles; bientôt sa raison aveuglée n'a plus assez de force pour le conduire. Que de personnes pourraient dire avec vérité :

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, mais, ô misère extrême!
Je veux et n'accomplis jamais.
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais[1].

Quel ample sujet de réflexions et que l'on pourrait bien passer un long temps à le faire utilement, car qu'y a-t-il de plus propre à fixer l'attention d'une créature raisonnable que la considération de la sagesse du Tout-Puissant et la folie de la plupart des hommes qui vivent sans penser à mourir?

De quel aveuglement sont frappés les humains!
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer son âme,
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais sans doute, on mourra; cent et cent précipices
Sont ouverts[2]..................................

....

Mais je m'aperçois, chère amie, que j'abuse de ta patience; la satisfaction que je trouve à m'entretenir avec toi m'a entraînée bien loin; je compte sur ton indul-

[1] Racine, *Cantiques spirituels*, II. — [2] Coupure du papier. J'ignore de qui sont ces vers.

gence et sur les assurances que tu m'as données du plaisir que te procuraient les longues lettres; à ce propos, je pense à la fin de la tienne où tu me marques que Mme ta chère maman et toi portez toutes deux de moi un faux jugement. Pardonne à ma stupidité, mon esprit bouché n'a pas tout à fait compris cela. J'attends un éclaircissement à la première lettre. Mon cher père et ma chère mère présentent leurs civilités à Mme ta chère maman et à toi; j'ai l'honneur de lui présenter mes respects. Je t'embrasse avec tendresse. Adieu, le jour finit, je ne vois pas à conduire ma plume, je fais comme lui et suis pour toujours ton [amie],

Phlipon.

Je m'acquitterai de ce dont tu m'as chargée pour ma bonne Sainte-Agathe. Adieu, sois autant assurée de mon amitié que j'en suis pénétrée.

V

À SOPHIE[1]. — 11 septembre 1770[2].

Hélas! ma chère amie, m'est-il possible de considérer l'espace de temps qui s'est écoulé depuis que tu m'as donné de tes aimables nouvelles, sans être alarmée du motif qui a pu t'engager à laisser passer un si long intervalle sans me procurer cette douce satisfaction? Quoi! aurais-tu oublié le plaisir charmant qu'elle me cause, ou t'est-il devenu indifférent de me le donner et voudrais-tu rompre les beaux nœuds qui nous unissent si étroitement? l'amitié, ce noble sentiment, ce sublime élan de l'âme qui règne sur les cœurs sans les captiver, les unit par le lien le plus digne d'eux-mêmes et leur fait goûter, sous un empire agréable, les douceurs de la liberté; l'amitié, dis-je, n'aurait-elle plus de charme pour toi, ou plutôt celle avec qui elle t'unissait autrefois; car pour le sentiment, il est trop digne de toi pour qu'il puisse ne pas te plaire. Capable de bien aimer et faite pour l'être de même, il t'est impossible de te soustraire à son joug aimable. Eh bien! c'est cela même qui doit me ranimer, je t'aime trop pour que tu puisses ne pas m'aimer : les vrais amies sont rares, ne considère que mon cœur et je suis presque sûre que tu t'en tiendras à ton premier choix. Mais où me laissé-je emporter? mon imagination errante me mène dans des routes douteuses, incertaines et tout à fait inconnues à mes sentiments, car, si je les consulte au

[1] Archives d'Agy. Même adresse. Visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 4-5. — [2] La date est à la fin de la lettre.

dedans de moi-même, j'y vois une ferme assurance sur tout ce qui te regarde, fondée sur une intime connaissance de ton caractère. Oui, toujours nous nous aimons sans interruptions; la pensée, le sentiment nous représentent à chaque instant l'objet aimé; nous considérons cette image chérie que la mémoire nous offre et nos cœurs se retrouvent, s'unissent, se confondent dans un amour mutuel pour un Être supérieur; telle est notre folie, comme tu me disais agréablement dans une de tes lettres, telle est notre folie de préférer quelque chose d'invisible que l'on ne connaît pas à des êtres créés que l'on voit et que l'on touche. Ô l'aimable folie, toujours sectatrices fidèles, conservons-la puisqu'elle nous procure le vrai bonheur, ce bien si recherché et si peu connu.

J'ai appris, ma bonne amie, que ton frère avait eu la complaisance de venir, la semaine des fêtes, me dire que, partant pour Amiens, il se chargerait volontiers d'une de mes lettres; j'y ai été sensible comme je devais l'être, mais je n'ai pu profiter de cette favorable occasion, étant pour lors à la campagne[1], dont je ne fais que de revenir. Ah! l'agréable séjour pour rêver à son aise! que je t'y ai désirée souvent! quel plaisir, en effet, que de communiquer ses pensées à une amie sincère et de recevoir les siennes par une tendre effusion dont le baume plein de suavité est aussi utile que gracieux et qui, nourissant l'âme, l'embellit en la fortifiant. Je me rappelle ces premiers charmes d'une amitié naissante que nous goûtâmes au couvent qui en fut le berceau[2], puisque c'est là où nous nous connûmes. Ah! disais-je, que ne puis-je jouir de la présence de mon amie en cet endroit charmant! C'est à présent que nous recueillerions ces fruits délicieux d'un sentiment parvenu dans sa maturité; paisiblement occupées du spectacle de la nature dont la vue nous fournit une foule de réflexions lorsqu'on l'envisage avec des yeux sereins et un cœur dégagé de l'affreux tumulte des passions, c'est ainsi que les jours semblent passer avec rapidité! Mais loin de m'affliger inutilement et de me consumer en vains regrets sur ton absence, je te supposais présente, ou plutôt, te considérant en esprit, je te faisais part de mes pensées; il me semblait recevoir tes réponses et je . . . . .[3] ainsi en satisfaction ce qui m'aurait pu faire un sujet de chagrin. Tu vois que j'agis par tes mêmes principes et qu'ainsi que toi je peux préconiser le grand art de se rendre heureuse; par ce moyen j'augmente mes plaisirs en t'y associant; c'est ainsi que je faisais l'autre jour, assise sur un tapis de verdure, respirant le frais à la faveur de quelques chênes dont le feuillage épais offrait un abri sûr contre les ardeurs du soleil, au sommet d'une petite montagne qui par son accès facile et agréable semblait inviter à y

[1] A Fontenay-les-Briis chez son grand' oncle Besnard, régisseur du château de Soucy pour le fermier-général Haudry. Voir les *Mémoires*, t. II, p. 135-136.

[2] Cf. les *Mémoires*, t. II, p. 49-52. Voir surtout les lettres suivantes, notamment celle du 31 juillet 1771, p. 44.

[3] Mot rongé.

aller jouir de ses agréments. Là, en promenant sa vue, on aperçoit d'un côté un vallon charmant entrecoupé d'arbres dont la fraîcheur et la verdure sont encore augmentées par de jolis étangs où l'on voit se jouer et sauter à l'envi les habitants du fluide élément; de l'autre, une plaine vaste et fertile offre toutes les richesses de la nature[1]; là, de pauvres paysans, accablés sous le poids de la fatigue, s'empressent à ramasser ses trésors pour nourrir le nécessaire et le luxe d'une infinité de gens dont beaucoup les méprisent, mais bien à tort certainement; ils devraient plutôt rougir d'avoir forcé l'innocence et la simplicité de s'aller réfugier chez ces rustiques humains. La vertu n'en est que plus aimable lorsqu'elle est cultivée; il est vrai qu'elle a peine à s'accorder avec une opulence fastueuse dont la volupté et la mollesse sont ordinairement l'apanage; mais il faut l'avouer, le vice lui fait partout et dans tous les états une guerre cruelle. Aussi est-elle partout estimable. Quel vaste sujet de réflexions, la matière est inépuisable, l'une conduit à l'autre et le tout devient d'une étendue immense. Quel doux plaisir pour moi que de pouvoir m'en entretenir avec toi! Ainsi vais-je faire et, pour cesser de t'écrire, je ne cesserai pas pour cela de converser en esprit.

Adieu, ma tendre amie, conserve-moi toujours la moitié de moi-même et sois sûre que tu n'as pas de plus sincère amie que ta fidèle Phlipon.

Présente nos civilités à Mme ta chère maman et à ton estimable. . . . . [2].

A Paris, ce 11 septembre 1770.

VI

À SOPHIE[3]. — 24 septembre [1770[4] ?].

Il ne m'était jamais arrivé de me trouver dans le cas singulier où je me vois aujourd'hui. Autrefois, chère amie, je n'étais rien moins qu'embarrassée lorsqu'il s'agissait de t'écrire, ma plume n'avait qu'à suivre docilement les douces impressions que je lui donnais; facile à s'y conformer, elle t'exposait mes pensées et je goûtais paisiblement les délices que me procurait cet aimable épanchement. Hélas!

[1] Cf., au tome III des *Œuvres de Mme Roland*, édit. Champagneux, p. 197-209, les descriptions du paysage de Soucy.

[2] Mot rongé.

[3] Archives d'Agy. Même adresse. Visa de la poste, cachet.

[4] Une main inconnue a mis ici 1772; une autre main a ajouté, au crayon : «Cette date de 1772 n'est pas exacte; la lettre est antérieure.» L'observation est juste; en septembre 1772, Marie Phlipon était au lit, malade de la petite vérole. J'incline à placer la lettre en 1770, à cause de l'écriture, de l'orthographe (encore enfantine), de l'analogie des idées d'ardente dévotion mystique, avec celles des autres lettres de 1770.

il n'en est plus de même présentement; l'ardente vivacité du sentiment qui m'anime, le calme profond qui règne dans mon âme, la foule de réflexions qui me viennent, ne me laissent entrevoir dans l'expression qu'une impuissance tout à fait incapable de te les rendre fidèlement; toutes mes puissances suspendues ne se font connaître que par un silence énergique qui, avouant l'impossibilité où elles sont de t'exprimer ce qu'elles ressentent, t'apprend au moins autant qu'il est possible de le concevoir quelle en est l'étendue et la force. Ah! ma chère Cannet, tu me dis que tu ne te servirais plus de ton esprit ni de ta plume, si tu croyais qu'ils trahissent ton cœur : c'est bien plutôt moi qui dois tenir ce langage; pour toi tu sais admirablement bien me persuader, je suis aussi certaine de la vérité de ta tendresse pour moi que de mon existence; je me plais dans cette persuasion et la douceur qu'elle me fait goûter est encore augmentée par la pensée de celle qu'elle doit te procurer. J'aime à songer que cette certitude dont je suis pénétrée est une preuve convaincante de la vérité qui est bien plus persuasive et qui touche bien davantage que ne pourraient faire les tours ingénieux qu'un génie heureux, en saillies vives et brillantes, emploierait en vain avec tout l'art possible. Oh! l'aimable union, qui, outre le bonheur dont elle nous fait jouir, nous donne encore la délicieuse espérance que plus nous avancerons dans le chemin de la vertu, plus elle nous deviendra chère et précieuse et plus ses beaux nœuds se resserreront mutuellement. Oui, nous aurons cette consolation, car il n'est pas possible qu'une amitié aussi bien fondée ne soit pas durable. N'admires-tu pas comme moi, ma bonne amie, sa liaison intime avec notre bonheur qui les rend inséparables et qui fait que l'un ne peut subsister sans l'autre? Pourquoi, dirait-on, n'est-il donc point possible que vous soyez heureuses sans vous aimer et le bonheur ne consiste-t-il que dans une étroite union de deux amies formée par l'affinité et la ressemblance du caractère, des mœurs et des pensées? Non, la manière dont elle est établie n'est pas celle qui vient d'être tracée, quoique cependant elles y contribuent, ou plutôt elles en sont une suite nécessaire puisque nous tendons toutes deux au même but. Le vrai bonheur consiste dans cette paix intérieure, ce calme précieux, cette tranquillité parfaite, cette douceur ravissante que la seule vertu peut procurer; bien entendu que ce n'est pas une vertu stoïcienne qui veut faire trouver à l'homme dans lui-même ce qui n'est qu'une émanation, un secours, un don gratuit de l'Être suprême, mais une vertu éclairée, fondée sur les principes solides d'une morale épurée et soumise au joug de la foi; il n'est pas possible d'en douter, c'est un axiome que l'expérience nous fait découvrir tous les jours, ou je ne t'aime et tu ne me chéris que parce que je crois voir en toi et toi en moi un amour pour cette vertu qui nous fait concourir à cette même fin, qui nous fait avoir les mêmes besoins et les mêmes secours en nous donnant la main et nous entr'aidant réciproquement pour y parvenir. De plus, on devient en quelque

façon semblable à ce que l'on aime et l'on tâche de s'y rendre de plus en plus; ainsi, lorsque l'on aime la vertu, on en devient en quelque sorte l'image quoique plus ou moins imparfaite et c'est cette image que nous aimons; ainsi il est constant que plus elle deviendra ressemblante, le degré d'augmentation qu'elle acquerra sera la mesure de l'accroissement de notre tendresse; il est donc clair que notre amitié est inséparable de l'amour de la vertu comme celle-ci l'est du bonheur. En conséquence de ce raisonnement, nous ne pouvons donc cesser de nous aimer sans cesse, d'être heureuses, puisque sans cela nous cesserions de goûter la pratique de la vertu en qui réside le vrai bonheur. Mais à quoi m'occupé-je, tu sais cela comme moi puisque ce sont tes sentiments ainsi que les miens; au reste, de quoi pouvons-nous nous entretenir qui nous touche de plus près et qui soit plus capable de nous satisfaire? Quoi de plus doux que de réfléchir sur son bonheur, le sentir, le goûter avec réflexion et s'y livrer sans crainte? Ce ne sont pas là de ces vains plaisirs qui, en satisfaisant les sens ou tout au plus l'esprit, laissent l'âme privée de cette nourriture qui lui est si nécessaire; celui que nous goûtons remplit toutes ses facultés, non pas d'une vaine enflure, mais d'un baume plein de suavité qui la fortifie en l'embellissant.

Tu me demandes que je te fasse confidence de l'état de mon cœur. Ah! ma chère amie, apprends à y lire et à le connaître par ses affections; à toi seule elle (*sic*) s'ouvre sans crainte et avec plaisir; tu y verras que son premier mobile est l'amour vertueux de la vérité même, c'est la seule chose dont elle fasse cas, c'est là son objet et le but où elle tâche de tendre continuellement; mais elle se ressent du malheur de son origine, et si celui qui lui a inspiré ces sentiments par sa pure bonté ne l'y soutient, sans cesse elle retomberait où l'emporte ce poids funeste; son occupation est donc l'usage salutaire de ces dons qui lui en fasse mériter la continuation, et dans cette pratique, lorsqu'elle est fidèlement exécutée, se trouve cette paix intérieure, bien inestimable qui en est la récompense présente; il me semble que la satisfaction que j'en ressens s'augmente de moitié lorsque je la partage avec toi. Qu'on est heureux quand on peut dire avec vérité qu'on l'est véritablement! Mais cette considération peut-elle se faire sans émouvoir la compassion pour les malheureux qui en sont privés et qui s'épuisent en vaines recherches qui jamais ne leur réussissent? si la vérité ne les éclaire, sans son secours ils ne peuvent rien. L'homme, sorti des mains bienfaisantes de son Créateur dont il est l'ouvrage le plus accompli, n'était formé que pour recevoir à chaque instant de nouvelles marques de sa bonté; naturellement porté à la vertu et soumis à ses lois, par choix il devait jouir toujours d'un bonheur délicieux; depuis qu'il a abusé des dons de son bienfaiteur par la plus noire ingratitude, déchu des prérogatives que lui donnait la noblesse de sa première origine, il a communiqué à ses descendants les malheurs que lui avait justement attirés sa

désobéissance. Le libre arbitre, dont toute âme raisonnable est naturellement douée par la bonté du Créateur, se trouve comme placé dans un certain milieu entre la foi et l'infidélité; il peut s'élever vers l'une ou se précipiter dans l'autre, mais il ne peut s'élever, se soutenir, persévérer que par le secours du Tout-Puissant; ainsi, il n'a rien qui ne lui ait été donné et dont il puisse se glorifier, et il est volontairement coupable lorsqu'il se précipite, puisqu'il résiste à l'impulsion de son Créateur qui l'engage, l'invite, l'exhorte, lui promet des secours et des récompenses. Ah! ma chère amie, que ne puis-je te posséder! dis-moi donc, ne puis-je pas avoir cette espérance, ne viendras-tu pas à Paris? Que j'ai de choses à te dire! encore faut-il que je finisse, le papier m'y force. Je t'avoue que je ne suis pas tout à fait sans inquiétude sur ce mauvais air qui règne à Amiens. Adieu, sois persuadée que je ne t'oublie jamais, surtout dans les instants où j'espère que mes supplications peuvent être vues favorablement. Je t'embrasse en esprit. Malheureux papier, tu me fais étrangler mes pensées!

PHLIPON.

A Paris, ce 24 septembre.

VII

À SOPHIE [1]. — Jeudi, 18 octobre [1770 [2].]

Bonjour donc, ma tendre amie, me voici tranquillement et solitairement dans ma petite chambre, la plume à la main, le calme et la tendresse dans le cœur, délicieusement occupée à t'écrire, à te peindre mes pensées, à t'exprimer mes sentiments; je ne puis te dire combien cette situation a de charmes pour moi. Il semble que je ne tienne plus compte d'autre chose, tout le reste ne me paraît rien qu'une ombre, une vaine lueur en comparaison de la réalité, de la sensibilité du plaisir que j'y goûte. J'ai été, comme tu vois, un peu de temps sans te répondre, mais en récompense j'enverrai ma lettre sitôt qu'elle sera écrite et je ne m'aviserai pas de la garder deux jours comme tu as fait de la tienne. A ce langage tu soupçonnes peut-être que je vais malicieusement saisir cette occasion pour te faire une petite querelle; oh! défais-toi de cette espérance; ce n'est pas du tout mon dessein.

[1] Archives d'Agy. Visa de la poste, cachet.

[2] La date du jeudi 18 octobre est au post-scriptum. Une main inconnue a mis «18 octobre 1772»; une autre main a ajouté au crayon: «Cette lettre est de 71 et non de 72.» En réalité, elle est de 1770, parce qu'en octobre 1772 la jeune fille, malade, était hors d'état d'écrire, et en outre parce que c'est en 1770 que le 18 octobre tombe un jeudi; noter aussi l'analogie des idées et du style. Il faut remarquer d'ailleurs que la lettre a été commencée un lundi (15 octobre), quittée, puis reprise.

Si tu désirais cela, il ne fallait pas me persuader si habilement de la vérité de ton amitié, car tu m'as mise dans le cas d'en être si bien convaincue que je suis vivement assurée que l'infidélité de ta mémoire n'était point un effet de celle de ton cœur, qui malgré cela ne cessait pas d'être constant.

Eh bien es-tu contente de moi, conçois-tu jusqu'où va l'intime conviction dont je suis pénétrée? jouis de la douceur que doit te procurer cette pensée, mais admire un peu où le babil de ma plume m'a jetée. Ne croirait-on pas à l'entendre que nous en sommes encore à une tendresse naissante, que nous nous occupons à établir solidement par une mutuelle confiance, tandis que nous recueillons à présent le fruit d'une amitié que le temps n'a fait qu'affermir et perfectionner.

Revenons-en au motif qui m'a fait différer de te répondre : premièrement, le désir de te satisfaire sur ce que tu m'as demandé au sujet de la peinture sur soie. Comme il me paraissait que tu serais charmée de le savoir au juste, il n'en fallait pas davantage pour m'engager à en faire la recherche avec ardeur, ne le sachant pas moi-même, et j'aurais été ravie de te rendre ce petit service; malheureusement l'événement n'a pas secondé mes souhaits et je n'ai découvert que peu de chose; venons au fait : je sais quelques personnes qui s'amusent à peindre sur la soie et voici la façon dont elles s'y prennent, ou pour mieux dire ce que j'ai pu apprendre, car je ne les connais pas directement : on a de la gomme que l'on fait fondre dans de l'eau; et les couleurs quelconques que l'on veut employer, lorsqu'elles sont bien broyées, on les délaie et dilate avec quelques gouttes de cette eau de gomme en place d'huile dont on se sert ordinairement; par ce moyen les couleurs ne s'étendent pas trop et en les plaçant légèrement avec habileté (parce que ce serait vilain si il y en avait trop épais, cela aurait l'air plâtré), par ce moyen, dis-je, elle est assez jolie; mais il y a un grand inconvénient à cette manière, car supposez que ce soit une robe, il faut avoir attention qu'il ne tombe pas d'eau dessus, cela effacerait tout; je sais bien qu'il y a un autre secret qui joint la solidité à la beauté, mais je ne le connais pas; il est cependant possédé par une personne qu'une autre que je connais connaît un peu, mais comme elle en fait son talent, je ne crois pas qu'elle veuille en faire confidence.

Voilà, ma bonne amie, le peu que j'ai découvert; tu en feras l'usage que tu jugeras à propos et tu peux être assurée que si, par un bonheur inattendu mais qui n'est pourtant pas impossible, je pouvais en savoir davantage, je n'en ressentirais de joie qu'autant que je t'en ferais part; mais tu sais tout cela, je n'en veux pas dire davantage; insensiblement mon papier se remplirait sans que je te parle du plaisir que m'a causé ta lettre charmante; vraiment ce ne serait pas là mon compte, je ne puis t'exprimer avec quelle vivacité il se fit sentir à mon âme lorsque j'en fis lecture; j'admirai comme nos pensées se rapportent sur ce dont tu me parles; il semble que tu sois venue les puiser chez moi; ne croirait-on pas,

IMPRIMERIE NATIONALE.

à une si parfaite union de sentiments, qu'il n'y ait qu'une âme qui nous anime toutes deux?...

Tu as donc dansé comme tu aimes, c'est-à-dire avec simplicité; je ne suis pas étonnée que le bal te déplaise, mille choses se réunissent pour empêcher qu'on ne l'aime, ou du moins pas empêcher, car il ne faut d'autre empêchement que le défaut d'amabilité dans la chose. Quel plaisir que de sacrifier le temps du repos à une occupation aussi sotte que celle où on ne fait aucun usage de sa raison, où tout l'esprit est dans les yeux et dans les jambes, où enfin l'homme, cette créature raisonnable, se dégrade en quelque sorte et n'est plus qu'un automate regardant et dansant, et d'autres y joignent encore le pernicieux dessein d'inspirer des sentiments dangereux et de verser dans les cœurs un poison mortel et séducteur. Est-il possible d'oublier jusqu'à un tel point la noble fin à laquelle est destiné un être capable de s'unir éternellement à celui qui le lui a donné? Hélas! ma chère amie, nous sommes étonnées d'une telle folie, et nous en serions nous-mêmes possédées sans ce secours qui, en nous faisant réfléchir, nous a appris à tourner nos affections vers des objets qui en soient dignes. Ah! tu me parles de candeur et de simplicité, qualités charmantes et dont on révère encore les noms, mais qui au vrai sont presque généralement bannies; que nous sommes heureuses de pouvoir dire que nous les trouvons dans notre amitié! faut-il encore une fois se surprendre de leur rareté? Est-il possible de conserver l'amour des vertus en s'éloignant de leur auteur? Mais, comme tu le dis fort bien, on ne veut pas conformer ses mœurs à la religion et l'on tâche de l'accommoder à ses mœurs. Que l'état des personnes qui pensent de la sorte est malheureux! Je me les représente marchant dans ce sentier affreux de l'incrédulité, l'audace sur le front, les remords dans le cœur, le trouble et l'inquiétude à l'esprit, toujours dans cette agitation violente, inséparable de leur désolante situation, se plonger de plus en plus dans ces ténèbres qui n'offrent que des horreurs et des angoisses; ils ont beau vouloir croire qu'ils sont heureux, en vain l'imagination veut-elle s'en imposer à elle-même, chaque instant leur fait sentir plus vivement leur malheur. Comparons cet état affligeant à celui dont jouissent ceux qui humblement soumis marchent paisiblement à la clarté ravissante du flambeau de la foi, quelle différence!

Ah, ma bonne amie, si je te possédais que je serais contente! Ma plume en galopant comme elle fait ne peut qu'effleurer mes pensées; hélas, je suis toujours réduite à désirer, j'ai beau goûter le plaisir possible en ton absence, je n'ai pas celui que me procurerait ta présence; cependant la ressource que nous donne la raison est de nous faire trouver jouissance dans le sacrifice de nos désirs, ressource consolante et qu'elle n'offre pas à ceux qui méprisent ses conseils. J'aurais ce me semble bien des choses à te dire, mais il faut me taire nécessairement, bientôt le papier en me manquant me forcerait d'arrêter tout court.

Juste ciel ! comme cette lettre est écrite! Il est vrai qu'elle ne l'a été qu'en courant pour ainsi dire; je l'ai commencée lundi matin et l'ai quittée je ne sais combien de fois, je croyais que jamais je ne pourrais en venir à bout; je ne gardais la plume que cinq ou dix minutes; cela était malgré moi, comme tu penses bien; j'avoue que j'ai besoin de toute ton indulgence pour espérer que tu la liras, car étant quittée et reprise tant de fois il est impossible que les pensées et le style en soient suivis; ce n'est qu'un assemblage de pièces toutes différentes, je l'imagine toujours, car je n'aurai pas la patience de la lire, je puis t'en assurer. Réellement je suis tentée de la jeter au feu, je le ferais si je ne craignais de ne pouvoir en récrire une autre tout de suite; un trop long délai pourrait t'inquiéter. Ainsi je préfère l'intérêt de ta tranquillité à celui de ton agrément et de mon amour-propre. Adieu, je souhaite que ton amitié et la mienne puissent lui donner quelque prix. Hélas, je finis sans t'avoir dit combien je t'aime, mais quand je l'entreprendrais pourrais-je espérer que des paroles en donnassent la plus légère idée ? Tu connais mon cœur et sa capacité. Eh bien regarde et sois assurée que tu en remplis une grande et très grande partie; je t'embrasse et ne cesse d'être ton amie fidèle,

PHLIPON.

Il est aujourd'hui jeudi 18 octobre. Si cela n'est pas terrible! voilà déjà quatre jours que cette lettre est en train, j'avais bonne grâce de te dire en commençant que je te l'enverrais promptement; au reste ce n'est pas par oubli. Adieu encore une fois, je jette ma plume, car elle ne vaut rien; voilà bien du verbiage, bonne patience je te souhaite.

VIII

À SOPHIE[1]. — [29-30 décembre 1770[2].]

Le voici donc enfin arrivé, cet instant si désiré, cet instant heureux où bannissant tout autre soin, je livre entièrement mon cœur au plaisir ravissant de s'épancher dans le tien par une délicieuse effusion de toute sa tendresse! ma raison ne

[1] Archives d'Agy. Visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 41-43.

[2] Une main inconnue a inscrit, sur l'original : «Janvier 1772.» C'est une erreur. Marie Phlipon, à un endroit de sa lettre, s'interrompant d'écrire, dit : «ce 29 décembre»; puis, le lendemain matin : «il est dimanche, j'arrive de la grand'messe». Or c'est en 1770 que le 30 décembre tombe un dimanche. Remarquer d'ailleurs qu'elle reparle de la peinture sur soie, comme dans la lettre précédente. La similitude des écritures est aussi un indice.

s'y oppose pas, l'objet qu'il chérit si tendrement est trop de son goût pour qu'elle veuille t'empêcher de s'abandonner à cet aimable penchant qui ne peut que lui être favorable à elle-même. D'ailleurs elle sait toujours conserver ses droits sur lui; en vain a-t-il désiré avec empressement que le moment qui me vit recevoir ta lettre charmante me vît aussi commencer la réponse, elle a résisté à ses instances séduisantes et l'a même forcé de souffrir que la première fois où ma main prit la plume depuis, ce ne fut pas en ta faveur qu'elle s'employât. Je t'avoue que je mets cette action au nombre de ces victoires et je crois qu'elle mérite bien ce titre; mais voici le tour au sentiment, ah qu'il saura bien en profiter!

Tu rirais de bon cœur si tu me voyais écrire ces lettres de bienséance où l'on est forcé d'employer ces fades compliments que l'usage veut que l'on prononce dans ce temps qu'il a consacré. Je ne suis pas à la première ligne que je meurs d'impatience de voir la dernière; c'est la seule occupation où je n'éprouve pas la rapidité du temps qui, hors de là, me semble s'écouler avec une agilité, une promptitude qui échappe même à la vivacité de la pensée. Nous nous trouvons donc encore en conformité de sentiments sur cet objet: je n'avais pas encore eu occasion de t'en parler, je suis charmée de voir que tu l'éprouves ainsi que moi. J'ai été tentée de croire plus d'une fois que l'astre brillant qui nous éclaire précipitait sa course et que, coulant d'un pas rapide sur le zodiaque, il nous montrait et nous cachait le jour par un mouvement plus prompt et par conséquent plus réitéré (ou bien pour ceux qui croient que c'est la terre qui tourne, qu'elle avait acquis un nouveau degré d'agilité). Mais tout cela est une fantaisie de l'imagination et je crois que le temps a toujours paru court à quiconque a su l'envisager dans la réelle valeur. Rien ne nous prouve mieux la nécessité d'en faire un bon emploi. Hélas! qu'est-ce que la vie même la plus longue? Rien qu'un songe, une ombre qui s'efface. La mort, ainsi qu'un réveil, vient bientôt interrompre l'un et éclairer l'autre. A la lueur de son triste flambeau on aperçoit d'un œil satisfait ou désespéré le bien ou le mal que l'on a fait; pour éprouver de la tranquillité en ce terrible instant, il faut fermer les yeux à ce qui éblouit présentement et les ouvrir par anticipation à la clarté qui les frappera alors. Quelle différence! Cette idée frappante qui semble porter avec elle nécessairement une impression de terreur ne formerait pourtant pas de celui qui s'en occuperait souvent (je ne dis pas toujours, la chose est impossible) un mélancolique rêveur, comme beaucoup se l'imaginent. Ce n'est qu'en la considérant qu'on se familiarise avec, et je soutiens qu'en prenant les choses comme elles doivent l'être, on n'en est ni moins utile ni moins agréable à la société. Au reste, j'ai une restriction à faire: je crois bien qu'il est des personnes sur qui ces impressions feraient un effet moins avantageux et pourraient même produire un dégoût ennuyeux de la vie même, mais c'est que, pour s'occuper d'une telle pensée, il faut être réglé par une raison éclairée et

conduite par des principes qui, faisant l'envisager d'une manière modérée, en fassent aussi retirer le seul fruit utile.

Juste ciel, ma bonne amie, dans quelle profondeur suis-je tombée! cette matière est trop étendue pour une lettre. Je ne fais qu'effleurer mes pensées, je te laisse le soin de les approfondir, de les considérer dans leur étendue, de les comparer avec les tiennes et de m'en dire ton avis. Voilà bien du sérieux; mais je dirai comme toi: c'est sans être triste, je m'en occupe avec satisfaction. Ce n'est pas que la gaîté me déplaise, je suis portée par ce penchant naturel que l'on a à une gaîté douce, à moins que d'être décidément chagrin, mais je suis sérieuse par réflexion et avec plaisir. Lorsque les circonstances ne me portent pas à la gaîté, certain attrait me ramène dans le sérieux, je ne sais trop pourquoi. Adieu pour aujourd'hui, ma bien-aimée: je vais souper. J'ai saisi le premier instant que j'ai trouvé pour goûter le charmant plaisir de t'entretenir. Il faut m'arrêter, avec la triste incertitude de ne le reprendre peut-être plus tard encore que je ne le crois.

Ce 29 décembre.

Me voici, tendre amie, revenue près de toi, résolue d'y demeurer tout le temps qui va s'écouler jusqu'à l'heure du dîner. Ah! quelle aimable occupation, il n'en est point qui ait pour moi plus de charme! oui, c'est la plus agréable que je puisse avoir en ton absence, après celles que demande le devoir. J'ai cependant quelques lettres à écrire, mais tu dois avoir la préférence et mon cœur te la donne avec joie, car tu as su le mettre parfaitement dans tes intérêts. Il est dimanche, j'arrive de la grande messe où j'ai assisté avec ce plaisir pur que l'âme ressent en la présence de son Créateur, de son Dieu et son Père, avec cette satisfaction douce que tu connais si bien et que je ne puis autrement t'exprimer. C'est le repos si doux que tu dépeins admirablement bien et qu'il est impossible de trouver dans les êtres créés pour lesquels le cœur n'est point formé. Ce n'est que dans son principe qu'il peut le goûter; hors de là, tout n'est qu'ennui, amertume, dégoût; les créatures ne lui offrent qu'un vide affreux incapable de satisfaire sa grandeur et de remplir une vaste étendue qui n'a que son auteur au-dessus d'elle, et qui peut seul la remplir. En vain chercherait-il dans toute la nature l'objet le plus capable de le charmer, il n'y trouverait qu'un sujet de douleur et d'ennui s'il ne prête l'oreille à ce langage muet, cette voix éloquente, ce caractère frappant empreint sur chacun d'eux, qui l'invite avec force de s'en servir que pour s'élever comme par autant de degrés vers cet Être suprême, ce souverain Bien qui peut seul lui procurer ce bonheur pour lequel il sent qu'il est formé. Oui, il n'est fait que pour Dieu, c'est une vérité bien satisfaisante. Tu m'en parles dans ta lettre d'une manière charmante; je me tais, car je ne pourrais que répéter ce que tu me dis d'une façon qui ne laisse rien à désirer. Reçois ce doux épanchement que je laisse

écouler dans ton cœur comme une distillation suave des sentiments qui pénètrent le mien; c'est le délice de l'amitié, et il est assurément bien grand et bien digne d'elle. Ah! qu'il est doux d'avoir une amie véritable! que je sens mon bonheur! je le savoure avec la volupté de la réflexion, mais quelle volupté! C'est une douceur sans fiel, un plaisir sans remords, une rose sans épines; c'est une émanation, une extension de celle que l'on goûte dans l'amour de la vérité même, à qui nous rapportons notre sentiment. C'est à présent que nous avons l'une et l'autre une intime conviction de notre mutuelle tendresse. Pour moi, je suis si persuadée de la tienne que c'est à elle que je te renvoie pour connaître celle qui m'anime. Ah! n'espère plus, ma chère amie, augmenter tes possessions: elles ont une étendue à laquelle je ne puis plus ajouter, mais je t'offre cette impossibilité même comme une chose qui doit t'être agréable. C'est là mon présent pour cette nouvelle année où je ratifie de nouveau les droits charmants que ton cœur a sur le mien avec le privilège singulier de ne pouvoir les étendre, privilège qui n'appartient qu'à toi.

Tu m'as prévenue, ma bonne amie, en ce petit devoir d'amitié qui se pratique au renouvellement de l'année. Il est vrai, comme tu dis fort bien, que ce n'est que pour la forme et qu'il nous serait difficile de nous prévenir intérieurement; néanmoins, je me suis reproché ma négligence, s'il faut l'appeler ainsi. Cependant, comme je m'imagine que tu as agi de la sorte avec plaisir, j'en suis charmée pour toi. C'est ainsi que la tendresse fait trouver plus flatteur ce qui l'est pour son amie que si ce l'était pour soi-même.

Tu ne veux donc pas non plus que je t'exhorte à la patience pour mes lettres? Hélas! si je l'ai fait, ce n'est pas que je doutasse de ton amitié, mais c'est que je trouve qu'elles expriment si mal mes sentiments, qu'elles tracent de mes pensées un tableau si confus et si peu clair qu'il me semble nécessaire d'invoquer ton aide pour y suppléer, les pénétrer et les sentir dans toute l'étendue que je le souhaite (*sic*), mais que je ne saurais leur donner. Le sentiment s'imagine n'être pas connu lorsqu'il n'a que des paroles pour se faire entendre; heureusement, j'ai ma ressource en toi-même et c'est là où tu peux l'examiner. De plus, tu vois que j'agis comme comptant sur tes paroles, car ce serait un martyre à souffrir qu'une lettre semblable à lire pour quelqu'un à qui elle déplairait. Je crois que c'est pour toi un plaisir et j'en juge par moi-même. C'était donc par fantaisie que tu as écrit le commencement de la tienne? Vraiment elle est jolie. Ne résiste point à ces aimables caprices, laisse-toi aller à un penchant qui flatte sensiblement ton amie. L'exhortation est un peu intéressée, diras-tu; j'en conviens, mais cet intérêt me fait honneur. N'admires-tu pas comme nous employons notre papier présentement? Nous ne faisions pas comme cela lorsque nous commençâmes à nous écrire. Hélas! nous avons beau faire, nous restons toujours en arrière. Mais tout en cau-

sant le mien s'emplit, et je ne pense pas à te présenter les remerciements de mes chers papa et maman; j'ai cru ne pouvoir mieux les servir qu'en leur lisant ce que tu me dis obligeamment pour eux. Ils y sont on ne peut pas plus sensibles et m'ont chargée de te le faire connaître et de t'offrir, ainsi qu'à ta chère maman, les souhaits heureux et sincères d'une bonne année. Je ne te spécifie rien particulièrement pour ta chère maman, tu connais ce cœur sensible qui t'aime si tendrement et tu sais ce qu'il est capable de ressentir pour une mère que tu chéris. Supplée à ce que je ne puis t'exprimer, je me repose de tout sur toi comme sur une amie qui saura s'en acquitter encore mieux que moi-même.

Je veux encore te parler au sujet de la peinture. Je me suis informée, mais cette personne n'est pas dans la disposition de céder son secret. Je suis donc privée de la satisfaction de te l'apprendre. Je ne veux point te dire comme j'en suis fâchée, tu le devineras aisément. Si la chose avait été possible, j'aurais été bien flattée, car tout ce qui te plaît jusque dans les moindres choses acquiert aussi le droit de me plaire. Depuis que je sais que tu t'occupes au dessin, cet amusement me paraît plus aimable; il y avait bien dix-huit mois que je n'avais manié le crayon[1]! Tu as eu le talent de me le faire reprendre sans m'en parler; je m'occupe avec plaisir et je pense en moi-même: peut-être ma bonne amie fait-elle comme moi présentement. Enfin j'ai la fantaisie de m'amuser de ce qui t'amuse; mais, il faut l'avouer, le dessin me paraissait encore plus charmant depuis qu'il me donnait la perspective [de] ton séjour à Paris pour un peu de temps. Hélas! tu me parles bien raisonnablement, il est vrai. Je m'étais trop flattée, j'avais trop abandonné mon cœur à cette considération et à cette espérance d'un plaisir délicieux. La raison avait trop relâché de ses droits par une molle complaisance. Ah! si mon papier me permettait encore de m'étendre, j'aurais bien des choses à te dire, mais c'est ici même où il faut faire preuve de retenue en restant dans des bornes raisonnables (elles mériteraient peut-être plutôt le nom de bornes forcées). Quoi qu'il en soit, ma bonne amie, reçois en esprit le plus tendre baiser de ta chère amie. Adieu, ne reste pas longtemps sans m'écrire, souviens-toi que c'est mon plus doux plaisir.

Je suis bien contente de notre courrier cette fois-ci. Tu me parlais encore jeudi matin et j'ai reçu ta lettre le lendemain à deux heures[2]. Cette promptitude ne lui est pas ordinaire, ce me semble. Adieu encore une fois, aimable objet de ma

[1] Cf. *Mémoires*, I, 25-26. Cela reporte au milieu de l'année 1769 ses premiers essais en dessin.

[2] Comme on le voit, les lettres d'Amiens à Paris arrivaient en vingt-quatre heures, quand la poste était exacte. Elles partaient d'Amiens à 2 heures après midi et étaient à Paris le lendemain. Par contre, le courrier de Paris partant à 8 heures du matin, les lettres (à moins d'avoir été écrites de très bonne heure) n'arrivaient à Amiens qu'à quarante-huit heures d'intervalle (voir la lettre du 26 novembre 1771).

tendresse; conserve-moi toujours une place dans ce cœur si charmant que je chéris plus que moi-même.

Phlipon.

Pardonne à ma distraction; cette lettre écrite a été tachée, mais comme ce n'est rien de malpropre, je te l'envoie telle qu'elle est, je ne saurais avoir le courage de la recommencer. A la bonne heure, j'écrirais bien encore, mais si c'était une suite, car je ne me lasse pas de t'entretenir. Adieu, mon cœur.

ANNÉE 1771.

IX

À SOPHIE[1]. — 19 février 1771[2].

Hélas! il est bien vrai qu'on n'accomplit guère ses projets; on dresse son plan, on prend ses mesures et souvent un concours imprévu de diverses circonstances vient les détruire et les renverser; cette pensée se justifie par les choses passées et montre ce que l'on doit attendre des futures; je n'en veux faire d'application présente qu'au dessein que j'avais formé hier de répondre dès ce matin à ta lettre charmante; rien ne semblait devoir m'en empêcher et j'ai eu le chagrin de voir ma plume s'employer jusqu'à cette heure pour un tout autre objet que celui que je m'étais proposé; je prétends m'en venger par un ample dédommagement, dont je vais savourer délicieusement tous les charmes, après avoir déchiré sans peine une lettre que j'avais commencé à t'écrire avant la réception de la tienne, où je te marquais un peu d'étonnement sur ton silence qui paraissait bien long à ma tendresse.

«Quoi, disais-je, voilà déjà plus de deux mois qui se sont écoulés sans qu'aucun de leurs jours ait vu mon amie sacrifier en ma faveur quelques rapides instants, dont l'emploi me procurerait une satisfaction si douce.» Ne crois pas cependant que je tirais de là quelque conséquence qui eût blessé la délicatesse de ton sentiment; j'envisageais avec douleur cet espace en quelque sorte perdu, mais mon cœur n'osait t'en accuser, il aurait cru trahir lui-même ses plus vifs intérêts en te faisant des reproches qui lui eussent toujours coûté trop cher; après un tel aveu, je suis bien assurée que jamais tu ne lui en donneras sujet, quand même tu n'en aurais pas déjà pris la résolution, comme je le crois par la persuasion intime où je suis de la réalité et de la sincérité de la tendresse spéciale que tu me portes; cette protestation n'est pas nécessaire pour t'en convaincre, mais, en ne me lassant point de t'aimer, je ne m'ennuie pas non plus de te le dire, avec d'autant plus de plaisir que je sais te procurer par là un des plus doux fruits de retour que tu aimes à goûter.

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 6-8.

[2] La date «9 février» est à la fin ; mais je crois qu'il faudrait lire 19 au lieu de 9, le premier dimanche du carême de 1771, dont la jeune fille va parler un peu plus loin comme déjà passé, étant du 17 février.

Venons-en à ta lettre, où je me hâte d'arriver. Il me paraît que tu as passé le carnaval assez agréablement; j'en suis vraiment charmée; j'ai pris aussi part des petits divertissements de ce temps avec une sobriété qui en a fait pour moi le principal agrément : j'ai été au bal une fois et je ne m'y suis pas ennuyée, parce que je m'y suis occupée d'autre chose que de la danse, dont le bruyant plaisir n'a pas pour moi beaucoup d'attrait; je m'y suis prêtée, sans m'y livrer, de manière à me posséder assez pour goûter la satisfaction de réfléchir au milieu de son tumulte. J'aurais pu y retourner encore, mais, comme la chose était à mon choix, j'ai préféré une douce retraite par goût. Tu vois que le carême ne pouvait pas apporter un grand changement à cette conduite; néanmoins, je l'ai vu arriver avec joie d'autant plus raisonnablement que j'en ai fêté mieux que toi le premier dimanche, où, croyant que tu faisais comme moi, je m'unissais à toi en esprit; tu vois bien que tu n'es pas oubliée dans les occasions importantes. Hé! comment pourrais-je le faire? Je te retrouve toujours de quelque côté que je me tourne; c'est vers toi que mon cœur ramène mon esprit chaque jour, il ne s'en passe pas un seul qui ne soit témoin de mes vœux. C'est surtout dans ces instants où par un sentiment plus vif l'âme semble se rapprocher de plus près de son auteur, que j'offre mes instances, ainsi qu'un enfant qui profite avec empressement d'un favorable regard que daigne jeter sur lui un père plein de bonté, pour lui présenter ses requêtes en faveur d'un frère chéri. Telle est l'union que je désire voir toujours régner entre nous et je ne veux envisager dans tout ce qui te rend si chère à mon cœur qu'une image plus particulièrement ressemblante (et par conséquent plus aimable) de Celui qui doit être aimé par-dessus tout. C'est ainsi, ma bonne amie, qu'en travaillant à perfectionner notre amitié, nous parviendrons à la rendre durable. Eh! quel meilleur moyen pour lui donner une constitution stable que de la faire dériver de Celui qui est immuable par essence? Lorsque l'on veut se désaltérer à longs traits à une fontaine, il faut laisser le vase se remplir et y boire sans le retirer; c'est un vrai moyen pour y trouver toujours de quoi se satisfaire sans craindre d'épuiser la source de cette satisfaction; ce n'est aussi qu'en puisant à la vraie source de l'amitié qu'on en peut jouir d'une intarissable; ma comparaison te paraîtra peut-être plaisante; que veux-tu? si elle n'est pas élégante, elle est naturelle. Il est vrai que ce n'est pas chez moi un grand mérite. Le naturel n'y est pas magnifique, mais c'est avec toi que je goûte la liberté de donner essor à toutes les pensées qui me viennent sans être aucunement gênée. Avec qui pourrais-je mieux le faire? c'est la seule intime confiance qui fasse dépouiller jusqu'à l'ombre de la contrainte; le cœur, ravi d'aise, ne cherche point à assujettir l'esprit sous des règles importunes; tel qu'il soit, il en est parfaitement content, s'il parvient à bien rendre ses sentiments, mais c'est un degré où rarement il atteint et presque toujours il est obligé de s'en reposer sur la pénétration de celle qui l'écoute. Ah!

ma bien-aimée, tu ne me dis pas quand sera-ce que je pourrai m'exprimer près de toi sans le ministère d'une plume vagabonde; ce projet si intéressant est-il donc tout à fait rompu ? Tu me parles du dessein sans m'apprendre l'accomplissement de la pensée qu'il avait faite éclore. Je me doute, hélas ! qu'elle restera sans effet, vu certaine circonstance, mais je suis toujours dans l'incertitude, mes réflexions me font craindre, mon cœur me ramène vers l'espérance et ma raison tâche de me fixer à la résignation. Encore si j'avais vu ton frère, j'aurais fait des informations qui eussent suppléé à ton silence. J'étais sortie lorsqu'il vint apporter ta lettre. Ainsi, c'est une ressource que je n'ai pas eue; à travers du petit chagrin que me donne cette inquiétude, je ne laisse de ressentir certain sentiment de plaisir, parce qu'elle est un sujet qui doit t'engager à m'écrire bientôt et cette pensée flatteuse me dédommage un peu; je te laisse le soin de la réaliser. Malheureusement, tu ne jouis pas comme moi d'un loisir presque continuel, c'est ainsi que j'appelle le libre choix des occupations. Les jours n'en passent pas à mon égard avec moins de rapidité : je lis, je travaille, je rêve, j'écris, et tout à coup arrive l'instant de suspendre ces choses, par un intervalle assez long qu'il faut donner au sommeil; tout bien réfléchi, j'en conclus avec toi que les jours sont trop courts, mais non la vie, dont la longueur se fait sentir par la répétition de tout ce à quoi on l'emploie pour la soutenir, et par l'attente d'une béatitude dont l'acquis doit faire notre principale occupation. En effet chaque chose, telle qu'elle soit, a une destination, et elle n'est utile, estimable, qu'autant qu'elle la remplit. Cette vérité est incontestable, il n'y a personne qui n'en soit pleinement convaincu, et cependant on semble l'oublier dans la chose même qui exige le plus d'attention et d'exactitude. L'homme, la plus excellente des créatures, a nécessairement une destination : la vérité, le sentiment lui disent qu'elle est d'être heureux; la raison, aidée de la foi, lui fait connaître quel est ce bonheur et lui montre le chemin qu'il faut tenir pour y arriver; ce doit donc être là la fin à laquelle il doit rapporter toutes ses actions; néanmoins, il n'est rien de si commun que de voir des personnes persuadées de cette vérité et agir tout comme si elles étaient assurées du contraire. D'où vient cette bizarrerie, ce contraste choquant entre la pensée et l'action? le principe adopté et la conséquence rejetée, si l'un est vrai, l'autre ne peut être fausse, c'est un axiome. Mais je me trompe, ce n'est pas que l'on rejette la conséquence, on s'égare seulement dans le choix des moyens. Sur quoi en faut-il prendre la cause? je n'en vois point d'autre que les passions; l'amour-propre fraye le chemin à toutes les autres; lorsqu'on est parvenu à écouter ses pernicieux conseils on se laisse bientôt entraîner dans ces routes égarées où il déploie toute sa malignité en y faisant éprouver les amertumes de son tyrannique empire, dont il ne fait usage que pour mettre un voile obscur sur le flambeau à la lueur duquel la raison doit toujours marcher pour ne pas

s'égarer. Quel est alors l'état de celui qu'il tient en esclavage? Semblable à un vaisseau qui flotte au gré des vents, il est prêt à chaque instant de se briser contre les écueils dont il est environné; sa raison, telle qu'un pilote aveugle, est incapable de l'en préserver, si, redoublant ses efforts, elle ne brise les chaînes malheureuses qui l'asservissent et déchire le bandeau fatal qui lui cachait cette lumière salutaire de la Foi qu'elle doit toujours suivre.

Quand je m'entretiens avec toi, ma bonne amie, je ne sais pourquoi mes réflexions se tournent toujours vers le bonheur; c'est que ce sentiment nous est si intime et si naturel qu'il n'est pas étonnant que nous nous retrouvions (*sic*) vers lui lorsque nous donnons une pleine liberté à nos pensées. Il faut que je te le dise confidemment, je suis plus heureuse et plus contente que jamais, chaque jour m'éclaire sur les motifs que j'ai de rendre grâces à la Providence. La situation où elle m'a placée me semble de plus en plus avantageuse. Je me trouve dans un certain point de vue où, sans être pressée dans la foule, je suis à portée de voir ce qui s'y passe et d'en faire mon profit. Je puis facilement, dans ma petite retraite, lever ce voile séducteur dont le monde se pare à nos yeux, et le considérer dans le jour de la vérité, à la faveur des réflexions qu'un doux loisir me permet de faire, me servir des différentes leçons qu'il donne à qui sait les apercevoir, pour m'avancer de plus en plus vers le but que je me propose. Tu juges bien qu'en pensant de la sorte on craint plutôt un changement d'état qu'on ne le désire; ainsi, je ne jette point des regards inquiets et ambitieux sur l'avenir, qui puissent troubler la paix de mon cœur. J'aime à te faire part de ma joie, il me semble que j'y ajoute par là un nouveau prix. Mais voici mon papier qui s'est rempli imperceptiblement, il me semble que je n'ai pas encore dit grand'chose; lorsque nous exposons ainsi nos pensées, celles qui se rapportent aux affaires du cœur sont presque les seules qui nous occupent et leur multiplicité et étendue nous fait toujours trouver faible le portrait que nous en avons tracé. Vraiment, il y a bien des gens qui sont autrement occupés sur ce dont tu me parles! Que de raisonnements, de réflexions, de jugements prématurés! on s'étonne, on écoute, on attend, et de tout cela qu'en arrivera-t-il? Tout ce que la Providence a déjà décidé dans ses décrets éternels. En vérité, ma douce amie, lorsque l'on connaît l'histoire, il est des événements qui semblent tout communs, ordinaires, je dirai même presque naturels tant ils sont fréquents; quand avec cela on admet la doctrine de la Providence, on est tout persuadé que les hommes ne sont en sa main toute puissante que des instruments dont elle se sert à son gré pour faire exécuter ses volontés suivant les règles de son éternelle sagesse. Il est bien tard de se mettre à réfléchir sur l'inconstance et l'instabilité des choses humaines, il faut remettre ces réflexions pour une autre fois, le chapitre est assez ample pour mériter d'être traité en commençant; nous pouvons, en le méditant, en conclure la nécessité de s'attacher

à des choses solides et permanentes. Je ne fais que t'exposer légèrement mes pensées, tu leur donneras toute leur étendue; elles ne sont pas nouvelles pour toi.

Je m'arrête tout court, car ma plume pourrait fort bien se rengager inconsidérément dans des réflexions profondes que le papier ne lui permettrait pas de tracer. Tu flattes bien mon amour-propre en me faisant part des sentiments obligeants de ta chère maman, c'est entre tes mains que je remets le soin de la remercier pour moi, de lui témoigner toute ma reconnaissance et tous les autres sentiments dont je me sens pénétrée pour elle. Je crois ne pouvoir mieux faire qu'en te remettant entièrement ce dont tu es à portée de t'acquitter de vive voix et que la tendresse filiale te met dans le cas de faire d'une manière qui réponde dignement à ce que je ressens et ce que je ne puis exprimer; et cela non seulement pour moi, mais encore pour mon cher papa et ma chère maman. Je me décharge de tout sur toi, avec d'autant plus d'assurance que j'ai été fidèle à m'acquitter de toutes choses. c'est encore un témoignage que tu rendras de moi.

Adieu, ma tendre amie, je quitte la plume à regret. Dédommage-moi de la peine que je ressens à me taire si vite, en m'écrivant quand tu le pourras. Je ne veux, pour t'y engager, que te faire penser au plaisir parfait que tes lettres me procurent. N'oublie pas à me dire si tu viendras. Tu me parles de ta vertu élastique, il me semble qu'elle m'est connue, et que je la conçois, mais pas assez parfaitement pour en donner une définition précise. Je te charge de m'en faire l'exposé à ta première, ce me sera une satisfaction de recevoir de tes leçons. Je tâche de multiplier les motifs qui te fassent m'écrire.

Je ne puis en dire davantage, aspire mes sentiments et mes pensées et sois persuadée que tout ce que je pourrais en dire n'en tracerait qu'une bien faible image. Adieu, ma chère bonne amie, je serai toujours ta fidèle

Phlipon.

Ce 9 février 1771, à Paris.

X

À SOPHIE[1]. — 8 mai 1771[2].

Ah! Ma tendre amie, laisse-moi le soin de t'excuser; tu te fais à toi-même des reproches trop violents. C'est blesser mon amitié que de la croire si prompte à

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa de la poste, cachet. — [2] La date est à la fin.

douter de la tienne, ce n'est pas bien connaître la persuasion intime dont tu as su me pénétrer; et c'est me faire presque repentir de me voir la cause des sentiments impétueux qui jettent une sorte de nuage sur la douceur que doit nous procurer notre union réciproque. Il est vrai que s'il était possible de concevoir le sensible plaisir que me donne la réception de tes chères nouvelles, et par conséquent l'amertume de leur privation, il ne faudrait pas d'autres motifs pour t'engager à m'en donner le plus souvent que te le permettent tes occupations. Mais, hélas! je n'espère pas de pouvoir jamais exprimer ce qui ne peut que se sentir. Je l'ai éprouvé mieux que je n'avais encore fait cette dernière fois-ci; c'était hier, sur les dix heures du matin : je vis entrer mon cher père dans la chambre où j'étais tranquillement occupée à travailler : « Voici, me dit-il, un déjeuner que je t'apporte », en me présentant ton aimable lettre; mon cœur, étonné que tu vins le surprendre et faire résonner les doux accents du sentiment dans un instant où les regards de son esprit n'étaient pas fixés sur toi, n'en éprouva qu'une sensation d'autant plus vive qu'elle était moins prévue; mes sens restèrent comme suspendus et ce fut par des larmes, dont j'aurais voulu t'arroser, que je répondis pour lors aux expressions vives et touchantes dont tu te sers pour me peindre les différentes pensées qui t'agitent. Il me semblait qu'en ce moment mon âme acquérait une nouvelle capacité pour mieux sentir toute la vivacité d'une tendresse animée par la vue délicieuse de celle dont tu es pénétrée pour moi et que tu me représentes par des couleurs si frappantes. Je compris alors quelles délices me procurerait notre réunion, délices dont la légitimité en fait regretter davantage la suppression. Mais, ma chère amie, élevons-nous au-dessus de nous-mêmes par un effort généreux. Ce qui serait, dans ceux qui n'admettent qu'un destin aveugle, une sensibilité louable, devient une faiblesse en nous qui reconnaissons une sage et bienfaisante Providence aussi bien dans les différents événements particuliers de la vie que dans ceux qui meuvent tout ce vaste univers. Nées dans le sein d'une religion divine, allons puiser dans cette source féconde des adoucissements et des remèdes contre les chagrins qui viennent empoisonner notre bonheur; par elle, nous apprendrons à regarder dans l'Etre suprême un père plein de bonté, dont la tendresse pour ses enfants dirige toutes ses opérations, où il cherche toujours notre plus grand avantage; nous gémissons d'une séparation qui nous semble dure, il nous semble que, réunies, par notre commune présence nous trouverions l'une dans l'autre des secours plus efficaces et des encouragements plus grands pour nous avancer dans cet heureux sentier de la vertu où le désir mutuel d'entrer a formé notre union, qui paraît y semer des fleurs sous nos pas. Mais que serait-ce si jamais nous ne nous fussions connues? non seulement nous fussions demeurées privées des charmes flatteurs que nous a procurés jusqu'ici notre amitié, peut-être aurions-nous encore le malheur d'ignorer qu'il en existât de semblables. C'est donc

une grâce que nous a faite cette aimable Providence, que nous devons craindre de ne pas reconnaître assez en allant nous attrister de la privation des biens dont elle nous interdit la jouissance plutôt que de faire un usage raisonnable de ce qu'elle nous présente. Ce n'est pas tout encore : pénétrons plus avant à l'aide du flambeau de la foi, nous découvrirons dans ses desseins de quoi admirer et remercier; elle lit jusqu'au fond de nos cœurs; elle en découvre les replis les plus cachés et les plus secrets; peut-être voit-elle que, dans ce désir impétueux de nous voir, nous recherchons plutôt notre propre satisfaction que des soutiens effectifs pour l'accomplissement de ses volontés; sa conduite semble nous dire qu'elle exige de nous un sentiment plus pur, plus noble et plus digne des bienfaits qu'elle nous prodigue; elle veut nous faire sentir que, comme elle est notre centre et doit être l'unique objet de nos vœux, de nos démarches, de nos desseins, la fin à laquelle toutes nos actions et tout notre être doivent se rapporter, elle est aussi l'unique appui que nous devions chercher et le seul sur lequel nous devions nous confier, au préjudice de toutes les créatures qui, lorsqu'elles nous aident, ne sont que les organes de sa miséricorde; qu'ainsi, lorsqu'elle juge à propos de nous en destituer, nous devons adorer ses décrets, nous y soumettre avec respect et même avec joie, car. si son amour doit dominer sur tout autre, il s'en suit nécessairement que ses volontés doivent être la règle immuable des nôtres, puisque ce sont celles de la sagesse éternelle et incréée et que leur accomplissement doit nous faire plaisir quand même la nature en souffrirait, il est doux de souffrir pour ce que l'on aime; si sa sensibilité nous force à verser quelques pleurs, il veut bien compatir à nos faiblesses en les recevant dans son sein, pourvu que ce soit celles d'un enfant soumis qui ne fait que payer rapidement un tribut à la nature, et non pas d'un rebelle qui s'agite et se désespère. Que de vérités consolantes! pourrions-nous être si aveugles que de ne pas nous en servir? Courage! plus le sacrifice des sentiments naturels coûte cher à des cœurs encore peu avancés dans ces routes sublimes, plus ils sont dignes de celui qui les exige, parce que plus il demande d'amour et de générosité. Quel objet en mérite davantage? Si dans une amie nous trouvons tant de motifs raisonnables et pressants qui nous engagent et nous forcent en quelque façon de lui donner notre estime et notre tendresse, quels sont ceux que nous trouverons en lui? Ce qui nous paraît si aimable n'est qu'un bien faible écoulement de cette source de toute amabilité; c'est un être que sa puissance a tiré du néant et que sa bonté s'est plu à revêtir de quelques légers rayons de sa divinité, obscurcie hélas! trop souvent par mille imperfections. Heureuses si nous savons nous servir de ce qu'ils ont d'estimable pour nous élever comme par autant [de] degrés vers leur inestimable auteur; ce sera les employer à leur véritable usage, et nous y trouverons notre bonheur, c'est le seul digne que nous puissions faire de cette foule d'êtres mêmes inanimés; ils portent tous empreint le caractère

de puissance[1]. . . . . et de bonté de celui qui les a formés, distribués, destinés suivant . . . . . sa Providence vraiment paternelle, tous parlent un langage muet . . . . . à qui sait l'écouter, qui invitent à porter nos hommages et les présenter . . . . . nos sentiments à celui qui nous en a donné le principe, qui . . . . . satisfaire pleinement, et à qui nous devons être un jour réunis . . . . . jamais plus séparés, beau sujet de réfléchir, de . . . . . de pénétrer de la plus vive reconnaissance, et d'aimer . . . . . une paisible médiocrité, qui favorise ce doux loisir nécessaire pour s'en occuper. Arrêtons-nous; bientôt le papier ne me permettra plus d'étendre mes réflexions et d'exprimer mes sentiments. Ah! quelle douceur je trouve à épancher ainsi mon cœur dans le tien! Une douce impulsion m'y entraîne, je m'y laisse aller sans peine et sans remords; la raison, la vertu ne me désapprouvent pas. Qui pourrai-je craindre avec ces deux mentors? ils ne sauraient m'égarer puisqu'ils prennent eux-mêmes un guide supérieur. Je te laisse dans ces pensées profondes, où je me suis trouvée presque insensiblement; je ne sais si j'ai répondu bien exactement à ta lettre, je suis encore loin du but que je m'étais proposé. Je serais satisfaite si je suis parvenue à te tracer mes idées, à te faire connaître plus que jamais ma sincère tendresse et les bornes ou plutôt l'étendue qu'il me paraît que nous devons lui donner. Communique-moi, quand le temps te le permettra, tes sentiments, voilà le plaisir le plus sensible que tu puisses me donner, et puisque tes lettres sont la seule voie que l'absence nous permette d'employer, jouissons avec sagesse de ce qui nous est présenté; je dis avec sagesse, car malgré toutes les douceurs que ce mets me procure, je serais fâchée que tu sacrifiât (*sic*) à me le préparer des instants dont tu trouverais à faire un meilleur usage, et, en amie tendre, mais généreuse, je ne veux que ceux que tu ne pourras mieux employer. De cette privation je fais un sacrifice à la raison. Adieu, ma bien-aimée, gardemoi fidèlement cette portion de tendresse dont je suis jalouse et de cette manière qui ne fait envisager dans ce que l'on aime qu'un objet encore bien plus aimable, je me croirais trop heureuse si je puis ainsi contribuer un peu à ton bonheur.

Philipon, ta véritable amie.

Ce jourd'hui mercredi, 8 mai 1771.

[1] Mots rongés.

XI

À SOPHIE[1]. — 7 juin 1771[2].

J'ai quelques moments dont je puis disposer, sans rien troubler dans l'ordre de mes occupations. Pourrais-je ne pas les employer en ta faveur? Tout me ramène près de toi. Tout m'y promet des charmes, mon cœur vole rapidement vers un plaisir approuvé par la raison et la vertu, assuré d'y trouver une douceur qui ne sera jamais empoisonnée par les regrets. Tranquille dans une paisible retraite, faisant abstraction de tout autre objet, c'est de toi dont je m'occupe, c'est à toi que je parle dans le secret de l'âme en t'exprimant mes sentiments, en t'exposant mes pensées; tu prêtes à ma voix une oreille attentive; toujours unies de cœur et l'étant plus particulièrement d'esprit en cet instant, nous portons mutuellement nos regards sur les choses qui peuvent servir à notre bonheur, à notre instruction, nous communiquant nos réflexions réciproques et recueillant ainsi les fruits de notre aimable union. Je me trouve rappelée vers ta dernière lettre (à laquelle je n'ai pas fort exactement répondu) par une lecture que je viens de faire du *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, où il présente avec la suite des temps et des empires celle de la religion; traité de la manière la plus satisfaisante, il semble s'élever au-dessus de lui-même par cette noble simplicité si digne de la majesté de son sujet, mais, tel que soit le mérite éminent de cet auteur, c'est le sujet même qui attire mon admiration et qui seul est digne de la posséder toute entière, il offre conviction pour l'esprit et consolation pour le cœur.

Que sommes-nous lorsque, privés des lumières de la révélation, nous voulons jeter les yeux vers ce qui nous environne? Aveugles, ignorants, nous tombons dans des lueurs qui en ne nous laissant que des doutes ne satisfont jamais cet amour de la vérité dont nous nous sentons émus. L'univers est un spectacle qui nous éblouit, les beautés sans nombre de toute la nature nous enchantent, mais elles piquent encore davantage notre curiosité, nous y découvrons un caractère qui annonce quelque chose de supérieur; arrivés à ce point par la seule raison, bientôt nous allons nous égarer s'il ne vient à notre aide un puissant secours. Car enfin qu'est-ce que c'est cette supériorité qui nous surprend dans les choses différentes que nos sens aperçoivent? ont-elles été faites, se sont-elles produites d'elles-mêmes? mais elles n'étaient donc rien, et comment rien peut-il devenir quelque chose? si on les a faites, quel est leur auteur, quelle est sa nature, sa substance? Ici l'homme

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa de la poste, cachet. — [2] La date est à la fin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

s'égare de plus en plus, et ce sera encore pis s'il jette un regard sur lui-même. Quel assemblage de vices et de vertus, de grandeurs et de bassesse! Qui est-il? D'où vient-il? Où va-t-il? Un sentiment intérieur lui dit qu'il est né pour quelque chose de grand, il se sent destiné pour un autre sort que le présent, l'ardent désir d'être heureux lui crie qu'il est fait pour l'être, et l'étendue, la vivacité de ce désir l'assure qu'il ne doit pas se borner à ces instants rapides d'une vie passagère que la mort vient si tôt lui enlever; cependant elle détruit en lui ce qui est visible. Y a-t-il donc une portion de lui-même qui subsistera encore? Que deviendra cette portion? En vain son esprit s'épuise; incertain sur ce qu'il est, sur ce qu'il sera, il reste en proie à d'affreuses perplexités ou se forge des idées qui l'amusent sans le satisfaire et ne servent qu'à donner à celui qui est éclairé la preuve complète de l'aveuglement humain, dont tous les siècles nous fournissent l'exemple. Mais qu'il écoute le sublime Moïse : il vient lui découvrir que tout ce vaste univers est l'ouvrage d'un Être suprême tout-puissant, qui l'a fait par sa parole; saint par sa nature, seul digne de punir le vice, de récompenser la vertu, grand, indivisible, éternel, immense, immuable, incapable de changement et de fin, un en trois personnes, dont l'homme est la créature, seule formée à son image et à sa ressemblance, composé d'un corps formé de la terre et d'une âme qui est esprit, intelligence, capable de connaître et de penser, ayant la Divinité pour principe, ne pouvant trouver qu'en elle le bonheur pour lequel elle se sent créée et devant s'unir éternellement avec elle, comme à sa dernière fin. Quelle religion que celle qui nous donne de la divinité des idées si pures! le Dieu des Hébreux et des Chrétiens est bien différent de ceux des païens, remplis de vices, et de ce premier moteur que les philosophes ont conçu, qu'ils ont supposé trouvant une matière existante par elle-même, qu'il n'avait eu qu'à façonner comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par sa matière et des dispositions qu'il n'a point faites, sans pouvoir comprendre que, si cette matière existait par elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère et que si Dieu est tout-puissant il a pu la produire. Ce que l'Écriture nous apprend de la création de l'homme est encore plus admirable jusqu'ici : Dieu commande que la lumière soit, que le firmament s'étende au milieu des eaux, que les eaux se séparent du firmament et ainsi des autres créatures; mais lorsqu'il s'agit de créer l'homme, ce n'est plus cette parole impérieuse, c'est une parole plus douce et non moins efficace : faisons l'homme à notre image, faisons, dit Dieu; il tient conseil en lui-même, il parle à un autre lui-même, la Trinité se déclare pour la première fois à la création de l'homme qui devait en être l'image (ce mystère reste enveloppé jusqu'à la venue de celui qui devait être la lumière du monde). Dieu se devait à lui-même de rendre heureuse son image, il place l'homme dans un lieu de délices, une compagne lui est donnée, mais bientôt sa désobéissance lui attire un juste châtiment;

sa postérité est maudite en sa personne; mais en même temps que la justice éclate, la miséricorde promet un rédempteur; nous voyons ici le développement de cette énigme que nous présentait notre intérieur; semblable à un vaste et superbe édifice dont on n'aperçoit plus la grandeur que par des ruines, ainsi l'homme retient de la noblesse de sa première origine ces beaux sentiments, ces belles semences de vertus, gâtées, détruites dans leurs cœurs par la faute de son premier père, qui les lui transmet ainsi corrompues. Nous voyons après la terre ensevelie sous les eaux pour punir ces criminels habitants; un juste trouve grâce devant le Seigneur qui le conserve pour la repeupler de nouveau; il devient le père d'un peuple nombreux, parmi lequel Dieu s'en choisit un par une élection particulière, il contracte avec lui une alliance, il lui donne des lois pour préparer les voies à celles qu'il devait un jour apporter lui-même en la personne de son fils unique. Rien n'est plus satisfaisant que de suivre l'histoire du peuple de Dieu, on le voit puni ou récompensé suivant ses actions. La justice et la bonté de l'Être suprême se manifeste ouvertement, il envoie des hommes inspirés de son esprit qui prédisent les différents événements et marquent le temps prédit où doit arriver le Messie. Les oracles se répandent avec abondance dans ce temps où Dieu allait les faire cesser; c'était cinq cents ans avant la venue de son fils, comme pour donner ce silence à sa majesté et tenir les esprits en attente. Les temps s'accomplissent; le Sauveur tant promis et si désiré arrive et vient établir cette religion sainte que nous voyons aussi ancienne que le monde, à l'établissement miraculeux de laquelle notre esprit est amené par degrés. Les merveilles de la création et de la conduite du souverain Être sur le peuple qu'il s'était élu ne sont rien en comparaison de son institution ou du moins en sont les préparations, et, quand on est de bonne foi, on est forcé de reconnaître sa divinité; car, outre cette chaîne d'événements admirables qui nous conduisent à son établissement et nous découvrent les secrets de la Providence, eût-il jamais été possible qu'un tel système de religion fût formé par l'esprit humain? aurait-il été nous montrer toutes les perfections infinies de la Divinité éclatantes sur une croix d'une manière invisible à nos sens, aurait-il été chercher le bonheur dans le détachement des biens créés, dans la mortification des sentiments inhérents à la nature, dans la pratique des vertus qui lui répugnent davantage? Aussi ceux qui le traitent de folie n'en jugent que par ignorance ou par passion : par ignorance, parce que, les mystères qui en sont le fondement n'étant pas compréhensibles à leur raison, ils ne veulent pas les croire, comme s'il n'était pas fou à la raison même de vouloir comprendre ce qui est au-dessus d'elle, et parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine d'examiner que nous la tenons de la révélation, dont ils sont pourtant forcés d'admettre la nécessité. Car s'il est vrai que Dieu ne peut être bien servi qu'autant qu'il l'est comme il veut, il s'ensuit qu'il doit nous le faire connaître pour que nous puissions le

savoir; et le plus souvent enfin, parce que l'on ne veut pas y conformer ses mœurs, on se forge un système ou même plusieurs dont on change successivement pour mettre une certaine union entre la pensée et l'action; quelquefois on révoque tout en doute pour éviter de se rendre à l'évidence, qui devient trop palpable et dont eux-mêmes deviennent une nouvelle preuve sans y penser, ainsi que ce peuple incrédule, autrefois si favorisé, qui demeure depuis près de dix-huit siècles sans lois, sans roi, sans sacrifices, sans autels, errant par tout l'univers chez différentes nations sans être néanmoins mêlé avec aucune d'elles et sans faire pourtant aucun corps de peuple, portant toutes les marques de la justice divine par une punition inouïe jusqu'alors, pour un crime qui l'était aussi, et vérifiant la vérité d'une religion dont leur état fait foi : mais si nous trouvons de quoi convaincre notre esprit en parcourant les fastes de l'univers, nous ne trouverons pas moins, dans la réalité de ce qu'il nous prouve, des consolations pour le cœur; nous apprenons ce que nous sommes, ce que nous devons faire, ce qui nous attend; non seulement on nous montre le vrai bonheur dont nous sentons si bien la nécessité, mais encore on nous enseigne le chemin qui doit nous y mener et nous aider à le faire. Un sujet si intéressant par lui-même, qui nous touche de si près, me le devient encore davantage, s'il était possible, en m'en entretenant avec toi, mais une simple lettre ne me permet pas de m'étendre plus loin; je sens dans cet instant de quelle douceur me comblerait ta présence. J'ai vu ton frère il y a peu de temps; je lui ai parlé de ton voyage; tu penses bien ce qu'il m'a répondu, hélas! Quand sera-ce donc que je te verrai? Cette joie prématurée que je m'étais faite est donc vaine?.... Ah! ma bonne amie, que viens-je de dire? ne m'écoute pas, détourne avec moi tes regards de dessus un objet qui les attriste pour les élever plus haut! Mon Dieu, quelle est notre folie lorsque nous nous abandonnons aux sentiments trop naturels qui ne sont pas dirigés par votre volonté à laquelle nous devons toujours adhérer! Bientôt nous abusons de vos dons et tournons en chagrin, en amertume, ce qui ne nous est donné que pour notre bonheur; c'est bien une nécessité de veiller sans cesse aux mouvements même les plus intimes de notre cœur pour l'empêcher de s'abandonner à ceux qui, en l'égarant, l'exposeraient à se perdre; c'est un enfant qu'il faut tenir à la lisière, sans jamais le quitter. Adieu, ma tendre amie, je ne te demande pas une réponse, je pense bien que si tu as quelques instants tu les donneras à celle dont tu es et tu seras toujours l'amie la plus chérie et la plus véritablement aimée.

PHLIPON.

A Paris, ce 7 juin 1771.

N'oublie pas de présenter à ta chère maman mes respectueuses amitiés. Je te demanderai volontiers des nouvelles du couvent; il y a un temps infini que je n'y

ai écrit; je n'ai pas plutôt des moments que c'est à toi que je les donne, n'es-tu pas bien glorieuse d'une telle faveur? Vraiment, si elle n'a pas par elle-même une grande valeur, elle vient toujours d'une bien grande tendresse.

XII

À SOPHIE[1]. — 12 juin 1771[2].

Si le sentiment se manifeste quelques fois avec une vivacité qui ne lui est pas ordinaire, c'est sans doute dans ces instants touchants tels que nous les rend ta situation présente[3], mais il doit produire en nous des effets dignes de l'amitié qui nous unit; je viens, ma chère amie, je viens partager avec toi, non une douleur qui peut à la vérité échapper rapidement à la nature, mais les motifs de consolation, que présente à un cœur chrétien une religion à qui seule il appartient de faire des heureux, malgré les différents événements qu'il plaît à la Providence de nous faire essuyer. Élevée dans son sein depuis longtemps, tu as le bonheur de goûter ses maximes. Elles t'ont appris à apprécier les choses selon leur valeur réelle, en les envisageant de cette manière qui les fait rapporter à ce divin objet qu'elles nous présentent comme le seul digne de posséder un cœur qu'il a formé et dont les volontés doivent être la règle unique des nôtres; en suivant ce principe, nous n'aurons pas de peine à nous conformer aux décisions d'un Père tendre que l'amour fait agir lors même que la main paraît s'appesantir sur la trop sensible nature. En la privant des agréments qui la flattent, il veut nous apprendre à ne faire cas que de ce qui peut nous mener vers lui et à ne compter sur aucun secours humain pour entrer dans l'état qu'il nous destine; mais que dis-je? ma bonne amie, tu es pénétrée de ces sentiments; entièrement résignée, tu attends ses arrêts avec un cœur soumis et tendre. Que cet état me charme! Souffre que l'amitié verse dans ton sein des larmes de joie à la vue des dispositions dont la divine bonté te gratifie; ce sont des faveurs inappréciables, qui doivent être reçues avec reconnaissance et, si nos cœurs s'unirent jamais pour se porter mutuellement à la vertu, ils doivent le faire avec plus d'ardeur que jamais dans un heureux moment où la foi nous découvre l'aimable Providence répandant sur nous ses bienfaits avec une nouvelle profusion; je dis sur nous, car toi et moi n'est-ce pas la même chose? ramenons donc notre union à sa véritable fin en ne nous en

(1) Archives d'Agy. Visa, cachet.

(2) La date est à la fin.

(3) Sophie était malade de la petite vérole. Voir les lettres suivantes.

servant que pour nous élever vers celui qui doit être l'unique objet de notre amour et de nos désirs. Allons puiser dans son sein les véritables douceurs. C'est là le point de notre réunion.

Adieu, ma tendre amie, je suis bien sensible aux tendres soins que tu as pris pour me prévenir si doucement sur ce que tu me disais être une indisposition; tu vois que je sais tout, ne prends point d'inquiétude de celle que tu pourrais me supposer; avec un cœur si dégagé, un esprit si paisible je trouve ton état plutôt digne d'envie que de pitié; va lire dans ce cœur mes sentiments pour toi, je ne trouve pas d'exposition plus fidèle, adieu je suis toute à toi pour la vie.

Phlipon.

Ce 12 juin 1771.

Je me tais, je ne veux pas te fatiguer par une lettre trop longue. Il t'en est parvenu une le même jour que j'ai reçu la tienne. Je t'embrasse tendrement.

XIII.

À SOPHIE [1]. — 8 juillet 1771 [2].

Que tu émouves (*sic*) vivement mon cœur, ma tendre amie, et que tu lui fais ressentir de douceurs! Si la réception de tes lettres est pour moi en ton absence le plaisir auquel je suis plus sensible, combien me le devient-il davantage par les circonstances présentes! qu'il est touchant et vif! Je m'y livre sans réserve, oui, je puis jouir encore de cette amie charmante qui remplit mes jours d'une joie si suave en embellissant leur cours des agréments que sème sa tendresse, dont la possession m'est si précieuse; car si la seule crainte de la privation produit une amertume si grande, une douleur si violente, que serait-ce que la privation elle-même, et si ce n'est que par elle que l'on peut juger du prix de la jouissance, quelle idée éminente puis-je avoir de sa valeur qui ne soit encore au-dessous du vrai? Puisque l'appréhension d'en être privée fut si prodigieuse, tremblante sur ta vie, il semblait qu'en la perdant tu m'allais ravir au moins une partie de la mienne; rassurée par l'éloignement de cet événement le plus triste qui me puisse frapper après celui qui enlèverait les auteurs de mes jours, tu en es plus chère à mon cœur, qui envisage en toi le prix de ses larmes et de ses plus tendres soupirs,

[1] Archives d'Agy. Visa de la poste, cachet. — [2] La date est à la fin.

joint à tant de titres qui t'avaient déjà acquis une portion de lui-même. Ah! que je m'exprime mal, si je ne te donne pas l'idée de l'amitié la plus parfaite en elle-même, en ses motifs et en sa fin; laisse une libre carrière à ton esprit, pense hardiment tout ce qu'il te sera possible d'imaginer de plus grand et crois encore que tu ne te représentes pas tout. Je m'abuserais moi-même si je croyais pouvoir en faire une peinture qui eût quelque proportion avec la réalité, mais à cela même je me plais; je trouve, à t'aimer d'un surcroît que tu ne peux connaître, une générosité qui me flatte et me satisfait; contente de te persuader que tu es aimée autant qu'il est possible de l'être, je me réserve l'étendue de la possibilité qui, étant infinie et inexplicable, m'arrêterait tout court, si je voulais chercher des termes qui l'exposassent au naturel; évitant ces vaines recherches, je veux goûter tranquillement les doux fruits d'un sentiment aussi paisible qu'animé, et qui fera notre bonheur si nous savons en faire usage. Tu regrettes, ma douce amie, de perdre l'occasion de me connaître plus entièrement; hélas! je ne sens que trop ce que je perds aussi rapport à toi. Tel est le faible des choses qui tiennent à l'humanité, toujours la peine se trouve attachée à l'allégresse et la tristesse loge chez le plaisir; mais si nous pouvions découvrir la cause de cette sorte d'union de choses naturellement opposées qui nous est si fatale, peut-être que cette connaissance nous servirait à la détruire; j'entends pour ce qui nous regarde, non pas même généralement, mais principalement pour ce fait particulier.

Me voici arrivée par la chaîne des pensées à une espèce de dissertation d'assez grande conséquence, aide-toi de ton esprit pour me comprendre et supplée à mon insuffisance. Il s'agit d'examiner d'où vient que dans la possession des choses les plus satisfaisantes on y rencontre presque toujours des sujets qui empêchent d'en savourer la douceur ou qui y jettent de l'amertume. Est-ce un défaut nécessaire de la nature de la chose? Dans ce cas, la vraie science consisterait à choisir celle qui serait incapable de s'altérer par l'union de son opposé; ou est-ce un défaut procédant des dispositions du possesseur, pour lors il serait question de les corriger si elles étaient susceptibles de l'être; le résultat de ces considérations est intéressant puisqu'il ramène au bonheur, à cet état pour lequel nous sommes tous faits. Il est des vrais plaisirs sans doute; le bien-être auquel nous nous sentons destinés nous l'assure, mais il en est de faux et nous en faisons quelques fois l'expérience; je parle en général : le tout est de savoir les distinguer; les premiers sont ceux qui, mettant l'âme dans son état naturel, la dilatent, la réjouissent, la font jouir d'une paix sensible, accompagnée de douceurs intimes et d'une tranquillité charmante où elle se repose comme dans son centre. Les autres, au contraire, l'arrachent de cet état heureux, l'agitent violemment et sous des dehors agréables cachent de vrais chagrins qui lui sont autant de bourreaux. A ces différents portraits on reconnaît aisément ceux dont la vertu est la mère de ceux

qui naissent des passions; il s'en suivra donc que ce n'est que de ceux-là dont on doit faire choix lorsque l'on veut goûter les joies réelles; mais de ce nombre il en est encore qui se trouvent mélangés d'amertumes, ce défaut vient alors des dispositions du possesseur, et il est à croire que c'est cela qui nous fait trouver dans la jouissance d'une amitié sincère et vertueuse un motif continuel de douleur par notre éloignement. Cependant j'envisage, ce me semble, une autre cause : nous devons être heureux; il ne faut pas d'argument pour prouver ce que chacun porte écrit intérieurement; ce n'est que la vertu qui peut nous le rendre; c'est un axiome également; mais puisque la félicité est la perfection de l'être dans la jouissance de celui de qui il a reçu (*sic*), il n'est pas possible d'être parfaitement heureux dès cette vie, où l'on n'atteint pas cette perfection. Au moins il n'y en a pas d'exemple, et c'est une preuve palpable, toujours existante, de la nécessité d'une autre vie. L'homme innocent, sorti des mains de son Créateur, eût joui sans interruption de ce bonheur si par son crime il n'eût renoncé à cet avantage qu'il ne peut plus regagner que par un travail laborieux durant le nombre de jours qu'il a à passer sur la terre. Il suit donc de tout ceci qu'il n'est pas possible de vivre sans avoir quelque peine, si légère puisse-t-elle être; nous n'en serons pas tout à fait exempts, c'est au même sentiment qui nous fait jouir des vrais plaisirs à adoucir les petits chagrins inséparables de l'humanité, étant les suites nécessaires de sa dégradation originelle. Ramenons les choses à notre utilité, faisons usage de cette belle philosophie dans l'occasion présente : nourries dans le sein d'une religion divine, nous avons appris par elle à connaître le vrai bonheur, nous en avons fait une heureuse expérience qui tous les jours s'étend; unies par un sentiment vertueux, nous trouvons à chaque instant de nouveaux agréments, et la peine d'être séparées est presque la seule que nous ressentions dans notre état; elle est bien sensible, il est vrai, mais si il est si doux d'avoir une amie qu'on ne puisse supporter son absence sans peine, il est donc bien satisfaisant d'en avoir une. Pourquoi troubler cette joie? le commerce de lettres ne nous est pas interdit, profitons de ce seul moyen qui nous est donné, puisqu'il n'est pas possible de vivre sans quelque affliction, acceptons avec douceur celle que nous procure une satisfaction dont la jouissance nous est chère. Mais je te fatigue..... arrête, ma bonne amie, ménage ta vue, je te quitte aujourd'hui, c'est pour revenir demain causer encore un peu.

Il est huit heures du soir, j'ai commencé cette lettre ce matin, je viens la finir, celle-ci sera encore un peu embrouillée; je suis trop animée, les pensées agitées par le sentiment se présentent avec trop de vivacité pour me permettre de te les rendre avec justesse; sois indulgente pour ton amie, mais que dis-je? tu m'en as déjà donné des preuves; aussi, c'est en m'appuyant sur ce motif que je laisse courir librement ma plume; elle abuse un peu de cette licence, son étourderie

l'égare quelques fois, il faut lui pardonner, elle se défend et se rejette sur le cœur qu'elle accuse de la trop presser; que faire? le plus sûr est d'excuser celui qui est emporté par l'impétuosité de la tendresse; c'est dans l'espérance que tu reprendras haleine en me lisant que je babille si longtemps. Voilà beaucoup de paroles, hélas! qu'ai-je dit? Suis-je parvenue seulement à te dire combien je t'aime, ce serait folie d'y prétendre; d'ailleurs, nous n'en sommes plus là; mutuellement persuadées de nos sentiments réciproques, il n'est pas nécessaire de nous épuiser à le répéter, il est plus à propos de nous entretenir utilement. Mais que cette voix intérieure est forte! elle rompt violemment les digues que l'on veut opposer à son passage, pour faire entendre ses accents vifs et perçants, surtout dans ces nouveaux transports qu'excite la circonstance actuelle. Plus paisible une autre fois, je t'écrirai d'un sens plus rassis, mais aujourd'hui contente-toi des caresses peut-être un peu accablantes du cœur le plus aimant qui fut jamais; adieu, ma bonne amie, que j'appelle le prix de mes larmes; non que je croie que c'est à elles que tu es due, je dis par application. Adieu, songe que tu ménages ma santé en conservant la tienne. Bon Dieu ! tu m'as écrit une trop longue lettre, ce n'est pas cela que je demande de toi à présent, j'ai si peur de t'occasionner quelque indisposition, laisse-moi causer, ne t'embarrasse pas de répondre à tous mes verbiages, je le fais à mon aise, je ne crains point de me fatiguer la tête; cependant je n'y vois goutte, le soleil est déjà sous l'horizon, la nuit qui s'avance à grands pas ne me permet plus de distinguer ce que j'écris, tu n'aurais pas de peine à le voir, ainsi que moi qui n'ai pas besoin du jour pour lire dans toutes les parties de mon âme les sentiments dont est pénétrée pour toi la plus tendre de tes amies.

PHLIPON.

Ce 8 juillet 1771.

XIV

À SOPHIE [1]. — Mercredi, 31 juillet 1771 [2].

Émue d'une tendre inquiétude, n'ayant pas reçu de tes chères nouvelles depuis celles que tu m'avais données toi-même, je me proposais depuis quelque temps de t'en demander; une santé renaissante, susceptible par cette raison des plus légères influences, suffisait pour agiter une amie dont l'âme naturellement sensible semble la devenir pour toi à un degré incompréhensible; me trouvant enfin délivrée des obstacles qui jusqu'à ce jour avaient retenu ma plume, je lui donnais une libre carrière lorsque la réception de ta lettre délicieuse est venue l'arrêter au milieu

[1] Archives d'Agy. Visa de la poste, cachet. — [2] La date est à la fin.

de sa course et lui désigner un autre chemin; je l'y conduis avec joie, mais non sans l'embarras de t'exprimer les sentiments que tu excites dans mon cœur; tu m'assures que je te persuade, et moi je te redis sans cesse que le langage est trop faible pour te déployer son étendue et sa tendresse, mais que m'importe? tu en connais assez pour savoir que tu es aimée autant qu'il est possible de l'être; le surplus qui échappe à la pénétration de tout autre que de celle qui le ressent est une récompense que mon amitié porte avec elle et dont elle repaît sa générosité; je ne dis pas le surplus de la possibilité, mais celui de son étendue, connue seulement de celle qui la possède. Aussi, ma chère amie, les charmes de la vertu et de l'amitié sont les seuls auxquels je sois sensible; ils ont le droit de me plaire exclusivement à tout autre; ils me possèdent entièrement et ne me laissent que de l'indifférence et du dégoût à disposer en faveur de ce qui n'est point assaisonné de leur suavité; uniquement touchée de leur beauté, je mets mon bonheur à en jouir et je le trouve malgré le dépit de ce qui fait effort pour s'y opposer; car tel est le sort de l'humanité depuis sa dégradation originelle, que le caractère né avec les inclinations les plus portées à la vertu rencontre à vaincre en lui-même des obstacles qui s'opposent à sa pratique. La culture de son propre fonds (qui depuis sa chute est fécond en épines) est le principal travail auquel elle a été condamnée et celui dont elle doit s'occuper principalement, non seulement pour en arracher les ronces, mais pour semer et faire croître des choses dont elle puisse recueillir le fruit en son temps. Il faut l'avouer, la bonté du Créateur se manifeste jusque dans ces punitions : ce travail, tel pénible qu'il paraisse, fait pourtant la joie, la consolation, le bonheur de ceux qui s'y appliquent. Les premières démarches sont les plus difficultueuses; passé cela, le reste n'est qu'une douce occupation où la prompte récolte réjouit le laboureur et l'encourage à continuer des travaux qui portent avec eux une récompense pour gage d'une autre plus grande. Mais que ces avantages acquièrent bien plus de prix, lorsqu'on commence à les goûter dès la jeunesse, j'en trouve deux raisons, la première est la facilité de vaincre des empêchements moins grands et en plus petit nombre; la seconde, qui est une suite nécessaire de la première, consiste à jouir plus tôt du vrai bonheur.

Jetons un coup d'œil sur cet objet, il me paraît intéressant. Les passions nées avec l'homme sont les obstacles qui s'opposent à la pratique du bien qu'il aime naturellement et pour lequel il sent un penchant intérieur, même dans ses désordres; or, il est constant que, dans la tendre jeunesse, elles sont beaucoup moins vives, parce qu'elles n'ont pas encore ce degré de maturité qui les rend si fougueuses dans un âge un peu plus avancé; il est donc bien plus aisé d'étouffer ces petits monstres dès qu'ils ne font que de naître et qu'ils sont encore dans la faiblesse de l'enfance que lorsqu'ils sont parvenus à cette force qui les rend presque indomptables. Les obstacles sont donc moins grands et l'on verra qu'ils

sont encore en plus petit nombre, si l'on considère que l'habitude ajoute de nouveaux nœuds à rompre à ceux que les passions auront formés, et qu'ils seront de moins, si l'on détruit la cause avant que cet effet en ait résulté; première raison qui prouve l'avantage éminent de s'attacher à la vertu dès que la raison devient capable de la connaître. La seconde n'est pas moins évidente, car si c'est un bien d'être heureux, c'est un mal de ne pas l'être; il s'en suit qu'il vaut mieux l'être plus tôt que plus tard : on jouit d'un bien dont la privation ne pouvait être remplacée que par un mal dont on est exempté. Ces considérations ne nous seront pas inutiles, ma douce amie, si nous voulons en profiter, quoique notre sexe soit pour l'ordinaire et en général exempt de ces passions grossières qui déshonorent la société et qui pourtant y sont assez communes; il en est d'autres qui ne sont pas moins contraires au bonheur ou du moins qui en éloignent aussi, et qu'il est bien heureux d'éviter. Je trouve là un grand sujet d'actions de grâces pour nous, car combien y en a-t-il qui, avec les mêmes secours, auraient fait comme nous et peut-être mieux? Nées de parents vertueux qui, dès l'enfance, nous donnent les moyens de le devenir par la connaissance d'une religion qui les possède, éloignées des occasions, prévenues par les faveurs de l'Être suprême, c'est à lui que nous devons le bonheur de le connaître, de l'aimer, de le chercher, de le trouver dès nos plus jeunes ans. En examinant ces choses en particulier, quelle foule de bienfaits se présentent à nos yeux! Comment pourrions-nous jamais lui devenir infidèles, dans tel état que sa Providence juge à propos de nous placer? Combien ne viens-tu pas d'éprouver sa bonté et sa douceur, même dans une situation accablante pour la nature! Quels sentiments n'as-tu pas éprouvés? Tu m'en fais une peinture à laquelle j'ai donné des larmes de tendresse et de joie et dont j'arrose encore cette lettre. Que n'ai-je pu t'entendre dans ces instants si touchants où, l'esprit plus éclairé que jamais par les approches du mortel flambeau, et le cœur soutenu, fortifié, animé par l'amour, tu répandais les lumières de l'un et l'onction de l'autre? Que j'aurais eu à profiter! Que n'ai-je pu recueillir ces perles précieuses qu'ils distillaient alors! Hélas! j'en ai été privée. Mon Dieu, vous connaissiez ma faiblesse, qui malgré mes efforts aurait pu succomber sous le poids du sentiment; telle vive qu'ait été ma douleur, telle accablée que j'en aie été, la présence de l'objet l'aurait peut-être rendue plus pénétrante, quoiqu'elle m'eût procuré d'ailleurs bien des consolations; peut-être que l'extrême sensibilité aurait absorbé tout autre sentiment. J'ai la satisfaction de t'avoir procuré quelque douceur par mes lettres, dans un moment si intéressant; j'ai contribué à réveiller ton courage tant soit peu assoupi, j'en suis ravie, ma bonne amie, et l'approbation que tu donnas à notre amitié dans un semblable instant est bien une nouvelle et assurée preuve de sa bonté et de sa valeur. Voilà encore un bien dont nous sommes favorisées : tout le monde ne sait pas aimer, et dans ceux qui en seraient capables,

combien y en a-t-il qui ne peuvent trouver un second soi-même? La chose est bien difficile. Ah! que je sens bien tout ce que tu me vaux! Oui, si l'amitié me prodigue ses faveurs, je sais connaître leur prix et je le mets, après la vertu, qui en est la base, au-dessus de tous les biens créés. Il me semble que l'on ne peut pas être heureux quand on n'a pas d'ami à qui l'on puisse faire part de sa joie, et dans le ciel même on nous présente comme un accessoire à notre bonheur celui de le partager avec une infinité d'âmes auxquelles nous serons saintement et intimement unis; et les peines inséparables de cette vie deviennent plus légères quand on en verse une partie dans le sein d'un ami qui fait son plaisir de nous en alléger en mêlant ses pleurs aux nôtres. L'ami fidèle est un trésor, dit l'Écriture. On doit donc le conserver soigneusement. Je t'avoue que mieux je connais le monde, plus je me persuade qu'il serait impossible que je trouvasse quelqu'un comme toi, si je le cherchais; il est si rare de trouver une parfaite conformité dans le caractère, la façon de penser, les sentiments, de se retrouver enfin dans une autre, que si j'étais privée du bonheur de te connaître et que j'eusse l'idée d'une amitié telle que la nôtre, je désespérerais de trouver quelqu'un avec qui je pusse me lier si étroitement. Il est tant de personnes dont l'apparence est trompeuse! Cela se démontre tous les jours dans ces amis d'un rang inférieur qui, à proprement parler, ne sont que des connaissances à qui l'on prodigue ce beau nom. Que de réflexions à faire, ma bonne amie, sur les biens qui nous sont donnés! Te rappelles-tu ce temps où nos cœurs encore si jeunes s'unirent par le désir mutuel de la vertu et l'estime dont ils commençaient à être excités pour ses attraits? Je revois avec un singulier plaisir le lieu où la Divinité bienfaisante me fit trouver ces deux grands trésors, je veux dire le goût de la piété et une véritable amie... J'y fus la semaine dernière, je parlai de toi à Mme Saint-Jean, je lui appris ta maladie, on entra dans mes peines, on te plaignit, on témoigna pour toi une sensibilité qui me touchait jusqu'au fond de l'âme; elle me paraissait charmante de prendre ainsi de mes sentiments. Il est bien peu de personnes [avec] qui je puisse m'entretenir de toi, parce qu'il en est peu qui te connaissent ou qui sentent toute la joie qui me doit pénétrer lorsque je pense à ma plus tendre amie! J'appris de ces dames la mort de M. Lallemant[1], qui était décédé le jour même que je fus les voir, après trois jours d'une maladie ou plutôt de plusieurs compliquées ensemble telles que : fièvre maligne, apoplexie, pleurésie et une gangrène qui se manifesta à l'instant. Elles le regrettent beaucoup; elles perdent, en effet, un digne homme, bien capable de remplir la place qu'il occupait auprès de leurs pensionnaires; je

[1] M. Lallement, moine de l'abbaye de Saint-Victor, «où il remplissait les fonctions de curé» de la paroisse (*Mémoires*, II, 44), était le directeur spirituel des religieuses du couvent de Notre-Dame, et par conséquent avait été le confesseur de Mlle Phlipon et des sœurs Cannet. On voit ici qu'il mourut dans les derniers jours de juillet 1771.

l'ai regretté pour elles, me félicitant néanmoins de l'avoir prévenu en le quittant comme j'ai fait il y a dix-huit mois, pour faire choix d'un autre, dont la proximité m'est bien plus commode[1]. Je fus étonnée de cette nouvelle. Les événements touchent davantage lorsqu'on se trouve dans une situation qui y a rapport. Depuis peu de temps voici plusieurs personnes de ma connaissance, que j'estimais, que la mort a enlevées à l'improviste, c'est-à-dire dans un âge fait où l'on se promet encore plusieurs bonnes années avant la vieillesse. Cela me fit faire des réflexions sans nombre et produisit des impressions qui se renouvellent souvent.

Je vais bientôt me trouver forcée de finir, ma chère bonne amie, sans t'avoir exposé toutes celles que ta lettre produit sur moi. Que je ressens de joie de te voir jouissant d'une bonne santé! Cette pensée me pénètre d'une joie infinie, je sens ma reconnaissance augmenter de plus en plus pour ce bienfait qui me touche davantage que s'il m'était personnel. L'ardeur avec laquelle je désirai ton rétablissement et le demandai un jour que je faisais dire une messe à cette intention, me fit songer avec quelle vivacité nous adresserions nos prières si nous sentions comme nous le devrions les besoins qui nous pressent. Quels soupirs, quels vœux emflammés, quelles larmes pour la conservation et le bien d'un objet qui nous est cher! Quelle tiédeur quand il s'agit de nos propres intérêts! C'est une suite de l'ignorance où nous sommes de nos vrais besoins, des dangers qui nous environnent, des secours qui nous sont nécessaires. Qui en serait bien pénétré pourrait s'élever à ce cri de l'âme vers son Dieu qui est si puissant et si efficace. Mais c'est en vain que je veux continuer, il faut mettre des bornes à mon plaisir, je l'ai bien savouré, depuis plusieurs jours j'y aspire.

Je fus hier dîner à la campagne, mais la plus agréable société ne me saurait procurer la satisfaction que je ressens à répandre mon cœur dans le tien. J'ai bien moralisé; mes pensées se sont trouvées tournées vers cet objet, avec toi je leur donne un libre cours. Adieu, livre-toi entièrement au plaisir assuré d'être aimée le plus tendrement qui soit possible par l'amie la plus sincère et la plus sensible qui fut jamais, qui, en te disant qu'elle t'aime, t'exprime naturellement les sentiments qui possèdent entièrement un cœur qui est tout à toi sous le nom de

PHLIPON.

[1] Marie Phlipon avait pris pour confesseur, depuis le commencement de 1770, l'abbé Morel (*Mémoires*, II, 92). Jean-Claude Morel, né à Paris en 1729, d'une famille originaire de Mâcon, était premier vicaire de la paroisse de Saint-Pierre-des-Arcis, dans la Cité, et c'était en raison du voisinage que Marie Phlipon l'avait choisi. Quand vint la Révolution, il prêta le serment constitutionnel et fut élu, le 27 février 1791, curé de Saint-Augustin (N.-D. des Victoires). Il mourut vers la fin de 1792 ou au commencement de l'année suivante, puisque son successeur, Aubert, fut installé le 9 mai 1793. (Ét. Charavay, *Assemblée électorale de Paris*, t. I, p. 522; abbé Pisani, *L'Église de Paris et la Révolution*, t. I, p. 230.)

Ne sois pas trop longtemps sans m'écrire, si tu ne veux pas me priver de ce qui m'est le plus satisfaisant en ton absence.

A Paris, ce jourd'hui mercredi, 31 juillet 1771.

Ne m'oublie pas auprès de ta chère maman, et supplée à ce que je ne puis dire.

XV

À SOPHIE [1]. — Lundi, 19 août 1771.

Du lundi 19 août 1771.

Ce fut samedi dernier, ma charmante amie, que ta lettre m'est parvenue, portant avec elle les fleurs de l'amitié, avec cette grâce naturelle dont tu sais toujours les orner, lorsque tu les envoies présenter à mon cœur ces dons précieux, si tendrement reçus, qui distillent ce plaisir pur que l'âme satisfaite goûte en paix et sans crainte. savourant à longs traits leurs douceurs, que jamais n'altère le remords, parce que la source qui les produit prend son origine dans la vertu qui seule en peut procurer de semblables. J'aurais voulu suivre ma louable coutume de te répondre sur-le-champ, mais j'ai donné la préférence à une autre occupation. Que penses-tu de cela, ma bonne amie? À qui ai-je pu donner sur toi une préférence volontaire? Toi qui t'es acquis des droits exclusifs, qui est-ce qui aura pu l'avoir par choix, à ton préjudice? Précisément celui dont tu t'occupais spécialement ce même jour; ainsi que toi, j'avais passé la fête [2] sans la solenniser comme je l'aurais souhaité, le remettant au dimanche suivant, où j'appris justement que tu faisais de même. Tu ne saurais penser avec quelle satisfaction je vis cette heureuse conformité; en t'écrivant je ne fais que manifester au dehors l'union intime dans laquelle je suis avec toi depuis ce moment; enfants singulièrement attachés, c'est en commun que notre divin Père répand sur nous ses bienfaits, qu'il se familiarise, se communique à nous, en prodiguant les effets étonnants de son extrême bonté. Une si touchante considération nous conduit nécessairement à une vive reconnaissance, qui en s'unissant acquiert un nouveau feu pour s'élever plus rapidement à celui que l'amour fait descendre vers nous. Je n'insiste pas davantage, ma chère amie, sur des sentiments qui t'animent depuis longtemps, il me suffit d'y unir les miens, et

[1] Archives d'Agy. Timbre et visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 9. — [2] Du 15 août, fête de l'Assomption.

de croire avec toi que jamais notre affection ne sera plus pure et plus juste que lorsqu'elle aura pour principal objet celui qui, en nous donnant la faculté d'aimer, a prétendu par là nous donner le moyen d'être heureux en nous unissant par le lien de l'amour au souverain bien qui seul peut nous faire jouir d'un bonheur réel et inaltérable, auquel s'opposent plusieurs obstacles, qu'il nous donne en même temps le pouvoir de vaincre. J'en trouve un dans les folies de l'imagination (dont je veux parler pour répondre à ta lettre); tu lui fais une querelle qui me ravit d'aise, c'est une ennemie que je déteste, à qui je ferai toujours la guerre, tu ne pouvais mieux tomber dans mon sens; depuis quelque temps je me proposais de te faire part de mes réflexions sur cette ennemie du repos des humains, mais j'ai toujours tant de choses à te dire que souvent je suis forcée d'en omettre plusieurs; tu as prévenu par les tiennes celle que j'avais à te communiquer, néanmoins je ne laisserai pas de tracer celles qui se trouveront au bout de ma plume. Ce n'est pas une invective que je dis contre elle, mais plutôt une dénomination juste de ses pernicieux effets, lorsque je l'appelle l'ennemie du repos des humains; et pour nous en convaincre, examinons : Qu'est-ce que c'est que l'imagination? Qu'entendons-nous par ce nom? Qu'est-ce que c'est? . . . Je me repentirais volontiers d'être entrée en matière, la définition n'est pas facile à donner; si je rentre en moi-même me renfermant dans cette partie de mon âme où la vérité se fait entendre, je sens naître la pensée comme le germe de mon esprit, le fils de mon intelligence; mais ce n'est pas là l'imagination, il me semble qu'elle est la fille du préjugé et des passions, qui nous font abuser de la faculté de penser; car, pour l'ordinaire, c'est l'esprit qui est la dupe du cœur, quoique en dise celui-ci; cependant le cœur n'est séduit que parce qu'il croit voir un mérite digne du sentiment qu'il porte à la chose (telle qu'on veuille la supposer) à laquelle il s'attache; cette erreur est-elle l'effet d'une séduction de l'esprit qui le persuade qu'il va trouver là le bonheur, qui est le but de toutes ces recherches, ou bien est-ce une illusion qu'il se fait à lui-même, pour ne pas résister au penchant secret qui l'entraîne? Cette dernière conjecture me paraît plus vraisemblable, car qu'un homme impose silence à ses sens, qu'il rentre dans son intérieur, la vérité se présentera à sa vue pour le désabuser, et s'il agissait ainsi il trouverait toujours un rayon lumineux qui l'instruirait des moyens nécessaires à prendre pour suivre le droit chemin; mais les passions, dont il est devenu tributaire depuis la défaite volontaire de son premier père, font tous leurs efforts pour conserver sur lui un empire que la raison détruit; il se laisse gagner par leurs insinuantes suggestions; en vain la vérité élève une voix salutaire, leurs mains artificieuses jettent un voile sur ces avis; déjà à moitié séduit, il prend le miroir, où il ne voit rien que dans un faux jour, et le cœur enchaîné soumet l'esprit à son tour en le repaissant d'idées vaines dont il le nourrit sans le rassasier jamais. Il suit donc de cet examen que les écarts de

l'esprit, le dérèglement de l'imagination sont presque toujours la suite de la lâcheté du cœur vaincu sous le poids de sa propre corruption; je dis presque, car j'avoue que, naissant ignorants, nous prenons souvent les préjugés qui nous sont offerts comme des vérités, et souvent aussi c'est sur ces principes que se dirige la conduite; dans ce cas il y a un peu moins de mauvaise foi, mais je soutiens que la divine Providence a placé dans tous les cœurs le flambeau de la vérité, qui enseigne le vrai bonheur, mais qui ne donne pas la force d'y arriver. L'impuissance où l'on se trouve alors de suivre la route qui est montrée conduit naturellement à prouver que nous devons recourir à l'Être suprême, pour implorer un secours absolument nécessaire à notre faiblesse, et qui n'est jamais refusé à celui qui le désire sincèrement, le demande ardemment et l'espère humblement. Cette pensée sur l'imagination m'a fait faire une assez longue dissertation pour une lettre; mais, en tâchant d'en lever un résultat, je crois que nous concluerons que c'est plutôt aux vices du cœur qu'il faut faire le procès, puisque ceux de l'imagination en sont pour l'ordinaire la suite. Ce n'est pas cependant que je veuille dire qu'elle n'en ait aucun qui lui soit propre; l'ignorance, comme je l'ai déjà remarqué, en est un qui la fait égarer souvent; j'en trouve un exemple dans la mauvaise honte, qui nous fait craindre de pratiquer le bien par l'appréhension d'être censurés, et c'est ainsi, que «fous adorateurs de nos communs caprices, — nous cherchons dans les autres nos vertus et nos vices»; nous représentons le blâme comme un mal à éviter, par l'habitude où nous sommes tous les jours d'entendre répéter à nos oreilles «qu'est-ce que l'on dira? Si vous faites cela, on se moquera de vous.» Bientôt l'ignorance adopte le préjugé, regarde une raillerie comme quelque chose de terrible, compte pour rien le témoignage de la conscience et l'approbation de celui qui voit tout, auxquelles on ne sait pas réfléchir, et fait consister le bonheur dans une fumée, une opinion, plus périssable encore que ceux qui l'ont. Mais je crois qu'ici je m'égare moi-même; il est vrai, ce préjugé s'établit quelques fois ainsi, mais le vide s'en fait bientôt sentir et, ramenant à la consultation de l'intérieur, en fait connaître la folie; l'amour-propre, qui se rapporte tout, est le fondement sur lequel il s'appuie principalement; ainsi dans cette chose même que j'avais choisie précipitamment contre l'imagination, je retrouve encore une contribution plus grande de la part du cœur que de la sienne; me voilà bien avancée de l'avoir appelée l'ennemie du repos des humains, je me trouve forcée d'avouer qu'elle n'est pas si fautive que je croyais, et que c'est le cœur qui aime à s'excuser sur elle des écarts que lui font faire les passions lorsqu'il se rend trop docile à leurs pernicieuses leçons; c'est elle, il est vrai, qui lui présente mille sortes d'images, souvent sottes, inutiles, vaines, mauvaises même, mais c'est une suite des impressions qui lui sont données. auxquelles elle ne peut opposer de résistance. Mais quant à lui, lorsque la proposition lui en est faite, il est très fort le

maître de les rejeter, si la raison le lui ordonne ou conseille, et dans ce cas, elles ne peuvent faire son malheur; mais si, adhérant aux passions, il s'arrête, s'attache et les suit, sa sotte condescendance l'entraînera bientôt dans des précipices affreux. À qui la faute? Sera-ce à l'imagination qu'une puissance plus grande qu'elle aura mise en jeu, ou plutôt à lui de qui il dépendait de s'y refuser, et qui en connaissait la nécessité? Il est facile de conclure à qui on doit imputer la faute.

Pour moi dont la plume court depuis un assez long temps sur ce sujet, je le quitte brusquement pour te répondre, ma bonne amie, sur la demande obligeante que tu me fais du dommage qu'ont pu nous causer les circonstances des temps; l'intérêt que tu y prends me touche bien sensiblement, sans m'étonner pourtant; je reconnais notre union qui te rend personnel tout ce qui me regarde; il est très vrai que la langueur du commerce diminue considérablement la quantité et le gain des ouvrages; le mal est d'autant plus fâcheux qu'il est presque général; mais je t'avoue sincèrement que, si j'en ressens une peine qu'il est impossible de ne pas avoir, et que l'on doit même avoir pour le général, elle n'est pas de nature à m'affecter beaucoup; j'ai toujours regardé l'opulence comme un écueil des plus dangereux; grâce à Dieu, j'en suis plus éloignée que jamais. Ce n'est pas que je dise que les richesses sont des maux; au contraire, ce sont des biens physiques dont on peut même s'en faire de moraux en goûtant ceux de la bienfaisance; mais, outre que dans la médiocrité on peut jouir de ceux-ci par proportion, il est très certain qu'on y est à l'abri d'une infinité de dangers, qu'une trop grande aisance nous expose à essuyer par le mauvais usage qu'en fait trop souvent notre faiblesse. J'ai plus de satisfaction à notre table, dont la simplicité est le premier mets, qu'à celles où leur abondance expose la tempérance et la santé à faire naufrage; le plaisir d'être servie ne me touche pas; une seule personne sur laquelle on se décharge des ouvrages les plus communs de la maison, n'est-ce pas suffisant? Du reste, j'occupe quelques fois ces mêmes mains qui dirigent présentement la plume qui t'expose les sentiments de mon cœur, dont la paix, la tranquillité, la joie douce et modérée sont les compagnes ordinaires. Je n'ai pas, il est vrai, de nombreuses sociétés, mais c'est ce qui m'en plaît; je sais quels sont les avantages d'une douce retraite et je les goûte tout à mon aise; je vois assez de monde pour avoir quelques agréments de la société sans en avoir toutes les déplaisances; j'ai un bon livre, une amie vraie, que me faut-il davantage? Je sens trop tout le prix de ce dernier et si rare avantage pour ne pas t'en témoigner un excès de joie... Oui, cette amie est toi-même; laisse aller ton cœur généreux au plaisir si sensible de contribuer au bonheur de celle qui ne cessera d'être la plus tendre et la plus sincère de tes amies,

Phlipon.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je pars jeudi prochain pour aller à la campagne[1] passer une quinzaine de jours. J'y penserai bien à toi dans mes promenades solitaires; dis-moi, je t'en prie, si la petite vérole a laissé sur ton visage des marques de son passage. Quand cela serait, elle ne ferait que me rappeler à l'indifférence qui te les fit mépriser par cette noblesse du sentiment qui te rend si chère à mon cœur; donne-moi satisfaction sur cet article. Reçois les civilités de mes chers papa et maman et ne m'oublie pas non plus auprès de ta chère maman.

XVI

À SOPHIE[2]. — 15 septembre 1771[3].

Je voudrais bien, ma chère amie, que tu fus (*sic*) venue toi-même augmenter le plaisir que tu me faisais goûter dans la situation où je me trouvais il y a quelques instants. Retirée solitairement dans cette petite cellule[4] que tu me connais, entourée de trois ou quatre de tes lettres sur lesquelles je promenais mes regards satisfaits; je relisais d'un esprit attentif l'exposition de tes pensées à qui je répondais avec ce sentiment affectueux d'un cœur qui croit entendre les accents de ce qu'il aime; animée du désir de t'entretenir, je suis courue à la plume, puisque c'est le seul moyen dont je puisse me servir et je viens consacrer, à celle dont l'amitié fait le charme de ma vie, des moments que le devoir me laisse libre de disposer en sa faveur, suivant le doux penchant qui sans cesse vers toi me ramène par une impulsion presque continuelle. J'arrive depuis peu de jours de la campagne, où j'ai passé trois semaines avec agrément; ce séjour paisible et champêtre n'offre que des plaisirs tranquilles plus capables d'entretenir la paix que la troubler et [qui] par là sont fort de mon goût : c'est là que l'âme contemple à son aise les beautés de la nature dont la vue l'élève à un objet supérieur. Tout y ravit, lorsqu'on la considère avec réflexion; son travail est immense, ses richesses admirables, mais elle présente à l'esprit humain un labyrinthe où sa faiblesse court risque de s'égarer s'il ne prend pour guide qu'une curiosité aveugle et téméraire ou une imagination toujours prête à le perdre lorsqu'il ne la modère

(1) Sans doute à Fontenay, chez les Besnard, où elle allait tous les ans, à la fin d'août.

(2) Archives d'Agy. Timbre et visa de la poste, cachet.

(3) La date est à la fin.

(4) «Son enfoncement (du salon), d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre; là était un lit, si resserré dans l'espace que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table, et quelques tablettes; c'était mon asile» (*Mémoires*, II, 21).

pas. Car je l'avoue avec toi, elle est un trésor plus dangereux que bienfaisant et si j'ai paru prendre son parti la dernière fois, ce n'est pas que j'ignore ses torts, mais il m'a semblé qu'assez souvent on l'accuse de dérèglements dont la volonté est responsable. L'imagination est cette partie de nous-mêmes, ce miroir où tous les objets se présentent. Il appartient à l'entendement de les examiner; de cette considération résulte le jugement que la volonté doit suivre dans son choix et non pas se décider précipitamment sans le secours de la réflexion, parce que l'imagination embellit souvent les choses les plus pernicieuses des dehors les plus séduisants et c'est dans cette facilité qui lui est propre d'obscurcir la vérité que consiste le danger de se livrer à ce qu'elle offre. Elle nous abuse ainsi que ces feux volages (dont la lueur se fait voir quelquefois, dit-on, lorsque la nuit a baissé son voile sombre) trompent le voyageur crédule qui s'égare, en voulant les suivre, du chemin qu'il devait tenir. Mais si, fidèle à écouter la voix de la vérité, on la consulte avant de choisir, on rend vaines en y résistant les impressions qu'elle s'efforçait de faire pour nous entraîner dans ses écarts, et c'est malheureusement ce à quoi on ne se rend pas attentif. Comme elle ne déguise jamais les choses que d'une manière qui les rende plus agréables à l'amour-propre, on cède à des apparences flatteuses, on la suit, son déréglement augmente à proportion de la condescendance avec laquelle on s'y livre; bientôt elle devient tout-à-fait maîtresse; rien n'est bon que ce qu'elle donne; on ne tarde pas à s'en repentir; la fausseté de ses promesses se manifeste, le vide de ses biens ne peut satisfaire ce que la vérité seule peut remplir; on déteste son empire, mais quel moyen de s'y soustraire? chaque jour fait entrevoir quelques charmes dans de nouveaux objets; le désir irrité s'en saisit avec avidité, le bien superficiel s'épuise et laisse tout aussi affamé qu'auparavant; heureux encore si, instruit par cette triste expérience, on se soustrait enfin à cette tyrannie; on reconnaît la vérité dont on ne s'est éloigné que faute de réflexion avant le choix de ce qui paraissait être un bien, dont tout ce qui porte la ressemblance nous attire par ce penchant invincible que nous avons pour le bonheur qui nous fait courir après tout ce que nous croyons pouvoir contribuer à nous rendre heureux. La différence des conduites vient sans doute de celle de nos opinions sur les biens et les maux, presque partout ils nous paraissent mêlés ensemble; mais s'il est de la loi naturelle de préférer un plus grand bien et le plus durable à un moindre et plus passager, il est aisé de reconnaître combien la vertu l'emporte sur tout autre. Ce sentiment est, je crois, inné dans tous les cœurs; les passions obscurcissent et aveuglent quelquefois la raison même, si on ne lui donne le flambeau de la foi; c'est en vain que l'on chérit la vertu, si, croyant la tenir de soi seul, on se repose sur ses propres forces; elle fait bientôt naufrage, si on ne lui présente un soutien plus puissant. L'expérience nous en convainc tous les jours par l'exemple de ces gens qui, s'étant fait un système d'in-

dépendance, dressent dessus le plan de leur conduite; ils ont secoué le joug qui asservissait leur entendement sous des lois trop humiliantes; l'esprit veut penser à sa fantaisie, on lui donne une libre carrière. On ne rejette pas d'abord ces sentiments d'honneur qui sont imprimés intérieurement (que les préjugés peuvent bien cacher, mais non pas effacer entièrement), au contraire, on est un de leurs zélés partisans, mais vient-il une occasion délicate? Cette vertu chimérique chancelle, s'évanouit enfin; les seuls dehors restent, pour en imposer encore, s'il se peut, aux moins clairvoyants. Je veux bien même que l'on n'aille pas toujours à ces excès, mais au moins en prend-on bien le chemin; ou bien l'on est retenu par un respect humain dont la gêne continuelle ne permet pas de goûter la tranquillité heureuse qu'on s'était proposée en s'élevant comme par un noble effort au-dessus de la façon de penser commune. J'en connais de cette espèce, ils ont beau vouloir se persuader qu'ils sont heureux, le bonheur n'est pas une chose imaginaire, les désirs sans cesse renaissants et plus que cela encore le trouble et l'inquiétude qui les accompagnent lorsqu'ils veulent se livrer à leurs réflexions, n'assurent que trop qu'ils en sont fort éloignés. C'est sur l'amitié qu'il faut entendre raisonner de tels personnages, j'en suis quelquefois émue d'indignation et de pitié. Je ne conçois même pas comment l'amour-propre n'a pu leur apprendre à aimer un peu mieux, car on s'aime pour soi-même et sans aucune vue d'intérêt. S'ils entendaient parler d'une amitié comme la nôtre, ils la prendraient pour une vraie chimère. Mais ce serait une folie que prétendre faire le procès à toutes celles que l'on voit, seulement il faut tâcher de n'en être pas témoin inutilement et savoir assez les apprécier pour les éviter, en mettant à profit les leçons que les exemples nous donnent; c'est ainsi que l'on tire parti des fautes d'autrui. Je plains ceux qui ont le malheur de ne pas connaître l'aimable amitié, cette fille de la vertu, ce lien si noble, cette source de plaisirs, qui, se répandant successivement sur tous les âges de la vie, les embellit des plus charmantes fleurs d'union qu'on puisse cueillir du sentiment, cette plante féconde dont les productions variées font toute notre joie, lorsqu'elles sont nourries par une sève pure et abondante.

J'ai été obligée d'interrompre ici ma lettre pour aller avec ma chère maman au Salon du Louvre, où sont exposés, ainsi que c'est l'usage tous les deux ans, les peintures des académiciens, j'y ai vu de beaux morceaux, il y en a même où je regretterais volontiers que la délicatesse et l'habileté du pinceau ne se fût pas employée sur des sujets plus intéressants. Il est ennuyant de voir sans cesse Jupiter, Vénus et tous ces autres personnages dont les portraits sont déjà représentés de mille manières et qui d'ailleurs n'ont pas par eux-mêmes de quoi intéresser beaucoup. L'histoire, l'allégorie ingénieuse semblent fournir des traits plus satisfaisants pour le cœur et l'esprit; il est vrai qu'il faut un talent, pour ces sortes de genres, qui n'est pas possédé de tous les artistes, et qu'on ravirait une source fertile de

grâces et d'ornements si on voulait retrancher la Fable des arts brillants qui en sont susceptibles, tels que la peinture, la poésie surtout, où l'on emprunte souvent ces sortes de figures. J'ai considéré aussi, dans un autre endroit séparé du Salon, de petits squelettes d'animaux disséqués avec une adresse étonnante et des morceaux d'anatomie en cire, imitant admirablement bien le naturel; on y découvre les beautés de cette structure dont la délicatesse est prodigieuse, mais quoique ce soit en cire et qu'un tel ouvrage est (*sic*) bien intéressant, néanmoins la vue d'un bras écorché, d'une tête coupée en deux, a quelque chose de répugnant que la seule curiosité peut vaincre.

Je n'ai point de nouvelle à t'apprendre, à moins que tu n'ignores encore la suppression du parlement de Toulouse et sa recréation, composée de plusieurs de ses anciens membres. Il y a aussi beaucoup de réformes dans les troupes; cette compagnie de huit cents hommes des grenadiers royaux est entièrement réformée; ainsi, dit-on, que le guet à cheval de cette ville, qui désormais sera gardée par des miliciens. Adieu, ma chère bonne amie, je pense que peut-être tu recevras cette lettre à la campagne, si tu y vas comme l'an passé. J'ai appris depuis mon retour que ton cher frère s'était donné la peine de venir avant de partir pour Amiens, s'offrant obligeamment à se charger d'une (*sic*). Je n'ai pu profiter de cette occasion; j'étais alors dans les bois, rêvant bien à toi qui m'étais rappelée par tout ce qui se présentait d'agréable à ma vue, par une situation favorable à une conversation solitaire où j'aurais eu ta seule compagnie; cette pensée me faisait quelquefois rouler des larmes dans les yeux; je suis forcée de glisser un peu dessus pour ne pas troubler ma tranquillité. Reçois le baiser de la plus tendre et la plus sincère de tes amies, dont tu fais la joie et les délices.

PHLIPON.

Présente mes respects à Madame ta chère maman et fais-moi le plaisir de répondre (quand tu le pourras, car je crains de troubler tes occupations) à ce que je t'ai demandé dans ma dernière lettre [1].

Ce dimanche 15 septembre 1771, à Paris.

(1) Elle désirait savoir (cf. lettre du 19 août) si la petite vérole de Sophie avait laissé des traces.

XVII

À SOPHIE[1]. — [. . octobre 1771[2].]

Jamais je ne ressentis si vivement les délicieuses impressions d'une surprise agréable qu'à la réception inattendue de ta charmante lettre. Le plaisir qui saisit l'âme dans ces doux moments l'affecte d'autant plus qu'il la touche par différents motifs, et y fait naître un plus grand nombre de sensations. Tout avait contribué à me le rendre plus frappant; j'étais à ma toilette, lorsque ma chère maman me dit qu'elle avait quelque chose de bon à me donner; quoique cette dénomination convienne excellemment à ce qui me vient de toi, je ne l'y appliquai nullement dans cette circonstance; je la suivis sans me douter en aucune façon du bonheur qui m'attendait; la joie qui par une pénétration subite s'empara de moi, quand elle me présenta ta lettre, ne put se manifester au dehors que par le nom de «chère amie!» qui, plusieurs fois articulé avec cette émotion que donne l'excès de ce sentiment, alla expirer sur mes lèvres. Ma plume se trouve arrêtée de même lorsque je veux te témoigner une reconnaissance à laquelle je consacre spécialement celle-ci; oui, ma chère Cannet, moins cette vivacité t'est ordinaire, plus j'en suis sensiblement touchée; je ne m'attendais pas à un tel effet de pouvoir. Mais ne nous abusons pas; je dois principalement ce changement passager à celui des conjonctures; et il n'est que plus satisfaisant pour moi de voir qu'une cause si relevée ait produit un effet qui me soit si avantageux; il m'est bien doux de t'aimer de la sorte et de pouvoir te rappeler vers un objet si sublime. Je possède ton cœur relativement à lui, tu le chéris en moi, ce noble sentiment devient la base et l'appui de l'union la plus étroite et la plus constante qui puisse jamais exister. S'il était possible que j'en connusse tout le prix par la seule théorie (ce qui certainement ne se peut pas), mais supposé que cela soit? je ne sais ce que je donnerais pour acheter l'avantage inexprimable d'être assujettie de ces doux liens; ce lien me paraît mille fois préférable à tous les autres que nous peuvent offrir les êtres dont nous sommes environnés. Il est de nature à se goûter avec réflexion, voilà justement les plaisirs qu'il me faut. J'aime à me rendre compte de tous mes sentiments; sitôt leur impression, je les analyse, je les envisage en eux-

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 21-24.

[2] Une main inconnue a écrit «1771-1772», puis a biffé pour mettre «octobre 1771». Cette correction est exacte, on le voit par la lettre même («je vais avoir dix-huit ans»), ainsi que par la lettre suivante, du 8 novembre 1771. La même main a ajouté, à propos du prétendant dont il va être parlé dans la seconde partie de la lettre : «bijoutier de 35 ans, veuf de deux femmes».

mêmes par leurs motifs, je les surprends pour les examiner, et, pour avoir droit de me plaire, il faut que leur jouissance puisse augmenter pour ainsi dire, par des considérations qui m'assurent de la raison que j'ai à m'y livrer. Je donne exclusion à tous ceux qui n'ont d'autre mérite qu'un brillant séducteur, dont l'apparence flatte pour un instant et s'évanouit ensuite, ne laissant après son rapide passage que le regret de son peu de réalité. Une telle lueur ne me satisfait pas, il est rebutant de voyager pour cueillir de petites fleurs aussitôt fanées qu'épanouies. Mon cœur ne se sent pas fait pour voltiger ainsi. Un solide dont il puisse se nourrir, un but réel vers lequel il doive tendre, ce sont là les objets qu'il trouve dignes de ses recherches, de son ardeur; il ne se repaît pas de simples pensées, la soif ardente de la vérité ne peut s'étancher que par elle et les biens qui résultent de sa possession sont les seuls qui puissent s'établir dans la jouissance d'une paix heureuse, qui est le centre où il se repose. Le sentiment qui nous unit ne peut que contribuer à notre bonheur puisqu'il dérive de cette même source; je ne puis te dire quelle satisfaction j'éprouve à tenir de toi cette partie considérable de mon bien-être et à t'en procurer une pareille; de même que les héros croient ajouter à leur existence en se faisant un nom dont le souvenir occupe encore la postérité longtemps après leur mort, de même je crois agrandir mon être en le faisant servir au bonheur d'un autre. Ce plaisir, si vif pour une âme sensible, paraît lui donner une double vie, d'autant mieux qu'il peut s'étendre par différentes voies sur un grand nombre d'êtres. En vérité, je ne conçois pas comment il y a si peu de gens touchés de ce plaisir. Faire des heureux! c'est partager avec la Divinité même le plus distinctif de ses attributs; je ne suis pas étonnée que Dieu infiniment parfait, se suffisant à lui-même, ait pourtant formé des créatures pour les rendre participantes de son bonheur; c'est une suite de son extrême et parfaite bonté; mais je suis au comble de la surprise et même de l'horreur lorsque je vois de ces mêmes créatures, faites à son image, insensibles, inaccessibles à cette douce joie qui nous inonde, pénètre et ravit une âme docile à la voix du sentiment dont la faculté lui a été donnée par son auteur, comme un moyen facile pour se procurer ce bonheur dont le désir partout la suit, et lui témoigner sa reconnaissance, autre sentiment qui devrait faire les délices de la vie en unissant tous les hommes par des liens charmants. On admire quelques fois, avec une sorte d'étonnement, ce penchant invincible, je dirai presque furieux, qui porte les mortels vers tout ce qu'ils croient pouvoir les rendre heureux, on serait tenté de croire, en voyant tous les obstacles apparents qui s'y opposent, que ce désir est souvent leur premier malheur. Mais lorsque d'un œil plus attentif on considère l'âme, ce principe qui les fait agir, on y découvre une infinité de ressources, de sentiments qui sont autant de moyens dont ils pourraient aisément se servir pour reconnaître le véritable objet de leurs recherches, ou plutôt le chemin qu'ils doivent tenir pour s'en

mettre en possession, car dans cette diversité de conduites, toujours le même motif les anime, le désir du bonheur est l'agent universel. On se persuade aisément, par cette considération, de cette proportion qu'a établie la sagesse du Créateur entre le désir d'être heureux et les moyens de le devenir. Pour moi, il me semble qu'en cet instant je sente augmenter ma joie, par cette effusion cordiale des sentiments, des pensées qui m'occupent tour à tour; je verse pour ainsi dire mon âme dans la tienne; une parfaite estime, une confiance sans bornes, une tendre amitié mieux sentie qu'exprimée, ce sont les dons que je t'offre, ou plutôt que je ratifie de nouveau; puissent-ils entrer en compensation avec ceux dont tu m'enrichis par une générosité que je n'ose espérer de surpasser, mais que je m'efforcerai d'égaler par tout ce dont je serai capable; tu m'exposes des sentiments avec une vivacité qui m'émeut, mais de tes pensées il en est une dont l'aspect singulier excite au vif cette passion de l'âme causée par le plaisir; elle me frappa en me faisant souhaiter sa possibilité, mais certainement je ne pourrai jamais être ton mari, quoique mon caractère te convienne si bien.

Je quittai ici ma lettre hier dimanche pour aller à l'office, espérant la reprendre aujourd'hui sans me douter cependant que j'aurais à te communiquer une proposition sérieuse qui vient de m'être faite ce matin; il s'agit d'une décision de très grande conséquence, puisque du choix d'une vocation dépend mon repos et mon salut; la religion, qui doit nous guider en toutes nos actions, principalement en celle-ci, est le moteur que je veux consulter; je me trouve embarrassée; toi que je regarde comme une autre moi-même, vois mes dispositions que je vais te développer. Uniquement touchée du désir d'accomplir la volonté de la divine Providence en toutes choses, et particulièrement dans cette circonstance importante, dont je suis entièrement persuadée que dépend mon bonheur ou mon malheur à jamais, je suis dans une absolue indifférence pour toute sorte d'état, également prête à me marier, à entrer en religion, ou à rester comme je me trouve, n'ayant d'autre volonté que de faire ce qui sera le plus agréable à Dieu en entrant dans le chemin où il a décidé de toute éternité que je devais aller à lui. Mes chers parents me proposent un parti qui leur convient; dois-je me persuader que l'Être suprême me manifeste sa volonté par la leur? Ils n'exigent rien de moi; souhaitant de me rendre heureuse, ils me laissent libre d'accepter ou non ce qu'ils me font envisager cependant comme une chose convenable, si je veux me décider. On me fit voir hier la personne sans m'avoir prévenue d'avance, et l'on me demande aujourd'hui si elle ne me déplaît pas. Peu avantagé des dons extérieurs de la nature, il n'a pas à beaucoup près une belle figure; mais tu dois savoir par ma façon de penser combien cela m'est indifférent; il serait bien plus laid encore, s'il loge une belle âme, voilà ce qui seul m'intéresse; d'ailleurs je ne lui trouve rien

d'absolument difforme. Veuf de deux femmes, il lui reste de la dernière une petite fille d'un an; il passe pour avoir toujours bien vécu avec elles, et de plus les informations exactes ne sont point faites, il n'y a rien de décidé, ainsi il est facile de s'assurer encore mieux des choses. Marchand bijoutier de son état, il est établi depuis plusieurs années dans ce quartier-ci et connu pour un honnête homme[1]. Plus touché d'une femme qui, par son exactitude à ses devoirs, puisse faire son bonheur, ce n'est pas le bien qu'il cherche; enfin je n'ai pas encore dix-huit ans[2] et il a deux fois mon âge; c'est une amie commune des deux parties qui se mêle de cette affaire. Tu vois, ma chère bonne amie, que la situation où je suis est fort embarrassante, tu es la seule à qui je m'ouvre entièrement après mes père et mère; souviens-toi de cette étroite amitié qui depuis notre jeune âge a fait les délices de nos jours, en nous unissant par les liens sacrés de la vertu et du sentiment; amitié qui jamais n'a vu ni ne verra d'égale dans mon cœur, qu'au cas que l'hyménée m'y oblige par ses droits indispensables; au nom de cette précieuse tendresse, aide-moi dans ce terrible instant de tes avis, surtout de tes prières auprès de notre commun Père, obtiens de lui, pour moi, les lumières nécessaires pour entrer dans la voie du salut, intéresse sa miséricordieuse bonté par tes pressantes instances pour qu'il me donne toutes les grâces dont j'ai besoin pour remplir les devoirs de l'état auquel il me destine, tel qu'il puisse être.

XVIII

À SOPHIE[3]. — [8] 9 novembre 1771[4].

Comment vais-je faire, ma chère bonne amie, pour t'exprimer tous les sentiments qui m'animent dans cet instant où je reçois ta lettre; l'attendrissement, la joie, la crainte, l'impatience se succèdent ou plutôt se combattent avec une vivacité que je n'ai jamais éprouvée si sensiblement; mon cœur est tout surpris de se

(1) Tout semble indiquer que ce prétendant est Desmoutiers ou Desmoustiers, joaillier, rue de Harlay. Voir les *Mémoires*, II, 170, et, dans mon premier Recueil, les lettres des 21 mai et 10 juin 1786 : «Le M. Desmoustiers dont tu me parles mi domandó in matrimonio quando io era molto giovine; dimorava strada di Harlay...». On voit ici que sa demande remonte à octobre 1771; il la renouvela d'ailleurs en février 1773 (cf. lettre XXXIV).

(2) Elle ne devait avoir 18 ans accomplis que le 17 mars 1772.

(3) Archives d'Agy, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 25-30.

(4) La date est à la fin : «Ce 8 novembre 1771. Il est samedi». Mais le 8 novembre 1771 tombe un vendredi. La jeune fille s'est donc trompée d'un quantième. Dauban a daté du 18 novembre sans remarquer que le 18 novembre 1771 tombe un lundi.

trouver une capacité si vaste, mes pensées suspendues se suffisent à peine pour en tracer la plus faible image. Tu me représentes ta situation, je la sens moi-même si touchante, que . . . . . mais tu es inquiète, un tel exposé ne te satisfait pas, j'impose silence à ces flots impétueux pour m'occuper uniquement du soin de calmer ton agitation. Si j'avais suivi les premiers mouvements de mon âme, je n'aurais pas tardé comme j'ai fait à te témoigner la reconnaissance dont je fus pénétrée et que tu partageas avec ta chère Maman, pour les conseils d'amie que tu me donnas et qui furent reçus avec tant de plaisir, la tendresse que méritait leur valeur, leur générosité, leur franchise et plus que tout cela encore le motif qui les dicta, mais je crus qu'un délai qui me donnerait le moyen de t'apprendre quelque chose de nouveau sur l'affaire en question te deviendrait plus agréable qu'une réponse précipitée qui te laisserait les mêmes incertitudes quant à ce sujet qui est le principal. Ma patience (vertu qui ne m'est pas absolument familière) fut trompée, je ne gagnai dans cet intervalle que quelques peines, aucune assurance et le chagrin inexprimable de t'avoir mise dans l'inquiétude, état le plus pénible pour un cœur sensible, lorsqu'il regarde des objets qui lui sont chers. Je vois ton amitié s'émouvoir au nom de quelques peines; elles regardent ma chère Maman qui se trouva attaquée, il y a huit jours, d'une sorte de mal sans douleur que je ne sais comment appeler, qui lui entreprit presque la moitié du corps, du moins eut-elle le bras et la jambe gauches presque impotents; de prompts secours ont empêché les progrès et ont même beaucoup diminué du mal; elle s'aide aisément de son bras et commence à marcher assez bien dans la chambre, quoique en boitant un peu; elle prendra l'émétique lundi et nous avons tout lieu d'espérer qu'après quelques purgations elle jouira de sa bonne santé, qui d'ailleurs ne s'est pas trouvée affectée intérieurement, du moins sensiblement. Le chirurgien nous dit qui, si c'eût été négligé, il aurait pu devenir un rhumatisme goutteux[1]. Je te laisse à juger de ce que je dus sentir et penser. Les choses capables de nous intéresser sont sans doute celles qui ont un rapport direct à nous-même ou aux personnes que nous aimons; à envisager de ces deux points de vue celles qui m'occupent depuis quelque temps, il n'en est point qui puisse raisonnablement me faire de plus vives impressions.

Je reviens à ce qui pique ta curiosité, ce ne sera pas par des nouvelles que je pourrai la satisfaire; quelques petits détails sur ce que je t'en ai tracé, voilà ce que j'ai à te présenter; ils peuvent être un peu ennuyeux en eux-mêmes, mais je sais bien qu'ils cesseront de l'être pour toi, dès qu'ils me regardent; de plus ils sont offerts par la confiance et l'amitié; je n'ai point de plus douce satisfaction que d'aller dans mon intérieur chercher tout ce qui s'y trouve pour t'en faire

[1] C'était évidemment une première attaque d'hémiplégie.

l'exposé. L'émotion où j'étais lorsque je te parlai d'une proposition qui venait de m'être faite ne me permit pas de te faire connaître au juste l'état des choses, c'est ce dont je vais t'instruire, ainsi que de la manière dont s'est passé le peu qu'il y a de fait. Je date le commencement de l'histoire de deux ans, cela n'est pas nouveau! J'imagine te voir sourire, et t'étonner à l'aspect de ce préambule singulier! Je voudrais savoir quelle pensée te frappe en ce moment . . . . . mais badinage à part, venons au fait. Une demoiselle d'un certain âge, estimable et amie de ma chère Maman[1], l'était aussi de la seconde femme de notre personnage; elle eut occasion de parler de moi quelquefois par conversation, parce que j'étais un peu connue de cette dame, elle le fit toujours avantageusement, son témoignage paraissait d'autant moins suspect que ni elle, ni ceux à qui elle parlait n'avaient à me trouver autre que ce que j'étais et qu'elle pouvait passer pour me connaître assez particulièrement, ayant demeuré ici près de deux années; voilà qui n'a rien d'extraordinaire et suivant les circonstances cela ne pouvait produire qu'un peu d'estime pour moi de ceux qui croyaient cette demoiselle, qui n'avait d'autre motif que celui qui fait communiquer ses pensées aux personnes avec lesquelles on se trouve lié de société; aussi est-ce la seule chose que cela fit pour l'instant. Cette jeune dame vient à mourir, le devoir, la tendresse font leur effet dans l'esprit d'un mari affligé de la perte qu'il vient de faire; le temps en s'écoulant apaise les regrets. Les mêmes raisons qui l'avaient engagé dans de secondes noces lui font penser à de troisièmes : c'est ici le lieu de rendre compte de ce que je connais des motifs de cette sorte d'empressement à remplacer une épouse, qui semble blesser un peu la délicatesse. J'y vois les intérêts de son état; j'ignore s'il en est d'autres. Obligé de sortir souvent, de faire très fréquemment des voyages à la Cour, il laisse le soin de sa maison, de son commerce à un commis, plus soigneux, comme c'est assez l'ordinaire, de ses propres intérêts que de ceux de son maître, dont par conséquent les affaires ne sont pas menées comme elles devraient être pour qu'elles fussent bien et comme elle seraient si c'étaient un second lui-même qui les conduisît. Les disgrâces qui résultent de cette situation sont ce qui lui fait prendre cette résolution. Bientôt il commença à agir en conséquence, il les représenta à cette demoiselle en qui il paraît avoir confiance, ajoutant que, connaissant sa façon de penser, il se tiendrait heureux d'avoir quelqu'un de sa main, qu'il lui avait ouï faire de moi un portrait, quant au caractère, qui lui convenait assez, qu'elle l'obligerait d'en parler à mes parents, de savoir leurs intentions afin qu'il puisse ne demander qu'à coup sûr. Elle le fit, on s'expliqua à peu près sur certaines choses, qui parurent convenir aussi à peu près; cette clause est toujours nécessaire. On convint d'une entrevue chez un de mes parents; j'y fus sans que

[1] M[lle] Michon? Voir *Mémoires*, II, 155-156.

l'on m'eût prévenue, précaution qu'il avait désiré que l'on prît afin que je pusse dire franchement et sans prévention désavantageuse s'il n'avait rien qui pût me donner de la répugnance. Je me veux divertir à faire son portrait : il est de moyenne taille, assez bien fait, je ne [me] souviens pas précisément s'il est brun ou blond; il me semble qu'il a le teint un peu jaune, beaucoup marqué de petite vérole, le menton un peu avancé, le visage maigre et un peu allongé; je ne saurais rien dire des yeux, je n'avais pas pris à tâche de l'examiner, je n'étais pas prévenue, je le regardais comme un ami de la maison où je savais bien qu'il allait quelquefois; tout au plus de faibles apparences me purent donner quelques légers soupçons; nous soupâmes ensemble, la conversation fut ordinaire, il s'en tira comme mille autres; je m'aperçus d'une petite difficulté de prononciation; poli sans affectation, un peu sérieux, ce qui doit être à son âge, assez gai pourtant, pour que l'on n'eût rien à reprocher sur l'excès de l'un ou de l'autre; sa personne, ses manières n'ont rien d'assez flatteur pour intéresser, rien d'assez choquant pour déplaire. Il vint nous conduire, on se sépara à minuit; je t'avoue que je ne fus pas tout à fait la dupe du mystère; on reconnaît cela je ne sais comment; je n'eus cependant que des doutes trop peu fondés pour que je m'y arrêtasse. On me demanda le lendemain ce que j'en pensais, on me dit le sujet de cette question; je répondis sans hésiter que l'extérieur m'était absolument indifférent et que le caractère, les sentiments, la façon de penser avaient seuls droits de m'intéresser et de me décider. Cette réponse lui fut rendue; il dit que, la première fois où il me verrait, il nous ferait, avec la plus grande sincérité, l'exposition de ses sentiments et de son caractère, sur laquelle nous verrions à nous déterminer. On fixa cette partie aux fêtes de la Toussaint; j'étais un peu curieuse de cet éclaircissement et de mon côté je me disposais bien à lui développer ma façon de penser. Elle fut rompue par un voyage inopiné qu'il fut forcé de faire à Fontainebleau où il était mandé; il témoigna ses regrets par une lettre à cette demoiselle, que je vis et que je trouvai comme sa personne; rien d'extrême, ni en bien ni en médiocre. Je croyais qu'elle pourrait bien se renouer pour ces deux fêtes prochaines, mais l'incommodité de ma chère Maman empêchera qu'elle ne s'effectue. Je l'ai vu pour la seconde fois chez la même personne, il y a environ quinze jours; ce ne fut que l'espace d'une demi-heure, encore y avait-il du monde, ainsi les choses restèrent dans le même état. Tu t'étonneras peut-être un peu de cette lenteur, en voici la cause. La demande dans les règles n'est pas faite; il a père et mère, sans doute l'un des deux doit faire cette démarche qu'il ne veut faire que lorsqu'il sera presque certain qu'on ne le refusera pas et qu'il retarde jusqu'à ce que l'année de son veuvage soit révolue et qu'il aura rendu les derniers devoirs par un service qui se doit dire vers le quinze de ce mois. Tu vois bien qu'il n'y a encore rien de certain; voilà les choses telles qu'elles sont, tu peux te croire aussi bien instruite que moi-

même, car je n'en sais pas davantage : il ne m'a pas été possible d'apprendre bien des particularités quant à lui-même; tout ce que j'ai pu savoir, par ce qui m'en a été dit, m'apprend qu'il est assez bon mari, autant qu'on en peut juger lorsqu'on ne vit pas avec les gens; un peu vif, mais facile à revenir, sensible aux caresses et aimant en recevoir d'une épouse; du reste laborieux, actif, appliqué, désirant de faire son état. Il me semble t'entendre dire avec moi : je voudrais en savoir davantage; quels sont ses principes de conduite? n'est-ce point de ces esprits à la mode, dans l'union desquels on ne peut pas espérer de goûter les plaisirs du cœur formés par le rapport des sentiments. Je ne suis guère instruite là-dessus, je sais seulement qu'il se plaignit une fois à une personne de confiance du manque d'assiduité de sa femme à certains exercices extérieurs de religion; si on peut tirer quelques conjectures, il y aurait lieu de croire qu'il estime une chose à la pratique de laquelle il était charmé qu'on donnât de l'exactitude, et ce ne serait pas une mauvaise marque. Mais autre objection de ta part : il a déjà eu deux femmes, les a-t-il aimées ou non? Selon ce que je puis connaître, il les aimait et a bien vécu avec elles, mais la seconde chercha à se soustraire à la dure domination d'une mère peu digne d'en porter le nom, en donnant sa main à un homme qui, suivant son aveu, n'eut jamais son cœur dont elle avait déjà disposé, et qui s'en aperçut un peu, lorsqu'il fut devenu son mari. J'ai répondu à toutes tes questions d'une manière proportionnée à la connaissance que j'ai pu acquérir sur ce sujet, mais je n'ai rien à répondre, lorsque tu me dis qu'être belle-mère n'est pas une chose agréable à beaucoup près; j'ai même une autre observation à te faire et qui a dû t'échapper : non seulement si l'affaire réussit je me trouverai chargée de tous les devoirs et les peines d'une femme mariée, d'une mère de famille, qui plus est d'une belle-mère; mais encore d'une marchande, assidue tout le jour à un comptoir, occupée du détail d'un commerce consistant en pierreries et orfèvrerie et veillant de là aux soins du dedans de la maison. Je n'ai, à parler franchement, ni haine ni goût pour le commerce, je sens qu'en entrant dans tel état que ce soit et que je croirai être celui où la Providence m'aurait destinée, je m'appliquerai uniquement de (*sic*) l'accomplissement de mes devoirs et que j'en [ferai] le premier et le plus grand de mes plaisirs. J'avoue que si je n'écoutais que mon penchant pour la tranquillité et que j'envisageasse toujours les suites du mariage, je ne pourrais me résoudre à y entrer. Je me disais l'autre jour : je ne suis plus surprise, quoique je n'admette pas le principe que certaines gens aient avancé qu'il était trois choses dans la vie, dont se marier était une, qu'il fallait faire sans réflexion, et je conçois que si l'on se livrait à toutes celles qu'on peut faire judicieusement en pareil cas, il y aurait bien peu de personnes qui voulussent s'y engager; bien entendu qu'on compterait pour rien la résignation aux ordres de l'Être suprême, que l'on peut croire nous être manifestés par le désir de nos

parents, lorsque nous ne sentons pas en nous-mêmes un éloignement absolu et des raisons décisives qui nous empêchent d'y consentir. Il faut en convenir, l'hyménée est ordinairement la chose du monde la plus bizarre : on s'unit par les liens les plus sacrés, on jure un amour tendre, sincère, inébranlable, à qui? à un homme que souvent l'on ne connaît que superficiellement, et que l'on a quelquefois la douleur de trouver peu digne des sentiments que le devoir nous oblige de lui porter. Le détail que j'ai voulu te faire de toutes choses m'a entraînée bien loin; je me suis flattée qu'il ne pouvait que t'intéresser et c'est dans cette vue que je t'ai entretenue si au long d'une affaire encore peu certaine et que l'on ne publie pas par cette raison. Mais pour qui aurais-je une entière confiance si ce n'était pour toi? Pour qui n'aurais-je rien de caché, si ce n'était celle qui possède entièrement l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus tendre dont mon âme soit capable; je trouve une joie sensible à te la déployer tout entière. Tu connais que ma première agitation est calmée, j'ai été pendant quelques jours à chercher cette douce paix qui faisait les délices de ma vie, elle semblait me fuir, en vain je la poursuivais dans l'abîme de mes réflexions, je n'ai pu la retrouver que dans un abandon total et absolu de ma volonté à celle de la Providence; il m'est bien consolant de penser que mon sort est entre les mains d'un si bon Père, je jette dans son sein toutes mes inquiétudes et j'y jouis du repos le plus assuré; ta lettre commence à les adoucir, j'admirais comme on nous ménageait les occasions de nous témoigner réciproquement notre tendresse; tu deviens malade et la part que je prends à tes maux t'offre une aimable consolation, je me trouve dans une circonstance non moins importante, et les douceurs de ton amitié sont les premières qui touchent mon cœur, vivement tourmenté par des inquiétudes inséparables d'une résolution d'où dépend le bonheur de toute la vie.

Adieu, je m'amuserai une autre fois à te quereller sur tes soupçons, je pardonne ces pensées à la vivacité de l'imagination, à l'extrême sensibilité, que je connais bien, mais je ne pardonnerais pas à ton cœur si je croyais qu'intérieurement il fût réellement persuadé. Je suis bien assez punie par la peine que je ressens de t'en avoir causé une pareille, reçois les vifs élancements de ma tendresse, supplée auprès de tes parents à ce que je ne puis dire.

Phlipon.

Ce 8 novembre 1771, il est samedi; j'ai commencé ma lettre sitôt la réception de la tienne; je crains pourtant que tu ne la reçoives que lundi, la poste ne part de Paris que le matin à 8 heures.

XIX

À SOPHIE[1]. — Mardi, 26 novembre 1771[2].

Tes lettres, ma chère bonne amie, me sont remises avec une exactitude admirable; je juge, par la satisfaction que cela me procure, du mécontentement que te donne la lenteur avec laquelle les miennes te parviennent; je m'unirais volontiers à toi pour présenter requête à l'effet de quoi il fut enjoint aux directeurs de veiller plus attentivement aux levées des petites boîtes, car je pense que c'est de ce défaut d'où procède en partie le retardement qui souvent t'impatiente, ainsi que moi par cette raison; je dis en partie parce que je crois que la différence des heures où les courriers partent y contribue aussi; voici pourquoi : c'est à 2 heures de l'après-midi, si je ne me trompe, que le tien se met en marche; par conséquent lorsque l'on a écrit le matin, la lettre est rendue le lendemain; celui de Paris part à 8 heures du matin; or, il y a déjà un jour de perdu, qui est celui où l'on a écrit, parce qu'il est fort rare d'être assez matinal à cette occupation pour qu'elle se trouve faite et portée à la grande poste dans cet instant; le courrier n'arrive que le soir vraisemblablement, ainsi les nouvelles ne sont reçues que le troisième jour au matin. Voilà une assez longue discussion sur un sujet peu intéressant en apparence, mais tout le devient par proportion dès qu'il regarde un objet aimé; c'est en m'appuyant sur ce principe que j'agis l'autre jour contre ma façon de penser, qui me fait trouver ennuyeux les détails minutieux, du nombre desquels j'excepte ceux qui touchent une personne que l'on chérit; comme je me flatte sur ce point de quelques droits dont ton cœur m'a fait cession, j'entrai sans crainte dans une explication fort étendue; j'ai vu avec bien du plaisir les assurances qui me convainquent que je [ne] m'étais point trompée. Mais à propos de cette affaire, t'imaginerais-tu que je n'en ai pas entendu parler plus que toi depuis ce que je t'écrivis? Je présume un dessous de cartes peu favorable à la réussite, ou plutôt je regarde ce silence comme une rupture décidée, parce que, si l'on eût persévéré à désirer la chose comme on le témoignait par les avances que l'on avait faites, on aurait continué d'agir en conséquence; rien moins que tout cela, tout est dans un calme profond, je n'ai ouï dire de lui qu'une seule chose, qui est qu'il allait quitter l'orfèvrerie; à quel propos se défaire d'une chose propre à occuper quelqu'un qu'on pense à s'associer? Excepté cela que j'ai appris, il n'a été question de quoi que ce soit en façon du monde, tu vois que la conséquence natu-

[1] Archives d'Agy, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 30-34. — [2] La date est à la fin.

relle est fort aisée à tirer; je t'avoue qu'elle me fait plus de plaisir que de peine, je vois reculer avec joie une décision que je crains, je me remets dans ma coquille avec une nouvelle satisfaction, j'embrasse de tout mon cœur la paix, la tranquillité, le repos, qui sont mes chers favoris, et j'espère très fermement que l'année prochaine me verra dans cette aimable situation. Je ne me repens pas des réflexions sérieuses que cette circonstances m'a fait faire, l'événement n'empêche point qu'elles me soient avantageuses; je ne m'en étais pas encore occupée si fortement, parce que, quoiqu'il se fût présenté des occasions, comme du premier coup d'œil on ne les jugea pas favorables, il n'en fut mention que relativement au point de vue sous lequel on les envisageait, et je n'y fis aucune attention; mais cette fois-ci, j'en fus plus frappée, j'examinai les inconvénients qui pouvaient résulter d'une résolution qui, toute pesée qu'elle soit, est toujours hasardeuse, je considérai les peines inséparables de cet état, je sentis plus vivement que jamais le prix de celui que je quitterais, je trouvai en moi une peine plus grande que je n'aurais cru pour me décider à un changement, parce que je n'avais pas encore regardé de si près le risque que j'y courrais. La difficulté qui me saisit davantage fut celle de réussir à trouver des sentiments et une façon de penser qui me convinssent, car, sans vouloir exagérer, je sais qu'il n'est pas commun de rencontrer un jugement bien sain, solide et épuré. D'ailleurs, cela soit dit entre nous, je remarque dans les hommes en général une sorte de férocité, pour ainsi dire, qui leur est annexée de même que le privilège de la supériorité; rarement on s'en aperçoit dans la société, parce qu'une éducation polie l'adoucit jusqu'à la rendre presque imperceptible chez ceux en qui elle a été cultivée; mais dans une liaison domestique, lorsque le souffle impétueux du temps a dissipé cette fleur du sentiment dont l'éclat embellit ordinairement les premiers instants de l'hyménée, lorsque l'habitude journalière et continuelle a dépouillé jusqu'à l'ombre de la contrainte, on paraît tel que l'on est; c'est alors qu'une épouse trouve des moments peu agréables à passer. Je conviens que la douceur et la patience d'une femme font disparaître presque aussitôt ces légers nuages, mais n'est-ce pas toujours de petites disgrâces qui deviennent plus vives et sensibles quand le caractère qui les produit s'en trouve plus ou moins capable ou qu'il offre d'un autre côté peu de dédommagement? Ce ne sont pas les seules qu'on ait à essuyer dans le ménage; le soin d'une maison, des enfants surtout, entraîne avec lui une foule d'inquiétudes et de soucis; nos descendants font notre consolation, je l'avoue, quand ils se donnent à bien; c'est le tout qu'ils s'y donnent; on en voit tous les jours qui, par leur conduite, semblent plonger le coup de la mort dans le sein où ils ont puisé la vie... Je sais que quelques fois c'est la faute de ceux qui les ont élevés; mais il s'en trouve aussi à qui l'on a rien épargné pour les former. Enfin je conclus de tout ceci qu'on ne peut pas se marier pour son plaisir. Quand on fait un mûr examen des suites d'une pareille démarche, la

raison, la religion, l'estime pour celui qui est proposé, voilà ce qui peut seul décider à entrer dans un chemin bordé de tant d'épines. Je conviens qu'en s'unissant à quelqu'un qui sait ne donner aucun chagrin un peu considérable et partager les autres en commun, la plupart sont évanouis et les autres deviennent légers; c'est l'embarras de trouver ce quelqu'un, c'est là où gît l'incertitude, la crainte et le risque de se tromper. J'en suis quitte à cette fois pour une fausse alarme suivant les apparences; elle m'a procuré deux avantages : le premier, de connaître plus parfaitement le bonheur de mon état en le comparant à un autre que j'ai apprécié mieux que je n'avais encore fait; je trouverais le second dans le cas où j'aurais à me résoudre par la suite; les réflexions sont formées, je n'aurais plus qu'à les rapprocher, et l'émotion en sera moins grande. Tu croiras peut-être en voyant ma lettre qu'elle va t'apprendre une nouvelle tout opposée à celle que tu y trouveras. Que la vie est singulière! on parle, on pense, on raisonne sur des choses qui à l'extérieur ont de la consistance, mais dont l'évanouissement montre bientôt la vanité; il me paraît que cette histoire ressemble à la fable qui dit que certaines gens, voyant au loin quelque chose flottant sur l'eau, crurent que c'était un navire; on accourt, on regarde, l'objet en rapprochant diminue l'opinion qu'on en avait conçue; qu'était-ce? un fagot. On peut l'appliquer à une infinité de choses, je m'y occuperais agréablement avec toi, si le temps me le permettait; mais je ne finirais pas si je voulais te rendre les idées qui me viennent, il faudrait que je te parlasse. Ne jouirai-je donc pas de ce bonheur! tu me le fais envisager; que cet espoir m'est flatteur! Il me toucherait encore davantage s'il était plus prochain, tu me le montres dans une sorte d'éloignement qui enflamme le désir sans le satisfaire pleinement, je sens que tu ne peux pas t'en assurer toi-même, je m'interdis de trop profondes réflexions là-dessus, pour faire usage d'une patiente résignation. J'ai été aussi fâchée que surprise de l'incommodité de ta chère maman; j'avais vu ton frère deux jours avant que je reçus ta lettre, qui ne m'en avait rien dit, parce qu'il n'en savait rien, cela est fort naturel, mais par cette raison je m'y attendais beaucoup moins. La mienne va de mieux en mieux, je souhaite que tu m'en apprennes autant; je ne te dis point [que] je partage tes inquiétudes et tes sentiments, nous sommes trop étroitement unies pour que cela soit autrement et nous le sentons trop intimement toutes deux pour qu'il soit nécessaire de nous le dire. Madame S[t]-Jean a été fort mal, elle reçut ses sacrements la semaine dernière. Il y eut un peu de mieux, je ne sais trop comment cela va pour le présent, je n'en ai pas eu de nouvelles depuis mercredi, sa maladie est une obstruction au foie. Je m'étais un peu brouillée avec Madame Sainte-Agathe, mais nous avons plâtré des débris de la rupture le plus plaisant raccommodage qu'on puisse imaginer; j'ai consenti à recevoir ses querelles telles mal placées qu'elles soient, à condition qu'elle accepterait en échange, avec la même

IMPRIMERIE NATIONALE.

complaisance, les délais et les méchantes excuses que je pourrais bien lui donner en paiement; je ris de ces amitiés dont l'espèce singulière a quelque chose d'original qui me divertit.

Adieu, ma chère bonne amie, que ne puis-je réaliser cette situation charmante dont tu me peins l'image, où réunies après l'absence, nos cœurs l'un près de l'autre s'épancheraient délicieusement par l'effusion de leur tendresse! Je me soutiens dans l'espérance de cette douce joie en répétant avec toi cela viendra un jour. A cette pensée ils s'envolent rapidement sur les ailes des désirs au devant de cet heureux instant; la raison vient modérer l'activité de leur course et leur apprendre à jouir du présent en goûtant le plaisir de se témoigner leurs sentiments par les moyens qui leur sont offerts. C'est dans ton âme où tu peux lire les miens, mieux que dans mes expressions; tu y verras sans cesse l'amitié vive et tendre dont est animée ta fidèle

PHLIPON.

Reçois les civilités de mes chers parents ou amis, car ce nom leur convient parfaitement et présente-les aux tiens ainsi que mes respects.

A Paris, ce jourd'hui mardi 26 novembre 1771.

XX

À SOPHIE [1]. — 20 décembre 1771 [2].

Tes réflexions intéressantes, ma chère bonne amie, m'ont singulièrement frappée, il semble que tu sois venue les puiser au fond de mon intérieur : c'est l'effet naturel de la vérité de toucher le cœur même, je m'en suis occupée hier toute la journée. L'aimable philosophie s'est présentée à moi ornée de nouveaux charmes, je sentis redoubler le penchant que j'avais pour elle lorsque je l'eus vue en ta compagnie, je te loue de l'application que tu lui veux donner, elle en est tout-à-fait digne; je m'unis à toi dans ce dessein, nous porterons ensemble nos regards attentifs sur différents objets pour les apprécier par la réflexion et le raisonnement. La connaissance de nous-même est, sans hésiter, la science la plus utile, soit qu'on l'envisage en elle-même ou dans les avantages qu'elle nous procure : tout nous invite à tourner vers elle ce désir de connaître qui naît avec nous, que nous

[1] Archives d'Agy, *copie* (probablement de la main de Mlle Léonie de Gomiecourt, avant de faire don de l'autographe à quelque personne amie). — Dauban, I, 34-38. — [2] La date est à la fin.

cherchons à satisfaire en parcourant toutes les nations du monde, dans les récits du passé; j'ai éprouvé que ce moyen n'est pas inutile, lorsque l'on sait s'en servir. Je lis aujourd'hui avec des dispositions bien différentes de celles que j'avais il y a quelques années. Je désire connaître moins les faits [que les] hommes, je cherche dans l'histoire des peuples, des empires, celle du cœur humain et je crois l'y trouver. L'homme est l'abrégé du monde, les révolutions de l'univers sont l'image naïve de celles de son âme; c'est, pour me servir de tes termes et entrer dans tes idées, un état gouverné et tyrannisé tour à tour par la raison, son légitime souverain, et l'amour-propre, qui est, je pense, la première des passions et le ressort élastique qui meut toutes les autres; cette Babel agit sans cesse pour soustraire les puissances, les facultés, les sens à la loi du devoir; son parti se grossit de toutes [les] passions qui, mécontentes de leur esclavage, lèvent avec lui l'étendard de la révolte et excitent une guerre d'autant plus cruelle que, les intérêts particuliers se trouvant en grand nombre, elles s'entre-déchirent sans que l'ennemi puisse profiter de leurs divisions, qui disparaissent lorsqu'il s'agit de se défendre contre lui. Je m'imagine voir ces petites républiques de la Grèce que la jalousie, l'ambition, la haine mettaient toujours aux prises les unes avec les autres, mais que l'amour de l'indépendance réunissait contre une puissance étrangère et formidable quand elle venait les attaquer. La raison, repoussée vigoureusement, emploie en vain les effets les plus puissants, elle a affaire à un adversaire habile, adroit, vaillant; capitaine infatigable, plein de feu, d'activité, il sait connaître et saisir l'instant d'attaquer avec avantage et de profiter de sa victoire en accablant par des coups redoublés un ennemi affaibli, découragé; prévoyant, circonspect, il évite les pas dangereux et sa ruse en dresse d'immanquables; ingénieux à couvrir ses pertes, fécond en ressources inattendues, il fait passer son audace pour une assurance fondée sur des secours certains. Non moins politique que guerrier, les intrigues, les menées secrètes ne sont pas épargnées, les promesses flatteuses, les perspectives brillantes du plaisir, son agent fidèle, séduisent le cœur, éblouissent l'esprit, obscurcissent le jugement; la raison trahie, tremblante, abandonnée, cède en gémissant de sa faiblesse, la vertu désolée réclame en vain la loi du devoir; opprimée par l'injuste usurpateur, elle s'envole dans les climats plus heureux, laissant à sa place le repentir, la honte, la douleur, les regrets qui la vengent avec fureur du cruel outrage qu'elle a reçu. Le vainqueur s'applaudit de son triomphe, mais plus aigri que satisfait d'une soumission forcée, il exerce son tyrannique pouvoir de la manière la plus odieuse : les remords, à l'œil farouche, l'affreux désespoir, ses cruels ministres, portent partout la compassion, le trouble et la rage. Tel est le triste tableau d'une âme qui n'a d'autre [appui] que sa seule raison; elle connaît assez le danger pour voir l'horreur de ses suites, mais elle est trop faible pour l'éviter. Je défie au déiste le plus attaché à la

vertu morale de résister à la délicatesse de certaines occasions. Il n'y a de vraie probité et de sagesse assurée que celle qui est produite par la religion; c'est le soutien absolument nécessaire à la raison pour triompher de ses ennemis, alors elle ne craint plus leurs efforts, elle règne non dans une paix absolue, mais avec empire; toujours elle a à combattre, parce que les passions sont vaincues et non soumises et que son état n'est en sûreté qu'à l'ombre des lauriers. Mais le travail est modéré et récompensé par la douce joie qui suit la victoire. Voilà le résultat de toutes mes réflexions, elles me ramènent à la vérité consolante d'une religion qui seule peut faire des heureux. C'est le point de réunion où ma philosophie revient toujours, de quel côté que je la mène. Qui pourrait développer les replis sans nombre du cœur humain, si on voulait le pénétrer parfaitement? J'avoue de bonne foi mon incapacité. Je dirais plutôt ce que l'homme devrait être que ce qu'il est, comme je dirais mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Dans Dieu l'infinité des perfections, dans l'homme l'infinité des faiblesses, font de Dieu un mystère que l'homme ne peut comprendre et de l'homme un énigme que Dieu seul peut développer. Je ne sais si je te rends bien mes pensées, j'ignore si je réponds aux tiennes, le sentiment, l'imagination s'emparent de ma plume et lui font tracer tout ce qui leur plaît. Mais pour revenir à ton sujet, la comparaison de l'âme à un gouvernement me fit naître celle du corps humain à une ville; sa situation est agréable, le toucher, sens universel, est un rempart qui l'assure de tous côtés, les veines et les artères sont les rues qui facilitent la communication, la tête est la citadelle, où les organes, en soldats vigilants, veillent à sa conservation et à sa sûreté; les yeux, sentinelles exactes, l'avertissent des approches dangereuses; le goût, officier actif, empêche que l'on ne fasse entrer rien de nuisible ou même de désagréable... Mais si je continuais, j'entrerais dans un détail anatomique, dont je pourrais ne me pas bien tirer, j'en sais assez pour m'amuser de cette idée mais trop peu [pour] te l'exposer d'une manière satisfaisante; j'obéis seulement à la confiance qui m'oblige à te faire part de tout ce qui me passe par la tête en te donnant une légère notion.

Mais à propos, souviens-toi que tu me promets de me rendre compte des impressions qu'a produites une demoiselle sur ton cœur : vraiment cela m'intéresse de près, j'attends avec une sorte d'impatience la description de cette nouvelle amie, et cela sans aucune jalousie, je ne suis pas assez sotte pour m'imaginer que mes droits soient exclusifs; le vrai mérite en a sur l'estime et la tendresse de toutes les personnes judicieuses. Je serais sincèrement charmée que tu trouves quelqu'un dont la liaison te donne des agréments que mon insuffisance et mon éloignement ne me permettent pas de te procurer; tu es digne de mon estime, de mon amitié, je me plairai à te prodiguer l'une et l'autre avec profusion; j'agrandirai mes plaisirs en les partageant avec toi; je ferai ma joie de celle que te

donnera l'offrande de mon cœur; je m'enrichirai des dons qui te seront faits par d'autres, je les verrai avec satisfaction partager le bien d'être aimé de toi, persuadée que jamais ils ne goûteront mieux que moi celui de te chérir d'un sentiment aussi vif et aussi pur.

Si tu me fais part de tes nouvelles connaissances, il est juste que je te communique mes nouvelles histoires. Depuis cette affaire dont je te parlai, il en a été mis une autre de même nature sur le tapis, l'agent de celle-ci la suivait avec une chaleur extrême : en dix jours, demande, propositions, entrevue, réponse qui, quoique peu favorable, ne l'a pas désabusé de l'espérance de réussir. C'est un religieux qui s'est mis dans la tête de me marier avec son ami, qui est un homme de 38 ans (trente-huit ans) d'esprit et de mérite et qui, en effet, paie très bien de sa personne, occupant une place honnête à quelques lieues de Paris. La chose ne fut point acceptée, vu l'éloignement qui est regardé comme très grand, puisque je sortirais de Paris. Un refus honnête ne peut lui ôter cette pensée : il n'y a rien qu'il ne mette en usage : insistances réitérées et pressantes, insinuations adroites, sollicitations auprès d'un frère de ma chère maman pour l'engager à la gagner, tout est employé, avantages relevés avec des couleurs favorables, obstacles aplanis par les expressions, il fait de même avec le plus de vivacité possible pour une affaire qui certainement ne sera pas. Premièrement, mes parents ne me sauraient éloigner d'eux et je ne puis m'en séparer; de plus, la place que cette personne occupe serait perdue totalement si elle venait à mourir, la perspective n'est pas agréable. J'aurais pu me dispenser de te parler de cela puisque l'affaire n'aura pas lieu, mais je ne saurais te cacher rien de ce qui me regarde, ce qui serait secret pour tout le monde cesserait de l'être pour toi. En possédant toute ma tendresse, tu as acquis le droit de connaître tout ce qui peut m'intéresser même légèrement et je me fais une joie de te donner ces petites marques de ma parfaite confiance.

Je veux te souhaiter une bonne fin d'année, plus pour le plaisir de te prévenir extérieurement que pour un autre motif; le sentiment n'attend pas des jours consacrés par l'usage pour se communiquer à une amie aussi intime et aussi chérie que tu l'es; ses vœux volent sur l'aile des heures qui s'en trouvent toujours chargées, puissent-ils être exaucés, le vrai bonheur suivra toujours tes pas.

Adieu, ma chère amie, présente nos civilités à ta chère maman, je lui baise bien respectueusement les deux mains, en n'osant aspirer à une de ses joues. N'oublie pas ta promesse et encore moins ta fidèle et tendre

PHLIPON.

A Paris, ce 20 décembre 1771.

ANNÉE 1772.

XXI

À SOPHIE [1]. — Lundi soir, 20 janvier 1772 [2].

Comment dois-je écrire cette lettre? Sera-ce pour rendre hommage aux lois de l'usage en t'offrant des vœux qu'il fait prononcer dans ces jours-ci aux plus indifférents? Mais, outre que je ne saurais répéter les sottes formules qu'il semble n'avoir consacrées que pour faire mentir impunément les trois quarts de ceux qui les prononcent, tu n'ignores pas que si je ne veux de mal à personne, il en est peu à qui je souhaite autant de bien qu'à toi, que j'aime plus que moi-même. Je cède au motif qui m'arrache comme malgré moi de l'inaction dans laquelle j'étais presque résolue de rester jusqu'à ce que tu rompis (*sic*) un silence qui alarme ma tendresse. Je ne sais ce que je dois en penser, et plus je considère les raisons de ma surprise, plus je les trouve plausibles. Rappelle-toi, ma chère amie, les assurances que tu me donnas au mois de décembre de revenir bientôt verser, pour ainsi dire, dans mon cœur les sentiments dont le tien était rempli alors. Quelle impatience ne me témoignas-tu pas de me les communiquer! Tu te faisais une joie de goûter auprès de ta fidèle amie les douceurs d'une confiance sans bornes; je te sommai de ta promesse, dont j'étais en droit, ce me semble, d'attendre l'accomplissement; le temps s'est écoulé sans que tu la remplisses; ces instants qui s'échappent sans cesse avec une égale vivacité ne paraissent pas avoir ralenti leur rapidité ordinaire, celui que je vois naître me fait désirer celui qui le (*sic*) succède, espérant toujours le trouver plus satisfaisant. Combien veux-tu encore me laisser ignorer si, en te voyant à Paris, je te trouverai moins sensible, au moins à mon égard? Et quand mon amitié tressaille à la lueur d'une douce espérance, la tienne n'est-elle donc point émue? Je te justifie intérieurement sans pouvoir contenir mon esprit; je voudrais que tu le fis (*sic*) par de bonnes raisons, car je serais tout à fait mortifiée que tu en fus (*sic*) redevable à mon cœur, qui prend tes intérêts contre moi-même. Fais cesser mon agitation qui est d'autant plus grande que je n'ose la faire connaître à personne qu'à toi; je suis honteuse de ton silence comme d'une faute que j'aurais commise et je souhaiterais pouvoir me l'imputer :

[1] Archives d'Agy, adresse, timbre, cachet. — Dauban, I, 39-40. — [2] La date est à la fin.

mes regrets l'effaceraient bientôt. Cela me rappelle le trait de Caton, qui, ayant un peu trop bu, fut rencontré en cet état par des gens du peuple qui en furent si étonnés et si confus qu'on eût dit à les voir que c'était Caton qui les trouvait en faute et non pas eux qui y trouvaient Caton. Mais je ne sais ni où j'en suis, ni ce que je dis, mon imagination s'égare et cherche à se distraire. Quel rapport y a-t-il de cela à ce qui se passe entre nous? Pardonne, ma chère bonne amie, je ne me retrouve pas moi-même, je cherche en vain ce qu'est devenue ma tranquillité réfléchie, j'éprouve sensiblement les effets du pouvoir que tu t'es acquis sur toutes mes facultés; je suis inquiète sans qu'il me soit possible de l'empêcher et je me blâme de te faire part de mon trouble.

Si j'ai tort, je t'offense, si j'ai raison, je dois te déplaire, si je me tais, je ne fais guère mieux, car je resterai dans une agitation qui ne m'est point salutaire et qui t'est inutile. Parle, voilà ce que j'attends. Cependant je t'aime toujours de même, et suis assurée, autant qu'on peut l'être humainement parlant, que tu réponds à mon amitié. De telle façon que ce soit, tu posséderas mon cœur, je ne cherche qu'à satisfaire mon esprit qui ne peut comprendre les raisons de ton silence, et qui croit voir au contraire bien des sujets de m'écrire, ne serait-ce même que la promesse que tu m'en as faite, qui me mettait dans le cas de recevoir bien plus tôt de tes nouvelles. J'espère que ta connaissance de ma situation agira plus efficacement. Adieu, ma chère amie, je ne puis t'entretenir plus longtemps, telle envie que j'en aie; ma philosophie s'évanouit, je ne saurais parler que de ce qui m'affecte principalement, le chapitre n'est pas amusant pour toi, je me repentirais de t'avoir exposé mon inquiétude, assez mal placée d'un sens, si je ne connaissais tes sentiments et si je n'étais instruite que tu verras d'un bon œil les agitations d'un cœur qui ne les ressent que parce qu'il t'aime, et sa franchise à te les communiquer. Puissent-elles être à tes yeux de nouvelles preuves de l'amitié intime et véritable dont est vivement pénétrée ta sincère amie.

PHLIPON.

Présente les tendres assurances de mon respect à ta chère maman, je lui souhaite une santé parfaite et à ta chère sœur tout le bonheur qu'elle mérite, je crois que c'est beaucoup dire. Reçois les civilités de mes chers père et mère; je t'embrasse en attendant de tes chères et désirées nouvelles.

Ce 20 janvier 1772 (lundi au soir), à Paris.

XXII

À SOPHIE[1]. — Samedi, 25 janvier 1772[2].

Il est arrivé précisément ce que je craignais, je l'avais prévu, me voilà bien punie de ma précipitation. Nous nous sommes croisées et à l'instant que tu es importunée de la sotte exposition de mes inquiétudes, je reçois cette lettre délicieuse qui me ravit et me fait repentir plus vivement que jamais de tout ce que j'ai dit. Oublie-le, ma chère amie, et ne pense qu'à recevoir les douces effusions d'un cœur pénétré pour toi des plus tendres sentiments. Je ne pus résister plus longtemps au violent désir d'avoir de tes nouvelles (et pourquoi les rends-tu si charmantes?), surtout depuis que j'avais vu ton frère. Tu me parais fort bien instruite de l'instant où il vint nous rendre visite, et je vois aussi que nous avons deviné juste, car nous ayant dit qu'il avait eu quelques embarras parce qu'une de ses sœurs[3] était accouchée, nous n'eumes pas de peine à concevoir qu'une affaire de cette nature ne pouvait lui en procurer qu'autant qu'elle lui donnait la qualité de parrain dont il était susceptible. De plus, je ne doute pas que la marraine ne fût aimable, et que cela contribuât un peu à son élégance.

Mais, badinage à part, je reviens au sujet qui me fait parler de sa visite. Il me demanda «s'il y avait longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles. — Depuis la fin de décembre, répondis-je. — J'en reçus aussi à peu près vers ce même temps. — Et ma sœur, continua-t-il, vous parla-t-elle encore de son projet de voyage à Paris? — Nullement, il est rompu. — Mais je crois qu'elle pourrait bien y venir cette année, ma sœur aînée[4] va se marier selon les apparences.» Tu peux juger si mon cœur fut ému lorsqu'on lui présenta un espoir si flatteur; je trouvai la chose si intéressante pour notre amitié que j'étais presque fâchée intérieurement de l'apprendre d'un autre que de toi. L'imagination se mit à l'œuvre aussitôt, forma son plan et m'occupa si fortement que je ne répondis rien à ton frère lorsqu'il ajouta : «Vous aurez beaucoup de part au plaisir de ce voyage.» La conversation ne tint pas longtemps sur ce chapitre, il paraissait pressé, et fit place en s'en allant à un personnage qui venait nous inviter d'une petite assemblée pour le lendemain.

Cette semonce[5] ne me plaisait pas tant que ce que je venais d'apprendre à ton

[1] Archives d'Agy, timbre, cachet. Dauban, I, 43-48.

[2] La date est à la fin.

[3] Mme Guérard.

[4] Henriette.

[5] «Invitation faite dans les formes pour quelque cérémonie» (*Dictionnaire de l'Académie*, 1776).

sujet, je crois que tu n'as pas de peine à le croire. Nous nous trouvâmes engagés et nous y allâmes en effet; je m'étais décidée à m'y amuser, la précaution fut inutile, les plus sérieuses réflexions vinrent m'assaillir dans le séjour des ris. La danse commença, comme c'est l'ordinaire, par me paraître insipide et finit par me déplaire; tout en moi se refuse à un exercice qui demande une gaieté folâtre et des grâces hardies.

Je pris hier un divertissement plus conforme à mon goût, je fus à un concert d'amis[1] où nous allons de temps en temps augmenter le nombre des auditeurs. Je m'y plais, parce que j'aime beaucoup la musique; je trouve que, de tous les plaisirs des sens, c'est le moins propre à corrompre l'âme; ses nobles accents peuvent émouvoir le cœur et l'esprit et élever l'un et l'autre vers un digne objet. Néanmoins, je n'y goûtai pas la même satisfaction que de coutume, je mourais d'envie de te répondre. Tu as touché des sujets bien capables de m'exciter.....; mais que dis-tu de mon babil? Je cause comme une pie, je perds le temps, j'use le papier, passons au sérieux.

Le portrait que tu me fais de ta nouvelle amie me plaît à bien des égards, je me sens portée volontiers à regarder d'un nouvel œil une personne qui a pu t'arrêter et te fixer en quelque sorte; quant au dernier trait, il ne me surprend pas; je trouve peu, bien peu de femmes qui ne soient entichées plus ou moins de cette espèce de maladie; ce serait un puissant motif qui me retarderait dans le choix d'une nouvelle société si j'en cherchais. Le temps le plus dangereux pour les personnes de notre sexe est celui qui s'écoule depuis quinze ans jusqu'à trente, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, mais principalement dans les premières années de l'adolescence. C'est dans ce moment critique que les passions se développent et agissent avec d'autant plus d'efficacité que l'expérience ne peut pas encore leur opposer sa prudence. Il n'y a pas d'âge où l'on réfléchisse moins, pour l'ordinaire, et il n'y en a pas où cela soit plus nécessaire. Toutes les créatures se parent à l'envi des plus séduisants dehors pour entrer dans un cœur qui commence à se connaître; l'imagination les embellit, aidée des préjugés pris dès l'enfance et fortifiée par la manière dont en élève la plupart de nous. La vanité, le désir de plaire, sont les démons des femmes, je n'en suis pas surprise, c'est pour ainsi dire les seuls qu'on leur permette d'écouter; on les compterait pour peu dans la société, et même pour rien, si cette société pouvait subsister sans elles; on ne leur laisse d'empire à exercer que celui qu'elles peuvent acquérir par leurs vertus ou leurs agréments. Le premier paraît, à la première vue, peu réel et de difficile acquisition, le second semble avoir des avantages tout opposés, c'est aussi le plus en vogue, il en est

[1] Chez Mme l'Épine. C'est le «concert des associés» dont il est question dans la lettre suivante. Cf. *Mémoires*, II, 144-146.

peu qui ne veulent y prétendre. Par une suite de ce choix, tout ce qui peut contribuer à seconder la fin qu'on se propose est employé avec ardeur : voilà nécessairement les bagatelles devenues choses conséquentes; l'achat d'un bijou, d'un habit, d'un ruban est une grosse affaire; comme le penchant au mal est extrême, le pouvoir que les passions tendent à établir devient presque immanquable, au moins en général et pour un certain temps; ce sont des ressorts puissants, animés avec art; on ne saurait croire combien la toilette d'une coquette est de conséquence, souvent d'une mouche bien ou mal placée dépend une affaire sérieuse; et quiconque voit agir les grands et les petits, à la cour, à la ville, sans connaître les intrigues féminines qui y sont mêlées, ressemble à celui qui voit agir une grande machine sans distinguer les ressorts. Mais, sans entrer dans un détail politique, ramenons la chose à notre utilité. Nous naissons tous avec le germe malheureux des passions, la raison naissante se trouve assaillie par elles avant de parvenir à un degré de maturité qui l'assurerait contre leurs attaques pernicieuses; le sexe est enclin particulièrement à la vanité, il n'est pas de femmes qui n'en ressentent tôt ou tard les malignes impressions, c'est un vice inhérent à leur nature, la sagesse consiste à y résister continuellement. Mais je crois la raison toute seule beaucoup trop faible pour un si grand ouvrage, je suis persuadée qu'il n'y a qu'une piété réelle et solide qui puisse conserver l'âme nette de ces souillures qui altèrent sa vertu et par conséquent son bonheur. Ce que je trouve de vraiment triste, c'est que, dans les personnes mêmes qui pensent solidement, l'amour-propre, toujours ingénieux, sait trouver des ressources dans leur vertu même; il lui faut envisager ce plaisir flatteur que l'on ressent à savoir qu'à leur présence on se sent pénétré intérieurement de ce sentiment qu'on ne saurait refuser au vrai mérite. Et lorsqu'on se considère de bonne foi, on est forcé d'avouer qu'il est mille fois plus facile de faire le bien que de le bien faire; nous agissons très souvent par un retour sur nous-même sans nous en apercevoir et nous sommes étonnés au dernier point lorsque nous reconnaissons que nous avons sacrifié à ce détestable amour-propre une bonne action que nous croyions offrir à l'Être suprême.

Je l'appelle détestable et je le déteste aussi avec beaucoup de raison, car il me joue souvent de ses vilains tours; c'est un voleur rusé qui m'attrape toujours quelque chose. Unissons-nous, ma bonne amie, pour lui faire la guerre. Je lui jure une haine implacable. Parcourons tous les détours où il va dresser ses pièges et poursuivons-le les armes à la main jusqu'à ce que nous l'ayons enchaîné aux pieds de la Religion qui peut seule nous faire remporter la victoire. Je ne sais si tu as autant de sujets de t'en plaindre que moi, mais si je lui en veux, jamais ressentiment ne sera mieux placé. Il sait que des dehors un peu apparents le décéleraient bien vite à mes yeux qui le considèrent très souvent, aussi ne se cache-t-il jamais que sous les voiles les plus spécieux. Il en est plus à craindre parce

qu'il devient beaucoup plus difficile à reconnaître; on a besoin d'une vigilance continuelle, et un général d'armée qui a en tête un habile capitaine a moins de peine pour vaincre son adversaire, tel vaillant qu'il soit, que celui qui prétend se vaincre lui-même. J'estime cette victoire bien plus glorieuse que l'autre et je voudrais que ce fût pour elle qu'on s'animât de ce beau désir de la vraie gloire si vanté et si peu réalisé

Il me revient dans l'esprit un passage que je lus dans un ouvrage de saint François de Sales, il a quelque rapport à ce dont nous parlions il y a quelques instants. Il parle de l'extrême simplicité qui doit faire le principal ornement des veuves, et ajoute : «On permet plus d'affiquets aux filles (ce sont ses propres termes) parce qu'elles peuvent loisiblement désirer d'agréer à plusieurs, pourvu que ce soit pour en gagner un par un saint et honnête mariage». Je t'avoue que je trouvai la permission plaisante et ne pus m'empêcher d'en rire. Elle me fit réfléchir qu'il fallait que ce saint prélat crût ce penchant invincible dans les femmes pour qu'il trouvât plus aisé de le légitimer que de le détruire. Cependant, sauf meilleur avis, je ne crois pas que l'on doive lui laisser de prétexte; il en prend toujours plus qu'on ne lui en donne. D'ailleurs, s'il est vrai que, créés pour Dieu seul, nous lui appartenons si étroitement que toutes nos actions doivent dériver de lui comme de leur principe et y retourner comme à leur unique fin, il me paraît impossible d'en détourner aucune sans commettre un vol manifeste. Cette vérité me pénètre singulièrement et je vois avec chagrin que l'amour-propre y oppose une terrible résistance. Mais enfin il faut savoir se supporter soi-même, posséder son âme en patience, et ne connaître ses défauts que pour les combattre avec une ardeur qui augmente chaque jour. C'est l'ouvrage de toute la vie, mais qui fait le bonheur [de celui] qu'il occupe.

Tout ceci, ma bien-aimée, m'a entraînée bien loin. Je souhaite que [1]. . . . . pas plus les moments que tu donneras à la lire que moi à l'écrire. Je. . . . . un plaisir inexprimable à t'ouvrir mon âme et à t'y découvrir tout ce qu'il. . . . . Mais avant de finir, il faut que je te rapporte une histoire que plusieurs personnes. . . . . me raconter, et qui me paraît pourtant peu croyable, quoique bien ébruitée. Deux [2]. . . . . de l'abbaye de Panthémont prirent feu sur les affaires d'État, l'une. . . . . M. de Maupeou, l'autre en faveur de M. de Choiseul; la querelle devint si violente [que] cédant au préjugé du faux point d'honneur qui nous ravit tous les jours tant de sang noble, et qui jusqu'à présent ne paraissait annexé qu'à la férocité masculine, elles se donnèrent rendez-vous dans le jardin, où elles se battirent à coups de couteaux; l'une des deux en reçut un dans le sein dont elle mourut; l'autre est restée blessée assez dangereusement. L'aventure me semble tout à fait ridicule et

(1) Mots rongés. — (2) Mot rongé, probablement «pensionnaires»

extraordinaire, je n'imaginais pas que les femmes fussent susceptibles de la folie de se tuer pour aucune..... et encore moins pour celles de l'État. Il est vrai que pour lui donner une lueur de vraisemblance, on les fait parentes de ceux dont elles prenaient le parti avec tant de chaleur. Tout ce que je sais de certain, c'est que moi qui ne leur suis alliée en aucune façon, qui ne connais leurs personnes et leurs parents que par les bruits publics, je ne voudrais seulement pas m'échauffer..... à disputer sur la raison de l'un ou de l'autre. Si j'étais forcée de m'expliquer, je..... comme ce curé de Saint-Germain-l'Auxerrois qui, ayant reçu ordre du pape Grégoire d'excommunier l'Empereur, dit en chaire : «Sa Sainteté m'ordonne d'excommunier l'Empereur; je sais qu'ils sont en guerre l'un avec l'autre; j'ignore qui des deux a raison; mais autant que mon pouvoir peut s'étendre, j'excommunie qui a tort et j'absous qui a raison.»

Je m'amuse à te conter des choses assez peu intéressantes pour nous. Comment résister au..... Adieu, ma bonne amie, j'ai peine à te quitter. Que tu m'es chère! .....satisfaisant de savoir que tu trouves dans ton cœur les assurances de cette véritable amitié que te donne sans cesse ta fidèle

Phlipon.

Samedi, 25 janvier 1772.

Tu connais mes sentiments pour ta chère maman, je te charge de les développer, ainsi que pour ta sœur.

XXIII

À SOPHIE[1]. — 24 ou 25 février 1772[2].

Du 24 ou 25 février 1772, à Paris.

L'indécision est plaisante. Je viens de finir ma lettre, et je n'ai pas d'autre place où je puisse la dater.

Je me suis dépêchée, ma chère et tendre amie, d'aller ce matin à la première grande messe, pour avoir un plus long intervalle jusqu'au dîné, que je puisse te consacrer. Mon cœur tout ému volait au-devant de l'heureux moment où, faisant abstraction de toute autre chose, je viendrais goûter auprès de toi les douceurs de la confiance et de l'amitié. Mais quel fut mon chagrin lorsque, voulant mettre la main à l'œuvre, je m'aperçus qu'il me manquait du papier, et du monde pour

[1] Archives d'Agy; — Dauban, I, 48-55. — [2] La lettre, commencée le dimanche 23, n'a dû être terminée et datée que le lundi 24 ou le mardi 25.

en envoyer chercher à l'instant. Je fus tentée vingt fois de m'impatienter, heureusement je n'en voulus rien faire, je m'appliquai doucement à calmer mon trouble; mais comme mon désir était trop violent et me paraissait trop juste pour ne point le contenter un peu, je me saisis du premier papier que je trouve, peu inquiète de sa qualité, pourvu qu'il soit susceptible de recevoir les impressions que j'y tracerai et capable de te transmettre par là la connaissance de celles que tu produis sur moi.

Je ne prendrais la plume qu'avec douleur si j'étais attentive et sensible à l'impuissance où je suis de te faire connaître parfaitement les sentiments dont tu pénètres le plus intime de mon âme; mais je te l'ai déjà dit bien des fois et je me plais à te le répéter encore, satisfaite de te persuader de la réalité de ma tendresse telle qu'il est possible de l'imaginer; je sens un plaisir singulier à te chérir d'une manière dont tu ne peux m'avoir d'obligation, parce que tu ne saurais la connaître. Ne crains pas que mes expressions soient des nuances forcées qui grossissent les objets, donne l'essor à ton imagination, elle ne pourra jamais te peindre assez vivement ce qu'il n'appartient qu'à toi de présenter et à moi de ressentir. Ah, ma chère Cannet! Laisse-moi savourer un instant avec réflexion la joie qui me transporte; ce n'est qu'auprès de l'aimable amitié que le cœur à son aise dépose toute contrainte et jouit des charmes de l'intimité; c'est à elle qu'il fait hommage de toutes ces productions, il lui présente même jusqu'aux fleurs que l'esprit, enfant badin, a été ravir aux Grâces en se jouant autour d'elles. La vérité, la candeur accompagnent ses démarches et y donnent ces agréments précieux qui en font le principal mérite. Je le vois régner dans ta lettre, ce caractère d'ingénuité inhérent à l'intime confiance, je veux y répondre avec la même sincérité, je t'ouvrirai mon âme, je t'y découvrirai tout ce qui s'y trouve de plus secret; rien ne doit être caché aux yeux d'une amie sage, tendre et vertueuse. Je passe rapidement sur le plaisir inexprimable que m'a causé ta lettre (je n'en finirais pas) : il suffit de te dire que je l'ai lue seule [1], et que, quoiqu'elle soit la plus longue de toutes celles que tu m'aies jamais écrites, je n'en n'ai pas encore trouvé qui m'ait paru si courte. Entrons en matière.

Nées avec des inclinations à peu près semblables, affectées des mêmes impressions, guidées par les mêmes principes, nous sommes dans des situations pareilles à bien des égards, et différentes à certains autres : mais développons ces pensées plus en détail.

Je n'ai pas été prévenue si tôt que toi, j'agis jusqu'à onze ans par cette espèce de raison encore enveloppée de ténèbres de l'enfance, quoique aidée cependant par une éducation religieuse dont les germes précieux étaient semés dans une terre

[1] Mme Phlipon tenait souvent à voir la correspondance de sa fille. Cf. *Mémoires*, II, 115.

qui leur ouvrait son sein, mais qui n'était pas encore capable de les nourrir de manière à leur faire porter des fruits qui eussent de la consistance. Ce ne fut qu'à cet âge qu'ils prirent des accroissements sensibles et si prompts que je m'étonnais moi-même du changement que j'éprouvais et de la révolution intérieure qui s'opérait en moi. C'est précisément dans le temps où j'entrai au couvent (époque à jamais mémorable pour moi, puisque ce fut pendant le séjour que j'y fis[1] que je trouvai ces deux trésors dont je ne saurais assez estimer la valeur, je veux dire le goût de la piété et une véritable amie). Ma raison naissante sembla déchirer tout à coup le voile qui jusqu'alors l'avait dérobée à ma propre vue (pour ainsi dire) et la religion fit en moi des impressions profondes que ma première communion confirma, et auxquelles le raisonnement ne fit qu'ajouter dans la suite. Mon âme parut acquérir une nouvelle capacité pour goûter un bonheur solide et réfléchi qui jusque-là m'avait été inconnu; je le partageai avec toi, tu devins une autre moi-même, la vertu et l'amitié s'aidèrent réciproquement. Ces principes se fortifièrent de plus en plus, du moins en théorie, car l'amour-propre réclama bientôt ses prétendus droits, mais il se cacha sous des dehors spécieux; mon penchant naturel pour les plaisirs et les ornements de l'esprit m'entraîna de ce côté. Cependant mon goût pour le vrai et le sérieux me fit prendre heureusement le change sans que je m'en aperçus (*sic*). Ce que je faisais dans l'intention secrète de m'enrichir la mémoire me forma le jugement en m'apprenant à raisonner; je réfléchissais en moi-même, je m'envisageais intérieurement, je ne retrouvais plus ce doux calme qui avait fait mes délices, je ne pouvais me dissimuler que, si je n'avais rien à me reprocher dans ma conduite, je n'étais pas dans le cas de me féliciter de même sur la pureté des motifs; l'inconséquence qui résultait de la contradiction de mes spéculations (dont la vérité me persuadait) avec le principe agissant qui me guidait me faisait honte; le souvenir de cette aimable paix dont j'avais joui m'arrachait des larmes, je sentais que le respect humain, la crainte du monde commençait à vouloir m'asservir; les faibles efforts que je faisais pour secouer mes chaînes m'apprenaient leur pesanteur. Que faire? Une décision était absolument nécessaire, il m'était impossible de souffrir plus longtemps cette opposition aussi ridicule qu'odieuse entre la conviction intime de l'esprit et les motifs secrets qui conduisaient les sentiments : des secours puissants, un effort courageux m'affranchirent de l'esclavage où je commençais à entrer, je repris ma première liberté, je vis renaître avec elle le bonheur dont j'avais éprouvé autrefois les premières impressions. Enfin, je puis dire avec toi que si je ne suis pas soustraite à l'empire de la vanité, je m'étudie sans cesse à n'en faire dépendre aucune de mes actions. Voilà, ma bonne amie, une peinture ingénue des révolutions dont

[1] 1765-1766.

mon cœur fut le théâtre; voilà en quoi nous avons bien des traits ressemblants. Mais ce n'est pas tout. La circonstance critique et intéressante où tu te trouves demande que nous examinions de nouveaux rapports, nous en ferons ensuite un résumé qui puisse nous servir utilement. Tu es (pour parler vulgairement) dans une situation plus brillante que la mienne, tu es répandue dans un plus grand monde, et, par une suite nécessaire, tu es plus gênée, plus examinée, plus exposée à la critique que non pas moi, voilà en quoi nous différons. Ma société ordinaire est renfermée dans le cercle étroit de trois ou quatre parents et à peu près autant d'amis, dont la majeure partie ne voit aussi qu'assez peu de monde; néanmoins, il arrive assez souvent que, chez quelques-uns d'eux, je me trouve en société beaucoup plus nombreuse; quant à la conversation, je n'aime, ainsi que toi, que celle dont l'histoire, les sciences et les nouvelles sont l'objet principal, mais l'extérieur timide que j'ai avec toutes les personnes en général que je connais peu est un voile qui me dérobe presque entièrement à leurs yeux. On lui attribue mon sérieux et mon silence ordinaire. Ceux qui ne me connaissent guère me pardonnent un peu sans m'aimer beaucoup; néanmoins tous n'en jugent pas de même, j'ignore assez leur façon de penser, mais tout ce que je sais, c'est que, ne dissimulant point mes sentiments lorsque je me crois obligée de les manifester, on n'a pas de peine à les connaître lorsqu'on me fait parler.

Je me souviens à ce sujet qu'étant, il y a environ trois semaines, en grande compagnie, j'entendis derrière moi celui qui venait de me parler, pendant très peu de temps cependant, dire à un autre : « c'est une dévote. » Je t'avoue que je ne me trouvais point émue de la crainte de la censure qui put s'ensuivre; je me sentis fort indifférente sur tout ce qu'ils pourraient en dire. Mais je conviens que je ne suis pas toujours dans cette disposition. Mon amour-propre n'est pas insensible à la raillerie, il est mortifié d'y donner lieu; tout ce que je puis t'assurer, c'est que les sensations qui en résultent sont très promptement détruites par la réflexion. Tu peux juger par tout ceci que le plus vif instant de la crise où tu te trouves présentement est passé pour moi. J'ai essuyé d'aussi rudes assauts, et d'autant plus sensibles qu'ils choquaient vivement un amour-propre qui n'était pas mince; tu t'élèveras au-dessus d'eux encore plus facilement que moi, qui ne me flatte point d'être entièrement hors de leur portée, et cela par la considération sérieuse des vérités dont tu es déjà pénétrée. Crois-moi, ma chère bonne amie, l'ouvrage n'est pas si accablant que tu pourrais te l'imaginer : une bonne et courageuse résolution, soutenue de fréquentes réflexions, t'affranchira, au moins en partie, de l'excès de sensibilité naturelle pour des jugements qui, considérés en eux-mêmes, dans leur objet et dans ceux qui les font, ne méritent pas que nous nous en affections; je crois même qu'il ne faut pour cela qu'une force d'esprit, réservons la grandeur d'âme pour des choses plus graves.

La part que tu sais bien que je prends à tout ce qui t'intéresse, l'intime confiance qui règne entre nous, la tendresse que tu me portes, te feront peut-être désirer une exposition particulièrement détaillée de mes pensées sur le sujet dont nous nous entretenons : je suis trop portée de moi-même à te faire connaître jusqu'au moindre de mes sentiments, le tableau touchant de tes agitations me frappe trop vivement pour me refuser au plus sensible plaisir que je puisse éprouver, qui est de te communiquer tout ce que mon âme peut connaître ou sentir; que ne puis-je t'être utile! C'est l'objet de mes vœux. Ou plutôt non, puisse-tu te trouver dans une situation où tu n'aies besoin du secours d'aucune créature! Mais puisque dans cette vie il est bien difficile de s'en passer entièrement, c'est à l'amitié à remplir ce devoir. Ce ne sont que mes pensées que je te présente, tu en jugeras : pour y mettre quelque ordre, j'envisage l'homme sous deux points de vue, je veux dire comme homme et comme chrétien; je trouve que ces deux qualités lui imposent d'étroites obligations, qui se réduisent en général à remplir exactement les devoirs de religion et ceux de la société. Ces deux devoirs généraux se touchent et s'unissent immédiatement, je crois seulement que les premiers doivent diriger les autres. Le christianisme ne détruit pas l'homme, il le corrige et le perfectionne; son but, en le rendant véritablement vertueux, est qu'il soit agréable à Dieu et utile à ses frères. Comment peut-il leur être utile? C'est non seulement en ne leur faisant jamais de mal, mais encore en leur faisant tout le bien qu'il est en son pouvoir : or, tout le monde ne se trouve pas dans le cas de lui rendre ces services signalés qui éblouissent les yeux des moins clairvoyants; les magnifiques vertus, les actions d'éclat qui frappent le vulgaire ne sont pas celles qui présentent le plus souvent des occasions d'être exercées, mais la douceur, l'esprit de condescendance, le support de ses faiblesses, qui sont l'âme du christianisme et le charme de la société, sont aussi d'une nécessité absolue, parce qu'à chaque instant on se trouve obligé de les pratiquer, surtout les femmes, parce que celles d'entre elles qui ne connaissent ces aimables vertus que sous le seul nom de civilité donnent aux autres des occasions de les exercer au souverain degré. Si nous n'y prenons pas garde, ma bonne amie, nous courrrons risque d'être trompées; la paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde, dont les rigueurs, les injustices nous rebutent tellement que nous trouverions plus aisé de nous en séparer que d'y vivre dans un juste équilibre entre l'accomplissement des devoirs que nous lui devons en qualité de membre de la société et l'accomplissement de ceux que la religion exige de nous comme chrétiennes. Ne crois pas que je veuille blâmer l'esprit de retraite que le christianisme nous recommande si fort, et auquel je suis moi-même très inclinée, mais je crois qu'il est des cas susceptibles d'exception, tel par exemple que celui d'une jeune personne qui, conduite par ses supérieurs, n'est pas décidément maîtresse de suivre son goût, ou bien celui où se

IMPRIMERIE NATIONALE.

trouve une autre qui par son rang, son état, est obligée de fréquenter beaucoup de monde. Il me semble donc, pour en venir au fait, que rechercher les compagnies et les fuir sont deux excès également blâmables en la dévotion civile, qui est celle qui nous convient. Lorsque rien ne nous oblige à y aller ou à en recevoir, demeurons avec nous-même, sachons nous y plaire, jouissons-y de la liberté de nous entretenir avec nos pensées; mais si la bienséance, les devoirs de notre état exigent que nous recevions ou rendions quelques visites, allons-y pour l'amour de Dieu, et voyons notre prochain de bon cœur et de bon œil, excusons ses fautes, supportons ses imperfections, gardons-nous de laisser retomber sur sa personne le mépris et la haine de ses défauts. Si la charité nous défend de prêter une oreille bienveillante au médisant, elle nous engage aussi à nous rendre petite aves les faibles, c'est-à-dire à nous prêter obligeamment à ces divertissements frivoles, tant qu'ils ne sont point un mal et qu'ils n'en deviennent point une occasion. Si la nature de ces amusements ne nous est pas agréable, faisons-nous une jouissance du sacrifice des désirs; que la vue du plaisir que nous procurons aux autres par notre innocente complaisance soit un sujet pour nous d'une sorte de plaisir délicat bien digne de satisfaire notre générosité. Je sais qu'il n'est point du tout facile de prêter ainsi son goût à toute sauce, mais enfin il faut nous vaincre, nous mortifier si nous voulons être chrétien; il faut nous accoutumer à tout ce qui n'est pas mal moral, si nous voulons être homme, c'est-à-dire sociable. Si l'intérêt de la vérité demande que nous exposions nos sentiments, faisons-le avec liberté et sans aucune crainte; mais si les circonstances ne l'exigent pas, ménageons encore notre prochain en lui épargnant une exposition quelquefois humiliante et jamais agréable, parce que la comparaison intérieure qu'il en fait avec les siens comme malgré lui les condamne.

Si, après toutes les précautions requises par la religion même, le monde n'est pas encore content parce qu'il ne peut pas se dissimuler que nous adoptons une piété qu'il n'ose pas désavouer, mais qu'il hait, tant pis pour lui; que nous importe, puisque nous avons rempli ce qu'il était en droit d'exiger de nous comme membre de la société. Ses jugements pourront-ils nous affecter? C'est ce qu'il me reste à examiner. Comment pourraient-ils nous être sensibles? Je ne le crois pas possible dans ce cas-là; premièrement, parce qu'ils ne peuvent avoir pour objet que des choses légères, frivoles, ou de bonnes qui lui déplaisent, et dans tout cela je ne vois rien qui soit capable de nous émouvoir, puisque le jugement en lui-même sera peu de chose en ce qu'il ne nous pourra suivre dans l'esprit des gens sensés sur l'estime desquels est réellement fondée notre réputation. Nous avons vu qu'il ne saurait être plus considérable dans son objet, le sera-t-il dans les personnes qui le porteront? Mais qui sont ceux qui relèveront de très faibles bagatelles ou de bonnes choses avec mauvaise intention? Ce sera cette espèce de gens

guidés par la loi du caprice, conduits par les maximes du ridicule... Est-ce donc entre leurs mains que nous avons placé notre bonheur, pour souffrir que leur critique l'altère? A Dieu ne plaise que nous portions jusque-là la folle crainte de déplaire à des aveugles! Nous avons fait tout ce que nous devions comme homme et comme chrétien, crie qui voudra. Ce ne sera certainement pas les personnes raisonnables, qui, je l'avoue, sont le plus petit nombre, et peuvent être séduites ou entraînées; mais ou elles reviendront de leur erreur, ou la voix de leur conscience nous justifiera auprès d'elles intérieurement. N'abandonnons donc pas des principes qui ont fait et feront toujours notre bonheur.

Voilà, ma chère bonne amie, les productions naturelles d'un cœur naïf, d'un esprit franc; tu y reconnaîtras sans peine la sincérité de la confiance, la tendresse de l'amitié. Dis-moi ce que tu en penses, je ne puis t'assurer que des sentiments qui les ont dictés.

Je te dirai à ma première ce que j'aurai pu apprendre de Mlle Cornillon[1]. Je crois devoir te dire que l'histoire de nos demoiselles est très vraie, mais non dans toutes ses circonstances. C'est Mlle d'Aiguillon et la fille de l'ambassadeur de France à Londres[2] qui se sont disputées sur la réputation et la probité de leurs pères : elles se sont battues en effet, mais Mlle d'Aiguillon n'est blessée qu'au bras et l'autre au côté, toutes les deux très légèrement. Ce que je remarque encore, c'est qu'on les dit très jeunes, n'ayant pas plus de douze ans. C'est un enfantillage. Je ne peux plus rien dire. Adieu, n'oublie pas la plus tendre des amies, donne-lui de tes nouvelles.

PHLIPON.

Me voilà bien attrapée, je croyais avoir laissé assez de place pour ployer ma lettre, mais espoir trompeur! Je viens de la retourner de toutes les façons, il m'est impossible de l'arranger, il faut nécessairement que je mette une enveloppe. Voilà ce que c'est que de babiller! On va toujours sans y penser, le cœur se dilate, la plume court sans cesse, on oublie qu'il faut finir. Cette méprise me donne le loisir de causer encore un peu, mais je ne sais si elle ne te donneras pas mal à la tête. En voilà bien long, je souhaite pouvoir te procurer le même plaisir que tu m'as donné. Que ne puis-je te dédommager de mes reproches! Pardonne à ma tendresse, je suis punie encore plus que toi par le chagrin que j'en ai.

Je te dirai pour nouvelle que je vais demain au concert des associés. Mais sûrement, je n'aurai pas tant de monde que toi à ma toilette, je serai la seule qui s'en

[1] Sur Mlle de Cornillon, que les deux amies avaient connue au couvent de la Congrégation-Notre-Dame, et dont le nom va revenir plusieurs fois, voir les *Mémoires*, II, 52.

[2] Le comte de Guines, ambassadeur de France à Londres de 1770 à 1776.

mêle. J'espère aussi ne pas m'impatienter, je ne voudrais pourtant pas en jurer, car d'un moment à l'autre les dispositions changent. Nous...[1]...

P. S. — Je t'embrasse de tout mon cœur, présente mes respects à tes chers parents, dis-moi si ta chère sœur se marie. Tu te souviendras, si tu veux, que ceci se rapporte à la fin de la lettre. J'écris comme un chat, pardonne à ma négligence. Je crois que Mme Saint-Jean se porte mieux, quoique toujours un peu languissante. Je t'en parlerai plus sûrement une autre fois.

XXIV

À SOPHIE[2]. — 14 mars 1772[3].

Plus libre que toi dans l'emploi des moments, je me plairai toujours à disposer de ceux dont je suis maîtresse pour épancher dans ton âme les délicieuses effusions d'une joie pure ou d'une douce et charmante mélancolie, persuadée du plaisir que je te donne comme de celui que je ressens. Non, ce n'est point dans le séjour des ris folâtres, ni dans la société de ces gens insupportables à eux-mêmes, promenant partout un ennui qui partout les poursuit parce que toujours ils se retrouvent, courant sans cesse après l'idole du plaisir à laquelle ils sacrifient, mais qui, semblable à une ombre vaine, décroît, fuit et leur échappe à l'instant où ils croient s'en être plus approchés, que l'on jouit de ce bonheur réfléchi, autorisé par la raison, qui est le fruit de la vertu et que l'on ne goûte que dans une aimable solitude ou auprès d'une amie véritable. Quoique j'aie été toujours convaincue de ces vérités, je n'en suis jamais plus vivement pénétrée que lorsque, ayant été dérobée à ma chère retraite, je réfléchis ensuite sur l'insuffisance des sociétés (du moins de certaines) à nous procurer une satisfaction réelle. Mais il faut que je te conte ce qu'il m'est arrivé hier[3], c'est ce qui donne lieu aujourd'hui à ces réflexions qui me font rire de pitié sur les amusements auxquels s'occupent une partie de ces gens que l'on appelle pourtant beau monde et beaux esprits. « Je veux, nous disait, il y a quelques jours, une dame avec laquelle nous sommes un peu liés, je veux

[1] Fin du papier. Le post-scriptum qui suit est écrit en marge d'un autre feuillet.

[2] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 55-59.

[3] La date est à la fin.

[4] Il s'agit évidemment de la séance littéraire chez M. Vasse (cf. *Mémoires*, II, 146-150), où Mme l'Épine avait conduit Mme Phlipon et sa fille. Toute la différence avec le récit des *Mémoires*, c'est qu'il parle d'un mercredi, tandis que la date donnée ici semble indiquer un vendredi. On va d'ailleurs reconnaître tous les personnages.

vous mener chez un monsieur de ma connaissance qui tient chez lui une sorte d'académie, formée par des amateurs des belles-lettres, qui viennent y écouter le récit des morceaux de la composition de ceux d'entre eux qui ont un talent reconnu. Je crois que vous vous y amuserez; venez tel jour (qui était hier), et nous irons ensemble.» Nous nous laissâmes persuader, et je t'avoue que, selon ce qui m'en était dit, je m'attendais tout de bon à m'y amuser : le mécompte en fut plus sensible. Nous arrivâmes dans une maison située moitié à la ville, moitié à la campagne[1], chez cet homme poétiquement philosophe, mais d'une philosophie qui n'est rien moins que sévère. L'assemblée de nos beaux esprits prétendus était assez nombreuse, et déjà un jeune auteur[2], enthousiasmé de son ouvrage, récitait un petit poème assez méchant où l'on ne pouvait louer tout au plus que quelques expressions bien tournées et quelques traits brillants de l'imagination. La lecture m'en parut fort longue à bien des égards; enfin elle finit, et les applaudissements redoublés qu'il reçut me donnèrent une idée peu avantageuse des auditeurs qui les prodiguèrent. J'étais assez mécontente, et si mon sérieux s'éclipsait, c'était pour faire place à un rire qu'excitait le ridicule; mais je n'étais pas quitte. A celui-ci succédèrent plusieurs autres, qui ne donnèrent rien de meilleur; s'il s'y trouvait quelque délicate pensée, ce n'était que celle d'un bon auteur en prose qu'ils avaient fait rimer, et pour ce rare chef-d'œuvre ils recevaient d'un air de satisfaction les louanges qu'on leur donnait comme si elles leur eussent appartenu. J'étais assommée de la bagatelle; j'admirais ces petits auteurs qui, en se trémoussant bien fort au pied du mont Parnasse, s'imaginaient être les plus chers favoris des neuf Sœurs. J'aurais voulu là Molière ou Boileau, qu'ils les auraient joliment joués! Ainsi que ces vieilles marquises[3] qui viennent encore écouter avec plaisir le langage des passions, qui, rendu flatteur par la cadence et l'harmonie des vers, devient propre à tous âges; ainsi encore que ces femmes aimables et savantes[4], ou au moins prétendantes à ce titre, qui viennent dans cette assemblée recevoir avec une apparente modestie l'encens poétique qu'on présente à leurs talents, ignorés de ceux-mêmes qui applaudissaient la louange et peut-être de ceux qui la faisaient. Nous sortîmes enfin assez fâchées, maman et moi, d'avoir perdu pour cette jolie partie un sermon d'un bon prédicateur que nous avons tous les jours ce carême. «Eh bien, lui dis-je lorsque nous fûmes rentrées, ce ne sont pas là nos plaisirs, n'est-ce pas? — Ce ne sont pas les miens, me répondit-elle. — Ni les miens non plus, ajoutai-je. Ah! si ma chère Cannet eût été avec nous, continuai-je, voilà un beau sujet de discourir!» Je me promis bien de te conter mon histoire, dont je ris aujourd'hui comme une folle, parce que le désagrément en est passé. Mais je réfléchis en même temps qu'il est bien des sociétés où, sans

[1] Barrière du Temple. — [2] Imbert. — [3] La marquise de Préville. — [4] Mme Benoît.

réciter d'impertinents vers, on débite des maximes également capables de blesser des oreilles délicates et de révolter un cœur chrétien. Considérant ensuite ce que je t'ai dit dans ma dernière, elle me paraît avoir besoin d'explications; car tel est l'inconvénient des lettres que, pour faire place aux pensées qui suivent, on refuse de donner à certaines l'étendue qui leur convient, et l'on les rend par là susceptibles d'une double interprétation.

J'examinerai donc aujourd'hui ce que j'ai avancé, et j'en développerai les conséquences suivant les bornes que je conçois. J'ai dit que rechercher les compagnies et les fuir étaient deux excès également blâmables en la dévotion civile, qui est celle que doivent suivre les personnes qui ne se destinent point au cloître : mais il est des compagnies composées de ce que l'on appelle pourtant de très honnêtes gens et des gens distingués, auxquels je ne crois pas que cette règle puisse être appliquée. J'entends celles où l'esprit du christianisme et les plus délicats principes de la saine morale sont ouvertement contredits. Ce serait autoriser ce qui s'y dit, autant qu'il est en soi, que d'y assister par une présence volontaire. Je pense qu'il faut éviter et rompre, s'il est possible, la fréquentation de pareilles sociétés, et que rien n'en peut dispenser qu'une nécessité forcée et absolue, qui n'est pas commune. Voilà aussi de ces occasions où la condescendance, d'ailleurs si nécessaire en mille autres, ne doit pas être mise en usage, parce qu'elle deviendrait dangereuse pour nous en dérogeant à nos principes. Par exemple, je puis bien t'assurer que la complaisance pour la personne qui nous y a menées ne nous fera pas retourner à cette école d'Épicure dont je viens de te parler! Eh quoi, dira-t-on, c'est de la poésie dont on s'amuse plutôt que de ce qu'elle traite. C'est-à-dire qu'il faut laisser les choses pour ne s'occuper que des mots, et faire moins d'attention à ce qu'on entend qu'aux moyens pris pour être entendus! L'invention serait commode et amusante; mais je reviens à mon sujet. J'ai avancé que nous devions quelquefois nous prêter aux divertissements frivoles de ceux avec qui nous nous trouvons : je veux dire que l'on est obligé dans la société, dans certaines circonstances indispensables et selon les personnes avec lesquelles on est, d'accepter soit une partie de jeu, lorsqu'on n'y emploie que peu de temps et une petite partie du superflu, soit même l'exercice de la danse, quand on l'exige, et qu'il est rarement et bien modérément pris. Telle est l'interprétation qui m'a semblé nécessaire à l'exposition de mes pensées sur cet article. J'y distingue deux objets principaux, la nature des amusements et surtout celle des sociétés : c'est justement ici le moins facile à pratiquer, et c'est cependant une chose qui demande bien plus de réflexions qu'on n'en fait ordinairement. Hélas! nous sommes dans la situation d'un homme qui a à traverser une forêt dont les gazons fleuris cachent une infinité de dangereux précipices, où l'on trouve des tables magnifiquement servies de mets flatteurs et empoisonnés; des assassins sans nombre la remplissent, ils sont de

figures séduisantes, possèdent des manières aisées, ont un langage enchanteur, ils plaisent presque à coup sûr, et l'on est perdu si on leur prête l'oreille. Le monde est cette forêt qu'il nous faut traverser toute notre vie. Que faire au milieu de tant de dangers? Se garder de la dissipation, prendre un bon guide; l'écouter attentivement, sonder le terrain, c'est-à-dire connaître les lieux où l'on doit porter ses pas; ici boucher ses oreilles, là fermer les yeux, presque toujours retenir sa langue, s'armer de la prière, de la confiance en Dieu, de la défiance de soi-même. Cette allégorie me frappe; je ne fais que te la proposer, tu y mettras l'intérêt. Lorsque je considère toutes ces choses, j'approuve ton projet pour la manière de vivre lors de l'âge libre; quant à moi, je me trouve, grâce à Dieu, dans une position où, si je vois assez de monde pour le bien connaître, je suis de manière à jouir le plus souvent de la liberté de la retraite. Ce sera à jamais mes délices de t'en donner des instants; qu'ils sont doux, passés près de toi dans l'intime confiance de la tendre amitié! Si je te connaissais moins, je craindrais de devenir importune par des lettres si fréquentes, mais ce seul doute t'offenserait.

Comme tu m'as paru souhaiter des nouvelles de Mlle de Cornillon, et que je ne pouvais t'en donner par moi-même, j'en écrivis à la bonne Sainte-Agathe; elle envoya chez la marquise d'Amboise, qui se porte à merveille ainsi que Mlle de Cornillon. Elle n'est point du tout mariée; il n'y a même aucune apparence qu'elle s'engage bientôt sous les lois de l'hyménée; si jamais cela lui arrive, je lui souhaite bien de la douceur, car je crois que ce n'est pas une qualité médiocrement nécessaire à celles qui prennent un époux, ou, pour mieux dire, un maître; et ce n'est pas lui faire un mauvais souhait que de désirer pour elle ce dont elle a besoin pour être heureuse. Je me ressouviens fort bien de la lettre qu'elle t'écrivit à ton voyage de Paris; nous en avons haussé les épaules toutes deux dans le temps. Si ce sont là ses douceurs, je ne lui conseille pas de jamais se mêler d'en dire; elle ressemblerait à celui qui au lieu d'un rire gracieux ferait une horrible grimace.

Adieu, ma chère bonne amie; on m'a dit ce matin pour nouvelle qu'il a été volé, cette nuit, aux capucins de la rue Saint-Honoré, le saint-ciboire; on a trouvé les divines hosties sur l'autel : je frémis d'horreur.

Adieu, ma plus tendre amie; écoute les doux accents du cœur le plus sensible dont tu possèdes toute l'estime et la tendresse; pense souvent à ta chère Phlipon, dont tu fais les délices et la vie.

A Paris ce 14 mars 1772.

Mme Saint-Jean se porte assez bien présentement, quoique, dit-on, toujours envieuse de saignées et de médecines. Présente mes respects à Mme ta chère maman. Adieu, mon bijou, je t'embrasse bien tendrement.

XXV

A SOPHIE [1]. — 20 mars 1772 [2].

Du 20 mars 1772.

J'étais allée dîner en ville mercredi; tu peux juger quelle fut ma joie lorsque à mon retour je trouvai un de ces précieux monuments de notre commune amitié. Les idées que tu me présentes éveillent en moi un désir de causer auquel je ne puis résister. Cependant, l'attente où me met ta promesse m'oblige à ne point faire partir cette lettre jusqu'à son accomplissement, de peur que nous ne nous trouvassions croisées, ce qui devient très désagréable. Mais qu'importe? Je t'écrirai toujours par provision; je ne manque pas aujourd'hui de papier convenable : l'expérience rend sage; depuis que j'ai été attrapée, je me suis munie d'un cahier qui est en réserve pour ne servir qu'à moi; quant aux plumes, ce sont des outils dont je ne manque jamais, parce que j'en fais usage journellement; il est vrai qu'elles ne sont pas toujours fort bonnes, en pareil cas je fais comme toi. Me voilà donc établie pour t'entretenir bien plus gaiement, certainement, qu'à l'académie [3]. La situation présente m'est beaucoup plus agréable. A propos de cette académie, quelqu'un qui y a été depuis moi me dit qu'une certaine vieille marquise [4] que j'ai vue y fut dernièrement (je ne veux pas dire avec son attribut) : c'était un singe fort singulier par son extrême petitesse, qu'elle y porta dans son manchon. Elle donna à lire une petite pièce de vers sur ce charmant animal, qui, placé au milieu de l'assemblée, fut exposé aux regards avides de nos sublimes amateurs, dont les plus éloignés montèrent sur des chaises pour le mieux voir. Ah! la jolie chose! assurément, si l'on faisait une comédie de ce qui se passe dans cette compagnie, il y aurait de plaisants coups de théâtre. Voilà, ma bonne amie, un bavardage peu intéressant et fort inutile, mais, avec toi toute contrainte est bannie, je trace sans façon ce qui se trouve au bout de la plume. Tu y pourras reconnaître seulement que je n'éprouve pas en cet instant les impressions de tristesse que tu te plaignais de recevoir l'autre jour en m'écrivant : ce n'est pas que j'en sois exempte, je ressens quelquefois leurs malignes influences, mais je suis si drôle-

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 59-72.

[2] Il y a un post-scriptum du 28 mars. M. Dauban en a fait une lettre distincte, bien qu'il vienne à la suite, sur le même feuillet.

[3] L'académie de M. Vasse. Voir la lettre précédente.

[4] La marquise de Préville. Il ressort de là que l'incident du singe, rapporté dans les *Mémoires*, «un joli petit sapajou qu'elle portait toujours dans son manchon», avait eu lieu à une autre séance que celle où assista Marie Phlipon.

ment bâtie que les larmes mêmes que je verse alors sont pour moi infiniment plus douces que le rire le plus animé. Je n'ignore pas cependant qu'il est bien différent de pleurer de plaisir ou de se plaire à pleurer; tout ce que je puis expliquer plus clairement, c'est que je m'accommode fort bien d'une sorte de mélancolie (que je ne saurais bien définir) qui fait rechercher le séjour d'un bois solitaire et sombre, ou d'un jardin champêtre, qui se plaît dans les rêveries qui l'entretiennent. Elle est, ce me semble, cet état où, dans l'éloignement des bruits du monde, le calme des passions et de la retraite, l'âme languissante réfléchit tranquillement sur elle-même et sur ce qui l'environne, et trouve de la volupté à sentir et confesser sa propre faiblesse en soupirant délicieusement vers son auteur. Mais je m'égare moi-même; en te peignant mes sentiments, j'oublie de répondre aux tiens, dont je voulais m'occuper; ils naissent d'une disposition d'un genre différent, et m'ont fait faire bien des réflexions sur notre inconséquence naturelle; passe-moi le terme, il me regarde comme toi : plus on se considère intérieurement soi-même, plus on se trouve indéfinissable à ses propres yeux.

L'homme, ce chef-d'œuvre, cette image de l'Être suprême, ce composé étonnant d'un corps dont les moindres parties sont autant de prodiges de la puissance du Créateur, et d'une âme, intelligence spirituelle, qui ne peut connaître sa propre nature; l'homme, dis-je, si grand par son origine, si bas et si vil par ses passions, semble être fait pour réunir en tout les deux extrêmes. Créé pour être heureux, le désir de l'être fait partie de son existence, et il trouve en lui-même le principe et la cause de son malheur ou de l'altération de son bonheur. Cet être, dont les faibles connaissances ne peuvent le dévoiler à sa vue, ose élever son orgueilleuse raison jusque sur le trône du Tout-Puissant, pour assister à ses conseils. les blâmer, ou s'affliger de ses décrets : n'est-ce pas là le comble de la folie? Eh bien, c'est ce qui nous arrive tous les jours. Quel moyen d'y remédier? Sera-ce en nous efforçant de développer à nos regards audacieux les objets trop relevés de leurs imprudentes recherches? Ce serait irriter le mal, loin de le guérir; appliquons-nous donc à considérer sérieusement notre incapacité, notre insuffisance à comprendre des choses très simples, pour nous apprendre à devenir dociles et à renfermer l'étendue de nos connaissances dans les bornes que l'Éternel nous a prescrites. Pour nous en convaincre, ne prenons qu'un point dans cet univers et demandons à un philosophe ce qu'il en pense. S'il veut en parler comme philosophe, les définitions qu'il donnera seront absurdes ou incompréhensibles; s'il répond que physiquement on considère le point comme la plus petite portion de la matière, dans ce sens un point sera pour nous aussi inconcevable que l'univers entier; mais s'il en parle comme géomètre ou agriculteur, il le considérera comme le commencement ou la fin d'un espace mesurable, et il sera intelligible parce qu'il se renfermera dans les connaissances qui lui sont propres. Il est une

ignorance honteuse, qui est celle de nos devoirs; mais il en est une dont nous n'avons point à rougir, qui consiste à retenir notre intelligence dans le cercle qui lui est décrit, et elle est plutôt un présent qu'un sujet de plainte. Que nous importe en effet de connaître ce qu'est un point dans la nature, puisque la création de ce petit être surpasse nos pouvoirs? Et quels égards mérite une phosophie qui, de ce point où elle se perd, prétend passer à l'arrangement des décrets de Dieu, ou nous tracer de son chef une religion? Cette dernière erreur ne nous regarde point, mais nous ne saurions assez nous prémunir contre la première. vers laquelle un secret penchant nous porte sans cesse. Pour le peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt la nécessité de la révélation; car, puisqu'il y a un Dieu, il faut nécessairement qu'il soit honoré et servi; or, il ne peut bien l'être qu'autant qu'il l'est comme il veut, et nous ne pouvons le savoir à moins qu'il ne nous le révèle. Il ne s'agit donc plus, pour être chrétien par raison et non par habitude et préjugé, que de s'assurer que les objets de notre croyance ont été proposés par Dieu même (ce à quoi on parvient par l'examen de la divinité des Écritures), persuadés que nous devons croire la souveraine sagesse, lors même qu'elle nous propose des choses au-dessus de notre raison, parce qu'elle ne peut être trompée ni nous tromper. Servons-nous présentement de cette sage conduite que nous tenons pour ce qui est de la religion, comme un modèle de celle que nous devons suivre dans le jugement des objets visibles. Par exemple, nous trouvons une égalité qui nous choque dans la distribution des dons de l'Être suprême par rapport aux lumières de la vraie foi, et cela dans tous les temps; car, si nous jetons les yeux sur ce qu'était le monde avant la venue du Sauveur, nous verrons le seul Juif instruit de la connaissance du vrai Dieu, tandis que les nations les plus éclairées d'ailleurs sont dans d'obscures ténèbres à cet égard; de honteuses divinités sont placées et honorées au Capitole par un culte aussi ridicule qu'impie; et la savante Grèce offre de l'encens à ceux dont elle aurait rougi d'imiter les actions. Depuis Jésus-Christ nous voyons, à la vérité, le christianisme s'étendre chez tous les peuples; mais combien y a-t-il de gens, ou, pour mieux dire, la majeure partie d'une infinité de nations, élevés dans une autre religion et prévenus pour elle? Je ne chercherai pas à justifier des desseins que j'adore sans les connaître, en comparant Dieu à un roi qui, ayant dégradé de noblesse et infligé une punition à un sujet criminel, en laisserait subsister la peine sur une partie de ses descendants pendant qu'il en exempterait une autre. Ces sortes de comparaisons ne sont jamais justes, parce qu'il n'y a point de convenance dans les idées de rapport; mais j'appliquerai à ceci le raisonnement que nous faisons sur la religion. Il nous suffit, disons-nous, de savoir que Dieu a dit telle chose pour la croire, quoique nous ne la comprenions pas, parce qu'il est la vérité même; et moi, je dis : Il doit nous suffire de savoir qu'il y a un Dieu souverainement juste qui règle toutes choses,

pour croire que ce qu'il fait est bien, quoique cela ne soit pas visible à nos yeux, qui sont trop faibles, et que ses desseins sont toujours justes, quoique nous ne les pénétrions pas et qu'il se serve pour les accomplir des actions des hommes, qui ne le sont pas toujours. Ô raison orgueilleuse, reconnais ta faiblesse! Oseras-tu bien interroger le Tout-Puissant? Qui voudra sonder la majesté de Dieu sera accablé de sa gloire. Que nous connaissons mal nos véritables intérêts! Ne doit-ce pas être pour nous un puissant sujet d'une joie douce que de pouvoir donner à Dieu une marque de notre amour par l'humble soumission de notre entendement? Et n'est-ce pas aussi un nouveau bienfait de sa miséricorde que le moyen qu'il nous offre en cela de lui en donner un témoignage? Qu'il est satisfaisant de méditer des vérités si consolantes! et que je trouve de plaisir à m'en occuper avec toi au sein de l'amitié! Maïs l'heure expire, d'autres occupations m'appellent. Adieu jusqu'au revoir.

Du 28 mars 1772, à 8 heures du matin.

Le soleil dont les douces influences nous ramènent au printemps, l'air frais et agréable du matin semblent, en pénétrant mes organes, contribuer à animer mon cœur et éveiller mes pensées. Les prémices en sont offertes au Créateur, dont les ouvrages frappent chaque jour nos yeux d'un spectacle ravissant; et je viens te présenter dans cet aimable instant les affections qu'une lettre délicieuse a fait naître en mon âme. Quoique j'envisageasse avec une sorte d'impatience le moment qui devait me donner cette satisfaction, tu vois bien que [je] ne l'avais pas attendu pour te communiquer les productions de mon amitié; tu les aurais trouvées en plus grand nombre si de petits incidents n'avaient mis obstacle à mon projet.

Je m'attendais samedi à aller sans façon passer bonnement la meilleure partie de la journée du dimanche à ma paroisse, et les heures que j'aurais eues de libres étaient destinées à t'entretenir; mais ce plan ne fut pas rempli; une dame y mit empêchement par l'honnêteté qu'elle eut de nous envoyer des billets du Vauxhall [1]. On ne crut pouvoir mieux répondre à sa politesse qu'en en profitant; il fallut donc supporter l'attirail ennuyeux de la toilette et s'occuper toute la soirée à promener ses regards dans un lieu où les moins contents prennent le masque du plaisir, sur des danses bien exécutées à la vérité, mais qui font gémir secrètement la raison, par le spectacle de la timide décence du sexe immolée aux grâces

[1] Le «Vauxhall d'hiver», récemment construit dans l'enclos de la Foire Saint-Germain par l'architecte Lenoir, et qui était ouvert pendant la durée de cette foire (depuis le 3 février jusqu'à la veille du dimanche des Rameaux). C'était un établissement de concert et de danse, à l'imitation du Vauxhall anglais, fondé à Londres par le Français Vaux, en 1730. Cf. les *Mémoires secrets*, 19 mars 1772, sur la vogue de ce Vauxhall cette année-là.

recherchées. Je ne m'amusais de ce que je voyais que par des réflexions tout opposées. Tu as été, je crois, chez Torré[1] : l'endroit dont je te parle est un établissement tout pareil. — Je crus que je me dédommagerais dans la semaine. Ta lettre me parvint encore avant que je satisfasse un désir qu'elle accrut sans me donner le pouvoir de le satisfaire aussitôt, comme je l'aurais voulu. On me prêta hier un livre : autre empêchement. Il fallait le rendre, c'est-à-dire le lire bien vite. J'en suis assez contente : j'aurais souhaité seulement que nous le lûmes ensemble. L'ouvrage est de M. Thomas, académicien ; il a pour titre : *Essai sur l'esprit, les mœurs et le caractère des femmes dans les différents siècles.* Cet auteur a beaucoup de justesse, de discernement et de goût; son pinceau est délicat, ses touches légères et charmantes, ses couleurs vives et agréables. Il est tout à fait propre à inspirer aux femmes le désir de devenir ce qu'elles ne sont pas, par la vue de ce qu'elles pourraient être. Il parcourt les siècles, remarque dans leurs différentes révolutions celles qui sont arrivées dans les mœurs, l'esprit et le genre des connaissances des femmes. Son ouvrage n'est pas un panégyrique ni une satire : c'est un recueil de faits et réflexions. Il remue la célèbre question de l'égalité des deux sexes ou de la supériorité de l'un sur l'autre; il en fait le parallèle; il remarque seulement ce qu'il faudrait examiner pour juger raisonnablement, il ne décide rien. Mais, en ajoutant mes pensées aux siennes (liberté que je me permets intérieurement et avec toi), je croirais, en général, les femmes plus capables de vertus que de science; je leur trouve plus de sentiments que d'idées; elles ont l'âme extrêmement sensible, l'imagination également vive, par conséquent susceptible de ces fortes impressions qui font la grandeur d'âme et d'héroïsme que nous admirons dans plusieurs d'entre elles que l'histoire nous présente. Mais leurs fibres sont plus délicates, leur esprit plus faible et moins capable, par cette raison, que les hommes de réussir dans ces sciences de spéculation, qui demandent une étude longue et raisonnée, une application constante et suivie. La poésie leur convient mieux, je pense, parce qu'elle ne demande que de l'imagination et du sentiment dans le genre doux et tendre. Si cela est, nous n'avons pas à nous plaindre de notre partage. Nous sommes plus utiles à la société par nos vertus que par nos connaissances.

Il est vrai que cette opinion ne s'accorde pas tout à fait à celle d'un temps où l'on estime la vertu moins que le talent, car plus les mœurs sont dépravées, plus le prix des talents augmente. L'esprit de retraite trop méprisé pour le malheur des familles, celui d'une société désœuvrée trop honoré, engendrent une oisiveté fatale et font que les deux sexes se corrompent mutuellement par un

[1] C'est l'artificier Torré, le rival de Ruggieri, qui avait introduit le premier Vauxhall à Paris, d'abord au boulevard du Temple (Vauxhall d'été), puis sur d'autres points. Voir les *Mémoires secrets*, *passim*, l'*Année littéraire* de 1775, les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, etc.

désir de se plaire, toujours dangereux lorsqu'il est favorisé par la communication trop facile, excité par la vanité, entretenu par une frivolité extrême. On pardonne aujourd'hui à une femme de porter la hardiesse assise sur le siège de sa pudeur, pourvu que les Ris voltigent sur ses lèvres. Qu'aurait dit de ce goût général Caton le censeur, qui raya du registre un Romain, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille? Quelle décence de mœurs! on s'en moquerait à présent. Cet excès, j'en conviens, ne peut s'allier aux nôtres, on ne peut pas se flatter d'inspirer la vertu par l'ignorance entière de tout ce qui lui est étranger; c'était bon pour les femmes de ce premier temps de la République; retirées chez elles, occupées du soin de leurs familles, elles étaient chastes sans se douter qu'on pût ne pas l'être; appliquées à leurs devoirs, elles ne s'imaginaient pas qu'il y eût d'autres plaisirs. Il faudrait, pour une telle éducation, que les mœurs générales changeassent, présentement il est nécessaire de connaître le monde avant d'y entrer pour n'être pas séduites. Mais je t'avoue que je m'étonne tous les jours que dans une religion dont la morale, tout à fait propre à former à la vraie vertu, est au-dessus de toutes les philosophies qu'il y ait jamais eu, il y a si peu de personnes vraiment vertueuses : c'est pour moi un paradoxe. C'est apparemment le défaut de réflexion; on s'habitue à agir par caprice ou par passion, on croit par préjugé et sans raison. La pensée de Montesquieu me paraît vraie, quoique triste. « On ne trouve point, dit-il, chez la plupart des chrétiens, une persuasion vive de leur religion; il y a loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. » Cependant, pourquoi m'étonner du peu de crédit de la religion? La raison n'en a plus, on la renvoie des sociétés, comment pourrait en avoir la religion, qui est encore plus sévère? Il faut convenir que, quand on a pour elle du respect et de l'amour, c'est un vrai martyre que d'être forcée de fréquenter continuellement des gens qui pensent tout différemment.

Je sens comme toi l'insuffisance de la plupart des motifs que je t'ai présentés pour adoucir l'amertume que l'on trouve dans certaines sociétés. Mais, ma chère bonne amie, il me vient une pensée : examinons, recherchons la source de nos désagréments, nous la trouverons peut-être en nous-même, contre toute attente; j'imagine l'entrevoir dans notre amour-propre. Quoi! diras-tu, quel rapport y a-t-il de notre amour-propre aux disgrâces que nous donne un monde injuste par sa perversité? Oui, je crois y découvrir un rapport tout particulier; je vais tâcher de te développer cette réflexion qui me survient inopinément. Quelle est la peine qui nous affecte principalement dans la société, je te le demande? n'est-ce pas celle de voir nos sentiments sans cesse contredits, laquelle contradiction nous oblige à déguiser nos principes par une honteuse dissimulation qui blesse la droiture, ou à nous exposer, en les avouant, à la raillerie, au mépris même? Voilà justement

ce qui nous coûte. Avouons-le, on se remet toujours des faiblesses de son sexe, soit dans un genre, soit dans un autre; ce n'est que demi-mal quand on les connaît, on peut travailler à les corriger; nous autres femmes, sommes dénuées, pour l'ordinaire, de ce courage d'esprit qui brave l'opinion, nous avons plutôt ce courage physique qui supporte la douleur, nous aimons mieux souffrir que déplaire. Je ne veux pas parler de cette sotte vanité qui cherche à plaire aux hommes : nous pouvons, grâces à Dieu, nous rendre mutuellement témoignage que ce désir aussi ridicule que dangereux ne nous occupe pas. J'entends cet amour-propre qui nous appartient spécialement, qui nous rend si sensible à la moindre raillerie ou à la plus faible apparence de mépris, de telle part que vienne l'une ou l'autre. Nous ne pouvons supporter sans frémir ce qui nous fait envisager la diminution de l'estime qu'ont pour nous les personnes mêmes que nous n'estimons pas.

Ce qu'il y a de plus singulier encore, et ce qui est vrai, c'est qu'en général nous aimons mieux passer pour vicieux que pour ridicules. Si je me trompe dans ces conjectures, si notre amour-propre n'est pas la cause de ces mortifications qui nous humilient lorsque, avouant hautement nos principes, nous pressentons la critique qui s'ensuivra, que sera-ce donc? Pour moi, je ne vois rien autre chose, je crois que le meilleur remède est de travailler sans relâche à nous vaincre nous-même. Représentons-nous, en effet, l'état d'un cœur qui, touché de la seule vertu, ne prétend en aucune façon aux applaudissements des créatures, qui est aussi peu ému de leurs louanges que de leurs mépris, qui, les aimant toutes de cet amour de charité aussi pur que solide et efficace, leur rend tous les devoirs de bienséance auxquels son état l'oblige, sans s'inquiéter de ce qu'elles pensent sur son sujet. Quoi de plus tranquille? de plus libre, de plus heureux? Convenons-en, ce n'est pas ce qui nous environne qui fait notre bonheur ou notre malheur; nous ne pouvons trouver l'un que dans la pratique des vertus chrétiennes, et l'autre n'a jamais sa cause que dans nous-même. Veillons sans cesse sur notre propre cœur, qu'un œil attentif le suive dans tous ses mouvements; nous le verrons souvent près de s'échapper du droit chemin, ramenons-le avec patience, ne faisons jamais le bien que pour le bien même, c'est-à-dire pour l'amour de celui qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, détachés du monde quoique vivant avec lui, nous trouverons cette paix qui n'appartient qu'aux justes, et qu'une vaine philosophie promet inutilement par la vertu stoïcienne.

Je tranche mes réflexions pour revenir à ta lettre [1]. Tu me peins, le plus joliment du monde, les différents caractères des personnes avec lesquelles tu converses; les couleurs sont variées, les nuances naturelles, tous ces portraits réunis forment un tableau tout à la fois grotesque, amusant et utile. Tu souhaites que

[1] La suite manque au manuscrit. Je vais donc transcrire le texte de M. Dauban.

j'en esquisse un semblable. Ne t'es-tu donc jamais aperçue que j'exprimais mieux mes propres sentiments que je ne peignais ceux des autres? Mais refuser à une amie telle que toi serait dans le genre monstrueux un prodige inouï. D'abord, pour te faire une juste idée de mes sociétés, il faut te représenter la maison de mon père comme le centre de mes plaisirs; c'est là que, partageant mon temps entre le travail et la lecture, je jouis de moi-même, je goûte mes réflexions avec une tranquillité solitaire qui n'est interrompue que par un bien petit nombre de parents très proches et d'amis. Les visites de ces derniers ne sont pas absolument fréquentes, et sont peu incommodes par cette raison; je compte pour rien celles qu'on leur rend : ce sont des passades qui n'influent que peu sur le train de vie ordinaire; je ne dis rien non plus d'autres que l'on fait à des proches parents, qui eux-mêmes voient peu de monde. Je me trouve strictement deux maisons de ce qu'on appelle société. Le maître de la première est un ecclésiastique, frère de ma chère maman [(1)], que j'aime beaucoup, et dont je ne suis point haïe certainement. Si je voulais te le peindre, j'emprunterais plusieurs traits de ton chanoine. Il en a de bien ressemblants aux siens. Le monde que je vois chez lui est composé premièrement d'une demoiselle [(2)] d'âge et de figure antique et de noblesse aussi, dont elle est fort entêtée, mais qui, malheureusement, ne lui a pas donné tout le jugement dont elle aurait besoin pour être moins inconséquente dans ses discours. Du reste, dépourvue de prétentions, elle a une conduite très sage, des mœurs irréprochables; elle n'est ni dévote ni mondaine, tout cela forme le mixte le plus bizarre. Viennent ensuite plusieurs femmes sous le même numéro, de peu d'usage, n'ayant pas d'esprit pour parler, parlant beaucoup pour avoir de l'esprit. Joins-leur, parfois, un jeune homme qui ne manque ni d'esprit ni de science, mais gâtant tout par un air de propre complaisance, par ce ton pédant des écoles aussi insupportable qu'impardonnable dans le monde, enfin se sentant de son siècle, étant entiché de la philosophie à la mode. Le personnage qui me convient le mieux est un abbé (ami de celui chez qui il vient), ayant du bon sens, amateur des sciences. Sa conversation est toujours intéressante, quoiqu'elle se ressente quelquefois un peu des impressions tristes qui sont en lui la suite naturelle de ses infirmités précoces [(3)]. Il a la vue vacillante et faible, l'ouïe dure, la prononciation

(1) L'abbé Bimont.

(2) Mlle d'Hannaches. Voir les *Mémoires*, II, 83 et *passim*.

(3) L'abbé Legrand. Cet ecclésiastique, « camarade », « ami », de l'abbé Bimont (*Mémoires*, II, 103, 110), devint un des familiers du logis de Phlipon, et son nom reviendra souvent dans les lettres de la jeune fille; c'est lui qui, en 1775, pour la distraire de sa douleur après la mort de sa mère, lui apporta *La nouvelle Héloïse*. Il était incrédule, bien entendu. Je ne saurais dire s'il est ce Louis-Alexandre Legrand, né en 1742, dans le diocèse d'Amiens, qui, après avoir été vicaire à Saint-Roch, en fut élu curé le 6 février 1791. (Ét. Charavay, *Assemblée électorale de Paris*, I, 490; — abbé Pisani, *L'Église de Paris et la Révolution*, t. II, *passim*.)

gênée; ces désagréments, apanage annexé à la vieillesse, accompagnent chez lui un âge jeune encore et le rendent très sérieux avec ceux qu'il connaît peu, mais lorsqu'il jouit de l'aisance d'une compagnie connue, la sienne est agréable, amusante, toujours honnête et bonne. Le jeu n'est point admis dans cette société : le trictrac seul y est un peu regardé, mais très rarement.

L'autre maison où je vais est celle d'une dame italienne[1], dont le mari est fort honnête. Quant à elle, ce n'est plus une jeunesse : la température de notre climat a fort altéré sa santé et ses traits, mais le souvenir de ses charmes passés lui tient lieu, au moins dans son esprit, de ce qu'elle a perdu. Elle a d'ailleurs des manières aisées, joint à la politesse française l'affabilité italienne, aime beaucoup la musique et la possède très bien. Elle tient même chez elle, toutes les semaines, un concert où l'on est admis comme ami ou plutôt comme connaissance (car je n'aime pas à prodiguer le beau nom d'ami). Tu peux juger par là combien il y aurait de portraits à faire s'il fallait rassembler tous ceux qu'on y voit; je te présenterai seulement les principaux et ceux que je connais le mieux. Je fais passer sur la scène pour premier personnage une fille savante[2]. Elle possède quatre ou cinq langues, consacre ses loisirs à donner au public des traductions françaises de contes moraux originairement italiens, espagnols, allemands ou anglais. On la voit entourée des adorateurs de l'esprit, qu'elle entretient des beautés de l'Arioste, du Tasse, etc. Son extérieur est fort aisé, ses manières vives, son parler bref; elle n'a point de suffisance. Ajoute à celle-ci beaucoup de femmes à la mode, c'est-à-dire de figures aimables, d'esprits frivoles, dont la conversation roule sur la bagatelle ou sur elles-mêmes. J'en distingue une dans cette foule, dont le monde dit : Elle est jolie, fort sage, mais a deux folies, l'une, de se mettre avec une coquetterie qui va jusqu'à l'indécence, l'autre, de vouloir faire des vers. J'excepte encore la vieille marquise dont tu m'as déjà entendu parler. Je n'aurais jamais fini, si je voulais détailler les qualités de ces hommes d'une politesse fade, qui vont dire aux femmes mille choses dont ils ne pensent pas un mot, qui ne jettent de l'encens à leur nez que pour en avoir l'odeur, ou pour se moquer ensuite de celles qui ont bien voulu les croire sincères.

Te voilà fatiguée de fadaises et de sottises; n'y aura-t-il donc personne dont le portrait te dédommage? J'ai bien du mal à trouver. Tu sais comme moi que les plus sages imitent les fous lorsqu'ils sont avec eux : il faut pénétrer dans un intérieur couvert du voile commun à tous. Je cherche : il se présente enfin une grande demoiselle d'une taille qui m'oblige à lever la tête, ou au moins les yeux, pour voir son visage. Elle est avec sa mère, bonne femme, mais sauvage, à qui je n'ai jamais entendu prononcer deux phrases de suite. La fille est fort honnête,

(1) Mme l'Epine. — (2) Mlle de Morville. Voir les *Mémoires*, II, 145.

polie, paraît ne pas manquer de sens commun; elle n'est ni d'âge, ni de figure, ni de caractère, je crois, à prétentions : mais elle me semble disposée à critiquer trop facilement celles qui ont la faiblesse ou le ridicule d'en afficher. Cependant, nous avons fait une sorte de connaissance, elle me fait amitié, nous causons un peu; mais cela ne me plaît pas encore beaucoup, et, à te parler franchement, je n'ai vu aucun personnage qui me convienne aussi passablement que ta nouvelle amie paraît te convenir : il est vrai que je m'en passe fort bien. Les plaisirs d'une société nouvelle ne me touchent pas : je ne les prendrais que par occasion. L'estime, l'amitié me donnent toutes les satisfactions auxquelles je prétends : j'en jouis avec tranquillité.

Voici, ma chère bonne amie, le tableau embrouillé de ceux que je vois; je satisfais à ton désir. Ce que je t'ai dit suffit pour te montrer que je suis à portée de connaître le monde en réfléchissant sur tout ce qui se passe sous mes yeux, sans y être cependant fort engagée — et c'est ce qui m'en plaît davantage. Je choisis avec joie les occasions d'acquérir des connaissances qui m'éclairent sur ce qu'il m'intéresse de savoir, et qui me font sentir de plus en plus le bonheur de ma situation.

Adieu, je t'embrasse bien tendrement, chère amie.

PHLIPON.

XXVI

À SOPHIE[1]. — 8 mai 1772[2].

Depuis quelque temps, ma conduite ressemble on ne peut davantage à celle d'une personne qui serait dans les impatiences du désir. Je tourne, je rêve, je vais toujours cherchant, je pense à toi comme à un objet tout singulier, tout nouveau, bien tendrement aimé; je relis tes lettres, qui font toujours l'ornement de mes poches, les délices de mon esprit et de mon cœur. Je m'ennuie de n'en pas recevoir, tout ce que je fais est accompagné d'un air d'agitation et d'inquiétude. Je cours au royaume de Siam avec M. Turpin[3], je reviens me promener dans nos manufactures avec M. Pluche[4], je cause avec Plutarque, j'écoute l'abbé

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 68-76.

[2] La date est à la fin.

[3] François-Henri Turpin (1709-1799). Son *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, 2 vol. in-12, est de 1771. Elle venait d'être supprimée par arrêt du Conseil. (*Mém. secr.*, 8 et 12 février 1772.)

[4] L'abbé Pluche (1688-1761). Son *Spectacle de la nature ou Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences*, paru en 1732, 9 vol. in-12, avait eu beaucoup de succès.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nollet[1], je ris des idées tourbillonnantes de Descartes; puis, laissant là les physiciens, les philosophes, je fais un saut à Amiens, je m'approche de l'hôtel de ville, je cherche dans les maisons qui l'environnent quelqu'un qui m'intéresse, je sors, je vais dans ce joli endroit entrecoupé de canaux qu'on nomme l'Hautois[2], je m'y promène : avec qui? Hélas! tu le sais bien. De toutes ces courses je reviens à mon écritoire, je la regarde avec des yeux de complaisance, je voudrais bien, mais j'hésite : je prends la plume, la rejette à l'instant. Quoi! tracer encore quelque sèche dissertation d'un sérieux glacial, censurer d'un ton grave les agréments du petit-maître, les charmes de la femme à bagatelle qui sont les bijoux ou les héros des sociétés, moraliser impitoyablement, sans reprendre haleine, tout le long d'une lettre de douze pages! Quels projets! Quelle folie! Cependant ces fameuses considérations ne m'effrayaient pas : un seul petit scrupule, dont j'ai scrupule à présent, me retenait. Mais voilà qui est fait, je n'en veux plus parler. J'ai eu tort, je le vois bien, et dorénavant, lorsque tu seras si longtemps sans m'écrire, je causerai toujours en t'attendant et je laisserai la scrupuleuse et sotte prudence crier tant qu'elle voudra à l'importunité. Néanmoins, tu m'obligeras infiniment davantage en ne me mettant point dans ce cas-là. Voilà le manège que mon cœur impatient me fait jouer depuis plusieurs jours. J'étais encore dans cette agitation quand je me mis à table, hier, pour dîner. Ma chère et tendre amie m'occupait trop pour qu'il fût possible de ne pas s'en apercevoir. On avait déjà reçu ta lettre, mais on me connaissait trop bien pour ignorer que je n'aurais pas la force de me posséder de manière à pouvoir dîner avant de la lire. Comme on ne voulait pas que je me donnasse une indigestion en mangeant trop vite, et que d'ailleurs on s'amuse de mes surprises, on ne me dit rien. A la fin du repas, je parlai de toi. Pour réponse, mon papa me présenta un plat d'échaudés parmi lesquels j'aperçus ta lettre. Je ne sais qui fut plus grand, de l'étonnement ou du plaisir; mon pauvre petit cœur ne put contenir tant de joie; je n'y entendis point d'autre finesse que de pleurer : on se mit à rire. Voilà les tours que l'on me joue! voilà la joie que me donnent tes chères nouvelles! joie si grande que ses effets ressemblent à ceux du chagrin, tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Que tu es aimable, ma tendre amie! Puis-je me flatter de te donner autant de satisfaction que tu m'en procures? Chaque jour me découvre de nouveaux sujets de t'aimer. Quelle douceur! quelle tendresse! quelle confiance! quelle franchise! que de candeur! avec quelle ingénuité tu me contes tes défauts! Mais tu te plains : sais-tu bien que je ne suis guère meilleure? Je hais, à la vérité, la médisance; je ne trouve rien de plus bas que de déchirer les absents (cependant je ne me ferais point de scrupule

[1] L'abbé Nollet (1700-1770), bien connu comme physicien. Cf. *Mémoires*, II, 112.

[2] *Sic.* La belle promenade de la Hautoie, aux portes d'Amiens.

de dire à une intime amie ce que je pense des autres). Je trouve aussi tout à fait méchant et effronté de railler quelqu'un en compagnie; mais je t'avoue que j'ai la malignité de me plaire à faire sentir adroitement à quelqu'un, dans un tête-à-tête, les ridicules que je lui connais.

Il faut que je te fasse la confession d'une de mes faiblesses à ce sujet. Une demoiselle, déjà âgée et de médiocre fortune, déclamait vivement, il y a quelque temps, contre le luxe. Certainement, si elle s'en fût tenue aux généralités, elle aurait eu raison, et je me serais volontiers jointe à elle; mais elle s'attachait principalement à blâmer les personnes qui portaient des diamants, et, sans vouloir faire de mauvaises interprétations, il était visible que ce n'était que par jalousie. La suite le prouve bien. Elle trouva dernièrement une occasion favorable pour en acheter : elle entra en marché; je le sus et me promis bien de la badiner la première fois que je la verrais, en lui faisant observer qu'en portant des diamants elle allait contracter un engagement qui l'obligerait à ne plus condamner les personnes qui ont cette vanité. Puis, réfléchissant, je me dis à moi-même : Voilà assurément une belle résolution! Quoi! parce qu'elle a la faiblesse de céder au plaisir de porter des bijoux, il faut que j'aie la faiblesse de céder au plaisir de m'en moquer! Il n'en sera pas ainsi. Non, je ne dirai rien. Déjà je m'applaudissais de ma victoire. Je la vis le soir même; elle venait de rendre ses diamants qu'elle n'avait pas trouvés assez beaux; elle dit quelques autres fadaises qui me firent pitié; la tentation était délicate; j'y succombai. Je lui fis entrevoir ce que je pensais avec beaucoup de ménagement; mais, réellement, je me suis moquée de moi-même bien plus sérieusement lorsque, depuis, je considérai cette faiblesse, que je trouve pitoyable. Eh bien, ma bonne amie, qu'en dis-tu? Si ce petit plaisir de badiner les autres, en particulier seulement, n'est pas trop méchant, il faut convenir au moins qu'il n'est guère charitable. Aveu pour aveu, tu vois un de mes défauts.

J'admire cette parfaite sincérité à me faire confidence de ton peu de penchant à la générosité. Cela ne doit pas te fâcher : ce sentiment peut devenir en toi une vertu d'acquis et de réflexion, bien plus louable par cette raison. Je t'avoue que je n'ai aucun mérite à la pratiquer, car j'y suis singulièrement portée. C'est en moi une inclination toute naturelle, une vertu tout humaine. Au doux nom de bienfaisance, à la vue d'un malheureux, mon âme se dilate, mon cœur s'attendrit, mes yeux laissent couler des larmes délicieuses, et toujours, ce me semble, mes mains s'ouvriraient pour verser des secours, si toujours elles en avaient à répandre.

Je trouve le plaisir infini de donner tout à fait incomparable à celui de recevoir. Exactement parlant, les richesses ne me paraissent aimables que par la seule facilité qu'elles procurent de pouvoir donner abondamment; mais jamais ce motif, tel spécieux qu'il soit, ne me les fera désirer; car il est d'expérience qu'une trop

grande aisance énerve et endurcit un cœur qui serait naturellement sensible et bienfaisant; et toujours nos besoins (au moins ceux des passions) croissent avec les moyens de les satisfaire. Cette vertu, toute belle qu'elle soit en apparence et dans un sens en réalité, n'est souvent que le masque trompeur d'un amour-propre extraordinairement délicat. Ce plaisir de donner est assurément bien pur et bien étendu; il est tel que je n'en connais pas de plus doux ni de plus grand. Mais, quand on l'envisage dans le bien qu'on fait, il est clair que l'on agit uniquement pour soi, et que ce qui ne doit être qu'un accessoire, une récompense, devient le motif et la fin. C'est bien le lieu de remarquer qu'il n'y a que la religion qui puisse produire une vertu parfaite, en épurant attentivement l'intention autant que l'action. Il nous faut mettre cuire cette réflexion : quelque jour nous la digérerons à notre aise en en faisant l'application.

Je veux parler de ton bal, dont le récit m'a amusée. Mon Dieu! quelle sotte figure j'aurais faite à une pareille assemblée, moi qui ai l'habitude involontaire de rougir toujours des niaiseries des autres, et quelquefois aussi par pure timidité! Il est vrai qu'il y avait bien des sujets à réflexion en considérant tous ces yeux fripons où se peignaient l'ivresse de la passion et le délire de l'imagination, ces joues où la main industrieuse de l'art semblait s'être plu à exprimer l'ardeur du crime plutôt que d'y laisser briller le doux vernis de la pudeur; toutes ces jeunes personnes enfin, occupées sérieusement à s'approprier des grâces qui, justement pour être recherchées, cessaient d'être des grâces. Que de soins, que de peines pour parvenir à plaire! Placée sur le théâtre du monde, on prétend s'attirer tous les applaudissements : vient-il à se présenter une rivale plus brillante, dans quelle posture gênée ne faut-il pas se tenir pour ne pas se laisser totalement éclipser! Que de choses à dire sur cette folie si ridicule et si commune! Ce n'est pas la matière d'une lettre : nous traiterons cela plus amplement dans une douce et charmante conversation, si jamais le ciel, sensible à nos vœux, nous donne le bonheur de nous rejoindre. Hélas! puis-je dire cela sans regrets et sans souhaits?

Puisque tu me fais le cadeau de m'amuser de tes récits et que tu ne t'ennuies pas des miens, je te rendrai compte des compagnies que j'ai vues depuis huit jours. J'ai sorti plus qu'à mon ordinaire, et par conséquent j'ai vu plus de monde. J'allai dîner mercredi chez ce cher oncle que je t'ai dit ressembler un peu au chanoine d'Amiens, en compagnie de deux curés et de deux vicaires de Paris : tu vois que l'assemblée était bien canonique. Je m'y amusai, plus encore à écouter qu'à parler. Un d'eux cependant, ennuyé de mon silence, m'asticota. Je répondis, nous argumentâmes un peu; mais je t'avoue que je préfère une conversation suivie à ces picoteries, à ces petits raisonnements de dispute qui sentent l'école. Le lendemain, nous allâmes à une cérémonie tout à fait touchante : c'était la première communion des jeunes gardes françaises élevés au dépôt; l'archevêque de

cette ville y officia, les officiers de l'état-major y furent présents, une musique militaire (bien plus convenable, ce me semble, à la majesté de l'office divin qu'une musique théâtrale, qu'on emploie quelquefois) y fit entendre ses mâles et nobles accents avec un accord mélodieux. C'était à Saint-Eustache. Je vis avec plaisir le nouveau curé de cette paroisse[1], dont on dit des biens infinis. Je crois pouvoir lui appliquer avec justice les vers suivants, qui me reviennent en mémoire et qui sont intéressants[2] :

C'est des infortunés et le guide et l'appui,
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui;
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,
Et s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu des malheureux en foule l'entourer :
Il ressemblait au Dieu dont il était le prêtre!

Un homme qui a le bonheur de ressembler à un si beau et si doux portrait mérite bien qu'on parle de lui.

De là nous fûmes dîner chez un de nos parents, fort honnête homme. Mon pauvre cousin[3] n'a reçu pourtant que l'éducation de Laridon négligé, mais il supplée à la délicatesse des manières par un bon fonds de religion et une exacte droiture de sentiments. Il porte dans le commerce la franchise gauloise et une probité qui peut passer pour rare au dix-huitième siècle : sa petite femme, douce, active, appliquée, le seconde à merveille. Nous nous trouvâmes chez ces bonnes gens avec une jeune étrangère dont le patois, mi-partie français et allemand, me divertissait, et une dévote qui me tient au cœur. Elle cache, sous l'extérieur le plus simple, sous une mise vraiment évangélique, un esprit au-dessus du commun, et surtout une belle âme, tout ornée de grâces et de vertus. Sa société est gaie, ses manières polies, ou plutôt charitables. Ses malheurs la font paraître encore plus respectable en rendant son mérite plus touchant. Née d'une union illégitime, l'auteur infortunée de ses jours crut apparemment effacer sa

[1] J.-J. Poupart, curé de la paroisse Saint-Eustache depuis 1771. Les *Mémoires secrets* du 29 mars 1774 racontent de lui une curieuse anecdote. En 1791, il prêta serment à la Constitution civile du clergé. Voir sur lui l'abbé Pisani, *L'Église de Paris et la Révolution.*

[2] Je ne saurai dire de qui sont ces vers.

[3] Jean-Louis Trude, marchand miroitier, rue Montmartre, dont il sera si souvent question dans la suite.

honte en la déshéritant et en la frustrant totalement de tous ses biens qu'elle légua, en mourant, à un hôpital. Cette pauvre fille réclama quelques droits; il y eut un procès que la faveur empêcha de juger : on lui proposa, par manière d'accommodement, une pension de deux cents livres qu'elle accepta et avec quoi elle vit. Dans cette extrême médiocrité, qu'on peut appeler pauvreté, heureuse et tranquille, son calme et sa joie ne paraissent point altérés. Sa conversation est douce et édifiante, j'en jouis avec satisfaction. Les citations ne furent point de Platon ou de Tacite, mais de saint Jérôme et de saint Augustin. Quoique je ne connusse goutte au jansénisme ni au molinisme, je crois pourtant la bonne demoiselle peu amie des opinions jésuitiques : elle ne peut souffrir qu'on mette de l'eau dans le vin des saints Pères, en adoucissant leur rigide morale. Tout ce que je puis dire d'assuré, c'est que je l'estime beaucoup, et je crois qu'elle le mérite.

Ce même soir, autre société. Je fus chez cette dame italienne dont je t'ai parlé. Son assemblée ne fut pas aussi nombreuse que de coutume : outre qu'il faisait vilain, c'était la première fois que le concert donnait depuis la grande quinzaine pendant laquelle on l'avait interrompu; cela se sentait encore de cet ébranlement. Néanmoins, je fus étonnée de n'y pas voir la fille savante qui y vient pour l'ordinaire assez régulièrement. Je la cherchai de mes yeux, non pas cependant pour lui demander l'éclaircissement de quelques passages du Tasse ou de Virgile, mais uniquement par curiosité, parce que j'aime les pièces rares et curieuses. Je ne la vis point, et l'on me dit qu'elle ne venait plus depuis qu'une autre savante, couronnée des lauriers académiques des Muses d'Italie, et que j'ai vue à cette académie en question, venait aussi en cet endroit faire brilloter sa réputation et, qui plus est, étaler les charmes dont la nature l'a gratifiée[1]. Cette petite jalousie me fit rire intérieurement. Quelle petitesse! Autre source à réflexion. Mais ce qui m'en déplaît, c'est que je remarque qu'en général l'esprit et le jugement, le brillant et le solide, logent rarement dans une même tête... Il semble que l'éclat des saillies, la vivacité d'une imagination riante et fertile, l'activité d'une mémoire prodigieuse soient incompatibles avec la profondeur du discernement, la solidité du bon sens et la justesse du raisonnement.

Mais, pour achever l'exposé de mes actions, je te dirai que j'ai été hier avec ma paroisse, ou, pour parler plus exactement, avec le clergé, à la messe qu'il a été célébrer à l'occasion de la canonisation de Mme de Chantal, chez les dames de la Visitation de Sainte-Marie[2]. Ce sont nos bonnes amies. Te souvient-il que,

[1] Mme Benoit. Cf. *Mémoires*, II, 145-148, 150.

[2] Françoise de Chantal avait été canonisée en 1767. Il y avait à Paris quatre couvents de la Visitation; c'est à celui de la rue Saint-Antoine qu'on célébra en 1772 cette canonisation par une neuvaine, inaugurée par l'archevêque de Paris et où allèrent successivement toutes les paroisses. Voir les *Mémoires secrets*, 28 avril.

lorsque nous étions au couvent, tu me disais que si jamais tu te faisais religieuse, ce serait aux Récollètes; et moi, je répondais qu'en pareil cas, je choisirais les Dames de Sainte-Marie? Il est vrai que le peu que je connais de leur institut me plaît; mais ce ne serait pas assez pour me décider à une démarche de cette nature, quoique je trouve heureuses celles qui sont véritablement appelées à cet état saint : je crois qu'il faut bien réfléchir avant de s'y engager; et, à bien dire, tel que soit le genre d'état qu'on embrasse, le choix d'une vocation est toujours une affaire sérieuse et terrible, où l'erreur est bien facile et bien fatale.

En sortant de ce couvent, nous allâmes, nous deux maman, nous promener au Luxembourg. Il faisait un temps admirable. J'aime beaucoup ce jardin solitaire et champêtre. Le silence et le calme, qui y sont ordinaires, n'étaient interrompus alors que par le doux frisselis des feuilles agitées du zéphyr. Ah! que j'ai pensé à toi dans cette promenade délicieuse! que je t'y ai souhaitée! que je t'ai dit de choses dont tu n'as pas entendu un seul mot! Ton cœur est mon interprète fidèle : c'est sur lui que je me repose.

Enfin, ma bonne amie, j'ai été ce matin au service d'une bonne grand'tante, que nous avons perdue ce carême[1]. Elle demeurait avec la mère de mon papa, laquelle, se trouvant seule par cette mort, viendra avec nous. Elle va à la campagne pour nous donner le temps de nous arranger. Cela nous causera un peu d'embarras et de gène; mais il faut savoir s'accommoder à tout. Pour qui se gênerait-on, si ce n'était pour une mère? Nous allons retrancher dans nos retranchements pour lui former une petite chambre particulière. Nous serons un peu serrés. Ma petite cellule reste toujours de même, et c'est ce qui m'en plaît. Du reste, bien ou mal logée, je m'en inquiète peu; je n'ai pas mis ma joie et mon bonheur dans l'étendue ou l'élégance des appartements. Adieu, mon cher cœur, ma franche amie. Ce mot n'est pas trop doux à la prononciation, mais la signification en est bonne : elle renferme un éloge que rarement on peut donner avec vérité aux femmes, suivant le préjugé commun. La franchise, dit-on, peut être dans un homme le besoin d'une âme impétueuse et libre, mais, dans une femme, elle est un mérite, une vertu, la récompense de l'amitié, une qualité de réflexion. Je la trouve aimable et charmante; toujours je me ferai gloire de répondre à la tienne. Il me semble que voilà une assez longue causerie où je n'ai pas dit grand'-chose; mon juge est indulgent, la justice de mon amie lèvera le coin du bandeau pour voir celle qu'elle doit juger. Adieu, je ne puis m'arracher d'entre tes bras; souviens-toi que tes lettres sont, en ton absence, ma plus grande satisfaction.

J'ai remercié la bonne[2] des nouvelles qu'elle m'avait données de Mlle Cornillon. Elle t'appelle sa rivale; je lui ai dit qu'il ne lui convenait pas de te donner ce

[1] Louise-Angélique Rotisset. Cf. *Mémoires*, II, 58. — [2] Sœur Sainte-Agathe.

nom. Nous sommes bien ensemble, mais toujours plaisamment. Je lui disais, il y a quelque temps, entre autres douceurs, que les fruits qu'on recueillait de son amitié avaient un suc piquant et âcre, qui pouvait aiguiser certains goûts, mais qui rebutaient le plus grand nombre. Et toi, ma chère amie, que te dirai-je? Ce que tu voudrais me dire quand tu cherches ce qui peut exprimer tes sentiments.

Reçois les civilités de mes parents, présente mes respects aux tiens.

Ce 8 mai 1772. PHLIPON.

XXVII

À SOPHIE[1] — 18 mai 1772.

Je commence à pressentir comme très proche un embarras fort déplaisant. Bientôt cloison abattue, tapisseries détendues, meubles d'appartement, ustensiles de cuisine, maître et maîtresses, tout cela remué, secoué, dérangé, ce sera pis qu'un déménagement, parce qu'on déplace tout sans rien ôter. Ajoute à ce remue-ménage l'agréable compagnie des laveurs. Ce sont d'aimables gens, noirs comme des diables et sales comme des cochons, qui viennent avec de grands baquets et deux moulins où ils tournent pendant plusieurs jours avec du vif argent les cendres de nos balayures[2] (qu'on ramasse toute l'année) pour en séparer l'or qui s'y trouve mêlé. Cela te fait rire; mais cette recherche est mieux récompensée que celle de la pierre philosophale, à laquelle s'épuisent les malheureux chimistes. Au reste, il serait possible de se dispenser d'avoir chez soi ces sortes d'ouvriers, mais comme dans le temps présent on ne se fie pas plus que de raison à la probité de ceux qu'on ne connaît guère, on aime mieux admettre avec eux le trio[3] et la malpropreté qui toujours accompagne leurs pas que d'exposer leur fidélité à une tentation si délicate.

Dieu merci, te voilà bien instruite de nos grandes affaires; mais, vraiment, je suis ravie de te dire qu'au milieu de tout ce tracas je conserve une bonne humeur qui n'en est point du tout altérée, et ce n'est pas peu; car, assurément, si jamais j'eusse aimé le dérangement, il y aurait de quoi me guérir radicalement de ce vilain goût. Satisfaite de mon état, je me trouve encore heureuse d'être affranchie

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 83-87.

[2] Il y a au manuscrit *baleyeures;* c'était la prononciation populaire.

[3] Ce terme reviendra plus d'une fois dans le sens de *embarras*. Ce devait être du français de la Cité, au XVIIIe siècle.

du cérémonial fatigant et des grimaceries des cercles. Je conviens cependant que, quand on y est, il faut savoir s'y plaire; mais je ne puis m'empêcher de me féliciter de n'y être pas obligée. Quelle figure que celle qu'il faut faire dans le monde, surtout lorsqu'on s'asservit à ses caprices! Gémir sans confident des tyrannies d'un maître injuste, cacher ses larmes dans son cœur et montrer dans ses yeux une joie que l'on n'a pas dans son âme, être tour à tour le jouet de l'espérance ou du dépit, ciel! quelle situation!...

Pour moi, gaie et contente, je me dérobe de temps en temps à l'agitation extérieure. Je viens goûter dans cette petite chambre que tu me connais les douceurs d'une lecture paisible, d'une méditation qui l'est également, ou d'un tendre épanchement de mes sentiments dans le sein de l'amitié; un tranquille repos, une petite indolence philosophique, une paix produite par quelque chose de supérieur à la philosophie, une joie dont l'éclat est tempéré par une douce mélancolie, voilà mes plaisirs, qui jamais ne sont détruits par le remords. Je répète quelquefois une ode sur la Solitude qui me plaît beaucoup : elle pourra peut-être te procurer quelque agrément, si tu ne l'as pas encore vue. La voici [1] :

« Heureux celui qui, content de respirer son air natal, borne ses vœux et ses soins à quelques arpents de terre qu'il a hérités de ses aïeux!

« Ses troupeaux le pourvoient de lait, ses champs de pain, et les dépouilles de ses moutons de vêtements; en été, ses arbres lui donnent de l'ombre et du feu en hiver.

« Exempt d'inquiétude, il a un corps sain uni à une âme tranquille, et sent doucement s'écouler ses heures, ses jours et ses années.

« La méditation et l'étude entremêlées de repos, un travail modéré, mais surtout l'innocence, lui procurent chaque nuit un paisible sommeil.

« Que je vive ainsi ignoré, inconnu! Que je meure ainsi sans être regretté, et qu'après m'être dérobé au monde, aucune pierre ne dise : il gît ici. »

Ce n'est que de la prose, parce que c'est une traduction; mais quelle simplicité charmante et quelle délicatesse dans les sentiments et dans les pensées! On y reconnaît l'expression d'une âme honnête et sensible aux vrais plaisirs. Ah! que ce me serait une jolie chose qu'une petite maison à la campagne, propre sans élégance, placée tout près d'une église, accompagnée d'un jardin où l'art secondât la nature sans prétendre la surpasser! un bois solitaire, de vertes prairies, des coteaux abondants, une onde qui murmure en s'écoulant parmi les fleurs, quoi encore?... une bonne bibliothèque, et toi pour principale compagnie! Mais... que je suis légère et inconstante! Je me félicitais tout à l'heure de ce que j'ai, et

[1] C'est une ode de Pope, prise dans une traduction du temps. On en retrouve une copie dans les cahiers de jeunesse de Marie Phlipon. (*Papiers Roland*, ms. 6244, fol. 217.)

je me fais présentement de ce que je n'ai pas une peinture délicieuse, qui me le ferait désirer si je m'y arrêtais trop longtemps. Qu'il est dangereux d'agir complaisamment avec l'imagination! On a beau avoir des principes fixes, elle s'égare souvent; et souvent aussi le cœur se met de la partie, quand l'esprit, rejetant toute autre lumière, ne veut se servir que des siennes propres.

J'étais piquée, l'autre jour, des inconséquences que je venais d'apercevoir dans une personne d'esprit et de bon sens; je revins, toute fâchée, jeter précipitamment sur une feuille de papier les pensées qui m'occupaient à ce sujet. Il est bien vrai que tout est contradiction dans le monde; quiconque y vit avec réflexion, en étudiant les hommes, a de quoi s'occuper continuellement et s'étonner sans cesse de la bizarrerie dont l'esprit humain est capable, surtout lorsqu'il s'appuie sur ses seules forces. On voit tous les jours des hommes qui se donnent hardiment pour citoyens, tandis que, ramenant constamment toutes les choses au seul intérêt, ils détruisent conséquemment tous les devoirs de la société. Les uns font gloire de certains principes que leur conduite dément, d'autres désavouent sans peine ceux qu'un extérieur réglé donnait lieu de supposer. Imagine-toi, chère amie, que j'étais, il y a peu de temps, dans une compagnie où je vais fréquemment; la conversation se trouvant à propos, il m'échappa cette réflexion qu'il était plus facile de résister aux passions que de les contenter. Un abbé se récria contre ma proposition, comme si j'eusse débité une maxime de Calvin ou de Mahomet, et dit fort sérieusement qu'il n'était pas de cet avis, et qu'apparemment la différence des tempéraments influait sur la façon de penser à cet égard. Qui le croirait? Ce même homme, peu auparavant, riait avec moi d'une pensée de Montesquieu que je lui rapportais en badinant, et qu'il exprime ainsi: «Il est des pays où le physique du climat a tant de force que la morale n'y peut presque rien: les tentations sont des chutes, l'attaque sûre, la résistance nulle; au lieu de préceptes, il faut des verrous.» C'est bon pour le discours, me dit alors le partisan actuel des tempéraments: la morale peut là comme partout ailleurs. Je dis la même chose, parce que je le pensais: aujourd'hui, ce n'est plus cela, ce qu'il rejetait, c'est précisément ce qu'il admet. Je me préparais à discuter de tout mon cœur, quand l'arrivée d'une personne inattendue rompit le discours et détourna entièrement notre discussion. Ç'aurait été une chose assez plaisante que de voir une fille de dix-huit ans soutenir gravement le parti de la morale et de la vertu contre quelqu'un déjà ancien dans les fonctions du ministère, et obligé par son état de faire respecter l'une et l'autre. Réfléchis tant que tu voudras; je t'avoue que je suis quelquefois démontée des contrariétés que je vois. Jamais il ne s'est trouvé tant de personnes systématiques, et l'on ne trouve pas un seul système qui ne se détruise lui-même par ses propres contradictions. Pour moi, je reconnais bonnement la faiblesse de ma raison, je reçois humblement la révélation, et c'est dans le christianisme que

je puise les principes de ma philosophie : tout autre source m'est suspecte, je ne vais qu'en tâtonnant et avec le flambeau de la foi dans les méditations que les métaphysiciens mettent au jour. Je trouve dans ma religion le vrai chemin de la félicité; soumise à ses préceptes, je vis heureuse, je chante mon Dieu, mon bonheur, mon amie : je les célèbre sur ma guitare; enfin, je jouis de moi-même. Voilà ma vie et quelques-uns de ses événements, juge comme elle est tumultueuse.

Mais, pendant que nous moralisons tranquillement, il s'est passé d'étranges choses en Danemark[1]. Comment donc! Une reine qui attente à la vie de son époux et qui lui est infidèle assez visiblement pour en être punie publiquement. Chassée du trône qu'elle a souillé, répudiée, renvoyée à Hanovre pour y ensevelir dans la retraite sa honte et ses remords, un enfant déclaré illégitime, des complices décapités : tout cela à la face de l'univers! Ô ciel! survivre ainsi à sa vertu, à sa réputation, et en quelque sorte à soi-même, n'est-ce pas mourir plus longtemps! Il faut avouer que, si la vertu semble recevoir un nouvel éclat quand elle se trouve dans un rang élevé, le vice y paraît aussi mille fois plus odieux, non qu'il le soit réellement davantage, partout il est affreux, mais sa publicité y donne du relief. Qui est-ce qui se serait imaginé, pendant que l'on voyait ce jeune prince captiver par son mérite l'admiration des étrangers qui en étaient témoins, que peu après il trouverait chez lui des chagrins domestiques si amers à avaler? Sa gloire éclate au dehors, et l'ignominie couvre ce qu'il devait avoir de plus cher dans sa famille. C'est comme Auguste, accablé de chagrin par la conduite de sa fille Julie. Mais, en vérité, la mauvaise conduite semble être à la mode.

A propos de mode, celle du filet est-elle aussi grande à Amiens qu'à Paris? Ici, c'est une fureur; tout le monde en parle, tout le monde en fait, tout le monde en porte; je suis presque lasse d'en voir, d'en entendre parler, mais pas encore d'en faire : c'est ma distraction. Je la prends quand je veux rêver; cela divertit mes doigts, sans occuper mon esprit, qui, pendant ce temps, trotte tout à son aise. C'est une contenance en compagnie, un chapitre de conversation pour les femmes et même pour les hommes, qui se mêlent aussi d'en faire; une parure en vogue. Voilà bien des titres pour que le goût en soit durable, s'il était possible dans un pays où même les choses sérieuses ne sont que des caprices. Il n'en est pas chez nous comme chez les Chinois, qui sont si attachés à leurs anciens usages, que depuis l'établissement de leur empire, leurs lois, leurs mœurs, la manière même de s'habiller, n'ont pas souffert d'altérations sensibles. Il est vrai que ce respect, qui leur fait regarder comme parfait tout ce qui est ancien, nuit beaucoup à l'avancement des sciences et des arts.

Hélas, tout mon papier est noirci par ma plume babillarde, et, malgré mon

[1] La révolution qui amena la disgrâce de la reine Caroline-Mathilde et le supplice de Struensée.

envie de faire une petite comparaison de l'immobilité chinoise avec la mobilité française, je suis forcée d'en rester là et de te dire adieu[1].

Adieu, adieu donc, ma toute chère.

XXVIII

À SOPHIE[2]. — 5 juin 1772[3].

Du vendredi 5 juin 1772, à Paris.

Ah! pour le coup, je t'y prends! Tu te contredis le plus joliment du monde. Tu me trouves bien de l'amour-propre à t'avoir donné pour un de mes défauts ce qui n'en est pas un à tes yeux; à m'en croire, dis-tu, je n'en aurais aucun, puisque je donne ce nom à une chose si faible. Mais j'ai beaucoup mieux réussi que tu ne veux en convenir à te faire connaître mes vrais défauts, puisque en agissant comme j'ai fait je t'ai montré l'amour-propre qui chez moi en est la principale source. J'ai eu envie mille fois de te donner un portrait de ton amie où les différents traits rassemblés marquassent avec une égale fidélité les ombres et les jours; la crainte des illusions de ce méchant amour-propre m'a toujours empêchée de réaliser complètement un projet qui t'aurait satisfaite et qui était digne de mon amitié : je cherchais à me faire connaître en développant au vrai mes sentiments sur les objets divers que les circonstances nous offraient. Je sens bien que ces morceaux épars ne valent pas un ensemble où tout serait réuni; mais tu vois la difficulté, quel moyen choisir? Mon plus grand plaisir serait pourtant de te montrer toute mon âme. Voyons, prenons un milieu. Il n'est guère possible de se bien peindre soi-même, mais au moins peut-on tracer les traits les plus forts. Tu sais déjà quels sont mes principes : c'est une grande avance dans l'entreprise de pénétrer l'intérieur. Ajoutons à cette connaissance celle de la passion dominante : c'est encore, dit-on, le meilleur moyen de s'instruire du caractère. Tous les hommes reçoivent de la nature, dès l'instant de leur naissance, une inclination principale qui les détermine précisément vers un tel objet; la Providence se sert de cette disposition pour les conduire à la destination que leur donne sa divine sagesse. En général, l'amour de la gloire, celui des plaisirs, celui des richesses, l'ambition des honneurs ou

(1) Ces dernières lignes ne sont pas dans le manuscrit. Je les emprunte à M. Dauban.

(2) Archives d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 97-103.

(3) La lettre, commencée le vendredi 5 juin, se continue par un post-scriptum du jeudi 11, et est terminée le samedi 13. M. Dauban, je ne sais pourquoi, a fait du post-scriptum une lettre distincte, bien qu'il commençât au milieu d'une page.

l'amour du repos, voilà les penchants qui, plus ou moins modifiés, constituent le caractère particulier de chaque individu.

Je sens le besoin d'être heureuse avec une vivacité plus qu'ordinaire. Mon âme, singulièrement avide du bonheur, n'est point portée par inclination à le chercher (quand même ma situation me le permettrait) dans ce rien séduisant qu'on nomme renommée, dans la possession des biens qui donne du souci, dans la jouissance de ces plaisirs que la réflexion détruit et que les remords flétrissent (passion ordinaire des femmes), encore moins dans un fantôme de grandeur, mais bien dans la tranquillité, dans le repos, la paix d'un cœur qui fuit le tumulte et qui hait tout ce qui le dérobe à lui-même. Tel est le but vers lequel je dirigeai mes pas aussitôt qu'un peu d'âge eut fixé mes regards; j'y tendis par plusieurs et différentes voies, jusqu'à ce que la religion fût parvenue à me persuader que je ne pouvais y arriver sûrement que par la pratique des vertus chrétiennes, et que la philosophie seule était incapable, ainsi que la raison, de m'y mener sans m'égarer.

Si je ne me trompe dans l'étude que j'ai faite de toi-même, ce même penchant nous domine toutes deux, et c'est cette unité de caractère qui contribue le plus à notre liaison intime, sans exclure cependant les petites différences dont un passage de ta lettre me fit remarquer une, en excitant mon admiration pour cet ordre et cet équilibre que le Créateur sait mettre dans tous ses ouvrages. Tu ne peux, dis-tu, refuser ton affection à quiconque te donne la sienne : c'est un aimant qui t'attire infailliblement; mais aussi tu es difficile à persuader sur cet article. Et moi, c'est tout le contraire : on n'aurait pas beaucoup de peine à me faire croire que je suis aimée; mais celui qui en viendrait à bout ne serait pas plus avancé pour obtenir de moi le même retour, si je ne lui trouvais pas des qualités qui flattassent mon inclination et captivassent mon cœur. M'aimer n'est pas un titre suffisant à mes yeux pour être payé en même monnaie; je serais bien plutôt capable de donner mon affection à quelqu'un qui me paraîtrait la mériter, lors même que je serais assurée de ne pas avoir la sienne; mais en pareil cas j'aurais trop d'orgueil pour la faire connaître. Au reste, je n'entends toujours parler que d'un sentiment fondé sur l'estime; je me sens susceptible d'une amitié vive et délicate, mais mon cœur, tout sensible qu'il soit, n'est nullement propre par naturel à l'amour; l'agitation qui résulte nécessairement de cette passion contrarie trop violemment mon penchant invincible pour le repos, je renverrais par delà les ponts[1] un sentiment qui troublerait ma douce indolence. Je conviens cependant que ta façon d'aimer est préférable à la mienne dans bien des circonstances, et même dans une bien sérieuse, par exemple en fait de piété. Nous sommes à portée de connaître beaucoup mieux les bienfaits et l'amour de Dieu pour nous que ses perfections. Ainsi,

[1] Voilà encore, semble-t-il, une expression du parler parisien d'alors. Nous la retrouverons.

il semble que l'impression qui résulte de la première considération doit être plus efficace que celle qui sera produite par la seconde. Eh bien, je n'éprouve pas cela. Je suis sensible à la reconnaissance; mais la pensée de ce que Dieu mérite me touche davantage que ce qu'il fait pour moi.

Mais je n'avance pas trop vite dans la besogne que je m'étais proposée. Continuons. Tu connais ma passion dominante et ma façon d'aimer; allons chercher les défauts. Veux-tu que je te fasse un humiliant et sincère aveu, qui me coûterait infiniment pour toute autre que ma chère et délicieuse amie? Entre un grand nombre de défauts que je suis persuadée avoir, j'ai celui de ne pas bien connaître les autres. Tu ne saurais t'imaginer combien cette ignorance me confond et m'étonne; je n'en suis faiblement consolée que par la connaissance que j'ai de mon amour-propre, dont j'ai une copieuse dose, et que je crois en être la première source, ainsi que le voile qui me les dérobe : aussi tous mes efforts se réuniront toujours contre cet ennemi capital. Hélas! il est bien difficile à dompter; il agit comme ce principe de chaleur et de vie qui du cœur, où il réside, s'étend et se communique à tout le corps sans que l'on s'en aperçoive. Sa grandeur me choque, et il est assez délicat pour rougir lui-même de son élévation, avec la raison qui se plaint et soupire de son empire, qu'elle lui dispute et craint en même temps de lui ravir. Je lui reproche sa faiblesse, je l'encourage; il me semble que quelquefois je trouve en moi une troisième puissance qui s'irrite des obstacles des deux autres, et dont la force s'accroît par les petites défaites; elle impose silence à la raison, combat l'amour-propre, non de front, mais avec une habile adresse, et cherche moins à l'anéantir qu'à se servir de lui pour de meilleures choses. Voilà l'image de ce qui se passe dans mon cœur, à qui je tiens aussi quelquefois de petits dialogues comme toi. Je crois que c'est la meilleure façon que celle de le traiter avec douceur : on gagne toujours beaucoup plus à agir par cette voie qu'on ne ferait en le matant; il faut le restaurer et non le détruire, l'encourager et non l'abattre.

Je t'avoue que mon goût particulier pour la tranquillité me donne de l'éloignement pour le mariage, sans pourtant me faire décider de mon sort, parce que j'ignore les desseins de la Providence. Une autre chose encore qui me fait appréhender ce lien indivisible, c'est que je ne puis soutenir l'idée d'être unie à un homme dont les sentiments choqueraient ma délicatesse, et d'être obligée par le devoir d'aimer un sujet qui m'en paraîtrait indigne, et c'est une chose bien plus difficile qu'on ne se l'imagine de bien connaître celui que l'on prend pour époux; souvent on lui donne sa main, on lui promet son cœur à la face des autels, et l'on ignore encore s'il mérite l'un et l'autre. Sans un peu de confiance en Dieu, une fille qui réfléchit ne voudrait jamais entendre parler de mariage : c'est une terrible affaire.

Quels délicieux instants passés avec toi! Que je trouve de charmes à t'épancher

mon cœur! Tu vois que je suis bien assurée du plaisir que te donnent mes lettres, puisque je ne balance pas un moment à t'en écrire lorsque le temps me le permet; j'en juge par celui que les tiennes me procurent : trouves-tu cette balance de bon aloi? Je ne veux pas penser qu'elle te favorise, et je m'en tiens à l'égalité : cela est bien raisonnable. Je ne t'enverrai cette causerie qu'après avoir reçu l'accomplissement de ta promesse. Adieu pour aujourd'hui, mon cher cœur.

Du jeudi 11 juin 1772.

Oui, ma bonne amie, c'est précisément le jour de la Pentecôte que j'ai reçu ta charmante lettre, comme tu l'avais prévu, jour auquel j'avais fait ce que tu t'imagines, et cela sans t'oublier. Je ne puis t'exprimer avec quel attendrissement j'accepte ces douces marques d'amitié; il était cinq heures du matin, tu souffrais, et tu m'écris. Quoi! tu doutes si tu es digne de moi! je ne sais si je n'aurais pas plus de raison à former ce doute. Mais non, ma tendresse me mérite toute la tienne, puisque c'est la mesure dont tu te sers; et je te dois toute la mienne, puisque tu la mérites. Dis-moi, comment va ce doigt? je crains que cela ne dégénère en panaris. Hélas! faut-il que je me porte si bien quand tu souffres! Ce mois-ci m'était bien plus terrible encore l'année passée[1]; il est des souvenirs qui serrent le cœur et des pensées qui égratignent la tête; enfin, j'espère que nous n'aurons pas une si grande peine. Je conçois fort bien le plaisir qu'a dû te procurer la vue délicieuse du lever de l'aurore; je suis très propre à entrer dans de pareils sentiments. Tu ne saurais penser combien je suis sensible aux charmes de la belle et simple nature; son seul spectacle dans une paisible campagne et dans des instants de solitude me fait verser des pleurs dont la douceur ne peut être comparée à tout ce qu'il y a de plus satisfaisant. Mais vraiment, ta lettre se ressent du moment où elle fut écrite; elle a la fraîcheur de l'aurore et l'éclat des premiers rayons du soleil qui embellissent l'univers : comme l'une, elle calme mes esprits agités par l'embarras où je suis; comme l'autre, elle fait germer dans mon cœur, par ses douces influences, les principes du sentiment. Tu aurais ri de me voir hier dans tout notre tracas, retirée dans ma chambre, assise sur mon lit, faute d'autre siège, lire à la dérobée ces aimables lettres pour me délasser et me récréer. Nous sommes tout sens dessus dessous; je ne sais où me mettre, je ne sais même comment je t'écris. Je suis plantée tout de travers sur une chaise embarrassée de paquets; voilà un menuisier qui m'étourdit à force de cogner. Il n'est pas possible de travailler, à moins que ce ne soit un ouvrage auquel la malpropreté servît d'agrément. Je prends un livre quand on n'a pas besoin de moi; je me mets dans un coin : je n'ai pas lu deux pages

[1] Alors que Sophie était malade; voir lettre XII.

qu'on me renvoie dans un autre endroit, où je ne reste pas plus longtemps. Je me remue beaucoup, je range, j'avale de la poussière à foison, mais il semble que ce soit autant de grains de gaieté : ainsi ton souhait est efficace. Tout ce que j'ai de mal est une grande lassitude. Il ne me fallait pas moins qu'un pareil trio [1] pour me consoler de ne pas te voir à Paris; je serais réellement fâchée que tu vinsses à présent, je ne pourrais t'aller voir, et encore moins te recevoir; je n'aurais pas un siège à t'offrir qui ne fût plein de poussière. Enfin, nous sommes dans l'embarras, non seulement jusqu'au cou, comme tu le crois, mais jusque par-dessus la tête, car on va blanchir le plafond de l'une de nos chambres. Au reste, je me réjouis, en dépit de tout ce qui devrait m'en empêcher, et je vois par là, en dépit de moi-même, que la contrariété est bonne quelquefois.

J'ai été au couvent, la dernière des fêtes [2], pour la première fois de l'année. Mes yeux rougirent quand je revis les endroits où je t'ai connue; on me parla de toi, et je me crus quelque chose de considérable de pouvoir donner de tes nouvelles. Il y a bien du changement dans les places de celles de ces dames que nous connaissons le plus. Mme Saint-Jean est portière; les autres maîtresses de la classe n'y sont plus. La bonne Agathe est à la roberie, pour y restaurer par la tranquillité sa santé délabrée. Elles ont à présent dix novices et quelques postulantes; il y a aussi présentement pour pensionnaires en chambre une grande quantité de demoiselles qui jadis l'avaient été à la classe, entre autres Mlles Suruges [3], dont tu connais la cadette, avec laquelle tu as été liée, si je ne me trompe : elles n'ont ni père ni mère, et c'est leurs morts qui les ont fait placer ainsi par leur tuteur jusqu'à l'instant d'un établissement.

En vérité, ma bonne amie, je ne sais ce que je dis, je suis toute en l'air, mon esprit trotte dans nos harias [4]; c'est mon cœur seul qui fait aller ma plume, que mes yeux abandonnent souvent. Il faut trouver un grand attrait à t'écrire pour le faire dans cet instant; mais je ne prétends pas que tu m'en aies obligation : tu le mérites à tous égards. Tu as bien raison, nous sommes Oreste et Pylade en femmes; mais s'il se trouvait une circonstance semblable à celle qui fit éclater leur amitié généreuse, qui est-ce qui serait Iphigénie? Une imagination plus agréable que la mienne pourrait faire là-dessus une jolie allégorie; je ne suis nullement en train. Voltaire fait bien de badiner les hommes en général sur le peu de sincérité de leur amitié; il est bien rare de trouver des cœurs qui la connaissent et lui rendent un fidèle et digne hommage. Pourquoi cela? C'est que, selon moi, la plu-

[1] Cf. la lettre précédente, page 104, note 3.

[2] De la Pentecôte, 7 juin.

[3] Lisez *Surugues*. Ce nom reviendra plusieurs fois. Les deux sœurs étaient les nièces d'une des religieuses, Mme de Sainte-Fare. L'aînée se maria quelques années après avec M. Tuleu Genty de Mauléon (voir lettres des 3 et 17 mai 1775).

[4] Encore un mot du parler populaire parisien.

part des âmes ordinaires sont trop intéressées, et qu'en outre le meilleur cœur du monde n'est jamais délicat quand l'esprit est absolument borné.

Le genre de lecture qui t'occupe, ma chère bonne amie, est bien intéressant; il n'est rien de si agréable, et en même temps de si instructif, que de parcourir les grands événements qui servent de fondement à notre religion et précédèrent son établissement tel qu'il subsiste aujourd'hui. Je dis tel qu'il subsiste aujourd'hui, parce que, à le bien prendre, cet établissement fut formé avec le monde; la chaîne en est suivie sans interruption d'âge en âge. Quand je me veux jeter dans la sainteté, je prends M. Bossuet : c'est un homme divin. Il est grand et majestueux comme ce qu'il traite, ses pensées sont nobles et magnifiques, ses expressions simples et énergiques. C'est un style mâle, nerveux, concis, qui frappe l'esprit, l'étonne, l'occupe et l'instruit. Mon ami Pope m'amuse toujours, sa gravité m'enchante : j'aime un livre qui ne m'oblige pas à rêver en le lisant pour m'amuser. Mais il sait quitter quelquefois le sérieux; je ne m'attendais pas à trouver dans un Anglais tant de légèreté et de brillant qu'il y en a dans quelques-uns de ses ouvrages, où il joint les grâces vives d'un charmant badinage à une élégance qui égale celle d'un Français aimable, spirituel et poli.

Je suis aussi de ton goût pour les tragédies, je les préfère au plus excellent comique; mais je ne me prête à ces lectures qu'avec réserve : mon extrême sensibilité me fait éprouver le plaisir qu'elles peuvent donner, mais mon imagination, qui saisit trop vivement les choses, m'engage à éviter les objets factices qui l'ébranleraient trop fortement.

Ta réflexion sur le désavantage des femmes dans la société, lorsque la conversation est sérieuse, est bien bonne. Qu'elles parlent bien ou mal, elles n'en sont pas mieux regardées; si c'est bien, toutes les autres femmes, qui n'en sauraient faire autant, lui tomberont sur le corps avec ceux qui pensent comme elle; «ce n'est pas là le fait d'une femme, dit-on, ce n'est qu'une envie de se distinguer qui mérite la censure. Le bon sens est un ridicule de plus.» Si c'est mal, ce sera encore pis. Quelle figure faut-il donc faire dans le monde, quand on n'est pas propre à la bagatelle? Oh! que je serais à plaindre si j'étais forcée de fréquenter souvent de nombreuses sociétés! J'en ai un dégoût qui ne se peut exprimer. J'ai la même difficulté que toi à te rendre tout ce que je pense sur ce sujet; peut-être quelque jour trouverai-je plus de facilité, plus d'ordre encore dans mes idées, ainsi qu'un loisir plus grand et une tranquillité plus parfaite qu'à présent. Si nous étions ensemble, il y aurait de beaux traités à faire sur le dégoût du monde, la vanité de ses plaisirs, la fausseté de ses joies, la réalité de ses peines, la rigueur de sa tyrannie, l'injustice de ses caprices, la gêne ridicule et absorbante de ses lois, et au contraire sur la félicité d'un cœur qui en est vraiment détaché, qui, avec un grand fond d'amour généreux pour tous les hommes, leur fait tout le

IMPRIMERIE NATIONALE.

bien qu'il peut sans en attendre de reconnaissance. Heureux, heureux mille fois, celui qui s'est soustrait à ses injustes lois! Heureux, mille fois heureux, celui qui désire aussi peu ses louanges qu'il craint ses mépris et qui n'a pour les uns et pour les autres qu'une suprême indifférence! Je t'avoue qu'il ne me paraît guère difficile de s'élever au-dessus de ses mépris et de ses censures, mais il me paraît presque impossible d'être absolument insensible à la louange.

Mais il faut couper court à ces réflexions, qui me mèneraient trop loin; elles sont venues trop tard : je les reprendrai une autre fois, si l'occasion ne m'offre rien de meilleur. Adieu, cher objet de ma tendresse, ma véritable et tendre amie, n'oublie jamais celle dont tu possèdes le cœur.

Ce samedi, 13 juin, l'après-midi.

XXIX

À SOPHIE[1]. — 21 juin 1772.

Du dimanche 21 juin 1772, dans mon petit réduit sur le bord de la Seine, à Paris.

Je le vois bien, tu veux me faire repentir d'avoir avancé (avec simplicité ou malice, comme tu voudras) que tu avais besoin d'être excitée; tu réussis mal, l'effet qui en résulte me ravit de joie. Cependant j'en suis fâchée, je ne veux pas me devoir ces tendres soins, je les veux tenir de ton amitié seulement. Au surplus, je ne l'ai dit que sous la dictée de ce sentiment, tu l'as bien pris, et je m'y attendais; je ne vois rien là dedans qui puisse exciter mes regrets : si je ressens quelque peine, c'est celle de ne pouvoir jamais te procurer autant de plaisir que tu m'en donnes. Tu me remercies de mes lettres, ne tiens donc plus ce langage : ne vois-tu pas bien que je trouve plus de satisfaction, ou au moins autant, à les écrire, que toi à les recevoir? Si tu te trouves obligée, le plaisir t'a acquittée. Que ne puis-je par mon empressement et mon exactitude te prouver de plus en plus la vérité et l'ardeur de mon amitié, de la persuasion de laquelle tu m'assures d'une manière qui m'enchante. Mais hélas! point de plaisir sans peine : c'est une vérité à laquelle nous sommes ramenées par presque toutes les circonstances de la vie. Je reçus moi-même hier, des propres mains du facteur, ta lettre aimable qui me comble de joie : il m'en remit une autre en même temps qui apprenait à ma chère maman la mort d'une de ses proches parentes, que vient d'enlever en quatre jours une maladie épidémique. Dans ces instants, le sang parle, la nature prend

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 104-106.

ses droits; quoique je la visse peu, parce qu'elle n'était pas à Paris, je suis touchée de cet événement rapport à la peine qu'il cause à maman. Les pleurs que je lui vois verser me pénètrent plus vivement que ne pourrait faire la mort de bien des parents. C'est ainsi que la douceur est toujours mêlée d'amertume. L'imperfection de nos joies semble nous dire qu'il n'est qu'une autre vie qui puisse mettre le dernier sceau au bonheur que tu nous goûtons ici-bas, plus par espérance que par jouissance.

Tu parais, ma bonne amie, me faire entendre que bientôt tu m'annonceras un voyage à Paris. Quelle autre bonne nouvelle pourrais-tu m'apprendre? il est vrai que tout ce qui est avantageux à toi ou à tes proches m'intéresse assez pour que je regardasse comme telle celle que tu m'en donnerais, mais celle-ci est la bonne par excellence. Viens, ma chère amie, viens, la joie de mon cœur, les délices de ma vie! Puisse-t-il se hâter l'instant heureux du départ dont la suite t'amènera dans le séjour de ton amie qui te chérit si tendrement! Je ne puis te celer combien mes désirs sont émus par la lueur de ce charmant espoir. Mais je suis raisonnable tant que je puis, je me modère, j'espère doucement, je tempère ma vivacité par une crainte assez bien fondée pour l'adoucir et trop peu pour la détruire.

Je crains que le temps de ton voyage ne soit celui où j'irais à la campagne; cela serait désespérant, et vraiment il y aurait de quoi se pendre; mais je crois en même temps que l'on aurait assez de bonté pour n'y pas aller par cette raison. Ainsi se balancent et se tiennent en un juste équilibre les sentiments divers dont mon âme est agitée. Mais il faut avouer que la plupart du temps nous sommes fort sots dans les plaisirs comme dans les peines que nous nous faisons. Que deviendrait tout ce raisonnement, si ce n'était pas là ce que tu as voulu me dire lorsque tu promets que le mois prochain tu pourras m'apprendre une bonne nouvelle? En pareil cas, on ne fait pas avec la seule philosophie, il faut que l'accomplissement de la volonté divine soit l'objet de nos désirs et le premier motif de nos joies, si nous voulons conserver cette paix qu'est la douce opiate de l'âme.

Je suis bien charmée, ma tendre amie, de la guérison de ton doigt; l'ongle te manque encore, tu l'attends avec patience : c'est comme chez nous, le plus fort de l'embarras est passé, mais il nous manque bien des choses pour revenir dans notre premier état; notre tranquillité n'est encore rien moins de tel. Je suis toujours gaie, je patiente comme toi, mais j'ai raison de dire : *C'est comme chez nous.* Tu sais cette folie[1] sans doute? Si tu l'ignores, tu n'y verras rien et tu ne perdras pas davantage. Parlons plus sérieusement.

[1] Il semblerait que ce fût un refrain alors en vogue.

J'ai donc réussi, sans le savoir, à te donner de nouvelles connaissances de moi-même, je ne m'y attendais pas, je croyais ne faire que rassembler des traits détachés qui t'étaient déjà connus. Je suis bien aise d'avoir été trompée de cette façon; et cela m'engage à continuer l'exposition de ce que j'aperçois. Il n'est rien de plus utile qu'une pareille recherche; on peut quelquefois trop étudier les hommes, il est bon de fermer les yeux, si ce n'est par ignorance, au moins volontairement, sur les défauts qu'ils montrent toujours assez tôt pour diminuer malgré soi l'estime qu'on en voulait concevoir : mais on ne se connaît jamais trop soi-même, et cette étude est la plus digne de nous occuper : continuons donc nos observations. L'amour-propre et la raison sont chez tous les hommes les deux principes de leurs actions (je fais abstraction de tous les changements que peuvent apporter les principes de religion) : toute passion est un dérèglement de la volonté qui se porte impétueusement vers ce qui lui paraît un bien; l'amour-propre est donc la seule passion, laquelle prend différents noms suivant la nature des objets qu'elle se propose pour fin. Mais il en est où les traits de l'amour-propre sont si distinctifs et si marqués qu'on l'y reconnaît au premier coup d'œil, parce que aussi il n'y a point de cause étrangère qui cache la véritable : tels sont, ce me semble, l'orgueil, la vanité et l'ambition. A leur aspect, qui pourrait méconnaître leur principe? L'ambition ne me possède nullement, mon amour pour le repos m'affranchit de sa tyrannie : une solitude où je vis tranquille me plaît infiniment davantage qu'un seul instant de séjour dans le tourbillon du monde, des honneurs, de la contrainte. L'amour-propre ne produit pas non plus en moi ce qu'on appelle vanité : j'ai trop d'orgueil pour être vaine. Prétendre en imposer aux uns par une mise brillante, vouloir plaire aux autres par ce que l'on appelle l'agréable, ce sont des choses qui me paraissent indignes de moi. Je ne comprends pas comment l'on peut s'émouvoir pour toutes ces petitesses dans les désirs, les actions, les jalousies, etc. Je suis aussi peu blessée du mépris que peu touchée de ces bagatelles; celles-ci ne méritent pas le moindre regard, celui-là est un ennemi impuissant à qui il est beau de pardonner. Mais cette âme hautaine, qui s'élève au-dessus du mépris auquel elle se croit inaccessible, n'a pas la même insensibilité pour les louanges d'un certain genre et de certaines personnes, dont elle est très sensiblement flattée. Par une suite du peu de cas que je fais des choses vaines, les éloges qui en résultent me sont indifférents : dire que je suis aimable, cela me toucherait peu; me trouver estimable, c'est ce qui me plaît; me trouver de l'esprit, j'en suis peu flattée; me croire du bon sens, j'en suis contente. Recevoir un frivole encens de louanges fondées uniquement sur des qualités extérieures ou des talents, ce serait sans plaisir, comme un hommage peu estimable : il me faut des respects. Je mépriserais également l'approbation d'un sot, d'un fat, ou d'un homme sans principes. Mais il n'en est pas de même de celle des gens que je considère :

elle me plaît, et c'est une de mes idoles chéries. Il est des actions que vulgairement on regarde comme petites parce qu'elles sont le partage des personnes d'un état médiocre; je m'en occupe sans répugnance quand il le faut, parce que mon orgueil me fait trouver de la satisfaction à prétendre illustrer ce que je fais par mes sentiments, et non à en recevoir un éclat personnel [1].

XXX

A SOPHIE [2]. — 12 juillet 1772, avec P. S. du mardi 14.

Du 12 juillet 1772, à Paris.

Bonjour, ma bonne amie, mon cher cœur; nous voilà donc enfin arrivées (à force de pousser le temps avec l'épaule) à ce mois de juillet, dont l'impatiente attente m'a fait trouver la fin du dernier d'une longueur insupportable; me voilà même presque à la moitié, et je n'en suis pas plus avancée. Je désire ta bonne nouvelle; chaque jour que mes yeux voient éclore renouvelle en mon âme le doux espoir de sa réception; quand viendra cet heureux instant? Tu me fais bien languir; ne vois-tu pas ce cœur inquiet, palpitant, agité par le désir de la recevoir, qui dévore, pour ainsi dire, les moments, pour arriver à celui où tu dois apaiser son ardeur? ou peut-être l'augmenter! Mais tu n'es pas mieux instruite que moi, tu attends une décision, car, si tu le savais, pourrais-tu tarder à m'en faire part? Tu connais trop bien ton amie pour la faire languir volontairement. Allons donc, patientons. J'ai bien de la peine à me posséder quand il s'agit de si chers intérêts; je ne puis en détourner ma vue, malgré la dissipation dans laquelle j'ai été ces jours passés.

Cette parente, dont je te parlais la dernière fois, est mariée de mardi; nous fûmes à la cérémonie, qui se fit avec l'attirail, l'agréable, le fatigant, l'ennuyant, qui sont d'usage en pareil cas; nous nous trouvâmes au repas et à la danse; ainsi que le lendemain, où je revins me coucher le matin avec regret si juste d'être obligée de dormir à l'instant qu'un soleil sans nuage, venant déchirer le voile sombre de la nuit, allait ouvrir le plus beau jour. Ce qui me plut dans cette affaire, c'est que l'assemblée n'était pas nombreuse et que nous étions tous parents.

Je dansai en famille avec agrément, parce que cela arrive rarement; car je n'aimerais pas à changer ainsi l'ordre du temps, et à me lasser les jambes pour

[1] La lettre devait évidemment avoir une suite, qui manque.

[2] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 106-108.

plusieurs jours; le plaisir n'équivaudrait pas à la peine. C'est en vain que je voudrais continuer ma conversation : le dîner m'appelle, adieu, chère amie, jusqu'au premier moment.

Du mardi 14 dudit.

Te dirai-je avec quelle joie je reviens auprès de toi mettre mon cœur à l'aise et lui laisser goûter les douceurs du sentiment? Il semble les savourer plus avidement quand il vient reprendre cette charmante occupation après en avoir été détourné quelque temps. Ah! si jamais un nouveau génie venait m'animer, et que j'allasse invoquer les Muses, ce ne serait que pour célébrer les charmes de l'innocence et de l'amitié : c'est dommage que mon cœur ne soit pas secondé, et que je n'aie pas reçu du ciel l'influence secrète, je voudrais apprendre à tous les mortels à leur offrir leur encens.

Mais vraiment, ma bonne amie, je sens mieux que jamais le bonheur de ma situation; j'ai repris depuis quelques jours mon train de vie ordinaire, dont j'avais été bien détournée par les divertissements de ce mariage; je suis charmée d'en être quitte, cela dérange singulièrement quand on est habitué, comme je le suis, à la tranquillité, et qu'on la chérit comme je le fais : on est comme emportée tout à coup par un tourbillon qui vous dérobe à vous-même et à vos réflexions.

Je suis rentrée dans l'une et dans l'autre depuis cette dissipation, et je suis bien aise de n'avoir que cette compagnie après celle que j'ai quittée. Je souhaiterais présentement, pour me restaurer entièrement, un peu de séjour à la campagne, si je n'espérais ton voyage à Paris, qui tout au contraire me le fait craindre. Instruis-moi sur cet objet; il est de trop grande conséquence à l'intérêt de notre amitié pour le laisser tomber dans l'oubli. Si j'avais à choisir d'aller à la campagne, que j'aime infiniment, ou de rester ici pour t'y recevoir, je ne balancerais pas un instant, tu sais bien pour qui je me déterminerais. Je désire me trouver dans ce cas là; ah! que les jours nous paraîtraient heureux, qui nous procureraient le plaisir de nous voir! (Je parle au pluriel, car je ne doute pas plus de tes sentiments que des miens propres.) En tel endroit que nous nous trouvassions ensemble, nous pourrions dire :

Dans ce délicieux séjour
Nous goûtons un sort heureux,
Sans trouble et sans envieux,
Loin de la guerre et de l'amour.

Admire la folie de ma plume qui est de rimer aujourd'hui; c'est un ver-

tigot[1]. . . , sans m'en avoir demandé la permission. Elle. . . cela comme l'encre que j'y mets.

Voilà bien du bavardage; tu n'auras de moi rien qui vaille cette fois-ci, je ne suis plus en train de t'écrire depuis que j'espère te parler; mais j'attends bien impatiemment l'assurance de ce bonheur. Je voulais absolument l'autre jour que le facteur me donnât une de tes lettres qu'il n'avait pas apparemment, comme je me l'étais imaginé; il en apportait une de quelques cent lieues d'ici. Enfin je deviendrai folle si tu me gardes encore ton silence un peu longtemps, ce m'est un tourment que je ne puis supporter.

Adieu, ma chère Sophie, mon second moi-même, ma véritable amie. Présente mes respects à tes chers parents, reçois les civilités des miens, et surtout écoute bien ton cœur lorsqu'il te parlera de moi et suis fidèlement ses avis[2].

XXXI

À SOPHIE[3]. — [Entre le 8 et le 12 décembre 1772[4].]

Tu ne m'écris pas, mais je te pardonne; je sens bien que nos situations sont trop différentes pour que les mêmes plaisirs leur conviennent également. Plus occupée, plus dissipée, tu ne saurais éprouver les mêmes besoins. Semblable au jeune oiseau qui, dans l'aimable saison des zéphirs, chante et folâtre à l'ombre d'un feuillage, tu vois le printemps de tes jours s'écouler dans la jouissance des plaisirs qui lui sont propres; mais moi, pour qui les glaces de l'âge sont devenues prématurées par un orage imprévu, il me faut une joie plus tranquille. Ce n'est qu'avec quelque effort que tu donnes à l'amitié des instants dérobés aux jeux, aux ris, je dirais presque à l'amour, au lieu que les faveurs qui me sont offertes

(1) *Sic.* — Suivent des mots rongés.

(2) Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Marie Phlipon eut la petite vérole à son tour (en août) et resta malade jusqu'en décembre. De là, la lacune de cinq mois entre cette lettre et la suivante. Cf. *Mémoires*, II, 131-135.

On voit, d'ailleurs, par la lettre XLIII, que Sophie était venue à Paris en juillet, que les deux amies s'étaient vues, mais que lorsque Marie Phlipon tomba malade, on le laissa ignorer à Sophie, en lui disant qu'elle était à la campagne.

(3) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa. — Dauban, I, 109-110.

(4) Une main inconnue a écrit sur l'autographe : «1772, feu de la Halle, à Amiens.» — La *Halle marchande* d'Amiens fut brûlée dans la nuit du 5 au 6 décembre 1772. Rebâtie sur le même emplacement — et démolie en 1856, — elle occupait à peu près l'aile ouest actuelle de l'hôtel de ville, qui n'avait alors qu'un corps de bâtiment. La maison des Cannet, rue des Jeunes-Mâtins, était toute voisine.

Cette lettre, écrite dès que Marie Phlipon apprit l'incendie de la Halle, est donc du 8 décembre au plus tôt, et ne peut être postérieure au 12, puisque le 13, comme on le verra par la lettre suivante, Phlipon allait aux informations, chez Mme Audoy, une parente.

par cette amitié sont vraiment proportionnées à mon état. Je sais estimer mes avantages et en jouir sans désirer ni mépriser les tiens. Des roses peuvent former ta couronne; des pavots et des pensées composent la mienne. J'ai passé dans mon lit non seulement les nuits, mais aussi la plus grande partie des jours de cette semaine; j'employais les heures de ces intervalles tantôt à recevoir les bienfaits de Morphée pour réparer mes forces abattues, tantôt à fixer la vue de mon esprit sur des objets dignes de l'occuper, et à reposer mon cœur sur la résignation et l'espérance. Je me levais l'après-midi, faisais un peu de lecture et recevais le soir les visites de ceux qui s'intéressaient à ma santé. Je suis un peu mieux actuellement. Je ne sortirai pas cependant de sitôt. J'ai été purgée il y a deux jours après avoir pris de l'émétique; une apparence de jaunisse, le défaut d'appétit, des évanouissements réitérés l'avaient fait juger nécessaire; son effet prouva que l'on avait raisonné juste. Je rends une si grande quantité d'humeurs que les personnes même qui croient me connaître le mieux s'imaginent que je suis intérieurement mélancolique; elles préfèrent attribuer à cette disposition imaginaire la conversion de ma nourriture en bile plutôt qu'à la faiblesse d'un estomac qui jusqu'à présent n'a pas bien rempli ses fonctions depuis que la maladie lui en a ôté la faculté. Je crois cette dernière cause beaucoup plus vraie que celle qui est supposée, car j'ai beau m'examiner, je ne vois pas de preuves de son existence. Il est vrai que, quoique la même en tout temps par les principes que j'ai adoptés et dans lesquels je suis constante, j'éprouve souvent une bizarrerie singulière d'imagination et de goût. J'aime cette gaieté aimable, fruit ordinaire d'un cœur satisfait, et assaisonnement d'une société d'amis, où la liberté et la franchise sont de mise et de recette. J'aime aussi cette solitude paisible, où l'âme peut s'appliquer à la méditation des vérités sérieuses, à l'étude de certaines sciences, et se livrer, je l'avoue, à ce que certaines gens pourraient appeler mélancolie, mais qui ne mérite pas ce nom, parce que ce n'est point en effet de la tristesse. Quant à mon goût pour les ouvrages d'esprit, il est satisfait par la délicatesse de l'enjouement, les grâces du badinage; il est sensible aux agréments de ce genre; le touchant pathétique, le beau triste, lui plaisent encore davantage, j'en conviens; mais de tout cela on ne peut inférer que je sois d'un tempérament chagrin et susceptible des maladies qui en sont la suite; j'en conclurai plutôt que je suis un peu caméléon et assez facile à recevoir les impressions de ce qui m'environne, dans les choses qui ne dépendent que de l'imagination et du goût.

Ma chère bonne amie, je suis d'une inquiétude extrême; mon médecin[1], dont

[1] Missa (Henri-Michel), docteur régent et professeur de matière médicale à la Faculté de médecine de Paris. — Voir sur lui les *Mémoires*, II, 132-134.

la visite m'a fait interrompre ma lettre, vient de m'apprendre qu'il y a eu un incendie considérable à Amiens. L'hôtel de ville, dit-on, est brûlé, ainsi que la salle du spectacle; je te sais voisine de l'un et de l'autre, juge de mes craintes. Au nom de l'amitié qui nous unit, donne-moi de tes chères nouvelles, apprends-moi tous les détails de ce triste accident. Si un bonheur, ce que je souhaite de toute mon âme, t'a fait échapper à ce malheur, dis-moi si quelqu'un des tiens ne s'y trouve pas enveloppé. Ne croie pas cependant que dans les transes qui m'agitent j'attende un courrier toujours trop lent pour répondre à l'ardeur avec laquelle je désire de tes nouvelles; je vais envoyer chez ton frère. Mais, quoique je puisse apprendre, écris-moi, ma bonne amie, si tu le peux encore. Soulage ton cœur dans celui de ton amie. Je ne sais ni ce que je dis, ni où je suis; je ne sens que la crainte qui concentre et resserre dans mon intérieur jusqu'aux expressions et aux signes qui pourraient la marquer.

Adieu, je ne saurais t'en dire davantage dans le trouble où je suis.

Ne lis que la dernière page de ma lettre [1], elle est la seule qui contienne les choses sur lesquelles il me faut une réponse précise et prompte. Adieu, ma bonne amie. Hélas! qu'es-tu devenue?

[1] Ces trois dernières lignes ont été écrites après coup, sur un feuillet distinct.

ANNÉE 1773.

XXXII

À SOPHIE[1]. — 2 janvier 1773[2].

Grâce au ciel, je respire, ton tour est arrivé; je suis toute joyeuse et toute aise de connaître que ma plume ne va plus marcher par nécessité, par bienséance, dans le vilain pays des compliments et du mensonge, mais volontairement et par amour dans celui de la vérité et du sentiment. Je viens d'écrire des lettres de bonne année qui me font mal au cœur; je hais à la mort toutes les fadaises dont il faut les remplir, dans ce temps que l'usage semble avoir choisi pour tourmenter les partisans de la franchise. J'ai commencé, à ton préjudice, par l'acquit de ces dettes de civilité, dans l'intention de me délasser ensuite auprès de toi du dégoût que j'en aurais essuyé.

Bonjour donc, ma chère et véritable amie, il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Nous nous croisâmes la dernière fois, fort à propos, il est vrai, pour calmer nos inquiétudes réciproques; mais voulant après cela nous répondre par ordre et craignant également de nous croiser encore, nous nous sommes attendues toutes deux inutilement. La réception de ta lettre m'était bien nécessaire pour adoucir l'amertume de la situation où j'étais alors. Mon papa avait été chez Mme Audois[3] le dimanche matin, et m'exhortait à me tranquilliser par les assurances qu'il me donnait que tu n'avais couru aucun danger, mais la tendresse que je lui connais pour moi me permettait de soupçonner dans son rapport une infidélité volontaire, qui, en me cachant des vérités affligeantes, eût assoupi mes appréhensions ou du moins aurait eu pour but de les assoupir. Heureusement, tu dissipas promptement les craintes dont j'étais agitée.

Celles que tu ressens pour ma santé me touchent sensiblement, elles ne doivent plus avoir lieu. Je me porte fort bien depuis dix à douze jours: dans ce court

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 111-112.

[2] La date est à la fin. La lettre a été commencée le 31 décembre.

[3] Parente des Cannet, veuve d'un procureur au Parlement de Paris, demeurant rue Saint-Bon. Il sera souvent parlé d'elle dans la suite. Marie Phlipon écrit toujours *Audois*, mais les *Almanachs royaux* disent *Audoy* (mort en 1766).

espace, mes forces sont revenues, avec mon appétit, d'une vitesse qui prouve bien qu'il n'y avait que la quantité prodigieuse d'humeurs dont les viscères étaient engorgés qui me mettait dans cet état de faiblesse et de langueur. J'ai encore pris deux médecines et beaucoup de lavements purgatifs dont les effets étonnants m'ont entièrement soulagée. Les ordinaires ne sont point encore revenues, je prends pour cela d'une opiate [1] dont les sollicitations douces ne me fatiguent point du tout; j'ai fait usage, mais sans succès, il y a un mois, de la racine de patience que tu me conseilles.

Quant à la grosseur de jambes dont tu t'inquiètes [2], ce n'est qu'une enflure assez considérable qui, depuis ma petite vérole, paraissait également aux jambes et aux pieds; les dernières purgations l'ont fait disparaître presque totalement, il n'en reste plus qu'une très légère à la jambe gauche. C'est là ce qui donna tant de difficulté à me saigner: on me piqua deux fois sans succès; il fallut, pour réussir à la troisième, me faire, près de la cheville du pied droit, une large et profonde ouverture, qui fut très longtemps à se guérir; je gardai la bande six semaines. Voilà le détail que tu m'as demandé; tranquillise-toi absolument sur mon sujet, cela va bien; je pourrais prendre pour devise celle que j'ai vue l'autre jour sur l'empreinte d'un cachet : « Je me porte bien et je t'aime. »

Je pense que cette lettre te trouvera instruite du désastre affreux dont les esprits sont occupés dans cette ville: je ne puis cependant m'empêcher d'en parler, il est fait pour inspirer l'effroi et la pitié aux âmes les moins sensibles. La nuit du 29 au 30 décembre, le feu prit à l'Hôtel-Dieu, dans l'endroit où l'on était occupé à fondre le suif, sur les dix heures du soir. La violente inflammation d'une matière si combustible se communiqua promptement dans une salle, triste asile de quatre ou cinq cents femmes malades, et y fit de rapides progrès. L'alarme se répand dans la maison, chacun s'empresse d'apporter des secours, en refusant opiniâtrément celui que les voisins du dehors, effrayés par la vue des flammes, voulaient leur donner : il fallut un ordre de police pour faire ouvrir les portes, ce qui n'arriva qu'à deux heures du matin; les gardes françaises, les pompiers arrivèrent aussitôt, mais le feu s'était beaucoup augmenté pendant ce temps. On sauva des malades autant qu'il fut possible, on les plaça dans les églises prochaines, particulièrement à Notre-Dame, où ils restèrent le jour et la nuit suivante, servis par les religieux mendiants, jusqu'à ce qu'on eût préparé des logements à l'archevêché pour les recevoir, de même que chez plusieurs curés des environs. Il en périt une grande quantité; plusieurs se sauvèrent nus, en chemise, ainsi que quelques religieuses, chez leurs connaissances. Le froid qu'il faisait ralentissait l'efficacité des secours,

[1] Le mot était alors des deux genres (*Dict. de l'Académie*, 1776).

[2] Il est probable que la petite vérole de Marie Phlipon lui avait laissé de l'albuminurie.

l'eau gelant dans les pompes, et animait l'activité des flammes. Trois salles entières sont consumées; tous les habitants de la rue qui côtoie cette partie de l'Hôtel-Dieu sont déménagés; cent maçons sont occupés depuis deux jours à abattre différentes choses pour couper court au feu, qui, à l'instant que je te parle, brûle encore dans les souterrains; mais on croit avoir sujet d'espérer qu'il n'ira pas plus loin.

Voilà ce dont tout le monde s'entretient, ce dont tout le monde est saisi et pénétré.

Je suis touchée comme je dois l'être et je remercie ta chère maman de l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à ma situation. Fais-lui part de mon rétablissement, en présentant mes respects, mes souhaits et ceux de mes chers parents qui t'en offrent autant. Quant à moi, tu connais mon cœur et ce qu'il se sent pour toi. Je ne puis te donner ce que tu possèdes depuis longtemps; mes vœux ne sont pas formés d'aujourd'hui, mais c'est leur sincérité et non pas leur nouveauté qui en fait le mérite. Je suis inquiète de la santé de ta maman, tu me feras plaisir de m'en donner des nouvelles. Les vives impressions ne sont pas bonnes pour les personnes qui ont le genre nerveux trop sensible. Tu n'as pas besoin d'appréhender que je fasse part à ton frère d'un détail dont tu ne l'avais pas favorisé, je n'en ai pas d'occasion, ne l'ayant point vu depuis ton voyage.

Adieu, ma chère et tendre amie, je te souhaite une âme tranquille dont tu connais tout le bonheur, une santé parfaite dont je sens tout le prix, des jours embellis, si ce n'est par les plaisirs, au moins par la joie, et je te demande, ou plutôt je te remercie de ces sentiments que tu conserves pour moi et qui font la douceur de ma vie.

Une amie tendre vaut mieux qu'une couronne,
Un monarque n'a rien s'il ne possède un cœur;
L'univers entier ne vaut pas le bonheur,
C'est l'amitié qui nous le donne.

J'embrasse ta chère sœur de tout mon cœur si elle le trouve bon.

Il est le 2 janvier 1773; j'avais commencé ma lettre avant-hier, je n'ai pu la finir qu'aujourd'hui.

XXXIII

À SOPHIE[1]. — 13 février 1773[2].

Tu favorises si bien mon penchant, et tu me le rends si agréable, que je ne puis hésiter à le suivre, lorsqu'il me rentraîne vers toi. Me voilà bien glorieuse de la victoire que je viens de remporter sur la saison; je puis donc audacieusement braver le plus cruel hiver! En vain, il fera sentir ses rigueurs à toute la nature, rendra les oiseaux sans voix, les zéphyrs sans haleine, déclarera la guerre à tous les éléments, opposera d'invincibles obstacles même au courage du guerrier; sa puissance échouera devant le sentiment et le souffle de l'aquilon fougueux qui flétrit la riante surface de la terre ne saura pénétrer, malgré les efforts de l'indolence, jusqu'à un cœur que l'amitié anime. Ce triomphe, dont je goûte les douceurs, me flatte davantage que celui dont se rassasient les beautés d'Amiens aux bals dont tu me fais la description. Tu me parais être dans la dissipation et la joie jusqu'au cou; il y aura bien du malheur si tu n'en prends quelque peu. Je le souhaite, mais en vérité la vue d'une telle abondance m'enivrerait avant que j'y eusse pris part; le plaisir ne loge pas communément en si nombreuse compagnie. Je pense que tu fais usage de cette philosophie un peu Démocrite, par les principes de laquelle on tâche de s'amuser de tout. Mais ne me trompé-je pas en jugeant de tes dispositions par les miennes? Je crois entrevoir chez toi moins d'éloignement qu'autrefois pour cette sorte d'agrément; tu t'apprivoises : à la bonne heure, puisque ce n'est pas aux dépens de quelque chose de meilleur. De bonne foi, tu tiens quelquefois, et même avec grâce, le langage du tolérantisme; je sais que c'est badinage, et je m'en amuse, mais je ne t'en pardonnerais pas les principes.

Tu me fais une peinture de cette armée de filles rangées sous les armes, en habits d'ordonnance, pour passer en revue devant leurs juges. L'image du ridicule divertit; mais je suis choquée de celle de servitude que présentent ces chaînes d'opinion, dont on se rend esclave volontaire. Un noble orgueil me révolte contre cette idée, et l'indignation me saisit lorsque la vérité s'en établit par la lâcheté de plusieurs. Faut-il vendre honteusement sa liberté, en paraissant donner des fers? Que les femmes sont sottes! Elles auraient sur les hommes un véritable empire, si elles autorisaient celui des agréments par celui de la raison, en se conservant toujours le droit de disposer de leur cœur en faveur du mérite approuvé

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 112-115. — [2] La date est à la fin.

par le devoir. Elles ne sont vraiment reines qu'autant, non qu'elles donnent des lois, mais qu'elles n'en reçoivent d'aucun homme. Il est vrai aussi, comme tu le remarques, que l'intérêt maîtrise souvent les deux partis quand ils font un choix réciproque; c'est encore ce que je déteste, et c'est l'abus ordinaire des unions réelles. La plupart des mariages ne sont que des marchés : aussi le premier de ces noms m'effraye toujours quand je m'en fais l'application, parce qu'il réveille l'idée du second. On me le répète pourtant quelquefois; il s'en présente des occasions, et une entre autres, qui dans le fond ne me flatte nullement, quoique la chose paraisse convenable.

J'ai de l'éloignement pour le commerce en lui-même, mon génie n'y est pas propre; je le crains pour ses dangers : je le hais par scrupule. D'ailleurs (cela soit dit sans offenser ceux qui méritent d'être exceptés), il n'y a guère d'éducation, encore moins de délicatesse, dans la plupart des hommes de cette classe. Élevés dès la jeunesse chez des maîtres qui ne leur ont appris qu'à travailler, leur âme, s'il est permis de parler ainsi, est peu cultivée. Ils n'ont aucune de ces connaissances qui éclairent et forment l'esprit, élèvent les sentiments, adoucissent le caractère, améliorent les mœurs et polissent les manières, avantages d'une éducation choisie. Le désir d'amasser du bien quand ils sont établis, la difficulté de le faire promptement, les engagent dans certaines manies qui, sans être visiblement condamnables, le sont réellement pour une conscience délicate. Une probité commune, l'esprit de leur état, voilà tout ce qu'il faut s'attendre à trouver chez eux. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas assez pour une fille dont le génie libre et le tempérament tranquille s'accommodent bien du célibat, et qui, trouvant sa situation heureuse, ne la doit raisonnablement changer que pour une meilleure. A quoi prétendez-vous? quel état choisissez-vous donc, me dira-t-on? Je réponds qu'il m'est plus aisé de donner l'exclusion à ce qui me déplaît que de faire un choix que ma fortune rend très borné; qu'en outre, je conviens que tout état légitime en soi peut être exercé avec équité et que partout on trouve des hommes distingués des autres par leurs sentiments et leur éducation; qu'ainsi c'est un de ceux-là que j'attends, ou je n'en veux point du tout.

Telles sont les réflexions que j'ai faites depuis une proposition dont, à ma satisfaction, on a renvoyé la réponse à quelque temps d'ici, sous le prétexte de ma convalescence encore récente. Ainsi j'ai le loisir de les appuyer ou de les rectifier par de nouvelles; et même je t'en ai fait part sans dessein formé précédemment et par suite de cette confiance du cœur qui ne cache rien de ce qui l'occupe à l'objet de sa tendresse, sans y être excité par réflexion.

Tu es dans l'attente d'une relation qui certainement sera intéressante; je serais presque dans le cas de t'en faire de ces pays, mais ce ne serait que sur le rapport d'autrui. Notre voyageur nous rend exactement visite tous les soirs. C'est un fin

Gascon, qui a fait fortune par son industrie; il est fort honnête et de bonne compagnie. On cause beaucoup, il s'en acquitte bien et nous amuse par les récits d'anecdotes plaisantes. Il a laissé son épouse, qui est des Îles, à Bayonne, son pays, où il l'a amenée, et où il ira la retrouver dans peu, pour y faire son séjour ordinaire.

Je ne serais pas étonnée que ton amie regrettât sa patrie, si, dans l'endroit où elle est, c'est elle qui se trouve chargée d'une partie des soins domestiques et du commandement des nègres. Il paraît flatteur pour l'amour-propre de se voir entourée d'esclaves auxquels on n'a qu'à commander et de jouir des privilèges de roi et de législateur; mais il est encore plus fatigant, quand on pense d'une certaine façon, d'être responsable de la conduite de gens qui, pour la plupart, sont aussi brutes que des animaux et presque absolument incapables de réflexion et des principes de morale commune. Quelques-uns ne sont pas encore baptisés : d'autres le sont, sans en être meilleurs; on n'ose les marier, de peur de les rendre doublement criminels des mêmes fautes qu'ils commettraient étant libres. Il me semble que la religion et la délicatesse de ton amie ne doivent pas s'accommoder de ces mœurs, à moins qu'étant chez son frère sans se mêler de rien, elle soit simple spectatrice de ces choses sans en être chargée, comme l'est toujours un maître ou une maîtresse, qui doit mettre l'ordre dans sa maison, la discipline chez ses sujets ou du moins faire ses efforts pour cela. Elle trouvera sur tout ceci belle matière à réflexion, si elle donne dans le sérieux, comme tu le dis. Mais, à propos de sérieux, sais-tu bien à qui tu t'adresses pour m'apprendre que tu l'as grondée d'avoir lu *les Nuits* d'Young[1]? Je meurs d'envie de les lire : je m'attends à y trouver ce profond ténébreux qui conduit à de sublimes vérités; le sombre, réuni à la pitié et à la terreur, est le triomphe du pathétique, la base de ce genre intéressant, si puissant sur l'âme et dont les impressions maîtrisent la nature humaine. Avoue-le avec moi, fût-on jamais frappé d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin magnifique, d'un palais moderne, comme d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années et les ruines semblent accumulées? Ce genre de beauté a un empire sur tous les hommes, et il leur convient parfaitement; il dissipe les illusions, nous porte à réfléchir, à rentrer en nous-mêmes, nous touche, nous émeut, nous procure enfin ces transports délicieux qu'éprouve l'âme dans la manière d'être qui lui est la plus convenable.

Tu ris, tu me trouves l'imagination anglaise, mais si tu ne m'entends pas, je n'en aurai pas moins pour moi toutes les âmes sensibles. Cette dernière tirade est un peu forte; mais tu conviens toi-même de ta froideur et de ton insensibilité

[1] La traduction des *Nuits* d'Young, de Letourneur, avait paru en 1769-1770. En 1772, on en était déjà à la cinquième édition.

pour des choses dont d'autres se trouvent affectés; ainsi je ne parle que d'après toi.

Tu es bien charmante de m'inviter si tendrement à t'aller voir, et je suis bien à plaindre de ne pouvoir répondre à des desseins que mon cœur approuve. Il n'y faut point penser; l'impossibilité se trouve dans l'exécution; il faut rompre en visière avec de pareils objets.

Adieu, jouis des plaisirs ou plutôt uses-en : porte-toi bien, aime-moi de même. Je passe, grâce à Dieu, mon carnaval de manière qu'il peut servir de préparation au carême, comme le carême de préparation à Pâques. Je t'embrasse de tout mon cœur, mes chers parents en font autant; présente aux tiens mes tendres respects. Je m'impose silence, malgré le sentiment qui voudrait encore s'exprimer.

Adieu, chère et tendre amie.

Ce samedi, 13 février 1773.

XXXIV

À SOPHIE [1]. — 20 février 1773 [2].

Que diras-tu en recevant cette lettre, ma tendre amie? Ne penseras-tu pas que je suis possédée d'une fureur d'écrire qui te laisse à peine le temps de respirer? Si je suis coupable d'importunité, rejettes-en la faute sur le sentiment, qui ne me permet pas d'éprouver les moindres changements dans ma situation sans te les faire connaître ainsi que leurs causes. Tu es ma seule amie après les auteurs de mes jours; mon cœur, intimement uni au tien, ne saurait recevoir aucune impression qu'il ne te communique. Pourrais-tu t'opposer à sa plus douce satisfaction en refusant de partager ce qui l'agite? Non, ton amitié me répond du plaisir avec lequel tu t'y prêtes; notre confiance est réciproque, et les témoignages de la mienne ne peuvent t'importuner. Les réflexions dont je t'entretins la dernière fois m'occupent fortement depuis jeudi. Le beau temps qu'il faisait ce jour-là me fit aller aux Tuileries avec mon papa. Nous y rencontrâmes celui qui fit faire ces propositions dont je t'ai parlé [3]; il nous accompagna tout le temps de la prome-

[1] L'autographe de cette lettre (4 p. in-4°, adresse, timbre, cachet) m'a été communiqué par M. Noël Charavay. — Il sort évidemment des archives d'Agy, où il n'en existe plus qu'une copie sur papier marqué L. G. — Dauban, I, 116-118.

[2] La date est à la fin (on pourrait toutefois lire 26), mais l'annotateur inconnu d'Agy ayant mis 20 en tête de l'autographe, c'est la première lecture que je choisis.

[3] Il semble bien qu'il s'agit encore de Desmoutiers, qui reprenait les pourparlers dont il a déjà été question dans la lettre XVII (octobre 1771). Il semble aussi que Marie Phlipon ne se souvienne plus d'avoir parlé de lui à son amie seize mois auparavant.

nade, qui fut assez longue pour que la conversation le fût aussi; en nous quittant, il demanda la permission à mon papa de venir à la maison s'informer de l'état de ma santé. La bienséance, qui oblige en pareil cas à répondre honnêtement, lui obtint une sorte d'aveu que je ne ratifiais pas, mais ma disposition intérieure ne m'autorisait pas à une démarche que je ne pouvais faire par toutes sortes de raisons. Je tâchai de profiter de cette entrevue, que le pur hasard semble avoir fait faire, pour connaître quelque chose de celui dont elle me procura la compagnie. Je n'en ai pas formé de préjugés bien avantageux, et mes réflexions sur le défaut d'éducation ne sont que trop bien confirmées. J'en suis fâchée, car je vois clairement que cette alliance flatte pour ainsi dire mon papa; il y trouve des convenances qui l'engagent à la favoriser. Cependant, il ne me le dit pas positivement, il m'aime trop pour prétendre gêner mon inclination en me laissant voir sa volonté, je ne fais que l'entrevoir, mais c'est assez pour que l'opposition que je vois entre elles me devienne un peu sensible.

Voici de quoi il s'agit. C'est un homme de trente-cinq ans, établi depuis plusieurs années tout près de nous. Son commerce consiste principalement dans le diamant; il va doucement par prudence. Son économie lui a fait amasser vingt-cinq mille livres, qui, avec à peu près la moitié que [je] lui apporterais, commenceraient ce que l'on appelle, dans un état médiocre, une bonne maison; des espérances qu'il a d'ailleurs peuvent peut-être nous mettre au pair pour la fortune. (Tu sais, chère amie, que, dans ce siècle, quand on est d'accord sur cet article, le reste prend le chemin de s'accommoder.) Il a de plus la réputation d'un homme de probité, aussi bien que sage et rangé, je ne lui crois pas même de défauts essentiels. Mais, quand l'éducation n'a pas donné aux mœurs cette aménité qui fait le charme de la société comme l'élévation des sentiments en fait la solidité, que doit attendre une femme, qui a l'une et l'autre, d'un mari dénué de toutes les deux, sinon des disgrâces domestiques continuelles et fatigantes? Faut-il donc, pour un état si peu flatteur, quitter une situation que je trouve heureuse, dans laquelle je me plais et je jouis d'un bonheur que le désir du changement ne troubla jamais?

Si j'avais après moi des sœurs qu'il fallût pourvoir, ou quelques désagréments qui m'engageassent à désirer de me marier, je fermerais les yeux; victime du devoir, j'irais à l'autel consommer mon sacrifice, m'immoler moi-même avec ma liberté; je n'attendrais pas mon bonheur de l'époux auquel j'irais m'unir, je le fonderais tout entier sur celui que je prétendrais lui procurer par ma douceur et mes soins. Mais je suis sous les yeux de parents qui me chérissent, avec lesquels je vis contente et satisfaite, et qui jamais n'useront envers moi d'une contrainte absolue.

Pourquoi, tristement obéissante, irais-je forcer mon cœur, par le nom d'épouse, de s'attacher à un objet qui (sans l'obligation que renferme ce nom) lui aurait

toujours, sinon déplu, au moins resté parfaitement et absolument indifférent? L'état du mariage entraîne naturellement tant de peines, qu'il est permis de chercher quelqu'un avec qui on trouve des douceurs à les partager. Non, je ne puis croire que ce soit la voix de Dieu qui m'appelle actuellement; si le désir à demi caché de mon père semble me le faire conjecturer, mon extrême éloignement pour cette union m'assure le contraire.

Ma chère maman ne pense pas tout à fait comme lui; je lui dis plus librement mes raisons, elle les sent et ne les blâme pas. Je puis en outre me rendre ce témoignage que ce n'est aucune inclination secrète qui m'empêche de consentir à ce mariage. Mon cœur est libre et c'est sans doute parce qu'il n'a jamais aimé qu'il est plus difficile dans son choix et qu'il a de la peine à se rendre.

Toutes mes réflexions aboutissent à me faire refuser cette alliance. Je ne prétends pas faire la ridicule et la précieuse; l'état, la fortune conviennent, je ne monte pas plus haut mes prétentions pour le bien, mais ces convenances ne satisfont pas ma délicatesse. Je préfère demeurer fille toute ma vie à me repentir un jour de m'être mariée.

Ajoute tes idées aux miennes: tu es mon second moi-même, ma véritable amie, mon cœur se soulage en s'épanchant dans ton sein. Je sens vivement de quel prix tu es au bonheur de mes jours. Reçois mes tendres embrassements.

Adieu, chère et tendre amie, j'attends de tes nouvelles et suis tout à toi, ta fidèle

PHLIPON.

1773, 20 février au soir.

XXXV

À SOPHIE[1]. — 10 mai 1773[2].

Ce mercredy 10 mai 1773.

Oui, chère amie, je préfère retarder la connaissance d'un nouveau bonheur à mettre au hasard celui dont je jouis. L'alternative ne me rend point indécise, et une faible lueur ne me fera pas quitter ce que je possède pour courir après une ombre. Ce n'est pas la crainte d'un assujettissement raisonnable qui me fait rejeter les chaînes qu'on me propose: le cœur se soumet aisément à qui l'a su toucher; aussi doit-on le consulter dans une affaire où il contracte l'obligation d'aimer, et

(1) Archives d'Agy; adresse, visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 118-122 — (2) Avec deux P.-S. du 11 et du 12.

ce fut sa réponse qui dicta la mienne. La justesse de tes pensées me frappa assez vivement pour me faire agir en conséquence; je ne voulus point donner lieu au reproche d'avoir jugé trop légèrement; je consentis à voir encore celui qui prétendait pour moi au titre d'époux. Je me dépouillai en sa faveur de tout ce que j'appelais alors préjugé, je cherchai à le trouver aimable ou au moins capable de le devenir; je me présentai l'objet sous le point de vue le plus agréable; je fis intervenir la raison, je me sollicitai moi-même. Inutiles efforts! Je tâchai en vain de toucher un cœur qui n'était prévenu pour aucun autre, il repoussa l'objet, sa résistance augmenta à proportion de mes instances. Jusqu'alors il m'était demeuré trop indifférent pour pouvoir prétendre à quelque chose de plus; mais les efforts que je fis pour l'aimer m'en donnèrent une aversion si décidée que, quand il m'offrirait un trône pour prix de son union, je le refuserais, presque avec une sorte d'horreur. Je suis étonnée moi-même d'une antipathie si singulière pour un homme qui n'a pas de défauts essentiels d'âme et de corps, à moins qu'on n'ose compter comme tels le manque d'éducation, de délicatesse, d'usage du monde et d'esprit, car, celui de son état à part, je ne lui en trouve pas d'autre. Il est cependant très certain que je n'en aime aucun autre, et si je le hais, ce n'est pas par comparaison avec quelqu'un de mieux, mais pour lui-même et par un défaut de rapport entre lui et moi. Je sens que mon âme ne pourrait jamais s'allier à la sienne; quand je veux me persuader le contraire, il me semble qu'à cette idée mon sang recule dans mes veines et se retire vers le cœur, comme il arrive à l'aspect de quelque chose d'affreux.

Je t'assure que, si j'eusse eu envie de me marier, rien n'eût été plus propre à éteindre ce désir que la proposition de cet homme pour mari. Juge de ce que ce doit être pour moi actuellement, pensant tout différemment. J'avoue que si je trouvais quelqu'un qui me convint, je l'accepterais. Je me sens capable de faire le bonheur d'un époux, d'autant plus que je pardonnerais beaucoup à un homme que j'aimerais, de même que dans un autre qui me déplaîrait tout me serait à charge, jusqu'aux bonnes façons. J'en ai l'expérience par celui-ci, car il me semble que je le haïrai moins quand il cessera de m'aimer pour penser à une autre; il reviendra alors dans la classe des indifférents. Mes sentiments me paraissent bizarres; je ne trouve rien de si étrange que de haïr quelqu'un parce qu'il m'aime, et cela depuis que j'ai voulu l'aimer; c'est pourtant bien vrai, et je ne fais que te peindre au naturel ce qui se passe dans mon âme. Je l'ai fait connaître aussi à mes parents, mais avec de grandes modifications. Et sur cet exposé, mon papa fut hier, à mon grand contentement, rendre réponse à la partie intermédiaire qui porta les premières paroles.

Ainsi, ma chère bonne amie, soit tranquille à mon sujet: mon heure n'est pas encore arrivée, l'instant où je dois changer d'état est encore éloigné, du moins je

le pense; et si les partis qui pourront se présenter ne me plaisent pas davantage, j'aurai tout l'air de rester pour coiffer sainte Catherine : mais ce sera sans regret de les avoir refusés. Les raisons qui font que je trouve mon état heureux seront toujours à peu près les mêmes. Quant aux révolutions que tu me promets, elles ne me sont pas tout à fait inconnues, mais je ne les trouve pas bien terribles. Elles disparaissent et se dissipent encore plus promptement que les nuages et la neige aux rayons du soleil; elles n'ont point été capables d'altérer tant soit peu ma joie.

D'ailleurs, mes principes de religion ont toujours fait et feront toujours mon bonheur: peut-être sera-t-il quelquefois un peu troublé, mais ce n'est que passager.

Au surplus, je suis encore jeune, comme tu dis fort bien; tes dernières réflexions sont tout à fait dans mon goût, je les adopte, et tu vois bien que ce n'est pas au préjudice des premières en conséquence desquelles j'ai agi; je ne m'attendais nullement à ce qui en est résulté, et je ne me savais pas si susceptible d'aversion. Je ne comprends rien aux petites raisons que tu me dis avoir, à la fin de ta lettre; je ne cherche pas à les pénétrer, quoiqu'elles puissent piquer ma curiosité; et, sans connaître ni même me douter de leur nature, je ne t'invite pas à les confier à une lettre que peut-être je ne verrais pas seule. La dernière cependant n'a été vue que de moi, ainsi que les deux que je t'ai écrites, y compris celle-ci. Quant à l'autre, où je te faisais part de mes réflexions en général, j'ai été bien aise que maman lût ce que je ne lui avais pas encore dit ouvertement; je n'ai pas lieu de m'en repentir, elle sait sentir mes raisons et je les lui dis présentement avec liberté.

Du jeudi 11.

Je cessai hier ma conversation en cet endroit; il s'est passé depuis quelque chose de nouveau relativement au sujet dont je t'entretenais.

L'homme en question arriva sur le soir, feignant de n'avoir pas reçu la réponse qu'on avait rendue à son ami; il s'efforça de la faire révoquer, protesta qu'il ne se tenait pas pour remercié, intercéda, pria maman de travailler auprès de moi en sa faveur, en m'engageant à me déterminer. On lui avait donné pour excuse qu'après m'avoir parlé de cette affaire j'avais témoigné ne vouloir pas la conclure de longtemps, ne pouvant me décider à me marier, et que je le priais en grâce de ne pas m'attendre. On ne pouvait guère parler plus clairement; il fit sentir que je ne devais pas m'en rapporter aux premières fois, qu'il pouvait gagner à être connu; que ma présence l'avait intimidé et que cette timidité pouvait répandre sur sa personne un air qui ne prévenait pas en sa faveur; il allégua toutes les

raisons qu'il trouva propres à décider mes parents à prendre un ascendant sur mon esprit. J'étais dans la chambre du fond, où je me tins cachée pour ne pas le voir; j'entendais tout et je m'impatientais de toute mon âme. Il ne revient pas beaucoup à maman, mais mon papa est porté pour lui; on me questionnne encore, on ne tient pas la chose pour rompue. Tout cela me chagrine au delà de ce qu'il est possible d'imaginer: je ne peux pas le souffrir, et cependant, le croirais-tu? j'ai encore des moments d'irrésolution.

Mais, toute réflexion faite, je n'en veux décidément pas. Telle est ma disposition dernière aujourd'hui vendredi, car je fus encore obligée de quitter ici ma lettre hier matin sans l'avoir pu achever; je n'en suis pas fâchée, puisque je suis dans le cas de te mander par ce retard ma décision absolue. J'aurai peut-être un nouvel assaut à soutenir, qu'importe? Il ne changera rien, je suis ferme et je resterai telle. Pourquoi faut-il que je sois aimée d'un homme qui me déplaît? Son indifférence me serait insensible, et son oubli me laisserait jouir d'un repos que son amour vient troubler: ce sera sans fruit pour lui; je le plains, et c'est tout ce que je peux faire.

Il ne faut pas toujours écouter le penchant, il est vrai; le rapport des sens est souvent trompeur, mais j'ai de plus des raisons que ma situation, ma délicatesse, l'éducation que j'ai reçue, et, plus que tout cela, ma jeunesse autorisent.

D'ailleurs, je ne veux pas me mettre dans le cas de trouver des objets plus aimables pour moi que mon époux, par un défaut d'attachement pour sa personne. Ainsi, c'en est fait, cet homme n'aura jamais ni ma main ni mon cœur, et jamais je ne donnerai l'un sans l'autre.

Tu sauras, chère amie, que cet oncle ecclésiastique [1] avec lequel tu t'es trouvée au logis, et dont nous avons parlé ensemble, est nommé depuis peu chanoine de Saint-Cloud; le revenu n'est pas considérable, mais le titre est flatteur par les privilèges qui y sont attachés, d'autant mieux qu'il croit ne s'en servir que pour parvenir à quelque chose de plus, car tout le bonheur de ce monde ne consiste qu'en espérance.

J'ai été voir madame Saint-Jean le mois passé, elle m'a demandé de tes nouvelles, témoignant une sorte de surprise de ce qu'elle n'en avait pas reçu cette année, contre ta coutume: elle t'aime et t'estime toujours. Sainte-Agathe me fait visiter en sa place par une de ses cousines, qui est une jeune veuve, toute gentille. On m'engage fort à aller à l'archevêché demander une permission d'entrer dans le couvent: nous verrons cela cet été. Adieu, ma chère Sophie; sois toujours mon amie, écris-moi souvent, ce sont là les consolations qui adouciront toutes les amertumes dont ma vie pourrait être traversée.

[1] L'abbé Bimont.

J'écris comme un chat, je ne vois pas clair, je me dépêche pour aller à la prière. Je t'embrasse de tout mon cœur; présente mes respects à votre chère maman.

Adieu, tendre amie.

Ce 12 mars. J'aurai dix-neuf ans le 17.

XXXVI

À SOPHIE[1]. — 3 avril 1773[2].

Du samedi 3 avril 1773.

Ma chère Cannet, toi dont l'amitié fait la douceur de ma vie, reçois encore les tendres assurances de la mienne. C'est à t'en donner sans cesse de nouvelles que mon cœur trouve un plaisir que toute autre chose ne saurait lui procurer. Je t'écris dans un instant où le dégoût de la société des femmes me fait sentir vivement le bonheur d'avoir trouvé parmi elles une amie digne de l'être; c'est à regret que je me vois forcée d'avouer la réalité des défauts qu'on impute à mon sexe, mais c'est ce dont on ne peut s'empêcher de convenir, quand on parle franchement à un autre soi-même, car c'est ainsi que je te regarde.

Nous naissons toutes ordinairement avec une délicatesse d'organes qui nous assujettit presque absolument aux impressions des sens; tout ce qui les touche nous occupe fortement; de là notre incapacité pour les sciences de réflexion et notre facilité à recevoir le mouvement des passions qui, chez nous, sont communément vives, mais peu durables. L'éducation qu'on donne à la plupart de nous n'est guère propre à inspirer à l'âme une fermeté qui la dédommage de la faiblesse de notre constitution. On cultive, il est vrai, les grâces et les agréments dont nous sommes naturellement susceptibles, mais souvent on nous laisse, sur les choses véritablement solides, dans une ignorance qui, laissant l'esprit dénué de connaissances utiles, nous met encore dans la nécessité d'exercer notre facilité à parler sur les défauts des objets qui se présentent, matière qui ouvre un champ vaste à la malignité humaine. De cette source coulent une infinité de maux dont la désunion dans les familles est un des plus sensibles; ces ravages me causent une si grande déplaisance de la société de ces impertinentes babillardes que, s'il m'était

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 123-128. — [2] Avec P.-S. du 6 et du 8.

possible, je n'en verrais aucune. Ma chère solitude, c'est dans ton sein que je goûte un vrai repos! Rendue à moi-même, mon esprit recueilli admire, dans le spectacle de l'univers, les preuves de l'existence de son auteur; les merveilles de la nature occupent mon attention, et le silence extérieur, ce contemporain de l'éternité qui précéda toutes choses, favorise mes études et appuie mon bonheur.

Du mardi saint, 6 avril.

Je n'avais pas attendu ta lettre que j'ai reçue hier pour t'écrire; c'est une action que le penchant me porte à faire bien souvent; mon cœur, ému par quelques disgrâces, s'était soulagé en s'épanchant dans le tien.

Tu t'y prends bien pour me prier de dire de ta part des choses gracieuses à mon oncle; il nous voit rarement, avec réserve, et parce que, le petit bénéfice qu'il vient d'avoir lui étant procuré par un oncle de mon papa[1], la bienséance exige qu'il ne rompe pas tout à fait avec nous. Ce refroidissement pour des parents, et pour une sœur qui l'a élevé, est causé par les caquets de quelques femmes contre lesquelles j'étais si en colère l'autre jour en t'écrivant; ils ne sont fondés sur rien de digne d'attention; mais que ne peut pas une mauvaise langue? Elle est comme un couteau à deux tranchants, dit le roi prophète, et son expression est vraie. Son injuste pouvoir est toujours très grand sur un esprit prévenu en faveur de celle qui parle.

Que faire? Il faut bien se résoudre à laisser le bandeau, quand l'impossibilité de l'arracher est prouvée. Tu sens bien que ces petites tracasseries sont désagréables à essuyer, au moins dans le premier moment; j'ai pris mon parti assez vite; je plains ceux qui méritent qu'on les plaigne, et pour le reste je demeure dans une si grande indifférence, qu'elle approche un peu du mépris. J'ai été, comme tu vois, dans une situation bien différente de la tienne, dont les circonstances qui l'accompagnent ne me donnent aucun étonnement. J'avais compris, sur ce que tu m'avais dit, qu'il[2] te plaisait trop; je dis trop, parce qu'il convenait peu à ta maman et même à tes principes, et de là je prévis une rupture qui te serait plus sensible que tu ne croyais, et même que tu ne t'imagines actuellement. Tiens, ma bonne amie, tu m'ouvres ton âme avce trop de confiance pour que je n'y réponde pas avec liberté; l'amitié ne connaît point de gêne et ne suit que les lois de la sincérité. Je ne te rappellerai point ce que je t'écrivis à ce sujet lors de ton retour, cela ne prouverait rien, sinon que tu m'avais fait connaître ton cœur, et que je l'avais assez bien vu pour me douter de ce qui arriverait. Venons au fait.

[1] J'ignore qui était cet oncle de Phlipon. Peut-être Besnard, régisseur du fermier-général Haudry? — [2] *Il*, un prétendant pour Sophie; ellipse.

Tu me fais une peinture de ta gaieté qui ne m'en impose pas, quoiqu'elle t'en impose à toi-même; c'est, je l'avoue, l'effet d'un dépit généreux, mais ce n'est pas la joie douce et l'épanchement délicieux d'un cœur tout à fait libre, dont toutes les puissances sont en paix et les sentiments dans l'ordre. Plus elle est vive et recherchée, plus elle prouve l'effort de l'imagination, la dissipation de l'esprit, l'émotion d'une âme assez noble pour s'offenser de ses chaînes, mais pas assez forte ou trop touchée pour s'y soustraire entièrement. Rentre dans cette partie de notre intérieur où la vérité se fait entendre, impose silence aux sens, dissipe par une attention réfléchie les illusions d'une imagination agitée, interroge-toi dans cet état, et vois si la connaissance de ton cœur et la tranquillité actuelle de ma situation m'ont fait former un jugement sain de la tienne. Tu vois l'objet tel qu'il est, dis-tu, et moi je dis que tu le vois encore trop précieux et même trop aimable pour ton repos. Je sais fort bien qu'il est une justice et même une sorte d'affection qu'on ne peut s'empêcher de rendre, mais l'une et l'autre en toi ne sont pas réduites au point où elles doivent être; son inconstance aurait dû en diminuer quelque chose et t'éclairer un peu à son sujet. Il est si flatteur de soumettre un cœur qui n'a pas encore accepté le joug, que je pardonne un peu la faiblesse qui en fait partager le poids; mais quelle gloire si attrayante de compter au nombre de ses esclaves un cœur qui n'a jamais connu la liberté, et qui paraît aux yeux de son nouveau vainqueur chargé encore des débris de plusieurs chaînes rompues? D'ailleurs, tu n'es pas faite pour t'amuser à la fleurette, et je doute que le mariage l'eût fixé; il me paraît être, quant aux sentiments, de ces êtres frivoles qui, comme le brillant papillon, paraissent, jouissent et s'envolent. Je te connais un préjugé qui t'est commun avec bien des personnes : un homme qui a fait la vie, dit-on, n'en est que plus sage en ménage; cela se trouve bien rarement vrai tout à fait, et ne l'est quelquefois qu'en partie : la maturité de l'âge amène celle des mœurs; mais au libertinage de celles-ci succède celui de l'esprit, et tous les deux me semblent contrarier également ta façon de penser.

Mes réflexions te fatiguent peut-être; il serait dangereux pour moi de te présenter ce que tu aimes sous des faces si désavantageuses, si je ne te rendais assez de justice pour me persuader que l'amitié l'emporte chez toi sur l'amour. Au reste, la seule raison autorise ce que je viens t'offrir de mes remarques. Que sera-ce si nous consultons la religion, dont les préceptes sont le fondement de tes principes? Tu peux trouver de l'inutilité dans ce que je te dis parce que tu te crois guérie; mais je te le répète avec le même courage, tu t'en flattes à tort. Je conviens que ta gaieté fut nécessaire pour persuader ta maman comme il était à désirer pour toi qu'elle le fût, d'accord; je te conjure seulement de ne pas juger de toi-même sur cette apparence. En effet, si tu étais absolument dégagée, aurais-tu cette dissipation inquiète qui remue ton âme sans la satisfaire? Pourquoi ces écarts subits

de l'imagination? Qu'est devenue cette paix agréable qui faisait autrefois tes délices? D'où vient que mille légères vapeurs s'élèvent dans ton esprit quand tu veux l'appliquer? Tes jours fuient comme l'ombre sans que tu jouisses de la vie; la terre a déjà fait sa révolution, la lumière s'évanouit, et tu te cherches encore sans t'être trouvée. Où es-tu? Qui te possède? Les jours saints approchent; ils paraissent déjà à nos yeux; l'âme fidèle devient plus attentive; elle tressaille d'allégresse; son amour avance par le désir la fête glorieuse et solennelle qui doit la combler de joie. L'avènement prochain de cette fête t'étonne; au lieu de ces doux transports tu ressens malgré toi une sorte d'inquiétude: ton cœur avoue secrètement qu'il n'est pas tout entier à celui qu'il doit recevoir. Ne crois pas que je veuille te faire ta situation plus à craindre qu'elle n'est en effet et t'attrister à son sujet; un peu d'effort, un seul pas va te remettre dans l'état que tu dois souhaiter; mais pour faire ce pas, il faut être persuadée qu'il est nécessaire. Je veux te réveiller, quoique ton rêve soit agréable et que tu fasses peut-être comme ces enfants ingénus qui pleurent en ouvrant les yeux de perdre un sommeil qui les flattait.

La moindre langueur m'afflige pour une santé si chère.

D'ailleurs, mon dessein n'est pas de te prêcher, quoique généreusement tu m'en donnes la permission; je ne m'en acquitte jamais plus mal que quand je le fais avec réflexion; je suis difficile dans le choix des raisonnements. Je n'ai prétendu que t'ouvrir mon cœur: prends ce qui te paraîtra bon, jette le reste à l'écart, peut-être sera-t-il meilleur dans une autre occasion.

Ce que tu me dis de la confiance de notre homme est plaisant; j'en ai porté le même jugement que toi, malheureusement pour lui. Cependant je ne crois pas faire son tourment: je doute de la sensibilité du cœur quand l'esprit est si lourd. Tu as bonne grâce de prendre pour toi la disposition où je suis à son égard; c'est le comble de la félicité d'être aimé de ce que l'on aime, mais l'amour de quelqu'un qui déplaît est un fardeau insupportable dont on se venge par un sentiment opposé. Tu regardes cela comme une bizarrerie, et c'est ainsi que j'avais pensé moi-même. Je veux me divertir aujourd'hui à te prouver que c'est une suite naturelle de l'ordre des choses. Tu ris, tant mieux; c'est pour égayer une lettre où il règne une morale qui t'a peut-être impatientée. Voyons donc cette preuve. Il faut commencer par examiner ce que c'est que l'amour. Me voilà dans un labyrinthe de métaphysique; je n'ai pas encore peur, il me reste un fil :

L'amour est ce mouvement de l'âme qui nous porte à nous unir à ce que nous jugeons être un bien (soit que ce jugement soit le fruit de la réflexion ou qu'il soit uniquement fondé sur le rapport des sens; je me sers du terme de mouvement, qui exprime une propriété de la matière, faute de celui qu'il faudrait pour expliquer l'opération d'un esprit). Il est facile de concevoir que la haine est un

mouvement opposé, à la vue de ce que nous jugeons être un mal. Or, ceci posé, que doit-il arriver quand un objet qui déplaît cherche à s'unir à nous? N'est-il pas naturel qu'à mesure que son amour lui fera faire des efforts pour y réussir, notre haine s'animera pour les anéantir?

Voilà ce que je voulais dire. C'est à toi d'examiner si les principes sont vrais et les conséquences justes.

Je m'amuse à causer en attendant mon maître de violon [1]. J'apprends à jouer de cet instrument depuis un mois; je râcle quelques menuets que je voudrais bien te voir danser, je ne dis pas dans ma chambre, mais au moins à Paris.

En dépit de tout ce que tu me dis de nos béguines, je te présente mille jolies choses de la part de Sainte-Euphémie [2], que j'ai vue il n'y a pas longtemps. Tu es bien avant dans son estime; c'est un témoignage que j'ai promis de lui rendre auprès de toi. Elle n'est pas du nombre de celles qui espèrent te voir quelque jour entrer dans leur cloître. «Mlle Cannet et Mlle Phlipon, disait-elle devant moi, ne seront jamais religieuses». Tu n'es pas oubliée non plus de Mlle Surugue [3], que j'ai trouvée bien grandie, point embellie, et peu changée du reste; elle a un air d'honnêteté et de vivacité qui ne déplaît pas. Ainsi, ma belle, vous êtes aimée de gens à qui vous portez une parfaite indifférence; j'en suis bien aise : vous apprendrez peut-être par là que connaître que l'on est aimée ne fait pas un titre suffisant pour rendre la pareille, qu'il faut encore de l'amabilité dans la personne, et vous cesserez de me trouver bizarre.

J'espère mettre fin aujourd'hui à cette épître. Nous voilà au jeudi saint, tu recevras ma lettre quand les fêtes dont je t'ai parlé seront presque passées : cela sera aussi [à] propos que ces doléances sur une maladie quand on commence à se bien porter. Je n'ai pu la finir tout de suite, parce que les rhumes assez considérables de ma bonne maman et de mon papa leur ayant fait prendre chacun deux médecines, par une sage précaution et même par besoin, cela m'a donné un peu d'occupation et dérangé mes projets.

Je comptais faire mes pâques aujourd'hui, je m'étais arrangée en conséquence; mais j'avais compté sans mon hôte, il a fallu remettre cette grande affaire à dimanche. Je viens cependant de la grand'messe. Je perds le moins possible de l'office de ces jours-ci : il est d'une beauté triste qui me ravit.

Adieu. Tu ne saurais t'imaginer combien je t'aime. J'attends de tes nouvelles après les fêtes : il faut que je sache où tu en es. Quoique je sois convenue, pour te favoriser, qu'une de tes lettres soit le prix de deux des miennes, j'espère que tu me feras grâce pour cette fois. D'ailleurs celle-ci en vaut deux pour sa longueur

[1] «Le timide Watrin» (*Mémoires*, II, 14). — [2] Nous retrouverons plusieurs fois la sœur Sainte-Euphémie. — [3] Voir plus haut la lettre XXVIII.

et parce que je l'avais commencée avant de recevoir la tienne, Mais ce sont là de mauvaises raisons : je me repose du soin d'en donner de bonnes sur ton amitié pour moi.

On vient de m'interrompre encore pour me lire une lettre, où il y a quelque chose pour moi, d'un officier qui part pour six mille lieues[1]; il n'y a pas à craindre que son souvenir me soit dangereux : un tel éloignement y met obstacle; je ne le reverrai peut-être jamais. Je causerai de cela un autre jour, pour nous amuser, si je n'ai rien de mieux à dire.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

XXXVII

À SOPHIE[2]. — 23 avril 1773[3].

Dois-je t'écrire? Je suis d'avis de t'envoyer cette question et d'en attendre la réponse avant d'aller plus loin. Pourquoi n'agirais-je pas ainsi, puisque mon amitié te pèse, que mes lettres te sont à charge, qu'enfin tu me détestes?

Mais plutôt, comment pourrais-je ajouter foi à de tels mensonges? De même qu'avec prudence on ne croit pas tout de suite les protestations d'un amant, de même je ne crois pas les protestations de ta haine, que tu me fais en vain; il faudra bien des années pour me la persuader, et vraisemblablement je mourrai dans mon illusion, si c'en est une de me croire tendrement aimée de Sophie. Oui, dusses-tu enrager de dépit, je ne croirai jamais que tu me haïsses, et jamais je ne cesserai de t'aimer comme j'ai toujours fait, c'est-à-dire plus que moi-même. Après une déclaration si formelle, tu peux juger de l'inutilité de tes efforts.

J'aime à croire plus sincères les assurances de ton indifférence pour un autre objet (je dis indifférence, parce que je ne connais point de termes qui expriment cet état mitoyen entre l'amour et la parfaite indifférence). Au reste, tu me parais être dans une situation capable de me tranquilliser; non que je craignisse pour moi, je te rendais assez de justice pour me persuader que, si j'avais quelque chose à appréhender, ce ne pouvait être que le premier moment qui précède la réflexion et qui donne tout au sentiment; qu'en outre, ayant la raison et l'amitié de mon côté, je ne pourrais manquer de t'avoir, l'une et l'autre ayant conservé l'empire de ton cœur. Ainsi, tu n'auras point de moi à cet égard l'aveu que tu me

(1) Probablement Demontchéry. Voir les *Mémoires*, II, 226. — (2) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 128-131. — (3) La date est à la fin.

demandes, et mon courage à te prêcher n'a rien d'extraordinaire puisque je ne me croyais exposée qu'à la disgrâce d'un instant; il est vrai cependant que quand je l'eusse crue plus grande, je l'aurais également bravée : car je t'aime assez pour sacrifier le plaisir d'être aimée de toi à l'espérance de te rendre plus heureuse en te montrant tes véritables intérêts. Si cette disposition de mon cœur prouve la vérité de mon amitié, la manière dont tu reçois ce que je te dis avec tant de liberté n'est pas une moindre preuve de la tienne; il faut être bien pénétré de la bonté des intentions de celle qui parle pour écouter avec joie ce qu'elle dit de peu flatteur et pour excuser généreusement ce qui se trouve de faux dans ses vues. Je vois toutes les conséquences que réciproquement nous pouvons tirer de nos démarches, elles sont autant de marques certaines de l'attachement le plus sincère, l'union la plus intime, la confiance la mieux fondée. Il est bien satisfaisant d'avoir sur nos cœurs des titres si incontestables, ce sont de précieux monuments dont la possession fait époque dans le cours des événements qui nous touchent particulièrement.

Les nouvelles que tu as reçues de ton amie des Îles, touchant les mœurs du pays, me paraissent d'accord avec la vérité, suivant ce que j'en ai appris. C'est le séjour des Plaisirs, les femmes n'ont rien à faire, pour ainsi dire, qu'à se divertir, aussi les bals sont-ils fréquents; cela n'est pas étonnant, ils sont avec les festins les seuls divertissements; d'ailleurs, dans un pays où les hommes ne s'occupent que des moyens de s'enrichir par le commerce et le travail, dont à la vérité les nègres portent presque tout le poids, les arts et les sciences ne peuvent être bien cultivés, il leur faut du loisir et des encouragements qui ne se trouvent pas là où les richesses sont presque seules en honneur; l'espèce d'ignorance qui, par conséquent, y règne doit être bien sensible dans les femmes. Cela joint à la mollesse et l'indolence qu'inspirent le climat et la facilité de se faire servir en tout par cette foule d'esclaves dont on est environné doit faire d'elles des êtres peu intéressants et d'une société insipide pour quelqu'un comme ton amie.

J'ai trouvé singulier que ce soit précisément à la Guadeloupe qu'elle est allée. c'est d'où venait ce monsieur dont je t'ai parlé et où demeure l'intime et ancien ami de mes père et mère, nommé M. Bergeot, officier d'artillerie, habitant à la Baye-Mahaut, île Guadeloupe. Si tu écris à cette demoiselle, tu pourras lui en parler, si cependant tu le juges à propos; c'est un homme d'assez bonne compagnie, dit-on; il est gai, il chante la petite chanson, voilà ce qu'il faut. Il serait plaisant qu'il reçût des compliments de ma part, d'une habitante actuelle de son pays; c'est ce qui pourrait arriver si ton amie des Îles voulait, à ta considération, s'en charger de ton amie de Paris.

Tu ne crains donc plus de sermon de ma part? A la bonne heure pour ce sujet en question; il me semble qu'il n'en est plus de besoin et que tout gaîment tu as

fait les choses les plus sérieuses; mais prends-y garde, j'ai pris un certain pied que je vais conserver; quand je n'aurai rien de conséquence à combattre, j'examinerai jusqu'aux petites imperfections, j'y ferai la guerre, il faudra bien que tu te corriges, ou, si tu t'impatientes, je suis perdue.

Il te sied bien de ne pas trouver bon que je déteste quelqu'un qui mérite d'être détesté, quoiqu'il m'aime, après avoir admis le raisonnement métaphysique qui te prouve que j'ai raison; cela fait preuve certainement, si ton indifférence pour les nonnes dont tu es aimée ne la fait pas. Tu te contredis le mieux du monde, mais je prends tout cela pour des antiphrases, comme les assurances de la haine, c'est une nouvelle manière d'exprimer la tendresse; si ce langage pouvait devenir à la mode dans les compliments de bienséance qui font mentir à chaque instant, le sens propre des mots exprimerait la vérité bien plus souvent que le sens figuré dont on [se] servirait.

J'ai quelque chose à te dire sur ton orthographe[1], on ne devinerait jamais à lire tes lettres que tu parles aussi correctement que tu fais, pourquoi l'écriture n'y répond-t-elle pas? Tu as raison de ne pas te gêner avec moi, mais vraisemblablement tu ne te gênes pas plus quand tu écris à d'autres, l'habitude doit l'emporter, et cela me fâche; quand on sait sa langue par principes et qu'on parle bien, on doit écrire de même. Je veux te voir parfaite en tout. Si je continuais mon badinage, je te ferais sur le même ton des excuses de ma liberté; il semble que ce dont je te parle ne mérite pas qu'on y fasse attention, mais je te connais un assez bon esprit pour sentir ce que cela vaut et pour y voir le motif qui me guide dans tout ce que je te dis qui te regarde. Je n'attends pas de réponse à de pareilles remarques, le corps de tes lettres fera foi si elles te plaisent ou non, il me suffira de l'entrevoir pour agir en conséquence.

Tu n'auras rien de plus de moi pour aujourd'hui, mon cœur sent beaucoup pour toi, mais mon esprit n'a guère de pensées que je puisse t'écrire à cet instant.

Je lis Maupertuis présentement[2], je suis dans l'astronomie, la physique, la géométrie, je m'amuse infiniment; cet auteur est bien intéressant, c'est un grand génie; je le respecte comme savant, je l'aime comme homme aimable et d'esprit; son imagination est féconde et riante, son cœur droit, sensible et délicat. Je l'estime même comme philosophe à bien des égards, quoique je n'admette pas toutes ses pensées, dont plusieurs me paraissent bien hardies; peut-être est-ce la faute de mes vues qui, certainement, sont plus bornées que les siennes.

Je serai plus en train de causer une autre fois, je suis dans mes rêveries aujourd'hui; j'aimerais à te parler, mais je ne puis écrire davantage. Je t'embrasse

[1] On en jugera plus loin (lettre ccxv du 13 juin 1778), par un billet de Sophie dont j'ai conservé l'orthographe. — [2] Cf. *Mémoires*, II, 112.

de toute mon âme en espérant de tes nouvelles, dont la réception fait mon plus grand plaisir. Adieu, ma tendre et chère amie.

Ce vendredi au soir, 23 avril 1773, à Paris.

XXXVIII

À SOPHIE[1]. — 21 mai 1773[2].

C'est en vain que je me fais différentes occupations pour charmer mes ennuis; je les dissipe quelquefois, il est vrai, par l'étude, je m'élève au-dessus d'eux par la philosophie et la religion; mais c'est avec la seule amitié que je les oublie. Elle est le plaisir de ma vie, c'est dans son sein que je puise des adoucissements à mes maux. Mon cœur, bouffi de douleur, brûle de se répandre dans le tien. J'ai des chagrins domestiques qui me dévorent. Tu sais que la mère de mon papa demeure avec nous depuis six mois; depuis ce temps nous prodiguons les soins, les attentions, les respects, les complaisances; nous sommes payés par une humeur fâcheuse et chagrine, un silence triste qui n'est interrompu que par des plaintes et des reparties dures; enfin aujourd'hui elle veut nous quitter et se mettre à elle, c'est-à-dire louer un logement dans son ancien quartier, acheter tout ce qu'il faut pour un ménage, prendre une domestique, et tout cela avec cinq cents et quelques livres de rentes. Point de raison à donner de cette démarche; étonner par elle tous ceux qui savent qu'elle vit avec ses enfants, leur causer à tous égards la peine la plus sensible, voilà ce qu'elle fait. L'extrême sensibilité de ma chère maman lui rend toutes ces tracasseries fort nuisibles pour sa santé; son tempérament délicat et le temps critique où elle est ne s'accommodent pas de tout cela, et voilà précisément l'objet de ma douleur et de mes craintes; tu sens combien il est intéressant pour mon cœur. Est-il possible d'être si mal récompensé de tant de prévenances et de marques d'amour si sensibles! Cette pensée me pénètre pour elle, car, quant à moi, je t'avoue que j'ai plus d'indignation des procédés de la belle-mère que de regret de son départ. Quelle folie, à soixante-dix-sept ans, de chercher une situation nouvelle quand on est dans une bonne! et quelle dureté de quitter des enfants dont elle convient qu'elle ne peut se plaindre! Les approches de la mort semblent agiter continuellement cette vieillesse inquiète, qui n'a

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 134-136. — [2] La date est à la fin.

pas encore appris à se familiariser avec la pensée. Je serais très fâchée si, changeant d'avis, elle allait se décider à rester; elle ferait bien souffrir maman, et quel chagrin pour moi de voir dépérir à mes yeux ma mère et mon amie (car elle remplit à mon égard tout ce qu'expriment ces deux noms)! Sa présence ici me serait un tourment. Dans le nombre des gens que je connais particulièrement, il n'y en a point qui me soient tout à fait indifférents; j'aime ou je hais, point de milieu entre ces deux extrêmes, quoique chacun ait différents degrés. Heureusement ce n'est pas d'une haine criminelle, puisqu'elle ne m'empêche pas de leur souhaiter du bien et de leur en faire quand je peux, mais c'est d'une haine antipathique qui me fait craindre leur société et fuir leur personne. Après cet exposé, tu peux juger de ce que nous souffrons et de ce nous souffririons si, après l'éclat qu'elle vient de faire, elle allait rester; c'est ce qu'elle ne fera pas, à ce que j'espère. Les mortifications de cette nature sont d'autant plus sensibles qu'on ne peut les confier à personne. C'est moi qui ai auprès de maman l'honorable et triste emploi de recevoir et de partager les peines qu'elles lui donnent; je me décharge de tout dans ton sein, c'est là où mon cœur se repose. Oui, la félicité quand elle descend sur la terre ne trouve pour se placer que deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre et endormis dans une paix voluptueuse. Que le monde est différent, suivant les différentes situations où l'on est quand on l'envisage! Tout change de couleurs quand nous changeons de modifications, la valeur des choses change avec nos perceptions; il n'y a que le vrai sage qui voie toujours tout du même œil. Heureux celui qui, dans la prospérité, estime les choses passagères comme s'il était dans l'infortune! On se sait gré d'avoir chéri la philosophie dans bien des occasions, elle est une consolation quand on a des disgrâces: mais, je le répète, le sentiment est la première douceur et la plus grande que l'on éprouve: les amis sont, après la vertu, le seul bien véritable. La santé en est un, dont la possession m'échappe assez souvent depuis l'année dernière; j'ai été malade il n'y a pas longtemps, de prompts secours ont arrêté une fièvre et des douleurs par tout le corps qui semblaient annoncer quelque chose de grave, j'avais la tête prise; toutes ces annonces me faisaient présumer une fièvre maligne, il n'en a rien été; le lit, la diète, des médecines m'ont préservée. Je me porte assez bien présentement, je crois cependant que je serai purgée encore une fois et que je prendrai, quand il fera bien chaud, les eaux de Passy[1]. Ces petites indispositions ne me touchent pas beaucoup, le mal du corps ne m'est guère sensible.

Ne me fais réponse qu'en général sur toutes ces causeries, au cas que ta lettre soit vue, quoique cela n'arrive pas souvent.

[1] Ces eaux avaient alors une grande vogue (Rousseau y avait eu recours en 1752). Le *Passage des Eaux* (entre la rue Raynouard et le quai de Passy) en conserve le souvenir.

Le chanoine de Saint-Cloud vient d'être nommé par le roi chanoine de Vincennes : cela vaut mieux; c'est toujours par la même protection que nous lui avons procurée; le cœur n'a pas pour cela plus de part aux visites qu'il nous fait. Autre disgrâce.

Adieu, ma tendre amie, tu es bien excusable de n'avoir pas répondu à ma dernière, elle était bien sotte; il est des moments critiques pour l'imagination. Celle-ci est triste, mais elle n'est pas de celles qui te prouvent le moins ma tendresse. Adieu, ma chère Cannet; il me semble que tout resserre les liens qui nous unissent, puissent-ils se resserrer encore!

A Paris, le 21 mai 1773.

XXXIX

À SOPHIE[1]. — 3 [juin] 1773, avec P.-S. du samedi 5[2].

Ce 3 mai 1773.

Me voici dans ma chambre, la porte et le rideau fermés, ne permettant à la lumière que de me donner une lueur suffisante pour guider ma plume, et trop faible pour fatiguer ma tête et mes yeux. L'une et les autres sont également incapables aujourd'hui de s'appliquer à la lecture, et le seraient autant de voyager dans les régions astronomiques. Je suis enrhumée comme dans le cœur de l'hiver, j'ai le cerveau embarrassé, le cours des petits esprits en est dérangé; mes poumons ne s'accommodent pas mieux des secousses de la toux; mais tout cela ne forme pas une somme assez considérable pour mériter un nom d'indisposition. Je sors toujours, excepté aujourd'hui cependant; je ne peux pas seulement avoir le petit plaisir de me plaindre, car je dors assez bien et je mange de même. Tu vois qu'il n'y a rien qui puisse exciter tes inquiétudes; je me reprocherais de t'avoir parlé de ces bagatelles, si je croyais qu'elles pussent les causer.

Tu me demandes de mes nouvelles, ma chère amie, c'est à ma fidélité à te satisfaire que tu me promets des tiennes; ce motif me ferait agir immanquablement, si je n'étais guidée par un autre plus puissant encore sur mon cœur..... c'est le plaisir de t'en donner. Le plaisir,... c'est un grand nom! C'est le despotique aimable de tous les humains, il régit toutes leurs actions, il fomente tous

[1] Archives d'Argy. Adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 131-134.

[2] Marie Phlipon a écrit *3 mai*. Mais c'est *juin* qu'il faut lire. Le 5 juin 1773 tombe en effet un *samedi*. La suite des idées prouve d'ailleurs que cette lettre précède immédiatement celle qui va suivre, et par conséquent est de juin.

leurs désirs, il est l'attrait puissant qui les émeut. Heureux ceux qui ne le cherchent que dans l'innocence, leur espérance ne sera point frustrée.

Tu ne saurais m'apprendre une plus charmante nouvelle que la liberté prochaine d'un cœur qui m'intéresse, je n'en attendais pas moins de son courage aiguisé par l'impression du devoir. Je gagnerai à ce changement une possession plus entière et plus libre : si je voulais moraliser, tu devines quelle réponse je ferais à cette promesse, et c'est précisément parce que tu la devineras que je me crois dispensée de le faire.

J'aime tes réflexions sur le caractère des hommes, je les trouve vraies; il y a longtemps que je pense ainsi sur leur compte; je ne leur défère mon estime qu'à bon escient, encore n'est-ce souvent intérieurement qu'une estime conditionnelle et de bienséance. Je trouve pourtant, quoi que tu dises, qu'en voulant faire les lois à leur avantage, ils ont mal raisonné. Une éducation meilleure donnée aux femmes ferait d'elles des épouses plus dociles, des mères plus sages, des maîtresses moins impérieuses, et par conséquent ferait aussi des hommes plus heureux. Les grandes connaissances, les sciences relevées, les rendraient dignes, il est vrai, de dominer; mais une éducation frivole leur en donne l'envie et l'incapacité. Ils ont voulu prendre des précautions contre un sexe dont ils ont sans cesse à se défendre; mais puisque leur dépendance est inévitable, ne vaudrait-il pas mieux que celles dont les passions les font esclaves fussent plus éclairées? Ils en feraient moins de sottises. On voit des hommes peu dignes de ce nom, assez faibles pour ne faire aucun usage de leur bon sens, se laisser conduire par les bluettes folles d'un esprit féminin, sans même qu'il y ait de l'amour dans leur fait; c'est un je ne sais quoi indéfinissable. Mais laissons là tous ces sots aveugles; tes sentiments pour moi me touchent davantage que leur ineptie ne m'irrite. Je comprends à merveille quelle part tu prends à tous mes chagrins; le sentiment s'en renouvelle de temps en temps par les surcroîts que chaque jour amène. Le logement n'est pas encore loué, le projet existe toujours, mais jusqu'au départ nous aurons encore bien des humeurs désagréables.

Tu as raison de te reposer sur moi pour juger de la disposition de ton cœur à cet égard; tu ne pouvais t'exprimer en moins de paroles et en dire davantage. Je ne suis pas étonnée que ma lettre t'ait attristée comme tu le dis; j'étais, quand je l'écrivis, dans le transport de la douleur; mon désordre servait à la peindre sans que je le cherchasse; tu eusses vu mes larmes sur le papier, si les marques qu'elles y firent eussent été plus durables.

Du samedi 5 [juin] 1773.

La violence du mal d'yeux causé par le rhume me força de quitter ici ma lettre; je ne pus la reprendre hier, la journée fut trop courte pour moi, je ne me levai

qu'à près de midi. Je suis beaucoup mieux aujourd'hui, j'espère aller demain à la messe.

Je m'amuse avec les *Nuits* d'Young[1], on ne saurait lire quelque chose de plus intéressant : on trouve surtout dans son début un beau triste, un sombre majestueux qui vous pénètre; tout en est propre (non à attrister, à abattre dans la douleur comme bien des gens qui ne l'ont pas lu le croient), mais à élever l'âme en l'animant du sentiment de sa propre grandeur et lui montrant sa brillante destinée. Rien n'est plus capable de porter l'attendrissement, la consolation, la paix dans un cœur affligé, et de faire éprouver à celui qui est dans la joie une joie toute nouvelle et pleine de douceur. Je t'exhorte à le lire, et même je t'en conjure; si tu n'as pas le courage de le lire tout à fait, prends la seconde nuit ou *L'Amitié*, la dix-neuvième, qui a pour titre *La Vertu*. Mais cependant, toute sérieuse que soit la première, ne la passe point; tu trouveras dans tout cela une sublimité de pensées, une grandeur dans les images qui t'engageront à lire le reste. Je le trouve délicieux; quand je tiens ce livre, je n'imagine pas lire, je crois sentir, penser et parler. Enfin, excepté ces regrets sur la mort de ses amis, tu trouveras dans le reste les sensations, les pensées dont je suis naturellement susceptible; tu connaîtras ton amie dans Young, car il me semble qu'il a trempé son pinceau dans mon âme.

Adieu, ma chère bonne amie, je t'aime avec toute la vivacité, toute la sensibilité dont je suis capable. Écris-moi, et surtout lis Young si tu veux me connaître.

XL

À SOPHIE[2]. — [23] juin, mercredi, 1773[3].

Je me reprocherais vivement, ma chère et tendre amie, de t'avoir laissée si longtemps dans l'inquiétude que t'a donnée mon rhume, s'il m'avait été possible de t'écrire plus tôt. Le temps s'échappe de mes mains comme l'eau s'échappe de sa source; cette rapidité successive des jours est pour moi un phénomène toujours nouveau. Le moment présent n'est déjà plus le même, il est ce qu'il n'avait jamais été et ce qu'il ne sera plus jamais. Je me porte assez bien actuellement; j'ai été purgée aujourd'hui avec maman, qui, de plus que moi, a pris hier l'émétique; nous commençons toutes deux les eaux de Passy vendredi.

(1) Cf. lettre XXXIII.

(2) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 136-138.

(3) La date est à la fin, mais le quantième est rongé. Il faut lire probablement *23* juin. M. Breuil, qui a eu en mains les autographes quand ils étaient en meilleur état de conservation (il y a 70 ans), a daté du *23* [avril?].

Mon papa vient de partir, il y a deux heures, pour un petit voyage de trois jours; j'espère aller aussi à la campagne dans quelque temps, et je le désire ardemment. Je soupire après le tranquille séjour des prairies et des bois; le bruit, le tumulte de la ville m'importune; je suis dans une disposition d'esprit qui demande de la solitude, du repos, la vue délicieuse et paisible des beautés de la nature, et surtout le loisir de les contempler à mon aise, d'en nourrir et d'en récréer mon âme.

Nous ne serons cependant pas aussi libres que nous pouvions le croire, puisque nous laisserons ici ma bonne maman, que notre absence ne flattera pas beaucoup; mais nous avons une domestique qui aura bien soin d'elle, et mon papa, qui ne négligera rien. Son projet n'a pas réussi, parce qu'étant fixée à un quartier dont elle a fait choix, il ne s'y est pas trouvé un logement tel qu'elle le désirait. Ainsi la voilà avec nous au moins pour trois mois, et vraisemblablement pour sa vie, car de pareils projets se détruisent d'eux-mêmes; elle a fait pourtant des démarches pour son exécution, et paraît la désirer et ne faire que la retarder malgré elle.

Tu es étonnée de mon silence sur un sujet dont tu croyais que ma curiosité serait piquée, je t'en dirai le motif avec toute la franchise que tu me connais. Je pensais bien que la réflexion et la raison avaient eu part à ta résolution, puisqu'il était impossible de la prendre sans elles; mais j'imaginais que l'une et l'autre avaient été excitées par la nécessité; je fondais ce jugement sur ce qui était déjà arrivé l'année dernière à cet égard. Ou, me croyant si bien instruite de la vérité, il me paraissait hors de propos de te faire une question que je trouvais désagréable pour toi et inutile pour moi. Tu peux bien penser qu'à la vue du contraire ma satisfaction est encore plus grande que ma surprise. Si tu trouves que mes réflexions sur les femmes contrarient les tiennes, je trouve dans ton goût pour le beau triste plus de conformité avec le mien que je ne croyais.

Je t'avoue que je n'ai pas éprouvé ce que tu me dis à la lecture des *Nuits;* je m'y suis amusée dans des instants critiques pour la santé, sans m'en trouver fatiguée; au contraire, cela est si fort dans mon naturel, que mon esprit se repose dans ces pensées; c'est flatter son penchant que de le fixer sur ces objets. Je suis tout à fait de ton avis pour les romans, je les déteste; mais je ne pense pas de même que toi de l'histoire, ou du moins je ne l'aime pas tant. Elle a perdu pour moi la plupart des charmes qu'elle avait autrefois, je n'y vois plus que des répétitions; toujours les mêmes hommes, les mêmes passions, les mêmes choses; il ne faut que changer les dates et le nom des lieux, on aura toujours les mêmes événements. Elle a fait mes délices, et je lui dois ce que j'ai de meilleur dans l'esprit; mais à présent que je connais suffisamment le monde civil et politique, et que je n'ai plus besoin d'elle pour étudier les hommes d'aujourd'hui, je n'en fais plus mon étude. J'aime seulement à avoir devant les yeux un tableau précis des principaux

événements; Bossuet et deux autres auteurs sont les seuls que je veuille relire. Je m'amuse dans un autre genre : l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, un peu de géométrie, un peu de métaphysique[1], la philosophie, voilà quant aux sciences; un peu de bonne poésie, quelques morceaux d'éloquence, voilà des belles-lettres ce qui me touche le plus. Si tu joins à cela la musique, tu auras le précis de mes occupations et de mes plaisirs. Mais si tu veux découvrir la principale source de ces derniers, n'en cherche point d'autre que l'amitié qui nous unit; c'est un nectar délicieux qui tempère les petites disgrâces dont la vie peut être semée; c'est dans ton sein que je le puise, parce que c'est dans le sein d'une amie que reposent la vertu et la paix. Tu m'écris dans un moment d'indisposition, je [. . . . .[2]], si cela n'a pas eu de suite. Donne-moi de tes nouvelles; je respire pour t'aimer et te le dire. Adieu.

Présente mes respects à tes chers parents, reçois les civilités des miens. J'attends mon maître de violon. Que je voudrais te faire danser! Comme mon cœur s'épanouirait d'aise en te voyant! Mais je ne pourrais rien faire, mon cœur serait trop ému, il palpiterait de joie, mes mains serreraient les tiennes, mes yeux fixés sur toi laisseraient échapper des larmes de tendresse, et mes lèvres pressant les tiennes y cueilleraient le baiser de l'amitié. Quel tableau! pourquoi mon imagination me le présente-t-elle sans cesse? Je l'ai tracé malgré moi, je me le reproche. Adieu, ma chère amie, je suis toute à toi.

[23] Juin, mercredi, 1773, à Paris.

XLI

À SOPHIE[3]. — 13 juillet 1773[4].

Je prends la plume machinalement; j'ignore ce que je vais écrire; je ne sais même si j'ai quelque chose à te dire. L'instinct, ou le sentiment, peut-être tous les deux, me conduisent. Je les suis avec cette docilité qu'inspire l'espoir du bien. La douceur et la beauté du temps, la sérénité du ciel, l'éclat brillant du midi, me donnent ces émotions, cette langueur voluptueuse, dont agite les âmes sensibles le touchant spectacle de la nature. J'ai plus de sensations que de pensées; semblable à ces jeunes êtres qui, parvenus aux portes de l'adolescence, vont naître une seconde fois et entrer dans une nouvelle vie, le sentiment m'occupe avant la

(1) Avec les livres prêtés par Moré. Cf. *Mémoires*, I, 111-113.

(2) Mot rongé.

(3) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 138-141.

(4) La date est à la fin.

réflexion. Après quelques instants d'une douce rêverie, j'ai revu toutes les lettres que tu m'as écrites depuis un an, elles étaient encore sur moi; j'ai contemplé délicieusement ces témoignages, ces vives expressions d'un cœur où je suis si bien placée. Quel charme de trouver dans une autre une partie de son être, de sentir que l'on peut contribuer à son bonheur! Pouvoir savourer, comme je fais, ce plaisir sans inquiétude, sans trouble, c'est sans doute le terme de la félicité humaine.

Que d'idées s'éveillent! Qu'entends-je intérieurement? Formerais-je d'autres désirs? J'aime à l'ignorer; je suis heureuse, tous mes soins sont de continuer à l'être.

Nous avons toujours, comme tu sais, des petites disgrâces domestiques; je commence à m'y faire, je me défends d'y penser, et j'éprouve que l'imagination seule augmente les maux, en examinant leur continuité, et qu'il faut lui imposer un silence absolu. Il est vrai que ce n'est pas toujours facile à faire. Tu ne devinerais pas l'espèce de chagrin que me donnait ma terrible imagination que je suis pourtant parvenue à dompter. Le personnage dont je t'ai parlé il y a du temps[1] ne se marie point; il fait toujours à mon papa des politesses qui à mes yeux ont un air de prétention; je crains qu'il ne pense encore à moi, et que peut-être, renouvelant quelque jour ses instances, il ne soit écouté de mes parents, qui n'étaient déjà pas trop éloignés de les accepter. Je sais bien qu'ils ne me gêneront jamais, mais que ne peuvent pas les exhortations, les circonstances? Je crois déjà me voir unie à lui par un lien funeste, non en lui-même, mais par rapport à sa personne, que je hais très sincèrement. Cette image m'offusque; j'appréhende que mes conjectures, peut-être chimériques, ne soient aussi des pressentiments. Il n'est pas croyable combien cette idée m'a tourmentée : je l'ai enfin surmontée et je suis aussi tranquille que de coutume. J'ai fait depuis mille réflexions sur cette folie (car c'en est vraiment une de s'inquiéter de ce qui pourra n'être jamais). Un bonheur trop uniforme n'est pas conforme à la situation actuelle de l'homme : il lui faut quelques peines pour sentir le prix du plaisir; s'il n'en a pas de réelles, il s'en fait de factices, qui ne sont pas moins sensibles. Cette vérité est, je crois, applicable aux hommes en général et particulièrement à ceux qui sentent vivement. Il semble qu'ils doivent payer les doux transports du plaisir, qu'ils savent si bien goûter, par un échange de peines. J'ai, par-dessus tout cela, une imagination vorace à laquelle il faut continuellement des aliments, et des aliments forts et substantiels. J'ai trouvé pour l'occuper un expédient qui me réussit; je me suis jetée dans l'algèbre et la géométrie. A voir l'ardeur avec laquelle je me mets à cette sorte d'ouvrage aux heures que je lui ai destinées, on croirait que je vais traiter des affaires

[1] Desmoutiers.

de la dernière conséquence. Tu rirais bien de me voir suer sur un calcul, faire des proportions, tourner autour d'un problème! Pourquoi tant de peines? Pour m'occuper, et c'est ce que je ne peux pas faire avec une aiguille; du moins, il faut, pendant que mes doigts la tiennent et que mes yeux la conduisent, que mon esprit soit fixé sur d'autres objets; et comme il n'est pas assez inventif, au moins pour mon utilité, il faut que je lui donne des connaissances qui l'exercent et qui l'empêchent de s'épuiser en tournant continuellement sur lui-même. Tu n'as guère besoin de savoir tout cela, et je ne sais pas trop pourquoi je t'en parle; mais, au reste, de quoi t'entretiendrais-je? On a beau faire : les conversations et, par conséquent, les lettres familières prennent toujours une teinture des choses dont on est ordinairement occupé. Voyez souvent une femme répandue dans le monde, vous saurez bientôt les traits dont elle caractérise ceux de sa société; parlez plusieurs fois à un ecclésiastique, vous serez bientôt instruite des manèges, des tracasseries de sa communauté. Tout ce que je vois là-dedans de pis pour toi, c'est qu'étant plus souvent avec moi-même qu'avec toute autre compagnie, tu ne peux avoir un commerce bien varié ni des relations bien intéressantes. Des réflexions philosophiques, des observations sur mille choses ne sont pas toujours admissibles dans une lettre; il faut du talent pour les y insérer, et ce talent me manque souvent. Si je voyais plus de monde, je pourrais te faire quelquefois des portraits d'après nature, mais encore qu'y verrais-tu de nouveau? Les hommes sont les mêmes partout: partout sont les passions qui les font agir; même machine, mêmes ressorts, mêmes mouvements, mêmes combinaisons. Les préjugés, l'opinion, peuvent changer; à cela près, tout est de même, et les hommes d'aujourd'hui sont semblables à ceux des siècles passés qui vivent encore un peu dans l'histoire ou qui sont ensevelis dans un éternel oubli. Mais enfin, telles que soient mes lettres, elles ne me paraîtront pas inutiles tant que mes sentiments y seront peints; il m'intéresse que tu les connaisses, que tu les approfondisses; tu y reconnaîtrais toujours une sensibilité, une faculté d'aimer dont tu réunis une bonne partie.

Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles; je ne t'en veux pas. Mes lettres, surtout la dernière, et même celle-ci, n'offrent pas beaucoup de matière pour une réponse. Il faut être aussi maîtresse de son temps que je le suis du mien, aussi souvent recueillie, aussi fatiguée, pour ainsi dire, d'une surabondance de sensations, pour s'épancher dans le cœur d'une amie sans avoir rien de nouveau à lui dire. Si tu as quelques moments de loisir, je te les demande. Écris comme moi sans savoir ce que ta plume va tracer; laisse parler ton cœur, il te dira toujours quelque chose pour une amie qui, par ses sentiments, a sur les tiens des droits si bien établis.

A Paris, ce 13 juillet 1773.

Depuis l'instant où j'ai écrit cette lettre, il y a plusieurs jours, je l'ai laissée dans mon carton aussi tranquillement que si elle eût été dans la boîte du courrier; je l'avais oubliée.

XLII

À SOPHIE [1]. — 16 août 1773, avec P.-S. du 18 [2].

Les années se suivent et ne se ressemblent pas : c'est un vieux proverbe, dont je vois aujourd'hui l'accomplissement avec peine et plaisir. Il y a un an, ma chère Sophie, tu étais à Paris; j'avais eu le bonheur de te voir, de t'embrasser, nous avions épanché nos cœurs; mais dans ce mois-ci j'étais dans mon lit avec la petite vérole, entre la vie et la mort, et tu me croyais à la campagne [3]. Tu passais devant mes fenêtres en soupirant de mon absence, et tu ne te doutais pas que ta maman et ton frère m'avaient vue peut-être ce jour même, en craignant pour toi la perte de ton amie. Quand tu appris la tromperie qu'on t'avait faite, quelle émotion! Tu vins promptement te dédommager de la perte des moments que tu aurais passés avec moi sans cette triste anecdote! Que j'aime à me rappeler toutes ces petites scènes! Hélas! Comme les biens et les maux sont compensés! Je me porte bien, mais tu es à trente lieues de moi! J'aurais pourtant bien besoin de tes yeux, de tes conseils, de ton cœur, de toute ta personne; je romps sur ces choses. J'y reviendrai quelque jour.

Parlons de ta lettre, je ne te dis pas que je l'ai reçue avec joie, c'est un sentiment qui accompagne toujours tout ce qui vient de toi, mais je t'apprendrai qu'elle m'a apporté cette consolation, cet adoucissement dont on a besoin dans certains instants de la vie et que je désirais beaucoup alors.

J'espère partir pour la campagne à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre [4]. Je souhaite ce séjour, j'en ai besoin. Je ne suis pourtant pas parfaitement assurée d'y aller, tout est si incertain!

Je crois que la bonne maman va s'en aller, elle a loué; mais malgré cela je ne peux parler qu'en pyrrhonienne, il n'y a pas de fonds à faire sur ses résolutions.

On me parle mariage, tout cela me tracasse; il n'y a rien de décidé : s'il se fait la moindre chose, tu peux compter en être instruite la première [5].

J'ai été hier à l'église : il y avait précisément huit ans ce jour-là que j'avais

(1) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 141-143.

(2) La date est à la fin.

(3) Voir la note de la lettre XXX.

(4) Elle partit le 20 août pour Fontenay-les-Briis.

(5) Il s'agissait de Gardane; voir les lettres suivantes.

fait ma première communion[1] et que j'étais avec toi; j'ai prié Dieu de si bon cœur que je suis plus tranquille et plus gaie. Tu dois sentir à ma lettre que je n'ai pas ce qui s'appelle une humeur égale : je suis toute drôle, j'ai quelquefois de petits moments d'ennui; quand je m'en aperçois, je m'occupe à quelque chose de bien appliquant, mais je ne suis pas toujours capable d'application. Cela m'arriva dernièrement. Je pris la plume et je fis ton portrait pour m'amuser; je le garde précieusement; j'ai mis pour inscription : «Portrait de Sophie»[2]. Je barbouille du papier à force; quand la tête me fait mal, j'écris tout ce qui me vient en idée : cela me purge le cerveau.

Puisque tu aimes les nouvelles de ton domaine, en voilà : tout y est assez dans l'ordre; la paix, le bonheur y règnent, mais il y a dans les esprits une certaine fermentation, un petit vertige, qui y forment les tableaux les plus variés, les scènes les plus intéressantes ou plaisantes, car elles méritent également ces deux titres.

Un peu de repos fera merveille; j'emporterai en allant à la campagne premièrement mon violon, ensuite des *Éléments de géométrie*[3], à laquelle je m'amuse beaucoup. Je trace des parallèles, j'élève des perpendiculaires, je décris des polygones; enfin me voilà géomètre à moitié, mais secrètement, car je respecte l'opinion, et je n'ai garde de faire la savante; et puis le *Maître italien* que mon papa m'a acheté, je ne sais pourquoi, et qui sera peut-être cause que j'apprendrai cette langue. Telle est la compagnie que j'emmène. Je trouverai là-bas de beaux bois, de belles prairies, de jolies vallées, des coteaux délicieux, des montagnes agréables, un logement vaste, une vue charmante; un grand-oncle et une grand'tante qui nous recevront de bon cœur; du reste, Corneille, Molière, Racine, Milton, Voltaire, Bernis[4], voilà la société; tu vois combien elle a d'agréments; elle instruit, amuse, divertit, ne fait point de bruit ni d'embarras.

Écris-moi dans huit ou dix jours; je recevrai ta lettre à la campagne : ce sera délicieux.

Adieu. J'attends une cousine[5] qui doit nous emmener promener; mon imagination galope, ma plume trotte, mes sens sont agités, les pieds me brûlent. Mon cœur est tout à toi.

Ce 16 août 1773, à Paris.

[1] Cf. *Mémoires*, II, 44.

[2] On trouvera ce morceau aux *Documents complémentaires*, en tête de ce volume.

[3] De Rivard.

[4] Cf. *Mémoires*, II, 161, sur cette bibliothèque de Fontenay.

[5] Mlle Desportes, ainsi qu'on le verra par la lettre suivante.

Du mercredi 18.

La bonne maman s'en va jeudi. Nous partons, nous deux maman, pour la campagne, vendredi à six heures du matin : nous sommes dans l'embarras du déménagement et des paquets; mais je suis gaie et contente : j'emmène avec moi cette paix que l'on chercherait en vain dans le séjour le plus favorable, si l'on n'en avait la source dans son cœur. — J'ai eu une entrevue. Je ne sais ce qui en résultera : notre voyage donnera le temps de la réflexion : ne me réponds pas sur tout cela. Adieu, ma chère amie, prie Dieu pour moi, aime-moi toujours; je t'écrirai tout ce qui arrivera.

XLIII

À SOPHIE[1]. — 8 septembre 1773.

Du 8 septembre 1773, à Paris.

Après dix-huit jours d'absence, me voilà rentrée dans ce bruyant Paris. J'ai quitté la campagne avec une sorte d'attendrissement; je suis trop sensible à ses charmes pour les perdre sans regrets; et, cependant j'avais trop de choses à la ville qui m'intéressaient pour n'y pas revenir avec impatience. Pendant que je goûtais tous les agréments d'un séjour champêtre, on travaillait ici à me former des liens. Le peu que je te dis la dernière fois doit te tenir dans une sorte d'inquiétude à mon sujet; je vais t'instruire de tout, quoiqu'il n'y ait rien de bien avancé; ton amitié te donne droit de connaître tout ce qui me regarde. Comme les petits détails cessent d'être ennuyeux lorsqu'ils intéressent un objet aimé, je remonterai à l'origine de l'affaire pour me donner le plaisir de te l'exposer tout au long. J'imite les mauvais auteurs, qui, pour commencer l'histoire de leur héros, vont chercher son grand-père. Mais qu'importe! Je te dirai donc que le parti qu'on me propose aujourd'hui avait déjà été mis en question l'année passée, sans que la personne m'eût jamais vue, et sans que je la connusse davantage. Voici comment. Une bonne parente[2] que j'avais et dont j'étais aimée, sans l'aller voir souvent, connaissait un certain monsieur qui sociait[3] beaucoup avec elle et la respectait comme une amie de bon conseil par son âge et son jugement. Comme il l'entretenait une fois de ce qu'il désirerait trouver pour une femme, il lui plut

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 143-146.

[2] Mme Desportes. Sur elle et sur sa fille, voir la *Notice* en tête de ce volume.

[3] Encore un terme, je suppose, du français de la Cité. Nous le retrouverons plusieurs fois encore. Il est d'ailleurs assez expressif.

de dire qu'elle connaissait quelqu'un qui lui convenait à tous égards. Sur cela, elle envoie peu de jours après chercher mon papa pour lui proposer l'affaire et commencer à s'accorder sur les matières d'intérêt avant toute autre chose. Cela ne réussit pas, parce que le jeune homme avait pour mentor un vieil oncle abbé, fort intéressé, qui ne voulait pas le voir marier à moins d'une dot de cinquante mille francs. Tout resta là ; nous ne nous étions point vus, et il ignorait jusqu'à mon nom. Ma parente mourut; et cette affaire, que nous avions déjà oubliée, paraissait devoir l'être encore plus par ce coup; mais, du temps après, le vieil oncle mourut aussi. Le jeune homme vient aussitôt chez la fille de ma parente, qui est une demoiselle de quarante ans, lui annoncer qu'il était libre et que, sans connaître la personne dont on lui avait parlé l'année précédente, il désirait qu'elle le fût aussi et la priait de parler pour lui. C'est qui se fit le mois passé. On convint de ce qui n'avait pu d'abord s'arranger rapport à l'oncle; il y eut une entrevue avant que nous allassions à la campagne, et, pendant que nous y étions, on a fait les informations qui se sont trouvées bonnes et la demande en règle; de façon que ce soir nous aurons la première visite du prétendu. Reste à savoir si nous nous conviendrons également quand nous nous serons vus pendant quelque temps. Voilà où en sont les choses, mais il me semble te voir t'impatienter et me demander quel est cet homme et ce que j'en pense.

C'est un médecin établi depuis huit ans [1], habile dans son état, dont la maison est montée et le chemin en bon train. Voilà quant à l'état; quant à la personne, c'est un Provençal, un homme de trente-quatre ans, d'une taille au-dessus de la médiocre, fort brun, d'un abord un peu dur. Son aspect n'en impose pas aux sens, et même au premier moment il ne me plut guère; de grands traits, un petit œil étincelant sous de grands sourcils noirs, une gravité doctorale : voilà ce qui frappe à la première vue; mais il s'égaye dans la conversation; il a de l'esprit; il est même auteur d'ouvrages concernant son état : il me paraît prodigieusement vif. Les informations exactes que nous avons faites rendent bon témoignage non seulement de ses mœurs et de sa capacité, mais de son caractère. Ceux qui le servent, c'est-à-dire une vieille fille et un domestique, lui sont attachés et disent du bien de lui. Ses amis et ses connaissances en font autant. Cette affaire m'a beaucoup agitée. Il n'est point de réflexions qui ne m'aient occupée et fatiguée : étant à la campagne, j'écrivis plusieurs fois à mon papa à ce sujet; une fois entre autres, je lui exposai fort au long ma façon de penser sur un engagement de cette nature, ce que je voulais trouver dans un époux et ce que je pensais de celui qu'on me proposait comme prétendant à le devenir. Il arriva que cette lettre lui est parve-

[1] Joseph-Jacques Gardane. Cf. *Mémoires*, II, 162-170, sur tous les détails de cette affaire.

nue ou du moins (ce qui revient au même) à une demoiselle d'un certain âge[1] qui lui sert de mère et chez laquelle se fit la première entrevue : je n'en suis pas fâchée, il connaîtra par ce moyen mes sentiments et ma façon de penser.

Le préjugé favorable que je forme pour lui est fondé non seulement sur les informations, mais sur les conséquences raisonnées des choses; voici pourquoi : il est constant qu'il peut trouver quelqu'un avec plus de bien que moi, du moins quant à ce que je lui apporte pour le présent; il le sait, et il m'a préférée avant de m'avoir vue, sur ce qu'on voulut bien lui dire de moi. Il cherche des sentiments, de l'éducation et du solide : il est à présumer qu'il n'en manque pas. Il ne veut pas de ces femmes à qui il faudrait, en se mariant, une femme de chambre, un second laquais, un appartement particulier et qui passent la nuit au bal, le jour au jeu, comme la plupart des femmes de médecins. Ce sont ses propres termes qui nous ont été rendus. Il veut dans une femme un second lui-même qui se charge des soins du ménage, et une société agréable; nous verrons si les suites répondent à ces commencements, tu seras instruite de tout. Quant à moi, je suis actuellement d'une tranquillité qui m'étonne. Je ne crains pas la conclusion de l'affaire, je ne la désire pas : qu'elle se fasse ou non, il me semble que cela ne m'émeut guère. Lorsque, avant la campagne, il s'agit d'une entrevue, cela m'inquiétait; j'étais dans la première crise, et puis j'avoue que mon orgueil était peu flatté de cette démarche, cependant nécessaire; je craignais que ma présence ne répondît pas à ce que je savais qu'on lui avait dit, non pas de ma figure, mais de ma personne : je redoutais ma timidité et mon embarras : enfin tu aurais ri de savoir ce qui m'occupait. Je n'empruntai point l'éclat de la toilette : je ne voulais pas lui rien devoir. Une robe de toile, des cheveux à moitié défrisés, une coiffe, beaucoup de simplicité, voilà comme je me présentai. Lorsqu'il arriva, son abord ne me prévint pas pour lui : j'en fus presque charmée; car cela me donna une aisance et une gaieté que je n'osais pas attendre de moi. On badina beaucoup, et je n'épargnai guère les médecins : il s'aperçut de mon coup de patte, il parut plus attentif; insensiblement, je vis qu'il avait l'air plus embarrassé que moi : cela me mit encore plus à mon aise, et, sans être friponne, je jouis un peu de mon avantage. Je ne l'ai pas vu depuis, je l'attends actuellement. Il devait faire hier sa première visite, mais il n'a pas voulu la faire seul, il a prié ma parente de l'introduire la première fois. Le mauvais temps m'a empêchée d'aller à l'office, j'emploie une partie du temps à te conter tout cela. — Je ne regarde pas cela comme une chose faite, nous n'en parlons à personne qu'aux intimes, parce qu'il est disgracieux que le public sache ces choses quand il arrive qu'elles ne se concluent pas. Écris-moi ce que tu penses de cette affaire; je sais l'intérêt que tu y

(1) Mlle de la Barre.

prends. Je voudrais pour tout au monde que tu ne fusses pas venue l'année passée, et que tu vinsses actuellement. Quelle joie pour moi d'avoir dans cette circonstance une amie comme toi pour communiquer toutes mes réflexions et mes sentiments, pour écouter tout ce que tu me dirais de ce que tu en jugerais! Viens donc, ma chère Sophie; dans quel autre instant peux-tu mieux marquer ta tendresse? Hélas! Je sens bien que ma demande est imprudente, aussi je ne la présente que comme l'expression de mes désirs.

Que de choses nous aurions à nous dire, et que l'amour a besoin des yeux de l'amitié! Mais quoique la proposition soit vraie, elle ne m'est pas applicable dans ce sens-là; car je t'assure que je n'aime point du tout, et cela par une forte bonne raison, c'est que je ne le connais pas assez; jamais l'extérieur ne me décidera, et moi-même, je ne prétends pas le captiver par les seuls agréments; je craindrais qu'il ne m'échappe avec des liens si faibles : je demande de lui des principes, des mœurs, du bon sens et de l'éducation. Je sais qu'il a de l'esprit et de l'éducation. On dit du bien de ses mœurs; nous verrons à nous instruire le plus qu'il sera possible.

Écris-moi, tu ne saurais me faire un plus grand plaisir. Ma lettre est mal écrite, je vais trop vite, je suis un peu en l'air, quoique fort tranquille intérieurement sur la réussite de cette affaire.

Mes respects à ta chère maman, tu sais ce que je pense pour elle. Je suis toute à toi. Adieu, ma chère Sophie, pense à moi, écris-moi, prie pour moi et aime-moi toujours.

XLIV

À SOPHIE[1]. — 15 septembre 1773, avec P.-S. du 16, du 17 et du 20.

Du mercredi 15 septembre 1773.

Il n'est rien de si comique que la manière dont le galant docteur fait l'amour; sa pétulance et son air sans gêne s'accommodent si mal du personnage d'amant, que, pour obvier à cet embarras, il ne revient plus. Il croit probablement que l'idée qu'il m'a laissée de sa personne fait sa cour pour lui : il se trompe fort, et s'il n'y prend garde, ses affaires vont fort mal, car je ne suis pas fille à pardonner une négligence volontaire. Il vint, il y a huit jours, ainsi que je te l'ai mandé, avec notre parente qu'il avait priée de l'introduire. Je vis même une lettre qu'il lui avait écrite à ce sujet, qui prouvait bien que son désir était sincère. Nous le

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 146-149.

reçûmes bien, il resta une bonne heure et demie, fut fort gai, causa beaucoup. Nous ne l'avons pas vu depuis. J'ai appris qu'il avait été une fois à la campagne et une autre fois à Versailles; mais tel occupé que l'on soit, on trouve toujours un moment en huit jours pour les intérêts de son cœur. Je ne lui pardonnerais pas de manquer à ses devoirs pour moi; mais je ne suis pas plus indulgente pour une négligence, et, s'il revient, il peut compter sur un accueil poliment ironique, à moins que je n'apprenne de bonnes raisons : c'est ce que je t'apprendrai, s'il m'est possible, avant de fermer cette lettre. Je ne sais ce qu'il en sera : je sens seulement que mon cœur est trop indifférent pour l'excuser sur la moindre chose : je ne fais pas dépendre mon bonheur de notre union, et un non ne me coûtera rien, pas même un soupir.

J'ai voulu faire ce matin cette petite causerie, je vais aller à la messe[1], je ne finirai point cette lettre de quelques jours, pour te mander ce que je pourrai savoir. Je reviendrai t'entretenir au premier moment; je t'embrasse de tout mon cœur, que ne peux-tu le sentir!

Du 16 dit°.

Je n'ai vu personne; je présumerais volontiers qu'il a d'autres vues, ou qu'il croit honorer la fille d'un artiste en la prenant pour femme. Je ne sais cependant si je dois le soupçonner d'une prévention si sotte. Quant à la première cause, elle me paraît difficile à croire après les démarches qu'il a faites sans être excité par qui que ce soit : en tout cas, sa facilité à changer d'avis après des avances si marquées et si décisives m'empêcherait de le regretter, en supposant que j'y fusse disposée. Il y aurait une troisième induction à tirer de son caractère : il est extrêmement ardent pour son état; le désir d'y réussir et de faire fortune est sa première passion, il est assez étourdi et indifférent pour le reste; une personne qui en parlait hier disait qu'elle le reconnaissait à ce procédé, que le tourbillon des affaires l'entraînait; qu'elle savait pourtant qu'il était fort content de celle qui se tramait de ce côté-ci. Tout cela est bel et bon; mais il me paraît toujours fort étrange qu'il se soit si fort et si sérieusement empressé à faire la demande, sans attendre même notre retour de la campagne, et qu'il soit à présent si négligent à profiter de l'avantage qu'elle lui donne de pouvoir venir à la maison. Je serais vivement blessée de cette indifférence s'il me touchait un peu; mais j'en suis choquée par vanité; il n'est pas bon d'offenser les femmes de ce côté-là; elles ne le

[1] Vers 1767, Marie Phlipon allait à la messe tous les jours, conduite par sa grand'-tante Angélique (*Mémoires*, II, 70). Je ne crois pas qu'il en fût de même en 1773. Si, dans la lettre précédente, elle écrit : «le mauvais temps m'a empêchée d'aller à l'office», c'est que le 8 septembre est une des fêtes de la Vierge. Mais je ne vois pas à quelle fête religieuse correspondait le mercredi 15 septembre (à moins que ce ne fût l'octave de cette fête).

pardonnent guère. Enfin, tout ce que je puis dire, c'est que je ne vois goutte dans tout cela. En attendant la solution, j'ai bien ri de cette aventure : il me semble qu'elle a quelque chose d'original.

Adieu pour aujourd'hui : si tu mets à lire ma lettre autant de jours que j'en aurai laissé passer avant de la finir, tu en auras pour longtemps.

Du 17.

Chaque jour, en aggravant sa faute, augmente ma prévention contre lui : son silence et son absence ont quelque chose d'insultant. Quant on veut rompre, on doit le faire décemment; on ne tient point d'honnêtes gens en suspens. Il pouvait charger les personnes qui se sont déjà mêlées de cette affaire de nous présenter quelque prétexte tel qu'il puisse être : cela aurait civilisé sa retraite. Je regarde cette affaire comme absolument manquée, car, en supposant que ses intentions soient les mêmes, les miennes sont changées : il ne me sera jamais de rien. Comme les événements de la vie se succèdent! A voir les commencements de cette affaire, tu aurais juré qu'elle serait conclue en moins de deux mois. Je ne le regrette point; mais je suis piquée d'un procédé si malhonnête. Il me paraît même avoir quelque chose d'extraordinaire. On ne change pas d'avis si promptement sans raison, ou bien il faut être fou. Je ne fermerai ma lettre que lundi; je prévois que je pourrai savoir du nouveau d'ici là. Je suis toute à toi, ma chère Sophie.

Du lundi 20.

Enfin, grâce à Dieu, tout est décidé : nous avons reçu hier une lettre de remercîment où il prétexte les volontés de son père, auquel il avait écrit. Le prétexte est honnête, mais il aurait dû être présenté huit jours plus tôt, et il annonce toujours une tête peu sensée, parce qu'en supposant que ce fût la vraie raison, il devait donc attendre la réponse avant de faire les démarches qu'il a faites. De plusieurs affaires de cette nature qui ont été mises en question pour moi, aucune n'a été si avant, aucune n'a eu autant d'apparence de réussite, aucune n'a été suivie si chaudement par le prétendant, et aucune n'a été rompue si singulièrement. Je suis bien aise de cette décision; premièrement parce que son procédé et la réponse qu'on nous a faite à quelques petites informations font connaître que, avec de l'esprit et beaucoup de babil, il a de l'étourderie et un caractère peu liant; secondement, parce que les convenances de l'état et l'espérance des agréments de l'esprit et de l'éducation étaient les seuls motifs qui m'auraient déterminée, sans que le cœur fût de la partie. Celle qui s'est mêlée de ceci est bien étonnée; elle ne connaissait pas le personnage si capricieux et si léger. Il est vrai

que l'on ne peut attribuer ce changement qu'à un caractère fantasque, puisque les affaires d'intérêt lui convenaient, que ma personne lui convenait aussi, et qu'il ne fit ses avances qu'après avoir connu l'une et les autres. Tu dois voir par mes dispositions que ma tranquillité est parfaite; mais je crois qu'après ce que je t'avais écrit tu seras bien surprise de cette solution, ainsi que l'ont été toutes les personnes qui ont vu le commencement de l'affaire. Adieu, ma chère amie, mon amitié est toujours la même; aucun événement ne saurait l'altérer, et toutes les vicissitudes de la vie ne font qu'animer et consolider mes sentiments et notre union. Présente à ta chère maman les assurances de mon respect et de mon attachement, ainsi qu'à ta chère sœur, et reçois les civilités de mes parents.

XLV

À SOPHIE[1]. — 11 novembre 1773[2].

Que n'as-tu pu voir, ma chère et tendre amie, avec quelle émotion mon cœur allait pour ainsi dire au devant de la main charitable qui lui présenta ta lettre! Avec quelle avidité il saisit cet adoucissement aux douleurs secrètes dont il était travaillé! Douleurs d'autant plus vives que je les taisais; et à qui découvrirais-je des peines que je te cache? Depuis plus d'un mois que ton silence me pesait[3], mille pensées différentes m'agitaient tour à tour; je ne savais à quoi l'attribuer. Enfin, me disais-je, ma bonne amie s'occupe sans doute plus agréablement, puisqu'elle ne m'écrit pas, voilà ma consolation. Appuyée sur ce motif, je voulus commander à mon agitation et m'établir dans une situation tranquille; mais tu sens ce qu'un cœur trop délicat doit souffrir en pareil cas. Aurais-je été supposer tous les embarras que tu as essuyés? Sans doute, en bonne philosophie, on peut et l'on doit même quelquefois supposer tout ce qui a de la possibilité; mais tu sais comme moi que le sentiment est rarement philosophe; au reste, le mal est passé, tout est oublié; pardonnes-en le récit à l'impression qu'il avait faite malgré moi sur mon âme.

Il n'est personne qui ne se fût attendrie à la peinture touchante de la situation où tu t'es trouvée. Hélas! ton cœur dut être déchiré; les cris de la douleur, la voix du sang, le choc des craintes opposées en firent le théâtre des plus vives

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 149-151.

[2] La date est à la fin.

[3] On a déjà vu que Sophie écrivait moins souvent que son amie. Mais, cette fois, ce long intervalle du 15 septembre au 11 novembre permet de présumer qu'il y a au moins une lettre perdue.

révolutions [1]. Je conçois comment tu dois savourer l'espoir agréable qui, comme un beau jour, renaît dans ton âme affligée, en y découvrant un horizon plus heureux.

Tu n'ignores pas avec quelle vivacité ton amie partage tous tes sentiments, et combien sa sensibilité les lui rend propres. Le séjour de la campagne me paraît convenir à ton état actuel; après de si violents ébranlements, l'âme a besoin de repos pour mieux goûter son changement. C'est alors qu'elle contemple avec un charme intérieur les ressorts qui, en agitant toutes ses puissances, ont réveillé en elle le doux sentiment de l'existence. C'est l'effet ordinaire des impressions fortes, et c'est en général ce qui est cause qu'elles plaisent aux âmes extrêmement sensibles, quand on les leur procure par des représentations naturelles et bien imitées d'un objet tragique.

Je ne doute pas que la lecture de Pope, à laquelle tu me dis être occupée, ne t'attache et t'amuse beaucoup : il a su dépouiller la métaphysique du jargon qui la rendait inintelligible et l'a revêtue avec adresse des grâces de la poésie, dont elle ne paraissait pas susceptible [2]. Son système est tout à fait consolant, et, par cela même, est très propre à l'humanité : il ne prouve pas l'existence de Dieu (comme l'a remarqué Rousseau); mais l'existence de Dieu le prouve. Voltaire y a fait une juste correction en disant que Dieu ne complétait pas la chaîne des êtres parce qu'il la termine (comme dit Pope), mais parce qu'il la tient. Tout ce qui me déplaît dans l'optimisme, c'est que l'on semble y donner des bornes à la puissance de Dieu. Console-toi, ô homme! dit Pope, soumets-toi à l'ordre des choses; le bien et le mal, dans le moral comme dans le physique, concourent également au bien général; si Dieu n'a pas fait autrement, c'est qu'il n'a rien trouvé de meilleur (c'est-à-dire qu'il n'a pu rien faire de mieux). Cela se trouve d'accord avec sa sagesse, et le peu d'étendue de nos vues nous oblige de penser que sa puissance n'est point contrariée, et qu'enfin, si tout n'est pas bien, au moins tout est bien pour le tout. C'est ce que l'on peut dire de plus raisonnable en faisant abstraction de la Révélation. Mais ne trouves-tu pas comme moi qu'on est bien plus à son aise, et que les choses paraissent s'arranger encore mieux, quand on rapporte l'origine du mal au mauvais usage que fit l'homme de sa liberté? C'est une remarque que je me plais à faire, parce que j'aime à voir la raison posant les fondements d'une Révélation qui m'est chère.

Pope semble avoir excellé dans plusieurs genres. Je ne crois pas que l'on puisse rien trouver de plus délicat que son poème de la *Boucle de cheveux enlevée;* un sujet si stérile devient agréable par la beauté de son imagination. Le *Lutrin* de Boileau

[1] Mme Cannet et sa fille Henriette avaient été malades. Cf. plus loin le commencement de la lettre XLVII.

[2] L'*Essai sur l'homme* (1733) avait été traduit en vers par l'abbé Du Resnel (1737). C'est cette traduction que lisait Sophie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ne l'efface pas. Tu pourras t'en amuser, si tu l'as traduit et versifié par M. l'abbé Du Resnel. Je suis dans des lectures singulières par leur constraste; les *Essais de morale* de Nicole, les *Principes du droit* d'un Genevois[1], un ouvrage d'un matérialiste, les *Lettres d'un espion*[2]; un peu de géométrie par-ci par-là : voilà où je suis engagée dans ma retraite.

Je ne sais si je t'ai appris que ma bonne maman était partie[3]; en vérité, je n'ai jamais rien vu de si fou; la femme qu'elle prend pour la servir est presque toujours malade.

On nous a beaucoup pressés d'aller à Versailles chez quelqu'un de connaissance pour les fêtes du mariage[4]. Maman s'est décidée à rester : j'en suis bien aise. Réflexions faites, j'aime mieux rester dans ma cellule avec mes livres, ma plume et mon violon, que d'aller me faire pousser et presser pour voir l'habillement des princes, car quant à leurs personnes, je les verrai toujours bien; il y a tout plein de gens qui courent pour ces fameuses bagatelles.

On dit que le magasin à poudre d'Abbeville, dont tu es près, a sauté en l'air; cinquante personnes, dit-on, sont tuées; assurément cet événement n'est pas du nombre des bagatelles.

Présente mes respects à tes chers parents, tout ce qui est à toi m'est cher; je leur veux autant de mal qu'à moi.

J'ai recueilli ton baiser avec attendrissement; reçois le mien. Adieu, ma plus chère amie, la moitié précieuse de moi-même. Je ne te dis pas de m'écrire : consulte ton cœur et ton temps.

Le 11 novembre 1773.

(1) De Burlamaqui. Cf. *Mémoires*, II, 88.

(2) Je ne saurais dire quel était cet «ouvrage d'un matérialiste»; quant aux «Lettres d'un espion», c'était sans doute l'*Espion Turc*, de Marana, dont de nombreuses éditions s'étaient succédé, de 1684 à 1756.

(3) Cf. lettres XXXVIII, XL et XLII.

(4) Le mariage du comte d'Artois avec Marie-Thérèse de Savoie. Marie Phlipon n'alla à Versailles que l'année suivante. La «personne de connaissance» chez qui sa mère et elle étaient conviées était Mme Legrand, femme de la Dauphine, mère de l'abbé Legrand, ami du petit chanoine Bimont.

XLVI

À SOPHIE [1]. — [Novembre 1773] [2].

Tu me donnes du sérieux, je vais te payer en même monnaie : je crois ne pouvoir mieux répondre à tes réflexions qu'en t'envoyant celles dont je m'occupais avant de partir pour la campagne, et que j'écrivis alors, comme c'est assez mon habitude, sans autre intention que de m'amuser. Tu vois toujours ton amie causant avec toi; considère-la s'entretenant avec elle-même, retirée dans ce petit cabinet que tu connais, le coude sur la table, la tête appuyée sur une de ses mains, et de l'autre écrivant négligemment et au hasard ce que son esprit et son cœur lui dictent, sans penser dans ce moment à qui que ce soit, pas même à Sophie; pardonne cet aveu, mais la voilà qui parle :

«Aimable philosophie, doux appui des âmes sensibles, viens charmer mes ennuis; que ta main bienfaisante sème des fleurs sur ma route, ou plutôt qu'elle m'apprenne à cueillir celles qui y croissent naturellement et que le vulgaire néglige. Ne permets pas qu'inutile spectatrice des folies humaines, je sache les blâmer sans connaître les moyens de les éviter. Dissipe les nuages qui obscurcissent ma raison, console mon cœur, affermis-le dans une situation heureuse : enseigne-moi l'art de vivre, cet art si nécessaire, et cependant si peu connu.

«Tous les hommes sentent le prix de la vie, bien peu savent en jouir; toujours transportés dans l'avenir par des désirs prématurés, le passé n'est pour nous qu'un songe, le présent un fardeau. Semblables au prodigue qui, dépensant toujours son revenu d'avance, s'arrière de plus en plus, nous faisons fonds sur les plaisirs de l'année prochaine et perdons dans l'attente ceux qui nous sont offerts. Agissant toujours ainsi, nous parvenons au bout de la carrière dénués de tout, n'ayant fait autre chose qu'attendre, désirer, quelquefois espérer, plus souvent craindre : notre vie se trouve dépensée en des acquisitions de nulle valeur qui nous laissent, en passant dans le tombeau, aussi peu avancés qu'au premier jour où nos yeux s'ouvrirent à la lumière.

[1] Archives d'Agy. Pas d'adresse. — Dauban, I, 76-83.

[2] Pas d'autre date à l'autographe que celle de «mai 1772» inscrite par une main inconnue. C'est d'ailleurs une erreur évidente. Nous voyons, en effet, que Marie Phlipon a écrit cette lettre quelque temps après son retour de la campagne; or, elle n'y était pas allée en 1772, tandis qu'en 1773 elle y séjourna du 20 août au 6 ou 7 septembre. D'autre part, Sophie Cannet, elle aussi, était allée à la campagne en 1773 et y était encore le 11 novembre (voir la lettre précédente). L'allusion à ce séjour qu'on lira plus loin nous amène donc à placer cette lettre, non en «mai 1772» comme l'a fait M. Dauban, mais en novembre 1773.

«Arrêtons-nous un moment, consultons la raison, apprenons à vivre; vivre est l'affaire du sage. Il met autant d'empressement à profiter des moments que d'autres en emploient à les perdre. Efforçons-nous premièrement de nous rendre à nous-mêmes, ne faisons plus de nous un être factice qui ne puisse exister que chez les autres; soyons nous. Séduits par les préjugés, subjugués par l'opinion, nous ne reconnaissons pour bien que ce qui est jugé tel par l'une et les autres; nos plaisirs ne tiennent presque jamais au sentiment, aussi sont-ils toujours vides et insuffisants. Bien loin d'interroger le cœur, la raison, nous n'écoutons qu'une imagination séduite et corrompue, et voilà la source de nos malheurs; nous nous faisons de faux principes, nous agissons d'après eux, et nous sommes toujours en deçà ou au delà du vrai.

«J'assigne à l'imagination la principale cause de nos maux, parce qu'elle est celle de nos erreurs; ce sont ses prestiges qui nous abusent, elle est toujours entre la vérité et nous. Nous ne voyons rien qu'à travers son voile imposteur : elle est l'amie des grâces et de la volupté; mais pour quelques petits plaisirs qu'elle nous donne, combien de grands maux elle nous procure! Elle fomente, nourrit, irrite les passions; elle leur donne ce charme qui nous entraîne et nous enchante; elle est l'aiguillon de la curiosité; ses vapeurs enivrantes affaiblissent le jugement, font ployer la vertu; elle perpétue, en les renouvelant sans cesse, l'agitation des sens et l'impression des objets sensibles. C'est une ennemie d'autant plus dangereuse qu'elle est toujours avec nous et que nous l'aimons. Lorsque l'esprit se recueille et veut réfléchir solidement, elle se mêle toujours d'embellir ses idées; elle les enveloppe d'un sombre accablant qui atterre et décourage, ou du manteau léger de la folie et de l'indiscrétion. Je crois donc que le premier pas vers le bonheur est de veiller continuellement sur son imagination, de tempérer sa vivacité, de ne lui donner que de bons aliments, de la tenir sous l'empire de la raison, de ne lui permettre que d'innocents écarts : quand on lui laisse trop d'autorité, elle ne tarde pas à y maîtriser le cœur et à y insinuer les vices, ou tout au moins les désirs immodérés qui y conduisent. La plupart des femmes, surtout, servent de preuve à ce que j'avance; c'est l'activité et la violence de leur imagination mal dirigées qui sont la cause ordinaire de leurs désordres ou de leurs faiblesses. Je dis mal dirigées, car il est certain que cette même vivacité bien employée fait les grandes âmes et les belles actions; c'est le chef-d'œuvre de l'éducation.

«Le peuple des Indes est naturellement doux, timide; cependant, les hommes se soumettent à des maux incroyables et les femmes se brûlent elles-mêmes : que de force pour tant de faiblesse! C'est que ces peuples ont reçu du ciel une imagination vive qui fait que tout les frappe à l'excès; la même cause qui leur fait craindre les périls les leur fait tous braver. Que ne ferait-on pas des femmes de

mon pays, qui ne cèdent pas aux Indiennes pour l'imagination, si on leur inspirait l'enthousiasme de la vertu!

« Qu'est-ce que vivre? N'est-ce pas faire un bon emploi de son être? Le bonheur est sa fin; il est donc et doit être le but de mes recherches. Mais où est le bonheur? C'est à le placer où il n'est pas que travaillent les préjugés et l'imagination. Faisons-les taire, suivons ce flambeau que le Créateur nous donna pour nous conduire, la raison : nous connaîtrons qu'il n'est pas dans les choses, mais dans nos sentiments; qu'il ne peut être dans les objets sensibles, parce que, la distribution en étant inégale et la possession incertaine, Dieu serait injuste et cruel d'avoir mis dans tous les cœurs un égal désir d'être heureux, en ayant répandu si inégalement les moyens de le devenir. Or, dire que Dieu est injuste, c'est détruire son existence, c'est en faire un être contradictoire et impossible. Le bonheur est à la portée de tous les hommes, il est en eux-mêmes : la vertu console le sage sur son fumier, et les remords poursuivent le crime couronné. La paix de l'âme, la joie d'un cœur dont tous les désirs sont réglés et les sentiments dans l'ordre, voilà le bonheur. Un cœur honnête, bon et juste se sent avec complaisance; son propre témoignage, les regards de l'Éternel sont l'aliment de sa joie. L'âme du sage est le trône de la félicité. Rien ne contribue davantage à troubler cette félicité que les dérèglements de l'imagination; elle est donc le premier et je dirais presque le continuel obstacle qu'il faut vaincre pour être heureux, c'est-à-dire pour faire un bon emploi de son être et jouir de la vie. Quand l'imagination est paisible, les désirs sont modérés, on est plus à soi, le jugement est plus libre, on connaît mieux les vrais plaisirs, on s'y prête avec réflexion, on sent mieux, on jouit. Il n'est point de situation qui n'ait des agréments, quand le cœur est sain et le goût naturel; celui qui est bien avec lui-même ne se trouve mal nulle part : la joie de son âme prête à tous les objets une teinte agréable; elle embellit l'univers. — L'ennui est un poison mortel qui répand de l'horreur sur la vie et qui n'est propre qu'aux gens dissipés : lorsqu'on a besoin de plaisirs bruyants pour s'éviter soi-même, on s'ennuie, on est malheureux. Les plaisirs d'opinion ne nous satisfont pas; qui ne connaît que ceux-là n'a jamais fait usage de son cœur; tout est agrément pour celui qui sait sentir, mais c'est une science aussi rare que celle de vivre, ou plutôt elle en fait partie. Quand on pense bien, on sent de même : la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs, et le sentiment une suite de la connaissance du beau. Un sot n'aura jamais de délicatesse, parce qu'il ne discernera jamais le mérite des qualités qui l'exercent : ce certain degré de perfection, qui n'est connu que d'elle, est au-dessus de la pénétration d'un génie borné. Ce sont les observations, les réflexions, les comparaisons qui, en exerçant l'esprit, lui donnent pour ainsi dire ce tact fin et sûr qui distingue au premier abord le vrai et le grand beau de ce qui ne l'est pas, ou de ce qui l'est moins. On peut

donc dire que si, d'une part, l'imagination bien dirigée et bien soumise laisse à l'âme une aimable tranquillité, une plus libre faculté de sentir le vrai, de l'autre, la culture de l'esprit bien entendue exerce cette faculté et lui présente mille objets aussi agréables qu'utiles. Plus je réfléchis sur la nature du plaisir, plus je vois combien nous nous égarons en le cherchant loin de nous : on parvient à lui à peu de frais; quand on l'achète, on ne l'a jamais, il faut seulement le mériter; ce n'est pas une marchandise de trafic, c'est l'apanage du sentiment. Mais si le plaisir est l'apanage du sentiment, il est donc le partage de bien peu de personnes? Il faut avoir les penchants bien naturels et un goût qui ne soit jamais blasé par l'usage des plaisirs d'opinion pour être sensible au vrai plaisir, qui est toujours simple et touchant. Qu'il est rare de trouver de ces âmes sur lesquelles les objets se peignent vivement, dont le goût ne soit pas corrompu ni les penchants altérés! Il faut une éducation bien saine et des mœurs bien simples pour les conserver purs. Eh! où chercher la candeur et la simplicité des mœurs? Il semble qu'on les ait reléguées dans l'histoire. On admire Quintius quitter la charrue pour être dictateur, Fabricius recevant les ambassadeurs des Samnites en faisant cuire ses légumes, et, sans aller si loin, le grand Condé cultivant des fleurs; mais l'admiration est chez nous un sentiment stérile; on ne pense pas (je ne dis pas à imiter, la différence est trop grande), mais à se rapprocher un peu de cette heureuse simplicité qui est la preuve et la garde de l'innocence. Où sont ces femmes qui mettaient leur gloire dans le bonheur de leurs époux, le soin de leur maison et de leurs enfants? Douces et fidèles, elles étaient le bien et le charme des familles; retirées et sédentaires, elles faisaient régner dans l'intérieur le bon ordre et la paix; elles étaient vraiment respectées, pourquoi? Parce qu'elles seules savent former des hommes, répondait une Lacédémonienne. Les maisons de nos villes offrent-elles ce spectacle auguste et touchant d'une mère entourée de ses enfants qu'elle nourrit de son lait, instruit de ses exemples, dont elle conserve l'innocence et forme les mœurs? Tendre dans ses soins, prudente dans ses démarches, attentive à tout, sa maison est l'asile des vertus et du bonheur : respectée de tous, chérie de son mari, elle rend heureux tout ce qui l'environne. Non, ce n'est guère dans nos villes qu'il faut chercher ce spectacle; il y règne une contagion qui pénètre presque partout : il en est cependant qui y échappent, mais ce sont les moins connus. C'est à la campagne que l'on trouve, chez ceux qui s'y retirent par goût, quelques traces de l'ancienne simplicité, et encore l'image en est-elle souvent fausse : mais c'est au moins le séjour le plus propre à la conserver. Tout y appelle au vrai, aux occupations innocentes, aux plaisirs purs, à une vie paisible sans être oisive; aussi le goût de ce séjour n'est propre qu'aux âmes inaccessibles à l'opinion ou rebutées d'elle. Dans ces lieux champêtres, où l'aimable nature, laissée à elle-même, ou secondée d'un art modeste, étale ses

charmes et répand ses bienfaits, où tout égaye les sens, mais sans les flatter dangereusement, où tout frappe l'esprit, parle au cœur et instruit la raison, conduisez une de ces personnes habituées au tumulte des villes et dont la vie s'écoule dans la dissipation, elle n'y trouvera qu'une solitude affreuse et un horrible ennui : en vain la nature lui présente ses dons de toutes parts, en vain les merveilles éclosent sous ses pas, elle n'y verra rien de tout cela; son goût est corrompu par l'usage des faux biens, elle est insensible à des charmes qui ne sont faits que pour ceux qui ont conservé, par la simplicité de leurs mœurs, un jugement sain, un goût naturel et un cœur entier. Il faut donc conclure que la subordination bien établie de l'imagination à la raison, la culture de l'esprit, la modération des désirs et la simplicité des mœurs sont les vraies sources du bonheur et des plaisirs, puisqu'elles conservent l'innocence et le goût hors des atteintes de la corruption. Puissent à jamais ces vérités touchantes nourrir et fortifier mon cœur! Puissé-je les méditer souvent dans une paisible retraite, et surtout les mettre en pratique pour mon bonheur et celui de ceux qui m'approchent! »

Je ne t'envoie pas cela comme un traité de philosophie morale, mais comme des réflexions sur les moyens de vivre heureux, comme une conversation que j'ai eue avec moi-même, ainsi qu'il m'arrive souvent sur mille objets, sans penser à y donner jamais de témoins; ce sont les réflexions de ta lettre sur les disgrâces et le prix de la vie qui m'ont fait songer à te communiquer celles-ci, contente si le sentiment et la confiance qui te les présentent y donnent quelque prix.

Tu concluras sur tout ceci ce que déjà tu penses de moi, que je n'éprouve pas un si grand besoin que toi d'une amie, parce que je me tiens compagnie avec mes réflexions dont je m'occupe agréablement; mais observe que, si je n'ai pas le besoin d'une amie pour communiquer mes pensées, j'en ai un au moins aussi violent pour occuper mon extrême sensibilité, qui me pèse et qui ferait mon tourment, si je n'avais un objet qui l'occupe.

Semblable à ces tempéraments fougueux qui se minent par leur propre activité, mon cœur se déchire à force de tendresse et se rend malheureux s'il n'a pas quelqu'un qu'il puisse aimer sans réserve et sans crainte. Ainsi les liens de la nécessité contribuent réciproquement à notre union et la rendent également solide; car il faut convenir que le plus pur sentiment n'est pas longtemps sans intérêt. Quiconque pense autrement n'a jamais connu son cœur. On peut quelquefois aimer la vertu ou une amie pour elle-même, c'est le sublime instinct de quelques âmes privilégiées : mais si le sentiment n'est pas soutenu par quelque avantage, il s'éteint insensiblement. L'amour de soi, si juste en lui-même, est notre première passion, et je dirais presque la seule, les autres n'en étant que des modifications. Nous sommes faits pour être heureux, nous le désirons et nous aimons la vertu, parce que c'est le vrai moyen de remplir notre destination; et voilà en quoi il est vrai

de dire qu'elle n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs, puisqu'elle consiste à connaître le but réel où nous devons tendre et à employer les moyens les plus propres à y parvenir.

Il me semble que, dans la disposition où je vois que tu étais, la campagne n'a pas dû te donner bien des agréments, auxquels tu aurais été sensible dans tout autre moment; notre cœur est un muscle actif dont il faut souvent visiter les ressorts et les oindre d'un baume fortifiant.

Toutes les vérités qui tiennent à la morale et aux mœurs doivent être les premiers objets de nos connaissances et de notre étude; il en est d'un autre ordre qui exigent plus de soumission que d'examen : une adoration humble est l'hommage qu'on leur doit, en se souvenant que pour être philosophe il faut voir évidemment, mais que pour être chrétien il faut croire aveuglément.

XLVII

À SOPHIE [1]. — 25 novembre 1773 [2].

Je suis dans mes dépêches; je viens d'écrire plusieurs lettres; je ne puis me résoudre à remettre la plume sans en faire l'usage qui me plaît le plus. C'est près de toi que mon esprit se délasse, soit de l'application de l'étude, ou de la dissipation forcée du monde : je le laisse errer agréablement sur les objets divers que lui offre le doux délire du sentiment. Je te suppose dans une situation plus tranquille que celle où tu te trouvas dernièrement. Sans doute que la santé de ta sœur est affermie, que celle de ta maman est meilleure et que tu jouis du plaisir sensible de voir des personnes si chères hors des entraves de la douleur. Je partage ta joie, et j'éprouve combien tout ce qui t'affecte a d'influence sur mon cœur.

Tu as reçu ma lettre, je me reproche d'y avoir laissé échapper l'expression des inquiétudes qui m'avaient agitée; je te fais essuyer l'ennuyeuse peinture des chagrins que me donnait un silence involontaire de ta part, et trop volontaire de la mienne pour que je ne méritasse pas d'en supporter le fardeau. Il faut que tu me pardonnes ces petites faiblesses, elles sont inséparables de mon extrême sensibilité.

Ma situation actuelle est singulière. Je ne suis ni gaie ni triste, ni contente ni fâchée; et, sans savoir pourquoi, je ne me possède pas comme de coutume : je ne suis pas en humeur de philosopher; ainsi, puisque d'ailleurs je n'ai rien de consi-

(1) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 151-154. — (2) La date est à la fin.

dérable à te mander qui se soit passé nouvellement dans ton domaine, il faut que je t'entretienne de mes petites aventures. Tu sais que je vais quelquefois chez une dame des amies de maman[1], qui tient concert chez elle; mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que j'y ai fait des conquêtes, je pourrais ajouter, sans le vouloir. Tu vois assurément que ce sont là de grosses affaires, suivant ma façon de penser? Je badine, mais enfin on peut réfléchir utilement sur les plus petites choses; et, en outre, je veux te faire rire du projet d'une jeune tête. Celui dont je veux parler[2] s'introduisit à la maison sous prétexte d'ouvrage; il y vint plusieurs fois, et enfin déclara ses intentions. Il est de bonne famille et se destine à la magistrature; mais, par l'état de ses affaires, il ne peut former d'établissement que dans trois ou quatre ans. Qu'importe! il avait certainement l'imagination éblouie par l'*Émile;* il croyait avoir trouvé sa Sophie, et voulait s'en assurer la possession. Il était actuellement chez un seigneur, avec lequel il allait partir pour voyager quelque temps; il souhaitait que pendant cette absence on lui permît d'entretenir un commerce de lettres; il se formait une idée délicieuse de cette relation; mais tu devines quel fut le résultat de sa démarche. . . Il en eut du chagrin, et le moyen de n'en pas avoir? Il s'était lié avec un poète que je connais un peu; il y avait déjà des vers de composés : on s'était mis en frais d'idylles, de jolies choses; . . . . voilà des peines perdues! tout cela était digne d'un homme de vingt-deux ans. Cependant, toute raillerie à part, dans ce que j'ai pu connaître de sa personne il me paraît avoir un cœur droit et honnête, beaucoup d'amour pour les lettres et les sciences, de l'esprit et du savoir. De bonne foi, s'il avait eu un état fait, plus d'âge, une tête moins verte, un peu plus de solidité, il ne m'aurait pas déplu. Il est parti présentement, et pense sans doute aussi peu à moi que je m'inquiète de lui.

La scène est changée : ce n'est plus une jeune et bouillante imagination, une tête échauffée autant par la vivacité de l'âge que par la réalité du sentiment; c'est un homme de cinquante ans, qui depuis longtemps vient à la maison comme ancien ami de mon papa[3]. Il vit d'un bien honnête; il a eu de l'éducation, a fait des voyages et ne manque pas d'esprit. Plusieurs fois déjà il a sondé le terrain; les réponses qu'on lui a faites ne l'ont pas découragé : depuis son retour de campagne du mois passé, il vient très souvent, il voudrait s'expliquer, mais il hésite. Ses assiduités me fatiguent beaucoup : j'espère qu'elles ne dureront pas encore longtemps. Son âge m'effraye un peu; bien plus, je sais qu'il est protestant; il croit peut-être que nous l'ignorons, et je le soupçonne assez indifférent sur l'article pour sacrifier cet obstacle à son penchant. Mais par cela même, tu sens qu'il ne me

[1] Mme l'Épine.

[2] Pahin de La Blancherie. Cf. les *Mémoires*, II, 151-152, 160-162, etc. C'est ici qu'il apparaît pour la première fois dans la correspondance.

[3] Je n'ai pu identifier ce personnage. Il ne semble pas que ce puisse être Moré, l'horloger genevois, qu'on rencontrera bien souvent dans la suite.

convient pas. Voilà où j'en suis logée. Je ris quelquefois quand je passe en revue les petits événements de cette nature qui me sont arrivés. La seule chose qui me flatte, c'est d'avoir conservé mon cœur dans une parfaite liberté. Je t'avoue pourtant que si je me félicite de mon indifférence, qui est la base de ma tranquillité, je gronde aussi ma délicatesse, qui m'empêche de rien trouver d'aimable. Je me suis fait un modèle de ce que je pourrais aimer; mais la société ne m'offre rien qui y ressemble; je croirais volontiers que cette image est une belle chimère, dont je ne trouverai jamais l'original. Si nous étions ensemble, nous ferions bien des commentaires et des réflexions sur tout ceci. Ce que je puis au moins bien t'assurer, c'est que je t'aime avec une sincérité, une ardeur qui s'épure et s'anime chaque jour; mon âme se livre sans réserve à un sentiment plein de charme. Je réfléchis agréablement sur tous les avantages de l'amitié et je sens avec transport que j'en suis susceptible autant qu'il est possible de l'être. Du reste, contente de ma situation, je ne désire pas de la changer, je profite avec soin de tous les biens qu'elle renferme. J'éprouve enfin que, quand on sait occuper son cœur innocemment et appliquer son esprit utilement, on ne trouve jamais le temps d'être malheureuse et de s'ennuyer.

Me voici parvenue, sans m'en apercevoir, au bout de mon papier. Je ne t'aurai point parlé aujourd'hui de Pope, de l'optimisme, de philosophes et de systèmes; mais je t'ai entretenue de moi et de mes sentiments; je crois mon temps tout aussi bien employé; j'ai récréé mon esprit et soulagé mon cœur en t'exprimant la tendresse dont il est pénétré pour toi. Puisses-tu en recevoir cette lettre comme une nouvelle marque, et recueillir avec la même émotion le baiser plein de feu que j'y dépose en soupirant!

Ce 25 novembre 1773.

P.-S. S'il te prenait envie de répondre aux babioles dont cette lettre est remplie, ne le fais qu'en général; tu devines pourquoi[1]. Adieu, chère amie.

[1] Parce que Mme Phlipon, ainsi que je l'ai déjà noté, désirait jeter les yeux sur les lettres de Sophie.

XLVIII

À SOPHIE[1]. — 5 décembre 1773, avec P.-S. du 7.

Hélas! ma chère amie, quelle consolation peux-tu attendre de moi? Personne n'est plus propre à partager tes sentiments douloureux, à ressentir toutes tes peines; mais personne n'est moins capable de diminuer leur impression. Dans tout autre instant ton espoir n'eût pas été frustré, j'aurais pu faire diversion à tes chagrins; mais, sans avoir éprouvé aucun événement fâcheux, je suis pénétrée de tristesse par une passion factice. Dans la circonstance actuelle, le rapport singulier de nos sensations pourra te faire regarder ce que j'en vais dire comme un rêve continué, mais rien n'est plus vrai et j'en suis aussi étonnée que tu pourras l'être. Je songeais cette nuit que j'étais malade et prête à mourir; il n'y a rien en cela de bien surprenant, et ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Mais ce qui ne m'est jamais arrivé, c'est de faire dans cet état de sommeil des réflexions suivies, dont les profondes impressions me sont restées, et d'éprouver tous les sentiments possibles qui peuvent agiter un agonisant avec une vivacité qui a ébranlé tous les ressorts de mon âme et changé totalement la situation de mon esprit. On ne peut voir la mort de plus près qu'en la souffrant. J'attribue tout cela à la force d'une bouillante imagination; mais telle qu'en soit la cause, les effets n'en sont pas moins réels; mon cœur en est violemment ému. Je me réveillai, sans pouvoir rattraper le sommeil qui fuit mes yeux à ce moment; je me levai avec l'image de la mort, dont le squelette me suit partout. J'ai été à la messe le cœur navré, je revins avec la même compagnie. Je trouvai ta lettre en rentrant, je soupirai d'aise, me flattant de trouver un adoucissement aux amertumes qui m'accablent, et je te vois dans les mêmes pensées. Je voudrais mieux répondre à tes réflexions que par la peinture d'une situation si triste et si singulière; mais je suis dans un trouble et bouleversement aussi nouveau pour moi qu'il est incompréhensible pour toute autre. Quand je suis éveillée, je vois, ainsi que toi, la mort sans effroi : ce n'est plus la même chose depuis qu'un songe m'a transportée au moment où on lui paie le tribut; je sens toutes ses horreurs et toutes les révoltes de la nature. Mais sûrement, tu crois que j'ai perdu la tête : je me tais, je vais laisser ma lettre aujourd'hui; j'attendrai pour la finir que mes sentiments soient moins vifs, et mon âme plus tranquille. Il me faut du silence, du repos et des réflexions, peut-être y trouverai-je de quoi adoucir tes peines après avoir calmé ma propre agitation. Adieu.

Ce dimanche matin 5 décembre.

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa; cachet. — Dauban, I, 154-157.

Du mardi 7 décembre 1773.

Ces noires vapeurs se sont enfin converties en douce rosée de mélancolie, mon âme tranquille se repaît de pensées solides sans tristesse, et s'attendrit sans amertume, le temps adoucit tout. Les idées affligeantes glissent, pour ainsi dire, sur notre cerveau, comme l'eau sur le plumage du cygne; leur impression s'affaiblit d'elle-même; et celui qui s'entretient sans cesse avec sa douleur semble la consumer plutôt que la nourrir.

La nature bienfaisante, ou, pour parler sans équivoque, le sage Créateur, seigneur de tout ce qui pouvait contribuer à notre conservation, nous donna pour le mal cette sorte d'endurcissement, aussi nécessaire à la fin qu'il se proposait que les plaisirs attachés à la satisfaction de nos besoins. Nous sommes constitués de manière que le bien d'exister nous fait oublier les maux de l'existence. C'est cet amour de la vie et l'horreur du trépas qui, lorsque le désespoir arme la main d'un malheureux, retiennent son bras tremblant; et si déjà la fureur a porté le coup, ses regards presque éteints cherchent avec regret une lumière qu'ils vont perdre. Le vieillard accablé d'infirmités s'écrie encore à sa dernière heure : «Ô mon Dieu, ne nous as-tu rendu si cher le plus doux de tes bienfaits que pour nous en ravir sitôt la jouissance!» Ne disons donc pas que la vie est le moindre des biens : elle est le plus grand de tous, puisqu'elle est aussi le prix de l'éternité. L'amour vif et naturel que nous lui portons, et dont nos cœurs désavoueraient en vain le sentiment, n'est pas ce qui nous rend la mort si cruelle, quand la nécessité nous y conduit, parce que l'espérance de l'immortalité est un antidote assez puissant pour la faire supporter au sage avec fermeté; mais ce sont les attaches multipliées aux faux biens qui la rendent insupportable à l'âme vaine, dont les erreurs se dissipent à ce moment. Sachons estimer suivant leur juste valeur les bienfaits de notre auteur : convenons que la vie est un bien précieux. Lorsque nous sommes touchés de quelque chagrin particulier, nous la considérons au travers d'un crêpe qui nous fait exagérer ses maux. Il en est sans doute beaucoup; mais ils sont nécessaires : sans eux nous ignorerions le plaisir; c'est au mal que nous devons la connaissance du bien; et Dieu ne pouvait faire un être sensible sans l'assujettir à des impressions contraires dont les unes fissent juger du prix des autres. Il est doux de vivre, le plus misérable des hommes sent cette vérité, quoiqu'il ne la confesse pas; il a beau appeler la mort, s'il la voyait, il ferait comme le bûcheron de la fable. Au reste, la vie, quoique aimable en elle-même, ne me paraît si fort intéressante que relativement à l'emploi qu'on en peut faire, et non par rapport à l'usage qu'en fait la plupart des hommes. Quand on pense à sa brièveté, et à ce qui la suit, on ne saurait trop s'étonner de la folie de ceux qui agissent comme s'ils ne devaient jamais la quitter, ou comme si elle les anéantissait entièrement. Leur frivolité est pitoyable.

Il y a un an actuellement que j'étais dans mon lit, faible et languissante; je ne tenais à la vie que par un fil. Le lien qui m'y attache aujourd'hui n'est guère plus fort, les fleurs de la santé l'embellissent, mais ne le rendent pas plus solide, la jeunesse n'est pas un rempart contre la mort; elle attaque tout indifféremment, enfants et vieillards, riches et pauvres. Elle fait évanouir la gloire, envoler les plaisirs; elle éteint de l'amour le brillant flambeau; l'univers est sa proie. Connaissons le prix de la vie pour en jouir avec actions de grâces; estimons-la assez pour ne l'employer qu'utilement : c'est le moyen de la passer agréablement, quoique dans l'attente d'une mort prochaine.

Le bien que tu me représentes comme capable de te plaire est, je l'avoue, le seul qui ait droit à mes désirs; mais quand je considère la difficulté de trouver quelqu'un qui puisse être un second moi-même, les chagrins que donne quelquefois une famille sur laquelle on fonde son bonheur, et les agréments que mêle l'imagination dans tout ce que l'on n'a pas, je ne désire plus rien; je rentre paisiblement en moi-même, je m'efforce de profiter du temps et de jouir des biens attachés à mon état, en bénissant la main qui m'y a placée, et qui m'en fera sortir quand et comment il lui plaira. Crois-moi, ma bonne amie, ou plutôt crois-en ta raison, ce n'est pas dans un morne affaissement, dans les accès d'une humeur caustique qui critique tout sans profit pour elle, qu'on doit passer ses jours : je sais que tu es bien éloignée de cette disposition; aussi je rappelle cette leçon pour moi-même, et pour te faire seulement observer qu'un sombre trop suivi y conduit quelquefois insensiblement. Il n'est rien de si utile et de si sage que de considérer la frivolité des autres pour l'éviter et la mépriser; mais il n'est rien de plus digne d'une belle âme que de la voir avec des yeux indulgents pour les personnes, en reconnaissant combien l'on y est porté soi-même par sa propre faiblesse. Tu vois que je profite de la liberté de nos conventions. Enhardis-toi à me communiquer toutes tes réflexions : peux-tu craindre qu'elles me soient importunes? Ce serait bien mal connaître ton amie.

Rends plus de justice à mon cœur. Que ne peux-tu connaître la vivacité de ma tendresse! Mon procédé et ma confiance à t'écrire souvent et sans la moindre contrainte ne te la montre-t-il pas? Mais que dis-je, tu la connais bien et ton amitié généreuse et tendre me paye du plus parfait retour. Puisse le temps en resserrer à jamais les nœuds dans tels endroits et telles circonstances que nous nous trouvions! Adieu, l'amie de mon cœur. N'oublie pas que tes lettres me sont chères proportionnément à la personne de qui elles sont.

ANNÉE 1774.

XLIX

À SOPHIE[1]. — 31 décembre 1773, avec P.-S. du 2 janvier 1774, et du 5.

Du 31 décembre 1773.

Encore un coup d'aile, et le temps nous aura conduits à la révolution d'une année nouvelle. Avant que celle-ci soit entièrement passée, je veux te donner des marques de ma constante amitié, sur laquelle les ans n'ont point de prise, et dont la durée est à l'abri de leurs attaques. L'amitié croît avec la vertu, l'ancienneté l'affermit en fortifiant la sagesse, et le sentiment gagne à l'acquis des lumières qui étendent l'esprit. Puissions-nous faire toujours cette épreuve! Puisse chaque instant ajouter à sa force! Ce sera être heureux de manière à espérer de l'être toujours. C'est le seul souhait que je forme, et le seul qui me paraisse digne de nous deux. La situation dans laquelle tu étais lorsque tu m'écrivis la dernière fois m'a fait souhaiter de recevoir de secondes nouvelles; j'ai quelque impatience d'en être privée et je n'ai pas assez de courage pour t'en faire un secret. Mais, au reste, je ne t'invite pas à m'écrire; fais-le seulement quand tu n'auras rien de mieux à faire; malgré mes inquiets désirs, je saurai me consoler en pensant que tu t'occupes plus utilement.

Je viens d'éprouver la vérité de cette maxime : Tout est bien; je l'ai répétée de grand cœur, et je suis sûr que tu te mettras de la partie. Des réflexions générales me l'ont fait combattre quelquefois; mais je suis forcée d'avouer qu'elle est au moins parfaitement applicable à tous les événements particuliers qui me regardent personnellement. Je te fis part, il y a près de trois mois[2], d'une affaire qui se brassait pour moi; elle paraissait convenable à bien des égards, et la vivacité avec laquelle le prétendant la suivait semblait devoir nous obliger à conclure en assez peu de temps; je t'appris comment elle s'était rompue. Nous n'en pénétrâmes pas la cause; nous conjecturâmes sur le caprice et l'intérêt dissimulé du personnage. Quelque temps de plus nous donne de nouvelles lumières. Il nous tomba dernièrement entre les mains des mémoires sur une affaire assez singulière qui se plaide

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 157-159. — [2] Voir lettres XLII-XLIV, sur Gardane.

actuellement au Palais [1]; je fus étonnée d'y trouver le nom du docteur en question qui y est compris, et plus encore d'y voir son portrait tracé d'une manière odieuse par un homme autrefois son bienfaiteur et son meilleur ami [2]. Quoiqu'il ne soit dans l'affaire que pour des propos et comme témoin, il est cependant tellement diffamé dans deux des mémoires que sa réputation en souffre beaucoup; il faut qu'il se lave, et jamais il ne le sera aux yeux de tout le monde, des vices d'ingratitude et de méchanceté. Quoique des mémoires soient souvent d'honnêtes libelles où l'on se permet des faussetés, il résulte pourtant sans partialité que c'est un homme intrigant, d'un mauvais caractère, puisqu'il oblige à déclamer si violemment contre lui celui à qui il doit son bien-être, son état, sa fortune, en un mot ce qu'il est. Or, en combinant les circonstances, nous avons reconnu que, lorsqu'il vint à la maison, il était dans le fort de cette affaire, qui bientôt allait être tout à fait publique. Il eut lieu de soupçonner que nous en étions instruits par quelques mots qui échappèrent dans la conversation par un pur hasard, et il voulut prévenir par sa démarche un remerciement, qu'en effet il aurait eu, si nous eussions été instruits, comme il le soupçonnait. Cette découverte m'a fait naître mille réflexions; je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : Tout est bien! Un nom échappé au hasard, sans dessein, sans connaissance fit rompre cette affaire qui paraissait si bien faisable! Quel chagrin pour moi de trouver dans un mari un homme qui aux qualités de l'esprit n'en joint aucune du cœur, qui sont les plus essentielles pour le bonheur de la société!

Du 2 janvier 1774.

J'aurai fini une année et commencé l'autre avec toi. Je n'ai pu achever ma lettre avant-hier. Le jour d'ensuite fut passé en famille. Je profite du moment que me donne le mauvais temps, en empêchant les visites, pour la finir aujourd'hui. Le froid commence à se faire sentir, la neige couvre les rues d'un tapis éblouissant; elle fait un contraste dans les villes avec les toits grisâtres des maisons, et dans les campagnes, avec le tronc noir d'un chêne vieillissant. Depuis près de deux mois le temps est pitoyable. Les regards du soleil sont devenus, pour me servir de l'expression d'un poète anglais, aussi rares que le sourire d'une dame modeste. Assurément pareille allégorie ou métaphore ne fut jamais venue dans l'esprit d'un Français : la comparaison eût tombé à faux.

Il m'a fallu laisser encore ma lettre ici. Voilà six jours que je suis après, par

[1] Il s'agit du retentissant procès de Goëzman contre Beaumarchais, qui se plaidait alors. Gardane était médecin de la sœur de Beaumarchais et était témoin de celui-ci contre Marin, Dairolles, etc. Voir les *Œuvres complètes* de Beaumarchais, éd. de 1832, t. III, p. 70, 89, 227, 229, etc.

[2] Bertrand-Dairolles. Cf. *ibid.*

instants dérobés, sans pouvoir l'achever; je ne te dis que bonjour et adieu pour la faire partir. Je suis toute à toi.

Ce 5 janvier au soir.

L

À SOPHIE[1]. — 30 janvier 1774[2].

Voilà des jours de déroute pour moi, que je suis fort aise d'avoir passés. Aller en ville, manger plus que l'on ne veut, rire, quelquefois sans envie, des folies d'un réjoui qui se constitue gratuitement le plaisant d'une compagnie, rentrer tard, se coucher matin, chercher ses réflexions, ne plus trouver que des images, ce n'est pas là mon genre de vie. Il me faut de la retraite, des idées, de l'occupation, mon esprit cherche l'application et mon cœur veut se sentir. Le monde ne parle qu'aux sens, il n'offre rien qui puisse exercer le sentiment et satisfaire l'esprit. Sans être misanthrope, je connais trop les hommes pour me plaire jamais à passer mes jours dans ce qu'on nomme sociétés; quand j'entre dans une d'entre elles, je crois voir un bal d'esprits masqués où, sous un caractère adopté par caprice, un être méprisable se fait admirer à la faveur du déguisement. Mon cœur trop sensible ne trouve rien là qui puisse le toucher; si dans sa situation quelque chose pouvait exciter ses désirs, ce serait la recherche d'un second lui-même, mais je ne vois partout que des âmes communes, incapables de me plaire. On ne me séduirait pas par les yeux, l'esprit même tel puissant qu'il soit ne me déterminerait pas seul, un cœur honnête, vertueux et touchant peut seul émouvoir le mien. Il n'y a que le tien qui m'offre ce spectacle, n'y en aurait-il point dans un autre genre? Mais que m'importe, puisque je t'ai pour amie! Combien d'heureux pourraient se féliciter comme moi d'un tel trésor? Le nombre en est bien petit; si je dois estimer ce bien en proportion de sa rareté, il est d'un prix inestimable. Ô ma chère amie, toute ma tendresse pour toi s'anime et se concentre, quand je vois tant d'objets si loin de la mériter; semblables à ces vents bienfaisants qui, chargés de parfums de l'Arabie, vont rafraîchir et encourager le passager qui navigue sur ses côtes, ton souvenir pénètre mon âme de douceur et de joie, il est le véhicule du plaisir. Ce n'est pas pour peindre mon amitié que je t'en parle, je ne cherche pas à te la faire mieux connaître : mais c'est l'expression

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban I, 160-163. — [2] La date est à la fin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

d'un cœur plein d'un sentiment qui déborde et qui cherche à se répandre. Si j'étais près de toi, mes regards, un serrement de main, et ce silence énergique de l'amitié en diraient plus que des mots. Ô sentiment! tu vivifies l'univers, tu fais le caractère distinctif de l'homme, c'est par toi qu'il jouit de son être. Le sentiment est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique: sans ces deux phénomènes, tout serait, dans l'un et l'autre ordre, dans une uniformité pire encore que le chaos. Tous deux décèlent l'Auteur intelligent qui imprima l'un à la matière et doua de l'autre l'être formé à son image. La faculté d'aimer est le plus noble privilège de l'homme; ce goût naturel du bon, du juste, de l'honnête, cet amour de l'ordre dévoilent son origine, prouvent son auteur. Non, tous nos sentiments ne sont pas resserrés dans la bassesse de l'intérêt et du moi personnel; il est des idées innées de justice, un amour naturel du beau, auquel le méchant même rend hommage en son cœur, en persécutant la vertu, qu'il craint parce que sa vue est pour lui un reproche. Dans un vieillard accablé d'infirmités, courbé sous le faix des ans, nous admirons, nous aimons des vertus dont les actes ne font rien à notre intérêt. Les qualités d'un ami dérobent notre estime, nous donnons notre affection sans égard pour les avantages qui en peuvent revenir. Et pour parler avec un poète,

> Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
> C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.

Oui, quand la raison ne me démontrerait pas les absurdités des matérialistes, mon cœur me ferait sentir leurs torts; malgré tous leurs raisonnements, il se sent plus noble qu'ils ne veulent l'avouer [1]. Tu as sans doute entendu parler de ces deux dragons qui se sont tués [2], cela n'est plus nouveau; tout le monde dit que ce sont des fous, j'en conviens dans un sens, mais je dis cependant que ce sont des hommes très conséquents; tout matérialiste qui raisonne et qui calcule les maux de la vie doit en faire autant; s'il était possible qu'il y en eût de bonne foi, dont l'esprit eût été perverti avant que le cœur fût gâté, certainement ils le feraient. Je ne crois pas pourtant que les deux dragons fussent de ce nombre, ils me paraissent avoir fait comme tous les autres qui, ayant commencé par rejeter la morale parce qu'elle les gênait, ont cherché ensuite à étayer leur cœur fatigué et chancelant de principes commodes et conformes à leurs vices; mais ne trouvant nulle part le bonheur, ils ont préféré le néant par un coup de désespoir, ou plutôt ont mieux aimé courir les risques d'un avenir incertain pour eux, que de garder

[1] Cf. *Mémoires*, II, 108-109. — [2] La *Correspondance de Grimm*, éd. Maurice Tourneux, t. X, p. 341, janvier 1774, relate le fait.

une vie devenue triste et à charge par son mauvais emploi; ils avaient abusé de tout, il ne leur restait plus qu'à mourir. Celui qui garde son âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu n'en doute jamais.

Il y a déjà longtemps que je voulais t'écrire et que j'ai posé les premières lignes de cette lettre, j'ai été interrompue pour faire le métier de Jean-Jacques, je n'ai fait que copier de la musique depuis plus de huit jours. J'ai été engagée, je ne sais comment, à pincer de la guitare dans une maison, on m'a prêté des recueils dont j'ai pris plusieurs airs; voilà ce qui m'a occupée. J'appelle cela le métier de Jean-Jacques, parce qu'il y a deux ans c'était celui dont il s'occupait ici; il a actuellement un revenu modique et honnête qui lui laisse le loisir de cultiver la botanique [1]. Il veut tâcher d'épargner à nos Européens les voyages des Indes en découvrant dans les plantes de nos pays les vertus qui nous font chercher celles qui croissent au delà des mers; l'entreprise est digne de lui. Il a découvert une plante dont la pesanteur intrinsèque équivaut à celle de l'or; nos chimistes n'ont qu'à faire des épreuves, voilà qui peut réveiller leurs espérances. Je ne sais pourquoi je t'entretiens de tout cela, mon esprit est un peu à la débandade, il y a quelque temps que cela dure; je saute des plus graves réflexions aux plus comiques imaginations. Après des raisonnements sur l'existence de Dieu, que j'écris tranquillement dans mon cabinet, il me vient idée de faire une chanson. Quelques couplets sont-ils écrits? Je reviens à la philosophie et peu après je retourne aux Muses qui, vraisemblablement peu contentes de mon irrégularité à leur faire ma cour, ne me favorisent pas beaucoup.

Dans le moment présent je te quitte pour composer un accompagnement à un air italien. Tu dois me trouver un peu folle, mais en vérité mon cœur est toujours le même, toujours aussi content, toujours t'aimant sans rivales ni rivaux, c'est-à-dire sans t'en donner en lui-même, car je ne doute pas qu'il n'y en ait qui envient ma place dans le tien; je n'ai pas peur et je juge par moi qu'après les auteurs de nos jours, les droits du sang, on ne nous déplacera pas réciproquement du poste où l'amitié nous a mis de sa main. Adieu chère amie, je suis toute à toi, je t'embrasse en te serrant contre ma poitrine. Écris-moi si tu le peux. Mes respects à tes chers parents.

Ce 30 janvier 1774, à Paris.

J'ai promis à Madame Sainte-Euphémie de te dire bien des choses de sa part, je m'en acquitte.

[1] Il est probable que Marie Phlipon tenait ces renseignements de Moré, l'ami de son père, compatriote de Rousseau, qu'il voyait assez souvent.

LI

À SOPHIE[1]. — 17 février 1774[2].

Il me semble te voir, ma chère Cannet, t'occupant d'une manière paisible des devoirs de ton état; la sérénité de ton âme brille dans tes regards, embellit ta situation; ton esprit se nourrit de sages réflexions, ton cœur sensible connaît le plaisir et sait se le ménager. Laisse-moi contempler un peu ce spectacle, il est aussi rare que satisfaisant, il fait naître la joie et donne cet attendrissement délicieux que la vertu peut seule produire. J'aime à admirer l'humanité dans les belles âmes, car on court risque de la mépriser quand on étudie trop le général des hommes. C'est une terre dégradée qui n'offre à l'imprudent et curieux voyageur que des plantes funestes et des productions dont les trompeuses apparences les font ressembler aux fruits qui croissent sur les bords du lac Asphaltite : quand il trouve un arbrisseau, c'est pour lui une rencontre aussi agréable que l'est un arbre stérile à l'Africain brûlé qui se repose à son ombre. Mais quelle joie pour ce voyageur, lorsqu'un bonheur inattendu le conduit dans ces terrains cultivés dont le sol fécond étale toutes les richesses de la nature! Saisi d'admiration, il s'arrête, résolu de demeurer; tout est pour lui enchantement, le soleil semble jeter avec complaisance ses rayons bienfaisants sur cette terre heureuse, l'air qu'il y respire est pur et sain, la comparaison qu'il fait de ce pays avec ceux qu'il a déjà traversés l'engage à faire de ce dernier son séjour. Tel le philosophe, rebuté de l'étude des hommes et désolé des tristes découvertes qu'il a faites, s'attache avec transport à l'âme bienfaisante où règne la vertu et que la sagesse éclaire; content de ce qu'il possède, il borne là ses recherches, se félicite et jouit.

Nous voici donc revenues, ma bonne amie, à un temps de tranquillité et de retraite; je suis plus aise du commencement du carême que ne l'est un Turc les jours de *Duralma*[3]. Peut-être aurai-je bientôt une lettre de toi; tu as de ton amie de tendres souvenirs et tu attends pour le lui prouver que ton loisir et les circonstances se prêtent à ta volonté; j'approuve ta conduite et ne te demande rien de plus, mais je me permets de plus fréquentes dépêches, persuadée que ton cœur ne s'oppose pas aux plaisirs du mien. Comment as-tu passé le carnaval? Bien modérément, je crois. J'ai été au bal une fois et j'en ai bien assez, l'usage de cette espèce de plaisir ne m'en donne pas le goût, je lui préférerai toujours une pro-

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 163-166.

[2] La date est à la fin

[3] *Sic* dans l'autographe. Sans doute pour *Ramadhan*. Je n'ai pu m'expliquer cette altération du mot.

menade champêtre, une lecture intéressante, une conversation amicale. Au reste j'y ai passé mon temps sans ennui, parce que, n'y ayant pas porté une once de prétention, j'ai été à l'abri de l'inquiétude et des soins qu'elle entraîne nécessairement et n'ai eu qu'à m'amuser par raison d'un divertissement que je n'avais ni souhaité, ni cherché, ni demandé. Comme j'en avais usé sans la plus faible attache, je l'ai quitté sans le moindre regret, et même avec joie pour prendre un repos dont j'avais besoin. Le lendemain ne m'a pas trouvée l'imagination étourdie de la dissipation de la veille, j'ai repris mon train de vie avec une nouvelle ardeur en me disant à moi-même que, si j'étais mère de famille, je ne serais pas du nombre de celles qui trouvent de l'agrément à quitter leurs jeunes enfants pour aller faire pendant toute une nuit la pantomime au son des violons. Quelle dépravation de goût! O ciel, combien faut-il avoir l'esprit abusé de vils préjugés et le cœur abruti, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour préférer la joie folle d'un vain divertissement au doux et charmant plaisir qu'on trouve dans l'accomplissement de ses devoirs auprès d'une famille naissante! Voilà de ces choses contre nature qui devraient révolter toute âme honnête, et qui ne frappent personne, parce que l'usage les met tous les jours en spectacle et que l'habitude adoucit leurs traits.

Détournons les yeux, ceci m'attriste.

Dis-moi donc, ma chère amie, ne feras-tu pas quelque jour un voyage à Paris? Ma question te paraît singulière, elle te la semblerait moins si tu pensais combien je dois souhaiter ce qui en fait l'objet. Le retour de la belle saison, temps favorable à ce voyage, en réveille en moi le désir. Hélas, que n'en peut-il réveiller l'espoir! Il te paraît plaisant que je parle de la belle saison au mois de février comme d'une chose prochaine, mais en vérité deux ou trois mois font dans ma tête une si petite somme qu'à peine les comptais-je, si ce n'est dans l'attente. Le temps court avec une vitesse qui semble s'accroître, bientôt il m'aura conduite à ma vingtième année; je regarde cette période comme une des plus longues et des plus importantes; quoique je n'aie à me plaindre de quoi que ce soit, je ne voudrais pas la recommencer pour tout au monde. C'est une bonne partie de chemin de faite, à Dieu ne plaise que je retourne sur mes pas. Laissez-moi continuer ma route, dirais-je à ceux qui voudraient me la faire recommencer, je ne veux pas perdre l'avance que je possède, c'est autant à diminuer sur l'ouvrage qui me reste; puissé-je l'achever avec attention et sagesse, c'est à quoi je borne mes souhaits. Il y a dans la vie certains temps qui amènent une révolution daus les idées; te souvient-il combien nous étions occupées à nous les communiquer, il y a deux ans, sur des sujets que nous n'avions pas encore traités? Il paraît que notre façon de penser prit alors une certaine consistance et qu'elle n'a pas éprouvé de changement, au moins sur ces objets. C'est le tour aux révolutions de l'imagination, leur influence n'est pas moins grande, les écarts de l'imagination sont la cause de

nos fautes, et ses travers la source de la folie. A propos de travers d'imagination, il me prend envie de rire de l'aventure d'un Indien qui s'était imaginé que s'il pissait, il inonderait tout le Bisagnar[1]. En conséquence, ce vertueux citoyen retenait son urine et s'incommodait beaucoup; il n'y eut pas moyen de le guérir de ce zèle patriotique si funeste à sa santé, jusqu'à ce qu'un homme plus habile que les autres vint à lui s'écrier d'un air effrayé que toute la province était en feu et qu'on n'attendait de secours que de lui seul : le bon Indien acquiesça promptement à une si grande raison. C'est à peu près comme un de nos princes de Condé qui, s'étant imaginé qu'il était mort, ne voulait pas manger, parce que, disait-il, les morts ne mangent point; un homme adroit le guérit en lui persuadant, non qu'il était vivant, mais que les morts devaient manger et que lui-même, son ami, étant de ce nombre, il allait lui en donner l'exemple. Il y a dans la morale bien des folies qui ressemblent à celles-là. Mais je ne sais trop si je suis tout à fait dans mon bon sens pour t'écrire de telles fadaises, cela sort de ma plume comme l'encre que j'y mets, sans réflexion. Adieu, ma chère bonne amie, je vais ce soir à un concert, et comme je passe devant l'hôtel de la grande poste, je me donnerai le plaisir d'y mettre moi-même cette lettre. Je ne te dis pas que je t'aime, ce langage est trop froid pour nous, ce que nous sentons peut bien s'exprimer, mais non pas se dire.

A Paris, ce jeudi des Cendres, 17 février 1774.

LII

À SOPHIE[2]. — S. d. [février 1774][3].

Quelle peinture délicieuse pour un cœur sensible comme le mien que celle dont ton amitié me présente le tableau! Finir nos jours ensemble! Ah! si l'on pouvait fixer ses souhaits sur un bien qu'on n'a pas encore le pouvoir de se procurer, avec quelle violence mes désirs se porteraient vers cet objet! La philosophie fait en vain

(1) Lisez Bisnagar (ou Bidjanagor), district de la présidence de Madras.

(2) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 87-91.

(3) Il y a, sur l'autographe, d'une main inconnue: «mai 72», et en conséquence M. Dauban a placé cette lettre en 1772. Mais c'est une erreur. L'allusion aux deux dragons matérialistes qui se sont tués indique assez qu'il faut placer cette lettre peu après celle du 30 janvier 1774 où Marie Phlipon rapporte le fait. D'autre part, elle raconte qu'elle vient d'aller passer une journée au couvent. Or, en 1772, c'est aux fêtes de la Pentecôte seulement qu'elle y était allée pour la première fois de cette année-là (lettre XXVIII).

ses efforts pour les modérer, ils m'entraînent souvent de ce côté, ils m'offrent cette situation en perspective; je fais ma course avec plus de joie en envisageant ce terme dont je crois que le temps m'approchera enfin. Cette douce vue me charme, je n'ose sérieusement espérer d'arriver jusque-là, mais je m'en laisse flatter; cette aimable espérance ou cette agréable illusion me plaît et m'encourage. Hélas, qu'est-ce que cette vie où nos plus grands plaisirs sont en espérance! J'ai quelque motif qui m'autorise à me nourrir de celle-là, je la fortifie autant qu'il m'est possible. pour me conserver une idée qui m'enchante. A te dire vrai, je ne crois pas me marier; non pas que je renonce à l'hyménée, je me sens capable d'en porter le joug. Le nom de mère flatte ma sensibilité; je me représente avec attendrissement les soins laborieux, innocents et utiles d'une femme tout occupée de ses devoirs, faisant le bonheur d'un digne époux, élevant avec zèle, amour et courage les fruits de l'union conjugale, rendant sa maison le dépôt des bonnes mœurs, réunissant sous son empire la vertu et le bonheur, l'innocence et les plaisirs. Mais je ne m'aveugle pas sur l'extrême difficulté de trouver un homme que je puisse aimer avec cette vivacité, cette force, cette constance dont mon cœur se sent capable; un homme qui, par l'élévation de son âme, la solidité de son jugement, la droiture de son cœur, la délicatesse de ses sentiments, puisse s'unir et s'assimiler avec moi, me seconder dans l'éducation d'une famille que je voudrais ne confier qu'à notre commune tendresse, un homme enfin pour qui je puisse vivre uniquement en l'acceptant pour époux. L'union des êtres est le but de la nature, le désir de cette union est dans tous les cœurs; la religion peut le vaincre, mais non pas le détruire; aussi me servira-t-elle, je ne dis pas à l'exterminer, mais à en triompher et à le commander. Les convenances personnelles telles qu'il me les faudrait sont bien rares, et elles se trouvent encore plus rarement réunies avec les convenances d'état; je cherche les premières, mes parents veulent les secondes. Je ne suis pas assez pauvre pour prendre un homme qui n'ait rien, ni assez riche pour lui faire sa fortune. Eût-il toutes les convenances possibles d'ailleurs, mon cœur en gémirait, mais il ne dépend pas de lui seul. D'un autre côté, la médiocrité de mon bien ne permet pas d'étendre loin mes prétentions, qui se trouvent renfermées dans une classe où vraisemblablement elles ne trouveront pas qui puisse les remplir.

Je ne dois donc pas espérer de me marier, parce qu'aucune considération ne pourra m'engager à former ce lien si je ne crois voir dans l'objet proposé les qualités que j'exige : aussi je n'y pense pas. Je me félicite d'être dans une religion qui honore et sanctifie le célibat où je suis obligée de rester, et je me plais à lui faire un sacrifice de mes plus innocents désirs. Elle m'en dédommage par la paix et le bonheur qu'elle me fait goûter. Mes jours s'écoulent paisiblement; quelquefois, il est vrai, il s'en trouve de sombres et de nébuleux, mais ceux de la plus

belle saison ne vont pas toujours sans orage. Je sais fort bien m'accommoder à la nécessité; un peu de patience, un peu d'étude accourcissent les journées. En considérant l'homme dans l'état de nature, Rousseau dit que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé: en ce cas, de tous les animaux de mon espèce je suis celui qui est arrivé au plus haut degré de dépravation, car la réflexion m'est devenue nécessaire au point de ne pouvoir m'en passer. Je m'occupe autant que je puis et je tâche de n'abandonner jamais mon imagination, mais je lui fournis continuellement de quoi nourrir son activité. Avec une égalité extérieure de conduite et une constante uniformité de principes, mes sensations intérieures varient souvent; je n'ai pas deux jours de suite la même nuance de gaîté ou de mélancolie; par une suite de cette disposition, mes plaisirs varient beaucoup, mais moins dans leur objet que dans la manière de les sentir. Voilà une phrase qui n'est pas trop claire et qui sent un peu le paradoxe; c'est la faute de mon esprit, qui est moins fertile en expressions que mon cœur en sentiments; je m'explique trop mal pour croire que tu me comprennes, mais tu me ressembles assez pour sentir ce que je veux dire.

Voilà, ma chère amie, une esquisse de ma situation présente; je suis assez heureuse pour vivre contente, mais mon bonheur n'est pas assez enivrant pour m'empêcher de souhaiter quelque chose. La vie m'est assez agréable pour en jouir avec actions de grâces, mais elle ne l'est pas assez pour fixer mes désirs. Je chéris mon existence parce qu'elle peut me faire mériter l'immortalité, et je vis heureuse parce que j'attends après ma mort une nouvelle manière d'être. Si je perdais cet espoir, je quitterais la vie. C'est ce qui me faisait t'écrire, il y a quelque temps, en t'entretenant de deux jeunes gens qui s'étaient tués, qu'ils avaient agi en matérialistes conséquents, et que tout homme qui ne reconnaît ni Dieu ni âme et qui calcule juste doit rejeter la vie, parce que la somme des maux surpasse celle des biens, si l'on n'ajoute à celle-ci l'espérance de l'immortalité.

Tu me connais trop bien, ma chère amie, pour douter combien je ressens de joie à la vue de ta nouvelle situation; mais si mes assurances ne sont pas nécessaires à ta persuasion, elles sont utiles à mon amitié, qui se plaît à les donner et à soulager par elle la surabondance d'affections qui la composent.

Il y a déjà longtemps que cette lettre devrait être écrite, s'il m'eût été libre de suivre mon inclination, mais rarement en toutes choses jouit-on de ce privilège. J'ai eu entre autres un jour de sortie à laquelle je m'attendais peu. Sainte-Agathe, ayant envie de me faire entrer, avait engagé une demoiselle, actuellement en pension dans cette maison, à faire des démarches pour obtenir une permission en ma faveur[1]; elle l'obtint à mon insu, j'en reçus la nouvelle avec l'invitation à choisir

[1] Cf. *Mémoires*, II, 84-85.

un jour pour en profiter. Je le fis et j'y allai; toutes ces bonnes mères me firent beaucoup d'accueil; il avait fallu envoyer ma guitare, Sainte-Euphémie joue aussi de cet instrument; je m'amusai assez. Je revis avec un attendrissement dont je taisais le sujet les lieux où commença notre union, où tant de fois nous passâmes de si doux moments, où se formèrent ces premiers liens dont la chaîne non interrompue nous unira jusqu'au tombeau, que dis-je? au delà et par delà le tombeau. Il ne me manquait qu'un peu plus de tranquillité et de solitude pour m'occuper délicieusement de ces pensées, mais c'est ce dont on ne me laissa pas jouir. Sainte-Agathe paraissait affectée des mêmes idées à mon égard, elle m'accabla de caresses. Son amitié s'est toujours augmentée, elle est parvenue au point de me fatiguer, parce que je n'y peux répondre également. Je souffre de l'extrême tendresse qu'elle me porte, parce que mon cœur se défend de lui rendre la pareille. Je rougis presque de me juger intérieurement en quelque sorte ingrate, mais une tendre reconnaissance est tout ce qu'elle peut obtenir de moi, quoiqu'elle se flatte d'un peu plus. Elle m'obligerait infiniment de m'aimer moins. J'éprouve fortement ce que j'ai toujours pensé et senti, que deux personnes ne peuvent se flatter d'être au même rang dans un seul cœur; l'amitié par excellence souffre encore moins ce partage que le trône ne souffre deux rois et la souveraineté deux maîtres. Quand le cœur a fait son choix et l'a fait avec connaissance, la subalterne se prévaudrait en vain de la force de son sentiment; quand même le privilégié ne l'atteindrait pas à cet égard, l'amitié ne justifierait pas moins dans ce cas la conduite de l'amour, qui fait préférer l'amant le plus aimable au plus amoureux. On m'a beaucoup parlé de toi, et ce ne fut pas le moindre plaisir qu'on pût me donner. Enfin, pour comble de galanterie (si l'on peut donner ce nom aux procédés de quelques femmes envers une autre du même sexe), on m'apprit qu'il y avait une seconde permission dont je profiterais à mon choix, mais que dans un mois il y avait de grandes fêtes pour célébrer la cinquantième de profession de la supérieure, et que je ne pouvais mieux l'employer que dans la huitaine de récréation qui sera donnée à toutes ces dames; on veut m'y faire coucher, mais je n'en ferai rien.

Voilà bien du verbiage dont tu n'avais que faire, mais on ne peut pas philosopher jusqu'au bout, le sérieux s'échappe toujours par quelque petit coin, et la frivolité pointille de tous les côtés. Adieu, ma chère amie. Ah! peux-tu me recommander de t'aimer? L'univers pourrait m'ordonner le contraire sans que je lui obéisse jamais, mais il ne saura toujours que me féliciter de mon bonheur et m'encourager à le mériter; et moi je t'aimerai sans cesse autant par impossibilité de faire autrement que pour te mériter.

LIII

À SOPHIE [1]. — 17 mars 1774, avec P.-S. du jeudi 24.

Du jeudi 17 mars 1774.

Il y a aujourd'hui vingt ans que j'ai fait mon entrée dans le monde; ce n'est pas de cela dont je voulais parler, mais la date me rappelle naturellement à cette époque. Après lui avoir rendu en passant l'hommage que je ne pouvais lui refuser, je viens à autre chose.

Tu es peut-être étonnée de n'avoir pas encore reçu de mes nouvelles, relativement à la petite commission dont tu m'avais chargée; tu dois bien penser qu'il n'a pas dépendu de moi que le résultat n'en fût plus prompt. Dès le jour que l'étoffe me fut remise, j'allai chez le teinturier dont je me suis servie pour moi, lui demander qu'il me fît plusieurs échantillons de diverses couleurs; comme on ne teint pas pour de si petits objets seuls, il fallut attendre qu'on travaillât des volumes plus considérables; les échantillons me furent promis aujourd'hui; on m'a manqué de parole et remise à demain après-midi. Si tu veux en savoir promptement davantage, tu peux sauter à la fin de la lettre, car pour le présent je ne puis te rien dire de plus sur cet objet. L'impatience et le désir de causer avec toi m'ont fait prendre la plume sans égard pour ce motif qui me la fera reprendre demain.

Eh bien! ma chère amie, comment t'accommodes-tu du carême? Ce temps paisible l'est-il pour toi? As-tu trouvé le moyen de t'échapper un peu de ce tourbillon où tu es placée d'une manière si peu conforme à ton goût? La tranquillité t'a-t-elle rendu cette joie douce qui s'évapore malgré nous dans les dissipations qui nous dérobent à nous-mêmes? C'est dans la solitude que l'esprit s'élabore, que l'âme se calme, les passions se taisent. La vérité paraît; les idées se succèdent avec ordre; pénétré du bien d'être et de penser, le cœur sent et jouit.

J'ai passé ces derniers temps plus tranquillement que je n'osais l'espérer. Il y avait eu un projet d'assemblée chez une dame de nos amies pour toutes les soirées de dimanches: j'étais comme engagée. La partie se trouva rompue, j'en fus intérieurement bien aise par un contraste assez drôle, car je n'étais pas fâchée absolument qu'elle se fît. Cependant ce conflit, cette contrariété de sentiments n'ont rien de surprenant, tu dois le connaître par ceux que t'inspire ta situation qui est

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 173-175.

semblable à la mienne: j'aime à en faire le parallèle. Examinons-le. Avec une grande estime pour les biens des sentiments, avoir un cœur extrêmement sensible, assez de lumières pour distinguer le vrai beau et le chercher en vain autour de soi, connaître le monde suffisamment pour le mépriser autant qu'il le mérite: voilà, ce me semble, des dispositions et des affections qui nous sont communes. Il en doit résulter un éloignement réel des divertissements et des sociétés ordinaires de ce monde. S'il se trouve balancé, c'est par le désir naturel et simple qui nous y fait chercher quelqu'un qui nous ressemble. Si la solitude pouvait nous l'offrir, il n'y a point de doute qu'elle fût préférée, mais ne pouvant le trouver en elle, on la quitte malgré soi, pour jeter quelques regards sur la foule dans laquelle tout est mêlé. Sans ce motif, le monde ne nous serait de rien; je sens que je le hais dans l'âme, il n'est pas digne de moi, je ne suis pas faite pour lui, ses faveurs n'ont rien qui m'éblouisse, qui me tente; je suis touchée du beau, du vrai, de l'honnête; voilà ce que je cherche, et ce qu'il n'a pas. Il faut avouer que si nos prétentions dans le monde sont très bornées en général et plus encore quant au nombre, elles sont exorbitantes par rapport à la rareté de ce qui en fait l'objet. Cette réflexion, qui doit modérer nos recherches en affaiblissant l'espoir, fait beaucoup d'impression sur moi; je ne puis penser que le bonheur dépende tellement de l'union si rare de deux belles âmes, que l'une d'elles ne puisse être heureuse si elle s'en trouve privée. Ne serait-ce pas faire injure au Créateur que de penser qu'il eût attaché exclusivement le bonheur à une chose presque introuvable? Malgré la force de ces raisonnements, je sens bien quelques sentiments qui n'y acquiescent pas tout à fait. Il me vient à ce sujet mille idées que je ne puis te communiquer: mais cela conduit naturellement à l'insuffisance de la philosophie et à la nécessité des principes de la religion. J'arrête ici pour donner carrière à des pensées, trop pressées pour que je puisse les exprimer d'une manière intelligible, je les étrangle en voulant les abréger, et sans profit pour toi, qui ne peux les voir dans l'embarras d'un style si embrouillé.

Du jeudi 24 mars [1].

Je crois, chère amie, que ce serait manquer à la justice qui t'est due que de penser que tu me soupçonnes de négligence à m'acquitter de ce dont tu m'avais chargée. J'ai eu jusqu'à ce moment des remises et des manques de parole qui me faisaient mourir d'impatience. Je t'envoie enfin les échantillons des seules couleurs entre lesquelles il me semble que ton choix peut balancer, puisque tu rejettes les foncées. Ce n'est pas que le mordoré n'eût bien réussi, mais, outre qu'il est tachant, il [se] trouve que rarement les ouvriers saisissent-ils bien juste la nuance

[1] Marie Phlipon a écrit 23 mars, mais le 23 mars 1774 tombe un mercredi.

claire qui me paraîtrait passable. La couleur rose, vive et brillante, eût été jolie; mais, délicate et fragile comme la fleur dont elle porte le nom, elle est encore d'une cherté très propre à en faire passer l'envie : elle eût coûté dix écus de teinture, la dépense serait folle, au lieu que toute autre couleur n'excéderait pas sept francs. On m'avait proposé le gris, je le trouve insipide et fade; une étoffe de cette couleur qui n'a pas l'éclat du neuf, telle qu'est une reteinte, a l'air d'une doublure; j'avais demandé un échantillon en capucine, mais elle ne serait pas bien venue. C'est donc le vert et le bleu; ce dernier te siérait assez, ton teint et tes yeux s'en accommoderaient bien; mais comme ta robe était à peu près dans cette couleur, l'ennui de l'uniformité pourra l'empêcher d'être admise. En tout cas, tu aimes assez le vert, cette couleur printanière ne me déplairait pas non plus; elle est modeste sans être triste, agréable sans éclat, ce qui me paraît assez convenable pour un habillement négligé. Consulte ton goût et laisse-le prononcer, c'est l'arbitre-né de pareilles affaires; il m'en paraît le seul juge naturel, quoique ce ne soit pas celui des esclaves de la mode, qui rarement vont à son tribunal. Tu dois savoir que les étoffes reteintes ne doivent pas (autant qu'il est possible) être exposées à la pluie, non que la couleur en souffrît, mais parce que l'eau, si elle n'est bien et promptement essuyée, délaye la gomme qui donne le lustre; en s'étendant à la ronde, chaque goutte forme un cercle différemment nuancé que le reste de l'étoffe. Cette nuance est très faible, il est vrai, à peine se verrait-elle si la gomme, arrêtée à la circonférence, ne faisait une trace plus sensible. Cet inconvénient ne subsiste pas toujours; il m'a semblé disparaître ou du moins s'affaiblir considérablement quand une fois le contact uniforme d'un air humide a enlevé la partie la plus grossière de la gomme. Voilà les observations que j'ai cru devoir te communiquer. Au reste, je pense que tu ne feras pas mal, si ces couleurs te plaisent, de faire teindre ton étoffe; soit que tu l'emploies en petite robe ou en caraco, elle te fera plus d'honneur qu'en la gardant passée comme elle paraît l'être. Bien entendu qu'elle soit assez bonne pour en valoir la peine; c'est ce que je présume, puisque tu en as formé le projet. De telle façon que tu te détermines, tu peux compter que ce sera toujours avec zèle que je me rendrai le service de t'obliger quand l'occasion secondera mes dispositions.

Mes respects à notre chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur. L'expression est bien commune, mais au moins est-elle vraie dans toute sa force.

LIV

À SOPHIE[1]. — S. d. [avril 1774][2].

Par où commencerai-je? Et que puis-je te dire?... Mon cœur est attendri, l'amitié me demande de nouveaux droits. Toute mon âme est émue; dans cette commotion universelle, mon esprit est plus affecté de sensations qu'occupé d'idées nettes. Par quelle singularité de ressemblance fais-tu toujours mon histoire en me traçant la tienne? Ou plutôt pourquoi méritais-je le reproche que me fait cette ouverture de ton cœur, de t'avoir celé ce qui s'était passé de semblable dans le mien? Je suis en défaut, jouis de ton triomphe; mon attendrissement et mes larmes, ma joie et mon regret composent le tribut que je veux t'offrir. Oui, j'ai éprouvé une révolution pareille à celle qui vient de t'agiter, ou du moins à peu près. J'ai fait à Noël ce que tu viens de faire à Pâques, et j'ai pu te le cacher. Voilà mon crime. Tu tiens en ton pouvoir la peine et le pardon. Sans vouloir excuser mon silence, je t'en dirai les causes. La plus réelle est notre éloignement, et ma répugnance à confier au papier de telles impressions; tu as su vaincre la tienne, et me donner par là une bonne leçon. Joins à cela une sorte d'appréhension d'exciter en toi, par la vive peinture de mes doutes, ceux que j'avais peine à étouffer en moi-même. Je craignais de t'exposer aux disgrâces d'un état dont je ressentais toutes les amertumes. Placées au même niveau, dans les mêmes dispositions, avec des penchants semblables, que ne pouvait pas produire l'exposition naïve de mes idées? L'épreuve fût-elle passée, que t'aurais-je appris alors qui servît à ta confiance dans des principes dont je ne croyais pas que tu commençasses à te départir? C'est ainsi que je raisonnais et que, trompée par une fausse lueur,

(1) Archives d'Agy. — Dauban, I, 92-97.

(2) Une main inconnue a écrit sur l'autographe : « 1772, mai », et M. Dauban a suivi cette indication. Mais les doutes naissants, sinon sur Dieu, du moins sur la Révélation, qui apparaissent ici, ne permettent guère de placer cette lettre dans la série des lettres dévotes et mystiques de 1772. « J'ai fait à Noël ce que tu viens de faire à Pâques », c'est-à-dire j'ai communié, mais après avoir fortement douté. On ne s'expliquerait pas ces doutes dès décembre 1771.

En 1774, Pâques était le 3 avril. De là, la place que j'assigne approximativement à cette lettre. D'ailleurs, le format du papier correspond exactement à celui de la lettre qui suit, tandis qu'il ne cadre nullement avec celui des nos XXVII et XXVIII entre lesquels cette lettre devrait prendre place si l'on s'en rapportait à l'indication de l'annotateur anonyme. Cette question du format et de la nuance du papier guide utilement dans certains cas.

Divers passages de cette lettre sont à rapprocher d'un morceau écrit par Marie Phlipon vers cette époque, et qui se trouve aux *Papiers Roland* (ms. 6244, fos 14-15).

j'appelais délicatesse ce qui n'est qu'une erreur dont ton exemple me guérit aujourd'hui. Je devais mieux présumer de toi, chercher dans tes conseils un soutien à ma faiblesse, sans craindre de t'en faire participante; nos efforts, devenus communs, eussent été utiles à toutes deux. Je ne l'ai point fait; mes motifs semblent avoir quelque chose d'injurieux pour toi, je l'avoue, et c'est par ma sincérité que je veux mériter ton indulgence. Au reste, ces motifs ne m'auraient pas retenue, si j'eusse été dans le cas de te communiquer mes sentiments sans le secours d'une plume qui me paraissait un fort gênant interprète pour l'expression des idées de cette nature.

Connais au moins à quel point de comparaison je place la confiance amicale, puisque, si je parais lui avoir soustrait quelque chose en cette occasion, c'est que rien n'a été communiqué que d'une manière fort générale, même à celui qui est dépositaire de ma conscience; le principal s'est uniquement passé entre celui qui voit tout et moi seule. Voilà peut-être qui pourra te surprendre; mais il faut ajouter que ma révolution n'a été ni si étendue ni d'une si longue durée que la tienne. Je n'ai pas été au delà du doute, et mon doute n'a pas été plus loin que la Révélation. L'existence d'un Dieu m'a toujours si intimement pénétrée par des raisons philosophiques, que l'autorité d'un monde entier n'aurait pu m'ébranler. Je n'ignore pas cependant ce qu'on peut dire contre elle. L'esprit humain est capable de jeter des nuages sur les vérités les plus lumineuses, je le sais, et j'ai vu ce qu'on peut écrire de plus fort contre celle d'un premier Être; mais l'athéisme ne me paraît pas moins le comble de l'absurdité qu'il me paraît encore la source de maux. Avec un peu de connaissance et du raisonnement, il n'est pas possible de rester athée de bonne foi : on voit si clairement dans l'ordre des êtres l'évidence d'une intelligence dont la volonté nécessite les choses et dont la puissance les fait agir, qu'il est impossible d'en nier l'existence à moins que d'y avoir intérêt ou d'être ignorant. Si le développement de mes idées à ce sujet te fait plaisir, je te le donnerai la première fois; en attendant je dirai toujours avec le chancelier Bacon qu'il est très certain et prouvé par l'expérience qu'une teinture légère de philosophie peut conduire à l'athéisme, mais qu'une étude plus profonde et plus réfléchie ramène à la religion. Mais pour revenir à ce que j'ai éprouvé, cette première vérité soutint donc mon cœur, par conséquent celle de l'immortalité de l'âme ne m'abandonna pas non plus : car elles ont entre elles une liaison nécessaire, et s'il est un Dieu juste, la vie présente ne peut absorber notre être. Ma situation n'était donc pas si accablante que la tienne; mais je ne sais si elle n'était pas en quelque sorte plus dangereuse. La tristesse qui résultait nécessairement de tes nouveaux principes ne devait pas t'y laisser longtemps sans trouble, elle te portait d'une manière naturelle et insensible à chercher un état plus convenable à ton goût pour la vertu; au lieu que les motifs de consolation qui me restaient pouvaient me faire

persévérer plus de temps dans mes idées, si j'eusse comme toi franchi le dernier pas en allant jusqu'à la persuasion. Mais je ne sus quitter le doute, cet état violent ne pouvait s'allier avec mon caractère, la crise était trop vive pour mon tempérament. Les raisons qui combattaient la Révélation avaient à mes yeux une valeur que jusque-là je n'avais point aperçue. Charmée de cette évidence géométrique qui subjugue la volonté et entraîne notre assentiment, je voulais la trouver dans ce qui m'était proposé à croire comme la règle de mes mœurs et le fondement de mes espérances : plus l'objet était intéressant, plus je me croyais autorisée dans mes prétentions et mes recherches. Combattue, déchirée par des oppositions continuelles qui se faisaient au dedans de moi, je disais, dans la vivacité de mes désirs, à cet Être que l'univers m'annonce et que ma raison me prouve : Ô mon Dieu ! je te reconnais, je t'adore, je sens la nécessité de t'aimer; tu as gravé dans mon cœur une loi que je veux suivre; est-ce la seule que tu m'aies donnée? en est-il une autre ? fais-moi la connaître !

Noël approchait. Le moment de m'éclaircir me parut favorable; je me préparai de mon mieux (et je crois ne l'avoir jamais mieux été), je reçus la communion et j'en rapportai les consolations que tu me peins et qui me retracent d'une manière touchante les mêmes faveurs qui nous ont été dispensées. Ah, ma chère amie! peut-il y avoir de nouveaux liens pour resserrer l'union de nos cœurs ? Nées avec les mêmes inclinations, attachées par le plus saint des nœuds, par la divine amitié, nous éprouvons encore les mêmes révolutions et nous recevons les mêmes bienfaits, avec une compensation qui décèle l'amour d'un père répandant avec égalité les preuves de sa tendresse entre deux enfants chéries. C'est, je crois, le plus grand bien qui puisse arriver qu'une épreuve de cette espèce; mais j'ai trop appris à me défier de ma conviction intérieure pour croire que celle qui m'anime actuellement et me tranquillise puisse n'être jamais attaquée, même ébranlée. Aussi je mettrai tous mes soins à ne pas m'éviter une issue moins heureuse à mes troubles, persuadée que tant que je conserverai cette droiture d'âme, cette simplicité qui cherche le vrai sans aucune vue particulière, ma faiblesse sera soutenue et préservée de ce qui pourrait m'être nuisible. Nous sommes environnées de tant de dangers, les occasions sont si fréquentes, nous sommes si faibles, un pâle flambeau nous éblouit si promptement, que nous ne pouvons espérer les mêmes secours qui nous ont sauvées du péril qu'autant que nous ne le chercherons pas volontairement. L'esprit humain est par ses bornes bien prompt à s'égarer, et un secret orgueil l'enhardit encore dans ses démarches et multiplie ses écarts. Avouons-le, l'amour de la vérité était, il est vrai, notre premier mobile. Frappées de certaines objections, de quelques obstacles, l'ensemble nous a paru trompeur, nous avons craint d'être dans l'erreur (du moins je me suis bornée dans cette crainte, et tu as été jusqu'à le croire); nous avons voulu nous soustraire au joug; mais

certain amour-propre qu'on voudrait étouffer dit intérieurement qu'il est beau de rejeter ce qu'il appelle les préjugés de l'enfance. Il félicite de cette force d'esprit par laquelle on s'élève au-dessus des barrières qui captivaient nos idées. On voudrait le faire taire, on lui impose silence, on rougirait de se décider par ses instigations, mais il n'est pas moins vrai qu'il sert beaucoup à affermir nos pas dans le chemin de la révolte. Il faut un grand fonds de sincérité et de bonne foi pour empêcher les suites de cet orgueil secret qui nous tyrannise malgré nous, qui sait prendre toutes sortes de formes et s'accommode à nos goûts. Enfin une main bienfaisante nous a ramenées dans le sentier de la paix, que n'a-t-elle pas droit d'attendre de notre reconnaissance et de notre fidélité ? Après de telles expériences, où seraient nos excuses si nous venions à faillir? Il est, ce me semble, chez les hommes, un principe aussi universel que la lumière naturelle, c'est le désir du bonheur : pourquoi ne serait-il pas consulté? L'expérience que nous avons faite par notre soumission à la religion de ce qu'elle peut pour notre bonheur est un motif déterminant pour notre choix, quand encore, indépendamment de cette épreuve, la raison l'autorise. Et c'est ce que je trouve dans le cas présent. Assurément, s'il est des raisons pour douter, il en est encore davantage pour croire; la religion est uniquement fondée sur des faits; si donc ils ont des témoignages d'égale valeur à ceux sur la foi desquels nous admettons la vérité de l'histoire, pourquoi n'obtiendraient-ils pas la même confiance ? Les Grecs, les Romains ont existé : personne n'en doute; sur quelle foi ? Sur les témoignages de l'histoire et des monuments. Les actions d'Auguste, de César, des consuls leurs prédécesseurs, et des héros plus anciens encore, passent pour certaines. Il est également sûr qu'il y eut des Juifs gouvernés par leurs lois particulières qu'il l'est que ces mêmes Juifs ont été détruits par Titus. Le bon sens veut qu'à des faits de même nature, appuyés des mêmes preuves, on donne une créance égale. Quand on considère attentivement la chaîne des événements à laquelle tient la religion, on lui trouve des caractères d'ancienneté et de vérité auxquels on ne peut se soustraire; si elle y joint ceux de sainteté, sur quels motifs refuserons-nous de nous y soumettre? La raison me conduit à la foi par la suite des faits et le témoignage de la société; s'il était possible que la religion fût une erreur, Dieu me la pardonnerait, car elle est soutenue de ce qui peut gagner l'esprit, et elle ne saurait produire que la vertu. Si sa doctrine m'humilie, sa morale me console, elle est faite pour l'humanité : pure et sublime, elle est cependant proportionnée à nos besoins et ne peut faire que des heureux. Par cette qualité seule, je lui dois mon suffrage. Dieu puissant et juste ! tu n'as point empreint l'erreur du caractère auguste de ta sagesse, et tu ne peux avoir attaché mon bonheur à une illusion trompeuse ! Tout ce qui m'est resté de ces diverses impressions dans le temps de mon agitation est un grand fonds d'indulgence pour les incrédules. Je sais que chez la plupart l'orgueil de l'esprit

ou la corruption du cœur est la source de l'incrédulité; mais je crois qu'il peut y en avoir de bonne foi. Préoccupés de l'autorité de quelques grands génies qui n'ont pu supporter le joug, appuyés de leurs objections éblouissantes, prévenus de leurs lumières, secondés par la disposition naturelle à se révolter contre les lois qui captivent l'esprit, il en est ainsi beaucoup qui sont incrédules sur la foi d'autrui. Ceux de cette espèce me paraissent mériter de la compassion et de l'indulgence, et je suis persuadée qu'ils ne sauraient l'être toujours s'ils conservent leur bonne foi.

LV

À SOPHIE[1]. — 9 mai 1774[2].

Chère amie, ta lettre m'a trouvée formant le projet de t'écrire, en méditant sur l'inconstance de l'esprit humain. Mes réflexions à ce sujet étaient d'après nature, c'est l'expérience qui me les suggérait. Depuis que je m'entretins avec toi, par cette lettre où ton amitié t'a fait trouver tant de plaisir, je ressentis les atteintes d'une inquiétude secrète, qui faisait évanouir mon bonheur et m'abreuvait d'amertume. La mélancolie s'empara de mon âme; non cette douce et charmante mélancolie dont je fais souvent l'éloge et qui sera toujours les délices de mon cœur, mais cette mélancolie accablante et triste qui ne donne que des idées sombres et des sensations chagrinantes. Toute pensée réfléchie ne servait qu'à la fortifier et la nourrir. L'injustice des hommes, leurs erreurs, leur méchanceté, les vices de l'état civil, les contrariétés apparentes de la nature, les maux innombrables qui assiègent l'humanité, que sais-je? tout ce [que] peut imaginer une philosophie de douleur, m'était présent et me faisait de vives impressions. Fatiguée de toutes ces considérations, ma faculté de penser s'assoupit sous leur poids, je ne savais plus que sentir et végéter languissamment. Je conservais avec l'extérieur ordinaire les occupations auxquelles j'avais l'habitude d'employer mon temps, excepté la lecture et toute étude d'application, dont j'étais devenue incapable. La musique seule me soulageait; ses doux sons éveillaient mes sens par un plaisir nouveau; la puissance de l'harmonie s'introduisit enfin dans mon âme, ses charmes la rétablirent dans l'équilibre et me rendirent à moi-même. Comme ces personnes qui, sortant d'un sommeil interrompu par des songes tristes ou effrayants, sentent le réveil et voient la lumière avec joie, telle je quittai mes rêveries et mon assoupissement, pour rentrer dans la sphère heureuse des sages réflexions et des doux sentiments.

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 176-178. — [2] La date est à la fin.

Je crois jouir d'un nouvel être, mon existence semble m'être accrue dans cette espèce d'accès et de révolution; quant à la cause, je ne l'aperçois pas bien distinctement, ou plutôt j'imagine plusieurs causes combinées.

Je pense premièrement que les dispositions du corps influent considérablement sur celles de l'âme. La relation est si intime entre ces deux substances dont nous sommes le résultat, que les altérations excitées par des causes extérieures dans les humeurs de l'un en apportent sensiblement dans la manière d'être de l'autre. Il est vrai que souvent ces effets du corps sur l'âme ne sont que des réactions des sens sur les idées par lesquelles ils ont d'abord été émus; mais dans les circonstances dont je parle, l'agitation du sang que la bile faisait fermenter, son impétuosité vers le cerveau, un dérangement intérieur, quoique peu manifesté en apparence, contribuaient en partie à ma situation. L'imagination y avait aussi bonne part; elle m'avait jeté précédemment dans une sorte de dissipation dont cette crise d'abattement était une suite nécessaire; car tel est l'inconvénient des extrêmes, qu'ils conduisent presque toujours aux opposés. Je ne puis encore me flatter comme toi de tenir les rênes de cette fougueuse imagination : c'est pour moi un coursier indompté qui rejette le frein et s'irrite des obstacles. C'est l'unique opposition que je trouve à mon parfait bonheur. Dois-je m'en plaindre? Puis-je prétendre à une paix inaltérable? Non : il faut qu'il reste toujours quelque chose à combattre, à vaincre, pour exercer notre activité et nous faire mériter. De même qu'il faut à l'homme un travail décidé extérieur pour employer ses facultés agissantes, il faut aussi un objet déterminé d'application et d'efforts à cette puissance active qui constitue essentiellement son être. Nous sommes formés de manière que le bonheur ne serait plus rien pour nous, si nous n'étions obligés de le chercher : il est dans la peine même que l'on se donne pour l'acquérir. Je dirais volontiers que

Du plaisir l'image séduisante

est un être chimérique, formé par chaque homme à sa façon, et placé au but de la carrière qu'il se propose de parcourir; il le réalise dans les agréments du chemin et les délices de l'espoir; arrivé au terme, il trouve cette charmante image éloignée : de quoi pourrait-il se plaindre? C'est à la chercher de nouveau qu'il trouvera l'espèce de jouissance dont il est capable dans sa manière d'être actuelle. Ce serait m'engager un peu trop que de vouloir m'étendre ici sur la nature du plaisir et comment nous pouvons le goûter; la matière demanderait le dialogue, ou du moins souffrirait un peu de préparation. Je laisse donc les réflexions, pour me féliciter tout bonnement de celui que je trouve dans ton amitié. Les idées cèdent ici le pas au sentiment, qui, sans égard pour leur liaison, brûle de s'exprimer et interrompt leur suite pour donner un libre cours à ses effusions. Mais le sentiment peut-il avoir de l'expression? Il ne peut s'interpréter que par lui-même, c'est à ton

cœur que je laisse à le développer et à connaître tout ce que le mien éprouve des charmes de notre union.

Je pense bien que vous avez eu aussi les prières de quarante heures; elles durent longtemps ici. Le roi a été administré samedi matin; le bulletin d'aujourd'hui donne de tristes idées[1]. La nouvelle de sa maladie m'a fait impression; je t'en expliquerais les raisons si une lettre le permettait. Quoique l'obscurité de ma naissance, de mon nom, de mon état semble me dispenser de m'intéresser au gouvernant, je sens, malgré eux, que le bien général me touche. Ma patrie m'est quelque chose, mon attachement pour elle forme un lien sensible dans mon cœur. Comment me serait-elle indifférente? Aucune chose ne l'est pour moi. Je me sens l'âme un peu cosmopolite; l'humanité, le sentiment m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Cafre me touche. Alexandre souhaitait d'autres mondes pour les conquérir; j'en souhaiterais d'autres pour les aimer, si je ne connaissais un Être infini qui peut absorber tous mes sentiments. Est-ce un avantage que cette extrême sensibilité? N'est-ce pas donner plus de prise à la douleur que d'être accessible par tant d'endroits? Je me faisais, il y a quelques jours, la même question sur la délicatesse; nous reprendrons ceci une autre fois.

Adieu, chère amie. Tu ne peux m'obliger davantage qu'en me chargeant de quelque commission. Je m'acquitterai de mon mieux de celle dont tu me parles.

Je reçois à ce moment des chansons de Sainte-Euphémie, je vais me mettre en frais pour y répondre. Si je peux cueillir quelques fleurs sur le Parnasse, j'en ferai un bouquet à son intention. Présente mes respects à tes chers parents, aime-moi toujours, et sois assurée de mon cœur.

A Paris, ce lundi 9 mai 1774.

LVI

À SOPHIE[2]. — 30 mai 1774[3].

Ma chère bonne amie, je ne suis pas contente de moi. Je veux t'écrire, et je recule, comme s'il s'agissait d'aller à confesse. Il me semble que mon cœur a tout plein de choses à te communiquer, et je ne sais que dire la plume en main. Débarrassée de mille petits ouvrages de deuil[4] que je faisais pour moi, je reprends mon train ordinaire de travail, où il entre assez peu d'occupations à l'aiguille; mais je le fais d'une manière inégale et confuse, qui me déplaît et

(1) Louis XV mourut le lendemain, 10 mai.

(2) Archives d'Agy; adresse, visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 179-182.

(3) La date est à la fin.

(4) Je n'ai pu trouver de quel deuil il s'agissait.

m'humilie. Je fais des vers, puis je lis saint Augustin, je m'attriste et cultive la musique; je veux étudier et ne peux que rêver. Tantôt la philosophie prend le dessus, et alors me voilà dans un calme parfait, mes idées sont raisonnables et suivies, mon caractère est doux, mon humeur gaie et tranquille; mais bientôt une mouche, une réflexion de travers, un rien ramène mon inquiétude, mes bourrasques intérieures, un je ne sais quoi désagréable; je retombe dans le trouble; j'en sors et y reviens de nouveau, ainsi alternativement. Je ne conçois rien d'aussi déplaisant et de plus humiliant que cet état qui nous fait sentir si intimement notre faiblesse et le peu d'empire que nous avons sur nous-mêmes. Si j'étais encore incrédule[1], il n'en faudrait pas davantage pour me convaincre de l'insuffisance d'une vertu stoïque et de l'amabilité d'une religion qui promet une grâce secourable, nécessaire à l'homme pour rentrer dans ses premiers droits. Mais ce n'est pas une révolution dans l'esprit, c'est nne révolte du cœur; ce n'est plus une opposition raisonnée que l'on lève par ses réflexions, c'est un tumulte imprévu qui ne produit que confusion. On a beau être convaincu dans ces moments, on n'agit pas en conséquence : le moi intérieur est double. Il y a contradiction, et l'on n'est point heureux. Je sens que je me console et me tranquillise en m'approchant de toi : ô douce amitié! tu feras toujours ma joie. Puissé-je ne connaître jamais d'autres sentiments!

Tu sais, ma très chère, que je devais aller au couvent, j'y fus en effet il y a quinze jours[2]. La fête était charmante, conçue avec intelligence et bien exécutée. Je m'y amusai fort, on m'y fit coucher, il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ces bonnes religieuses me font la grâce de m'aimer beaucoup; elles se sont mis dans la tête de me marier avec le frère d'une demoiselle qui a été pensionnaire chez elles. Le monsieur vint à la maison, sous le prétexte de rapporter de leur part des recueils de musique que j'avais laissés : il fit faire depuis ses propositions. C'est un homme de vingt-huit ans, possesseur d'une charge d'à peu près quarante mille livres, achetée depuis peu de temps; il est encore chez père et mère; et, comme il veut prendre sa maison et connaître le rapport de sa charge, la conclusion de l'affaire ne pourrait être que dans un an. Ce délai est justement ce qui m'en plaît davantage. J'ai peu vu le personnage; mais je sais quelqu'un qui le connaît beaucoup et qui a fait son tableau à mon papa. C'est un garçon doux, tranquille et rangé, d'un excellent caractère, tout propre à rendre une femme heureuse; il y a même à parier qu'une femme sera sa maîtresse. Tu entends ce que cela veut dire et combien cela me déplaît : je ne peux souffrir un homme borné. Mais au reste la chose ne m'inquiète pas; mes parents ne sont point empressés, le terme est long, et, sans être refusé, il n'a pas cependant la permission de

[1] Allusion aux premiers doutes qu'elle avoue dans la lettre LIV. — [2] Cf. la lettre LII.

venir habituellement à la maison, mais seulement de fort loin en loin. On doit lui rendre les réponses en conséquence. Voilà où en sont les choses; cela ne m'agite point du tout, je le regarde dans un avenir très lointain, et je dirais presque que j'espère qu'il ne réussira pas.

Ne me réponds point sur ce verbiage. Te souvient-il que l'an passé, après l'affaire du médecin, je te fis part des démarches prématurées d'un jeune homme[1] qui demandait que je lui fusse promise pour trois ou quatre ans? Il partait alors pour l'Italie. Le voyage ne fut pas si long qu'on l'avait prémédité, il est déjà de retour, mais aussi peu avancé qu'alors, c'est-à-dire sans état fixe et peu de fortune. N'ayant pas assez de bien pour lui en donner, ses prétentions restent nulles. Il paraît n'avoir pas perdu toute espérance : il vient quelquefois, et je ne puis m'empêcher de regretter le défaut de convenance d'état. Je découvre toujours de nouveaux rapports dans nos façons de penser; il semble que son âme soit l'expression de la mienne : c'est précisément ce qu'il me faut. Je trouve en lui beaucoup de sentiment, autant d'éducation; de l'esprit, du savoir, de la douceur, de la religion, et même de la naissance, à laquelle je n'ai pas droit de prétendre. Je ne me doutais pas de l'aimer, mais, depuis que j'ai entendu parler d'établissement, je sens une certaine peine de m'unir à un autre, je suis fâchée de voir un obstacle presque invincible à l'union de quelqu'un qui me convient beaucoup et qui m'aime. Je trouverais plus doux de rester neutre et libre que de me frustrer du peu d'espoir que je peux avoir de son côté, quoique sans trop de fondement. Malheureusement, je suis plus sensible que coquette; l'hommage de plusieurs me flatte peu, l'amour d'un seul me suffirait : mon cœur ne veut point d'adorateurs, mais un époux. Je t'avoue que tout cela me contrarie singulièrement. Mon orgueil est blessé de ma faiblesse, et cependant je ne me condamne pas trop, car je ne puis pas me reprocher une surprise des sens : c'est uniquement un rapport de sentiment qui me flatte, et je me sens d'ailleurs assez libre pour en aimer un autre en qui je trouverais autant de convenances personnelles. Ma philosophie est bien faible contre tout ceci, mais dans les instants de crise la religion est mon assuré refuge. Je trouve de la douceur à déposer dans le sein de Dieu, que je regarde comme mon plus tendre père, des faiblesses inconnues à l'univers[2]. Je pense avec consolation que mon sort est entre ses mains, qu'à travers tous ces événements il me conduit, sans que je m'en aperçoive, au but qu'il m'a déterminé. Je ne puis te dire avec quelle joie je réfléchis qu'il fait servir ces différentes choses à l'ordre de ses desseins. Mon désir dominant est de faire sa volonté, c'est la seule chose que je lui

[1] La Blancherie. Voir la lettre du 25 novembre 1773.

[2] Réminiscence de l'*Essai sur les femmes*, de Thomas, que Marie Phlipon avait lu en 1772 : «Souvent [elles] déposent dans son sein [de l'Être suprême] des faiblesses qui leur sont chères et que le monde entier ignore...». Cf. les lettres des 2 mai et 20 août 1776.

demande au milieu de toutes ces sensations douces. La pensée de l'accomplir fait toute ma félicité.

Je t'en conjure de nouveau, ne me réponds point sur tout ceci, ou attends que tu aies reçu mon autre lettre quand tu m'écriras. Quoique mon [union] avec ma mère soit tendre et intime, je serais au désespoir qu'elle sût toutes ces choses. Je sens, malgré mon amour pour elle, qu'il est des confidences qui ne se peuvent faire qu'à une amie comme toi. Il me suffit de savoir que tu es instruite de ma situation, que tu y prends part, que tu m'aimes toujours; je n'en veux point davantage pour le moment présent. Dans des temps plus favorables, je te permettrai de me le dire.

Je n'oublie pas ta commission, mais je ne l'ai point encore accomplie. Adieu, ma très chère amie, l'intime de mon cœur, ma joie et mes délices. Tout sert à augmenter ma tendresse pour toi. C'est ce que je te puis assurer et ce que je te répète avec transport, je suis toujours toute à toi dans la sincérité de mon âme. Adieu, ma chère bien aimée, je t'embrasse tendrement.

Ce 30 mai 1774.

LVII

À SOPHIE[1]. — 2 juin 1774[2].

Si mon impuissance à soulager tes douleurs mieux que par des vœux fait gémir ma tendresse, au moins ma promptitude à te témoigner mes regrets prouvera leur sincérité.

M'attendrir sur tes maux, les sentir plus vivement que je ne ferais les miens propres, souhaiter de soutenir une partie de leur poids pour te décharger d'autant, me plaindre de ne pouvoir davantage, et trouver en cela une peine nouvelle et sensible, voilà ce que je puis; mais quels faibles secours! Qu'il est triste pour l'amitié de manquer de moyens à se manifester dans les instants où elle est plus vive et plus utile!

Tu connais mon cœur, ma chère et bonne amie, tu sais comment il aime, quelle est sa sensibilité et son ardeur pour toi, tu peux juger de ce qu'il éprouve à ton égard. Puise dans cette connaissance de mes sentiments tous les adoucissements qu'elle est capable de produire!

Je ne suis point assez ingénieuse pour te donner des consolations dont je manque moi-même; je ne sais que pleurer avec toi, éprouver les mêmes coups qui te

(1) Archives d'Agy; adresse, visa de la poste. — Dauban, I, 182-183. — (2) La date est à la fin.

frappent, et voir mon amitié s'enflammer à la vue de ta situation. Si j'osais cependant réveiller en toi l'espoir, je dirais que la jeunesse de ta sœur, la vigueur de son tempérament, l'erreur même assez ordinaire des médecins sur la nature de certaines maladies ménagent de ces retours heureux qui la rendraient à sa famille et à tes désirs.

Mais on est assez porté à se conduire suivant cette douce lueur qui flatte le penchant et trop souvent une espérance prématurée dispose de cruelles angoisses; que ce soient donc les seuls sentiments de cette chère malade qui ramènent la tranquillité dans ton âme. Il est bien difficile, je le sais, de goûter les raisonnements, lorsque l'on est vivement affecté : les sensations fortes nous occupent presque entièrement et leur violente impression semble déterminer la volonté malgré elle; cependant les principes réfléchis dont tu t'appuyas toujours doivent en cette circonstance te donner une consolation réelle par les dispositions où tu vois ta chère sœur. Ces considérations, je l'avoue, ne diminueraient pas ta perte; mais elles peuvent donner à ta tendresse un ressort généreux, qui la rende moins touchée de son propre intérêt que de celui de son objet.

Dans ces instants paisibles où, laissée à ses réflexions, l'âme, dégagée des agitations extérieures, contemple la vérité sans préjugés, n'as-tu jamais pensé et dit qu'il était plus facile de payer à la nature son irrévocable tribut dans l'âge où l'on conserve encore sa première docilité, et dans une situation où les attaches naturelles, n'étant pas inviolablement déterminées, semblent avoir plus de douceur que de solidité, qu'en conséquence on devait mettre au nombre des heureux ceux qui, soutenus de leur vertu, quittaient la vie de bonne heure? Si ta philosophie peut faire à présent l'application du raisonnement que tu faisais alors, ton chagrin en sera moins amer.

Quel constraste ta lettre a mis dans mes idées!......

Un sombre officieux vient les rendre au sérieux le plus vrai et à la raison la plus ferme que j'eusse pu souhaiter. Mais en même temps quelles tristes atteintes il donne à mon cœur! Hélas, ma chère amie, je veux te consoler et la vivacité avec laquelle je sens ta peine m'en rend incapable. Mes faibles efforts ne peuvent que démontrer mon insuffisance et ma sensibilité; la seule religion dont tu fais ton appui peut adoucir efficacement tes ennuis. Il n'est pas pour toi de situation plus heureuse dans ces épreuves qu'appuyée sur son sein, recevant de là les soins et l'hommage d'une inviolable et tendre amitié.

J'arrête..... Ce n'est point par de longs discours que la douleur se soulage et que le sentiment s'exprime; tous deux inspirent le silence, tous deux font verser des larmes, et tous deux resserrent en ce moment les nœuds de notre union.

Ce 2 juin 1774.

LVIII

À SOPHIE[1]. — 10 juin 1774[2].

Du 10 juin 1774.

J'ignore, ma chère bonne amie, quelle modification éprouve ta situation actuelle, mais j'ose croire que mes lettres et les témoignages sensibles de mon amitié ne peuvent que l'adoucir et la charmer. La confiance serait téméraire de ma part à tout autre égard, mais dans l'étroite union qui rapproche nos cœurs elle est juste et fondée. Le sentiment ne connaît point ces ingénieux scrupules d'une politesse réfléchie qui font craindre l'importunité et savent l'éviter avec délicatesse : une noble assurance caractérise ses démarches : sûr de plaire, il agit et se manifeste avec autant d'empressement que de plaisir. C'est sans doute un des plus doux fruits de l'amitié que cette aimable liberté nécessaire à l'intimité et à l'agrément de tout commerce habituel; ce n'est aussi que d'elle seule qu'on peut la recevoir : les liaisons ordinaires, tels charmes qu'on leur suppose, n'ont jamais de quoi satisfaire une âme délicate, parce qu'elles manquent toujours de ce principal attrait.

Ces considérations me flattent; il semble que je passe en revue les titres de mon bonheur lorsque je réfléchis sur notre amitié mutuelle. En effet, de tous les sentiments dont l'homme est capable pour ses semblables, c'est le seul qui ne le dégrade point, le seul qui soit digne de la noblesse de son être, le seul qui ne soit pas susceptible des illusions de l'imagination, le seul enfin qui puisse contribuer d'une manière effective et solide à sa félicité. C'est un spécifique qui lui est donné contre les maux dont il se trouve environné de toutes parts. Il est consolant de fortifier sa raison, d'exercer son esprit, de soulager son âme, en réfléchissant avec un second sur la nature des vrais biens, sur la fragilité de ceux que le préjugé chérit et préconise. Une épreuve affligeante vient-elle mortifier la nature? le sentiment et la réflexion, la philosophie et la tendresse se réunissent pour adoucir son amertume et rappeler les principes propres à remettre les passions dans l'équilibre.

Penser juste et bien agir sont les deux règles auxquelles se réduit la morale, comme connaître et aimer sont les sources d'où naissent les plaisirs. De là je conclus que le moins imparfait bonheur est pour celui qui pense le mieux, qui sait le plus et qui aime de même. Ces moyens dépendent de nous, il ne s'agit que

(1) Archives d'Agy; timbre et visa de la poste, cachet. — Dauban, I, 183-184. — (2) La date est à la fin.

de vouloir les employer. Mais tandis que le besoin nous fait souhaiter le bonheur, souvent la paresse nous empêche de travailler à le former : il faut pourtant que ce soit à nos soins qu'il doive son existence. On se plaint ordinairement de la rapidité du temps, qui nous dérobe à nous-mêmes. Mais qu'est-ce que le temps pris d'une manière abstraite? C'est la durée des êtres, sa mesure est la succession de nos idées. On peut donc dire que si la continuité de notre existence nous soumet à son empire, cependant la longueur de ses intervalles demeure en notre pouvoir, et que celui qui pense plus vit davantage.

Un homme d'esprit qui meurt à quarante ans peut avoir vécu autant, peut-être plus qu'un sot qui compte déjà quatre-vingts années de vie. En effet, l'homme est composé de deux substances dont l'une, matérielle et organisée, source du sentiment, susceptible d'accroissement et de progrès, existe et végète jusqu'au moment où la mort, dernier point de maturité, accomplit et finit la végétation. L'autre spirituelle et pensante, principe de la connaissance, est supérieure au temps et doit lui survivre. Les progrès successifs dont la continuité forme la durée de l'existence de la première ne dépendent pas de nous; mais la manière d'être de la seconde est toute différente : nous ne sentons son existence que par l'usage que nous en faisons; plus on l'exerce, plus on la sent, plus elle existe, pour ainsi dire, et plus l'on vit.

Je ne sais si les réflexions auxquelles je me livre, et que j'aime à faire avec toi, te parviendront dans un moment favorable où tu puisses t'y prêter volontiers; mais en tout cas, il est toujours temps de présenter et de réitérer les assurances d'une véritable amitié; elles sont toujours reçues comme elles sont offertes, quand on est unies aussi étroitement que nous le sommes. Adieu, ma chère et tendre amie, je t'embrasse de toute mon âme; sois toujours persuadée que je suis toute à toi pour la vie.

Le plaisir d'être bien dans le souvenir des personnes auxquelles on n'est pas intimement liée est souvent factice et frivole, et les témoignages de ce souvenir sont quelquefois à charge dans certaines circonstances. Selon ces considérations, je te prierai de dire à ta chère sœur combien je suis sensible à sa situation et quelle part je prends à ses maux [1]. Fais ce qu'il te plaira, je fais trop partie de toi-même pour avoir un meilleur interprète de mes sentiments. N'oublie jamais ceux qui te regardent, les autres n'en peuvent être qu'une extension.

Adieu, de nouveau, ma très chère.

A Paris, ce vendredi après-midi, 10 juin 1774.

[1] On voit que l'intimité n'était pas grande alors entre Marie Phlipon et Henriette Cannet. Elles s'étaient peu liées au couvent. (*Mémoires*, II, 52.)

LIX

À SOPHIE[1]. — 7 juillet 1774[2].

Il me semble qu'il est une saison de disette dans le commerce épistolaire, et que le règne de cette saison est pour nous dans le temps actuel. On a beau dire que le sentiment n'est jamais stérile; non, il ne l'est jamais en effet, quand il peut agir; mais il l'est souvent en paroles parce qu'il n'a point d'expression. Il n'est pas de deux amis bien unis comme de deux amants qui ont toujours à renouveler, l'un ses hommages et ses protestations, l'autre ses soins et ses attentions, pour prévenir ou effacer les soupçons, la jalousie, les défiances; une fois connus et attachés, les amis ignorent les petites craintes, compagnes inséparables d'une passion qui a pour objet une possession toujours incertaine; la confiance parfaite est le fruit le plus doux et le caractère sensible de la véritable amitié; aussi la communication serait-elle continuelle si l'on jouissait toujours des moyens de la faire. Mais on perd les trois quarts de cette satisfaction quand on est réduit à se la procurer par la plume; combien de choses dans le commerce habituel du sentiment qui ne peuvent que se dire? Cette réflexion me faisait décider l'autre jour que de tous nos sens celui de l'ouïe était le plus précieux. J'avais été conduite à méditer sur ce sujet, par la remarque assez commune de la différence singulière qu'on distingue entre deux sortes de personnes, dont les uns sont privés de la vue, et les autres de l'ouïe. Toujours triste, défiant et soupçonneux, le sourd trouve partout des sujets d'alarmes; tout l'offusque, le plus léger mouvement l'inquiète, il est à charge à lui-même et nul dans la société, s'il n'y est incommode; tandis que l'aveugle, content et joyeux, semble oublier le prix de ce qu'il a perdu, ou ne s'en souvenir que pour s'en former de riantes images qui nourrissent sa gaieté. Le contraste m'a frappée et je cherchais à en pénétrer la cause. Ce n'est pas que dans l'usage ordinaire de nos sens il ne soit très difficile de déterminer lequel nous procure plus d'utilité et d'agrément. Tous contribuent au bien-être de l'animal, chacun suivant sa destination organique; le toucher paraît le plus universel quant à l'individu, il est aussi le principe de nos connaissances physiques comme instrument de l'expérience; la vue semble le plus étendu, par rapport à la multitude

[1] Archives d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet *noir*. — Dauban, I, 185-191. — Toutes les lettres qui vont suivre, jusqu'à celle du 19 septembre, portent un cachet de cire noire, tandis que les autres, avant et après, sont cachetées à la cire rouge. Marie Phlipon est certainement en deuil. De qui?

[2] La date est à la fin.

d'objets qui appartiennent à son domaine, elle assure les opérations du toucher et fait encore une source féconde de plaisir : le goût est essentiel à la conservation du corps pour juger de ce qui lui est convenable et nous obliger à le lui donner; l'odorat seconde ses fonctions et tient de plus à l'imagination, dont il augmente l'activité en donnant plus de ressort aux nerfs du cerveau; mais enfin l'ouïe ne l'emporte-t-il pas en quelque sorte, puisqu'il est le correspondant nécessaire du véhicule de nos pensées, je veux dire de la parole, et devient par cette qualité moyen de communication et principe des liaisons sociales ? J'étendis mes considérations et je m'aperçois que leur exposé s'emparerait de toute ma lettre; je vais les jeter de côté, après les avoir prises sans y penser; il ne serait pas surprenant qu'elles t'ennuyassent, quoiqu'elles m'aient amusée. Mille choses nous plaisent parce qu'elles sont à nous, qui déplaisent à d'autres parce qu'elles leur sont étrangères; nul sot qui ne s'amuse de ses pensées lorsqu'il en a; ce sont les petits du hibou de la fable. Que de rêveries dont les plus raisonnables s'occupent, qui les feraient rougir si elles voyaient le jour et qu'on pût développer leur imagination comme on déroule une pièce d'étoffe? Mon Dieu, que de desseins bizarres, que de projets monstrueux, que d'êtres fantastiques, que de félicités romanesques, que de folies de toute espèce, qui viendraient alors frapper les yeux! Ce serait (dit-on quelquefois) une chose agréable que les hommes eussent une fenêtre à la poitrine d'où l'on pût voir ce qui se passe dans leurs cœurs; je crois que ce serait bien plus comique, s'ils en avaient une au cerveau qui laissât apercevoir tout ce qui s'y forme. Ni l'un ni l'autre ne me paraîtrait à désirer, j'estime mieux une tranquille ignorance qui nous les fait supposer meilleurs qu'ils ne sont, qu'une triste connaissance qui nous apprenne le peu qu'ils valent; on le sait toujours assez tôt, il me semble qu'ils ne font jamais languir après cette expérience. Ceci me rappelle une conversation que j'avais il y a quelque temps, à peu près sur ce sujet, avec une personne qui disait : «Il faut avouer que lorsqu'on étudie les hommes, la première tentation qu'on éprouve est celle de devenir misanthrope, tant on les trouve méchants; cependant ce jugement qu'on en porte manque de réflexion, ou du moins n'en a pas assez, car, après tout, ils sont plus fous que méchants; la plupart pensent bien, ils ne sont qu'inconséquents.» J'en convins aussi parce que cela me parut tel; mais je ne suis plus du même avis, et quand je reverrai cette personne, je revendiquerai le consentement que j'ai donné à son raisonnement. Je ne veux pourtant pas justifier le misanthrope; «*haïr le* genre humain n'est point du tout mon fait», et je ne me sens pas disposée à ce défaut; par conséquent mon intention n'est pas non plus de les croire et de les dire si fort méchants. En quoi donc mon sentiment diffère-t-il de la proposition que j'approuvais alors? Le voici : «Je puis me flatter de connaître les hommes, disait ce quelqu'un avec qui je causais; quoique jeune, je me suis trouvé dans des pays différents et des situa-

tions variées qui m'ont donné lieu de les étudier : j'ai trouvé que la plus grande partie pensaient bien et qu'ils n'agissaient mal que par contradiction avec leurs principes. » Je réponds que sans avoir été dans des circonstances aussi favorables pour étudier le génie de différents peuples, j'ai tâché de tirer parti du peu que je voyais, par des observations, réfléchies ensuite dans le silence de la retraite : qu'à la vérité le peu de vivacité de mes lumières m'empêche peut-être de voir les choses telles qu'elles sont, mais que je me crois autorisée au moins à douter jusqu'à plus ample instruction, et qu'enfin mes réflexions me font croire pour le présent que les hommes ne sont pas aussi inconséquents qu'on les fait, que la plupart n'agit que d'après des principes; qu'ils raisonnent bien, mais jugent faux : que s'ils agissent mal, c'est ordinairement qu'ils pensent de même; que la source de tous leurs vices est dans leur essence ou dans leur ignorance; que qui parviendrait à les éclairer les rendrait sages, et qu'enfin les préjugés et l'opinion sont leurs plus grands ennemis et les plus grands obstacles qui s'opposent à la vertu et au bonheur. Je sais que l'on dit, et même en chaire (car je me souviens de l'avoir entendu d'un assez bon prédicateur), que c'est moins l'esprit qui nous égare que le cœur qui nous séduit; mais je n'en crois rien, et voici mes raisons :

Lorsqu'un homme désire un objet, se propose de l'acquérir, cherche et met en exécution les moyens d'y parvenir, qu'est-ce, s'il vous plaît, qui le met en action ? Un intérêt de plaisir qu'il y découvre, fondé sur l'idée qu'il s'est faite de l'objet comme étant un bien par rapport à lui et devant lui procurer quelque avantage. Or, si l'objet n'est point légitime, si son acquisition est nuisible au bien général, voilà le mal pour la société et le mal punissable; si seulement l'objet ne rapporte point l'avantage qu'il s'était proposé, voilà le mal pour le particulier. Dans l'un et l'autre cas, le principe de sa faute est l'erreur, le faux jugement qu'il a porté de la réelle valeur de l'objet; erreur d'autant plus grande qu'il y a plus de disproportion entre la qualité réelle et l'imaginaire de l'objet, et le résultat de sa possession avec celui qu'il s'était promis. Eh bien! diront nos gens, voilà le cas, le cœur l'a flatté et séduit, en lui peignant de fausses couleurs cet objet de ses désirs. Le cœur, le cœur qui flatte, qui séduit, qui peint. . . Il me semble que j'entends parler de ces qualités occultes dont on se servait et dont on se sert encore quelquefois en philosophie, et souvent en morale, pour expliquer ce que l'on ne comprend pas. Mais dites-moi un peu : qu'entendez-vous par le cœur ? Ne voulez-vous pas désigner par là le siège et la source du sentiment ? Oui. Ah, fort bien! raisonnons actuellement. Il me semble qu'on n'aime point ce qu'on ne connaît pas, que l'on n'a pas de sentiments pour une chose dont on n'a point d'idée, que tels sentiments que l'on ait pour un sujet quelconque, ils sont toujours relatifs aux idées qu'on s'en est formé; par conséquent, si l'on manque dans l'application des sentiments, c'est parce qu'on a erré en jugeant. Donc l'erreur est la source de nos

maux, la cause de nos écarts; donc si les hommes agissent mal, c'est parce qu'ils voient de travers, jugent faux et raisonnent bien. Donc s'ils étaient plus éclairés, ils seraient meilleurs, en étant aussi conséquents.

La contradiction apparente qu'on voit en eux n'est point entre leurs pensées et leurs actions, mais entre leurs paroles et leurs pensées; accoutumés à un certain jargon de vertu, ils se répètent sans y songer, comme d'autres chantent le *Credo* sans y croire. Un jeune homme, frappé des charmes d'une demoiselle, enchanté par ses grâces et ses agréments, se fait une idée ravissante de sa possession; il la veut pour femme malgré les représentations de ceux qui lui font remarquer que c'est une jeune dissipée, frivole et coquette, dont il regrettera l'union sitôt qu'il en aura goûté les premiers plaisirs. Tout est inutile, il sait bien cependant que vertu vaut mieux que beauté, ou du moins il dit le croire et le penser, mais c'est une créance sur parole; il l'a ouï dire, il le répète, il n'en est pas plus persuadé; son esprit n'a jamais saisi les conséquences d'un hymen mal assorti, quoiqu'il en ait souvent parlé.

Un autre sacrifie les convenances les plus intéressantes à l'appât d'une dot considérable; c'est pourtant un homme prétendu sensé, qui a toujours parlé avec discernement sur les moyens d'être heureux en donnant des conseils à ses amis. Tous deux concluent et tous deux paraissent agir contre leurs lumières; mais je dis que tous deux agissent seulement contre leurs discours et fort conséquemment aux principes qu'ils se sont faits. On leur a souvent répété dans leur jeunesse les plus grandes maximes et les plus beaux adages, aussi ont-ils conservé soigneusement ce langage imposant; mais les actions de tous ceux qui les entouraient, les conversations ordinaires, le monde enfin et tous ses préjugés, leur répétant sans cesse une leçon contraire, il s'est formé dans leur esprit une association intime entre les idées de richesse et de bonheur, de beauté et de plaisir. Leur conduite en cette circonstance n'est toujours que la manifestation de leurs idées, et leurs fautes le résultat de leurs erreurs. D'où je conclus la nécessité et l'influence d'une bonne éducation qui peut seule diriger les penchants en formant les pensées, et conduire le goût et le choix en dissipant l'ignorance, prévenant l'erreur, ou la rectifiant. S'il faut m'appuyer d'une autorité orthodoxe, j'aurai pour moi le Père Malebranche[1] selon lequel (autant que je puis m'en souvenir) l'erreur est aussi la source de nos vices, l'ignorance l'héritage de notre premier père, ainsi que la perte de notre empire sur les sens, empire par lequel, dit-il, Adam commandait aux sensations, leur prescrivait des bornes, et disait à la douleur, comme Dieu à la mer : «Tu viendras jusque-là et n'iras pas plus loin». Je ne sais si ce sont là

[1] Déjà, lors de sa maladie de 1772, la jeune fille lisait Malebranche dans son lit. (*Mém.*, II, 133-134.)

ses termes, je crois que je lui prête les miens, mais c'est au moins le sens de ses expressions.

Ah! me voilà un peu revenue, et ma plume ne court plus si vite; j'admire comme je me suis étourdiment engagée dans une épître sans fin, au moment même où je coupais court à des réflexions d'une autre nature, pour ne pas t'assommer de deux feuilles. Il n'y a pas moyen de s'en défendre, tu ne pouvais t'échapper, il faudra boire la faute jusqu'au marc. Il n'est rien tel que de plaindre la disette, cela fait venir l'abondance.

Tu pourrais, ma très chère amie, m'accuser d'un peu de négligence, à te témoigner la part que je prends au rétablissement de ta chère sœur; tu dois penser qu'elle n'est pas moins réelle et sincère, je suis dans ma démarche l'impulsion naturelle de l'amitié. Elle nous porte à manifester promptement et avec toute la chaleur du sentiment l'intérêt qui nous fait partager les sensations désagréables et les événements fâcheux, parce que le besoin de ce soulagement est plus vif pour une âme sensible dans ces circonstances que dans celles de la joie, du poids de laquelle on n'est jamais accablé. Je réfléchis en ce moment à l'indifférence d'un cœur occupé pour tout événement, quoique considérable, qui lui est un peu étranger; dans tout autre instant la mort d'un roi, les désirs de la patrie, ses craintes, ses espérances, l'avènement au trône d'un nouveau prince nous eussent fourni matière à réflexion pour plusieurs lettres, et nous n'en avons pas encore dit un seul mot. Il est vrai que ce sujet, comme bien d'autres, se traite mieux en conférences vocales que par écrit. Tu sais sans doute que nos princes sont inoculés et se portent bien, je souhaite que cela les préserve : mais je sais une petite fille de huit ans qui fut inoculée il y a quatre années et l'eût abondamment, qui actuellement est malade de la petite vérole dans toutes les règles, venue naturellement. Tout le monde parle ici des avantages et des inconvénients de l'inoculation, beaucoup de gens instruits disent que c'est un bien général, une infinité de toutes espèces se récrient contre; je ne sais qu'en dire, surtout quand je pense qu'on ne reconnut la circulation du sang que cinquante ans après qu'Harvey l'eut découverte, quoique la saignée la démontrât, et que le Parlement rendit arrêt pour défendre l'antimoine avec lequel on est si familier aujourd'hui. De tout temps la vérité fut aussi lente à s'affermir que l'erreur fut prompte à se propager. Cette réflexion est désolante, il faut glisser dessus, elle égratigne la tête.

Il est inutile pour ta persuasion de renouveler ici les assurances d'une tendresse dont tu connais l'étendue, mais il est satisfaisant pour mon cœur d'en rappeler l'image et d'en former les expressions; t'aimer fait ma joie, mon bonheur; et le titre le plus flatteur pour ta Phlipon est celui d'amie de Sophie.

Présente mes respects à tes chers parents, embrasse ta sœur pour moi. Je me suis un peu égarée aujourd'hui dans des réflexions un peu étrangères à ce dont

j'aurais pu te parler, mais rien d'extraordinaire ne s'est passé dans ton domaine, tes droits y sont toujours respectés, c'est ce que j'y vois de moins sujet à la mutabilité. Adieu, chère amie, je suis toute à toi.

Ce jeudi après-midi 7 juillet 1774, à Paris.

P.-S. Je te donne avis[1] que ma lettre, quoique longue, n'est pas intéressante; ainsi modère ton empressement pour la lire et n'en prends qu'à ton aise.

LX

À SOPHIE[2]. — S. d. [juillet 1774][3].

Ma très chère amie, j'ai reçu ta lettre le lendemain du jour où je t'envoyai la mienne et vraisemblablement la veille de celui où elle te sera parvenue; je suis charmée que tu ne m'aies pas trouvée tout à fait en défaut, mon cœur se le serait vivement reproché, c'eût été une peine de surcroît, il souffre déjà assez de ne pouvoir s'épancher librement avec toi. Je ne te dirai point quel plaisir me fut causé par cette dernière réception; ton amitié s'est peinte et exprimée d'une manière si touchante et si naïve, que mon âme en est attendrie et charmée à l'excès. Hélas! Tu me rappelles des idées dont je m'occupe souvent; ton voyage de Paris[4] a fait en moi des traces que le regret et le désir renouvellent toujours. Les causes qui nous empêchèrent alors de jouir de notre bonheur ne furent pas les mêmes; mais aujourd'hui un besoin aussi vif nous rend nécessaire et souhaitable notre tendre réunion. Je ne me reproche pas d'avoir négligé les instants heureux que j'ai passés près de toi, mon cœur savait estimer ce bien, il le goûtait avec délices: mais je gémis de cet obstacle qui empêchait que notre joie ne fût tout à fait égale, et de ces moments précieux qu'une maladie cruelle vint m'enlever avec fureur; la séparation qu'elle mit entre nous était, j'ose le dire, la seule circonstance qui

[1] Ces lignes sont en P.-S. ajouté en tête de la lettre.

[2] Archives d'Agy. — Adresse, visa, cachet noir. — Dauban, II, 483-486.

[3] M. Dauban, ne sachant où placer cette lettre sans date, l'a donnée en appendice. Mais la main inconnue avait mis sur l'autographe «1774». Je crois que cette indication est exacte, et en outre que cette lettre doit venir peu après celle du 7 juillet; même cachet de cire noire, même format de papier, et même suite d'idées. Il y a d'ailleurs une allusion très nette à ses sentiments intimes pour La Blancherie, dont il est déjà parlé dans la lettre du 30 mai.

[4] En juillet 1772 (voir lettre xxx).

me la rendit si triste, et je supportai bien plus facilement la langueur mourante où je restai perdue trois mois, pire cependant qu'une maladie décidée, parce qu'elle n'était point aggravée par un motif de privation si sensible. Que de choses nous aurions à nous dire actuellement! Mon cœur, je l'avoue, n'est pas tout à fait si tranquille que dans ce temps-là, mais il n'est pas moins à l'amitié. Il est effleuré d'une manière qui lui fait sentir sa faiblesse sans l'accabler; devenu sensible à ce qu'il ne connaissait pas encore, il éprouve le besoin d'une philosophie de pratique et il en devient susceptible. Mon avantage dans ce combat est de connaître mon ennemi et d'avoir prévenu ses coups : la réflexion m'a préparé d'avance des secours dont le temps est arrivé de faire usage; je me connaissais assez sensible pour ne pas me flatter d'échapper à l'expérience, j'osais seulement me tranquilliser sur la difficulté de réunir ce qui pourrait me toucher; cette confiance eût été folie si elle eût été absolue, l'amour est trop habile pour négliger aucun moyen d'agrandir son empire; me trouvant inaccessible par les yeux, il a su me prendre par l'âme. J'osais me reposer sur ma raison, et ma raison devient complice : elle justifie mon estime, mes plus grands principes l'avouent également; je ne vois devant moi qu'un obstacle, le défaut de convenance d'état, ou plutôt, de suffisance de fortune. Le trait est bien choisi. Tandis que je suis importunée de prétendants dont le génie bas et l'âme toute étroite ne sauraient s'allier avec moi, il faut que je trouve réunies la conformité des principes, la ressemblance des pensées, l'unité des sentiments, dans un sujet qui doit me rester étranger, faute des convenances qui sont les seuls droits des autres. Je sens tout le prix du sacrifice auquel la nécessité m'oblige, l'attachement dont je ressens les atteintes est d'autant plus à craindre que la vertu l'autorise; j'en dois travailler plus fortement à prévenir les progrès; mon cœur en saigne, mais un noble orgueil m'anime par la vue des difficultés, mon courage s'en irrite, j'ai promis de me vaincre et je l'ai fait dans un temps où je sens tout ce qu'il en doit coûter pour tenir ma promesse; je la tiendrai aussi, j'ose l'espérer, parce que j'ose le vouloir de toute ma force et que l'appui dont j'ai fait mon choix mérite ma confiance. J'admire comme Dieu m'attache à sa religion par le sentiment, tandis que l'esprit seul me la ferait rejeter; je raisonne et je doute, mais je sens et je me soumets. L'un vaut bien l'autre; et dans l'homme constitué comme il est, le sentiment et l'expérience sont des guides plus assurés que le raisonnement et les lumières d'un esprit borné. J'ai beau considérer la philosophie, je la trouve seule insuffisante à mon bonheur; elle charme mon esprit, elle flatte mon imagination, mais elle laisse mon cœur trop désœuvré, ou du moins trop dénué de ressources pour des événements même communs, car si elle sait m'occuper par l'amour de la vertu et de mes semblables, elle ne sait point assez me prémunir contre les traits du sort, me consoler dans certaines disgrâces, me fortifier dans la pratique de ce qu'elle me commande. La religion me

convient bien mieux, et s'il était possible qu'elle fût une erreur, elle serait toujours bonne puisqu'elle peut me rendre vraiment heureuse; mais s'il est un Dieu juste qui régit tout avec sagesse, mon bonheur ne peut être attaché à l'erreur. C'est donc la vérité que je suis puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse être la dispensatrice de la félicité. C'est par ces réflexions que je me soutiens et m'excite; l'espérance en Dieu qui ne peut me tromper, ma soumission à sa volonté qui fait tout pour le mieux, voilà ce qui anime ma foi et soulage mon cœur. T'aimer et te faire part de tout ce que je sens, ce sont mes plus grands plaisirs; désirer notre réunion, me flatter de cet espoir, tel est l'objet de mes vœux les plus ardents, et l'avenir le plus doux que j'envisage. Tu sens que je t'écris tout ceci incognito et je n'y veux point de réponse.

Adieu, tendre amie, je t'embrasse de toute mon âme; aime-moi toujours, je ne veux rien de plus.

Je t'aime, tu m'aimes,
C'est ce que veut mon cœur.
Tu m'aimes, je t'aime,
Voilà le vrai bonheur.

C'est le refrain de ma chanson; s'il n'est pas bien dit, il est au moins bien senti. J'ai toujours un peu de gaieté, quelquefois même de folie, ainsi nos affaires ne vont pas trop mal. Que j'ai peine à te quitter! Je me fortifie près de toi, mon courage s'anime, ma vertu s'éveille, mon cœur s'ennoblit et s'attendrit; je sens que l'envie de mériter l'estime d'une amie si chère m'engage à y travailler avec ardeur. C'est pour ton âme délicate la source du plus doux plaisir que la connaissance de ce que ton souvenir produit en moi : c'est toujours un encouragement à bien faire et une récompense d'avoir bien fait. Adieu, hélas! Que ce mot est dur à prononcer entre nous!

LXI

À SOPHIE[1]. — 24 juillet 1774[2].

En t'embrassant de toute mon âme, ma très chère amie, je commence par m'entretenir de ta santé; l'indifférence avec laquelle tu m'en parles me prouve bien que tu supportes tes maux avec beaucoup de tranquillité, mais elle ne me rassure pas sur les suites qu'ils peuvent avoir. Mon existence est trop étroitement

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa, cachet noir. — Dauban, I, 191-193. — [2] La date est à la fin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

liée à la tienne pour que je n'éprouve pas les agitations d'une inquiétude involontaire quand je te sais dans une situation incertaine et fâcheuse; donne-moi de tes nouvelles, c'est par cette demande que je veux terminer un chapitre qui ne finirait pas de sitôt, si je voulais gloser sur toutes les sensations que j'éprouve à ce sujet : ne t'inquiète pas de remplir ta feuille si tu n'as rien à me dire ou que tu n'en aies pas le temps, quatre lignes de ta main qui m'apprennent que ton indisposition n'a pas de suite, voilà tout ce que je veux.

Maintenant que j'ai soulagé mon cœur de ce côté, je puis user de mon papier pour causer d'autres choses. Je meurs d'envie de te dire combien ta franchise me plaît, quels charmes nouveaux je lui trouve toujours quand tu t'exprimes avec cette naïveté qui sied si bien au sentiment, quel agrément elle répand dans tes lettres qui me sont plus précieuses que tu ne saurais imaginer puisque tu ne sens pas leur prix, à quel point ton commerce m'est délicieux; quels souhaits je forme pour en jouir plus intimement; mais je ne toucherai point ces cordes, leurs vibrations seraient infinies et t'étourdiraient jusqu'au bout de la lettre; ainsi rompant les voies sur cet article, je me rabats sur quelque chose de moins abondant.

Tu n'es pas de mon avis sur le sujet que je traitais il y a quelque temps, je n'en suis pas étonnée, peut-être ne sera-t-il pas toujours le mien : il est singulier combien les circonstances influent sur nos façons de penser, et combien nos idées s'allient, se combinent et se différencient; ainsi, le contraste des opinions ne me surprend pas, fût-ce même sur les choses les plus évidentes, et le phénomène le plus étonnant, le moins croyable pour moi, serait deux hommes qui penseraient absolument l'un comme l'autre. Tu ne pourrais t'imaginer ce qui passe dans mon esprit à cet égard; sans pouvoir développer et expliquer les causes de cette variété surprenante dans les idées comparées de chaque individu, j'en sens fortement la nécessité, le possible dans ce genre me paraît se perdre dans l'infini, et ses bornes inaccessibles. J'avoue que cette proposition dont tu ne t'accommodes pas est bien discutable malgré les raisons dont je l'avais appuyée en courant; je ne la reprendrai point ici, puisque j'aurais bien l'air de parler toute seule, et que d'ailleurs le style épistolaire ne semble pas fait pour ces matières.

A propos de ceci, je dois chercher à te consoler de mon absence par quelques observations sur les qualités que tu m'accordes si généreusement; tu me trouves une facilité à raisonner dont tu te crois privée et de laquelle tu espérerais des avantages si nous vivions ensemble. Quant au premier article, je pense n'avoir plus que toi que l'habitude, dont l'acquisition ne te serait pas difficile si tu te trouvais dans le cas de la faire; et quant au second, je doute un peu que ton espoir fût bien rempli, voici pourquoi : par ma situation je suis plus habituée à penser qu'à parler, aussi je trace une expression mieux que je ne la prononce, et l'usage que j'ai adopté de me rendre compte de mes idées par écrit me donne pour les peindre

et les étendre de cette manière une facilité que je n'aurais peut-être pas autrement. Il est vrai que j'ignore jusqu'à quel point pourrait tirer parti de moi une amie intelligente et chérie avec laquelle j'aurais toute confiance, car dans mon train de vie ordinaire je suis obligée de parler de choses qui m'intéressent peu et auxquelles je ne réfléchis guère.

Tu présumes, avec raison, que je prends plaisir à écrire et à raisonner; cela m'est nécessaire, c'est mon pain quotidien, j'en ai un besoin réel. Je me trouve une activité d'âme qui me tourmente lorsque je ne l'emploie pas, il me faut de l'application, mais une application forte, sans quoi je m'ennuie et m'inquiète malgré moi, comme ceux qui sont dans un lit sans pouvoir dormir. Je puis dire que je ne sais pas d'instant où je puisse répondre sincèrement si l'on m'interrogeait : «je ne sais à quoi je pense»; j'imagine ou je pense, l'inaction me ferait mourir, mais je regrette presque toujours ce que j'ai imaginé, au lieu que je tire toujours quelque fruit de ce que j'ai pensé. Cette activité fait mon bonheur et mon tourment; personne, je crois, n'est plus heureux que moi quand je suis bien occupée, personne ne sent plus vivement le plaisir de penser, et ne savoure mieux celui de la réflexion; je connais le prix de l'être, je goûte mon existence, mais je me suis à charge sitôt que cette ardeur n'est pas toute employée. Si les âmes étaient préexistantes aux corps, et qu'il leur fût permis de choisir ceux qu'elles voudraient habiter, je t'assure que la mienne n'aurait pas choisi un sexe faible et inepte qui reste souvent dans l'inutilité; cela te paraît bien fou, cependant mes raisons ne sont point extravagantes. Ma passion ou ma chimère actuelle (s'il faut l'appeler ainsi) est l'utilité générale; la vocation de l'homme, ce me semble, est la sociabilité, son premier devoir est d'être utile. A mesure que mes idées s'étendent, mon sentiment se généralise. La première et la plus belle vertu à mes yeux aujourd'hui, est l'amour du bien public, celui des malheureux et l'ardeur à les secourir. C'est la chaîne qui lie tout dans l'univers moral et y entretient la vie, comme le mouvement dans l'univers physique; sans l'un et l'autre, tout resterait dans une uniformité pire encore que le chaos. Tu sens qu'avec ces idées et le principe d'activité, je ne dois pas estimer toute situation où, renfermée dans le cercle étroit du moi personnel, on ne vit que pour soi sans avantages pour les autres; végétant sans fruit, comme ces plantes ingrates qui dérobent à la terre un suc nourricier propre à faire croître des êtres bienfaisants, ou vivant privées des moyens d'agir, semblable à l'oranger qui s'épanouit, parfume l'air et meurt dans un désert. Être connu, estimé, applaudi ne me paraissent que de faibles avantages, c'est un éclat qui frappe et éblouit sans toucher et sans satisfaire : vivre ignoré mais bienfaisant, sans autre témoin de ses œuvres que les heureux que l'on fait, se faire un bonheur du bien des autres, se pouvoir dire à soi-même sans orgueil : «je vis pour la félicité de mes semblables, tels qu'ils soient», voilà le sort qui me plaît et que

j'envie. Tu peux juger combien cette façon de penser me rend plus délicate que jamais sur le choix d'un époux; dans le tableau que je me fais du mariage j'y vois des peines infinies qui ne me semblent compensées que par le seul plaisir de former des êtres à la vertu, qui puissent devenir utiles à la société; ce plaisir l'emporte sans contredit sur les peines, mais pour le créer il me faut quelqu'un qui pense de même, et qui de plus, joigne à cette façon de penser la capacité d'élever dignement ses enfants; car pour augmenter le nombre des hommes ordinaires, cela ne vaut pas la peine de se marier, j'aime cent fois mieux rester fille; tels bornés que soient mes moyens, j'aurai toujours mon cœur qui me fournira des ressources pour secourir les malheureux, et bâtir mon bonheur sur celui que je pourrai procurer aux autres. En me présentant un mari, je suis dans le cas de faire les mêmes recherches et le même examen que ferait un homme qui, sentant tout le prix d'un excellent gouverneur pour son fils et se trouvant dans l'impossibilité de l'être lui-même, voudrait en trouver un tel, pour le lui donner; de même, je sens la nécessité d'un second qui pense bien, et qui supplée à ce que je n'ai pas, pour élever des enfants comme je le veux. Ces conditions sont peut-être exorbitantes de ma part, au moins ne peut-on guère espérer de les trouver avec les autres qu'il faut encore, je l'avoue, mais mon système est fait à cet égard, je garde ma situation; et si quelques idées philosophiques ne m'y découvrent pas tous les avantages qui y sont, j'ai ma religion qui me donne des lumières et des ressources à ce sujet.

Voilà une longue causerie sur des choses que je ne m'attendais pas à traiter; près de toi, mon cœur s'ouvre et s'épanche avec délices, tu me donnes toute liberté, tu m'assures que ce qui vient de moi te plaît, tu vois combien j'en suis persuadée; je ne m'impose aucune gêne, je te rends mes idées telles qu'elles viennent. Ce sont des traits épars dont tu peux former le portrait de ton amie en les rassemblant; c'est mon but, je veux que tu me connaisses, que tu puisses entrer dans mon âme et lire tout ce qui s'y passe. Si tes regards sont fidèles, ils apercevront toujours pour toi la plus vive et la plus sincère tendresse. Tu me fais sentir fort habilement que bien penser et bien dire sont quelquefois indépendants de bien faire; j'aime ta sincérité, elle m'oblige en me prouvant ton amitié, je veux la récompenser en te disant simplement que, si tu voyais ce qui se passe, tu serais contente de moi. Adieu, trop chère amie, que ne puis-je te dire bonjour en te serrant dans mes bras! Je ne me hasarde pas à demander ce qui, pour sûr, me serait refusé, je fonde plus d'espoir sur tes voyages que sur les miens, mon cœur en souffre autant que toi.

Adieu, très chère Sophie, souviens-toi que ton amitié fait la douceur de ma vie et que la mienne pour toi est au-dessus des événements, j'ose l'assurer dans toute la confiance et la sincérité de mon âme.

Je t'écris à la hâte; je vais me sauver à la messe. Nous dînons ici en famille aujourd'hui.

A Paris, aujourd'hui dimanche, 24 juillet 1774.

Que n'es-tu près de moi, ta présence me comblerait d'allégresse! Il est ici un objet que j'évite comme s'il m'était odieux; si l'on me demandait quelle aversion m'en éloigne, je pourrais répondre par ce vers de Racine :

Si je le haïssais, je ne le fuirais pas.

LXII

À SOPHIE[1]. — 1er août 1774[2].

Tu veux, ma très chère amie, que je me tranquillise sur tes maux et que j'en soutienne l'idée avec autant de fermeté que tu en supportes le sentiment; la prétention est généreuse de ta part, mais elle exige trop de ma tendresse, je loue ton courage et t'exhorte à le conserver; sois indulgente à ma faiblesse et laisse-moi payer le tribut à ma sensibilité. Tu m'assures qu'ils sont légers, je consens à le croire et à m'en faire un motif de consolation en attendant que leur absence me rende tout à fait à la joie. Que ta diligence m'est agréable! et que je t'ai d'obligation d'avoir répondu avec tant d'empressement et d'amitié à la vivacité de mes désirs! Le plaisir que tu y prends n'en diminue pas le prix à mes yeux, j'en trouve un inexprimable à te devoir quelque chose; il me semble que la reconnaissance à laquelle une amie nous oblige est un second bienfait : il est doux de faire triompher ce qu'on aime et de lui donner un degré au-dessus de soi.

Je me représente assez bien ta situation : l'esquisse de quelqu'une de tes idées sert encore à me la faire connaître; j'ai été dans un à peu près semblable et je pressens, par leur comparaison, de quelle nature doivent être les pensées dont tu t'occupes ordinairement. Les circonstances extérieures ont plus d'influence qu'on ne croit sur notre manière d'être : nous sommes singulièrement dépendants de ce qui nous environne et nos idées tiennent presque immédiatement à nos sensations. Dans un état de langueur, la philosophie est une compagne inséparable et chérie, ses plus austères vérités sont des consolations, on est plus à la réflexion, c'est

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet noir. — Dauban, I, 194-196. — [2] La date est à la fin.

vraiment le moment de jouissance; les pensées se succèdent doucement, les désirs sont amortis, l'imagination est tranquille. En est-il toujours de même dans la vigueur du tempérament, lorsque la santé, le plaisir et la force circulent avec feu dans les veines? C'est l'instant de l'illusion, l'heure du délire, le tourment de la raison. Heureux qui a su se faire des principes assez fermes pour traverser cette zone torride avec une sagesse constante! Si tu étais plus curieuse de raisonner par lettre, tu ne manquerais pas de saisir ces expressions pour te former des armes contre moi; tu les ferais servir à combattre la proposition avancée «que nos erreurs sont la cause de nos maux», dont tu n'es déjà pas trop contente. Je pourrais t'expliquer aussi de quelle manière je l'allie avec ces dernières idées : je te dirais que si la dépendance où je reconnais que nos idées sont de nos sensations est quelquefois le commencement des passions, la force de celles-ci, et quelquefois aussi leur naissance, est due à nos préjugés et à la manière que nous avons prise d'envisager les choses et de juger de leurs rapports avec nous. Qui peut dire combien la combinaison des idées différencie et dirige le sentiment! Combien la communication respective de celles de plusieurs individus donne d'étendue au sentiment! Quelle différence à cet égard entre l'homme sauvage et l'homme policé, la paysanne et la femme du monde! Mais laissons ces raisonnements pour des temps plus favorables où nous pourrons causer ensemble et mêler à la sécheresse qui peut se trouver dans ces entretiens les douceurs de l'amitié et les effusions de la confiance. Cependant, malgré ce bon propos, je me sens une furieuse pente à relever ton incrédulité sur l'extrême pouvoir de l'éducation : je l'ai sur le cœur, et si le contraste te plaît, comme tu le dis, tu dois être satisfaite car sur ce chapitre il est parfait entre nous. Je sais que Rousseau a dit que «prétendre changer les caractères, c'était vouloir changer la nature et prétendre faire un blond d'un brun». Mais je me souviens aussi qu'il veut que sa nourrice corrige dès les premiers instants les pleurs inutiles d'un enfant parce que la même cause qui le rend criard à deux ans le rend impérieux à vingt et querelleur à trente. Il se contredit ainsi manifestement et, dès-là, son autorité est au moins nulle.

En rassemblant plusieurs traits, je pourrais l'avoir pour moi : toute sa conduite avec son *Émile*[1] prouve sa créance sur l'influence de l'éducation; mais sans chercher d'appui et en ne raisonnant que d'après moi, je pense que les différences infinies qui se trouvent entre les hommes viennent presque entièrement de l'éducation. Qu'est-ce que l'homme en sortant du sein de sa mère? Aussi borné, aussi ignorant que tous les autres animaux, il est encore le plus faible d'entre eux;

[1] Mme Roland dit, dans ses *Mémoires* (II, 142), qu'elle ne lut Rousseau qu'après la mort de sa mère; on voit cependant qu'il faut faire exception pour l'*Émile*, à moins qu'elle n'en parle ici que par ouï-dire ou d'après des extraits.

qu'on l'abandonne solitairement dans une forêt lorsqu'il est parvenu à trois ou quatre ans, âge auquel il sera assez fort de corps pour chercher à satisfaire ses besoins, mais trop faible de tête pour conserver l'impression des idées qu'il aura déjà reçues, que deviendra son être moral? et quelle différence subsistera entre lui et les autres animaux? Si on le retrouve à plusieurs années de là, il sera semblable à ce sauvage d'Hanovre et à cette petite fille ramassée dans les bois de Champagne : sans langage, sans signes et vraisemblablement sans idées. Nous naissons avec le principe de la connaissance et le germe de l'instruction; mais la communication, la société peut seule développer l'un et féconder l'autre. La qualité du sol, la température du climat forment les différences physiques et les habitudes naturelles; la forme du gouvernement produit le caractère national, et l'éducation de chaque particulier fait l'esprit de chacun et la différence de tel et de tel. Le génie d'un homme est le résultat de ses connaissances composées, de ses lectures réfléchies et de ses observations raisonnées, et comme ces choses ne sont jamais les mêmes dans deux personnes, aussi ne trouve-t-on jamais deux génies absolument pareils. Nos actions me paraissent être, moins le produit des circonstances actuelles, que le fruit des idées fortement imprimées en nous et adoptées par préjugé ou par choix. L'éducation peut donc sur [nos] penchants, puisqu'elle peut sur nos déterminations par la nature des idées qu'elle nous donne. La religion même, considérée non en elle-même, mais comme créance de chaque individu, dépend beaucoup de l'éducation. Qui doute qu'il ne soit mille personnes frivoles, dissipées, pour ne rien dire de plus, qui ne sont telles que parce qu'on ne les a jamais habituées à réfléchir et à chercher le vrai et bon?

Je conviens avec toi que l'imperfection et l'inconséquence semblent être le partage de l'homme, non parce que différents motifs le poussent, car un unique ressort nous meut tous : c'est le désir d'être heureux; mais c'est parce que nos lumières sont trop bornées; par conséquent il n'est point inutile de subtiliser et de raisonner pour chercher à les étendre et à les perfectionner. Tous les hommes seront vertueux quand ils seront forcés d'être tels, c'est-à-dire quand l'intérêt particulier sera d'accord avec l'intérêt général : c'est l'ouvrage des lois et du gouvernement que cette réunion parfaite et nous voyons que les mœurs les plus corrompues sont celles où les gouvernements sont moins sages et où l'opposition est plus directe entre le bien général et l'intérêt du puissant, entre les intérêts des particuliers et le bien public. Mais le problème d'une législation parfaite n'est point encore résolu : je ne puis qu'en souhaiter la solution, et si j'avais cent voix, je crierais à tous les coins de l'univers pour encourager les grands génies et les bons philosophes à la chercher. Adieu, je m'impose silence et vais couper ma feuille pour m'ôter toute tentation; puisse auprès de toi l'agrément du contraste payer pour la sécheresse de la discussion! Il faut que tu pardonnes à ton amie, je sens

qu'en écrivant à un second moi-même, je ne puis ni ne dois me gêner sur l'expression des pensées qui me viennent naturellement.

Tu connais mon cœur et ma tendresse; l'un et l'autre sont toujours tout à toi.

Ce 1er août 1774, à Paris.

LXIII

À SOPHIE[1]. — 8-9 août 1774[2].

Je n'étais point dans les mondes de Fontenelle quand tes chères nouvelles sont arrivées, mais oui bien parmi le peuple fidèle : en arrivant de la messe, la première chose que j'aperçus fut ta lettre sur une table; je ne dirai pas que je lui sautai au cou, mais je la portai à ma bouche aussi naturellement et avec autant de vivacité que si elle eût été capable de sentir l'impression de mon baiser et de me le rendre. Il me paraît, la belle, que vous étiez d'humeur gaillarde en l'écrivant et vous traitez bien lestement le chapitre de votre santé; j'avoue que c'est le seul sur lequel je n'ai pas trop de confiance en vous; heureusement j'aurai bientôt des nouvelles plus assurées, je m'en rapporterai à des yeux qui s'intéressent à la chose et qui l'auront vue de près; enfin, j'espère que ton frère me dira bien sincèrement comme tu te portes; mais ne traitons pas plus longtemps un sujet qui vous déplaît, parlons un peu de ma petite commission. J'envoyai le jour même chez Mme de Varaine, on y trouva la dame d'Amiens et non le paquet, qu'elle avait laissé à son logis et que je renvoyai chercher le lendemain matin; on le remit fort honnêtement, en disant qu'il avait été visité à la barrière, mais cela ne fait rien à la chose; je l'ai porté au même instant chez le teinturier, à qui je l'ai recommandé comme ne m'en souciant guère, vous savez cela; bref, pour le faire court, comme dit Molière, on me l'a promis pour le samedi 19 août, qui est de samedi prochain en huit. Je me suis un peu dépêchée pour deux raisons, la première c'est que j'aime fort les expéditions promptes; la seconde est que, devant partir à la campagne vers le 20 ou le 22 du mois, pour jusqu'au 8 ou 10 de septembre, je suis bien aise que tout soit prêt avant mon départ; il se pourrait faire que ton frère vînt justement dans cet intervalle : au moins ce dont je suis chargée ne se sentira point de mon absence; il le trouvera, ainsi que le petit paquet qui le regarde, que j'ai mis de côté; seulement mes informations seront un peu déconcertées.

Si vous voulez actuellement parler d'obligation, de reconnaissance, de remer-

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa, cachet noir. — Dauban, I, 197-199. — [2] La date est dans le corps de la lettre.

cîment, vous pouvez le faire tout à votre aise au premier écho que vous rencontrerez, sans m'envoyer de vingt-huit lieues ces jolies balivernes : elles sont bonnes à mettre en réserve pour cette espèce de gens qui en est si fort avide ; mais quand le plaisir fait les déboursés, à votre recommandation et pour mon dédommagement, vous n'avez point bonne grâce à y joindre des paroles. Ne maudissez point Amiens, cette ville m'est chère plus qu'on ne saurait croire, elle est plus agréable à mes yeux que n'y saurait être l'ancienne et magnifique Babylone si je pouvais la voir, ou la superbe Gênes de nos jours; il est vrai que son ornement peut lui être dérobé, mais tant qu'elle en jouit, au dépit de mes désirs, n'insultez point à son prix.

Je n'ai pu m'empêcher de rire au craquement de l'édifice : je croyais voir le plus beau monument de morale, le système le plus exact, s'évanouir par un souffle, se renverser par une petite conséquence, et l'architecte étonné, revenant enfin à soi-même, dire avec Mme Deshoulières :

. . . . Qu'est-ce que la raison?
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.

Si tu ne tiens presque à rien, j'en pourrais dire à peu près autant. Ce n'est pas que je ne sois, je crois, peut-être plus décidée que toi sur bien des choses, mais je ne regarde pas comme impossible qu'il y ait de meilleures raisons que les miennes, et je me sens assez peu attachée à mes opinions pour m'y rendre quand on me les fera connaître. Je conviens avec toi, jusqu'à un certain point, que le fruit de la philosophie est ordinairement le mépris d'elle-même, et qu'à force de réfléchir on se détermine à faire moins de réflexions; cependant j'estime toujours beaucoup l'habitude de réfléchir, j'en fais encore mon plaisir, et mon premier plaisir; je donnerais au moins à la philosophie ce que donnait au plus à la société un Genevois un peu austère qui tient aux idées de Rousseau, avec lequel je causais l'autre jour[1]. On parlait de la société en général, je veux dire de la civilisation des hommes; il en déplorait les maux, regrettait la rusticité de la simple nature : quoique cela soit un peu dans mes sentiments, je ne suis pourtant pas si extrême, je voulais soutenir la société et relever ses avantages; il convint enfin que la société était estimable en ce qu'elle nous faisait connaître le bien de la retraite, et que nous lui devions le plaisir de l'aimer par choix. Je dis de même qu'au moins la réflexion a cela d'avantageux qu'elle nous met dans le cas de se passer quelquefois d'elle et de vivre. . .[2].

Si je voulais répondre à tout ce que j'aperçois dans tes [lettres], je pourrais t'en

[1] Ici, il s'agit certainement de Moré, l'horloger genevois ami de Phlipon. Voir sur lui les *Mémoires*, II, 111-112. — [2] Mots rongés.

rendre quatre pour une des tiennes; mais c'est ce que je n'entreprendrai pas. Je suis assez de ton goût pour les occupations légères qui n'ont besoin que du doigt, quand j'ai quelque pensée dont je m'occupe fortement; mais il est un certain point où il faut que je m'entretienne de cela seul : alors je prends la plume et voilà mon greffe augmenté de quelque pièce tant méchante que bonne. Passé cela, j'aime quelque chose qui m'emploie, j'ai repris cette année la géométrie que j'avais laissée reposer l'hiver; je me suis avisée de reprendre aussi le crayon après l'avoir quitté il y a un temps infini, et comme je n'étais pas fort avancée, j'ai le plaisir de voir que je n'ai rien oublié. Tu aurais beau t'en défendre, si nous étions ensemble, tu prendrais quelque étude qui nous fût commune et qui servît de base à l'entretien, comme nous avions fait la géographie; il n'est rien tel que d'avoir ainsi une pièce principale, tout le reste se produit, se succède, se mêle avec agrément et sans confusion; si tu ne m'en crois pas, viens plutôt l'essayer. Que ne viens-tu avec ton frère? Je bénirais cent fois ton voyage. Mais tu ne m'écoutes pas, tu ris de ce beau projet, eh bien, adieu! Il est aujourd'hui lundi, mais je ne fermerai ma lettre que demain, parce que je veux dire un petit mot d'une autre affaire.

Me voilà au mardi 9 août 1774. Je ne dirai rien de nouveau, parce que je n'ai pas pu sortir comme je me l'étais proposé. Dis-moi seulement si l'on est toujours dans les mêmes intentions pour ce taffetas rose; je sais que j'ai encore du temps, aussi je ne déciderai rien que tu n'en aies [donné] avis.

Nous avons eu ici hier un orage assez fort sans une goutte d'eau, en récompense chacun a bien sué.

Je n'ai point lu les *Soirées* de Fontenelle, mais je connais son système et je pense comme toi : c'est une matière intéressante et je me suis fort amusée de la *Philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde,* par M. de Voltaire[1]. Quand tes yeux sont éblouis par une infinité d'étoiles dans une nuit bien sereine, n'aimes-tu pas à étonner ton esprit en pensant que chacune d'elles peut être un soleil qui, comme le nôtre, a ses planètes? Quel tableau! Quelle infinité! Point de bornes dans les cieux. On peut bien appliquer à cela le mot de Pascal : c'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Je serais assez d'humeur à recommencer une autre lettre, mais il faut être sobre; adieu, ma chère Sophie, mon aimable et charmante amie; aime-moi toujours, c'est ta tendresse qui répand sur l'horizon de mes jours une nuance de rose.

Présente mes respects et reçois les civilités de mes chers parents.

[1] L'ouvrage, qui avait eu plusieurs éditions depuis 1738, venait d'être réimprimé en 1772.

LXIV

À SOPHIE[1]. — S. d. [20 août 1774][2].

Voilà une de mes petites folies, ma très chère, c'est mon portrait que je t'envoie. Puisque tu ne fais pas de voyage à Paris, je vais dans ta ville te rendre avec usure toutes les visites que tu m'as faites : ce n'est pas pour quelques instants que je me rends près de toi. J'y demeurerai aussi longtemps qu'il te plaira m'accorder un petit coin obscur où je me trouverai toujours bien, pourvu que tu veuilles quelquefois y entendre mes regards et recevoir par eux l'expression de ma tendresse. Je conçois tout le peu de valeur de cette bagatelle, aussi je ne te la présente pas comme quelque chose d'intéressant en soi, mais seulement comme la ressemblance de l'amie la plus tendre et la plus fidèle : ce sont les seuls titres dont je me flatte à ton égard. Mon premier projet était de te le donner de ma main, c'est ce motif qui me fit reprendre le dessin, mais j'ai jugé, toute réflexion faite, qu'il valait mieux que tu l'eusses bien fait de la main d'un autre que mal ressemblant de la mienne. Je n'aurais peut-être pas songé à cette misère sans l'occasion que me présente la commission que tu m'as donnée ; je m'en suis acquittée le mieux qu'il m'a été possible ; on ne m'a point manqué de parole, il est samedi 20 août 8 heures du soir, le paquet arrive de chez le teinturier ; j'écris ma lettre et prépare le tout, parce que, partant à la campagne lundi matin de bonne heure, j'aurai demain trop de petites occupations pour remplir celles qui te regardent et qui sont trop intéressantes pour n'avoir pas la préférence. Peut-être ma précaution sera-t-elle inutile, ton cher frère pouvant ne venir qu'au temps où je serai de retour, mais enfin je suis bien aise de la prendre à tout événement. Je n'ai ni le temps ni l'humeur d'entrer aujourd'hui en grande conversation : sois indulgente pour ma lettre comme pour le reste : je t'aime de tout mon cœur, voilà tout ce que je sais dire en ce moment, cela est bien trivial dans le langage ordinaire : mais c'est bien énergique dans la bouche de l'amitié.

Adieu, ma très chère et charmante amie, je suis toute à toi pour jamais.

Présente mes respects.

A Paris, 1774.

[1] Archives d'Agy, pas d'adresse (c'est Sélincourt qui devait emporter la lettre, avec le paquet annoncé; voir la lettre suivante). — Dauban, I, 200.

[2] On a inscrit, sur l'autographe : « Été 1774. 20 août 1774 ». Cette date est d'ailleurs confirmée par deux indications dans le corps et à la fin de la lettre.

LXV

À SOPHIE[1]. — 5 septembre 1774[2].

Non, je vous l'ai dit cent fois, le ton badin n'est point du tout mon fait. La belle façon que de chanter l'amitié sur un ton burlesque et de dire en riant : je vous aime ! — J'aimerais autant jurer du même air : je vous déteste. Je pardonnerais ces manières trop naturelles tout au plus aux gens à têtes légères qui s'imaginent que l'agréable donne du relief au sentiment, que la tendresse enveloppée sous le voile d'un charmant badinage en conserve mieux ce caractère naïf et touchant qui sied si bien aux productions du cœur; que la vivacité d'une saillie mesurée éveille l'esprit, insinue le plaisir, touche l'âme, l'amuse, la frappe et la subjugue. Qui ne sent ce que valent de telles prétentions? Pour moi, elles me paraissent assez distinguées du commun pour s'en méfier et pour croire qu'elles ne sont pas dignes de bien des personnes; le goût singulier qui s'introduit sur cet objet irrite ma misanthropie : enfin je vous déclare bien sérieusement que je ne veux point rire. Le moyen de ne pas prendre cette résolution, quand je vois la corruption du goût étendre son empire jusque sur vous? Est-il possible que vous donniez aussi dans ce travers? et puis-je sans inquiétude sur votre réputation me représenter votre personne, exerçant au milieu d'un cercle le talent de son esprit pour la fine raillerie, saisissant habilement le ridicule, le peignant d'une manière ingénieuse et plaisante, faisant naître les ris aimables autour de soi, excitant la jalousie de vos pareilles qui applaudissent d'un sourire amer et vous maudissent au fond de l'âme? Vous semblez oublier que l'enjouement des propos, étant la marque d'un esprit aisé, est, par la même raison, celle d'une réprobation assurée de l'estime des sots. Je sais que leurs suffrages vous touchent peu; vous n'êtes pas contente du témoignage qu'en donnent vos actions, vous le déclarez d'une manière expresse et vous seriez charmée que, louant en cela vos principes, je fisse gloire de leur conformité avec les miens et vous encourageasse encore à persévérer dans le mépris d'une chose qui ne se donne que par intérêt et se refuse par envie; mais votre présomption n'a pas besoin d'être soutenue par mes éloges, elle a chez vous toute la hauteur et la fermeté que peuvent donner la raison et le droit; on ne peut s'y méprendre, elle se montre avec toute l'effronterie de la vérité. Voilà ce que mon humeur m'oblige d'abord à vous dire sur les lumières que me donne à cet égard

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet noir. — Dauban, I, 201-204. — [2] La date est à la fin.

une lettre de vous qui m'est parvenue le 3 de ce mois. Je vais actuellement chercher à y répondre avec un peu d'ordre, si cependant il est possible d'en mettre dans une matière qui n'est pas même susceptible de bornes positives. Cette expression vous choque peut-être déjà, mais il faut me passer quelques solécismes en faveur de mon indulgence à vous pardonner vos contradictions, cette comparaison est toute à votre avantage.

Je vous entends demander ici qu'est-ce que je peux vous reprocher dans ce genre? Vous devriez bien m'épargner la peine de vous demander à mon tour comment je dois qualifier ou concilier la défense d'imiter votre jargon, jointe à l'ordre, donné deux lignes plus bas, d'y répondre sans m'en écarter? Je pénètre pourtant assez dans vos intentions, à travers ce brouillamini de langage; vous ne seriez point fâchée que je me servisse de cette méthode, pour vous contredire dans ce que vous dites de vous-même par modestie : par exemple, vous voudriez bien que, vous apprenant pourquoi je trouve tant de choses à répondre dans vos lettres, je vous fisse en même temps remarquer, qu'étant abondantes en sens plus qu'en paroles, elles font penser plus qu'elles ne disaient et font éclore mille réflexions qui n'auraient point vu le jour, si elles n'eussent été ainsi fécondées. Mais je saurai me garder du piège que me tend votre amour-propre, je conserverai en moi-même et tairai ce que, dans d'autres circonstances, je vous aurais détaillé! Recevez en passant cette petite leçon, et sachez aussi que, sur l'article de votre santé, je n'ai plus les inquiétudes dont vous êtes si glorieuse; le témoignage que je souhaitais m'est devenu presque indifférent, je ne regrette pas de n'avoir pu le recevoir, je vais même jusqu'à présumer qu'il pourrait bien n'être pas aussi infaillible que je le supposais et je pense, qu'après tout, celui que j'ai est suffisant; ceci est un peu mortifiant pour vous, mais je veux que l'espèce de chagrin que vous en concevrez prenne la place de celui que vous me reprochez de vous avoir donné! Au reste, j'avoue n'avoir point sujet de me prévaloir de certaines expressions auxquelles vous n'avez jamais sacrifié le sixième d'une lettre; je conviens que j'ai de ce côté peu de titres écrits, mais je me contente de ceux qui sont empreints dans un certain cœur que je ne veux point désigner; je me confie sur la facilité de revendiquer mes droits quand j'en aurai besoin et j'ose défier de les anéantir sans le concours de ma volonté! Vous voyez, je crois, que l'on ne vous cède guère dans la bonne opinion qu'on a de soi; c'est une petite remarque que je vous engage à faire pour juger ce que je dois penser des faveurs que vous me vantez avec tant d'emphase, comme si le sentiment intérieur ne m'avertissait pas de ce que je puis espérer et mériter; c'est par ce même motif que loin d'interpréter naturellement ce que vous dites de ma facilité de parler avec ma plume, je prends au pied de la lettre la tournure avantageuse que vous y donnez. Assurément vous méritez bien des félicitations de pouvoir parler et vous

taire au gré de votre envie; si cela n'est sage, c'est au moins fort heureux : je jouis rarement d'un tel avantage et dans le moment présent j'endêve de ne pouvoir finir, car je ne sais quelle fatalité m'oblige à ne pas laisser sans réponse le moindre mot de votre lettre.

Me voilà donc à la seconde feuille, vous voudriez bien que je l'employasse suivant votre avis à vous peindre ma philosophie, se sauvant tour à tour des bras de la sagesse dans ceux de la folie, rien ne serait plus charmant pour vous que ce spectacle; mais croyez-vous qu'il aille de ma gloire à vous faire connaître ces alternatives? et puis-je, sans intéresser ma gravité, vous parler de toutes les folies qu'elle cache? Semblable au léger papillon dont je suis de l'œil la route incertaine, je passe des idées sérieuses aux douces illusions, aux charmantes erreurs; je retire quelquefois autant de fruit de ces plaisirs innocents que des plus grandes réflexions qui souvent me paraissent plus creuses et plus profondes que réelles et solides. Mais je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à satisfaire vos désirs, ma complaisance vous gâte et je vois qu'il faut un peu de réserve. Vous n'aurez point mille petites relations que je conserve pour donner à titres de récompenses, car je suis en situation d'en faire; j'habite actuellement le plus joli pays qu'on puisse imaginer; j'y vois ma nourrice [1], je respire un air pur et délicieux; j'ai des bois charmants, de belles prairies, de jolis vallons qui semblent s'embellir à l'envi quand je m'y promène; une danse champêtre tous les dimanches, où vous ririez bien de voir votre amie figurant avec un gros Lucas qui, n'osant donner ses mains à une demoiselle de ville, fait des contorsions pour se donner des grâces, cloche le pied, et se donne un certain air de tête avec son chapeau dont la pointe de devant menace le ciel; il ne serait pas trop indifférent de vous représenter le grand Colin, aux cheveux blonds comme les épis dorés de Cérès, dansant la matelotte avec la jeune Lisette qui, rouge de plaisir, baisse la tête et les yeux, remue ses bras et ses hanches en jetant de temps en temps un petit sourire, et, pour compléter le tableau, des citadins ennuyés, des financiers assommés de plaisir [2], venant à ces fêtes simples pour dissiper leur langueur et réveiller, s'il est possible, des sentiments agréables dans leur âme énervée. Mais je veux laisser tout cela et, puisque tu as fait revenir la raison à la fin de ta lettre, je peux bien l'introduire à la même place dans la mienne. Le *vous* commence à me paraître triste et l'uniformité m'ennuie : ne fût-ce que pour changer, il faut être quelquefois raisonnable.....

J'ai appris de Paris que ton frère avait apporté le 29 d'août la lettre qui m'est venue le 3 de septembre. Il ne trouva que la domestique qui voulut lui remettre

(1) Cf. *Mémoires*, II, 6-7.

(2) Le propriétaire de Fontenay, le fermier général Haudry et ses invités. Cf. *Mémoires*, II, 135-136.

le paquet en question; il dit qu'il l'enverrait chercher, je ne sais s'il l'a fait. Je l'avais préparé avec une lettre écrite avant mon départ, roulée dans le milieu du satin et jointe à un chiffon de dessin que je t'envoie, parce que je présumais qu'il pourrait te le faire tenir par occasion; j'ignore si j'ai bien jugé, mais en tout cas, le petit rouleau est bien cacheté et la lettre d'ailleurs ne contient rien qui puisse m'inquiéter. J'ai trouvé la tienne des plus convenables pour la circonstance et j'ai ri de bon cœur en pensant que la curiosité avait fort bien pu recevoir ce prix de sa peine. Ce coup de patte est bien appliqué, il n'en faut pas plus pour corriger un jeune homme de bon sens.

Le souvenir de ta sœur m'oblige, sa lettre ne peut que me faire plaisir, mais tu sais les conditions que je mettais à tes réponses; elles subsistent également, je ne te sais point mauvais gré de lui avoir communiqué mes confidences. Je sais l'amitié véritable trop éclairée sur les intérêts de la personne aimée pour rien faire qu'elle puisse désavouer et blâmer. Je me repose sur ton discernement et ta tendresse, je ne peux être mieux assurée.

Ce que je trouve de meilleur dans ta lettre, par dessus le reste, c'est le souhait qui la termine, je le fais aussi pour moi. Adieu, ma très chère, écris-moi follement ou sérieusement, ce m'est toujours un grand plaisir et le plus intime que je puisse goûter dans ton absence.

A Fontenay-sous-Brie [1], le 5 septembre 1774.

LXVI

À SOPHIE [2]. — 19 septembre 1774 [3].

Ne te félicite pas de recevoir si souvent de mes nouvelles; ce n'est pas pour toi que j'écris, quoique ce soit à toi que je m'adresse : je me trouve aujourd'hui un excès de sensibilité dont je ne sais que faire, mes occupations ordinaires ne me conviennent plus, l'aiguille me tombe des mains, le dessin me rebute, celui-ci me distrait trop, l'autre ne m'occupe pas assez; j'ai recours à la géométrie, c'est mon refuge infaillible quand j'aperçois de loin l'ennui qui me couche en joue; mais, en étudiant les propriétés des figures semblables et les facilités qu'elles don-

[1] En réalité, Fontenay-*les-Briis*. Briis est un gros bourg voisin, à 5 kilomètres de Limours. Le fermier général Haudry avait là deux châteaux près l'un de l'autre : le château à la moderne, Soucy, où était son installation; le vieux château, Fontenay, où logeaient les Besnard.

[2] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet noir. — Dauban, I, 204-207.

[3] La date est à la fin.

nent pour mesurer les espaces qu'on ne peut parcourir, je me suppose au bord d'un étang ou au coin d'un bois; puis oubliant l'opération qui m'amène, je m'amuse à contempler la beauté, la sérénité du ciel (car il n'en coûte pas davantage de croire le voir magnifique que de se l'imaginer triste et nébuleux), j'admire la vivacité de la verdure, le calme et la fraîcheur des eaux, j'écoute le chant des oiseaux, je me recueille dans ce profond silence qui m'environne, bientôt je m'assis (*sic*) sur [un] trône de gazon, je crois être la déesse de la source qui bouillonne à mes côtés, voilà l'imagination qui déploie ses ailes et m'emmène dans les régions inconnues : malheureusement, au milieu de ma course, la chute du compas que je tenais me réveille à la raison, je regarde et suis fort étonnée de trouver évanoui mon charmant paysage, et de n'apercevoir qu'un papier où sont ébauchés des triangles combinés et des rectangles commencés. Dépitée de mon erreur, je laisse M. Clairaut et ses problèmes, je vais à ma bibliothèque, je prends un livre convenable, les poésies du grand Rousseau [1]; mais le temps qu'il faut employer à recueillir les pensées d'un auteur en considérant les caractères tracés à cet effet est trop long pour que mon attention ne soit pas dissipée par quelque imagination nouvelle; je vois bien que la peinture de ma situation est la seule chose dont je sois capable, et je crois qu'un degré d'illusion de plus, ou seulement une place différente, tu n'aurais pas la peine de la lire, car je l'adresserais à quelque génie de ma création, ou à quelque arbre de mes amis sous l'ombre duquel je me reposerais. Si tu connais quelque chose de plus fou, je te permets de me le dire.

Tu crois peut-être que la vue réfléchie de ma situation va me conduire à des considérations morales, rassure-toi, je n'y suis aucunement disposée et je trouve que mes douces erreurs me sont souvent aussi utiles que les plus graves raisonnements; je me livre à ceux-ci quand mon tour d'esprit m'y entraîne, mais je ne les cherche pas; et en tout temps je me prête aux modifications que mon âme éprouve, je suis doucement l'impulsion du souffle léger qui l'agite, et j'abandonne presque la boussole quand je me sais dans une plage heureuse; mais lorsque je soupçonne des écueils, je ne la perds pas de vue, et je dirige mon vaisseau en conséquence, avec soin et sans trouble; c'est ainsi que je vogue paisiblement en me soumettant au temps :

Penser et sentir, voilà mes biens;
Écrire et chanter, c'est ma folie;
Aimer est mon premier besoin,
Le satisfaire ma seule envie.

Ce ne sont pas là des vers, j'ai cadencé mes idées sans rime, c'est une liberté

[1] Il s'agit de Jean-Baptiste Rousseau. Cf. *Mémoires*, II, 119.

que se donne en courant ma plume, aussi libertine que ton amie est folle. Enfin ma très chère, je suis à Paris, mais je n'y pose que sur un pied, car je dois aller incessamment passer quelques jours à Versailles; je ne sais si je dois me promettre de ce voyage autant de plaisirs que l'autre m'en a donné; à coup sûr, ils seront d'un autre genre. J'ai joui de la campagne avec délices, j'y avais été avec transport, et j'en suis revenue avec joie; cela sent un peu l'inconstance, je ne puis me le dissimuler, heureusement elle s'accommode aux circonstances et par là devient raison. Les objets champêtres ont fait sur mon âme les plus vives impressions; j'étais dans cette disposition où la vue de la nature simple et belle semble donner une âme aux sens et des sens à l'esprit : chaque objet éveillait une sensation, chaque sens m'apportait un plaisir, tout frappait mon imagination, et mon imagination animait tout. Je n'ai jamais mieux connu le prix d'un beau jour et la valeur des agréments naturels. Quel bien peut être comparable à celui de respirer un air pur, sous un beau ciel, dans un joli pays, ayant un corps sain uni à une âme tranquille, avec le goût du vrai et la société de ce qu'on a de plus cher? Ce dernier objet n'était pas rempli pour moi, tu me manquais sensiblement. Mon retour à la ville ne m'a point déplu malgré toutes les jouissances que j'avais goûtées à la campagne; le plaisir de reprendre mon train de vie, mes études, de revoir mon père et ma charmante guitare, tout cela me rappelait et flattait mon cœur. J'y suis et m'y trouve bien; je ramène, au milieu du tumulte, la paix des lieux solitaires, c'est dans mon âme qu'elle réside, c'est là que j'en jouis et que je joins ses avantages à ceux de la liberté. Comme un échappé de l'esclavage, je savoure mon bonheur, j'exerce mes forces et mes facultés comme pour m'assurer par cette expérience réitérée du pouvoir dont je suis revêtue. De quel œil différent j'envisage mille illusions qui me flattaient! En vérité, ma bonne amie, on est bien fou quand on se croit sage; le plus raisonnable dans ce monde est celui dont les erreurs sont les moins dangereuses et qui s'y prête avec plus de réserve; de ce côté, je n'ai point à rougir des miennes, il est bien doux de pouvoir se rendre ce témoignage. Plus j'avance, plus j'acquiers, plus j'observe et plus je sens vivement combien nous sommes étroitement obligés à l'indulgence envers nos semblables, il me semble que c'est une leçon que notre expérience personnelle nous fait tous les jours; c'est l'utilité générale que je veux retirer de ce qui m'est particulier. Le développement de mes idées sur cette matière me conduirait trop loin aujourd'hui, je me bornerai seulement à te dire qu'il me paraît présentement que plus on est éclairé, plus on réfléchit sur soi-même, plus on est porté à l'humanité, la bienveillance, la bonté, la tolérance; ces vertus sociales ne sortent pas des bornes de l'exacte justice, et deviennent aussi touchantes qu'indispensables aux yeux clairvoyants. J'admire comme me voilà engagée dans un style de sermon, cela ne laisse pas que de bien cadrer avec le style épistolaire; mais à travers ces

IMPRIMERIE NATIONALE.

réflexions embrouillées, [tu] démêles ce que je veux dire, tu découvres ma situation d'âme, tu vois ce qui se passe en moi, c'est tout ce que je veux; une autre fois je causerai plus amplement. Fais mille amitiés pour moi à ta chère sœur, présente mes respects à ta chère maman. Tu recevras, je ne sais quand, une lettre de moi datée du 20 août; ce sera quand il plaira à ton frère d'envoyer chercher le paquet où elle est, peu m'importe, il ne me gêne pas. Je verrai à ton taffetas rose quand je serai de retour. Puisque me voilà en voyage, pourquoi n'en pas faire un à Amiens? Tu serais bien étonnée si tu m'y voyais arriver, je rirais de bon cœur de ta surprise, ou plutôt je pleurerais de toute mon âme, car c'est chez moi l'effet et le signe de l'extrême plaisir : comme je t'embrasserais! Que ne puis-je me fourrer dans le paquet et voir ton étonnement quand tu le développerais! Voilà ma folie qui revient, adieu; si je continuais, je te ferais voir bien du chemin dans le pays des illusions. Aime-moi toujours, écris-moi quand tu le pourras, sois assurée de mon cœur, et de mon cœur tout entier.

Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur!
Tu m'appris à connaître, à chercher le bonheur!

J'ai trouvé des doublures toutes faites de taffetas neuf, mais comme la mesure est ordinairement bien juste dans ce cas-là, je n'en ai point pris, d'autant plus que le taffetas était un peu mou.

Lundi, 19 septembre 1774, de Paris.

LXVII

À SOPHIE[1]. — 4 octobre 1774[2].

Ta lettre m'a fait un plaisir extrême parce que je me mourais d'envie de t'écrire sans avoir rien à te dire, et que je ne voulais me le permettre qu'après avoir reçu de tes nouvelles; il me semble qu'il y a un temps infini que tu ne m'en avais donné, il est vrai que j'en juge ainsi plus par estimation que par calcul : les changements de situation que j'ai faits peuvent contribuer, en partie, à me le faire paraître plus long; ce sont autant d'époques placées dans l'espace, qui en marquent mieux l'étendue; au lieu qu'à la considération d'une vie uniforme et toujours semblable, le coup d'œil glisse, pour ainsi dire, sur les nombres et saisit

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 207-210. — [2] La date est dans le corps de la lettre.

plus rapidement l'ensemble. Quoi qu'il en soit, j'ai vérifié la prédiction, je me suis fort amusée dans mon séjour à Versailles; c'était un voyage entrepris par raison de curiosité et de plaisir[1], j'ai fort bien rempli, pour ma part, cette destination. Avec un peu d'imagination et de goût, il est impossible de n'être pas sensible aux chefs-d'œuvre de l'art et de les considérer avec indifférence; et lorsqu'on est un peu touché du bien général, on s'intéresse nécessairement aux personnes qui ont sur lui tant d'influence. Si j'avais pu t'écrire dans ce lieu, j'aurais pris de moi-même le style plaisant dont tu t'amuses, les circonstances me donnaient le tour d'esprit qui y est propre; je t'aurais conté comment quatre femmes que nous étions[2] savaient introduire la gaieté, le rire et la saillie dans leur petite société, les y conserver sans gêne, et s'y prêter sans recherche. J'aurais ajouté, non pas la peinture de ma danse avec un gros Lucas, mais les petites anecdotes agréables que peuvent fournir la politesse et la complaisance envers des femmes honnêtes. Tu n'auras point toutes ces belles choses; j'ai repris ici mon ton grave, mes grandes idées, mon air sérieux, que j'y avais déposés pour m'accommoder suivant la Cour de l'air aisé, du ton enjoué, du génie badin qu'on y reçoit plus volontiers.

Coiffée de ma misanthropie, je répète d'un ton doctoral la maxime de Saadi, «les agréments des Cours font presque des vices dans les sages; conservez vos sentiments, faites le bien et laissez les facéties aux courtisans». Mais si tu viens réveiller la vivacité par quelque pointe, adieu, je jette le froc aux orties; le sérieux s'efface, le sourire paraît; le masque tombe, la folle reste, et le sage s'évanouit. Si tu me trouve si bien peinte dans ma dernière lettre, tu peux te flatter de me connaître peut-être mieux que je ne fais moi-même; je ne cherchais point à te donner mon portrait, et je serais fort embarrassée pour crayonner au juste (non mes sentiments, mais mon humeur); je suis ce que l'on me fait, et ce que sont ceux avec lesquels je me trouve; aussi personne mieux que moi ne peut prouver le sens de ce mot,

Avec un sot on devient bête,
Mais l'esprit gagne au tête-à-tête,
Quand on sait choisir ses amis.

Quand nous revînmes de la campagne[3], je me trouvai dans la voiture auprès d'un homme honnête dont la gaieté était aimable et spirituelle, nous entrâmes

[1] Ce voyage de Versailles eut lieu dans la seconde quinzaine de septembre 1774. La comparaison des réflexions qui vont suivre avec le récit des *Mémoires* (II, 103-104) est fort suggestive.

[2] Sa mère et elle, Mlle d'Hannaches et Mme Legrand, femme de la reine, chez laquelle elles étaient descendues. L'abbé Bimont était aussi de la partie.

[3] Partie pour Fontenay le 22 août, elle en était revenue entre le 8 et le 10 septembre, par la voiture publique depuis Linas jusqu'à Paris.

bientôt en conversation comme si nous nous connaissions déjà; le voyage se fit agréablement et je demeurai étonnée de ma facilité à causer lestement et à répondre de même. Mais revenons à Versailles; je ne puis te dire combien ce que j'y ai examiné m'a fait sentir le prix de ma situation et bénir le ciel d'être née dans un rang obscur. Tu crois peut-être que ce sentiment est fondé sur le peu de valeur que je donne aux biens de l'opinion et la réalité que j'envisage dans les peines attachées à la grandeur? point du tout; c'est uniquement sur mon caractère qui serait très nuisible à moi, et à l'État, si j'étais placée à quelque distance du trône, parce que je serais vivement choquée de cette inégalité extrême que met le rang entre quelques millions d'hommes et un seul individu de la même espèce. Dans mon état, j'aime mon prince, parce que je ne sens guère ma dépendance; si j'étais trop près de lui, je haïrais sa grandeur. Cette disposition n'est pas louable dans une monarchie; quand elle se trouve chez quelqu'un d'élevé et de puissant, elle est dangereuse. Chez moi elle est indifférente, parce que l'éducation de mon état m'a appris ce que je dois aux puissances et me fait respecter et chérir par devoir et réflexion ce que je n'aurais pas aimé naturellement. Aussi je crois que, si j'étais dans le cas, je suivrais mon prince avec autant d'ardeur que le Français le plus zélé, quoi que je n'aie point ce penchant aveugle, avec lequel il naît, pour son maître. Un roi bienfaisant me semble un être presque adorable, mais si avant de paraître au monde on m'eût donné le choix du gouvernement, je me serais déterminée par caractère pour une république; il est vrai que je l'aurais voulue constituée comme il n'y en a plus actuellement en Europe. Je suis bien difficile; il aurait donc fallu changer aussi le moment de ma naissance? L'un ne coûterait pas plus que l'autre; il me semble te voir rire et compter sur tes doigts quel nombre de folies fait celle-ci jointe aux autres. Mais à propos de rire, la signification de ton gros point m'en a donné bien envie, et fait ressouvenir en même temps d'une invention à peu près semblable de la duchesse de Mazarin, nièce du cardinal; elle écrivait souvent, étant fort jeune, à une bonne amie qu'elle aimait beaucoup, et comme elle se lassait de répéter continuellement dans une même lettre «je vous aime», elle convint que pour signifier ces trois mots elle ne mettrait plus qu'une croix : de façon qu'elle lui envoyait des lettres qui ordinairement étaient remplies de croix. Je ne crois pas que tu me les envoies jamais toutes remplies de points, cela me donnerait trop à penser.

J'allais oublier insensiblement l'article de ta commission, il est cependant essentiel aujourd'hui; j'ai fait toutes les démarches qui m'ont paru possibles et nécessaires pour me procurer ce que tu me demandes; voici le résultat de mes recherches : premièrement, les bonnes doublures de hasard sont extrêmement rares et chères, je n'en ai même pas trouvé, je sais seulement qu'il en fut vendu une dernièrement 84 livres; dans l'impossibilité d'en avoir, je me suis jetée sur

le taffetas à la pièce, je n'ai pu en trouver de piqué, quoique j'aie fait grand nombre de marchands; j'ai marchandé celui qui m'a paru convenable dans le neuf propre, puisqu'il n'y en a pas d'autres; j'ai vu que le taffetas d'Angleterre de belle couleur, de fermeté passable, ne se vendait pas moins de 6 liv. 5 s.; le plus beau est de 7 liv. 10 s. Celui d'Italie est de 8 et 9 francs. Enfin j'en ai trouvé cette après-midi à 5 liv. 5 s. Il est beau, mais[1]. . . . .
à doubler pour moi quelque robe de mousseline je le prendrais volontiers, parce qu'il me semble qu'une si grande fermeté n'est pas absolument nécessaire et parce qu'en outre il faut payer un peu cher cet agrément; mais tu m'as recommandé si fort que le taffetas fût ferme, que je n'ai pu me résoudre à prendre ce dernier quoiqu'il convînt pour le prix.

Sur cet exposé, ta sœur peut voir à se décider; il me semble qu'elle ne peut balancer qu'entre celui à 6 liv. 5 s., passablement ferme, et celui à 5 liv. 15 s., un peu mou, car le taffetas rose bien ferme ne vaut pas moins, comme je viens de te le dire, que 7 liv. 10 s. J'ai vu la Halle et le Temple, les marchands et les fripiers, je n'ai rien trouvé de mieux, encore n'est-ce qu'en un seul endroit que j'en ai vu à 5 liv. 5 s., du moins en taffetas d'Angleterre; il y a du double florence à quelque chose de moins, mais je le juge trop mince. Je n'ai rien voulu faire sans t'en donner avis, afin de pouvoir mieux te satisfaire, car c'est tout mon désir; je crois que tu n'en doutes pas. J'attends ta réponse pour agir.

Adieu, ma très chère, il est 10 heures du soir, 4 octobre 1774; je vais, en bonne amie de la charmante paresse, me coucher de bonne heure, non pas dans ma chambre, car j'en suis délogée et les punaises m'ont mise dans un aussi grand embarras que ta lessive, mais dans celle de maman, en attendant que l'odeur d'ail qui embaume ma cellule soit un peu évaporée. Voilà des nouvelles qui sentent les pensées du lit et les approches du sommeil, il est nouveau pour moi de m'en sentir d'aussi bonne heure, un peu de rhume y contribue; mais je balbutie, adieu, je t'embrasse de tout mon cœur; reçois les civilités de mes parents, présente mes respects et souviens-toi que Phlipon est pour jamais toute à toi.

LXVIII

À SOPHIE[2]. — 4 novembre 1774[3].

Vous avez beau gronder, si votre lettre eût tardé seulement de douze heures, vous en auriez reçu une de moi dans un nouveau genre; je me proposais d'y

[1] Mots rongés. — [2] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 210-216. — [3] La date est à la fin.

confier à ma chère Sophie mes idées sur Mlle Cannet; encore n'était-ce qu'à la sollicitation et pour satisfaire l'envie de quelqu'un que je prenais la résolution de vous écrire. L'arrivée du facteur a changé les circonstances et donné un autre tour à mon imagination; mes pensées sont retournées à l'envers, mes phrases sont renversées et peut-être ne les retrouverai-je jamais dans leur premier sens, parce qu'il serait presque miraculeux que deux fois dans la vie on se trouvât dans une situation absolument semblable et que par conséquent on eût toutes les mêmes idées relatives.

Au reste, je ne puis m'empêcher d'avouer, que jusque dans la plus intime confiance et dans le commerce le plus libre, le plus tendre et le plus délicieux, je conserve assez d'amour-propre pour haïr souverainement et pour éviter avec le plus grand scrupule jusqu'à l'ombre la plus légère de la moindre importunité. J'aurai beaucoup de peine à me guérir de cette méchante disposition parce qu'elle est fondée sur un sentiment raisonné; j'aime une amie plus que je ne saurais dire, et je désire lui plaire à mes propres dépens; je ne sais quel intime secret me dit sans cesse qu'on peut choquer même à force de bienveillance, toujours il veut me donner des leçons sur l'art délicat de ménager l'amour-propre des autres. J'en ai si bien profité que je suis parvenue au point de me dresser deux codes différents; par l'un je me juge toujours à la rigueur sur le sentiment, comme me supposant parfaite sur l'article (cette méthode impose bien des devoirs, mais aussi elle satisfait l'orgueil intérieur); par l'autre, je juge les autres indulgemment et toujours avec égards pour les considérations générales. Enfin, je crois que si j'avais l'espèce de malheur de posséder quelque avantage sur une amie, dont ses yeux pussent être trop vivement frappés, je le cacherais avec le plus grand soin et la plus infatigable attention. Voilà ma confession sincère; vous comprenez aisément que des choses de cette nature ne se disent encore qu'en hésitant à l'amie dont [on] aurait la plus haute opinion, c'est pourquoi je profite de la fiction des deux personnes pour dire actuellement à Mlle Cannet ce que je veux épargner à ma charmante Sophie; mais il est temps de venir à cette dernière, adieu.

Eh bien! ma chère bonne amie, je touche à la mauvaise saison pour moi; le froid te rend paresseuse et j'aurai bien l'air de chanter souvent mes *oremus* toute seule. Tes doigts glacés laisseront inactive la plume aimable qui me réjouit, et docile écolière de l'indolent Épicure, préférant toujours le plaisir le plus commode, le plus prochain, tu négliges celui qui exigerait le plus léger effort. Si prenant mes ailes imaginaires j'allais pénétrer dans la région métaphysique, je pourrais faire pleuvoir les syllogismes pour te prouver que le plaisir s'anéantit dès qu'on cesse de le mériter, et qu'à force de le simplifier, on parvient à le faire évanouir aussi bien que ceux qui l'étouffent sous les accessoires. Mais je t'entends

déjà faire sonner l'expérience et m'imposer par son organe un silence qui serait très mortifiant pour un personnage hérissé de raisonnements; je ne suis point chargée de cette marchandise, grâce au folâtre enfant des ris qui, d'un coup d'œil, m'en a montré le faux aloi. Ainsi je cède volontiers la place, j'élude le combat et me sauve par une fausse porte, en songeant d'ailleurs que ta vie plus dissipée que la mienne, tes sociétés plus fréquentes, doivent t'empêcher de sentir vivement le besoin d'un commerce particulier et ne te laissent pas même les moyens de le cultiver beaucoup. Mais cependant n'allez pas conclure de mon aveu que je vive comme un ours, ni comme une recluse (ce qui ne diffère pas infiniment); n'en faites point une excuse, un soutien à votre paresse, et apprenez aussi que je sais quelquefois tenir ma place à une table d'amis, dire de grands mots avec les beaux parleurs qui ne savent rien, bâiller avec les sots; causer de législation sans paraître y penser avec ceux qui entament le chapitre sans croire qu'on leur répondra, chanter de tout mon cœur avec des musiciens, danser avec les fous, les faire sauter aux criaillements de mon violon, m'amuser de tout, étudier les gens en riant avec eux, et puis après, dans mon cabinet, faire la satire de tout ce que j'ai vu, à commencer par moi. Croyez-vous qu'on garde le silence comme un religieux de la Trappe quand on se trouve avec une femme auteur[1], qui, dit-on, écrit bien, quoiqu'elle ait la mâchoire lourde? Croyez-vous que je n'ai rien à faire, que de répondre à un grand diable d'abbé[2] qui se fourre dans tous les journaux, qui ment comme Baronius[3], qui parle comme un orateur, qui, avec des rides sur le visage et une calotte sur le crâne, vous assomme de compliments galants comme pourrait faire tout au plus un jeune cadet militaire, et qui, avec tout cela, ouvre des cours de langues, de belles-lettres, où je lui souhaite plus d'écoliers qu'il n'y en a. Si vous joignez encore que j'attends au premier jour la lecture d'une comédie qui n'est pas tout à fait finie et que l'auteur[4] promet de me communiquer, si vous saviez que j'écris aux Grandes Indes[5], j'espère qu'enfin vous conviendriez que j'ai de quoi faire au mieux l'importante impertinente. Combien de gens dans le monde, avec un fonds de cette valeur, se font un revenu de sottise déguisée en bel esprit et achètent les ridicules dont les méchants caustiques se divertissent sans ménagement! Mais revenons à nos poulets, car tout ceci tend à une proposition que voilà : entre amies, toutes choses doivent être en proportion; j'ai beaucoup d'affaires, vous venez de le voir, cela n'empêche pas que je vous écrive, donc. . . . . , la conséquence est claire et n'a pas besoin de démonstration, etc.

[1] Mme de Puisieux, une des amies de Diderot.

[2] L'abbé Paradelle. — Cf. *Mémoires*, II, 137-138. — C'est chez l'abbé Jeauket, voisin des Phlipon, grand amateur de musique, que la jeune fille voyait ces divers personnages.

[3] La boutade est à noter, comme symptôme d'incrédulité.

[4] La Blancherie?.

[5] A Demontchéry.

Si vous n'en convenez pas, j'enverrai votre désir par delà les ponts avec votre querelle d'allemand sur ce que je ne vais pas vous voir, tandis que depuis le 20 d'août mon paquet est tout prêt et moi toute disposée; vos visites seraient bien acquittées et au delà : il n'a tenu qu'à vous, mais..... je n'en veux pas dire davantage. Si vous ne m'entendez pas, ma foi tant pis, venez vous éclaircir vous-même; quand on ne voit goutte, il faut s'approcher de la lumière. Il faut venir chercher cette énigme en ramenant à Paris Mme et Mlle Audois [1], que je présume être les personnes qui m'auront vue aux Tuileries quoique je ne les ai pas vues. Badinage à part, je ne serais pas surprise de te voir cette année. Depuis trois semaines, je t'attends chaque jour; cela te semblera bien fou, puisque moi-même je l'estime tel. Mais je te le ferais assurer par maman, à qui j'en parlais, si tu étais ici. Cependant la raison me dit actuellement encore plus haut qu'il n'est pas vraisemblable que tu viennes dans cette saison, et qu'en outre il y aura au mois de mai, que tu désignes pour ce voyage, des motifs tirés de la situation des affaires qui le rendront plus agréable alors qu'il ne serait encore à présent; mais un pressentiment aveugle qui avait prévenu ta lettre ne s'accommode pas de tout ce que dit le bon sens; j'espère en me blâmant, je me moque de moi, et malgré tout je me flatte et j'attends.

Me voilà à ma cinquième page avec la meilleure envie du monde de prendre un ton raisonnable. Cela m'embarrasse. Ma plume est aujourd'hui toute décontenancée : c'est une terrible chose que d'écrire ainsi à la grâce de Dieu, sans avoir une pauvre petite provision d'avance; c'est bien mal aussi de prendre les gens au dépourvu après leur avoir escroqué les idées qu'ils avaient mises de côté pour s'en servir au besoin. J'étais bien préparée, ma harangue était toute divisée, et puis un maudit vent du Nord est venu souffler sur tout cet amas d'étincelles, adieu, je ne sais plus comment arranger mes flûtes ni de quel bois faire flèche; j'ai beau crier comme un aveugle qui a perdu son bâton, on ne me répond non plus qu'un sourd, et puis a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire; aussi, pour me tirer d'embarras, j'ai recours aux proverbes, je demeure court comme un prêtre normand, la ressource des sots ne me fournit rien et, penaud comme un fondeur de cloches, j'avoue que qui trop embrasse mal étreint et que qui court deux lièvres n'en prend point; enfin ne battant plus que d'une aile et me trouvant au bout de mon rôlet, je jette le manche après la cognée.

Ah! la plaisante chose! Comme je finissais cette dernière ligne, ton frère est arrivé aussi bien que mars en carême; il vient d'emporter le paquet de satin [2] et l'explication de l'énigme. Mais le meilleur de l'histoire, il m'a parlé de ton voyage

[1] On a déjà rencontré (lettre XXXII) ces parentes des Cannet.

[2] Le paquet annoncé dans la lettre du 20 août. Sélincourt n'était pas diligent.

et confirmé mon pressentiment; ne t'imagine point que je te l'ai écrit après coup; c'est exact comme je te l'ai dit. Quoique ma lettre fût avancée et qu'elle ne soit guère intéressante, je n'ai pas jugé à propos d'en charger ton frère, d'autant plus que cela l'aurait fait attendre, parce que je veux te complimenter sur l'amie que tu vas avoir en la personne de Mme Tuleu Genty de Moléon : c'est une jeune mariée qui part jeudi prochain pour Amiens où elle passera six mois de l'année; elle disait ces jours-ci que ce qui lui plairait dans le séjour d'Amiens, c'est qu'elle y trouverait une bonne amie, avec laquelle elle avait même eu autrefois relation de lettres; devine un peu quelle est cette dame? Je te le donne en deux, en quatre, en dix! Eh! bien! jettes-tu ta langue aux chiens et ton bonnet par-dessus les moulins? C'est, par ma foi, devine-le... On m'a chargée de t'écrire pour savoir qu'est-ce que c'est que ce Monsieur à grand nom, dont on fait beaucoup d'étalage; c'est bien là une curiosité de femme à laquelle je me prête par pure complaisance. Mais enfin, il faut te dire que c'est Mlle Surugue l'aînée [1], tu te remets sans doute ce nom-là et le chien de visage auquel il s'applique? Sans raillerie, je crois que c'est une bonne enfant qui sera fort aise de trouver en toi quelqu'un de connaissance et qui dès à présent est plus que très aise de se voir mariée et de pouvoir quitter le couvent qu'elle déteste de toute son âme. Sa sœur cadette va avec elle, et l'on dit que, comme il y a beaucoup de noblesse à Amiens, elle y trouvera certainement un parti. Comment n'en trouverait-elle pas avec ses attraits? Je vais bien voir si le masculin d'Amiens est de bon goût et aime nos jolies Parisiennes. Je n'ai pas besoin de te prier de ne point leur montrer ces sottises. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle amie ne pourra être du nombre de celles dont tu prétends former ta congrégation amicale; ton projet ressemble à la république de Platon, on en admire la peinture, mais les siècles s'écoulent sans qu'on la voie se réaliser; je ne sais trop si je serais de ton goût. Le grand nombre me déplaît : en amitié comme en amour, il ne faut être que deux; un tiers, à la bonne heure, est nécessaire et quelquefois encore il est incommode. Je serais charmée que mon amie eût des amies, mais je n'en saurais aimer une seconde au même degré; et la société continuelle de ce qu'on n'aime que faiblement est à charge. Arrange ton institut comme tu voudras. Voilà mes dispositions; d'ailleurs je ne m'engage point d'avance, je ne promets pas tant que la cousine de Boulogne [2], mais peut-être tiendrai-je davantage. Ce peut-être n'est pas dit sans réflexion, et si tu me connais comme tu crois le faire, il doit te dire beaucoup en badinant. Ne pense pas m'effrayer par tes menaces, je ne laisserai point à ta parente tout l'empire de la présence; je le partagerai autant qu'il me sera possible, et dussé-je faire un peu

[1] Voir lettre XXVIII.

[2] Cette cousine de Boulogne avec laquelle Sophie ira faire un voyage en Flandre en août 1779 (voir lettre CCLXXX).

la moue je me tiendrai près de toi en ne disant autre chose que ces quatre vers marqués de l'autre jour que je prends pour inscription :

> Penser et sentir, voilà mon bien;
> Écrire, etc.

De bonne foi, je ne sais trop que dire de moi aujourd'hui; je songeais il y a quelque temps qu'on pourrait diviser les différences de mon humeur par les saisons : tendre et sensible au printemps, vive et gaie dans l'été; en automne, ma gaieté prend une teinte de satire qui me conduit à la rêverie philosophique et me rend enfin en hiver réfléchie, sérieuse et appliquée. Cet ordre est dérangé à présent, je suis en équivoque de tout cela et tourne comme une girouette de l'une à l'autre de ces dispositions. À la sensibilité d'un cœur bien disposé, je joins la gaieté d'une indifférente; je fais tout avec goût sans rien aimer. Si tu me connais si bien, tire les conséquences que tu voudras, montre-les moi et je verrai si elles sont justes. Il me semble que tu te fais un joli portrait de moi, tu serais bien étonnée de trouver quand tu viendras, au lieu de cette facilité, qui tient à ma plume, un propos guindé, un air embarrassé, parlant peu et mangeant souvent des pois chauds, comme disait M. de la Rochefoucauld, pour peindre quelqu'un qui parlait mal. La belle avance ! reste plutôt chez toi et ne viens point te désabuser; mais que dis-je! viens, ma très chère amie, mon cœur ne sera jamais muet pour t'exprimer sa tendresse; viens, que je t'embrasse de toute mon âme. Que de plaisirs nous attendent ! Hélas ! il n'en faut point parler, il n'y faut guère penser; triste prudence !

Tu me parles du Parlement; on est comme assuré de sa rentrée; les salles du Palais sont préparées, on y a même brûlé du genièvre. M. le Procureur général, le jeune Joly de Fleury est exilé d'aujourd'hui; son premier commis est à la Bastille. L'allégresse publique se manifeste d'avance dans ce quartier, on y tira des fusées la semaine dernière, aussi y eut-il des gardes; je ne sais si vous savez la plaisanterie qu'on fit aux Messieurs de la Chambre des vacations; le dernier jour de leurs fonctions, comme ils allaient tenir la séance au Châtelet, ils trouvèrent dans leur chemin, malgré leur grande escorte, des violons qui jouaient l'air «Allez-vous en gens de la noce, allez-vous en chacun chez vous»[1].

Je ne suis pas en train d'en écrire davantage sur cet article; adieu, ma chère bonne amie, aime-moi toujours, écris-moi, viens me voir, je te rendrai tes visites. Présente mes respects; mille choses à ta sœur, tu ne dois pas douter de la manière

[1] Il semble inutile de commenter ces diverses nouvelles concernant le rétablissement des parlements, qui eut lieu en effet en novembre 1774. Elles ont d'ailleurs quelque intérêt anecdotique. Marie Phlipon, dans son logis du quai de l'Horloge, tout voisin du Palais de justice, était bien placée pour les recueillir.

dont je prends l'affaire des taffetas, je trouve sa décision très bonne et je l'avais imaginée en voyant l'étoffe; ne regrette point mes pas, je les fais avec plaisir pour toi. Ton frère m'a remis 5 livres pour la teinture de ce satin. Adieu, ma tendre amie, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ce 4 novembre 1774. Il y a aujourd'hui un mois que j'en faisais autant et que je te le disais.

LXIX

À SOPHIE[1]. — 16 novembre 1774[2].

En vérité, ma chère Sophie, il ne peut appartenir qu'à des circonstances bien singulières de me faire regretter de t'avoir dit ce que je pensais. Quand je relis les reproches obligeants de ta dernière lettre, je me trouve ridicule de t'avoir écrit après quels étaient mes scrupules, et je me semble plus ridicule encore d'avoir pu les former malgré l'intime confiance qui règne entre nous; es-tu donc de ces amies ordinaires, avec lesquelles on doive observer jusqu'aux règles les plus exactes de la prudente et délicate politesse? La parfaite amitié ne nous affranchit-elle pas de toutes ces contraintes? Et quand il serait vrai qu'on dût s'y soumettre encore quelquefois, même avec ses plus intimes, n'est-ce pas aussi manquer à la délicatesse que de découvrir toute celle que l'on a? Je ne vois dans tout ceci, ma très chère, qu'une chose également avantageuse à toutes deux : c'est que toutes mes démarches à ton égard, soit qu'elles se trouvent conformes ou non aux règles communes, n'ont toujours pour principe que l'amitié la plus tendre et la plus sincère; voilà sur quelles règles tu dois les juger, je m'en rapporte à toi sur l'application aux cas particuliers.

Tu m'as demandé quelques anecdotes sur l'événement dont tous les esprits s'occupent actuellement; je n'espère pas te rien donner de nouveau, ton éloignement de cette capitale n'est pas assez grand pour que tu puisses ignorer même les détails de ce qui s'y passa samedi dernier[3]. La situation de notre demeure nous mit dans le cas d'en voir tout l'appareil et d'être témoins de l'allégresse publique : elle ne parut jamais plus universelle et plus sincère. Les acclamations dont les airs retentirent me semblèrent d'autant plus touchantes qu'elles pouvaient être regardées comme l'expression des sentiments de tous les gens de bien. Le roi était

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 216-219.

[2] La date est à la fin.

[3] C'est le samedi 12 novembre qu'avait eu lieu le Lit de justice où Louis XVI rétablit le Parlement de Paris.

à huit heures au Palais; après avoir entendu la messe à la Sainte-Chapelle, il passa dans la Grand'chambre, où il siégea jusqu'à peu près deux heures : lorsqu'il sortit, les deux princes ses frères le quittèrent; M. de Provence entra à la Cour des aides qu'il rétablit, et où M. de Malesherbes fit un discours, dont le prince fut, dit-on, visiblement ému et attendri. (Ce M. de Malesherbes est le premier président de la Cour des aides.) M. d'Artois alla au Louvre rétablir le grand Conseil. J'ajouterai même à ce propos, que le bruit court présentement que la partie du grand Conseil qui n'a pas été dans le Parlement détruit donne sa démission et refuse d'être avec ceux qui ont composé ce Parlement factice. Il n'est pas fort nécessaire de t'apprendre que ce M. de Nicolaï[1], si mal équipé dans les fameux mémoires de Beaumarchais, fut salué en sortant du grand Conseil par plusieurs voix qui crièrent : «Bas le mortier!» Je ne sais si la dérision lui plut, mais ce que je crois, c'est que ces pauvres parlementaires par intérim feront toujours une sotte figure dans telle place qu'on les mette. Ceux qui n'accepteront pas la retraite honnête du grand Conseil auront deux mille livres de pension. Les édits que le roi fit enregistrer concernant tous ces rétablissements ne sont point encore parus; on sait seulement qu'ils sont au nombre de dix, et que la recréation de chaque chose est l'objet d'un de ces édits; ainsi cela en comprend déjà trois. Il en est un ensuite qui étend le pouvoir des présidiaux; ces tribunaux ne pouvaient juger des affaires que jusqu'à la valeur de cinq cents livres, et ils le pourront jusqu'à celle de trois ou quatre mille sans appel. Les Conseils supérieurs sont supprimés. Il y a aussi, au Parlement, une chambre des enquêtes, ou des requêtes, de supprimée; les membres de ce corps qui sont morts en exil ne sont point remplacés, et même leur nombre général est réduit : ce qui reste excède encore cette réduction qui ne s'effectuera que par la mort de ceux qui sont de trop. Le même arrangement a lieu par rapport à la communauté des procureurs, lesquels sont au nombre de quatre cents et que l'on réduit à moitié; à mesure qu'ils mourront, les offices seront éteints. La qualité d'avocat que donnait aux procureurs e règlement de 71 leur est ôtée par celui d'aujourd'hui. Il est enjoint au Parlement rétabli de ne jamais quitter ses fonctions sous tels prétextes que ce puisse être; il pourra faire des remontrances tant qu'il le jugera convenable et nécessaire; mais, à compter du jour où il commencera d'en faire. il faudra qu'il enregistre au bout du mois. Enfin, dans le discours par lequel le roi termina sa séance, et qu'il prononça d'un ton ferme pour un homme de vingt ans, il ordonne à son Parlement d'être plus circonspect à l'avenir, de rendre avec exactitude et sans interruption la justice à son peuple et, sous ces conditions, lui promet d'être toujours son protecteur.

[1] Président à mortier au parlement Maupeou, qui, dans le procès de Beaumarchais, ayant pris parti pour Goëzman, avait été fort maltraité par le pamphlétaire.

Un prince montant sur le trône dans des circonstances aussi critiques ne pouvait se dispenser de ce rétablissement nécessaire et souhaité. Eh! qu'en pourrait-il craindre? Les parlements sont comme de vieilles ruines que l'on vénère encore, mais ils ne sont plus une barrière à l'autorité royale; c'est une idole chérie quoique impuissante, il fallait la rendre à ses adorateurs, que sa présence console. Au reste, c'est toujours marquer des égards et même du respect pour les lois, que de leur donner des dépositaires respectés; et c'est dans ce sens, ainsi que dans la vue de la réunion des princes, que cette démarche est si agréable et si louée. Du moins, j'en juge ainsi. Le soir du jour qu'elle se fit, beaucoup de maisons furent illuminées; la joie parut assez générale, excepté les intéressés au contraire, et (cela soit dit entre nous) le clergé. Quant à moi, je m'en suis fort réjouie; tout sentiment universel m'affecte; et un plaisir qui est tel pour tout le public me semble devoir être un transport pour le particulier qui trouve la félicité des autres dans la sienne et son bonheur dans celui de sa patrie. M. de Miromesnil a été déclaré, ce même jour, garde des sceaux faisant les fonctions de chancelier; c'est un homme estimé, ainsi que M. Turgot, le contrôleur général, et M. de Maurepas, qui joue un si beau rôle et fait tout sans être rien. Voilà des ministres éclairés et bien intentionnés, un jeune prince docile à leurs conseils et qui veut le bien, une reine aimable et bienfaisante, une cour aisée, agréable et décente, un corps législatif honorable, un peuple charmant qui ne veut que le pouvoir d'aimer son maître, un royaume plein de ressources; ah! nous allons être heureux, j'aime à l'espérer, je m'en fais une douce image, et je ne dirai plus ce que je pensais il y a huit mois, que l'État tendait au point de ressemblance avec ces gouvernements où tout nouveau-né est un malheur de plus. Adieu, je te dis ce que je sais, ce que je sens, je ne puis davantage; tu mériterais sans doute des remercîments de m'avoir donné par ta demande une raison de plus de t'écrire. Mais, entre amies, c'est reconnaître le bienfait que d'en user. Adieu, ma chère et charmante Sophie, je suis toujours moi-même, c'est-à-dire ta moitié.

A Paris, ce 16 novembre 1774.

Je me suis trompée dans ma lettre; c'est M. d'Artois qui fut à la Cour des aides et qui se trouva si touché du discours du premier Président; le grand Conseil a été rétabli par M. de Provence. On dit ce dernier prince fort opposé par ses sentiments à tout ce qui se fait aujourd'hui. La messe rouge n'est point dite, on ignore encore le jour de la rentrée du Parlement rétabli. On dit qu'il fait des démarches pour obtenir quelque modification dans certaines clauses des édits.

LXX

À SOPHIE [1]. — 28 novembre 1774 [2].

Je ne veux d'autre preuve de ton amitié que le prix infini qu'elle te fait mettre aux témoignages de la mienne : il n'y a que le sentiment qui puisse ainsi se connaître et s'apprécier. Tels obligeants que soient en eux-mêmes les procédés de quelqu'un, ils ne nous touchent qu'à proportion de l'estime que nous faisons de la personne; et l'âme la plus honnête ne peut s'empêcher d'y être sensible, plutôt en raison de cette estime que de la valeur propre des choses. Il faut beaucoup aimer, pour craindre de ne pas aimer assez; je ne vois rien de plus flatteur pour moi que cette appréhension d'un cœur généreux. Peut-être pourrai-je me plaindre d'une seule chose : c'est qu'en me donnant un retour si parfait, tu ne me laisses plus rien à désirer qu'à augmenter mon amitié pour toi, ce qui n'est pas une chose facile. La preuve que tu souhaites si fort n'était pas éloignée; ton désir même me la fournit; il ne fallait que mes yeux pour la découvrir et te la montrer. J'avoue que je me suis plainte plus d'une fois de la lenteur de ton frère à prendre le paquet : aussi, quand il vint le chercher, j'étais plus occupée de l'objet et du résultat de sa visite que de lui-même et de ce qu'il disait; heureusement, il ne resta pas longtemps, car ma conversation aurait été très stérile; cela n'est pas du plus honnête, mais quand mon cœur est fortement occupé de quelque côté, la meilleure compagnie ne saurait me distraire. Je n'ai pas été surprise du silence de ta première sur cette réception; je pensais que le paquet n'était pas parti, parce que ton frère en le voyant témoigna quelque embarras de l'arranger avec les autres choses qu'il avait à envoyer; cependant il l'emporta, et je conservai en moi-même quelque espérance qu'au moins il ne pouvait tarder à te parvenir.

Tu ne saurais être plus touchée, ma chère Sophie, de cette petite bagatelle que je t'ai envoyée, que je ne la suis de la manière dont tu l'as reçue et de la valeur que tes sentiments lui donnent. Il est vrai que tu saisis dans la vérité le motif qui m'a inspirée et conduite; croirais-tu que j'ai un scrupule qui me chagrine? Il est singulier dans son espèce, mais fort naturel selon moi; en voici le sujet : Ste-Agathe, avec laquelle je suis toujours liée, m'a priée souvent de lui donner mon portrait; ses instances, ses désirs ont été cause que, lorsque j'eus fait dessiner celui que tu as, je le fis calquer et lui donnai cette copie. Eh bien! j'ai quel-

[1] Arch. d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 219-221. — [2] La date est à la fin.

que humeur dans mon âme qu'une autre que ma première amie ait avec elle un témoignage commun; tu trouveras cela fort sot, car si cela est ainsi, c'est que je l'ai bien voulu; mais ce que je dis de mon petit chagrin n'en est pas moins vrai, et je ne puis m'empêcher de te faire cet aveu comme ne pouvant te rien cacher. J'aime Ste-Agathe, il est vrai, mais tu connais assez mon cœur pour être assurée qu'il n'est point capable d'une seconde liaison comme celle qui nous unit, elle est même physiquement impossible; aussi, ce qui me console, c'est que la même action est absolument libre pour l'une, au lieu qu'elle est secondaire et demandée pour l'autre. Je suis persuadée que ces distinctions ne t'inquiètent pas, et que, contente du motif et de l'action, le reste t'importe peu; mais je n'ai pu me refuser ce petit soulagement, oublie qu'il te regarde pour voir seulement qu'il me satisfait.

Je ne soupçonnais guère qu'une lettre de nouvelles fût capable de piquer la curiosité de quelqu'un sur mon sujet; je suis fort portée à croire que la qualité de ton amie y fait plus que toute autre chose. Tu peux charger qui tu veux de tes commissions pour moi, je suis assurée que ton choix est bon, et quiconque viendra avec une lettre de toi sera toujours bien reçu. Tu n'es pas la seule qui plaigne Mlle Surugue; ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort, je vois bien que le peu d'amitié que l'on a pour sa tante (Mme Ste-Fare) influe sur ce qu'on pense des nièces. Si tu juges à propos de lui présenter mes civilités, tu me feras plaisir: elle doit savoir que je n'ignore pas son changement d'état. A propos de ceci, il y a quelque noir dans l'esprit des congrégantines, on change de supérieure au mois de mai; on s'attend à Mme St-Bernard ou Ste-Fare: tu connais les dispositions générales à leur égard. On veut me faire entrer avant ce changement, le consentement de la supérieure est à l'archevêché actuellement, les permissions seront pour deux personnes, j'y mènerai cette parente que tu as vue ici [1] et qui m'appelle sa bonne amie; si tu venais avant le mois de mai, tu viendrais avec moi; mais c'est un plaisir dont je n'ose pas me flatter, le temps s'oppose à ton voyage, et je serais en quelque sorte fâchée que tu l'entreprisses dans cette rude saison. Il fait un froid qui me déroute, j'ai coutume de passer toutes les après-midi dans ma chambre, occupée à écrire, mais la place n'est pas tenable.

La messe rouge fut célébrée il y a aujourd'hui huit jours; le bruit de la joie, les applaudissements réitérés laissèrent à peine en silence l'instant du lever-Dieu [2]; il y eut encore ce même soir quelques illuminations, les jeunes gens se réjouirent par l'éclat des fusées qu'on tira à force dans les cours du Palais. Aujourd'hui le Parlement est rentré dans ses fonctions, après avoir été hier en corps à Versailles féliciter leurs Majestés sur leur avènement au trône.

Il me semble que c'est bien étourdiment que tu dis être fâchée de ce que ma

[1] Probablement Mme Trude. — [2] L'Élévation.

lettre a prévenu la tienne; je crois pourtant que tu es plus charmée de me voir corrigée par mon amitié plutôt que par tes remontrances. Tu vois, ma très chère, que, si l'imagination me rend quelquefois fautive envers toi, le cœur répare bientôt ses torts et la ramène de ses écarts. Je ne sais ce que tu pensais de mon énigme, mais elle devait te paraître bien plate et bien insipide, puisque tu ne te doutais pas du sens. L'équivoque de la destination du paquet cacheté m'a beaucoup réjouie et même étonnée, car, autant que je puis m'en souvenir, je l'avais écrite en dehors.

Adieu, ma délicieuse Sophie, je t'embrasse de toute mon âme et finis à l'aveuglette, car il est cinq heures du soir du lundi 28 novembre 1774.

LXXI

À SOPHIE[1]. — 13 décembre 1774, avec P.-S. du 14.

Du 13 décembre 1774, à Paris.

Le bruit d'un peuple attiré en foule par un affreux spectacle se fait entendre jusque dans la tranquillité de mon cabinet; près d'ici[2] la justice, le glaive en main, déploie l'appareil des derniers supplices: deux criminels de vingt ans subissent ceux de la roue et du feu. J'imagine entendre leurs cris et sentir l'odeur s'exhalant du bûcher révolter à la fois tous mes sens. Je me dérobe à des scènes d'horreur où mille gens sont conduits par une curiosité secrète et sanguinaire. Mais l'image d'un parricide commis dans ce quartier et dont on parle sans cesse depuis plus de huit jours me poursuit et m'obsède: mon cœur se serre malgré moi, je rougis, je frémis pour l'humanité et mes yeux abattus laissent tomber des pleurs. Sont-ce des hommes que ces monstres qui enfantent le crime sans inquiétude, l'accomplissent de sang-froid, l'avouent sans remords et meurent sans le regretter? Il est des âmes atroces dont on ne soupçonnerait pas l'existence, je ne trouve rien de si triste que d'être forcé de les reconnaître. Ô Dieu! père des humains, est-ce là ton ouvrage? Non, je ne crois pas que l'homme naisse si méchant: ce sont des passions non réprimées ou mal dirigées par l'éducation qui produisent ces effets contre lesquels la loi est obligée de sévir avec la dernière rigueur. Des penchants violents, des imaginations fortes, des caractères fermes différemment modifiés font ou les âmes sublimes et énergiques dans la vertu ou

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 221-224.

[2] La place de Grève, de l'autre côté de la Seine.

les âmes abominables et atroces dans le crime. Parmi nous comme chez les anciens, c'est l'éducation qui fait tout; la seule diversité que j'aperçoive c'est que chez eux elle n'était jamais démentie, au lieu que nous recevons trois sortes d'éducations qui se contredisent réciproquement. Écoliers équivoques de nos pères, de nos maîtres et du monde, nous rejetons les principes de tous les trois, ou nous en composons un résultat factice qui réunit en apparence les avantages de tous et qui dans le vrai n'a la stabilité d'aucun. Nous sommes fort heureux que les lois d'une part et l'honneur de l'autre comme principe du gouvernement retiennent à peu près tous les citoyens dans le devoir et en fassent sinon des hommes de bien, du moins des hommes tranquilles. J'étais ici lorsqu'on est venu m'arracher à ma solitude pour me conduire à la fenêtre et m'y faire voir, non l'horrible exécution, mais la foule immense qui s'empresse pour en être témoin. Elle n'est pas imaginable, il y a du monde jusque sur les toits; en vérité, la nature humaine n'est guère respectable quand on la considère ainsi en grande masse; on dirait d'un tas de fourmis qui gravitent sur un pouce de terre. Je ne démêle pas trop bien quel motif peut exciter la curiosité de tant de milliers d'hommes pour en voir mourir deux de leurs semblables. Je ne m'étonne plus que les combats des gladiateurs fussent si courus à Rome; il faut qu'il y ait, en général, dans les cœurs, un certain goût pour le sang, une certaine férocité. Mais non, je ne peux pas le croire; je pense plutôt que nous aimons tous les impressions fortes, parce qu'elles nous donnent un plus vif sentiment de notre existence, et c'est ce même penchant qui conduit les gens délicats au théâtre et la populace à la Grève.

J'entends le tumulte s'augmenter; mon esprit est fatigué d'objets funestes. Le jour me quitte, il nous vient du monde. Adieu, mon cœur se repose en toi.

Du 14.

Je serais bien fâchée que notre quartier fût souvent le lieu des exécutions; j'ai toutes les peines du monde à me soustraire aux impressions de tristesse que ces événements font sur mon âme; j'en ai été occupée toute la nuit sans avoir rien vu. Le malheureux parricide a vécu sur la roue pendant douze heures, en faisant des cris qui s'entendaient du lit de maman. Dans ces moments, on oublie que c'est un criminel pour sentir que c'est un homme qui souffre. La nature en pâtit et se met d'elle-même à l'unisson de la douleur. La populace toujours sans pitié applaudissait par des cris de joie et des battements de mains, comme à un théâtre, aux souffrances et aux tortures du patient. J'avoue que son crime est horrible; j'approuve la justice; mais j'étais cependant aussi irritée de voir tant d'âmes cruelles que j'étais affectée des maux du misérable.

Je t'entretiens de choses bien désagréables, ma chère amie, mais je soulage

IMPRIMERIE NATIONALE.

mon cœur; je suis rebutée d'en trouver si peu de sensibles. J'avoue que j'ai tout à la fois bien du mépris et bien de l'amour pour les hommes : ils sont si méchants ou si fous, qu'il est impossible de ne pas les mépriser; mais ils sont encore si malheureux, qu'on ne peut s'empêcher de les plaindre et de les aimer. Les circonstances font dominer tour à tour l'un ou l'autre de ces sentiments. C'est toi qui me consoles; je détourne ma vue, je la porte sur Sophie et je vois des perspectives plus heureuses; de douces émotions me pénètrent et viennent réveiller le plaisir dans mon cœur. Il est encore de la vertu et du sentiment dans le monde, me dis-je alors, et le bonheur avec eux n'est pas banni de l'univers.

Il y a déjà quelques jours que je voulais t'écrire et traiter un tout autre sujet que celui qui domine dans cette lettre; ce ne sera pas encore pour cette fois-ci; je n'attendais pas ces sensations violentes et étrangères qui sont venues troubler mes idées et modifier mon être d'une façon toute nouvelle.

Les nouvelles sont assez rares, mais les conjectures ne le sont pas: on dit que le roi va remettre à leur premier taux les rentes diminuées par son aïeul; je n'en crois pas un mot, je regarde ce bruit comme l'expression du souhait public et non comme une chose qui aille se réaliser.

Les princes sont venus au Palais ces jours passés pour remettre au 30 du mois à traiter de l'objet qui les faisait venir. Quel est cet objet? et pourquoi venir en attirail sans rien faire? Je n'en sais rien, mille personnes n'en savent pas plus que moi. On dit encore que M. de Maurepas n'est pas extrêmement satisfait du Parlement, qui ne veut point de l'ordonnance de discipline que le roi lui a fait enregistrer lors de son lit de justice. Il veut faire des remontrances, il demande qu'on lui rende une des deux chambres supprimées des Enquêtes et qu'on modifie l'extension du pouvoir accordé aux présidiaux; enfin la suppression du grand Conseil. On parle en outre des petites divisions intestines entre les membres qui ont cédé aux circonstances passées et ceux qui ont soutenu leur personnage jusqu'au bout. Je te laisse à penser combien cela fait parler ceux qui sont pour et contre, car les opinions de politique sont aussi variées que celles de religion, humainement parlant. Quant à moi, je pense que, dans une monarchie, il faut qu'il y ait du pouvoir et des rangs intermédiaires, ainsi qu'un corps dépositaire des lois, et, par la nature des choses, il est bien difficile que le prince et le Parlement soient d'accord.

Tu voulais politiquer dans ta dernière, je ne t'en tiens pas quitte; les discours de demoiselles sur pareille matière ne sont guère d'importance, mais les idées d'une amie, de tels genres qu'elles puissent être, intéressent toujours.

Adieu, ma chère et bien-aimée Sophie, je suis toute à toi pour jamais.

A 9 heures du soir.

LXXII

À SOPHIE[1]. — 20 décembre 1774[2].

Je ne puis m'empêcher de t'en faire le compliment, j'ai trouvé ta lettre bien écrite : je ne sais si c'est parce qu'elle donne dans le raisonnement, mais le style m'a paru avoir un certain mérite que tu ne prends pas la peine de donner à toutes tes lettres. Au reste, je ne suis pas pour cela plus d'accord avec toi. Je me trouve au contraire fort en humeur de te critiquer et vraisemblablement je ne me gênerai pas.

Tu n'as pas choisi un avantage exclusif en te jetant du côté de la métaphysique : on peut dire d'elle que c'est un champ ouvert à quiconque veut y piller. Chacun y peut cueillir à son gré des lauriers, sans avoir droit de se vanter d'une victoire qu'on peut lui disputer éternellement. Tu aurais mieux fait de rester dans ce naïf embarras qui peint le sentiment d'une manière si touchante et si vraie; un caractère froid ne doit jamais faire son propre éloge, il se trahit presque toujours lui-même.

J'ai dit, et tu l'as trouvé vrai avec raison, qu'il faut aimer beaucoup pour craindre de ne pas aimer assez; crois-tu qu'on puisse juger la même chose d'un cœur qui dit « c'est pour moi un grand plaisir d'aimer », mais l'absence de ce sentiment n'est pas une privation, ce n'est pas un besoin, c'est un acte volontaire; « mes sentiments sont libres, je te les voue dans la plénitude de ma volonté ». Cela me paraît fort bien dit, mais je trouve que la pensée manque de justesse, car le pourquoi du sentiment n'est pas dans la volonté. On ne sent point parce qu'on veut sentir, mais parce qu'on est affecté, et, malgré toute ta bonne et généreuse volonté pour moi, je te défierais bien de m'aimer si je ne te plaisais pas.

Les besoins, l'intérêt et le plaisir ont réuni les hommes en société; ce sont encore les mêmes motifs qui forment les liaisons particulières; ajoutez-y cependant ce goût naturel, ce penchant involontaire pour le beau, le juste et l'honnête qui nous portent vers eux sitôt que nous les apercevons quelque part, indépendamment de la réflexion et d'une vue distincte de quelque avantage. C'est cette espèce d'estime qui appartient essentiellement à l'amitié et qui en fait un lien uniquement propre à l'homme. Les animaux sont, comme lui, capables d'attachement; mais privés du principe de la connaissance et de la faculté de réfléchir le sentiment, ils méconnaissent et ignoreront toujours l'amitié. Or, pour en venir à ma

[1] Archives d'Agy, adresse, visa, cachet. – Dauban, I, 225-229. — [2] La date est à la fin.

conséquence, les caractères froids ne diffèrent de ceux qui leur sont opposés qu'en ce qu'ils ont moins de sensibilité, quoique pourtant ils en aient davantage que les caractères durs qui n'en sont point encore absolument privés; ils ont, en général, cette présomption philosophique qui leur fait croire qu'on peut être heureux tout seul; leur imagination muette ne les remue jamais par le magique pouvoir des charmantes illusions; attendez l'événement, ils deviendront comme les autres et seront, de plus, tout étonnés de leur défaite. Mais sans parler de ce changement, supposez une personne de ce caractère avec une autre qui, sans avoir cette ressemblance, se trouve guidée par les mêmes principes, par les mêmes goûts, par les mêmes idées; elles s'aimeront à coup sûr. Le caractère froid se trouvera doucement ému d'une manière qu'il n'avait point imaginée, il ne s'était pas douté qu'il y eût tant de plaisir à se communiquer, mais il le sentira, et s'il en était ensuite privé, il se trouverait plus dénué que le caractère tendre et passionné qui, dans les bouillants transports de son imagination, trouve du soulagement à conter ses ennuis aux arbres de son jardin. Si tu ne m'aimais plus, d'autres s'en trouveraient bien, dis-tu, et tu aurais une grande portion à revaluer [sur] le général; ce serait donc un besoin pour toi d'employer cette portion? Je n'en puis pas dire autant. Lors même que notre liaison cesserait, je n'en aimerais pas davantage ceux que je connais et qui ne te ressemblent point. Mais pourquoi parler d'une chose qui ne pourrait être sans le malheur de l'une ou de l'autre ou même de toutes les deux? Ce sont des rapports aussi rares qu'intimes qui nous attachent mutuellement, ils dérivent de la nature de notre être et résultent de la modification essentielle et particulière de chacun; nous ne pouvions être ce que nous sommes et nous connaître sans nous aimer. Il faudrait donc que nous changeassions prodigieusement pour cesser d'être amies : et j'ai assez bonne opinion de nous pour croire que la seule espèce de changement qui puisse produire cet effet nous serait désavantageuse.

Il faut, dit-on, du réciproque dans l'amitié, sans cela elle n'est qu'une chimère; oui, pour l'établir, je conviens de cette nécessité; mais si, par une supposition paradoxe, tu pouvais cesser de m'aimer sans sujet de ma part et sans perte de qualités de la tienne, il me semble que tu ne saurais me devenir indifférente, encore moins pourrais-je te haïr; il me resterait toujours à dire : Hélas! nous étions faites pour être amies, nous le serions encore si elle n'était pas aveuglée. Mon premier beau jour sera celui où elle reconnaîtra ses torts et me rendra son cœur. Le mien lui est toujours acquis.

Pour toi, ma chère Sophie, laisse à mon amitié le soin d'apprécier la tienne; elle est trop intéressée à sentir tout son prix pour n'en pas mettre la valeur au plus haut degré. Je la chercherai toujours dans tous tes procédés pour moi, je la découvre même dans les raisonnements que je combats et, si jamais la froideur s'y montrait, je fermerais les yeux pour ne pas la voir, ce serait alors une vérité que

je travaillerais sans cesse à me dérober. Pourvu que tu m'aimes assez pour faire cas de ma tendresse et pour la recevoir avec joie, je suis contente; ma sensibilité est faite pour des extrêmes qui ne sont pas propres à tout le monde; j'en goûte les plaisirs. Je m'en réserve les peines, sans l'exiger aussi vive dans qui que ce soit. Je t'aime parce que tu me plais. En t'aimant je n'ai d'autre but que de t'aimer encore: j'aime mon amitié même, je la veux croire essentielle à mon bonheur; que dis-je? je la crois effectivement nécessaire à ma félicité et quand mon esprit voudrait me persuader le contraire, je lui imposerais silence comme sur les articles de foi. Si c'est une erreur, je la chéris et la trouve trop douce pour vouloir en guérir. J'ai pensé mille fois que l'illusion, souvent plus agréable que la vérité, mériterait quelquefois de lui être préférée, si elle était aussi durable; si mes dispositions à ton égard étaient soumises à l'illusion, je veux que ton empire sur moi, dans ce seul cas, dure autant que ma vie. Puisse chaque année en augmenter la force et m'aveugler, m'asservir de plus en plus! Mon âme, libre et fière, aime pourtant les chaînes qui l'unissent à toi; ce sont les seules qu'elle reconnaisse et qu'elle veuille porter toujours; je hais l'affreuse liberté qui me donnerait l'indifférence pour Sophie.

Une année nouvelle se présente à nos regards et vient revendiquer une portion de notre existence fugitive, je ne vois en elle qu'un nouveau témoin de notre amitié et un moyen de l'affermir: j'aperçois dans son cours briller l'époque de ton voyage et flatter mes désirs, je souris à l'image du temps, qui, d'un bras accoutumé aux victoires, émousse sa faux inutilement sur l'autel particulier que nos cœurs ont élevé à l'amitié: forcé de lui rendre hommage, il dépose ses armes, ploie ses ailes, arrête sa course, se prosterne et adore.

Tous les jours on forme beaucoup de vœux, dans ces moments on s'en présente mille: pour moi je n'en fais qu'un, celui de nous aimer toujours; c'est aussi le seul que je t'offre, il renferme tous les autres.

Le portrait que tu me fais de celui qui doit bientôt m'apporter une lettre [1] n'est pas indifférent; chercher à connaître les autres plutôt qu'à se faire valoir, c'est un trait qui convient à bien peu de personnes et qui ne peut appartenir qu'à un philosophe. Je le verrai avec plaisir et je ne serai pas fâchée de savoir si je suis aisée ou difficile à connaître; il me semble que je suis à la fois l'une et l'autre; je suis aisée à connaître, parce que je ne déguise jamais ma pensée; je suis difficile, parce que parlant le plus souvent de choses vagues et étant d'ailleurs assez

[1] Roland. Il était inspecteur des manufactures à Amiens, et voyait beaucoup la famille Cannet (Cf. *Mémoires*, t. II, p. 229-230). Les affaires de son service l'appelant souvent à Paris, Sophie, qui lui avait parlé de son amie, devait le charger d'une lettre pour elle. Mais il ne vint pas cette fois, et, ayant passé la plus grande partie de l'année 1775 à voyager en Allemagne, ne se présenta que le 11 janvier 1776 chez Phlipon.

timide, on ne me voit jamais toute entière. Tu as raison de ne pas craindre ses menaces, mais je trouve son agacerie assez bonne; c'est dommage que tu ne sois pas tentée d'être coquette, tu en jouerais le personnage à merveille. Je ne puis pas me rendre le même témoignage, je crois que, quand je la serais dans l'âme, mon extérieur n'en dirait rien.

Présente mes respects à ta chère maman, joins-y tout ce que le sentiment filial t'inspirera de plus tendre, ce sera l'expression d'un cœur qui partage toutes les dispositions du tien à son égard. Ne m'oublie pas auprès de ta sœur, assure-la de mon estime et l'embrasse pour moi; c'est un plaisir que je n'ai pas réalisé depuis bien longtemps. Reçois mille choses obligeantes de mes chers parents, tu es aussi leur fille et ils t'aiment. Adieu, ma tendre amie, ma chère Sophie, aimons-nous toujours; je sens que de ma part je le fais plus fortement que jamais et je crois que tu m'imites. Adieu, je suis toute à toi cette année, *in secula seculorum*.

Ce 20 décembre 1774 après-midi.

Je suis désolée, il faut que je pense à écrire des lettres de nouvel an qui me font mal au cœur.

LXXIII

À SOPHIE[1]. — S. d.[2].

..... la généralité de celles qu'il prétend prouver. Tout est bien. L'homme est aussi parfait qu'il peut l'être, nous avons reçu de grandes choses et nous ne pouvions en recevoir de plus grandes. Ce que nous appelons mal moral est peut-être un bien par rapport au grand tout. De tous les systèmes possibles, la sagesse divine a dû choisir le meilleur; ainsi tout est dans l'ordre, tout est bien, et dans le système général de l'univers, l'homme est à sa place. Selon lui, l'amour-propre et la raison concourent et contribuent unanimement à un même but, qui est la félicité de l'homme. Au reste, ce n'est que dans la vertu qu'il peut trouver son bonheur. Voilà le précis de cet ouvrage, qui est tout à fait intéressant et dont on ne peut raisonner que fort imparfaitement dans une lettre. Si le but de cet auteur était, comme le croient quelques-uns, de préparer par la raison l'esprit humain au

[1] Archives d'Agy, adresse, visa, cachet.

[2] C'est la fin d'une lettre beaucoup plus longue, qui, d'après le numérotage des pages du fragment, devait en avoir au moins huit. Je la mets à la fin de 1774, très approximativement, en raison des idées chrétiennes qu'elle exprime encore. Il ne semble pas qu'on puisse la placer plus tard.

christianisme, je doute qu'il y ait parfaitement réussi. Il raisonne en philosophe, et en philosophe vertueux, mais rarement en chrétien; la raison chez lui ne me paraît pas pouvoir bien s'accommoder à la Révélation telle que nous l'avons. J'ai vu, il est vrai, un endroit où il peint si énergiquement la faiblesse de la raison et où il laisse celle-ci sans aucune ressource, de manière qu'il oblige de recourir à la religion. Mais par cela même, de quel droit prétend-il se faire croire quand il avance des choses qu'il ne peut autoriser que par sa seule raison? Lorsque l'esprit humain sans Révélation raisonne mal, il égare; quand il raisonne bien, il n'a pas d'autorité pour se faire croire. Je le reconnais pour un grand homme, mais je ne le lis pas comme esclave de ses pensées. Quand il me dira que notre nature ne pouvait rien comporter de plus parfait, je conviendrai avec lui que nous avons reçu de grandes choses, mais la religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Je lui rétorque quelques fois ses propres arguments. Il me développe dans l'homme des contrariétés que je vois dans lui-même. Par exemple, je ne conçois pas trop comment il arrange ceci : il ne veut pas que Dieu soit l'auteur du mal, et je ne le crois pas non plus; il dit dans un autre endroit que c'est le Ciel qui donne à chacun ses passions pour les faire servir à ses desseins : il me semble que cela est contradictoire. Je suis très persuadée que Dieu sait faire servir toutes les actions des hommes à l'exécution de ses propres volontés, mais ce penchant corrompu que nous portons intérieurement n'est pas un de ses dons. Au surplus cet ouvrage est bien beau, il aurait seulement besoin que son auteur eût donné quelque éclaircissement sur certains principes qu'il adopte, qui peuvent avoir d'assez mauvaises conséquences; peut-être l'eût-il fait, s'il eût eu le temps de mettre au jour une suite qu'il avait projetée. Je le souhaiterais pour sa réputation de chrétien, et surtout pour le contentement de ceux qui le lisent. Mais il y a des choses admirables. Cela est traité avec une supériorité de génie qui étonne, je t'invite à le lire si tu veux t'amuser: on ne risque rien quand on a ses principes formés et une façon de penser établie. Je t'avoue que tout ce que je vois, même d'opposé, ne sert qu'à m'affermir davantage dans ma religion; plus je raisonne, plus j'écoute raisonner les autres différemment, plus sa vérité me semble palpable. Ah! ma chère amie, pourquoi ne sommes-nous pas ensemble à présent? jamais nous n'avons été si bien dans le cas de profiter de notre union et de goûter ses douceurs. Les sentiments se développent, l'esprit devient plus actif, on pense, on réfléchit, on raisonne, on apprend, on profite, on s'amuse. Hélas! c'est en pareille occasion qu'il faut faire usage de sa philosophie; je n'ai pas encore senti si vivement la peine de ton absence parce que je n'ai jamais si bien pénétré le bien de ta présence. Je chercherai toujours à m'en dédommager par mes lettres, qui à la vérité ne sont pas toujours fort intéressantes, mais elles me soulagent. Je prends quelquefois une sorte de délassement en écrivant ce qui m'occupe trop, néan-

moins je sens bien que cela ne me satisfait pas également lorsque je n'écris que pour moi. Il faut absolument que je sache que c'est à une amie que mon âme s'ouvre et s'explique, cette douce pensée me charme, quoiqu'elle ne se trouve pas entièrement satisfaite à l'instant. Par exemple, voilà huit jours que j'ai commencé à t'écrire, et tu n'as encore rien vu de ce que je t'ai dit; mais enfin tu le verras. C'est ainsi que l'espérance qui fleurit sans cesse dans le cœur humain le soutient dans les désagréments de la vie. Je n'ai pas de tes lettres, mais je ne veux pas t'en quereller, il faut avoir un loisir comme le mien pour faire de pareilles épîtres; d'ailleurs je te connais, je sais bien que tu m'écris avec plaisir, mais tu as besoin d'être excitée. N'ai-je pas bien deviné? Adieu, ma tendre amie, assure-moi toujours que je suis aimée de celle de qui je désire le plus de l'être; présente mes respects à tes chers parents et reçois la tendre effusion du cœur le plus sensible qui fut jamais.

PHLIPON.

ANNÉE 1775.

LXXIV

À SOPHIE[1]. — 9 janvier 1775.

Du 9 janvier 1775.

Cet attendrissement nous est commun, ma très chère, je l'éprouve plus vivement que jamais en relisant ta lettre. Cette douce émotion du sentiment agite toutes mes puissances : seule et sans témoins, je m'en occupe uniquement, et je laisse couler les larmes qu'elle excite.

Je ne prétends pas te donner pour preuves des témoignages aussi faibles que les larmes d'une femme, mon extrême sensibilité en affaiblit peut-être l'énergie ; je peins ma situation, je n'ai d'autre but que de dire ce que je sens ; je me repose sur la connaissance que tu as de mon cœur, de la persuasion où tu dois être de la vérité de mon attachement.

Que tu juges bien de mes dispositions ! Ton amitié peut flatter mon portrait à certains égards, mais elle ne saurait t'en imposer sur ma sincérité, ce qu'elle t'en dira ne sera jamais exagéré. Je suis franche par caractère, je le suis encore par principes, mais avec toi surtout je me croirais bien criminelle si j'usais de la plus légère dissimulation. Il est bien vrai que Sainte-Agathe me sollicita longtemps pour cette bagatelle, mais l'idée de te l'offrir était celle qui m'a d'abord frappée, celle qui me flattait principalement, et qui m'a déterminée. Il me semble que tu n'entends pas la chose dans l'exacte vérité ; tu comprends que c'est à l'occasion de l'envoi que je t'ai fait de mon portrait que Sainte-Agathe a désiré d'en avoir autant et me l'a demandé : ce n'est pas cela, et je n'ai pas envie de te le laisser croire, puisque ce n'est pas tout à fait ainsi.

Le désir de te témoigner mon amitié, désir inséparable de la vivacité du sentiment, m'avait fait chercher en moi-même depuis longtemps quelque moyen sensible, mais proportionné au peu de pouvoir de ma situation, de te prouver combien tu m'étais chère. La pensée de te donner mon portrait de ma main me paraissait remplir à peu près mon intention ; dans ce dessein, je repris le crayon et me mis à étudier, sans rien dire à personne de mon projet. Sainte-Agathe, qui

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 230-233.

n'en savait pas plus que d'autres sur ce chapitre, me dit alors que tout ce qu'elle désirerait, que tout ce qui pourrait la flatter, serait d'avoir mon portrait. Je m'en excusai sur ce que, n'étant pas maîtresse, je ne pouvais la satisfaire. Ce fut dans le temps que j'entrai au couvent[1] qu'elle me témoigna cette envie. Bon! dis-je en moi-même, j'ai un autre objet en vue qui m'intéresse davantage. Cependant je crayonnais et je n'avançais guère; je copiais passablement quoique assez mal, mais faire d'après nature, et surtout d'après soi, exige un certain degré de talent et beaucoup de pratique. Ta commission arriva sur ces entrefaites; voilà, me dis-je, une bonne occasion pour l'envoi[2]. Dégoûtée de mes essais, impatientée d'avance du temps qu'il me faudrait pour réussir, craignant de ne pas attraper la ressemblance, j'empruntai le secours d'une main étrangère et plus habile. (Cela même fut cause que mon papa en fit dessiner un grand qu'il a gardé.) Comme Sainte-Agathe avait réitéré ses sollicitations, je pensai à elle, et celui que je te destinais étant fait, je l'envoyai chez un imprimeur: on en tira une empreinte, à laquelle on redonna quelque vigueur. Le tien fut retouché par un maître à qui il fut montré; je l'empaquetai la veille de mon départ, au cas qu'on vînt chercher ton satin, et j'attendis cette époque avec quelque impatience. Pendant mon absence on porta l'autre à Sainte-Agathe, sans autre explication, sinon que je cédais au désir vif et obligeant qu'elle m'avait témoigné plusieurs fois. J'eus le ménagement de ne pas lui faire dire que c'était en quelque sorte par occasion. Voilà le fait tout cru, tu peux l'examiner de tous les côtés, je ne prétends pas m'arroger plus de mérite qu'il n'y en a, je préférerais perdre quelque chose dans un sens, s'il y avait à perdre, plutôt que de faire gloire auprès de toi de ce qui ne me serait pas dû. Tu diras que je ne parais pas avoir la même délicatesse avec Sainte-Agathe, puisque je ne l'instruis pas de la circonstance; mais elle ne m'a fait aucune question à cet égard; si jamais elle s'en avise, je ne lui cacherai pas un iota. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de lui donner sans à-propos une sorte de mortification qui la trouverait très sensible. J'avoue avoir été incertaine, j'ai examiné la chose: elle m'a paru passer les bornes de la franchise et tenir un peu à la rusticité. Le cas était délicat, j'ai pensé que le parti que je prenais convenait mieux à l'honnêteté sans blesser la sincérité, d'autant plus que je me proposais et je me propose de ne pas éviter l'éclaircissement, si l'occasion s'en présentait. Juge-moi à la rigueur, ma chère, je passerai condamnation, si tu la prononces. Je ne veux pas être meilleure à tes yeux qu'aux miens ni blâmable à mon jugement plutôt qu'au tien. Tout ce que je sais ou du moins ce que je sens, c'est que je t'aime plus que je ne saurais dire et que toutes mes actions pour toi sont produites par ce motif.

[1] C'est-à-dire lorsqu'elle alla assister, en mai 1774, aux fêtes du couvent (voir lettre du 30 mai). — [2] Cf. lettre du 20 août 1774.

Quant à Sainte-Agathe, je ne me défends pas de l'aimer, et je serais très fâchée ou plutôt je ne pourrais pas te dire le contraire pour te faire ma cour (suppose que tu fusses susceptible de cette espèce de flatterie, ce que fermement je ne crois pas). Il est vrai que sans sa constance et, pour ainsi dire, son acharnement, j'aurais oublié une liaison qui ne m'affectait pas beaucoup; mais elle m'a vaincue et forcée en quelque façon de lui donner, outre la reconnaissance, quelque amitié. Je lui ai trouvé des qualités, et même une délicatesse que je n'attendais ni de son état ni de sa personne ; je l'estime pour ces qualités, et si je ne l'estimais, je ne l'aimerais pas longtemps. Je ne sais pas aimer par complaisance, ni feindre par politesse. Elle a reçu quelquefois de moi des duretés ou essuyé des négligences qui n'ont servi qu'à me rappeler par la manière dont elle en a fait usage. Au reste, je ne suis pas à voir qu'il y a de l'imagination, de l'illusion dans sa vivacité, et ce n'est pas à cela que je me prête. Aussi différons-nous beaucoup : tous ceux qui ne font seulement que nous voir ne peuvent s'empêcher de me dire que je n'y mets guère de mon côté en comparaison d'elle, et je l'avoue, parce que cela est.

Quoi qu'il en soit, je trouve ton agacerie un peu forte lorsque tu dis que Sainte-Agathe te paraît une rivale dangereuse : je suis aussi assurée que tu ne crois pas cela, que je suis assurée de mon existence; si je pouvais imaginer le contraire, je commencerais à me persuader que tu ne me connais plus et que, par conséquent, ton amitié cesse ou diminue. Il faudrait qu'elle te ressemblât bien par l'âme pour que l'illusion puisse me séduire, et, en vérité, il n'y a pas à s'y méprendre. Ah! ma chère Sophie, si je pouvais penser que tu eusses eu le plus léger doute, la moindre croyance en m'écrivant cela, . . . je ne puis dire quelle serait ma douleur ! rien que cette idée me fait une impression dont tu aurais compassion, si tu voyais l'effet qu'elle produit en moi à ce moment. Détournons les yeux de cette image, elle me brise le cœur, et je te connais trop pour vouloir y supposer la moindre réalité.

Tu trouves que Sainte-Agathe gagne à m'obséder puisque je passe avec elle le temps que je vais au couvent. Il est vrai qu'au parloir je ne demande qu'elle et la mère Saint-Jean : la raison en est bien simple, je n'ai jamais demandé que ces deux-là, ce sont exactement les seules avec lesquelles j'aie eu une liaison formelle. Je ne vois pas quel motif me ferait commencer à entrer en commerce avec d'autres. Quand j'ai entré au couvent, j'ai été à la communauté une partie du temps, j'ai fait visite aux lieux généraux, je veux dire au noviciat, à l'infirmerie; le reste du moment fut donné, non à Sainte-Agathe seule, mais à différentes personnes chez qui elle me conduisit, et spécialement à la demoiselle chez laquelle je dînai et qui s'était employée pour les permissions. Je fis connaissance avec elle quelque temps avant d'y aller et je n'en suis pas fâchée ; elle a du bon sens et de la droiture, elle vient me voir quelquefois. Je dois entrer au commencement du mois

prochain avec ma parente[1], comme je te l'ai dit : c'est une dame pensionnaire qui nous a invitées à dîner et chez qui nous irons. Il est hors de doute qu'allant ainsi chez une particulière, je ne puis être tout entière à ces dames; mais je ne crois pas avoir manqué à tout ce que l'honnêteté et la reconnaissance que je leur dois exigeaient de moi. Sainte-Agathe même conserve assez de discernement et de justesse[2]..

....

Je lui ai obligation de quelques traits de vraie amie à ce sujet. Mais, avec toutes les précautions possibles, peut-on plaire à tout le monde ? Peut-on empêcher cette frivole jalousie que fait naître infailliblement une préférence décidée que je ne peux pas cacher ?

J'étais bien aise de causer avec toi sur tout cela, puisque tu y donnes lieu : il est si doux de tout dire à son amie ! Lors même qu'on aurait tort, je crois qu'on trouverait du plaisir à l'avouer.

Tu vois, quant à l'affaire du portrait, ce qui en est, bien au juste. Si j'ai cédé aux sollicitations, ç'a été d'ailleurs volontairement, et cependant j'en ai eu du repentir, si l'on peut appeler ainsi le scrupule d'amitié qui m'a fatiguée et dont tu t'amuses. Sainte-Agathe n'ignore pas à présent l'envoi que je t'ai fait. Quant à ce qui la regarde personnellement, tu peux lire dans mon cœur, je t'en ai fait la confession ; mais tu es une petite méchante de me badiner sur la rivalité. Il est vrai (et je le parierais bien) que tu n'as pas imaginé que ce trait [de] plume qui t'a échappé me toucherait si fortement. C'est la faute de ma sensibilité, car je suis bien assurée de ton attention et je ne conçois pas moi-même pourquoi je me suis laissée affecter d'une plaisanterie que je n'ai jamais regardée que comme telle. N'en parlons plus, j'ai eu tort d'en dire si long sur ce chapitre. Est-ce que tu n'es pas toujours Sophie ? Est-ce que tu as perdu le talent de voir si clairement ce qui est dans mon âme ? Non, tu es ma Sophie plus que jamais, tu me connais toujours et je ne suis pas changée si ce n'est que je t'aime encore davantage. Qu'est-ce qu'il me faut de plus ? Hélas ! de te voir, de te serrer dans mes bras, d'écouter toutes tes confidences, de te dire tout ce qui me viendra dans l'esprit, de te montrer, si je le peux, la vérité, la stabilité, la sagesse et la force de ma tendre amitié; si je le peux, car

On a tant d'âme pour sentir
Et si peu d'esprit pour le dire !

(1) Mme Trude. Cf. lettre du 28 novembre 1774. — (2) Ici, au bas de la page, deux lignes rongées.

LXXV

À SOPHIE [1]. — 11 janvier 1775 [2].

Depuis longtemps je souhaite t'entretenir à cœur ouvert de tous ces petits riens auxquels l'amitié donne tant d'importance; mais c'est une satisfaction que je puis rarement goûter. Ce n'est pas que dans mes lettres je dise jamais ce que je ne pense pas, seulement je n'y mets pas tout ce que je pense. Si l'on s'aperçoit que je t'écrive sans que je le fasse voir, je suis assurée de voir à mon tour un certain air de mécontentement qui me mortifie beaucoup, car il n'est rien de si triste que voir une personne qu'on aime fâchée d'une chose assez dans l'ordre, à laquelle son opinion attache une autre idée. Il y a quelques jours, la conversation tombait sur ce chapitre; un certain monsieur soutenait qu'il est entre amis des choses qu'un tiers ne saurait et ne doit pas connaître; il apportait ses raisons et disait que le fait était discutable, même en justice; maman, de son côté, donnait ses sentiments pour soutenir son opinion. Il n'était rien de si plaisant que de me voir écouter en grand silence, et avec la plus apparente indifférence, une dispute à laquelle je prenais l'intérêt le plus vif. On eut beau faire, maman resta persuadée que deux amies ne peuvent avoir à se dire des choses qu'une mère chérie, comme elle sait l'être, ne puisse et même ne doive savoir. Mais ne fût-ce que le petit chagrin que me donna son opinion, je ne puis pas le lui dire, et j'en fais avec toi une confidence qui me soulage. Je t'écris ceci sans savoir quand tu l'auras; j'hésite même en conduisant ma plume, je crains qu'un coup d'œil subit et imprévu ne vienne découvrir ce qu'elle trace, car notre logement est si déplaisamment disposé qu'on ne peut faire un pas qui ne soit su, ne fût-il même que pour aller au cabinet secret. Mon plus grand embarras est d'envoyer à la poste, car je ne veux pas me servir mystérieusement de la domestique; je hais les services cachés qu'on reçoit de ces gens-là. Je les ménage, j'en ai pitié; mais je ne veux pas leur avoir des obligations de cette nature, d'autant mieux qu'ils pourraient s'imaginer tout autre chose. Il faut donc que je me repose sur une sortie que je ferai seule, mais c'est pour moi un fait tout aussi rare qu'il l'est pour une jeune Espagnole.

Tu te souviens, ma chère Sophie, que je te fis part, l'année dernière, des ten-

[1] Archives d'Agy. Adresse, visa de la poste, cachet. – Dauban, I, 234-238. — [2] La date est à la fin.

tatives d'un personnage suscité par les bonnes mères congrégantines[1]. Comme il demandait beaucoup de temps, on ne voulut pas s'engager d'avance par une promesse; j'y étais encore moins disposée que personne. J'apprends quelquefois, et toujours plus que je ne veux, des nouvelles de ce monsieur. On me dit dernièrement qu'il venait de prendre sa maison, qu'il la faisait avec la plus grande ardeur, et qu'on ne lui voyait faire sa cour à personne. D'autres circonstances d'ailleurs me permettent de juger qu'il pense toujours à moi, et cela me désole déjà. Je prévois que, suivant les idées de mes parents, ce sera précisément mon fait; mais il s'en faut bien que je le juge ainsi, selon le peu que j'en connais. Je ne l'ai vu qu'une fois, il ne m'a pas dit six paroles, cependant je ferais fort aisément son portrait, et, je crois, fort ressemblant. Bonnement honnête homme, tranquille par tempérament, exempt des grands vices et des belles qualités, n'ayant d'autre vue que de faire son état avec économie; du reste, assez doux et borné: *ecce homo.* Je conviens que mes parents ne me gêneront pas entièrement; mais c'est une circonstance bien critique que celle où ils me solliciteraient avec toute l'ardeur que peut leur donner le désir de faire mon état, et la persuasion de la bonté de l'occasion. Le peu qu'ils en disent à l'échappée me désespère d'avance.

Ah! maudit soit le verbiage[2]
Dont on m'étourdit chaque jour!
Je veux renoncer à l'amour,
Et plus encore au mariage.

Dans l'erreur de mes premiers ans,
La perspective enchanteresse
D'une heureuse et charmante ivresse
Amusait et flattait mes sens.

Je croyais (las!... quelle folie!)
Qu'il suffisait de bien aimer
Ce que l'on avait su charmer
Pour jouir d'une douce vie.

De ces rapports délicieux
Par qui les âmes assorties
Se trouvent à jamais unies,
Je faisais l'objet de mes vœux.

[1] Cf. lettre du 30 mai 1774.

[2] Si médiocres et si boiteux que soient ces petits vers, il m'a paru nécessaire de les donner tels qu'ils sont dans l'original, sans entreprendre de les rajuster comme ont fait MM. Breuil et Dauban.

Telle on voit la rose nouvelle
Ouvrir son jeune et tendre sein
Au zéphyr léger et badin
Qui vient voltiger près d'elle :

Telle, au vif attrait du plaisir
Mon âme naïve et sensible,
Loin de se rendre inaccessible,
S'ouvre, et l'attire par son désir.

Cependant, malgré mes chimères,
J'écoutais encor la leçon
Et je suivais les lois sévères
D'une despotique raison.

Mais la fierté philosophique
Tient-elle contre un trait de Cypris ?
De celle-ci un doux souris
Fit tomber le masque stoïque.

D'un objet aimable et constant
Les soupirs, les regards, la flamme
Éveillèrent le sentiment
Et me dirent que j'étais femme.

Jeune sage, modeste auteur,
Ami des hommes, amant fidèle,
Des vertus séduisant modèle,
Comment lui refuser mon cœur ?

Je le cédai, mais en silence :
Le sort fit taire mes aveux,
En s'opposant à l'alliance
Qui nous aurait rendus heureux.

Du destin ô rigueur extrême !
On voudrait encor m'obliger
A prendre pour second moi-même
Ce que je ne saurais aimer.

C'est en vain qu'on me sollicite,
Leurs efforts seront impuissants ;
Je hais ce qu'on nomme bon sens,
Quand l'avarice est à sa suite.

Je garderai ma liberté !
Du sort je connais l'imposture :
Je volerai où la nature
Me montre une félicité.

Amitié vive et riante,
Douce gaîté, folâtres jeux,
C'est vous qui fixerez mes vœux
Et qui rendrez ma vie charmante.

Quoi qu'en dise un austère docteur
Et sa triste philosophie,
C'est dans les bras de la folie
Que se réfugie le bonheur.

Chez elle se sauve la sagesse ;
En dépit de nos fiers pédants,
Ah ! je lui voue tous mes instants,
Pour les passer dans l'allégresse.

De mes pensers les plus secrets,
Toi, complaisant dépositaire,
Amie charmante et nécessaire,
Tu sais dissiper mes regrets.

Mais lorsque, d'une main hardie,
Je te crayonne en méchants vers
Les faits, les sentiments divers
Qui font le charme de ma vie,

Me crois-tu la prétention
De parvenir jusqu'au Parnasse ?...
Aux vrais imitateurs d'Horace
Je laisse cette passion.

La gloire est un fardeau pénible
Pour qui prétend n'être qu'heureux ;
Je lui préfère le bien sensible
D'aimer et de prendre pour mes dieux
La liberté et la folie,
Ma guitare, ma plume, et Sophie !

Voilà une longue tirade : il ne s'agit que d'être gênée pour faire fermenter l'imagination. Mais en vérité, ma chère Sophie, tout cela ne me soulage pas beau-

coup; je ne dis pas le quart de ce que je veux dire; la plume me tombe des mains. Il faut renoncer au projet de t'écrire tout ce que je voudrais, l'entreprise est impraticable. Dépêche-toi donc de venir à Paris; c'est là mon espoir et ma joie. Adieu, précieuse amie, tout ce que j'éprouve ne fait qu'augmenter mon amitié pour toi et ton pouvoir sur mon cœur. Je ne m'étonne pas que les amants se servent quelquefois du terme *je t'adore*. Dans la disette d'expressions où je me trouve, je me servirais volontiers de celle-là. Adieu, mon corps est à Paris, mon cœur est à Amiens, mon esprit court l'univers et se repose quelquefois à Pondichéry[1]. Tu n'en sais pas la raison, mais toutes ces babioles ne peuvent s'écrire: je suis bien hardie d'en faire tant encore. Tu l'auras je ne sais quand. Point de réponse, à moins qu'elle ne soit intelligible pour moi seule. Adieu, chère amie, le cœur me bat au moindre bruit, je tremble comme un voleur.

Ce 11 janvier 1775.

LXXVI

A SOPHIE[2]. — 22 janvier 1775[3].

J'aime bien le ton léger avec lequel vous traitez la gravité de mes détails; vous ne sauriez soutenir le poids que je donne aux choses; votre vivacité amène de brillantes étincelles d'un style saillant et dégagé: la raison vous fait peur sitôt qu'elle néglige le sourire des Grâces. Il fallait donc donner à la mienne cette ceinture que Vénus leur avait dérobée, et qu'elle vous prête qnelquefois en cachette, pour faire enrager les belles. Mais plus glorieuse de la posséder que d'avoir en votre puissance l'égide de Minerve, vous n'avez pas daigné en partager les charmants avantages avec votre meilleure amie. Vous prévalant de tous ceux qu'elle vous donnait sur elle, vous avez su communiquer à tout ce qui vous approche de vingt lieues une importance qui préoccupe l'esprit et enchaîne le cœur sans résistance. Vous trouvez singulier que je traite avec tant de sérieux les faits qui regardent Sainte-Agathe; qui doit s'en plaindre, je vous prie? Pourquoi m'avez-vous donné une si haute idée de l'amitié et m'avez-vous intéressée si fortement à tout ce qui s'y trouve avoir le plus faible rapport, que je ne saurais la considérer avec le sang-froid de l'indifférence? Le nom seul de la divine amitié, quand je l'entends prononcer dans la conversation, va porter dans mon âme l'émotion et l'attendrissement; je me tais

[1] En écrivant à Demontchéry. — [2] Archives d'Agy; pas d'adresse; *copie*. – Dauban, I, 238-240. — [3] La date est à la fin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

alors, et je cache les effets du sentiment à des yeux qui ne sont pas dignes de les apercevoir. Vous voudriez que je sache badiner ce qui me touche? Mais, en vérité, les cœurs sensibles ou les esprits prévenus ne pourront jamais satisfaire à cette prétention ; il faut, s'il vous plaît, vous en défaire avec moi. Vous savez que j'aime fortement, que je le dis lourdement, avec cette antique bonhomie du temps passé ; je ne sais point farder mon idole, alambiquer le sentiment, tourbillonner mes phrases et noyer mes douceurs dans mille choses fades. Ventre-saint-gris ! quand j'aime et que je l'assure, on n'a pas besoin d'autre garantie que ma parole.

Mais, après tout, vous ne doutez pas de cela ; de quoi donc s'agit-il ? car je vois que je m'égare. Je crois voir le fin des choses et que la permission de plaisanter tout à votre aise est le but où vous voulez parvenir. Eh bien, faisons ensemble une convention (je suis accordante dans le fond, et pourvu qu'on se prête un peu à ma fantaisie, on obtient de moi quelque chose). Je sens qu'il me faut plier aussi à ce travers de goût qui vous fait chercher à rendre la raison aimable et la philosophie gaie, comme si c'était ainsi que nos tristes pédants, ces antidotes du bonheur et ces guides des humains, nous la montrent et nous l'enseignent ! Vous êtes une petite rebelle à leurs douces leçons et je crains très fort que vous ne serviez méchamment de témoin contre leur folie... Enfin je suis tolérante pour vous, je ferme les yeux sur vos égarements, je vous permets de goguenarder tout à plaisir pourvu que je puisse me mettre en mauvaise humeur quand il me plaira, et déraisonner quelquefois lorsque l'envie m'en prendra. Je déclare en outre, par forme d'avertissement et pour satisfaire à ma bonne foi, que suivant la contradiction, pour laquelle j'ai tant soit peu de penchant, je prendrai toujours le contre-pied de tout ce que vous voudrez dire, avec ce ton plaisant que je vous permets par la présente transaction. J'ajouterai même que je n'ai pas balancé un moment sur l'intention que j'ai assignée à l'expression dont vous vous êtes servie à l'égard de Sainte-Agathe. Revenez tant que vous voudrez contre cette interprétation, selon ma présomption ordinaire qu'une amitié dont vous ne sauriez vous défendre pour ma petite personne est le principe unique de tous vos jugements sur mon compte.

Voilà ce que j'avais principalement à vous dire, et ce à quoi je me bornerai en partie, ne fût-ce que pour tromper votre opinion.

Vous vous êtes imaginée que j'allais saisir tout plein de choses dans votre lettre, sur lesquelles je me serais étendue ; que je vous aurai excusée de répondre si bref à tout ce que je vous demande, par les raisons que ma tendresse et les circonstances n'auraient pas manqué de me fournir. Vous avez cru que j'aurais combattu adroitement l'évaluation si flatteuse de vos avantages, desquels je ne conviens pas tout à fait, parce qu'en faisant mon éloge, ils diminuent les sources de mes plai-

sirs. Or, en fait de justice, le témoignage de celle qui est affectée doit avoir le pas sur celui de celle qui calcule; par conséquent, je vais vous donner un démenti tout net de me trouver aussi favorisée que vous. Enfin, vous vous êtes figurée que je tomberais dans de grandes réflexions sur les peines que nous nous faisons à nous-mêmes par les idées particulières de contrariété que nous adaptons à des choses qu'il nous faudrait recevoir tranquillement, et que nous devrions envisager, je ne dis pas seulement avec l'œil passible et serein de la philosophie, mais encore avec l'indulgence et l'aménité d'un esprit plus occupé et plus touché de l'erreur d'autrui que de l'espèce d'injustice qu'il nous fait. Par un retour sur moi-même, j'aurais pu me faire l'application de ces beaux préceptes, et admirer en même temps l'opposition que je trouve si souvent entre ces belles choses que je pense et le peu que je fais : nous nous serions consolées par cette petite inconséquence, et peut-être encouragées à nous en guérir.

Mais on n'est pas tous les jours en train de réfléchir et de raisonner, et la singularité n'est pas toujours sagesse; j'en ai encore beaucoup dit pour la situation bizarre où mon pauvre esprit est réduit. Ma plume est une capricieuse qui ne connaît d'autre guide que l'impression du moment, et n'aime que la liberté de courir sans contrainte. Quelquefois assez serviable, elle exprime passablement mon humeur et ma folie; plus souvent lâche et rebelle, sa faiblesse s'oppose à mes efforts, et son étourderie trahit mes desseins sans les remplir; toujours irrégulière et inconstante, elle oublie en ce moment la marche qu'elle avait commencée pour se livrer aux assurances, aux expressions de mon amitié. Mais elle me donne lieu plus que jamais de me plaindre d'elle, car elle ne saurait te donner la plus légère idée de mon affection. Adieu, ma chère et bien aimée Sophie, la joie de ma vie et le soutien de mon bonheur. Adieu, écris-moi, viens me voir, et souviens-toi que ton amitié embellit mon existence, en relève le prix, et qu'elle perfectionne mon être et le rend heureux. Je suis toute à toi, ta chère

PHLIPON.

Paris, le 22 janvier 1775.

LXXVII

À SOPHIE[1]. — 6 février 1775[2].

Ta lettre grave, délicieuse et tendre, me vint mardi[3] à l'issue du dîner: j'en entrepris la lecture avec l'émotion et l'avidité qui me sont ordinaires pour tout ce qui vient de toi; je fus interrompue dans cette aimable occupation et il ne me fut possible de l'achever qu'à la dérobée, sur les trois heures du matin, comme j'allais me coucher. Je me suis bien dédommagée depuis, j'ai savouré tes réflexions, elles me rappellent à une situation d'esprit qui m'était autrefois familière, et dans laquelle je ne me suis pas trouvée il y a quelque temps. Il semble que nous ayons fait un troc l'une et l'autre : tu m'as volé ma charmante mélancolie, et j'ai pris de ta gaieté, je ne sais qui a le mieux fait, mais je crois que les circonstances peuvent autoriser certains changements.

Je vois dans ta lettre le tableau de quelqu'un dont l'imagination est paisible et soumise, l'esprit fixé sans gêne, le cœur content, mais attendri, goûtant son bien-être, et souhaitant sans trouble ce qui peut le rendre encore meilleur. En vérité, on ne peut rien voir, je ne dis pas de plus philosophe, mais de plus heureux. Cette image m'a touchée, j'ai senti que ton bonheur faisait partie du mien, et que la jouissance nous en était commune. En te considérant avec satisfaction, et repassant en moi-même les sensations de même nature que j'ai tant de fois éprouvées, mon âme s'est modifiée d'une manière semblable; tout objet étranger s'est évanoui, les légers fantômes de l'illusion se sont dissipés, les vives bluettes de la folie ont disparu, un jour faible et doux est venu éclairer une perspective moins enchantée, mais riante, et plus faite pour la rêverie et le sage repos.

Combien notre être est faible et dépendant! Le plus petit ébranlement nous affecte et nous change entièrement; nous tenons à tout par des attaches imperceptibles; le tact le plus délicat vient-il à en ébranler quelques-unes, nous sommes émus jusqu'au centre, à peu près comme la fragile araignée, agitée dans sa retraite par le moindre des moucherons qui touche à l'un de ses fils. Voilà une comparaison qui ressemble à celle de la boutique bien assortie dont tu n'as pu t'empêcher de rire; mais, de bonne foi, quand on parle morale, il faut bien de l'habileté pour éviter les fausses allusions et soutenir la dignité de son sujet. On a besoin d'images, et il est difficile de les placer à-propos; c'est ce qui fait que

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 240-246.

[2] La date est à la fin.

[3] 31 janvier. Elle écrit le lundi suivant.

les prédicateurs sont souvent si froids et si endormants; ils restent dans le vague ou tombent dans le faux, l'un et l'autre est insupportable. Le ton doctoral effraie, les maximes assoupissent; on aime bien à raisonner, mais on aime encore mieux sentir; une peinture touchante et vraie peut seule produire cet effet, elle émeut et persuade. C'est là le ressort qui reste pour remuer les cœurs, c'est la manière d'instruction la plus efficace et la moins en usage, parce qu'il faut de l'âme et du talent pour l'employer. Il n'appartient qu'aux cœurs sensibles de voir la nature, d'en saisir les traits et de les rendre avec vérité. J'aime cent fois mieux les réflexions naïves que le sentiment te suggère que les traités froidement raisonnés d'un génie qui ne fait que penser. Ne crains jamais de m'ennuyer quand tu parleras d'après toi et selon ta disposition actuelle : c'est le meilleur moyen de bien dire et de mettre de l'intérêt aux choses.

Tes idées sur la douleur ont de la justesse, cependant j'avoue qu'aller au-devant d'elle est une démarche que je ne trouve point du tout nécessaire, et que je n'aurais nullement le courage de faire. Je supporte le mal assez volontiers par une sorte de courage physique que je ne me suis point donné, et par un raisonnement que j'ai tant de fois répété que son impression sur moi est profonde : c'est qu'il y a de la folie à se roidir contre la nécessité, et qu'il ne faut penser qu'à l'adoucir par la patience et la constance. Je parle des maux extérieurs, auxquels je suis beaucoup moins sensible qu'aux peines du cœur : celles-ci ne me trouveraient pas si philosophe. Mais, je le répète, il me paraît suffisant de la soutenir quand elle vient, et je prends toujours mes petites précautions pour éviter les approches de la douleur. Je conviens cependant que ces précautions ne doivent pas aller jusqu'à la recherche excessive des aises; car c'est alors se livrer à la mollesse et se rendre plus susceptible de douleur. C'est dans ce sens qu'un genre de vie austère et simple est avantageux, et je conçois que c'est ainsi que tu entendais qu'on doit aller au-devant des maux; dans ce cas, mon raisonnement est inutile, nous disons la même chose.

Ta chambre glacée est donc à la même exposition que la mienne? Le plus léger souffle du nord me donne sur les doigts, heureusement je n'y suis pas fort sensible. Je ne sais ce que c'est que les engelures dont tu es incommodée, elles seraient pour moi un mal très chagrinant; ma guitare, mon violon et ma plume sont les trois quarts de ma vie, je ne conçois rien de si triste que l'idée de ne pouvoir m'en servir, il me semble que sans eux je serais dans un désœuvrement et un ennui mortels. Je crois te voir sourire à ces expressions avec une indulgente pitié pour ton amie; il faut être bien frivole pour mettre sa joie dans des choses de cette nature; hélas! je conviens de ma faiblesse sur l'article. Cependant il me prend envie de me justifier, car, dans le fait, n'est-il pas raisonnable de préférer les plaisirs qu'on fait soi-même à tout autre qui pourrait nous être procuré par

des causes étrangères et incertaines? N'y a-t-il pas de la sagesse à s'en contenter? et n'est-il pas pardonnable de s'attacher aux choses qui nous donnent des avantages réels? Or, celles dont je parle sont de cette espèce. Ma charmante guitare est un antidote infaillible contre toutes sortes de tristesses; elle dissipe officieusement les nuages sombres qui quelquefois, malgré nous, s'élèvent dans l'esprit, en troublent les opérations et répandent les soucis dans l'âme; je puis avec elle compter au moins sur une bonne heure de plaisir tous les jours. Qu'on me nomme la société, la promenade, le jeu, je ne sais pas quoi, dont on puisse se promettre un revenu si exact! Mon violon me paye aussi sa rente, il me donne, en outre, une recommandation d'utilité dans les compagnies pour faire danser les fous. Enfin ma plume, sans parler des services qu'elle me rend près de Sophie, sert encore à me venger des sots qui m'ont impatientée, à former les traces de mon existence pour subsister au delà de mes pensées et me les représenter à ma volonté; elle me soulage, m'occupe et m'amuse. Vous voyez, ma belle, que vous n'êtes pas la seule qui ayez des titres sur mon attachement et ma reconnaissance; assurément une chose qui s'emploie à vous exprimer ma tendresse et vous ouvrir mon cœur doit avoir des droits sur lui.

Mais parlons un peu des circonstances dans lesquelles j'ai reçu ta lettre. D'abord il faut savoir que le dimanche d'auparavant[1] j'avais été à une petite fête chez une parente[2] qui, réunissant chez elle quelques amis, forma une assemblée agréable et bien assortie. On dansa beaucoup et on s'amusa de même. La maîtresse de la maison, une demoiselle et moi, nous quittâmes adroitement la table de très bonne heure, et nous allâmes jeter l'attirail de nos robes pour prendre un habillement de bergère, plus convenable par ses agréments et son [sans] façon à la simplicité de nos prétentions, et entre autres à celles de danser commodément. Nous revînmes avec des paniers de fruits surprendre l'assemblée et reprendre nos places. On se retira vers les trois heures, mais, pour vérifier le proverbe et débarrasser les hôtes de restes trop considérables, on retourna chez eux le mardi sur leur invitation. Je m'y amusai tout de bon, et c'est en revenant de là que j'achevai de lire ta lettre. Elle était fort à propos; cela m'a fait penser à l'avis d'un saint évêque qui conseille de faire après la danse quelque bonne méditation, je n'en pouvais trouver qui réunisse plus d'utilité à tant d'agréments. Celle-ci m'était proportionnée et convenait beaucoup à mon tour d'esprit; car, quoi que tu en puisses présumer, je ne suis point venue jusqu'au dégoût de réfléchir. Les retours sur moi-même ne me sont point étrangers, je sais encore rêver, et j'aime toujours à le faire, mais seulement je me prête plus aisément à ce qu'on pourrait improprement nommer dissipation; je ne suis plus caustique, je brûle tous les matins

(1) 29 janvier. — (2) Mlle Desportes.

quelques grains d'encens sur l'autel de la tolérance, j'égaye la raison, j'habille ma philosophie à la moderne; je crois qu'il ne faut jamais abandonner le gouvernail, mais je pense aussi qu'il faut avoir égard au vent, et ne point s'obstiner à le contrarier; je prends le dessous quand il n'est pas favorable, pour tâcher d'en trouver un meilleur, et lorsque je ne peux le changer, je baisse les voiles et me laisse aller en sondant le terrain.

J'imagine qu'il est des instants où une sensibilité sérieuse aurait des inconvénients; j'occupe la mienne d'objets généraux, ou je la divertis par les grelots de la folie. J'aime beaucoup à être seule, mais je ne sais plus me considérer délicieusement avec deux ou trois objets, en faisant abstraction de tout le reste; j'embrasse l'univers dans mes idées, je ne vois en lui rien d'indifférent, je suis affectée par tout l'ensemble, je m'intéresse à des êtres que je n'ai jamais vus, j'en suppose de sensibles jusque dans les recoins du monde pour m'en donner un plus grand nombre à aimer, et je fais profiter le général de ce que j'ôte au particulier. Cette universalité dans laquelle je me plais à me jeter n'ôte rien à tes droits sacrés; quoique fixée sur un objet, l'amitié est un sentiment étendu; tu es pour moi l'abrégé du monde, en t'aimant j'élève mon âme, et je chéris ce qui mérite de l'être.

Tu me parles de ton voyage d'une manière qui m'enchante; tes expressions peignent ton cœur et j'y vois ta tendre amitié aussi clairement que je puisse le prétendre; mais tu ne me dis pas encore quand tu partiras, j'ignore si j'ai bien longtemps à souhaiter le plus grand des plaisirs. C'est près de moi que tu viens chercher le bonheur; tu dois l'y trouver sans doute, puisque tu me l'apporteras. C'est de toi que je l'attends. Oui, c'est dans l'union de deux âmes honnêtes et sensibles que réside la félicité. Hélas! si tu pouvais suivre l'impression du sentiment, tu hâterais ce beau jour où nous pourrons nous livrer sans réserve à toutes les douceurs de l'intimité et de la confiance. Que de choses à nous dire! et combien cette communication sera intéressante! Tu as bien raison de dire que nos existences sont faites pour se mêler ensemble; et moi, j'en ai autant d'assurer qu'il nous était impossible de nous connaître sans nous aimer. A la ressemblance essentielle pour former une liaison solide, nous joignons ces petites différences qui y mettent de l'intérêt : nous allons à la découverte l'une de l'autre; et si quelque changement semble devoir nous mettre au niveau, une petite circonstance vient donner un tour de pirouette et nous remettre en opposition. Le fond des idées est le même, mais les teintes différencient continuellement. Nous voyons les mêmes choses, mais pas toujours avec le même verre. Quel agrément à assortir ces couleurs et à comparer ces contrastes! Ils mettent dans notre amitié les charmes que donnent à l'amour les jolis caprices; c'est par ceux-ci que la curiosité s'éveille, que le désir est piqué; et c'est par nos petites diversités naturelles que le plaisir est soutenu et rendu plus piquant. Si nous vivions ensemble, il y aurait

quelquefois des scènes bien plaisantes dans les aveux subits et réciproques des sensations du moment et des idées résultantes. Combien l'esprit y trouverait-il de profit, et le cœur de soulagement! C'est une image délicieuse que je n'ose pas considérer longtemps, que celle d'une vie passée l'une avec l'autre; elle m'enivrerait de plaisir tant que l'illusion serait assez forte pour me rendre la chose présente; mais cette chimère ne pourrait durer longtemps, le sentiment de la privation me plongerait bientôt dans le dégoût de ma situation, et c'est le plus grand des malheurs.

Tu trouveras ci-incluse une adresse qui m'a été donnée par une femme estimable, laquelle s'intéresse beaucoup pour la personne qu'elle désigne. Cette dame pense qu'à Amiens, qui est une ville considérable, il peut se trouver bien des gens dans le cas d'avoir des affaires à Paris, et par conséquent dans le désir d'y trouver, lorsque l'occasion l'exige, un procureur aussi honnête homme qu'habile dans sa profession; elle m'a priée de t'envoyer son adresse afin que tu veuilles bien l'enseigner aux personnes de ta connaissance qui se trouveraient dans le cas supposé. Comme la chose ne m'engage pas beaucoup par elle-même et qu'elle ne t'oblige qu'autant que tu le voudras bien, je m'en suis chargée volontiers. La dame qui m'a donné cette commission est une pensionnaire du couvent que tu as peut-être connue : elle se nomme Myon.

J'ai passé la journée d'hier à la Congrégation avec cette parente que tu as vue ici; elle me nomme sa bonne amie, et veut que je l'appelle de même[1]. Je l'aime assez, parce que je lui conte mon amitié pour toi, et qu'elle sait assez bien m'entendre; aussi voit-elle bien jusqu'où ses prétentions peuvent s'étendre, et comment elles doivent se borner. Elle a un caractère vif, une humeur extrêmement gaie et naturellement portée au plaisir; avec cela, certaines réflexions la tournent du côté de la piété; il y a du comique à voir et étudier chez elle les mouvements contradictoires du besoin de se divertir (j'entends dans le genre aimable) et de l'envie d'être dévote. Ce qui me plaît en elle davantage, c'est beaucoup de sensibilité pour les malheureux. Il faut avouer qu'on peut s'amuser aisément. Je ne trouve rien de si divertissant et en même temps de plus utile que de choisir un certain nombre de caractères dont on suit tous les penchants et qu'on étudie à son gré; il y a de bonnes réflexions à faire, bien des traits à saisir, et beaucoup de bonnes leçons. Mais dans tout cela tu me manques toujours pour te confier mes remarques, raisonner ensemble et rendre le profit certain. Adieu, ma chère Sophie, viens donc, j'ai besoin de toi; adieu, n'oublie pas qu'en ton absence tes lettres font mon plus grand plaisir: mes jours heureux sont ceux où je les reçois.

Ce 6 février 1775.

(1) Mme Trude. En voyant Marie Phlipon sourire de la dévotion de sa cousine, on sent que sa grande ferveur est passée.

LXXVIII

À SOPHIE[1]. — 20 février [1775], avec P. S. du 22[2].

Du lundi, 20 février 1774.

Vive le carême, à la bonne heure! mais en l'attendant, causons toujours avec Sophie; quitte à le faire un peu follement jusqu'à ce que le sérieux du temps donne à tout mon être une teinte un peu plus grave. Enfin, ma charmante amie, tu as beau faire, tes précautions se prennent trop tard; tu es encore venue, ou du moins ton supplément, je veux dire ta lettre, après la danse. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que, comme amie de toutes les heures, tu n'es jamais hors de propos : le plaisir est pour moi ton attribut inséparable, tu ne saurais te communiquer sans me le faire délicieusement sentir. Aucun importun n'a fait interrompre cette fois ma lecture, et comme il n'y avait point de toilette à finir, elle n'a pas eu de remise; j'ai seulement fait trêve avec mon assiette et, ayant achevé mon dîner après cette régalade, j'allai à vêpres parce qu'il était dimanche et que je n'étais engagée nulle part. J'y priai Dieu de bien bon cœur, mais j'eus toutes les peines imaginables à le faire sérieusement; il me venait toujours quelque *regingo* de gaîté qui m'obligeait de sourire avant que je m'en doutasse; cela n'empêcha pas que j'entendisse avec beaucoup d'attention le sermon, assez bien raisonné, qu'un petit carme débita le plus effrontément du monde. Tu vois bien que, si je vais au bal, je n'oublie pas l'église; et de bonne foi, je m'accommode bien de l'une et de l'autre.

Au reste, mes bals ne sont pas de ces cohues brillantes, où une foule de femmes en étalage attend l'hommage de mille petits êtres papillonnant qui voltigent autour d'elles; je t'ai fait le récit de nos petites fêtes à moitié villageoises, la dernière était encore une assemblée de parents chez un d'entre eux, à l'occasion du mariage d'une demoiselle de la famille.

Ces nouveaux mariés étaient bien faits pour suggérer des réflexions sérieuses

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 166-172.

[2] Il y a bel et bien, sur l'autographe : «*du lundi, 20 février 1774*», et M. Dauban avait classé la lettre en conséquence. Mais c'est un lapsus évident : 1° parce que c'est en 1775 que le 20 février tombe un lundi, tandis qu'en 1774 il tombe un dimanche; 2° parce que la circonstance du «procureur», sur laquelle Sophie vient de répondre à son amie, prouve assez que cette lettre est consécutive à celle du 6 février 1775; 3° parce que ces deux lettres du 6 et du 20 février sont écrites sur un papier de nuance bleutée absolument pareil; 4° enfin, parce que, dès la première ligne, Marie Phlipon dit «en attendant le carême», qui ne commença en effet que le 10 mars de cette année-là, tandis qu'en 1774 il était commencé depuis cinq jours.

aux assistants; il s'en faut bien qu'ils apportent tous deux à la masse une égale portion de sentiment. Depuis longtemps la demoiselle désirait cette union et son attachement était visible; quant à l'époux, il avait l'air de faire sa cour à tout ce qui n'était pas sa femme; ce n'est pas qu'il ne soit un assez bon sujet, quoique fort enclin au plaisir; il y a beaucoup d'étoffe chez lui, mais il faudrait de l'adresse pour l'employer, avec des agréments pour fixer sa légèreté; et il prend une femme qui, avec plus de trente ans, est laide comme le péché des dimanches, et maigre comme doit l'être à Pâques un grand janséniste. Quoi qu'il en soit, on dansa comme si leur union eût été l'image du plus parfait bonheur; et tout en leur souhaitant une félicité qu'on n'espérait pas trop, on s'est diverti tant qu'on a pu. C'est bien la manière d'agir commune à tous les hommes; le malheur d'autrui n'affecte que faiblement, et tel sensible qu'on s'y trouve, on ne s'en livre pas moins au plaisir qu'on peut attraper pour soi. Dans le fait, cela n'est pas si fou, quand le mal se trouve irréparable.

Voilà une remarque qui sent le carnaval, peut-être la critiquerai-je dans quinze jours, car ne pourrait-on pas dire qu'il y a de l'aveuglement et de l'indiscrétion à s'abandonner à la joie, quand des exemples frappants nous montrent les peines où la diversité des circonstances peut nous exposer aussi? ne serait-il pas plus sage de réfléchir sur leurs causes pour prendre les moyens de les prévenir si jamais elles nous menaçaient? Mais encore une fois, est-il impossible de faire tout cela en s'égayant? Faut-il froncer le sourcil pour penser? Et la sagesse ne fait-elle pas rire?...... Oh, que si fait!

La raison peut être de bonne humeur; je le crois ainsi pour le présent, et même je le crois d'une conviction parfaite. Vous ne penserez pas toujours ainsi. me dira-t-on; et bien! ainsi soit, que m'importe! je changerai de créance quand mes idées m'y obligeront. Je veux être d'accord avec moi-même et je pense, avec M. de Buffon, que l'agrément de notre situation consiste daus l'unité du moi personnel. Cependant, j'avoue que ce serait un bonheur bien sujet à caution que celui qui résulterait de l'abandon total de nous-mêmes à une folie sans règles; sans doute l'on serait heureux dans la durée de l'illusion, mais le repentir pourrait faire payer cher ces douces erreurs.

Il faut que je me sois expliquée bien mal pour t'avoir donné lieu de juger qu'Épicure n'était pas de mes amis; je ne m'en étonne pas, car je cours d'une idée à l'autre avec si peu d'ordre et de précision qu'on peut aisément se tromper sur mes expressions. D'ailleurs je vois quelquefois tant de raisons pour et contre un même objet que, sans avoir l'habileté du rhéteur Gorgias, je me prêterais volontiers à soutenir comme lui l'un et l'autre tour à tour. Ce n'est pas qu'au fond certains principes ne fassent toujours pencher la balance de quelque côté, mais c'est qu'un point de vue différent ne présentant plus les choses dans le même ordre,

elles paraissent plus ou moins accommodables à ces principes, suivant l'impression du moment, quoique dans le vrai elles ne changent pas de nature et que la diversité des rapports ne soit qu'apparente.

Je voulais t'écrire la semaine dernière, mais j'ai bien mieux fait d'attendre ta lettre, car sans ce canevas sur lequel je travaille à mon gré, je t'écrirais bien grotesquement; cependant, si ma disposition actuelle continue, je veux quelque jour prendre la plume sans aucun sujet étranger, et tracer, d'après moi seule, la suite mal ordonnée de mes idées contraires. Il est des moments où je voudrais te tenir dans mon esprit, tu y verrais bien plus de choses encore que de dessus ta petite éminence.

En vérité, tu me fais un tableau bien charmant de ta situation; tu me fais jouir d'une manière bien nouvelle de ce qui ne m'appartient pas; il est délicieux de pouvoir se sauver quelquefois dans un autre soi-même des petites contradictions qu'on éprouve chez soi, c'est une ressource de bonheur et un second logis pour l'âme, qui peut y aller chercher l'aisance et la salubrité, lorsqu'elle se trouve mal à son aise dans son réduit ordinaire. Je n'en suis pas, il est vrai, à cette nécessité; mais enfin je sens fort bien que je suis redevable à la sagesse qui fait ta félicité de la perfection de la mienne. Oui je serais moins heureuse si tu ne l'étais pas autant; je la serais moins si tu n'eusses pas été mon amie. C'est à notre liaison que je dois non seulement l'usage pur et satisfaisant de mes facultés, mais encore l'étendue de ces mêmes facultés. Combien un sentiment naissant, fondé sur l'estime, donne-t-il de ressort à l'âme et d'émulation à l'esprit! Il élève l'une et l'autre, donne à celui-ci plus d'activité, à la première plus d'énergie. Ah, Sophie! c'était à ta connaissance qu'était attaché mon bonheur. Laisse-moi me repaître de cette idée; j'aime à te devoir tout, et quand je verrais le contraire, je ne le croirais pas, car je ne le sentirais jamais. Dis-moi donc quand je pourrai t'exprimer tout cela d'un coup d'œil suivi d'un tendre baiser; je n'ai pas besoin d'entendre répéter que tu désires me voir, je sais cela à n'en pas douter; mais j'ai un grand empressement d'apprendre s'il faut toujours fixer au mois de mai l'époque que je souhaite, ou s'il est permis de l'espérer plus tôt; tu ne me dis rien de positif sur cet objet. Si tu savais comme tu me mets à la torture avec ces chiennes de tendresses qui ne m'apprennent rien! J'aimerais bien mieux qu'on me dise tout crûment : «malgré mon dégoût pour Paris et le peu que je me soucie de votre vue, je vais la semaine prochaine dans cette maudite capitale m'ennuyer près de vous le moins que je pourrai». Dieu sait quelle serait ma joie à la recette d'un billet qui contiendrait cet avis! Mais je crois que tu as juré de ne me rien dire et de me laisser griller d'impatience; je me vengerai bien quand je te tiendrai!

[P.-S.] Du mercredi 22 *dito.*

J'aurais pu en rester là avant-hier, fermer ma lettre et te l'envoyer, tu l'aurais reçue actuellement; mais je n'aime point à m'y mettre pour si peu, et je reprends aujourd'hui la plume avec autant d'empressement que si j'avais plein mes poches de nouvelles à débiter. Je n'ai pourtant pas, dans le réel, une seule idée de commande : je vais au hasard, comme ces gens qui s'embarquent sans pacotille, sans autre but que de voyager et de contenter leur curiosité. A propos de voyage, je me souviens que j'ai de grandissimes dépêches à faire pour la Guadeloupe[1] et pour Pondichéry; c'est un ouvrage que de se tendre l'esprit à six mille lieues de soi, pour parler à un être qui ne vous écoutera que dans un an et ne vous répondra que dans deux; j'aime bien mieux me tourner du côté d'Amiens, l'écho n'est pas si paresseux et il me rapporte des choses bien plus intéressantes quoi qu'elles ne soient pas du bout du monde. Et puis il est si doux de pouvoir parler à ce que l'on aime de tout ce qui se présente sans la moindre contrainte, de se laisser aller au courant, sans craindre les échappades indiscrètes, de n'être point obligée de rester aux aguets des pensées pour renfermer celles qui ne doivent pas voir le jour et de produire avec art celles qui ont le brevet de passeport!... Ce n'est qu'avec une Sophie qu'on peut jouir de cette aisance. Je m'amuse beaucoup avec ma plume, je l'ai admise à ma confidence journalière et j'en fais la dépositaire de mes affections, mais ce n'est que sur le papier qui doit être entre les mains de Sophie que je lui permets de tout tracer; celui même qui reste entre les miennes pour témoigner du moi actuel au moi futur n'a pas le privilège de tout recevoir. D'ailleurs il est des aveux qui n'ont de prix et de douceur qu'autant qu'ils sont faits à une amie; tel bien qu'on soit avec soi, tel charme qu'on trouve à y demeurer, il est triste de ne s'entretenir toujours qu'avec soi, il faut un autre appui, un second soi-même. Je hais la philosophie qui, sous le prétexte de rendre l'homme capable de se suffire, l'isole et le rend indifférent à toute liaison quelconque. Je sais qu'il y a une indigne faiblesse à ne pas savoir trouver en soi les principes essentiels de son bonheur, mais je vois un orgueil insupportable et une férocité étrange à croire pouvoir se passer heureusement de toute communication. Je plains le prétendu sage qui s'imagine n'avoir besoin de personne et j'abhorre celui à qui un ami ne suffit pas. Le premier est un fou qui se dupe lui-même, le second une âme vile qui ne peut ni se supporter elle-même, ni en aimer d'autre. L'homme n'est pas né solitaire; sa faiblesse naturelle, la lenteur du développement de ses facultés, le besoin de soins réitérés, suivis et continués dans la progression de ses premiers ans, tout l'attache aux auteurs de sa vie; l'amour que ceux-ci lui portent, ne fût-il

[1] Pour M. Bergeot, l'ami de son père, dont elle a parlé dans sa lettre du 23 avril 1773.

que d'habitude, avec les attentions nécessaires qui l'ont accompagné, l'oblige à une reconnaissance qui les unisse entre eux à jamais et dont les effets salutaires se font sentir au premier dans ce déclin de l'âge où la défaillance d'une nature atténuée requiert des secours semblables à ceux de l'enfance. De ce premier principe de toute société découlent tous les rapports particuliers faits pour unir des êtres dont la sensibilité ne peut rester oisive. Malheur à celui qui, détournant de son but cette source de toute liaison et de toute vertu, la concentre en lui seul, en qui l'utile compassion, la douce pitié, l'humanité bienfaisante, la tendre amitié ne trouvèrent jamais d'accès, et qui, froid égoïste, ignora toujours le délicieux plaisir de sentir par autrui. J'ai été, pendant un temps, éprise jusqu'à l'enthousiasme du système des stoïciens, je ne sais quoi de grand et de sublime dans leurs idées m'avait frappée et séduite, j'aurais volontiers dit avec M. de Montesquieu : «Si je pouvais oublier que je suis chrétienne, je regarderais la perte de la secte stoïcienne comme un malheur pour le genre humain.» Il semblait, en effet, que, en philosophie, j'égalasse (*sic*) à la Providence divine qui, dégagée de toutes les faiblesses des mortels, paraît n'exister que pour veiller à leur bonheur. Mais l'illusion brillante de ces belles pensées a disparu sous l'œil exact de l'examen; cette vertu magnifique, à laquelle ils voulaient élever l'homme, était disproportionnée à sa nature et son appareil gigantesque ne produit que des fantômes sans réalité. Je crois présentement que les lois, la société, doivent attendre davantage d'un homme habitué par principe à s'identifier avec ses semblables, à confondre son intérêt personnel dans celui du général, à chercher dans le bien de ce qui l'entoure celui dont il est susceptible, que du philosophe stoïque qui, se mettant au-dessus de tout, n'est accessible d'aucun côté. On a cherché dans tous les temps les moyens de rendre l'homme meilleur, c'est-à-dire de le rendre heureux en particulier autant que le comportait sa nature, moyennant la rétribution d'efforts qu'il doit pour la félicité commune; on a beaucoup raisonné et, le plus souvent, on a bien peu fait. La raison en est, ce me semble, à (*sic*) ce qu'on a rarement saisi le véritable et unique ressort par lequel on peut mouvoir les hommes d'une manière efficace : je veux dire la sensibilité. Il est bien clair que l'homme s'aimera toujours lui-même premièrement et plus fortement que tout autre chose, il faut donc lui montrer ses vrais avantages dans le travail nécessaire qu'il fera pour ceux du grand nombre et l'habituer à les trouver en cela seul. C'est le moyen de l'arracher à la personnalité, de le rendre utile aux autres et content de lui. Les gouvernements les plus heureux sont ceux où il y a plus de récompenses attachées aux actions faites pour le bien public : la vertu ne peut manquer d'y être en vigueur, ainsi que le bon ordre et la tranquillité. Mais dans quelles considérations me suis-je engagée? Je me sens entraînée actuellement dans une chaîne d'idées qui embrassent beaucoup d'objets; où est donc le premier chaînon? Me suis-je assez bien exprimée pour que

tu m'aies suivie dans cette course rapide? Elle est une suite de mon tour d'esprit et de mes principes dominants : l'universalité m'occupe, la belle chimère de l'utile (s'il faut l'appeler chimère) me plaît et m'enivre. Un nouveau jour a lui dans mon âme, mes sentiments ont pris une extension proportionnée à ces points de vue sous lesquels je n'avais pas encore envisagé l'ensemble. Je serais assez insensible à la perte de quelqu'une de mes petites possessions et je m'attendrirais très sérieusement sur le sort de quelque malheureux des Antipodes que je n'aurais jamais vu. Comment accorder ces dispositions réfléchies avec la gaieté folâtre à laquelle je tiens d'assez près?... Je suis un être bien singulier; j'ai beau me mettre avec toi sous cet abri paisible et me considérer avec tes yeux, je conviens de ce que tu aperçois, je t'entends à merveille et avec plaisir, mais il reste tout plein de choses indéfinissables.

Ta demoiselle des Îles est un personnage bien peu ressemblant à l'idée que j'en avais conçue sur ses premières démarches; elle me paraît bien à plaindre, c'est le grand titre qui doit lui rester sur ton cœur. Ta réponse sur le procureur est tout à fait juste et raisonnable; si j'avais eu le moindre souvenir de M. le Blanc [1], je n'aurais pas accepté la commission, car dans ce cas il m'eût été déplacé de m'en charger, mais je n'y songeais pas plus qu'à ceux dont je n'ai jamais ouï parler.

J'ai passé la journée d'hier dans le couvent, avec maman, qui s'est trouvée engagée à profiter d'une des permissions, par une demoiselle qui nous invita à dîner chez elle; malgré la dissipation, la causerie, les révérences sans fin, les embrassades éternelles, les compliments, etc., mille choses m'ont rappelé des souvenirs attendrissants et délicieux; j'aurais voulu pouvoir me dérober à tout ce qui m'environnait et me placer au pied d'un arbre pour rêver et t'écrire sous ces tilleuls qui ont vu naître notre amitié. Te souvient-il de cette allée sur la gauche, moins fréquentée que les autres? c'était toujours vers elle que nous dirigions nos pas; là, tout entières au sentiment, nous nous promenions paisiblement, un de tes bras appuyé sur mes épaules et l'un des miens passé autour de toi...... Pourquoi ne jouirions-nous pas de cette situation dans quelque autre jardin? en sentirions-nous moins le prix? et n'avons-nous rien à nous dire? Hélas! Adieu, écris-moi, c'est ma consolation. Adieu, chère Sophie...

[1] M. Leblanc était le procureur au Parlement de Paris qui avait succédé en 1766 à Audois, le parent des Cannet.

LXXIX

À SOPHIE[1]. — 6 mars 1775.

Ce premier lundi de carême, 6 mars 1775.

Si tu voulais me voir dans mon humeur gaillarde, il fallait te dépêcher de venir à Paris : je ne suis plus déjà la même, et ma folie ne me prend que par ressouvenir. Extérieur grave, pensées du temps, silence de pythagoricienne, voilà mes attributs actuels; cependant il s'y mêle encore parfois quelques saillies de gaieté, quelques rêveries légères, et toujours beaucoup de musique. Mais je suis d'un sens plus rassis, et je dirais qu'en me mettant des cendres sur la tête, il semble qu'on y ait joint du plomb, si mon sérieux ne fût revenu avant cette époque. J'ai pourtant été à un autre petit bal le dimanche gras : mais j'ai dansé *la petonton, la petontaine* modérément, et tout comme faisaient les vierges sages, au rapport d'un bon curé de l'endroit où j'ai été nourrie[2], qui le disait ainsi dans un de ses sermons. Le mardi d'ensuite, je me suis dérobée au tumulte, et tournant le dos à la foule, j'allai toute sans façon promener au Luxembourg, où il n'y avait personne, excepté M. Perdu, Mlles de Lamotte et Mlle d'Hangard[3], que je saluai de loin. J'ai rêvé au plaisir que j'aurais dans les endroits solitaires de ce jardin, si je m'y promenais dans les beaux jours du mois de mai, sous les feuillages naissants, seule avec Sophie!... Ah! la charmante idée! Avoue qu'avec elle je pouvais bien me promener quelques heures en silence sans m'ennuyer un moment. Combien l'imagination rapproche ces instants supposés, et les fait même sentir avant d'être!

Il faisait extrêmement beau ce jour-là; je considérais ce ciel pur et magnifique, ce soleil vivifiant qui ramène la saison des plaisirs; déjà, sous ces tendres influences, on voyait de précoces bourgeons sortir du sein des branches et ranimer les espérances; un gazon frais semblait n'attendre plus que l'ombrage des feuilles pour offrir d'agréables et solitaires réduits. Je songeais à ce qui pourrait faire la matière de nos conversations : je croyais t'entendre et te répondre, je souriais, je soupirais, mes yeux s'humectaient; enfin quiconque m'aurait attentivement examinée

[1] Archives d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 246-248.

[2] Fontenay-les-Briis.

[3] Mlles de Lamotte, cousines des demoiselles Cannet, qui habitaient à Paris, rue Saint-Dominique-Saint-Michel (c'est la rue Royer-Collard actuelle), et chez qui demeurait M. Perdu, oncle de Sophie et d'Henriette, ainsi qu'une jeune parente, Mlle d'Hangard. — Voir, sur tout ce monde, mon premier Recueil, II, 553-554, et, en tête de la présente édition, la notice sur la famille Cannet.

se serait bientôt aperçu qu'une cause absente m'occupait et m'attendrissait. Ces délicieuses images sont évanouies : peut-être ne seront-elles pas réalisées. Mais j'ai joui; car espérer, c'est jouir, quand on joint à l'espoir autant de sensibilité.

Ne crois pas que je borne mes désirs à l'espérance : elle s'éteindrait promptement si elle n'avait qu'elle seule pour objet; c'est par sa durée qu'elle devient réellement une jouissance anticipée, et (les objets de notre amitié exceptés) je donnerais bien toutes les jouissances les plus estimées pour avoir toute ma vie l'assurance de les espérer. Tel est le cas que je fais de la plupart des choses tant recherchées, que j'en crois l'épreuve toujours inférieure à l'idée qu'en donne l'espérance; le mécompte à l'essai me paraît inévitable, et c'est ce qui me fait trouver plus de bonheur à pouvoir espérer toute sa vie qu'à jouir en reconnaissant son erreur.

Quoique tout le monde n'adopterait pas ce raisonnement, la plupart cependant paraît agir comme étant persuadé de sa vérité; car on n'a pas plutôt obtenu ce qu'on souhaitait qu'une imagination officieuse vient ôter le dégoût de la satiété par l'espérance d'un nouveau bien. C'est peut-être l'habileté à ménager ses espérances qui fait notre bonheur? et l'art d'être heureux pourrait bien n'être que l'art d'espérer, plutôt que celui de jouir? — Cette idée est nouvelle pour moi, il faudra que je m'amuse à la développer; il me semble qu'elle convient à notre nature et à notre manière d'être. J'y rêverai et j'en formerai un système : s'il ne vaut rien, au moins n'aura-t-il pas été inutile, puisque j'en aurai été amusée. Voilà un projet à mettre en poche. Il aura le mérite de promettre (et peut-être de donner) le bonheur à bon marché. Cela est excellent, car chacun veut de cette marchandise, et il est tout plein de bonnes gens qui ne peuvent pas la payer bien cher, ne fût-ce d'abord que les sots et les cœurs glacés ou banals. Quel plaisir de pouvoir être heureux rien qu'avec l'espérance! Je suis folle de mon projet avant de l'avoir exécuté; j'ai cela de commun avec bien d'autres faiseurs. Mais, dans le fait, être heureux rien qu'avec l'espérance n'est point un paradoxe. Avec quoi le sommes-nous? J'avoue pourtant qu'il y a trois choses dont la jouissance me paraît à peu près indispensable, savoir : la vertu, la santé et le nécessaire. Je vois qu'il en faudra venir à quelque conciliation : nous verrons à accommoder le tout; tes avis vont peut-être changer les miens. Hélas! il ne faut point tout cela; ta seule absence me dit assez que le bien de te voir n'est pas satisfaisant en espérance. Viens donc, écris-moi, aime-moi toujours, pardonne mes folies.

Voilà une lettre qui ne dit pas grand'chose, mais elle me rappellera de nouveau dans ton souvenir, elle te donnera témoignage du mien, et si elle peut t'exprimer, quoique faiblement, une partie de mon amitié, je la trouverai bonne pour moi, et je croirai qu'elle ne saurait que t'être agréable. Adieu, ma chère et bien-aimée Sophie, je t'embrasse de tout mon cœur, ma tendre amie. Présente mes respects à tes chers parents, et reçois les civilités des miens.

LXXX

À SOPHIE[1]. — 15 mars 1775[2].

Ta lettre est un tableau charmant où mille objets intéressants sont peints avec vérité; tes portraits sont caractérisés et frappants, tes images sont touchantes et tes réflexions sont justes. Le pinceau paraît guidé par un goût éclairé et solide, le sentiment anime les couleurs et donne en tout l'âme, la vie et l'agrément. Je ne pourrai guère offrir de pendant au groupe des personnages que tu vois si souvent, je n'ai point de société habituelle et réglée; les rapports éloignés d'état et d'affaires, et les frêles liaisons qu'ils produisent, me donnent lieu de connaître par leurs actions une infinité de gens, sans que je les fréquente beaucoup. Je puis pénétrer leurs principes en examinant leurs mœurs, découvrir leurs génies et même leurs caractères, sans me trouver ordinairement avec eux. Je connais ainsi beaucoup d'êtres en qui j'étudie l'homme et la nature, et souvent cette étude me fait réjouir de n'être pas obligée de socier trop fréquemment avec eux. Ils ne m'intéressent pas assez pour que je daigne les peindre. Ce sont de ces âmes communes dont les passions, diversement modifiées par l'humeur propre et la situation de chacun, ne présentent toujours qu'un spectacle rebutant ou insipide; des esprits rétrécis par la petitesse des vues personnelles et des intérêts particuliers, des cœurs sans énergie, où l'on cherche inutilement la sensibilité, où la vertu n'a qu'une apparence, la nature que des droits négligés et presque inconnus : ce sont des hommes qui ont l'extérieur et le babil de l'humanité; ils ont chacun des traits particuliers qui les distinguent, leurs portraits instruisent le sage en l'affligeant; mais je ne veux pas en charger mon papier : on en trouve assez partout les originaux insupportables. Je n'en trouve pas de bien remarquable dans le cercle étroit que forme autour de moi ma famille; elle est très petite d'un côté, un peu divisée de l'autre et tu connais ce qui m'en reste. Notre maison est retirée, quoi qu'il y vienne beaucoup de monde pour affaires; j'y vois tout plein de personnes sans socier qu'avec très peu. Ma vie se passe dans une retraite tranquille, autour de laquelle circule continuellement un tourbillon que je considère sans en être incommodée. J'ouvre chaque jour des yeux satisfaits au jour heureux qui me luit, un sommeil profond et paisible a renouvelé mon existence et rafraîchi des facultés qui s'éveillent avec vigueur; mon extrême sensibilité me rend propres tous les biens qui m'envi-

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 249-253. — [2] La date est peu avant la fin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ronnent, et m'en fait trouver jusque dans les maux que j'aperçois et que je partage avec attendrissement; une imagination vive, aisément émue par les beautés naturelles et les plaisirs les plus simples, me rend délicieuses des impressions émoussées pour bien d'autres. Tandis qu'il faut une grande dépense de soins et de richesses pour amuser et satisfaire un opulent misérable, je goûte sans frais de plus grands plaisirs que les siens : un air doux et sain, un beau ciel, un bouquet de violettes, une tendre rêverie, le souvenir de Sophie, qu'est-ce qu'il me faut de plus? Mes matinées se coulent avec un peu de travail, de lecture et la messe [1]; après un repas frugal et joyeux, j'entre dans ce petit cabinet placé sur le bord de la Seine, où je viens solitairement m'occuper selon mon goût; je prends la plume, je pense, je rêve et j'écris; j'étudie et je fais des remarques; l'avidité de connaître avec laquelle je suis née me fait travailler à acquérir sans cesse au profit du cœur et de l'esprit. Cela m'occupe et me soutient en embellissant ma vie; je crois même que c'est ma vocation. Placée dans une situation où je puis plus penser qu'agir, je me persuade que je dois m'employer à perfectionner mon être, ne pouvant faire beaucoup pour autrui. C'est ainsi que se passent mes journées; puis lorsque la fraîcheur de l'air, la retraite du soleil, le calme de la nature, viennent inviter à des occupations moins sérieuses, unissant ma voix à un doux instrument, je me récrée par les charmes de l'harmonie. Je suis quelquefois interrompue par des personnes qui, de temps à autre, nous viennent voir. Tantôt c'est un bon Genevois [2], dont le tour d'esprit républicain ne me déplaît pas, il a des maximes de son concitoyen Jean-Jacques, mais il n'en a ni l'esprit ni les paradoxes; il aime à causer et il sait penser, mais à beaucoup de bon sens il joint une imagination si pesante, que ses paroles ne sortent que par compte; il ennuierait bien du monde, mais je m'en amuse, car j'aime mieux attendre un peu après l'expression et écouter à la fin une bonne pensée que d'être étourdie d'un flux de paroles qui ne signifient rien. Ensuite est un gentilhomme infortuné [3], obligé de se servir pour se soutenir des talents qu'il reçut par éducation, et adoucissant son état par la bonne philosophie : son génie plaisant se prête au comique malgré ses disgrâces; une femme qu'il aime console son cœur, et il oublie avec Apollon les sottises de la fortune. Il nous entretient d'un ami (qui l'est aussi de mon papa) que des événements singuliers ont envoyé aux grandes Indes [4], et avec lequel il est lié à peu près comme nous sommes ensemble : j'aime à voir quelqu'un qui connaît l'amitié. Il la sent bien, et la peint de même : cela fait que je l'estime. J'écoute parfois les ouvrages

[1] Cf. *Mémoires*, t. II, p. 81 : «Je sortais tous les matins avec ma mère pour aller à la messe...»

[2] Moré, qu'on a déjà rencontré.

[3] M. de Châlons. Voir sur lui une note de mon premier Recueil, I, 19.

[4] Probablement Demontchéry, alors capitaine de cipayes à Pondichéry. La lettre CXIV nous apprend que c'était en effet un ami de M. de Châlons: les *Mémoires*, t. II, p. 226, nous parlent amplement de lui.

qu'il fait pour son amusement; il nous lut dernièrement une petite comédie fort bien faite. Il faut que je mette à côté de lui un autre personnage de même étoffe, ou du moins approchante[1]. Celui-ci m'a entendue parler de toi, et il voudrait fort que cet été je le chargeasse d'une lettre à te remettre. Il va à trente, quarante lieues, ou plus, comme je vais au Bois de Boulogne. C'est un philosophe tout de bon, quoique jeune; les voyages, les malheurs, l'expérience l'ont instruit de bonne heure; il est auteur d'un ouvrage sur l'éducation[2], lequel paraîtra cette année. Son ambition est d'être utile, et c'est une belle passion; mais on peut dire de lui qu'il est du nombre de ceux qui, se sentant de l'âme et du talent, ne peuvent prendre bien des états par délicatesse, et s'éloignant des routes fréquentées par des vues peu ordinaires, parviennent beaucoup ou ne font jamais rien : et le dernier cas est le plus commun. — J'ai grande envie de placer à la fin un petit monsieur, pas plus grand que ma plume, droit comme elle, mais pas aussi bavard; grand musicien, ayant un talent supérieur sur la guitare[3], chantant bien et parlant de même; mais avec une petite mine si réservée, que je n'ai pu le pénétrer, quoique je l'aie entendu causer sur plusieurs sujets. C'est un provincial qui n'a que deux ans de séjour à Paris; il est poli et instruit : sa petite taille semble lui donner de la modestie et de la défiance de lui-même. Je ne le vois pas absolument souvent, ne le connais encore qu'en partie et ne dois sa connaissance qu'à la guitare. — Voilà mes gens de revue, ils ne sont pas si assidus que les tiens. L'après-souper se passe ici en parties de piquet faites maritalement, et quelquefois filialement; il ne nous vient qu'un voisin, si endormant que je cours à mon ouvrage sitôt que je le vois, et même quelquefois à mon bonnet de nuit. Tu peux actuellement me voir dans mes occupations et mes sociétés, comme je t'aperçois tous les soirs dans les tiennes : je m'y transporte en imagination, je t'écoute sans que tu le soupçonnes, je t'embrasse et te dis mille douceurs pour te distraire, et je recueille tous les souvenirs qui t'échappent. Ah! que tu serais bien étonnée si j'allais tout à coup me rendre visible! Ce serait un joli tour à faire.

Mais tous ces petits détails ne sentiraient rien, si je ne t'apprenais comment je suis actuellement. Cela t'intéresse, j'en suis sûre; tu veux le savoir : eh bien, devine un peu, cherche, avant de retourner la feuille. Tu as été étonnée du changement de scène qui s'était fait chez moi, tu as jugé que mes accès de gaieté me

(1) La Blancherie. On voit que, depuis la fin de 1773 (lettre du 25 novembre) où il s'était introduit chez Phlipon, il n'avait cessé de fréquenter le logis. C'est sous son influence, semble-t-il, que la jeune fille avait passé peu à peu de la dévotion à la philosophie religieuse.

(2) *Extrait du journal de mes voyages ou Histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et mères*, 2 vol. in-12. L'ouvrage ne parut qu'en 1776.

(3) Probablement Boyard de Creusy. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 150.

reprendraient pour ne pas me quitter de sitôt; point du tout. Mais de ce sombre sérieux qui suivit cette gaieté folichonne, il s'est fait avec elle un mélange modéré, d'où il résulte les plus douces dispositions du monde. Je suis grave et point triste, gaie quand il le faut et contente sans beaucoup rire : je pense tranquillement, mon imagination s'amuse avec sagesse; enfin tu m'aimerais comme je suis, si tu ne m'aimais pas de toute façon. Je suis satisfaite de moi et de l'univers, je vois l'un et l'autre avec plaisir; et si je ne souhaitais pas trop de te voir, je dirais que je n'ai qu'un seul grand désir, celui d'être heureuse de la manière la plus conforme à la volonté du premier Être.

Ma chère Sophie, tu me fais une défense qui me clôt la bouche sur le plaisir que j'aurais à présent à t'exprimer tous mes sentiments : n'en parlons pas et n'y pensons guère, puisqu'il le faut ainsi; mais c'est bien difficile.

Tu as raison de penser que mon système[1] serait de côté quand ta lettre arriverait; je n'ai pas seulement exécuté le projet de le mettre en ordre; je le reprendrai quelque jour pour m'amuser quand je n'aurai rien de plus propre pour y réussir.

N'envie pas mon sort en ce que je revois les lieux qui nous ont vues ensemble : j'envie quelquefois le tien de pouvoir m'y retrouver en esprit, tandis que je te cherche dans cet Amiens que je n'ai jamais vu; il faut que j'en fasse un à ma mode, que je crée les lieux où je te suppose et, après bien des frais, je reste aussi neuve qu'auparavant. J'avoue pourtant qu'il y a un charme singulier attaché à ces objets que nous eûmes pour témoins de notre jeune liaison, qui les fait revoir avec un attendrissement et un plaisir que tu ne peux goûter qu'imaginairement. Qu'il est doux de se rappeler les commencements d'une union qui fera à jamais notre bonheur, et combien la vue des lieux qui reçurent nos premiers serments fait-elle d'impression! Tu pressens tout cela, ma chère amie, ton âme s'ouvre au sentiment avec une capacité nouvelle : un développement plus tardif ne faisait que cacher sous ses lentes opérations un fonds de sensibilité aussi fertile qu'on pût souhaiter. Je pourrai me livrer dorénavant à ces doux transports de la sage amitié, sans craindre d'affecter sur toi un avantage pénible pour moi-même. Nous pouvons regarder notre ouvrage en chacune de nous : ta noble franchise m'a faite généreuse, je lui dois un degré suprême de délicatesse, que sans elle j'ignorerais peut-être encore; et ma sensibilité persévérante, mon attachement soutenu, ont fait germer chez toi des sentiments qui, peut-être, y fussent restés ensevelis. Il fallait que l'amitié, comme un soleil puissant, se levât sur ton cœur pour en étendre les facultés; il fallait aussi qu'un point heureux de réunion concentrât mes

[1] Le «système», c'est-à-dire la théorie sur l'*espérance*, dont il est question dans la lettre précédente.

affections, les élevât et les ennoblît. Nous nous devons, pour ainsi dire, notre mieux-être et nos plus belles qualités : nous formons un tout heureux dont les moitiés séparées n'eussent été que des parties imparfaites. Tel un cep vigoureux, soutenu sur un palmier, croît avec lui et porte sur sa tige les plus belles grappes, tandis qu'une vigne abandonnée languit et rampe inutile. Ma délicieuse amie, je te dois tout, puisque le bien de t'aimer fait ma perfection et ma félicité. Puissions-nous faire comme deux hommes qui viennent de mourir la semaine dernière dans cette ville! La plus tendre amitié les avait unis et sema des fleurs sous leurs pas jusqu'au bout de leur carrière; ils vécurent dans la plus grande intimité, ils tombèrent malades ensemble, et un même jour les vit se quitter ici, pour se réunir sans doute à jamais. L'un était le beau-père de M. de Sartine, l'autre un vieil avocat fort respectable : cette singularité les a fait remarquer; tout le monde dit : C'est bien extraordinaire et bien rare; moi, je dis tout bas : Ah! qu'ils sont heureux!

Il est temps de venir à la commission dont j'ai cherché à m'acquitter avec tout le zèle et le plaisir possibles. Les dominos sont rares et chers parce qu'étant peu avantageusement coupés, il en faut plus d'un pour une doublure : j'aimerais autant prendre du taffetas d'Angleterre à la pièce, à 6ᵗᵗ 5ˢ, mais, comme j'ai fureté chez les fripiers, j'ai vu, entre plusieurs choses qui ne me convenaient guère, une robe et un jupon de taffetas blanc d'Italie, sans garniture, mais assez ample et propre, quoique tout soit peu roux : on me les a laissés à trois louis; je suis bien tentée, mais je ne suis pas résolue, par la raison que pour le prix on aurait une doublure à la pièce. Je voudrais être petit oiseau et savoir tout de suite ta pensée. Peut-être me déciderai-je avant ta réponse, parce que l'occasion ne me paraît pas mauvaise et qu'elle peut m'être enlevée d'un instant à l'autre; peut-être aussi attendrai-je ta réponse, parce qu'au pis-aller j'en puis trouver une équivalente et qu'en outre la possibilité du neuf pour le même prix me balance furieusement. J'ai vu aussi une robe et un jupon en rose, mais d'Angleterre et un peu passés; on me les donnerait pour vingt écus : je n'ai pu encore me décider pour rien. D'ailleurs, j'ai fait chercher par quelqu'un des occasions de dominos, dont j'attends réponse. Écris-moi sur ceci et ajoute par quel moyen je t'enverrai mon emplette, si je la fais : adieu, sois assurée que les démarches que je peux faire pour toi et tes proches ne me donnent que du plaisir, je voudrais qu'elles fussent plus utiles. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur et je suis à toi pour jamais. Présente mes respects.

Ce 15 mars 1775.

Il y a bien du verbiage dans cette lettre, saute à la fin pour l'article de la commission. Je cause à la bonne venue de ce qui me vient en tête et de ce que je sens,

sans savoir si je me répète, car je n'ai jamais en écrivant le moindre souvenir de ce que contenait ma dernière. — Mais j'y mettrai toujours sans hésiter : Je t'aime, je t'aime, etc., à l'infini.

Adieu, Sophie.

LXXXI

À SOPHIE[1]. — 31 mars [1775[2]].

Tu te saurais bien bon gré, ma chère Sophie, d'avoir contrevenu à ta propre loi, si tu connaissais le plaisir qui en résulte pour moi. Mais que dis-je? ne le ressens-tu pas aussi, et n'est-ce pas son attrait vainqueur qui te fit oublier les résolutions d'une prudence incommode? S'il est jamais pardonnable de se soustraire quelquefois aux règles austères d'une philosophie prévoyante, nous sommes assurément dans le cas qui fait mériter plus d'excuses. Le bonheur que nous nous promettons, et dont nous admirons la séduisante image, est avoué par la raison : la vraisemblance nous l'assure et les probabilités enhardissent notre espoir.

Comment résister aux vives émotions du sentiment flatté? et quelle main assez stoïcienne pourrait jeter un voile sur les promesses charmantes d'une félicité réelle? J'avoue que ma constance ne saurait aller jusqu'à fermer les yeux à la perspective intéressante qui se présente devant moi; je laisse mes regards s'étendre sur cet avenir délicieux; cette vue fortifie mon courage, excite mes pas, embellit ma carrière et donne à toutes mes heures un agrément nouveau. Je te verrai, Sophie!... Je te presserai sur mon sein, ta touchante voix viendra frapper doucement mes oreilles, nos yeux s'entretiendront ensemble, ils recueilleront les traits du sentiment. La nature renouvelée prendra, à notre présence, une parure plus belle encore : les fleurs auront près de nous plus d'éclat, la tulipe orgueilleuse animera ses couleurs, la narcisse naïve nous plaira par sa blancheur, doux attribut qui nous convient; la belle et pâle jonquille exhalera son parfum; l'air qui nous aura caressées sera plus pur et plus flatteur à respirer; l'azur brillant des cieux fera jaillir sur nous une plus vive splendeur; l'astre qui fait les jours nous contemplera dans sa course, il éclairera avec joie deux amies que la vertu et la sensibilité ont unies pour jamais, et qu'un moment heureux fait retrouver ensemble.

Voilà ce que promet ton voyage, voilà ce que j'aime à considérer et sur quoi mon imagination se promène.

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 253-257.

[2] La date est à la fin, moins l'année. Mais la suite des idées, et notamment les allusions au prochain voyage de Sophie, prouvent surabondamment que c'est 1775.

Le commerce écrit a certainement des avantages que tu sens très bien; je ne les méconnais pas non plus, et je vais même jusqu'à croire que nous lui devons une connaissance réciproque de nous-mêmes, que le séjour dans une même ville ne nous eût peut-être pas donnée si parfaite. Si, au sortir de cette retraite qui servit de berceau à notre amitié, tu fusses restée à Paris, nous nous serions vues sans doute moins souvent que nous nous sommes écrit. Rentrées dans le sein de nos familles, renfermées dans leurs sociétés, il ne nous aurait pas été bien libre de cultiver soigneusement notre liaison. Éloignées peu à peu par ces premiers obstacles, le sentiment se serait affaibli proportionnellement au peu de communication; dissipées par des objets étrangers dont l'impression n'aurait pas été balancée par les témoignages sensibles d'un attachement particulier séparées enfin par les circonstances, bientôt il ne nous eût resté des commencements de notre union qu'un souvenir semblable à celui des songes heureux. Mais, en trouvant entre nous une distance qui ne se franchit pas aisément, le besoin de nous écrire se fit sentir, presque au moment où nous commençâmes à nous aimer : la nécessité de le satisfaire mit en œuvre l'imagination, força les idées d'éclore et le sentiment de s'exprimer; obligées à soutenir une correspondance agréable, il fallut que l'esprit fît quelques frais, dont des découvertes intéressantes le dédommagèrent amplement. Nous écrivîmes d'abord pour satisfaire notre cœur, qui, quand il aime, veut toujours le dire; nous parlâmes de nous dans nos lettres, parce qu'il fallait les emplir de quelque chose et que cet objet avait un intérêt particulier; nous y ajoutâmes des réflexions générales et morales parce qu'elles sont de bonne ressource en pareil cas : il fallut donc raisonner et peindre, par conséquent observer et réfléchir. C'est alors que des efforts, nécessités en quelque sorte par les circonstances, firent germer chez nous des facultés nouvelles; nous acquîmes des connaissances qu'on ne doit communément qu'à l'expérience; notre âme se développa et nos vues s'étendirent. Qu'il est doux, ma chère Sophie, de réfléchir sur tous ces effets et d'en considérer la cause! Vois-tu cette amitié naissante qui paraît si frêle dans son origine? Telle une faible source, qu'on aperçoit dans un lieu désert et ombragé, laisse écouler un ruisseau qu'on remarque à peine, mais qui, rendu plus rapide par le penchant de la montagne du sein de laquelle il s'échappe, va recevoir dans la plaine le tribut des coteaux voisins, et, devenu fleuve fécond, porte partout la joie et l'abondance : telle cette précieuse semence donnera des productions multipliées que nous pourrons recueillir jusqu'au tombeau. Qu'il est heureux d'avoir eu pour soi toutes les circonstances! car, malgré la petitesse du nombre de gens capables d'être amis, combien en est-il de dignes de l'être qui n'ont pu trouver leur second, quoiqu'il existât certainement, et peut-être pas loin d'eux! Quand j'examine ma félicité à cet égard, je trouve qu'il y aurait en moi de l'injustice à prétendre quelque chose de plus. Puisqu'on ne peut pas tout avoir, on

doit borner ses espérances lorsqu'on possède déjà une si grande portion de bonheur : la dose complète n'est pas destinée à notre manière d'être présente. Mais après avoir reconnu combien nous devons à l'absence et à notre séparation prématurée, j'en reviens au bien qu'il y a à se rejoindre quand on a profité de tous les avantages de la première situation; car c'est là le but naturel, et si nous sommes contraintes par l'expérience d'avouer que l'éloignement est quelquefois utile pour former et assurer la chaîne, il faut couvenir aussi que, la liaison une fois bien établie et assurée, c'est en vivant ensemble qu'on en goûte tous les charmes. Je suis presque tentée d'aimer ton frère depuis que tu m'as appris qu'il engage si fortement ta maman à demeurer ici tout à fait. Je sens pourtant bien qu'il ne faut pas espérer la réussite de ses sollicitations, aussi je me borne à quelques instants passagers et précieux où l'épanchement sans contrainte suppléera aux défauts d'une plume insuffisante. L'éloignement du quartier où tu seras ne m'effraye pas pour moi : avec le bras de notre bonne, je pourrai quelquefois le franchir lestement et te prendre tes après-dîners si tu n'es pas toujours sortie. Mais ne pensons point trop à tout cela; viens toujours, voilà l'essentiel; nous ferons si bien pour le reste, que nous en attraperons quelque chose. Il me paraît qu'il manque à notre bonheur que nos mamans jouissent d'une santé comme la nôtre; nos vœux, à cet égard comme à mille autres, sont semblables et partagés.

Il est temps de te rendre compte de ta commission, dont je me suis acquittée de mon mieux. J'ai vu autant de marchands qu'il en fallait pour m'assurer du taux, voir les différentes qualités et connaître ce qu'on pouvait appeler meilleur marché. Comme tu m'as permis d'aller jusqu'à sept francs, je les ai mis, cela m'ayant paru nécessaire pour avoir quelque chose d'honnête. J'ai trouvé à ce même prix du taffetas un peu plus fort que celui dont j'ai fait l'emplette, mais il était d'un blanc gris si vilain que j'ai cru devoir préférer un taffetas un peu plus faible, mais d'un blanc brillant sans être bleu. J'en ai vu aussi d'une qualité presque approchante de l'Italie, mais on ne saurait l'avoir à moins de $7^{tt}\ 10^{s}$. Je n'ai pas voulu mettre cette augmentation après ce que tu m'avais dit. Je me suis donc déterminée pour un taffetas un peu au-dessous, mais supérieur à celui de $6^{tt}\ 5^{s}$, et capable de faire un habillement honnête. Je l'ai payé 7^{tt} et j'en ai pris 14 aunes. On a voulu ici que, suivant l'usage, je prisse et t'envoyasse la petite facture du marchand. Je le fais par obéissance, en riant d'une formalité si peu nécessaire entre nous. Je souhaite de tout mon cœur que ta sœur soit satisfaite de l'acquisition, il n'aura pas tenu à mes désirs et à mes soins. Ton remerciement vaut un prix infini, tu as bien fait de le faire en cette manière, il ne m'aurait pas plu autrement. Un «je vous déteste» de cette nature est au-dessus de cent mille protestations contraires.

Adieu, charmante Sophie... Présente mes respects à tes chers parents et dépêche-toi de venir m'embrasser. Le mois de mai me trotte si bien dans la tête depuis ce temps que, écrivant une lettre le 9 mars, je la datai sérieusement du 9 mai, rappelant même à ce propos une époque qui appartient au quantième. Hélas! nous ne somme encore qu'au 31 mars.

LXXXII

À SOPHIE[1]. — 3 avril 1775[2], avec P.-S. du 5 et du 6.

Du 3 avril 1775.

Je pense à toi, avec ce charme délicieux qui accompagne toujours le souvenir de ma chère Sophie; je souhaite ta présence, et je cherche à y suppléer en prenant la plume. J'ai ici un paquet dans lequel j'insérerai ma lettre et peu m'importe qu'elle ne te parvienne pas aussi promptement que de coutume, je n'ai rien de nouveau à t'apprendre et tu as dû recevoir ma dernière le 2 de ce mois[3]; mais pourrais-je avoir ici quelque chose qui doit être remis entre tes mains, sans y joindre quelques marques de ma tendresse, quelque expression de mon cœur? Il faudrait ne pas aimer pour négliger les occasions de témoigner qu'on aime, car le sentiment n'est jamais paresseux à s'exprimer : aussi actif que l'élément igné, son essence est d'agir et de se développer.

J'ai fait samedi une promenade semblable à celle du Luxembourg dont je te parlais il y a quelque temps[4]. J'allai voir Sainte-Agathe, qui se mourait de peur que je ne passasse le carême sans la visiter; je la quittai de bonne heure; il faisait beau; le temps était doux, l'air agréable, j'en recevais les impressions avec plaisir; ma disposition me portait à la rêverie; je gagnai le Jardin du Roi, accompagnée de notre bonne[5]. Je trouvai le Labyrinthe accommodé, embelli, et rendu public; il n'était pas cependant bien fréquenté, et c'était ce que je voulais. Je m'y promenai longtemps, gardant tout à mon aise le silence qui me convenait. Toi seule peux t'imaginer combien mes pensées prenaient l'essor dans ce lieu solitaire où l'on s'égare avec joie, sous ces arbres dont la verdure est éternelle et sombre, ou bien à ce point élevé d'où l'œil domine sur la ville, embrasse l'espace des cieux et découvre les campagnes arrosées par la Seine. Ton image me suivait dans ces

(1) Archives d'Agy. — Dauban, II, 76-83.

(2) M. Dauban a mis cette lettre en 1777, je ne sais pourquoi. Il y a cependant 1775 sur l'original, ce que la suite des idées confirme d'ailleurs.

(3) Celle du 31 mars.

(4) Dans sa lettre du 6 mars.

(5) La fidèle domestique des Phlipon, appelée Mignonne, dont le nom reviendra si souvent dans la suite, et à qui Mme Roland a consacré un souvenir dans ses *Mémoires*, t. II, p. 194.

détours charmants où j'errais à mon gré, je te faisais part de toutes mes affections, et je me reposais sur la douce assurance de t'y trouver sensible. Ma situation me plaisait, j'en goûtais les agréments avec réflexion, et je me rappelais des circonstances qui en relevaient le prix. Ce même espoir que j'avais au Luxembourg animait encore mon cœur, il prêtait des charmes à tous les objets dont j'étais environnée : ce gazon naissant sera peut-être bientôt foulé aux pieds de Sophie; ici, ce sont de superbes tiges dont l'ombrage nous servait d'abri, il y a bientôt trois ans; là est un bois agréable où nous pourrons nous reposer ce mois de mai. Que de riants tableaux et de tendres soupirs suivent ces considérations! Les idées sérieuses se mêlaient dans tout cela, et ma philosophie n'était point inactive. J'admirais avec reconnaissance les satisfactions qui sont attachées aux plus simples jouissances; la nature me paraît d'une libéralité qui va jusqu'à la profusion; ses biens germent sous nos pas et nous assaillent de toutes parts; nous en trouvons de tous côtés, lorsque nous conservons un esprit assez libre de préjugés pour les apercevoir et les sentir. Il est sans doute une disposition particulière à chacun, qui le rend plus ou moins susceptible de certaines impressions : ceux-là doivent se trouver favorisés, dont la sensibilité étend pour ainsi dire la sphère de leur existence, et leur rend personnelles mille choses qui restent indifférentes ou insipides pour bien d'autres. L'être devient pour eux un présent plus considérable ou du moins plus cher, et l'ingratitude envers leur bienfaiteur serait un crime doublement affreux. Je crois cependant que nous serions en général capables d'une même portion de bonheur, si l'éducation, les préjugés et les vices ne nous avaient diversement modifiés. Des êtres d'une nature semblable, avec des sens égaux, sont faits pour un bien pareil. Les mêmes avantages sont communs à tous, c'est l'ouvrage de l'homme qui ruine la destination première. Il est certain que presque tous les maux sont les fruits de notre imagination et de nos erreurs ; ce sont celles-ci qui renouvellent tous les jours les Tantale, en nous empêchant de jouir des biens qui nous environnent. Le plaisir fait partie de l'essence des êtres sensibles, il en est le soutien et l'appui; privés de lui, ils languiraient bientôt et périraient ensuite. Aussi tout est plaisir dans le physique, tout est plaisir pour les animaux; ils ne sont point préoccupés d'objets étrangers, qui soient autant d'obstacles à leur bonheur ; chaque usage de leurs facultés est un bien réel, qu'ils n'ont point appris à oublier; sentir et être heureux est pour eux une même chose :

> Sujets doux et soumis d'un instinct dont les lois
> Dirigent leurs démarches, déterminent leurs choix,
> Dans le sentier fleuri d'une vie innocente,
> Ils sont pour les mortels une instruction vivante;
> Heureux si, devenus dociles à la leçon,
> Comme ils suivent l'instinct, nous suivions la raison!

Nous avons plus de moyen d'être heureux, puisque nous pouvons réfléchir et mériter notre bonheur; mais il est étrange combien nous abusons de cette précieuse faculté. Que d'hommes auxquels un chien sage (je veux dire que nous n'avons point gâté) aurait droit de faire des remontrances s'il le pouvait!..... Glissons là-dessus, je n'aime point à médire de la nature humaine; j'y tiens d'assez près pour la ménager; d'ailleurs, je pourrais bien n'être pas exempte de tous les travers qu'on lui reproche.

Du 5 avril.

J'étais ici, l'autre jour, fort en train de causer et de moraliser, lorsqu'un petit homme à talents[1] est venu m'interrompre; son arrivée t'a épargné des réflexions que tu as peut-être faites cent fois, et que je ne traçais que par cette liberté qu'on se donne, entre amies, de se tout dire sans contrainte; il fallut quitter mes idées, ma plume, et Sophie, pour prendre ma guitare et recevoir une leçon (je ne puis appeler autrement les exercices que je fais devant un grand maître, dont les observations m'éclairent et m'instruisent). Je chantai donc en tremblant de tout mon cœur, car il faut que tu saches que j'ai toujours la sottise d'être timide à l'excès; c'est la plus grande duperie que je connaisse, elle fait beaucoup perdre sans rien gagner, si ce n'est qu'elle préserve dans le monde de l'envie des femmes, qui sont rarement jalouses d'une personne timide. A cet avantage près, il n'est point de talent, d'esprit, qu'une excessive timidité ne voile et ne cache en grande partie. Les meilleures raisons qui peuvent être contre elle me sont présentes et connues, mais les raisons et ma volonté ne peuvent m'en guérir; et rougir souvent sans être coupable, baisser les yeux en ne craignant rien, seront, je crois, toujours mes attributs. Mais, pour en revenir à l'autre jour, ce petit homme, grand musicien, m'a donné un air de sa façon, qui est d'un difficile exorbitant; je l'étudie avec un courage romain, c'est pour moi une affaire d'état que de l'apprendre; tu rirais bien de voir le sérieux et la patience que j'y mets. Je ne suis plus étonnée de connaître quelle estime on accorde ordinairement à des talents très frivoles en eux-mêmes, quand je réfléchis sur les difficultés qui sont attachées à la plupart, lorsqu'on veut acquérir un certain degré de perfection. Pour exécuter, sur un chiffon d'instrument comme la guitare, de très jolies choses que des oreilles ordinaires n'entendent pourtant pas ou du moins qu'elles ne sentent guère, il faut autant de travail, d'étude, de soins et de persévérance qu'en emploie dans un autre genre un mathématicien habile pour résoudre quelques problèmes algébriques.

Aussi, une supériorité marquée dans tel art que ce soit suppose une capacité particulière dans celui qui le possède à ce point d'excellence; tout ce qui est

[1] Boyard de Creusy ? Cf. lettre LXXX.

science, connaissance, talent, se tient par le principe : il faut beaucoup réfléchir, sentir et comparer pour produire quelque chose de bon dans les genres les moins distingués, et, si l'esprit se mesurait par le nombre des idées, et qu'on en pût faire l'analyse, on serait peut-être fort étonné d'en trouver autant à Gluck qu'à Lycurgue. Quelle distance cependant entre un musicien et un législateur ! La différence que j'aperçois entre eux est dans les objets dont ils s'occupent et dans les résultats qu'ils nous donnent. Je vois l'homme de génie qui, placé dans d'autres circonstances, eût été grand d'une autre manière. Mon idée paraît bizarre au premier aspect, je la crois pourtant passablement fondée et, pour lui donner quelque jour, je te demande ce que tu penses qu'eût été Corneille, s'il eût vécu au temps de ces Romains qu'il nous peint si bien? Crois-tu que cette âme énergique et cette imagination sublime, remuées par l'amour de la patrie et celui d'une gloire militaire, n'eussent pas fait un héros admirable de l'homme qui, né sujet obscur en France, ne put être qu'un grand poète? Tels indépendants qu'on veuille nous rendre des conjonctures, il sera toujours vrai qu'elles peuvent beaucoup sur nous, et qu'elles déterminent communément le développement de nos facultés. Si Rome païenne nous montra tant de vertu, elle le dut à son gouvernement dont la vertu était le principe; combien d'individus nés esclaves en Turquie, lesquels eussent été des hommes fameux s'ils eussent vu le jour dans une république! Il n'est pas permis partout, ni dans tous les temps, d'être également grand; il faut se renfermer dans le cercle que prescrivent les circonstances; c'est par elles que la sève du sentiment et du génie, gênée dans ses productions, ne pousse que d'inutiles rameaux, ou s'écoule dans le secret sans fruit pour la société, telle que la sève coupée d'une plante par le fer tranchant, laquelle, trouvant ses canaux ouverts, s'échappe et retombe en pleurs. Il me semble qu'on a senti l'égalité qu'il y avait entre les hommes de génie, soit qu'ils fussent conquérants, philosophes, poètes ou artistes; la postérité en conserve également le souvenir, et les cite avec le même soin. C'est le motif d'encouragement qui soutient les uns et les autres ; il anima le pinceau des Rubens et des Raphaël, comme il enflamma le génie des Racine et des Corneille, et forma la valeur des Turenne et des Condé.

J'admire dans quelle digression je me suis engagée, et le bel à-propos qui l'a produite; ne dirait-on pas qu'exaltant si fort les talents et les beaux-arts au sujet de la musique, je vais mettre celle-ci à la tête et former là-dessus mes prétentions? Ce serait un choix assez bien raisonné que celui qui aurait pour objet l'art le plus frivole, le plus sujet aux vicissitudes du caprice et du goût, le moins utile et le moins constant. Ne va pas t'imaginer, sur ce que je t'ai dit, que ce soit là mon idole (ce me serait d'autant moins pardonnable que mes dispositions naturelles ne sont pas éminentes à beaucoup près), c'est seulement mon amusement. Je m'y prête avec cette activité que je mets à tout, et je m'en fais une occupation

dans le besoin. D'ailleurs, chaque chose a son tour avec moi ; j'écoute mon penchant et ma situation actuelle, et, suivant ce qui leur convient le mieux, j'agis et je m'occupe. Il est des temps où je ne suis propre qu'aux plaisirs de l'esprit, alors je lis beaucoup, j'entasse les idées, je les digère et je les écris ; je dévore tout dans ces moments : histoire, mathématiques, poésie, législation, agriculture, tout m'est bon. Après cette ferveur, il me vient quelque temps de repos, et je me jette pour lors dans les beaux-arts ; je suis à présent dans la musique jusqu'au cou ; je travaille avec autant de cœur que si ma vie en dépendait ; ma guitare et mon violon n'ont pas bon temps, et le luthier s'en trouve bien ; je compte cet été retâter un peu du dessin, et même de la gravure.

Me voilà, et mes projets : joins à cela du sérieux, de l'enjouement, de la raison, du caprice, du sage, de tout un peu, tu auras ton amie avec ses accessoires. Je me sens de la saison, je végète avec vigueur, et je vis pleinement ; mais dans cette disposition active, un jour de printemps éclaire mon âme ; la douceur, le calme et la paix l'accompagnent. Toi seule me manques, hâte-toi de venir compléter mon bonheur après y avoir si bien contribué !

Du 6 avril *dito.*

C'est à toi que je donne mes instants de loisir ; si j'avais souvent ici des paquets à t'envoyer, je t'écrirais tous les jours, et à leur réception tu trouverais un volume à lire. Je veux pourtant mettre des bornes à mes causeries : je fermerai aujourd'hui ma lettre sans rémission ; je l'aurais même fait dès hier, si je n'avais été forcée de quitter, pour aller à la prière que nous avons tous les soirs. J'entendis un pauvre capucin, qui nous prêcha un sermon d'un ton de litanie ; les auditeurs n'avaient plus qu'à dire d'un tel prédicateur : *Libera nos, Domine.* Quoi qu'il en soit, je ne dormis point, ce qui pourtant m'arrive aisément quand j'entends balbutier ou crier trop fort ; je l'écoutai paisiblement, et j'eus assez de raison pour chercher ce qu'il y avait de bon parmi ses phrases éternelles ; je n'étais point d'humeur critiquante, et lorsqu'il nous dit qu'au dernier jour la terre chancellerait comme un homme ivre, je conservai ma gravité, malgré le gigantesque plaisant de l'image qui se forma dans mon esprit à cette expression. En vérité, c'est un talent bien rare que celui de l'orateur (surtout de l'orateur en chaire). J'ai ouï bien des prédicateurs (et ce n'était pas toujours des capucins), à peine en est-il un qui satisfasse et remplisse l'idée que je me fais d'un prédicateur. On trouve de l'étude, de la recherche, du spirituel et du frappant, mais on ne trouve guère cette éloquence vraie, simple et touchante, qui persuade par le bon sens naturel de ce qu'elle établit, et qui plaît par la dignité et la candeur de l'expression. On voudrait n'écouter que l'envoyé de Dieu et l'on aperçoit toujours le docteur en Sorbonne qui se jette dans la scolastique, ou le grammairien qui court après les anti-

thèses, ou l'homme à prétentions qui s'écoute parler, étudie son geste et imite l'acteur. Il en est beaucoup qui donnent dans le mystique pour s'accrocher au sublime, ou qui tempêtent pour se rendre pathétiques : ce sont de pauvres moyens, car on ne trouve pas beau ce qui est inintelligible, et quant à moi je ne suis jamais plus tranquille que quand je vois un homme déclamer de tout son pouvoir et suer à grosses gouttes pour me faire peur. Le temps et les observations ne font que me rendre malgré moi plus difficile; autrefois, j'étais contente d'un prédicateur pourvu qu'il parlât bien; je voulus ensuite qu'il me touchât, et je veux à présent qu'il raisonne juste. A ces différents degrés de goût pour ce sujet, je pourrais comparer les changements qui sont arrivés dans mes idées sur les qualités que je voudrais trouver dans un mari. Depuis quatorze ans jusqu'à seize, je voulais un homme poli; depuis seize jusqu'à dix-huit, je voulais un homme d'esprit, et depuis dix-huit je veux un vrai philosophe, de manière que, si cela continue, à trente ans il me faudra un ange humanisé, et je n'aurai jamais rien. J'espère pourtant ne pas monter plus haut mes prétentions, elles sont assez élevées pour n'être encore que difficilement remplies; au reste, il ne faut répondre de rien; qui sait si l'enflure de la délicatesse ne me conduira pas jusqu'au dégoût total de l'espèce humaine? Tu pourrais être un jour fort étonnée de m'entendre avouer ma belle passion pour quelque substance aérienne ou quelque ondin, et de me voir chercher avec les cabalistes la poudre projectile qui facilite aux hommes sages le commerce avec ces êtres d'une nature supérieure. Ma foi, la folie serait bien plaisante, nous rirons bien nous deux si jamais elle me prend.

En attendant, je demeure toujours petite créature mortelle, aimant fort ses semblables et chérissant Sophie plus que moi-même.

Adieu, ma charmante amie; mande-moi si j'ai bien réussi dans ma commission, et si ta sœur est contente du taffetas [1]. Présente mes respects à tes chers parents, et reçois les civilités des miens.

J'ai une cousine [2], que tu as vue ici, qui me parle souvent de toi; elle m'a chargée quelquefois de bien des choses dont je ne me suis pas acquittée; je me dépêche de délibérer (*sic*) cette dette, car nous approchons de Pâques [3], il faut purger le vieux levain.

Je connais un personnage qui voulait que je le fisse porteur de mes sentiments pour toi [4], mais il part pour Orléans, ainsi je n'en ferai pas mon commissionnaire.

Lis-moi, si tu n'as rien de mieux à faire; sinon, mets cette lettre en réserve, et

(1) Cf. la lettre du 31 mars.

(2) Mme Trude.

(3) Nouvelle preuve que la lettre est bien de 1775; la fête de Pâques, cette année-là, tombe le 16 avril; en 1777, elle tombe le 30 mars et par conséquent, à la date du 6 avril, elle était déjà passée.

(4) La Blancherie.

attends l'ennui pour la trouver bonne. En conscience, je te dois cet avis, et je crois que bien des auteurs en devraient mettre un semblable à la tête de leurs livres, s'ils étaient de bonne foi ou qu'ils ne mourussent pas de faim.

Adieu, je t'embrasse; c'est une autre chose que tu devrais à ton tour me faire réaliser.

LXXXIII

À SOPHIE [1]. — 11 avril 1775 [2].

Du mardi 11 avril 1775.

Ma chère bonne amie, ton frère est venu ici hier après-midi me remettre de ta part le déboursé de l'emplette que j'avais faite pour toi. Quoique je doive des remerciements à ton attention, je ne puis cependant m'empêcher de t'avouer que j'attendais une lettre plutôt encore que ce remboursement; j'eusse été plus flattée de l'une que de l'autre et la réception m'en eût plu davantage. Tu pouvais te moins presser et m'instruire de ce que je devais faire du paquet à l'égard duquel je suis un peu dans l'incertitude, voici pourquoi. Lorsque M. Cannet arriva, il me dit qu'il avait été chargé par toi de me remettre 98 livres qu'il me présenta : «J'ai donc, lui répondis-je, un paquet à vous remettre?». — Je ne sais, me dit-il, mais, puisque cela est ainsi, je m'en chargerai, s'il n'est pas trop gros, ou bien je l'enverrai chercher et le ferai porter chez Mme Audois». Il s'arrêta à ce dernier parti et je m'offris à lui éviter la peine inutile de l'envoyer quérir, en le faisant porter moi-même chez Mme Audois. Les choses en sont là; je me trouve embarrassée sur ce que je dois faire parce que j'ai réfléchi à ce que tu me marques dans une lettre où tu dis expressément que je garde le paquet jusqu'à ce qu'on vienne le chercher.

Aurais-tu en vue quelque occasion particulière par laquelle tu te proposes de le faire prendre? Tu dois pourtant avoir prévu qu'il me paraîtrait naturel d'en parler à celui qui [de ta] part me remettrait le montant, surtout ce quelqu'un étant ton frère, et que l'acceptation de s'en charger, avec l'ignorance où je le vois qu'il le dût faire, me rendrait incertaine. Je voudrais bien agir de la manière qu'il te plaira davantage, mais de vingt-huit lieues cela n'est pas facile à voir. Je me

(1) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 256-257.

(2) M. Dauban a fait de cette lettre, dont il ne donne d'ailleurs qu'un fragment peu considérable, un post-scriptum à la lettre précédente du 31 mars. Chacune des deux lettres a cependant son adresse, avec timbre et visa de la poste.

propose d'attendre jusqu'à demain pour voir s'il ne me viendrait pas de tes nouvelles; je n'oserai tarder plus longtemps, dans la crainte de faire manquer par ma faute l'occasion de Mme Audois, qui peut être aussi celle que tu as choisie. Je compte donc envoyer chez elle le paquet, peut-être même irai-je, cela me procurera le plaisir de voir une de tes parentes, de laquelle je n'ai reçu que des honnêtetés : voilà ce que je pense devoir faire; si ce n'est pas ainsi que tu l'eusses désiré, j'en serai bien mortifiée, cependant je ne crois pas qu'il y ait grand malheur à tout cela. Tu peux être assurée, au reste, que le bien de te plaire et de faire à ton gré est le seul que j'ambitionne.

Il faut te faire rire à présent de la petite curiosité de ton frère, à qui il a fallu dire ce que contenait le paquet et si c'était précisément pour toi : «Ce sont, me dit-il, de ces commissions qu'on donne à de bonnes amies. — Elles ne supposent ni n'exigent beaucoup de capacité, lui ai-je répondu. — Si fait, elles supposent la capacité et elles prouvent beaucoup de confiance. — Ah! sans doute», repris-je, avec mon air de bonhomie et comme n'entendant pas du tout la plaisanterie. Nous causâmes de ton voyage et puis de choses générales. Comme il se disposait à partir et qu'il faisait ses adieux, voulant lui payer comptant son badinage, je lui dis d'un ton moitié sérieux, moitié Agnès : «Monsieur, je ne vous offre pas de reçu?» Il me rendit pleinement le change et parut non seulement ne pas me comprendre, mais aussi ne pas m'entendre. Ton frère m'a semblé encore grandi, mais je crois que c'est par la comparaison que j'en faisais avec un petit monsieur[1] qui arriva comme il était ici. Il y avait du grotesque dans le contraste qu'ils formaient entre eux, et l'un, levant les yeux pour considérer l'autre, paraissait lui demander tout bas pourquoi il avait pris tant d'étoffe à lui seul, tandis que lui se trouvait rogné si court.

Tu trouveras dans le paquet une lettre de babillage[2]; je n'ai pu résister à la tentation de causer avec cette chère Sophie, en ayant une si grande facilité; mais tout cela ne vaut pas le plaisir de se parler réellement. La plume est toujours bien sotte et bien gênée quand il s'agit de tout dire et de la faire l'interprète du cœur; aussi ton voyage est toujours l'objet de mes désirs, je précipite le temps par mon imagination et je vois avec joie les heures s'écouler et m'approcher du moment où je jouirai de ta vue. Ce bien ne peut avoir le sort de tous les plaisirs que le préjugé met en vogue, l'usage n'y fait pas trouver de mécompte. L'amitié et la vertu tiennent également leurs promesses, et les plaisirs qu'elles montrent de loin ne perdent rien à être sentis.

Adieu, ma très chère, je t'aime de tout mon cœur et je suis aussi persuadée

(1) Boyard de Creusy.

(2) C'est la lettre des 3-6 avril, qui, ne portant ni adresse ni timbre de la poste, a dû nécessairement être envoyée par une occasion.

que tu me rends la pareille que je suis assurée de mon existence. C'est cette confiance mutuelle qui fait le bonheur de l'union ; j'en jouis dans toute sa plénitude et j'espère que rien ne nous obligera jamais à nous dessaisir d'une possession si chère. Adieu, charmante Sophie, je suis toute à toi.

Mes respects à tes chers parents, qui ne peuvent manquer de m'intéresser beaucoup puisqu'ils t'appartiennent.

LXXXIV

À SOPHIE[1] — 21 avril 1775.

Du vendredi au soir, 21 avril 1775.

La privation que tu m'avais imposée, chère Sophie, n'est pas du nombre de celles qui n'en méritent que le nom et auxquelles on s'habitue aisément ; le jeûne de tes lettres est le plus sensible et le plus pénible que je puisse faire ; il fallait pour l'inventer une disposition aussi raisonnée, aussi ferme que la tienne ; j'avoue que pareille idée ne me serait jamais venue dans l'esprit. Je t'aime avec un si parfait abandon de tout moi-même à cet heureux penchant que les aveux m'en sont aussi naturels que les expressions de ma reconnaissance aux bienfaits journaliers du Créateur. Je t'admire en secret ; mais je ne sais trop si je serais assez généreuse pour te louer beaucoup, dans la crainte qu'il ne te prenne envie de réitérer un peu souvent cette mortification. Voilà un silence bien intéressé.

Je suis persuadée que tu ne te représentes pas au juste la réception que j'ai faite à ta lettre. J'étais à dîner ici en famille (il est inutile de dire que depuis huit jours je rêvais de toi, je tressaillais à chaque coup de sonnette, imaginant que c'était le facteur, et que, ainsi qu'il arrive ordinairement, je ne songeais pas à lui au moment qu'il vint). La conversation n'était pas fort animée, mais l'appétit n'était pas endormi ; chacun allait rondement en disant son mot de temps en temps. Je faisais comme les autres, lorsque la domestique me présentant quelque chose, j'allonge le bras négligemment comme pour prendre une assiette ; mais jetant les yeux j'aperçois ta dépêche, je m'en saisis précipitamment, en m'écriant avec ce ton de surprise et d'attendrissement que tu peux connaître : Ah ! Sophie, Sophie !... On me regarde en souriant ; je demande permission de faire lecture, et, mon empressement ainsi que mon sans-façon ne me permettant pas de prendre toutes les précautions, je ne m'éloignai pas de la table ; je croyais être seule, je ne

[1] Archives d'Agy ; timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 257-260.

IMPRIMERIE NATIONALE

voyais que toi et je ne sentais que le plaisir dont tu me pénétrais. Quand j'eus achevé de lire cette charmante lettre, je la serrai dans ma poche et je tâchai de faire bonne contenance; mais on m'avait observée : tous mes traits parlaient, et l'on s'obstinait à m'adresser la parole pour me faire lever des yeux qu'on voyait se charger et que je sentais incapable de s'ouvrir beaucoup sans laisser couler des larmes qu'ils renfermaient avec peine. Mes soins furent inutiles, il fallut pleurer, et je le fis délicieusement. Ma sensibilité excita la conversation, fit naître des idées; pendant près d'une heure on ne parla que de l'amitié; je n'étais pas celle qui en disait le moins, parce qu'on se plaisait à m'agacer et à me contredire.

Représente-toi, à un bout de la table, ma bonne maman de soixante-dix-huit ans[1], fraîche et verte autant qu'on peut l'être à cet âge, ayant encore tout son esprit à elle, mais non pas son bon sens; aimant assez la gaieté et même la toilette par souvenir de son goût ancien, et voyant avec plaisir dans sa petite-fille cette vivacité de sentiment qui ne lui rappelle pas précisément celui qu'elle a éprouvé, mais dont l'image animée lui retrace le temps où elle vivait plus, en sentant davantage. Le sourire paraissait sur ses lèvres, comme ces derniers rayons d'un soleil couchant que de légères vapeurs affaiblissent encore ; elle me regardait et disait : « Si tu avais un mari et des enfants, cette amitié disparaîtrait bientôt, et tu oublierais Mlle Cannet. » A côté d'elle était sa sœur[2], plus jeune qu'elle, mais qui ne connaît pas mieux l'amitié; le mari de celle-ci était près de moi. C'est un de ces hommes qui, avec une sorte d'esprit, en affectent beaucoup plus qu'ils n'en ont, se piquant de droiture, prenant le ton doctoral, adoptant l'incrédulité sans être fondé en raison, dissimulé avec tout cela : d'ailleurs assez sociable, et m'aimant comme sa petite-nièce et sa filleule. J'avais en face un gros cousin[3] (dont tu connais la femme), très franc et très honnête marchand, mais un peu grossier dans les manières et fort passablement ignorant; il riait de toutes ses forces, et ne pouvait comprendre qu'on pleurât de joie. Mon papa rendait témoignage que ce n'était pas la première fois qu'il m'arrivait de le faire en recevant de tes nouvelles ; maman nous écoutait tous. Enfin, à l'autre bout, était un abbé[4], ami de la maison, personnage de beaucoup de bon sens, qui, en conservant le décorum de son état, n'en garde aucun préjugé ni aucune prétention : des connaissances acquises et réfléchies lui ont fait voir qu'il était peu de choses incontestables; il laisse à chacun sa façon de penser, et dit la sienne franchement sans entêtement; il ne parle pas en apôtre, parce qu'il agit en homme et qu'il veut être conséquent. Quoique à l'été de son âge, il a des sens affaiblis, mais cette im-

(1) Mme Phlipon mère, née le 4 août 1696.
(2) Mme Besnard, née en 1705.
(3) Jean-Louis Trude.
(4) L'abbé Legrand.

perfection des organes n'influe pas sur son âme, qui est droite et sensible. Par cette dernière qualité, il connaît l'amitié et prenait mon parti. C'était le seul qui entendait ce que je disais et qui pouvait y répondre juste. Les autres, et surtout mon oncle, faisaient des raisonnements qui me paraissaient pitoyables. Comme je commençais à m'impatienter, je lui dis : « Vous pouvez continuer tant qu'il vous plaira, je me renferme en moi-même, et je n'entends plus rien ; un seul regard sur mon amie me dédommage de tout ce que vous dites. » Et continuant sur le même ton : « Si vous saviez, ajoutai-je, combien vous me paraissez drôles, vous ririez vous-même en voyant l'image qui se forme dans mon esprit. » La plaisanterie se mêla de la conversation et acheva de la détourner sur un autre objet. En vérité, l'abbé avait bien raison de ne répondre autre chose à ce qu'il disait, sinon : « Ce n'est pas cela, vous n'avez pas d'idée de l'amitié, elle vous est inconnue... » Il y a bien des gens dans le même cas, car j'en vois très peu à qui ce sentiment ne paraisse pas frivole ou chimérique. La plupart s'imaginent que la plus légère sensation d'une autre espèce altérerait et effacerait l'amitié, qui leur semble le pis-aller d'un cœur désœuvré. Le crois-tu, Sophie, qu'une situation nouvelle rompît notre liaison ? Quand bien même l'amour et l'hyménée nous introduiraient dans leur empire, penses-tu que nous oubliassions celle à qui nous devrions toujours les plus beaux de nos premiers ans ? Les douceurs d'un nouveau sentiment seraient-elles parfaites si nous ne les partagions avec une amie dont le bonheur se mesure sur le nôtre ? Est-il des états à l'abri du besoin de confidence, quand on l'a éprouvé et satisfait de si bonne heure ? et n'est-ce pas précisément ceux dont les engagements multipliés nous exposent à un plus grand nombre de peines, qui nous font sentir plus vivement ce besoin des cœurs sensibles et occupés ? Non, les qualités d'épouse et de mère ne nous rendraient pas incapables de celle d'amie, tu le sens comme moi, ma chère Sophie, je le crois, mon cœur me répond du tien. Je ne sais si nous en serons jamais à cette épreuve ; la délicatesse y a mis des conditions bien difficiles à remplir. Il y aurait bien à causer, nous le ferons j'espère sous peu, tu m'en donnes la plus douce assurance. L'expression dont tu te sers, le ton que je sens y être, m'ont pénétrée jusqu'au plus intime de l'âme : nous nous verrons, mais au premier moment le sentiment étouffera nos idées, nous pleurerons de joie. Puis-je penser à cet instant sans éprouver par anticipation toutes les affections dont je serai émue ? N'attends pas de moi, d'ici-là, des lettres bien raisonnées : je suis trop occupée d'un seul objet ; je n'ai de faculté que pour me repaître de ce charmant avenir : je néglige une plume qui me sert mal et du ministère de laquelle je pourrai bientôt me passer avec avantage. Viens me faire réparer l'ineptie de cette méchante interprète. Mes désirs hâtent encore la course rapide du temps ; chaque trait de son aile ranime mon espoir : dépêche-toi de le satisfaire.

Je n'ai pas été chez Mme Audois, parce que c'était le mercredi saint, jour auquel j'avais des arrangements avec qui cette course ne s'accommodait pas; j'ai seulement écrit une petite lettre, pour que mon envoi ne soit pas si cru. Je suis charmée que mes démarches soient conformes à tes desseins, je n'ai point d'autre but. J'avoue que mes petites raisons précautionnantes entraient dans celles qui m'ont empêchée d'aller moi-même chez Mme Audois. Mais tout cela est inutile à dire, puisque ce qui est fait est bien; je n'ai rien de plus à faire. Il ne me reste que le souhait de voir ta sœur contente de mon emplette. J'ai fait mon possible pour y réussir.

Je ne compte point aller au couvent pour l'époque que tu cites, ce ne sera pas une fête à beaucoup près. On pense pourtant que ce sera Mme Saint-Bernard[1].

Je n'ai plus de place que pour te dire adieu; j'ai été toute dérangée ces jours-ci de visites et de sorties.

Sainte-Agathe veut que je te dise bien des choses de sa part. Adieu, je t'embrasse. Écris-moi ou plutôt viens me voir, ma chère Sophie!

LXXXV

À SOPHIE[2]. — 3 mai 1775[3].

Que tu es heureuse, ma très chère, d'avoir assez de philosophie pour ne donner à l'espérance qu'un faible empire sur ton cœur! Environnée des plus brillantes promesses, toujours ferme et tranquille, ta raison prévoit l'orage et s'apprête aux revers. Que je suis éloignée d'une telle sagesse!... Je sais parfaitement qu'on s'expose à d'affligeants mécomptes en appuyant trop sur un avenir enchanteur; l'incertitude qu'attache aux événements l'infinité des causes secondaires que nous n'apercevons jamais qu'en partie doit nous tenir toujours en garde contre les séductions de l'espoir : s'il est délicieux d'espérer, il est désolant de l'avoir fait inutilement. Mon esprit découvre les plus puissants motifs pour modérer ces joies précoces que font naître les fleurs du printemps; mais l'imagination, émue par ces objets, devance l'instant du parfait bonheur, elle court à la jouissance, elle l'offre assurée et prochaine pour en embellir le présent. La raison m'en dit beaucoup, je l'écoute et je cède au sentiment. Les maux me trouvent plus courageuse à leur aspect, mon âme s'élève en frémissant, mes facultés se concentrent et s'opposent à leur impression avec une mâle résistance. Dans les peines du cœur, je

(1) Qui sera élue supérieure. — (2) Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. – Dauban, I, 260-264. — (3) La date est à la fin.

dévore ma douleur en silence et montre un front paisible. Aussi n'attends pas de moi aucune expression qui fatigue ta sensibilité en peignant la mienne sur les annonces que tu me fais ; le plaisir que nous devions goûter était égal de part et d'autre, sa privation nous blesserait de même. Je n'irai point remuer des ressorts qu'un sentiment semblable agite également chez nous. L'attrait du bien m'avait emportée, j'ai prévu nos plaisirs, je les ai peints, que dis-je ? je les ai sentis. Je suis femme et faible sur l'article. Mais comment aurais-je détourné mes yeux de ces douces images ? Et quand, de ton aveu, mes parents doivent s'attendre à revoir en toi une fille qui réclame des droits sur leur tendresse, ne dois-je pas attendre aussi mon amie ? Tu ne me dis pas de n'espérer plus ; mais, s'il en faut convenir, je me méfie de ton amitié même ; je crains qu'il y ait des ménagements à m'annoncer la négative, là où d'autres ne verraient que de l'incertitude. Tu vas te récrier sans doute sur cette imagination qui anticipe toujours au delà du vrai ; hélas ! je souhaite qu'elle en ait trop fait ; j'ai déjà tout perdu en perdant mon assurance. Je ne sais plus où reposer mon cœur ; il faut se jeter dans la résignation ; mais, quand on désire, on n'y est guère plus à son aise que dans la soumission quand on doute. Cette phrase n'est pas trop réfléchie, elle n'en est pas moins naturelle, et peut être moins vraie ; heureux qui la trouverait fausse ! Je ne m'aviserais pas de la lui disputer. Il est, comme tu dis bien, des illusions officieuses ; j'ajoute qu'il est des opinions bienfaisantes qu'on devrait respecter, sinon pour elles-mêmes, du moins pour l'avantage qu'elles procurent. Si l'on s'accoutumait à envisager les choses sous ce point de vue, la discorde serait bannie de l'univers ; le zèle chercherait à éclairer, sans tourmenter jamais, il se montrerait sans audace et sans satire. Une sotte prévention pour sa manière de voir persuade à chacun que tout ce qui ne voit pas de même est aveugle ; je ne conçois rien de si inconséquent, ni de plus dangereux. Voyons-nous toujours de même ? Les événements ne sont-ils pas pour nous ce que seraient des changements de situation qui, nous présentant divers points de vue dans la campagne, font apercevoir d'autres objets et une nouvelle distribution ? Pourquoi exiger d'autrui ce que nous n'obtenons pas de nous-mêmes ? Nous avons tous des organes semblables et des sens pareils ; mais leur degré d'étendue, de vivacité, n'est pas le même ; ils diffèrent d'un individu à l'autre, ils diffèrent dans leur proportion relative et ces diversités influent nécessairement sur les idées, qu'elles modifient de plusieurs manières. Ma proposition te paraîtra peut-être hasardée à certains égards : prends garde aussi de calomnier nos bienfaiteurs : nous devons beaucoup aux sens ; c'est par eux que nous viennent les connaissances, sans excepter celle de la foi. Ils sont bornés, j'en conviens ; ils sont trompeurs, ajoute-t-on : c'est autre chose. J'avoue que chaque sens en particulier nous égare quelquefois ; mais l'expérience de tous rectifie les erreurs d'un seul, et leur témoignage réuni est le plus convaincant qui

puisse être pour nous. Leur mécanisme secret est sans doute la cause de cet effet qui fixait ton attention ; peut-être était-ce cette manière de voir, appliquée à la physique générale, qui faisait dire à Anaxagore, et avant lui à Thalès, que l'eau était le principe de tout. Cette assertion grecque n'est rien moins qu'un axiome dans la philosophie actuelle, et je ne prétends pas non plus y trouver une ressemblance bien juste avec ta pensée. Tu me rappelles les idées d'un naturaliste sur les sensations. Dans le physique (selon lui), la douleur est moins l'opposé que l'extrême du plaisir : une chaleur modérée, une couleur tendre, un son doux, une odeur suave, une impression délicate, nous plaisent et nous remuent délicieusement ; tandis qu'un trop grand feu, une lumière trop vive, un bruit trop grand, une odeur trop forte, nous incommodent et nous affectent d'une manière désagréable. Toute sensation vive, toute impression forte doit donc produire sur nos sens un effet à peu près semblable. Nous ne sommes pas doués d'une infinité de moyens d'exprimer nos affections : soit plaisir ou peine, quand l'impression nous frappe, les nerfs s'agitent, l'émotion se communique à leur centre qui est le diaphragme, dans la poitrine, où elle fait éprouver les palpitations, les évanouissements, etc... Le mouvement se communique dans tout le système sensible ; les nerfs qui contiennent les réservoirs humides se relâchent, et le visage s'inonde de pleurs. Mais dire comment un plaisir (par exemple, celui de revoir une amie) qui semble n'intéresser que l'âme peut agir sur les sens comme ceux qui les touchent immédiatement? voilà le difficile, et ce qu'assurément je ne sais pas. Un philosophe allemand, Leibnitz, répondrait que c'est suivant l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, comme une aiguille montre l'heure quand le mouvement est agité de telle manière, suivant l'harmonie établie entre eux par l'ouvrier. Cette décision ne rend pas plus savant. Helvétius, matérialiste, prétendrait prouver que les plaisirs les plus spirituels en apparence appartiennent aux sens. Tu croiras ce que tu voudras, s'il est possible de croire décidément en pareil cas ; pour moi, je me mets du côté des sceptiques ; j'écoute tout, et je reste humblement dans mon obscurité, en attendant une plus grande lumière pour me mettre en marche.

Pendant que je philosophe tranquillement avec toi, il se passe d'étranges scènes dans cette ville [1]. Le ministère, que je crois bien intentionné et dont les vues paraissent sages, a fait rendre, ces jours-ci, deux arrêts du Conseil qui assignent des gratifications à ceux qui apporteront du blé de l'étranger, pour suppléer au peu d'abondance qui se trouve dans le royaume. Mais comme les meilleures dispositions à cet égard n'ont pas toujours un effet bien prompt, la cherté s'est soutenue dans les marchés ; le peuple, toujours impatient (surtout quand le besoin parle), a

[1] Les troubles de la «guerre des farines».

crié hautement dans plusieurs endroits : ses clameurs, soutenues de procédés un peu vifs, forçaient les marchands de céder à bas prix, ou les exposaient au pillage. La fermentation gagna la capitale; hier elle se fit sentir à Versailles, aujourd'hui elle se développa ici. Des paysans, de pauvres gens, ont couru à la halle en demandant du grain et du pain : ils ont plus fait, ils en ont pris à toute main. La foule se portait chez les boulangers, les uns après les autres, dépouillait les boutiques de ceux qui ne cédaient pas de bonne grâce. Les plus sages fermaient leurs maisons et jetaient le pain par les fenêtres. Néanmoins, c'est à la Halle que fut le fort de l'émeute, parce que c'était la réunion du monde et de l'approvisionnement; ce fut aussi où l'on envoya des gardes, dont la présence imposait avec douceur; ils laissaient prendre plutôt que d'irriter par une opposition formelle. L'effervescence s'est apaisée moyennant la réduction du pain à deux sous. Il y a du singulier dans le spectacle que présente actuellement cette populace satisfaite. On voit des gens sautant avec leur pain entre les bras, le portant en triomphe, et témoignant par les gestes les plus énergiques le plaisir du besoin calmé, de la prétention remplie, de la douleur évitée, et des efforts récompensés. Des détachements de grenadiers sont aux portes des boulangers pour faciliter leur cuisson que la foule imprudente empêcherait encore : le peuple y accourt, et chacun tend les bras avec ses huit sous pour recevoir le pain à mesure qu'il sort du four. Tu sauras sans doute cet événement, mais je t'en rends compte parce que je sais que les choses de cette nature se débitent souvent avec exagération, quand elles passent dans plusieurs bouches. Il n'y a eu aucun accident, et la bonne police empêchera certainement qu'il y en ait. Dans bien des quartiers on ne se serait pas aperçu de cette émeute (à l'exception pourtant des boulangers), si les marchands de toute espèce n'avaient presque tous fermé leurs boutiques par un excès de précaution. Je fus moi-même témoin d'une de ces terreurs paniques qu'enfante l'imagination. J'entrais dans une église pour entendre la messe : trois ou quatre enfants arrivèrent en courant au même instant, comme pour s'y réfugier, parce que la foule était chez le boulanger un peu voisin. Aussitôt loueuses de chaises et suisses se mirent à fermer les portes avec une violence et un air d'effroi dont auraient été saisis à leur vue ceux qui n'auraient pas vu accourir ces enfants, faible cause de leur peur : on eût dit que des ravisseurs enragés allaient violer les plus saints asiles. Ce pauvre peuple n'en voulait qu'au pain et ne pensait guère aux temples.

La vue de ces choses fait éprouver des sensations bien neuves, et fait naître bien des réflexions : elles seraient ici bien superflues; mais je ne peux m'empêcher de songer à ce que disait Sully, qu'avec des lumières et de la bonne volonté il est encore bien difficile de faire le bien. Je le crois, j'excuse et je plains.

J'ai été au couvent : on me dit tout plein de choses pour toi. Je voudrais pour-

tant très fort que tu viennes avant l'élection; mais que peuvent mes désirs!... J'ai vu M. de Moléon[1] sans le connaître : ce que tu me dis de son épouse m'intéresse pour elle. Il me paraît que la cadette ne la vaut pas; du moins n'est-elle guère prisée.

Présente mes respects et reçois les civilités de mes chers parents. Adieu, ma chère Sophie, ma tendre amie, je suis pour jamais toute à toi. Adieu!... que ce mot est dur!

De Paris, ce 3 mai 1775.

LXXXVI

À SOPHIE[2]. — [15-17 mai 1775[3].]

La fausse nouvelle de la révolte d'Amiens n'était point encore parvenue jusqu'à moi; mais la possibilité et l'apparence prochaine de la chose me frappaient et m'inquiétaient. On disait que l'émotion se faisait sentir à Péronne : le mal t'approchait et j'attendais impatiemment ta lettre. Elle m'a fait ce plaisir que ne peut manquer de produire tout ce qui intéresse fortement le cœur et amuse l'esprit : ce qui vient de toi a pour moi ces deux avantages au plus éminent degré; ils forment un charme puissant qui nous attire réciproquement et resserre nos liens avec des fleurs. Les précautions qu'on a prises dans ta ville me paraissent pouvoir empêcher la contagion du vertige; il ne faut qu'un appareil imposant pour tenir dans le silence ce peuple, agité moins encore par le besoin, dit-on, que par des instigations secrètes et inconnues. Du moins est-ce le langage commun. Cette fermentation a surpris tout le monde, chacun raisonne et cherche la cause; mais le tout aboutit à des conjectures vagues et incertaines, qu'on forme suivant ses petites vues particulières. Il paraît en effet singulier que, dans le moment où l'espérance présentait ses douces lueurs, les esprits se soient échauffés tout à coup pour un sujet qui les pressait autant et plus vivement il y a quelques années. Car, sous le feu roi, la cherté des grains fut au moins égale, on se flattait moins d'un heureux changement et cependant rien ne remua; le peuple criait, mais tout bas; les soupirs s'étouffèrent, et l'on respecta le joug. Le jeune prince qui règne actuellement ramena dans tous les cœurs la consolation et la joie; ses premières actions

(1) Marié à Mlle Surugue l'aînée; cf. lettre du 4 novembre 1774.

(2) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 265-272.

(3) La lettre n'est pas datée. Mais une main inconnue a écrit «17 mai» sur l'autographe. Deux indications dans le corps de la lettre confirment cette date.

furent des bienfaits. Sa voix rappela les sages autour de son trône, la voix publique applaudit au choix de ses ministres; l'on n'attendit plus que le temps pour le développement de leurs sages opérations. Il est certain que c'est de lui seul qu'on peut recevoir les moyens d'agir; tout se tient dans le système politique; il faut beaucoup de réflexions, de connaissances et d'épreuves, avant de déplacer une roue dont le mouvement entraîne celui de la machine, et sa conservation ou son dépérissement. Tout ce qui est sorti du Conseil jusqu'à présent annonce des vues utiles et des intentions droites; dans ses déclarations, le Roi parle en père qui ne craint point de dévoiler les motifs qu'il veut suivre, et qui de leur manifestation même est en droit d'attendre son éloge. Mais le peuple n'entend point tout cela; il ne voit point que le souverain, obligé de respecter les propriétés, a mille ménagements à prendre dans tout ce qui peut les toucher, même indirectement; le peuple sent sa faim, et qu'il n'a point assez d'argent pour la satisfaire: il ne parle que du pain et ne conçoit rien de plus! C'est la seule chose qui le touche, et cela dans tous les temps et dans tous les lieux. Les Juifs n'eurent envie de faire Jésus-Christ leur roi qu'après qu'il les eut miraculeusement rassasiés. Il est vrai que quand un homme dit : j'ai faim, c'est un terrible argument auquel la subsistance seule peut répondre. Tout est fort tranquille ici actuellement; il y a toujours des gardes, mais dans les marchés seulement, et sur les routes par lesquelles passe le grain qu'on apporte pour l'approvisionnement de la ville. Il y a eu deux seuls malheureux de pendus pour l'exemple, et depuis l'exécution il a paru une amnistie générale; le Roi s'y réserve la punition des auteurs : il les connaît donc? Ainsi soit! On dit l'abbé Terray à Vincennes, et une infinité de gens qu'on ne nomme pas à la Bastille. Il n'est pas mention de curés fabricateurs d'édits : on marmotte dans les cercles contre la finance, branche méprisable et haïe, qui paraît craindre le ministère actuel et redouter M. Turgot. Je ne sais rien de l'affaire de Nantes; je crois qu'on met bien de l'exagération dans le nombre comme dans les faits. L'histoire de Dijon, qu'on avait faite si terrible, se réduit à la mort d'un meunier. Il n'y a eu rien du tout à Reims quoi qu'en aient publié de faux bruits; le Roi s'y fera toujours sacrer le 13 du mois prochain. Ainsi la sainte ampoule ne voyagera point, telle bonne envie qu'on eût eu de la voir dans ce pays-ci.

Puisque je suis en train de battre la campagne et de causer à frais communs, il faut que je te demande si tu connais (c'est-à-dire par théorie) le joli pays de Salency[1]. Un procès singulier qu'il y eut à ce Parlement l'année dernière fit

[1] Village à 6 kilomètres de Noyon (Oise). L'institution était alors célèbre; en 1769, Favart l'avait célébrée dans un opéra-comique; le 28 février 1774, le sujet avait été repris aux Italiens : *La nouvelle rosière de Salency*, paroles du marquis de Pezay, musique de Grétry (*Mém. secrets*, 1er mars). Dans un procès intenté au seigneur de la paroisse par les filles de Salency,

remarquer cette contrée heureuse, où le plus simple établissement a conservé une pureté de mœurs qu'on voit à peine partout ailleurs et qu'on ne distingue guère dans les grandes villes surtout. Si tu en as entendu parler, tu me comprends bien, mais au cas que tu l'ignores, je t'apprendrai que saint Médard, qui vivait il y a peut-être douze siècles, forma à Salency, du territoire de Noyon, un établissement par lequel il est dit que chaque année la fille la plus vertueuse du canton, et reconnue pour telle par la voix générale, sera solennellement conduite à l'église par le seigneur du canton au jour destiné, pour y être couronnée de roses par le pasteur, et recevoir une somme provenant des fonds fixés pour cette destination. Il faut que la famille de la rosière soit sans tache et sa conduite irréprochable. Le public nomme trois filles dignes d'être rosières; dans ce nombre, le seigneur en choisit une. Le procès qu'il y eut à ce sujet eut pour cause la prétention injuste du seigneur actuel, qui voulait choisir absolument à son gré, et donner lui-même la rose. Les sages habitants ont défendu leurs droits, et ils ont gagné, heureusement pour la vertu salencyenne, car s'ils les eussent laissé perdre, la rose eût souvent été donnée à la plus jolie, et peut-être à la plus complaisante, mais non à la plus sage. On dit que les vices qui désolent presque tous les cantons sont entièrement bannis de celui-là; on n'y voit point de pauvres; les hommes y sont humains; si un des habitants ne peut cultiver son champ, il est assuré de trouver du secours chez son voisin; l'innocence aimable, la sage nature, la simplicité charmante, dont nous admirons les images dans les poésies pastorales, s'y trouvent réalisées et offrent aux cœurs sensibles, aux gens philosophes, le plus attrayant spectacle. Le couronnement de la rosière se fait au mois de juin. Beaucoup de gens, amateurs du vrai, se proposent d'y aller, tandis qu'une foule vulgaire et vainement curieuse courra à la pompe du sacre. En vérité, rien n'est plus délicieux; je voudrais presque être née à Salency; mon imagination se promène souvent dans ce pays-là, j'aime à y contempler comme vraies toutes ces belles choses que nous n'avons jamais lues que comme des fictions. Ce n'est pas que j'en fasse une Astrée; mes idées sont moins galantes et plus philosophiques; j'y admire la perpétuité d'une sagesse, et conséquemment d'un bonheur, soutenus par le plus simple des moyens, le témoignage de l'estime publique. Et puis, la vertu récompensée par une rose! rien n'est si joli, c'est fait pour enchanter l'imagination. Les Romains faisaient des héros avec des couronnes de feuilles d'arbre; mais combien de fois leurs lauriers étaient-ils souillés de pleurs!... Excepté quelques circonstances particulières aux beaux jours de la République, ces lauriers fameux ne furent que le prix de la dévastation et du carnage. Un faux jour fait admirer

l'opinion publique s'était prononcée pour elles, et un poète du temps, Blin de Sainmore, avait adressé en leur nom une requête en vers à la reine (*Année littéraire*, 1775, t. I).

d'abord l'éclat de ces actions brillantes; mais un instinct secret nous ramène à des charmes plus tranquilles; nous sentons que cette rosière de Salency, couronnée de fleurs, jouit d'un triomple plus doux que ne dut être celui de Pompée[1].

Il semble que de toutes les images qu'on puisse offrir à l'esprit, il n'en est point qui lui plaisent généralement davantage que celles d'une agréable simplicité. Les tableaux champêtres portent avec eux quelque chose de touchant qui pénètre l'âme et la fixe doucement sur des considérations flatteuses; nous aimons à nous rappeler des situations étrangères à notre manière d'être actuelle, mais pour lesquelles la nature paraissait nous avoir formés. Les regards sont éblouis un instant du faste des cours; mais fatigués de ce clinquant, ils vont s'étendre et se reposer sur les beautés d'une fertile campagne et sur les grâces naïves d'une bergère. Les mœurs champêtres, considérées sous un certain point de vue, font une impression délicieuse sur les plus indifférents. Les hameaux paraissent être les asiles de la paix et du sentiment; le tumulte des villes ne présente qu'une agitation, que des affaires et des peines, aussi réelles en elles-mêmes que factices dans leur objet. Les préjugés, l'opinion y mettent tout en œuvre pour conduire leurs esclaves à un bonheur que la nature avait placé plus près de nous, et à la vue duquel nous soupirons encore. J'appuie avec complaisance sur ce sujet, parce qu'il est entièrement dans mon goût : c'est ma folie, et quand on touche cette corde, on chatouille mon imagination, comme on faisait celle de M. de Fontenelle quand on lui parlait des étoiles et des tourbillons. Aussi je tombe aisément dans ce chapitre, dès que je puis supposer de l'indulgence pour m'écouter ou quelque disposition à me répondre. Je crois que nous le traiterions bien dans ton joli jardin, le soir, en respirant le frais, ou le matin, lorsque l'aube du jour vient colorer les campagnes et ranimer la verdure. Quel dommage que cette perspective de plaisir ne soit qu'une illusion!

Mais, à propos de ton jardin, le vent y a-t-il fait ses ravages ordinaires? Je suis bien aise de te dire que j'ai une élégie toute prête en cas de malheur; la précaution est bonne; il n'est rien tel que d'avoir ainsi ses petites provisions; c'est comme ces auteurs prudents et prévoyants qui font l'épitaphe d'un homme vivant. Il faut que tu saches quelle espèce de muse m'a inspirée cette fois; je parierais cent contre un que tu ne le devinerais pas... Cherche un peu... Ne va pas cependant remuer tout le Parnasse : mon Pégase ne voyage point par là... Quoi donc! c'est quelque Prométhée de neuve fabrique qui a volé sur l'Hélicon le flambeau du génie?... Doucement, point d'enthousiasme, je te prie... C'est le mal de dents. Écoute-moi : Je souffrais beaucoup il y a huit jours de quelques

[1] Marie Phlipon utilise ici une phrase d'un morceau de ses *Loisirs* (voir p. 107 du t. III de ses *Œuvres*, éd. de l'an VIII). Beaucoup des développements qu'on rencontre dans ses lettres à ses amies, et qui sont souvent des digressions inattendues, ont la même origine.

germes tardifs qui ne font que se développer : on me dit que ce sont des dents de sagesse; à la bonne heure! ce que je sais, c'est qu'elles me font bien du mal pour percer. Je me promenais le soir dans ma chambre, ou du moins dans celle qui est à côté, étant incapable de rien faire autre chose; je cherchais à me distraire et, pour y réussir agréablement, je m'occupai de la lettre où tu me parles des «présents de Flore, si souvent rendus inutiles par les vents qui surviennent». J'ai pris de l'humeur contre Éole, et, me mettant à ta place, j'ai voulu lamenter ces pertes chagrinantes. Ma première idée était pourtant de faire une plainte burlesque; mais il est plus aisé de soupirer des vers dolents (surtout quand on a mal aux dents) que de rendre des saillies d'un joli ridicule : aussi m'en tins-je au premier genre. Mais aussi, comme les poètes de ma trempe se brouillent assez aisément, j'imaginai que le jardin était à moi, je désirais t'y voir et je confondis toutes choses de manière à n'y voir goutte. Tu as néanmoins assez de part à ce bel ouvrage pour que je ne te fasse point grâce de son récit : imagine-toi donc ta folle emmaillotée, se tenant la mâchoire et se promenant en disant ce qui suit :

Gémissez, ô mon luth!..... que l'écho de ces bords
Répète tristement vos lugubres accords!

Du plus doux des printemps les charmantes promesses
A Pomone annonçaient d'abondantes richesses :
Dans ce verger fleuri, l'image des plaisirs
S'offrait de toutes parts pour flatter les désirs.
L'orage a moissonné la fleur qui vient d'éclore,
Éole a ravagé les domaines de Flore;
Nos biens nous sont ravis; et d'aimables erreurs
Nous voudrions en vain amuser nos douleurs.
L'espoir qui nous donna ses faveurs les plus chères
Ne fit que nous montrer de brillantes chimères.

Gémissez, ô mon luth!..... que l'écho de ces bords
Répète tristement vos lugubres accords!

Priape, en soupirant, regarde le feuillage,
Dont l'abri salutaire eût donné son ombrage
A ces fruits précieux qui devaient y mûrir,
Mais qu'un souffle cruel vient de faire périr.
Lorsque du dieu du jour la course régulière
Fera sur nos coteaux renaître la lumière,
Il n'éclairera plus de ses nombreux bienfaits
Qu'un stérile appareil et nos amers regrets.
Qu'il est ainsi de biens, goûtés en espérance,
Dont un sort rigoureux soustrait la jouissance!

Gémissez, ô mon luth!..... que l'écho de ces bords
Répète tristement vos lugubres accords!

Toi qui fis de tout temps le bonheur de ma vie,
Amie sensible et vraie, ma fidèle Sophie!
Dans ce jardin flétri si tu conduis tes pas,
Tu feras expirer nos douloureux hélas!
Par ta douce présence, la nature animée,
Jalouse sous tes yeux de se montrer parée,
Fera paraître encore, en ornant ton séjour,
Les fruits délicieux de son plus tendre amour.
Hâte-toi, fais cesser nos plaintes et nos larmes;
Que les ris et les jeux succèdent aux alarmes.

Mon luth célébrera par de brillants accords
Celle dont la présence embellira ces bords.

Tu dois être déjà consolée si ton jardin manque de pêches cette année; je t'envoie une recette excellente contre ce malheur. Mais ne va pas montrer cela à personne; on y verrait tout au plus que je fais rimer des mots. Ce sont de ces petites folies qu'on se permet entre soi et qui ne peuvent être entendues que d'une amie. Aussi, lorsqu'il m'en échappe de cette espèce, elles ne sortent guère de ma poche. Je me suis hasardée pourtant une fois à chanter une chanson de mon cru; à la faveur de l'air, elle parut jolie, mais je n'eus garde d'en nommer l'auteur, parce que je n'aime point ni ne veux passer pour telle. Je ne connais point du tout le poète Léonard[1] dont tu me parles; je crois n'avoir jamais entendu prononcer ce nom, ni rien qui lui ressemble; je n'ai connaissance que d'un certain nommé Pahin de la Blancherie[2] qui a été aux Îles, comme ton M. Léonard, et qui ainsi que lui s'est amusé à faire quelques vers (du moins à ce que j'ai ouï dire, car je ne les ai pas vus). D'ailleurs, ce n'est point son genre; il donne trop dans le moral et le philosophique pour se livrer à la poésie; il va faire paraître un *Traité sur l'éducation et les mœurs*[3], qui servira de prélude à un plus grand ouvrage sur l'homme. Je connais encore un Bouffileau de Châlons[4], dont j'ai entendu ici une petite comédie; mais tout cela ne ressemble pas à M. Léonard, d'ailleurs celui dont je parle n'a pas voyagé.

Les autres personnes de [ma] connaissance qui sont aux Îles ne font sûrement pas des vers; je les sais trop occupées à leurs affaires pour cela et d'ailleurs leur génie n'est pas tourné de ce côté.

[1] Le poète Léonard (1744-1793) était né à la Guadeloupe.

[2] C'est la première fois que Marie Phlipon le nomme.

[3] Cf. la lettre du 15 mars précédent.

[4] C'est probablement celui qu'elle appelle d'ordinaire «M. de Châlons». Cf. même lettre.

Aujourd'hui mardi 16 mai. — J'arrête ici ma causerie en attendant une réponse de Sainte-Agathe, à laquelle j'ai écrit pour m'informer de M[me] de Moléon, dont j'ignore absolument l'adresse. Lorsque je vis autrefois son mari, ce fut en passant, dans un parloir, et, n'en étant point du tout connue, je ne lui fis aucune question. Néanmoins, malgré mon défaut absolu de relations avec sa femme, je l'estime beaucoup, et j'aurais fait avec plaisir ce que tu souhaites, si j'avais pu adresser ma lettre.

Je t'embrasse de tout mon cœur et je fermerai ma lettre lorsque j'aurai le moyen d'apaiser ton inquiétude touchant cette dame. J'aime ta confiance à m'en parler, c'est une preuve qui me flatte et que je sens avec la plus douce joie. Non, je ne crains rien, j'ai pour toi la plus vive amitié, sans la moindre inquiétude sur ton retour.

Du mercredi 17, à une heure. — Je n'ai pas attendu longtemps la réponse conventuelle, je viens de la recevoir. Elle m'apprend que M[me] de Moléon jouit d'une très bonne santé; le voyage ne l'a pas incommodée, fort heureusement de toute manière, puisqu'elle se dispose à se remettre en route. Elle part demain, dit-on, pour une campagne, au retour de laquelle elle ira dans une autre. Comme j'avais instruit Sainte-Agathe de ce dont tu me chargeais en lui marquant l'impossibilité de m'en acquitter comme j'aurais voulu, elle y a suppléé, en recommandant tes compliments à M[lle] Surugue et l'acquit de la promesse de madame sa sœur. Ainsi je ne doute pas qu'avant peu tu n'aies de ses nouvelles directement. Par provision, j'ai toujours demandé son adresse. Je ne pense pas devoir en faire un autre usage, pour le moment, que de te l'envoyer. La voici, telle m'est donnée :

M[me] de Moléon, chez M. Delisle, officier, rue Poultierre, île Saint-Louis.

Les bonnes filles de la Congrégation[1] sont entre la crainte et l'espérance (c'est lundi l'élection d'une supérieure); mais leur espérance même est assez triste, parce qu'elles ne sauraient gagner pour la douceur du règne; elles attendent de Dieu Saint-Bernard, dans sa miséricorde, ou Saint-Augustin, dans sa justice. Si c'est la première, il y aura de la ressource (quoique Sainte-Fare, comme son intime, régnera sous son nom); elle a de l'honnêteté, de la politesse et des égards. Mais si c'est la seconde, les prêtres régiront tout, et le zèle amer fera tous les règlements. Quoi qu'il en soit, nous irons les voir, si tu viens à Paris, mais je n'ose guère l'espérer, je ne m'en flatte plus, et je ne jouis de ce bonheur qu'en rêve. Je t'ai bien embrassée cette nuit, et j'ai pleuré de tout mon cœur. A ce prix, je voudrais dormir toujours. J'en veux au jour qui vient m'arracher à ces douces erreurs. Pourquoi tout cela n'est-il qu'un songe? m'écriai-je au réveil. Mais glissons là-dessus, je ne souhaite pas irriter tes désirs et tes regrets par la peinture des miens. Ce ne serait pas là le chemin du repos.

[1] Cf. lettres des 28 novembre 1774 et 21 avril 1775.

Tu fais une lecture dans laquelle j'ai envie de me jeter. Je fis autrefois celle de Mézeray[1], mais cet historien, assez exact et sincère, est d'ailleurs d'une dureté et d'une sécheresse insupportables. Sans doute, tu ne l'auras point pris : le père Daniel vaut mieux, et l'abbé Velly est, de ces trois, le plus estimé. C'est avec lui que je me propose de me dédommager.

Je suis de ton opinion sur le choix des siècles où l'on voudrait naître; il n'en est point qui n'ait ses espèces d'erreurs et sa corruption; le plus éclairé est donc préférable. Certaines gens outrés crient dans tous les temps contre ceux où ils vivent; ils manquent d'examen et de réflexion. Les mêmes passions agitent tous les hommes; les seules circonstances donnent lieu au développement plus ou moins grand des unes ou des autres; mais jamais la tranquillité parfaite et la vertu générale n'habitèrent longtemps sans trouble un grand et même empire. Dans le moral comme dans le physique, la corruption paraît suivre la réunion du nombre; partout où il y a beaucoup d'hommes, les intérêts se trouvent divisés et, par conséquent, il y a des vices. Une législation parfaite, qui nécessite à la vertu et confonde les intérêts particuliers dans le bien commun, n'est probablement pas le partage des humains. Du moins, n'est-elle pas encore parue sur la terre d'une manière assurée et permanente. Le meilleur gouvernement est le moins mauvais et le plus convenable au génie du peuple pour lequel il est établi; et le meilleur siècle est celui où, ayant plus de lumières et de liberté, on peut mieux voir le bien et le suivre.

Adieu, ma chère Sophie, je suis toute à toi pour jamais. Je t'aime, et me tais parce que je le dis trop faiblement.

Présente mes respects.

Je suis fâchée que le taffetas ne soit pas plus parfait; mais je me repose sur ce que j'ai fait de mon mieux et sur la juste persuasion où je m'assure que tu es à cet égard.

Reçois mille choses dont on me charge pour toi du couvent.

LXXXVII

À SOPHIE[2]. — 3 juin 1775[3].

Il y a plus de huit jours que je n'ai manié la plume; je m'en étonne moi-même, il me paraît singulier d'avoir pu passer un long temps sans me servir de ce supplément à mon être, et sans m'entretenir avec mon esprit. Je n'ai pour-

[1] Voir *Mémoires*, t. II, p. 82. — [2] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 272-275. — [3] La date est à la fin.

tant pas été, durant cet intervalle, sans penser; mais il semble que la suite de mes idées tienne au lieu où je les combine ordinairement. Il faut que je sois dans ma petite retraite, que je me croie absolument séparée de tout objet de distraction, pour rêver d'une manière conséquente et suivie. A deux pas de là, le point de vue change, les objets n'ont plus de liaison entre eux; je ne vois que des groupes détachés et je n'ai plus que des pensées décousues. Il me faut la pleine campagne au défaut de ma cellule, ou bien il me faudrait Sophie. Sa présence est faite pour occuper la sensibilité et pour réveiller l'esprit; avec elle, je pourrais toujours sentir et penser, même au milieu de tourbillon qui emporte les plus graves. J'ai souvent ce bonheur en rêve, mais c'est une chose bien triste que de revenir à soi pour reconnaître qu'on s'est trompé.

Mes expériences à cet égard me feraient volontiers décider la question qu'on a tant agitée et laissée incertaine, savoir lequel était préférable d'être toujours heureux en songe et malheureux en effet, ou heureux en effet et toujours malheureux en songe? La chose est discutable, car que reste-t-il au soir de ce qui s'est passé durant la journée? un souvenir semblable à celui d'un songe.

Une dissertation dialoguée sur ce sujet serait fort amusante; mais, comme je penche fort du côté de la réalité, je m'occupe beaucoup de celle de ton voyage, sans cependant oser m'en flatter; je veux ne la recevoir que comme un bien inespéré: telle est l'entrave que je suis forcée de mettre à mon imagination, pour la retenir dans les bornes qu'elle ne peut franchir sans danger pour mon repos. Je n'agirais pas ainsi si j'étais de la trempe d'une personne que tu connais (c'est Sainte-Euphémie). Suivant elle, l'attente est plus délicieuse que le souvenir, en fait de plaisir. En conséquence de ce principe, elle a répondu depuis quelques jours à une lettre que je lui avais écrite le 12 mai 1774, et ce retard ne fut que pour savourer pendant une année le plaisir qu'elle aurait eu à me répondre. L'excuse est heureuse; elle convient à un génie comme le sien, qui sait badiner tout avec agrément. Et moi, je m'accommode à merveille de cette manière avec quelqu'un qui ne me touche que médiocrement; mais je serais très mortifiée que tu misses avec moi en usage une pareille métaphysique; et, si tu étais maîtresse de ton voyage, je te prierais instamment de mettre fin à mon attente, telle charmante qu'elle soit.

Mon élégie t'a donc paru passable? En vérité, j'en suis fort aise, et si ta vanité est flattée d'avoir une amie qui fait des vers, la mienne ne l'est pas moins d'avoir des vers approuvés d'une amie. Ce n'est pourtant point le meilleur juge en pareil cas, mais qu'importe après tout? Quand on n'a pas de prétentions, il est permis de se contenter de ses productions, dès qu'elles plaisent à ce que l'on aime. Je n'ai pas envie de les produire jamais dans le monde; je suis aussi persuadée que toi du danger qu'il y aurait à y jouer le rôle de spirituelle ou de savante, sans avoir un grand fonds pour y soutenir ses avances. Une femme qui écrit est toujours ridi-

culisée, à moins qu'elle n'ait beaucoup de talent. Croirais-tu que, avec ces principes, j'ai eu la complaisance de prêter à quelqu'un[1] le «Recueil de mes pensées»? Tu vas me demander qu'est-ce que ce Recueil, et comment j'ai pu me résoudre à le livrer? Quant à la première question, je répondrai que le titre que je donne ici à ce Recueil annonce ce qu'il est : il ressemble aux lettres que je t'écris quelquefois, et, mis à côté d'elles, on y verrait bien des choses semblables. Pour ce qui est de l'autre demande, j'y satisferai à peu près en disant que ce Recueil avait déjà été vu, par hasard, à mon insu; que le motif pour lequel on me le demandait était de connaître les idées d'une jeune personne sur un article qu'on avait aperçu que j'y traitais, et sur lequel on travaillait d'après Plutarque. Voilà du galimatias que tu n'entends pas trop bien; mais je ne veux point employer mon temps et mon papier à te l'expliquer, cela n'en vaut pas la peine.

Je n'ai pas vu les *Lettres* dont tu me fais mention, je ne les connais nullement; je te demanderai quelque jour où elles s'impriment et où je pourrais les trouver.

Tes réflexions sur le choix d'un historien m'ont paru très sensées; je suis de ton avis; cependant, comme j'ai eu le courage de lire Mézeray d'un bout à l'autre et d'en faire même des extraits, il y a cinq ou six ans[2], je ne suis point tentée de le recommencer. Je veux relire l'histoire de France, pour saisir bien des choses qui m'ont échappé alors; c'est une étude dans laquelle je rentrerai avec des dispositions que je ne pouvais avoir dans ce temps-là; mais je veux la faire agréablement. Comme j'ai déjà quelques connaissances sur cet objet, je serai moins facile à me prévenir pour mon auteur et à suivre les idées qu'il prendrait la liberté d'ajouter aux faits. D'ailleurs, quand je prends en main un livre d'histoire, je garde une méfiance singulière : j'ai de l'indulgence pour l'homme, mais je ne pardonne guère à l'historien. Au reste, je ne sais si je me jetterai encore tout à l'heure dans cette lecture; je pourrais bien la renvoyer à l'automne. Je suis à présent dans les variétés. J'ai passé de la philosophie à l'histoire naturelle; de celle-ci, j'ai retourné à des *Mélanges de littérature, de critique et de philosophie*[3]; après quoi j'ai descendu au roman (dans le bon genre), et je suis montée enfin sur le théâtre de Crébillon. Je trouve ce poète d'un genre particulier : c'est le peintre de l'horreur; il a une force et une chaleur de génie qui captivent, mais il n'a pas cette douceur touchante, ce naturel inimitable du délicat Racine, et je n'espère

[1] A M. de Boismorel. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 198. Elle y dit que c'est peu après la mort de sa mère; ici, ce serait un peu avant. La divergence est insignifiante.

[2] Ce serait donc en 1769 ou 1770, à l'âge de 15 ou 16 ans.

[3] Probablement les *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, de d'Alembert, qui contenaient entre autres morceaux le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Il venait d'en paraître, en 1773, une nouvelle édition. Le livre sortait, comme tous ceux que Marie Phlipon lisait alors, de la bibliothèque de M. de Boismorel. (Voir la lettre du 24 octobre suivant.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

point lui trouver l'élévation sublime, l'orgueil divin de Corneille. Au surplus, mon jugement est précaire et conditionnel, car je ne l'ai lu encore qu'en partie.

Je me contente ainsi que toi d'une description du sacre; et fussé-je dans le cas d'y aller, je doute que j'en voulusse prendre la peine. J'ai pourtant été voir les habillements du Roi pour cette cérémonie, mais assurément l'idée ne m'en serait pas venue, si l'on ne m'y avait menée; aussi faisais-je intérieurement la philosophe en voyant la foule extrême de monde et de voitures qui allaient tous pour cet objet. Quel empressement! me disais-je, et si un étranger sensé en était témoin sans en savoir la cause, n'imaginerait-il pas qu'il s'agit en ce lieu de quelque affaire intéressante au bien commun? Que peu de chose éveille la curiosité du vulgaire! Des habillements vont faire mettre en marche toute une ville..... Eh! que m'importent à moi, simple citoyenne, toutes ces frivoles décorations! Malgré ces réflexions et bien d'autres dont je te fais grâce, je ne fus point fâchée d'avoir vu ces habillements : la singularité et l'ancienneté du costume, le brillant et la délicatesse de l'art intéressent l'esprit et les yeux et justifient la curiosité de ceux qui n'avaient rien de plus important que de la satisfaire. Mais j'en ai assez et je ne veux point me déranger pour aller voir la voiture, telle magnifique qu'on la dise. Depuis que tu m'as fait entrevoir l'instant du sacre comme celui où tu pourrais bien être à Paris, cette époque devient pour moi d'un intérêt le plus vif. Je hâte les jours par mes désirs, j'ai béni le premier de ce mois, et j'ai souhaité que ses promesses fussent mieux acquittées que celles du mois de mai, dont j'ai reçu inutilement de si douces espérances.

Ah, Sophie! que j'aurai de joie si tu viens! ma chère Sophie! Quel plaisir je trouverai à t'appeler par ce doux nom! Si tu savais combien il m'est cher, combien je suis émue quand une bouche étrangère le prononce par hasard! Tu veux que je t'apprenne à le mériter; nous travaillerons donc l'une pour l'autre; car je n'ai pas moins besoin de ton secours que tu peux l'avoir du mien..... Nos efforts étant unis en seront plus puissants et le but nous sera plus facile à atteindre. Peut-être n'ai-je plus guère à attendre..... Quel sera le beau jour qui éclairera notre réunion? Hélas, je me flatte..... Qui sait s'il existera de sitôt pour nous? Voilà l'incertitude cruelle où il faut rester, heureuses encore de l'avoir et de pouvoir l'espérer.

Je vais rêver à tout cela ces fêtes[1] : j'espère m'aller promener au charmant Meudon. Tu le connais, je crois? C'est un lieu délicieux pour moi : champêtre, solitaire, varié, étendu; ici, tant soit peu cultivé, agréable et flatteur; là, sombre, sauvage. De grandes allées de sapins, un terrain mal uni, couvert de mousse; plus

[1] Les fêtes de la Pentecôte, 4 et 5 juin 1775. On trouvera dans les *Mémoires*, t. II, p. 119-128 et 175-176, le récit ému de cette promenade à Meudon.

loin, une petite montagne, un bois, une fontaine, des pièces d'eau, des prairies, voilà quels vont être les confidents de mes pensées. Ils sont muets, c'est quelquefois un avantage; mais aussi ils ne répondent pas aux questions.

Adieu, Sophie, je t'aime, je pense à toi, je soupire et j'espère. Quand tu recevras cette lettre, je serai à Meudon, occupée de toi et du désir de te voir.

Ce samedi, 3 juin, à midi, 1775.
Présente mes respects.

LXXXVIII

À SOPHIE[1]. — [10 juin 1775[2].]

Subitement frappée[3], et dans l'instant le plus critique, il s'en fallut de peu que je ne succombasse entièrement à la douleur. On m'arracha malgré moi d'un objet que j'arrosais de mes larmes et dont les yeux venaient d'être fermés par mes tremblantes mains. Des parents de mon père[4] m'emportèrent chez eux, j'y suis soignée avec une tendresse maternelle, et mon état ne me permet pas de les quitter encore. Je me trouve cependant beaucoup mieux; mes nerfs agités de mouvements convulsifs commencent à se tranquilliser; ma tête, que j'avais absolument perdue, est revenue à moi; je n'étouffe plus, et les pleurs coulent un peu; c'est ta lettre qui a produit ce grand bien. Je suis accompagnée ici par cette jeune parente[5] que tu connais; elle me sert de garde, me console, ne me quitte pas, et remplit auprès de moi l'office de la plus tendre amie; elle te remplace enfin et m'entretient de toi. Tes lettres me procurent le plus grand adoucissement que je puisse recevoir; elles font ma consolation, que cette idée fasse la tienne. Je t'attends, et je ne suis pas fâchée que tu me voies dans des moments plus paisibles. Je t'aime comme tu sais. Le malheur me rend encore ton amitié plus chère. Adieu, pardonne à ma faiblesse; je sens trop pour en dire beaucoup.

Présente mes respects, recueille ici un baiser, il est de l'amie la plus fidèle, du cœur le plus sensible et le plus pénétré qui puisse être.

Ce samedi, 10 juin 1775.

(1) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 277-278.

(2) M. Dauban a mis 12 juin.

(3) Par la mort de sa mère, survenue le 7 juin. Il manque évidemment le billet, si court fût-il, où elle annonçait son malheur à Sophie puisqu'on voit, par la lettre suivante, que celle-ci lui a déjà répondu.

(4) Les Besnard.

(5) Mme Trude.

Ma chère cousine, que j'aime et que je fais confidente de notre amitié, t'embrasse et te dit mille choses.

Ma chère Sophie, adieu !

LXXXIX

À SOPHIE[1]. — 16 juin 1775[2].

La douleur aime à se nourrir d'elle-même, et quand elle est juste et fondée, on rougirait presque d'y chercher des adoucissements. Mais les consolations de l'amitié sont faites pour être reçues en tout temps sans honte; aussi ai-je travaillé à me les procurer en te faisant part de mon chagrin. Tu as satisfait mon attente par tes lettres délicieuses, elles ont pénétré mon cœur et charmé tous ceux qui les ont vues. Dans les situations pénibles, il est doux de trouver d'autres soi-même qui sentent comme nous, qui ne prétendent calmer nos peines qu'en avouant leur grandeur et leur vivacité. Personne n'était plus propre que toi à entrer dans ces dispositions et à pressentir les miennes. Unies dès l'enfance, pour ainsi dire, par les liens les plus tendres, les plus rares et les plus solides, nos jeunes âmes se sont modifiées d'une manière semblable, habituées à nous identifier dans les sentiments l'une de l'autre, tout nous est devenu commun. Nos joies n'ont jamais été parfaites qu'autant que nous les partageâmes, et nos peines ne peuvent être que pleurées ensemble.

Il est temps que tu te tranquillises sur ma propre situation, elle s'améliore de jour en jour. Les soins extrêmes de mes chers parents m'ont arrachée du danger qui me menaçait d'assez près, ils m'ont rendue à la vie et à moi-même. La voix de mon père, son existence et le besoin qu'il a de moi m'y rappellent également.

Je respire, ma chère Sophie, mais hélas! c'est pour sentir ma douleur; je réfléchis, mais toutes mes idées se rendent malgré moi à un centre unique. Je commence pourtant à raisonner et à me commander; il ne manque plus que la victoire à ma raison; elle est bien faible pour la remporter sur un sentiment vif, avoué par la nature et rendu violent par cette énergie d'âme qui semble volontiers n'être pas un bienfait dans les circonstances malheureuses. Ta présence rectifiera mes idées, elle me prouvera qu'il est encore pour moi bien des plaisirs.

Ne blâme point ton frère de ne s'être pas présenté devant moi dans les premiers moments. Il est certain que, parce qu'il t'appartient, il aurait reçu l'accueil le

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet noir. – Dauban, I, 278-279. — [2] La date est à la fin.

plus tendre, je l'aurais pris pour toi et je l'aurais vu avec plaisir; mais j'aurais immanquablement tombé dans mes convulsions. C'est la révolution que j'éprouvais à la première vue de chaque personne de connaissance. Je suis plus affermie actuellement, mes forces reviennent à vue d'œil; je serai purgée demain; dimanche, je dois aller à la messe, et lundi je retourne à la maison me charger des occupations et des devoirs qui ne regardent plus que moi. Je t'y attends bientôt; c'est l'espoir dont je me nourrirai pour apaiser les tristes souvenirs qui m'y poursuivront sans cesse.

Adieu, ma chère et très chère Sophie, présente mes respects à ta chère maman, prie-la de souffrir que tu l'embrasses pour moi. Que tu es heureuse de pouvoir acquitter une telle commission! Adieu, je suis toute à toi pour la vie.

Ce 16 juin 1775, après midi.

XC

À SOPHIE[1]. — 28 juin 1775[2].

Tu es près de moi, ma très chère Sophie, et ce n'est plus à trente lieues de distance que j'envoie mes soupirs; cette idée est bien consolante, puisqu'elle permet de s'enivrer de toutes les douceurs de l'espoir; mais la vivacité du désir émousse son principal agrément; je me sens agitée, inquiète, en songeant que nous sommes si approchées, et en nous trouvant en même temps séparées. Je ne suis pas surprise de ne t'avoir point vue aujourd'hui, je ne m'attendais nullement à ce bonheur, et je sentais l'impossibilité de le recevoir. Il me coûte beaucoup de t'avertir qu'il faut le retarder encore; je pars demain matin à huit heures pour Vincennes[3], où je dois indispensablement aller; j'en reviens le soir sur les six heures pour faire une visite d'adieux dans l'île Saint-Louis, à de chers parents[4] qui partent le lendemain matin pour leur campagne. Comme je présume que tu serais venue demain, je te donne avis de ce contre-temps. Tâche de me donner vendredi, si cela se peut.

J'attends avec impatience le moment heureux de notre réunion; je le regardais depuis longtemps comme l'époque brillante qui distinguerait cette année. La circonstance où je me trouve le rend encore plus touchant et y met un intérêt nouveau.

[1] Archives d'Agy. — Dauban, I, 279-280. Sophie était arrivée à Paris avec sa mère et sa sœur Henriette, mais les deux amies ne s'étaient pas encore vues.

[2] La date est à la fin. M. Dauban a daté du 22.

[3] Chez son oncle, le chanoine Bimont.

[4] Les Besnard.

Présente mes respects à tes chers parents, embrasse pour moi notre chère maman. Je suis ici en famille, je m'échappe un instant pour te donner la plus tendre assurance du plaisir que je ressens. Il n'appartenait qu'à toi de l'introduire dans mon âme parmi des sentiments si opposés. Ma jeune et chère cousine, qui est à mes côtés, te dit mille choses sincères et obligeantes.

Adieu, ou plutôt bonjour, Sophie; je t'embrasse et je suis toute à toi pour jamais.

Ce mercredi, 28 juin 1775[1].

XCI

À SOPHIE[2]. — 31 juillet 1775[3].

Les Tuileries n'étaient donc pas hier embellies par vos grâces? Aussi m'ont-elles paru tristes, languissantes et désertes. L'heureux Luxembourg[4] possède seul tous vos charmes, seul il paraît pouvoir fixer un peu votre inconstance et pour tout le reste vous êtes d'une légèreté sans égale. L'asile du ris et des jeux, le fameux Colisée[5], ne fut qu'une fois honoré de vos regards : trop certaine de produire le bonheur partout où vous daigneriez paraître, vous avez négligé notre Élysée vulgaire où vous ne fîtes que passer, au grand regret, sans doute, de ses habitants qui croyaient bonnement que vous veniez augmenter leur nombre. Il n'y a pas jusqu'aux bords charmants de la Seine sur lesquels vous ne semblez diriger vos pas que par hasard, et toujours rarement. Pourquoi le Luxembourg a-t-il tout l'avantage? Il offre, je l'avoue, une verdure touchante, un gazon voluptueux, un air pur et sain : mais combien d'autres endroits renferment les

(1) Sur la 3e page de la feuille où cette lettre est écrite, se trouvent dix-huit alexandrins que je crois inutile de reproduire ici, parce que rien ne montre qu'ils se rattachent à cette lettre; M. Dauban les a d'ailleurs donnés en note. C'est un *portrait du Sage*, c'est-à-dire de M. de Boismorel. Ils sont certainement de Marie Phlipon (voir la lettre du 14 octobre 1775, où elle les donne, retouchés par l'abbé Legrand, mais tout aussi mauvais).

(2) Archives d'Agy; adresse : «à Mlle Cannet, rue Saint-Dominique», cachet noir. — Dauban, I, 283-285.

(3) La date est à la fin.

(4) La rue Saint-Dominique-Saint-Michel, où habitaient les demoiselles de Lamotte, les parentes chez lesquelles Mme Cannet et ses filles étaient descendues, allait de la rue Saint-Jacques à la rue d'Enfer et par conséquent était toute proche du jardin du Luxembourg.

(5) Le lieu de divertissement de ce nom (salle de spectacle, jardins, cafés, boutiques, bassin pour fêtes nautiques), construit aux Champs-Élysées en 1771, et dont Mme Vigée-Lebrun, dans ses *Souvenirs*, a laissé une jolie description (t. I, p. 33), s'était ouvert en 1771 et allait (pour cause de déficit) fermer ses portes en 1775, puis être démoli en 1780. (Voir *Mémoires secrets*, passim, de 1771 à 1780.) Une rue, créée au voisinage de son emplacement, conserve son nom.

mêmes agréments avec plus de variété? Il est le plus prochain; voilà le motif de préférence. Il vous faut des jouissances qu'on ne paie pas par des peines; le plaisir le plus attrayant pour vous, c'est le plus facile; vous avez bien des goûts dont le détail serait étendu, mais rien n'est plus borné que les démarches que vous faites pour les satisfaire. La commodité, la délicate paresse, voilà vos déités.

Mais, après tout, ce n'est pas pour vous dire ces choses que j'ai pris la plume : on pourrait croire, à mon style, à mes douceurs, à mes tracasseries, que c'est quelque adorateur qui vous écrit; en vérité, je ne sais pourquoi j'en ai pris le ton, puisque la qualité m'en convient si peu à tous égards. D'ailleurs, les compliments sont mal adressés à quelqu'un qui sait si bien présumer de soi, que vous faites. A propos de prévention, j'ai à vous dire que, n'en ayant pas une fort avantageuse de votre mémoire, encore moins de votre diligence, il m'a semblé convenable de vous faire souvenir qu'il était demain le premier d'août, jour auquel est fixé la partie du couvent; qu'en conséquence, je dois vous aller prendre au saut du lit, vous faire dépêcher de tout mon pouvoir, pour partir le plus tôt possible, parce qu'il faut allonger les heureux moments et rendre les bonnes journées doubles des autres. Je crois être près de toi à huit heures, au plus tard, si nul inconvénient ne dérange mes projets.

Je fête aujourd'hui les saturnales; je les ferais avec plus de joie si ma pauvre Mignonne ne souffrait pas tant; elle a, je crois, un rhumatisme dans les reins, qui l'empêche de marcher, de manière que je suis actuellement madame la cuisinière. Les fêtes duraient trois jours, je pense qu'il faudra que je les chôme à peu près autant. J'espère pourtant, parce qu'il y a du mieux; mais je juge que mon papa sera demain mon conducteur. Voilà de ces petits contre-temps dont on se passerait fort bien, je m'en accommode de mon mieux, et, suivant ma bonne coutume de m'égayer quand j'ai de l'embarras, je me fais de nouvelles jouissances relatives à la conjoncture.

Adieu, ma Sophie, nous verrons demain cette voûte de tilleuls, cette allée des soupirs, ces noyers antiques. Que tout cela est intéressant! Que de souvenirs! Quels plaisirs! Ne fût-ce que ceux de la comparaison du passé au présent; tout cela est délicieux, c'est fait pour attendrir, pour pénétrer, pour ravir l'âme, et, sans doute, pour inspirer des vers. Adieu, petite fille, tu me communiques malgré moi de ta bonne humeur; cela me fait enrager de rire ainsi contre mon gré. Quoi qu'il en soit, présente bien sérieusement mes respects à notre très chère maman, aux chères cousines, à ton cher oncle : mille compliments au pâtata ragoûtant de Mlle d'Hangard[1], à ta vive et charmante sœur; je te charge encore d'une petite

[1] «Une grosse brune, très fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante...» (*Mémoires*, t. II, p. 124).

rêverie sur le banc du jardin, d'un coup d'œil sur les fleurs, d'un souvenir de l'élégie, et surtout d'un bon réveil-matin.

Ce 31 juillet 1775, à Paris.

XCII

À SOPHIE[1]. — S. d. [24 août 1775[2]].

C'est donc ainsi, belle Sophie, que vous envoyez à la maison sans me faire parvenir seulement un petit mot; j'ai bien envie de vous quereller, mais je passerai cela tout doux grâce à mon attention qui ne veut pas faire attendre le domestique. Vous allez aujourd'hui à la campagne et moi j'irai souper en ville, on me dit que vous seriez charmée que j'allasse demain vous voir. Je ne réponds de rien, mais je voudrais bien savoir si la partie du Jardin du Roi est toujours pour vendredi; tu sais que c'est le jour de l'Académie[3], on viendra probablement s'informer si je puis y aller, j'attends le mot de ma Sophie. Je suis bien sensible au charmant souvenir de notre chère maman; embrasse-la bien respectueusement pour moi et présente mes respects, mes civilités, etc. . .

Je t'aime comme tu sais, et ne suis guère disposée à me guérir de cette folie. Adieu, méchante, si tu veux que j'aille te voir, viens me chercher. Tu es bien heureuse que je te prépare un plaisir de plus pour ce soir à ton arrivée, car je ne sais si ce billet te viendra plus tôt. Je me meurs d'envie de causer, il faut se taire tout court, quel dommage!

XCIII

À SOPHIE[4]. — 29 août 1775[5].

Je ne sais pas avoir de plaisir sans le partager avec toi, ma chère et sensible Sophie; celui que j'ai ressenti par cet ouvrage me presse à te le communiquer,

[1] Archives d'Agy; adresse : «A M[lle] Cannet la cadette, à Paris.» — Dauban, I, 285.

[2] Une main inconnue a écrit sur l'original : «août 1775». En lisant le billet, on voit qu'il a dû certainement être écrit la veille ou l'avant-veille de la Saint-Louis, c'est-à-dire le 23 ou le 24 août.

[3] De la séance publique que l'Académie française tenait le 25 août. C'est à cette séance que M[lle] Phlipon, conduite par Boismorel, entendit l'*Éloge de Catinat*, par La Harpe. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 202-203.

[4] Archives d'Agy. — Dauban, I, 286.

[5] La date est à la fin.

c'est l'*Éloge*[1] dont j'ai entendu la lecture à l'Académie, où tu serais venue avec moi sans l'obstacle qui s'y opposa. Il est fait pour émouvoir puissamment ton âme et l'agiter délicieusement; l'énergique peinture d'un homme grand et simple, qui joint la réflexion du philosophe et la douceur du sage à la valeur du héros fera toujours le charme des penseurs, les délices des cœurs tendres et l'admiration de tous. Je t'invite à lire ce discours au premier moment favorable que tu trouveras; et si tu n'es pas sortie demain après-midi, j'irai près de toi pour en remarquer ensemble les principaux traits, et mêler notre enthousiasme pour le vrai beau et la touchante vertu. C'est l'aliment qui nous convient, et le foyer où s'entretient l'aimable amitié dont les feux embellissent nos jours depuis la naissante aurore. Tu devines bien par qui cet ouvrage m'est procuré[2], je l'ai reçu ce matin avec plusieurs autres dont je te ferais part si tu avais plus de loisir; mais ils sont de nature à devoir être rendus promptement, et il faudrait que tu vinsses paisiblement passer une journée avec moi pour feuilleter toutes ces bonnes choses. Mais fait-on un voyage de plaisir pour s'occuper de littérature? On m'a promis aussi le *Panégyrique*[3] que nous entendîmes ensemble; s'il ne s'imprime pas, on me fait espérer le manuscrit.

Il nous vient deux personnes à dîner aujourd'hui, je les entends arriver et je te quitte malgré moi. Adieu, ma belle Sophie, présente mes tendres respects et aime-moi toujours.

Ce 29 août 1775.

XCIV

À SOPHIE[4]. — 31 août 1775[5].

Après m'être occupée à écrire ce dont tu te doutes bien, je faisais tranquillement ces petits ouvrages dont on ne manque jamais, lorsqu'il m'est venu en pensée que bientôt tu allais envoyer chercher cette pièce de poésie. Quelle omission aurais-je commise si j'eusse manqué à y insérer un petit mot? C'eût été une négligence impardonnable que mon activité ne commettra jamais, tant qu'elle sera montée au degré où elle est aujourd'hui. Et, de bonne foi, je ne crois pas qu'elle

[1] L'*Éloge de Catinat*.

[2] Par Boismorel.

[3] *Le panégyrique de saint Louis*, prononcé par l'abbé de Besplas à la messe solennelle du 25 août. Sophie était allée l'entendre avec son amie, mais avait été empêchée de l'accompagner, dans l'après-midi, à la séance de l'Académie. Cf. *Mémoires*, II, 202-203.

[4] Archives d'Agy. — Dauban, I, 286-288.

[5] La date est à la fin.

puisse diminuer, car les dispositions de Sophie, cette sensibilité qui s'est étendue, tous ces sentiments et toutes ces bonnes choses que je découvre en elle, m'ont bien l'air de garder toujours l'empire sur mon cœur. Il est vrai que je trouve aussi quelquefois une mesure précise, un compas incommode, qui vont toujours rectifiant : cela fait regimber la petite personne; mais, dans le fait, une faible gêne que la raison impose et que le sentiment adoucit n'est qu'un lien de plus. C'est ainsi qu'en amour l'ingénieux et doux caprice qui rit et boude tout à la fois n'est encore qu'un nouvel attrait.

Je t'envoie des conseils destinés à guider les aspirants au Parnasse. Je ne pense pas que tes prétentions se portent jamais de ce côté, mais l'on voit toujours avec plaisir des vérités agréables exposées d'une manière heureuse.

Tu n'auras pas de battements de cœur en recevant le paquet; tu sais ce qu'il contient, et l'imagination n'aura point à trotter. Il faut que je te dise que Mme Audois m'a fait l'honnêteté, hier au soir, de m'inviter à dîner pour demain, de la manière la plus obligeante. Tu ne doutes pas combien je suis sensible à une offre qui doit certainement me flatter; mais je ne sais trop si j'en pourrai profiter; outre l'absence de la maison que je ne compte pas pour rien, je suis encore rendue indécise par de petites considérations.....

Madelon[1] arrive à ce moment; je crois que je l'embrasserais de joie à voir le billet qu'elle tient. J'ai un plaisir tout nouveau à me trouver prévenue; tu as, de ton côté, une jouissance assez plaisante. En vérité, l'étude est bonne à quelque chose, et l'esprit ne fait pas trop mal à la figure. Je ne veux pas causer trop longtemps, parce que le retard de cette bonne ferait souffrir trop de personnes. Adieu, charmante, tu es d'un séduisant que tout le monde ne connaît pas. Non (dirait Rousseau), il n'appartient pas à tous les cœurs d'être émus aux premiers regards de Julie. Il convient beaucoup au mien d'être enchanté de Sophie.

Mille respects, civilités, embrassades.

Ce 31 août 1775.

Quand d'Apollon le doux sourire[2]
Me fit hasarder quelquefois
D'essayer à monter ma voix
Sur le ton flatteur de sa lyre,
Je sentis mes faibles efforts,
Loin d'atteindre où volait mon zèle,

[1] Madelon était la bonne des demoiselles de Lamotte.

[2] Ces petits vers avaient été faits par Marie Phlipon pour M. de Boismorel (Cf. *Mémoires*, t. II, p. 207). Elle en donne ici une copie à son amie.

S'écarter d'une aile infidèle
Du vrai et .....[1] accord.
De la douce métromanie
On se trouve aisément surpris;
Tel souvent, avec peu d'esprit,
Se croit possesseur du génie.
Pour moi, d'ambitieux essais
M'apprenaient toute ma faiblesse;
Je quittai, malgré mes regrets,
Les rives heureuses du Permesse.
Mais si, sur ses bords enchanteurs,
Un sage daignait me conduire,
Un nouveau jour pourrait m'y luire;
J'y pourrais cueillir quelques fleurs!
Ah! pourquoi penser au Parnasse?
Quelle folle prétention!
Il faut laisser cette passion
Aux vrais imitateurs d'Horace.
Les dieux justes, pleins d'équité,
Ont formé diverses couronnes
Qu'ils donnent suivant les personnes,
Ainsi que l'immortalité.
Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des premiers talents,
A leurs plus sublimes élans
Ils n'ont mis aucune barrière.
Mais du sexe faible et sensible
Ils ne veulent que des vertus.
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A diverses sortes de gloire.
Pour nous, le temple de Mémoire
N'est que le cœur de nos amis.

Tandis que Marie Phlipon rimait ces méchants vers, Sophie Cannet faisait, en prose, le portrait de son amie. Voici, d'après le dossier d'Agy, ce morceau (que d'ailleurs M. Dauban, I, 289, avait déjà donné), qui a dû être écrit vers ce moment-là, car il porte la mention : «séjour de Paris».

Tout le monde dit qu'elle est plus belle que jolie, mais elle est bien, sans être ni l'un ni l'autre; de taille moyenne, elle est bien faite : l'estomac haut, les épaules bien placées,

[1] Mot illisible.

portant bien la tête, ayant la bouche grande, les traits carrés et le nez un peu gros; un teint brun, mais animé, un sourire aimable et doux, des yeux intéressants, un front humble et modeste, mais ouvert. Elle possède le savoir et des talents sans orgueil, a l'esprit élevé, grand, vif et laborieux, l'imagination riche, féconde et forte, l'âme noble, généreuse et compatissante, un cœur droit, sincère et bienfaisant, et, le dirai je enfin? l'asile et le refuge du sentiment et de la sensibilité.

XCV

À SOPHIE[1]. — 4 septembre 1775[2].

Si j'ai des secrets pour mon amie, je veux au moins qu'ils lui soient utiles; tu verras ta sœur sans l'avoir attendue[3] et de sa main tu recevras un billet moins attendu encore. Elle a voulu se donner le plaisir de vous surprendre et a exigé mon silence, je l'ai gardé; mais aussi pour dédommagement elle se chargera d'une petite surprise à te donner par ces lignes tracées de ma main. Tu ne soupçonnes pas qu'à cette heure où le sommeil tient encore ses pavots sur tes yeux, les miens ouverts à la clarté veillent et agissent pour toi, et te consacrent le fruit de leur vigilance. Peut-être un songe aimable t'agite en ce moment et te fait pressentir le plaisir que je te prépare. Sophie dort... Que j'aime à la contempler dans cette situation! Mollement abandonnée à un pouvoir assoupissant, ses sens jouissent d'un repos parfait : aucune agitation ne le trouble par d'incommodes souvenirs; ses yeux ne semblent que baissés, le sentiment anime encore son teint, le sourire voltige d'une aile légère sur ses lèvres entr'ouvertes, et son âme, que l'on pourrait croire inactive en ce moment, embellit encore sa personne par la douceur et la paix qu'elle fait briller sur elle. C'est le sommeil de la vertu que l'inquiétude ne troubla jamais, que la nature favorise avec complaisance, et que tout respecte en silence... Mais, il est temps de briser ses chaînes, reviens à la vie agissante pour vivifier tout ce qui t'environne; à ton réveil tout va prendre une autre face, comme on voit aux premiers feux de l'aurore l'univers s'animer et sortir une seconde fois du néant. Il faut le réveil à l'amitié; l'homme de Prométhée regardait avec transport sa belle compagne endormie, j'admire mon amie avec une douce joie, mais il faut être éveillé pour partager le bonheur et le rendre parfait par ce moyen. Il faut que je t'entende pour être satisfaite, l'image du sentiment ne vaut pas son expression jointe à celle de la pensée. J'aurai demain, sans doute,

[1] Archives d'Agy; adresse : «A ma chère Sophie». — Dauban, I, 289-290.

[2] La date est à la fin.

[3] Il semble, d'après cela, qu'Henriette n'était pas installée chez les demoiselles de Lamotte, sans doute faute de place. Elle devait être logée chez quelque autre parent, en attendant le départ de Sophie.

le bonheur de te voir, je n'y compte nullement aujourd'hui; par cette raison je mettrais cette journée au nombre des jours perdus pour le plaisir, si la douceur de m'en plaindre à toi ne m'offrait un dédommagement. Tel léger qu'il fût, il faut pourtant s'en accommoder; j'y ajouterai celui que m'offre l'étude, ma fidèle compagne à ton défaut. Mais, et l'étude, et toutes ses connaissances, ne valent beaucoup que par l'avantage de fournir aliments de plus à notre liaison.

Voilà des dépêches qui m'arrivent, elles sont de Sainte-Agathe. Je viens d'en faire lecture et je me sais bon gré de ne pas les avoir pour causes du mot que j'écris. Je t'enverrai le tout, parce qu'en outre de ce qu'il y a pour toi, elle me dit des choses qu'il me serait long d'expliquer et que tu verras tout de suite dans l'original. Je viens de me mettre les pieds dans l'eau, c'est dans cette situation que je finis mon babillage; n'aurais-tu pas besoin d'en faire autant? Comment gouvernes-tu ta tête? La mienne n'est pas si malade aujourd'hui, mais pour devenir gentille et animée il faut qu'elle soit à son aise près de la tienne. Adieu, ma fidèle Sophie, amie sensible et vraie, qui fais ma joie et mon bonheur.

Je t'aime et t'embrasse de toute mon âme.

Ce 4 septembre 1775.

Hélas! Comme le temps s'avance! Hâtons-nous de le mettre à profit.

XCVI

À SOPHIE[1]. — S. d. [11 septembre 1775[2]].

Je n'ai pas vu hier Mme Trude : elle a navigué hardiment sur les ondes, et s'est fait porter à Saint-Cloud; tandis que, gardant la ville, j'ai été méthodiquement me promener aux Tuileries et au petit Cours[3].

Pour cette raison, je n'ai pu vous rendre promptement réponse de ce dont vous m'aviez chargée de m'informer près d'elle; mais mon cher papa vient de l'aller voir, elle lui a dit que celles[4] qui étaient garnies en argent étaient au juste de quinze livres, et les autres de cinq.

[1] Archives d'Agy; adresse : «A Mlle Sophie Cannet, chez Mlles de la Motte, rue Saint-Dominique, quartier Saint-Jacques, à Paris.» — Dauban, I, 282-283.

[2] Il y a seulement à la fin : «Ce 11, à 3 heures.» D'autre part, une main inconnue a écrit sur l'original : «11 juillet 75». Mais on voit, par les lignes de la fin, que le terme du séjour de Sophie à Paris approche. C'est donc en septembre, et non en juillet, qu'il faut placer la lettre, avec le quantième du 11 (qui est en effet le lendemain d'un dimanche en 1775).

[3] Le Cours la Reine.

[4] Des lunettes.

Voilà ma commission remplie : je vais actuellement causer pour mon compte. Dites-moi un peu, ma belle Sophie, comment vous trouvez-vous de votre apparition à la Cour? Ce certain air qu'on y respire n'a-t-il point changé quelque chose à vos dispositions ordinaires? et dans un pays où l'amitié est si mal servie, si peu connue, avez-vous pu conserver pour elle vos favorables préjugés? Je crois que si vous aviez pu y paraître à découvert et qu'il eût été donné à chacun de lire chez vous, on se serait bien étonné de voir un être si singulier. Il me semble voir tous les yeux s'ouvrir et se fixer avec étonnement, puis tous ces esclaves à forme humaine se demander réciproquement quelle est votre espèce et votre origine; de bonne foi, je ne pense pas qu'un Hottentot savant, un Tartare poli, un Africain aimable causassent plus de surprise à la Cour qu'une jeune fille pratiquant la philosophie, croyant à la vertu et connaissant l'amitié; au moins tant que la rareté conservera le droit d'étonner, et je ne crois pas qu'elle le perde jamais sur des esprits trop bornés pour prévoir tous les possibles, tels que sont nécessairement les nôtres. Mais je sens que ce badinage s'approche de la satire; il me dégoûte, je n'en veux plus.

J'ai reçu hier une lettre de Sainte-Agathe; elle me dit bien des choses pour toi, et me mande que Mme Myon [1] a chez elle l'onguent qu'elle avait promis à Mme Cannet et que j'aie à l'envoyer chercher par Mignonne. Je t'avoue que je n'ai pas le temps d'envoyer Mignonne si loin, du moins pour le présent; comme tu es plus près que moi du couvent, si tu peux y envoyer, tu me feras plaisir.

Il faut encore te donner avis de ne pas transcrire au net la petite épître que tu sais bien, parce qu'en y ruminant tout bas j'ai vu qu'il y avait une transposition à faire de certains vers mal placés, et vous concevez à merveille qu'on veut que les choses soient bien quand elles sont pour Sophie.

Je t'attends demain à déjeuner ainsi que tu me l'as promis, avec Mlle d'Hangard et ta chère sœur; j'espère qu'il fera beau, et je crois à coup sûr que j'aurai du plaisir. — Je suis aujourd'hui enfermée dans mon cabinet, ma baigneuse et mon caraco, me souciant du vent et de la pluie comme d'un zeste, trouvant fort commode de voyager, avec un bon guide, dans l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Mogol, la Chine, le Japon, etc., sans quitter mon fauteuil, alliant ainsi, comme le Damon de l'autre jour,

A l'amour du travail le goût de la paresse.

Rien n'est si joli, en vérité; pour le mal que je te veux, je t'en souhaiterais autant; j'entends, pour la facilité de les satisfaire; car quant au goût, il est malheureusement la seule chose qui ne te manque pas. — Pour moi, je me jette dans

[1] Voir la lettre du 6 février 1775.

tout cela à corps perdu; j'aime à la folie le négligé de ma toilette; je ne crains rien tant qu'une visite importune, et je me dépêche d'employer les heures, comme si le diable les emportait. Il n'y a pas jusqu'à la lettre que je t'écris que je gribouille le plus vite qu'il m'est possible. Je ne m'ennuie pourtant pas à te parler, mais j'aimerais mieux cent fois te voir sans te rien dire que t'écrire toutes ces balivernes. Adieu, adieu, ma Sophie; viens tôt me voir et m'embrasser. Dépêche-toi, le plaisir est égal pour nous deux, et le temps se hâte de nous le ravir; ah! que je voudrais bien lui couper le bout de l'aile, comme on fait à un petit moineau!... Ne va pas oublier mes respects et mes civilités.

Ce 11, à 3 heures.

XCVII

À SOPHIE[1]. — 20 septembre 1775[2].

J'envoie chercher ma guitare, ma douce amie, et je te promets d'en jouer avec plus de plaisir puisque ses sons ont pu te plaire : je le ferai plus souvent, et c'est encore une petite preuve à te donner; le sentiment la saisit, telle qu'elle soit, parce qu'il ne néglige rien, et qu'il ne juge jamais méprisable ce qui peut l'intéresser par le moindre rapport : c'est la mesure universelle dont nous parlions hier au soir, et la résolution du problème des différences.

La brochure que je te fais tenir n'est pas intéressante; je ne te l'envoie pas pour elle-même, mais pour ce morceau que tu sais bien, et que tu y trouveras écrit à la main, dans le commencement. Tu m'as paru souhaiter connaître ce qui avait fait supprimer un *Mercure*, casser le censeur[3], et blâmer M. de la Harpe; tu le verras. Mes réflexions sont inutiles ici, nous en causerons; quand on se voit souvent, qu'on se raconte ses jolies chimères, et que le cœur s'exprime à la fois par plusieurs sens, la plume est négligée; elle n'est que le supplément de l'absence,

[1] Archives d'Agy; adresse : «A Mlle Cannet la cadette, rue Saint-Dominique, à Paris.» — Dauban, I, 291.

[2] La date se trouve vers la fin, avant le P.-S.

[3] Ici, Marie Phlipon met en renvoi : «Je me trompe». Voici l'incident auquel elle fait allusion : Voltaire ayant publié un pamphlet intitulé «*Diatribe à l'auteur des Éphémérides*», La Harpe en avait rendu compte (avec extraits) dans le *Mercure de France*. Le Parlement avait ordonné la suppression de la *Diatribe* (19 août), puis avait, dans un autre arrêt du 7 septembre, étendu cette suppression au numéro du *Mercure*, avec un blâme pour l'imprimeur, pour le censeur Louvel qui avait laissé passer l'article (on avait d'abord annoncé sa révocation), et pour La Harpe (*Mémoires secrets*, 22 et 26 août, 2, 5 et 19 septembre 1775).

ou l'instrument d'une nouvelle déclaration. Tu auras remis sans doute celle dont je t'ai chargée hier? Nous verrons la suite de cette grande affaire. Présente mes respects à notre maman, à tes respectables cousines. Bien mille jolies choses, amitiés, je ne sais quoi, à ces demoiselles. Adieu, ma belle; ton silence m'apprendra ce que nous devons faire demain; si cependant tu avais le temps de me l'écrire, je ne m'en fâcherais pas, mais je n'y prétends point.

Ce 20 septembre 1775 au matin, à Paris.

A 1 heure. — Tout cela ne vaut rien; je viens de recevoir une petite lettre ravissante de ta chère sœur; si tu savais quelle révolution elle vient d'opérer dans mes idées!... Je ne veux plus être qu'une étoile fixe; ah! le joli firmament où je suis! Comme tu as peut-être le plaisir de voir aujourd'hui cette chère sœur, je te donne ce petit mot, que tu lui remettras dans la main en l'embrassant pour moi de tout ton cœur. Sinon, tu le feras demain, où tu la verras toujours plus tôt que moi.

XCVIII

À SOPHIE (1). — S. d. [25 septembre 1775 (2)].

Ne sais-tu pas communiquer ton activité pour ton amie à tout ce qui sort de tes mains pour lui parvenir? Non, ta lettre ne m'a point froidement attendue sur ma commode, elle s'était placée de manière qu'on me l'a remise à la porte de la maison avant que je fusse montée. Tu peux juger du plaisir par celui que tu auras eu à me la donner, j'avais besoin de cette petite consolation; trois jours passés sans nous voir, à la veille d'un départ qui doit mettre entre nous des barrières insurmontables pour longtemps, c'est une perte que je sens trop bien. Je ne sais où tu as été hier, quoique dans le commencement de ta lettre tu te fusses proposé

(1) Archives d'Agy; adresse : «A Mlle Cannet la cadette, rue Saint-Dominique, à Paris.» — Dauban, I, 280-282.

(2) Une main inconnue a écrit sur l'autographe : «juillet 1775», et M. Dauban a suivi cette indication. Mais elle est manifestement erronée. Marie Phlipon dit : «*à la veille* d'un départ qui doit mettre entre nous des barrières insurmontables pour longtemps»; or, comme Sophie quitta Paris aux premiers jours d'octobre, cela nous reporte nécessairement à la fin de septembre. On voit, d'autre part, à propos du projet d'aller visiter une imprimerie, que la lettre a été écrite un *lundi;* donc le lundi 18 ou le lundi 25 septembre. Il est préférable, je crois, de s'en tenir à cette dernière date, si l'on considère ce que dit la jeune fille de la promenade projetée de Saint-Gratien, qu'elle fit avec Boismorel et son père le vendredi 29 septembre.

de me l'apprendre, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne pouvions nous rencontrer; j'ai été à Vincennes, nous dînâmes à Saint-Mandé, après quoi nous fîmes visite à ce chanoine que tu connais et auquel tu fis manger des pois chauds[1] il y a quelque temps. J'avais été incommodée la nuit précédente, j'ai beaucoup marché, cela m'a bien fait. Tu sais à présent si la chimère doit continuer d'en porter le nom ou si elle mérite quelque considération et quelque espoir; je souhaiterais fort pouvoir me livrer aux douces images qu'elle présente. Ce serait une plaisante chose que ce bonnet acheté pour Mme D... Ah! comme je le verrais avec plaisir sur cette tête nouvellement titrée d'une certaine manière; car, quoi qu'en disent les sots propos, la petite personne n'en serait pas moins mon amie.

Il faut que je te conte une petite contrariété d'hier. Je me promenais dans le bois de Vincennes avec mon oncle, la Pélagiana[2] dont tu connais le portrait, une parente que je n'avais vue de longtemps et qui est de ces femmes à grandes politesses lors même qu'elles ne se soucient pas des gens, et enfin mon papa. On causait, faute d'autre chose, sur la dissipation qui m'était nécessaire; tu sens déjà combien il appartenait peu à ces profanes de décider des objets qui peuvent me faire plaisir. Je me tenais dans les bornes de leur petite sphère, autant qu'il m'était possible, cependant je ne pus m'empêcher de remarquer que dans ma situation il ne fallait pas de contraste, mais seulement des distractions adoucissantes, et que de ce côté j'avais tout ce que je pouvais souhaiter par le séjour à Paris d'une amie qui me faisait une société journalière. «Est-ce une parente? me demandait la mienne. — Non, lui dis-je, mais c'est une intime. — Oui, reprend le gros abbé avec un air boursouflé de confiance accompagné d'un sourire qu'il croyait fin, ce sont de ces amies qui se voient chaudement jusqu'à ce qu'elles se marient; alors on s'oublie, et fût-on près, l'on ne se verrait guère.» La Pélagiana se mit à paraphraser ce beau texte, la seconde d'approuver et Dieu sait combien tout cela valait! Pour moi, je ne dis pas le mot; concentrée au fond de moi-même, retirée dans le secret de mon cœur entre la raison et toi, je m'élevai avec l'une au-dessus des faux jugements, et je plaignai la petitesse de ceux qui les formaient; avec l'autre, je me consolai de l'injustice qu'ils me faisaient, et j'osai les défier d'être jamais véritables pour nous. C'est ainsi que j'occupai mon silence, dont mes adversaires triomphaient sans doute; mais, en vérité, je ne les estimais pas assez pour les contredire.

[1] Marie Phlipon s'est déjà servie (lettre du 4 novembre 1774) de cette expression de La Rochefoucauld, souvent citée par Mme de Sévigné : «Il ne sait que répondre; *il mange des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld quand quelqu'un ne sait que répondre» (à sa fille, 6 octobre 1679. — Cf. lettres des 25 octobre 1679, 14 août 1680, 12 juillet 1690).

[2] Surnom donné par Marie Phlipon à Mlle d'Hannaches, la vieille demoiselle qui tenait la maison de l'abbé Bimont.

Je me dédommagerai encore de cet instant de bourrasque par le bonheur de contempler cette riante campagne, ce beau ciel, cette nature touchante, dont la vue me pénètre, me donne cet attendrissement si ridicule aux yeux qui le verraient, et pour lesquels la triste habitude a flétri tous les biens.

Je ne sais pas si j'irai à Saint-Gratien : j'ai pourtant écrit à Bercy[1] que mon papa et moi ferions avec plaisir cette espèce de pèlerinage[2], mais je n'ai rien ajouté quant aux arrangements, parce que je ne voulais pas faire de questions et que j'ai mieux aimé mettre les choses en l'état d'en exiger de l'autre part. Ainsi, je m'attends à des nouvelles ou à une visite. Je me suis tirée d'affaire à la fin par des nuances et des sentiments, sans employer le terme demandé, et j'ai fait satisfaction à demi.

Mon papa revient à ce moment de l'imprimerie, où il était allé parce qu'il nous était venu des doutes, par réflexion, sur la possibilité d'y entrer; sa précaution était bonne, on ne peut rien voir aujourd'hui, demain, ni après. Mais le personnage que nous connaissons promet de nous la faire voir jeudi, sur les 2 heures de l'après-midi : j'espère que nous nous verrons d'ici là, et que nous arrangerons cette partie.

Tu sais sans doute qu'il y a contre-ordre pour l'entrée de Mme d'Artois[3]. Puisque tu étais disposée à prendre quelque temps en sa faveur, tu devrais bien m'en faire profiter en me donnant ce que tu lui destinais. Je ne sais trop pourquoi je te dis cela, car dans le fait je suis fort persuadée que tu n'as pas moins envie que moi de nous voir; mais que veux-tu? on parle de ce qu'on souhaite, par la seule raison qu'on le souhaite : jamais le cœur n'a réfléchi avant de sentir, ni raisonné pour s'exprimer.

La scène de samedi était assez intéressante, j'en apprendrai les petits détails avec plaisir.

Mon papa m'interrompt pour me faire apercevoir que l'heure donnée pour l'imprimerie ne serait pas commode si l'on dînait éloigné du quartier. Ainsi je te propose, de sa part, pour le faire agréer à Mme Cannet, de dîner ici sans façon, tout bonnement, avant ou après. Mais cependant il me paraîtrait plus naturel de le

[1] C'est-à-dire à M. de Boismorel, qui demeurait à Bercy; sa résidence s'appelait même «le petit Bercy» (*Mémoires*, t. II, p. 200). Dans une lettre de Boismorel à Marie Phlipon, du 30 mai 1776 (*Papiers Roland*, ms. 6241, fol. 206-207), il donne pour adresse : «rue de Bercy, faubourg Saint-Antoine, n° 15». Aidé de cette indication, que je lui avais signalée, M. Lucien Lambeau, secrétaire de la Commission du vieux Paris, a constaté que le logis de Boismorel n'était autre que la célèbre maison du mathématicien Pajot d'Ons-en-Bray, membre de l'Académie des sciences, qui y avait reçu Pierre le Grand en 1717. Elle a disparu aujourd'hui.

[2] A la maison où était mort Catinat.

[3] La comtesse d'Artois ne fit son entrée dans Paris que le 30 septembre.

faire auparavant : nous aurions l'après-midi à nous, et sortant de l'imprimerie on n'est pas éloigné de la promenade. Vous auriez donc la complaisance de vous rendre ici jeudi, vers les midi : on dînerait ensemble aussitôt, et à 2 heures l'on partirait encore ensemble, et puis ensemble toute la sainte journée. Avoue, ma Sophie, que cela ne serait pas si mal; considère un peu ces petits arrangements, charge-toi de la réussite et rends-m'en bon compte.

M. Barbié est averti par mon papa lui-même de n'aller que mercredi, ainsi que tu le demandes.

Le porteur de la présente te remettra les garde-vues de l'emplette, desquels mon papa s'était chargé.

Adieu, ma charmante amie, présente bien mes respects, embrasse pour moi ma jolie locataire; donne-moi de tes nouvelles, ou plutôt viens me voir.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Si ta médiation ne suffisait pas auprès de Mme Cannet, pour le dîner en question, mon papa se disposera à l'aller voir pour cet objet.

Adieu, ma belle, je t'aime à la folie, et j'ai bien envie de savoir si..... On m'a dit que tu étais hier au Luxembourg et ton frère aussi..... Ainsi, tu sais.....

XCIX

À SOPHIE [1]. — 8 octobre 1775 [2].

Ce dimanche, 7 octobre 1775, à 6 heures et demie du matin.

Comprends-tu comment il m'a été possible de patienter jusqu'à ce jour sans t'écrire [3]? De bonne foi, je ne le conçois guère moi-même. Il me semble qu'il m'a fallu autant d'héroïsme pour résister à cette tentation, qu'il en fallait à M. de Montesquieu pour résister au plaisir que son obligé le sollicitait de prendre [4]. La comparaison n'est pas trop modeste, mais elle coule de ma plume. À propos d'héroïsme sais-tu que M. G.... en a trouvé beaucoup dans notre séparation? C'est de ta sœur que je tiens cette anecdote. Il est certain que son espérance a dû se trouver trompée, s'il s'attendait à jouir de la petite comédie que lui eût présenté la sensibilité. Ces

[1] Archives d'Agy. Adresse (à Amiens), timbre et visa, cachet noir. — Dauban, I, 292-294.

[2] Marie Phlipon a écrit «dimanche, 7 octobre». Mais elle dû se tromper, car le 7 était un samedi.

[3] Sophie venait de repartir pour Amiens. M. G... désigne probablement M. Guérard, mari de sa sœur aînée, qui devait la reconduire à Amiens, tandis qu'Henriette et sa mère restaient encore quelque temps à Paris.

[4] Voir la note qui suit.

yeux-là ne sont pas dignes de la voir, j'eusse réprimé la mienne par la seule crainte de l'exposer à leurs regards. Mais j'avoue que j'ai fait comme ceux qui s'enivrent d'opium avant le combat; j'ai profité du moment d'agitation, de confusion, de remue-ménage, pour m'étourdir et placer mes adieux dans tout ce mélange. J'ai soutenu avec la plus grande force les ambassades étrangères, j'en ai supprimé quelques-unes; j'ai fait la tienne avec précipitation et j'ai failli me casser le cou dans les escaliers, tant je courais pour me sauver de la maison où tu étais. C'était la nuit suivante qui était la plus difficile à passer, car c'est l'aliment et le manteau des peines de toute espèce; enfin, couci-couci, je suis parvenue au jour. J'ai pris ma compagne matinale, ma fidèle et chère plume; je t'ai chassée de ma tête comme une mauvaise pensée, parce que tu dérangeais tout, et, me reportant au vendredi précédent[1], j'ai écrit la description de la promenade que j'avais faite et ce certain trait qui avait tant ajouté à son agrément. Mme Trude est accourue pour passer la journée avec moi. En vérité, cette petite femme est impayable : tant que tu as été ici, je l'ai peu vue; «elle n'a plus besoin de moi, se disait-elle; laissons-la aux plaisirs qui lui sont offerts»; à peine es-tu partie, elle vole à mon secours, quitte sa maison, ses affaires, un jour d'occupation pour venir me consoler. C'est vraiment un adoucissement à l'éloignement d'une amie comme toi que d'en trouver une qui te ressemble par la générosité et la délicatesse. Le surlendemain, ta sœur, profitant de son reste de liberté, s'est échappée et me donna trois heures de la matinée; il me vint quelqu'un, je la mis dans mon cabinet sur la promenade du vendredi; elle s'en est allée sur cela, rêveuse et attendrie pour toute la journée. Heureusement que ces dispositions étaient assez analogues à sa situation du moment, car, sans cela, son impression ne lui eût pas bien fait, par rapport aux autres. Il faut convenir que ma chambre et ma personne ne vous sont pas bonnes; vous prenez avec ces choses-là une teinte qui vous fait paraître étrangères dans le cercle où vous êtes forcées de figurer. Pauvre Sophie! Où as-tu choisi une amie de cette espèce? N'avais-tu pas assez de raisons pour paraître singulière, fallait-il qu'un nouveau penchant vînt ajouter à la singularité? Voilà comme les choses qui nous plaisent le plus ont pourtant leur côté faible.

Tu as donc contemplé tout à ton aise la belle scène du soleil levant, sous divers aspects, en parcourant les campagnes! Au même instant je faisais des tableaux

[1] Allusion à un incident de la promenade faite à Saint-Gratien, le 29 septembre, par Marie Phlipon avec son père et M. de Boismorel. Celui-ci leur avait lu le récit d'un acte de générosité de Montesquieu, payant, à Marseille, la rançon d'un prisonnier des pirates barbaresques, et ne voulant être ni remercié, ni même reconnu par la famille qu'il avait obligée. Mme Roland, dans ses *Mémoires* (t. II, p. 204-205), rapporte et commente cette lecture. Elle en avait d'ailleurs écrit un récit qui se trouve au manuscrit 6244, fol. 39-42. Le morceau lu par Boismorel avait été certainement extrait par lui de l'*Année littéraire* d'août 1775 (t. IV, p. 92-103).

champêtres; les mêmes objets nous occupaient, nous éprouvions des sensations semblables; celles de cette nature sont délicieuses, elles sont toujours nouvelles pour moi, et je ne crois pas que l'habitude les flétrisse jamais tant que mon goût se conservera naturel et simple.

Je me jette à corps perdu dans l'étude et l'occupation; il me faut cela en tout temps pour mon bonheur, il me le faut surtout en ton absence; sans l'étude, je ne sais si je pourrais me passer de Sophie. Le latin me tente fort; je sens que, si je pouvais prendre sur moi, je ferais quelque chose toute seule; mais quand la tête est pleine de choses, c'est un petit martyre que d'y fourrer des mots et d'employer son temps à décliner *musa, musæ, musam.*

J'ai écrit au Sage de Bercy; il m'en viendra bientôt des nouvelles. Je lui ai envoyé des livres. Je crois que nous l'irons voir tout à la fin du mois; en tous cas, tu le sauras. Je ne sais si nous n'irons pas, une de ces fêtes, à Vincennes; le chanoine a passé la journée d'hier avec nous dans la meilleure amitié du monde. Une petite circonstance le mit dans le cas d'avoir besoin de nous, il trouva des secours, et j'eus le plaisir de voir papa goûter celui de confondre l'ingratitude par un nouveau service. C'est une douce vengeance.

Je ne m'étonne pas que le plaisir de te retrouver chez toi, dans le centre de tes habitudes, soit le sentiment dominant, cela est tout à fait dans l'ordre. En pareil cas j'éprouverais sans doute la même chose; mais comme je me retrouvais chez moi en te quittant, il me paraît dur de sortir sans te voir et te rencontrer. Tu n'as que faire de mes doléances sur ce sujet, je me les retranche à moi-même le plus qu'il m'est possible : tout cela n'adoucit pas le mal et n'est pas nécessaire pour nous prouver notre attachement. Nous n'en sommes plus là; pour moi, il me semble que plus je t'aime et moins je te le dirai, c'est une plaisante manie. Il est pourtant assez doux de se le dire quelquefois, et cela viendrait ici à propos pour finir ma lettre si j'avais besoin de formule; mais comme je m'en soucie peu, je te quitte tout net pour faire ma toilette et aller à la messe.

On me fait mettre dans ma lettre un papier que nous croyons peu nécessaire, mais comme le peintre l'a donné, il est naturel de l'envoyer à sa destination. N'oublie pas mes respects et reçois tout plein de civilités de papa, Mme Trude, etc.

C

À SOPHIE[1]. — 14 octobre 1775.

Ce samedi matin 14 octobre 1775, à Paris.

Aurais-tu profité à mon école au point de pouvoir me surpasser? Je serais bien glorieuse d'avoir formé une telle prosélyte à la sensibilité. Ta lettre est animée de cette chaleur vive et forte d'un sentiment exalté qui brûle de se répandre et de se communiquer; ton âme s'est échauffée près de la mienne. L'absence est pour elle un souffle qui l'embrase, et dans cette ardeur, qui peut-être t'est encore nouvelle, tu accuses de froideur la retenue qui me fait dévorer tout bas l'amertume d'une séparation dont j'évitais de te parler. N'avais-je pas raison de t'avouer à Paris le changement que j'apercevais en toi et sur lequel je me reposais avec délices? Aurais-tu senti de la même manière il y a seulement deux ans? Non; ton amitié était sincère, mais ces élans sublimes lui étaient inconnus. Penches-toi sur mon sein, ma douce amie, c'est le lieu de ton repos. Mêlons ensemble nos soupirs; laisse-moi recueillir ces transports qui étendent et renforcissent[2] le ressort de l'existence, le principe de la vie et de la vertu. Laissons la foule des âmes vulgaires se traîner avec importance sur les riens qui les attachent, et tâchons nous élever jusqu'aux principes dignes d'être adoptés par ceux qui savent penser et sentir avant de consulter l'opinion. Il est des contradictions journalières et habituelles qui, semblables à l'oppression sourde et continuelle d'un gouvernement tyrannique, fatiguent le courage même et imposeraient à la fin leur joug avilissant sur les esprits les plus fermes, si l'on ne trouvait des secours fortifiants qui renouvellent le principe de la résistance. C'est au feu sacré du sentiment que naissent les nobles résolutions; c'est avec un second moi-même qu'on lui trouve des aliments. Le froid et tranquille raisonnement pourra se conduire avec prudence, mais il ne s'élèvera jamais au-dessus de la commune médiocrité; il faut de l'enthousiasme pour être grand. C'est lui qui a produit les hommes et les génies supérieurs. Nous ne sommes pas destinées sans doute à obtenir jamais un rang dans cette classe; le sexe nous en interdit la prétention, en nous ôtant les moyens de nous élever jusqu'à elle; faites pour être ignorées, c'est au sein de l'obscurité que nous devons couler et finir des jours plus paisibles que brillants. Mais s'il nous est impossible d'éclairer

(1) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 294-298. — (2) *Renforcir* est dans Amyot.

les hommes, de travailler au bonheur du grand nombre, de servir beaucoup la société, au moins nous travaillerons à lui former en nous des membres plus éclairés, mieux intentionnés. Si nous ne pouvons contribuer au bien public que par des souhaits, au moins seront-ils sincères. Nous saurons nous attendrir sur les malheureux qui nous environnent, porter sur leurs peines un regard consolant pour eux et leur donner quelquefois des adoucissements plus efficaces. Enfin, si le changement de situation qui peut chaque jour nous arriver nous donne des êtres naissants à élever, nous saurons en faire des hommes. D'ailleurs, en nous perfectionnant nous-mêmes, nous acquerrons notre propre estime : c'est une possession trop douce pour négliger de l'acquérir, elle est la première source du bonheur. Ainsi l'étincelle précieuse que nous avons reçue n'aura pas été étouffée sous des préjugés destructeurs et frivoles, notre existence n'aura pas été vaine, nos facultés auront été employées, notre âme n'aura pas été nulle, nous aurons vécu : car on l'a fait véritablement quand on s'est rendu meilleur et plus heureux.

Telles sont les considérations que je fais souvent pour me soutenir et m'encourager dans la carrière que je veux parcourir. Elles me paraissent solides et fondées, et produisent en moi l'effet que j'en pouvais attendre. Tu sens aussi bien qu'il soit possible combien une amie est utile en pareil cas et quel secours présente la liaison intime d'une personne appuyée sur les mêmes principes. Je n'éprouve pas moins combien les regards d'un second animent le courage; moins on est sensible à l'approbation du grand nombre, plus on l'est à celle de ceux qu'on a choisis. Tu l'as dit cent fois, il faut être deux pour parvenir à une certaine période, en bien comme en mal, et rien n'est si vrai. Pourquoi, devenues si utiles l'une à l'autre, ne pouvons-nous pas rester ensemble? Faisons en sorte, du moins, de ne pas laisser à l'absence les avantages qu'elle pourrait prendre sur nous; il n'est pas impossible de conserver les nôtres malgré elle. Donnons au souvenir toute la force qu'il peut avoir pour servir d'équivalent à la présence; nous nous sommes vues, nous nous reverrons sûrement encore et nous pouvons nous écrire; ces trois considérations réunies ont bien du poids. Peut-être un jour plus heureux nous rapprochera-t-il pour jamais : c'est la douce idée que tu m'as donnée; je l'appelle quelquefois ma chimère, mais enfin j'aime à la nourrir. Comment un grain de jalousie[1] peut-il trouver place dans ton cœur? Tu m'en donnes des raisons bien touchantes, cependant je ne suis pas contente de l'y voir. Aurais-je pu le semer sans m'en apercevoir? Ce levain secret aurait-il été agité par moi-même? Car la crainte a un objet, réel ou imaginaire. J'entrevois celui que la tienne se propose, et je t'assure qu'il ne m'est pas possible de me persuader que tu le regardes sérieu-

[1] Au sujet d'Henriette.

sement. Ta présence était son relief; depuis que tu es partie, je n'en suis guère occupée. Je la verrais avec plaisir, et pourtant je ne peux prendre sur moi de sortir, de quitter mon cher cabinet. Juge de l'impression!

Je n'ai pas encore été faire visite à tes bonnes cousines. Le mauvais temps vient actuellement; ma paresse est extrême. J'ai rencontré l'autre jour, en revenant de la messe, ta sœur et M[lle] d'Hangard; elles m'ont invité à les aller voir. M[lle] d'Hangard m'a dit qu'elle avait la permission de venir quelquefois. J'en suis bien aise si cela est; mais avec tout cela je ne puis me remuer. Il y a trois mois que de braves gens m'engagent à aller passer avec eux une après-dînée, je m'en suis excusée jusqu'à présent sur toi qui prenais tout mon temps. Mon excuse est partie et j'attends la pluie pour en trouver une autre. Il m'en est pourtant arrivé une, ces jours derniers, qui a fait merveille : j'eus un accès de fièvre, une petite révolution d'humeurs qui me fit garder la chambre. Les gens qui croient me connaître l'ont attribuée à ton départ; ces médisants disent que la fermeté qui paraissait en moi n'était qu'un effort de raison que mon cœur désavouait et que la nature a trahi. C'est pourtant M. Trude qui fait ces contes-là. A propos, j'ai parlé de tes glaces à sa petite femme qui est venue hier me voir, toute affairée qu'elle était pour l'établissement d'un décrotteur auquel elle achetait une selle; elle m'a dit de te prier de renvoyer les mesures, parce que celles que son mari avait reçues sont égarées. Ce petit inconvénient n'a rien retardé jusqu'à présent. Je l'ai pressée, elle ne les promet que dans une douzaine de jours.

Je n'irai à Bercy qu'à la Saint-Simon (1); quand je suis rentrée dimanche pour dîner, j'ai trouvé un paquet de livres que le fils avait apporté lui-même. Il nous avait attendus, et, à notre défaut, avait causé bonnement avec Mignonne, lui recommandant bien surtout de ne pas oublier la Saint-Simon, que nous avions choisie, et d'amener la bonne maman (2). Ton commandement à ce sujet n'a rien que de joli, parce qu'il prouve combien tu es persuadée de la facilité de l'exécution; je t'en rendrai bon compte.

Il faut que tu saches que, étant dernièrement avec l'abbé Legrand en conversation de littérature, je vins, par cet enchaînement de choses qu'il serait trop long à décrire, à lui dire mes vers du Sage de Bercy. Il me les demanda, avec promesse de ne point les montrer à d'autres : sous cette condition je les lui donnai. Comme il avait envie de me contredire, et que, dans le fait, nous ne nous faisions pas une même image du bonheur, il me rapporta ceux-ci. Je te les envoie pour le plaisir de la comparaison. Tu y trouveras plusieurs des miens. Son projet, à ce qu'il m'a dit, était d'employer les mêmes rimes pour dire des choses contraires.

(1) 28 octobre. — (2) La grand'mère Phlipon, qui avait élevé M. de Boismorel. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 58.

Mais cela ne s'arrangeait pas; il s'est contenté de les enchâsser de cette manière, et il n'y mit pas plus de prétention que moi.

Au sein d'une cité, sous un riche lambri,
Être aimé de son roi, des revers à l'abri;
Avoir une âme noble, un cœur droit et sensible,
Un esprit éclairé, le caractère flexible;
Libre loin de l'hymen, ami des malheureux,
Tel est, à mon avis, l'homme et le sage heureux.
Des faux biens que recherche un avide vulgaire,
Il soutient l'indigent et lui tient lieu de père.
Sur son front est empreint le bonheur des mortels:
A l'envi tous les cœurs lui dressent des autels.
De la Divinité tout riche est une image;
C'est par le bien qu'il fait qu'il a cet avantage.
Du plus charmant séjour acquis par ses bienfaits,
Il jouira toujours sans trouble et sans regrets;
Aussi, près de la Cour et du bruit de la ville,
Au milieu du tumulte, il a l'âme tranquille;
Il voit couler ses jours qu'embellit la vertu;
A son dernier instant, il dira : «J'ai vécu».

Je me propose d'aller aujourd'hui où je n'ai pas été il y a cinq mois[1]; en vérité, c'est une affaire. Avec cela, mon esprit est en course sur bien des objets; il cherche la certitude et ne la trouve pas dans bien des choses où il voudrait la voir. Mon imagination fait bien du chemin; l'*Histoire philosophique*[2] lui ouvre belle carrière. Quand je vois tant de bonnes gens si bien persuadés de choses qui me paraissent ridicules, et qu'ils ont autant de raisons de croire que j'en ai d'en croire d'autres, il me semble que je pourrais être regardée des mêmes yeux avec lesquels je les regarde, et que peut-être nous sommes au niveau.

J'ai bien des petites idées là-dessus, dont quelques-unes me sont passées par la tête dans le temps que tu étais à Paris. Croirais-tu que je me suis privée du plaisir d'en causer fortement, dans la crainte de fortifier chez toi une disposition qui ressemble déjà assez à la mienne? Je me reprocherais de t'ôter une confiance qui après tout est assez douce; et cette crainte, jointe à l'envie de ne te rien cacher, fait chez moi un contraste très gênant; de manière que je suis toute en contrariété pour la chose même, et pour en parler. Je te donne cette petite ouverture sur mon intérieur; pénètre plus avant si tu veux, je ne sais rien te refuser.

[1] Il résulte de là que la jeune fille n'avait pas fait ses pâques en 1775. On voit poindre l'incrédulité.

[2] De l'abbé Raynal, qu'elle lisait alors. Voir lettre du 5 décembre suivant. C'est Boismorel qui lui avait prêté l'ouvrage.

Adieu, nous causerons de cela une autre fois si tu le désires. Sois plus habile à distinguer les procédés du sentiment, et crois qu'on n'aime pas à moitié quand on a la confiance de ne pas chercher les grandes expressions pour en assurer; c'est l'avis par où je finis ma lettre, pour répondre à tes petits reproches, en t'embrassant de tout cœur.

CI

À SOPHIE[1]. — 24 octobre 1775.

Du mardi 24 octobre 1775.

Il est joli de quitter son déjeuner pour répondre à son amie, et de pouvoir laisser honnêtement la compagnie d'une personne, sous le prétexte de lire une dépêche que l'on reçoit. Cela est délicieux; je parie que tu m'envies ce bonheur et que tu voudrais bien que mes lettres arrivassent assez à propos pour te rendre quelquefois ce service. Je suis ravie de la gronderie que tu me fais, elle m'a fait faire un éclat de rire et un tressaillement de joie qui, si j'avais été vue, m'auraient fait donner sans réserve le nom de folle dont tu voulais que je te qualifie. Si tu avais pris mon avis sur le ton sérieux avec lequel il paraissait être donné, j'aurais cru que tu en avais besoin. Ta petite réception bourrue me plaît bien davantage; je t'embrasserais quatre ou cinq fois sous le menton pour t'en remercier si tu n'étais pas si loin. Avec tout cela, voyez un peu le désagrément de cette chienne d'écriture : les phrases jetées sur le papier s'y refroidissent au point que telle qui eut été bien doucette à entendre fait mal au cœur à lire. Par exemple, si tu m'avais entendue prononcer celle en question, le ton, l'air, le sourire, le coup d'œil, ce je ne sais quoi de tous les sens qui parle aux autres, te l'eussent fait prendre tout autrement. Mais je suis bien aise du mécompte, parce qu'il m'a fait voir de nouveau ce que j'aime à considérer. Je pense, comme toi, à la Toussaint. Tu n'auras pas de détail, puisque tu veux rester où tu en es. Tu as mille raisons pour demeurer à ce point, et je te ferais plutôt rétrograder qu'avancer. Ta résolution est fort dans mon goût, tu sais que j'en avais une semblable. La différence qu'il y a entre nous, c'est qu'étant plus libre que toi sur l'exécution, j'ai des motifs de moins pour m'y prêter, et des facilités de plus pour m'y soustraire : cela fait naître nécessairement quelque incertitude. L'obscurité profonde répandue sur ce qui intéresse davantage les hommes ne me paraît pas naturelle, si l'univers est gouverné par une autre

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 299-301.

divinité que celle des Épicuriens. Je n'avale pas comme toi cette difficulté et le dogme de la Providence m'offre des conséquences embarrassantes par la contradiction qu'elles manifestent dans mille autres choses. Imposer silence à son esprit n'est pas une opération facile, quand d'ailleurs on le nourrit d'études et d'observations qui rappellent les faits et les embarras historiques, les règles de la critique, les assurances et les doutes qu'elle détermine. J'en reviens toujours au parti le plus sûr en tous les cas, comme au préférable : mais ce n'est là qu'une soumission indépendante, qui n'interdit pas les examens. Une infinité d'objets se présentent, on regarde malgré soi : c'est, il est vrai, un écheveau à démêler; mais autant vaut casser le fil et l'avoir par petits bouts que de le laisser embrouillé. Je cause de tout cela sans le vouloir; je n'ai rien à te dire qu'à t'engager de persévérer, puisque, quand on est bien, il ne faut pas changer; si je me remue, c'est parce que je trouve des épines à ma place. Je ne te parlerai plus de tout cela, et nous verrons, au premier voyage, si, comme il est déjà arrivé, nous sommes parvenues au même point par des chemins différents.

Si le temps se soutient sans pluie, j'irai voir ta sœur tantôt. La visite qu'elle m'a faite a réveillé mon indolence; j'ai trouvé à la voir un plaisir tout nouveau, et je sens qu'il ne faudrait que la voir souvent pour l'aimer davantage.

J'ai rougi intérieurement de l'avoir négligée volontairement; j'ai été bien aise que mes indispositions lui cachassent ce que j'avais fait; mais quand je la verrai, je me divertirai à lui conter tout bonnement comment elle est venue remuer ce sentiment qui sommeillait et que je croyais presque éteint. Il faut que tu saches que le philosophe républicain[1] a été six semaines sans oser revenir; il parut à la fin, et mon air sérieux, mon ton aisé augmentaient encore son embarras. Après lui avoir fait ainsi payer sa petite indiscrétion deux ou trois fois, j'ai repris l'air ordinaire de politesse affable et de civilité, et je ne crois pas qu'il s'expose encore au changement. A propos de ces petites anecdotes, j'ai trouvé hier dans un livre de *Mémoires de littérature*[2] un petit papier de la main du Sage; il me parut d'abord une énigme à deviner, par la singularité de la chose et des expressions. J'ai fini par croire qu'il était là par hasard et certainement pour un objet qui m'est fort étranger. Il paraît y parler à sa mère, et la prie de croire que la droiture de son cœur ne lui permettra jamais de porter la plus légère atteinte à sa double qualité de père et d'époux. Cela ressemble à un brouillon et est terminé par des calculs d'addition; mais on ne fait pas de brouillon sur un petit carré de papier bien taillé, grand comme la main, et l'on place encore moins ce brouillon dans un livre que l'on prête. J'ai trouvé cela fort comique. J'ai songé à ma dernière lettre, qui est de fort bonne amitié, et à laquelle je n'ai eu de réponse que l'envoi des livres par

(1) Moré. — (2) De d'Alembert. Voir lettre du 3 juin précédent.

son fils; dans le vrai, c'était la plus attentive qu'il puisse faire. Mais tout ceci m'a fait réfléchir sur le pouvoir d'une imagination brûlante et sur la précaution que demande le choix des expressions écrites, lesquelles présentent quelquefois plus qu'on ne veut. Je reviendrai au respect tout seul, et puis nous verrons. Samedi, [nous irons y] dîner; ma bonne maman viendra avec nous.

Je crois que l'homme d'Orléans[1] est mort, ou que son ouvrage est malade sous la presse : cela m'impatiente. Je voudrais que l'impression me laissât examiner cette production dont le titre est un peu fastueux..... Puis l'on ne serait pas fâchée de savoir des nouvelles de l'auteur. J'ai encore réfléchi à ce sujet, il m'a semblé que le personnage tient un peu des défauts de son ami Greuze[2]. J'arrive à l'envisager de ce mauvais côté : que dis-tu de cela?.....

Nous avons eu des nouvelles de Pondichéry; tu te souviens de la personne[3]? Cela m'a obligée d'écrire des lettres bien tristes pour en éviter la peine à mon papa. Le soin de tracer la cause de ses peines les renouvelle vivement. J'ai broyé du noir pendant plusieurs jours. Voilà midi; ma toilette n'est pas commencée, je n'irai pas aujourd'hui à la rue Saint-Dominique, et tu en seras cause en partie.

Adieu. Voilà bien du bavardage, sans te dire tout plein de choses dont j'avais envie de t'entretenir. Oh! que je t'aime bien plus que tout cela! Douce amitié sans trouble, sans soupçon, sans défiance, sans crainte, c'est dans ton sein paisible que l'on se repose avec assurance; il n'y a que toi qui puisses donner les vives émotions du sentiment sans les alarmes, dont le repos est troublé et le bonheur affaibli!

Adieu, ma chère Sophie, je serai toujours toute à toi, sans réserve et sans remords. Tu fais ma félicité, et jamais tu ne cesseras de m'aimer, j'en suis sûre!

[1] La Blancherie. Voir *Mémoires*, t. II, p. 162.

[2] La Blancherie était en effet reçu chez Greuze, qui avait même dû faire deux estampes pour son livre. Greuze demeurait alors rue Thibautodé (*Année littéraire*, 1776, t. VII, p. 315); Marie Phlipon y était allée voir ses tableaux, avec Sophie, le mois précédent (cf. lettre du 19 septembre 1777) et semble y être retournée plusieurs fois.

[3] Demontchéry.

CII

À SOPHIE[1]. — 31 octobre 1775[2].

Ma petite Sophie, si tu savais les affairettes que j'ai à te conter, tu me ferais la cour pour les entendre; mais non, friponne; car tu sais bien que j'ai autant de plaisir à te les dire que tu en as à les écouter. D'ailleurs il n'y a rien d'important, rien de ce dont tu viens de saisir l'idée; je te connais et je parierais bien quelle pensée mon début a fait éclore chez toi. Ce n'est point du tout cela; ce sont de ces petites drôleries qui ne valent que parce qu'on les sent, et qu'on ne peut les confier qu'à l'amitié.

Tu attendais certainement une relation de mon grand voyage de Bercy; je ne m'impatientais pas moins de ne pouvoir t'écrire; mais quand on vous donne à lire des livres qu'il faut rendre du jour au lendemain, et qu'outre cela les petits embarras du ménage vont leur train, il ne reste guère de temps pour faire des épîtres. Aussi je n'ai pas encore été voir ta sœur, cela me fait enrager, et je n'irai pourtant pas encore de huit jours d'ici.

Comme j'aime à raconter les choses avec ordre, il faut te dire premièrement que je ne me porte pas trop bien depuis quelque temps; de petits accès de fièvre par ci par là; un mal de tête, une lassitude, un estomac aussi paresseux de digérer que je suis paresseuse de sortie, me faisaient éprouver des incommodités qui m'obligèrent à me purger doucement jeudi dernier.

Nous eûmes justement beaucoup de monde à la maison ce jour-là. C'était pour rendre service à un bien honnête homme et bien malheureux[3]. Comme je vis les gens qu'on sollicitait pour lui peu disposés à faire ce qu'ils auraient dû, le sentiment de compassion fut violemment ému chez moi; et chez qui ne l'aurait-il pas pas été? Un père de famille, réduit dans la plus triste situation par un fils qu'il a trop aimé, prêt à subir dans les horreurs d'une prison la peine de l'excès de sa tendresse et des démarches imprudentes qu'elle lui a fait faire, laissant une femme désolée, une fille honnête désespérée, un autre enfant sans ressource : un tel homme, d'ailleurs plein de droiture et d'équité, n'aurait-il pas arraché des larmes des personnes les moins sensibles? Oui, ma chère, excepté de celles qui pouvaient

[1] Archives d'Agy. Adresse: «à Mlle Cannet, etc...», sauf qu'il n'y a plus «la cadette», mention inutile puisque Henriette était restée à Paris; timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 301-304.

[2] La date est dans le corps de la lettre.

[3] Léveilly. Dans les *Mémoires*, t. II, p. 266, elle dit : «un mauvais sujet». Il sera souvent question, dans la suite des lettres, de sa femme (13 janvier 1776), de sa fille (16 mars 1776, etc.).

lui adoucir son chagrin en lui rendant justice et ne le poursuivant pas. J'étais dans la chambre du fond avec ce malheureux père; mes pleurs étaient le baume que je versais dans ses plaies, tandis que des créanciers acharnés et misérables vomissaient mille injures dans la pièce voisine contre cet homme respectable. Je dis respectable, parce que le titre de malheureux est sacré, indépendamment des autres considérations en faveur de cet homme. — Enfin l'un et les autres s'en allèrent; je m'informai à mon père du résultat de la délibération; j'appris qu'une somme assez légère apaiserait ces animaux voraces, qui voyaient bien qu'ils ne pouvaient prétendre la totalité. Mais. . . cette somme. . . le malheureux ne l'avait pas. Ce fut alors que, sentant toute l'amertume de sa situation, je ne pus résister entièrement aux impressions que j'en recevais; mon père, étonné de ma sensibilité pour un étranger, répondit à mes prières par les raisons qui l'empêchaient de fournir cette somme. J'étais pénétrée, je me renfermai dans ma chambre, et je ne puis te dire quels transports m'agitèrent; mille idées me passaient dans l'esprit; il me prenait envie de faire vendre en cachette quelques-unes de mes hardes; mais les obstacles qui m'environnaient de tous côtés s'opposaient à mes démarches. Ô Montesquieu! combien j'enviai ton sort[1]! Et que je me trouvais malheureuse! Après une telle scène, tu juges combien l'âme a de feu, d'enthousiasme et d'énergie. Je concentrais en moi ces sentiments qu'enflammait la contrainte, mon père était sorti pour faire quelques démarches relativement à ce sujet, j'étais seule et me promenais dans la salle, lorsque j'entends une voix dont l'accent m'était connu. J'ouvre la porte,. . . je vois. . . l'homme d'Orléans, pâle, défait et changé, entrant pourtant d'un air gai, que lui donnait le plaisir de venir, et que lui laissait l'ignorance de la perte que j'avais faite. Je fus frappée: ma consternation le glaça, mon habillement ne l'instruisait pas: ce n'était pas cela qu'il voyait. «Quelqu'un est-il malade? demanda-t-il en tremblant. . . C'est bien pis, lui dis-je d'une voix presque éteinte: ma mère n'est plus. . . Je l'ai perdue depuis quatre mois». Nous nous asseyons l'un et l'autre; il me témoigne sa sensibilité, je n'avais pas besoin qu'il me le dise; beaucoup de soupirs et peu de paroles formaient la conversation. Enfin je lui raconte mon accident, et je ne sais comment cela se fit, mais tout au milieu des pleurs, je souris ainsi que lui en contant que nous avions parlé de lui à Meudon, sous un berceau de chèvrefeuille, la veille de l'événement. . . Mon père arriva avec un autre monsieur; l'homme d'Orléans fut l'embrasser avec attendrissement; pour moi, le frisson me prenait, mon cœur était gros, mes yeux gonflés et rouges, tous mes membres tremblaient. On m'envoya près du feu, j'y pris un verre d'eau, et il ne fallait pas peu de force pour ne point s'évanouir. A mon invitation, l'on vint me rejoindre.

[1] Allusion à l'anecdote que Boismorel avait récemment racontée à la jeune fille.

J'appris qu'il avait été à toute [extrémité], qu'il était encore dans une convalescence bien langoureuse. La cause de sa maladie, qui durait depuis six mois, était un chagrin violent que son extrême sensibilité rendait sans doute plus impérieux pour lui qu'il ne l'aurait été pour bien d'autres. Il ne put m'en faire connaître l'objet, il y avait trop de témoins; il me dit seulement à mi-voix :

«Hélas! vous aviez une amie dans votre mère, et vous l'avez perdue; moi je cherche une amie dans la mienne, et je ne la trouve pas!» Je lui demandai des nouvelles de son ouvrage : il est imprimé, mais il ne paraîtra que dans un mois, parce qu'il y a des corrections à faire. Je l'ai pourtant vu, il me l'apporta sans être relié, avec toutes les ratures, à condition que je ne le montrasse à personne et que je le rendisse promptement, parce qu'il fallait le renvoyer à Orléans. Je l'ai fait, je l'ai lu. Hélas! Tu as vu mes *Loisirs*[1]; ce sont les mêmes principes, c'est mon âme tout entière : ce n'est pas un Rousseau, mais il n'ennuie pas; c'est de la belle morale, débitée agréablement, présentée en faits et soutenue d'un nombre infini de traits historiques et de citations de tous les auteurs. Je n'ose pas le juger, parce qu'il me ressemble trop, mais je crois que j'en dirai ce que j'ai dit à M. Greuze de son tableau : «Si je n'aimais pas la vertu, il m'en donnerait le goût[2]».

A propos de ce tableau, il nous a engagés à retourner le voir aujourd'hui, chez l'auteur, où il doit se trouver. Je ne sais si j'irai. Voilà une bonne préparation au recueillement pour la Toussaint. Mais en tout cas je ne vais point aujourd'hui où je m'étais proposé d'aller, parce que je pars demain pour Vincennes, où je passerai toutes les fêtes. Nous y sommes invités de bonne foi; papa l'accepte en esprit d'union et par le même motif je ne veux pas m'y refuser. Sans cette raison, il n'y a pas de doute que je n'eusse plus de plaisir à garder ma cellule, d'autant plus que mon cher papa ne reste pas avec moi : il faudra peut-être qu'il aille à Versailles ou à Fontainebleau.

Depuis toutes ces tracasseries, je suis dévote, parce que c'est mon cœur qui agit : toutes les fois qu'il a l'empire, la religion triomphe; mais quand il est bien tranquille, et que mon esprit prend son vol, il se balance dans les airs, veut croire et doute encore.

[1] C'est le nom que Marie Phlipon avait donné aux pages qu'elle écrivait dans sa cellule, et qu'elle classait année par année sous ce titre. Nous savons qu'elle en avait communiqué une partie à Boismorel (voir la lettre du 3 juin précédent). On va voir qu'elle les avait aussi montrés à La Blancherie.

[2] Marie Phlipon aimait à se rappeler ce compliment qu'elle avait fait à Greuze. Dans ses *Loisirs* (*Papiers Roland*, ms. 6244, f° 43), à propos du trait de générosité de Montesquieu dont il a déjà été parlé, elle écrivait : «Je répéterai volontiers ce que j'avais dit auparavant en voyant le tableau de *La Bienfaisance*, de M. Greuze : «si je n'aimais pas la vertu, il m'en donnerait le goût».

J'ai admiré, chez lui-même, la simplicité du Sage de Bercy, qui dans son château, dont on ne le prendrait pas pour le maître à le voir, conserve cette douce bonhomie qui le fait ressembler à Catinat. Ma bonne maman était avec nous, c'était le mieux du monde. Tu auras plus de détails un autre jour; je me contente d'observer, pour le moment, la différence d'impressions que je reçois avec lui et avec celui d'Orléans. Près du Sage, je suis dans la situation paisible de l'amitié et de la confiance; mon esprit sent son indépendance et prend une teinte philosophique. Près de l'autre, je suis dans une mélancolie douce et charmante, je raisonne peu, je sens beaucoup. Avec tous les deux, j'ai l'enthousiasme de la vertu; mais cette vertu est plus à moi avec le premier; avec le second, je semble la tenir de lui.

Ah, ma douce amie, il me semble te voir, ma lettre dans les mains, te promener paisiblement en rêvant à moi avec attendrissement; ton cœur soupire près du mien, tu souris à mon image, tu fais des vœux, tu te voudrais près de moi, et dans cette situation que tu me supposes, tu sens que toujours tu seras mon appui et ma consolation.

Adieu, ma chère et tendre Sophie, reçois les larmes touchantes et le baiser de feu qui s'impriment sur ces dernières lignes. — Ne me réponds pas tout de suite, parce que, n'étant pas ici, je craindrais que mon père ne décachetât ta lettre. Ce n'est pas sa coutume, mais que sait-on?

La Toussaint est au matin[1], car il est aujourd'hui le 31 octobre 1775.

CIII

À SOPHIE[2]. — 11 novembre 1775.

11 novembre 1775, à 3 heures après-midi.

Je suis seule ici, ma chère Sophie, toute seule avec toi. Cela est joli, je me trouve plus à mon aise; il me semble que ma plume peut courir sans craindre de faire du bruit, et que je puis parler plus haut sans rien dire. Mon papa a été ce matin chez le Sage. Il m'a rapporté une lettre de la dame, toute jolie, tout honnête; cette femme est charmante: je n'ai jamais vu de dévotion si gaie ni si aimable. J'ai causé un peu avec elle le jour que j'y fus dîner; elle a de l'esprit, beaucoup de sens et de raison. Comme nous ne pouvions que bien nous rapporter

(1) Ce P.-S. a été ajouté au haut d'un des feuillets de la lettre.

(2) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 308-310.

dans le moral, cela allait le mieux du monde; je ne suis point mal dans ses bonnes grâces. Mais je voulais te dire que papa, étant revenu dîner avec moi, est sorti ensuite en me disant de me faire conduire chez une parente où il ira me chercher ce soir. J'ai promis d'y aller, mais je vole deux heures à cette parente pour les passer avec moi. J'ai envoyé Mignonne en commission, je lui ai fait fermer les portes, et me voilà. On vient de sonner, je ne réponds pas, mais je t'avoue que le cœur m'a bien battu. C'est peut-être une visite qui m'aurait fait plaisir... Hélas! Il n'est guère de visites qui puissent m'en faire, et il vaut beaucoup mieux que je ne reçoive pas celle qui pourrait m'en procurer. A propos de cela, j'ai été à la fin voir les bonnes cousines; la vive et sémillante Henriette est venue déjeuner avec moi le lendemain de ma visite. Nous avons passé deux bonnes heures dans le petit cabinet; elle m'a conté toutes les peines qu'elle a prises pour tout concilier. Elle s'acquitte de cela le mieux du monde; le grave personnage ne va pourtant pas aussi bien qu'elle voudrait, mais je t'assure qu'elle ne manque ni de talent ni de bonne volonté, et que les succès répondent fort bien à ses efforts[1]. Il n'y a pas jusqu'à Mme [Audois] avec qui elle est, mais elle est... intime! Malgré tout, elle ressent, au milieu de sa joie, comme un conquérant humain au milieu de ses conquêtes, certaine peine des moyens qu'il lui faut employer. Elle craint de perdre du côté du naturel ce qu'elle gagne du côté de la finesse, de l'adresse, de la politique. Ses répugnances, ses appréhensions, ses inquiétudes à cet égard sont estimables, singulières, rares et plaisantes. Elle veut que je t'engage à la rassurer, à la consoler; elle a peur de n'être plus si estimable à ces yeux délicats du sentiment amateur de la simple nature. Elle s'imagine que l'absence lui fait peut-être perdre quelque chose chez toi. Enfin elle est toute drôle, mais vraiment aimable et piquante. L'abbé de Montaubert n'arrive point, ni ta lettre par conséquent : cela ne m'amuse pas.

Le pauvre La Blancherie a cherché toutes sortes de prétextes pour réitérer ses visites. Il voulait me prêter des livres, il m'a apporté quelque ouvrage de M. d'Arnaud[2]; c'était justement la veille des fêtes. Le papa l'a prudemment reporté quelques jours après, en lui disant qu'il lui était obligé, mais que j'avais assez de livres pour m'occuper et me récréer. Tu penses bien que je ne l'ai pas vu depuis; j'en suis bien aise et fâchée.

Mignonne arrive; quatre heures sonnent; j'ai employé du temps à écrire, avant la tienne, une autre lettre d'obligation; il faut que je m'en aille.

Adieu, ma toute belle Sophie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme et de toutes mes forces. Adieu, adieu mille fois.

[1] C'était pour marier Henriette qu'on l'avait laissée à Paris. (Voir la lettre du 5 décembre 1775.) — [2] Baculard d'Arnaud.

IMPRIMERIE NATIONALE.

CIV

À SOPHIE[1]. — 18 novembre 1775.

18 novembre 1775.

Ô ma douce amie, que pourrait te cacher un cœur dont le premier plaisir est de t'associer à tous ses sentiments! Oui, tu connaîtras toutes mes épreuves et tous mes chagrins. Quand on est blessé par l'amour, dans quel asile peut-on goûter la douceur de verser en paix ses larmes, si ce n'est dans le sein de l'amitié? Hélas! je me suis crue libre longtemps encore après avoir subi le joug, mais un secret espoir nourrissait dans le silence un feu que les contrariétés développent et font éclater. Quelles armes employer contre une passion qui s'irrite par les obstacles, et dont une estime lente, réfléchie, profonde a jeté les racines dans mon cœur? Je ne me sens de courage que pour supporter les amertumes qui vont assaillir mon amour: je n'en ai pas pour le détruire et même pour le combattre. Tu sais ce que je t'ai dit des impressions que m'avait causées le retour de D. L. B. Voulant me revoir, il imagina de se présenter à la maison sous prétexte de me prêter des livres. Un jour, comme il m'avait laissé un ouvrage de M. d'Arnaud, mon père décida de le lui reporter, afin de lui enlever l'occasion de revenir. «S'il revient encore, me dit-il un certain soir, je dirai que tu es absente, et je le recevrai froidement dans mon cabinet». Je dus approuver un projet qui me faisait battre le cœur d'appréhension. Mignonne, qui n'entend pas mal les affaires, me témoigna qu'elle avait remarqué l'air mécontent de mon papa lors de la dernière visite: «C'est vrai, répondis-je en affectant de rire, D. L. B. aurait besoin qu'on lui donnât l'avis charitable de ne pas venir si souvent. — Ah! si j'avais osé, reprit-elle, je le lui aurais bien donné en allant le reconduire. — Eh bien, dis-je encore sur le même ton plaisant, tu n'as qu'à le faire la première fois».

Sur ces entrefaites, je partis pour Vincennes, assez inquiète de la remise du livre, qui devait se faire en mon absence. Le séjour de la campagne convenait beaucoup à ma situation: on y soupire bien plus à l'aise que dans une maison de ville, où, continuellement observée, il faut étouffer jusqu'à sa respiration. Les bois, si propres à entretenir les tendres rêveries, ramènent aussi aux idées graves, surtout dans une saison qui, favorable au sérieux de l'esprit, ne parle presque

[1] Cette lettre manque aux archives d'Agy. Je la donne d'après le texte de M. Dauban, I, 304-308.

point à l'imagination. Je parvins à me calmer; je baissai la tête sous la loi imposante de la nécessité, en me répétant ce que le Sage me disait le jour de notre grande visite : «Tout n'est qu'illusion!» Satisfaite de la victoire que je croyais avoir remportée, je revins ici. Quand j'appris que le livre avait été rendu, je fis tous mes efforts pour écarter les idées qui me représentaient l'impression amère qu'avait dû recevoir D. L. B. en pénétrant le motif de la démarche de mon père. Comme je soutenais cette lutte avec énergie, peut-être le temps eût-il achevé de tout assoupir : mais ce bonheur ne m'était point réservé. D. L. B., qui n'avait voulu interpréter la démarche que de la manière la plus favorable, parut encore tenir compte à mon père de sa visite, et vint la semaine dernière pour savoir des nouvelles de mon voyage. Je m'amusais avec ma guitare lorsqu'il arriva; il fut enchanté de me trouver dans cette occupation, et m'invitant à continuer, il écouta plusieurs airs que je chantais d'une voix assez touchante, bien que je tremblasse un peu. Cependant mon papa, qui, voulant faire d'abord la mine, avait oublié son dépit aux sons de ma musique, ne manqua point de le reprendre quand nous en vînmes à la conversation. Je le vis trop clairement : un signe à Mignonne lui fit entendre ce que je voulais, mais, par malheur, ne lui apprit pas à l'exprimer selon mon désir. — D. L. B. nous quitte à huit heures; Mignonne l'éclaire, et s'arrêtant sur l'escalier : «Monsieur, lui dit-elle, je suis priée de vous dire de ne pas venir si souvent; vous avez dû voir la mine que monsieur vous a faite ce soir. — Je ne m'en suis pas aperçu, reprend D. L. B., pâle comme la mort et interdit au delà de toute expression; qui vous a chargée de me donner cet avis? — C'est mademoiselle. — Dites-lui que je m'y conformerai.» Cette expédition me fut rapportée, et je ressentis une agitation telle que je ne pus souper. Je ne fis pourtant pas de reproches à Mignonne sur la manière dont elle s'était exprimée : j'aurais voulu qu'elle présentât le conseil comme venant d'elle-même; mais il n'y y avait plus de remède : je me tus. Non, ma chère, tu ne peux te figurer combien je souffre depuis cet instant maudit! «Que va-t-il-penser de moi?» m'écriai-je d'abord dans le fond de mon âme; combien l'action de faire parler secrètement une domestique est éloignée de cette sévérité dont nous faisions toutes deux profession, et de cette délicatesse qui m'a valu son estime! Cela est désespérant à penser. . . Mais il verra le motif qui m'a fait agir, et ce motif me servira d'excuse; il saura bien voir que mon amour a voulu lui ménager le droit de venir toujours ici, en l'avertissant de venir rarement. . . Hélas! que sait-on?. . . Il croit peut-être que je le joue. . . Mais non, je lui suis trop bien connue pour qu'il me fasse une injustice si atroce : son cœur lui répond du mien. — Cependant, je l'ai éloigné, sans pouvoir me faire un mérite de ce cruel sacrifice, et je lui ai appris une accablante vérité. Il sait que mon père ne le voit pas de bon œil,. . . et c'est par moi qu'il l'apprend!. . .

Lorsqu'un intervalle de temps lui aura paru assez long pour que mes intentions soient remplies, il reviendra peut-être... mais tremblant et déconcerté, au lieu qu'il jouissait d'une douce confiance. Cette confiance était noble, elle était fondée sur la pureté de nos sentiments. Jamais nous ne nous sommes dit que nous nous aimions; mais nos yeux se le sont assuré mille fois, en présence de mon père, par ce langage expressif que nous nous interdisions dans le tête-à-tête.

Peut-être l'avis qu'il a reçu l'a-t-il affecté dangereusement pour sa santé; il commençait à se refaire depuis son retour à Paris; ses peines s'allégeaient près de moi, et voilà que je tourmente et que je déchire une âme dont je voudrais acheter le bonheur aux dépens du mien! Si ma démarche imprudente le guérissait de son amour, je n'aurais plus à pleurer que sur moi : il serait tranquille... — Mais comment le saurais-je?... Au reste, ne fallait-il pas l'avertir? Mon père l'eût bientôt obligé, par ses réceptions, à cesser entièrement ses visites : un ordre reçu d'un autre que moi lui eût été trop pénible. En ne le voyant que de temps à autre, mon père le verra volontiers : il l'aime assez dans le fond; il n'est pas à voir que les convenances personnelles nous rapprochent : ce n'est que la fortune qui manque. Ô ciel! que je souffre! Pourquoi me faut-il craindre de laisser même soupçonner à mon père un sentiment que j'avoue sans rougir au Dieu de l'univers? Quels préjugés bizarres, quelles barbares institutions s'opposent ainsi au vœu le plus sacré de la nature!

Dans les alternatives déchirantes où flottait mon esprit, incertaine des idées que pouvait avoir conçues D. L. B. à mon occasion, je fus violemment tentée de lui écrire. Mon dessein était d'expliquer ma démarche d'une manière qui satisfît ma gloire et tranquillisât mon amour. Quelques lignes m'auraient suffi : on ne manque point en pareil cas de ces expressions énergiques que le sentiment sait si bien trouver et qui peignent tout d'un seul trait. Mille fois je fus prête à prendre la plume, et mille fois j'hésitai... Je n'ai pas été retenue par la crainte que la prudence fait naître en pareille circonstance : j'ai en lui une confiance que je crois justifiée par ses principes, et je suis fière de ses vertus; mais j'ai respecté mon image dans son cœur; j'ai tremblé de lui ôter quelque chose de sa beauté sévère. Ma première démarche se concilie en quelque sorte avec mon devoir, puisqu'elle éloigne D. L. B.; mais il aurait pu désapprouver l'action de lui écrire, et je n'ai pas voulu me préparer une condamnation au-dedans de moi-même.

Je me repose sur le temps, sur ce temps qui dévore tout; lui seul peut me rendre peut-être le calme que j'ai perdu; mon cœur deviendra tranquille, comme la mer s'apaise d'elle-même après les plus grandes tempêtes.

Adieu, toi mon amie, mon refuge et mon appui, adieu.

CV

À SOPHIE[1]. — 5 décembre 1775, avec P.-S. du 6, terminé le 7.

Du 5 décembre 1775.

Je suis enchantée, bonne amie, de recevoir de tes nouvelles; je songeais à te donner des miennes. J'avais su que tu ne pourrais m'écrire de sitôt, et j'en souffrais pour toi; car une autre moi-même devait éprouver bien des sensations en recevant ma dernière et avoir bien des choses à me dire. J'étais effectivement dans une agitation cruelle lorsque je t'écrivis; ma situation est adoucie. Mais avant de causer sur cela, il faut répondre à ce dont tu me parles au sujet de ta sœur. Elle ne m'a rien caché des affaires qui la regardaient[2]. J'appris particulièrement celles du monsieur de Saint-Quentin le jour que j'allai la voir, qui était la veille de celui où ton frère devait arriver avec des informations intéressantes. Elle me remit alors cette lettre en question qu'avait gardée l'abbé de Montaubert et qui me fit faire le plus plaisant mécompte. Je croyais, sur le peu que tu m'en avais dit, qu'elle roulait sur les affaires du cœur, car en pareil cas on est toujours préoccupé d'un seul objet. J'allai dans la chambre de ta sœur, je décachetai ton paquet tout en palpitant, et je me trouvai bien déçue quand je vis des raisonnements auxquels mon esprit n'était pas trop tourné pour l'instant. Cela me donna un peu d'humeur; bientôt je me moquai de moi et je ris de ma méprise, jamais *quisbet*[3] n'attrapa mieux la dupe. Si j'avais été bien instruite du sujet de ta lettre, je n'aurais pas si fort appréhendé qu'elle arrivât en mon absence. Mon père s'embarrasserait peu de me voir raisonner, même sur ces matières. Je suis à cet égard dans une liberté dont je te donnerai quelques preuves; mais sans doute il lui fâcherait bien de me voir aimer sans son aveu. Aussi est-il bien important pour moi de lui cacher que j'en suis à ce point. Je joue mon rôle à merveille; cependant je me dis à moi-même qu'il me semble que, si j'étais mère, je serais plus habile à pénétrer l'inclination de mes enfants que je ne vois l'être la plupart des pères et mères; réellement l'enfant au bandeau ne nous aveugle pas seule.

Ta sœur vint me voir le lendemain de cette visite, en allant chez Mme Audois,

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 310-317. — Les précédents éditeurs ont bouleversé cette lettre. M. Dauban en fait deux, donnant comme une lettre à part le long P.-S. du 6, bien qu'il ait fait partie du même pli, sous la même enveloppe.

[2] Cf. plus haut la lettre du 11 novembre.

[3] *Sic.* — Je ne saurais expliquer le terme et l'allusion.

suivant l'arrangement pris pour toutes les fois qu'elle ira. Elle sort de bonne heure, autant que cela se peut, se fait conduire ici, où elle reste avec moi jusqu'à une heure, que papa la conduit à la rue Saint-Bon. Nous causâmes réciproquement de ce qui nous intéressait, nous mîmes des choses folles dans tout cela : c'était du comique et du bon; elle avait fait le projet de prendre une leçon de géographie; mes cartes étaient préparées : elles le furent inutilement, ainsi qu'elles l'avaient déjà été. Néanmoins elle me fit promettre de lui envoyer ma sphère. J'eus beau lui représenter que, dans la circonstance, elle ne pouvait s'occuper de pareils sujets, elle voulut ma promesse, je la donnai. Sitôt qu'elle fut partie, je travaillai à une petite exposition de la sphère, par écrit, où je mis du mien, et le mardi suivant je lui envoyai l'un et l'autre. Comme il était matin, on la trouva couchée; d'ailleurs elle s'était, dit-on, trouvée un peu incommodée; je faisais dire que j'irais peut-être le vendredi; M[lle] d'Hangard répondit que je tâchasse de n'y pas manquer. Je l'eusse bien voulu, mais il m'est survenu un rhume furieux qui m'en a empêchée. Mon papa a été incommodé de la même manière, nous avons été purgés tous les deux; je tousse encore beaucoup et j'ai le corps fatigué comme si j'avais pris l'émétique.

Pendant tout cela il ne me venait pas de nouvelles de ta sœur; je lui écrivis il y a trois jours, et je n'ai pas de réponse. Cela m'inquiète sans que je puisse me tranquilliser en envoyant, car on est assez occupé ici, et Mignonne n'a pas mal à faire quand, par surcroît, nous sommes indisposés. Ainsi je ne sais point le résultat des informations de ton frère : j'avais vu toutes les lettres que vous écriviez, lesquelles étaient arrivées ce même jour.

M. Dessalles[1] vint aussi, comme j'étais là, pour communiquer celles qu'il avait reçues de M[me] Cannet. Ta sœur lui dit qu'il pouvait parler devant moi, parce qu'elle ne m'avait rien caché; je sentis toute la délicatesse de son procédé, qui avait pour but de me donner quelque considération, et j'y fus sensible. La chose fut donc mise sur le tapis en ma présence, et je sus que le monsieur n'était pas mécontent de la réponse qu'il avait reçue. J'ai resté dans l'ignorance de ce que l'arrivée de ton frère avait pu produire depuis.

Il faut te dire à présent quelque chose de moi. L'émotion violente dont je t'ai fait la peinture se calma insensiblement par la chose même qui l'avait causée. Je recueillis le fruit de cet ordre cruel de s'absenter qui m'avait tant coûté. Je suis actuellement très paisible, mais je ne l'en aime pas moins; seulement ce sentiment est si bien naturalisé dans mon cœur qu'il n'y cause pas plus de trouble que l'amour filial : c'est un fleuve profond qui a creusé son lit et qui coule en silence.

[1] Billouard des Salles, chevalier de Saint-Louis, officier en retraite, familier des demoiselles de Lamotte. Voir les *Mémoires*, t. II, p. 126.

Je suis heureuse et j'aime; je réunis ces deux contraires avec une facilité dont je n'aurais pas osé me flatter. Soumise aux lois d'une nécessité qui nous éloigne, je ne trouve pas qu'elle nous sépare, et cela me suffit. Il m'aime, me dis-je, il travaille à me mériter; nous cherchons réciproquement à nous plaire en nous rendant meilleurs, nous vivons l'un pour l'autre, et dans cette douce activité, la vertu s'affermit, l'espérance demeure. S'il trouve une bonne action à faire, je suis sûre qu'il l'exécute avec plus d'ardeur, en songeant que c'est le plus doux et le seul hommage qu'il puisse me rendre. Tous les moyens de faire le bien lui sont plus chers encore depuis qu'ils sont les moyens d'être digne de moi. De mon côté, je trouve mon être doublé. Je sens que si j'avais à faire des sacrifices coûteux dans tel genre quelconque, j'aurais plus de force que jamais pour les accomplir. Tout ce qui est vertu a acquis à mes yeux un charme nouveau et touchant que je ne connaissais pas encore et dont je n'aurais pas cru que pût être augmentée la beauté dont je le voyais briller. Je ne suis plus sévère, et je me pardonnerais moins la plus légère faiblesse : il semble que j'en aurais un témoin et un reproche de plus.

Je n'ai point cette inquiétude, ce tourment dont tu crains que je sois agitée; le trouble et les remords me sont étrangers. Je jouis des avantages d'un cœur fixé; je suis plus gaie et plus libre dans les sociétés : je n'y cherche rien. Je sais que, après les premières impressions, D. L. B., revenu à lui-même, agit certainement comme moi. Je le juge sur mon cœur, rien ne lui ressemble davantage. Nous ne nous voyons pas, mais nous savons que nous nous aimons, sans nous l'être jamais dit. Nous comptons l'un sur l'autre; satisfaits de cette douce persuasion, nous courrons avec ardeur dans cette noble carrière de vertus et de sacrifices où nous sommes entrés; là au moins nous serons éternellement ensemble.

Quand on s'aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gêne :
On chérit sa chaîne,
Le reste n'est rien [1].

Il cite ces vers dans son ouvrage; je les ai bien retenus; je les chante : c'est ma leçon et mon répertoire.

Je ne suis point du tout d'avis que nous brûlions nos lettres; je parie que si nous le faisions, nous en serions désolées dans quelques années. Il est mille choses qu'on serait fâché qui fussent sues dans le moment, et qui, dans la suite, font

[1] Couplet d'une romance (*Le maréchal ferrant*) de La Blancherie, insérée par lui dans son ouvrage (t. II, p. 239).

plaisir à revoir. D'ailleurs je n'aurai jamais à rougir d'un pareil sentiment; puis, quand cela serait, il n'est point mal d'avoir ces petites leçons à se représenter.

Du 6 décembre 1775.

Tu me parais bien en colère contre ta province, ma pauvre Sophie, je n'en suis pas surprise, je m'ennuierais autant à ta place, et ma philosophie ne voit pas de raison à t'offrir pour te consoler, si ce n'est cette dure nécessité, sous laquelle il faut plier de la meilleure grâce possible, pour sa propre tranquillité; assurément ce n'est pas là un motif consolant. Tu veux que ton amie te donne des dédommagements; rien n'est plus juste; et si nous pouvions déterminer notre correspondance vers quelque objet de littérature, cela nous procurerait bien des agréments. Il faut rêver un peu à former un plan décidé sur cet objet, tu me communiqueras tes idées, nous verrons à nous adopter une marche uniforme. En attendant que nos arrangements soient pris, je te rendrai quelque compte de mes petites études. Tu connais mon genre de vie, il est toujours le même, à l'exception de ces matinées délicieuses dont la saison ne me permet plus de jouir; cela me prive beaucoup; je tâche en vain de réparer ces brèches : les occupations du ménage, quelques visites indispensables à des parents qui sont de retour de la campagne, celles que je reçois par condescendance sociale, toutes ces choses qui vous distraient malgré vous, en font sans cesse de nouvelles. Je viens de finir l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal; je joignais à cette lecture celle des *Mémoires de littérature* et du *Dictionnaire de Bayle*[1]. Le premier de ces ouvrages m'occupait principalement, et avec tant de plaisir que je suis fâchée de l'avoir fini. Je ne l'ai pourtant pas couru trop rapidement, j'en ai fait beaucoup d'extraits, suivant mon habitude pour les livres qui me plaisent. Je n'en connais pas de plus fortement écrit. Le style en est d'une noblesse, d'une chaleur, qui se soutiennent également ; ses images sont de toute beauté, c'est un Rubens dans les écrivains. La plume de feu du divin Jean-Jacques ne s'exprime pas plus éloquemment : elle ne s'est pas exercée sur tant d'objets divers.

Indépendamment du mérite de cet ouvrage par rapport au style, qui est, je le répète, un des plus beaux, des plus séduisants que je connaisse, on y trouve une force de génie, une hardiesse de pensées, communément une justesse de raisonnement qui vous enlève, vous entraîne et vous subjugue. Ce sont les choses les plus intéressantes traitées de la manière la plus convenable et la plus ingénieuse. En faisant l'histoire de l'établissement de chaque nation de l'Europe chez telle autre nation de l'Asie ou de l'Amérique, il présente un tableau de celle de toutes

[1] Tous livres prêtés par M. de Boismorel.

deux jusqu'à cette époque. Le génie des peuples, leurs usages, leurs opinions, forment les traits principaux. L'ensemble présente une histoire universelle, précise, instructive, noble et bien dirigée. Ce livre est propre à hâter la révolution qui s'opère dans les esprits, et il fait honneur au siècle philosophe qui le produit. Il ferait un changement dans ma façon de penser, si ce changement n'eût pas été fait avant que je le lusse. Je lui trouve les vrais principes de la bonne morale et des bonnes législations. C'est la subordination des intérêts particuliers au bien commun, unique ressort et seule base d'un bon système moral et d'une sage administration. La bienveillance générale, la tolérance universelle, l'enthousiasme sacré de l'humanité : sentiments justes, nécessaires et qui seront dans tous les cœurs quand les esprits seront éclairés. Il combat les préjugés nuisibles et destructeurs, plaide la cause de l'homme au tribunal de la raison, et le fait avec toute la force, la dignité de son sujet. Il est vrai qu'en faisant l'histoire des erreurs et des superstitions humaines, en observant les causes naturelles qui ont concouru à l'établissement du christianisme, en dévoilant sans égard et sans ménagements toutes les manœuvres et les fourberies du clergé, il élève indubitablement des doutes sur la divinité de la religion et porte naturellement à croire que toutes les religions, sans exception, ne sont que l'ouvrage de la crainte, de l'intérêt, du temps et de l'erreur. S'il va trop loin, je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que les observations qu'il fait sur l'histoire et les inductions qu'il en tire sont justes. Tu vois par conséquent que cet ouvrage n'a pas raccommodé mes doutes, et que je suis au même point où tu es parvenue. Je me soumets au culte établi, je crois de foi, c'est-à-dire parce que je veux croire, parce qu'il faut se déterminer, parce qu'il faut prendre le plus sûr parti; mais je ne suis rien moins que convaincue, et la morale n'en souffre pas. Mes sentiments, au contraire, ont acquis une énergie, une chaleur, une étendue, que toutes les exhortations des prêtres n'avaient pas su leur donner. Je reconnais une première Intelligence, une Divinité qui m'est chère parce qu'elle est aussi bonne que puissante : je ne la vois pas injuste, partiale et cruelle comme la théologie me l'a fait, et je l'en aime plus cordialement, si l'on peut ainsi parler. Je ne restreins pas mon amour du prochain sur ceux qui, comme dit saint Paul, sont *domesticæ fidei*, ainsi que nous; je l'étends également sur des êtres qui sont tous également mes semblables, tous également aimés du Dieu que j'adore; seulement les plus malheureux me touchent davantage. Le bien général est mon idole, parce qu'il doit être le résultat et le but raisonnables de toutes choses. La vertu me plaît et m'enflamme parce qu'elle est bonne pour moi, utile aux autres et belle en elle-même. Je chéris mon existence parce que j'en sens le prix, je l'emploie de la meilleure manière possible, suivant ces principes; j'aime tout ce qui respire, je ne hais que le mal et j'ai encore pitié du coupable. Avec une conduite conforme à ces idées, je vis heureuse et tranquille, et je finirai pai-

siblement ma carrière, dans la plus grande confiance en un Dieu que j'osai croire meilleur qu'on ne me l'avait dit. L'abbé L. G. [Le Grand], que tu as vu ici, en est logé au même étage que moi. Il vint dîner ici il y a quelque temps; il arriva de bonne heure, j'étais seule, la conversation tomba bientôt sur ce chapitre. Il est assez éclairé et ne manque pas de bon sens; nous causâmes longtemps, il me fit sa confession de la meilleure foi du monde, elle ne ressemble pas mal à celle du *Vicaire savoyard*. A propos de cela, en réfléchissant sur toutes ces choses, je trouvai dernièrement que Rousseau n'était pas si ridicule qu'on voulait bien le dire, de prétendre mettre son élève à même de choisir une religion, plutôt que de s'ingérer de lui en donner une. Je trouve le procédé assez raisonnable de la part de quelqu'un qui est de bonne foi et qui n'est pas trop sûr de ce qu'il faut croire. N'y a-t-il pas une certaine répugnance, pour une âme droite, à présenter comme ce qu'il y a de plus respectable, de plus sacré, des choses qu'intérieurement on doute être des fables? Quoi! Dès l'âge le plus tendre, je travaillerai à prévenir cet enfant d'une foule d'opinions contradictoires que ma raison désavoue, je les lui donnerai avec toute la gravité et le sérieux que mérite l'adorable vérité; j'agirai sans cesse contre ma conscience, et je serais encore honnête et louable?. . .

Je n'ai pas vu le *Panégyrique* en question [1]; il n'est point imprimé et le Sage n'en a pas eu le manuscrit; il lui avait été promis sans doute par ces gens comme il y en a tant; peut être aussi l'auteur ne veut-il pas le communiquer. Je vois peu le Sage; il m'envoie des livres par son fils et semble éviter de m'écrire. J'en suis un peu fâchée, car il écrit bien et j'aimais à lui répondre; c'était pour moi une correspondance littéraire tout à fait agréable. Tu sais ce qu'il me demandait dans une de ses lettres touchant l'expression du «respect» que j'employais toujours; depuis que j'eus égard à son souhait de la manière que tu as vue, il ne m'écrit plus. Il semble que, content d'avoir obtenu l'assurance de mon «estime», il ne cherche plus à me la faire répéter. Je pensai d'abord que son active imagination avait peut-être osé supposer la mienne ébranlée, et que cette considération lui faisait indulgemment ménager ma faiblesse. Cette idée me blessait d'autant plus que la naïveté de mes lettres y donnait peut-être quelque apparence, et qu'elle était cependant fort éloignée de la vérité. Mais, au bout du compte, c'est une grande duperie que de se tourmenter pour une chose dont l'existence est peut-être aussi fausse que la cause illusoire qui l'avait enfantée. J'ai mis cette idée de côté, et, indifférente sur les motifs qui ont arrêté notre correspondance, je ne cherche pas

[1] Le *Panégyrique de saint Louis*, de l'abbé de Besplas. Il avait été prononcé à la messe solennelle du 25 août précédent (voir la lettre du 29 août). Mais on y avait trouvé «des traits hardis de philosophie et des satires indirectes du gouvernement». (*Mémoires*, t. II, p. 202; cf. les *Mémoires secrets* du 5 septembre 1775.) Aussi, quand il fut imprimé plus tard, ne put-il l'être qu'avec des retranchements assez considérables.

à les connaître. J'évite moi-même, avec le plus grand soin, toutes les occasions d'écrire la première. Ma fierté serait humiliée de tout autre procédé.

Tu es bien folichonne avec toutes les peintures que tu te fais du jour où j'ai été chez lui; j'ai endêvé de ce je ne sais quoi qui rend sa personne peu communicative, tandis que ses lettres sont si charmantes : j'aurais de quoi causer *in æternum*, avec un homme qui pense de cette manière. Il est vrai qu'en présence de sa femme et de sa mère il ne peut guère parler ouvertement, pour ne pas choquer leurs préjugés. Il a toujours mes *Loisirs*, et il disait dernièrement à mon papa qu'il les lisait de temps en temps, toujours avec plaisir, et quelquefois avec étonnement. Je me trouve toute drôle d'être ainsi multipliée et d'entretenir quelqu'un en mon absence sans le savoir. D. L. B. me disait que je devrais les faire imprimer; je l'ai presque envoyé par delà les ponts pour sa belle proposition.

Il n'est pas étonnant que Linguet attaque si fort M. de la Harpe, il s'escrime contre tout le monde; d'ailleurs ce dernier a beaucoup d'ennemis, parce que, en outre de ses talents qui doivent lui en donner, il a, je crois, certain défaut que nous avons vu avec tant de chagrin chez M. Greuze.

J'ai persécuté M. Trude, comme tu peux le croire; il me proteste que cela ne dépend [pas] de lui actuellement, que le doreur le fait attendre, mais que certainement tu les auras bientôt.

Voilà une longue causerie, j'aime à les faire de cette taille, et jamais je ne t'ai tout dit. Adieu, ma très chère; je t'aime plus tendrement que jamais, car jamais je n'ai mieux connu ce que tu valais et jamais mon cœur n'eut plus besoin de l'amitié pour se répandre et se soulager. J'attends réponse de la poste, où j'ai chargé un employé que je connais [1] de la recherche en question. Je vais toujours fermer mon paquet, parce que, en supposant qu'on trouve les lettres, il me reste toujours à savoir si tu veux que je te les envoie par la poste ou que je les donne à ta sœur pour t'être remises par quelque occasion; c'est ce que je te prie de me dire.

Je suis inquiète de ta sœur à l'excès. M[lle] d'Hangard aurait bien dû, sur ma lettre, m'écrire un petit mot, si ta sœur ne le peut elle-même : j'en suis en colère. Je ne peux toujours point envoyer, et j'ai bien l'air d'attendre de toi de ses nouvelles.

Tu te plains que ton air est épais; celui de Paris est bien malsain actuellement; on n'entend que rhumes, on ne voit que brouillards et fluxions de dents [2]. . . mon paquet pendant que je suis seule et tranquille. Il faut [3]. . . son temps et en profiter pour causer à son aise.

Il est le 7 décembre, 11 heures du matin.

[1] Gibert, locataire de M[me] Trude. — [2] Mots rongés. — [3] Mots rongés.

CVI

À SOPHIE[1]. — 12 décembre 1775.

Du mardi 12 décembre 1775.

Les choses s'éclaircissent, les esprits se rapprochent, l'affaire prend un bon train, la raison parle et se fait écouter : tout va bien. Voilà ce que je me hâte de te dire en général pour te tranquilliser; je vais maintenant entrer dans les détails pour notre commune satisfaction.

L'inquiétude dont j'étais agitée au sujet de ta sœur lorsque j'écrivis dernièrement fut calmée dès le lendemain, jour de la fête[2], par elle-même. Je la trouvai dans ma chambre en revenant de la messe, où j'étais allée de très bonne heure. Je fus ravie de la voir; après quelques lamentations réciproques sur mon absence lors de son arrivée, nous songeâmes à profiter du bien présent. Elle avait besoin d'un second à qui elle pût s'ouvrir sans réserve, ou plutôt d'une amie qui, l'entendant à demi-mot, sût s'attendrir sur sa situation. Elle était venue pour pleurer avec moi et pour chercher de la consolation dans le plaisir de m'en donner. Ce qu'elle me dit de ses affaires ne me mit pas dans le cas de hasarder aucun avis; toutes les raisons contraires étaient si également balancées, que la détermination paraissait presque impossible. D'ailleurs je voyais dans son cœur, et cette vue n'était propre ni à me réjouir sur son état, ni à me décider sur ce qu'il y aurait eu de convenable à choisir. Je fis quelques observations générales, je partageai tout ce qu'elle sentait; elle me fit promettre de l'aller voir le lundi : nous nous quittâmes. Restée seule à réfléchir sur ce qui se passait dans cette âme dont j'avais vu tous les mouvements, j'en demeurai si parfaitement occupée que j'en oubliai ce que j'avais de personnel.

J'attendais le lundi avec impatience, ta lettre arriva le matin; elle n'ajouta à la résolution de l'aller voir que le plaisir de lui porter des nouvelles qu'elle recevrait avec joie. J'arrivai de bonne heure à la rue Saint-Dominique. Lorsqu'on m'annonça, Mlle d'Hangard vint au-devant de moi me prévenir que M. de Clastre[3] était là. J'entrai, on sortait de table, on fit cercle autour du feu, j'y pris place. Les petites conférences se faisaient à bas bruit, bientôt elles s'ouvrirent pleinement. M. Perdu entra dans une discussion exacte sur les raisons qui pouvaient

[1] Archives d'Agy; Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 317-320.

[2] Fête de la conception de la Vierge, 8 décembre.

[3] «L'homme de Saint-Quentin», avec qui on avait entrepris de marier Henriette. Voir les lettres précédentes des 11 novembre et 5 décembre.

contrarier le procès en question; M. de Clastre apporta de son côté celles qui le favorisaient. Le motif et l'état de la chose furent exposés avec clarté et précision. Ton oncle s'énonçait avec cette justesse d'expression qui fait trouver du plaisir à l'entendre; M. de Clastre répondait avec bon sens, sans chaleur, et avec cette timidité d'un homme qui sait être écouté par quelqu'un à qui il veut plaire, et dont le jugement l'inquiète. Ta sœur avait cette aisance d'un cœur qui n'est rien moins que touché; elle faisait ses objections sans hésiter, et ses yeux nous disaient quelquefois combien peu ils étaient satisfaits. Les explications furent à l'avantage de M. de Clastre. M. Perdu fit observer à ta sœur qu'il devait y avoir des bornes à ce qu'on pouvait exiger de lui, que sa candeur et sa bonne foi étaient visibles, et qu'on devait être satisfait des démarches qu'il s'engageait à faire pour la réconciliation. Les choses finirent là; M. de Clastre sortit pour aller chercher Mme de Cayavelle[1]; je glissai ta lettre à ta sœur, qui s'absenta pour la lire. M. Perdu revint à moi pour causer de ses affaires. Ses observations roulèrent sur la persévérance de cet homme qui témoignait beaucoup d'estime pour Mlle Cannet, sur la franchise et la bonne foi dont tous ses procédés donnaient des preuves, sur la docilité avec laquelle il faisait tout ce qu'on exigeait, et qui annonçait un caractère liant, un principe de sociabilité qui mérite considération. Il appuyait ces observations des convenances qui se trouvaient d'ailleurs et de tous les motifs que la saine raison présentait en sa faveur; nous les fîmes goûter à ta sœur, qui, revenant de lire ta lettre, en était mieux disposée à nous écouter. M. de Clastre arriva sur ces entrefaites, sans Mme de Cayavelle qui était incommodée; il fit ses adieux, devant partir aujourd'hui pour Saint-Quentin (ou du moins cette nuit), où il passera une quinzaine de jours et pourvoira à l'arrangement de ses affaires. Ta sœur exigea qu'il allât voir madame sa sœur, et cette demande servit d'aveu à l'espoir qu'il pouvait se permettre. Je présume qu'il ne sera pas vain, suivant la tournure que prennent les choses.

M. de Clastre n'est pas un homme à inspirer de l'amour, l'extérieur n'est pas pour lui : il n'a ni manières séduisantes ni *jasit*[2] amusant. Il n'a rien pour les sens, ni pour cette délicatesse qui s'arrête à tous ces je ne sais quoi que tu sais bien; mais de la droiture, de la bonne foi, du sens commun, un rapport d'âge, un certain avantage de fortune pour le présent et pour l'avenir, par la manière dont il arrange les choses : voilà ce qu'il paraît posséder pour lui. Ce sont des motifs déterminants, parce qu'ils présentent l'essentiel, surtout quand on est faite pour le mariage, qu'on a vingt-sept ans, et que l'on n'est pas en droit d'attendre encore beaucoup du hasard, de la jeunesse et du temps.

[1] La marquise de Caillavelle, amie des demoiselles de Lamotte. Voir *Mémoires*, t. II, p. 126.

[2] *Sic.* Sans doute un mot du parler populaire parisien, qui se comprend du reste.

Ce sera un mariage de raison, que la raison rendra heureux, parce qu'elle mène un certain bonheur partout où elle se trouve. Ce sera un mariage qui fixera, par la loi du devoir et par la satisfaction du besoin, un cœur et une imagination qui ont besoin d'être fixés. Voilà tout ce que j'y vois. C'est une chose à conseiller par raison et à faire de même.

Les avis des amis communs, formés sur mille considérations, détermineront à choisir Senlis pour y faire le séjour habituel; il est question de l'achat d'une maison de 13,000 livres. M. Dessalles est fort incommodé; c'est cependant toujours le moteur et l'âme de l'affaire. M. de Clastre a été présenté le dimanche chez les cousines, il y avait dîné hier. Tu ne dois pas être surprise que M. Perdu conduise les choses; Mme Cannet elle-même, dans toutes ses lettres, dit qu'elle veut que ce soit lui qui conduise et arrange tout; ton frère lui a cédé la place en disant qu'elle lui appartenait de droit. Quant à ce que tu crains pour les affaires d'intérêt, ta sœur m'a dit que tu n'en sois pas en peine, par une certaine raison qui reste dans ma plume, car je ne m'en souviens plus. Cette chère Henriette a été bien sensible à l'amitié que tu lui témoignes dans ta lettre; elle m'a chargée de te le dire de la manière la plus tendre, ne pouvant t'écrire aussi promptement que moi. Nous avons causé délicieusement le soir dans sa chambre, nous avons parlé raison, sentiment, folie..., car il faut toujours un peu de tout cela; mais nous avons mis bien plus de raison que d'autre chose, si ce n'est d'amitié. Je suis bien plus contente d'elle, pour elle-même, que je ne l'étais vendredi; elle voit clair sur bien des choses qu'il était bien essentiel qu'elle aperçût. Tout cela est un peu énigme pour toi, on ne peut pas tout s'écrire. Quant à moi, je hasarde mes secrets sur le papier, mais je ne hasarderais pas ceux des autres.

La lettre de Mme Cannet lui a été bien sensible; elle n'est heureusement pas malade, quoiqu'elle ne dorme guère depuis quelque temps. Il n'y a qu'un peu de rhume, ainsi que Mlle d'Hangard, mais cela ne les empêchera pas d'aller aujourd'hui dîner chez Mme Cannet, de la rue du Jour[1].

Les lettres de Boulogne ne sont point au rebut, la recherche en a été faite; elles doivent avoir été renvoyées au rebut à Boulogne; c'est à ton amie à faire des recherches. Telle est la réponse qu'on m'a rendue, en ajoutant qu'on avait écrit à Boulogne, pour savoir si véritablement il en était venu des lettres; mais c'est ce dont nous ne doutons pas. Ta sœur m'avait chargée de cette commission dès le temps qu'elle l'a reçue de toi. Mais je ne m'en acquittai pas tout de suite et la réponse ne me fut pas rendue promptement.

Tu dois avoir des glaces, du moins on me les promet, cette semaine.

(1) M. Cannet, auditeur à la Chambre des comptes, qui demeurait rue du Jour-Saint-Eustache. Voir mon premier Recueil, II, 550, et, en tête de ce volume, la notice sur la famille Cannet.

Tes compliments sont faits; ceux pour le couvent le seront, et tes intentions seront remplies.

Adieu, très chère Sophie, tu sais combien je t'aime; nous en parlerons une autre fois ainsi que de moi. L'heure de la poste me tourmente, je t'embrasse, adieu.

CVII

À SOPHIE[1]. — 23 décembre 1775.

Du samedi, 23 décembre 1775.

J'ai bien tardé à te répondre, ma charmante amie, je voulais voir ta sœur afin de satisfaire à la question que tu me fais; tout ce que je sais, c'est que la lettre arriva comme j'y étais: après l'avoir lue, M. Perdu dit: «Eh bien, en voilà une qui est claire». Tout le monde me parut satisfait à l'extérieur; je ne puis rien dire de plus parce que je n'en sais pas davantage. Je n'ai appris aucune nouvelle depuis cet instant : seulement, comme mon papa allait hier pour affaire dans la maison de M. Dessalles, je le priai de monter chez les bonnes cousines; il le fit et me rapporta que toutes se portaient bien, mais que Mlle Cannet était d'un sérieux et d'un air de tristesse dont il avait été étonné.

Elle témoigna souhaiter me voir; cependant elle ne peut recevoir ma visite, ni demain rapport à l'office, ni le jour de Noël pour la même raison, ni les deux jours suivants parce qu'elle est indécise lequel des deux elle ira dîner en ville. Il s'ensuit de tout cela que, pouvant trouver de mon côté des empêchements d'y aller après les fêtes, je ne la verrai peut-être qu'à la nouvelle année. Il fait des boues affreuses, et le soleil luit à cet instant pour la première fois de la journée. Mon parti est pris d'aller tantôt chez Mme Audois; je ne l'ai pas été voir depuis ton départ, je ne veux pas attendre le jour de l'an, ma visite ne vaudrait plus rien, il faut y aller aujourd'hui ou point du tout. Je suis honteuse d'avoir tant différé : heureusement j'ai été enrhumée, il a fait mauvais, j'aurai des excuses à donner. Cela me coûte singulièrement, je suis d'une paresse de sortie qui ne se conçoit pas; croirais-tu que depuis huit jours je n'ai pas eu le temps de lire ni d'écrire? J'ai pourtant retranché toute visite, mais les tracas de ménage, mille petits ouvrages indispensables, ces travaux de *bibus* et qui sont utiles dans leur genre, m'ont pris tout mon temps. Il est vrai que j'ai fait une grande affaire : je croyais

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa. — Dauban, I, 320-323.

passer les fêtes à Vincennes, où l'on m'attend; en conséquence, je voulus terminer ce que mon voyage m'aurait empêchée de faire. Tu m'entends et tu sens combien pareille soumission est embarrassante avec les dispositions à l'incrédulité. Cependant tout est d'accord; j'ai examiné de nouveau, réfléchi, ruminé, je me suis bien établie dans une situation raisonnable, et j'ai l'âme satisfaite, l'esprit tranquille mais libre, et j'avoue, quant à la chose, que ce n'est toujours qu'un acte de prudence. En vérité je suis bien extraordinaire à mes propres yeux : j'allie ensemble l'amour et la paix, l'incrédulité et la religion; et dans tous ces contraires je trouve le bonheur. Je voudrais que tu fusses près de moi actuellement, je pourrais être à des yeux comme les tiens un problème assez curieux à résoudre.

Je suis un peu en peine du Sage; il y a quinze jours que mon papa fut lui reporter un assez bon nombre de livres, il ne le trouva pas, et depuis aucune nouvelle ne m'est venue. Conçois-tu cela? Quinze jours d'inaction et de silence!... De lui, qui me renvoyait des livres dès le lendemain que je lui en avais rendu; encore il se trouve cette fois une raison de plus, par rapport à mon papa, pour envoyer quelqu'un! Cela m'étonne et me paraît singulier. Je suis bien aise de te dire que l'ouvrage de l'abbé Raynal, dont je te faisais dernièrement l'éloge, a été condamné à l'Assemblée du clergé[1]. Je t'assure pourtant que les impressions qu'il m'a faites ne sont pas détruites par la lecture de l'histoire de France que je fais présentement. J'ai pris l'abbé Velly, j'en suis très satisfaite; il a moins de détails politiques que Mézeray, il insiste plus que lui sur les mœurs, les usages; c'est aussi ce qui m'intéresse le plus. D'ailleurs son style est bien plus coulant, et, comme j'ai lu l'autre, je suis à portée de saisir avec choix les traits que je veux examiner et retenir. Je suis à court de volumes présentement, cela m'a fait commencer l'*Histoire universelle* de Thou; Bayle va aussi son train : je le trouve exact, judicieux et tout à fait original dans sa manière d'écrire; je n'ai pas le temps d'entrer aujourd'hui dans plus de détails.

Le jour que j'allai voir ta sœur, je trouvai en rentrant ici que D. L. B. avait apporté une estampe qui doit être à la tête de son ouvrage; je ne conçois encore rien à cela, car si l'ouvrage est imprimé, comment n'en ai-je pas un exemplaire? S'il ne l'est pas, qu'ai-je à faire d'une estampe qui doit s'y trouver?

Je trouve quelquefois dans les livres du Sage des marques qui m'amusent; il y en a une où sont gribouillés ces vers :

> Quoique la grêle et l'aquilon fougueux
> Aient tout détruit dans la plaine,
> Maman, dans ce désastre affreux,
> De Zéphire la douce haleine,

[1] Cf. *Mémoires secrets*, du 19 décembre 1775.

Docile sans doute à mes vœux,
Ou du moins aussi tendre qu'eux,
Malgré la grêle et l'aquilon fougueux
Qui détruisaient tout dans la plaine,
A rendu leur colère vaine
Et nous a conservé ces objets gracieux,
Dont aujourd'hui votre domaine
S'orne et s'embellit à nos yeux.

Quoique je ne suppose rien et que je croie cela anciennement écrit, néanmoins j'ai ri du rapport que ces vers paraissent avoir avec l'élégie que tu connais et qui est dans mes *Loisirs*. Adieu; je t'aime, je t'embrasse, je ploie ma lettre, prends mon parasol, et je me sauve.

IMPRIMERIE NATIONALE

ANNÉE 1776.

CVIII

À SOPHIE[1]. — 5 janvier 1776[2].

Sophie, Sophie, mon amie! Sans toi je suis perdue; je suis dans la crise la plus violente, dans le combat le plus cruel avec moi-même; je n'ai de force que pour me jeter dans les bras de l'amitié. Asile sacré de la vertu, ne me refuse pas ton sein! Encore un instant, une minute, et la lettre que je t'envoie serait partie à son adresse. Je ne me retiens que par le plus grand effort. Je veux me faire illusion à moi-même en te l'envoyant, je cherche à me tromper pour me maintenir dans le vrai. O sentiment avoué par la nature et la raison, pourquoi faut-il que je te cache aux yeux qui t'ont fait naître? Mon âme brûle de s'ouvrir, je crois qu'il le faut pour la vie de ce que j'aime; et les préjugés, l'opinion, mon père.... Ô Dieux! que je souffre!

D. L. B. est venu hier au soir; ce maudit M. Trude était là, il vient ici m'importuner tous les jours. Je n'ai pu dire un seul mot de ce que j'aurais voulu dire; à peine pouvais-je le remercier librement de m'avoir apporté son ouvrage une de ces fêtes que je n'étais pas ici. Mais, ma chère, ce pauvre D. L. B. est triste, défait et mourant; il ne peut se rétablir, ne saurait prendre sommeil, se mine d'inquiétude, de chagrin et de sensibilité.

Hélas! Quand il reçut cet ordre donné sur l'escalier, il se rétablissait, il était gai, il commençait à se mieux porter. Je ne l'avais pas vu depuis cette époque :

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 335-336.

[2] Une main inconnue a inscrit, en tête de l'autographe, «15 janvier 76», sur quoi M. Breuil a daté du 13, M. Dauban du 14! Toutes ces dates sont inadmissibles, car alors cette lettre devrait venir après les deux suivantes, tandis que, dans la suite des idées et des faits, elle les précède incontestablement. J'avais donc déjà été amené, lorsque je dressai en 1900 la table générale des lettres pour mon premier Recueil (t. I, p. xxxv-lxxi), et bien que je n'eusse pas encore les originaux sous les yeux, à conjecturer que M. Dauban avait dû lire 14 pour 4, et qu'il fallait prendre cette dernière date. L'examen de l'autographe a résolu la question. Il porte bel et bien, à la fin, «5 janvier 1776». Seulement, une maculature du feuillet opposé a fait, en avant du chiffre 5, une petite tache que l'annotateur inconnu a prise pour un 1, en conséquence de quoi il a lu *15*, erreur qu'il eût évitée par la simple lecture de la lettre, comparée aux deux qui la suivent.

il est changé à faire peur. Mon père, qui était absent, revint au bout d'une demi-heure; D. L. B. lui souhaite la bonne année, l'embrasse, et se retire le cœur navré. Il n'y avait que mes yeux qui voyaient cela, encore fallait-il que je parusse gaie! Il ne se doute pas de ce qu'il me fait éprouver; ma gaieté apparente doit le tourmenter encore; cela me contrarie horriblement et me transporte hors de moi-même. Un seul mot de ma bouche pourrait le rappeler à la vie, à la santé : je le crois, je le sens, et je ne le dirais pas? Il se tait lui-même et ne fait par là que m'intéresser davantage, parce qu'il se montre aussi conséquent à ses principes et toujours également estimable. Je te remets la lettré que [je] lui écris : je n'ose pas te dire que je désire de toute mon âme que tu la lui envoies d'Amiens sous une autre enveloppe. Oui, je le désire, je le voudrais, et j'hésite à te le commander, parce que, dans l'état où je suis, on ne juge pas bien soi-même ce qui est le plus convenable. Tu vois mon cœur, qui, sans doute, ne sera jamais à d'autres; je te dis la situation mourante de D. L. B.; tu le connais : juge et agis. L'amour m'a vaincue : je ne sais plus me commander, mais au moins je ne me chargerai pas de me conduire; je remets entre les mains de l'amitié une autorité que je ne dois plus garder.

Décachète la lettre, fais-en lecture, songe à notre situation, à mes tourments, à son chagrin, vois si tu dois l'envoyer.

Mais dans tous les cas ne brûle rien[1]. Dussent mes lettres être vues un jour de tout le monde, je ne veux point dérober à la lumière les seuls monuments de ma faiblesse, de mes sentiments. Je veux pouvoir me les représenter dans d'autres circonstances. Que sais-je? Peut-être D. L. B. les verra-t-il un jour? Cette douce chimère me ravit! Quelle folie! Quoi qu'il en soit, je te le répète, ne brûle rien. Adieu, ma très chère amie, ce qui me reste de moi est plus à toi qu'à moi-même : je t'en donne l'intendance.

De Paris, le 5 janvier 1776.

CIX

À SOPHIE[2]. — 11 janvier 1776[3].

Que fais-tu donc, ma Sophie? Quoi! Tu te tais dans le temps où je réclame les secours de l'amitié! Lorsque mon cœur, agité par un sentiment violent qu'il

[1] Cf. la lettre du 5 décembre 1775 : «je ne suis point du tout d'avis que nous brûlions nos lettres...»

[2] Archives d'Agy; pas d'adresse. — Dauban, I, 325-330.

[3] La date est dans le corps de la lettre.

cherche à surmonter, s'appuie sur toi pour puiser des forces, tu sembles lui retirer ton sein? Avec l'ardeur de l'espérance, je volais vers un second moi-même réveiller ma gloire et mon être, je lui peignais mon trouble avec cette ingénuité du sentiment qui ne veut intéresser que par lui-même; j'attendais que ta main consolante vînt essuyer mes pleurs; mes yeux fixés sur ta bouche semblaient inviter les paroles à sortir... Tu gardes le silence?

Hélas! Lorsque, blessée d'un trait semblable, tu eusses dévoilé aux yeux de ton amie les tourments qui déchiraient ton âme, avec quelle vivacité ma tendresse se fût empressée de les adoucir! Tu me cachas tes maux, je t'avoue les miens... tu ne peux y être insensible. Tu connais le délire de ce sentiment, son agitation, ses transports, tu vois combien il doit avoir d'empire dans une âme telle que la mienne, se trouvant appuyé par des convenances que la nature, la raison et la délicatesse approuvent également. Combien la connaissance que tu as de moi-même et de toutes ces choses doit-elle te peindre vivement ce que j'éprouve et le besoin que j'ai de ton secours! Jamais tes lettres ne me furent si nécessaires, et il y a un mois entier que tu ne m'as écrit! Je ne reconnais là ni le caractère de l'amitié, ni le cœur de ma Sophie. Pourquoi me laisser ajouter à mes peines celles de l'inquiétude à ton sujet? Je crains pour ta santé, mille chimères fâcheuses m'occupent tour à tour : c'est là qu'aboutissent toutes mes plaintes. Va, je ne te crois pas coupable, tout moi-même se refuse à cette affreuse idée. Je préférerais le tourment perpétuel des peines de l'amour à la privation des plaisirs de l'amitié, et je donnerais toutes les vérités pour la douce erreur de me croire posséder une véritable amie. Tu dois bien penser que ta sœur ne saurait te suppléer près de moi; nous sommes trop éloignées, nous nous voyons trop rarement. Elle est elle-même trop agitée de ses propres affaires pour remplir un tel office. D'ailleurs, malgré sa sensibilité qui la rend quelquefois délicieuse, la vivacité la distrait trop aisément d'un objet principal, pour lui permettre de s'employer à la situation d'une amie au point d'en adoucir beaucoup les peines. Je ne l'ai pas encore vue cette année : je n'ai pas voulu sortir cette semaine afin de me trouver ici à la réception de ta lettre. Dieu veuille qu'elle n'arrive pas en mon absence! Je crains toujours qu'un mouvement de curiosité ne la fasse ouvrir.

Au reste, j'ai pris mon parti, et j'aime mieux tout hasarder que de m'interdire le charme de t'ouvrir mon âme tout entière.

Mais pour ne plus te parler de mes langoureuses affaires, il faut t'entretenir de ce qui m'est venu et de ce que j'ai fait pour m'en distraire.

Je t'ai parlé, je crois, du personnage qui est à Pondichéry[1]; il écrit à mon papa par toutes les occasions possibles, et nous avons de ses nouvelles aussi sou-

[1] Demontchéry.

vent qu'il se peut d'un pays aussi éloigné. Dernièrement il vint à la maison un monsieur chargé d'une de ses lettres[1], par laquelle nous apprîmes que celui qui nous la remettait était un député du Conseil de Pondichéry (où il occupe une place distinguée), venant ici en Cour pour les affaires de la colonie. C'est un zélé protecteur et ami que notre ami a trouvé au bout du monde, c'est un homme qui paraît avoir plus de soixante ans; son extérieur annonce toute l'austérité d'un philosophe, la réflexion d'un sage et la simplicité la plus grande. Je le comparerais au Sage de Bercy, si, avec un air plus triste encore, il n'avait pas quelque chose de plus parlant, lorsqu'il se trouve sur des articles intéressants. Je fus frappée du sens que renfermaient ses moindres paroles; dès la première fois que je le vis, il m'inspira du respect et de l'estime. Je le fis parler, en le mettant adroitement sur certains chapitres; j'admirai l'étendue de ses connaissances, la solidité de son génie et toutes les acquisitions estimables que peut avoir fait un homme instruit, qui a parcouru l'univers et servi quatre ou cinq souverains dans les deux mondes. Quand notre ami ne nous en aurait pas fait un portrait avantageux dans sa lettre, j'en aurais conçu, sur sa propre conversation, la plus haute idée. Tu juges combien la découverte d'un homme de cette espèce intéressait ton amie. Nous avions du monde invité pour le lendemain du jour où nous le vîmes : mon papa profita de cette circonstance pour l'engager à nous faire l'honneur de venir dîner; il s'en défendit sur la multiplicité de ses affaires; je m'avisai de me joindre à mon papa, en disant de ce ton que tu connais : « Monsieur, c'est le bon cœur et la bonhomie qui vous invitent. — Je ferai mon possible pour me rendre à de telles invitations », reprit-il. — Il partit avec mon estime qu'il avait emportée d'emblée, et je m'aperçus fort bien qu'il avait trouvé avec plaisir quelqu'un qui savait l'entendre.

Je me préparai le lendemain à faire les honneurs du logis à la petite compagnie que nous devions avoir; je n'osais espérer d'y voir mon philosophe. Il ne nous connaît pas, me disais-je, il est chargé d'affaires, il est dans le cas de se trouver retenu chez des gens de la première distinction avec lesquels il a à traiter : nous ne l'aurons pas. Je me trompai : il arriva un des premiers, et j'en fus fort aise. Silencieux et modeste en société, il n'est jamais le premier à parler; mais je donnai le ton, je fis venir tout gaiement les choses qui pouvaient lui plaire sans qu'on s'en aperçût, je lui faisais adresser la parole, ou je la lui adressais moi-même. Je fus aussi satisfaite que la première fois; je trouvai que, tout relégué qu'il était dans un autre monde et dans une place qui demande des soins, il n'ignorait rien de ce qui se passait dans celui-ci, surtout relativement aux sciences, aux savants, aux nouvelles découvertes, aux progrès des lumières. Je trouvai en lui un sectateur

[1] Sainte-Lette. J'ai donné, dans les *Mémoires*, les renseignements que j'ai pu recueillir sur ce personnage, qui va tenir, pendant une année, tant de place dans la vie de Marie Phlipon.

de Rousseau, un compagnon de nos illustres dans les sciences et l'administration. Tu aurais été enchantée d'entendre la justesse et la force de ses expressions, la profondeur de ses réflexions, le ton de chaleur de ses discours, l'énergie qu'y donne son âme brûlante, enfin cette raison d'une tête supérieure, mûrie par les observations, les revers et l'expérience. J'étais animée, jamais je ne me suis trouvé un peu d'esprit que ce jour-là; ton amie, si gênée, si bégayante dans toutes ces compagnies où tu m'as vue, était à son aise avec ce philosophe et ne cherchait pas ce qu'elle avait à dire. J'égayai le tout, et pour compléter, je donnai deux petits couplets de ma façon qu'on voulut bien trouver jolis, quoiqu'ils ne valussent quelque chose que par l'expression de mes sentiments et l'à-propos avec lequel ils furent donnés. J'aperçus dans tout cela que mon philosophe se déconcertait un peu : il devint timide à mon égard; on me fit prendre la guitare; après cela nous parlâmes encore raison. Tout ce mélange de philosophie, d'agréments, de gaieté, de bonhomie parut lui convenir plus qu'il n'aurait voulu lui-même. Il nous quitta au soir en disant qu'il s'arrachait de la maison pour vaquer à ses affaires. Je ne l'ai pas vu depuis, et probablement je ne le verrai pas beaucoup, parce que, jusqu'à son départ pour Pondichéry, il reste ordinairement à Versailles. Ce bon vieux (car je crois pouvoir l'appeler ainsi) m'a beaucoup plu par son bon sens, ses connaissances et la supériorité de son âme : j'ai été ravie de trouver ce qu'on peut appeler un homme.

Je viens de voir ton frère, il a passé ici comme en visite, puis pour demander quelque chose à papa relativement à la gravure. Mais une autre visite plus importante que je viens d'avoir à ce moment (jeudi, 11 janvier 1776, à 5 heures du soir), c'est celle de M. Roland. J'étais à t'écrire, lorsque Mignonne m'est venue dire qu'on me demandait. J'ai passé dans la salle près de mon ouvrage, j'ai vu arriver le monsieur qui me remit ta lettre. Je me mis en devoir de la décacheter, mais tout en faisant cela j'entrai en conversation, je ne sais comment; je le fis ensuite passer plus près du feu dans la chambre du fond, de manière qu'arrivée là je n'eus de jour que pour jeter un coup d'œil rapide sur ta première page. Papa vint à ce moment, nous causâmes généralement; les choses devinrent intéressantes, ta lettre resta jusqu'au départ de M. Roland, qui demeura avec nous une bonne heure et demie. J'ai un peu bégayé, sans être trop timide; je l'ai reçu tout bonnement en baigneuse[1], dans une camisole blanche, avec ce négligé que tu aimais ces matins d'été. Il a dû voir à mon air que j'étais charmée de sa visite et il aura bien vu, car effectivement il m'a fait plaisir; aussi m'a-t-il demandé la permission de revenir;

[1] La *baigneuse* était une sorte de petit bonnet qu'on portait chez soi, en négligé. Cf. *Faublas* (éd. van Bever, t. I, p. 289) : «couvrons ces grosses boucles de la simple baigneuse que voici...» — «Ancienne coiffure de femme», dit sommairement Littré.

je l'ai accordée de bon cœur, nous verrons s'il en profitera. J'espère qu'à la première fois nous parlerons de toi; ne trouves-tu pas ma franchise plaisante? L'abbé Raynal a été sur le tapis, Rousseau, Voltaire, les voyages, la Suisse, le gouvernement, etc., mais légèrement, en courant, comme pour effleurer et tâter les matières. Tu m'obliges de me procurer sa connaissance.

C'est bien dommage qu'il n'ait pas été au dîner de l'autre jour : je ne me montre pas souvent avec tant d'avantage. Mais voilà un petit regret de vanité sur lequel il faut passer l'éponge; quitte à ce que je lui donne une moindre idée de moi-même, je suis satisfaite de pouvoir profiter avec lui.

Je me repens de tout le commencement de ma lettre : en vérité, je suis un drôle de petit personnage; ma situation est toute différente en une même journée. Quand je suis une fois dans l'esprit, les sciences, l'étude, adieu l'amour!... Ma gaieté, ma force, mon activité reviennent; mais un peu trop d'abandon à moi-même, une certaine visite... le cœur fait tic-tac, l'imagination se tourmente. Lorsque je suis montée dans ma philosophie, je trouve quelque fois D. L. B. un peu petit, mais retournez la lunette, me voilà folle! Cela me jette dans de grandes réflexions sur la nature de l'homme, sa dépendance, et Dieu sait!... Comme Helvétius me paraît souvent avoir raison!

Je ne te causerai point de tout cela, parce qu'avant de finir ma lettre il faut que je t'apprenne que j'ai passé la plus mauvaise nuit du monde. Je fus éveillée au son du tocsin qui sonnait dans plusieurs endroits de la manière la plus effrayante, je saute de mon lit à la fenêtre, il faisait un froid glacial, j'aperçois une lueur terrible; j'éveille toute la maison, je m'habille, papa en fait autant. Le ciel paraissait en feu du côté de notre cour, où il tombait des flammèches; mon père sort, il était deux heures du matin. Je me mets auprès du feu, je prends mon ouvrage, en attendant que peut-être il me vint dire de nous en aller. Je prends mon parti, je rumine à peu près ce que je voudrais emporter, et j'attends le pied ferme. Il revint m'apprendre que le feu était au Palais, par conséquent sans danger pour nous, c'était le vent qui nous amenait les symptômes de son voisinage[(1)]. Les secours sont arrivés de toutes parts, mais toujours d'une manière tardive pour un pareil accident. Le feu a fait beaucoup de progrès; probablement il minait depuis longtemps. On a transféré les prisonniers qui cherchaient à s'échapper. Une galerie tout entière est brûlée, ainsi que la Cour des aides, la

(1) Des indices que fournit cette lettre à propos de cet incendie du 10 janvier, et de quelques autres petites circonstances qui les corroborent, j'ai cru pouvoir conclure, dans un article de la *Révolution française* d'avril 1909, que le logis de Phlipon, au quai de l'Horloge, était à l'angle de la rue de Harlay, et non à l'angle du Pont-Neuf, comme on l'avait cru jusqu'ici, d'après une tradition d'ailleurs toute récente, qui semble avoir été créée par M. Dauban vers 1867 et que rien ne justifie, du moins que je sache.

chancellerie et plusieurs greffes. Le mal ne diminue point, quoiqu'il ait moins d'apparence à l'extérieur; six cents maçons, des charpentiers, des gardes françaises, des pompiers, des Capucins, des Récollets, Jacobins travaillent de tous côtés; mais le feu gagne dans les souterrains, et l'on dit ce soir que l'on n'attend plus rien du Palais. La Sainte-Chapelle est menacée, le premier président a peur; quelques-uns disent que les secours sont bien mal administrés, que malgré tant de monde on n'avance rien; il n'y a point de bâtardeau, les tonneaux se succèdent avec lenteur, le feu se rend maître, je ne sais ce que tout cela deviendra, mais je suis toujours très mécontente de me voir si près du malheur, et je suis pénétrée du tort que cela doit faire à bien des marchands qui vont être ruinés, sans compter la perte de bien des papiers de conséquence.

Tu dois avoir les glaces. Mme Trude me charge de tout plein de bonnes années, d'amitiés, de civilités pour toi, ta maman, ainsi que Mlle Chenavier, qui doit être à présent chez elle, dans le cloître Notre-Dame.

CX

À SOPHIE[1]. — 13 janvier 1776[2].

Du samedi, 13 janvier 1772.

Que tu es bien vengée, ma douce amie, des reproches que tu reçois, et que l'expression de mon inquiétude doit bien te faire connaître tout le plaisir que je dois ressentir de ce que tu as exécuté! Je n'osais te parler de la lettre, mais, franchement, il m'impatientait fort de ne pas savoir ce qu'elle était devenue. Elle est donc envoyée! D. L. B. sait qu'il m'intéresse, il voit que je l'aime, et c'est moi qui [le] lui apprends! Le cœur m'en bat encore. Tes premières lignes m'ont agitée autant que je l'étais quand je lui écrivis; mais je n'ai point de regrets. Je me fusse éternellement reproché ma démarche, si je ne l'avais faite que d'après

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 330-334.

[2] Par une singulière distraction, Mlle Phlipon a mis *1772*. Mais le lapsus est évident. La suite des faits le prouve du reste: 1° le 4 janvier, La Blancherie s'est présenté avec une mine si défaite que Marie Phlipon se décide, pour le réconforter, à lui écrire une lettre d'aveux; toutefois, hésitant encore devant une démarche si hardie, elle envoie cette lettre à Sophie (le 5 janvier, lettre CVIII), laissant à son amie de décider si elle doit être expédiée ou non; 2° six jours passés, n'ayant pas de réponse de Sophie, elle lui en exprime ses inquiétudes (11 janvier, lettre CIX); 3° le 12 janvier arrive la réponse de Sophie, faisant savoir que la lettre d'aveux a été expédiée à La Blancherie, qu'elle y a même ajouté «quelque chose de sa main», et la joie de Marie Phlipon éclate dans cette lettre du 13.

moi, quoique mes principes me justifiassent; j'aurais toujours eu à me dire : il fallait consulter. J'ai pris conseil de l'amitié. Son œil sage a jeté sur moi un regard d'approbation : je suis tranquille. J'ai donné à une âme honnête, sensible et affligée la consolation qu'il était en mon pouvoir de présenter sans blesser ma vertu et ma délicatesse; je me suis élevée au-dessus des préjugés par une résolution que la circonstance autorise; j'en suis satisfaite, et je savoure paisiblement la joie d'avoir servi mon cœur sans offenser ma raison. Je n'ignore pas jusqu'où cela m'engage; je l'ai vu avant d'agir et j'ai accepté les conditions : me voilà liée, Sophie, et liée pour jamais. D. L. B. m'aimait depuis longtemps; il sait actuellement que je lui rends la réciproque : si je ne puis être à lui, je ne dois être à personne. Je me regarde comme enchaînée par des liens aussi sacrés que ceux qu'on forme au pied des autels; les convenances de mœurs, de caractère, de principes, la nature, la raison, le sentiment les ont formés dans nos cœurs, sous les yeux et la protection du Père des humains. Je ne cherche plus rien dans les sociétés; mes prétentions sont fixées; je me reprocherais les moindres choses qui approcheraient de la coquetterie; je n'ai plus qu'à travailler sur moi pour me perfectionner par l'acquisition de toutes les vertus. La manière dont je m'exprime à D. L. B. ne semble rien lui promettre, il est vrai, à cet égard; elle paraît aussi le laisser libre de contracter tous les engagements qui peuvent contribuer à son bonheur; mais je le connais trop bien pour croire qu'il se persuade qu'une permission donnée par ma délicatesse puisse dégager la sienne de ce que mon attachement lui impose; et lui-même doit penser que jamais je ne saurai donner à un autre un cœur dont il s'est emparé par des moyens trop légitimes pour que je puisse le lui retirer sans crime. Nous nous serons fidèles tacitement, et nous nous efforcerons dans le silence à nous mériter l'un l'autre. Nous ne nous verrons pas, puisque je lui interdis ma présence; mais jamais nous ne nous oublierons, et notre souvenir mutuel sera toujours un encouragement à bien faire.

On ne s'imagine pas quelle énergie l'amour donne à la vertu quand il est produit par elle! Il faut que je te conte ce qui m'est arrivé à ce sujet : il n'y a pas plus de vanité à dire ses belles actions à son amie qu'il n'y a de honte à lui avouer ses faiblesses.

Je t'ai parlé d'un père malheureux[1], dont les peines me touchaient infiniment. La femme de cet honnête homme vint ici, il y a quelques jours, implorer des secours nécessaires et pressants. Mon père était sorti, c'était à lui qu'elle voulait s'adresser; mais j'y étais, elle me connaît assez pour savoir que mon cœur ne s'est jamais fermé aux plaintes des malheureux; elle n'espérait que se soulager, croyant bien que je ne pouvais que m'attendrir. Elle me peint sa situation : j'étais (chose

[1] Léveilly. Voir la lettre du 31 octobre 1775.

fort rare) en possession de quelque argent qui m'était donné pour ces petites misères d'habillement. Je m'informai de ce qu'elle avait besoin, je lui donnai avec cet enthousiasme que doit inspirer la joie de faire du bien. Ah! ma chère amie, j'ai vu l'œil de la reconnaissance se fixer sur moi avec attendrissement; les pleurs de l'infortunée ont coulé dans mon sein; mes larmes en se mêlant aux siennes les ont fait verser avec plus de douceur... J'ai passé un des plus délicieux instants de ma vie... J'ai compris que le bonheur de la Divinité devait être ineffable, puisqu'il consistait dans la jouissance perpétuelle du plaisir que je ne faisais encore qu'effleurer. Restée seule, je m'abandonnai à ces douces impressions. Tu diras sans doute que, quand je n'aurais pas connu D. L. B., je n'aurais pas moins agi de la sorte: je le crois, mais je l'eus fait avec moins de transport, et la satisfaction qui m'en reste ne serait pas si vive. La voix de l'indigent m'a paru plus touchante; je croyais entendre D. L. B., sous une nouvelle forme, émouvoir ma sensibilité pour connaître mon cœur : la joie d'avoir servi l'humanité est augmentée par celle d'avoir suppléé D. L. B., qui, à ma place, en eût fait autant. Je jouis présentement de la privation des choses que j'aurais eues avec ce que j'ai donné; je suis glorieuse de ce que je n'ai pas, et je me trouve parée de ce qui me manque. Dussé-je être toujours séparée de D. L. B. et le mériter tous les jours par de semblables actions, jamais je ne me trouverais malheureuse à ce prix.

Tu auras ri sûrement du ton d'indifférence qui paraît à la fin de ma dernière lettre, et surtout de ce «adieu l'amour, quand je suis dans l'étude!» Il est vrai que, semblable à ces gens qui s'étourdissent pour oublier quelque chose, je m'occupe bien fort des sciences pour me distraire : elles me servent d'opium. Cependant, depuis le renouvellement de tout ceci, je ne puis plus m'appliquer au latin. Cette étude sèche me rebute; et tu sens combien l'imagination trotte et s'égare lorsque je veux conjuguer *amo, amas*... J'étais hier si transportée de ta lettre que j'ai manqué plusieurs fois parler tout haut de cette affaire et prononcer ton nom au lieu de répondre à ce qu'on me disait.

Ta sœur m'est venue voir un moment en passant. M. Perdu et Mlle d'Hangard l'attendaient en bas dans une voiture. Elle m'a dit en deux mots que son mariage était rompu[1], que le personnage était remercié tout à fait. Elle n'en est pas trop fâchée: le cœur n'était pas de la partie. Je voudrais bien causer avec elle, j'ai beaucoup de petites questions à lui faire. Il faut que je te demande par quel moyen je pourrais t'envoyer l'ouvrage de D. L. B. Je voudrais que tu l'eusses, mais je ne veux pas que mon père le sache. Cet empressement donnerait des soupçons. Je ne me soucie pas non plus qu'on s'en aperçoive chez les cousines; cela donnerait occasion à des questions que je suis bien aise d'éviter. Je suis encore bien singulière

[1] Le mariage avec M. de Clastre. Voir lettres CIII-CVI.

sur ce chapitre : je voudrais parler de cet ouvrage pour le faire connaître, et je n'ose en ouvrir la bouche à qui que ce soit, il me semble qu'on lit aussitôt sur mon front que l'auteur m'est connu et qu'il m'intéresse. Il exprime des idées si romanesques pour les gens qui ne connaissent plus la nature, que je crains toujours qu'on ne me mette dans le cas de les défendre avec une chaleur qui me décélerait. J'aime mieux me taire absolument. Donne-moi quelque biais pour te le faire parvenir. Ne pourrait-on pas tout bonnement le mettre au carrosse? Cela me tracasse, j'ai envie que tu l'aies; non qu'il me paraisse supérieur, mais pour que tu juges par lui le caractère de l'auteur. Il se propose bien de te le porter au beau temps, mais il y a trop loin d'ici là. Il me disait la dernière fois qu'il voulait voir Amiens, où il n'avait pas encore été, quoiqu'il eût bien voyagé, que je lui donnerais une lettre, mais qu'avant de te la remettre il voulait te chercher et te deviner dans les sociétés; qu'il espérait le faire sur le portrait qu'il avait vu de toi dans les *Loisirs*[1]. J'ai cherché à le faire un peu causer à ce sujet, et j'ai vu que le portrait auquel il avait fait attention n'était pas celui où tu es nommée, mais cet autre où tu t'es reconnue sous un nom déguisé et à côté duquel je suis; il me semble qu'il n'a pas été maladroit de t'apercevoir sous cette enveloppe. Il m'a dit aussi qu'il croyait connaître le modèle de celui que j'avais placé à côté du tien; je le lui disputai, parce que je croyais qu'il parlait de celui de *Pélagiana*[2], et c'est cette équivoque qui m'a montré l'endroit où il avait cru te voir et où il t'avait bien vue en effet ainsi que moi. Il se divertit d'avance de ce voyage. Sa mauvaise santé est une raison de plus pour le faire, parce qu'on lui recommande le bon air, l'exercice, en lui défendant l'étude. «Mon ouvrage, disait-il, donnera occasion de parler de moi dans les lettres des deux amies; je voudrai bien savoir ce qui s'y dira». Ô ma Sophie! Il voit actuellement que nous avons déjà bien parlé de lui. Nous lui avons écrit toutes deux. Tu dois l'intéresser encore bien davantage.

Je voudrais être au mois de mai, et qu'il fût à Amiens. Je suis bien charmée de ce que tu as ajouté de ta main; c'est ce que j'aurais souhaité que tu fisses si j'y avais pensé.

Ma généreuse amie, comment reconnaîtrai-je ta tendresse et tes services?

[1] On voit que Marie Phlipon avait fait au moins deux fois le portrait de son amie. Le premier, où elle est nommée, est sans doute celui qu'on trouve au f° 20 du ms. 6244 des *Papiers Roland*, «portrait de Sophie»; on le lira au commencement de ce volume, dans la *Notice* consacrée à la famille Cannet; l'autre pourrait bien être celui où Sophie est peinte sous le nom de Doris, en parallèle avec Marie Phlipon elle-même sous le nom de Chloé, dans un long morceau intitulé «De l'Amour» qu'a publié Champagneux dans les *Œuvres de Mme Roland* (an VIII, t. III, p. 65-80). Mais, si cette conjecture est fondée, il faut admettre, la pièce contenant des traits fort désagréables pour La Blancherie, qu'elle lui avait été communiquée sous une première forme, avant ces retouches désobligeantes, faites sans doute après la brouille.

[2] Mlle d'Hannaches.

Pénètre dans mon cœur, vois-y le plus pur attachement aux lois sacrées de la vertu, par qui nous serons toujours unies; c'est là que tu trouveras ta récompense et mon bonheur.

Je me souviens encore que D. L. B., me parlant d'un autre ouvrage qu'il donnera si celui-ci réussit, ajouta : « Il y aura dedans une anecdote dont il sera fait mention entre les deux amies ». J'ai souri, j'ai rougi, j'ai pensé à l'ordre donné sur l'escalier[1]..... bien autre chose à traiter, s'il trouve[2]..... des leçons au public.

Il faut que je te donne des nouvelles du feu. Il n'est pas encore éteint; on travaille toujours beaucoup à démolir pour l'empêcher de gagner et pour l'étouffer entièrement. Mais il n'a pas fait plus de progrès que ceux dont je t'ai parlé; on s'en est rendu maître et l'on ne craint plus pour le reste du Palais. Nous voyons toujours passer sous nos fenêtres des armées de Jacobins, de soldats, de Capucins. En vérité, si j'étais homme, je crois que j'irais avec eux; il est beau d'être utile, surtout dans ces malheurs publics, où le plus grand nombre refuse et craint de donner des secours. Je meurs d'envie que tu aies cette lettre pour réparer tout ce que je t'ai dit, et j'hésite à te l'envoyer promptement, dans la crainte que mes nouvelles si fréquentes n'éveillent la curiosité. En tout cas, rejette-toi sur le feu, au sujet duquel je n'ai point voulu te laisser aucune inquiétude. L'expédient me paraît bon et le prétexte plausible.

J'ai eu le grand bonheur de me trouver seule quand ta lettre est venue; j'ai absolument celé que j'en eusse reçu, car, comme celle de M. Roland était venue la veille, on n'aurait pas manqué de remarquer ce *subito*. Adieu, ma précieuse amie, tu ne doutes pas combien je t'aime; c'est là ma félicité. Je reçois ton baiser, prends le mien, il est aussi ardent.

[1] Mots rongés. — [2] Mots rongés.

CXI

À SOPHIE[1]. — 24 janvier 1776[2].

Du mercredi 23 janvier 1776.

Ô ma douce amie, quel bonheur de t'ouvrir mon âme dans toute l'intimité de la plus parfaite confiance! Je soupire après ces instants délicieux où, débarrassée des importuns, je puis t'entretenir cœur à cœur de tout le plaisir que ma sensibilité peut m'avoir fait goûter, ou dont mon imagination m'ait justement offert l'image agréable. Jamais je n'en ai entrevu ou senti qui valurent ceux de l'amitié, elle est la source de ma félicité : mes jouissances et mes peines sont également embellies et adoucies par elle. Ah! si elle accompagne mes pas jusqu'au bout de ma carrière, si sa main bienfaisante peut me fermer les yeux, je descendrai paisiblement dans le dernier asile des mortels, j'aurai vécu heureuse! voilà mon désir et mon espérance.

Je suis jeune encore, mais le sentiment me fait exister depuis longtemps. Des connaissances que l'on diffère toujours à donner et qu'on ne peut empêcher d'acquérir à cet âge où il devient dangereux de les avoir, m'ont été présentées par le hasard, bien avant le temps ordinaire. Ma raison, éclairée par elles presque au même instant où elle naquit, me mit dans le cas de réfléchir, de sentir, de comparer des choses que, dans l'ordre commun, je n'aurais dû alors qu'apercevoir à peine. L'avidité du bonheur me fit chercher tous les biens dont une âme violemment sensible me donnait le besoin; j'ai vu et je suis déjà bien désabusée. La nouvelle épreuve que je subis ne m'empêche pas de sentir que l'illusion se mêle au penchant le plus louable et le mieux fondé; je l'avais prévu autrefois. Je m'en souviens aujourd'hui, et cette considération me rend défiante de moi-même, de ce qui me plaît le plus et me retient dans cette modération hors de laquelle il n'est ni joie ni repos.

[1] *Papiers Roland*, n. A. fr., ms 9533, f°s 47-49. — La lettre n'existe au dossier d'Agy qu'en *copie*. — La présence de l'original dans cette série des *Papiers Roland* (recueillie par M. Prosper Faugère) s'explique par cette mention, inscrite de sa main : «A moi donné par Mme Alban Dosseur, le 20 février 1849». (Mme Dosseur était de la famille de Gomiecourt.) — La lettre porte l'adresse habituelle, le timbre de la poste et le cachet ordinaire. — Elle a été publiée, d'après le manuscrit de la Bibliothèque, par Mme Marthe Conor, dans l'*Amateur d'autographes* de 1909, p. 161. M. Dauban l'avait donnée (I, 336-340), mais avec des suppressions et d'étranges remaniements, comme toujours.

[2] Mlle Phlipon a daté du «mercredi 23 janvier», mais le 23 était un mardi.

Je ne puis m'empêcher de convenir avec toi qu'aucun engagement réel, dans le sens où on l'entend ordinairement, ne me lie à D. L. B.; jamais je ne lui dis d'aucune manière que je l'aimais. Lorsque l'altération de sa santé, par un chagrin où je crois avoir part, me persuade que je peux et dois lui donner quelque consolation, je le fais sans lui donner espérance, je lui laisse voir qu'il m'intéresse, sans lui donner à penser que sa considération puisse jamais m'éloigner de la plus entière soumission à une volonté qui ne lui est pas favorable; je l'exhorte à être heureux sans moi et à m'oublier. Je ne me serais pas permis de lui parler autrement, je n'aurais même su le faire. La raison, le sentiment me disent qu'il est de son avantage de ne pas s'obstiner à une chose que les probabilités lui refusent. Je l'éloigne de moi par un ordre formel et je m'engage ainsi moi-même à m'occuper moins de lui; mais, s'il est tel que je le crois, cette invitation à l'oubli peut bien ne servir qu'à établir plus particulièrement le souvenir de celle qui l'a faite, et une absence forcée n'est, pour certaines âmes, qu'une contrariété propre à allumer le sentiment qu'on veut éteindre. Je n'envisageais pas ces choses dans ma démarche: je ne la regrette pas cependant; si elle était à faire, je la ferais encore, les mêmes circonstances supposées, parce que les motifs me paraîtraient déterminants malgré mes nouvelles considérations, mais je trouve qu'elle engage ma délicatesse; tant que D. L. B. me verra libre, ses vues ne l'éloigneront pas de moi; s'il me voit former d'autres nœuds, il sentira s'arracher un espoir que, malgré sa raison, nourrissait en lui la connaissance de mon penchant. Car lorsqu'on laisse voir à un homme qu'on l'aime, on a beau lui montrer une vertu capable de dompter le sentiment, il se repose toujours sur la recommandation secrète du cœur; tout en croyant à l'héroïsme, il espère en la nature. Me livrer à un autre serait donc trahir un espoir que j'aurai donné moi-même, sans y penser, il est vrai, et quand même je l'eusse vu, la singularité des circonstances m'y engageait, mais enfin il n'est pas moins donné.

Ce raisonnement suppose dans D. L. B. une constance, dans laquelle la raison et moi l'engageons à ne pas persévérer, une constance très rare et dont il n'est peut-être pas capable; tout cela est vrai, j'en conviens, mais ce n'est pas moins un obstacle de plus à surmonter, pour seconder les vues de mes parents dans mon établissement. Je ne croyais pas éprouver sitôt combien il était difficile à franchir. J'espérais rester paisiblement dans cette obscurité heureuse que je souhaitais m'environner toujours. Il faut pour mon tourment que cet homme, dont je t'ai parlé, réitère ses propositions. Tu te remémores, sans doute, ce greffier des bâtiments qui, lors de l'acquisition de sa charge, fit demander par Sainte-Agathe[1] à fixer sa vue sur moi, afin de conclure après l'espace de deux années, qu'il demandait

[1] Voir les lettres des 30 mai 1774 et 11 janvier 1775.

pour faire sa maison. Il fut remercié sans promesse et sans refus. Les deux années sont écoulées, il a pris son chez lui, il veut une femme et revient à moi. Tu juges du trouble que j'éprouvai, lorsque papa reçut la lettre où cette affaire lui était offerte. Je me contraignis et, feignant de ne pas m'en éloigner tout à fait, pour éviter les soupçons, je proposai modérément les raisons de ne pas se presser. Mon père entra dans mes vues par des considérations qui lui étaient propres et répondit par écrit que, n'ayant pas encore fait d'inventaire depuis la mort de son épouse, il comptait mettre ordre à ses affaires sous trois ou quatre mois et qu'alors, pouvant déterminer ce que j'aurais, il penserait à me marier. J'ajoutai à Sainte-Agathe que nous ne prétendions pas gêner un honnête homme ni l'empêcher de se déterminer pour un autre objet. S'il peut prendre cela pour un compliment de remerciement, j'en serai fort aise, mais je crains bien que, par un malheur qui m'est propre, je sois poursuivie de celui-là comme de tous ceux que je ne pouvais souffrir. Heureusement j'ai quelques mois devant moi et j'entrevois, en tous cas, matière à prétexte pour refuser; je construis mes digues dans le silence et, si celui-là m'obtient, il faudra qu'il arrive bien des choses auparavant.

Ma situation est bien critique, ma chère Sophie. Mon père est encore d'une vigueur à trouver peu supportable l'abstinence d'une femme; le temps cicatrise la plaie, la douleur s'apaise et les sens ne sont pas endormis. Je sais qu'il m'aime, c'est beaucoup; est-ce assez pour calmer un besoin impérieux chez un être qui n'est pas supérieur? Il me dit un jour que, si jamais il faisait pareille chose, il ne voudrait pas d'une femme qui pût lui donner des enfants, parce que ce serait me faire tort. J'aurais mieux aimé son silence qu'une assurance pareille. Toutes ces différentes choses, jointes au souvenir sensible et douloureux d'une mère chérie et respectable, occupent souvent mon esprit. Mais j'ai pris mon parti, je m'attends à tout. Je suis résolue à supporter mille disgrâces, plutôt que d'accepter un époux que mon cœur rejetterait. Faire le contraire serait prendre un remède pire que les maux que je veux éviter. Les perspectives qui m'environnent ne sont pas heureuses. J'éprouverai vraisemblablement ce que j'ai remarqué dans l'ordre des choses, c'est que les âmes fortes et sensibles sont les plus assaillies de contradictions et d'amertumes. Le bonheur parfait n'est pas fait pour des êtres aussi faibles que nous; ce serait avoir ce bonheur que de réunir une forte dose de sensibilité, avec les moyens de l'exercer et d'en dispenser à son gré les effets. Ceux qui ont des ressources en eux-mêmes ne seraient pas raisonnables d'attendre beaucoup des biens extérieurs, tout est et doit être compensé. On doit encore remercier le Ciel d'un partage qui favorise la vertu puisqu'il l'exige et l'exerce. Je n'aurai pas à me plaindre du mien tant que je conserverai du goût pour la vérité, de l'amour pour les malheureux et une amie telle que toi. Mais ne me manque pas, car sans cet appui je m'estime peu. C'est aussi un de ceux en qui j'ai le plus de confiance. Je

me repose sur toi avec une assurance qui maintient le calme dans mon âme au milieu de tous ces chocs.

J'ai vu hier M. Roland, pour la deuxième fois; je suis bien persuadée que je ne lui plais pas autant que tu l'imagines. Je dois même ne pas lui plaire du tout. Nous parlons froidement de littérature. Je barbouille beaucoup, ou je ne dis rien parce que je suis plus disposée à de petites conférences philosophiques qu'à des conversations savantes. Nous ne nous connaissons pas assez pour en être là. Il faudrait traiter ces sujets qui donnent occasion à l'âme de se développer et nous restons dans des choses où il peut toujours m'amuser, parce qu'il instruit, mais où je ne dis rien qu'il ne sache déjà. Je sais l'écouter et l'entendre, mais je ne communique pas avec lui d'une manière intéressante pour lui-même. Je n'avais pas même hier l'esprit de lui faire des questions. Il est vrai que j'ai, pour la seconde fois, un maudit rhume qui ne raccommode pas dans ma tête la plus petite émotion que mes affaires y produisent; avec cela j'étais encore contrariée. Imagine-toi que mon pauvre papa avec toute son amitié est, pour ainsi dire, jaloux de moi. L'expression est impropre, mais je n'en ai pas d'autre pour te rendre l'inquiétude qui semble accompagner ses précautions à mon égard. S'il sort, il veut non seulement que Mignonne reste exactement à la maison, telle chose qui l'appelle au dehors, mais il exige qu'elle soit dans la même chambre que moi, à mes côtés, telle personne qui vienne. Si quelqu'un comme M. Roland, ou d'autre, vient me voir quand il se trouve à la maison, il quitte son cabinet, son ouvrage, pour venir près de moi assister à la conversation. Tu sens qu'il ne peut prendre beaucoup de part à celle que je peux avoir avec M. Roland. Alors si les personnes restent longtemps, il s'impatiente parce que cela le dérange de ses occupations et, quand il s'impatiente une fois, il n'est pas difficile de s'en apercevoir; cela le fait manquer à ces petites politesses que les circonstances peuvent exiger à l'égard des personnes présentes.

J'étais hier à peu près dans ce cas. L'esprit ni l'imagination ne sont guère en train quand on essuie de ces disgrâces. Il me faudrait ta sœur quand M. Roland se trouve ici. Cela produirait des merveilles; ou bien il faudrait qu'il vînt quand papa n'y est pas, cela pourra se trouver, il sort assez souvent. Je voulais causer de toi et de bien petites choses que j'avais préméditées, je n'ai rien fait et certainement j'ai dû paraître encore plus bête que la première fois. Je serais bien étonnée si M. Roland revient voir un personnage aussi insipide. Je suis assez fâchée de ce contre-temps, parce que c'est un homme intéressant à connaître malgré nos oppositions apparentes sur certaines choses; nous nous réunissons sur le principal et s'il me connaissait comme tu me connais, je ne conviendrais pas mal à sa façon de penser. J'ai d'abord été tentée de croire qu'il aimait le singulier dans ses opinions : un homme qui regarde M. de Buffon comme un charlatan, qui trouve son

IMPRIMERIE NATIONALE.

style rien que joli; qui regarde l'Histoire de l'abbé Raynal comme rien moins que philosophique et bonne pour rouler sur les toilettes, me paraissait lui-même singulier. J'ai écouté ses raisons, et comme je ne tiens à mes opinions que jusqu'à ce que j'en trouve de meilleures, j'estime un peu moins l'abbé de Raynal, je me méfie de M. de Buffon, je les épluche davantage. Il ne sait pas encore ma docilité, parce que, comme je te l'ai dit, j'étais peu disposée à causer. Mais pour les Anciens nous sommes encore mieux d'accord. J'ai un peu de sa prévention à cet égard; j'aime beaucoup le gouvernement, les vertus des Grecs; après eux la République romaine, excepté pour ses commencements; je ne vois plus cette énergie, cet héroïsme, cet amour de la Patrie, auteur de si grandes choses qu'on cherche en vain ailleurs. On trouve de grands hommes, mais pas de nations de grands hommes. Nos histoires modernes n'offrent pas ces révolutions intéressantes de peuples entiers agissant et combattant pour la liberté, le bien public. Ce sont des sujets qui se tuent et combattent pour l'intérêt des princes. Ce sont (comme dit l'abbé Raynal) des esclaves qui se battent avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

C'est en vérité bien dommage que je ne me trouve pas en bonne disposition un jour de visite de M. Roland. Hier, après son départ, j'en avais de l'humeur, cela joint à mon rhume et aux autres contrariétés m'a fait essuyer quelques instants les plus tristes qu'on puisse imaginer. Ce dégoût mortel qui étend un crêpe sur la vie empoisonna mon existence, je sentis mes facultés restreintes s'affaiblir insensiblement. Ma sensibilité réagissant sur elle-même me semblait ne soutenir la machine que pour lui faire éprouver sa dissolution. Il me fallut cet effort courageux d'une ferme raison pour me rendre à moi-même. C'est elle qui me rappelle à la vie et c'est l'amitié qui me la fait chérir. Voilà une lettre triste, ma bonne amie; je me reprocherais de te rendre participante à mon chagrin passager, si la connaissance des adoucissements que tu y apportes ne devait te donner la plus douce satisfaction. D'ailleurs, ils sont déjà passés, puisqu'ils ne me dominent plus. On n'est à plaindre qu'autant qu'on succombe sous leur poids. Dès qu'on s'en est rendu maître, ils n'existent plus qu'en partie.

J'ai dit à M. Trude de faire son mémoire, il y sera peut-être aussi longtemps qu'aux glaces; quant à la bougie, tu te trompes bien fort de penser que mon dessein n'était pas de te suppléer tout à fait. J'ai porté à Sainte-Agathe une livre de tabac et une livre de bougies en lui disant, sans autre explication, qu'elle ne devait m'avoir obligation du tout, parce que la moitié était de ta part et que tu m'en avais spécialement chargée. Elle a été étonnée et sensible et m'a chargée de beaucoup de remerciements. Au reste, je n'ai pas dépensé d'argent pour cet article, puisque c'est de la bougie que j'avais ici; ainsi, quoique tu sois assez généreuse pour que l'obligation envers moi ne te pèse pas beaucoup, tu es

dispensée de m'en avoir à ce sujet. Ces dames m'ont aussi priée de te dire mille choses obligeantes, je leur ai fait tes honnêtetés. Embrasse bien tendrement et bien respectueusement ta chère maman pour moi; son souvenir m'a touchée, hélas, elle me rappelle la mienne, que ne puis-je l'embrasser pour toi! Ta chère sœur est venue dimanche pour me voir; j'étais allée à Vincennes, cela m'a désolée; à propos, elle m'a chargée de te dire que, si elle ne t'écrivait pas, c'est que, sentant que ses lettres doivent être vues, elle ne pouvait t'entretenir de ces petites choses qu'on aime à se dire et se trouvait forcée de rester dans des généralités qui ne l'amusaient pas.

J'ai été voir le Sage il y a dix jours, il m'a promis des livres et rien ne vient; je ne conçois rien à ce procédé singulier, il sent l'oubli à pleine bouche. Il a toujours mes *Loisirs*, cela réveille pourtant le souvenir. Je ne sais ce qu'il barbouillait en me parlant des modes... de la couleur des soupirs étouffés... Sa femme toujours charmante veut me venir voir ici.

Adieu mon tout, ma joie, mon bonheur, je t'aime de toute mon âme.

PHLIPON, ton amie.

CXII

À SOPHIE[1]. — 5 février 1776[2].

Tu as bien raison, je suis trop confiante; je me le pardonne d'autant moins, que je regarde la faiblesse comme cause de ce défaut. Quant on supporte les événements avec une courageuse tranquillité, on n'éprouve pas si fortement le besoin de partager les impressions qu'ils font sur nous; d'ailleurs, ayant déjà une amie, un tel appui doit suffire.

Je sentais tout cela, et réfléchissant d'avance sur le caractère et l'humeur de ta sœur, je m'étais bien proposé de ne lui rien dire de la dernière démarche[3]. Mais lorsqu'elle vint me voir et qu'après avoir passé quelques heures à me parler de ce qui l'intéressait le plus elle-même, elle vint à me questionner sur ce chapitre, mon âme s'ouvrit au charme de la communication réciproque....., mon secret m'est échappé. Ce qu'il y eut peut-être de plus plaisant, c'est que je lui confiai jusqu'à la résolution que j'avais faite de ne lui rien dire. Il m'aurait été plus facile (je crois) de lui cacher le tout que de lui céler cette partie. Si elle n'avait pas été déjà instruite, je n'aurais pas eu à résister aux questions que lui

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 340-344.

[2] La date est dans le corps de la lettre.

[3] La lettre d'aveu envoyée à La Blancherie par l'intermédiaire de Sophie, et dont Henriette ne savait rien encore.

faisait faire l'intérêt même qu'elle prenait pour moi à la chose. Au reste, je ne m'inquiète pas des suites, parce [que], quand le mal est sans remède, il faut s'éviter le surplus des peines du regret; mais c'est une leçon pour moi que je tâcherai de mettre à profit dans les circonstances à venir.

Comment peux-tu craindre, ma Sophie, que j'aie soupçonné de jalousie les observations que tu me fis faire à ce sujet? Te serais-je assez peu connue pour pouvoir me supposer si aveuglée ou si ignorante sur les dispositions de ton cœur?..... Non, ma chère amie, jamais pareille idée ne s'est présentée à mon esprit; je te rends plus de justice. Eh! si je suis trop confiante pour le commun des hommes, serait-ce dans l'amitié la plus intime que je porterais la méfiance! Je suis encore dans l'âge heureux des erreurs favorables à mes semblables. Hélas! si jamais l'expérience et les années m'acquièrent le triste droit de les mépriser et de les craindre, je suis bien sûre que ce ne sera pas envers toi qu'elles m'apprendront à être prudente et à dissimuler avec sagesse. Tu n'as rien à appréhender pour les choses qui te regardent, il ne m'est rien échappé de ce que j'en pouvais savoir : l'amitié m'instruit mieux pour toi que la raison ne fait pour moi-même. Qu'elle est constante et qu'elle est douce, cette amitié, ma Sophie! Elle donne un prix infini à tout ce qu'elle motive; elle éclaire sur les intérêts de son objet plus rapidement et plus sûrement que ne feraient les plus solides réflexions (c'est l'instinct du sentiment qui distingue infailliblement ce qui est préférable); elle est un baume délicieux pour les plaies du cœur; sa voix charmante porte dans l'âme le calme et la félicité. Malheureux celui qui la méconnaît! Il ignore ce qui complète les plaisirs et ce qui rend ses peines supportables.

Ta lettre m'a remise dans cette situation où la philosophie m'avait d'abord placée, et dont les inquiétudes m'avaient tirée. Je n'ai jamais eu de regret à la démarche que tu as favorisée, je sentais trop bien jusqu'à quel point elle m'était nécessaire et je voyais clairement qu'elle n'ajoutait rien à la difficulté de former d'autres nœuds; si je fus triste un instant, c'était l'effet des contrariétés qui me tourmentaient alors : c'était une nouvelle preuve de l'humaine faiblesse; c'était enfin parce que aimer, être sensible, devoir le taire et le cacher ne peut manquer de troubler parfois le sang-froid le plus philosophique, quand l'on aperçoit encore un avenir aussi pénible que le présent. M. de Maupertuis avait bien raison de regarder la prévision comme une des sources les plus fécondes de nos maux. Le Caraïbe qui pleure, faute d'avoir prévu, en vendant le matin son lit de coton, qu'il en aurait besoin le soir, est moins à plaindre que l'homme réfléchi dont la prévoyance aggrave les maux et empoisonne jusqu'à ses plaisirs.

Je ne crains plus les tentatives du parti dont je t'ai parlé : j'ai vu Sainte-Agathe, et sans lui dire tout à fait mes raisons relativement à mon père, les circonstances m'ont fourni de quoi opposer aux avances qu'il pourrait réitérer. Mais,

comme si je ne devais pas rester un jour sans quelque nouveauté de cette espèce, il s'en présente une autre. L'abbé L. G. [Le Grand], que tu as vu ici, et même avec lequel tu dînas, vient de faire quelques propositions pour un de ses parents : il le juge fort convenable par rapport à la façon de penser, sur la connaissance qu'il prétend avoir de la mienne et de celle de son parent. On doit nous faire trouver ensemble quelque jour. J'ai le bonheur dans tout cela que mon papa me fait part de tout; cela me prévient et me dispose à m'arranger en conséquence des choses et de ma volonté. L'état et la fortune paraissent convenables; mais ce qui m'en plaît bien davantage, c'est que c'est un homme veuf, quoique jeune, et qu'il a un enfant; tu sens combien cela favorise et prétexte un refus. Je me trouve, en outre, assez bien avec l'abbé L. G. pour lui parler franchement en particulier, au cas que je sois pressée. Je vois très bien l'importance de ne pas quitter mon père actuellement, et je t'assure que je suis bien résolue à ne pas céder aux sollicitations. telle chose qui arrive. Je serai ferme dans les choses; et si je gémis sur la rigueur de la nécessité, si je fléchis sous le faix des disgrâces, ce ne sera jamais que dans le secret et dans le sein de l'amitié pour y puiser de nouvelles forces. J'éprouve combien il est salutaire de s'attendrir avec elle, et je n'aurai jamais honte d'une faiblesse que je montrerai volontairement à ses yeux. Je me souviens de ce que notre ami Young dit à ce sujet, j'aime à m'autoriser de son sentiment : «Méprisez, dit-il, l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes; la raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible : elle n'en défend que l'excès [1].»

Je t'écris, ma bonne amie, dans un instant délicieux (j'entends pour lui-même, car celui où je t'écris devient toujours tel) : Il est 5 heures du soir (lundi 5 février 1776); je suis seule dans mon petit cabinet, que la rigueur du froid m'a forcée de déserter pendant quelque temps. J'y reviens avec un nouveau plaisir. C'est l'endroit de la maison où j'ai le plus de particulier; c'est celui où tu t'es plu quelquefois, c'est le dépositaire de mes pensées; c'est le lieu enfin où je t'écris toujours, où je m'entretiens avec les morts illustres dont les ouvrages m'instruisent et m'amusent. Tout cela me le rend cher, car on contracte un certain attachement pour les lieux comme pour les personnes.

Je ne suis pas aujourd'hui dans les angoisses qui me serraient le cœur la dernière fois que je t'entretins; j'ai pris de nouveau mon parti, j'ai réveillé mon courage, et j'ai surmonté les amertumes qui flottaient sur mon âme. C'était un orage auquel la bonace a succédé, je jouis du calme d'un temps pur et serein; ma santé en est mieux, j'ai un air gai, bien portant; ma personne et mes discours

[1] Marie Phlipon transcrit ici ou plutôt interprète (car elle ne cite jamais exactement, j'ai pu le vérifier bien des fois) un passage de la treizième *Nuit* d'Young.

annoncent l'aisance et la joie de la liberté; je défie le plus fin de me croire, par mon extérieur, possédée d'une passion telle que l'amour. Aussi je détermine le plus qu'il m'est possible mon activité vers un autre objet; j'en ai une dose copieuse. Je porte dans l'étude une ardeur que je voudrais bien apprendre à diriger avec fruit, car je me sens faite pour l'employer utilement; c'est la seule carrière qui me soit ouverte, je brûle de m'y élancer. Je m'aperçois bien que trop de variété dans les études s'oppose au progrès. Jusqu'à présent, je n'ai cherché qu'à me faire des principes et à former mon esprit, c'est-à-dire à lui donner les moyens de juger sainement des choses relatives à la conduite de la vie : je suis fixée sur l'essentiel, et quoique je sache bien qu'en fait de morale on n'est jamais trop éclairé, il me semble pourtant qu'il est temps de me faire une méthode et d'adopter un genre. Par ma situation, qui ne doit pas changer de si tôt, je vois que l'étude est ma ressource et mon principal objet; je vois de plus que je manque de ce certain ordre qui rend l'étude profitable en faisant un choix de ce à quoi l'on veut principalement s'appliquer. Que gagne-t-on à courir, sans cesse et sans règle, de l'histoire à la métaphysique, de la philosophie aux vers, des belles-lettres à la physique? On entasse dans sa mémoire une infinité de matériaux qui y demeurent confondus par l'impossibilité de dégager chaque chose de tout ce qui lui est étranger; on étouffe les idées des choses par celles des faits; on sait beaucoup, sans savoir rien de clair et de distinct. Je suis lasse de battre les buissons, je voudrais me faire une marche uniforme. J'ai renoncé au titre d'agréable de société; je me soucie peu de la petite estime que donnent de petits êtres à la petite espèce de mérite qui fait les brillants du jour. Peu m'importe que des sots m'appellent faiseuse d'esprit, ou qu'un pédant attentif aux syllabes, appréciateur du mérite par les mots, me trouve la mâchoire lourde et l'esprit grossier, parce que je n'aurai pas tout Vaugelas dans ma tête! Je saurai toujours bien faire les frais de l'amusement pour une compagnie qui me plaira; mais je n'ai pas envie de perdre mon temps à l'acquisition des perfections minutieuses des cercles. Je veux de la retraite et de l'étude solide; je veux nourrir mon cœur en cultivant mon esprit. J'aurais besoin d'un conseil et d'un guide dans le moment présent; le Sage m'en aurait bien servi; pourquoi faut-il qu'il s'éloigne à force de bienveillance? Il m'avait invitée à l'étude du latin : toutes mes affaires m'en ont dérangée; avec cela, c'est d'une sécheresse accablante. Je suis pourtant bien tentée; mais encore toute seule point de secours. En vérité, je suis bien ennuyée d'être femme : il me fallait une autre âme, ou un autre sexe, ou un autre siècle. Je devais naître femme spartiate ou romaine[1], ou du moins homme français. Comme tel, j'eusse choisi

[1] C'est une parole que Mme Roland a plusieurs fois redite : «Plus d'une fois je pleurai, dépitée de n'être pas née Spartiate ou Romaine» («Extrait de mon âme», ms. 6244, fol. 29. des

pour patrie la république des lettres, ou quelqu'une de ces républiques où l'on peut être homme et n'obéir qu'aux lois. Mon dépit a l'air bien fou, mais réellement je me sens comme enchaînée dans une classe et une manière d'être qui n'est pas la mienne. Je suis comme ces animaux de la brûlante Afrique qui, transportés dans nos ménageries, sont forcés de renfermer, dans un espace qui les contient à peine, des facultés faites pour se déployer dans un climat fortuné, avec la vigueur d'une nature forte et libre. Mon esprit et mon cœur trouvent de toutes parts les entraves de l'opinion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer vainement mes chaînes. Ô liberté! idole des âmes fortes, aliment des vertus, tu n'es pour moi qu'un nom!..... A quoi me sert mon enthousiasme pour le bien général, ne pouvant rien pour lui! Ah! Sophie, juge comme je suis pour l'amitié, puisque c'est chez moi le seul sentiment en liberté. Je m'impose silence sur des choses que tu sens comme moi, et je reviens à ma lettre, si toutes ces pensées confondues peuvent en prendre le nom.

Je ne t'envoie pas l'ouvrage de D. L. B.; j'en avais parlé à ta sœur, mais si je le lui donne, ce ne sera qu'à l'instant de son départ. Elle pourrait le laisser voir et cela ferait faire des questions. Je n'en ai point parlé à M. Roland. Il me paraît fortement occupé et peu disposé par cette raison à voir un ouvrage qui n'est pas de la première volée.

J'ai été hier chez les bonnes cousines, en revenant du couvent. Voilà trois fois que j'y vais dans un assez long intervalle, et j'arrive toujours l'instant d'après une de tes lettres. J'ai lu celle d'hier, j'y ai vu avec attendrissement ce qui me regardait, exprimé de cette manière qui peint si bien l'amitié.

C'était du comique que de voir hier M. Dessalles, avec son air de loyal chevalier, se plaindre de mes yeux, me tourner le dos pour éviter de les voir, puis bouder de ce que je traitais cela (comme je le crois être) de gentillesses de société et de propos obligeants. C'est un homme qui a fameusement couru dans les champs de Mars et de Vénus, et qui ne paraît pas y avoir épuisé son feu. J'ai vu avec plaisir qu'il avait pour toi cette estime qu'inspire toujours le solide. Ta sœur a une vivacité qui va plutôt chatouiller l'imagination. On te croit un caractère, et l'on ne se trompe pas.

Tu me donnes le plus doux espoir; je l'ai saisi, je l'ai renfermé dans mon cœur, il y fait germer le plaisir. — Quelle joie, ma Sophie! Il me semble que chacun

Papiers Roland). «Combien de fois je pleurai, dépitée de n'être pas née Spartiate ou Romaine» (A Roland, 21 avril 1779, *Lettres d'amour*). «Je me dépitai de me trouver Française» (*Mémoires*, II, 105). Quarante ans auparavant, Rousseau, en présence du pont du Gard, se disait «en soupirant» : «Que ne suis-je né Romain!» (*Confessions*, 1re partie, livre VI.) Marie Phlipon, en 1776, n'avait cependant pas lu les *Confessions*, qui ne commencèrent à paraître qu'en 1781. Mais ces sentiments étaient dans l'air.

de tes voyages devient plus intéressant que le précédent. Ta sœur m'a dit, au commencement de cette année, qu'elle avait dîné chez Mme Cannet[1] avec celui que ton frère te destinait. Il est, dit-on, doux et modeste comme une jeune fille; une belle chevelure blonde, une honnêteté touchante; ce caractère d'une belle âme qui se peint sur la physionomie, le rendant intéressant..... enfin..... quelle folie! Je ne l'ai pas vu, mon imagination fait la moitié du portrait. — Adieu, je déraisonne, je folichonne : j'aurais voulu causer d'autre chose, mais le papa va rentrer; je ferai sa partie[2]; je fais ce que je puis pour l'amuser, et j'en suis dédommagée; ces sacrifices portent avec eux leur récompense : je jouis de tout le plaisir que je lui donne.

Adieu, ma chère, je suis toute à toi. Je ne puis te dire que les mêmes mots, mais mon cœur y met toujours plus de sentiment.

CXIII

À M. DE BOISMOREL[3]. — 16 février 1776[4].

Monsieur,

C'est, je crois, rendre justice à ce goût d'obliger dont vous m'avez donné des preuves, que de vous offrir l'occasion de l'exercer. Dans cette persuasion, je vous prie de me communiquer la suite des Histoires de France[5] et de M. de Thou[6], desquelles je fais remettre deux volumes chez madame votre sœur[7]. Si vous vouliez bien y joindre un ou deux tomes des *Mémoires de l'Académie*[8], cela ferait diversité et rendrait la fête complète. Les uns et les autres ajouteront au nombre des instants aussi agréables qu'instructifs dont je vous suis redevable. En rappeler le souvenir, c'est m'acquitter du remerciement sans me dispenser de la reconnaissance.

J'ai toujours à vous Bayle et l'*Art de penser*[9]. Je serais cependant bien fâchée que ma considération fît faire une course expresse ou seulement incommode; en usant du privilège que vous m'avez donné de vous demander les livres dont j'aurais besoin, je réitère les instances de n'en faire l'envoi qu'à votre plus grande commodité. La chose n'est pas d'une nature à ne pouvoir supporter de délais.

(1) La femme de l'auditeur à la Chambre des comptes, rue du Jour-Saint-Eustache.

(2) De piquet. Voir *Mémoires*, t. II, p. 191.

(3) Publié par M. Faugère, dans son édition des *Mémoires*, t. II, p. 301-302.

(4) La date est à la fin.

(5) De Velly, et de Villaret, son continuateur.

(6) La traduction de l'*Histoire de mon temps*, d'Auguste de Thou, avait paru en 1734.

(7) Mme de Favières.

(8) Des Sciences.

(9) De Nicolle.

Mon cher papa vous prie de recevoir ses très humbles civilités; permettez-moi de présenter l'hommage de mon respect à madame votre épouse et à madame votre mère.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que le respect peut accompagner sans les affaiblir,

Monsieur,

Votre très humble obéissante servante,

PHLIPON.

Paris, ce 16 février 1776.

CXIV

À SOPHIE [1]. — 19 février 1776.

Du lundi 19 février 1776.

Je prends la plume sans savoir si je la conduirai loin, car il s'en va minuit, et le sommeil pourrait bien m'obliger à te quitter un peu brusquement; mais, au risque d'une petite incivilité, je veux causer. Il m'ennuie de voir la réserve avec laquelle nous semblons nous donner de nos nouvelles: on dirait que nous respectons réciproquement notre silence, et que chacune de nous craint de le rompre la première. En vérité, quand tu devinerais mes bals, mes soupers, mes chansons, ma toilette, mon entrevue, mes projets, tu n'apporterais pas plus de précautions à ne pas les interrompre. Ce langage est plaisant; il convient si peu à la simplicité ordinaire de mon genre de vie, à la bonhomie de ma personne, au sérieux de mes goûts, qu'il doit faire aux yeux qui me connaissent un contraste assez comique. Mais doit-on s'étonner de quelque chose de la part de la jeunesse? Toujours vive et légère, si la contrainte des situations la force de se ployer à une manière qui n'est pas la sienne, on la voit bientôt reprendre son naturel au premier jour de liberté: c'est un ressort élastique, qui réagit avec d'autant plus de force qu'il a été comprimé violemment. Et moi surtout, ne suis-je pas bien propre à devenir volage et coquette? Quoi qu'il en soit, Mme Trude, que tu connais, a donné chez elle une fête semblable à celle dont je te faisais la description l'an passé. Il n'y eut pas à dire, il fallut quitter sa baigneuse, son négligé, sa chambre, sa paresse, et se mettre enfin *allegramente* [2]. C'était vraiment une métamorphose. Je me trouvais assez drôle en habit rose retroussé à la polonaise, avec tous ces petits chiffons de gaze et de fleurs, si brillants et si fragiles. Je prends avec cela ma gaieté de

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 344-349.

[2] Il est probable qu'on n'observait alors que pendant six mois le deuil de sa mère. Je remarque que le cachet *noir* a disparu depuis décembre 1775.

commande, cet air animé, cette provision de bonne humeur, dont je sais vernir dans l'occasion des dispositions qui ne répondent pas toujours aux apparences, et me voilà partie. Je trouve notre héroïne dans toute cette vivacité sémillante que tu as pu entrevoir; cela la rend charmante et lui donne un éclat singulier : le plaisir est vraiment son élément.

La compagnie était intéressante; la danse s'anima, et tout devint joli. Je m'étais trouvée d'abord contrariée d'un divertissement qui s'accordait peu avec les objets dont j'étais occupée. Il ne faut pas tout ce bruyant à un cœur languissant et tendre dont la tristesse fait fermenter l'amour et s'oppose à la dissipation. Pourquoi tant de frais de toilette, d'agrément, de grâces pour étaler à des yeux que je n'ambitionne pas de fixer? Que m'importe de paraître aimable dans une assemblée où ne sera pas celui de qui seul je voudrais être vue? Hélas! parmi les ris de cette fête, quel souvenir pénétrant vient assiéger mon âme? Où est celle dont j'étais accompagnée il y a un an? Je jouirais au moins du plaisir de lui voir recueillir ce qu'on m'adresse de flatteur; ses regards attendris se fixeraient sur moi avec une satisfaction qu'ils ne pourraient me dérober à moi-même, et c'est là où seulement je pourrais encore puiser ma gloire. J'avais besoin de cette autorité sur moi-même, que j'ai déjà eu occasion d'exercer quelquefois, pour cacher non seulement l'effet de semblables réflexions, mais pour montrer des impressions tout opposées. J'y réussis parfaitement, et, quoique il m'en coûtât à l'instant, mon imagination me servit bien; je la tournai sur le présent d'une manière si efficace, qu'elle me soulagea enfin par quelque peu de cette heureuse folie, si nécessaire en pareil cas. La fête eut lieu une seconde fois, et je m'amusai presque tout de bon; je devins la plus gaie et donnai le fin couplet pour mettre les autres en train. Voilà pour ma part. Mais il y a toujours quelque rabat-joie. L'abbé L. G. vint nous prier à souper pour cette certaine entrevue[1]: cela me renouvela toutes les considérations possibles qui peuvent se faire à l'occasion de pareilles choses. Je tremblai, je souffris, mais je finis par prendre bravement mon parti, c'est toujours là ma ressource, et je m'en trouve bien. Je fus au souper très gaillardement; mon ton aisé se soutint d'autant mieux que je vis un homme qui, quoique assez bien, n'était pas encore de cette espèce à me donner envie, lors même que le cœur ne ferait pas tic tac pour un autre. Je crois que mon air décidé lui en a un peu imposé; j'annonçais quelqu'un dont la liberté ne paraissait pas redouter d'attaque. Au reste, comme il allait le lendemain à Versailles pour un mois, je n'ai pas eu de nouvelles depuis. Quoi qu'il arrive, peu m'importe; je suis décidée.

Pour achever mes aventures, j'ai revu l'homme de Pondichéry. Il s'appelle M. de Sainte-Lette: et pour abréger je le désignerai par D. S. L. Nous le fîmes

[1] Cf. lettre LXXX.

trouver à dîner avec le gentilhomme malheureux, qui est l'intime de celui de Pondichéry, dont M. D. S. L. venait nous donner des nouvelles. Ce fut quelque chose d'attendrissant que de voir l'émotion du gentilhomme à la vue d'une personne qu'il ne connaissait nullement, mais qui lui devenait intéressante, puisqu'elle avait vu son ami. «Je vous vois aussi sensible que votre ami», lui dit de son ton énergique M. D. L. S., en le félicitant sur le bonheur de connaître et de sentir si bien l'amitié. Sophie, je me reconnaissais là: je nous voyais. — Nous dînâmes tous quatre; les premiers moments furent silencieux; je mis en train la conversation, et nous tombâmes sur de bien grands sujets. Ce fut proprement une conférence philosophique qui n'aurait pas été indigne de gens qui valent mieux que moi. La métaphysique causa un peu de dispute; il n'est pas facile de tomber d'accord, quand on s'embarque dans la matière, l'espace, le vide, l'infini. Le gentilhomme, tout poète qu'il soit, est un vrai croyant; M. D. L. S., cet homme plein d'humanité, de sentiment et de chaleur, est un athée tout franc. Je ne l'en estime pas moins; je lui trouve chaque fois plus de génie, de lumières et de probité. Il est bien singulier qu'un homme de cette espèce m'ait frappée au point que, dès la première fois que je le vis, il me semblait ne faire que le reconnaître. J'ai senti des rapports singuliers avec ce vieillard: je puis dire que nos âmes sont à l'unisson. (Je crois pourtant en Dieu.) Nous avons mis cette cause de côté, pour éviter d'échauffer notre poète, et nous sommes descendus aux beaux-arts. M. D. S. L. donna une chanson, soi-disant composée par un de ses amis, mais je parierais bien connaître l'auteur. Il exigea absolument que je lui donnasse par écrit celle que j'avais faite à table la première fois qu'il dîna ici. Il prétend actuellement à quelque chose de plus: «Parce que, dit-il, cette chanson ne doit pas être votre premier ouvrage: il y en a donc d'autres? pourquoi ne les verrait-on pas?» Il se propose de me faire faire quelques observations sur ce sujet; il ne tiendrait pas à lui que je ne me jetasse dans la poésie. Je vois ses idées: cet homme est persuadé que tous les hommes en général ont une égale aptitude à l'esprit, et que les différences à cet égard ne viennent que de la passion plus ou moins grande de s'instruire, qui fait cultiver un genre particulier pour s'y distinguer. Il a cru entrevoir chez moi quelques dispositions de ce côté; il m'y pousse pour irriter mes efforts et cette émulation créatrice des meilleurs ouvrages. Je le juge ainsi d'après ce que j'ai vu en lui, et d'après les principes d'Helvétius, dont il fut le compagnon, l'ami, et auquel il me paraît ressembler. Il m'a appris que le *Système de la nature* était l'ouvrage de trois auteurs[1], du nombre desquels était Helvétius; qu'il connaissait les deux autres, dont il gardait le secret, parce qu'ils vivaient encore

[1] Je crois inutile de discuter cette assertion de Sainte-Lette. Le *Système de la nature* (du baron d'Holbach) avait paru au commencement de 1770 (voir *Mém. secrets*, 19 février), sous le nom supposé de «M. Mirabaud, secrétaire perpétuel, l'un des quarante de l'Académie française».

Je crois que je vais écrire à Jean-Jacques Rousseau. Le philosophe républicain[1] était chargé auprès de lui d'une commission dont il se démit en ma faveur, pour me procurer le plaisir de voir ce grand homme, sur le désir que j'ai témoigné en avoir. Comme on ne lui parle pas fort aisément, j'ai envie d'exposer ma commission par écrit, et d'aller ensuite chercher la réponse chez lui.

M. de Sainte-L. m'a fait part d'un des objets pour lesquels il est venu ici en Cour. Il me semble assez intéressant pour mériter que je t'en entretienne. Je lui faisais quelques questions sur les mœurs de Pondichéry, les usages de l'Inde; je demandais entre autres choses s'il y avait dans cette colonie des esclaves aussi durement traités que le sont les nègres transplantés en Amérique? Il me fit réponse que nous ne transportions pas de nègres aux grandes Indes; que la terre était cultivée par les naturels du pays, qui en étaient les possesseurs : libres autant qu'on peut l'être sous un gouvernement despote, et ordinairement fort pauvres. Les Européens s'occupent du commerce, et veillent aux manufactures, dont les ouvriers sont encore des Indiens. Le riz est la principale nourriture de ces naturels, et presque le seul grain qu'on recueille; on en fait deux récoltes par an. Lorsque l'une d'elles vient à manquer, il s'en suit toujours une famine affreuse; les Indiens, mourant de faim et ne pouvant atteindre au prix où monte le grain en pareil cas, vendent leurs enfants aux Européens, qui les achètent pour s'en faire servir dans les maisons. De cet usage barbare résulte un abus aussi révoltant : des misérables vont de tous côtés cherchant à voler des enfants, qu'ils viennent vendre comme si c'étaient les leurs. Lorsque M. D. L. S. avait l'intendance de la police, il exigeait que les soi-disant parents prouvassent qu'ils l'étaient effectivement; il voulait un certificat du juge du lieu, qui, en outre, certifiait leur pauvreté; il mit enfin à ces ventes cruelles des entraves qui les rendirent, de son temps, beaucoup moins fréquentes qu'auparavant. — Ciel!... me disait-il dans le transport bouillant de son âme énergique, que n'eussé-je assez d'argent pour les acheter tous, et leur donner ensuite la liberté! — Il vient proposer aujourd'hui au gouvernement l'établissement des magasins royaux, où les grains ramassés dans le temps de l'abondance fussent en réserve pour être donnés à un prix médiocre lors de la famine. A ce projet, il joint différents moyens propres d'en favoriser l'exécution, et à procurer tant aux naturels qu'aux colons une subsistance assurée, une existence paisible, persuadé que, partout où les hommes vivront tranquilles et heureux, ils s'établiront en foule et multiplieront en proportion, avantage aussi important pour l'État qu'intéressant pour l'humanité.

Tu as raison de me souhaiter M. Roland en compagnie de mon Indien. Il aurait besoin de cela pour se développer. A parler franchement, je ne l'ai pas vu sous un

[1] Moré.

bien beau jour. Quand je le compare à M. D. S. L., je trouve qu'auprès il n'est seulement qu'un savant. Tu sens ce que vaut cette expression dans le sens philosophique. J'espère qu'à ta première tu me rendras compte de la lecture des *Recherches* [1]. Je suis charmée que tu entreprennes l'abbé Raynal; point de préventions, lis paisiblement jusqu'au bout. M. D. S. L. convient qu'il n'a pas toujours eu des mémoires exacts et qu'il a erré dans quelques faits; mais cela n'est pas impardonnable dans un ouvrage de cette étendue. L'essentiel est vrai, et dans beaucoup de choses, a ajouté le même M. D. S. L., j'ai reconnu ce que j'avais vu moi-même. M. Roland m'a l'air un peu trop partial; il refuse tout à l'abbé Raynal, et dès là, il m'empêche de recevoir son témoignagne. «Ce n'est, dit-il, ni une histoire, ni une histoire philosophique : c'est un roman, dont même le style n'est pas brillant : c'est un ouvrage de femmes, bon pour les toilettes.» Je ne digère pas un jugement si cru, surtout lorsque, dans un autre instant, il lui échappe de dire qu'il n'a pas lu l'ouvrage tout entier, mais qu'il en a entendu lire plusieurs morceaux chez un de ses amis. — Vois le paragraphe des Brésiliens, celui de l'esclavage des nègres, et dis-moi s'il n'y a point là de philosophie; lis le septième volume et dis-moi si c'est faiblement écrit; je crois bien qu'il n'a pas toutes les parties de l'orateur; mais si on lui refuse la chaleur, la noblesse, la force, quelquefois la sublimité, ma foi, je ne sais pas ce qu'on nomme ainsi!

Mlle M. [2] m'a remis ta lettre le lendemain de son arrivée; je l'ai reçue comme quelqu'un qui m'apportait de tes nouvelles : c'est tout dire. Elle est ma voisine de très près. J'ai été lui rendre sa visite; elle témoigne beaucoup de désir de me voir un peu souvent, la proximité des logis la favorisera. Elle te connaît, elle a de la conversation, de la musique : j'en tirerai parti. Elle m'a déjà demandé une couturière et un confesseur; je lui donnerai du bon : c'est une plaisante fourniture à faire. Je lui ai parlé beaucoup de l'Amérique; je ne vois pas qu'elle ait bien profité de son voyage. Ses vues ne s'étendent pas loin, et la justesse n'est pas toujours son partage. Je lui trouve dans l'abord quelque chose de précieux, qu'on reconnaît bientôt n'être que l'effet de la timidité, et d'un peu de difficulté à s'énoncer; elle a quelquefois sa serrure embrouillée : elle me ressemble. Au reste, je lui vois beaucoup de sensibilité et de bonté d'âme. Elle doit venir demain me donner, je crois, un petit mot à mettre dans cette lettre. Je te parlerai d'elle à l'autre page de manière qu'elle puisse voir. Il faut te quitter, ma bonne amie; il est bientôt [3].....

[1] Il s'agit ici des *Recherches philosophiques sur les Américains*, le premier ouvrage de M. de Paw, que d'ailleurs elle n'avait pas encore lu. Elle n'eut le livre que quelques mois plus tard. (Cf. lettre du 16 juillet.)

[2] Mlle Mimerel. C'est l'amie de Sophie, revenue des Îles, dont il est question dans plusieurs des lettres précédentes, et que nous retrouverons plus loin.

[3] Mots rongés.

J'ai été malade la semaine dernière et je me doute bien de ce qui a contribué à me rendre telle. J'ai une santé, quoique assez bonne, qui n'est pas robuste. Je voulus un de ces jours pousser la veille jusqu'à trois du matin; cela allait très bien dans le moment : les esprits étaient même si bien disposés que je ne pouvais prendre sommeil quand je me couchai; mais le lendemain je fus prise d'un accès de fièvre bien conditionné, avec une courbature qui me tint au lit deux jours. On s'est effrayé : j'ai rassuré, en me mordant les lèvres tout bas.

N'admires-tu pas Mlle Mimerel[1], qui veut que je te remercie pour elle de lui avoir donné occasion de me voir, comme si, en fait de remerciements sur cet objet, je n'en avais pas assez à faire pour mon compte? Elle est ma voisine et, au moins comme telle, j'espère la voir quelquefois; nous devons faire la partie d'aller ensemble voir ta sœur. J'ai envoyé ton billet, je ne me portais pas assez bien pour le remettre moi-même; c'est le papa qui s'en est chargé, avec un mot de ma part; mais un mot bien simple, bien court, et où je mettais autant de soin à éviter l'esprit que j'en mets peu ordinairement à en montrer. Il faut de la marchandise suivant les goûts. Pour toi, tu me prendras toujours comme je serai; c'est bien ce qui m'en plaît. Ah, la douce chose que d'être soi-même! Je ne veux pas d'autre rôle.

Adieu, ma Sophie, je voulais te dire quelque autre chose, mais c'est un petit soulagement qui me reste à prendre. Aime-moi toujours.

CXV

À SOPHIE[2]. — 29 février 1776.

Du 29 février 1776.

J'ai besoin d'un peu de causerie avec toi; je suis comme ces gens habitués à un certain régime, qui trouvent que quelque chose leur manque dès qu'ils n'ont pas toutes les douceurs dont ils se sont fait des besoins. Il me faudrait bien de la philosophie pour me passer actuellement d'une amie de ton espèce. De bonne foi, je ne sais ce que je ferais de mon cœur sans l'amitié : je trouverais bien de quoi l'occuper, mais je ne saurais où le reposer.

Tu me réponds avec un ordre qui demande que j'en fasse de même à ton égard; tu veux savoir pourquoi j'ai écrit à Jean-Jacques : le voici. Le philosophe républi-

[1] C'est le paragraphe, destiné à être lu par Mlle Mimerel, qui a été annoncé un peu plus haut. — [2] Archives d'Agy. – Dauban, I, 349-353.

cain, que je vois toujours de temps en temps (et que, par parenthèse, j'estime beaucoup), me dit, il y a quinze jours, en parlant de Rousseau, son cher concitoyen, que j'adore presque, qu'il avait occasion de le voir pour lui proposer la composition de quelques petits airs. Je le félicitai d'avoir une commission qui devait lui procurer l'avantage de revoir encore cet homme, fameux par ses talents, ses vertus et ses malheurs. Il vit bien à mon air que j'ambitionnais le plaisir qu'il se proposait de goûter, et m'offrit aussitôt la commission. Je lui répondis que la chose ne me paraissait pas à rejeter, et que j'y songerais. En effet, je trouvais la circonstance heureuse. J'en parlai à M. D. S. L., qui m'engagea fort à la saisir, quoique d'ailleurs il me peignît l'homme comme un personnage insociable. Je savais qu'on ne lui parlait que très difficilement, et même que sa femme répondait presque toujours pour lui, lorsqu'on voulait s'y adresser; cela ne faisait pas mon compte; j'imaginais bien qu'une jeune personne comme moi se présenterait inutilement, c'est pourquoi je me proposai de faire ma commission par écrit, et d'aller ensuite chercher la réponse moi-même. Je dressai ma lettre. Je la fis voir au philosophe républicain, afin de savoir si j'étais bien entrée dans l'explication de la chose, qui demandait certain détail dont la connaissance ne t'intéresserait pas. Il la trouva très bonne: je l'envoyai. Tu sens bien que je ne disais mot à qui que ce fût de ma démarche : mon père seul la savait. Je n'avais pas envie de me donner aux yeux d'une infinité de gens une teinte de philosophie que mes goûts me donnent déjà assez : l'enthousiasme pour les grands hommes est un ridicule au jugement de ceux qui ne le sentent pas. Deux jours après le départ de ma lettre, aujourd'hui à neuf heures, je prends Mignonne sous le bras et je vais chez Rousseau, ne sachant trop si je reviendrais contente. Mon doute était sage. J'entre dans l'allée d'un cordonnier, rue Plâtrière, je monte au second et je frappe à la porte. On n'entre pas avec plus de vénération dans les temples que je n'en avais à cette humble porte; j'étais pénétrée, sans avoir cette timidité qui m'accompagne vis-à-vis de ces petits êtres du monde que je n'estime guère dans le fond; j'étais entre l'espérance et la crainte. Voilà bien de l'étalage perdu. Serait-il possible, me disais-je, que je puisse dire de lui ce qu'il a dit des savants? «Je les prenais pour des anges; je ne passais pas sans respect devant le seuil de leurs portes; je les ai vus, c'est la seule chose dont ils m'aient désabusé.» Tout en raisonnant ainsi, je vois la porte s'ouvrir : c'était une femme de cinquante ans au moins, coiffée d'un bonnet rond, avec un déshabillé propre et simple et un grand tablier, d'un air sévère et même un peu dur. «Madame, n'est-ce pas ici que demeure Monsieur Rousseau? — Oui, mademoiselle. — Pourrais-je lui parler? — Qu'est-ce que vous lui voulez? — Je viens savoir la réponse d'une lettre que je lui écrivis ces jours derniers. — Mademoiselle, on ne lui parle pas; mais vous pouvez dire aux personnes qui vous ont fait écrire,... car sûrement ce n'est pas vous qui avez écrit

une lettre comme cela... — Pardonnez-moi, interrompis-je. — L'écriture seule annonce une main d'homme. — Voulez-vous me voir écrire ?» lui dis-je en riant. Elle me fit «non» de la tête, en ajoutant : «Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon mari a renoncé absolument à toutes ces choses ; il a tout quitté ; il ne demanderait pas mieux de rendre service, mais il est d'âge à se reposer. — Je le sais, mais au moins j'aurais été flattée d'entendre cette réponse de lui ; je profitais avec empressement de cette occasion pour offrir l'hommage de mon respect à l'homme du monde que j'estime le plus : recevez-le, Madame.» Elle me remercia en tenant toujours la main à la serrure, et je suis descendue avec la légère satisfaction de voir qu'il avait trouvé ma lettre assez bien tournée pour ne pas la croire l'ouvrage d'une femme, et la petite peine d'avoir perdu mes pas. Il me fâche un peu de ne l'avoir pas vu, mais je n'en suis pas étonnée. Il aura pris tout ce que j'écrivais pour un prétexte adroitement bâti, à l'effet de me procurer sa vue et de lui faire une visite inutile. Je rendrai compte de ma commission, et l'on cherchera un autre homme.

Depuis que j'ai écrit, M. D. S. L. est venu bonnement nous demander notre dîner. J'ai été sensible à ce sans-façon obligeant. Nous sommes restés seuls, tous trois, par instant nous deux, et nous avons beaucoup causé. Je l'ai mis sur la métaphysique ; nous sommes entrés en confidence de pensées ; je lui ai fait l'histoire de mes petites études, et comme, à l'exception de certains principes, je doute beaucoup de tout le reste, c'était une disposition qui lui donnait de la confiance ; elle l'étonna même. Il veut que j'étudie Locke[1], et doit me l'apporter à son retour de Versailles. Il a exigé un petit cahier, à la charge de me dire toutes les fautes qu'il verrait, ayant disait-il, assez bonne opinion de mon esprit pour croire que ce serait l'éloge le plus à mon goût et le plus digne de moi. Comme le Sage a tous mes *Loisirs*, j'ai ramassé seulement quelques petits morceaux, qui ne sont pas ce qu'il y a de meilleur, et je les ai donnés. Il m'exhorte autant que le Sage à apprendre le latin, et veut même après du grec. J'ai beau lui dire qu'il n'y avait que des athlètes qui courussent aux jeux olympiques, que les Muses n'ont guère que des favoris, que les grands talents ne sont pas pour les femmes ; j'ai beau lui répéter :

Jouissez du bien d'être admis
A diverses sortes de gloire.
Pour nous le temple de mémoire
Est dans le cœur de nos amis[2]...

[1] Il s'agit sans doute de l'*Essai sur l'entendement humain*, car Marie Phlipon connaissait déjà les *Pensées sur l'éducation des enfants*, que son père lui avait fait lire toute jeune (*Mémoires*, t. II, p. 24), et même le *Traité sur le gouvernement civil* (*Ibid.*, p. 88), qu'elle lisait en même temps que Burlamaqui.

[2] Ce sont les derniers vers, retouchés, de la pièce déjà envoyée à Sophie dans la lettre du 31 août 1775.

il m'invite, m'exhorte, m'engage à une étude sérieuse. Je lui disais la tentation que j'avais eue d'adopter un genre : «Parcourez-les tous, me répondit-il; pour bien connaître un pays dans les sciences, il faut avoir fait des incursions dans tous les champs voisins : nourrissez-vous du bon; l'esprit se déterminera de lui-même.» A propos de cela, je lisais ceci dernièrement : «Voulez-vous savoir dans quel genre d'étude vous devez réussir? Voyez de quelle nature sont les idées dont votre mémoire est principalement chargée. Voulez-vous connaître quel degré de passion vous avez pour la gloire? Rentrez en vous-même et observez le degré d'enthousiasme que vous sentez pour les grands hommes : si vous pleurez devant le buste d'Alexandre, vous serez César.»

Le but principal vers lequel je dirigeai toutes mes études, cherchant le bonheur et la vérité, m'a fait acquérir plus d'idées morales que de toute autre espèce. Le grand homme qui m'inspire de l'enthousiasme est Rousseau : que conclure de là? — Après plusieurs réflexions, je reviens au conseil de M. D. S. L.; je prendrai de bons aliments, et je laisserai faire le reste à la nature. — Je prévois de quel côté je serai entraînée. Je me suis fait dés principes quant à la conduite; le concours perpétuel des actions particulières au bien commun, la bienfaisance générale, la tolérance universelle, voilà ce qui ferait ma religion, quand toute autre me manquerait; mais quelle foule d'objets importants à l'égard desquels je flotte dans le doute! Je chercherai naturellement à assurer mes dispositions à leur égard; j'étudierai l'homme, je chercherai le vrai : voilà ce qui m'intéresse. La gloire d'une réputation n'est pas mon fait; je ne puis pas l'ambitionner, parce que je n'ai pas la possibilité de prétendre à l'excellence dans aucun genre important et nouveau; j'y dois renoncer, j'y renonce. J'étudierai pour moi, je travaillerai à perfectionner mon être, ne pouvant faire beaucoup pour autrui.

CXVI

À SOPHIE [1]. — 7 mars 1776.

De Paris, ce jeudi 7 mars 1776, à 1 heure et demie du soir.

Ce n'est plus, ma bonne amie, que dans ces instants paisibles que je communique avec toi. C'est dans le silence des nuits que mon âme s'ouvre et s'épanche à l'ombre de leur voile officieux; je cultive le sentiment que leur douce présence favorise si bien. Le sommeil touche déjà tes paupières de son aile caressante :

[1] Archives d'Agy; adresse, cachet, pas de timbre de la poste; c'est le principal du collège d'Amiens (voir la lettre suivante) qui a porté la missive. — Dauban, I, 353-355.

doucement enchaînée au sein du repos, tu vas puiser en lui cette vigueur qui doit demain ranimer de nouveau tes sens. Les heures sont les saisons de notre vie, le temps du sommeil est celui de notre hiver, tous les matins sont des printemps. En retournant la comparaison, je trouve que le renouvellement de la nature ressemble assez à un réveil. Nous sommes actuellement dans l'attente de ce moment heureux, j'en guette les annonces, je les saisis avec vivacité. J'allai dimanche me promener un peu, nous étions avec le philosophe républicain, qui avait dîné avec nous. J'examinais les promesses du mois de mars et, dans la douce fermentation qu'excitait en moi un air pur et agréable, j'invoquais le printemps[1] :

Quand reviendras-tu ramener dans nos champs désolés la vie et le bonheur, saison charmante, printemps délicieux? Sans toi, tout languit tristement, c'est à ta présence aimable que la moitié des êtres doit son existence : c'est à toi encore que tout ce qui respire doit sa félicité avec ses agréments.

Porté légèrement sur les ailes brillantes des zéphirs, tu parcours successivement les contrées différentes, levant de dessus elles le voile humide et sombre que l'hiver y avait jeté. Le feu de ton haleine parfumée va dilater la sève et briser les chaînes qui la retenaient captive; douée d'une activité nouvelle, animée de ta pénétrante chaleur, elle s'élève dans des canaux abandonnés, se distribue dans chacun d'eux, et, suivant les modifications qu'elle en reçoit, s'échappe à leur extrémité sous des formes diverses. Déjà la terre rajeunie présente un gazon frais et tendre sur cette même surface que les frimas avaient flétrie. Un air de vigueur et de santé se fait voir dans ces branches au bout desquelles le faible bourgeon sourit à l'espérance. Bientôt, sous le tapis de verdure qui va border les ruisseaux, nous verrons l'humble violette se donner un abri. Puisse le feuillage naissant qui va décorer nos jardins, ombrager encore Sophie et son amie dans ces mêmes lieux où nous portions nos pas avec tant de plaisir!

Tu me laisses espérer un voyage, cette image ravissante me charme déjà. J'aime à embellir mon existence des biens du passé, des charmes du présent et des douceurs de l'avenir. Je me place sur les ailes du temps pour passer les instants fâcheux, et dans une route fortunée je ne fais que suivre ses pas. Enfin, dans les peines qui me surviennent, je passe en revue tous mes plaisirs pour effacer une impression par une autre.

Je suis à peu près dans ce cas; j'ai un petit chagrin domestique, j'en ai le cœur plein, il faut que je t'en parle. Je viens d'apprendre sous main que Mignonne cherche à nous quitter; le désir de trouver une maison plus lucrative est le seul motif qui la détermine. Je ne m'attendais pas à cette bassesse d'intérêt; je comptais d'autant plus sur quelque attachement de sa part que j'en avais moi-même pour

[1] Marie Phlipon transcrit ici pour son amie, en abrégeant la fin, une «Invocation au printemps» qu'elle venait de composer, et qu'on trouvera aux *Papiers Roland*, ms. 6244, fol. 247.

elle, et que mes procédés le témoignaient assez. Cette nouvelle m'a peinée, elle m'arrache une douce illusion; mais la tranquillité avec laquelle je l'ai reçue me prouve l'empire que les réflexions m'ont donné sur les impressions imprévues. Je me suis souvenue combien peu on devait compter sur les hommes quand ils ne croyaient plus trouver leur plus grand intérêt à nous servir, et j'ai cessé de m'étonner. Cela m'a rappelé mille vérités assez tristes, mais avec lesquelles je me suis assez familiarisée pour pouvoir les mettre à profit sans trop m'en affecter. Je sais bien qu'un changement de domestique me causera des désagréments. Premièrement j'étais attachée et habituée, je me reposais sur elle avec confiance de mille petites choses qui, demandant mon attention avec une nouvelle, diminueront beaucoup ce loisir qui m'est si précieux.

Enfin elle a des enfants (du moins un), c'est peut-être la seule chose qui justifie son intérêt; je souhaite qu'il soit bien entendu et qu'elle n'ait pas lieu de se souvenir de celle qui ne la gronda jamais et qui lui servait quelquefois de garde-malade. Néanmoins, je feins d'ignorer tout, j'attends qu'elle me parle.

Par le plus singulier hasard, c'est Mlle Mimerel qui m'a donné cet avertissement, la domestique de son beau-frère se trouvant être l'intime de la nôtre.

Mais je veux laisser là cette affaire pour te parler d'une autre plus intéressante. Tu sauras d'abord que j'ai eu le plaisir de voir Mlle Mimerel assez souvent, la proximité des logis nous ayant favorisées à cet égard. Mais je vais cesser de jouir de cet avantage; des raisons de santé l'obligeant à faire ici quelque séjour, et le voyage du beau-frère en la maison de qui elle est aujourd'hui l'empêchant de rester chez lui avec quelque bienséance, elle s'est déterminée à prendre un autre parti. (Elle m'autorise et me prie de te faire part de sa résolution, sachant l'intérêt que tu prends à ce qui la regarde et te priant au reste de garder le *tacet.*) Dans la circonstance où elle se trouve, le couvent étant l'endroit le plus convenable, elle le choisit pour trois mois. J'ai écrit à la Congrégation; il y avait un petit appartement à louer; nous y avons été hier, les arrangements sont pris, on nous a fait entrer toutes deux pour voir la chambre, qui est en dessous de l'appartement qu'occupait Mlle Chenavier; elle convient; les conventions sont faites, la parole est donnée, lundi ou mardi elle entrera. Nous n'avons pas été voir sa sœur, parce que Mlle Mimerel ne se soucie pas de l'instruire de tout ceci; elle serait[1]..... charmée que cela ne se sût point à Amiens; il n'est pas[2]..... d'instruire tout le monde de mille petites raisons qui motivent les démarches.

Retirée dans cet asile, elle suivra paisiblement le régime et le genre de vie nécessaire pour rétablir sa santé; son goût s'accommodera volontiers de la tranquillité et de la retraite. Je suis flattée d'avoir pu contribuer à lui procurer quelques con-

[1] Mots rongés. — [2] Mots rongés.

naissances dans un séjour où il n'est pas tout à fait inutile d'en avoir, et je profiterai avec plaisir des occasions de l'obliger, si j'en trouvais de plus importantes.

Je n'ai pas vu ta sœur depuis plus d'un mois; papa la vit dernièrement par occasion, elle lui dit qu'elle attendait un beau-frère par lequel elle présumait que je pourrais avoir de tes nouvelles; ainsi soit-il. Pourvu qu'il m'en vienne assez, peu m'importe comment, j'en ai besoin.

Il paraît que M. Roland en a assez; je m'en doutais bien; il n'a pas tort. — Adieu, ma très chère, je vais dormir à mon tour. Je t'embrasse de toute mon âme[1].

CXVII

À SOPHIE[2]. — 18 mars 1776[3].

Je suis excessivement impatientée de n'avoir point de tes nouvelles; l'inquiétude se mêle à l'impatience, toutes deux rendent ma situation très incommode. Dépêche-toi de m'en tirer, je n'y saurais tenir davantage. Je veux en vain faire usage de mon remède ordinaire qui me réussit bien pour des choses importantes, ton idée importune vient toujours me déranger; l'étude ne balance pas mon penchant vers toi. Songe bien que je ne sais rien de toi que par toi-même, et qu'il me faut de tes nouvelles pour ma santé et mon bonheur. J'enverrai pourtant chez ta sœur, au premier instant, si je tarde encore à en recevoir.

Mlle Mimerel est au couvent; nous l'avons conduite, sa sœur et moi, lundi dernier; on me fit la grâce de me laisser entrer, j'y passai quelques heures. Je ne suis point du tout fâchée qu'elle soit éloignée un peu de moi : je la voyais presque tous les jours lorsqu'elle était chez son beau-frère; cela me prenait trop de temps, je suis avare de ce bien-là. Elle a de la conversation et des ressources, mais sa société n'est pas intéressante pour moi au point de me dédommager de ma solitude, de mes livres et de mes réflexions. Elle est gaie, un peu légère, ne conduit pas loin un raisonnement, et se croit plus sensible qu'elle n'est effectivement; ou plutôt je m'aperçois que le cercle des objets qui peuvent émouvoir sa sensibilité ne s'étend pas beaucoup. Elle est caressante, se livre trop aisément, se persuade promptement qu'elle est aimée, et dit trop vite ce qu'elle pense; mais elle a l'âme bonne, elle te connaissait, je pouvais lui parler de toi, c'est une douce chose. — J'ai été la voir aujourd'hui, je l'ai fait sortir, nous avons été au Jardin du Roi. Le lieu et le

[1] A cette lettre était joint un billet, daté du 8 mars, de Mlle Mimerel à Sophie, d'une orthographe et d'une écriture singulièrement enfantines. Il a paru inutile de le donner.

[2] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 355-358.

[3] La date de cette lettre, écrite dans la nuit du 17 au 18 mars, se trouve à la fin.

temps étaient délicieux. Les fleurs champêtres ont mêlé leur émail au gazon de ce petit bois où nous avons déjeuné ensemble. La verdure du Labyrinthe est dans toute sa fraîcheur; il n'y a que les arbres qui n'ont pas encore leur parure, mais ils la font espérer. J'étais portée à l'attendrissement, aux aimables rêveries; je souffrais d'avoir quelqu'un qui me distrayait et qui ne voyait pas comme moi. Je me suis entretenue de l'inquiétude que me causait ton silence, c'était quelque chose, mais j'aurais préféré m'en occuper sans témoin. Ô ma douce amie! il n'y a que toi qui saches embellir la solitude que je me fais au milieu du monde: tous les autres ne font que la troubler.

Plus j'avance, et plus mon goût pour la retraite se fortifie. Je me livre absolument aux charmes de la méditation, au plaisir d'imaginer les belles choses, puisque je ne peux pas les faire; je remplis mes petites occupations avec zèle; je me cultive moi-même, je sème le plus que je peux de bonnes choses dans mon terrain: je recueille au moins cette satisfaction que fait toujours naître un honnête travail. Tout m'intéresse ou me plaît. Les ouvrages de la nature ou de l'art me touchent et m'amusent. Le ciel que je vois tous les jours est encore pour moi un spectacle nouveau, soit qu'il me laisse apercevoir son azur à travers le cristal des airs, ou qu'il se nuage de sombres vapeurs: j'admire et je sens.

J'ignore le tourment de l'ennui, le dégoût de la satiété, l'apathie de l'indifférence: je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Le passé me laisse tranquille, le présent m'occupe, je souris à l'avenir. La pétillante gaieté n'étincelle pas sur mon front, les ris folâtres ne jouent point sur mes lèvres, mais la paix est dans mon âme, le sentiment qui remplit mon cœur adoucit mon visage, se peint dans tout mon être; je suis sérieuse, occupée et contente.

Je vois avec plaisir le philosophe républicain, le gentilhomme malheureux, M. D. S. L.: avec eux je puis penser tout haut. Toujours leur conversation me montre de belles âmes, m'exprime des idées, m'apprend de bonnes choses. — La fille de ce père infortuné dont je t'ai parlé[1] vient quelquefois chercher près de moi la seule société qui lui reste; je me plais à l'écouter, à m'attendrir, à la consoler. Elle ne sort pas d'avec moi qu'elle ne se trouve moins à plaindre et que je ne me croie meilleure. Ce petit cercle excepté, j'évite le reste tant qu'il m'est possible.

La petite cousine[2] est toujours aimable; je la chéris sincèrement, mais elle devient, dans le carême, d'une dévotion qui me gêne un peu; elle parle si pieusement que je ne sais plus rien dire. En effet, avec la Providence qu'on met à toute sauce, les causes des événements, les raisons de toutes choses sont bientôt trouvées.

[1] C'est «la petite Léveilly». Voir les lettres du 31 octobre 1775 et 13 janvier 1776. — [2] Mme Trude.

Comment t'accommodes-tu de ce Jubilé[1], de ces stations, de ces indulgences, et de tout l'attirail? Je n'ai encore guère pensé à cela; il faudra pourtant y rêver un peu, car, prudemment, je ne veux point rompre, quoique je ne croie guère. Je cherche à rester dans la soumission, mais, en vérité, je n'ai qu'une foi provisoire; c'est une opposition plaisante que celle qui se trouve entre mes démarches et mes dispositions. Quelle différence! Quand je songe combien j'ai été dévote, comme ma persuasion était vive, mon imagination exaltée! J'étais heureuse alors, je le suis actuellement : on peut donc l'être également de plusieurs manières? C'est dans l'unité du moi intérieur, dans la conséquence de notre conduite avec nos principes, que se trouve le contentement. C'est pourquoi sans doute l'illusion, quand elle est parfaite, nous rend heureux tant qu'elle dure, et si tout n'était qu'illusion, la sagesse consisterait seulement à choisir la plus durable.

Vas-tu toujours entendre le Père Costère[2]? Tu ferais bien de me rendre quelque compte des impressions qu'il te fait; je n'ai pas encore ouï un seul sermon de ce carême. J'ai vu ici le principal du collège d'Amiens[3]; il me paraît un aimable homme, d'assez bonne société; sa parenté avec Mlle M. [Mimerel] est ce qui me l'a fait connaître; c'est lui que nous chargeâmes de la dernière lettre.

Voilà une heure du matin qui sonne : je vais te quitter et me coucher. Il faut pourtant te dire que Mignonne est restée; elle n'a pu soutenir l'instant de s'en aller. Après nous l'avoir annoncé, elle s'est repentie, a été rendre le dernier adieu[4], et nous a priés de tout oublier. Je suis charmée de cette tournure, parce que je me suis attachée à cette femme et que je hais le changement.

Il est question d'une cérémonie qui va bien me peiner; le départ de quelques parents pour la campagne nous met dans le cas d'avancer le service du bout de l'an pour ma mère. Il sera fait peut-être avant Pâques : ces souvenirs noircissent bien ma félicité.....

La littérature a perdu un critique; Voltaire est délivré d'un de ses antagonistes : Fréron est mort. Il n'avait que cinquante et quelques années; le vieux malade de Ferney va faire encore quelque épitaphe ou épigramme.

Adieu, ma Sophie, ma très chère Sophie. Tu vois mes désirs, tu sens ma peine. Adieu.

Je voulais te proposer une correspondance littéraire, comme je l'ai imaginée;

[1] Cette solennité catholique revenait tous les vingt-cinq ans. On la célébra à Paris avec beaucoup d'éclat (voir les *Mémoires secrets*, année 1776, *passim*). Le poète Gilbert publia une ode en son honneur (*Année littéraire*, 1776, t. III, p. 195).

[2] Le P. Coster, jésuite, 1734-1825.

[3] L'abbé Jean-Louis Monin, principal du collège d'Amiens de 1763 jusqu'à sa mort en 1789. (Voir Lenel, *Histoire du collège d'Amiens*, p. 287.)

[4] *Sic*, pour *denier à Dieu*.

je voulais te parler de ce petit cœur à l'égard de..... oui....., tu m'entends : tout cela s'est embrouillé.

Ce 17 mars 1776! J'ai aujourd'hui vingt-deux ans; je me trompe, j'ai un jour de plus, car il est présentement le 18.

CXVIII

À SOPHIE [1]. — 21 mars 1776.

Du jeudi 21 mars 1776.

Ah! Que je suis aise! Tu te portes bien et tu m'aimes toujours : c'est une douce chose à penser. J'ai vu aujourd'hui ton cher beau-frère, qui me paraît tout à fait dans le genre solide et raisonnable; mais, en vérité, c'eût été je ne sais qui, que je l'aurais pris pour un dieu tutélaire, en qualité de porteur de tes nouvelles. J'étais inquiète, tourmentée, au point de m'en blâmer moi-même : juge du reste!

Je te plains bien d'être occupée d'affaires de toilette; l'ennuyeux, l'insipide et le sot ouvrage! — Pour moi, j'ai bien l'air de quelqu'un privilégié sur cet article; aussi je ne mets pas le nez à la porte, et je reçois effrontément les visites qui peuvent me venir dans un négligé porté jusqu'à l'extrême. Je suis pourtant à faire les apprêts de la triste cérémonie dont je t'ai parlé : elle sera pour mercredi, 27; c'est une corvée accablante. Il faudra, dans un appareil lugubre, revêtue des livrées de la douleur, environnée de ma famille, passer plusieurs heures au milieu des images funèbres. Si l'objet qu'elles me rappellent me touchait de moins près, je pourrais trouver quelque douceur dans cette tristesse : je ne suis pas ennemie d'une certaine mélancolie; j'aime à me promener quelquefois autour des tombeaux dans les rêveries que leur vue fait naître. — Mais le souvenir d'une mère chérie (dont on n'a plus que le souvenir) presse le cœur, le met à la gêne et l'inonde d'amertume.

Je brise sur ces choses, il est inutile de t'en accabler; je veux moi-même m'en distraire.

Je prenais bien mal mon temps la dernière fois pour songer à te proposer un nouveau plan de correspondance; j'établissais d'abord de nous faire l'une à l'autre

[1] Archives d'Agy, adresse, cachet, pas de timbre (la lettre a été portée par Guérard, le beau-frère de Sophie). — Dauban, I, 358-361.

l'analyse de chaque ouvrage que nous aurions lu; l'exécution de ce projet aurait eu le double avantage de réaliser le fruit de nos lectures en nous forçant, pour ainsi dire, de les bien digérer, et de servir au développement de nos idées. Cela ne me paraissait pas mal vu. Mais tu quêtes, tu es dans l'embarras; adieu mon projet! J'en ai pourtant profité, car je vais l'exécuter pour moi, et j'ai déjà commencé. Je ne me contente plus de copier bonnement les choses qui m'intéressent : j'en fais l'extrait dans ma tête, il faut qu'elle travaille et m'en rende bon compte, sinon, je la condamne à recommencer la même chose.

Je suis presque étonnée que tu t'étonnes de mon enthousiasme pour Rousseau : je le regarde comme l'ami de l'humanité, son bienfaiteur et le mien. Qui est-ce qui peint la vertu d'une manière plus noble et plus touchante? Qui est-ce qui la rend plus aimable? Ses ouvrages inspirent le goût du vrai, de la simplicité, de la sagesse. Quant à moi, je sais bien que je leur dois ce que j'ai de meilleur. Son génie a échauffé mon âme; je l'ai senti m'enflammer, m'élever et m'ennoblir.

Je ne nie pas qu'il y ait quelques paradoxes dans son *Émile*, quelques procédés que nos mœurs rendent impraticables. Mais combien de vues saines et profondes! Que de préceptes utiles! Que d'idées excellentes, présentées nouvellement ou sous un plus beau jour qu'auparavant! Que de beautés rachètent quelques défauts! D'ailleurs j'avoue que l'observation m'a conduite à approuver des choses que j'avais traitées d'abord de folles et chimériques. Son *Héloïse*[1] est un chef-d'œuvre de sentiment. La femme qui l'a lu, sans se trouver meilleure après avoir lu, ou tout au moins sans désirer de le devenir, n'a qu'une âme de boue, un esprit apathique : elle ne sera jamais qu'au-dessous du commun.

Son *Discours sur l'origine de l'inégalité* est aussi profondément pensé que fortement écrit : cette seule production lui eût mérité le titre de philosophe du premier ordre. Celui sur *Les sciences et arts*, tels étranges que paraissent les principes qu'il avance, est mieux en preuves que tout ce qu'on a écrit contre. Son *Contrat social* est sagement raisonné; ses seules *Lettres de la montagne* contiennent mille vérités intéressantes relatives aux gouvernements, et sa *Lettre sur les spectacles*, qui n'est déjà plus écrite de cette manière serrée, concise et forte qu'on admire dans ses autres ouvrages, étincelle encore de milles beautés. Enfin, dans tout ce qu'il a fait, on reconnaît non seulement l'homme de génie, mais l'honnête homme et le citoyen. Sa probité, sa droiture, se peignent partout; s'il est singulier, c'est pour sa franchise. Dire la vérité (ou du moins ce qu'il croit tel) est son premier soin; faire aimer le bien est son but. — Tous les défauts personnels qu'on lui reproche se réduisent à l'accusation vague d'être insociable; mais voyons un peu : est-on

(1) C'était une lecture toute récente; l'abbé Legrand lui avait apporté le livre, peu après la mort de sa mère (*Mémoires*, t. II, p. 185 : cf. lettre du 31 août 1775).

juste d'exiger qu'un homme qui travaille beaucoup dans le cabinet fréquente les sociétés comme nos oisifs? Il y a de l'absurdité à vouloir dans un même homme des qualités contradictoires. Un auteur réfléchi, appliqué et profond, n'est pas un être à figurer dans les cercles. Je ne suis rien, je ne fais rien pour le public, je vois peu de monde, et je sens que j'en verrais encore moins avec beaucoup de plaisir; à l'exception de deux ou trois personnes, toutes les autres me volent un temps que j'aurais mieux employé sans elles. Tu sens l'application. — Mais bien plus, les persécutions, les injustices des hommes ont presque donné à Rousseau le droit de ne plus croire à leur sincérité. Tourmenté dans tous les pays, trahi par ceux qu'il croyait ses amis d'une manière d'autant plus pénétrante que son âme sensible voyait leurs noirceurs sans pouvoir délicatement les dévoiler; persécuté par son ingrate patrie, qu'il avait illustrée, éclairée, servie; en butte aux traits de l'envie, de la méchanceté, est-il étonnant que la retraite lui paraisse le seul asile à désirer? Dans la solitude obscure où il s'est voulu tenir, il voyait pourtant quelques amis; il a perdu l'année passée le sieur Ligneps[1], son plus intime, persécuté comme lui pour l'avoir voulu défendre contre l'animosité des magistrats de Genève.

Il s'en est peu fallu qu'on n'élevât un échafaud pour cet homme à qui dans un autre siècle on dressera peut-être des autels!

Il a présentement environ soixante-huit ans; sa mauvaise santé, ses infirmités justifieraient sa retraite, quand il n'aurait pas d'autres raisons. Hélas! il sent déjà cette décadence qui remet les hommes supérieurs au niveau de tous les autres! Le philosophe républicain m'apprenait dernièrement que sa mémoire faiblissait beaucoup, et qu'il n'écrivait plus qu'avec une sorte de peine.

Nous rirons des lettres que je lui ai écrites quand tu viendras à Paris, comme on me le fait espérer. Ah, ma chère Sophie, que ne sommes-nous ensemble débarrassées de la foule importune, en nous livrant à l'aimable étude!

Mais c'est une idée qu'il ne faut pas se rappeler, dans des circonstances qui la favorisent si peu.

En voilà bien long de Rousseau, je m'en aperçois à mon papier : cela m'est échappé, comme un ruisseau qui court à sa destination s'échappe de sa source.

[1] Toussaint-Pierre Lenieps (1697-1774), appartenant à la bonne bourgeoisie de Genève, avait été banni de sa patrie en 1737 par le parti aristocratique, et était venu s'établir banquier à Paris, où J.-J. Rousseau, dont il avait épousé une parente éloignée, se lia d'amitié avec lui (à une date antérieure à 1751). Il continuait d'ailleurs à correspondre avec les *Représentants* (parti populaire genevois) et fut pour cette cause mis à la Bastille (19 novembre 1766-7 mars 1768) par le gouvernement français qui protégeait le parti adverse (les *Négatifs*), maîtres du gouvernement de Genève. (Renseignements dus à M. Eugène Ritter, professeur honoraire à l'Université de Genève.) Ce personnage, intéressant par ses idées et son rôle, n'a pas encore été étudié. — Cf. plus loin la lettre du 29 janvier 1777.

M[elle] M. [Mimerel] m'a laissé la maîtresse, au cas que je verrais ta sœur, de lui communiquer sa retraite si je le jugeais à propos; elle présume que peut-être elle ne pourrait toujours [la] lui cacher, par ses rencontres aux promenades voisines cet été.

Présente mes respects à ta chère maman.

Redeviens toi pour m'écrire bientôt. Il faut aussi que je songe aux Pâques : c'est une étrange chose que de vouloir croire malgré soi.

Adieu, ma chandelle finit, et tout le monde dort : il faut se taire et se coucher.

CXIX

À SOPHIE[1]. — 27 mars 1776.

Mercredi au soir, 27 mars 1776.

Environnée de ma famille qui cherchait à me distraire, comme j'allais me mettre à table, ta lettre est arrivée. Je la pressai sur mon cœur par un mouvement subit; je soupirai, mes yeux s'humectèrent, il fallut l'effort de la raison pour me retenir à ma place sans perdre tout à fait contenance. Que l'amitié est douce! Qu'elle a de charmes! Ah! ma Sophie, si tu cesses de m'aimer, je meurs!... Mais tu m'aimeras toujours, et je vivrai heureuse.

Ce fut ce matin que se dit le service de ma mère; je me rendis à l'église de très bonne heure. Tu sens quelle impression durent faire sur une imagination comme la mienne les appareils funèbres; la pâle lueur des cierges vacillant sur un autel voilé de noir, environnant une représentation mortuaire comme ces feux lugubres qui voltigent autour des tombeaux, le son des cloches ébranlées lentement, les sombres expressions d'un chant triste, l'assemblée de mes proches revêtus d'un uniforme semblable; toutes ces choses enchaînent les sens, portent à l'âme la mélancolie ou la douleur, suivant la vivacité des souvenirs de leur objet. Si j'eusse été obsédée des idées religieuses, telles que je les avais autrefois, j'aurais étouffé mille fois. Mais fort tranquille sur le sort d'une mère dont, s'il reste quelque chose, le bonheur doit être le partage, je pleurais sur moi seule, et cela n'est pas sans douceur. Pour te tout dire enfin, les regrets de la piété filiale et les agitations de l'amour se succédaient dans mon cœur.

D. L. B. avait eu un billet; mon père n'est pas chiche d'en envoyer aux gens, pour peu qu'il les connaisse. Il ne s'étonna pas que je le misse sur la liste; et moi

[1] Archives d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 361-365.

je souscrivais à mon penchant en appelant D. L. B. à gémir avec moi, à partager jusqu'à ma peine. Il se rendit à l'invitation; sans le voir, je m'aperçus quand il arriva. Après avoir resté très longtemps, il vint saluer selon l'usage, mais sans oser me regarder, et avec une rapidité qui ne me permit pas de découvrir sur son visage l'état de sa santé; c'était pourtant ce que mes yeux avides eussent voulu apercevoir sans paraître le chercher. — Je m'applaudis de sa timidité, je la trouvai un ménagement pour moi, je lui en sus gré. Il n'ignore plus que je l'aime, me dis-je alors, il a reçu mon aveu; cependant il fuit tout ce qui dans son air pourrait annoncer le triomphe; il plaint ma sensibilité, il la respecte, il le doit : mais en satisfaisant à ce devoir, il me prouve que je ne m'étais pas trompée en le jugeant digne de moi. — Tu penses tout ce que pouvait m'inspirer sa présence à pareille cérémonie. Je rougis d'abord de ces larmes adultères qui coulaient à la fois sur ma mère et mon amant (ciel! quel mot!..) Mais pouvaient-elles me donner de la confusion? Non. Rassurée bientôt par la droiture de mes sentiments, je te pris à témoin, ombre chère et sacrée! de la pureté de mes feux. «Ô toi, m'écriais-je du fond de mon âme, dont les tendres soins firent germer dans mon cœur l'amour de cette sagesse dont tu m'offrais l'image, toi qu'un funeste sort ravit si promptement à ma reconnaissance de ce qui touchait le plus ici-bas ton âme pure et sensible..., vois ta fille renouveler le serment de te prendre toujours pour modèle! Vois-la jurer solennellement d'être à jamais fidèle aux saintes leçons que tu lui donnas! Depuis que je t'ai perdue, je n'ai conçu aucune affection dont tes yeux puissent s'offenser; un doux penchant m'entraîne vers un objet dont les seules vertus ont captivé mon cœur : j'ose l'avouer à ton intelligence maintenant dégagée de tous voiles obscurs, et te sommer de l'approuver! Je me présente avec cet objet devant toi, je t'ouvre mon âme : lis, reconnais ton ouvrage, approuve et bénis. Vois enfin chaque hommage que je fais à la vertu servir d'éloge à ta mémoire, de tribut à ma douleur! Je ne rougirai jamais d'un amour qui m'élève à mes propres yeux et me force à me rendre chaque jour plus estimable. Si la raison, le devoir, la nécessité, me forçaient dans la suite à m'attacher à un autre qu'à D. L. B., il faudrait que ce fût quelqu'un qui lui ressemblât».

Mais au milieu de toutes ces pensées, je m'occupe beaucoup de celles qui doivent assaillir D. L. B., à l'occasion du devancement de ce service. Il peut s'imaginer, ainsi que tous ceux qui ne sont pas instruits, que mon père, ou moi plus vraisemblablement, va se marier. Dans ces deux suppositions, il doit trembler, s'il est tel que je le suppose; s'il m'aime, il doit être agité, tourmenté. Je m'inquiète de son inquiétude : je voudrais l'en tirer. Il est vrai qu'en supposant que je me marie il compte sur une lettre de ma part; tant qu'il ne la recevra pas, il doit croire que rien n'arrive de semblable pour moi. Mais, dans l'ordre des possibles, il y a de quoi s'inquiéter avec apparence de raison. J'ai eu envie de lui écrire; je

voudrais aussi lui dire que, s'il va à Amiens, il vienne prendre une lettre. Mais lui écrire encore! Peut-être m'abusé-je? Qui sait s'il m'aime assez pour s'inquiéter de mon union avec un autre? Je le crois : mais, la prudence, la raison mettent toujours un mais... et retiennent ma main. Tu devrais bien me tirer de ce labyrinthe. Qu'est-ce que je veux? Ah! ma Sophie! pardonne : il est bien doux, il est bien cruel d'aimer! Je sens que mon cœur frémit d'avoir éloigné D. L. B.; je l'ai chassé en lui disant qu'il m'évite une présence qui m'était trop chère pour ne pas m'être nuisible; l'exactitude de son absence est une preuve d'attachement qui m'attache et me tue. — Ciel! pourrais-je me repentir d'avoir bien fait? Non, je n'aurai point cette faiblesse : D. L. B., tu resteras éloigné, je travaillerai sur moi dans le silence; je te mets au sommet de la perfection, je m'efforcerai de m'y élever à tes côtés. Tous les jours, j'avancerai de quelques pas, mon salaire sera dans mon travail; ta main serait ma récompense; mais si le destin me la refuse, au moins je l'aurai méritée, et je pourrai dire sans honte que je l'aurais souhaité.

Je t'impatiente, ma bonne amie. Hélas! Il y avait bien longtemps que je ne t'avais parlé de tout cela. Tu me grondes de me livrer trop à l'étude : songe donc que, sans elle, l'amour exalterait mon imagination peut-être jusqu'à la folie. C'est une diversion nécessaire. Je prends la philosophie, je fais provision de pensées, je m'occupe de grands objets pour envahir une capacité qui se concentrerait en un point sans ces diverses ressources. Je ne cherche point à devenir savante. Les faits, les noms, les dates, les lieux ne sont pas ce qui fixe mon attention : le bel esprit, la réputation, le plaisir d'être imprimé ne sont pas mon but; j'étudie parce que j'ai besoin d'étudier comme de manger. J'étudie le plus que je peux, parce que l'étude me plaît. Connaître le vrai est mon ambition, connaître l'homme est mon plaisir : voilà ce que je cherche et ce qui fait chercher toute la vie; mais dans cette recherche est le bonheur, du moins l'oubli des maux et beaucoup de douceur. Je ne suis pas assez bonnement vaine pour croire tout ce que me disent le Sage et M. de Sainte-Lette : je vois qu'ils sont persuadés que l'éloge est le principe de l'émulation, le germe des bonnes productions; qu'en conséquence il faut piquer tous ceux en qui on aperçoit quelque désir, quelques dispositions. C'est un souffle jeté au hasard : tant mieux s'il fait éclore. Nos plus grands hommes n'auraient jamais rien fait sans l'espérance d'être admirés; ne fût-ce qu'un couplet de chanson, on ne le compose pas pour le mettre en poche, et l'on s'efforce de le faire d'autant meilleur, qu'on croit que ceux qui peuvent l'entendre savent connaître et juger le bon.

J'ai pris le soir pour étudier, parce qu'il n'a pas encore fait chaud le matin et que je peux le soir me procurer du feu lorsque j'en ai besoin, ce qui serait impossible au matin avant que personne fût levé. Je pourrai prendre mon train cet

été. Au reste, qu'importe l'heure à laquelle on se couche, dès qu'on se lève en conséquence? J'éprouve que six heures de sommeil me suffisent; plus m'enivre, m'assoupit, et l'excès s'augmente par lui-même. D'ailleurs qu'est-ce que cette étude? Ce n'est pas cet acharnement à entasser mille choses dans ma tête, c'est un doux abandon à une lecture solide et profonde et aux méditations qu'elle excite. Je lis, je rêve ou j'écris, avec attention, quelquefois avec feu, mais sans trouble et sans trop d'efforts.

Je devais ces petits détails à ma reine, qui se plaint de l'administration de son bien : j'espère qu'elle sera contente. Alors je le serai aussi tout à fait.

J'ai reçu une lettre par ton beau-frère, qui s'offrait à te porter une des miennes; je l'ai écrite, et je l'ai envoyée à ta sœur dimanche dernier. Lors de la visite de ton beau-frère, que M. de Sélincourt accompagna, j'appris que ta sœur avait été malade. Je voudrais bien l'aller voir, mais il me coûte de sortir.

Mlle M. [Mimerel] doit venir dîner demain ici. Je t'avoue qu'à mesure que je la connais, je la trouve moins de mon goût. Elle n'est pourtant point sotte, mais avec cela le jugement est si peu solide, il y a si peu d'idées importantes dans cette tête-là, que les ressources qu'on croyait apercevoir d'abord s'évanouissent à mesure qu'on fouille, à peu près comme ces veines trompeuses qui n'ont qu'un peu d'éclat et qui font faire de fausses mines. Quoique tu la trouves si propre au couvent, je doute bien qu'elle en fasse jamais son asile : elle en est loin pour le présent, et la dévotion ne la charge pas trop. Je ne lui montre rien de mes doutes : elle n'est pas en état d'en former de semblables, ceux d'une autre la perdraient.

Mais sûrement elle ne me croit pas trop dévote : je sais si peu cacher ma pensée qu'il n'est pas difficile de saisir quelque chose de ce que je suis sur l'article. Cela m'est arrivé à l'égard de quelque autre et j'ai senti que ce n'était qu'à ma très bonne réputation de piété que j'avais dû le bonheur de n'être pas prise pour un esprit fort. Ce fut pour moi une leçon : je parle encore moins que je ne faisais et j'évite avec une dévote tout ce qui tient à la religion.

Mais à propos, j'ai été à confesse, car il fallait commencer; j'ai dit que je ne croyais pas grand'chose, et nous avons bien causé. J'ai trouvé un homme (1) qui sentait fort bien qu'on pouvait douter; il en a débité bien long, et c'était précisément tout ce que je m'étais dit à moi-même comme raison de me soumettre par prudence, mais qui ne sont point des preuves convaincantes. J'en suis toujours au même point et je ris quelquefois avec le bon Dieu, ou seulement avec moi, de tout ce que je fais par complaisance. Je ne ferai mon jubilé qu'après les Pâques; ce sera pour cet été : il dure jusqu'en septembre. Il me faut le temps de faire des

(1) L'abbé Morel, dont il a été déjà parlé dans une note de la lettre du 30 juillet 1771, et qui reparaîtra souvent dans la suite.

stations, je ne suis point les processions; mais jamais je n'aurai le courage de répéter cinq *Pater* et cinq *Ave* dans quatre églises à visiter pendant quinze jours. Le *Pater* est assurément une fort belle prière, mais j'aime à m'occuper des idées qu'il me donne, et non pas à le compter et le débiter comme un chapelet.

La petite cousine redouble encore de dévotion; c'est encore une chose aussi comique que la mienne, car, avec toute sa foi, elle aime le plaisir et la toilette, et ne néglige ni l'un ni l'autre. Elle a un certain art d'arranger cela qui est fort plaisant à mes yeux.

Nous voilà, nous autres, avec nos conséquences : dévotes à l'excès quand nous croyons, incrédules quand nous n'agissons pas dévotement.

Adieu, ma Sophie, mon tout, tout! je t'aime comme moi-même.

CXX

À SOPHIE[1]. — 15 avril 1776[2].

Du lundi au soir, 15 avril 1776.

J'ai tant de choses à te dire, de sentiments à t'exprimer, d'idées à te rendre, tout cela est tellement brouillé, confondu, embrasé dans ma tête, que ne sais par où chercher le bout de l'écheveau. En quatre mots, je t'estime et je te chéris plus que jamais, je suis heureuse et contente autant que je l'ai jamais été; je te félicite et je suis ravie de ta manière d'être paisible, modérée et sage; je profite pour mon compte d'une existence pleine, brûlante et sans reproche. Tu aperçois tout le sens de cette phrase : voilà le coin de rideau que je me hâte de lever pour ma satisfaction et la tienne. Actuellement je vais bavarder tout à mon aise.

J'ai trouvé bien long le silence forcé que tes embarras te faisaient garder, je sens avec transport le prix de l'empressement que tu as mis à le rompre. J'étais pressée du besoin de t'écrire; je me serais satisfaite ces jours derniers si l'enchaînement des occupations et des distractions ne m'eût ravi successivement les instants que je t'avais destinés. Il me fut impossible de te donner des heures que j'essayai de prendre au repos; une mauvaise disposition physique me rendait le sommeil trop nécessaire. J'ai manqué être saignée du pied : le sang me portait à la tête avec une vivacité fort indiscrète. Mais tout est revenu dans l'ordre et je jouis de la meilleure santé.

(1) Archives d'Agy, adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 366-372. — (2) Terminé le 16.

Il me paraît que tu as rempli les devoirs du temps d'une manière douce et bien consolante; je ne l'ai pas fait comme toi, je veux dire dans des dispositions semblables, mai j'ai agi de bonne foi, conséquemment à mes principes, à mes idées, et je suis satisfaite. Je me convaincs de plus en plus, par ma propre expérience, que l'unité du moi intérieur est le pivot de la félicité. C'est dans l'économie de nos affections, dans l'harmonie qui résulte de nos actions avec ce que nous croyons être nos devoirs, que consiste le bonheur. Aussi la sincérité avec moi et la conséquence exacte à mon système actuel (quelconque) sera dans tous les temps l'objet de mes soins, le but de mes efforts.

Il me semble qu'une petite analyse de mon âme ne serait point hors de propos à ce moment. Tu me peins en peu de mots ta situation présente, je vois tout d'un coup d'œil; je jouis avec toi. Il est juste que je te mette au fait de ce qui se passe chez moi : tu me jugerais mal si tu me jugeais sur ce qu'on aperçoit par instants. J'ai des élans qui me déplacent quelquefois avec une rapidité surprenante, mais ils me transportent presque toujours avec avantage. C'est un vaisseau que des vents puissants promènent sur une surface immense; mais des objets nouveaux, des perspectives intéressantes, fixent partout les regards du pilote, occupent son attention, nourrissent son espoir. — Je reviens à mon but et j'entre en matière.

Environnée de mes semblables, placée au milieu d'une société dont le bonheur général me paraît l'objet légitime des travaux de chacun des membres, je désire être heureuse de la manière la plus convenable au bien de mes frères. Voilà mon premier sentiment, ma disposition habituelle et dominante : voici sur quoi je les appuie. Le bien commun est et doit être le but de toute association, de toute liaison possible. L'homme né bon, libre et heureux, ne s'est uni à l'homme que pour trouver, dans la réciprocité, des secours et des avantages, une augmentation qui perfectionne ses facultés et son bonheur. Je distingue deux sortes de bonté, l'une essentielle et l'autre relative. La bonté essentielle consiste dans les rapports des attributs qui composent un sujet. Je dis qu'un être est bon, quand tous ses organes, chacune de ses parties contribuent à sa conservation. J'appelle bonté relative celle d'une chose qui, dans sa place, tient à la chaîne universelle des êtres, et sert à la perfection du système par la liaison du tout.

La sociabilité une fois établie, l'avantage du plus grand nombre devient la règle pour juger du meilleur, le fondement du juste. Les degrés de l'utilité publique forment l'échelle sur laquelle on doit mesurer les vertus. Si les législateurs eussent toujours suivi cette gradation, ils n'auraient point erré comme ils ont fait tous. Mais le bandeau de l'ignorance était sur leurs yeux, et ce sont leurs erreurs qui, divisant les hommes entre eux par l'opposition qu'elles ont mise entre leurs intérêts, ont rendu l'homme méchant et dépravé. Mais au milieu de cette confusion, celui qui aperçoit le bien doit le suivre, même pour son propre bonheur; car nous

sommes constitués de manière que nous ne pouvons nous écarter de ce que la raison nous montre équitable, sans être punis par un sentiment douloureux. Ainsi se venge la nature du mépris de ses lois.

La vertu est donc l'habitude des actions utiles au bien public, l'amour de cet ordre auquel sont attachés les avantages de tous. Il suit de ces considérations que la vertu est indépendante de tout système religieux : elle peut exister sans religion. Aussi j'ai foi à la vertu des athées, mais j'avoue qu'elle est privée d'un grand appui. Si les athées ont raison, ils n'en sont pas moins malheureux dans une infinité de circonstances; je ne veux point de leurs tristes vérités, je sens que ma vertu peut se passer d'un Dieu, mais une Divinité est nécessaire à mon bonheur.

J'ai bien vu les nuages qu'on pouvait jeter sur l'existence d'un Dieu, je sens qu'on peut douter, mais je trouve de plus fortes raisons pour croire, et le sentiment vient encore ajouter au poids qui fait pencher la balance. Malgré tous les désordres apparents qu'on trouve dans l'univers, je vois une liaison, une harmonie, qui m'annoncent un dessein; il faut une intelligence d'où dérivent les autres intelligences; il faut une volonté qui nécessite, une puissance qui fasse agir. Sans comprendre sa nature, ni prononcer sur elle, je reconnais une première cause; j'adore un Dieu vrai, juste et bon; je révère en lui les qualités par lesquelles je veux lui ressembler. J'aime la vertu, parce qu'elle entre dans ses vues, dans l'accomplissement de ses desseins; je veux être heureuse de la manière la plus convenable au bien de mes frères, et la plus conforme à la volonté de l'Être parfait. L'idée de sa bonté, le désir du plus grand bien, me donnent l'espoir de l'immortalité. Si cette immortalité m'est réellement destinée, je la regarde comme un bienfait; je cède aux douces impressions d'une telle idée; mais, à parler franchement, je ne trouve pas le néant si affreux qu'on le fait; je ne vois pas que les bornes de mon existence restreignissent mes obligations de bien vivre, et l'immortalité de l'âme ne me paraît pas une conséquence si absolue de l'existence d'un Dieu. La Révélation prononce pour l'affirmative; mais toutes les Révélations me paraissent douteuses.

Dans la diversité infinie des religions qui partagent l'empire des esprits sur la terre, le christianisme me paraît sans contredit la plus respectable. Sa morale est sublime et pure, je l'aime et la révère; si Jésus-Christ n'est pas un Dieu, il est l'homme le plus parfait qui ait existé, et l'Évangile est le plus beau livre que je connaisse. Je reçois ce code admirable pour sa morale, je veux le suivre : j'adopte le culte établi, parce que, dans l'obscurité qui m'environne, il y aurait de l'imprudence et de la folie à vouloir choisir, surtout quand, dans le parti où l'on se trouve, les préceptes de conduite secondent parfaitement ces principes de vertu qui maintiennent la sociabilité : je remplis les exercices de ce culte du mieux qu'il m'est possible, et je dis à l'Être tout bon : «Dieu saint, je te reconnais, je t'adore et je

t'aime; je veux être à jamais fidèle aux lois sacrées de la justice, je me soumets à ses pratiques pour te prouver le désir que j'ai de te plaire. Si c'est toi qui les a établies, accepte mon hommage, et éclaire mon esprit.» La connaissance de la vérité, l'amour constant du bien, voilà les seules choses que je demande à Dieu, les seules que je désire. Attentive à remplir mes devoirs, à épurer sans cesse mes sentiments, je reste paisiblement dans un doute que je ne peux résoudre, j'accepte provisoirement; je vais bonnement dans la carrière sous les yeux de ce bon Père que je ne regarde jamais en tremblant, parce que je l'aime plus que je ne le crains.

En cheminant ainsi, j'ai rencontré un être de ma trempe : ses principes sont faits pour favoriser l'exercice continuel du bien, dans une union qui est le but de la nature. Ses vertus m'ont frappée : j'ai vu, j'ai senti que c'était celui avec lequel je pourrais suivre constamment la route que je me suis tracée; je l'aime, et je souhaite que des circonstances plus heureuses nous rapprochent un jour. Les obstacles qui s'élèvent entre nous touchent mon cœur sans le déchirer, il trouve un doux repos dans ses sentiments. Il est impossible cependant que des désirs contrariés ne produisent quelquefois des chocs assez vifs : voilà ce que tu as vu et ce qui te fait me plaindre; mais ces peines ont leurs douceurs : les souvenirs qu'elles me laissent, quand l'orage est passé, n'ont rien qui me tourmente. Je mets Dieu dans la confidence de mon amour; et, en vérité, il n'y a que lui et toi qui puissiez connaître toute son innocence. Il échauffe mon âme, il l'élève; c'est un véhicule puissant qui la porte au beau, à l'excellent; c'est un troisième motif qui s'est joint à ceux qui me faisaient aimer la vertu. Je ne regarde pas mon attachement comme une erreur ni une effervescence passagère; les sens ne sont pas de la partie : je connais les défauts de D. L. B., sans me faire illusion à son sujet. C'est lorsque je suis plus à moi, dans le sérieux de la raison, que j'aperçois plus clairement combien il me convient pour remplir toutes mes idées de vertu, dans le mariage et la maternité. Je ne trouve pas à D. L. B. un mérite supérieur, mais précisément celui qu'il me faut; ce n'est pas un génie, mais c'est une âme pure, simple, noble, grande et digne de moi. J'ignore si le ciel nous réunira quelque jour, mais ce que je sais, c'est que je conserverai mes sentiments jusqu'au dernier soupir et que jamais je n'aurai à en rougir.

Si la raison par la voix de mon père me déterminait à accepter un autre époux, ce ne pourrait être que pour quelqu'un qui fût comme D. L. B., et il n'est pas probable que j'en trouve un second qui me convienne à tant d'égards. Je ne me sens pas incapable d'être heureuse, malgré les obstacles qui nous éloignent : je le suis même à présent; cependant je pourrais l'être davantage si nous étions unis. Du moins je le serais autant, avec plus d'utilité pour la société et dans ma vraie destination.

Voilà, ma bonne amie, ce que je voulais te peindre : il fallait bien que tu

connusses au juste l'état actuel de tes domaines. J'ai esquissé des choses qui seraient susceptibles de grands détails; mais ils sont impossibles dans une lettre; il me suffit de t'avoir présenté l'essentiel : tu peux me voir et me juger.

Pour toi, ma douce amie, ta franchise t'élève bien haut à mes regards; ces aveux libres et francs ont une noblesse qui n'appartient qu'aux âmes du premier ordre. Il faut être bien grand pour dire sans faste et sans trouble qu'on ne l'a pas toujours été. Tu mêles à tout cela un intérêt si généreux et si touchant pour moi, que si tu n'étais pas la première dans mon cœur, tu le deviendrais nécessairement. En te faisant un extrait de moi-même, je n'ai pas touché à l'article important de notre amitié; il t'est connu, et c'est dans ton cœur que je t'envoie l'examiner. Si tu veux l'étudier davantage, c'est là que mon âme va se concentrer et s'abîmer.

Puisque me voilà dans le train d'une épître, il faut que je te parle de M. de Sainte-Lette. Il est venu dîner avec nous le jeudi saint. Nous avons causé d'une manière qui me donne envie de le revoir encore. Il s'est trouvé, par un petit enchaînement que je ne cherchais point à former, que je lui ai lu un petit traité de ma fabrique, ou du moins il l'a lu lui-même. Je ne sais si je t'avais dit que la composition indiscrète d'une chanson l'avait mis dans le cas d'entrer dans des détails et de demander un petit recueil, qu'à la fin je lui donnai; il m'a dit son avis. Ce qu'il vit ce jour-là était du nouveau, il fournit aux observations sérieuses; il s'agissait du beau, du bon, du vrai. Après une conférence assez intéressante, il m'a donné quelques vers que je vais te mettre ici, parce qu'ils me paraissent y mériter une place. Ils offrent un tableau un peu triste : c'est la manière de voir de cette âme brûlante et forte, aigrie par les malheurs, contristée par un système chagrinant.

Le double tableau de la vie par un homme de cinquante ans.

Bien loin derrière moi, de la réminiscence
Je vois les tableaux enchanteurs;
Là sont tracés de mon adolescence
Les fiers plaisirs, leurs brûlantes ardeurs
Embrasant tout, mes amis, ma maîtresse;
J'y vois la svelte agilité,
La force unie à la souplesse,
Les ris badins et la santé,
Conduire, en dansant, ma jeunesse,
Entre les jeux et l'allégresse,
Au temple de la volupté.
Tandis que devant moi de la triste vieillesse
S'ouvre le pénible chemin :
On s'y traîne à pas lents, courbé par la faiblesse,

Accompagné par le chagrin;
Il est bordé de maux sur l'une et l'autre rive,
Et toujours trempé de nos pleurs;
Le temps nous y conduit de douleurs en douleurs,
Et la cruelle mort borne la perspective.

Je crois que c'est là de la poésie; on y trouve du sentiment, des images, de la chaleur, de la vie et de l'expression. Après avoir lu ces vers, je me promenais, en rêvant, d'un côté de la salle; M. de Sainte-Lette se promenait sur une ligne parallèle, en laissant échapper quelques mots qui peignaient la situation de son âme. Il a la démarche fière, le regard de l'aigle, l'air sombre et pénétré; sa voix est sonore, sa prononciation nette, accentuée avec force; tous les mots qui sortent de sa bouche portent une pensée, une image, et leur expression énergique va remuer l'âme dans tous les sens. J'étais plongée dans la rêverie, et j'exprimais d'un ton modeste quelques réflexions auxquelles il répondait. Notre entretien était coupé par des silences qui faisaient une scène muette dont un spectateur intelligent se serait occupé. J'allais entrer dans quelques détails lorsque six heures sonnèrent. Ses affaires l'appelaient : il se retira en disant qu'il reviendrait avant de partir pour Versailles. Je l'attends avec une sorte d'impatience. Je suis bien fâchée que les dispositions du ministère l'obligent à retourner à Pondichéry. Il doit partir cet automne; il en est peiné lui-même. Il n'y a qu'un Paris, où la société des gens de mérite, la réunion des sciences et des arts, puissent lui offrir les plaisirs qui lui conviennent. Il a présentement au moins soixante ans. Ses voyages ont fatigué sa constitution, qui cependant est encore robuste. Le bonheur d'être utile à une infinité de malheureux est le seul qui lui reste, il est grand, il le sent; mais lorsqu'il faut se livrer aux plus pénibles occupations de l'esprit dans un âge où les organes s'affaiblissent chaque jour, où chaque instant enlève une portion de l'existence et lui substitue une infirmité, et n'apercevoir pour terme que le repos du néant, quelle situation!... Je le plains singulièrement.

Mais il y aurait trop à dire à ce sujet : je parle d'autre chose. J'ai vu ta sœur à la fin du carême, elle est venue en sortant de chez Mme Audois. Je me propose d'aller la voir aujourd'hui. Comme je ne présume pas qu'elle ait rien à me charger pour toi, je vais fermer ma lettre. C'est à mardi matin que j'écris cette demi-feuille.

Mlle Mimerel me dit toujours cent choses pour ton compte : prends-les une bonne fois pour toutes. Adieu, ma chère Sophie.

Je n'ai pas écrit [1] : le dessein en fut effacé par la réflexion; s'il avait subsisté, il y a longtemps que je l'aurais exécuté, et tu ne l'ignorerais pas. Je t'aime de

[1] A la Blancherie. Cf. la lettre précédente.

toute mon âme; sois toujours mon amie, il le faut pour mon bonheur. J'ai fait un jugement de l'ouvrage de D. L. B.; je voudrais que tu visses son impartialité et même sa rigueur. Mais je ne puis t'envoyer des cahiers, je ne sais déjà comment ployer cette longue lettre. Pardonne, je ne puis te quitter; ou plutôt ne pardonne pas, tu dois en être aussi aise que moi.

CXXI

À SOPHIE[1]. — 2 mai 1776.

Du 2 mai 1776.

Je ne m'amuserai pas à te dire tout le plaisir que tes nouvelles m'ont fait; ce serait une répétition perpétuelle qui, pour peindre au vrai mes sentiments, n'en deviendrait pas moins importune. Je pourrais cependant m'arrêter sur cela aujourd'hui mieux que tout autre jour, non seulement par rapport à la vivacité de l'impression que ta lettre a faite sur moi, mais encore par le peu d'idées (communicables) que je me trouve avoir présentement.

Je n'ai pas la tête si pleine que l'autre fois; tu as le fil de mon système, je ne veux pas appuyer sur les détails, parce que, ne voyant pas de même pour le moment, tout mon babil sophistiqué te paraîtrait insupportable. Au milieu de tout cela, il est bien doux de pouvoir se dire impunément : je ne pense pas comme toi, mais je ne t'en aime pas moins. Au reste, je suis fort persuadée que j'en viendrai à ton point; je me le prédisais à moi-même il y a quelque temps, j'en ai l'oracle par écrit; tout ce qui me démonte là-dedans, c'est que je n'y vois que l'ouvrage des circonstances; c'est par elles, combinées avec les lois de la mécanique morale (si je puis appeler ainsi les dispositions résultantes des événements), que je prévois mon changement et que je découvre les raisons du tien. Voilà une espèce d'hébreu dont l'explication m'attirerait de certaines gens un soufflet et de toi peut-être un sourire d'attendrissement et de pitié; mais que veux-tu? C'est le tableau présenté sous le verre d'optique : je ne puis parler que de ce que je vois. Je respecte en toi des dispositions que je trouve estimables et qui pourront être un jour les miennes; celles que j'ai actuellement me paraissent bonnes dans leur genre : nous sommes heureuses chacune à notre manière et, en dépit des différences, nous sommes amies plus que jamais. J'ai beau te paraître bien imparfaite, je te connais, tu as besoin d'une amie, je suis celle qui te convient le mieux. Malgré toi, tu

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 372-376.

m'aimerais toujours. Aussi je compte fort là-dessus, et je suis bien résolue à ne te rien cacher de tous mes travers d'esprit.

A propos d'amitié, M. de Sainte-Lette est actuellement bien content. Je le vis le jour même que je t'écrivis; nous n'étions que nous deux, je lui parlai de ses vers et de cette *perspective* si tristement bornée. Que ne mettez-vous une illusion au bout? lui dis-je. — Il le voudrait, et ne le peut pas. En vérité, ma bonne amie, je ne trouve presque rien de plus à plaindre qu'un athée vieux et célibataire. Le souvenir des plaisirs dont on a joui, et qu'on ne peut plus goûter, est tout à la fois délicieux et cruel, à moins que ces plaisirs n'aient laissé des fruits subsistants dont la présence console. Il n'y a que des pères de famille auxquels il soit permis d'être vieux sans chagrin après avoir cueilli toutes les fleurs du printemps : ils se rajeunissent dans leurs enfants, et retrouvent en eux chaque jour ce que chaque jour leur enlève à eux-mêmes; leurs mains débiles s'appuient avec complaisance sur ces plantes vigoureuses; la riante jeunesse qui leur doit l'être jette encore des fleurs sous leurs pas; les douceurs de l'amour paternel, les témoignages de la piété filiale, soutiennent le sentiment du bonheur dans leur âme affaissée. Mais lorsque l'affaiblissement de nos organes nous enlève à chaque moment un plaisir et lui substitue une infirmité; lorsque tout nous dit que nous allons cesser d'être; quand, isolés au milieu de l'univers, rien ne prend notre place, l'horreur de cette situation nous fait tremper de pleurs le chemin qui reste à faire. Ce tableau n'est pas pour des filles qui, n'ayant fait que des sacrifices, perdent peu de choses en vieillissant. Nous ne sommes presque jamais malheureux que par comparaison; le doux sentiment de l'existence échauffe encore le vieillard tranquille, dont la jeunesse fut un tissu de chagrins et auquel les années assurèrent le repos.

Mais tout en rêvant, j'ai oublié de te dire pourquoi M. de Sainte-Lette est actuellement si content : c'est qu'il est à Soissons chez son intime ami [1], son autre lui-même, son tout, avec la vertu. Le lendemain du jour où nous eûmes la conversation dont je faisais mention tout à l'heure, il vint dîner à la maison avec trois autres personnages que nous lui donnâmes pour compagnie.

L'abbé L. G., qui n'est point abbé par l'esprit, était du nombre; M. de Sainte-Lette fut content de lui à quelques égards. Le frère de l'abbé l'accompagnait; c'est un homme instruit, qui parle bien, mais qui n'était pas en train ce jour-là; le troisième était un élève de Pigalle [2], un artiste éclairé, qui a lu et voyagé avec profit. Une petite conférence philosophique fut précédée et suivie de plusieurs

[1] Sevelinges d'Espagny, receveur des tabacs à Soissons. — Sur ce personnage, qui va revenir bien souvent, voir les *Mémoires*, t. II, p. 238, et surtout la notice qui le concerne, en tête de ce recueil.

[2] Probablement le sculpteur L'Épine, chez la femme duquel Marie Phlipon allait avec sa mère, les années précédentes, assister à des concerts, et dont elle parle longuement dans ses *Mémoires*, t. II, p. 144-146.

choses générales et de quelques détails très intéressants que M. de Sainte-Lette nous donna sur certains peuples d'Amérique.

Sur le soir, les conversations se partagèrent; M. de Sainte-Lette me resta. Ce fut alors qu'il me parla de son ami, de lui, et que je lui parlai de toi, de moi. Il sent l'amitié aussi fortement qu'il a senti autre chose; c'est une âme de feu, de salpêtre et de soufre : je n'ai jamais rien vu de si exalté, c'est vraiment une pièce curieuse. Il croit à l'amitié entre femmes de notre espèce, mais il trouve fort heureux pour notre union (je m'exprime mal, ce n'est pas ce qu'il a dit), pour l'union entre les personnes du sexe, quand la fréquentation des mêmes sociétés ne donne pas lieu à l'amour de faire des brouilleries. Il me croit le cœur fort neuf; je n'ai rien dit pour le détromper. Il est donc vrai que les femmes les plus sincères ne disent pas toujours tout, et qu'il est difficile de les voir toutes entières. Hélas! Ce n'est pas notre faute! C'est celle de notre nature, ou plutôt de l'ordre des choses; nous sommes forcées de dissimuler malgré nous, même à l'instant où nous ne serions pas fâchées d'être devinées. M. Thomas a vu assez bien quand il a dit que cette gêne était un des véhicules qui nous portaient à la dévotion. «Une femme jette dans le sein de la Divinité des faiblesses qui demeurent ignorées du reste de l'univers[1].» Ce sont à peu près ses termes, autant que je puis me souvenir d'une chose que je lus il y a trois ou quatre ans. — Je ne rougirais devant personne, et encore moins devant M. de Sainte-Lette, de l'amour que j'ai actuellement, mais une fille ne choisit guère un homme pour confident, et pareille confidence se fait encore moins à un arrivant de six mille lieues.

J'étais ici, ma bonne amie, lorsque M. Roland est arrivé : il sort présentement après avoir passé ici près de deux heures. J'ai acquis pour lui, pendant ce temps, une plus grande portion d'estime que je n'en avais; j'ai admiré la justesse de ses raisonnements, l'agrément de sa conversation, la solidité de son esprit, le nombre de ses connaissances; enfin je le reverrai avec plaisir. J'ai un peu balbutié, mais le malheur n'est pas grand. Je lui ai demandé son avis sur le choix des meubles géographiques de l'emplette desquels tu m'as chargée : ses vues sont les miennes sur ce qui te sera le plus convenable. Dis-moi si tu es toujours dans les mêmes intentions, si tu veux aussi un globe et une sphère; tu m'as paru disposée à ajouter, s'il le fallait, quelque chose aux vingt écus que Mme Cannet destine à cette acquisition. Je ne la ferai toujours que pour le départ de ta sœur; je tâcherai d'arranger le tout le mieux possible. Mon dessein est de t'avoir un atlas comme le mien; c'est commode et suffisant pour les connaissances que tu veux acquérir sur cet objet.

[1] La citation n'est pas textuelle. C'est le résumé d'un passage un peu plus long de l'*Essai sur les femmes* (p. 86 de l'édition originale, 1772).

Ta sœur voudrait entreprendre cette étude. Je la vis dernièrement (c'était lundi); j'appris qu'elle était ici en allant la voir : je revins promptement la trouver. Elle prit une petite leçon et fit emporter mes cartes. Le petit père Romain-Joly[1], ce certain capucin que nous avions à table cet été, s'est offert à lui montrer la géographie; j'aimerais mieux lui voir M. Roland pour maître : il serait dans le cas de lui citer des faits, des observations qui, appliqués à tel lieu, aident à en conserver le souvenir.

Devinerais-tu bien pour quelles raisons les bonnes cousines ne laissent pas venir ici ta sœur bien souvent? Je te le donne en mille, et il faut être moi pour t'écrire pareille folie. Tu sauras donc que ces bonnes filles disaient doucettement à Mlle d'Hangard avec cet air de réflexion et de finesse que tu connais : «Mais Mlle Cannet désire beaucoup d'aller chez M. Phlipon; il se pourrait qu'on brassât quelque mariage; M. Phlipon est veuf, et... enfin... l'on ne sait pas.» — De manière que, pour ne pas leur mettre martel en tête, ta sœur, qui apprit cela par Mlle d'Hangard, évite de venir trop fréquemment. As-tu jamais rien entendu de plus fou? — C'est bien digne d'une imagination de vieilles dévotes, accoutumées à se farcir l'esprit de mille contes. Il suivrait de ce beau raisonnement que ta sœur courait après l'occasion sous le prétexte de venir me voir, et qu'au rebours de l'usage c'était elle qui faisait la cour; il suivrait encore que mon père pensait à la personne du monde qui lui convient le moins à tous égards, et que moi, je travaillais bonnement à me donner une belle-mère presque aussi jeune que moi. J'ai ri de tout cela comme une folle et si tu ne le trouves pas comique, je jette ma langue aux chiens.

Pendant que je te parle d'affaires étrangères, il faut que je te dise un mot de Mlle Mimerel; elle est au couvent, où Sainte-Agathe est la seule qui la définisse à merveille, sans que je lui aie rien dit. J'admire comme le petit intérêt personnel nous rend habiles à discerner le vrai, quand il nous touche. Mlle Mimerel, par cette certaine petitesse dont je ne la crois pas incapable, fait peu de cas d'une sœur converse et négligeait volontiers les messages de compliments et d'amitiés dont je la chargeais pour Sainte-Agathe ou dont celle-ci la chargeait pour moi. Sainte-Agathe, choquée de ce procédé, l'examine, la juge sans flatterie, et ne se trompe pas. Croirais-tu que les caresses de Mlle Mimerel ont gagné Mme Myon, au point qu'elle est refroidie pour Sainte-Agathe? Cela mortifie celle-ci, qui reçoit chaque jour quelque petit désagrément, et j'en suis fâchée rapport à elle. Mlle Mimerel fait tout cela sans méchanceté; il y a, dans son fait, défaut de jugement, étourderie; c'est ce que je fais observer à Agathe, en l'engageant à fermer les yeux sur ces misères.

[1] Confesseur de Mlles de Lamotte (*Mémoires*, t. II, p. 127).

Je suis un peu déroutée depuis une quinzaine; je reçois du monde, je vais en ville, je fais des promenades de trois ou quatre lieues à pied lestement, puis je me lève matin pour faire des stations : tout cela est fort plaisant. Je veux étudier le latin, j'apprends le rudiment, j'ai un dictionnaire, je [demande] des avis à mon oncle le gros chanoine; cela me permet de tirer parti de sa personne. Quand il vient, au lieu de parler de choses vagues, je le prie de me donner des leçons. Néanmoins, comme cette étude est sèche, interrompue, et que je ne suis pas toujours disposée à m'y livrer, elle me tiendra bien longtemps. Heureusement, ma mémoire est fidèle, et quand je ne mettrais qu'une ligne par jour dans ma tête, elle y reste : je la retrouve au bout du mois avec les trente autres à la file.

Je passerai, je crois, ces fêtes de Pentecôte à Vincennes, chez le chanoine. Je le mettrai au rudiment, il en est tout aise. Adieu, écris-moi, prêche-moi un peu, j'en ai besoin; je ne vais guère au sermon sans chercher à n'y pas aller; je me meurs d'envie de faire mes stations plus sérieusement. Je t'estime, t'aime, te chéris, t'embrasse, et je finis, bien étonnée d'avoir fait une lettre si longue : mais non, cela n'est pas étonnant avec tant de bavardages. Adieu, déchiffre-moi, j'ai des plumes détestables, et je cours la poste sans savoir pourquoi.

CXXII

À SOPHIE[1]. — 17 mai 1776[2].

Je ne sais que vous répondre, ma chère Sophie : j'ignore même ce que je dois penser. J'ai relu plusieurs fois des expressions dont l'obscurité m'embarrassait : à la première lueur du vrai sens, j'ai souri; la réflexion m'a saisie d'étonnement, une seconde vue m'a serré l'âme; j'ai fini par tomber les coudes sur la table, la tête dans mes mains; et je n'essuie mes pleurs que pour prendre la plume dans l'émotion du moment, sans savoir ce que je vais dire. Ne crois pas que j'aille m'échauffer à combattre ton projet, il est conséquent à certains égards; c'est celui d'une âme forte et persuadée, et c'est précisément parce qu'il est conséquent à une manière de voir ces choses dans le système de la religion que je crois cette manière outrée et fausse. Je causais dernièrement avec M. de Sainte-Lette (qui n'était point encore parti comme je le croyais); il connaît la dévotion; c'est toujours par elle que commence quelqu'un qui porte un cœur sensible et qui a un esprit réfléchi; les idées

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 376-387.

[2] La date est à la fin, au verso du folio qui porte l'adresse.

dont nous fûmes nourris viennent en fermentation à l'instant où nous pouvons les combiner, leur impression nous entraîne, et, avec du jugement, il faut ou douter ou travailler à se faire chrétien. «Si j'avais réussi à me convaincre en faveur de la religion, disait Sainte-Lette (car j'ai cherché à le faire de la meilleure foi du monde), je n'aurais pas voulu de cette morale mitigée de la plupart des croyants : un Dieu mort pour moi eût exigé à mes yeux le plus parfait dévouement.» Je suis intérieurement convaincue que la conséquence à nos principes est le pivot de notre bonheur. Les principes que tu viens d'adopter peuvent très bien se soutenir chez toi par le défaut de certaines connaissances et la méditation continuelle des mêmes objets; or la durée de ces principes supposée, mon opposition à ta conduite en conséquence serait blâmable. Je veux ton bonheur sans considération pour le mien; chacun a sa manière d'être heureux, je ne troublerai pas la tienne; de la même main qui repousserait un amant désavoué par le devoir, j'applaudirais au sacrifice d'une amie qui m'arracherait la moitié de moi-même; je saurais te cacher mes larmes, et je mourrais de douleur que tu n'en connaîtrais pas la cause. C'est dans une telle conjoncture que la confiance le cède à l'équité. Mais de quoi est-il question?... J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées... et, en vérité, ce que tu m'apprends est bien fait pour y jeter le trouble et la confusion. Ta ferveur ne voit plus de bornes, n'en saurait plus souffrir, c'est à l'abri du cloître, dans l'engagement des vœux, sous le bandeau sacré, le voile religieux, que tu vois la perfection requise du chrétien et que tu prétends la chercher, Sophie? Il n'y a qu'un pas à faire; vous êtes capable de le faire et de surmonter les vains obstacles du monde : je louerai votre courage, mais je loue bien plus la résolution de ne rien faire précipitamment. Croyez-vous bien assurément que les pratiques de la vie active ne louent pas bien mieux le Seigneur que des prières oiseusement barbottées? Vous allez me citer l'exemple de Marie, la parole de Jésus-Christ, mais laissons l'Évangile et parlons raison. Vous reconnaissez un Dieu, être parfait, suprême intelligence, nécessairement bon, ordonnateur de toutes choses, créateur de l'homme particulièrement, voulant le bien de sa créature; c'est de lui que vous avouez tenir votre existence et vos facultés; c'est à remplir la destination pour laquelle il vous a formée que vous voulez mettre tous vos soins : rien de plus juste. Cette destination, dans vos principes mêmes, est d'occuper sur la terre la place que vous devez tenir dans la chaîne des êtres, jusqu'à ce qu'une autre vie nous fasse jouir des récompenses attachées à l'observation de l'ordre.

Le mouvement donné par l'impulsion des besoins, les relations avec nos semblables dont nous sommes environnés, le sentiment éclairé par la raison, déterminent notre marche et nos devoirs. Le bien d'être et de vivre se trouve complété par la pratique des vertus sociales; elles seules peuvent établir dans un cœur le trône de la félicité. La sagesse infinie qui rapprocha l'homme de l'homme voulut

qu'il ne pût se rendre heureux qu'en faisant le bonheur de son frère. Le misanthrope qui s'exile est un atrabilaire puni par son chagrin même, le fanatique qui s'isole injurie la Divinité. Peut-on s'imaginer que l'Être excellent qui nous forma si évidemment pour être unis se plaise à voir des hommes quitter le travail sous prétexte d'austérité, abandonner une société qu'ils doivent soutenir, pour faire à part un corps inutile; se donner librement un frein qu'ils rongent chaque jour avec dépit ou croupir dans les langueurs d'une spiritualité chimérique? Est-ce dans les minuties du couvent, dans l'ordre méthodique de petites fonctions qui n'ont pour but que de remplir un temps qui aurait pu être mieux employé, dans les spéculations creuses d'un cerveau échauffé, d'une dévote oisiveté, dans les macérations absurdes d'un zèle qui déchire le serviteur pour le rendre plus agréable à son maître, que la suprême Intelligence place sa gloire, et auxquelles elle attache ses bienfaits? Aurons-nous toujours d'assez petites idées de la Divinité, pour nous la représenter fantasque, contradictoire, cruelle et sanguinaire? N'est-ce pas placer un diable sur l'autel où l'on croit adorer un Dieu! Mais à toi qui connais les couvents, je demande si c'est dans leur intérieur qu'on trouve cette charité que chacun des membres porte dans la bouche? si c'est là qu'on jouit d'un recueillement parfait, d'une union vraiment chrétienne? — Je veux que ton Dieu exige des sacrifices, des témoignages éclatants, des pratiques fatigantes : est-ce au couvent qu'on fait les plus méritoires, les plus humbles, les plus pénibles? J'y vois les plus inutiles et les plus ridicules. Si tu peux me montrer quelque chose de mieux, tu me feras plaisir. Ne te marie pas, j'y consens : tu trouverais difficilement celui qui te conviendrait. D'ailleurs, puisque nous en sommes à la plus grande franchise, je ne crois pas que le physique chez toi pût supporter sans un grand danger l'inconvénient des enfants : j'ai pensé plus d'une fois à cet obstacle et je tremblerais de te voir exposée à ce qu'il fait craindre. Mais se jeter dans un couvent n'est pas un parti raisonnable; je te crois des principes de morale trop sains pour te vouer ainsi à l'inutilité, à moins que, pressée par la considération de circonstances particulières, tu ne voies pas de moyens de te faire dans le monde un plan de vie retirée et libre. Alors, si tu te consacres à la religion, fais-le de la manière la moins éloignée de l'utile. J'ai dit mille fois que si mes idées pouvaient changer au point de me conduire aux vœux de cette espèce, je me mettrais dans un hôpital; j'avoue que ce sacrifice me plairait malgré sa rigueur; c'est l'héroïsme dont je serais tentée, après celui de remplir dans le monde les devoirs de l'état commun avec les perfections que j'imagine. Mais ta santé est-elle assez forte pour supporter les fatigues d'une vie consacrée au service des malades? La nature ordonne de nous conserver, la religion veut qu'on dompte ses passions : ces deux préceptes doivent s'accorder; car si cela n'était, l'un des deux serait faux, et je ne crois pas que le mensonge fût du côté de la nature. Celui qui se détruit par des austérités

au-dessus de ses forces ne me paraît pas moins coupable que celui qui, n'osant se défaire tout d'un coup, prendrait chaque jour une petite dose d'arsenic ou de sublimé. Sous le prétexte d'aller vite à la récompense, il ne faut pas abréger le temps du travail.

Avec un peu de réflexion, rien ne m'étonne dans tes dispositions; elles coulent naturellement des circonstances, et je n'y vois guère le triomphe de la grâce. Il est bien difficile qu'une âme dans laquelle la religion a fait des impressions profondes, a excité les premiers sentiments, ne revienne pas sous son empire après les variations et les secousses de l'adolescence. Le doute seul y ramène un esprit prudent, et la conviction du contraire est extraordinairement rare : il faut une étude, une force dont très peu de gens sont capables. Le goût de la vertu tend sans contredit à la rétablir; il est bien doux de penser qu'on ne la cultive pas inutilement pour l'avenir, et qu'un rémunérateur propose et promet des biens éternels aux fidèles observateurs de ses lois. Comment ne pas suivre d'ailleurs les traces faites par l'éducation, renouvelées par ce que l'on entend chaque jour en assistant aux cérémonies d'un culte imposant, et qu'on ne peut pas balancer le penchant qu'elles font naître par des études suivies? Contrariée perpétuellement dans tes goûts, nécessitée à une frivolité dégoûtante et insupportable, il est naturel que tu préfères le loisir d'un cloître, où l'on peut du moins penser sans distraction à des objets sérieux, aux obligations de manier des cartes, de faire méthodiquement toilette et de mener la vie automate d'une machine en parade. Je conçois si bien la liaison de tout cela, que je m'assure qu'à ta place il m'arriverait pareille chose. Mais comme le parti n'est pas sans inconvénient, il ne faut le prendre que dans le cas extrême. Or, tu as la perspective d'une liberté qui te permettra bientôt de vivre à ta mode. Il y a peut-être plus de courage à braver l'opinion au milieu du monde même qu'à se soustraire à lui par une démarche d'éclat après laquelle on ne pense plus à vous. On a beau dire, toutes mes observations aboutissent à me prouver qu'au sein de la société on ne vit toujours que comme l'on veut : tel est libre, dès qu'il méprise la raillerie.

Je suis bien fâchée que tu ne puisses me donner que le résultat des changements qui s'opèrent chez toi; je voudrais voir cette suite de vérités qui t'éclairent; tu sens bien que les raisons m'intéresseraient particulièrement; peut-être me convertiraient-elles. Je te l'ai déjà dit, j'ai prévu que j'en viendrai quelque jour au même point; mais il est certain que, quant à présent, la prudence toute seule me soumet, quoique je sois bien plus près encore de la négative que du doute.

La marche rétrograde qu'a suivie mon esprit pour se soustraire au joug est assez singulière : je vais te le tracer généralement; je m'étais imposé le silence par scrupule pour toi, mais tu dois être affermie là-contre, tu pourras peut-être me répondre et me satisfaire. Je t'ai esquissé la morale sur laquelle je me conduis,

et qui, tout indépendante qu'elle soit d'aucun système religieux, ne m'en paraît pas moins solide. Je viens aux objets spéculatifs.

La première chose qui m'a frappée, lorsque j'ai réfléchi tranquillement, c'est que la religion proprement dite ne pouvait, ne devait avoir pour but que le bonheur des hommes et l'honneur de la Divinité. Tout ce qui dans ces deux parties choquant ouvertement la nature et l'idée raisonnable d'un Être juste et bon me devint suspect... A ce seul trait combien de choses furent ébranlées pour moi! Je ne pus digérer entre autres que tous ceux qui ne pensaient pas comme moi fussent perdus éternellement; que tant d'êtres innocents, d'hommes vertueux, de peuples doux fussent livrés à de flammes cruelles parce qu'ils n'auraient pas entendu parler d'un pontife romain, prêchant une morale sévère qu'il pratique rarement. Je trouvai ce principe absurde, atroce et impie. (Aussi ne fut-il pas toujours celui de quelques anciens Pères.)

Mais si l'intolérance prêchée par mon église est un dogme abominable, comme j'ai l'honneur de le croire très fermement, cette église enseigne quelquefois le faux et n'est pas infaillible. Si elle s'est trompée si grossièrement sur un article de cette importance, où l'intérêt sectaire paraît l'ouvrier de l'erreur, il peut en être d'autres dont le même motif rend la vérité douteuse pour la raison éclairée.

Ces mystères, que les ministres défendirent et conservèrent toujours avec plus de soin et de zèle que la morale, pourraient bien..... mais..... D'ailleurs si cette multitude d'infidèles n'a pas à craindre d'éternité malheureuse, à quoi sert tout l'appareil de la religion? Où est l'utilité d'avoir fait répandre le sang d'un Dieu humanisé? L'établissement de cette religion, qu'on veut me donner comme une des preuves de sa divinité, n'est pas miraculeux selon moi. Quoi! cette religion qui contrarie les penchants de la nature prend racine dans tous les cœurs, malgré les obstacles élevés par les passions, et vous n'admirez pas? Je ne réponds à ce raisonnement qu'en en faisant l'application à la morale des stoïciens, aux austérités des brahmanes, à celles des anciens pythagoriciens, des gymnosophistes et des fakirs, lesquelles ont trouvé et trouvent encore des prosélytes. Quelle religion n'ordonne pas des choses pénibles? La crainte est inventrice en tourments, et la vue d'une éternité de bonheur ou de supplices était bien propre à enflammer le courage.

La décadence de l'empire romain, l'ignorance et la barbarie qui régnaient dans une partie de l'Europe, la division d'intérêts et d'opinions qui déchiraient l'autre favorisaient à l'envi l'introduction d'un système dont l'enchaînement et les objets devaient imposer, effrayer, séduire par tout ce qui peut frapper et subjuguer l'imagination du vulgaire; surtout à une époque où les peuples, malheureux par la tyrannie de leurs maîtres, désolés par les incursions des barbares, étaient portés à chercher dans l'autre vie un bonheur, un repos qui les fuyaient sur la terre.

Avec quelle avidité ne devaient pas être reçues les promesses de ce bonheur pour ceux qui souffraient en ce monde? L'histoire des progrès de cette religion ne me présente que la continuation des effets naturels que je viens de remarquer, ou le fanatisme d'un conquérant qui verse des flots de sang pour faire baptiser les malheureux compatriotes de ceux qu'il vient d'égorger, ou le zèle convertisseur de quelques princesses dévotes, ou les intrigues, et même la bonne foi, des prêtres, dont les conciles m'offrent quelquefois des disputes peu édifiantes et souvent des questions impertinentes par leur nature et leur puérilité. Mais les martyrs! Chaque religion a les siens; je trouve en outre qu'un homme qui meurt pour sa foi me prouve bien la force de sa persuasion, mais non la vérité de sa créance. Plusieurs d'entre les martyrs s'attirèrent la mort par le mépris manifeste des lois de l'Empire et justifièrent en quelque sorte la persécution de leurs adversaires : nulle part il n'est permis de troubler l'ordre public et de fouler aux pieds avec une arrogance dédaigneuse l'effigie du souverain; et comment de plus ajouter foi au nombre de la légende, pendant qu'il est prouvé que dans ces mêmes siècles, où soi-disant on immolait tous les chrétiens, les évêques de Rome vécurent et moururent en paix dans l'exercice modeste de leurs fonctions? Quant aux miracles, je n'y crois guère; il y a tant de moyens d'en imposer au peuple! L'ignorance favorisait si bien l'imposture et la crédulité, cette preuve est si sujette à l'illusion qu'un esprit juste ne peut l'admettre. Depuis que j'ai réfléchi sur les épreuves du feu, de l'eau bouillante, etc., qu'autorisaient les lois d'un peuple, sur les prodiges, démontrés faux, rapportés gravement avec toutes leurs circonstances et leurs autorités par des historiens avérés, sur les farces récentes qui s'opéraient miraculeusement dans un faubourg de Paris, et qu'attestent les témoignages de têtes respectées, je verrais ce qu'on nomme un miracle sans me persuader qu'il en fût un. Mais les prophéties? J'avoue de bonne foi que, de la manière dont on me les présente, elles m'embarrassent beaucoup, ainsi que toute cette liaison à la religion juive, et que je ne sais pas y répondre; mais c'est seulement une matière de doute. Je ne sais ni l'hébreu ni le grec, pas encore le latin; le génie allégorique, le style figuré des Orientaux, l'altération des sens par les traducteurs, leurs interprétations forcées peuvent très bien m'en imposer et en avoir trompé avant moi beaucoup d'autres qui n'en savaient pas davantage.

L'imagination frappée d'un objet voit partout des rapports au sujet dont elle s'est passionnée. L'intérêt, l'imposture ne sont pas malhabiles; et ne voit-on pas tous les jours ceux qui s'appellent réciproquement hérétiques autoriser leurs opinions contraires par des passages de la même Écriture? Mais en remontant ainsi j'arrive à ces Juifs, dont la religion, grande par l'idée sublime d'une cause unique et simple, me paraît d'ailleurs si peu digne de la majesté d'un Être suprême par l'imperfection de sa morale et par ses pratiques puériles et grossières. Moïse me

semble un adroit législateur, un génie élevé au-dessus de tous ceux qu'il conduisait, lesquels étaient fort simples, pour ne rien dire de plus..... La sortie d'Égypte n'est racontée par un historien de ce pays que comme la fuite de quelques lépreux ignomineusement chassés. Les savants du premier ordre (et bons croyants) ne sont pas d'accord sur l'entrée des Israélites en Égypte : l'un veut qu'ils y soient venus à deux fois et qu'ils y aient formé une dynastie de rois pasteurs; l'autre soutient le contraire, chacun a des preuves qui se balancent. Que d'incertitudes! Quelle obscurité!..... L'histoire de la création, tel beau que soit son début, ne répond guère aux idées que l'astronomie nous donne; mais j'aperçois dans celle du premier homme la pierre fondamentale de toute ma religion. Quoi? tout ce système, dont j'admirais au moins la liaison et la plus grande partie de la morale, n'est appuyé que sur une pomme mangée?... C'était bien la peine d'envoyer un Dieu incarné pour sauver quelques hommes du naufrage de tous, sans égard pour le plus grand nombre; ce l'était bien moins encore que de créer un homme pour le condamner avec toute sa race sur une infraction de cette espèce!.....

Adam s'attire la plus horrible punition en suivant l'avis des sens qui lui furent donnés pour guides et bravant une menace qu'il ne devait pas concevoir. Parmi tout cela je vois un serpent qui parle : le bel être pour séduire une femme! Quel ramas!..... Être parfait, voilà tes œuvres? Je ne puis le croire; cette base me paraît bien défectueuse..... l'édifice croule à mes yeux. J'aime autant l'imagination d'Hésiode lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : «Au commencement était le Chaos, le noir Érèbe et le Tartare. Les temps n'existaient point encore, lorsque la Nuit éternelle, qui, sur des ailes étendues et pesantes, parcourait les immenses plaines de l'espace, s'abat tout à coup sur l'Érèbe : elle y dépose un œuf; l'Érèbe le reçoit dans son sein, le féconde : l'Amour en sort. Il s'élève sur des ailes dorées, il s'unit au Chaos : cette union donne l'être aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes et aux animaux. Déjà Vénus, conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur la surface des eaux; tous les corps animés s'arrêtent pour la contempler. Les mouvements que l'Amour avait vaguement imprimés dans toute la nature se dirigent vers la beauté. Pour la première fois, l'ordre, l'équilibre et le dessein sont connus à l'univers[1].....»

Mais voilà ce qui s'appelle battre les buissons; je reprends mon sérieux et je dis qu'en effet, lorsque j'étudie l'homme, je ne vois point du tout la nécessité prétendue de recourir au péché originel pour expliquer ses variations. Sa constitution et sa sensibilité une fois données, on en déduit toutes ses passions; de ces passions

[1] Cette prétendue citation ne rappelle que de très loin le début (vers 116 et suiv.) de la *Théogonie* mise sous le nom d'Hésiode : «Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ'.....» Je ne saurais dire d'ailleurs si Marie Phlipon l'a imaginée ou si elle l'a tirée de quelqu'une de ses lectures.

tous les effets possibles suivant les circonstances. C'est la société, l'établissement de la propriété, ce sont les lois, les gouvernements, les préjugés, etc., qui le modifient, l'altèrent, le perfectionnent ou le dépravent. Je n'aime point du tout cette contradiction choquante des moralistes dans la peinture différente qu'ils font de l'univers et de l'homme suivant l'intérêt de la cause qu'ils plaident. S'agit-il de combattre les athées? Ils voient partout l'ordre, le dessin, la proportion, l'harmonie, la justesse; ils s'extasient, ils admirent, ils préconisent jusqu'à la dureté de la peau du serpent et la délicatesse des fils de l'araignée [1]. Faut-il réfuter les déistes? C'est une autre marche. Ils mettent l'homme sur la scène, l'estropient de mille manières, le rendent malheureux autant qu'ils veulent, et, sur une dépravation de fabrique humaine, établissent la nécessité d'une Révélation et d'un Réparateur.

Quel être inconcevable on a fait de la Divinité! Les hommes lui ont prêté leurs passions et la jugent d'après eux. Nous ne faisons plus de Jupiter galant, mais nous faisons un être injuste, colère, partial, vindicatif: tout ce qu'est un méchant homme. Une sagesse infinie, unie à la suprême puissance, doit être nécessairement bonne; elle ne punit pas avec cette atrocité de la vengeance, elle perfectionne ou elle anéantit.

J'allais entrer dans l'examen du mal et de ce qu'il est par rapport à la Divinité, mais je le remets à une autre fois. Tu as sûrement bien assez de ma philosophie pour aujourd'hui. J'ai suivi ton exhortation : je ne te cache rien de ce que je pense. Mon dessein n'est pas d'ébranler ta foi, mais de te peindre mes idées. Je le fais le plus rapidement possible, et j'échappe bien des liaisons; je garde seulement l'ordre dans lequel elles se sont présentées à mon esprit. Je voudrais t'échauffer assez pour que tu me répondisses avec le même ordre en me réfutant; car, puisque tes idées sont assez claires pour te déterminer, elles doivent l'être assez pour être rendues, sinon ce ne serait plus qu'une affaire de sentiment: alors c'est de l'arbitraire tout pur.

Tu as été longtemps à m'écrire. J'ai souffert de ton silence sans oser tout à fait le rompre, quoique, à dire vrai, je m'y fus pourtant résolue, sans les petits inconvénients de santé et d'affaires. Je reçus ta lettre hier comme j'étais sur l'escalier. Je ne commençai à te lire qu'auprès du Luxembourg, dans la cour des Carmes [2], mais ce fut si précipitamment que je n'aperçus rien du principal sujet. J'allai voir ta sœur, je fus fort gaie; M. Roland arriva; j'assistai à sa leçon de géographie. Je te ferai l'emplette des cartes selon ton intention, et je crois ne pas

[1] Cela sera redit, presque mot à mot, dans la lettre CVII, du 24-28 décembre 1776.

[2] Il semble bien, par cette mention «du Luxembourg», qu'il s'agisse ici des Carmes-déchaussés, à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette, et non des Carmes voisins de la place Maubert. Mais je ne vois pas où pouvait être cette «cour».

passer les vingt écus. Le 78 livres sont pour les glaces dont ta sœur a le mémoire quittancé. M. Trude a oublié dessus les lunettes en argent, qui sont, je crois, d'une douzaine de francs; ta sœur m'a dit qu'elle paierait cela à part, pour ne pas embrouiller les bonnes cousines d'un double compte.

Tu n'es guère disposée à entendre le récit de mes petites minuties; il faut pourtant te dire que dimanche, aux Tuileries, où je ne suis jamais que par complaisance, je tâchais de m'égayer par l'observation secrète des personnages. Mon étude réussissait assez bien; j'oubliais entièrement qu'on me voyait aussi; je me sentais à l'aise, comme dans une loge d'où l'on examine les acteurs, lorsque, dans la gaîté que me donnaient les idées comiques suggérées par le spectacle, je remarquai devant moi une compagnie où une jolie femme fixa mes regards, sans exciter ma critique intérieure. Satisfaite de ma découverte, je la considérais paisiblement, quand je vis papa saluer quelqu'un de cette compagnie; je me retourne, je cherche qui, la personne en faisait autant avec une sorte d'inquiétude : je reconnais D. L. B. Le sourire de la surprise parut sur mes lèvres, le sérieux du respect baissa ses yeux; je détournai les miens promptement, et la rêverie prit la place de l'humeur satirique et gaie que je m'étais donnée.

J'ai vu, il y a déjà longtemps, le monsieur de qui il pourra savoir les raisons qui nous firent devancer cette cérémonie en question [1]; par conséquent, l'inquiétude que je lui supposais doit être dissipée : j'en suis moi-même plus tranquille.

Nous étions habillés de même couleur le jour de la rencontre; cela me parut tout joli : *ça fait, ça fait toujours plaisir*, tu sais l'air de cette chanson?

C'était jour de révolution. J'appris au soir le déplacement de M. Turgot : j'en fus stupéfaite et marrie. Ce n'est pas que son opération n'ait fait quelque tort à mon père, et à moi par conséquent; mais ce n'est pas sur mon intérêt que je le juge. On en disait tant de bien, on espérait si fort de ses grandes vues..... Enfin, c'est un coup imprévu, prévu, combiné, inattendu, que sais-je?.... On babille à Paris comme de coutume et je ne sais que les dictons publics. Tout ce que je vois, c'est que bien des gens lui jettent la pierre seulement parce qu'il est déplacé, et ce n'est pas là du noble à mon avis.

On fait des calembours à la cour, c'est-à-dire on en faisait, car la mode doit en être passée. La reine portait des souliers verts noirs; elle faisait remarquer à M. de Saint-Germain [2] qu'elle se mettait dans la réforme en prenant des chaussures si simples, qui n'étaient pas trop celles d'une reine. — «Comment, Madame! ces souliers conviennent parfaitement à Votre Majesté : je trouve très naturel que l'*uni-vert* (l'univers) soit à vos pieds.» Voilà ce qui s'appelle un calembour! Je me trouve très heureuse d'être à trente lieues de toi, dans la crainte de recevoir un

[1] Le bout de l'an de sa mère. — [2] Le ministre de la guerre.

soufflet pour te dire tant de babioles, si j'étais à ta portée. Mais j'avais commencé indispensablement la troisième feuille : il fallait la remplir, et surtout n'y pas mettre de philosophie, car tu dois en avoir par-dessus les yeux. Tu es peut-être aussi lasse de moi; en tout cas, je me flatte que ce serait la première fois. Bonne consolation! Hélas! je vis[1]. . . . . oui, il le faut! adieu, adieu, je ne veux pas entamer ce chapitre. Tu connais l'amitié, ses étreintes délicieuses. . . . . Je te serre dans mes bras, mon âme se verse dans la tienne, les larmes du sentiment inondent mon visage. . . . . Je reste sur ton sein.

Ce vendredi, 17 mai 1776.

CXXIII

À M. DE BOISMOREL[2]. — 24 mai 1776[3].

Monsieur,

Persuadez-vous bien, je vous prie, qu'en vous envoyant cet essai[4] je compte bien moins remplir vos vues que vous donner une preuve du désir que j'aurais de les remplir utilement si le talent égalait la volonté. Aussi je vous invite avec toute la bonhomie, toute la franchise dont je suis capable, à voir (si vous avez retardé de le faire) la personne dont vous me parliez hier, comme si je n'eusse rien fait. Quelqu'un d'instruit et d'expérimenté s'en tirera certainement mieux que moi. Votre projet me paraît bien imaginé, pourvu que l'exécution y réponde; la mienne ne me paraît pas dans ce cas. Premièrement je n'ai pas l'esprit d'être laconique; c'est cependant la chose la plus nécessaire quand on exhorte, de telle manière qu'on le fasse. En second lieu, il aurait fallu pousser le badinage jusqu'à la fin et ne pas prendre le ton prêcheur; j'ai senti tout cela sans pouvoir le faire. S'il ne faut que du bon sens pour dire des choses raisonnables, il faut quelque chose de

[1] Mots rongés.

[2] Lettre publiée par M. Faugère, dans son édition des *Mémoires*, II, 303-305. L'autographe a passé depuis par les ventes (n° 656 de la vente du 26 avril 1875. Ét. Charavay, expert).

[3] Voir les *Mémoires*, t. II, p. 206-214. — Boismorel, trouvant que son fils se dissipait trop en la compagnie de son cousin Favières (depuis auteur dramatique), avait prié Mlle Phlipon de lui adresser, par une lettre, qui serait supposée venir d'un ami inconnu, une «mercuriale» qui le rappellerait à la vie sérieuse. La jeune fille se prêta à cette idée un peu singulière, écrivit la lettre, qu'on trouvera dans les *Mémoires* à l'endroit cité plus haut, et, pour dérouter le destinataire, la fit expédier d'Amiens par Sophie. On trouvera, aux *Papiers Roland* (ms. 6241, fol. 204-207), deux lettres de Boismorel, des 27 et 31 mai 1776, relatives à cette affaire.

[4] Cf. plus loin la lettre du 2 octobre de la même année.

IMPRIMERIE NATIONALE.

plus pour les assaisonner du sel de la plaisanterie, et ce quelque chose me manque absolument.

D'ailleurs quand vous auriez la meilleure lettre du monde, il faudrait prendre toutes les mesures possibles (ce qui n'est pas aisé) pour éloigner tout sujet de croire que vous y ayez aucune part; cette idée gâterait tout parce que la mortification et la peine de voir que vous communiquez votre mécontentement à quelqu'un pourraient exciter le dépit, l'aigreur, plutôt que l'effet proposé. Or, l'à-propos d'une lettre selon les circonstances donnerait peut-être cette idée. Il me semble que tout ce qui tient de plus près à la tendresse, à la condescendance, s'accorde mieux avec vos dispositions réciproques; le ton touchant pénètre plus avant que la pointe du reproche. Pardonnez-moi ces considérations, vous les avez faites avant moi, et je rougis en songeant qui vous parle; mais si l'ouverture que vous m'avez faite n'autorise pas cette liberté, je ne prétends la justifier que par le motif qui me la fait prendre. Personne n'apprécie plus fortement que moi les peines et les douceurs qui tiennent à la qualité de père ou de mère; vous me paraissez fait pour ne connaître jamais que les secondes. Mais si elles sont mêlées pour le moment, bientôt vous n'aurez plus qu'elles; la fougue du jeune âge revendique impétueusement ses droits; l'excellence des principes reçus et des premières impressions ramène promptement au vrai. A vingt ans (me disait un homme de soixante[1] d'un mérite distingué) je ne savais que jouer au volant.

Si (ce que je ne prévois point du tout) vous vous décidiez pour ce que je vous envoie, après un mûr examen, je prendrais mes mesures pour le faire passer à Amiens où j'ai une correspondance. Alors je tâcherais de déguiser mon écriture, dans la crainte que le hasard ne la fît connaître.

Je serai votre voisine ces fêtes[2]; je vais les passer à Vincennes; après, je vous demanderai des livres. Mon papa vous prie de recevoir ses très humbles civilités. Je vous prie de regarder tout ceci comme le simple et vrai témoignage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble obéissante servante

PHLIPON.

A Paris, ce samedi 24 mai 1776.

[1] Sainte-Lette. Voir plus loin sa lettre du 2 octobre 1776. — [2] Pentecôte, 26 mai 1776.

CXXIV

À M. DE BOISMOREL[1]. — 28 mai 1776[2].

Je vous avoue, Monsieur, que je suis désolée de ne m'être point trouvée ici hier; nous avions attendu, je sortis tard, perdant presque l'espérance de vous voir, mais gardant au moins celle de vous rencontrer au cas que vous vinssiez. Je fus bien mortifiée lorsque j'appris votre venue. Comme je ne sais pas cacher mes sentiments et même que je ne songe guère à le faire, je témoignai mes regrets avec une vivacité qui dut paraître fort plaisante à quelques inconnus devant lesquels j'étais.

Je ne m'attendais pas à votre décision, je suis ravie d'avoir rempli vos vues. Épargnez-moi des remerciements que je devrais vous faire. Me donner une occasion de vous témoigner mes sentiments est une manière de m'obliger dont je vous sais tout le gré possible.

Je prends beaucoup de part au plaisir que doit vous causer le changement que vous m'apprenez; la dernière pièce me paraît bien propre à le produire. Je l'ai lue il y a peu de temps avec délices, ainsi que quelques autres productions de M. Diderot. Il m'arriva même de trouver (dans ses dialogues à la suite du *Fils naturel*) quelque chose dont j'étais tellement pénétrée, que ravie de penser comme un homme de mérite, je jetai le livre sur la table, et me levant involontairement, je fis une exclamation et des gestes qui m'auraient fait prendre pour une folle par des spectateurs si j'en avais eu.

Je profite très volontiers de l'offre que vous me faites; je n'ai pas une seule personne à qui je puisse faire copier le morceau en question; j'aurais bien dû vous le renvoyer hier par votre domestique avec un mot d'écrit. Je ne vous aurais pas pour cela dispensé de venir : j'ai agi en étourdie, et je m'en veux beaucoup. Cela va causer par ma faute des retardements sans fin. J'en ai le cœur tout gros : je prends la plume pour vous le dire sans savoir quand ni comment je vous ferai par-

[1] Publié par M. Faugère, *ibid.*, p. 305-307.

La lettre a passé depuis dans les ventes (n° 440 de la vente des 5-7 mai 1890, Eug. Charavay, expert). Mais l'analyse donnée par ce catalogue est singulièrement inexacte. Ainsi, on y suppose que la lettre est adressée à Suard! Puis, lorsque Marie Phlipon dit : «le changement que vous m'apprenez» (changement dans les dispositions du fils de Boismorel), on croit qu'il s'agit d'une «amélioration de la situation de Diderot, amenée par les bienfaits de Catherine II»!

[2] La date est à la fin.

venir cette lettre, car il est mardi matin et je suis à Vincennes où mon papa doit venir me chercher pour retourner ce soir.

J'ai des souvenirs qui me déchirent l'âme; il y a aujourd'hui un an que j'ai perdu ma mère [1]; mais de quoi vais-je vous parler?

Je vous réitère l'assurance de tous les sentiments avec lesquels je ne cesserai d'être

Votre très humble et très obéissante servante

Phlipon.

Le bouquet est charmant, des fleurs cultivées, cueillies par la main d'un sage; données, reçues par l'amitié; en vérité si mon imagination n'était pas contrariée, je crois que cela m'inspirerait des vers; mais il vaut mieux lire ceux de M. l'abbé de Lille, qui certainement me feront beaucoup de plaisir et de l'envoi desquels je vous remercie.

Ce 28 mai 1776, à Vincennes.

CXXV

À SOPHIE [2]. — 31 mai 1776 [3].

Je te prie, ma chère Sophie, que, dès l'instant où tu recevras ce paquet, tu fasses mettre à la poste de la manière la plus prompte et la plus sûre la lettre qu'il contient, tu m'obligeras beaucoup, et tu ne m'obligeras pas seule. C'est une leçon anonyme que le Sage veut faire passer à son fils par une voie inconnue; c'est une lettre moitié plaisante, moitié sérieuse, où il est badiné sur la légèreté de ses goûts et engagé à faire des réflexions. Il importe qu'elle parvienne le plus promptement possible, eu égard aux dispositions de la personne, un peu émue depuis quelques jours; d'ailleurs la lettre a été datée étourdiment, comme si l'on écrivait réellement d'Amiens, et qu'elle n'eût pas double chemin à faire.

Je ne t'écris aujourd'hui que pour te prier de me rendre ce service; je causerai à mon aise la semaine prochaine par l'occasion de M. Roland. En attendant, tu devrais bien me dire sur quel pied je dois danser; tu gardes un silence assommant; en vérité, peu s'en faut que je ne te prenne pour une carmélite. Quoi qu'il en

[1] Légère erreur de quelques jours; Mme Phlipon était morte le 7 juin 1775.

[2] Archives d'Agy. — Dauban, I, 387.

[3] La date est à la fin.

soit, je t'aime toujours bel et bien, et tu dois, en bonne conscience, me rendre un peu le change.

Présente bien mes respects à notre chère maman.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

De Paris, ce 31 mai 1776.

CXXVI

A SOPHIE[1]. — 9 juin 1776[2].

Le départ de M. Roland est retardé[3]; mais peu m'importe qui portera cette lettre, je vais toujours l'écrire. Il faut que je te remercie du soin que tu as eu de faire remettre le paquet que je t'avais envoyé; il est arrivé le mardi à sa destination. Cet envoi te paraît peut-être plaisant. Il pourrait te le paraître encore davantage si tu savais son histoire : la voici. Je me faisais tout d'abord un petit scrupule de t'en instruire, mais entre nous il n'est plus de vanité, et présentement moins que jamais.

Tu sauras donc que le Sage vint dernièrement m'ouvrir son âme sur les chagrins que lui donnait son fils par la légèreté, l'éloignement du travail qu'il laissait apercevoir depuis quelque temps et qui répondaient si mal à ses vues et à ses soins. «J'ai, ajouta-t-il, à vous demander une grâce, que je vous prie de me refuser si vous ne la trouvez pas raisonnable. Mon fils est un peu ému actuellement par des représentations que je lui ai faites; je souhaiterais que quelqu'un, qu'il ne pût deviner, lui écrivît une lettre où sa légèreté fût badinée, et où les avantages de l'étude lui fussent adroitement présentés : je crois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous». — Tu juges de ma surprise et de mon embarras à ce début : il continua de me parler avec un ton si persuadé que je le pouvais, que, dans la crainte

[1] Archives d'Agy; adresse, visa, cachet. — Dauban, I, 358-391.

[2] La date est à la fin.

[3] Roland, qui avait séjourné à Paris pendant les trois premiers mois de 1776, en était reparti le 1er avril pour retourner à sa résidence, mais était revenu fin avril (on a vu qu'il y était le 2 mai), et y avait fait un nouveau séjour de plus d'un mois, car il ne rentra à Amiens que vers la fin de juin. A la fin de juillet, il revint une troisième fois à Paris (il y était déjà le 25), et de là se mit en route le 8 août pour son grand voyage d'Italie. Ces précisions, nécessaires pour bien suivre la correspondance, me sont fournies et par les lettres mêmes que je publie ici, et par les *Papiers Roland* (ms. 6241, fol. 210-211), et par une lettre inédite de Roland à Cousin-Despréaux du 1er avril 1776 (Collection Armand Le Corbeiller).

qu'un refus absolu ne parût de mauvaise volonté, je finis par dire que, sans croire pouvoir remplir ses vues, je ferais un essai, uniquement pour lui prouver mon zèle. Après tout ce qu'on peut se répondre en pareil cas, il me quitta, satisfait de ma parole; je demandai du temps, et je restai tout étonnée, comme lorsqu'on s'éveille au milieu d'un songe.

Faire une leçon qui n'en ait pas l'air, à un jeune homme de dix-huit ans qui a déjà de l'étude et des connaissances, le piquer, l'émouvoir et le toucher, tout cela n'est pas une petite affaire. Je n'ai jamais rien fait de semblable, par où s'y prendre? Mais c'est pour l'utile! Si je faisais quelque chose de bon, je rendrais service à une famille que j'aime, au jeune homme lui-même. C'est la première fois que je vais travailler pour l'avantage direct d'autrui. Je ne connais plus d'obstacles, je prends la plume, et le lendemain j'envoie une longue épître au Sage, que je lui présentai comme l'hommage de ma bonne volonté, et en lui donnant toutes les raisons possibles pour l'empêcher de s'en servir. Elles ne furent point écoutées; il trouva que l'épître remplissait ses vues; il ne fallut plus songer qu'à la faire copier par une main étrangère, parce que la mienne eût été connue : il s'en chargea et je te l'envoyai. Lorsqu'elle revint mardi, le jeune homme fondait en larmes en écoutant la lecture que son père lui faisait du *Testament de M. de Catinat*[1] (pièce que M. de La Harpe a sans doute ignorée, et qui eût servi d'un nouveau trait à l'éloge de son héros; elle est tombée par hasard entre les mains du Sage, qui me l'a communiquée). A peine eut-il lu la première page de cette lettre, qu'il vint en faire part. Sa mère et lui la trouvèrent excellente, et l'attribuèrent à un de leurs parents, qui était ami intime de feu MM. Duclos et Helvétius. Son souper fut interrompu le soir par la lecture de plusieurs passages sur lesquels il réfléchissait, et le lendemain il partit pour aller remercier celui qu'il soupçonnait lui avoir adressé une espèce de leçon qu'il trouve délicate.

Le père m'écrit ces détails en me peignant la consolation qu'ils lui donnent et dont il me remercie d'une manière qui me touche et me fait jouir du plus doux plaisir sous le voile de l'incognito. Je le lève pour toi seule, parce que tes regards peuvent pénétrer par tout moi-même, sans me faire élever ni abaisser, et que nous nous sommes interdit toute réserve.

L'épanchement avec lequel tu te livres à moi, en m'instruisant de tout ce qui te regarde, console et rassure mon cœur; oui, je compte sur toi pour la vie; il faut bien te connaître pour goûter actuellement une pareille assurance : car, dans l'ordre ordinaire, que peut espérer une amie qui, cessant d'être nécessaire, devient en même temps moins estimée? Mais, à cet égard, nous avons toujours fait exception, et notre liaison continuera d'en être une dans l'ordre commun.

[1] Cf. lettre du 19 février précédent.

J'approuve beaucoup que tu restes avec ta mère, et je te dirai, dans cette franchise que nous nous permettons, que le sacrifice que tu lui fais de ton goût ne m'aurait pas paru moins beau quand tu ne lui aurais pas fait acheter par tant de scènes et de transes. Elles ont sans doute leur utilité, j'en conviens et je me tais.

Tu me parles d'un voyage d'Amiens; j'ai bien l'air de n'avoir jamais solution de mes doutes, s'il faut l'attendre de toi, et par ce moyen tu ne relèves qu'un petit article auquel je répondrais bien, mais cela me paraît fort inutile, ainsi que toute nouvelle discussion sur cette matière. Je m'interdirai cette branche de communication, qui ne t'offrirait que des folies sans me valoir jamais de réponse.

Parle-moi toujours de ce que tu voudras sans te gêner; je te l'ai déjà dit : je respecte la persuasion, surtout quand elle est de nature à seconder la vertu. C'est me connaître mal que de me donner une permission de te badiner qui m'en suppose l'envie; elle serait aussi peu dans mes principes que dans mon goût et mon caractère. Si le doute balance mon esprit, je n'en suis pas moins ferme quant aux sentiments qui motivent la conduite; je vois entre nos manières d'apercevoir de grandes différences, lorsque tu me dis que tu étais parvenue au dernier période de l'indépendance et qu'il ne te manquait que de te livrer aux désordres qu'elle autorise. Je ne nie pas aussi fermement que tu me dis avoir fait, et ce doute raisonné est peut-être le plus durable qu'une réjection précipitée : mais fussé-je pleinement convaincue de la non-existence des choses que je regarde seulement comme incertaines, ma morale n'en serait pas moins exacte par ses propres principes. Une âme droite, qui se sent portée à l'incrédulité, se trouve (indépendamment encore des principes) étroitement obligée à une vertu sévère; sans la pratique d'une exacte justice, elle craindrait de ne s'être soustraite au joug que par un désir coupable de suivre ses penchants désordonnés sans gêne. Une religion fausse et mal dirigée serait plus pernicieuse pour les mœurs que l'athéisme même; une crainte servile resserre l'âme et fixe son attention sur des pratiques puériles. Les grands motifs qui émeuvent l'intérêt personnel plongent dans l'égoïsme, tandis que la société demeure l'idole de l'homme honnête, qui ne voit plus qu'elle. Je n'ai point lu le *Système de la nature;* je n'en ai connu, il y a quatre ans, que quelques propositions extraites et contenues sur une demi-feuille de papier à lettre; encore ne me furent-elles données que pour mieux entendre la meilleure réfutation qui en ait été faite et que j'ai bien étudiée. Ce sont les *Réflexions philosophiques* de M. Holland *sur ce Système*[1], traduites de l'anglais ou faites par un Anglais en français, je ne sais lequel; mais je sais que c'est d'un habile et profond métaphysicien. Mais ce sont moins les raisonnements métaphysiques qui renversent ma foi que l'étude de l'homme; plus je l'observe et l'analyse dans toutes les situations possibles, plus je trouve inutile

[1] Parues en 1772.

et absurde ce principe de corruption originelle qu'on lui attribue. Au reste, persuadée que je sais peu, je ne suis pas attachée à mes opinions et je ne m'arrête qu'en attendant mieux. Le mensonge peut offusquer mon entendement, mais je me flatte de retrouver la vérité dans mon cœur avec ma *justification*, et je dors dans le sein de la paix.

J'ai fait l'emplette de géographie, elle se monte au total à quarante-deux livres; tu vois qu'il s'en faut des vingt écus.

Je vois quelquefois ta sœur; nous causons de toi, mais tes lettres restent dans ma poche, ainsi que tout ce que tu ne veux pas qui soit su. Elle loue et admire ta situation, et tient le milieu entre nous deux, mais plus près de toi cependant.

Adieu, ma très chère Sophie. J'ai donné aujourd'hui peu d'essor à mon cœur, mais il n'en est pas moins pénétré pour [toi] de la plus vive tendresse.

Ce dimanche, 9 juin 1776, à deux heures.

CXXVII

À SOPHIE[1]. — 24 juin 1776[2].

Tu ne m'écris guère, ma chère Sophie; mais mon esprit te pardonne ce que mon cœur souffre avec peine. En supportant la privation, je me réjouis des ressources qui te font trouver mon commerce moins nécessaire. Tu es satisfaite, cela me console; mes dispositions à ton égard resteront toujours les mêmes.

Dédommagée par ton bonheur de tout ce qui manque au mien, je demeurerai paisible, attachée et contente, en attendant que les circonstances me rendent plus utile : alors je te recevrai avec transport et tu retrouveras ton amie tout entière. Sinon, je persévérerai dans le support modeste de mon inutilité.

A tous les biens dont je suis redevable à ton amitié, tu en as joint un nouveau, en me donnant la connaissance de M. Roland; elle me flatte et m'intéresse. En témoignant le cas que j'en fais, je crois te remercier de la manière la plus convenable entre les vraies amies. M. Roland me paraît joindre une âme honnête et sensible à un esprit éclairé et juste. L'élévation de ses sentiments et les connaissances qu'il possède le distinguent avec avantage. Il est vrai et franc, j'aime ces qualités; elles font le charme de la société, elles décèlent un caractère droit et un jugement sain. Il a une philosophie douce et vraie et tu sens à merveille que les pervertis de

[1] Archives d'Agy; adresse; ni timbre ni visa (c'est Roland qui va porter la lettre). — Dauban, I, 391-393. — [2] La date est dans le corps de la lettre.

son espèce me conviennent parfaitement. Enfin, il me paraît tout propre à faire un ami solide si la suite des temps soutient sa liaison. C'est ce que j'espère, parce que mon père l'envisage sous son vrai point de vue, c'est-à-dire comme un homme de mérite qu'on peut recevoir dans la maison d'une jeune personne sans ombrage et sans conséquence, et parce que, si je changeais d'état, ce ne serait pas pour m'unir à quelqu'un qui m'empêchât de voir des personnes de cette trempe.

Tu rirais bien de me voir enchantée d'Homère, que je viens de lire avec le plus vif plaisir. J'étais prévenue contre lui, je ne cherchais à le connaître que par cette curiosité naturelle pour tout ce qui est célèbre : je suis détrompée, me voilà au nombre de ceux qui l'admirent. Je vais me jeter à plein collier dans la lecture des anciens; j'ai beaucoup de dispositions à aimer ces bonnes gens, que je respecte déjà infiniment. Il me souvient que, quand tu m'annonças le goût de M. Roland pour eux, je te répondis que, sur cet article, nous avions de la ressemblance, quoique ce fût de ma part avec moins de raison, puisque je n'ai pas autant de connaissances. Je ne manque pas d'ardeur pour acquérir ce qu'il me faut; le Sage n'aura pas de repos qu'il ne m'ait fourni les livres dont j'ai besoin. Nous sommes toujours bien, très bien ensemble; je lui ai fait part avec la plus grande confiance de tous mes travers d'esprit.

Le changement que tu espères ne se prépare pas du tout; au lieu de revenir sur mes pas, je m'enfonce encore dans les buissons; et je pourrais dire que je suis dans un scepticisme parfait, s'il n'y avait pas plusieurs choses que je rejette absolument. Je n'en suis pas moins heureuse : certainement il y a plus que du spécieux dans la douceur de ma situation, c'est du réel très bien senti. L'amour de la vertu et de l'étude remplit mon âme et mes instants; j'existe avec plaisir, je vis sans regrets, et je me joue sur les ailes du temps, qui m'emporte avec lui je ne sais où...... et je ne m'en inquiète pas.

Tu souris de pitié, mais je n'ai pas envie de mendier ton estime par une apparente conformité à tes principes; je crois la mériter à d'autres titres, et s'ils s'éclipsaient à tes yeux, je voudrais au moins conserver ceux que donne la franchise.

Adieu, je vais recommencer à nouveaux frais sur un autre papier; M. Roland me demande des provisions, je vais charger ta sœur de quelque chose : excellentes occasions! J'en profite pour te répéter mille fois que je t'aime toujours de toute mon âme.

Ce lundi, jour de Saint-Jean, 24 juin 1776, à Paris, à onze heures du soir.

En réponse à ta lettre :

Eh! mon Dieu, ma bonne amie, la seule chose que tu me demandes n'a jamais manqué chez moi ; je ne suis pas de ces gens qui craignent la vérité, je ne cherche qu'à la voir : c'est, à mon avis, ce dont tu devrais être intimement persuadée; mes procédés témoignaient assez mes dispositions. Prêche-moi tant qu'il te plaira, il n'est point vrai que je ne me soucie pas que tu me parles de ces matières; si j'ai dit dans ma dernière que je m'interdisais cette branche de communication, c'est qu'il m'a paru inutile de te proposer toujours des difficultés auxquelles tu ne répondais pas précisément, et à l'occasion desquelles tu m'écrivais toi-même qu'elles demandaient une discussion dans laquelle tu n'avais pas la facilité d'entrer. Après pareille déclaration, il ne me restait que le silence à garder sur ces objets; si tu veux entrer en lice, je suis toute prête. Si tu aimes mieux ne pas t'astreindre à cet ordre méthodique et me dire seulement les différentes idées qui t'occupent, telles qu'elles se présentent à ton esprit, je suis encore toute disposée à les entendre. Exerce envers moi l'office d'une amie à tous égards et en conséquence des principes qui te guident; je regarderai au moins tes discours comme des exhortations amicales et salutaires; je les écouterai avec l'attention de la bonne foi et de l'amitié. Mais tu m'avoueras que, quand je remplirais mes lettres de raisonnements qui te feraient hausser les épaules sans que tu me donnes une revanche directe, ce serait battre l'eau à plaisir. Prends le parti qu'il te plaira, choisis la dispute ou l'exhortation, tu me trouveras toujours droite, franche, docile et vraie.

Je quitte ta sœur et je souffre[1]; Mignonne a pleuré avec les domestiques. Moi, je suis enfermée dans mon cabinet, d'où je ne sortirai que pour aller à Vincennes. Je fais mon paquet, j'attends M. Roland (j'entends pour le paquet de la lettre). Adieu, mes amies, la moitié de mon âme est à vingt-huit lieues de moi, vous l'avez avec vous.

A Mlle Cannet l'aînée[2].

Ma bonne amie, gardez-vous bien d'être surprise en recevant un mot de ma main; si vous me connaissez, vous deviez bien penser que je profiterais de l'occasion de M. Roland : votre étonnement serait presque une offense.

Eh bien! vous voilà donc rendue à votre situation naturelle? Vous saurez tirer parti de ses agréments, je m'en repose sur votre bon cœur, votre bon esprit et sur

[1] Marie Phlipon ajoute ce P.-S. après être allée faire ses adieux à Henriette, qui partait de son côté pour rentrer à Amiens, après une année de séjour à Paris.

[2] Ce billet, écrit sur une feuille distincte, est pour Henriette; c'est Roland qui, en arrivant à Amiens, devait remettre le tout aux deux sœurs.

l'attachement de ce qui vous entoure. Vous êtes près de la chère Sophie, rappelez quelquefois mon souvenir entre vous deux lorsque vous serez ensemble. Hélas! tu vas retrouver avec elle les charmes de la confiance et de la communication; pour moi, je reste seule. Ne me laisse pas manquer de tout à la fois, donne-moi de tes nouvelles, écris-moi que mon amitié t'intéresse toujours. Je ne veux pas t'en dire davantage, j'évite de peindre la situation où m'a laissée ton départ, je sens que je ne supporterai pas longtemps cette contrainte. Adieu, tes roses sont toujours à mon côté, et ton image est dans mon cœur.

CXXVIII

À SOPHIE[1]. — 25 juin 1776.

Ce mardi au soir, 25 juin 1776.

En prenant la plume, hier, pour t'écrire, je ne savais pas encore quel serait le porteur de la lettre que je faisais; lorsqu'elle fut achevée, je conclus qu'elle était bonne à réserver pour M. Roland et que je pouvais me permettre un autre babillage pour ta sœur; tu recevras donc en premier ce que j'aurai fait en dernier lieu, cela est peu important, mais il me paraît bon de le dire pour mettre dans les choses cette clarté qui les rend agréables[2]. Après ce préambule utile, je viens à ce qui me plaît.

J'ai fait aujourd'hui une partie délicieuse avec ta sœur; nous avons été ensemble au Cabinet d'histoire naturelle. La promenade, les petites communications, cet air, ce ton, ces monosyllabes échappés et sentis, qui disent tant de choses à la fois, tout cela dans un endroit charmant, solitaire et paisible, nous a touchées, soulagées, satisfaites. Je tais des détails que tu peux avoir d'original, ainsi que les regrets de ne te pas avoir, et dont tu te doutes bien. Le départ de ta sœur m'est sensible. Sans nous voir souvent, nous nous voyions toujours avec la plus

(1) Archives d'Agy; ni timbre, ni visa (cette fois, la lettre sera portée par Henriette), cachet. — Dauban, I, 394-396.

(2) Précisons : 1° Henriette et Roland s'apprêtaient à quitter Paris. 2° Le 24 juin, Marie Phlipon écrit à Sophie, puis va, rue Saint-Dominique, faire ses adieux à Henriette, et, en rentrant, ajoute un P.-S. Après quoi, se décidant à charger Roland de son message et calculant qu'il n'arrivera à Amiens qu'après Henriette (il devait sans doute, selon son habitude, s'arrêter en route, chez son frère, à Crespy), elle glisse dans le paquet un billet pour celle-ci. 3° Cela fait, elle va le lendemain 25 faire une dernière promenade avec Henriette au Jardin du Roi et au Cabinet d'histoire naturelle, et, le soir, elle écrit cette lettre qu'Henriette em portera.

douce satisfaction, et tels rares que fussent ces instants, ils étaient heureux, . . . et je les perds. Elle va te retrouver, mais il ne me reste rien. Tu recevras par ses mains l'ouvrage de D. L. B. Je te l'envoie, non comme quelque chose d'un mérite distingué, mais comme le portrait d'un homme qui avait touché le cœur de ton amie. Tu le connaîtras par là aussi bien que je le connais moi-même, et tu en connaîtras précisément les seules choses qui m'aient séduite. C'est son âme qui a ému la mienne, c'est dans elle seule que sont les causes qui nous rapprochent; sa figure, sa personne extérieure, tout ce qui n'appartient qu'aux sens, n'a rien de touchant ni d'avantageux chez lui; son esprit même n'est pas dans une classe supérieure, mais je n'ai pas vu d'hommes dont la sensibilité et les idées sur les devoirs de citoyen, d'époux et de père, fassent espérer un meilleur mari et promettent une société plus douce, au moyen de laquelle on puisse remplir plus parfaitement sa destination et mieux satisfaire à ses obligations.

Mon tendre attachement pour les nobles qualités que j'ai cru reconnaître en lui ne m'a pas fait illusion sur le mérite de son ouvrage; j'en ai fait dans le temps un jugement que j'ai copié et que je te communique. L'impartialité que j'y conserve est d'autant plus grande que j'ai voulu convenir du bon comme du faible que j'y trouvais; j'avoue qu'il m'eût été plus facile d'en faire une critique maligne, qu'il ne me l'a été de rester comme j'ai fait dans les bornes de la raison.

J'ai eu le cœur bien tiraillé, bien fatigué dernièrement par plusieurs petites considérations que ta sœur pourra t'exposer. J'avais rencontré D. L. B. au Luxembourg, je l'évitai, il n'en fit pas autant à mon égard; cela me blessa. Il était ee compagnie, je l'excusai. Mais je lui vis un plumet à son chapeau : ah! tu ne saurais croire combien ce maudit plumet m'a tourmentée. Je me suis tournée dans tous les sens pour le faire cadrer avec sa philosophie, avec son goût pour la simplicité, avec cette façon de penser qui me le faisait aimer; je me suis excédée de fatigue dans cette triste recherche; je ne vois que des palliatifs, et j'éprouve cruellement combien les plus petites choses deviennent conséquentes lorsqu'elles tiennent à un objet aimé dont elles font soupçonner les dispositions.

Pour achever la torture, M[lle] d'Hangard s'aperçoit que je le salue; elle se trouve le connaître pour un personnage qui voyait autrefois des demoiselles riches et éveillées [1], de la maison desquelles il fut prié de se retirer, pour s'être vanté qu'il épouserait l'une d'elles. Quoique cette anecdote soit un peu suspecte, parce que M[lle] d'Hangard la tient d'une bouche intéressée, c'est-à-dire d'une des demoiselles, néanmoins elle m'a fait une forte impression. D'abord j'ai eu l'âme déchirée, j'ai été mal portante pendant quelques jours; enfin la raison réfléchie est venue adoucir mes plaies. Je commence à croire qu'il serait possible que je l'eusse vu plus esti-

[1] Filles du chirurgien Bordenave. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 234.

mable encore qu'il n'est en effet; je songe que l'illusion se mêle à tout, et qu'il doit peut-être à la mienne la perfection dans laquelle je l'imaginais établi.

Ces idées sont désolantes, mais elles diminuent l'enthousiasme. Si les circonstances le rapprochaient de moi actuellement, je tremblerais de l'accepter pour époux, et je me méfierais de mes propres regards; je m'appréhenderais moi-même. Cependant il est très certain que je n'accepterai jamais pour tel que quelqu'un qui sera comme j'avais cru voir D. L. B.; et D. L. B. aura toujours l'avantage d'une première ressemblance. Qui pourrait mieux que lui ressembler à cette chimère qu'il m'a réalisée le premier?

Je romps sur tout cela; tu sens combien il me serait facile de faire ici plusieurs pages où je peindrais tous les sentiments qui se sont succédé en moi, et toutes les réflexions qui les ont suivis; je t'épargne ce fatras insipide pour venir au résultat. En aimant toujours D. L. B., j'ai moins de confiance dans les qualités qui motivaient mon amour. Je crois que je puis me tromper, et je suis prête à prendre le flambeau qui pourra m'éclairer sur son compte, quand ce devrait être à son désavantage. Je souhaite qu'il soit comme je le croyais être, mais je n'en suis inébranlablement persuadée. Ma raison met à profit les peines de mon cœur, et le culte de Minerve n'est plus interrompu par celui de l'espérance amoureuse. D. L. B., enfin, est actuellement matière à réflexions graves autant qu'à sentiments tendres.

Adieu, conserve-moi Sophie; il me la faut pour aimer à mon aise.

CXXIX

À SOPHIE[1]. — 5 juillet 1776[2] (avec une lettre à part pour Henriette).

Tu me rends Sophie : je reconnais mon amie à cette ouverture de cœur, cette aménité, cette pleine franchise qui me la firent toujours estimer et chérir. Loin de nous le ton tranchant et railleur des incrédules fanfarons, le zèle amer, méprisant et farouche des dévots fanatiques! L'un et l'autre sont également opposés à nos principes, à nos caractères et au bon sens. Dans des situations diverses, nous nous tenons toujours par des liens réciproques; l'amour de la vertu et de l'humanité nous rapproche et nous échauffe également, quoique d'une manière différente. Avec une telle ressemblance, on peut être amis sans croire toutes les mêmes choses. La diversité des opinions dans des esprits de même nature me

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 396-403. — [2] La date est à la fin.

paraît aussi peu surprenante que la diversité des fruits que produit une même terre; je ne crois ni moins éclairés, ni moins sages, ni moins spirituels, ni moins estimables, ceux qui adoptent des choses que je ne puis concevoir. Ils voient autrement que moi, peut-être mieux : j'attends patiemment et de bonne foi que la même lumière m'éclaire. Je suis tolérante par nature, tu l'es par devoir malgré le rigorisme de certains principes; nous aimons toutes deux l'honnête et le vrai, comment notre union pourrait-elle se rompre? Je te suis moins nécessaire, parce que tu trouves dans les objets de la religion d'autres sources de communication; peut-être serais-tu dans le même cas à mon égard, parce que l'ardeur de l'étude, qui remplit mes instants et m'occupe tout entière, diminue le besoin de me répandre. Mais je ne souffrirai pas que l'étude produise en moi cet effet à un certain degré : je hais une philosophie qui isole l'homme; il est bon de pouvoir se suffire à soi-même, mais il ne faut faire usage de ce pouvoir que le plus tard possible : c'est une faculté à mettre en réserve pour les circonstances indispensables. Je veux avoir besoin de l'amitié, de ses doux épanchements, de ses secours, de son appui; je veux lui devoir mes plaisirs pour lui en faire hommage : c'est dans le cœur de mon amie que je veux apprendre à estimer les hommes. J'aime tout ce qui me rapproche de mes semblables, tout ce qui multiplie mes correspondances avec eux, tout ce qui nourrit la bienveillance et l'amour que je leur porte. L'attachement sincère et motivé pour un individu de l'espèce est un lien de plus avec l'espèce entière : c'est une alliance particulière qui nous identifie plus parfaitement dans la famille universelle. L'engagement de l'amitié est le plus saint des contrats : il oblige les deux parties à se rendre sans cesse plus dignes l'une de l'autre par l'acquis et la perfection des vertus. J'en ai toujours eu cette idée; je l'ai transportée à l'amour, qui n'est selon moi qu'une amitié de cette nature, rendue plus vive par de nouveaux rapports.

Les révolutions opposées qui se sont faites dans nos esprits devaient nécessairement produire pour le moment quelque effet peu favorable à notre liaison; on ne change pas de manière de voir sans qu'il y paraisse dans les procédés. Devenue soumise par des raisons de sentiment qui peuvent tout sur la personne qui les éprouve, et qui ne peuvent rien sur autrui qui n'entend que les raisonnements, tu t'imaginas que la peinture de toutes tes dispositions me paraîtrait pitoyable, exciterait mon ironie; il n'y a pas encore longtemps que tu le croyais ainsi, puisque, dans cette dernière lettre qui me fait d'ailleurs tant de plaisir, tu me parles encore sur ce ton. Je me persuadai de mon côté que, ne te trouvant pas d'humeur à discuter, et que les grands objets dont tu étais occupée te faisant regarder comme néant toutes les choses qui me plaisent et dont je pouvais te parler, il ne me restait rien pour soutenir notre commerce et te le rendre intéressant; je vis dans le lointain nos lettres gênées se refroidir, notre communication lan-

guir, ... et peut-être... s'éteindre. Une âme comme la mienne ne prévoit pas tranquillement la fin d'une liaison qu'elle avait cru devoir durer jusqu'au tombeau et que je comptais encore au nombre des plus doux avantages que je puisse posséder; je sentis d'avance le déchirement lent et cruel de cette rupture insensible en apparence. Les idées dont nous étions prévenues avaient percé dans nos lettres; je voyais ta réserve, tu sentais ma disette, nous étions mal à notre aise toutes deux; il fallait que ta sœur te fît pour moi l'aveu de ce que je pensais, et réveillât chez toi l'envie de me dépersuader. L'ouvrage n'est pas difficile : je cherche à le seconder.

Puisque nous en sommes à cet article, il faut que je te demande si tu tiens encore par quelque coin à la littérature, s'il est quelque chose dans cette partie que nous puissions faire servir d'aliment à notre correspondance, et ajouter à celui que la parfaite confiance nous fournira toujours. Celle que j'ai eue dans ta sœur ne me semblerait pas devoir t'étonner, si tu réfléchissais sur ses commencements; c'est toi-même qui en établis les premiers fondements. Quand je te fis part, il y a deux ou trois ans, des premières impressions que j'avais reçues de la connaissance de D. L. B., tu m'appris que tu avais communiqué cette confidence à ta sœur, comme à une personne qu'elle intéressait beaucoup et qui saurait la garder fidèlement. Première prévention que tu me donnas en sa faveur; elle était forte et ne fut pas la seule. Dans la crise violente qui m'agita au commencement de cette année, ta sœur était à Paris, nous nous visitions un peu rarement; tu lui écris de venir me voir pour me consoler, et de m'arracher mon secret si j'ai quelque peine à le déposer, afin que mon cœur se soulageât dans cet épanchement; tu m'invites moi-même à la voir, comme ayant besoin l'une de l'autre dans ce moment, parce que de son côté elle était tourmentée par des affaires de mariage. Les petites choses dont tu me chargeas à ce sujet me mirent dans le cas de lui communiquer quelqu'une de tes lettres; bientôt, la première question lorsque nous nous voyions était : As-tu reçu des nouvelles de la chère Sophie? Que dit-elle? Lorsque ces lettres n'avaient rien de particulier, il était tout simple de les communiquer et de te mettre en tiers dans notre société dont tu étais l'âme.

Je n'avais rien à lui cacher de ce qui me regardait, puisqu'elle était instruite par toi, et moi ensuite, de la seule chose qu'il m'importait de ne pas dire. La liaison de tout cela se sent à merveille, il est surprenant qu'elle t'échappe. Lorsqu'il s'agit ensuite de lui cacher ce que tu me confiais, elle s'étonna, crut que cela la regardait personnellement; il fallut que des réponses ambiguës et l'assurance de mon amitié éloignassent fortement ses idées sur ce sujet sans les approcher de l'objet réel. Je sais que ta sœur est vive, je l'aime, et je crois l'avoir assez bien connue en tout; mais tu m'avoueras que, quand un peu de confiance n'aurait pas encouragé mes épanchements, ils étaient premièrement nécessités par

toi-même et par l'enchaînement des circonstances. Je n'ai fait qu'y mettre ce qui les rendait doux : sans toi ils n'eussent peut-être jamais été faits.

Si je me suis un peu étendue sur cet article, c'est que j'ai voulu justifier une confiance qui n'aurait pas dû te surprendre après la part que tu avais eue à l'établir; et je fais réflexion en même temps combien de choses cesseraient de nous paraître singulières si nous remontions par gradations aux causes successives dont elles sont les effets.

J'ai vu avec plaisir la pièce originale que tu m'as envoyée; elle est bonne et bien frappée; je la trouve très convenable, à toi, à tes sentiments, à la personne pour qui elle était faite. Friponne! . . . nous étions pourtant amies dans le temps que tout cela se passait, et je n'en savais pas un mot; la froide prudence resserre toujours tes communications; si tu n'avais trouvé que quelqu'un comme toi, jamais tu n'aurais eu de liaisons intimes. Il fallait que l'activité d'une chaleur étrangère fécondât cette terre humide qui semblait encore ne se laisser pénétrer qu'à regret. Ta franchise s'oppose à la dissimulation sans te rendre communicative; elle t'empêche de feindre sans te faire parler. Hélas! à une âme comme la tienne, tous mes épanchements doivent paraître superflus, prolixes, presque insipides.

Cette considération me tue, d'autant plus sûrement qu'elle me paraît fondée. Pardonne-moi toutes ces expressions, il faut que je me soulage avec toi; je t'aime au point de n'avoir que toi pour dire tout le mal que je pense de ta personne.

Ce que tu as appris de D. L. B. ne doit pas ôter à l'intérêt de l'ouvrage; certainement il pensait ainsi lorsqu'il l'écrivit, et j'ai peine à croire qu'il ait changé. De faibles indices ne suffisent pas pour me persuader une chose de cette importance : je vois des raisons de douter que cela soit, et je les appuie de mon mieux. Il me paraîtrait moins cruel de cesser d'être aimée que de voir s'affaiblir les vertus de celui que j'aime : je ne conçois rien de plus affligeant. Je préférerais qu'il fût dans les bras d'une autre, avec toute sa raison et sa délicatesse, plutôt qu'à mes genoux, tendre et passionné, après avoir perdu ses principes. Je me plaindrais des choses, et non de sa personne; je respecterais les motifs qui l'auraient fait agir; enfin, si je pleurais mon malheur, je ne pleurerais pas sa vertu et mon illusion. Il faut pourtant avouer que ce qui s'est passé m'a fait faire mille réflexions qui éteignent l'enthousiasme; la haute estime que je veux lui conserver est fondée sur mes anciennes raisons et sur un *peut-être* actuel. Quand on a aimé comme je faisais, il est affreux de ne pouvoir plus regarder son amant comme le premier homme de son espèce; l'adoucissement à mes peines est dans la pureté de mes sentiments et l'intégrité de ma conduite. Lorsque je parais aux yeux de D. L. B., je sens que ma présence est pour lui l'exhortation la plus vive à la vertu, ou le plus sensible reproche s'il y a manqué. Mais dans ce dernier cas, je souffre de sa confusion peut-être plus que lui-même.

Si tu désires me voir, ma bonne amie, je ne souhaite pas moins me trouver avec toi; ta sœur peut t'en rendre le témoignage. Non, l'intime confiance, la vive tendresse ne sont point affaiblies chez nous; si je t'intéresse toujours au-dessus de tout autre, tu m'es toujours plus chère que tout ce que je connais, sans en excepter ce que l'amour m'avait rendu si précieux.

Tu m'obliges en me parlant comme tu fais de toutes les épreuves que tu subis, de toutes les révolutions intérieures, les divers sentiments qui t'agitent. Cela, ne fit-il que peindre le cœur humain, m'intéresserait infiniment; mais, en venant de toi, rien ne pourrait me toucher davantage. J'étudie les effets de la religion, et j'admirerais au moins en toi, comme j'ai admiré dans l'Iliade, ce que les idées religieuses ajoutent à l'héroïsme. Je suis de bonne foi sur les avantages qu'elles procurent; je conviens très sincèrement qu'il ne serait pas bon que tous les hommes fussent ce qu'on appelle philosophes.

Adieu, ma chère Sophie : il est aujourd'hui vendredi, neuf heures du matin, je veux envoyer cette lettre avant que tu m'en écrives une autre.

Tu dois avoir présentement celle dont je chargeai M. Roland, elle t'aura dit ce que je pense de cet honnête homme, et le gré que je te sais de me l'avoir fait connaître. Je ris avec moi quand je songe à l'impression de ses premières visites, et au ton dont je te parlais de sa personne; il lui a fallu du courage pour braver le dégoût des tentatives; j'étais maussade, et il me paraissait assez déplaisant, malgré ses connaissances.

J'ai vu Mlle d'Hangard avant-hier au matin. M. Perdu la conduisit ici, d'où il la menait dîner chez Mme Audois; elle me fit part des nouvelles de ta sœur, et me donna ton agrafe, que je fais raccommoder. Adieu, je t'embrasse mille fois. Présente mes respects, mes amitiés, etc.

Ce 5 juillet 1776.

A Mlle Cannet l'aînée[1].

Non, ma bonne amie, je ne mesure pas la force de ton amitié sur le nombre de tes lettres. Cette manière de compter serait trop affligeante pour moi; d'ailleurs je suis persuadée que son résultat ne serait pas conforme à la vérité; je sens à merveille combien certaines choses, qui ne peuvent se détailler, mais que les femmes connaissent, prennent et consomment de temps; je me porte mieux que toi, je parais avoir moins de distractions, et je ne trouve pas encore le quart du temps que je voudrais donner à la lecture; mille petites affaires de ménage me le déro-

[1] C'est-à-dire à Henriette.

bent sans cesse. S'il se joint à cela visites et toilettes une fois ou deux la semaine, tout est perdu, et il faut bien des veillées pour réparer cette dissipation.

J'ai envie de t'apprendre que je fus dernièrement à l'Opéra, pour la première fois de ma vie. On a raison de dire que les choses extrêmement vantées perdent presque toujours à être vues; l'expérience de chaque jour me prouve la vérité de cette proposition. Ce fut par le plus mauvais temps qu'il soit possible d'imaginer que j'allai à l'Opéra, seule avec mon papa. Sitôt que je pus distinguer la salle de spectacle où j'étais entrée, je l'examinai, je la trouvai convenable, assez grande, et rien de plus, et je t'assure qu'une imagination tant soit peu occupée de la description des théâtres des Romains ne se perd pas dans l'étendue des nôtres. J'attendis longtemps; beaucoup de gens s'impatientaient, je les entendais murmurer; je ne m'en étonnais pas, quoique je ne fisse pas de même. Je n'avais point d'ennui, parce que j'étais avec moi, et parce qu'on peut rêver aussi bien dans le coin d'une loge que partout ailleurs; mais tout le monde n'aime pas à rêver. Beaucoup de gens sont seuls avec eux.

Ce premier coup d'archet si vanté ne m'a pas semblé ravissant; mais pourtant la musique de l'ouverture m'a paru agréable. C'était l'*Union de l'Amour et des Arts*[1] que l'on donnait. J'étais venue par occasion, c'est assez dire que je n'avais pas choisi la pièce. Celle-ci n'a rien pour l'esprit que l'idée qu'offre d'abord le sujet; mais elle est sans intérêt, sans chaleur : tout en est décousu et sans aucune liaison. Il fallait M. Legros pour faire goûter quelque satisfaction au premier acte, j'avoue qu'il m'en a donné. Sa voix charme et son chant est parfait. J'ai remarqué, dans quelques morceaux de musique, de ces élans forcés, de ces grandes cadences qui sont si peu dans la nature et qui me déplaisent extrêmement. Le premier ballet

[1] Ballet héroïque en trois entrées, musique de Floquet, paroles de Lemonnier, représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 7 septembre 1773, avec un très vif succès (60 représentations consécutives). On le reprit quatre fois : 1° en juin 1775; 2° en juin 1776 (*Mémoires secrets*, *passim*, du 8 juin au 25 septembre 1776); 3° en avril 1780, et 4° en juillet 1783.

Ce billet, non daté, adressé à Henriette, et qui, dans le dossier d'Agy, venant immédiatement après la lettre à Sophie du 5 juillet 1776, semble l'avoir accompagnée, doit donc se rapporter à la reprise de 1776. Il ne peut se rapporter à celle de juin 1775 (Marie Phlipon venait alors de perdre sa mère), et encore moins à celles de 1780 et de 1783.

Mais d'autre part Mme Roland dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 150, qu'elle fut conduite une seule fois à l'Opéra du vivant de sa mère, alors qu'elle avait seize ou dix-sept ans, et qu'on y donnait l'*Union de l'Amour et des Arts*, de Floquet. Ici, elle vise nécessairement les représentations de 1773 (elle avait alors en réalité dix-neuf ans). Il faut donc admettre, ou bien qu'elle était retournée voir la pièce en 1776, ou bien que, ayant promis à Henriette une correspondance régulière, et ne sachant que lui dire (c'est pour Sophie que sont réservées les confidences et les vraies effusions), elle a cherché tout simplement dans ses vieux papiers et a utilisé en juillet 1776 la page où, au lendemain de sa soirée de 1773, elle avait consigné ses impressions.

ne m'a pas bien flattée, j'ai été singulièrement choquée de ces acteurs en grands paniers sous lesquels ils cachaient parfois leurs jambes par gentillesse, en gesticulant adroitement.

J'eus plus de plaisir au second acte; les ballets me plurent davantage, les habillements étaient moins choquants. La troisième décoration fut charmante : elle représentait le temple de l'Amour et le représentait bien à mon goût. Les derniers ballets furent admirables et me satisfirent pleinement; ils sont ordonnés avec intelligence, dessinés avec goût; ils furent exécutés avec beaucoup de grâce, de justesse et de légèreté. Plusieurs danseurs et danseuses s'y distinguèrent et méritèrent les applaudissements qu'on leur donna.

En général, la musique de cet opéra n'est pas divine, mais elle est agréable, et il y a des morceaux qui font sensation et dont on s'occupe en oubliant le reste. Somme totale, j'ai eu du plaisir, mais je n'ai pas été émue, transportée. La plus grande partie du temps, je sentais que j'étais à l'Opéra; je voyais les acteurs, j'avais le loisir de les étudier, d'apercevoir des défauts : ce n'est pas là de l'illusion. Quand on ne parle qu'aux yeux et aux oreilles, il faut les enchanter, et non par instants, mais d'une manière soutenue, propre à faire naître le délire. En ne faisant même que lire une bonne pièce, j'oublie que je lis, j'ignore où je suis, je ne vois que les objets qui me sont présentés, je ne sens que les passions qu'ils excitent. Quand un opéra produira sur moi un effet semblable, par d'autres moyens, je le croirai excellent : c'est ainsi que j'en juge, moi qui ne me connais pas en opéras, et qui n'en parle que par sentiment.

Après cette tirade éternelle, que tu n'attendais certainement pas, il est juste de répondre à ta question; mon peu d'empressement à le faire t'aura déjà prévenue que je n'ai point le talent de la résoudre. Je ne sais pas du tout pourquoi, dans l'instant d'une éclipse totale de lune, on aperçoit toujours son disque et sa surface. Je sais bien que, dans le temps de la nouvelle lune, lorsque, malgré l'obscurité où elle est ensevelie à notre égard, nous distinguons encore son disque, comme il arrive toujours, c'est l'effet de la lumière que nous lui renvoyons, et qui vient à nous par une seconde réflexion; la lune a alors pleine terre; nous faisons à son égard l'office qu'elle fait au nôtre, nous l'éclairons : les rayons du soleil qui frappent notre planète se réfléchissent sur la lune et nous la font apercevoir faiblement, quand elle ne les reçoit pas directement de lui. Mais ceci ne peut arriver aux éclipses, qui ne sauraient avoir lieu que dans la pleine lune, temps auquel nous sommes pour la lune dans l'obscurité. Je présume seulement que l'effet qui nous rend la lune visible malgré son éclipse résulte de la grandeur du soleil respectivement à elle et de la convergence des rayons de cet astre. Pour peindre ma pensée, je suppose que, devant la flamme d'un flambeau, on place un corps opaque beaucoup plus petit qu'elle, ce corps représentera la terre; dans l'ombre qu'il pro-

duira, placez un autre corps d'une moindre grandeur, il sera éclipsé, il ne brillera plus d'un éclat reçu directement; mais la lueur environnante de la flamme qui excède le premier corps opaque fera distinguer encore le dernier, quoique d'une manière sombre. Au reste, je le répète, ceci n'est qu'imagination, conjecture de ma part : je n'ai rien vu qui traite de cette particularité, et je ne sais rien d'assuré à en dire.

Il me souvient qu'à ton départ tu me chargeas de m'informer à Mme Trude du prix de ces lunettes garnies en argent qui avaient été oubliées sur le mémoire; je le fis, elle me dit que c'était quinze francs. Je n'ai pas songé depuis à te le dire; j'en parle aujourd'hui, malgré tout le déplaisant que je trouve à ces sortes de choses. Mme Trude paraît n'y pas songer et ne m'en ouvre pas la bouche. Délicatement, elle ne doit pas le faire; mais, équitablement, il faut que je le fasse, en dépit du dégoût que j'y trouve.

Adieu, ma bonne amie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

CXXX

À HENRIETTE[1]. — 10 juillet 1776[2].

J'avais bien besoin de ta lettre, ma chère amie; ton retard m'oppressait singulièrement, sans que je l'eusse témoigné. Je voulais ajouter quelque chose aux amitiés dont je chargeais pour toi Sophie, plusieurs considérations me retinrent : je craignais de parler, je souffrais de m'être tue. Ma confiance en toi est bien mieux établie que tu n'oses le croire; c'est la persuasion où j'étais que tu m'aurais déjà assurée de ta tendresse, si tes obligations te l'avaient permis, qui m'interdit les reproches que me dictait tout bas mon impatience. Mais il faut l'avouer, ma modération ne fut qu'extérieure, et plus d'une fois la longueur insupportable d'une attente pénible me suggéra des réflexions déchirantes; la persuasion (toujours officieuse) les dissipait à son tour; je fus le jouet de cette alternative jusqu'au moment où ta lettre aimable vint soulager mon cœur. Je reçus avec transport cet adoucissement désiré; une émotion délicieuse succéda au trouble fâcheux; je jouis à présent dans le calme. Une de ces sensations pénétrantes, que je ne sais point définir, fait sur mon être l'effet d'une douce rosée sur la terre altérée; mon âme s'ouvre, mes yeux s'humectent, tout ce qui m'environne paraît s'animer et sentir;

[1] Archives d'Agy; adresse «à Mlle Cannet l'aînée, etc.», timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 404-406. — [2] La date est dans le corps de la lettre.

je vois ton affectueuse sensibilité se confondre avec la mienne et prêter à tous les objets ce charme touchant qui ravit.

Chérissons ce principe heureux qui nous rapproche; il donne à tout le mouvement et la vie; c'est l'âme de la nature, la source des vrais plaisirs. J'estimais déjà au suprême degré cette sensibilité précieuse qui unit tous les êtres, et qui me paraît faire dans le moral ce que le mouvement fait dans le physique; je l'aimais comme la première cause de cette félicité dont je jouis depuis que l'adolescence, en m'ouvrant les portes de la vie, m'introduisit dans l'empire du sentiment; tu me la rends plus chère encore par les nouveaux attraits qu'elle me présente chez toi. Elle est à mes yeux ce feu sacré qu'il nous importe bien plus d'entretenir que n'importait aux Vestales de conserver celui qui était confié à leurs soins. Les liaisons particulières lui fournissent des aliments, et celle que je forme avec toi est aussi nourrissante que délicate.

Tu n'as pas pris ma demande dans son vrai sens: c'était celle d'un cœur touché, et non celle d'un esprit méfiant. On se croit aimée, on veut se l'entendre dire, parce que rien ne plaît davantage. Livre-toi avec moins de crainte à la pensée de l'assurance où je suis à ton égard : tes doutes me blessent; en me peignant ton amitié, ils voilent la mienne et te présentent mes dispositions sous un faux jour. Tu as pénétré dans tout moi-même : il ne te reste qu'à y lire la confiante sécurité qui accompagne mes sentiments pour toi.

Tu me connais aussi bien qu'il soit possible de me connaître; je n'ai pas eu plus de réserve pour toi que pour Sophie même; profite donc d'un livre tout ouvert qui s'offre sous tes yeux. Tu m'as sensiblement obligée en me rendant un peu Sophie; si tu savais quelle crise je soutins lors de ton départ! Ton éloignement me faisait sentir plus vivement celui où j'envisageais Sophie respectivement à moi; j'étais violemment contrariée, je prévoyais. . . Mais n'en parlons plus : je la retrouve liante et sincère; je te la dois, et ce second bonheur ajoute au premier. Ce ne sera pas le seul que tu m'aies déjà procuré, je te devrai une guérison importante. Je sens se fermer la plaie dans laquelle tu avais porté le fer tranchant, j'ai eu le courage d'appuyer sur l'instrument douloureux, je suis changée, malgré ce que j'en disais dernièrement à Sophie. La haute estime est affaiblie considérablement, c'est la base qui se trouve ébranlée; juge de ce que devient l'édifice. Chaque fois que je considère son image, je lui trouve un défaut jusqu'alors inconnu. Au milieu de tout cela, il y a des retours accablants; mais le fait est qu'il perd tous les jours quelque chose dans mon esprit. Sophie doit t'envier cette cure.

Quel charme tu peux goûter à étudier cette belle âme! que j'aime le portrait que tu m'en traces! Tu ne dois pas t'affecter de ses réserves, elles tiennent à son caractère; il est mille petites choses que je ne sais d'elle qu'après coup, qui me

viennent comme par morceaux, pour ainsi dire. Il est des qualités qui s'excluent; Sophie ne serait pas si réfléchie, si raisonnée, si conséquente et si ferme, si elle n'était pas un peu froide et réservée.

Fabius, le temporiseur[1], n'avait pas le feu de Marcellus; l'un fut appelé le Bouclier, l'autre, l'Épée des Romains : tous deux ont droit à nos éloges.

Ton estomac me fait mal, je voudrais te donner de ma santé; elle est d'une bonté qui me fait honte, quand mes amis n'en ont pas une semblable.

Sophie n'aura rien de plus ici que tu n'aies eu dans sa lettre. Il est minuit du mercredi 10 juillet 1776.

Ne dis rien à Sophie, embrasse-la avec cette âme et cette chaleur qui disent plus que les paroles. Tu es le nœud chéri de notre union, le tiers qui nous ramène l'une à l'autre, mon troisième moi-même avec Sophie, mais mon second dans un autre genre.

CXXXI

À SOPHIE[2]. — 16 juillet 1776[3].

Il est sept heures du matin, il n'y a pas fort longtemps que je suis levée; mon cœur et ma pensée se tournent vers toi comme la boussole vers le nord : je suis cette indication heureuse, et je prends la plume.

Oui, ma bonne amie, nous commençons à nous voir; je me réjouis de ces dispositions réciproques qui répondent si bien à nos vrais sentiments. Tu te trompes en croyant que je taxerai tes expressions d'orgueil; ton langage est celui d'une personne persuadée : il m'étonnerait de t'entendre parler autrement après les pas que tu as faits. D'ailleurs la philosophie dit presque la même chose, quoique d'un ton plus ménagé; il est bien naturel que l'élévation des principes sur lesquels tu te fondes donne plus de hardiesse à ton discours.

La morale de raison que je me suis faite n'a que deux points principaux : l'harmonie de mes affections entre elles, la justesse de mes rapports avec ce qui m'environne; l'une et l'autre ne peuvent être que le produit des vertus; le résultat total est mon bonheur combiné avec celui de mes semblables. Mais en fortifiant les liens qui rapprochent les hommes, tels que la bienveillance, l'amitié, l'amour de l'estime, en attachant mon bonheur à celui des autres, je ne prétends pas le

(1) Mme Roland reprendra souvent cette comparaison. Cf. lettre à Sophie, du 22 avril 1780 (t. I, p. 10, de mon premier Recueil).

(2) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 406-410.

(3) La date est à la fin.

rendre dépendant de leurs caprices; c'est dans moi-même que j'en bâtis l'édifice. Le plaisir d'avoir fait ce que j'aurai cru devoir l'être sera toujours la base de ma félicité, et je n'ai besoin de personne pour en jouir. Je puis dire comme toi que les ressources qu'on trouve dans les autres peuvent augmenter mon bonheur, mais que sans elles il existerait toujours. Les préjugés ne seront jamais pour moi des lois ni des conseils. Je veux que ma conduite soit le triomphe du vrai, et la sincérité avec moi-même sera le but immuable de mes efforts et de mes démarches. Je le répète, une âme droite, qui se sent portée au scepticisme ou à l'incrédulité, se croit obligée à plus de vertu; autrement elle craindrait que le désir secret de suivre ses penchants sans gêne ne fût le principe de sa révolte. Faire suppléer les œuvres à la foi me paraît le seul moyen d'éviter les remords; si l'on n'atteint pas la conviction, on n'échappe pas le bonheur, il accompagne toujours la bonne foi et la franchise. Je t'ai déjà peut-être dit toutes ces choses, mais elles reviennent si bien à notre objet, que je n'ai pu m'empêcher de les redire encore.

Les charmes de ta situation ne me surprennent pas; ils doivent suivre nécessairement l'intime persuasion qui soutient ton cœur, avec lequel ta conduite est d'accord. Je conviens très fort de la satisfaction que doit éprouver le vrai chrétien; quels grands objets! que de grandes espérances! Rien n'est si beau à contempler ni si doux à croire! Si je pouvais cesser de penser, et ne faire que sentir, je serais tout à l'heure bien dévote. Mon cœur tout seul penche de ce côté, aussi je conçois parfaitement la force de l'attachement qu'on peut avoir pour la religion, et je vois tous les prodiges que cette force peut opérer. Je distingue aussi quelle autorité gardent sur nous les choses qui nous ont fait impression dans l'enfance, et je sens combien l'habitude d'envisager un objet lui donne d'empire sur notre esprit. Ces différents chefs sont pour moi autant de sujets d'observations et d'une étude qui sert à celle de l'homme.

Il faut que je te fasse l'histoire d'une sensation que j'éprouvais ces jours passés; je te retracerai d'abord un tableau qui t'est connu, mais il faut te le représenter, parce que c'est sa vue qui me pénétrait singulièrement, par cette sensibilité qui me rend susceptible de mille nuances de situation, invisibles pour d'autres yeux. Tu sais que j'habite les bords de la Seine, vers la pointe de cette île où se voit la statue du meilleur des rois. Le fleuve, qui vient de la droite, laisse couler paisiblement devant mes yeux ses ondes salutaires; la succession continuelle de ses flots épurés se trouve ralentie par le pont, qui sert de communication aux deux côtés de la ville et au delà duquel le fleuve étend son lit, s'avance avec majesté, glorieux de voir sur ses rives ce Louvre dont l'architecture exquise fixe les regards enchantés. Il était huit heures et demie du soir; après une application suivie, je goûtais à ma fenêtre le repos et le frais; je croyais m'apercevoir pour la première fois de la beauté de l'exposition; j'invitais tout ce qui savait voir et sentir à venir admirer

avec moi un ciel serein que coloraient les réverbérations brillantes du soleil qui s'était retiré. Tu sais encore que vers la gauche, à cette distance où l'œil fatigué n'apercevrait plus rien qu'avec peine sur un plan parfaitement droit, des bornes agréables, heureusement placées, dessinent l'horizon, ferment la perspective. Ce sont des arbres touffus et verts, entre lesquels on aperçoit les maisons les plus élevées de Chaillot. C'est précisément de derrière elles qu'on eût dit que Phébus descendu de son char lançait cette lueur éclatante, rouge et orangée, qui de cet endroit peignait la voûte céleste, allait en s'affaiblissant par degrés insensibles jusqu'à ce point de l'Orient où elle était remplacée par la teinte sombre des vapeurs élevées qui promettaient une rosée bienfaisante.

Le ciel brillait sans éblouir; le voile azuré semblait s'étendre et se courber avec plus de grâce; c'était l'instant où il est permis aux hommes de le contempler; aucune étoile ne paraissait encore... J'aimais la solitude de ce vaste espace où l'œil se promène et s'égare sans distraction et sans obstacles. Émue, ravie par ce tableau, dans le transport de l'enthousiasme, je cherchais quelque chose d'intelligent et de sensible qui pût m'entendre et recevoir l'effusion de mon âme; je m'écriai : «Ô toi dont mon esprit raisonneur va jusqu'à rejeter l'existence, mais que mon cœur souhaite et brûle d'adorer, première Intelligence, suprême ordonnateur, Dieu puissant et tout bon, que j'aime à croire l'auteur de tout ce qui me plaît, accepte mon hommage... et..., si tu n'es qu'une chimère..., sois la mienne pour jamais!» Le crépuscule s'affaiblit; l'émotion s'apaisa, la nuit vint : plus calme, je voulus m'appuyer de la réflexion... Hélas!.., quel dommage que les sentiments ne soient pas des preuves!

Il me semble que ta renonciation est bien étendue : Mme Dacier était pieuse, cependant elle lisait autre chose que l'Evangile. Au reste, je ne te blâme pas du tout; cela est conséquent. A propos de Mme Dacier, j'ai promis à ta sœur de lui dire mon sentiment sur l'Odyssée : ce ne sera pas aujourd'hui; embrasse-la pour moi, en attendant que je lui écrive des folies.

Je te dirai, à toi, que ces *Recherches philosophiques* de M. de Paw[1] me sont enfin venues entre les mains. L'auteur me paraît sensé, judicieux, instruit : son style est celui de la raison. Il fait l'histoire physique de l'homme, plutôt que l'histoire des faits, et c'était la meilleure qu'on pût donner d'un peuple qui avait si peu de moral (*sic*); ce sont toujours bien les faits qu'il présente, mais je veux dire qu'ils appartiennent particulièrement au genre physique. Cet ouvrage n'a produit aucune révolution dans mon esprit, parce que j'avais des idées de toutes les choses qu'il traite; mais il me développe ces idées, leur donne de l'ordre et de la netteté. Je je lis avec intérêt, je le trouve plein de choses et de bon sens. C'est tout ce que je

[1] Cf. la lettre du 19 février précédent, et plus loin la lettre du 20 août.

veux t'en dire, pour te montrer seulement ma manière de voir. Mais, en parlant d'études, j'ai un grand chagrin : M. de B. n'a dans sa bibliothèque que des traductions latines des anciens; je ne pourrai point faire facilement le cours que je m'étais proposé; tu ne devines pas combien cela est fâcheux. Mais pour te faire ma cour, il me prend envie de finir ma lettre par quelques vers d'un hymne imité de Thomson :

Au seul auteur de la matière,
Homme, viens consacrer ta voix;
Remonte à la cause première
De tous les êtres que tu vois;
Que ton esprit, que ta pensée,
Vers l'être suprême élancée,
Porte son vol ambitieux;
Imite l'aigle audacieux
Qui, dédaignant au loin son aire,
Jaloux de fixer la lumière,
Plane et s'élève dans les cieux.
Et toi que pour plaire il fit naître,
Ô femme! ô sexe ravissant!
Viens rendre hommage à notre maître,
Viens célébrer le Tout-Puissant;
Que ton amour pour lui s'enflamme,
Que sa gloire embrase ton âme;
Viens l'adorer, viens l'exalter!
Tout doit à Dieu ce tendre hommage;
Mais c'est à son plus bel ouvrage
Qu'il appartient de le chanter.

J'étais dans une situation à en composer de semblables, le soir dont je t'ai parlé; et puis je finissais par l'exclamation : « Hélas! quel dommage! etc. »

Ce qui est bien certain, c'est que je t'aime de tout mon cœur et que je compte bien fermement sur ce parfait retour de ta part; les assurances que tu m'en donnes sont touchantes et délicieuses.

Adieu, sage et chère Sophie, je suis toute à toi.

Ce 16 juillet 1776.

CXXXII.

À HENRIETTE[1]. — 21 juillet 1776, avec P.-S. du 25 et du 27.

Dimanche 21 juillet, à 9 heures du soir, 1776.

Me voici, aux bords chéris de la Seine, dans ma grotte solitaire, entre mes livres, ma fenêtre et mon lit. Doucement occupée de toi, mon imagination me transporte à tes côtés; je te parle... Tu me serres la main sur ton cœur, en me regardant d'un air qui me désarme. Je venais te faire des reproches, bien résolue de me fâcher; j'ai tout oublié, je ne vois plus que toi, je pardonne... et je t'embrasse.

J'ai passé l'après-midi au Luxembourg : je choisis aujourd'hui cette promenade pour y rencontrer Mlle d'Hangard, que, malgré mes beaux projets, je n'avais pas encore été voir depuis ton départ, quoiqu'elle soit venue une fois. Mais, en vérité, les jours passent si vite; une toilette, une course, sont de si grandes affaires pour qui tient à sa maison, que les mois s'écoulent avant que je fasse une visite. J'ai trouvé cette grosse maman toujours fraîche et charmante, comme on est à vingt ans, avec une figure avantageuse, bonne enfant tout à fait, et t'aimant de tout son cœur. Nous avons beaucoup causé de toi, c'est le principal plaisir que j'aie goûté en sa compagnie, et ce n'en était pas un petit. Ta correspondance avec elle me paraît bien suivie; ne prends pas cette remarque pour un mouvement de jalousie : je sais toutes les petites choses de société qui nourrissent votre commerce, et doivent lui donner plus d'activité que le nôtre ne saurait en avoir encore. Tu dois trouver dans cette jeune personne un fonds de bon sens qui offre des ressources : elle voit assez juste dans bien des cas. Je t'invite à suivre ce qu'elle te dira de la réserve que tu dois garder dans tes lettres à Mme de Caÿavelle. Je lui ai promis de l'aller voir cette semaine; elle doit me donner une petite fiole d'eau pour tes dents, dont je chargerai, ainsi que de cette lettre, Mlle Mimerel, qui partira sous huitaine, suivant les apparences; je prépare toujours mes dépêches et je cause à tort et à travers.

Je suis ravie de voir tes dispositions pour Sophie; elle est aussi bien contente de toi : la trempe heureuse de son âme rend sa dévotion aimable et bienfaisante; elle ne désire que le bonheur de ceux qui l'entourent. Sa société est la meilleure possible pour toi, parce que, ton caractère et ta situation te fixant nécessairement

[1] Archives d'Agy; pas d'adresse. Il y a seulement : « A Mlle Cannet l'aînée ». – Dauban, I, 410-415.

à certains principes, il est bon que tu aies quelqu'un qui les affermisse en toi, et te tienne parfaitement conséquente avec eux, car rien n'est pis qu'une balance et une alternative continuelles de ce qu'on croit devoir se faire à ce qu'on voudrait n'avoir pas fait. Je n'imagine rien de plus nécessaire et de plus avantageux qu'un peu de jugement et de fermeté; par la première de ces choses on distingue ce qui mérite d'être adopté, et l'on se l'approprie; par la seconde on marche constamment dans la route qu'on s'est faite, et on agit avec raison : c'est le moyen d'être soi, sans regrets, dans toutes les circonstances. Si j'avais des enfants, je ne m'embarrasserais pas beaucoup d'en faire des savants, mais je m'efforcerais de leur donner un esprit juste et une âme forte. Mais, comme la vivacité du tempérament (qui peut d'ailleurs produire de si bonnes choses) ébranle la fermeté la plus décidée, je serais bien aise que la sage amitié leur fournit des secours contre eux-mêmes, et doublât leurs forces, dans le besoin.

C'est d'ailleurs une si douce satisfaction que devoir quelque chose à ce qu'on aime, qu'il doit être ravissant de lui devoir même des vertus. Quel plaisir délicat dans l'hommage reconnaissant qui doit suivre! C'est pour des âmes qui sont capables de la goûter que l'amitié est un lien divin, l'amour un transport sublime, tous deux un ressort puissant qui élève, ennoblit et perfectionne.

L'amitié de cette espèce me paraît plus facile encore à trouver (telle rare qu'elle soit) que l'amour qui lui est analogue. Il entre tant d'illusion dans ce dernier sentiment qu'on court souvent le risque d'avoir un jour à se détromper sur le mérite de son objet. On se prévient avant de se connaître assez, déjà s'allume l'enthousiasme, puis une circonstance fatale déchire le voile, montre l'erreur : je ne connais rien de plus désespérant. L'amitié, plus lente dans ses progrès, suppose ordinairement une connaissance mieux fondée; elle est, par cette raison, moins exposée à ce revers accablant. Aussi, en la mettant au second rang dans l'ordre général, je n'en ferai pas moins ma première divinité.

J'ai vu, par ta lettre à Mlle d'Hangard, que ta santé est meilleure actuellement; mais il me paraît que ton régime te laisse encore peu de temps pour l'occupation. Qu'as-tu fait de la géographie? Sophie serait-elle toujours disposée à l'apprendre? Profitez-vous de la résidence de M. Roland? A propos de cet honnête homme, tu devrais bien lui faire mes civilités.

Son idée me rappelle que je t'ai promis de te dire ce que je pensais de l'Odyssée. Ce poème est d'une nature si différente de celle de l'Iliade qu'il ne saurait faire des impressions semblables à celles que produit ce dernier. Je n'en ai pas été aussi fortement émue, et, pour trancher le mot, il ne m'a pas fait autant de plaisir. Mais, dans la sagesse du plan, l'économie des détails, le rapport des épisodes, l'adresse des narrations, la conduite de l'ouvrage, on reconnaît toujours Homère, et Homère plein de vigueur, d'âme et de sens. J'ai distingué des choses propres

à faire la sensation la plus vive, si elles eussent été présentées avec la magie des vers, telles qu'elles doivent être dans l'original. Le style de Mme Dacier, quoique pur, exact et facile, ne me paraît pas toujours noble, élevé, pathétique, tel que le demandait son sujet et tel qu'il était peut-être impossible de le prendre dans une traduction, car je ne prétends pas abaisser la gloire de cette femme judicieuse et savante.

Je n'ai pas été choquée comme toi de certains détails dont tu m'avais parlé; j'avoue qu'Homère nous présente souvent son héros à table, mais le besoin de manger revient si souvent, la peinture des asiles où l'on recevait Ulysse et la manière dont l'hospitalité était exercée envers lui étant intéressantes, l'histoire de ses repas cesse d'être une mesquinerie hors-d'œuvre. D'ailleurs, les libations qui les accompagnent, les prémices offerts aux Dieux de tous les animaux immolés, donnent aux festins, à leurs préparations, une dignité que n'ont pas les nôtres; leur description devient par là noble et poétique. On cesse d'être étonné en voyant les princes eux-mêmes égorger les chèvres et faire les distributions. L'opposition que ces mœurs ont avec les nôtres en fait tout le singulier à nos yeux. En oubliant un moment nos usages, on voit dans ceux que décrit Homère une simplicité majestueuse qui plaît et occupe. J'aime ces maximes d'hospitalité, de générosité, d'amour pour les malheureux, mises en action dans tout le cours de l'Odyssée. On y remarque la morale d'un peuple héroïque qui n'avait encore fait servir qu'au bien des hommes la société et les idées religieuses. Avec quel plaisir j'ai suivi Ulysse chez le bonhomme Eumée! Combien je suis intéressée, attendrie, par la fidélité, la droiture, la bonté de ce pasteur! Il y a des riens, en apparence, qui montrent à la fois l'âme sensible d'Homère et son habileté à tirer parti de toutes les circonstances : telle est, par exemple, celle de ce vieux chien qui reconnaît Ulysse entrant déguisé dans son palais, caresse son maître, et tombe mort à ses pieds. Rira qui voudra de cette anecdote, si frivole soi-disant; pour moi, j'en ai été touchée. Mme Dacier le rapporte tout bonnement : si elle m'avait été présentée dans deux vers simples et heureux, j'aurais pleuré tout à fait.

J'avoue que je n'aime point l'épisode du Cyclope, ni cet œil crevé avec un morceau de bois affilé et durci au feu, qu'Ulysse fait tourner comme vilebrequin, etc.; mais Ulysse contait cela aux Phéaciens. D'ailleurs l'imagination des Grecs, mère des fables, et si bien familiarisée avec elles, s'accommodait sans doute bien mieux que la mienne de toutes ces histoires. Cette remarque suffit pour la justification d'Homère, auquel je conserve la plus grande estime. Dans l'Iliade, voluptueux et terrible à la fois, il remue l'âme dans tous les sens : dans l'Odyssée, plus paisible et non moins puissant, il attache par des peintures naïves, par une douce morale. Ces deux poëmes m'offrent les productions du génie le plus élevé, le plus étendu, de l'imagination la plus riche et la plus brillante, de l'âme la plus sensible de

l'homme le mieux instruit. Ils sont enfin le monument, l'image de mœurs qu'il est intéressant d'étudier et de connaître. Voilà, ma bonne amie, ce que je pense d'Homère[1] et ce que je dirais également devant ses détracteurs, ton frère fut-il du nombre. D'ailleurs, sur cette matière, comme sur d'autres objets plus importants, la différence des opinions ne fait pas celle du mérite. Je l'ai déjà dit bien des fois, la possibilité des différences dans les idées de l'esprit humain me paraît s'étendre jusqu'à l'infini; deux hommes qui verraient, penseraient, raisonneraient, jugeraient d'une manière parfaitement semblable, seraient à mes yeux un plus singulier phénomène que la résurrection d'un mort. Aussi il n'y a presque pas de folies qui ne me paraissent excusables, si ce n'est celle de troubler le bonheur d'autrui et de persécuter ses frères pour des erreurs.

La réponse que tu as eue sur l'histoire des pourceaux[2], telle insuffisante qu'elle soit, me paraît aussi bonne qu'on puisse la faire pour rendre raison d'un pareil fait; cependant M. Bergier[3] avait plus d'adresse lorsqu'il disait que l'intention de Jésus-Christ avait été sans doute de punir l'avarice des Juifs, qui, suivant leur loi, ne pouvant faire usage du porc, ne prenaient la peine d'en élever que pour les nations idolâtres leurs voisines, avec lesquelles ils en faisaient trafic par le désir d'un gain infâme, puisque ces porcs étaient probablement employés (du moins quelques-uns) aux sacrifices immondes qu'on faisait aux faux dieux. Cela est tiré aux cheveux et présente un côté fort plaisant, car le diable ayant demandé la grâce d'entrer dans ces pourceaux qu'il précipite ensuite dans la mer, il demandait donc des verges pour se fouetter lui-même? Si tant est qu'un pur esprit eût des fesses; mais pourquoi pas? puisqu'on nous les représente en nombre ainsi que des corps, ils peuvent en avoir les parties. Aussi, grâce à ces belles imaginations, nous a-t-on parlé des incubes et des succubes comme des êtres produits par l'union des démons avec les femmes. Fais-moi grâce de ces folies, je n'en dirai pas davantage.

Je sais qu'elles ne font rien à ta foi, c'est ce qui me laisse la liberté de te les écrire telles qu'elles se présentent. Je respecte la persuasion, je ne veux l'ébranler dans personne; je crois la tienne fondée sur d'autres motifs que sur ces petites circonstances. Il faut que je te prie de demander encore à Sophie, qui trouve dans toutes les Saintes Écritures le sens spirituel, la manne cachée, ce que lui représente le récit que fait saint Paul de son ascension au troisième ciel, au sujet

[1] Il y a, aux *Papiers Roland* (ms. 6244, fol. 237-240 et 251-252), deux morceaux, de l'écriture de Marie Phlipon, intitulés : *Mes pensées sur Homère*, avec cette mention : «fragment d'une lettre à Mlle H. Cannet». On saisit ici un des caractères de sa correspondance avec Henriette : afin de remplir ses lettres, elle recopiait pour son amie les extraits de ses lectures.

[2] Les pourceaux de l'Évangile, *Saint-Mathieu*, VIII, 30-33.

[3] Le théologien (1718-1790).

de laquelle il répète sans cesse, parlant en tierce personne : «Si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait.» Ce passage m'a toujours paru, à moi qui n'ai que le gros bon sens, d'une obscurité et d'une fadeur dégoûtantes.

Sans doute, ma bonne amie, que tu n'as pas laissé égarer cette lettre que tu m'as emportée et que tu as promis [de] me renvoyer[1]; ma recommandation serait ridicule, si ma délicatesse ne l'excusait; je crois la pièce fort mince en elle-même, mais je mets beaucoup d'importance à ces rapports avec des personnes respectables. Tu sens mes raisons.

[P.-S.]. Du jeudi[2] au soir, 25 juillet. Il est fête, je crois toujours être à dimanche.

Il me paraît que la première chose que tu as oubliée est cette lettre dont je te parlais l'autre jour. Fais en sorte qu'elle ne tombe en aucune autre main que les tiennes.

M. Roland est venu hier, ma bonne amie, comme j'étais sortie, pour mon malheur; il s'est informé si je n'avais pas de prochaine occasion de voir Mlle d'Hangard, et, sur ce qui lui fut répondu, il laissa les lettres, disant qu'il prévoyait ne pouvoir aller chez Mlles de La Motte que sous trois ou quatre jours. Chargée de ces lettres, je partis aujourd'hui après le dîner pour aller faire visite et remplir ma promesse de venir prendre moi-même la petite fiole qui t'était destinée; j'ai trouvé la bonne cousine, honnête et complaisante à son ordinaire; je l'ai vue avec un plaisir tout particulier. Nous avons été ensemble aux Carmes, où elle a dit ses vêpres, et où j'ai fait aussi une prière à ma mode. Après quoi, nous sommes revenues au Luxembourg, où j'ai resté avec elle jusqu'à 7 heures et demie. Nous avons rencontré les demoiselles Philippe, je me suis informée à Mlle d'Hangard qui elles étaient. Il se trouve que je connais leur frère; c'est un peintre, petit homme boiteux, fort épris de lui-même et de son talent, qui cherchait à s'insinuer à la maison et voulait faire mon portrait il y a trois ou quatre ans.

Mlle d'Hangard m'a fait lire plusieurs de tes lettres, ce fut un cadeau pour moi; mais je ne lui ai lu qu'un très petit bout d'une de celles que tu m'as adressées; cette réserve a pu lui paraître singulière, j'en suis fâchée, mais je ne pouvais faire autrement. Elle m'a chargée de te redire mille amitiés. J'attends demain Mlle Mimerel qui doit te remettre ce paquet. Il est onze heures du soir, adieu, ma bonne amie. Je t'embrasse de tout mon cœur, sans concevoir cette difficulté d'écrire dont tu te plains, et dont on ne s'aperçoit pas dans tes lettres.

[1] La lettre au jeune de Boismorel. — [2] Marie Phlipon avait d'abort écrit *dimanche;* puis elle a biffé, pour mettre *jeudi;* c'est ce qui explique sa remarque.

Du samedi 27 juillet[1].

Comment! Encore une feuille? Et oui, ma douce amie. L'occasion est retardée, j'entasse mes paperasses et je viens te dire un bonjour. Si tu lis mon paquet d'un bout à l'autre, je serai bien surprise, tant je compte sur... Eh!... paix! en voulant m'humilier, j'allais dire une sottise. Voilà ce que c'est que d'écrire sur la pointe d'une aiguille, sans avoir rien dans la tête et en se confiant à sa bonne fortune; on s'expose à quitter honteusement le champ de bataille ou à faire de pauvres escarmouches. Heureusement mon petit cœur a des fonds : c'est chez lui que je vais puiser quand l'esprit me fait banqueroute, et je t'assure que cette ressource me fait grand bien, car sans elle j'eusse déjà fait plus d'un trou à la lune. L'inconvénient que je trouve chez lui, c'est que, se rendant quelquefois débiteur volontaire de certaines gens, il lui arrive encore de rebuter mes vrais créanciers. J'ai beau me débattre des quatre pieds, il faut se résoudre à prendre le bonnet vert. Pour toi, ma bonne amie, je suis dans le premier cas, c'est tout ce que je voulais te dire, en t'assurant d'ailleurs que je compte sur le réciproque. Voilà ce qui s'appelle du bon français. Adieu. A propos, songe à ma lettre; tâche de me la renvoyer sûrement. Cette répétition peut te paraître ridicule, mais ma délicatesse souffre de laisser cette lettre en d'autres mains que celles des personnes pour qui je la fis.

CXXXIII

À SOPHIE[2]. — 22 juillet 1776, avec P.-S. du 25 et du 27.

Je viens à toi, ma Sophie, ma première amie, toi dont l'estime et le bonheur répondent si fort au mien. Reçois l'effusion de mon âme, conserve-moi cette place chérie, et j'ose dire méritée, qu'au milieu de tes sacrifices tu réserves dans ton cœur à la sainte Amitié. Oui, je lui donne ce nom, malgré l'acception sublime dans laquelle tu le prends actuellement; il pourra toujours s'appliquer à la vertu quelconque et aux choses qui ne font qu'un avec elle; c'est le cas de l'Amitié. Elle justifiera l'exception que tu as faite en sa faveur, par sa pureté, sa délicatesse, sa confiance et sa sincérité. Je sens qu'elle m'a liée à toi pour jamais; les

[1] Cette lettre et la suivante forment comme un véritable journal en partie double, si l'on peut s'exprimer ainsi. Marie Phlipon écrit aux deux sœurs concurremment, et, de jour en jour, ajoute des post-scriptum aux deux lettres qu'elle menait de front, et qu'elle comptait envoyer par Mlle Mimerel ou toute autre occasion prochaine.

[2] Archives d'Agy; pas d'adresse. — Dauban, I, 417-421.

différences qui peuvent exister ou naître entre nous ne sauraient détruire notre union tant qu'elles ne toucheront pas à son principe. Je ne crois pas que nous ayons à craindre actuellement un semblable revers; vouées à l'honnête et au vrai par goût et par choix, la droiture de nos âmes nous répond de notre attachement réciproque, et notre fidélité l'une à l'autre est appuyée sur celle que nous gardons à la saine raison, à la bonne morale.

Douce et paisible Amitié, si ta flamme divine ne brille pas également dans tous les temps, ton feu sacré réside toujours au fond des cœurs que la vertu, la sensibilité, les mêmes goûts rapprochent et unissent.

Que ne suis-je près de toi, ma bonne amie, le témoin du bonheur délicat dont tu jouis en faisant celui de ta mère et de ta sœur! Que ta situation est douce et consolante! Vois s'il n'est pas encore préférable de travailler à ce bien commun, en immolant ton goût pour la retraite, plutôt que de goûter la satisfaction stérile d'être à soi sans utilité pour le prochain.

Je ne méconnais pas les attraits d'une vie solitaire, il n'est pas besoin de la dévotion pour les sentir; avec une âme sensible et quelque connaissance des hommes, on préfère la tranquillité du repos aux distractions des soins étrangers; mais le vrai sage demeure où la nature l'a placé avec le plus d'avantages pour ses frères.

Tu ne saurais croire combien vivement j'éprouve le besoin de la campagne. Il me semble que je suis déplacée au sein bruyant de la ville dans cette délicieuse saison : je soupire après le calme des demeures rustiques, je gémis de ne plus pouvoir à l'ombre des bois promener en paix mes pensées; mon imagination s'égare dans ces vallées heureuses où je passais quelque temps les années dernières. La voix de mes parents m'y rappelle encore; mais ma mère n'est plus : mon devoir et mon cœur m'attachent auprès de mon père, que je ne puis plus quitter, pour sa satisfaction, la mienne, et le bien de sa maison. Hélas! je n'irai plus embrasser ma nourrice dessous son toit de chaume, je n'irai plus verser les pleurs de la reconnaissance sur le sein dont j'ai reçu le lait; je n'irai plus porter mes pas errants dans ces respectables chaumières que l'innocence et la paix habitèrent toujours ou sur les bords de cet étang silencieux et morne que la mélancolie habite et où la sensibilité se plaît. Oh, mon amie! que ces privations sont grandes et pénibles pour une âme comme la mienne, lorsque l'absence me ravit en toi mon dédommagement et que la mort m'enlève ma mère! Je n'ai plus personne à mes côtés. Toi qui, sur le sein maternel, peux encore te reposer, sens le prix de ton bonheur, donne des larmes à ma perte!

Dans le plaisir de faire ce que je dois, j'oublie la perte de ce que j'aime, ou du moins je la pleure avec un charme qui l'adoucit. Au milieu de la société, je sais être gaie ou le paraître, mais mon bonheur est d'être seule, d'occuper mon esprit

par des considérations utiles, de le nourrir par des connaissances, de répandre mon âme dans ton sein, et de recueillir les sensations que me donne tout ce qui m'entoure. La vue d'un beau ciel me ravit; je fixe mes regards avec attendrissement sur la rivière qui coule à mes pieds, je joins mes larmes à ses flots, je lui fais emporter mes soupirs. Puis, dans des moments aussi doux, mais moins profondément sentis, l'harmonie m'amuse et me charme; une voix, une guitare, que personne n'entend, une chanson que l'heure me fournit, des accents qui suivent mes dispositions, font variété dans mes plaisirs, ou bien je prends cette plume toujours sincère et fidèle, dont l'expression naïve me console ou me réjouit : tour à tour, je trace mes regrets, j'exprime mes fantaisies, je peins ma joie, et je me venge des sots qui m'ont ennuyée.

J'ai quelquefois des fièvres d'imagination qui me font écrire, d'un moment à l'autre, des choses d'une nature toute différente : croirais-tu qu'après avoir fait quelques réflexions philosophiques assez hardies, j'ai eu le caprice de faire un sermon? Il est vrai que l'impatience m'a prise au second point, que par cette raison j'ai beaucoup abrégé ; mais enfin je l'ai fini [1], en me dépêchant comme un pauvre vicaire qui doit monter en chaire le dimanche et débiter sa besogne à tel prix que ce soit. Tu ris? J'en ai fait autant. Je n'y allais pas moins très sérieusement dans la composition, j'imaginais être prédicateur tout de bon, et je t'assure qu'avec du zèle on fait bien des choses. .

Aujourd'hui je suis fort tentée de faire une pièce avec ce trait de bienfaisance de M. de Montesquieu dont je te parlai l'année dernière après la promenade de Montmorency. C'est le Sage qui m'en a donné l'idée. Je m'en suis très fort défendue, j'avoue cependant qu'à l'intérieur j'en ai bonne envie. Mais je trouve bien plus difficile de faire une bonne comédie qu'un sermon passable; surtout du trait en question, où l'on ne peut observer les trois unités en voulant tout peindre. Il faut absolument se restreindre au dernier tableau, et imaginer une intrigue, un je ne sais quoi, qui fasse un corps et fournisse des scènes. Il faudra un long temps pour trouver cela, qui, tout fini, serait peut-être bon à jeter au feu. Il faudrait encore de la campagne pour imaginer à son aise, car je t'assure qu'on ne saurait rêver tout son bien-aise au bruit des voitures, du fracas de Paris, du mouvement de mon logis même. O ma campagne chérie, je ne vous reverrai donc plus!

Je ne compte pas Vincennes où, chez ce chanoine que tu connais, il faut que je vive en chanoinesse. Là, on trouve la table mieux garnie que la bibliothèque, et toujours plus longtemps à table qu'autre part; on ne sort se promener qu'avec des gens dont la conversation me distrait et m'importune. Quand je dois y aller, je me rends la dissipation nécessaire par un travail outré : alors j'use de la vie cano-

[1] Cf. *Memoires*, t. II, p. 195.

IMPRIMERIE NATIONALE.

niale avec quelque plaisir; je reste avec cet oncle qui d'ailleurs est le frère d'une mère chérie qu'il me rappelle; je fais la folle pour nous amuser; je prends un violon, tandis qu'un bon chanoine en lunettes[1] prend sa vieille basse qu'il fait résonner sous un archet tremblotant; un troisième nous accompagne avec une flûte glapissante et nous faisons un concert propre à faire fuir tous les chats. Cependant, enchanté de ses prouesses, chacun des calotins finit et s'applaudit; je me sauve au jardin, j'y cueille la rose ou le persil; je tourne dans la basse-cour, où les couveuses m'intéressent et les poussins m'amusent; je ramasse en ma tête tout ce qui peut se dire en nouvelles, histoires, pour ravigoter les imaginations engourdies et détourner les conversations de chapitre dont je suis parfois endormie. Voilà ma vie.

Adieu, je te quitte pour faire quelques extraits d'un livre que je dois rendre bientôt. Il est aujourd'hui lundi, 22 juillet 1776.

Du jeudi 25, à 11 heures du matin.

Tu vois, ma bonne amie, par le commencement de cette lettre, que je t'écrivais à l'instant où tu faisais la même chose pour moi. Nos esprits comme nos cœurs étaient fixés aux mêmes objets dans le même temps et s'en entretenaient avec leur amie; il est singulier que nous ayons parlé presque des mêmes choses. Mais, non, cela est tout naturel. Nous avons presque les mêmes goûts, nos communications doivent rouler sur des sujets de nature semblable. Malgré nos différences, tu es toujours la personne la plus chère pour moi, celle avec laquelle il me plairait le plus de vivre. J'ai, comme toi, une faim insatiable de retraite, une avarice sans égale du temps qui m'échappe avec une rapidité que je ne conçois pas. Mon âme, ouverte avec toi sans réserve, s'abandonne à la plus grande confiance et goûte la douceur inexprimable qu'elle procure. Je n'imagine rien de meilleur qu'une vie passée près de toi et je t'avoue que je ne désespère pas de réaliser un jour cette image enchanteresse. Avec toute mon estime pour le mariage contracté comme je crois qu'il doit l'être, je sens fort bien que cet état ne sera jamais le mien; les personnes que m'offrent ma situation, ma fortune, ne peuvent me convenir, les circonstances m'interdisent tout autre espoir, et quand je serais plus riche, je ne vois pas plus d'être assortie à mon goût dans la classe au-dessus; je suis donc intimement persuadée que le célibat restera mon partage, et je me sens bien capable d'être heureuse avec lui; aussi mon genre de vie, le plan que j'adopte, tendent-

[1] Le chanoine Bareux.

Cf. *Mémoires*, t. II, p. 243 : «Ces concerts boiteux d'après souper, où, sur la table qu'on venait de desservir, des étuis de manchons servaient de pupitre au bon chanoine Bareux en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon, et tandis que mon oncle détonait sur la flûte...»

ils également à favoriser cette fin et à me la rendre agréable. L'enthousiasme de la vertu, l'amour de mes frères, l'amitié divine occuperont ce cœur sensible et brûlant à qui l'amour conjugal et maternel demeurent interdits; les événements, d'accord avec mes vœux, pourront nous rapprocher un jour et satisfaire le seul désir qui me reste.

Je vois bien que tu me crois encore plus occupée de l'amour que je ne le suis effectivement; dans l'éloignement où nous sommes, on ne peut pas épier les changements insensibles qui se font dans les cœurs. Cette passion, violente et délicieuse, m'a transportée avec toute la vivacité dont elle est susceptible lorsque, fondée uniquement sur le rapport des sentiments, elle s'allie à la vertu, n'a qu'elle pour objet et se nourrit de ses efforts; rien n'avait souillé chez moi la pureté de cette flamme céleste, elle était pour mon cœur un ressort puissant qui me rendait capable d'héroïsme et des plus grandes actions comme des plus terribles sacrifices. L'opposition qu'elle avait avec les vues de mes parents et les convenances ordinaires m'obligèrent de travailler, sinon à l'éteindre, du moins à l'étouffer. Tu vis quelque chose de ce que je fis, mais tu ne concevras jamais ce que j'ai souffert pour agir envers moi avec la rigueur à laquelle je me sentais obligée qu'en te mettant à ma place et te représentant tes épreuves passées. J'étais dans les dispositions patientes et résignées d'une raison docile à la nécessité, lorsque je vis D. L. B. comme je te l'ai conté, et que j'appris de ta sœur ces petites anecdotes qui peignent l'homme; je causai de lui avec la personne chez qui j'en avais fait la connaissance[1]; je n'ai pas trouvé qu'on eût pour lui beaucoup d'estime.

Je ne te dirai point ici quel déchirement j'éprouvai lorsqu'il me fallut reconnaître qu'il s'était montré à mes yeux plus estimable qu'il n'était réellement, et que je vis réduire encore une fois en Chimère cet être noble, vertueux, délicat, que j'avais cru distinguer clairement. Je le crois toujours au-dessus de bien d'autres, j'excuse tout ce qui pourrait l'abaisser. Je le rapproche tant qu'il m'est possible du point de perfection d'où il m'avait enflammée, j'étaye mon estime, mais enfin cette estime n'est plus parfaite. L'enthousiasme est disparu, et il rentre pour moi dans une classe où je ne m'allierais pas sans frayeur. C'est toujours un homme à qui je veux plus de bien qu'à d'autres, mais ce n'est pas celui que j'accepterais pour époux. Je reviens à la persuasion où j'étais autrefois que la rencontre de deux âmes semblables, de deux amants unis par la vertu et les plaisirs est l'Élysée des poètes, la chimère des cœurs jeunes, sensibles et honnêtes, le gros lot de la loterie de félicité qui sort à peine une fois en chaque siècle. J'ai abattu l'espérance; j'ai étanché ma plaie avec tous les moyens que la saine raison

[1] Mme l'Épine.

peut fournir; je suis à présent dans une heureuse convalescence; je suis dans une situation libre et modeste, me méfiant de moi sans trouble et m'appuyant sur mes ressources sans présomption. Attendrie sans tristesse, je jouis sans faste et je pleure avec charme.

Enfin je suis à moi, à l'Amitié, sans croire être en reste autant que tu l'imagines. L'espèce, non de froideur, mais de nuage qui s'était élevé entre nous était l'effet nécessaire de la commotion subite de ton déplacement et des suites que mon imagination me faisait faussement prévoir. Le trouble, l'humeur, l'agitation que j'avais et qu'a eue en partie ta sœur, prouvaient assez l'attachement exclusif que je te portais; le désespoir où me jetait la crainte de voir se rompre notre liaison témoigne, ce me semble, combien elle m'était chère. Peux-tu craindre encore que je ne sois plus la même avec toi, puisque les apparences contraires ne venaient et ne pouvaient venir, dans cette circonstance, que de mon amitié?

Ô ma Sophie! nous ne pourrions cesser de nous aimer qu'en cessant de nous connaître; il faudrait qu'un voile importun nous dérobât l'une à l'autre; et l'intime confiance empêchera toujours qu'il ne tombe sur nous.

La différence qui paraît nous éloigner n'est pas si grande qu'elle le paraît d'abord; tu as sur moi le bonheur de la persuasion, c'est beaucoup sans doute, mais notre conduite et nos inclinations sont égales; vivant ensemble, nous vivrions de même, par des principes semblables auxquels tu joindrais seulement un motif, une douceur de plus. L'amour du bien et de la vérité nous unit; la religion qui t'anime me paraît aimable par son but et dans ses effets, mon cœur l'aime, quoique mon esprit la trouve incertaine dans ses principes et illusoire à certains égards. Je crois qu'elle est nécessaire pour les hommes en général, et, j'avoue, avec Rousseau, avec M. Roland, avec tous les bons philosophes, qu'il ne serait pas bon que tous les hommes fussent philosophes. Je n'ai pas la fureur du prosélytisme, j'exhorterais en faveur de la religion un de ses enfants avec autant de zèle que de bonne foi; je ne demande qu'à voir pour me soumettre et je suis bien fâchée seulement de ne pas voir plus clairement ce que j'ai intérêt de souhaiter et ce qui me plaît naturellement.

Feuille indépendante du samedi, 27 juillet 1776.

Mlle Mimerel n'est point revenue hier d'Atys[1], elle ne partira probablement

(1) *Sic.* Athis, près Paris.

La pauvre Angélique-Aimée Mimerel ne tarda pas à retourner à Amiens, et mourut quatre mois après, le 29 novembre, à vingt-quatre ans. Elle était fille de Louis Mimerel, «négociant, consul et changeur pour le Roy.» (Extrait des registres paroissiaux, paroisse de Saint-Remy, à Amiens, — communiqué par M. Lenel, professeur honoraire au lycée de cette ville.)

pour Amiens qu'à la fin de la semaine suivante. Si je trouvais par hasard une occasion plus prochaine, j'en profiterais; mais en attendant je te consacre les instants de loisir que je me trouve avoir.

Je reviens à toi, ma bonne amie, et aux choses qui te regardent directement; elles sont importantes pour mon cœur et elles fixent naturellement mon attention. Je te considère avec attendrissement, j'épie toutes les différences que peut apporter dans ta manière d'être la décision que tu as faite; je vois avec satisfaction qu'elle t'est avantageuse à tous égards. Je loue le parti que tu as embrassé, parce qu'il fait ton bonheur, parce qn'il est convenable à ta situation, et parce que, en resserrant les liens qui t'unissent à tes semblables, il pourra contribuer à te rendre plus aimable à leurs yeux. Pardonne-moi cette façon de voir toute terrestre et toute grossière : j'avoue bonnement que je compte l'estime d'autrui pour quelque chose. Je pose bien pour principe qu'il ne faut pas y attacher inséparablement notre félicité, ce serait l'assujettir à trop de vicissitudes; c'est sur son propre témoignage qu'une âme droite s'appuie principalement. Le plaisir d'être content de soi est le plus grand qu'il soit possible de goûter, c'est aussi le plus parfait dédommagement de tous les maux imaginables. Mais enfin, après le bonheur de mériter l'estime des honnêtes gens, le plus touchant à mes yeux est celui de la posséder. Elle favorise les vertus que nous devons exercer à leur égard, en les portant à ajouter foi et à recourir à nos bonnes dispositions. C'est la pomme du paradis de ce bas monde: s'il est défendu d'y toucher, je suis bien malheureuse, car ce fruit me paraît beau... et... j'y porte la main. Mais j'ai pour moi un bon garant, c'est saint François de Sales; regarde plutôt je ne sais quel chapitre dans son livre de l'*Introduction*. Je t'assure que, lorsque je deviendrai dévote, ce saint sera mon patron. Je l'aime à la folie, parce qu'il est tout bon, tout simple, tout tolérant; aussi avouait-il ingénûment qu'il avait le cœur tout porté à la tendresse. Ce sont là de mes gens, et je dirais bien du grand apôtre ce qu'en disait La Fontaine avec sa bonhomie charmante : «Ce saint Paul-là n'est point mon homme». Mais j'en reviens à mes moutons. Tu dis que ta dévotion ne change rien à ton extérieur, et moi je prévois qu'elle fera, sans que tu t'en aperçoives, un changement avantageux, dont je me réjouis d'avance. La vraie dévotion n'est point dure, acariâtre, sauvage, ni tranchante : humble et modeste, complaisante sans fadeur, elle est plus obligeante que la politesse même. Elle sait donner dans la société cette douceur liante que la philosophie n'a pas souvent. La plus délicate des prétentions est celle de n'en point avoir; elle est aussi la plus choquante pour les autres et cependant la plus ordinaire à l'espèce de stoïcisme d'une personne réfléchie et d'un caractère ferme. C'est, entre nous, la seule dont je te croyais capable dans le temps de ton indépendance philosophique, et celle à qui j'attribuerais volontiers cet éloignement de certains suffrages dont tu m'as quelquefois

parlé. Cette fine prétention d'un noble orgueil n'existe certainement plus chez toi, parce que ton dévouement parfait n'en réserve aucune; j'en suis aussi aise pour l'amabilité de ma Sophie terrestre que tu peux l'être toi-même pour le salut de ton âme. Le recueillement où te porte ton goût actuel te fera négliger de relever en société bien des misères qu'on doit laisser passer en silence. Ton indifférence pour bien des choses qui t'intéressaient autrefois t'empêchera d'entrer dans ces petites discussions fréquentes qui, en plaçant souvent une personne sur la scène, la font remarquer et la mettent en butte aux traits de la jalousie. Évitant les distinctions (*sic*), tu pourras laisser échapper quelques bonnes occasions de parler, tu présenteras tes jugements comme des doutes; l'on te saura gré de ton silence et de ta retenue; on ne criera plus à la philosophie, et, si l'on s'aperçoit que c'est la religion qui a produit ce changement, tu auras travaillé pour sa gloire, en prouvant qu'elle améliore tout ce qui lui appartient. Voilà ce que j'envisage avec la plus douce satisfaction.

Tu juges combien je suis contente de toi actuellement, puisque je vois les principes auxquels tu es fixée perfectionner ta vertu, faire ton bonheur, prévenir tous les petits défauts naturels et embellir les qualités sociales les plus communes, par lesquelles tu étais déjà si chère à ceux qui te connaissaient à fond. Oui, je le répète, je hais une philosophie qui isole l'homme. Je resserre, je multiplie autant qu'il m'est possible tous les liens qui le rapprochent et l'unissent à son espèce; j'aime jusqu'aux illusions heureuses qui peuvent produire cet effet, et si la religion chrétienne me paraît l'emporter sur toute autre à quelques égards, c'est principalement par cette fraternité qu'elle établit, qu'elle prêche et qu'elle inspire. Dans cette partie de morale, Homère, que tu trouves rêveur, me paraît excellent. L'union, l'amour universels, c'est ma folie : si j'avais vu le bon abbé de Saint-Pierre, je crois que j'aurais embrassé ses genoux en pleurant, comme j'aurais fait peut-être ceux de Rousseau, si sa femme m'avait permis de lui parler. Aussi je lui écrivais dans ma seconde lettre : «Si je n'avais fait que vous admirer, je n'aurais pas attaché un si haut prix au bonheur de vous voir; mais je chéris en vous l'ami de l'humanité, son bienfaiteur et le mien : c'est à ces titres que vous me paraissez mériter mon hommage et que j'aime à vous le redire». Que de verbiage et de folie! . . . Mais j'ai ouvert mon âme, je l'ai répandue dans ton sein; j'ai réveillé fortement le sentiment de mon existence en touchant cette corde de l'amitié qui me lie à toi : je vais à mes occupations avec plus de courage et de plaisir.

Je n'ai pas besoin, pour justifier quelques-unes de mes lignes, de te redire que je n'ai que toi à qui confier le mal que je pense de ta personne; c'est en gardant toute ma franchise que je suis digne de toi, et que je puis te donner la meilleure preuve de mon attachement. Adieu, Sophie.

Convaincue [1] que je fais peu et combien il est facile de se tromper, je ne suis pas attachée à mes opinions, je ne m'arrête qu'en attendant mieux; j'implore la vérité dans la sincérité de mon cœur, et je tâche de mériter de la connaître par des inclinations et des mœurs pures. Dans des revers accablants, je ne crois pas que j'eusse la folie de crier après la fatalité, de m'en prendre à tout ce qui m'environnerait, la patience me paraît le seul remède de tous les maux; c'est le bouclier que je m'efforcerais de leur opposer, de même qu'il m'en paraît l'unique adoucissement. Tu as de plus grandes consolations, j'en conviens, ce côté est vraiment le plus beau sous lequel on puisse envisager la religion; elle triomphe dans le malheur et dans les ressources qu'elle présente contre lui; je sens cela on ne peut pas mieux : tu peux même te ressouvenir de ce que j'en avais écrit dans mes *Loisirs*, c'est ce qui t'en parut le meilleur; mais cela me prouve seulement combien elle est avantageuse quand on a le bonheur de croire, avec quelle justesse elle est proportionnée à l'humanité; mais... encore une fois mais... Cela ne détruit pas les difficultés contre sa divinité et contre sa vérité. Elle est à mes yeux la plus douce des illusions, je travaillerais volontiers à l'établir dans les autres, en la dépouillant de ce que j'y trouve d'inutile et de contradictoire. Je voudrais l'avoir, mais mon esprit la rejette malgré moi; je me fais donc un bonheur sans elle.

Voilà où j'en suis, ma bonne amie; tu dois reconnaître dans tout ceci la bonne foi qui sera toujours l'âme de mon âme, la confiance entière qui accompagne mes communications avec toi, et la tendresse vive et sincère qui n'a jamais été affaiblie sensiblement chez moi et que je te conserverai toujours.

J'arrête ici le plaisir que j'ai à me répandre; l'heure approche où il faut te quitter; je vais cet après-midi à la rue Saint-Dominique : demain matin, je n'aurais pas de temps à te donner et il faut que mon paquet soit prêt pour l'après-midi, puisque M[lle] Mimerel doit partir le soir, suivant ce qu'elle m'a dit. Tu vas trouver cette pauvre fille bien changée; elle a fait beaucoup de remèdes qui, selon moi, ont affaibli sa poitrine sans guérir le mal de côté continuel dont elle se plaignait; sa situation me peine, elle ne se croit pas affectée autant que je crois voir qu'elle l'est. C'est une bonne enfant qui justifie parfaitement le portrait que tu m'en avais fait. Mes premiers témoignages de bienveillance lui parurent des preuves d'amitié auxquelles elle voulut répondre avec une vivacité qui me trouva froide; ma conduite, très conséquente en cela, dut lui paraître singulière; néanmoins elle me donne mille petits témoignages de reconnaissance

[1] Les paragraphes qui suivent, écrits sur un folio distinct, sur le dos duquel il y a «À Sophie», et que l'annotateur inconnu du dossier d'Agy a cru pouvoir dater de «août 1776», pourraient être considérés comme un billet particulier pour Sophie, inséré dans une lettre à Henriette, et dans ce cas auraient pu être rattachés à la lettre précédente. Mais il m'a paru plus simple, en raison de la suite des idées, de les laisser dans celle-ci.

d'une manière qui m'oblige plus que je ne voudrais. Elle a une sensibilité monotone qui n'ajoute rien à ses idées; sa société est insipide pour moi, et sa personne me touche; elle est de ces gens à qui l'on voudrait faire du bien sans qu'ils le sûssent et sans qu'ils vous vissent. Je la charge de l'agrafe que tu avais donnée à raccommoder.

Il me paraît que tu ne lis guère D. L. B. Je crois bien que tu n'auras pas le courage d'écouter toutes ses histoires; il bat un peu la campagne et court longtemps après les choses qu'il veut dire; avec cela des redites à l'infini. J'ai vu tous ces défauts, jamais je n'ai estimé l'ouvrage que relativement à la personne et au témoignage qu'il me donnait de son âme et de sa façon de penser.

Ta sœur ne m'a pas renvoyé par M. Roland, comme elle devait le faire, suivant qu'elle m'avait dit, la copie que je lui ai prêtée(1); je vais lui en parler. Adieu, ma chère et très chère Sophie, je t'aime plus que ma vie, rends-moi justice, vois mon âme tout entière et combien tu l'occupes; je suis toute à toi sans réserve.

CXXXIV

À SOPHIE(2) — S. d., avec un P.-S. du 8 août 1776.

Je t'ai envoyé par une autre occasion le paquet destiné pour être porté par Mlle Mimerel, qui ne finit point; je crois pourtant qu'elle partira la semaine prochaine et je prépare d'autres dépêches. Comme je ne t'ai parlé de M. P. [Paw] que bien succinctement, j'ai imaginé que tu ne serais peut-être pas fâchée de voir plus en détail ce que j'en pensais et quelle impression il fait sur mon esprit eu égard à l'abbé Raynal. Quelques jours après avoir rendu le livre j'ai rappelé ans ma tête les idées principales qu'il m'avait laissées, je les ai écrites en forme d'extrait abrégé et c'est cela que je t'envoie(3). Je sais que ta sœur lit cet ouvrage; j'ai cru que son résultat dans ma tête pourrait intéresser au moins l'une de vous deux. Présentement, il faut te parler d'une petite anecdote qui n'a pas trouvé place dans mes précédentes. Je t'ai dit, en gros, que j'avais communiqué au Sage tous mes travers d'esprit; j'avais plusieurs raisons. La première celle de la confiance; la seconde, celle de la délicatesse; la troisième, celle de me procurer une réponse dont j'eusse à profiter. M. de B. avait mon *esprit* entre ses mains, en possédant mes *Loisirs*, qui lui avaient été livrés par les singularités que tu sais; il

(1) De la lettre au jeune de Boismorel. Cf. la lettre précédente.

(2) Archives d'Agy; sans adresse. — Dauban, I, 419.

(3) Ce sont évidemment des extraits des *Recherches sur les Américains*, de M. de Paw. Elle n'avait pas encore lu les *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*.

avait lu dans mon âme et me portait une estime distinguée; nous en étions à une intimité assez particulière, tu en peux juger par cette lettre qui regarde le fils. J'aime à me montrer telle que je suis, je souffre de n'être pas vue à découvert, j'entends par les personnes avec lesquelles je suis liée; je voulus qu'il vît cette fermentation d'esprit où j'étais, je lui donnai quelques manuscrits qui me peignaient au naturel[1]. J'attendais ou quelque réfutation ou quelque dissertation amicale, mais il paraît que mes doutes ne l'ont point édifié. Huit jours après que je lui eus donné ces derniers papiers, il me renvoya tous mes manuscrits avec un hymne en vers, dont je t'écrivais la fin dans mon autre lettre, pour toute réponse. Il y avait d'ajouté à cet envoi des livres que je lui avais demandés et un billet fort court où il m'assurait du plaisir qu'il aurait toujours à me procurer ceux qui seraient à sa disposition; ce billet était écrit à la troisième personne, c'est-à-dire : «*M. de B. souhaite le bonjour à Mlle P., etc.*». Je n'ai pas trouvé cela délicat, à beaucoup près; ce procédé intolérant nuirait à la cause à laquelle il paraît tenir, si j'étais assez légère pour juger par les accessoires; mais, par la tranquillité avec laquelle je l'ai considéré, j'ai connu la bonté de mes dispositions. Je me félicite de ma franchise, elle était conséquente à mes principes; mon estime m'est plus chère que celle des autres; je ne suis pas touchée de manquer celle-ci quand je sens la mériter en acquérant la première. Je continuerai à demander au Sage les livres dont j'aurai besoin, je crois rendre justice à son cœur en lui donnant toujours l'occasion de m'obliger; je ne l'estime pas moins de ce côté, et j'admire seulement l'inflexibilité de l'opinion dans les meilleures têtes. Peut-être ai-je aussi quelque opinion, dans un autre genre, à laquelle je suis fortement attachée sans m'en apercevoir, car chacun a sa marotte, peut-être à un certain âge aurai-je plus d'opiniâtreté, plus d'attachement pour mes idées. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me suis jamais sentie autant indulgente, aussi peu étonnée des différences, aussi bien disposée à ne contredire personne. Voilà ce que je voulais t'apprendre; tu le verras peut-être autrement que moi. J'aime, j'accueille ces petites leçons de l'expérience. Dans cette occasion l'exemple de la rigidité me rend plus tolérante que jamais; et j'apprends, d'un autre côté, qu'avec bien des personnes il ne faut pas tout dire par ménagement pour elles-mêmes. J'ai besoin de m'entendre répéter cette dernière exhortation : j'ai l'âme ouverte et communicative : j'aime à me répandre, à me dévoiler. En affaires je peux me taire; en secrets étrangers encore mieux; mais pour mes propres sentiments vis-à-vis des personnes que j'estime, je n'y tiens pas. Il est si doux d'être soi! O ma bonne amie, sans doute je pourrai toujours l'être avec toi sans crainte!

[1] Un de ces manuscrits était sans doute le morceau intitulé «Extrait de mon âme», qu'on trouvera en tête de ce Recueil, aux *Documents complémentaires*.

Du jeudi au soir, 8 août 1776.

Je vais fermer mon paquet puisque M[lle] Mimerel part demain; elle sort d'ici à ce moment, je la trouve plus mal que lorsqu'elle vint à Paris; je crains bien que les procédés de la médecine n'aient fait que hâter la déclaration d'une poitrine attaquée. Tu sens à merveille que cette réflexion est pour nous et que je me garde très fort de lui dire ce que je pense de sa santé. J'espère que j'aurai bientôt de tes nouvelles; tu as de moi des épîtres sans fin qui te paraîtront fort drôles; je t'écris comme le moment m'inspire : si ce n'est pas toujours du même ton, cela ne vient pas moins du même principe, je veux dire de la plus tendre amitié.

Le fils du Sage est venu dernièrement; il m'a dit que ton père se proposait de venir me voir incessamment; j'ai compris que ce pouvait être pour l'Académie, à la Saint-Louis[1]. Je vais passer ces deux fêtes prochaines[2] à Vincennes; je suis toujours bien portante, bien occupée, bien tranquille. Embrasse ta sœur, présente mes respects, aime-moi bien; je te chéris tendrement. Adieu. Ma verve n'est pas abondante pour l'instant; il est 9 heures du soir, j'attends mon papa. Je te quitte.

CXXXV

À SOPHIE ET À HENRIETTE[3]. — 20 août 1776[4], avec P.-S. du 25.

J'ai été à Vincennes tous ces jours derniers, j'ai vu grande compagnie, je suis revenue hier lestement, avec un abbé et un officier. J'ai reçu du monde en rentrant; aujourd'hui, je me confine avec joie dans mon petit cabinet, et avant de me livrer à l'étude qui m'appelle, je viens à l'amitié, dont la voix est plus touchante encore. Je commence à me mettre à l'aise, dis-tu; il me semble que tu ne me vois qu'à moitié, il y a longtemps que je le suis tout à fait avec toi. C'était vouloir m'y maintenir d'une autre manière que de te dire, comme j'ai fait lors de ton changement, que j'éviterais de t'entretenir sur certains objets; je respectais ta persuasion, je croyais devoir la ménager, et je satisfaisais ma délicatesse en t'avertissant que j'allais te cacher quelque chose. La tienne s'est opposée à cette réserve, tu exigeas que je parlasse librement, même de ce qui choquait tes opinions. J'ai accédé et la contrainte m'est restée inconnue.

(1) 25 août.

(2) De l'Assomption, 15 août.

(3) Archives d'Agy; adresse : « À mesdemoiselles Cannet, etc... », timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 421-430.

(4) La date est dans le corps de la lettre.

Le sujet du sermon dont tu me parles est l'*Amour du prochain*[1]. Mon plan était de prouver la nécessité et les avantages de cet amour, et, dans l'exposition et la bonté de ce précepte, de développer l'esprit de la religion chrétienne, de faire sentir combien elle était respectable et sainte. Ce plan magnifique n'a pas été rempli à mon gré; j'ai trop dépêché la besogne, les objets sont présentés en raccourci, et ne font pas assez d'effet. .Un à-propos de plaisanterie me fit lire ce morceau à mon oncle, qui m'avoua en avoir fait un plus mauvais sur la même matière, dans le temps qu'il était vicaire et qu'il était obligé de prêcher; ouvrage dont un canonicat dispense aujourd'hui sa paresse.

Je te croyais dans une foi lumineuse qui ne te laissait plus d'incertitudes; j'ai vu avec étonnement, par un passage de ta lettre, que tu n'es pas exempte de doutes, même sur l'existence de Dieu. Il est donc bien vrai que le sentiment seul est notre guide vers ces objets, le raisonnement ne saurait prouver. Je suis très convaincue de cette vérité, c'est sur elle qu'est appuyé un des côtés de ma tolérance. Ton amour sensible pour cette cause première me fait souvenir de ce que disait M. Thomas en parlant des femmes : «Elles sont plus portées que les hommes à la dévotion, qui devient pour elles presque un besoin. Elles aiment la Divinité, comme elles feraient un amant; c'est dans le sein du Très-Haut qu'elles versent confidemment des faiblesses ignorées de l'univers.» Si ce ne sont pas ses paroles, ce sont, je crois, ses idées[2]. Je sais que l'application ne te convient pas en entier, mais je crois voir aussi que dans une situation contrainte, où tes goûts et tes occupations ne se dirigent pas au but qu'ils te feraient envisager, tu as besoin d'un adoucissement, d'un consolateur qui charme et remplisse ton âme. Il faut aimer : et, chimère pour chimère, celle que tu choisis en vaut bien une autre! Oui, tu éprouverais un vide affreux sans cet appui que tu t'es donné, et dans les instants de langueur, je conçois que les ouvrages de David, remplis de feu, d'enthousiasme de sentiment, d'énergie, analogues à tes dispositions, puissent seuls te ranimer et te fortifier. Si l'étude ne me servait d'aliment, je m'en préparerais un autre nécessairement, et malgré les raisonnements qu'elle me fait faire, peut-être viendrais-je un jour à ton point. Il est si doux d'aimer un objet parfait, de se trouver sans cesse sous ses yeux, de se dévouer à l'amour, de ne vivre et ne respirer que par lui!... Cela est fait pour les cœurs honnêtes et sensibles, rebutés des disgrâces qui suivent toujours la réalité. La morale de J.-C. est excellente; c'est celle d'un sage éclairé, plein de bonté, de douceur, cherchant le bien de l'humanité. Ceux qui suivent ses préceptes doivent être heureux, ainsi que le sont tous ceux qui pratiquent la justice et sont dociles aux lois de leur conscience. L'idée d'un bon père qui nous aime, l'espoir des récompenses qu'il promet, ajoutent certai-

[1] Le sermon qu'elle avait composé. Cf. lettre CXXXIII. — [2] Cf. la lettre du 2 mai précédent.

nement au plaisir de bien faire; aussi presque toutes les religions prêchent une sorte de Providence et assurent des récompenses, chacune à leur manière. Ce sont leurs deux ressorts nécessaires; pour monter le gros des âmes humaines au point où il faut qu'elles soient pour leur bien propre et celui de la société, il faut bien que des institutions religieuses réparent les défauts et balancent l'imperfection des législations.

Mais revenons à M. de Pauw. Tu ne connais pas encore toutes mes idées à son sujet : ton étonnement cessera, ainsi que celui de ta sœur, quand vous saurez deux choses : la première, c'est que ses *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* me sont entièrement inconnues, je ne connais uniquement que celles qu'il a faites sur *les Américains;* la deuxième, c'est que, quand je fais l'extrait d'un ouvrage ou le résultat des idées qu'il m'a laissées, je le fais dans les principes de l'auteur et en me pénétrant de son esprit; restent mes remarques particulières qui font un autre à part. Je suis bien éloignée de penser que ces *Recherches* ne laissent rien à désirer; l'importance et le nombre des faits qu'elles présentent demandent qu'ils soient constatés plus sûrement encore que par le témoignage d'un homme qui, quoique judicieux, a pu se tromper dans le choix des probabilités parmi toutes les contradictions des relateurs. Ses raisonnements paraissent justes, ses conjectures vraisemblables; mais il s'est fait un système auquel il ploie les faits d'une manière un peu outrée. Il n'est pas encore évident à mes yeux que les Américains soient aussi dégénérés et abrutis qu'il le prétend; je voudrais être instruite plus à fond de l'état où furent trouvés les Péruviens et les Mexicains; je ne sens pas parfaitement l'opposition qu'il dit exister entre le langage et les usages des Tartares de l'est de l'Asie et les Américains de l'ouest du nouveau monde; je ne sais pas s'il a des connaissances assez profondes pour décider lui-même cet objet conséquent.

J'ignorais ce que tu me dis de la créance de beaucoup de personnes à l'égard des Patagons. Ce que je puis répondre, c'est que sans nier la possibilité de leur existence, je n'en vois pas encore de preuves suffisantes; en attendant plus de lumières, je resterai incrédule avec M. de P. Mais au milieu de tous ces nuages, je crois distinguer quelque chose de positif, c'est qu'à la découverte de l'Amérique on vit un immense continent, une partie considérable de notre globe, plus sauvage et moins habitée que tout ce qui nous était connu jusqu'alors : une terre malsaine, couverte de bois et de marécages; des reptiles énormes, de petits quadrupèdes; des hommes encore dispersés dans les forêts ou réunis dans des sociétés imparfaites; deux seuls pays où la civilisation fût un [peu] plus avancée; voilà ce qu'on aperçut, voilà ce qui est démontré et ce qui fait un phénomène à expliquer. Toutes les observations et les raisonnements tendent à prouver que ce pays avait éprouvé plus tard que le nôtre une révolution causée par les eaux. Telle est l'essence de l'ouvrage de M. de P. et ce qui m'en paraît le plus certain; il a pu errer dans les

détails et tomber quelquefois dans l'exagération, mais il est plein de choses et de raison, et malgré la méfiance et le doute où je demeure sur bien des choses qu'il avance, je suis d'accord avec lui pour le fond, et je crois qu'il mérite mon estime par ses connaissances, son jugement, son travail et son érudition.

Je passe actuellement à mes propres remarques. Les Américains abrutis, sauvages et dégénérés, ont (dit-on) dans leur impuissance physique la cause de tous ces défauts. Ce besoin qui rapproche tous les êtres, qui formant la première liaison devient la base de toutes les autres, existe à peine pour eux. La plus ardente étincelle de la vie est éteinte dans leurs corps flegmatiques; insensibles et froids, ils végètent languissamment en hordes séparées, que forma seulement le besoin de la chasse; ils procréent peu et meurent sans avoir fait un pas vers la civilisation. Lors de la conquête de leur pays, on remarqua dans leurs femmes un penchant singulier pour les Européens; M. de P. l'attribue aux mauvais traitements qu'elles recevaient de leurs maris; mais M. de P. dit lui-même qu'elles employaient sur les sauvages certaines drogues, à l'effet de remédier à l'indolence de la nature. Ces femmes n'avaient donc pas un tempérament aussi froid, aussi débile, une constitution aussi altérée que l'avaient les hommes du même climat? D'où vient cette différence singulière entre les sexes dans un climat dont les influences doivent être générales? Je trouve en cela une contradiction qui me choque et me porte à douter.

On rapporte des choses étonnantes du courage féroce des sauvages dans les tourments qu'ils font souffrir réciproquement à leurs prisonniers de guerre. Il est difficile de l'attribuer, avec M. de P., à leur insensibilité; on ne conçoit pas qu'elle puisse aller jusqu'à faire chanter dans les supplices; et des hommes qui ont si peu d'idées morales ne seraient pas aussi vindicatifs que le sont les sauvages, si les outrages ne les blessaient pas physiquement d'une manière bien sensible. La vengeance, dit-on, est la passion des petites âmes et des faibles; ce que je crois bien autant, c'est qu'elle n'éclate jamais avec transport, non plus que toute autre passion, dans les gens froids et insensibles.

C'est ainsi que je raisonnais avec moi-même sur différentes parties de l'ouvrage de M. de P., lorsque M. de S. L. vint me voir. Tu juges quelle joie! c'était un observateur à consulter. M. de S. L. a été pendant quatorze ans à la Louisiane directeur des traites et de l'Ouest du Mississipi; moins occupé encore de commerce que de philosophie, il choisissait du mieux qu'il lui était possible les traiteurs qu'il envoyait aux sauvages pour leur donner des fusils, des quincailleries, etc... toutes ces misères qu'ils aiment et qu'ils reçoivent en échange de leurs pelleteries, etc.; il écoutait leurs rapports, les comparait, les vérifiait et se faisait aussi amener quelquefois des sauvages. Je lui ai demandé s'il était vrai qu'ils fussent imberbes, faibles, bornés à l'excès, qu'ils maltraitassent leurs femmes, etc.; voici

ce que j'en appris : Les sauvages sont en général grands, bien faits, bien proportionnés; ils ont un beau port de tête, avantage que peut contribuer à leur donner la manière dont ils couchent leurs enfants, en leur reposant la tête plus bas que le reste du corps. Ils ne sont pas entièrement dénués de poil. Quelques-uns en sont aussi bien fournis que les Européens; le plus grand nombre en a beaucoup moins; mais ils sont dans l'usage de se l'arracher par propreté. Reste à savoir si c'est cet usage constant qui a pu contraindre la nature au point de diminuer dans les races actuelles et naissantes cette marque de virilité. Cela paraît peu probable s'il en faut juger par analogie et sur les observations de ce qui arrive dans d'autres cas semblables; les difformités ou les mutilations inventées par le caprice ou par la superstition et exercées avec la plus grande persévérance ne deviennent jamais des variétés dans l'espèce: témoin la circoncision, etc. Cette difficulté a fait croire que l'altération de la constitution pouvait seule produire cet effet; tout le défaut que je vois en ceci (et dans la plupart des jugements), c'est d'avoir conclu du particulier au général; il faut user avec bien de la circonspection d'un fait qu'on veut employer pour principe.

Ce n'est que chez quelques nations que les femmes sont chargées de tous les travaux et traitées comme des bêtes de somme; chez la plupart elles sont aimées, et il est très faux que leurs maris les offrent aux voyageurs comme quelques-uns l'ont débité; si jamais cela est arrivé aux sauvages, c'est dans un moment d'ivresse. Il n'en est pas de même des filles, qui jouissent de la plus grande liberté, dans toute l'étendue du terme; elles s'abandonnent à qui leur plaît, on appelle cela se promener : en effet, les jeunes gens les mènent dans les bois, et là ils s'arrangent ensemble. Après s'être bien promenée, une fille qui se marie à un sauvage devient chaste et retenue. L'adultère est sévèrement puni; il y a telle nation où l'on fait supporter pour cette faute une sorte de talion, c'est-à-dire que la femme convaincue d'adultère est condamnée à être épousée par tous les hommes de la nation jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Vers le 40e degré de latitude nord, à peu près à quatre cents lieues de La Nouvelle-Orléans, se trouve un peuple nommé Kadodakious[1]; il est chasseur comme tous les sauvages, et suit les troupeaux de bœufs, qui suivent eux-mêmes les pâturages; mais il y a un lieu fixe où le gros de la nation vient toujours se réunir. Les lois (non écrites, mais reçues et pratiquées chez elle) punissent l'ingratitude, la médisance et même la raillerie. Un homme offensé par un propos piquant se plaint en disant : Tu m'as battu! C'est à l'offensé qu'appartient le droit d'infliger

[1] Mlle Phlipon veut évidemment parler des Cahokias et des Caskakias, tribus d'Indiens Illinois sur la rive gauche du Mississipi, entre le 38e degré et le 40e degré de latitude nord (voir *Les dernières années de la Louisiane française*, par M. de Villiers du Terrage).

la peine. Ces usages n'annoncent pas des hommes abrutis; mais tout à côté de ces louables coutumes, on voit une atrocité : les enfants nouvellement nés dont les mères viennent à mourir sont enterrés vifs avec elles; ce n'est, il est vrai, qu'après avoir fait informer s'il n'y aurait point de nourrice, mais jamais il ne s'y en trouve. Cette barbarie est un inconvénient de la vie sauvage et errante, qui ne permet pas de se charger de beaucoup d'enfants. M. de Ste L. se fit amener un jour un sauvage qui était muet, mais qui avait beaucoup voyagé; sur ce qu'on lui fit entendre, il prit un charbon, avec lequel il traça sur le plancher une sorte de carte topographique du pays qu'il avait parcouru, il traçait le cours des rivières et déterminait fort bien la situation respective des lieux. Sur un plus petit espace, il réduisait les objets en gardant les proportions. Cet homme n'était certainement pas borné, abruti, dégénéré. M. de S. L. eut pendant quelque temps un sauvage de douze à quatorze ans avec lequel il voyagea; après plusieurs courses, il lui montra une carte du pays sur laquelle en lui désignant quelques points, il aperçut et reconnut les autres endroits. Voilà le résultat en gros de quelques conversations sur ces matières. Je te laisse à tes réflexions et je supprime les miennes; il se fait tard, adieu. Je suis à la première heure du mercredi 20 août 1776.

J'ai reçu des nouvelles de Mlle Mimerel. J'étais à la campagne lorsque sa lettre me fut apportée; mais depuis mon retour, j'eus la visite du principal, son parent[1]; c'est un homme honnête, aimable et de conversation; j'avais du monde alors, je ne m'informai pas du moment de son retour; je compte le charger d'une réponse; je lui aurais donné aussi ces dépêches, mais je m'ennuie d'attendre. Fais, en attendant que je m'en acquitte moi-même, beaucoup de compliments et d'amitiés à Mlle Mimerel.

Le *Système de la nature* vient de me tomber entre les mains; je vais demander la meilleure réfutation qui en ait été faite, et dans le silence de l'attention, le calme de la bonne foi, j'examinerai, je pèserai, je jugerai, ou je m'affermirai dans mon scepticisme.

On est venu hier me demander en mariage; mais vraiment, j'ai bien autre chose à faire que de me marier. Sans raillerie, le parti proposé ne me convient pas. C'est un marchand épicier : cet état ne me va point; je hais le commerce, et plus il est détaillé, plus il resserre les vues de l'esprit, plus il suppose une âme étroite; je suis bien folle aux yeux de beaucoup de gens avec ma délicatesse. Fontenelle l'a dit : «Celui-là passera toujours pour fou qui ne sera pas fou de la folie commune.» Heureusement encore, peu de personnes, très peu me pénètrent tout à fait; ce serait bien autre chose si l'on voyait toutes mes idées! Douce obscurité, gage de la paix, je me garderai bien de t'éclaircir et de me dérober à ton

[1] L'abbé Monin. Cf. la lettre du 18 mars précédent.

ombre! Non, plus j'avance dans la carrière, plus mes idées se fortifient et mes principes s'assurent; quand je n'aurais pas de quoi vivre en restant fille, j'aimerais mieux servir, s'il le fallait, que de me livrer à un homme dont l'âme serait commune et basse. Les peines du corps ne m'effraient pas, les prestiges de la vanité ne me font pas illusion, mes besoins sont bornés, je me suis défaite des préjugés qui peuvent les étendre; qu'ai-je à craindre? Je serai heureuse tant que j'aurai le cœur net, l'esprit libre et les mains pures; je ne saurais conserver ces avantages en prenant pour maître et mari un de ces hommes vils comme il y en a tant dans toutes les classes.

Ô D. L. B., ce n'est plus à toi que je sacrifie, mais à ce type, ce premier modèle avec lequel j'avais cru te voir de la ressemblance! Je me trompais, et je pleure mon erreur plus pour toi que pour moi-même; j'ai toujours mon objet, et toi, tu n'es plus rien...

(J'ai pourtant bien de la peine à le croire.)

Je reçois ce matin le bracelet et la lettre : je ferai raccommoder le premier; il était bien serti et bien conditionné, mais les meilleurs ouvrages de cette espèce ne sont pas à l'épreuve de toutes les chutes. On voit par l'inspection du bracelet qu'il a tombé; voilà l'inconvénient qu'il faut tâcher de prévenir.

Je ne veux plus que l'espoir d'une occasion retarde l'envoi de ma lettre : j'en chercherai pour te renvoyer le bracelet, et je ferai une nouvelle causerie; en attendant, je te dirai que je sors de voir les prix de peinture et de sculpture.

Le sujet des premiers est Alexandre et Diogène; celui des seconds, Priam emportant le corps mort de son cher Hector. Ceux-ci sont meilleurs, ainsi que de coutume depuis quelques années. Il n'y a dans les autres qu'un seul tableau, entre les cinq, qui mérite de l'estime; il n'y a ni feu dans la composition, ni richesse dans l'ordonnance, ni convenance dans le coloris des quatre qui l'accompagnent. Les beaux-arts ont régné avec Louis le Grand sur nos contrées; ils fuient actuellement je ne sais où; on ne les voit plus que dans le lointain. — J'ai admiré avec un nouvel enthousiasme les chefs-d'œuvre que renferment les salles de l'Académie. Oh, Sophie, après l'ivresse délicieuse où nous jette la contemplation de la belle nature, il n'en est point d'aussi ravissante que celle où plonge le plaisir de la voir si bien imitée! J'ai resté trois quarts d'heure sur un Watteau admirable. On ne peut avoir plus d'esprit et de vérité; c'est le site le plus heureux, l'expression la plus charmante; on y reconnaît la facilité du génie, la touche du sentiment, la fécondité de l'imagination, le ton du vrai, etc., etc... J'ai vu... mais bon! est-ce qu'on peut peindre cela dans une lettre? J'ai senti, j'ai admiré. — J'avais à côté de moi, par hasard et sans m'en apercevoir d'abord, un élève peintre, qui voulait me faire avouer que j'étais de l'art : il fallut lui dire bien sérieusement que je ne m'y connaissais point et que je ne faisais que sentir un beau tableau

comme je sentais un beau site, une belle vue, en pleine campagne, etc. — Je t'ai souhaitée près de moi; hélas! tu y étais l'an passé...

Je n'irai point tantôt à l'Académie, dont bien me fâche. M. de B. avait des billets par l'abbé de Voisenon, qui mourut cet hiver. Ainsi, nous n'avons rien. Je n'ai point entendu de Panégyrique. Je ne verserai point ces pleurs délicieux qu'arrache le magique pouvoir de l'éloquence, il faut que je m'aille dîner tristement dans une maison qui me déplaît souverainement. Où es-tu? pourquoi ne sommes-nous pas au Jardin de Biron[1], dans ce verger agréable, où nous causions il y a eu hier un an? Viens donc à Paris : rien ne vaut ce séjour enchanteur, où les sciences, les arts, les grands hommes, la liberté de vivre, les ressources de toute espèce pour l'esprit et le goût se réunissent à l'envi. Que de promenades et d'études intéressantes nous ferions ensemble! Que j'aimerais à connaître les habiles gens dans tout genre! J'ai quelquefois envie de prendre une culotte, un chapeau[2], pour avoir la liberté de chercher et de voir le beau de tous les talents on raconte que l'amour et la dévotion ont fait prendre ce déguisement à quelques personnes. Je t'avoue que si j'avais un peu moins de raisonnement et que les circonstances me favorisassent un peu plus, j'ai assez d'ardeur pour en faire autant. Je ne suis pas étonnée que Christine ait descendu du trône pour vivre dans le sein paisible des sciences et des arts qu'elle aimait. Cependant si j'étais reine, je sacrifierais mes goûts au devoir de faire mes efforts pour faire le bonheur de mes sujets, malgré l'attrait séduisant d'un repos philosophe et savant. Mais quel sacrifice! Je suis plus heureuse encore de n'être pas reine, quoiqu'il me manque bien des moyens... mais je babille à tort et à travers : je t'aime — de même, comme Henri IV faisait Crillon.

Adieu, adieu; en vérité tu m'es bien chère.

J'écris comme un fiacre : j'ai de mauvaises plumes, je cours la poste.

(1) Le beau jardin ouvert au public, qui dépendait de l'Hôtel de Biron (jadis hôtel de la duchesse du Maine), à l'angle de la rue de Varenne et du boulevard des Invalides. — Il est décrit dans l'*Almanach du voyageur à Paris*, de Thiéry (1784). Occupé depuis par le couvent du Sacré-Cœur, acheté récemment par l'État.

(2) Mme Roland se passa plus tard cette fantaisie, on le voit par une de ses lettres à Champagneux, du 29 mars 1791. — Cf. plus loin, lettre CLII : «Je suis bien ennuyée d'être fille... Je me déguiserais, etc...» Et la lettre du 10 décembre 1776 : «Il y a des temps où la folie du déguisement me tient bien fort».

IMPRIMERIE NATIONALE

CXXXVI

À M. DE BOISMOREL[1]. — 22 août 1776.

Monsieur,

Je suis bien sensible aux assurances que vous me réitérez du plaisir que vous prenez à me procurer des livres de votre bibliothèque : j'ai foi à cette disposition généreuse et j'agis conséquemment à ma persuasion en vous priant de m'envoyer, lorsque le temps vous le permettra et en vous gênant le moins possible, la suite des œuvres de Piron, celle de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire des femmes françaises*[2]; je mène celle-ci bon train; il y a des choses sur lesquelles je saute à pieds joints, il en est d'autres que j'aime à trouver. Je garde un volume de l'*Histoire de l'Académie*[3], où sont des morceaux intéressants que je repasse avec plaisir. Je suis confuse de retenir *Bayle* si longtemps; je vous le ferai remettre au premier instant.

Je savais bien qu'en vous communiquant ce qui occupait mon esprit j'aurais quelque bonne réponse; c'était ce que je cherchais à me procurer[4]. Les vers que vous avez eu la bonté d'écrire sont touchants, ils parlent au cœur et c'est bien lui qu'il faut intéresser dans cette cause : du moins je sens que c'est le mien qui la plaide, mais mon imagination a parfois la fièvre, et le délire s'en suit.

Je viens de lire Gessner, j'ai été enchantée : je vois qu'il faut jeter la toile et les pinceaux : je ne veux plus que sentir, c'est tout ce que je sais faire.

Mon papa vous prie de recevoir ses très humbles civilités. Permettez-moi d'offrir à madame votre mère et à madame votre épouse l'hommage de mon respect, et de vous renouveler celui avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble servante,

PHLIPON.

A Paris, ce 22 août 1776.

[1] *Papiers Roland*, n. A. fr., ms. 9533, fol. 54-55. — La lettre avait fait partie de la collection Capelle, vendue le 6 juin 1849, Laverdet, expert. — Je l'ai donnée dans l'*Amateur d'autographes* d'août-septembre 1908.

[2] *Histoire littéraire des femmes françaises* (par l'abbé de la Porte, 1769, 5 vol.).

[3] Probablement celle de Pellisson, continuée par l'abbé d'Olivet, 2 vol.

[4] Il s'agit évidemment de «l'Extrait de mon âme». Dans la lettre CXXXIV, elle se plaignait que Boismorel n'eût pas répondu à la communication qu'elle lui en avait faite. On voit ici que sa réponse était arrivée depuis.

CXXXVII

À SOPHIE[1]. — 1er septembre 1776.

Du dimanche 1er septembre 1776.

Je suis débarrassée tout à fait du mariage proposé, la personne est remerciée; mais cette maudite petite affaire m'a tourmentée. Mon père désire m'établir, il ne voit pas les choses comme moi et se trouve bien loin de cette délicatesse dans le choix, sans lequelle je ne pourrai rien accepter. Ô mon amie! que ses idées sont communes, ses vues courtes! à combien d'assauts je dois m'attendre! Mon père est plein de bonté, de tendresse pour moi, je l'aime, je n'ai qu'à m'en louer; mais il a peu d'égard à l'éducation, au mérite personnel d'un gendre; de solides convenances de fortune, un peu d'extérieur, tout est dit; le reste est compté pour rien, et même je crois que son empressement à me marier le ferait jeter tête baissée dans des partis qui au fond ne rempliraient peut-être pas seulement ses vues. Ô ma mère, où êtes-vous?... Sollicitude de la vraie tendresse, soins du cœur, dévouement entier à mon bonheur, hélas! qu'êtes-vous devenus! On perd toujours trop tôt une mère aussi respectable, aussi tendre que celle que j'avais; mais je l'ai perdue surtout dix ans trop tôt. Si je me marie, mon père se remariera; si je ne me marie pas, mon père pourra se marier encore; n'importe: mon parti est pris; aucune considération ne pourra me faire prendre un homme qui ne me conviendrait pas. Toute peine me paraît préférable au supplice affreux de feindre le plaisir et de tendre les bras à l'objet que le cœur repousse. Ma situation pourra devenir cruelle; j'entrevois encore quelqu'un qui a des vues sur moi; Dieu! j'ai beau resserrer mes connaissances, je ne saurais rester tranquille; quand donc pourrai-je être parfaitement oubliée de tous ceux que je ne peux écouter? Obscurité paisible, dont je croyais jouir, couvre-moi de ton ombre : sauve-moi sous ton abri du joug de fer qu'on veut m'imposer! et toi, doux Hyménée, laisse-moi fuir tes liens, ou laisse à l'Amour à faire tes nœuds. Sophie! mon amie! j'ai besoin de ton sein pour

[1] Archives d'Agy. Timbre, visa, cachet. — L'adresse porte : «à Mlles Cannet, chez Mme leur mère, etc...», et cependant cette lettre n'est que pour Sophie. Si l'adresse est commune aux deux sœurs, c'est que Marie Phlipon envoyait sous ce même pli la lettre suivante, du 4 septembre, destinée à Henriette. J'aurais donc pu réunir ces deux lettres sous un même numéro, en considérant celle du 4 comme un post-scriptum. Toutefois, pour la commodité du lecteur, il m'a paru préférable de les laisser séparées. — Dauban, I, 430-435.

me reposer; attends, que je m'appuie,... que je me taise,... que je pleure... Je sens tes palpitations, elles répondent à mes soupirs... Tu pleures avec moi, tu me soulages. Amitié! je te dois tout. Une âme sensible a des moments déchirants. Je suis si heureuse dans ma situation, pourquoi vouloir m'en arracher? Je ne demande rien, je ne veux rien; qu'on me laisse, et mon sort est délicieux; de la paix et du silence, c'est tout ce qu'il me faut pour jouir, je l'ai naturellement, il ne s'agit que de ne pas l'interrompre. L'étude, voilà le charme de ma vie; si tu savais, ma Sophie, combien elle me plaît, m'occupe, me transporte, m'enivre, quelles douceurs elle me procure, combien elle embellit mes jours et me les rend précieux! c'est ma manie, mon consolateur, avec toi. Quelques heures passées dans une méditation ou une lecture appliquante, un seul épanchement dans ton sein me font oublier ces moments d'amertume, qui sont inévitables dans telle situation qu'on soit.

M. de Sainte-L. fait actuellement ma société ordinaire, je le vois trois ou quatre fois la semaine; lorsqu'il dîne avec moi, je l'ai depuis midi jusqu'à neuf heures; et ses autres visites sont des après-dîner entières. Nous sommes à l'aise ensemble; cet homme absorbé dans ses idées, taciturne dans les sociétés ordinaires, s'ouvre, se confie, s'égaie avec moi. Nous traitons de toutes les matières; quand je ne suis pas au fait, je le questionne, j'écoute, j'observe, j'objecte; lorsque la pensée ne nous presse pas de parler, nous nous taisons sans façon et sans nous mettre à la torture pour soutenir la conversation; mais cela ne dure jamais longtemps. D'ailleurs nous lisons quelquefois un morceau que l'à-propos du moment nous suggérera d'examiner; ce sera quelque chose de connu et d'ancien, mais dont nous aimerons à remarquer de nouveau les beautés. Nous lûmes dernièrement une cantate du poète Rousseau, quelques vers de M. de Voltaire; abandonnés à l'enthousiasme qu'ils nous inspirèrent, nous pleurâmes tous les deux en relisant dix fois la même chose. Plus légers et plus vifs, nous nous amusons d'autres fois avec la piquante épigramme. M. de Sainte-L. en est un bon faiseur, quoiqu'il blâme ce talent dangereux; ou bien nous chantons quelques jolis couplets. Je suis persuadée que ta sœur, qui a entrevu le personnage, trouvera plaisant de se représenter sa gravité éclaircie jusqu'à ce point. C'est bien l'âme la plus brûlante, l'imagination la plus forte, l'homme le plus sensible qu'il soit possible de se figurer; on est étonné de trouver tant d'énergie et de la trouver dans un homme d'à peu près soixante ans. «Extrême en tout», c'est la devise qu'on pourrait lui donner; il la justifierait jusque dans sa manière de s'habiller; négligé jusqu'à l'excès ou vêtu avec magnificence, l'un et l'autre tour à tour. Il me conte ses petites affaires, il voit actuellement mes *Loisirs*. Je lui disais l'autre jour en les lui donnant : «in manus tuas commendo spiritum meum».

Je t'avoue que lui et M. Roland sont deux hommes qui me gâtent; je vois en

eux cette élévation d'âme, cette sensibilité, cette droiture de cœur, ce tour d'esprit que j'ai toujours jugés seuls dignes de fixer mon estime. Par quelle singularité fais-je la connaissance, dans ma vie assez solitaire, de deux êtres rares dans leur espèce et qu'on chercherait inutilement dans un grand nombre de personnes? Je ramène souvent nos conversations sur l'Amérique; j'ai quelques anecdotes que je te communiquerai dans leur temps. Il suit de tous ses rapports que les sauvages, prétendus dégénérés, sont les plus beaux jets que la nature ait formés; les femmes ont de l'embonpoint, de la fraîcheur, elles sont bien faites, mais elles ont les reins trop larges, défaut auquel on doit peut-être attribuer la beauté de la taille des mâles et des femmes mêmes.

Excepté cette partie, leur couleur n'est pas de cuivre, mais d'une sorte de rouge jaune assez difficile à comparer; pour m'en donner une idée, M. de Sainte-L. me montrait une pêche du côté où elle n'est pas colorée; leur peau est douce et assez fine pour qu'on la vît rougir; un aveugle dont les jugements sur la beauté ne ressembleraient pas aux nôtres en serait charmé. Je crois que M. de Sainte-L., en voyant clair, s'en est assez bien accommodé. Il m'a constaté la différence qu'on aperçoit entre les animaux des deux continents; les quadrupèdes sont beaucoup plus petits en Amérique que dans l'ancien monde, et les reptiles ainsi que les insectes y sont énormes en quantité et en grandeur; mais les animaux transplantés n'y dégénèrent pas (du moins actuellement et dans la partie septentrionale); quelques-uns même y profitent; le porc est de ce nombre, les bœufs en sont aussi. La Louisiane offre, en général, une terre qui ne demande qu'à produire; il ne faut que la gratter pour y recueillir; tous nos arbres à noyau n'y ont pas réussi; il en faut pourtant excepter les pêchers, qui s'y chargent de fruits en abondance. Elle en a d'ailleurs de particuliers qui lui sont propres; tel est entre autres cet arbre qu'on a fort mal à propos nommé abricotier, et dont le fruit, qui a trois noyaux, donne la chair la plus délicate et la plus succulente. Il est faux que, dans les pays les plus chauds de l'Amérique, les chiens perdent la faculté d'aboyer; à la vérité, certains vents leur causent une sorte d'enrouement, mais qui n'a pas de durée; M. de Sainte-L. en a entendu à Saint-Domingue dont la voix n'était ni éteinte ni affaiblie.

Le nom de Saint-Domingue me rappelle une observation assez intéressante. Lors de la dernière guerre, les Anglais ayant conquis La Havane sur les Espagnols entrèrent dans la ville et s'y établirent en maîtres. La police, qu'ils s'efforçaient d'y faire observer, ne pouvait empêcher un grand nombre d'assassinats qui se commettaient tous les jours par les Espagnols sur les Anglais; une extrême vigilance, des supplices rigoureux n'arrêtaient pas le désordre qui régnait depuis quelque temps et semblait s'accroître encore, lorsqu'il vint au gouverneur une pensée assez heureuse: il fit publier que tous les assassins qu'on prendrait désormais

seraient faits mourir sans confession; les premiers qu'on arrêta furent effectivement conduits au gibet sans confesseur, malgré les supplications qu'ils faisaient pour en obtenir. À ce seul exemple, tout se contint et rentra dans l'ordre; on ne vit plus un seul meurtre. Belle preuve de l'utilité de certains principes religieux pour la perfection des mœurs publiques! Mais je ne veux pas t'assommer de mes réflexions et je te laisse à celles que ce trait peut faire naître.

Ceci me conduit naturellement à te parler du *Système*, dont je t'ai dit que j'allais commencer la lecture. Je l'ai faite couramment; je vais repasser sur chacun des chapitres et en faire quelque extrait; après quoi, je verrai la réfutation. J'ai trouvé de l'inégalité dans le style, mais ordinairement on le trouve clair et convenable. Je me suis reconnue dans tout ce qui a trait à la morale, soit dans ses préceptes ou dans les raisons et les motifs sur lesquels on doit l'établir et l'appuyer. J'avais fait, il y a quelque temps, une espèce de petit traité du Beau, du Bon et du Vrai, dont les idées sont toutes conformes à celles que je viens de voir dans le *Système de la Nature*. Quant à la partie métaphysique, tout ne m'en a pas paru neuf, mais tout m'a semblé présenté de la manière la plus heureuse et la plus intelligible et d'un ton sage et vrai. Tu penses bien que mon scepticisme me paraît au moins fort raisonnable; c'est toujours à lui que je m'en tiens jusqu'à plus mûres réflexions. On ne se décide pas légèrement sur de pareilles matières; d'ailleurs, l'état de doute parfait ne me semble pas aussi cruel qu'on le dit, et c'est le plus convenable à un être borné. J'avoue que la physique, l'histoire naturelle seraient présentement les objets d'étude qui piqueraient davantage ma curiosité; ce sont les bases des véritables connaissances, mais, mais!... pourquoi suis-je femme? J'ai consulté M. de Sainte-L. sur la question proposée au sujet de l'éclipse; il n'en sait pas davantage que moi à cet égard, quoiqu'il ait quelque connaissance astronomique.

Le Sage est malade; il traînait depuis quelque temps; c'est à une mauvaise disposition de cette espèce que je crois devoir attribuer le laconisme et la sécheresse de ce procédé dont je t'ai parlé. C'est bien là le cas de rappeler le proverbe si judicieux : «Bonne ou mauvaise santé fait notre philosophie». Ce mot est bien philosophe, il porte l'esprit à la méditation. Je suis inquiète de ce Sage; je l'aime, et je le sens dans ces instants; c'est un bon Socrate que je peux regarder comme un ami. Je disais dernièrement que je n'imaginais pas de peine plus grande que survivre à ses amis, si ce n'était celle de les perdre lorsqu'ils sont encore vivants. Il faut que je te fasse ma confession. Tous ces propos de mariage qui m'ont été tenus m'ont rappelé D. L. B. au milieu des petits nuages qui environnent son idée dans mon esprit. Je le vois toujours supérieur à ces gens de l'ordre commun que ma situation me présente. Il a des défauts, je le sais bien, son génie n'est pas sublime, son ouvrage ne vaut pas grand'chose, mais au fond du creuset, il y a

une extrême sensibilité, beaucoup de droiture, de vertu, de franchise : un esprit assez juste ou propre à le devenir et des connaissances.

Cet assemblage n'est pas indifférent. La petite anecdote ne forme pas une autotorité, ni un sujet d'assez grande importance pour m'empêcher de reconnaître ces qualités que j'ai vues exister chez lui ou pour me persuader qu'il ne les a plus. Ah! Sophie! c'est un grand ouvrage à défaire qu'un attachement de bonne foi dans un cœur tout simple pour qui c'est le premier! Je n'ai pas d'amour; c'est-à-dire, je n'ai pas de désirs, de tourments, d'agitation, d'inquiétude, je possède mon âme; mais j'ai une estime qui fait le microscope pour quantité d'objets que je vois plus petits encore par cette pièce de comparaison. Enfin!... le temps nous éclairera : ainsi soit-il. Jusque-là je l'emploierai de mon mieux parce qu'il m'est bien cher...

CXXXVIII

À HENRIETTE[1]. — Mercredi, 4 septembre [1776].

Du mercredi, 4 septembre, à minuit.

A Mlle Cannet.

Ton esprit fléchit sous des considérations accablantes, ton cœur avide de sentiments éprouve le besoin de la communication; quand j'aurais plus de capacité pour disserter, ce ne serait pas le moment d'en faire usage, il te faut l'adoucissement de la tendresse et non le sérieux de la froide raison. Je n'ai à t'offrir que le sein d'une amie, mais tu peux t'y reposer dans le plus doux abandon; t'aimer, sentir ton état, partager tes différentes affections, voilà tout ce que je sais faire. S'il te suffit, je suis heureuse. Ce sera toujours sur ma contribution au bonheur d'autrui que je mesurerai ma félicité, et cette félicité sera plus touchante en proportion de l'attachement que j'aurai pour les personnes auxquelles je serais de

[1] Archives d'Agy. — Dauban, II, 161-165. — M. Dauban a placé cette lettre au 4 septembre 1777. Mais elle est certainement du 4 septembre 1776 : 1° parce que c'est en 1776 que le 4 septembre tombe un mercredi, tandis qu'en 1777 il tombe un jeudi; 2° parce que l'allusion au départ de Roland pour l'Italie (le 8 août 1776) : «il y a près d'un mois que M. Roland est parti», est une preuve plus décisive encore. Il est évident, comme je l'ai dit plus haut, que Marie Phlipon, après avoir écrit à Sophie le 1er septembre, reprend la plume le 4 pour Henriette, puis envoie les deux lettres en même temps, sous une adresse commune. D'ailleurs les feuillets des deux lettres sont du même format et de la même nuance.

quelque utilité. Juge avec quel transport je savourerais le plaisir de te consoler ou de te satisfaire par l'expression du sentiment que tu m'inspires, toi que l'affectueuse et délicate sensibilité rapproche de mon âme et nous unit ensemble par le premier des rapports, le principe de tous les liens et le plus doux d'entre eux.

J'aime tes reproches, ils te peignent, et je dirais qu'il me font honneur s'ils ne me faisaient pas justice. Non, ma bonne amie, rien de froid ne saurait t'être adressé de ma part; le sentiment doit vivifier tout ce qu'il produit et lui seul agit en moi à ton égard. Mais ses nuances ne sont pas toujours aussi vives, ni les expressions qu'il emploie également heureuses; d'ailleurs les dispositions dans lesquelles on les écoute les font paraître plus ou moins justes et animées. Lui seul ne peut fournir longtemps à une correspondance suivie, s'il ne s'approprie quelques objets du domaine de l'esprit. En amour même, dont la vivacité doit lui fournir quelques ressources de plus pour l'expression, sa peinture ne continue de plaire que parce qu'elle s'associe, se lie à tout ce qui se présente; la variété de ses formes assure sa durée et nécessite la constance. Dans un commerce d'amitié où la confiance est bien établie, le sentiment doit se manifester dans la négligence même qu'on semble avoir de ne pas l'exprimer précisément. Avec toi et Sophie, je me soulage ou m'amuse; tantôt je me répands avec effusion et tendresse, tantôt je me communique sérieusement, ou je peins légèrement ce que je vois, ce qui me frappe; réflexions, épanchements, confidences, badinages, récits, examens, résultats d'étude, je donne et je fais les unes ou les autres suivant l'impulsion du moment; ma liberté, ma franchise disent que j'aime lors même que je le tais. Mais, par un inconvénient inséparable de l'éloignement qui nous empêche de connaître à temps si nos dispositions sont correspondantes, il arrive que je fais une description étrangère, ou quelque chose de cette espèce, lorsque tu aurais besoin d'une ouverture de cœur, d'une communication attendrissante. Je ne vois pas qu'il soit possible de prévenir ce désagrément, il tient à l'essence des choses et à ces vicissitudes qu'on ne saurait deviner ni empêcher. Il y a néanmoins quelques règles dont l'observation serait utile pour rendre un commerce de lettres aussi gracieux qu'il se puisse. La confiance, la diversité et l'ordre me paraissent également nécessaires. La confiance suit le véritable attachement, l'union sincère : voilà le fond essentiel, la source première, l'appui indispensable. Mais, comme l'on n'a pas toujours des aveux à se faire, il faut des ressources : les chercher et les faire valoir, c'est tout à la fois l'ouvrage de l'esprit et du sentiment.

Tout le monde ne peut pas écrire comme Mme de Sévigné, non seulement faute d'un esprit comme le sien, mais parce que tout le monde n'est pas, comme elle était, au sein de la Cour et des brillantes compagnies, c'est-à-dire au centre où arrivent, où se rapportent les anecdotes intéressantes, les jolies choses, les grandes

affaires, les riens importants ; où le tour aisé, le ton aimable, la finesse, les grâces, se donnent, se joignent à tout ce qu'on voit, à tout ce qui se fait. Dans une situation différente, le tour d'esprit ne saurait être le même, car l'un tient à l'autre ; ce que peuvent fournir l'observation, l'étude et quelques connaissances est tout ce qui reste à mettre en œuvre. C'est ici où il faut de l'ordre, premièrement dans ses idées, puis dans ses communications et ses réponses. Sans lui, on étouffe ses pensées dans la confusion ou on les noie dans le vide ; on parle sans se répondre, on ne s'entend pas, on se contrarie, on ne s'amuse guère; on ne fait plus que se pardonner réciproquement en silence. Je sais bien que le sentiment fuit la contrainte, l'amitié est diffuse, elle aime à se répandre (j'en donne des preuves), et je suis bien éloignée de vouloir lui donner des rênes, moi qui trouve tant de charme à m'égarer avec elle ; je veux que l'on soit toujours soi-même, que l'on s'épanche en liberté ; mais en fait d'idées et de communication d'esprit, il faut se répondre exactement, se rendre clair et précis. Voilà ce que j'aurais voulu établir avec Sophie, mais ce pourquoi sa situation ne lui laisse pas assez de loisir et de facilité. Eh bien ! mes bonnes amies, le malheur n'est pas grand. Nous nous aimons bien franchement, nous jouirons des douceurs de la confiance, nous soulagerons nos âmes ; cultivant nos esprits à part, si nous ne faisons pas grand progrès en commun à cet égard, nous en ferons dans tous les sentiments de droiture et d'attachement qui produisent la vertu et embellissent nos jours. Ma plume a voulu s'exercer sur ce sujet que tu m'avais donné lieu de traiter, je l'ai laissée courir à bride abattue, et je reviens sur mes pas.

Je ne suis pas étonnée de l'impression que te fait l'ouvrage de M. de Paw; tu ne jugerais pas que je le regarde seulement comme matière à érudition, si tu avais observé que les réflexions et les conséquences ne pouvant, ne devant se déduire que des faits, la connaissance, l'examen, la discussion de ceux-ci devaient occuper d'abord ; c'est, en objets de cette nature, sur les faits bien constatés qu'il faut asseoir ses réflexions. C'est d'eux dont je devais te parler, et c'est ce que j'ai fait en donnant l'extrait de mes conversations avec M. de Sainte-L. après avoir donné celui de l'ouvrage de M. de P. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit, ces objets ne m'étaient pas tous étrangers; j'avais déjà considéré (pour me servir de tes termes) « cet amas confus d'êtres pensants plus faibles et plus abrutis les uns que les autres, incertains de leur origine » (j'en conviens, et je ne vois rien là que de très naturel; probablement nous serons toujours ignorants sur ce chapitre, et cela ne fait rien au bonheur), « tous également mécontents de leur sort » (je le désavoue : ces sauvages que M. de P. nous peint en noir ne se trouvent pas aussi malheureux que nous les jugeons ; le bien et le mal sont relatifs : il ne suit pas de ce que nous nous trouverions à plaindre dans l'état sauvage, que les hommes qui y sont nés ne s'y croient pas heureux). J'avoue que si j'avais encore été préoccupée d'idées religieuses

lorsque j'ai lu ce livre, il m'aurait singulièrement attristée; mais, quand je l'ouvris, j'étais dans le doute parfait sur bien des choses, et parfaitement incrédule sur d'autres. Je n'ai vu que des faits qui constataient, qui affermissaient mes opinions sur la nature de l'homme; je n'ai point trouvé cela désolant, mais nécessaire. Il est vrai que les chimères brillantes de la Création et de notre destination future sont bien plus séduisantes et flattent davantage notre amour-propre; mais des chimères ne satisfont pas ceux qui les regardent comme telles, et le sage se soumet sans chagrin et sans murmures aux lois irrévocables de la nature et de la nécessité.

Tu sens à merveille où me conduirait l'exposé de mes réflexions sur ces objets; je ne me suis pas pressée de t'en entretenir et je ne le fais jamais sans quelque réserve, parce que je ne veux ébranler la foi de personne. Tout ce qui favorise la vertu dans des âmes bien nées, ou qui tranquillise les esprits, doit être respecté; la persuasion de l'existence d'un bien inestimable qui nous est destiné en est un grand pour ceux qui la possèdent; ma félicité, ma vertu en sont indépendantes, mais toutes deux ne le seraient pas pour bien d'autres. Si j'avais dirigé tes lectures, je ne t'aurais pas donné M. de P., ni rien qui y ressemble; il y avait dans les belles-lettres assez d'aliments pour amuser ton esprit sans attaquer ce que chérit ton âme sensible. Mais, puisque tu en es là, je t'invite à lire, à méditer le discours de J.-J. R. sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*. C'est plein de suc et de nerf.

Il y a près d'un mois que M. Roland est parti; ainsi je n'avais rien à t'en dire.

Tu verras par la lettre que j'écrivais à Sophie il y a quelques jours, et que je vais encore envoyer avant l'occasion dont la longueur m'impatiente, que j'ai eu moi-même l'esprit bien agité et le cœur bien serré; ah, ma chère, il est des souvenirs affreux! Où est ma mère?...

Adieu, je recommencerai bientôt, ma tête se sent encore un peu de tout cela; ma santé, fort belle en apparence, n'est pas sans quelque dérangement. Je crois que je me ferai saigner du pied.

Agathe a quelques chagrins, elle vient à moi pour les adoucir, je lui écris, et au milieu de toutes ces tristesses, j'entretiens en Provence une correspondance avec un pauvre pulmonique de vingt-sept ans[1], qui, je crois, ne reverra jamais Paris.

[1] Un ami de sa cousine, Mlle Desportes; il en sera encore parlé plus loin (19 septembre 1776 et 15 mai 1778).

CXXXIX

[À SOPHIE[1]]. — 8 septembre [1776][2].

A 6 heures du matin.

C'est aujourd'hui le huit septembre, mon papa vient de partir pour Bercy, le Sage est toujours malade : et moi, qui ne me porte pas trop bien, je t'écris de mon lit pour charmer mon repos, pour remplir mes instants et dissiper mon malaise. Ne t'inquiète pas sur ma situation; on va me saigner au pied cette après-midi pour soulager ma mauvaise tête, et je jouirai de la meilleure santé quand tu recevras cette lettre que je prépare pour ton frère, qui s'offrit dernièrement à se charger d'une de mes dépêches. En t'adressant mes paroles je me fais illusion sur ton absence, cette erreur me plaît. La vérité est quelquefois cruelle, hélas trop souvent! c'est pourtant à elle que je m'en tiens. Je dis, quant au sujet par lequel je termine ma dernière : car, pour le reste, je dirais bien encore comme disait Montaigne en regardant sa balance.

Je ne t'envoie pas l'extrait en question; la bonne raison, c'est qu'il n'est pas fait. Cet ouvrage n'est pas celui d'un jour, et dans mon état actuel je fais trêve avec les grandes réflexions et les idées métaphysiques. J'aime la retraite, le silence et l'étude quand je me porte bien (c'est ma manie, ma folie : chacun a la sienne, autant celle-là qu'une autre); mais, lorsque l'équilibre de la machine s'altère, je m'abandonne doucement aux impressions diverses, je me répands, je deviens gaie, je divertis le médecin.

Hier, dans l'intervalle de deux frissons, j'adressai à M. de Sainte-L. une méchante pièce de vers, si folle que j'hésite à l'envoyer. Il est actuellement à Versailles; je trouvai plaisant de me jeter à l'improviste au milieu des graves occupations qui l'assiègent.

Tu trouveras que cette lettre se sent du mouvement irrégulier avec lequel mon pouls bat; mais au reste ceci n'est qu'un hors-d'œuvre; je reprendrai au premier instant le fil de notre correspondance.

Les rêveries que je t'envoie[3] furent faites il y a trois ou quatre mois; je les étendis ensuite. Mais je ne saurais te faire passer ce supplément, parce qu'il tient

[1] Papiers d'Ersu; pas d'adresse. Mais la lettre est visiblement pour Sophie.

[2] L'année manque. Les détails sur la maladie de M. de Boismorel prouvent que c'est 1776.

[3] Ces «rêveries» sont certainement le morceau de quatorze pages, intitulées «du Beau, du Bon, du Vrai», qui se trouve, dans le manuscrit d'Ersu, immédiatement après cette lettre, et dont elle reparlera dans sa lettre du 16 septembre.

à des choses que je ne veux pas faire voyager. Je te communique ceci pour te faire apercevoir quelle conformité d'idées je trouve dans l'ouvrage dont je t'ai parlé[1]. J'appelle ces barbouillages le digéré de mes lectures; l'expression m'appartient bien, et les idées sont aussi à moi, en ce que je les approuve et les adopte. Mais certainement, si je n'en avais trouvé le germe quelque part, je ne serai pas venue à leur découverte, comme Pascal qui, tout seul et tout jeune, parvint, par les efforts de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide.

J'ai joint à ce paquet une petite pièce dont je ne me souviens pas que tu aies connaissance[2]. Je te la donne avec complaisance parce qu'elle exprime assez bien les sensations pénibles que les dernières tracasseries avaient renouvelées chez moi. Ah, Sophie! la mort de ma mère fait une grande brèche à mon bonheur! N'importe. Je suis décidée; et c'est une bonne chose que d'avoir ses principes à soi.

A 3 heures.

On aurait bien mieux fait de me laisser avec toi; il m'est venu compagnie, je n'ai pas dit grand'chose, mais la causerie des autres a renouvelé mon mal de tête; j'attends le chirurgien comme on attendait le Messie, et j'étrangle, en t'attendant, d'une sécheresse de gorge insupportable.

Mon papa est de retour. Il m'apporte de mauvaises nouvelles. M. de B. est au quatorzième jour d'une fièvre putride, et dans un état qui ne laisse guère d'espérance. Il n'a plus de connaissance, et la délicatesse de ses nerfs empêche de lui donner de l'émétique et de lui appliquer des vésicatoires. Je suis extrêmement peinée; je vais perdre un bon ami, un ami vrai, éclairé et prudent. Son fils ne paraît guère affecté : cette indifférence me donne mauvaise opinion de lui. A dix-huit ans, dans cet âge si orageux, ayant à redouter les dangers et les peines d'une situation brillante et gênée à la fois, se voir enlever un guide aussi tendre que sage, c'est pourtant beaucoup perdre!

Si le malheur arrive et que l'original de la lettre ne soit pas brûlé, on reconnaîtra l'auteur; la scène sera singulière[3].

Adieu, ma tendre amie. Je vais toujours fermer mon paquet, j'aime mieux attendre l'occasion que de me trouver en retard. Je n'adresse rien aujourd'hui à

[1] Sans doute l'*Essai sur le Beau*, du P. André, que Marie Phlipon avait lu dans la bibliothèque de l'abbé Le Jay (*Mémoires*, t. II, p. 87-88).

[2] Cette élégie, intitulée «La nuit», se trouve aussi au manuscrit d'Ersu, après le morceau précité. Il y en a une autre copie, également autographe, au ms. 6244, fol. 30-31, des *Papiers Roland*. Dans ces pages de prose poétique, Marie Phlipon pleure la mort de sa mère. Elle les avait écrites en juillet 1775.

[3] C'est ce qui arriva. Voir les *Mémoires*, t. II, p. 216, et, plus loin, la lettre du 2 octobre 1776.

ta sœur. Embrasse-la pour moi. Mettez mon souvenir entre vous deux, je me transporte à cette place et je me repose sur vous avec la plus douce confiance et la plus vive tendresse.

CXL

À SOPHIE[1]. — 13 septembre 1776.

13 septembre 1776.

Ma chère Sophie, partage toutes mes douleurs, je viens d'apprendre, le plus crûment possible, la mort de M. de Boismorel; je suis pénétrée, saisie; tout l'adoucissement que je puis trouver, c'est de pleurer avec toi. Oh! la cruelle chose que de perdre ses amis; on m'arrache l'âme, je crève, j'étouffe. Que les liens d'une profonde estime et d'une sage amitié sont puissants! Sophie! tu me restes; si je te perds, je meurs. Journée de Montmorency! douce communication! sages avis! Oh Dieu! un homme utile à la société, à sa famille, un sage sitôt enlevé!... Fallait-il le connaître seulement pour le regretter! je n'en puis plus, adieu, écris-moi.

Ma santé est meilleure, tranquillise-toi. J'ai été purgée hier, je la serai demain... peut-être...

Adieu, adieu, je t'embrasse. Aie pitié de moi.

Ce 13 septembre.

CXLI

À SOPHIE[2]. — 16 septembre 1776.

Du lundi, 16 septembre 1776, à 11 heures du matin.

Je voudrais répondre à ta lettre, ma bonne amie, et t'exprimer toute la douceur qu'elle me donne; tu charmes mes peines, tu me consoles; mais je n'ai qu'un moment pour la poste, je ne veux pas le laisser échapper, parce qu'il me presse de te faire savoir que tu aurais dû recevoir de moi un gros paquet dans les premiers jours de la semaine dernière. Je vois qu'il te manque, et je t'invite à le faire cher-

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 435; mais avec des retouches, comme toujours. — [2] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet.

cher : voici ce que je sais de son histoire. Ton frère, venu ici à l'occasion de verrières dont il était chargé pour son beau-frère, m'apprit qu'il partirait sous peu pour Amiens et s'offrit à se charger de quelques dépêches; je résolus d'employer l'occasion pour te faire passer plusieurs choses trop volumineuses pour les donner à la poste : ce sont quelques rêveries métaphysiques sur le Beau, le Bon et le Vrai, et une petite pièce intitulée «La Nuit», exprimant les sensations qui se renouvelaient actuellement dans mon âme. En préparant cet envoi, je tombai malade, saisie d'un violent frisson et d'un mal de tête affreux; cela ne m'empêcha pas de t'écrire, de mon lit, le dimanche 8 septembre, une lettre que je joignis au reste, formant un paquet de tout, que je cachetai pour attendre l'occasion; ton frère vint le lendemain pour le même objet qui l'avait déjà fait venir : j'étais au lit, mais sans fièvre pour l'instant, je lui fis me parler, il me dit que son départ ne serait que dans une quinzaine et sur ce que je répondis qu'en ce cas je chercherais une autre occasion pour un paquet préparé, il me fit apercevoir que je pourrais l'envoyer aussitôt en le mettant entre les verrières; je trouvai l'avis assez bon, le paquet y fut placé et porté au personnage qui devait faire l'emballage et mettre le tout à la diligence. La faute du retard ne peut donc être imputée qu'au beau-frère d'Amiens, auquel l'envoi doit être parvenu. Il est bon de te dire que j'avais mis dans ce paquet une lettre pour Mlle Mimerel, écrite depuis longtemps et que je gardais toujours, comptant la lui envoyer par le principal, son parent; mais il n'est point encore parti.

Voilà des détails bien insipides; je les crois cependant nécessaires pour éclaircir une correspondance et prévenir tout inconvénient. Quant à ma santé, je puis t'en donner actuellement de bonnes nouvelles; la fièvre dont j'étais attaquée voulait se régler, mais la saignée du pied, l'émétique, etc. lui ont coupé court; j'ai pris hier ma seconde purgation. Je fus assez mal tout d'un coup et sans qu'il y parût trop les matins, parce qu'à ces moments la fièvre me quittait : ce qu'il y a de plaisant c'est que mon visage ne change point. J'ai fourni de la bile, de quoi en donner à une douzaine de flegmatiques; je m'affecte trop pour n'en pas faire sans cesse; il faudrait en ce monde, pour se bien porter, n'avoir qu'un bon estomac et point de cœur.

J'irai à Vincennes à la fin de cette semaine et je t'écrirai auparavant; cherche mon paquet : voilà mon objet du moment. La réflexion m'a fait venir promptement au point où tu me veux pour D. L. B. Quant aux autres matières, je n'en parle pas autant que tu l'imagines avec M. de Sainte L., mais je suis toujours la même. Nous causerons de cela; j'ai toujours l'âme comme dans un étau; je me surprends avec des envies de pleurer en songeant au Sage. J'écris aujourd'hui à sa veuve.

Adieu, ma tendre amie, je suis toute à toi pour jamais, jamais, jamais...

CXLII

À SOPHIE ET À HENRIETTE[1]. — 18 septembre 1776[2].

Du mercredi après-midi, 19 septembre 1776.

Vous êtes bien douces et bien consolantes, mes chères amies, l'excellence de vos cœurs, le charme de votre sensibilité, cette tendresse ouverte et franche qui vous caractérise, rendent votre liaison délicieuse et ajoutent sans cesse au prix dont vous m'êtes devenues. Je ne suis plus dans les premiers transports de la douleur, ses traits les plus poignants s'amortissent avec les heures et les larmes coulent enfin dans le silence. Le sentiment de l'existence ne peut être pénible pour longtemps, il nous la ravirait bientôt; le bien d'être balance les chagrins de la vie dans une âme saine; les maux de la sensibilité se calment imperceptiblement par la cause même qui les produit. J'ai perdu un digne ami dont le souvenir me sera toujours cher; revenue à moi, je le regrette paisiblement. L'image de ses vertus me console; ce sont des exemples qu'il me laisse; je me plairai à faire honneur à sa mémoire de mes efforts à l'imiter. L'apothéose des héros multiplia autrefois les dieux; la reconnaissance et l'amour divinisèrent des hommes utiles et chéris; j'éprouve combien ces mêmes sentiments portent à croire qu'ils existent encore après qu'ils nous sont enlevés; du désir que cela fût, on passe à la persuasion que cela est ainsi; l'opinion s'établit, se transmet, les âges l'assurent et l'honorent.

Vous me demandez des détails de la mort du Sage; vous auriez vu, si vous aviez reçu mon paquet, que cet événement ne devait pas me paraître aussi imprévu qu'il me le parut effectivement et que semblait l'annoncer la violence de l'impression qu'il me fit. Traînant depuis un mois, M. de B. se proposait de venir me voir et me l'avait fait dire par son fils, lorsqu'il m'envoya un billet par lequel il me disait souffrir horriblement d'un mal [de] tête et craindre la fièvre tierce; cette indisposition est fort commune actuellement dans ce pays, c'est la maladie du jour, je n'en fus pas fort effrayée; j'envoyai cependant savoir de ses nouvelles, on me dit qu'il était toujours dans le même état. Presque au même temps, je fus obligée de me mettre au lit pour semblable motif. Plusieurs jours s'étaient passés, je n'apprenais rien de nouveau, je priai mon papa d'aller lui-même à Bercy : il y fut et revint me dire avec une franchise dont il se repentit aussitôt que M. de B.

(1) Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 435-438.

(2) Marie Phlipon écrit : «mercredi, 19 septembre»; mais le 19 septembre 1776 tombe un *jeudi*. Il est donc préférable de dater du 18.

était au 14e jour d'une fièvre putride, qu'il ne voyait ni n'entendait plus. J'étais alors avec un mal de tête violent, que cette nouvelle ne diminua pas. Néanmoins, j'espérais beaucoup pour ne rien dire de plus : un homme fort, de quarante-cinq ans, ne me semblait pas devoir partir à cet assaut. J'allais mieux, et je venais de me lever, au bout de dix jours, quand une femme que j'avais chargée de me donner des nouvelles arriva en disant : «M. de B. est mort». Je ne puis te peindre quelle révolution se fit alors dans ma frêle machine ; je sentis mes forces défaillir, mes genoux trembler, mon sang se retirer vers le cœur qu'on semblait m'arracher, une oppression fatigante gêner ma respiration, tous les mouvements altérés produire un désordre général : mon imagination tourmentée ne fit plus que m'offrir des images accablantes. Je vis cet homme que je respectais comme un père, que j'aimais comme mon égal, cet homme utile à la société, à sa famille, jeune encore, s'éteindre tout à coup et cesser d'être,... l'effroi, le silence et le deuil s'étendre dans cette vaste maison où il régnait et brillait l'instant d'avant avec tant de sagesse et de douceur. Je le vis froid et insensible, étendu tristement près du seuil où plus d'une fois il me donna la main avec tant d'honnêteté et d'intérêt ; environné de l'appareil funèbre, je le suivis sur ce chemin qu'il fit souvent en lisant mes lettres... Les belles images de Montmorency sont empoisonnées pour moi ; je me retrouve avec lui dans ce parc de Saint-Gratien où nous pleurions ensemble d'attendrissement et de respect, au souvenir du grand homme qui l'habitait et qui l'embellit : j'étais loin de penser que dans peu je verserais des larmes plus amères, sur celui qui me donnait le bras ! Mais sais-tu ce qui me désespère, ce qui m'arrache l'âme ? c'est que son fils ne pleure pas !... Près de sa mère désolée, au milieu des domestiques hors d'eux-mêmes, des amis, des connaissances en pleurs, l'ingrat, l'œil sec et le cœur froid, seul ne se sent pas brisé !...

Je ne suis plus amie, je suis le père même, je sens tout ce qu'il sentirait s'il pouvait se survivre et contempler cette tranquillité ! Elle me transporte ! Ciel ! Lui qui faisait l'unique but de tous les projets de ce père sensible, le seul objet de ses soins, de ses inquiétudes, de son travail, de ses espérances ! Si tu savais combien il aimait son fils ! quelles peines il prit pour le former, avec quels efforts ils lui paraissaient sévères tous les moyens qu'il méditait, imaginait, cherchait, pour le rendre solidement heureux, pour prévenir les orages d'une adolescence fougueuse, pour lui préparer des ressources aux maux imprévus ou inévitables ! C'était de lui dont il me parlait le plus dans nos communications amicales, du plan qu'il avait suivi dans son éducation, des obstacles qu'il avait trouvés, des peines qu'il ressentait, de l'espoir qu'il concevait. Après cette lettre qu'il me pria de faire, il m'écrivait, en me peignant l'impression et les changements qu'elle avait occasionnés : «Mon cœur avait besoin de la consolation dont vous le faites jouir, voilà l'obligation que je vous ai, et quand je ne jouirais que de la perspective qu'elle

me présente, l'amitié et la vertu pouvaient-elles m'en faire envisager une plus touchante ?», etc.... Hélas! devait-il s'attendre à si peu de retour! Non, je ne puis soutenir cette indifférence affreuse, mes nerfs s'irritent, mon sang bouillonne, je ne me connais plus. Mille sentiments divers m'agitent tour à tour; je me console de sa mort par la pensée que ce fils lui aurait donné peut-être bien des chagrins : je le vois arrivé au centre du repos et je m'y tranquillise avec lui; d'un autre côté, il me semble que je le pleurerais avec plus de douceur, si je le voyais revivre dans un fils héritier de ses vertus; son âme de père paraît s'être réunie à la mienne pour partager la douleur du spectacle contraire.

Combien cet exemple éloigne du mariage! On ne pouvait avoir plus de capacité, de vouloir, de connaissances en tous genres, de sentiment, de tendresse; il est donc des plantes rebelles qu'on ne peut fléchir et façonner et dont le fruit sauvage doit faire le désespoir du cultivateur habile qui leur donna tous ses soins? J'étudie les circonstances qui l'ont contrarié, je combine leur influence avec celle du tempérament, je vois les raisons suffisantes de ce malheur, et je distingue en même temps que toute la prudence possible ne met personne à l'abri de ces inconvénients.

Quoique je ne sois plus dans une agitation si grande qu'au commencement, je ne suis pourtant pas encore remise dans un équilibre parfait; je porte avec moi certain poids qui me pèse sur le cœur et me ramène à ces objets. J'en veux à tous les vieux visages, je ne vois pas un homme qui paraît plus de quarante-cinq ans, sans prendre contre lui de l'humeur; il me semble qu'il ait volé au Sage le surplus de ses années.

Ma santé reprend assez bien; je voulais me remettre à l'étude : c'est mon asile, mais je suis encore trop affectée; quand je veux méditer, l'imagination m'emporte aussitôt dans un vague dont je ne puis sortir; d'ailleurs l'application me serait contraire pour le moment, je ne m'y livre pas une demi-heure sans être avertie par le mal de gorge de l'échauffement qu'elle occasionne chez moi. Je vais aller à Vincennes passer quelques jours. Je voudrais qu'il ne vînt pas de vos lettres pendant mon absence. — Je travaille à l'aiguille; je ne lis point; je rêve tout mon bien-aise, je fais de la prose, je dors quand je puis et je raisonne quand je parviens à rattraper mon esprit. J'imaginais hier être dans la campagne, au milieu de la nuit; je fis un petit morceau en l'honneur du Sage, tout en pleurant; je te l'enverrai quelque jour. Il m'inquiète de savoir ce qu'est devenu mon paquet, je voudrais bien que tu me l'apprennes.

A 5 heures du soir, même jour.

Mes bonnes amies (car je vous confonds toutes deux et vous écris à la fois), vous écoutez avec intérêt l'expression de mes chagrins, je m'épanche avec douceur

IMPRIMERIE NATIONALE.

en votre présence; vous vous prêtez à ma situation, je suis pénétrée; je dirais reconnaissante, si l'amitié n'emportait pas quelque chose de plus encore. Il est juste qu'après avoir donné au sentiment ce qu'il exige, je revienne au niveau de votre état paisible et que je cause avec vous dans le calme de la raison. Tu me peins bien, ma Sophie, le bonheur de la persuasion; ce tableau ne m'est pas étranger, tu sais que je le pressentais autrefois; j'y reconnais toutes les nuances dont la raison me prévient qu'il doit briller. Je suis persuadée qu'un chrétien, dont l'âme est douce et les inclinations heureuses, ne peut rien présenter de mieux que lui-même en faveur de sa cause. Tout ce que tu me dis de ta foi justifie mon opinion qu'elle n'est et ne peut être que l'ouvrage du sentiment. Tu avoues que tes sens ne te disent rien de l'existence de Dieu et ne t'en offrent pas des preuves; tu trouves beaucoup de douceur à y croire, et la convenance de cette opinion avec ton bonheur est pour toi une présomption de sa vérité; je consens que tu raisonnes ainsi, c'est fort bien fait pour soi; je trouve cela prudent et sage : mais tout le monde ne sait pas se convaincre à ce prix. Heureux ceux qui le peuvent! il est agréable sans doute de se fixer sur ces objets d'une manière qui prévienne toutes les craintes; on va son chemin paisiblement et l'on met derrière les difficultés; c'est une peine que de réfléchir, de méditer, de chercher : un système qui vous dispense de cela en partie, et sur des matières difficiles, est un système commode. Je sens bien que si j'étais avec des personnes qui me le prêchassent sans cesse, et que je n'eusse rien qui me rappelât au contraire, je l'adopterais aussi; car nous sommes ce que nous font les circonstances et notre tempérament. Je suis sensible, j'ai des affections vives et tendres; je me ferais le Dieu le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer, le Dieu de Jésus, le Dieu que j'ai cru; ce ne serait pas tout à fait celui du prêtre, il est trop méchant et brûle trop de monde, mais ce serait le mien; chacun le voit à sa guise. Dieu fit, dit-on, l'homme à son image; l'homme lui a bien rendu le change. L'ignorance des causes cachées, l'illusion qu'on s'est faite sur la matière en s'obstinant à la regarder comme une masse inactive et morte ont fait imaginer un premier Être, un moteur suprême, qui ne ressemble en rien à ce que nous connaissons et auquel l'homme, donnant ses passions, fit de cet assemblage un être contradictoire, impossible à démontrer. Tu dis qu'il existe nécessairement : j'en dis autant de la matière; qu'as-tu à me répondre? En lui substituant la matière, je substitue un agent connu, ou du moins possible à connaître à quelques égards, à un être inconnu dont rien au monde ne saurait nous donner d'idées. «Tu étais plus circonspecte dans le temps de ton doute»; cela se peut; il ne dépend pas de moi d'être de même. On croit encore beaucoup quand on craint de douter; moi, je suis bonnement mes idées. Je balance les contraires et je me laisse emporter par le côté qui penche le plus.

Dieu est bon ou il n'est point; s'il est bon, je n'ai pas peur qu'il me punisse de

n'avoir pas vu clair en plein minuit; tous les matins et les soirs, au nom de la vérité que j'implore, de la vertu que j'aime et à laquelle je veux être à jamais fidèle, je recueille mon esprit et mon cœur, je repasse sur mes devoirs à remplir, je m'affermis dans mes bonnes dispositions et je dis : «Intelligence dont on me parle, que je souhaite et que je ne puis croire, si tu existes, je m'en réjouis; éclaire-moi et fais-moi marcher dans tes voies.». Après cette prière, je vais à mes occupations, à l'étude, sans autre désir que d'être heureuse de la manière la plus convenable au bien de mes frères et la plus conforme à l'ordre établi. Je médite paisiblement et je vogue dans mes idées, cherchant le vrai de bonne foi et demeurant inébranlable sur les principes de la morale. Je sens chaque jour la nécessité de les avoir indépendants de tout système religieux; aussi, je serais mère de famille, que je porterais mes enfants à la vertu par les vrais motifs de la raison et de la nature, proposant le reste à part, suivant les circonstances, la portée des esprits, etc....

Dans les combats que tu as essuyés, on voit que les premières impressions dominaient et te faisaient fuir pour que tu ne fusses pas vaincue; le poids des premiers[1]..., balancés par quelques idées contraires, te faisait osciller violemment, tu es revenue à l'ancien point; moi, je suis à l'opposite; nous verrons le reste. Je te crois décidée pour toujours, toutes les considérations portent à le croire : moi, je pourrai changer et je ne m'en étonnerais pas si cela arrive. Il ne faut qu'une révolution qui arrange mes nerfs comme ils étaient disposés jadis, puis, zeste, me voilà dévote. Au reste tu fais fort bien de désirer ma conversion; je t'en voudrais, si tu étais froide sur l'article, ce ne serait pas m'aimer. Le temps fait de grandes choses, reposons-nous sur lui.

En attendant, il faut que j'aille à confesse; j'ai une bonne domestique qui voit tout ce que je fais et qui se règle dévotement sur moi pour ces choses-là, de manière que me voilà obligée d'aller à confesse pour elle, c'est-à-dire pour l'y faire aller. L'obligation n'est pas commode, mais enfin elle existe : cette bonne Mignonne a de la foi et je veux qu'elle l'ait toujours, je me reprocherais d'y porter atteinte comme je me reprocherais de lui ôter son pain : déjà le Jubilé est passé, point de nouvelles, les stations sont faites, mais c'est tout: il faut un exemple. Je vais donc trouver mon confesseur et lui dire franchement ce qui m'amène, je crois bien ne pas aller plus loin, c'est dans mes intentions. Je suis partant bien heureuse de n'être pas en Espagne; pareille lettre, si elle était vue, m'y ferait griller comme un porc. Mais en voilà assez pour ton compte, je m'adresse à ta sœur.

Ma bonne amie, ton âme sensible s'exprime avec chaleur, tout ce qu'elle peut m'offrir m'intéressera toujours; pourquoi ne m'avoir [pas] envoyé les traits de ces

[1] Mot illisible; *doutes*, probablement.

sombres crayons dont tu te servis l'autre jour? Avec ses amis, il faut être soi sans réserve. Ma situation analogue à la tienne eût pu être adoucie par le charme de s'y prêter : c'est un privilège de l'amitié que le partage des maux d'une amie fait oublier les siens propres; le fardeau total en devient plus doux et plus léger.

Je voudrais bien pour ton bonheur te voir plus décidée; ta vivacité ne supporte pas aisément l'état flottant du doute : ces belles idées te plaisent; il faudrait raisonner comme Sophie et se déterminer comme elle. Je sens toute la déraison de cet : *il faudrait*. Je sais qu'en fait de créance on n'est pas maître de s'attacher à ceci ou cela; mais je veux dire qu'une religion douce et bien accommodée à ton cœur serait pour lui un aliment nécessaire. Je le répète, c'est le plus beau point de vue de la religion que celui des consolations qu'elle offre dans le malheur; ce n'est pas qu'au vrai elle empêche de sentir les peines; avec telle croyance que ce soit, nos affections sont toujours en raison de notre sensibilité, et Sophie incrédule se posséderait toujours un peu mieux que moi, dans les mêmes circonstances; mais le calme, que le temps et la raison apportent aux peines les plus vives, se trouve un peu plus tôt rétabli par des motifs de résignation et d'espérance. Telle que tu me vois, je ne prétends pas que mon bonheur dépende absolument de l'existence de tel ou tel; le témoignage de ma conscience, le plaisir de bien faire et d'être utile, la jouissance raisonnée des bienfaits de la nature, me feront toujours chérir la vie autant qu'il faut pour la bien passer; mais fussé-je dévote à outrance, la perte de mes amis me causerait à l'instant des déchirements affreux. Je me tairais seulement et je pleurerais dans le sein de Dieu avec le transport et la franchise que tu me vois accompagner les larmes que je verse au sein de l'amitié. Mais, ma bonne amie, ne prends pas exemple sur moi. Je ne veux servir de règle à personne; il m'a fallu vos sollicitations à toutes deux et cette sorte de brouille avec Sophie pour me résoudre à ne vous rien cacher de ce qui se passe dans mon esprit. Je suis de bonne foi, mais je puis être dans l'erreur; il est prouvé que l'illusion même fait des heureux (au moins pour quelque temps).

Le bonheur, que je conserve et dont je jouis malgré mon incrédulité, ne prouve rien en ma faveur. Tout ce qui est affaire de sentiment tient aux personnes et non aux choses. Suis la pente et l'exemple qui te mènent à la religion; la persuasion est le repos de l'esprit; hors d'elle, il faut travailler sans cesse. Au bout du compte, la vie est si courte! c'est bien la peine de tant chercher! Le jugement modifie tout; dans une tête bien faite il ne laisse à la religion que ce qui lui faut pour notre félicité; et il la dépouille de ces vaines terreurs qui tourmentent les superstitieux. J'ai foi à la bonté de la recette qu'on donne pour croire, c'est de se nourrir des meilleures choses qui aient été faites pour la religion, de renoncer à tout ce qui a trait contre elle, d'imposer silence à ses doutes en les rejetant comme de mauvaises pensées; ce n'est qu'une habitude à prendre et l'on acquiert de la

foi. Notre esprit se moule sur les objets qu'il voit sans cesse; dans bien des circonstances, il ne s'agit que de prendre le plus convenable; notre bonheur est notre but légitime; quand il demande certaines choses qui ne peuvent que favoriser la vertu, il faut les lui donner.

Sophie va bien rire de mon sermon; mais il est d'après moi, il faut être conséquente ou se taire.

Je reviens à mon amitié pour toi, elle est toujours également vive et sincère, je goûte la plus douce satisfaction à te le dire et à recevoir les assurances de ta tendresse.

Je t'ai dit qu'au milieu de mes tristesses j'entretenais, en Provence, une correspondance folichonne avec un pulmonique de vingt-sept ans. C'est un jeune homme d'esprit et de mérite que j'ai beaucoup connu chez Mlle Desportes, ma parente, dont il est l'intime depuis plus de dix ans; elle le regardait comme son frère et le traitait comme son fils. C'est de concert avec elle et par divertissement que je lui écris; mon père s'en amuse; cela ne va pas plus loin en aucune manière, personne des amis communs ne le sait, parce que cela pourrait sembler plaisant. Nous n'avons jamais été qu'à l'estime, même ordinaire, et certainement nous ne ferons pas un pas de plus.

Adieu, Sophie, adieu mes amies, je vous aime comme plus que moi-même, je vous embrasse tendrement et je suis toute à vous.

M. de Sainte-L. va bientôt repartir pour l'Inde. C'est un autre ami que je pourrai regarder comme perdu.

Le principal est parti d'hier; il ne vint que ce même jour, je n'eus pas le temps de le charger de rien. Je donnerai ton bracelet à ton frère. J'ai de l'inquiétude de mon paquet.

CXLIII

À HENRIETTE[1]. — 23 septembre 1776.

A Vincennes, ce lundi 23 septembre 1776.

Une imagination délicate n'est pas plus doucement émue par les parfums du printemps, que mon cœur ne l'a été de ta lettre délicieuse, je ne puis te rendre le plaisir et l'attendrissement qu'elle m'a donnés. Si elle ne m'était pas adressée et que tu me fusses étrangère, je la lirais encore avec plaisir; je t'aimerais sans te connaître et l'expression sentie d'une amitié aussi charmante que la tienne m'ani-

[1] Archives d'Agy. Adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 438-440.

merait du désir de la méditer. Juge combien je dois être touchée, puisque c'est moi que regarde cette lettre et qu'elle me vient d'une tendre amie! Je voudrais qu'il fût possible de voir dans mon cœur, je voudrais que tu aperçusses toute l'impression que tu y fais; oh! ma bonne amie, je suis bien pauvre en paroles; il n'est point de couleur pour peindre le sentiment : mais rappelle-toi cette dernière promenade du Jardin du Roi [1]; nous parlions peu, nous entendions tout; appuyée sur ton sein, le front calme et le teint animé, je me repose sur mes yeux de tout ce que j'ai à te dire. Tu peux t'enivrer avec confiance du bonheur délicat que tu souhaites; oui, ton amitié sera toujours un adoucissement à mes peines, un vernis à ma félicité. Je serais tourmentée d'impatience si tu n'avais pas actuellement une lettre qui rende témoignage à mes dispositions; je n'ai reçu la tienne qu'hier, elle me fut apportée par mon papa, qui l'avait décachetée; je m'attends à cela quand je suis absente. Il n'a pas la patience de garder longtemps une dépêche sans céder à la curiosité, c'est ce motif qui me fait souhaiter que vous ne m'écriviez pas jusqu'à mon retour, qui ne sera que dimanche prochain [2]; je suis ici depuis jeudi [3], et m'y trouve bien, pour la santé et pour le reste. Les déplacements sont nécessaires dans les grandes révolutions, ils distraient mieux que beaucoup d'autres choses, parce qu'ils semblent le faire naturellement. D'ailleurs, l'application soutenue m'était contraire, et même impossible dans les circonstances, une dissipation modérée me convient. Je suis avec un bon oncle que j'aime de tout mon cœur (il me rappelle ma mère), je suis sans gêne parce que je ne gêne point, sans obligation de toilette parce que la campagne excuse tout, et que, pour le moment, je ne vois guère que des chanoines; j'éprouve enfin qu'une vie commune est quelquefois nécessaire; je suis actuellement comme tout le monde, je cause bonnement de mille choses indifférentes, je fais un tric-trac, je travaille à l'aiguille, je me promène au soleil sur une pelouse agréable dont la fraîcheur donne de douces rêveries, je pense à mon aise sans contention d'esprit, sans grande méditation, je m'appuie sur celles qui sont faites et sur la bonne foi que je conserverai intacte. J'aime cette tranquillité qui n'est interrompue que par le chant des coqs. Il me semble que je palpe mon existence. Avec telles idées que ce soit, ma vue s'étend avec charme sur les campagnes paisibles; je tiens à tout cela, comme les plantes à leur sol; je sens le bien-être qu'éprouverait d'une autre façon un arbre tiré de sa caisse et replanté en plein champ. Je suis à moi, je resserre en silence toutes les liaisons chéries qui servent d'embellissement à mes jours, d'aliment à ma sensibilité, de soutien et de chaleur à ma frêle machine.

ne te portes pas bien, ma chère, et tu te livres pour moi à un exercice qui te fatigue, tu m'écris; oublie, s'il se peut, tout le plaisir que tu me fais, repose-

[1] Le 25 juin précédent. Voir lettre CXXVIII. — [2] 29 septembre. — [3] 19 septembre.

toi, ménage ma poitrine en conservant la tienne. Combien tes lettres me coûteraient de pleurs si elles altéraient ta santé! Laisse-moi me consoler avec toi, c'est assez d'avoir à pleurer ceux qui ne sont plus, sans être agitée d'inquiétude sur ceux qui nous restent. Hélas! le pauvre Sage, c'est ici qu'aux fêtes de la Pentecôte il vint me trouver pour la copie de cette lettre [1]; je le retrouve partout, je suis dans le voisinage du lieu qu'il habitait : j'ai pensé étouffer en passant l'autre jour sur le chemin par lequel j'imagine que l'on conduisit ses froides reliques à l'endroit de leur repos éternel. Quel dommage que la société ait sitôt perdu un homme utile et précieux! Il en est tant qui ne font que gémir sans fruit pour eux ni pour les autres! Je le regretterai toujours. Puisque me voilà entraînée à ce sujet, il faut que je t'envoie le soulagement d'imagination que je me suis donné il y a quelques jours. . . . .

Le Monument [2].

Astres touchants, dont la pâle lueur affaiblit les ténèbres sans diminuer leur tristesse, guidez ma démarche incertaine vers ces lieux ignorés que le silence habite, où la mélancolie se plaît! Toi, dont le flambeau vivifiant éclaira toujours mes pas, sentiment qui m'animes et me déchires tour à tour, lance des feux plus sombres, soutiens ma force défaillante! Nuit, dont le calme paisible favorise la douleur, tu vis la piété filiale pleurer sous l'abri [de] tes voiles : l'amitié vient encore gémir et soupirer à ton ombre.

Quittant les bords de cet étang solitaire où j'ai versé mes pleurs, je viens dans ce bois antique chercher un asile convenable au monument que je veux dresser. Quelle tranquillité imposante et profonde!... c'est le calme de la mort...

De ces arbres que je vois déjà rapprochés, unissons encore les branches,... ils ombrageront ensemble ce gazon élevé,... une haie de feuillage achèvera de le garantir... De ce lieu devenu sacré, le silence conservera l'empire; la douleur, enchaînée par les regrets tracés alentour, s'y fera sentir au voyageur égaré que le hasard amènerait dans cette retraite sauvage. C'est ici que, chaque jour, des fleurs simples et des libations d'une eau pure comme mon cœur seront offertes à la mémoire du Sage que j'honore et dont j'y dépose le portrait.

Son air annonce la réflexion; ses regards échappés en longs éclairs font baisser la vue, bientôt rappelée sur sa personne que la sensibilité caractérise. Je crois entendre le son de sa voix, qu'il adoucissait par égard, et qui restait encore plein de chaleur et d'énergie. La droiture et la bonté firent l'essence de son âme; la simplicité accompagna ses mœurs, la délicatesse marqua tous ses procédés; les connaissances distinguèrent son esprit et donnèrent à sa société tout le charme dont elle était susceptible.

[1] Voir les lettres précédentes, de CXXIII à CXXVI.

[2] Ce morceau se trouve aux *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale, ms. 6244, fol. 245-246. Dans l'édition Breuil, il est tronqué et remanié, et M. Dauban a, comme toujours, transcrit ce texte défiguré, bien qu'il eût l'autographe à sa disposition.

Le modèle des fils, il fut encore le plus tendre époux et le meilleur des pères; utile et précieux à la société qu'il servait de ses vertus et de ses talents, à sa famille dont il faisait le bonheur, quelquefois traité d'insensé par un monde frivole, incapable de le connaître, indigne de le posséder et dont le blâme fut son éloge le plus marqué aux yeux des gens sensés, il resta cher et respectable à tous ceux qui surent le connaître et l'apprécier, et il emporte avec lui la moitié de leur être avant d'avoir achevé lui-même son dixième lustre.

Muses, qui le favorisâtes de vos dons, venez joindre vos lauriers aux cyprès de la douleur, aux roses de l'amitié. Nom révéré de Boismorel, tu feras toujours briller à mon esprit le souvenir de toutes les vertus, et leurs douces images, excitant mes efforts, me rendront plus ardente à les imiter. Je les célébrerai sur ma lyre que je vais suspendre à cet if lugubre; je ne l'en détacherai que pour ce noble emploi, jusqu'à ces derniers jours, où, semblable au cygne mélodieux, je chanterai ma mort.

. . . .

C'est ainsi que dans les nuits d'un sommeil agité, interrompu, j'amuse ma douleur par l'illusion des choses que je ferais, ce me semble, effectivement si je le pouvais. Le jour qui suivit, je me portais fort mal, néanmoins je me levai; comme il m'était impossible de rien faire, je pris ma guitare que je n'avais pas la force de pincer et, jouant sourdement un accompagnement convenable, je marmottai tout bas ces deux couplets.

Sur l'air : *Ô ma tendre musette.*

1er.

Ô douce mélodie,
Charme de mon repos,
De mon âme affaiblie
Viens suspendre les maux;
Fais dans ce lieu tranquille
Retentir tes accents,
De ma lyre docile
Rends les accords touchants.

2e.

Amitié vive et pure,
Je te dois mes plaisirs;
Toi seule en la nature
Sus fixer mes désirs.
Dans ma triste carrière
Tu répandis des fleurs,
En quittant la lumière
Je chante tes faveurs.

. . . .

Mais on a beau se permettre de la mauvaise prose et de méchants vers, l'adoucissement qu'ils peuvent donner, même quand ils seraient bons, ne vaut pas à beaucoup près celui que procure l'amitié même, quand elle essuie nos pleurs par des mains aussi fidèles, aussi chéries que les tiennes et celles de Sophie. Embrasse pour moi cette chère amie, je ne lui écris pas aujourd'hui; l'heure avance; de plus, il ne faut pas paraître écrire si longtemps; on n'y trouverait pas à redire, mais je me dois à ceux chez lesquels je suis. Ton jugement sur les *Lettres*

de Ganganelli[1] me plaît beaucoup, mais d'ailleurs, elles sont amusantes, elles sont écrites avec esprit. Dès la première lecture, j'ai douté qu'elles appartinssent à celui qu'on leur donne pour auteur; et j'ai trouvé depuis la confirmation de mes doutes dans le jugement d'un savant. Mais je crois t'avoir dit cela.

Je vois Mlle d'Hangard avec un vrai plaisir, j'aime son naturel et je voudrais de toute mon âme lui être bonne à quelque chose; mais tu devines à merveille la raison du temps; cependant j'irai la voir quand je serai à Paris. Elle m'a demandé des livres, que voulais-tu que je lui donnasse? Elle me dit avoir les *Études aux demoiselles*, qui sont les premiers éléments et qui d'ailleurs ont cette sécheresse des abrégés dictatiques (*sic*); j'ai cru ne pouvoir rien donner de meilleur à cette tête que les discours de M. Bossuet. La comédie du *Père de famille*[2] est pour son cœur, l'autre pour son esprit. Nous verrons un peu le résultat de ces impressions combinées. J'allais encore m'engager un peu loin à son sujet, mais il faut raisonnablement se taire et te quitter.

Adieu, adieu, je t'aime de toute mon âme, c'est trop peu dire, il n'y a pas d'expressions pour cela; fais-en, tu me rendras service.

CXLIV

À DOM PIERRE ROLAND[3]. — 1er octobre 1776.

Monsieur,

Je suis extrêmement sensible à votre attention et à votre complaisance, ma reconnaissance égale le plaisir qu'elles me procurent, et ce plaisir est bien grand.

J'ai lu et relu les *notes*, avec tout l'agrément que peuvent donner des objets aussi

(1) Cf. *Mémoires*, t. II, p. 244. Ces prétendues « *Lettres intéressantes du pape Clément XIV* », qui venaient de paraître, étaient de l'invention du littérateur Caraccioli, que Marie Phlipon dit précisément avoir vu à Vincennes chez son oncle Bimont.

(2) De Diderot. Curieux mélange!

(3) Papiers de famille de Mme. Marion, descendante directe des Roland (à la quatrième génération).

J'ai publié la pièce dans l'*Amateur d'autographes*, d'août-septembre 1911.

Pierre Roland, bénédictin, alors prieur du collège de Cluny à Paris, était un des frères de l'inspecteur des manufactures. Celui-ci, en partant pour l'Italie, avait laissé ses manuscrits en dépôt entre les mains de Marie Phlipon et avait promis de lui faire donner de ses nouvelles. C'est pourquoi le bon religieux, en recevant une relation de la première partie du voyage, avait eu soin de la communiquer à la jeune fille, en lui adressant un billet que j'ai publié (*Lettres d'amour*, p. 22 de l'Introduction). Nous avons ici la réponse.

intéressants que les mœurs des nations et l'influence des gouvernements sur elles, des tableaux aussi imposants, aussi enchanteurs que ceux du mont Saint-Gothard et des îles Borromées [1]. Quand je ne connaîtrais pas le voyageur, de telles peintures me plairaient toujours : l'exposé du vrai dans tous les genres ne cessera d'exciter ma curiosité, ni de mériter et fixer mon attention dans aucun temps.

Si, dans vos lettres à M. Roland, vous vouliez bien mettre un mot de l'intérêt que je prends à sa personne, à son voyage, aux risques que je lui vois courir, etc.... vous ajouteriez une obligation nouvelle à celles que je vous ai déjà.

Je relève d'une maladie assez sérieuse [2], je suis toute aise de revenir à la vie pour continuer d'estimer les honnêtes gens qui lui ressemblent, et pour vous offrir. Monsieur, les assurances de la considération que je crois devoir au digne frère d'un homme de mérite.

PHLIPON.

Ce 1er octobre 1776.

CXLV

À SOPHIE [3]. — 2 octobre 1776.

De Paris, 2 octobre 1776.

Je suis rentrée dans ma cellule, au milieu de mes livres et de mes paperasses : j'ai repris toutes mes rêveries et mes idées creuses, me voilà plus que jamais occupée à faire de la bile. Adieu, la vie canoniale, la belle pelouse où je me promenais si doucement, le bon air qui ranimait mes esprits fatigués, ce champêtre dont je suis folle... Il faut me remettre au courant des petites affaires de ménage et passer en revue malgré moi bien des objets de souci. Tu n'imaginerais pas, ma chère Sophie, que, moi, qui fis toujours de la retraite et de l'étude mes plus chères délices, je pourrais regretter de m'y voir rendue? Si je pouvais en jouir sans distractions et sans obstacles, je ne m'en plaindrais pas non plus. J'ai fort bien passé mon temps à Vincennes, j'avais la liberté de me tenir seule quand il me plaisait, et je l'ai bien mise à profit; j'allais m'amuser, me consoler, m'instruire avec Horace ou Virgile, quand le chanoine allait marmotter ses psaumes; je revenais ensuite près de ce bon oncle, dont le cœur droit et sensible, dont les soins, les amitiés, jusqu'aux traits du visage, me rap-

[1] Roland, parti par la Suisse et le Saint-Gothard, était arrivé à Turin le 5 septembre et avait écrit de là à son frère.

[2] Voir les lettres des 8 et 18 septembre. C'est la maladie dont la jeune fille était allée se remettre à Vincennes.

[3] Archives d'Agy. Pas d'adresse (c'est Sélincourt qui porta la lettre). — Dauban, I, 441-444.

pellent ma mère. Je saisis avidement tout ce qui peut entretenir ce souvenir doux et cruel. La compagnie, la promenade, qui venaient tour à tour employer mes instants, couper mes occupations, me plaisaient et me faisaient [du] bien. Peu capable d'application après les secousses que j'avais reçues, une vie commune et un peu dissipée m'était nécessaire. Douce et puissante habitude, que de biens et de maux tu nous fais! Ce séjour me devenait agréable au point que mon logis me paraît un peu étrange. Mais ce sont des raisons particulières qui me le font trouver tel, hélas! Ma situation est semblable au calme trompeur des mers. L'avenir ne me présente pas ce nuage qu'embellissent et colorent les rayons de l'espoir; tout ce que je peux prévoir est inquiétant et pénible. Un changement me fait trembler; je suis plus que jamais décidée à n'y pas consentir, malgré l'alternative affreuse que j'aperçois très clairement. Mais je m'attends à tout, rien ne saurait être imprévu pour moi; je recevrai les coups du sort avec un visage égal; tant de réflexions n'auront pas été faites sans fruit, des principes si fortement étayés n'auront pas été inutilement établis : arrive qui (*sic*) pourra, on ne saurait me séparer de moi-même, c'est la compagnie à laquelle j'ai appris depuis longtemps à me restreindre. Tu en fais partie, ma chère, je me repose sur toi avec la même confiance. Pourquoi faut-il qu'avec un cœur libre et sain, des goûts simples et modérés, dans une situation que je croyais des plus heureuses, j'aie à dévorer des peines déchirantes? Maudit soit le zèle de ces gens qui vous révèlent des secrets accablants! Je n'ai pas le courage de t'en dire plus aujourd'hui; ceci m'échappe comme à regret : peut-être devrais-je garder pour moi des choses auxquelles tu ne peux rien et que ton amitié te fera trop partager. Mais tu n'auras pas moins de courage que moi, je m'aiderai du tien; les consolations de l'amitié peuvent être reçues sans faiblesse.

Tu dois avoir calculé que je suis actuellement de retour. Pourquoi n'ai-je pas encore de tes lettres? Si tu n'a pas digéré mes folies métaphysiques, laisse-les de côté : nous raisonnerons une autre fois, écris-moi toujours. Je vais pourtant me remettre dans ce labyrinthe; il me faut de l'application, telle contraire qu'elle soit à ma santé : c'est mon opium : je fais mon cœur la dupe de mon esprit afin qu'il ne fasse pas mon tourment. J'ai cependant assez de modération pour retrancher les veillées, je sacrifie quelques grains d'encens sur l'autel de la paresse; ce ne sera pas pour longtemps.

J'avais bien deviné que l'auteur de la lettre serait découvert. Mon père fut dimanche à Bercy en venant me chercher. Le jeune de B. lui demanda, en lui montrant la copie qu'il avait reçue, s'il n'avait pas quelque connaissance de ce papier. Mon père le nia d'abord, mais l'autre acheva en disant qu'il avait trouvé l'original. Il se doutait que son père l'avait fait faire, et, avant qu'il en connût la source, il s'était imaginé bonnement qu'il avait employé la plume de Jean-Jacques,

auprès duquel il avait des connaissances. J'ai trouvé la méprise fort plaisante. Au reste, il se dit obligé, et toujours fort content de la tournure. Tout ce que je craindrais, ce serait qu'il fît le tour de la mettre dans quelque journal. Je lui sais gré de la prudence avec laquelle il a soustrait toutes les lettres que j'avais écrites à son père, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât quelque réflexion dont la dévotion de la mère ne s'effarouchât. Il s'est offert à me les rendre, j'enrage de n'y avoir pas été pour accepter la proposition. Mon père a répondu qu'il pouvait les garder. Je ne veux pas lui écrire, je ne me soucie pas d'y aller, parce que j'aurais l'air de courir chercher un compliment sur la lettre dont la mère sait l'aventure. Cela ne m'amuse point du tout; je n'ai traité le plus souvent que des petits sujets de littérature, mais une simple expression peut être prise à gauche, je redoute tout ce qui peut troubler ma tranquillité en telle manière que ce soit. Je veux de l'ombre; le demi-jour suffit à ma félicité, et, comme dit Montaigne, on n'est bien que dans l'arrière-boutique. Il faut que ta sœur me renvoie la copie que je lui ai donnée, c'est-à-dire le premier original; j'ai promis à M. de Sainte-L. de lui faire tout voir. Il va arriver de Soissons[1], où il est avec un Cahier de 1775; c'est encore dans les vieux principes, ceux qui sont postérieurs ne voyagent pas ainsi.

Le philosophe républicain[2] vient de partir pour sa chère patrie; il reviendra cet hiver. Mais tous les beaux projets de M. de Sainte-L. ne m'empêchent pas de regarder son départ prochain comme l'instant d'une séparation éternelle; ce n'est pas à son âge que l'on fait six mille lieues impunément. Il le sent bien, il se désole. Ainsi mes amis s'éloignent! Le pauvre Sage était le plus stable d'entre eux, le plus convenable à plusieurs égards; eh bien! la mort l'enlève! Je ne m'habitue pas à cette perte, mon cœur saigne toujours. Son image me poursuit et m'obsède; je m'occupe de lui malgré moi, je relis ses lettres, je le vois, je l'entends. J'ai prodigieusement souffert dimanche dernier; c'était précisément l'anniversaire de Montmorency.

Mon imagination me tue. Qui m'aurait dit (lorsque appuyée sur son bras, dans le parc de Saint-Gratien, nous frémissions d'attendrissement et de plaisir au souvenir du grand homme qui planta ces allées, sous la voûte desquelles nous croyions voir son ombre respectable) : «Celui avec lequel tu rends ici hommage à la vertu ne laissera bientôt plus qu'un souvenir semblable : dans un an, à pareil jour, on ira complimenter sa veuve, et tu pleureras à la fois la perte de la société, la tienne, et celle d'un fils qui ne la sentira pas.» Combien j'eusse été surprise, hors de moi! Oui, je le répète, la tranquillité du fils, son ingrate froideur m'irrite et me désole; comment ne pas donner une seule larme à ceux dont nous fûmes aimés si tendrement! Je ne conçois pas cette dureté; elle m'échauffe,

[1] De chez son ami Sevelinges. — [2] Moré, pour Genève.

me donne la fièvre. Si je n'étais pas encore reconnue, la même main qu'il a longtemps ignorée lui tracerait de nouveaux tableaux. Mon indignation est extrême, je n'ai jamais vu de constance plus atroce et plus barbare ; elle va jusqu'à négliger les dehors de simple bienséance. Il parle de son père d'un ton leste et presque méprisant, qui révolte quand on a connu comme moi le mérite en tout genre de cet homme respectable et la tendresse singulière qu'il avait pour son fils. Peu de personnes auront été à portée de voir aussi bien que j'en ai eu la facilité quelles étaient la force et l'étendue de cette tendresse, combien elle influait sur tous ses projets, sur toutes ses actions et ses rigueurs même. On n'a pas d'idée de l'amour d'un père pour ses enfants, surtout quand c'est un père dont l'âme, déjà très sensible, est exaltée par l'enthousiasme de la vertu la plus noble et la plus pure, par la délicatesse la plus achevée et par l'imagination la plus brûlante. Hélas ! des enfants indifférents et bas ont des pères remplis de délicatesse, trop souvent. . . et *vice versa*. Mais, tels que soient des pères, il n'est pas d'objets dans la nature qui aient plus de droits à notre attachement et à notre reconnaissance, quand ils ont élevé et soigné notre enfance. Je ne songe pas de fois au jeune de B. que je ne m'enfonce dans des réflexions sans fin sur le pouvoir de l'éducation, auquel j'ai tant de foi et qui me semble ici en défaut ; mais un peu d'examen vient au secours de mon opinion et l'affermit encore. Ce qu'on nomme l'éducation n'est pas seulement l'instruction que nous donnent un père et des maîtres, mais aussi celle que nous recevons des choses qui nous entourent, des circonstances où nous nous trouvons ; cette dernière n'est ni la moins étendue, ni la moins puissante.

Or, comme il n'est pas toujours possible de prévoir les circonstances ou d'empêcher leurs influences, il peut arriver qu'avec beaucoup de bonne volonté, de soins et de talents on manque à faire de bons élèves (c'est ici le cas) ; donc, etc. . . Au reste, j'aime à penser que la fougue d'une jeunesse qui souffrait avec peine un censeur est la principale cause de cette indifférence ; l'âge et l'expérience, ces grands maîtres en sagesse, pourront développer de meilleures dispositions. Qu'est-ce qu'un homme à dix-huit ans ? — «A vingt, me disait M. de Sainte-L., je ne savais que jouer au volant. — «Et à quelque chose encore», aurais-je ajouté si j'avais osé, mais un sourire fut ma réponse. Quels contes je te fais là ! Je crois écrire à ta sœur. La gaîté perce parfois au milieu de mes chagrins, comme un rayon de soleil à travers les nuages ; ceux qui m'environnent sont bien noirs, ils recèlent la foudre dans leur sein : j'ai grand besoin de la philosophie pour soutenir les traverses qui se préparent ; j'en ai fait provision. Je suis comme Ulysse accroché au figuier ; j'attends constamment que le reflux me rende mon vaisseau.

Ah ! ma pauvre Sophie, aimons-nous bien en dépit des malheurs ; le sentiment est le soutien de ma frêle machine, c'est lui qui me fait chérir l'existence, lui seul peut réparer les maux qu'il me fait. Non, je ne serai jamais à plaindre tant que

je conserverai mon cœur, mes mains, mes intentions, mes vues, libres et purs comme ils sont. Que de révolutions j'essuye depuis un an! La perte de ma mère est l'époque de tous mes maux; l'attachement excite seul ma douleur, d'autres choses encore la nourrissent sans cesse. Dans tout ce chaos, je mène ma santé de mon mieux; heureusement, j'ai une constitution saine et assez vigoureuse, et l'égalité de mon visage me cache à tous les yeux; le silence joint à cela me rend impénétrable pour tous ceux à qui je ne veux pas me montrer. Il est pourtant vrai que le sourire de l'honnêteté paraît plus souvent sur mes lèvres que celui du plaisir et de la gaîté; ce n'est qu'avec toi que je le retrouve. Mais je porte au fond de mon âme l'adoucissement à toutes mes peines; on peut être heureuse sérieusement et même quelquefois en versant des pleurs.

Je m'en veux, je te parle trop de tout cela; je suis affectée, c'est un vaisseau qui ne peut plus rien contenir. Ne me réponds pas trop sur ces objets... Si fait... Tant que je me porterai bien, personne ne décachètera mes lettres.

J'ai trouvé dans mes griffonnages quelque chose que je t'envoie, c'est encore de ce j'appelle les résultats, les digérés de mes lectures, les folies de mon imagination, je te prie seulement de me conserver cela, ainsi que les lettres où je t'envoie des extraits ou des notes, parce que je n'ai pas toujours les doubles et peut-être un jour aurai-je envie de savoir quelles étaient mes jeunes idées.

Je n'écris pas à ta sœur aujourd'hui, je l'embrasse tendrement ainsi que toi; je donne son bracelet à ton frère avec ce paquet. Adieu, mes amies, je suis agitée, ballottée par des vents contraires: mais mon esprit est toujours aussi ferme dans ses résolutions et les principes, et mon cœur aussi fidèle à les suivre et à les mettre en pratique.

Je me souviens de ce que Xénophon disait des Spartiates morts au combat : «Ils vécurent irréprochables dans la guerre et en amitié». J'aimerais mieux le sifflement des javelots et les horreurs de la mêlée que le bruit sourd des traits qui me déchirent. Mais c'est la guerre du sage luttant contre le sort.

Je reviendrai bientôt t'entretenir, adieu.

CXLVI

À SOPHIE[1]. — 8 octobre 1776.

Mardi soir, 8 octobre 1776.

Je fus dimanche voir Mlle d'Hangard; je trouvai ton frère (que je croyais parti) chez les bonnes cousines : il était muni d'un paquet que sans doute tu as reçu actuellement. Il me tardait de t'écrire, parce que ma dernière doit te mettre dans l'inquiétude. Je n'ai pu le faire plus tôt, je cours, je suis dans le tracas : le retard de ton frère ne m'a pas fait de peine par cette raison. Du moins tu ne seras pas si longtemps dans l'espèce d'agitation que t'aura donnée celle qui se manifestait malgré moi dans cette lettre[2]. Je venais de recevoir des détails affligeants de la conduite de mon père pendant mon absence; j'avais le cœur déchiré; rien ne me paraît comparable à la peine de regarder d'un nouvel œil ceux qu'on s'est habitué à respecter, à chérir au-dessus de tout. N'attends pas de moi de grands éclaircissements sur ces objets : tu es trop mon amie pour que je te cache entièrement des choses qui influent si décidément sur mon bonheur, sur mon état et ma fortune, mais ma plume se refuse à des choses auxquelles je n'ose pour ainsi dire penser. Je suis dans la situation la plus pénible et la plus embarrassante; je suis au point de devoir peut-être souhaiter que mon père se marie : juge de mon tourment par ce seul échantillon; toi qui connais toute ma bonhomie, ma franchise, vois ce que je souffre à m'envelopper de dissimulation, à feindre sans cesse, à montrer de la gaîté, quand je fixe sur mon père des yeux attendris dont j'ai peine à retenir les pleurs. Il y a déjà du temps que son peu d'assiduité à sa maison fait languir ses affaires et m'inquiète sur la cause de cette négligence. Mes soupçons se fortifient de jour à autres, et certaine démarche les confirme pleinement. Il faut malgré moi que je me livre à des soins cachés pour mes intérêts; l'inventaire[3] n'est pas fait, il est important qu'il se fasse avant le délabrement du bien : je ne dois pas le demander; il faut que je joue un rôle, que je cache tout au parent qui, par son titre de subrogé-tuteur[4] et sa grande amitié pour moi, prendrait le plus de feu à cette affaire, parce qu'il n'est pas assez fin pour la conduire et qu'il brouillerait les cartes; il faut que ce soit un bel oncle de mon père[5]

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 444-447.

[2] La lettre précédente.

[3] De la succession de sa mère.

[4] Le chanoine Bimont.

[5] Besnard, oncle par alliance de Phlipon.

qui devienne le ressort que j'ai à mouvoir; il est à la campagne, son retour est à la fin de ce mois. En attendant, il faut que je fasse suivre mon père, pour savoir plus clairement encore ce que je dois savoir et ce qu'il faut toujours que je paraisse ignorer. Quand ce personnage sera à Paris, il faudra que je l'amène à mon point sans paraître le faire; il faudra que je le fasse agir de manière qu'il s'imagine agir d'après lui. J'ai M. Trude et Mlle Desp. [Desportes], qui me servent de seconds et de conseils; étais-je faite pour pareil tripotage! tu le sais! Ah! ma bonne amie, que je souffre! Ô mon père, ciel! ce nom si tendre, faut-il le prononcer en frémissant? Ma sensibilité me fait ployer sous la violence des premières impressions. J'ai été accablée pendant plusieurs jours, et, s'il faut tout dire, ma maladie venait plus de tourments d'esprit que de mauvaise disposition; mais la réflexion me relève et m'affermit. Mon père varie dans sa conduite : il est devenu plus assidu, il est triste et rêveur, il me regarde à la dérobée avec inquiétude et embarras; il semble qu'il veuille m'annoncer quelque chose et qu'il redoute en même temps de le faire. Je crois bien qu'il m'aime beaucoup; c'est ce qui fait son tourment : il veut femme, il craint de m'amener une belle-mère. Ballotté entre ces deux sentiments, il prend parfois un troisième parti qui souffre encore plus d'inconvénients. Il faut du temps. Lui seul décidera mon sort; je me sens beaucoup de résolution et de tranquillité. Le bien de ma mère est peu de chose, le reste est de nature à pouvoir être soustrait à volonté. Ainsi ma fortune n'est pas trop sûre; mais sa diminution d'un côté et le partage de mes espérances de l'autre sont ce qui m'affecte le moins; suivant l'état des affaires, quand les arrangements seront faits, je demanderai à apprendre un talent, si je le crois nécessaire, pour plus de prudence; j'ai fait à peu près mon petit plan; je me sens du courage autant et plus qu'il n'en faut; je suis d'avance toute joyeuse, si je puis parler ainsi, de me trouver préparée pour toutes les circonstances. Je n'en suis pourtant pas là et je n'y viendrai peut-être jamais : mais comme la supposition de ce cas est très raisonnable et que l'événement est dans l'ordre des possibles prochains, il est bon de se disposer et d'être prête à tout. Je sais qu'en me mariant je n'ai que faire de tous ces projets; mais je suis plus ferme que jamais dans les dispositions qui m'éloignent de ce parti, à moins que je ne trouve les convenances qui seules peuvent me déterminer. Jamais je ne donnerai ma main ni mon cœur pour me faire ce qu'on appelle un état, et pour me tirer d'embarras si je me trouvais y être. L'estime la mieux fondée, la délicatesse et le sentiment me conduiront à l'autel, ou je n'irai jamais. Il faut être franche; ce n'est pas la froideur qui m'éloigne des hommes, mais le mépris que j'ai pour eux me sert de préservatif contre les sentiments qu'ils pourraient m'inspirer; si je les connaissais moins, je les aimerais davantage; je suis à l'âge où l'on connaît l'empire des sens, et je suis assurée que cet empire ne l'emportera pas chez moi sur celui des sentiments du cœur. Si l'amour me prenait

par les yeux, je mourrais de honte avant de lui céder. Ce ne sera pas sans combattre que je serai fidèle à mes principes; un établissement est le remède que tous ceux qui connaissent ma situation voient à son incertitude, et c'est à mon gré le mal le plus grand que je puisse avoir, qu'une chaîne formée par l'intérêt. Les obstacles qu'on m'oppose ne servent qu'à m'irriter; plus je parais écouter docilement les avis que me donnent ces âmes communes qui m'apprécient à leurs petits sentiments, plus ma volonté se raidit et s'assure. Je puis dire que je ne crains rien, car j'attends l'infortune et j'invoque le travail; je sens très bien que l'une et l'autre ne m'empêcheront pas d'être heureuse, et je suis heureuse de cette découverte. Aussi j'ai repris ma tranquillité, je me porte assez bien, je vaque sans trouble à mes petites affaires, j'ai ma tête à moi pour conduire ma barque; je me suis élevée au-dessus du chagrin qui m'aurait enfin consumée sans profit pour personne. L'étude est mise un peu de côté : c'est la fille du loisir, et le mien est bien troublé; mais je jouis de ses fruits, j'emploie ce qu'elle m'a laissé de bon, et quand je puis lui donner un quart d'heure, c'est avec une volupté, une ivresse qui me fait tout oublier.

Ne me réponds pas trop sur ces affaires, je crains les cas fortuits; tu sens combien la prudence et la discrétion sont ici nécessaires. Si je n'en acquiers pas dans cette circonstance, je n'en aurai jamais; heureusement mon caractère s'y prête et les favorise par l'attention et la fermeté dont il est susceptible. Il faut que tu sois Sophie pour t'écrire des choses que je voudrais ensevelir dans le silence. J'adore mon père avec tout cela; hélas! qu'est-ce que de légères faiblesses pour mériter tant d'attention? Il est ce que tout autre, fait comme lui, élevé de même, placé dans des circonstances semblables, deviendrait infailliblement. Nos défauts font nos malheurs, mais ne sont pas notre ouvrage. Je l'aime, je le plains, je pleure pour lui, je l'excuse, j'espère, je me console. Ma tendre amie, si les événements pouvaient m'ôter le bonheur, le charme de ton amitié me le rendrait. Adieu, je vais écrire à ta sœur. Je te recommande encore de me répondre confusément sur ces affaires.

IMPRIMERIE NATIONALE.

CXLVII

À HENRIETTE[1]. — 8 octobre 1776.

Mardi au soir, 8 octobre 1776, Paris.

Tu n'auras aujourd'hui ni *Monument* ni *Chanson*; je prends la plume parce que mon cœur veut communiquer avec toi, je sens cette émotion douce que donne le sentiment et le besoin de l'épancher.

J'ignore comment je m'y prendrai pour rendre à l'esprit ce que mon cœur éprouve, mais je m'abandonne à l'impulsion qu'il voudra me donner; je m'occupe de toi, je me fixe à tes côtés. Où es-tu actuellement? Neuf heures sonnent..... Environnée de tes parents, tu goûtes au milieu d'eux le charme des liaisons du sang que l'amitié resserre, tandis qu'éloignée de tout ce qui m'est cher je pleure solitairement des pertes irréparables..... J'avoue que je ne puis me défendre d'une certaine mélancolie; trop de raisons viennent l'exciter et la nourrir; je l'éloigne cependant de mes occupations, qu'elles ne pourraient que troubler, mais elle s'accorde si bien avec la tendresse, quand elle n'est pas excessive, qu'elle ne saurait être de trop entre nous. Tu ne te portes pas bien : j'en souffre, c'est pour cela que je t'écris; je voudrais dissiper ton malaise, je crois que rien ne peut mieux faire diversion à la douleur qu'un sentiment affectueux qui transporte ou plutôt qui étend dans un autre notre existence et nos plaisirs. Je te juge d'après moi, nos cœurs se ressemblent assez pour que cette règle soit juste. M[lle] d'Hangard doit t'écrire aussi; je l'ai vue dimanche : nous avons causé des impressions que lui avait faites la lecture du *Père de famille*. En lui faisant apercevoir l'empire du vrai sur nos cœurs, j'ai appuyé sur les peines auxquelles était exposée une âme honnête et franche qui, s'abandonnant trop aisément à un penchant qui lui paraît s'accorder avec la vertu, s'éprend quelquefois d'une belle passion pour un objet indigne dont les apparences l'avaient séduite. Je crois très nécessaire de connaître la différence de cet amour sublime et délicat que le sentiment nourrit et que l'honneur enflamme, d'avec la seule ivresse des sens qui s'évanouit après la jouissance, mais cette connaissance a ses dangers si la raison ne nous éclaire dans le jugement que nous portons des hommes. Intéressés à feindre pour arriver à leur

(1) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 447-448. — Cet éditeur a fait de cette lettre un P.-S. à la précédente. Cependant les deux lettres, bien que du même jour, ont chacune leur adresse. Marie Phlipon ne se souciait pas, en faisant à Sophie de pénibles confidences sur son père, qu'Henriette en eût connaissance.

but, ils se font tout ce qu'ils voient que nous souhaitons qu'ils soient; ont-ils réussi? le masque tombe, et nous laisse à pleurer nos erreurs. Mais pourquoi te parlé-je de cela? Tu n'es pas Mlle d'Hangard. Je ne sais quel attrait fixe sur ce sujet quand on le réfléchit; les raisonnements sont infinis, intarissables..... Ceci me fait souvenir de ces deux vers, que M. de Voltaire avait faits pour mettre au bas de la statue de l'Amour :

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Cela est vrai, et c'est précisément à cause de cela qu'on n'y pense jamais sans intérêt, sans émotion, pour peu que l'on ait un cœur.

Je t'entretiens de choses auxquelles ton esprit est peut-être peu tourné; c'est l'inconvénient de l'absence. Mais c'est aussi le charme de la liberté, de la confiance, que de laisser courir son esprit et sa plume sans prétention et sans contrainte. Ce propos me rappelle ce que tu disais de la tarentule, à l'occasion de laquelle je te répondrai qu'on a fort exagéré les effets de sa morsure. Le venin que cet insecte insinue dans la piqûre qu'il a faite produit un assoupissement dangereux contre lequel l'exercice est le meilleur remède; or, comme la danse, en fait d'exercice de commande, paraît le plus convenable et celui qui, dans ce cas, remplit le mieux l'objet par l'agitation qu'il cause; comme d'ailleurs le son des instruments l'excite et le soutient, on a dit, en exagérant, en mettant du merveilleux où il n'y en avait point du tout, que ceux qui étaient piqués de la tarentule riaient, dansaient, aimaient le son du violon; on a débité comme effet de la piqûre ce qu'on faisait pour la guérir, c'est-à-dire pour prévenir le mal que produirait le venin insinué par elle. Ainsi, tout le singulier disparaît, quand on dépouille la vérité des fausses couleurs que lui prêtaient l'imagination, l'enthousiasme.

J'ai reçu vendredi, après mon paquet fait, une lettre de notre chère Sophie, à laquelle je viens d'écrire encore; elle me dit que je me plonge dans les sophismes, à la bonne heure; mais ce n'est pas assez de me le dire, je voudrais qu'elle me réponde par des syllogismes; bons ou mauvais, je fais des raisonnements; ils ne valent rien, dit-elle, mais ce n'est pas là un raisonnement, encore moins une preuve.

Je finis cette lettre après mon souper. J'ai fait la partie de mon père, il est couché actuellement, et le peu de chandelle qui me reste ne me permet pas de causer longtemps.

Comme tout est calme et tranquille! Quel instant favorable pour l'étude et le travail! Je suis forcée d'abandonner un peu l'une et l'autre, hélas!.....

Ce qui est pis, il faut que je te quitte; adieu, je vais me mettre au lit, plutôt pour rêver que pour dormir. Je t'aime et t'embrasse bien tendrement.

CXLVIII

À SOPHIE ET À HENRIETTE[1]. — 12 octobre 1776, avec un P.-S. du 16 pour Henriette, et un autre du 18 pour Sophie.

Du samedi 12 octobre 1776, à 8 heures du soir.

Mme Guérard[2] sort d'ici : je ne lui ai point trouvé cet air froid que tu m'annonces ; mais j'ai reconnu ce ton de franchise que vous avez toutes trois, ce tour de bonhomie qui me ressemble. J'ai vu en elle ces annonces d'une âme intéressante par sa douceur et sa bonté. Sa figure doit la rendre aimable pour tous ceux qui ont des yeux ; ses rapports avec toi me la rendent aussi chère que si les liens du sang nous eussent rapprochées. Mon cœur volait au-devant d'elle comme vers une partie de nous-mêmes ; j'éprouvais à sa présence cet attendrissement, ce plaisir que l'amitié sait étendre sur tout ce qui touche à son objet. Mon Dieu ! que tu m'intéresses et que tout ce qui tient à toi m'est précieux !

Je n'ai jamais senti qu'aujourd'hui la peine d'être logée un peu à l'étroit : le départ de Mme Audois met ta sœur dans une situation qui m'aurait enhardie à lui proposer une place, si je l'avais eue. Il me faut de ces circonstances pour connaître des privations dont je ne m'aperçois pas ordinairement. Elles me sont, dans ces moments, singulièrement sensibles.

Telle que soit ma disposition naturelle aux douces émotions, il est des conjonctures qui l'excitent et la favorisent ; celles d'aujourd'hui étaient bien de cette espèce. J'avais à dîner le frère de ma mère, cet oncle de Vincennes dont je t'ai peint la bonté et l'attachement pour moi. Je reçus vos lettres comme j'étais à table ; je ne pus leur donner qu'un coup d'œil, trop rapide pour apaiser mon impatience, mais suffisant pour nourrir et enflammer ma sensibilité. L'après-midi, Mlle Desportes, qui sort assez peu, arriva pour me voir, conduite par l'inquiétude que lui donnaient huit jours passés sans que je fusse allée chez elle ; je recevais les témoignages de cet intérêt touchant, quand ta sœur arriva. Tant de causes de satisfaction, tant de sujets de reconnaissance remplissaient plus mon cœur, l'affectaient plus vivement que n'ont jamais fait les peines. S'il était possible que je l'eusse ignoré jusqu'à présent, j'apprendrais qu'il est un bonheur indépendant des événements, au-dessus de celui qu'idolâtre et recherche la foule insensée, et dont

[1] Archives d'Agy ; adresse : «À Mlles Cannet, etc.», timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 448-453. — [2] La sœur aînée d'Henriette et de Sophie.

la jouissance efface toutes les impressions pénibles que le chagrin aurait pu faire.

Mais il me tarde de répondre à tes offres [1]. Oui, Sophie, connais ton amie. Je t'estime assez pour préférer tes dons à ceux de tout autre, ou plutôt ils seraient les seuls que je daignasse recevoir; tu me parais assez grande pour mériter de jouir sur moi de cette supériorité, et je te verrais l'exercer sans en être humiliée. Mais la facilité des ressources que ton amitié me présente, l'avantage d'en profiter avec dignité, et sans blesser ma délicatesse, ne sont pas des raisons suffisantes pour les accepter, tant qu'un travail honnête joint au peu qui, dans toutes les suppositions, doit probablement me rester, me permettra de te laisser des moyens que ton inclination bienfaisante pourrait employer avec plus de mérite au soulagement de malheureux plus à plaindre que moi. Qu'il te suffise d'être assurée que, dans le cas où tes secours me seraient nécessaires, je croirais t'offenser que de rester martyre de l'indigence. Tu ne recevras jamais le reproche adressé à Périclès [2]; tes soins généreux entretiendraient d'huile la lampe dont tu désirerais la conservation; je ne te laisserais pas ignorer ces besoins, parce que, de toi, sans fausse honte, je recevrais de quoi les satisfaire. L'amitié égale toutes choses : je la connaîtrais bien mal si je craignais de reconnaître avoir sur ton bien des droits semblables à ceux que tu as sur le mien. Heureux celui que le fort favorise de la dispensation des bienfaits! Aussi heureux, peut-être, l'autre assez délicat pour jouir de l'avantage qu'a son ami sur lui, et pour le lui voir sans envie!

Ma situation est toujours la même. Cependant voilà huit jours pendant lesquels l'assiduité s'est assez bien soutenue. Je ne sais si je dois l'attribuer au petit dérangement de sa santé; il est incommodé de rhume et d'échauffement. Je l'ai fait suivre sans succès, c'est-à-dire que je n'ai pu savoir qu'où il n'allait pas, quoiqu'il me dît y aller. Cela confirme mes soupçons sans les éclaircir. Au reste, il y a dans sa façon d'agir une différence qui sent ou la précaution d'un homme voulant cacher son jeu, ou le regret d'un père cherchant à effacer des craintes auxquelles il sait avoir donné lieu. Nous recommençons à faire tous les soirs une partie dont il s'était dégoûté; il affecte de m'acheter une robe plus chère que je ne la veux; ses heures de sortie ne sont plus les mêmes; certainement ses yeux ont vu dans les miens tout ce que je voulais leur dérober : il veut me faire dupe ou me consoler. Peut-être veut-il l'un et l'autre. Mais tout ce qu'il fait est accompagné d'une nouvelle précaution qui annonce des idées de plus. J'attends tout du temps, qui seul peut faire valoir les machines que je tiens toujours en état. D'ailleurs, mon parti est pris; je ne me suis jamais trouvée si tranquille, je l'excuse sans effort, et je

[1] On voit que Sophie avait répondu sur-le-champ par des offres généreuses aux confidences de la lettre du 8 octobre. — [2] Par son maître Anaxagoras.

suis peu en peine du reste, aussi ma santé est-elle bien rétablie. Cependant comme la prévoyance me paraît de raison, j'ai mis à profit la connaissance de cette petite[1] que ta sœur a vue avec moi au Jardin du Roi. Son père, marié en secondes noces, est l'intime du mien. Elle n'a que moi seule à qui conter ses peines. Je reçois discrètement ses confidences, sans lui faire toutes les miennes. Elle sait très peu de choses des circonstances actuelles, mais les prétextes dont j'ai soutenu le peu qu'elle savait, et, plus que tout cela, son amitié pour moi, qui vient au-devant de tout ce qu'elle soupçonne me plaire, nous ont fait entreprendre un petit projet. Elle peint très joliment en éventail. J'ai laissé apercevoir quelque désir d'apprendre ce talent : en conséquence elle me prête de petites figures à dessiner dans ce genre; je donne une heure par jour à cette étude, qui cadre fort bien avec mon goût et que secondent les éléments que j'en ai reçus autrefois. Lorsque nous nous ferons réciproquement des visites, je recevrai ses avis et ses leçons : tout cela se fait en cachette et sous le plus grand secret. La complaisance me fit prêter à la liaison que cette jeune personne voulait former avec moi; j'étais bien éloignée alors d'imaginer qu'en la faisant, à plusieurs égards, mon obligée, je travaillais à devenir la sienne.

C'est ainsi, ma bonne amie, que je prépare de loin ce dont je n'aurai peut-être jamais de besoin; car la vie est si courte, les changements sont si subits, que les choses les mieux prévues sont souvent celles qui n'arrivent pas. Il est sage sans doute de se prémunir contre le malheur et surtout de l'attendre sans effroi; mais il y aurait bien de la folie à se tourmenter beaucoup de l'avenir. Je n'ai point du tout cette manie, je jouis du temps aussi paisiblement que dans la situation la mieux assurée. J'ai certains soins, il est vrai, que je ne prendrais pas dans d'autres circonstances; mais ces soins ne me tourmentent plus, ils entrent dans l'ordre de mes occupations habituelles. La prévision de l'infortune a donné un nouveau ressort à mon âme : je connais un plaisir de plus, celui de me sentir au-dessus des événements, et ce plaisir est bien doux. Les deux personnes que je t'ai dit être instruites de ce qui me regarde m'ont fait entendre avec toute la délicatesse imaginable qu'en qualité de parents qui m'étaient dévoués, je pouvais me reposer sur eux dans tous les cas, qu'ils ne souffriraient point que je fusse soit à la merci d'une belle-mère de mauvaise humeur, soit à celle des disgrâces d'une autre espèce. Je suis sensible à ces amitiés au delà de toute expression, je suis convaincue de leur sincérité. Je les estime réellement, je me reconnais leur obligée;... mais, en cachette, j'apprends à travailler...

Au milieu de toutes ces affaires, je trouve des moments pour l'étude; on a presque toujours du loisir, quand on sait économiser son temps. Le mien me de-

[1] La petite Léveilly.

vient plus précieux que jamais; aussi mieux que jamais, je sens mon existence. Je ne suis pas gaie, mais satisfaite; souvent attendrie, parfois un peu mélancolique, toujours occupée, ordinairement sérieuse et contente.

Je vais fermer cette lettre sur-le-champ; ta sœur ne reste peut-être pas ici encore deux jours, je voudrais écrire à notre chère Henriette, je ne sais si j'en aurai le temps.

Mais, à propos du cachet, c'est bien celui dont je me suis servie; il y a tout à croire que le paquet n'aura pas été ouvert. Il faut te dire qu'au moment du départ, ton frère, venant ici pour je ne sais quelle petite affaire, me fit offre de se charger d'une lettre : je le remerciai en lui disant que j'attendais une réponse de toi sur quelque chose avant que de t'écrire. En s'en allant, il me dit : «Eh bien! vous me donnerez donc pas de lettre?» Je ne sais s'il a mis beaucoup d'idées dans cette expression; mais le ton et l'air avec lesquels il s'en servit m'en présentèrent beaucoup. Je crus entendre : «Vous vous méfiez de moi, cela m'humilie; je suis corrigé, ayez confiance». Mon imagination a peut-être fait les frais toute seule, mais enfin je crus entendre tout cela, et je répondis, comme par un réavis qui dut lui paraître plaisant : «Eh bien, quand partez-vous? — A la fin de la semaine. — Mon paquet sera prêt après-demain.» En effet, il le fut. Ensuite, quand je vis dimanche notre personnage chez les bonnes cousines, je craignis que la curiosité n'eût pu résister tout ce temps. J'étudiai son air, je ne devinai rien. Dans tous les cas, je me consolai, parce qu'il n'y avait rien de précis. Voilà où j'en étais; mais le bon état du cachet me persuade que j'ai bien entendu son expression, et je l'en estime davantage.

Adieu, ma très chère Sophie; tranquillise-toi; je me porte bien, je suis vraiment heureuse, je ne désire rien que de faire le bien, et je n'ai aucune crainte d'aucune chose au monde. Il me fallait cette épreuve pour goûter un nouveau bien-être.

A M[lle] Cannet l'aînée.

Du mercredi 16 octobre 1776.

Quoi! mes vers sont chantés par toi?
En vérité, ma douce amie,
Je ne croyais pas tant d'honneur
Fait pour ma pauvre poésie.

Mais quittons la rime; je ne veux pas faire une épître, je n'ai guère de temps : il me faut le coulant de la prose pour répondre lestement.

D'ailleurs, j'ai tant de différentes choses à t'exprimer que j'aurais besoin d'un

aussi grand nombre de dialectes qu'en avait Homère pour rendre chacune d'elles d'une manière convenable dans le langage de la poésie. Je m'en tiens donc à mon style, sans façon comme moi, pour le dire : premièrement, qu'il n'était pas naturel que tu fisses les frais du paquet que tu m'as renvoyé sur ma demande; je connais assez ta délicatesse pour n'en pas dire davantage sur cet objet, mais je devais à la mienne d'en parler. Je viens actuellement à M. Roland qui tient une si grande place dans ta lettre. Je crois qu'il éprouverait un nouveau plaisir au milieu des beautés de l'Italie et des gaillardes Piémontaises, s'il savait qu'une Picarde, jeune et sensible, s'entretient de sa personne avec une petite Parisienne dont l'indolence n'est pas le défaut. Quoi qu'il en puisse être, je suis aise de savoir son arrivée à Turin, et je souhaite de tout mon cœur qu'il revienne sain et sauf d'un voyage où il court des périls tant sur mer que sur terre, comme le grand apôtre, et de la part des brigands de Sicile et de celle des pirates d'Alger, de celle encore des honnêtes requins de la Méditerranée, ou bien de celle des feux et des glaces de l'Etna, etc., etc...... Ce qui est bien certain, c'est que l'objet de son voyage a beaucoup diminué l'espèce de regret que j'aurais eu de le voir partir, si c'eût été pour toute autre raison. Dans une affaire de plaisir, l'espérance vient toujours adoucir les privations, tempérer l'inquiétude. M. Roland avait dîné à la maison la surveille de son départ[1]; les adieux se sont faits gaîment comme ils devaient l'être en pareil cas, et toutes les occupations d'esprit, les tracasseries différentes que j'ai eues depuis qu'il est parti, m'ont empêchée de trouver son absence aussi pénible qu'elle eût pu me le paraître. Il est vrai cependant que je disais, il y a peu de temps, dans l'amertume de mon cœur : J'ai eu le bonheur, inespéré dans ma situation, de connaître trois hommes du premier mérite, que je pouvais regarder comme de dignes amis, ou comme propres à le devenir; l'un m'est enlevé par la mort, à la force de son âge; l'autre va courir la Calabre; le dernier m'échappera bientôt pour aller habiter un autre hémisphère; il semble que je n'aie goûté les prémices des liaisons intéressantes, formées par une tendre estime, que pour éprouver tout ce qu'il en coûte à les rompre.

Mais pour revenir à nos moutons, et te répondre *ad rem*, je commencerai par te rappeler l'engagement que je te fis prendre à me garder le secret, lorsque je t'avouai que M. Roland pourrait bien m'écrire. Je te priai de ne laisser voir à personne, ni à lui-même, que tu savais qu'il me donnerait de ses nouvelles; je ne te donnai pas la chose comme certaine ni promise. J'espère que tu auras été fidèle et que tu le seras encore. En conséquence, je t'apprendrai que, s'il m'en donne, ce ne doit être que l'année prochaine, au retour de l'Etna. Au reste, je te prie encore de garder le *tacet* même à l'égard de la dame à laquelle il a déjà

[1] Cf. *Mémoires*, t. II, p. 237.

écrit [1]. Ce n'est qu'à très peu de personnes qu'il donne de ses nouvelles, il ne doit pas être charmé que celles auxquelles il n'en donne pas le sachent, parce qu'on pourrait lui demander les raisons de ses préférences, et que ces raisons-là ne se déclinent pas. — Moi, d'un autre côté, je serais désespérée d'être indiscrète, ou de l'être devenue en croyant me confier à l'amitié. La dernière fois que je vis Mlle d'Hangard, elle me demanda si j'avais eu de ses nouvelles, comme si elle crût que je dusse en avoir; j'ai répondu que non, d'un ton qui éloignait bien la chose : et ce sera ma réponse à cette question, dans tel temps qu'elle puisse me la faire. Je le ferai ainsi par conséquence à mes principes, suivant lesquels je dis : sans la discrétion, point de salut en amitié, et, qui plus est, point de charme dans la société. La discrétion est l'appui de la confiance : ôtez l'une, l'autre s'anéantit, et tout plaisir fuit avec elle. Nous ne verrons jamais pareille chose entre nous, je le sais, ma bonne amie; si je parle beaucoup sur ce chapitre, c'est qu'il se trouve sous ma plume, et que, selon ma méthode sans gêne, je traite ce qui se présente, sans beaucoup d'égard au plus ou moins de rapport avec les circonstances.

Je fus, dimanche, pour faire visite à Mme Guérard, qui m'était venue voir la veille, le même jour que je reçus ta lettre; je ne la trouvai point, et je n'ai pas eu de nouvelles depuis; j'ignore si elle est partie; en tout cas, je vais joindre cette lettre à celle que j'ai écrite pour Sophie, et je verrai ensuite à m'informer de cette bonne sœur. Je l'ai trouvée tout aimable, tout honnête, faite pour intéresser par sa candeur et sa bonhomie.

J'ai peu de loisir aujourd'hui: il m'est venu du monde tous ces jours-ci, ou bien j'allais en ville; ces distractions ne m'étaient pas nécessaires pour remplir mon temps, dont je n'ai jamais de trop.

Le pauvre M. de Sainte-Lette est dans la douleur : son bon ami [2], qu'il aime comme nous faisons Sophie, vient de perdre sa femme. Je n'ai jamais vu de veuf si pénétré, si accablé; c'est une de ces âmes exaltées dont tous les sentiments sont plus qu'ordinaires. Sa douleur est muette et tranquille, mais il est abîmé en elle; son aspect est semblable à celui du ciel avant l'orage; il ne présente qu'un calme sombre et profond, les foudres dévorantes sont cachées dans les nues. L'estime, l'amour, la reconnaissance avaient formé l'union délicieuse de ce philosophe aimable et bon avec une femme sensible et dévote (c'est-à-dire pieuse); la grandeur d'âme et la délicatesse les avaient rapprochés et confondus : il perd la plus chère partie de son existence et ne vit plus qu'à moitié. L'amitié officieuse et consolante partage ses peines et le soutient. Ces tendres amis viennent me voir;

[1] Probablement Mme de Chuignes, une parente de Roland, qui habitait Amiens, et qui était en relations avec la famille Cannet. — [2] Sevelinges, que Sainte-Lette venait de ramener à Paris.

leur présence m'attendrit et me charme. Non, il n'est point au monde de spectacle plus doux et plus pénétrant que celui de deux belles âmes unies par leur ressemblance. Si je ne connaissais pas l'amitié, ils m'en donneraient le goût; mais il faut la sentir pour s'émouvoir si vivement à sa peinture. Ciel! Quand pourrai-je rassembler autour de moi ces êtres précieux que je chéris si tendrement! appuyée sur toi et sur Sophie, ayant pour spectateurs de ma félicité trois ou quatre témoins qui sauraient la partager et l'étendre, et dont le souvenir, au défaut de leur présence, nourrit mon cœur et plaît à mon esprit.

[*P.-S.*]. Voilà déjà deux fois que je défais mon paquet pour y ajouter quelque chose. Il est vendredi, midi, 18 octobre; je m'ennuie de le garder. Si je faisais comme l'amie Henriette, vous n'auriez pas si souvent de mes nouvelles, et souvent je déchirerais mes lettres plutôt que de les envoyer; celles-ci ont été écrites à tort et à travers et n'ont guère de sens commun; mais il faut que tout passe, je n'ai pas le temps de recommencer.

J'ai vu hier Mme Guérard, elle est venue me faire visite quoiqu'elle eût mal aux yeux; son fils n'allait pas aussi bien que le jour d'avant. Tu en auras des nouvelles plus fraîches par Mlle d'Hangard; elle sort d'ici et doit vous écrire demain.

Un à-propos singulier m'a fait parler à mon père dans la sincérité de mon cœur; je suis soulagée parce que j'ai suivi mon caractère et l'ai mis à son aise pour m'avouer s'il a des vues; mais il reste tranquille et caché, je n'ai pas vu la moindre émotion; cela est déchirant. Il ne m'aime pas autant qu'il le dit et qu'il semble le faire. Mais, au reste, je suis toujours moi, voilà ma consolation; mon bonheur, c'est que tu sois toujours Sophie.

CXLIX

À SOPHIE[1]. — 20 octobre 1776, avec un P.-S. du 23.

Le dimanche 20 octobre, à 10 heures du soir.

Il a fait la plus belle journée d'automne qu'il soit possible de voir; l'air était doux et agréable, la verdure touchante; le temps enfin était, comme mon cœur, couvert de quelques nuages, mais calme et paisible. J'ai mené chez mon bon oncle

[1] Archives d'Agy; ni adresse, ni timbre. (C'est sans doute Mme Guérard qui, en s'en retournant, emporta à Amiens cette lettre à Sophie du 20 octobre, dans laquelle était enfermé le P.-S. du 23 pour Henriette.) — Dauban, I, 453-455.

de Vincennes M. de Sainte-Lette et son ami; nous sommes revenus à pied, je ne me sens point de fatigue, et je n'ai pas le courage de sacrifier au sommeil des instants que je puis te donner.

Ah! Sophie, la douce chose que l'amitié! Comme elle repose le cœur! le mien serait bien agité, si les événements avaient sur lui beaucoup de pouvoir. Je ne sais quand les flots cesseront de tourmenter ma barque, l'orage se grossit à chaque instant. Tranquille spectatrice, je considère du rivage mon bâtiment à la merci des tempêtes, dont je ne crains pas les coups. Pour augmenter la crise, il faut qu'un nouveau mariage soit mis encore sur le tapis; j'explique en vain ma répugnance, mon père ne m'écoute pas et va son train : je suis excédée, mais non vaincue; je souffrirais davantage si j'étais dans l'incertitude; mon parti est pris avec une fermeté que rien ne saurait ébranler. Ils pourront à leur gré se repaître d'espérance, bâtir des projets en l'air, faire des conventions, me forcer à quelques démarches comme entrevues, etc., mais ils n'obtiendront pas le grand oui, je suis à moi, j'y resterai. Ô liberté! idole des âmes fortes, aliment des vertus, jamais je ne t'immolerai à de vils intérêts, à des convenances de préjugés! Chaque jour accroît mon dégoût pour ces âmes communes, qui font le plus grand nombre. Que peut-on attendre de ces hommes dont l'esprit borné, sans ressource en lui-même, les pousse au vice, les abandonne à l'ennui, sitôt qu'ils viennent à perdre le goût de leur état ou que la relâche de leurs occupations les livre au désœuvrement? de ces hommes, sans principes, dont l'âme étroite et basse fait le bien par hasard, le mal par intérêt; dont les sentiments oblitérés jouent la délicatesse, n'ont pas même la probité? Les originaux de cet affreux portrait ne sont malheureusement pas rares, ils fourmillent de tous côtés; un masque plus ou moins poli les couvre; c'est l'écorce blanche de l'ébène : elle cache un cœur dur et noir. J'aime l'espèce, mais j'abhorre des milliers d'individus. Je me contenterais de les mépriser, s'ils me laissaient tranquille : la recherche de ceux qui ne peuvent me plaire me les rend haïssables. Il faut que je tienne mon âme dans mes mains, pour l'empêcher de s'écarter de la modération. Si j'avais le temps de t'écrire tous les jours, et le courage de te faire des détails, tu aurais chaque fois le récit d'une nouvelle anecdote, la peinture de nouvelles impressions. Au moment des chocs, je suis vivement émue, ma sensibilité me fait éprouver un instant des agitations violentes, mais la force de la réflexion, semblable à un contre-poids dominant, me ramène au point d'où j'étais partie. Tranquillement appuyée sur mes principes, fièrement retranchée dans le petit nombre d'âmes aimantes que le bonheur m'a fait trouver, je défie le sort, et je souris à ses caprices. J'ignore si c'est l'effet d'une imagination exaltée, de l'illusion, de l'enthousiasme, mais j'avoue que je ne me sens pas faite pour les choses ordinaires. L'image d'une situation où, fidèle à ma façon de penser, je vivrais par mon travail sans honte

et sans souplesse, me flatte davantage que celle de ces états où je vois aspirer, brillanter et végéter les trois quarts des mortels.

Qu'importe où le vent me jette? Je pourrais dire comme Bias : *omnia mecum porto.* Oui, je porte tout avec moi, car c'est en moi qu'est le principe de ma félicité. Rien d'aussi varié que mon existence actuelle : c'est un ciel dont les nuages colorés par les rayons du soleil présentent à chaque moment de nouveaux aspects. Les tracas des affaires, les soucis du ménage, les rêveries de la métaphysique, l'étude de la morale, le charme de la mélancolie, les nuances de la gaîté, les soins de la prévoyance me modifient tour à tour.

J'ai goûté aujourd'hui le plus doux plaisir dans la compagnie des deux amis. Le spectacle de leur union me ravit; je leur parle de la nôtre, ils me comprennent ou plutôt ils me sentent, et nous nous attendrissons ensemble. Comme nous revenions ce soir au clair de la lune, respirant la fraîcheur (car il avait fait chaud et même il éclairait comme dans l'été), pressant mollement sous nos pieds la belle pelouse des avenues, notre attention fut fixée par un homme qui marchait près de nous. C'était un poète, un acteur, ou un fou, déclamant avec chaleur l'*Andromaque* de Racine. Sa mémoire lui fournissait tous les rôles, et son feu se prêtait à chacun; il nous faisait rire; mais une application qu'une de ses expressions nous fit faire pensa nous arracher des pleurs. C'est Oreste qui, versant ses peines dans le sein de son ami, prononce quatre vers attendrissants terminés par cette idée : prends pitié d'un malheureux qui perd tout ce qu'il aime. Je vis l'ami de M. de Sainte-Lette frissonner, s'appuyer sur son ami, lui adresser ces vers avec l'accent du sentiment et de la douleur. Une émotion subite opprima ma poitrine, mes yeux s'humectèrent, nous soupirâmes tous et le silence régna longtemps entre nous. Je crois avoir écrit, ou à ta sœur, que ce digne ami de M. de Sainte-Lette, homme sensible à l'excès, philosophe estimable, vient de perdre son épouse, qu'il chérissait plus que sa vie. Le bonheur voulut que son autre lui-même se trouvât près de lui, dans l'instant de cette affreuse séparation. C'est lui qui l'empêcha de succomber à la douleur. C'est comme nous, Sophie, lorsque tu vins l'année passée, dans ces moments cruels où je pleurais ma mère avec toute l'amertume du désespoir. Hélas! je la pleure encore. Que n'es-tu près de moi? La vue de notre union charmerait ces amis, autant que la leur me plaît et m'attendrit.

A Mlle Cannet l'aînée.

Du mercredi 23 octobre 1776, à 11 heures du soir.

Je ne veux pas qu'un paquet destiné pour Amiens soit sans un mot à ta destination particulière; il est beaucoup de choses, sans doute, qui sont pour vous deux également, mais enfin il m'est doux de m'adresser à toi, et n'eussé-je rien à

te dire, je m'y adresserais encore pour te prier de suppléer à ma stérilité. Je t'écris de cette petite chambre que tu me connais, la porte est ouverte et mon père, tout près d'elle, fait un piquet avec mon bon oncle qui couche ici cette nuit; tu sens à merveille qu'au bruit des comptes et de la belle conversation dont je me mêle parfois, il ne serait pas aisé d'écrire raisonnablement; aussi je ne porte pas loin mes prétentions; je ne veux rien que m'amuser doucement et me distraire avec toi de sensations pénibles qui me modifient malgré moi. A tout prendre cependant je suis heureuse, car les bons instants l'emportent en nombre sur les autres : la réflexion adoucit toujours ces derniers et ajoute sans cesse aux premiers. Une idée sérieuse, une saillie, une image, m'arrête, m'occupe, me fait oublier bien des choses, je ne lis plus autant, mais rien ne m'empêche de rêver et c'est une grande ressource quand on peut le faire agréablement. Un sentiment surtout me dédommage de tous mes chagrins; un élan vers toi me soulage, me console, je jouis du plaisir même que tu trouves à m'être utile. Ah! ma bonne amie, l'excellente chose qu'une habitude heureuse! Le bien que l'habitude me procure en amitié me raccommode avec elle; en y réfléchissant, il y a quelque temps, je la trouvais l'auteur de tous nos maux; je la considérais du côté noir et je lui en voulais beaucoup. On représente, me disais-je, le Temps avec une faux à la main; si cela pouvait avoir un peu plus de dignité, je représenterais l'Habitude avec une éponge. Elle efface tout; c'est une vraie barbouilleuse qui gâte tout ce qu'elle touche. On pourrait aussi l'accuser de s'opposer à la réunion de deux choses qui contribueraient à notre bonheur : l'Amour et l'Hymen sont frères, mais à l'Olympe, comme parmi nous, la parenté ne fait [pas] les amis; ceux-ci étaient faits cependant pour ne se quitter jamais; l'Hymen eut les premiers torts, il chercha d'autres guides que son frère; il en fut puni. Instruit par son expérience, il veut quelquefois se rapprocher (*sic*) l'Amour; alors l'habitude en silence travaille à détruire leur union et presque toujours en vient à bout. Fondée sur ces bonnes raisons, je détestais les effets de l'habitude; mais depuis qu'elle me ramène à toi en se confondant avec la tendresse, je la chéris et l'honore. Je ne crois pas qu'elle me familiarise jamais avec certains objets, tels, par exemple, que ceux parmi lesquels on voudrait me faire choisir un époux; non, je ne donnerai pas ma main sans l'aveu du cœur et il faut être à l'unisson de celui-ci pour le toucher. Je suis dans la tourmente, c'est-à-dire pour l'extérieur, car étant bien déterminée je suis tranquille. Mais il est toujours pénible de lutter contre un père. Hélas! comme ce nom me fait soupirer! Ma bonne amie, je me cache dans ton sein, je voudrais pouvoir y fermer les yeux à tout ce qui m'environne; il est aisé de pardonner, mais une âme délicate gémit d'avoir à le faire dans certains cas. Ceux qui m'approchent ordinairement ne se doutent guère de bien des choses; il est singulier jusqu'à quel point les hommes sont, d'une part, dissimulés, et de l'autre peu clairvoyants.

J'ai vu Mlle d'Hangard. Écris-moi, comme à elle, tout ce qui te vient en tête; parle-moi de phosphore, épithème[1], etc.... J'aime tout, dès que cela vient de toi. Adieu, sensible amie, tu m'es bien chère!

CL

À SOPHIE[2]. — 27 octobre 1776[3].

Dimanche matin.

J'avoue, ma tendre amie, que je ne puis suffire au sentiment que tu exaltes chez moi; je fléchis sous les impressions puissantes et délicieuses que tu fais dans mon cœur; toutes mes facultés sont violemment émues, tous mes mouvements sont désordonnés : je pleure avec transport, je m'agite, je te cherche, je voudrais m'abîmer dans ton sein. Ce n'est que par un effort singulier que je me possède au point de pouvoir te tracer ce que j'éprouve. La voix touchante de l'amitié me pénètre, m'enflamme et m'éclaire; tu me dévoiles à mes yeux, tu me montres un orgueil raffiné dans cette fausse délicatesse que j'opposais à l'exercice de la tienne. Non que je refusasse cet accord généreux que tu me proposais; j'accédais à tes désirs par estime et par tendresse, j'éloignais la nécessité d'y répondre d'effet par ce principe secret qui agissait à mon insu, que je colorais sans dessein et dont tu sais me faire rougir. Je croyais reconnaître l'Amitié, et je ne sais quelle fierté cherchait à éviter le besoin de ses dons; je dois être confuse de t'avoir disputé, un seul instant, un avantage dont je me trouverais aussi honorée. Tu me rappelles à la vraie délicatesse, j'avoue mes torts et je m'abandonne à toi. Je te promets d'employer mon temps de la manière la plus convenable à mes dispositions, sans le sacrifier à des précautions dont tu t'offenses. Je n'envisagerai plus ce talent[4] comme la ressource que je dois me préparer; si je lui donnais encore quelques instants pris à l'aise, ce serait ou par plaisir ou pour me fournir une réponse aux persécutions présentes de mes parents. Ceux d'entre eux qui voient ma situation, les amis qui ne font que s'en douter, mon père qui a ses vues, tous me portent au mariage et le regardent comme le seul parti que j'aie à prendre; pour mon malheur, l'affaire qui se propose[5] paraît fort raisonnable. Un fils unique assez bien partagé de la fortune, vingt-quatre ans, une jolie figure, de la douceur et de l'honnêteté : voilà le beau côté; mais une belle-mère qui me déplairait et trop

[1] «Terme de pharmacie, topique spiritueux...» (*Dict. de l'Académie* de 1776.)

[2] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. — Dauban, I, 455-456.

[3] La date est à la fin.

[4] La peinture sur éventail, que la petite Léveilly devait lui apprendre.

[5] Voir la lettre précédente.

près de laquelle il s'agirait de demeurer; un jeune homme qui n'a jamais sorti de dessous son aile et qui n'est qu'un joli enfant; voilà ce qui ne me va pas et ce dont je ne voudrai jamais. Mon père allait d'abord assez grand train, les premiers pas se sont faits; la mère et le fils sont venus me voir; mais enfin tel peu d'empire que j'aie sur l'esprit de mon père pour contrarier ses vues, je sais le mettre à profit dans cette circonstance; je suis parvenue à lui faire trouver une excuse qu'il aurait dû donner tout de suite; c'est qu'il ne fallait songer à la conclusion qu'après une bonne année d'établissement du jeune homme hors de la maison paternelle, pendant laquelle on serait à portée de juger sa conduite. Je crois bien que cette réponse brouillera les cartes; c'est tout ce que je veux; au pis aller, c'est prendre du temps, et avec lui on fait bien des choses. Je ne souhaite plus rien, sinon qu'il ne se présente pas de parti : celui-là est arrivé, je ne sais comment, du fin fond du Marais. Cependant, comme du premier coup d'œil je m'étais décidée, j'avais bien conservé ma tranquillité; la conversation que j'eus avec la mère serait bien plaisante si je l'écrivais avec tous les à-parté que je disais dans ma tête. Jouissez, ma bonne amie, du plaisir d'affermir encore cette tranquillité, en la soutenant de motifs qui me laissent plus librement à mon genre de vie. Je conviens que, depuis deux mois, mes réflexions déterminées par les circonstances sur des affaires et de petites choses ne se sont pas exercées beaucoup sur ces objets desquels je me sens besoin de m'occuper; j'en ai faim, comme j'en avais de tes nouvelles lorsqu'elles me sont arrivées. Je voudrais bien que tu m'écrivisses avant les fêtes[1], sinon après, et non dans le temps, parce que je serai à Vincennes.

Je n'ai pas vu Mme Guérard autant que je l'aurais souhaité, j'étais empêchée par mes alentours; je voudrais que tu lui exprimes combien sa candeur, sa bonté, toutes les qualités attrayantes qu'elle annonce ont ajouté à l'intérêt que je prenais déjà à la sœur de mon amie.

A propos d'ami, M. de Sainte-Lette est sur son départ, je le regrette singulièrement; il est heureux pour moi que cet homme n'ait pas dix ans de moins, je l'aurais aimé plus que je n'eusse voulu. Entre nous, si je vois bien, nous ne sommes pas au même point et son âme ardente a passé plus loin. Il me laisse la connaissance de son ami, son autre lui-même : je la cultiverai avec plaisir, mais son séjour ordinaire à Soissons relâchera cette liaison. C'est un homme plus tranquille que M. de Sainte-Lette, sa sensibilité est très grande, mais elle a (dans tous les temps) une teinte de mélancolie qui l'adoucit et la tempère. Celle de l'autre est vive, extrême, emportée, elle rend tous ses mouvements excessifs, toutes ses inclinations violentes; son âme brûlante ne connaît que la passion, n'agit qu'avec elle : son énergie le rend capable des plus grandes choses; il ne fallait que quelques

[1] De la Toussaint.

circonstances pour en faire Brutus ou César. Son imagination active anime et personnifie tout : ses peintures ont le coloris de Rubens, la force d'expression de Michel-Ange. Voluptueux par tempérament, délicat par goût, gai par vivacité, le sentiment et la saillie lui sont également propres. Son ami, de cette trempe modérée chérie par la raison, eût fait un pendant à Socrate s'il eût vécu de son temps. Il revient un peu de sa douleur, il souffre qu'on l'en distraie et paraît l'oublier volontiers dans ce petit comité où l'esprit est libre et le cœur à l'aise.

Nous avons passé hier ensemble la plus grande partie de la journée. Je parlais de toi; je te souhaitais à mes côtés : la fête eût été complète. Ô ma Sophie! rien au monde n'est égal au charme délicieux de l'amitié. Qui le sait mieux que toi?

27 octobre 1776.

Je me souviens qu'un abbé de ma connaissance m'a demandé si, vers les fêtes de Noël, je n'aurais pas quelqu'un d'Amiens faisant un voyage à Paris et voulant se charger d'une petite somme d'argent. Si tu connais quelqu'un tu me ferais plaisir de m'en instruire; on donnerait l'adresse de ce quelqu'un au débiteur du pays qui lui porterait l'argent à remettre ici entre mes mains.

Adieu, ma très chère, j'embrasse ta chère sœur, je vous aime toutes deux plus que ma vie. Adieu, es-tu contente de moi?

CLI

À SOPHIE(1). — S. d. [10 novembre 1776(2)].

Je ne dirai pas grand'chose de bon aujourd'hui, car j'ai peu de temps, et il faut parler d'affaires.

M. Trude est porteur d'une lettre de change à tirer sur quelqu'un d'Amiens; comme il n'a point de correspondant dans cette ville, il prierait Mme Cannet de lui rendre le service de s'en charger; il s'agit d'abord de l'envoyer accepter lors de sa réception, puis après, de la faire recevoir dans son temps. Quant à l'argent, Mme Cannet aurait encore la bonté de l'envoyer par une occasion ; mais à son aise, c'est là le moins pressé.

(1) Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet.— Dauban, I, 415-417.

(2) La lettre n'est pas datée. L'annotateur inconnu du dossier d'Agy a mis «août 1776», et M. Dauban a suivi cette indication. Mais il suffit de lire la lettre pour voir qu'elle vient après celle du 27 octobre, et qu'elle a été écrite la veille du départ de Sainte-Lette pour l'Inde, qui est du 11 novembre, comme on le verra par la lettre suivante.

Voilà de quelle commission mon cher cousin m'a chargée en ajoutant beaucoup de prières, d'excuses, d'honnêtetés; tu devines tout cela. Ainsi donc, si la chose peut s'arranger, il passera la lettre à l'ordre de Mme Cannet, et je te l'enverrai dans la première des miennes. Mille respects, civilités, etc. Dis-moi aussi un petit mot pour l'affaire de mon abbé.

Me voilà débarrassée. Bonsoir, ma petite amie, que je vous embrasse; ma chère Henriette, viens entre nous deux, cette place t'appartient, j'aime à te voir l'occuper; j'ai déjà la douce habitude de la voir remplie par toi, ne la quitte pas, je t'en conjure : combien tu me ferais souffrir! Sois à jamais le nœud chéri qui réunit les deux bouts de la chaîne; tu serais notre point de ralliement si nous en avions besoin d'un, mais dans tous les cas tu ajouteras au charme de notre amitié en acceptant ses offres par un retour de la tienne. Hélas! j'ai vu aujourd'hui deux amis pénétrés, ils vont se quitter peut-être pour toujours; puis-je voir sans émotion le spectacle d'une union qui mériterait de servir de modèle à la nôtre, si la nôtre ne l'avait égalée?

M. de Sainte-Lette part demain ou après; il a dîné ici avec sa moitié, son bon ami. Je leur avais joint ce gentilhomme malheureux qui ferait bien le pendant du tableau de M. Greuze, et mon bon philosophe républicain, de retour de sa patrie depuis huit jours. Il manquait M. Roland : je l'ai regretté; mon imagination m'a transportée à sa suite, je fus distraite quelque temps. Nous avons cependant causé gaîment; et, ce qui est fort plaisant, nous nous sommes quittés à peu près de même, M. de Sainte-Lette en me baisant la main, et moi d'un ton fort enjoué. Au fait, chacun avait son compte; mais le plaisir de se voir encore faisait oublier le départ, les six mille lieues, le temps, etc.

M. de Sainte-Lette avait entre les mains quelques-uns de mes cahiers; il me pria de souffrir qu'il les remît à son ami, afin que celui-ci les lût avant de me les rendre. Cela s'est accordé je ne sais comment; de manière que ce dernier va partir à Soissons, où il fait sa résidence ordinaire, avec mon *Esprit* de l'année passée — j'entends mes barbouillages — et une bonne partie de ceux de celle-ci; dans le vrai, cela n'a pas le sens commun. Il y a quelques-unes de ces réflexions philosophiques un peu hardies qui se font, dans ce pays, sous la cheminée, et ne doivent être vues que là; il y a mille misères qui ne valent rien, et la totalité ne fut jamais écrite pour d'autres que pour moi; mais, enfin, c'en est fait... Voilà mon *Esprit* bien aventuré. Il tomberait (si le dépositaire venait à mourir) entre les mains de ses fils, deux jeunes officiers qui le retourneraient de la bonne manière ou bien le perdraient; heureusement ce ne serait qu'une dissipation des revenus : le fonds me reste; mais il n'en faut pas davantage pour faire le sujet de petites inquiétudes, tracasseries, etc.

Oh! personne ne prévoit mieux que moi; mais penser au possible et agir comme

IMPRIMERIE NATIONALE.

y ayant pensé, ce sont deux choses différentes que je ne fais pas toujours à la fois.

A propos, le jeune de B. est venu me voir; je ne lui ai pas trouvé le ton aussi leste qu'on me l'avait annoncé; je ne sais si ma présence y faisait quelque chose. Nous ne nous sommes entretenus que de la maladie du défunt; il avait prévu sa mort avant même d'être alité, sans doute par ce sentiment fidèle qui nous éclaire assez sur un avenir prochain, lorsque nous savons l'écouter. Il fut entraîné par le *coma;* c'est une affection soporative qui engourdit toute la machine, suspend absolument toutes ses fonctions et anéantit ainsi en elle le principe de la vie, sans que les secours de l'art puissent être de quelque utilité. Elle vient probablement d'un engorgement des vaisseaux, causé par le sang qui se porte à la tête avec violence.....

Mais laissons là les conjectures pour faire une remarque dont j'ai été frappée. Tu sais que j'étais au lit dans le temps de la maladie du Sage; tout mon mal était dans la tête, et avant qu'il vînt à cet excès, j'avais éprouvé depuis six semaines un assoupissement presque continuel et irrésistible sitôt que je prenais un livre, tel intéressant qu'il fût; de manière que, si la saignée au pied n'eût coupé court aux redoublements de la fièvre, il est probable que le véritable *coma* se serait emparé de ma personne et m'aurait emportée avec le Sage, dans le même temps et de la même manière que lui. C'eût été fort singulier.

Je t'endors de mes contes, je bavarde sans raison, j'oublie qu'il est minuit, que je suis fatiguée, qu'il faut demain que je me lève de bonne heure, parce que mon père doit se purger. Il a été malade, soi-disant d'hémorroïdes; il s'est rafraîchi à force, et a pris déjà trois médecines, qui ne se sont point faites ici (contre l'ordinaire); cela est fort drôle. Je suis d'une bonhomie dont on ne se méfie pas. Au bout du compte, il est plus assidu depuis ce temps, et les affaires vont mieux. Mignonne rit sous sa coiffe, moi je fais l'Agnès, chacun tient son coin.

Mon grand'oncle est revenu de la campagne, c'est une lourde machine à remuer, il n'entend rien à demi-mot. Je n'avancerai pas plus loin, parce que le changement a rompu mes batteries et fait faux-bond à mes recherches. J'en sais assez pour être convaincue tacitement, trop peu pour ouvrir la bouche. D'ailleurs, cela me serait pénible : je préférerais encore les autres inconvénients à les prévenir par un moyen, qui, tel juste qu'il soit, répugne toujours à une âme sensible et délicate. Ainsi je me tiens coi.

Mon prétendant est renvoyé par delà les siècles : j'ai si bien raisonné que mon père en est venu au point de juger l'affaire non faisable. Je t'assure que je n'ai pas eu moins de besogne que les avocats de la comédie des *Plaideurs* n'en avaient devant le juge Dandin.

J'ai les *Recherches* de M. de P. *sur les Chinois et les Égyptiens;* il te reviendra quelque jour un extrait [1].

Ma cervelle bout comme la cire sur le feu; j'enrage du peu de durée des heures; je n'ai pas le temps de rêver, de travailler; je voudrais être je ne sais où, avec moi seule, pour en passer une bonne fois la fantaisie. Il serait bon cependant, mes bonnes amies, que vous vinssiez interrompre ma solitude. J'ai bien ri de ce désir du contrat qui gâte tout, vraiment... Mais bonsoir, il faut se coucher, et si je ne brusque les choses, le jour viendrait me surprendre et éclairer mes folies.

CLII

À SOPHIE ET À HENRIETTE [2]. — 12 novembre 1776, avec P.-S. du 13, du 19, et du 29 [3].

Le 12 novembre, à minuit.

J'ai eu hier à dîner quelques parents; le soir je reçus la visite de l'ami de M. de S. L. Celui-ci était parti le matin pour l'Orient, et le premier venait me voir encore une fois avant de retourner à Soissons. Je restai seule à huit heures; je me mis à lire au coin de mon feu *Beverley*, tragédie bourgeoise de M. Saurin, traduction libre du *Joueur* anglais. La pièce a des défauts, elle manque à l'unité de lieu; mais elle est bien conduite, les situations sont intéressantes; enfin la touche qui la caractérise est mâle et sombre. Cette lecture m'a fait mal; je n'ai pas pleuré en la faisant, mais j'ai cru m'évanouir après l'avoir achevée. Je demeurai accablée sous des impressions tristes, ma respiration était gênée, mes forces défaillantes, j'éprouvais un malaise insupportable; je finis par pleurer abondamment pendant une heure, et je me couchai ensuite sans avoir pu prendre seulement un verre d'eau. Il est vrai que le sentiment, plus prompt encore que la réflexion, saisissait des rapports avant que je fisse des applications. Cet oncle nouvellement de retour m'avait parlé dans l'après-midi, et sa conversation m'avait fait connaître qu'on lui avait appris mes sujets de chagrin. L'attachement et le zèle aussi touchant qu'utile

(1) Il y a aux *Papiers Roland* de la Bibliothèque nationale (ms. 6244, fol. 129-146) un long extrait de ce second ouvrage de M. de Paw. La lettre CLIII, qu'on trouvera plus loin, en contenait d'ailleurs un extrait encore plus considérable.

(2) Archives d'Agy; adresse : «À Mlles Cannet, etc... », timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 456-463.

(3) Ici encore nous avons un véritable journal, allant du 12 au 29 novembre, où Marie Phlipon s'adresse alternativement aux deux sœurs, et qui, placé sous une même enveloppe, fut mis à la poste dans la matinée du 30.

qu'il me témoigna ne purent balancer la peine que je sentis à voir la diminution de son estime pour mon père et à m'en reconnaître la cause innocente. Je l'ai revu aujourd'hui, nous avons traité les mêmes objets, et j'ai l'âme tout aussi serrée qu'hier. Je vois que c'est M. Trude qui l'a prévenu, pensant bien qu'à force de ménagements je voilerais les choses au point de les rendre impénétrables. Néanmoins je veux éviter tout ce qui peut tendre à l'éclat; en conséquence on ne demandera point d'inventaire, on se contentera de travailler à l'amener insensiblement à cette opération en gardant d'ailleurs le plus grand silence, conservant tous les égards et s'en tenant à l'observation. Je voudrais être... je ne sais où... Tous les soins que l'intérêt oblige de prendre me répugnent et me contrarient. Hélas! si je n'étais point, mon père pourrait suivre ses penchants sans gêne, sans qu'on les remarque ni qu'on les désapprouve; mon existence seule le rend coupable et blâme ses démarches. L'amitié de mes parents me touche, mais elle leur fait regarder mon père sous un point de vue qui me déchire. Le bien qu'ils me veulent me désole; je suis réduite à pleurer mes avantages. Ô mon père! ô nom doux et cruel! je croyais ne vous prononcer jamais qu'avec le transport de l'amour et de la reconnaissance. Pourquoi le gémissement, la douleur et la crainte viennent-ils vous accompagner dans mon cœur? Je trouve du soulagement à te rendre dépositaire de mes larmes; je vais m'abandonner sur ton sein pour y prendre quelque repos. Adieu.

Du 13 novembre, à 5 heures.

J'ai reçu ta lettre ce matin; j'en avais besoin, non que j'accusasse la dernière de froideur, je connais ton âme; la simplicité de tes expressions est digne de la vérité de tes sentiments et de ta confiance en moi; je sais t'entendre, tu dois te reposer là dessus; mais, dans les peines que j'éprouve, tout ce qui vient de ta part est un baume bienfaisant qui me ranime et me console.

Ce que tu me dis de ta santé m'inquiète; je connais cette sorte d'indisposition, et sans lui croire les suites dont tu me parles, je la crains pour elle-même. Je vais avoir un mal de plus jusqu'à ce qu'une autre que toi m'apprenne que tu te portes bien. Je suis de ton avis sur la nécessité du mélange des biens et des maux pour notre propre avantage. Nous ne sommes pas faites pour persévérer longtemps dans la même situation : le plaisir poussé à l'excès change de nature, toute sensation continuée trop longtemps devient insupportable. Mais s'il faut de la réflexion pour s'en convaincre, il n'en est pas besoin pour le sentir et pour agir en conséquence. L'homme sensé qui médite calcule et se gouverne sciemment. L'homme rustre, sans tant de façons, oublie le mal sitôt qu'il est passé, et n'emploie son souvenir qu'à faire valoir le bien présent. Je ne trouve pas que le *Code*

de la nature[1] soit désespérant pour personne; la jambe un peu plus ou un peu moins bien faite n'empêche pas d'être heureux ou malheureux, et ceux dont la constitution est la moins parfaite ne voudraient pas troquer leur existence contre le néant. Je croyais t'avoir donné dans mon *Extrait* la définition de ce mot *nature*, dont tu me demandes la signification; l'auteur en question entend par la *nature en général* ce grand tout qui renferme les êtres sans cesse produits, combinés, altérés, reproduits par des lois immuables et nécessaires; par la *nature particulière* de tel être, il entend l'assemblage des propriétés qui déterminent son essence et le constituent ce qu'il est. Par une suite des propriétés dont nous sommes le résultat, telles ou telles actions nous sont avantageuses ou nuisibles; ainsi quand on dit à l'homme : La nature t'ordonne de vivre ainsi, etc., c'est comme si on lui disait : Les lois auxquelles tu dois ton existence et ta constitution font que telle manière d'agir t'est utile ou pernicieuse; fais ton étude de ces lois, apprends d'elles les moyens de devenir heureux, etc... Substituer à ces expressions le mot de nature, c'est employer un abrégé dont la signification ne change pas. Je sais qu'on peut faire des objections sans fin, en disant que si tout est nécessaire, jusqu'à nos fautes, la nature se trouve donc en contradiction avec elle-même. Mais on peut faire des objections semblables contre une Intelligence qui, si elle était sage et toute-puissante, devait prévoir ou empêcher le mal qu'elle a permis et dont elle s'offense; et ces objections auraient plus de force contre elle que contre une nature aveugle, qui ne nous offre dans toutes ses variétés que des mouvements successifs naissant les uns des autres, agissant par les mêmes lois. La fatalité n'exclut point le mérite ni le démérite. Ils existeront tant qu'il y aura des êtres sensibles liés indispensablement aux objets qui les entourent et capables d'apprécier leurs effets par eux-mêmes. Prêcher à un homme que l'on croit n'agir jamais que nécessairement, c'est mettre un contrepoids à un levier et tâcher de faire nombre dans les causes qui le déterminent. Les représentations vives et raisonnables sont à un homme abusé ce que sont les douches à un fou. Les lois pénales sont pour le criminel comme les chaînes dont on retient les furieux.

Il y aurait à écrire jusqu'à demain, je parcours en effleurant; il faut bien s'en tenir là, à moins que de faire des traités : cela pourra venir quelque jour. Je crois qu'on en pourra faire de passables pour et contre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je t'aime plus que ma vie. Adieu, ma très chère. Je vais demander à M. Trude la lettre en question.

A propos, il ne sera plus question de rien pour mon abbé. Il a fait rencontre

[1] Le *Code de la nature*, de Morelly, qui avait paru sans nom d'auteur en 1755, et qu'on attribua quelquefois à Diderot. Il y a, aux *Papiers Roland*, ms. 6244, fol. 263-267, un «extrait» de ce livre, que Marie Phlipon croyait être de Maupertuis.

d'une personne d'Amiens qui s'est chargée de la commission : ainsi, plus de recherches, et mille remerciements. Je ne sais pourquoi j'emploie cette dernière expression; elle est trop du courant pour valoir entre amis : tu n'as qu'à la rayer.

Du 19 novembre.

Je me meurs d'impatience; enfin voilà cette lettre de change, je l'attendais chaque jour, et chaque jour je me retenais d'envoyer mon paquet. M. Trude est dans les embarras de déménagement; sa petite femme est malade de rhume et de fatigue; je ne la vois pas aussi souvent que je le souhaiterais, parce que je ne suis guère libre.

Si je faisais comme l'amie Henriette, j'aurais mille fois brûlé ce griffonnage barbouillé; mais j'use de ménage, il faut qu'il serve. Je vais demain à un service de bout de l'an, d'une femme de vingt-trois ans; j'y ferai un *Monument*... ou autre chose.

Je ne suis pas assez libre avec le fils du Sage pour l'inviter à venir me voir, comme tu le dis, et je crois que ma société flatterait peu son amour-propre et ses goûts. De la manière dont le père est mort, tu penses bien qu'il n'avait pas l'esprit assez dégagé pour s'occuper de ces dernières choses. Tout ce que je sais, c'est que, sans croire beaucoup à la Révélation, il reconnaissait un Être suprême et attendait une autre vie. C'était ce que l'on appelle un vrai théiste. Voilà tout ce que je puis t'en apprendre.

Comment te portes-tu? Adieu, ma belle; écris-moi.

A Mlle Cannet[1].

Du 13 novembre 1776.

Si tu bornes ta tâche à me faire rire, ma bonne amie, tu fais souvent plus qu'elle ne te prescrit; cependant cela seul ne serait pas une petite affaire, surtout dans certaines circonstances. Je deviens avec toi ce que tu veux que je sois : l'aimable gaîté, la douce mélancolie, le don de la raison, je prends tout ce que tu me donnes; ma flexibilité à ces dispositions contraires me fait ignorer celles qui me sont le plus naturelles. Mais, d'entre elles toutes, celle à laquelle je suis le plus fidèle est la tendresse que je te porte en tous les temps.

Il me semble que tu vogues à pleines voiles dans le vague de l'incertitude; je voudrais te procurer ces deux oreillers de Montaigne, l'ignorance et l'incuriosité,

[1] C'est-à-dire à Henriette.

sur lesquels il fait si bon se reposer. Avant de te dire combien ce repos me paraîtrait sage, il faut satisfaire à tes questions. Tu parais blessée de la contradiction de certaines expressions employées dans le *Système;* mais celles que tu me rapportes pour exemples ne justifient pas ton observation. Quand le prophète Élie disait aux prêtres de Baal : «Criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort», penses-tu qu'il croyait à ce dieu, ou que cette expression doive lui être imputée comme contradictoire? C'était une métaphore, une ironie sanglante. Il en est à peu près de même de celle-ci : «Vainement comptes-tu sur ces déités capricieuses dont la bienfaisance t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton séjour que de calamités», etc.; c'est comme s'il disait : «Les maux qui t'accablent de toutes parts seraient donc les présents de ces déités dont tu loues la bienfaisance, si ces déités existaient, etc. . .» Donc cette expression est une figure dont le sens n'a rien d'opposé aux principes de celui qui l'emploie. Assurément si l'ouvrage ne montrait la corde (pour me servir de ton expression) que de cette manière, il serait encore meilleur qu'il ne me le paraît. Je ne saurais te dire quelle envie il me donne d'étudier la physique, l'astronomie, choses que probablement je ne pourrai jamais apprendre; je suis bien ennuyée d'être fille; je crois qu'un petit grain de folie de plus et une santé plus forte, je me déguiserais pour me débarrasser de mes entraves, et je me plongerais dans l'étude sans distraction. Mais laissons ces lanternes et parlons raison. Balancée entre le désir de suivre une religion dont les maximes et les promesses sont saintes et respectables et le doute de sa vérité, agitée de la crainte de ne suivre qu'une chimère en l'adoptant ou de perdre la félicité en la rejetant si elle est vraie, tu te fatigues dans ces oscillations continuelles sans fruit pour ton bonheur. Tu voudrais que mes raisonnements t'aidassent à te fixer; mais pourquoi t'en rapporter aux autres sur un point de cette importance? Consulte ton cœur et agis, voilà le meilleur guide. A qui t'adresses-tu? à moi qui, plus sceptique encore que tout autre chose, traiterais volontiers le pour et le contre tour à tour. Le sort en est jeté, j'ai commencé à raisonner, à chercher, je raisonnerai et je chercherai toujours. J'ai motivé ma conduite, je me suis fait des règles pour agir, et j'éprouve que le bonheur dépend moins des opinions que du caractère. La modération, l'égalité, la constance, voilà des moyens infaillibles pour maintenir son âme en paix. Que la raison préside à l'usage de tes facultés, à l'emploi de ton temps; que l'amour de tes semblables, le désir de leur être utile embrase ton cœur et nourrisse tes actions; tu seras paisible et contente, ton esprit cherchera tranquillement à se déterminer. Avant de le faire, tu considéreras que ton âge, tes habitudes, ta situation, tes moyens ne favorisent pas des recherches étendues et suivies, une application forte, des méditations profondes; que par conséquent tu dois éviter le parti qui les rendrait indispensables. Tu songeras que dans l'impossibilité de courir longtemps après le vrai, la prudence veut que l'on s'attache

au plus sûr. Tu verras d'ailleurs l'exemple de Sophie te manifester les avantages d'une décision, t'inviter à la suivre. Il est doux de croire à un Rémunérateur, dont l'on s'efforce de bien mériter. Si c'est une erreur, elle est touchante et sublime. Il faut avoir la manie du raisonnement pour ne pas adopter une chose dont l'existence s'accorde avec nos intérêts et se trouve appuyée de quelques raisons. Ne pense pas trouver une route facile dans les régions de la métaphysique : c'est un pays d'hypothèses, de chimères et de subtilités; la vérité n'y paraît que comme un vif éclair, dont la lueur ne découvre un instant l'horizon que pour le replonger tout à coup dans d'épaisses ténèbres.

Il est fatigant de raisonner, fort rare de le faire avec justesse; une autorité respectable est un appui commode pour notre faiblesse, s'en servir est une sagesse, si ce n'est une nécessité. J'ai envoyé l'extrait du *Système* parce que Sophie me l'avait demandé; je l'ai regardé comme une chose dont vous vous feriez un délassement, un exercice d'esprit, non pas un objet d'examen. De pareils sujets ne doivent pas s'étudier par extraits; mais quand tu aurais lu l'ouvrage même, tu reviendrais au même point en lisant ensuite sa réfutation. De leurs impressions diverses résulterait un mouvement combiné, accéléré, modifié par les circonstances qui te seraient particulières, par ton tempérament, tes inclinations; tu te déterminerais pour le parti vers lequel ces différentes choses t'entraîneraient, ou tu resterais sceptique avec plus de raisons, et ni l'un ni l'autre de ces changements ne serait peut-être à l'épreuve de nouvelles altérations. Épargne-toi du chemin et des peines. Suis les pas de Sophie. En écoutant mes avis, laisse-moi remplir ma destinée; pratique mes conseils sans t'inquiéter de mes résolutions. Reposez-vous, mes amies, dans le sein de la persuasion. Sages et contentes, coulez vos jours heureux sous l'abri modeste où vous vous trouvez; enfant indocile et fougueux, je quitte ma patrie, entraînée sur des rives étrangères; je vous rapporterai un jour le fruit de mes voyages. L'inaction me dévore : mon activité se développe et se satisfait dans ces déplacements continuels; je vous laisse dans un asile où je ne peux rester. Les fatigues pourront m'y rappeler et m'y fixer; je vais éprouver ce moyen. Je voudrais bien que tu m'instruisisses de l'état de Sophie; sa santé souffre quelque dérangement; s'il augmente, elle me le cachera. Sois plus sincère, travaille à ma tranquillité sur cet objet important, comme tu contribues à mes plaisirs par la douceur de ton amitié. Sois à jamais le lien qui nous unisse. Adieu, je te chéris bien tendrement.

Du 19 novembre.

Je n'ai pas le courage de laisser cette place sans l'employer à recevoir une nouvelle expression de mon amitié. Où es-tu, ma chère amie? Je t'ai vue en songe toutes ces nuits dernières avec ma Sophie. J'étais transportée, le réveil a tout

détruit. Il en est ainsi, hélas! de tant de choses!... etc. J'allais moraliser. Mais il faut te dire que cette petite[1] qui était avec nous au Jardin du Roi me prie de te présenter mille choses; c'est une petite créature toute bonne, et toute malheureuse : pleurer et travailler, voilà son lot. Donne-moi un souvenir pour elle, cela lui fera du bien. Elle est sensible comme nous, et n'a que moi avec qui se consoler.

Il pleut aujourd'hui à verse; tu ne saurais croire combien cela influe sur mon imagination : elle est voilée de nuages comme le ciel, et je suis d'une misanthropie à n'aimer que ma chambre. J'étais de même dimanche, par un temps semblable; j'ai passé la journée renfermée, absolument seule, ne répondant pas à ceux qui se faisaient entendre à la porte. Je vis hier la fille de ma nourrice, elle était avec un bon paysan, de cette trempe heureuse, de ce bon sens naturel, de cette droiture d'âme des premiers temps; cette vue m'a touchée, attendrie, m'a rappelé des pertes douloureuses, des affections vives. Je suis un instrument singulier, dont une des cordes ne peut être pincée sans que toutes les autres frémissent et répondent.

Le vendredi 29 novembre 1776, à minuit[2].

La seconde partie est préparée. Vous l'aurez aussi dans son temps. Je me dépêche à l'étude, j'entasse vite et vite, toujours comme si c'était la dernière fois que je dusse le faire. Je vais pourtant me donner relâche, mais c'est pour travailler de mon cru et digérer mes resultats. Le temps m'entraîne comme un torrent rapide, je me débats en vain pour ralentir ma course, je suis emportée et tout fuit aux alentours. Les scènes changent souvent pour mon imagination émue; je suis aujourd'hui affectée de la mort du Sage comme si je venais de le perdre une seconde fois; des rapports imperceptibles, inexplicables viennent éveiller son souvenir et ranimer des sentiments toujours prêts à s'exalter de quelque côté que je les dirige ou que les portent les circonstances. L'image d'un homme qui remplissait mes idées sur le nom de père et d'ami, d'un homme dont les goûts, la sensibilité, les connaissances nous rapprochaient et nous auraient fait trouver tant de douceur dans le commerce de la vie, fait une disparate tranchante et pénible avec ce qui m'approche. J'ai des petites anecdotes qui ne peuvent s'écrire et qui viennent me percer cruellement; j'eus avant-hier un tremblement affreux, une agitation de nerfs violente; je l'arrêtai dans l'accès par un effort plus violent encore, mais qui fut bien payé le soir. Excepté ces moments de révolutions qui sont inévitables, je m'élève au-dessus des vagues avec une tranquillité dont je m'étonne parfois : je me porte bien à tout prendre, je ne change pas; mes yeux seulement sont presque toujours battus et creux ou gonflés, cela tient à mes occupations. J'ai été dimanche voir

[1] Léveilly. — [2] Ici, Marie Philipon s'adresse aux deux sœurs.

Mlle d'Hangard, elle me fit visiter pour la première fois la petite bibliothèque de son frère, je la fis bien rire avec mon air de jubilation, de transport en retrouvant Montesquieu, Rousseau, etc... Je vis M. de Vouglans[1], c'est un vrai fanatique tout plein de l'orgueil de dévot et d'auteur. Cependant, il est bon à feuilleter, j'aimerais à le voir quelquefois, il a des connaissances : d'ailleurs les gens de son espèce ont toujours une certaine force d'âme et d'imagination qui présente matière à l'observation et des traits à saisir. On vint à parler de son petit ouvrage[2], Mlle d'Hangard me dit tout bas de lui faire compliment, il n'y eut pas à reculer, je me tirai d'affaire avec une bonhomie qui fit croire à ma sincérité beaucoup plus que je ne le méritais; mon homme aussitôt me vante comme un saint l'évêque de Boulogne, qui le compare, dans une lettre qui lui a écrite, à Lactance, Arnobe, etc. La lettre n'était pas dans sa poche, sans quoi nous en eussions essuyé la lecture tout au long; il prétend encore aux honneurs de l'in-folio et se dispose à donner une compilation des lois criminelles, à quoi il travaille depuis quinze ans[3]; je me trompe, c'est moins une compilation qu'un cours de droit en cette matière; il y traite, dit-il, du crime de lèse-majesté divine, etc... Ô l'habile homme!

M. Guérard m'a remis la lettre de change; son bon sens nous a fait un peu causer; je l'ai vu avec plaisir; tout ce qui tient à vous m'intéresse. Mille respects, civilité à cette chère famille. J'aurai soin des bracelets.

Adieu, mes tendres amies, je suis toute à vous.

CLIII

À SOPHIE ET À HENRIETTE[4]. — 29-30 novembre 1776[5].

Suite de l'extrait de M. de P. sur les Égyptiens et les Chinois[6].

Si j'avais pour l'étude tout le loisir que je voudrais lui donner, j'aurais fait de l'ouvrage que j'extrais une grande lecture bien méditée, qui m'aurait mise dans le

(1) Muyart de Vouglans, conseiller au Grand-Conseil, familier des d^{lles} de Lamotte, qui épousa plus tard Henriette Cannet. — Voir sur lui les *Mémoires*, t. II, p. 126-127.

(2) *Motifs de ma foi en Jésus-Christ, par un magistrat*, 1776.

(3) *Les lois criminelles de la France dans leur ordre naturel.* L'ouvrage ne parut qu'en 1780.

(4) Archives d'Agy; pas d'adresse (ce gros paquet fut porté par Sélincourt). — Dauban, I, 463-466.

(5) La date est dans le corps de la lettre.

(6) Je crois inutile de reproduire ici cet interminable extrait, sans réflexions personnelles, d'un ouvrage dépourvu aujourd'hui de toute valeur scientifique et par conséquent de tout intérêt. Il suffira de donner la dernière partie de la lettre.

cas d'en faire l'extrait absolument par cœur, et peut-être d'une manière plus abrégée. Mais je n'ai que des moments détachés, mon attention est coupée sans cesse par des distractions multipliées et parfois pénibles pour mon cœur; ce n'est que des plumes arrachées à l'aile du temps, que j'écris à la hâte, en m'aidant du livre sur lequel je jette de temps en temps les yeux. Vous n'en serez pas plus mal servies, mes amies : c'est moi seule qui profite moins.

. . . .

Samedi 30 novembre 1776, à 1 heure après-midi.

En faisant le tour du cadran, l'aiguille me retrouve au point où elle m'avait laissée occupée à vous écrire; je n'ai point passé tout ce temps dans cette douce occupation, il a fallu donner quelques instants au sommeil; mais depuis que j'ai secoué ses chaînes, j'ai fait au matin une grosse affaire. — Devine, Sophie, je te le donne en deux, quatre, dix, cent. . . J'ai été. . . par ma foi, tu ne t'en douterais pas. . ., j'ai été conférer avec ce certain homme qu'il fallait bien voir pour l'édification de ceux à qui je dois l'exemple. Nous avons causé une heure et demie; c'est le second tome de M. de V., dont je te parlais cette nuit; on ne peut s'énoncer avec plus de chaleur, d'autorité, même de despotisme; c'est du zèle tout pur, mais du zèle bien dégoûtant. Des raisonnements choquants, des absurdités révoltantes, des principes destructeurs des plus simples notions, tout cela tiré conséquemment de certaines choses qu'il faut adopter, m'ont fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous n'avons pas traité cependant le grand sujet de métaphysique; je me suis tenue coite : nous sommes restés *ad revelationem*, et je vois bien que nous ne serons jamais d'accord, jusqu'à ce moment où la fatigue et l'affaiblissement me feront fermer les yeux et baisser humblement sous le joug que supporta mon enfance. Non, j'aimerais mieux rester éternellement dans la balance sceptique, ou même au delà, que de dévorer tant de contradictions. Je te dirai pour échantillon qu'après une enfilade d'ergotismes sur la nécessité de soumettre sa raison lorsque Dieu a parlé, etc., je demandai : « Mais si Dieu me commandait un crime, de tuer mon père, par exemple? faudrait-il croire et obéir? — Sans doute! » Et aussitôt on me cite Abraham. Eh, la vilaine morale que celle des prêtres! Dieu m'en garde à jamais!

Je ne m'étonne pas qu'avec elle des hommes obscurs, adroits et souples, gouvernent sourdement un empire, fabriquent des Ravaillac, etc. La corruption prétendue de notre nature, l'insuffisance de la raison, voilà les pivots sur quoi ils font rouler leur galimatias. Selon eux, rien n'est bien ou mal que ce qui est ordonné ou défendu par Dieu. Selon eux encore, nous sommes incapables de discerner le vrai; d'où il suit que notre insuffisance doit être aussi égale pour distinguer la voix de Dieu de celle de l'homme, que pour juger sûrement le bon et le mauvais;

et de leur principe même je déduirais l'incertitude de la Révélation. Je ne croirai jamais que deux et deux ne fassent pas quatre, quand tout l'Olympe dirait le contraire; j'appellerais fourbe et je regarderais comme abusé celui qui m'assurerait que Dieu m'ordonne de le croire, tel échafaudage de miracles, prophéties, etc... dont il soutînt sa proposition. C'est en conséquence de ce que je rejetterai tout ce qui sera contradictoire avec ma raison, quand bien même des milliers de gens mourraient pour me convaincre que la suprême Intelligence a dit des sottises.

Eh! si les lumières naturelles sont fausses, il n'y a pas une seule règle certaine. Je conçois à merveille comment les nations doivent croupir et ramper dans l'ignorance et le fanatisme, lorsque la théologie, la scolastique étendent sur elles leurs voiles insidieux. Je t'assure, ma bonne amie, que pour avoir de la foi il ne faut ni connaître les prêtres ni les entendre; ce Jean-Jacques, qu'ils ont tant décrié, me ramènerait plutôt au christianisme que tout le clergé de l'univers; heureusement j'ai mes principes faits, je sais ce que c'est que la vertu, j'ai juré dans mon cœur de la suivre toujours, et je sens bien que je lui serai fidèle indépendamment de toute opinion religieuse.

Je suis dans une belle passe pour la faire valoir, chaque jour m'apporte une nouvelle certitude de ce dont je voudrais douter encore. Ma franchise a percé encore une fois, mais elle a trouvé même dissimulation, même froideur, même réserve. Les nuages s'avancent de tous côtés, la grêle moissonne déjà aux alentours; n'importe, je l'ai prévu, l'orage crèvera, je suis prête à tout; toutes les révolutions imaginables ne m'empêcheront pas de travailler à mériter mon estime et la tienne; n'eussé-je qu'elles pour récompense, je me tiendrais satisfaite, et au-dessus du reste.

Ce paquet, mes amies, vous sera remis par le Divin[1]. Il m'a fait l'honnêteté de venir me voir aujourd'hui; je le croyais parti, et en conséquence je mis ce matin à la poste l'autre paquet, qui vous parviendra aussi demain matin; j'ai toujours profité de l'occasion pour celui-ci; je vais me reposer un peu et vous laisser à mes griffonnages.

Sur les bords riants du Permesse,
Je vais égayer mon esprit,
Et m'amuser avec sagesse
De quelque bon petit écrit
Bien moins raisonné qu'agréable;
Car, ma foi, la folie aimable
Vaut bien cette triste raison,
Toujours grondant quelque leçon,
Et rembarrant d'un air sévère

[1] Surnom donné à Sélincourt par ses sœurs et leur amie.

Le Plaisir à l'aile légère,
Au front timide, à l'œil fripon,
Qui sous l'auspice d'Apollon
Se rit des humaines chimères.

CLIV

À SOPHIE[1]. — 10 décembre 1776.

10 décembre 1776.

Je n'y tiens pas : vite, prompt, tôt, du papier, une plume. Il est une heure, 10 décembre; Mlle Leleu sort d'ici; j'ai enfin une lettre. Je me mourais d'impatience; en vérité, disais-je, mes bonnes amies, si vous avez faim de mes nouvelles, vous ne me supposez guère d'appétit pour les vôtres. Sais-tu bien qu'il y a loin, loin, loin, loin... de cette lettre à la dernière? Je t'en voudrais jusque... je ne sais où, si Mlle Leleu ne m'avait dit q'uelle gardait ta lettre depuis huit jours. J'ai répondu que j'eusse préféré le retard, et que cette occasion me procurât le plaisir de la voir; mais je n'ai jamais fait un si fieffé mensonge : aussi j'étais toute sotte en le faisant.

Je vois bien que tu n'as pas lu mes *Extraits*, et je m'attendais fort à cela; mais à la fin de chaque extrait, il y a quelque chose de moi, de ma disposition d'esprit, de mes petites affaires : comment tes yeux n'ont-ils pas été chercher ce qu'ils sont si avides de voir?

Tu me donnes quelques grains de gaîté qui raniment mon petit individu : ta lettre est pour mon cœur un stimulant au plaisir, comme hier les sons enchanteurs d'une excellente musique servirent de calmant à l'agitation de la douleur. J'avais quelque observation dont le résultat me donnait ces connaissances si tristes de choses que l'on voudrait ignorer toujours; je veux, dans ces circonstances, repousser fièrement les atteintes du chagrin, je me raidis contre lui, je garde un œil sec et un front serein; mais la délicatesse de mes nerfs me trahit, l'effort intérieur se manifeste au dehors par un tremblement convulsif, ou par un frisson et un grelottement semblables à ceux que donne la fièvre. Après l'accès, que j'ai brusqué de tout mon pouvoir, j'ai sorti avec Mignonne, et je fus à la messe dans une église où je savais trouver bonne musique. Ah! ma foi, celle que j'entendis fit autant d'effet sur moi que la harpe de David en faisait sur Saül possédé du malin esprit; une mélodie touchante et sublime, une harmonie ravissante et

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 466-469.

majestueuse, la vérité, la noblesse de l'expression, une exécution aisée, moelleuse, précise et forte fixaient mon attention, pénétraient mes sens par degrés, les attachèrent et les suspendirent et me transportèrent jusqu'à l'enthousiasme. Je sentais les impressions de la mesure m'émouvoir et m'entraîner, comme on voit ces rames mues en cadence déplacer et conduire le vaisseau sur lequel elles agissent. Les morceaux mis en musique étaient tirés de ce psaume que je n'ai jamais lu sans attendrissement et sans plaisir (du moins les premiers vers) : *Super flumina Babylonis*... [1].

«Étant sur les bords du fleuve de Babylone, nous nous y sommes assis, et nous avons répandu des larmes en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules qui bordent ses prairies.»

J'ai toujours été frappée du tour pittoresque de ce début; l'imagination se promène sur les bords du fleuve, elle y voit de malheureux exilés pleurant l'éloignement de leur patrie; le contraste de leur douleur avec l'aspect riant du rivage agréable, ces instruments de musique suspendus en silence sous un ombrage où ils sembleraient devoir se faire entendre font un tableau touchant qu'on ne peut voir de sang-froid.

Mais le triomphe du musicien fut dans l'expression de cet autre verset du psaume *Memento* : «Introïbimus in tabernaculum ejus : adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.» Cet *adorabimus* est si beau qu'il faut adorer malgré soi! On admire, on frissonne, on s'anéantit : c'est l'ivresse du sentiment exalté. Quelle surprenante magie! Oui, je sens jusqu'à quel point la musique peut porter l'illusion; je voudrais pouvoir entendre ces chefs-d'œuvre excellents des grands maîtres. Ah! si je pouvais voyager! Comme j'aimerais me repaître de tout ce que les beaux-arts nous offrent d'admirable! Musique et peinture, architecture, etc..., tout serait mis à contribution, tout servirait à nourrir, enflammer, épurer mon goût. Toujours accompagnée de gens instruits, je m'aiderais de leurs lumières pour distinguer de nouvelles beautés; combien j'en découvrirais, puisque avec peu de connaissances je sens si bien celles qui sont à ma portée! Que de jouissances! Eh! si le tableau de Greuze me fait pleurer, que feraient les ouvrages des Raphaël et des Michel-Ange?... Mais, renfermée dans un petit cercle où tout ce qui m'environne me contraint et m'atterre, loin de voir les monuments de la belle Italie, et de prêter une oreille sensible à ses opéras enchanteurs, je ne parviens seulement pas à entendre ceux du chevalier Glück dans la ville que j'habite, ville dont je n'ai pas encore vu tous les monuments. L'amie Henriette avait bien raison de croire à la folie du déguisement : il y a des temps où elle me tient bien fort. Je suis enchaînée

[1] Cf. les *Mémoires*, t. II, p. 45-46, sur l'émotion que causait à la jeune fille la musique religieuse.

de manière à ne pouvoir même visiter ta cathédrale, je ne parle pas de toi, cela me touche si peu! Mais, entre nous, la difficulté n'existe que dans l'esprit de mon père, et malheureusement elle est insurmontable : on ne déracine pas les opinions comme on détruit d'autres obstacles. Ce qu'il y a de vrai, c'est que si mon père se conduisait de manière à ne pas me donner d'inquiétude, il pourrait fort bien rester seul une quinzaine avec Mignonne, comme il lui est arrivé du vivant de ma mère, lorsqu'elle et moi nous allions à la campagne. On ne peut rien opposer à cela qu'un décorum imaginaire, comme si vous autres demoiselles d'Amiens étiez moins estimables parce vous faites des voyages à Paris avec une tante, une amie respectable, quelqu'un de confiance! etc. J'enrage de tout mon cœur, quand je passe en revue toutes ces sottises qui gênent sans fruit et sans raison.

Tu deviens donc piétonne. Ta réflexion à ce sujet vaut le *Super flumina.* Elle présente un tableau qui occupe également l'imagination et qui intéresse bien plus mon cœur. Ah! la douce pensée! A propos de tableau, j'en dessinais un dernièrement dans ma tête; je l'exécuterais pour m'amuser, si j'avais assez d'habileté pour réussir, mais je ne me suis jamais exercée pour l'espérer; voici mon idée, autant que je puis la peindre sans pinceaux. Le milieu du tableau représente, dans le fond, un bocage aussi riant qu'il est possible de l'imaginer. Au bord de ce bocage, une jeune fille, aidée par l'Amour, veut avec un lien de fleurs retenir le Temps, qui s'échappe en souriant de leurs vains efforts, et dont le bout de l'aile renverse un autel qui était élevé à l'Amour. Ce groupe bien entendu ferait un bon effet par le contraste des personnages. La jeune fille doit être la candeur et la beauté mêmes; son attitude est gracieuse; ses regards expriment toute l'ardeur du désir; l'enfant ailé qui l'accompagne doit avoir toute la vivacité de son caractère; le Temps porte avec lui l'empreinte de la vieillesse, l'expression de la sévérité et du sentiment de son pouvoir : son sourire est celui d'un vainqueur certain de son triomphe.

A l'un des côtés du tableau, d'où le Temps paraît venir, et où il a déjà passé, se voient des ruines de toute espèce. Au milieu d'elles, l'Espérance tranquille fixe sur le Temps un regard assuré. De l'autre côté sont deux jeunes filles dont l'une considère avec surprise, effroi, douleur, la fuite du Temps, cet autel renversé par lui, en cédant néanmoins à sa compagne qui l'entraîne vers un temple dont les attributs désignent celui de l'Amitié.

Imagine ces différentes figures bien caractérisées, d'un dessin correct, d'un coloris vrai, d'une expression vive, d'une touche supérieure et fine, réunissant l'accord des parties, l'ordonnance noble d'un tout ingénieux : avoue que le tableau serait propre à charmer les yeux et à faire rêver longtemps.

Je suis désolée que mon imagination reste inutile, faute de talent pour l'exercer; elle m'amuse quelquefois assez pour me faire désirer de fixer les objets qu'elle me

présente; mais ils s'effacent tour à tour en se succédant sans cesse, et je reste pauvre parce que je ne peux pas employer mes richesses. Il faudrait à mes désirs une étude constante, et des secours de toute espèce, pour l'étendre au possible : je manque de tout; je ne ferai jamais rien de bon, et je serai à jamais un petit être tronqué, déplaisant à ceux de mon espèce parce que je ne leur ressemble pas, et n'ayant point assez d'acquis pour m'élever jusqu'aux autres. Je suis déplacée autant qu'on peut l'être, et.... Mais finissons cette jérémiade : j'ai le temple de l'Amitié : que me faut-il de plus?

Parlons d'affaires actuellement. L'ouvrier auquel j'avais fait porter les boucles et bracelets, n'y ayant pas travaillé tout de suite, vint au bout de quelques jours, depuis le départ de M. Guérard, me les rapporter pour me faire voir que, en outre des pièces sautées, plusieurs autres étaient cassées, frayées[1], endommagées, et pour savoir s'il fallait un raccommodage total, disant que dans ce cas il lui faudrait neuf livres. J'ai resté étonnée, je me suis plainte, j'ai crié. L'ouvrier a parlé plus haut, ne concevant pas, disait-il, que des cristaux, solides par leur nature, bien sertis, et employés à des choses qui ne fatiguent pas, puissent être abîmés de la sorte; qu'apparemment, ils avaient été très pressés dans quelque chose ou qu'ils tombaient fréquemment : bref, je les ai repris et j'ai voulu savoir avant toute chose si l'on ne s'en tiendrait pas à faire remettre seulement les pierres de manque. Voilà ce que je voulais dire, assez fâchée d'y être obligée.

Mille remerciements des honnêtetés de ta chère famille, je l'aime comme la mienne; présente mes respects à notre maman, distribue mes civilités aux frères, sœurs, etc.... Assaisonne le tout de ce tendre intérêt que mon union avec toi ne peut manquer d'y jeter. J'embrasse particulièrement l'indolente et froide Henriette....

Il semble, à t'entendre, que tu n'aies reçu que des *Extraits;* mais, encore une fois, outre ce qui accompagne chacun d'eux, tu as une autre lettre qui dut te parvenir lors du séjour de M. Guérard à Paris, et dans laquelle, à telles enseignes, je te donnais une petite anecdote de M. Necker[2]. Dans celle-là même, j'écrivais à cette méchante Henriette; vous ne m'avez rien dit depuis tout cela; vous ne valez rien toutes les deux.

[1] Usées par le frottement.

[2] Lettre perdue, comme on va le voir. C'était une lettre de trois ou quatre feuilles (dont une pour Henriette), datée du samedi soir, 23 novembre, et mise à la poste le dimanche 24. Rien de tel, en effet, ne se retrouve au dossier d'Agy. On ne s'explique pas d'ailleurs très bien comment Marie Phlipon a pu écrire cette lettre du 23 novembre, concurremment avec la lettre-journal des 12-29 novembre.

CLV

À SOPHIE[1]. — 15 décembre 1776.

Dimanche soir, 15 décembre 1776.

Je trouve ta lettre en rentrant; je vous avoue, mes bonnes amies, qu'entre tous les sentiments que me donne la réception de vos nouvelles, celui qui m'occupe davantage présentement est l'inquiétude que nourrit l'assurance qu'une de mes lettres est égarée; j'en suis troublée singulièrement, parce qu'elle contient des choses qu'il m'importe fort de ne laisser connaître qu'à l'amitié : c'est un de ces épanchements affectueux où l'âme s'ouvre toute entière, où l'esprit se confie sans ménagement et sans réserve; elle est de trois ou quatre feuilles, dont une entière et plus pour l'amie Henriette, écrite avec cet attendrissement, cette vivacité dont je suis capable quand j'ai été émue par des témoignages d'amitié tels que ceux qu'elle m'avait donnés dans sa grande lettre à laquelle je faisais réponse. J'y fais un détail très exact de ma manière de vivre actuelle, de mes sujets de chagrin expliqués fort clairement, de l'emploi de mes journées depuis l'instant où je sors du lit jusqu'à celui où je m'y remets; le tout est parsemé de ces certaines idées de philosophie qu'on ne met pas vulgairement au jour. Enfin, j'y joignis une anecdote importante par celui qu'elle regarde[2]; c'est le récit assez léger d'une aventure de jeunesse dans sa patrie, qui ne peut être connue que de très peu de monde et qui, par l'enchaînement des circonstances, se trouve la cause de son élévation présente.

C'était une de ces lettres du genre que tu les aimes, et telle que je ne la ferais peut-être pas de nouveau, parce que j'avais la tête remplie des objets auxquels je faisais réponse; j'étais émue par les circonstances et dans une disposition où je ne suis plus aujourd'hui. Je satisfaisais ton inquiétude sur la manière dont je pouvais rester seule si souvent et si tard. Je t'écrivis un samedi au soir que mon père ne rentra qu'à onze heures, je te parle de cette circonstance et de tout ce qui pouvait y avoir trait. Je suis désolée de cette maudite lettre! Je préférerais avoir souffert la privation de te confier mes peines à ce que d'autres en fussent instruits. Mon père est peint, dévoilé dans cette lettre; voilà ce qui me désespère. Mon âme y est toute nue; ce n'est pas là ce qui m'humilierait davantage, mais les folies de mon esprit y sont aussi consignées.

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 470-471. M. Dauban a daté du 16, bien que le 15 décembre 1776 ait été en effet un dimanche. — [2] Necker. Voir la lettre suivante.

IMPRIMERIE NATIONALE.

S'il faut qu'un hasard singulier l'ait fait décacheter à la poste, je ne suis consolée que parce qu'elle est sans signature; je me garderais bien de l'aller demander, parce que la petite anecdote regardant quelqu'un en place et n'étant pas tout à fait à son avantage, cela fait un certain louche assez désagréable, quoique je lui rende bien justice en disant qu'aux yeux du public éclairé le mérite distingué de l'homme fait effacer, avec raison, les petites erreurs de la jeunesse. D'ailleurs c'est un fait rapporté par amusement, peu conséquent en soi... Mais déjà je condamne mon idée, elle manque de sens commun : jamais on ne décachète de lettres à la poste, et, quand la mienne l'aurait été, il n'y a aucun risque à la redemander. J'irai donc, ou je ferai informer à la poste, et je t'engage à faire de même à Amiens. Cette lettre est datée du samedi 23 novembre; je la mis moi-même à la boîte le matin du dimanche 24; tu aurais dû la recevoir le lundi 25, jour auquel M. Guérard vint me remettre la lettre de change.

Il faut qu'elle ait été perdue par un facteur, cas extraordinaire, ou remise à quelque domestique qui l'aura égarée, ou qu'elle ait été soustraite par la curiosité de je ne sais qui.

Tu devines à présent comment j'étais si étonnée et si impatiente de ne pas recevoir de tes nouvelles; je vous avais répondu en détail à toutes deux, j'étais entrée dans des explications intéressantes pour l'amitié, j'avais annoncé l'envoi des *Extraits*, où ce que j'ai joint se trouvait une suite à la lettre précédente; au lieu de tout cela, voici une lacune infinie du barbouillage dans notre communication, et, ce qui est bien pis, du temps de perdu. Je n'ai pas toujours le courage de conter certaines choses, cependant j'aime à t'en instruire : me voilà bien mortifiée par la perte des soins que j'avais pris.

Je vois bien, dans tes expressions, que tu ne m'as pas entendue. J'éprouve pour le moment un dégoût insupportable; je ne te réponds pas, je t'écris pour me soulager, je ne parle que de ce qui m'affecte, je ne suis occupée que de cette maudite lettre. Il me tourmente, il me fâche de songer que quelqu'un soit instruit de mes sujets de chagrins, de la conduite de mon père pour parler clairement, et qu'il le soit par moi! Cette idée m'agite, il faut trouver la lettre; recherche, adresse, fais comme tu pourras, tâte les gens qui t'environnent, pressens s'ils sont instruits, devine-les sans qu'ils s'en aperçoivent, vois aux domestiques. Je ne sais que penser. J'écris comme un chat, je cours à bride abattue, je vais à bâtons rompus, je ne sais ce que je dis. Je voudrais que tu eusses déjà cette lettre; j'imagine que ma précipitation hâtera le courrier. Pardonne à ton amie; demain j'aurai repris mes sens, et, riant peut-être de l'aventure, je réparerai aisément nos pertes; mais je suis au moment, j'écris sur l'heure, et ce n'est rien moins que la raison qui mène ma plume : le tout part malgré moi, avec le désordre qui accompagne les affections vives : mille idées, réflexions, images, conséquences, etc.,

se présentent à la fois, assaillent mon esprit; je ne puis démêler laquelle mériterait d'être écrite; je me tais, mais sûrement je vous aime toujours. Adieu, mes amies.

Tu ne me parles pas des bracelets. J'ai envie de faire remettre seulement la pierre de manque; ce serait assez mon avis.

Écris-moi bientôt, ne fût-ce qu'un mot.

CLVI

À SOPHIE[1]. — 20 décembre 1776, avec P.-S. du 21.

Vendredi 20 décembre 1776.

Assurément, ma bonne amie, quelque petit diablotin se mêle de notre correspondance, pour nous faire pièce apparemment. Mais le drôle ne m'y rattrapera plus; je le tromperai sur le volume, j'écrirai si fin qu'il n'y connaîtra goutte. Mais, las!... adieu les anecdotes, les épigrammes, etc. C'est bien dommage! Comme une fourmi sage et prudente, j'avais fait provision pour cet hiver; je jouissais en esprit des fruits de ma précaution; je m'applaudissais de l'agrément qu'elle pourrait vous donner : chimères! qu'il faut renvoyer avec bien d'autres. C'était bien malavisé aussi que d'aller réveiller le chat qui dort, et de confier au tiers, au quart, des idées qui font griller les livres où on les écrit; je tiens le fait pour un bon averti et désormais nous ferons du galimatias à force. C'est le sort de tant de gens, qu'il serait injuste de s'en fâcher. Autant serait, si je mettais de la prétention dans mes lettres et qu'un secret désir de l'immortalité me fît croire qu'un beau jour elles trouveraient un éditeur trop touché du bien public pour lui dérober des choses si précieuses. Heureusement, cette folie n'est pas du nombre des miennes, et si nous gardons nos barbouillages, c'est pour nous faire rire quand nous n'aurons plus de dents. Je disais l'autre jour à M. T... [Trude] que, quand je serai vieille fille, je le divertirais des secrets de jeune personne dont il paraissait fort curieux. De bonne foi, je commence à sentir que je ne tiens plus à bien des choses : que sera-ce quand j'aurai d'autres années au bout de mes vingt-deux? Déjà on lit tout ce qu'on veut dans mon cœur; je ne peux pas attraper le secret de fermer ce livre : il est toujours sur le pupitre. Mon cher cousin me disait, en me reprochant mon indifférence pour le *matrimonium*, qu'il avait aperçu que D. L. B. aurait pu la vaincre : et moi, avec un sang-froid unique de répondre : « Vous

[1] Archives d'Agy; adresse, timbre et visa, cachet. – Dauban, I, 471-477.

avez bien vu : c'est le seul que j'aie assez estimé pour désirer de lui être unie; et je suis fâchée d'avoir des raisons pour ne plus penser de lui aussi bien que je faisais.» A propos de M. T..., c'est lui qui, connaissant un employé à la poste[1], l'a chargé d'une recherche pour ma lettre perdue : je crois bien qu'elle sera inutile; non que j'ajoute foi absolument à ce qu'on l'eût décachetée; cela ne se fait guère, mais ce peut être la faute d'un facteur. Au reste, qu'elle ait été vue, que je sois reconnue, je m'en soucie peu, et je serais d'humeur à rire avec M. N... [Necker], même de ce que j'ai dit de lui : je voudrais presque en voir la fête, mais je le répète, je ne crois pas cela. Quant à celle d'inquiétude, c'est un trait de plume, fait sur-le-champ : si le papier avait été plus grand, j'aurais encore parlé sur le même ton, parce que j'étais affectée et, dans le moment de l'impression, je ne taris pas sur mon objet. Tu as fort bien fait de ne pas trop t'émouvoir de tout ce tapage, je me suis couchée en riant comme une folle de ce coup de tonnerre échappé. Tu en verrais bien d'autres si je t'écrivais à chaque fois que quelque chose m'affecte; tel que le cristal d'une onde transparente où tous les objets se peignent tranquillement, mais dont la surface est agitée par la chute d'une seule feuille, mon cœur sensible réfléchit tout ce qui l'environne, et se trouve ému des moindres touches; mais ces mouvements ne troublent pas plus son bonheur que les ondulations de l'eau ne troublent sa pureté. Je ne suis rien moins que stoïque, et j'en voudrais beaucoup à la philosophie, si elle endurcissait tant soit peu ma trempe : ah! combien de plaisirs elle m'ôterait!

Tout est compensé dans la vie, je trouve même que le bien l'emporte toujours; jamais je n'aurai l'injustice de me plaindre de la sensibilité comme d'une source abondante de peines. Sans doute, par sa nature même, elle doit nous en procurer davantage que n'en ont ces gens froids, dont la constitution lâche et les organes imparfaits les font n'exister qu'à demi; mais que de moments heureux! quelles ressources de toutes parts elle nous fait trouver et goûter! Tout est jouissance avec elle, parce qu'avec elle on trouve de la douceur à s'affliger; on n'est pas digne de ses plaisirs quand on veut ne participer qu'à eux. Aussi ne sommes-nous pas faits pour persévérer longtemps dans la même manière d'être; toute sensation continuée devient douleur et produit le malaise; il nous faut l'alternative. Je ne vois pas pourquoi l'on a été chercher si loin l'origine du mal; nous avons donné ce nom à tout ce qui nous déplaisait, et dans ce sens il tient nécessairement à notre nature; mais il n'existe pas par rapport au tout et nous sommes bien fous de vouloir juger de la grande machine sur quelques-unes de ses parties; toutes nos décisions ne sont que relatives et ne peuvent être vraies que pour nous. Un être qui aurait

[1] Gibert, dont il a déjà été question dans la lettre du 5 décembre 1775, et qui reparaîtra souvent plus loin. Voir sur lui les *Mémoires*, t. II, p. 219-221.

seulement un sens de plus trouverait sûrement nos idées bien grossières et notre morale bien imparfaite.

Mais je ne raisonne point, je ne suis pas disposée à le faire aujourd'hui. D'ailleurs, je me réserve pour l'occasion de Melle L. L... [Leleu][1]. Je veux courir sans but et sans gêne.

En parlant de course, je voudrais bien prétexter demain celle de la visite de cette demoiselle pour me donner la facilité de monter dans un réduit de l'indigence où je me suis déjà transportée sans succès. Peut-être mon père aura-t-il fantaisie de me conduire, autre obstacle. Je suis horriblement contrainte, et cela n'est jamais si pénible que quand on veut bien faire. Ah! Sophie, tu me parles bien en amie, mais en amie qui est à vingt-huit lieues de moi et qui ne peut tout voir! Si tu savais comme ce beau projet de retraite est chimérique! Il s'en faut que je craigne que mon père se remarie; j'en suis réduite à le désirer pour le bien de sa maison et de sa santé; bien plus, je le lui ai demandé; mais négation, froideur, dissimulation, réserve, c'est tout ce que j'ai pu tirer. Je suis bien persuadée qu'il ne le fera jamais, tant que je resterai avec lui, par la crainte d'indisposer un oncle dont il espère et dont je suis aimée. Ainsi mon obstination à rester avec mon père le jette dans le désordre : il abandonne ses affaires, se ruine, et moi aussi. Quelle situation! toujours point d'inventaire; j'ai les bras liés de tous les côtés. Jamais la délicatesse ne fut mise à plus rude épreuve; elle me retient, me pousse, me déchire, me console, me désespère tour à tour et tout à la fois.

Autre histoire : le dernier prétendant est malade de chagrin d'avoir été refusé; la mère, fort en peine, me fait parler sous main : c'est du dernier comique. Il ne m'a vue qu'une fois à la dérobée; je lui pardonnerais si j'étais jolie, ou s'il avait eu le temps de m'estimer; mais il est ridicule de s'amouracher à la première vue d'une grosse figure à nez retroussé. Je me suis débarrassée absolument de ces poursuites fatigantes.

Au bout du compte, le plus fâcheux, c'est que mon père se prépare une vieillesse fort triste de toute façon, et peut-être misérable suivant le train dont il va; c'est ce qui me fait désirer un métier, ce serait une ressource pour lui. J'attends, j'attends; il faut du temps. Il en viendra, et toujours assez tôt, car au milieu de tout cela je l'emploie de manière à le trouver trop rapide. Je sens bien que je ne serai jamais malheureuse, je trouve dans mon cœur des dédommagements pour tous les cas, et je ne crains rien. Mais dans le moment où quelque anecdote vient m'apprendre certaines choses, je ne suis pas froide ni ne peux l'être, ce sont des crises qu'il faut supporter et qui se passent comme autre chose. Hélas! rien n'est

[1] Mlle Leleu était une personne d'Amiens, amie des Cannet, qui devait incessamment arriver à Paris.

si affreux que d'être obligée de ne plus respecter ce que l'on aime! L'illusion me sert singulièrement; en présence, j'oublie tout si parfaitement, que je vais jusqu'à ne plus rien croire de tout ce qui m'offusquait. Et c'est lorsqu'il me vient des preuves que je me désole.

On m'interrompt, adieu.

Du même jour, au soir.

Ô ciel! quelle aventure! Un commissionnaire vient avec une adresse mal écrite dire à Mignonne qu'une femme la demande sur le quai de la Vallée : elle croit que c'est quelqu'un de son pays, se laisse mener.... Qui trouve-t-elle? C'est D. L. B. Il arrive de Langres, de chez sa mère, où il fut peu après m'avoir rencontrée au Luxembourg : il demande une heure d'entretien secret avec moi demain ou après. Représente-toi quelle foule d'idées et de circonstances doivent m'assaillir, et juge de ce que j'éprouve. Je parlais de lui au commencement de cette lettre, sans me douter qu'il allait y occuper une grande place; je ne sais trop où j'en suis. J'abhorre l'ombre du mystère, l'innocence ne peut la souffrir, une visite en cachette me répugne; cependant je ne puis le voir autrement, et je ne puis lui refuser cet entretien, après la lettre qu'il a reçue dans le temps. Il faut donc.... Ah! mon amie, où es-tu? Que me veut-il? Que vais-je lui dire? Je vais avec ma bonhomie ordinaire lui raconter tout le mal que j'ai pensé de lui; il se justifiera, demandera peut-être... que sais-je?... rien que d'honnête; ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Mais il a sans doute des projets, il vient chercher mon approbation.... Que faire?... ma foi, je n'en sais rien. J'ai tant de choses dans la tête, que je ne puis te rien dire; je laisse cette lettre, et ne la reprendrai que pour t'instruire de ce qui se sera passé.

Du 21 décembre, 11 heures du soir.

Parole donnée pour aujourd'hui par le ministère de Mignonne, qui favorise D. L. B. (comme elle a toujours fait) avec un zèle tout à fait plaisant; transes cruelles, dans la crainte qu'il ne fût aperçu d'un ouvrier qu'un contre-temps imprévu faisait travailler aujourd'hui; impatience, perplexité, humeur : c'est ainsi que j'ai été jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Je le reçus avec gravité : son abord fut respectueux comme il devait être et comme ses procédés le furent toujours. Il me témoigna aussitôt la reconnaissance dont il était pénétré pour la complaisance que je voulais bien avoir. «Monsieur, dis-je en l'interrompant, j'ai cru devoir accorder à l'estime que vous m'avez paru mériter la demande que vous m'avez faite d'une conversation particulière; dans des moments moins réfléchis, vous avez reçu une lettre que la vivacité me fit écrire, que l'amitié jugea pouvoir vous être envoyée, et dont je ne me repens pas : elle exprime des sentiments que

j'éprouvais; je n'aurai jamais à rougir de ceux que mon cœur a conçus, et leur aveu ne saurait m'humilier. On peut avoir à pleurer des erreurs, mais se tromper n'est pas un crime; de quoi s'agit-il? Que me voulez-vous?» Il me dit que par son absence et par le silence qu'il avait gardé avec effort, il avait cru répondre aux intentions que j'exprimais dans cette lettre, qui lui avait donné de moi la plus haute estime, en ajoutant à celle dont il était déjà pénétré; que depuis l'instant où il l'avait reçue, il désirait vivement pouvoir me témoigner l'impression qu'elle lui avait faite; que les circonstances, toujours cruelles, avaient contrarié ses vues dans tous les points, et que, ballotté par elles, fatigué des épreuves qu'elles lui faisaient subir, il cherchait de la consolation en m'ouvrant son cœur. Enfin qu'il avait pensé devoir me faire connaître, au bout d'un si long espace de temps, qu'il était toujours tel que j'avais daigné l'estimer. Puis il me fit l'histoire des causes de chagrin et de maladie dont je l'avais vu accablé il y a un an : établissement manqué à Orléans, disgrâces de sa mère, mécomptes de toute espèce, etc. Nous étions passés près du feu; je lui avais laissé prendre un siège, et paisiblement assise, le bras appuyé sur celui de mon fauteuil, la tête reposée sur ma main, j'écoutais ses confidences. Lorsqu'elles furent achevées, je lui dis froidement que je ne voyais dans tout cela que comme un hors-d'œuvre fort inutile. Cette remarque sèche et laconique le déconcerta; il entra dans des explications que je ne puis te rendre, et me demanda l'interprétation de ce que j'avais voulu dire en parlant d'erreurs. Je répondis que des anecdotes particulières m'avaient donné lieu de réfléchir sérieusement sur celles où l'on peut tomber en jugeant sur les apparences; que j'en avais fait mon profit, en essuyant d'ailleurs tout le pénible qu'elles font éprouver. Étonnement, affliction de sa part; questions, explication, justification assez bonne. J'avouai de mon ton sans gêne, qu'après l'avoir assez distingué de la classe ordinaire pour le mettre beaucoup au-dessus d'elle, je crus être obligée de le ranger au nombre de ces jeunes gens comme il y en a tant, et qui d'ailleurs ne sont pas à mépriser. Il s'échauffe beaucoup, disant que je n'avais pas dû juger sur le rapport d'une seule partie, que je m'étais dû à moi-même plus de soin de me justifier mon estime, etc. Je finis par dire que j'étais satisfaite de reconnaître qu'il en fût toujours digne, que je l'en félicitais, que j'aimais à la lui donner avec ce sang-froid que laisse la raison dégagée de tout enthousiasme. Cet article lui a tenu beaucoup au cœur : il y revint souvent. Son état n'est toujours point fait : il est jeté dans le grand monde, sans en être plus avancé. Présenté à la reine, accueilli par elle, lui faisant sa cour, parent de M. Taboureau[1], sans pouvoir s'en servir, par son éloignement pour la finance; dégoûté des démarches, rebuté d'un genre de vie auquel la littérature ne semblait pas devoir le conduire; blâmé

[1] Contrôleur général des finances.

de sa mère, qui le voulait dans le service ou dans le barreau, il se trouve dans le cas de presser absolument ses protections et de les abandonner à jamais si elles n'agissent pas efficacement, pour se confiner sans espoir et sans retour dans un petit coin de terre où il s'enfouirait tout seul.

Nous avons philosophé à force; je lui ai dit que tant que je le verrais conséquent à ses principes, je ne le jugerais jamais malheureux; que mériter l'estime de soi-même me paraissait le plus grand des biens et le dédommagement à la perte de tous; que c'était du moins ainsi que je voyais les choses; que la délicatesse m'empêchait de l'éclairer parfaitement de ma situation, mais qu'elle n'était pas changée en bien. Sans dire tout, je me suis plu à lui laisser croire que la fortune, loin de me protéger, comme elle avait pu sembler le faire, ne me préparait que des revers; que, décidée à les supporter seule, je rassemblais tous les moyens de m'assurer une sage liberté, à moins que la raison et la délicatesse, d'accord avec beaucoup de circonstances, ne m'engageassent à la sacrifier; mais que je m'y déciderais plus difficilement que jamais pour qui que ce soit, parce qu'il faut estimer quelqu'un beaucoup au-dessus de soi, pour se résoudre à lui être redevable de beaucoup.

Dans le fait, je ne lui ai rien dit que de très vrai. Sur ce qu'il répondit à ces différentes choses, j'ajoutai franchement que ce qu'il disait désirer ne me paraissait point devoir jamais arriver; que j'entrevoyais même, en supposant certaines possibilités, des difficultés d'une autre espèce qui seraient invincibles : je les détaillai, et je finis par conclure qu'en souhaitant qu'il réussît dans ses affaires, j'espérais que quelque jour, peut-être engagés chacun de notre côté, nous pourrions être amis.

Notre conversation dura quatre heures. Il me témoignait souhaiter beaucoup avoir quelque moyen de correspondance, même de me voir, tout au moins de m'instruire de ce qu'il pourrait devenir : j'ai tout éloigné, je n'ai donné les mains à rien. Il en était, malgré moi, à chercher les comment qui auraient pu s'accommoder avec la plus grande honnêteté, sans donner prise au soupçon, lorsque, sans l'écouter beaucoup, j'entendis quelqu'un arriver. C'était M. Trude, que je fis entrer par un côté, tandis que, d'un signe, je renvoyai D. L. B. par l'autre. Il était plus de 8 heures; je pris un air folichon pour couvrir l'envie de rire que me donnait le petit manège que je venais de faire assez habilement : mon pauvre cousin s'en fit honneur, et s'en trouva très réjoui. En vérité, je sens par le tourment d'esprit que me donne la moindre cachotterie combien peu ma droiture s'accorderait d'une intrigue, telle honnête qu'elle fût, s'il en était de telle; mais je reconnais en même temps que l'adresse des femmes est assez propre à les conduire.

J'ai débrouillé ce matin une fusée à mon père, qui ne s'en doute pas. Il vint

une fille assez jolie, sous le prétexte de faire graver quelque chose; j'étais sortie, le jeune homme[1] seul répondit, la fille s'en alla. Je la rencontre dans l'allée, comme je revenais; je monte, on me rend ce qui venait de se passer. Persuadée que c'était la même personne que celle que je venais de voir, j'envoyai après elle pour me la faire amener. Elle voulait s'en défendre quand elle sut que ce n'était pas mon père, mais enfin il fallait venir ou se faire trop soupçonner; elle monta. La pauvre fille n'était pas à son aise, quoiqu'elle affectât la candeur, et qu'elle soit bien fûtée. Je la retournai par tous les bouts, et malgré ses détours, j'en vis assez pour sentir l'allure. Ma foi, elle sentit que je lui serrais trop le bouton, alla en prétextant que quelqu'un l'attendait et qu'elle reviendrait demain. J'attends pour voir si elle reviendra, et je n'ai pas ouvert la bouche de quoi que ce fût à mon père. Il y a quelque temps qu'un petit lourdaud d'apprenti menuisier vint me demander de la part de son maître l'adresse, disait-il, de cette demoiselle pour qui M. Phlipon fait faire une cloison : cette aventure fut l'occasion de cette ouverture de cœur que je fis à mon père, qui me nia tout avec une tranquillité sans pareille.

Voilà bien des balivernes, qui pourtant sont assez importantes à mon égard. C'est un plaisant enchaînement que celui de nos jours! Allons, il faut les rendre sans reproche : c'est la seule manière de les faire heureux.

Adieu, mes amies, vous m'êtes plus chères que tout au monde.

Je mets demain ma lettre à la poste. Tu dois la recevoir lundi. Il y a encore quelque diablerie dans le retard de la dernière. Je n'y conçois rien.

CLVII

À SOPHIE ET À HENRIETTE[2]. — 24 décembre 1776, avec post-scriptum du 25, du 27 et du 28[3].

Du 24 décembre 1776, à 1 heure du matin.

Je n'ai point fait de démarche pour voir Mlle Leleu, puisque tu m'apprends qu'elle est à Versailles; je désire cependant lui faire une visite, et je ne voulais

[1] L'apprenti L. F., dont il sera souvent question dans la correspondance de 1779 avec Roland.

[2] Archives d'Agy; pas d'adresse (c'est Mlle Leleu qui emporta ce paquet). — Dauban, I, 477-496.

[3] M. Dauban a fait de cette lettre trois lettres distinctes. — Il semble d'ailleurs que la lettre du 24 soit pour Henriette, les deux post-scriptum du 25 et du 27 pour Sophie, et le post-scriptum final du 28 pour Henriette.

pas la réserver pour ce temps qui sent l'étiquette; mais enfin cela ne se peut, il faut se tenir tranquille. Je vais au moins préparer la dépêche dont je me propose de la charger.

A l'heure dont je date, tu imagines peut-être que je jouis du plus grand calme : point du tout; les carrosses font un bruit de possédés[1]; c'est un remuement, un tapage comme à la sortie du spectacle; il faut que toutes les petites maîtresses de Paris, les élégants du jour, les jolis abbés, etc...., aient été souper en ville, et se retirent actuellement, égayés de champagne, de petits couplets, de fines épigrammes, et avec l'ardeur de gens qui volent au rendez-vous.

Je suis rentrée dans ma chambre depuis 11 heures, j'ai fait un petit extrait de l'ouvrage intéressant d'un Genevois[2] sur la constitution d'Angleterre, monument curieux pour des yeux observateurs. Je pourrais t'en parler dans cette lettre; mais il faut à ce moment que je suive le goût libertin qui me porte à écrire sans suite, à battre les buissons, à me jouer en vraie fantasque, dont les caprices et la folie sont les déités du quart d'heure. Ce petit délassement, que l'amitié rend délicieux, pourra bien faire à ma santé. Depuis quelques jours, j'ai oublié de manger, je ne sais plus le faire : tout ce que je prends est amer et salé; mes yeux se chargent et s'appesantissent, mon imagination fermente, la mélancolie m'enveloppe; s'il ne se fait quelque révolution, je serai malade avant peu. J'ai voulu m'interdire les veillées; mais plus je donne au sommeil, plus il exige. C'est le relâche qui m'a fait mal : le travail, l'application, l'ardeur dévorante qu'ils entretiennent, tendent le ressort de mon existence et facilitent le jeu de la machine. Il faut que je satisfasse mon cœur, ou que j'exerce mon esprit; hélas ! le premier m'est souvent impossible.

Je passai cependant dernièrement une assez bonne journée. Je reçus d'abord cette petite l'Eveilly, qui vient puiser dans mon sein la consolation à ses peines. Qu'il est aisé d'en faire goûter aux malheureux ! il suffit de compatir à leurs maux. Leur cœur, resserré par l'oppression, est pressé de s'ouvrir et de s'épancher; malheur à l'âme de bronze qui ne sut jamais s'attendrir avec eux ! elle méconnaît les plus doux transports. Rien n'est comparable au plaisir de voir germer la bienfaisance dans ceux envers qui on l'exerce, par une suite de l'impression dominante que son action fait sur eux : c'est le plus doux fruit qu'il soit possible d'en recueillir; je n'ai trouvé nulle part plus de sensibilité, de chaleur, que dans cette petite personne; c'est un fonds excellent, qui, tout négligé qu'il soit, produit des jets d'une

[1] Ecrite dans la nuit du 24 au 25, au bruit du réveillon, mais à 1 heure du matin, cette lettre aurait dû être datée du 25. — La seconde partie, adressée à Sophie au même moment, est datée plus exactement.

[2] Delolme. Son livre sur *La constitution de l'Angleterre* avait paru à la fin de 1771 (*Mémoires secrets*, 11 novembre), et avait été fort remarqué. Marie Phlipon l'a beaucoup pratiqué. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 131.

force surprenante; il n'y a pas de mérite à lui faire du bien, elle y fait trouver trop de volupté.

Le soir, ce fut une autre scène. J'accueillis une femme[1] autrefois dans une situation douce et honnête, aujourd'hui accablée de l'indigence, flétrie sous le poids de la misère: elle semble avoir perdu le sentiment de ses malheurs à force de l'avoir éprouvé; son œil sombre ne laisse plus couler des pleurs; l'étonnement qui semble la frapper lorsqu'elle voit l'expression de l'humanité paraît un reproche à tous ceux qui ne lui en ont point encore montré, et fait frémir ceux qui ont occasion de la lui faire sentir pour la première fois. Tel déchirement que produisent en moi de tels spectacles, je sens que j'ai besoin de m'en nourrir et que je suis faite pour en savourer la douloureuse impression : mon bonheur n'augmentera jamais qu'en proportion du pouvoir de m'en repaître et de les adoucir. Mais les jours fortunés où je remplis ces devoirs sacrés sont malheureusement trop rares; je suis enchaînée de toute manière et à tous les égards ; si je jouissais de plus de liberté pour cet objet, bientôt ce serait ma seule occupation, et je n'aurais plus besoin d'étude pour employer mon activité.

J'ai la tête encore un peu occupée de l'aventure de samedi. C'est une plaisante chose que de se trouver devant un homme à qui l'on a donné le droit de dire en face qu'il vous estime au point de regretter de ne pouvoir former avec vous le pacte le plus sacré. Je n'avais jamais parlé de telle chose avec qui que ce fût, jamais je ne me l'étais entendu dire à moi-même d'un aussi sérieux par quelqu'un bien au fait de mes dispositions. J'ai goûté l'avantage de cette noble confiance, de cette supériorité que donne une pureté reconnue de sentiments; de plus, j'étais tranquille, parce que, revenue de l'enthousiasme, capable de l'examen de la raison, celui que je voyais n'était plus à mes yeux le premier homme de l'univers. Le masque, ou plutôt mon voile, est tombé; je touche du doigt les défauts, l'admiration se tait, l'illusion est détruite, l'amour enfin n'existe plus. Peu s'en faut que je ne regrette cette douce erreur : jamais mon âme ne fut plus grande, plus exaltée, plus belle, que lorsqu'elle en fut possédée. Dieux ! quelle énergie ! quel ressort ! Persuadée que l'objet de mon affection était au-dessus de tout ce qui existait, jalouse de le mériter par mon élévation, j'étais capable de tout ce que l'héroïsme peut faire entreprendre de surprenant et de sublime; chaque vertu me paraissait une grâce nouvelle, qui pouvait m'embellir; je jouissais de l'idée que j'excitais en lui la même émulation, les mêmes transports; mes élans étaient d'autant plus fréquents et plus rapides que le silence les contraignait toujours.

Je vois bien aujourd'hui qu'il était fort éloigné de mon point; je lui ravissais son

[1] Probablement celle dont elle va reparler dans son post-scritpum du 27, et qu'on retrouvera encore (lettres du 7 février 1777 et suivantes).

estime, mais j'avais seule la passion. Si je l'eusse eue encore, cette découverte m'aurait désespérée. Mais elle n'a fait que m'instruire, en confirmant les réflexions dont je m'étais nourrie cet été. Je sais que mon image, gravée dans son souvenir, y servira dans mille occasions d'une comparaison à laquelle je ne saurais perdre; il n'est plus le maître de l'effacer; entraîné, séduit, engagé, n'importe : tant qu'il conservera le goût des choses honnêtes, il sera forcé de m'associer à elles dans son esprit : voilà mon triomphe et ma gloire.

Je souffre pour lui de ce qu'il ne me laisse pas des impressions aussi avantageuses. Je lui crois bien l'âme belle, sensible et compatissante, mais elle n'a point tout le nerf dont je la croyais susceptible; je ne sais quelles ombres se font voir sur sa sincérité: il n'a point toute la modestie qui convient à l'homme supérieur et qui le caractérise infailliblement; il tient du jeune homme pour ce quelque chose avantageux, et peut-être pour tant soit peu de légèreté. Avec des principes louables, une raison prématurée, du sentiment et de la délicatesse, je le crois souvent la dupe de son imagination et d'un certain faux dans l'esprit. Je lui ai prédit qu'il subirait encore bien des révolutions avant que son sort fût fixé de manière ou d'autre et je pense effectivement qu'il en arrivera ainsi.

Tu ne saurais croire combien il m'a paru singulier; ses traits, quoique les mêmes, n'ont plus la même expression, ne me peignent plus les mêmes choses. Oh! que l'illusion est puissante! je l'estime au-dessus du commun des hommes, et surtout de ceux de son âge; mais ce n'est plus une idole de perfection, ce n'est plus le premier de l'espèce, enfin, ce n'est plus mon amant : c'est tout dire.

Du 25 décembre, à 1 heure du matin.

Je ne suis point à la messe de minuit comme tu vois; j'y aurais bien été, car il faut faire pour l'exemple ce que même on ne ferait pas pour soi; mais le temps est affreux, mon père ne trouvait pas cette dévotion placée, ainsi point de bruit, nous sommes restées [1].

Tu trouves peut-être singulier que je t'écrive toujours à la première heure des vingt-quatre : un petit détail de ma vie journalière t'instruira de la disposition de mes instants. Je ne me lève jamais, dans cette saison, qu'à près de 9 heures; la matinée s'emploie aux affaires de maison et de ménage; l'après-midi je travaille à l'aiguille en rêvant à force, et fabriquant tout ce qui me plaît, vers, raisonnements, projets, etc. Le soir, ordinairement, je lis jusqu'au souper, dont l'heure est incertaine, parce qu'elle dépend du retour du maître, qui, toujours sorti, excepté les moments des repas, sans que je sache où il va, sans égard à ses affaires,

[1] *Nous*, elle et Mignonne.

me laisse trop souvent à répondre aux survenants qui voudraient traiter avec lui. Il rentre plus communément à 9 heures et demie, quelquefois 10 et la passe : le souper est bientôt fait, parce que, quand les mets ne sont pas nombreux, que l'on mange vite et qu'on ne dit mot, le festin ne peut durer longtemps. Alors je prends les cartes pour l'amuser, et nous jouons au piquet. Dans les intervalles, je tâche de former une conversation ; des réponses laconiques la brisent sur-le-champ. Je suis toujours à remuer l'écheveau pour attraper un bout de fil; je sue; mais c'est en vain. En faisant de mon mieux, le temps s'écoule; 11 heures sont sonnées : mon père se jette au lit, et moi je rentre dans ma chambre, où j'écris jusqu'à 2, 3 heures.

Le philosophe républicain, le gentilhomme malheureux, de pauvres petites parentes, trois ou quatre personnes par-ci par-là, viennent de fois à autre converser quelque temps. Je vais par intervalles rendre mes tristes devoirs à ma grosse grand'mère, faire visite à un bon oncle, au petit nombre de gens à qui je puis être utile, et enfin une fois la semaine à M[lle] Desportes. Cette dernière visite est l'affaire d'une demi-journée, dont une partie s'emploie à cette conversation aisée de deux personnes qui s'estiment, et l'autre au jeu, dont il faut amuser sa société. Il faut un coup de crayon sur cette société. Elle est composée de cinq ou six hommes de robe, commerce et petite finance, tous honnêtes, doux, paisibles et médiocres. L'un d'eux cependant, autrefois avocat, jeune encore et célibataire, montre de l'esprit, de l'imagination, de la facilité; mais il est délicat, faible, peureux, et se croit en droit de finasser sur tout. Je distingue à l'opposé un gros richard, vieux millionnaire, sourd, sot, dégoûtant, ayant d'ailleurs le ton tranchant et le propos à l'impératif. Au reste, un certain bon sens circule dans le général; beaucoup de décence, peu de raisonnements, assez de gaieté, de la religion, des vertus, des préjugés du monde, quelques-unes de ses petitesses : contradictions comme partout. Joignez à ces personnes une femme veuve, retirée du commerce, femme sensible, bonne; fine et dissimulée cependant; avec sa fille, rose toute fraîche, qui ne fait que s'épanouir; mon petit individu bonhomme; et la maîtresse du logis, dont le caractère est gai, le cœur humain, les manières nobles, le commerce sûr, l'esprit ordinaire, mais aiguisé et prudent [1].

Je vois peu M[me] Trude; elle ne sort guère, ni moi non plus : mais il n'en est pas de même de son mari, qui ne peut rester trois jours sans venir me voir. C'est un être fort singulier, un diamant brut; violent, sensible, peu poli, franc à l'excès, droit comme personne, il hait le monde et craint de se trouver parmi, parce qu'il

[1] Voir les *Mémoires*, t. II, p. 224-225, sur M[lle] Desportes et la société qui se réunissait chez elle.

sent n'y pas jouer un rôle avantageux. Il a pour moi un attachement qui tient de l'excès de son caractère.

C'est avec ces alentours que je file mon existence, dont le bonheur est appuyé sur mon enthousiasme et mes efforts pour le bien, et complété par la douceur et les charmes de l'amitié.

Je suis toujours dans la balance du doute et j'y dors paisiblement suspendue, comme les Américains dans leurs hamacs. Cet état est le plus convenable à notre situation et au peu d'étendue de nos lumières. Fixée dans ma conduite et dans mes sentiments, je vogue dans les opinions sans en adopter aucune que conditionnellement et sans opiniâtreté ni chaleur. Je désire un Dieu et je raisonne contre son existence, parce que je ne veux rien croire qu'avec réflexion et d'un assentiment parfait; j'examine les partis opposés, j'écoute et je cherche. Plus les objets ont d'importance, plus ils m'intéressent, et plus la foi qui leur est due me paraît devoir être éclairée.

Tous les systèmes ont leurs partisans et leurs raisons; je voudrais ne choisir que le vrai, je ne me presse pas, crainte d'erreur.

Ce qui me choque beaucoup dans les raisonnements de certaines gens, c'est l'opposition de leurs principes dans leurs diverses réfutations. S'agit-il de combattre les athées? Ils voient partout l'ordre, l'harmonie, la justesse; ils admirent, ils préconisent, jusqu'à la dureté de la peau du serpent et la délicatesse des fils de l'araignée. Contre les déistes, ils dressent d'autres batteries : ils mettent l'homme sur la scène, l'estropient de mille manières, et, sur une dépravation de fabrique humaine, établissent la nécessité d'une Révélation et d'un Réparateur. Leurs crayons se noircissent ou leurs pinceaux s'animent suivant l'intérêt de la cause qu'ils ont à défendre et selon leurs prétentions à la faire valoir. J'avoue que l'histoire du péché originel me révolte extrêmement : l'étude de l'homme lui porte de grande atteintes, et l'idée saine d'un Être puissant, sage et bon, ne l'affaiblit pas moins. Le déisme n'est pas fort aisé à soutenir; on peut l'embarrasser de plusieurs objections. L'athéisme a des inconvénients, et ses conséquences balanceront toujours un esprit modéré. Notre religion tiraille, gourmande et contredit la raison. Que faire? s'attacher fortement à la vertu, puisque c'est le seul bien qui nous reste au milieu des ruines qu'entassent autour de nous l'incertitude, la contradiction et l'erreur. Voilà mon résultat perpétuel et la paix de mon cœur. Oui, s'il est un Dieu juste, je serai éclairée : c'est ma confiance et mon espoir. Je le disais à l'homme dont je t'ai parlé [1], et qui voulait tenter de me ramener en m'effrayant; il a bientôt senti combien ce moyen était vain à mon égard. Je l'ai vu une seconde fois sans le vouloir et par un enchaînement de circonstances; je l'ai

[1] Son confesseur, l'abbé Morel.

trouvé beaucoup plus doux, plus raisonnant, plus traitable : je l'ai reconnu, car c'est comme tel que je l'avais toujours envisagé. Nous avons disputé plus de deux heures; il est assez instruit sur ces matières, et même plus que ne le sont beaucoup d'individus de son espèce; il a fini par dire qu'il me reconnaissait de bonnes intentions, mais qu'il craignait mes raisonnements.

Cependant comme toutes ces petites causeries ne finissent point les affaires et que Mignonne a toujours les yeux sur moi, il a fallu faire aujourd'hui un semblant : j'ai resté à l'église un temps considérable, pendant lequel j'ai trouvé le secret de l'envoyer autre part; elle a cru, elle croit que dans cet intervalle j'avais satisfait au devoir d'une bonne catholique. Cette sorte de feinte est ce qui me coûte le plus dans tout cela : il faut la nécessité telle qu'elle est pour faire plier ma franchise à ces petites dissimulations. En bonne foi, je crois qu'il faudra capituler quelque jour, pour se mettre au niveau et se débarrasser des entraves; mais non, l'intime persuasion me guidera, si jamais je reviens. En ceci, comme dans une autre affaire que tu devines sans que je la spécifie, le cœur doit tout faire et non les convenances. J'écris mal, je barbouille, je m'endors, adieu.

Du 27 décembre 1776, à 11 heures du soir.

En jetant un coup d'œil sur ce qui précède, je souris à l'idée du contraste que je pourrais t'offrir, si je te disais qu'hier je faisais des exhortations religieuses à quelqu'un dans le malheur, avec un ton de persuasion qui m'aurait fait prendre pour une personne bien pieuse. J'avoue que l'on ne désire jamais plus vivement une Providence, que jamais l'on est si porté à croire un Dieu dispensateur et rémunérateur que dans les moments où le spectacle de la vertu opprimée fait chercher un vengeur et réclamer une justice supérieure à celle des hommes. Quelle ressource pour le pauvre dans les épreuves de la misère, si l'idée d'un Être puissant et bon, l'espoir d'une autre vie, ne soutiennent son courage et n'adoucissent ses maux ? Mais combien cette croyance élève une âme souffrante ! J'ai vu une infortunée, une mère, victime de l'indigence, livrée à ces horreurs, déchirée d'y voir ses enfants en proie, verser des larmes moins amères en les offrant au Dieu qui la frappe; croire entendre sa voix dans les motifs de consolation que je cherchais à lui donner, le bénir de me voir, implorer sa bonté sur moi, ranimer sa confiance en lui et trouver dans ce sentiment un charme à ses douleurs. La pensée de ce témoin secret dont l'œil s'arrête sur celui qui pâtit, observe ses démarches, lui prépare des récompenses, affermit sa vertu et la dérobe aux atteintes flétrissantes d'un secours dont il faudrait rougir, comme aux traits mortels du désespoir. Ah! si c'est une erreur, elle est consolante et sublime! Dans le flegme du raisonnement, je puis douter de tout et même ne croire à rien; mais, rebutée des

spéculations, j'irai chercher la vérité dans l'âme du pauvre, en recueillant ses soupirs et essuyant ses pleurs. Ô toi, que je prêche sans connaître au malheureux que tu consoles, ne me refuse pas ta lumière en m'échauffant de ton amour!

Je n'ai jamais été si peinée de n'être pas riche, de manquer de connaissances et de ressources. Je ne saurais concevoir comment tant de gens dépensent tant d'argent pour s'ennuyer ou se faire mal, tandis qu'il est des moyens si nombreux, si faciles, de le placer au plus haut intérêt dans les mains du besoin, qui vous rend en échange la félicité la plus pure.

Sophie, si tu savais quelqu'un qui eût des robes à faire peindre, comme taffetas, ou vestes de satin, etc., adresse-les-moi, que je puisse procurer de l'ouvrage à une femme d'autant plus à plaindre que sa sensibilité n'est pas commune, et que des marques d'éducation attestent qu'elle n'était pas faite pour gémir dans l'opprobre et mourir dans l'abandon. Elle a une fille de quatorze ans, qu'elle élève de son mieux et qu'elle tâche d'instruire par son exemple; mais l'extrémité où je les vois est cruelle : je crains que l'excès de la misère ne la mène... peut-être au désordre. Je voudrais la placer; mais je ne vois pas un chat. Encore faut-il que je conduise toutes ces affaires en cachette. Du peu de personnes que je connais, il en est moins encore à qui je puisse m'adresser; il ne faut pas que mon père entende et sache rien. J'ai beau me remuer, je me fatigue dans ma cage et je n'avance pas à grand'chose. Ma fidèle Mignonne est ma confidente et ma commissionnaire; cette bonne fille m'est bien utile et bien dévouée, et j'ai le chagrin de la voir mal portante.

Ah! si tu voyais certaines choses de près, tu reconnaîtrais combien la gent ecclésiastique est en général peu humaine et peu respectable. Toute cette prêtraille qui annonce un Dieu d'amour n'a guère de charité : indifférence, orgueil, intolérance, égoïsme, voilà ce qui la caractérise. Je pourrais ajouter encore, pour un bon nombre, bassesse et corruption la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer. Des circonstances particulières me l'ont fait trop bien connaître. Aussi, un de l'espèce, mais moins vil et plus sincère, m'avouait qu'il n'était pas surpris du ridicule et du mépris que certains écrivains jetaient sans cesse sur elle, et qu'on ne pouvait l'étudier particulièrement sans apercevoir l'un et sans lui vouer l'autre.

Cependant, je vais peut-être aller m'adresser à un curé qui ne me connaît pas, et que je n'ai jamais vu; qu'importe! On est bien hardi quand on va pour d'autres et qu'on est pénétré de son motif. D'ailleurs, les curés de Paris sont pour la plupart respectables; ils forment la classe qui mérite le plus d'estime, et si leur charité n'est pas toujours délicate, attentive et humaine (pour ainsi dire), du moins l'on en obtient quelque chose.

J'ai fini mes courses d'hier par une petite visite aux bonnes cousines. Je n'ai pas resté longtemps : il était nuit, je n'avais que Mignonne. M[mes] Bernier arrivèrent, je me sauvai, en embrassant de tout mon cœur M[lle] d'Hangard. J'y ai vu ton frère, tout honnête, mais réservé, sérieux, singulier. Il m'a demandé si j'avais retrouvé ma lettre; puis, comme M[lle] d'Hangard parlait de Vincennes et de mes fréquents voyages dans ce pays, il me demanda si mon père y allait avec moi; et sur le non de ma réponse, il ajouta que mon absence devait l'ennuyer et faire un grand vide chez lui. Ce propos de politesse était tout naturel, je le crois ainsi, je blâme mes autres idées, mais j'avoue, avec ma franchise ordinaire, qu'après la perte d'une lettre où il est fort question de mon père, de ses absences, etc..., après la question sur l'effet de mes démarches pour la recouvrer, je l'ai trouvé je ne sais comment. Je voulus étudier l'air du personnage, mais il est trop fin pour laisser lire ce qu'il voudrait cacher; que diable voir à cette mine discrète, douce et composée? Je fus, malgré moi, frappée d'un soupçon que je condamne, et dont je ne parle que parce qu'il faut te tout dire.

En commençant ces dépêches, je me préparais de reprendre des anciennes lettres, mes bonnes amies, et de recommencer des réponses, puisque les premières ne vous sont point parvenues; mais à peine vous souviendrez-vous de ce que ces lettres contenaient; j'y répondrai comme cela se trouvera, sans ordre et sans assujettissement, ainsi que j'ai déjà fait en vous parlant de plusieurs choses qui y ont trait. Mais, en attendant que je m'adresse particulièrement à l'amie Henriette, il faut que je m'accuse ici du sérieux dans lequel elle a bien voulu prendre les qualifications que je lui ai données. Quand il existe une opposition formelle entre les épithètes que l'on donne à une personne et les qualités qui sont naturelles à cette personne, les premières sont de vraies plaisanteries qui peuvent tout au plus renfermer l'ombre d'un reproche d'amitié.

Voilà mon commentaire. Adieu.

Du 28 décembre 1776.

Le malaise est dissipé; je recommence à manger, comme si je n'avais fait autre chose. Je suis leste, j'ai la tête libre et disposée à faire un discours académique. Enfin, je me porte bien. Les dards invisibles d'un petit froid perçant commencent à se faire sentir, les brouillards sont disparus, le soleil s'est montré aujourd'hui : tout mon être en est mieux. Quoi que vous en disiez, ma chère Henriette, les dispositions des temps ont sur nous de fortes influences; pour moi, j'avoue humblement que je suis sans cesse modifiée par elles. Je ne m'en juge pas plus malheureuse : dans tous les cas, on retrouve la loi consolante des compensations. Si les sombres voiles dont s'enveloppe l'astre du jour dérobent à mon existence le coloris de la gaîté, un seul de ses rayons échappés me paraît un sourire

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la nature, me rappelle aux douces sensations. Je me souviens toujours de l'effet singulier que produisit sur moi un bouquet de violettes à Noël. J'étais, lorsque je le reçus, dans cette situation d'âme où porte volontiers une saison favorable au sérieux de la raison. Mon imagination sommeillait, je pensais froidement et je ne sentais guère; tout à coup la vue de cette fleur, son parfum délicat, vinrent frapper mes organes : ce fut un réveil à la vie. Un doux frémissement parcourut tous mes membres, l'activité déploya ses puissances, de riantes images se présentèrent à mon esprit, animèrent mon courage; uns teinte de rose se répandit sur l'horizon du jour, je crus renaître, et je devins en effet capable de plus de choses.

Je conçois bien qu'à l'abri des intempéries de l'air tu m'écrives agréablement au bruit du vent et de la grêle. Dans une situation que l'on aime, le sentiment du constraste ne fait qu'ajouter au plaisir. Je ne dirai pas avec toi que le plus beau jour d'été m'a trouvée et laissée triste; quand j'avais sujet de l'être, sans doute il ne me changeait pas entièrement, mais il adoucissait toujours; jamais je ne vis un beau ciel avec indifférence. Avec les mêmes motifs de chagrin, je ne suis pas affligée d'une manière semblable dans des temps opposés; rira qui voudra, mais il est certain pour moi que la douleur de l'hiver n'est pas celle du printemps; les objets qu'ils présentent servent à nourrir également un sentiment profond, dont l'effet ordinaire est de s'approprier tout; mais ils le font différemment, et la différence qui les distingue l'un et l'autre se propage dans leurs influences. Nous avons beau faire, nous sommes souvent passifs dans nos alentours; ils agissent même à notre insu.

C'est dans ce sens que je disais que la détermination de Sophie ferait quelque chose à la tienne; je ne l'ai jamais regardée comme devenant considération pour toi; mais j'ai prévu, je dis que, sans que tu t'en mêles, son exemple t'entraînera, par une suite du pouvoir des impressions habituelles. Les deux oreillers, l'ignorance et l'incuriosité, dont je te parlais, ne sont pas si fort à rejeter : ils sont le point de repos vers lequel nous avons une tendance perpétuelle. C'est l'asile de la raison fatiguée, la sauvegarde de la tranquillité, quelquefois le résultat de la philosophie même. Par un reste de contradiction, tu me plains, dans la suite, de sentir si bien mes entraves et de souhaiter toujours davantage à mesure que j'acquiers : mais, d'un autre côté, c'est cette espèce de mécontentement de soi qui fait germer l'émulation, et avec elle tout ce qui existe de bien. Ainsi je concluerais de ces deux choses que, si l'ignorance et l'incuriosité sont commodes, elles ne sont louables et à désirer que lorsque leurs contraires nous ramènent à elles par l'expérience, ou que la raison nous défend de les quitter.

Mais je réponds en l'air à une vieille lettre que tu ne te remets plus; je n'ai pas le courage de chercher ce que je t'en avais dit dans mon paquet perdu. Pas-

sons à autre chose. Il ne faut pas que tu perdes ma petite histoire sur M. Necker; je vais en faire de nouveau les frais [1] :

Un citoyen de Genève, mourant et mal accommodé des biens de la fortune, laissait une fille unique qu'il recommanda à M. Verne, son ami, autre citoyen plus fortuné, commerçant recommandable par sa probité et distingué par les gens honnêtes dont il captivait généralement l'affection; celui-ci se chargea avec joie d'un soin qui flattait son bon cœur.

La jeune orpheline fut placée chez quelque parente, où le protecteur allait la voir souvent et où il était accueilli avec la considération, la confiance que mérite un digne ami. Elle était à cet âge intéressant par sa candeur, où les grâces naissantes permettent un développement enchanteur; le malheur prête encore un charme touchant à la beauté. M. V. voyait cette rose nouvelle offrir chaque jour quelques attraits de plus; elle allait s'épanouir, il sut choisir l'instant de la cueillir. A la douce chaleur de l'amitié l'Amour avait substitué son flambeau; seul, il éclaira les premiers pas de l'adolescence et la conduisit à son temple sur les traces du Plaisir. M. V. eut bien voulu joindre le titre d'époux aux privilèges de l'amant, mais il avait un père dont le caractère inflexible, agissant avec empire sur les sujets de son autorité, se laissait bien rarement fléchir à leurs prières, lorsqu'elles contrariaient ses vues. M. V. craignait sa disgrâce en lui découvrant son penchant. Il fallut le taire, en attendant des circonstances plus heureuses. La contrainte resserrait ses nœuds; plusieurs enfants devinrent les fruits de cette union présidée seulement par l'Amour : ils furent nourris dans le voisinage de la ville, où la mère allait fréquemment les visiter comme les enfants d'une de ses amies soi-disant à la campagne. Sa sensibilité, sa tendresse pénétraient la bonne nourrice, étonnée d'un zèle si ardent. Cependant le père de M. V. vint à tomber malade; celui-cit mit à profit cet accident pour remplir ses projets. Il prépara insensiblement l'esprit de son père; lorsqu'il crut l'avoir bien disposé, choisissant encore un moment favorable, il fit entrer la jeune personne avec ses enfants sur les bras, et tous ensemble tombèrent à genoux autour du lit, en implorant sa bonté. Le vieillard ne put résister aux cris puissants de la Nature, aux vives sollicitations de l'Amour, aux pleurs de la Beauté; son cœur flétri s'ouvrit à leur aspect, et s'en laissa pénétrer; il s'attendrit, consentit à tout, bénit les amants et vécut assez pour jouir du spectacle de leur félicité.

M. Necker, beau, jeune, et bien fait, alors professeur de mathématiques, était ami de M. V. et connut bientôt sa nouvelle épouse. Elle n'avait encore que vingt

[1] Ici, Marie Phlipon attribue à Jacques Necker, alors directeur du Trésor public et conseiller adjoint au contrôleur général Taboureau (il ne devint directeur général des finances qu'en juillet 1777), une aventure qui était arrivée à un de ses frères. C'est sans doute Moré, revenu récemment de Genève, qui lui avait raconté cette histoire.

ans; fraîche et charmante, elle n'avait rien perdu de son premier lustre sous l'aile caressante de l'Amour. Ils se virent, ils s'aimèrent; le professeur oublia les règles : il méconnut dans l'ivresse d'une passion naissante les droits sacrés de l'Amitié. La jeune épouse, infidèle, ingrate et légère, devint parjure et prépara ses maux. M. V., homme bon, sensible, toujours amoureux de sa femme, s'aperçut de la froideur qu'elle prenait pour lui; dévoré de chagrin et d'inquiétude, il mit tous ses soins à en chercher la cause, bien loin encore de penser que c'était la main de l'Amitié qui conduisait le poignard dont il se sentait déchiré. Malheureux, par les soupçons, d'ignorer la vérité, plus malheureux après l'avoir connue, le trouble et la douleur devinrent son partage sans qu'il les eût mérités. Par adresse ou autrement, il se trouva possesseur de la clef d'un cabinet où il voyait sa femme passer beaucoup de temps; il ouvrit le cabinet en son absence, et les recherches qu'il y fit lui procurèrent toutes les pièces d'une correspondance très suivie avec M. Necker. Il dissimula, se tut, feignit et garda le silence du désespoir dont le calme apparent précède toujours les résolutions les plus violentes. Un soir qu'il savait que M. Necker devait venir chez lui, il se tint à sa porte armé d'un pistolet, qu'il lâcha sur son rival sitôt qu'il l'aperçut, et se réfugia chez l'un de ses amis. Le coup n'avait été porté qu'à l'oreille, qu'il blessa. M. Necker, ensanglanté, monte chez la femme, lui raconte que c'est son mari qui vient de lui faire ce mauvais parti. Les cris, l'effroi, l'évanouissement suivirent : mais comme la douleur ne remédiait à rien, il fallut voir à mettre un peu plus de raison dans la disgrâce qu'il n'y en avait eu auparavant. Les amis de M. Necker jugèrent à propos qu'il s'éloignât de sa patrie; on le fit partir pour Marseille, où il resta, je crois, deux ans chez un ami ou parent, et s'y mit au fait du commerce; de là il vint à Paris, s'associa avec M. Télusson, banquier, s'enrichit prodigieusement, se fit connaître par son esprit, ses talents, s'acquit une réputation brillante, et mérita que Genève, oubliant, ainsi que le fera tout le public éclairé, les erreurs de la jeunesse remplacées par le mérite de l'homme fait, le choisît pour son résident à la cour de France.

Telle est l'anecdote qui me paraît intéressante parce qu'elle fait voir la progression et l'enchaînement des causes. Aujourd'hui M. Necker, placé en quelque sorte à la tête des affaires dans ce royaume, peut faire quelque opération importante d'où résulterait peut-être quelque événement considérable dans la politique; remontez à la source de cet événement supposé, parcourez les chaînons, vous arriverez à une amourette, dont il ne sera que la suite, car il est probable que sans elle M. N. eût resté à Genève à toujours; sa capacité lui eût valu quelque place dans son gouvernement, et la France ne l'eût pas eu pour adjoint à l'administration de ses finances.

Quant au pauvre M. V., dont certainement tu veux savoir le sort, il procéda, suivant les lois du pays, au divorce, qui fut effectué; mais l'affection du chagrin

a dérangé, du moins troublé son esprit, et les années n'ont pu le guérir. Son indigne femme a vécu dans l'opprobre qu'elle s'était attiré, et elle y est morte enfin.

M. N. a fait ici un mariage, non brillant, comme le croient bien des gens; il a épousé une jeune personne, fille d'un de ses amis, qui la lui recommanda à peu près comme l'avait été l'orpheline de Genève à M. Verne; mais il n'a point trouvé de professeur, et sa femme passe pour être d'un mérite distingué. Elle travaille, dit-on, avec lui au cabinet. Une seule fille est le fruit de ce mariage.

Ce fut M[me] Necker qui, la première, proposa, dans une société, de faire une souscription pour ériger une statue à Voltaire. L'idée fut saisie, exécutée; M. Pigalle, chargé de l'ouvrage, dont le résultat fut cette statue de Voltaire en Apollon, que tout Paris fut voir chez l'artiste. Je ne sais où elle est placée, mais je me souviens que M. de Sainte-L. me rapporta qu'en la voyant il avait dit : « Il faut le rajeunir ou le vêtir », parce que l'original était maigre et laid, et la qualité d'Apollon exigeant pour le costume qu'il restât nu dans cette figure allégorique, cela faisait un Dieu mal bâti, fort opposé à l'idée de beauté du dieu du Parnasse. A propos de M. Voltaire, on débite quelques vers qu'il vient d'adresser à M[me] Necker; les voici :

J'étais nonchalamment tapi
Dans le creux de cette statue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchants l'énorme cohue.
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un si beau présent
Du haut de sa double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui sur la cime du Parnasse
S'était mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place;
Il va de la cour de Phébus,
Petite cour assez brillante,
A la grosse cour de Plutus,
Plus solide et plus imposante.
Je l'aimai, lorsque, dans Paris,
De Colbert il prit la défense,
Et qu'au Louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A Monsieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance;

Il faut qu'entre les beaux esprits
Il soit un peu de différence,
Qu'à son gré chaque mortel pense;
Qu'on soit honnêtement en France
Libre et sans fard dans ses écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire,
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et conduit même au Paradis.

Ma foi! C'est bien mon avis : je sens que je reviendrais toujours à ce point. Les vains raisonnements, les sophismes pourront m'égarer de mille manières; mais la tolérance sera ma boussole en matière d'opinion, comme la bienfaisance en fait de conduite.

Mon voyage ressemble à celui de Sésostris bien plus que ne l'imaginerait Sophie, lorsqu'elle en fit la comparaison. Celui de ce conquérant fut chimérique, et le mien aussi n'est qu'idéal; le rapport est exact. Je vogue maintenant à pleines voiles, mais je ne fais que voguer, cela n'apprend pas grand'chose. Je n'ose plus crier : « Terre! » même avec les plus belles apparences : je vois que souvent j'ai pris des pointes de rochers et des îles flottantes pour des retraites assurées. La patience et le courage ne me manquent pas, mes boussoles sont bonnes; il faut tout attendre du temps. Je suis un peu fâchée contre l'auteur du *Système* pour plusieurs raisons, entre autres parce qu'il avance comme certain un fait qui n'est rien moins que tel, et dont l'importance méritait d'autres preuves que celles qu'il en donne. C'est concernant la génération équivoque et le passage de la matière inanimée à l'organisation. S'il était prouvé que, sans le concours d'animaux semblables, le rapprochement de certaines matières en mouvement suffit pour produire un animal quelconque, les matérialistes ne seraient plus embarrassés de l'argument qu'on leur fait sans cesse sur cet ordre constamment établi; alors on verrait éclore une foule de probabilités en leur faveur et Telliamed[1] ne serait pas si fou.

L'auteur dont nous parlons ne cite pour l'appuyer que les observations microscopiques d'un certain Needham, dont l'autorité ne peut l'emporter sur celle d'un grand nombre de physiciens habiles et de savants naturalistes, qui tous s'accordent à regarder la génération équivoque comme le fruit de l'ignorance. D'ailleurs les découvertes du monde microscopique sont un peu sujettes à caution.

Ce sujet mérite qu'on en fasse mention. Je veux parler de l'accouplement d'un lapin avec une poule, dont il résultait des poulets à poils, attesté par un voyageur

[1] *Telliamed* ou *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, 1748. Cet ouvrage, par M. de Maillet (dont Telliamed était l'anagramme), contenant des théories, hardies pour l'époque, sur l'origine des êtres, avait fait quelque bruit.

instruit et digne de foi, fait étonnant entre des espèces si éloignées et qui dérange ces lignes de démarcation que les nomenclateurs et les naturalistes veulent tirer dans la division des classes. Je n'y croirais guère, si je n'avais de bons motifs pour accepter l'autorité du témoin. Mais de quoi vais-je t'entretenir? On rirait bien si on savait que des jeunes filles s'amusent à parler physique. Au reste, on rit tous les jours des bonnes choses, cela nous importe peu. Je voudrais pouvoir traiter ce sujet avec plus de connaissance. Je sens que c'est à l'histoire de la nature que tiennent toutes nos lumières, que la vérité se trouve attachée. L'étude de cette histoire dans ces différentes parties ferait mon occupation, mes délices, si j'avais les moyens de m'y livrer : mais c'est précisément celle pour laquelle mon état, mon sexe, ma situation me laissent moins de facilité et de secours. Revenons aux choses que l'on nous permet plus volontiers. J'ai recueilli jadis, dans une conversation, certaines particularités dont j'ai fait secrètement mon profit; je pense qu'elles pourront t'intéresser par leurs rapports avec quelqu'un de ta connaissance. Aie la patience de m'écouter jusqu'au bout.

ANECDOTE.

Lors de la dernière guerre avec les Anglais en Amérique, qui ne fut déclarée qu'en 1756, mais dont les hostilités commencèrent en 1754, MM. de Rochemaure et de Querleret[1] étaient l'un intendant, l'autre gouverneur de la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane. Le premier, d'une ancienne famille alliée aux Bérulle, était d'un esprit vif, pénétrant, agréable, propre à faire une épigramme; il saisissait à merveille quelques idées principales, mais il ne parvenait jamais à les lier ensemble en un certain nombre : elles restaient décousues dans son esprit, qui s'égarait toujours dans les conséquences. M. de Querleret était rempli de bon sens, de raison et de capacité; mais il avait une femme vindicative à l'excès, dont il suivait trop aveuglément les avis passionnés. On ne voit que trop souvent, dans nos colonies, des divisions entre le gouverneur et l'intendant, ennemis naturels par leurs places. Le premier demande sans cesse au second qui refuse toujours, s'il est honnête homme, pour ménager les intérêts du Roi, et, s'il ne l'est pas, pour se réserver à lui seul le profit de ses malversations. A cette opposition se joignent bientôt mille autres raisons qui naissent des circonstances et sont nourries par elles. Les officiers, qui visent aux gratifications, aux faveurs pécuniaires, se tournent du côté de l'intendant, désertent la cour du gouverneur, dont la jalousie s'éveille encore par cet abandon. Dans cette situation, les esprits se partagent et

(1) Lisez de Kerlérec. — Voir *Les dernières années de la Louisiane française*, par M. Villiers du Terrage, Paris 1903, in-8°. Cf. *Mémoires*, t. II, p. 126.

s'animent. S'agit-il de délibérer en commun sur quelque affaire? il se trouve toujours deux avis contraires, soutenus avec chaleur par leurs partisans. C'est ce qui arriva à la Nouvelle-Orléans au sujet des parlementaires (on nomme ainsi les vaisseaux de la nation avec qui l'on est en guerre), lesquels, prenant le pavillon d'amis, viennent dans les ports débiter des denrées et des marchandises. M. de Querleret voulait qu'on reçût ces parlementaires. M. de Rochemaure prétendait qu'ils ne devaient point être admis dans les ports. Le différend s'échauffa; toute la colonie se partagea en deux factions, que l'on distingua par les noms de rochemauriste et de querlerette.

M. de X.[1], estimable par ses lumières et surtout par sa droiture, avait su se conserver la confiance des deux partis (tu te passeras du nom du personnage, ou, si tu le devines, je te prie de le taire, ainsi que l'acrostiche qui terminera mon histoire). Également bien reçu chez le gouverneur et chez l'intendant, il était le confident de tous deux, qui savaient réciproquement qu'il possédait leurs secrets, et qui le connaissaient assez pour n'oser lui faire aucune question. La maison de M. de... servait de dépôt aux papiers des deux partis. Un rochemauriste vint un jour lui rapporter avec beaucoup d'empressement une ancienne lettre qui avait été surprise ; elle était du Ministre qui l'avait écrite dans la guerre précédente pour défendre expressément qu'on reçût les parlementaires. Pendant qu'ils en faisaient la lecture, le nommé Mandeville, rochemauriste décidé, arrive et demande communication de la pièce qu'on examinait; elle lui fut remise. A peine en eût-il pris connaissance, qu'il pria qu'on la lui laissât un instant pour la montrer à son beau-père, avec lequel il demeurait dans le voisinage; celui qui avait apporté la lettre y consentit. Mandeville part; M. de..., qui ne voyait rien ni n'avait rien à dire, reste tranquille. Mandeville, loin de retourner chez lui, assemble les plus zélés du parti, va dans la place publique, fait lecture de cette lettre, excite le tumulte, anime contre le gouverneur, devant lequel il va se présenter lui-même en lui annonçant une révolte, qu'il nommait juste, s'il ne se désistait de sa prétention au sujet des parlementaires. Le gouverneur répondit par un air d'autorité, avec un geste menaçant: Mandeville met fièrement la main sur la garde de son épée, ajoute, en cerveau brûlé, des propos audacieux, et fait tout ce qu'il fallait faire pour mériter d'être conduit en prison, où le gouverneur le fit effectivement enfermer.

Le désordre devint général; les esprits modérés eurent toutes les peines imaginables à empêcher qu'il n'eût des suites funestes. M. de..., remplissant en quelque sorte l'office de médiateur, eut le bonheur de prévenir les extrémités auxquelles les deux partis allaient se porter; il eût peut-être amené les choses à une

[1] Sainte-Lette. C'est lui, évidemment, qui avait fait ce récit à Marie Phlipon.

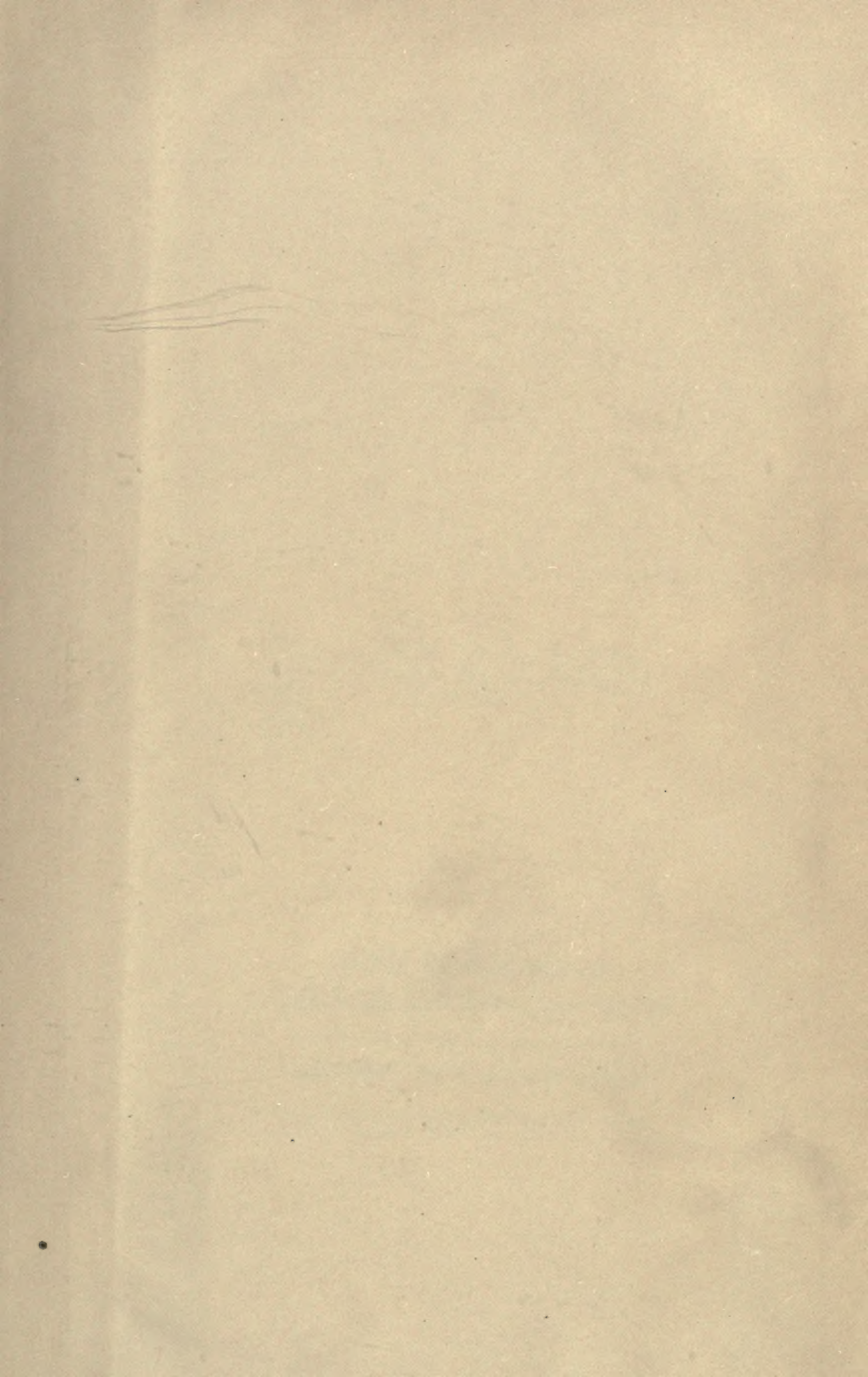
entière et parfaite conciliation, si l'intendant, plus ferme et plus constant dans ses vues, avait pu suivre le fil d'une suite d'idées et agir conséquemment. La recherche qu'on fit, quelque temps après, par ordre du gouverneur, dans la maison d'un particulier que l'on soupçonnait garder quelques papiers, fit penser à M. de X. que, malgré ses liaisons avec les deux chefs, il était de la prudence de prévenir tous les inconvénients possibles. Il fit donc assembler premièrement les rochemauristes, devant lesquels, après avoir exposé ses raisons, il brûla les papiers dont ils l'avaient fait dépositaire, et les pria de ne plus s'entretenir chez lui de leurs affaires. Les querlerettes furent mandés à leur tour, pour être témoins d'une cérémonie semblable et pour recevoir la même requête. La chose faite, il la communiqua au gouverneur et à l'intendant, avec lesquels il continua à vivre de la même manière. Au bout de quelques mois, Mandeville, ayant obtenu que sa femme le vînt voir dans sa prison, il lui dit vaguement dans ses conversations que la lettre qui avait fait tant de bruit venait de chez M. de... Celui-ci fut très étonné, dans une de ses visites amicales au gouverneur, d'être reçu avec une froideur, un cérémonial, dont on n'avait jamais usé envers lui. Surpris et piqué, il se retira, cherchant en lui-même quelle cause avait pu produire ce changement. Il ne le devina que lorsqu'il apprit qu'on chuchotait partout que la lettre était venue de chez lui; mais, choqué en même temps de la légèreté du gouverneur qui, sans explication, sans retour sur son ancienne confiance, sans égard pour des années d'épreuves et de liaisons, pouvait le soupçonner, il dédaigna de se justifier. Content de lui-même, sans reproches de ses intentions et de sa conduite, il se reposa sur sa propre justice, négligeant de désabuser un indigne ami. Les tracasseries perpétuelles du gouverneur et de l'intendant causèrent à celui-ci mille chagrins, qui empoisonnèrent sa vie et le mirent au tombeau. Sa veuve est repassée en France, où elle sollicitait des grâces en Cour il n'y a pas fort longtemps. M. de Querleret fut plus malheureux; conseillé par sa femme, il avait eu la maladresse de renvoyer en France quelques ennemis dont il crut ainsi se débarrasser. C'était favoriser leur vengeance et la placer au lieu où elle pouvait agir. En effet, on le rappelle lui-même; il vint, il se vit cassé, rayé du tableau de la marine, et il mourut de douleur et d'opprobre dans le sein de sa patrie.

C'est ce M. Querleret qui, dans le temps de son séjour en Amérique, fit venir près de lui un neveu nommé Dessales [1]; il lui mit un habit uniforme sur le corps, lui dit qu'il était officier d'artillerie. Le jeune homme le crut et le devint ainsi. Il épousa ensuite la fille d'un riche habitant; c'était alors une personne jeune, fraîche et charmante. Ce bon militaire obtint depuis la croix de Saint-Louis,

[1] Billouard des Salles, le familier de Mlles de Lamotte. Voir plus haut la lettre du 5 décembre 1775.

quoique à dire vrai il n'ait jamais été qu'à bien des lieues de l'action (il ne quitta pas la Nouvelle-Orléans et les affaires se passaient vers Québec, à quatre cents lieues à peu près) et que le bruit du canon n'ait seulement pas frappé ses oreilles. Voilà ce M. Dessales que nous connûmes l'année passée et dont on disait bonnement dans sa société l'hiver dernier que la grippe le faisait souffrir étonnamment, parce que les efforts de la toux rouvraient les contusions qu'il avait reçues à la tête dans le service, aux différentes occasions où il s'était trouvé. C'est une belle chose qu'une réputation fondée sur des faits passés dans un autre hémisphère ! Il est tels de ces guerriers, plus malades des coups de pied de Vénus que blessés des traits de Mars.

TABLE.



SE TROUVE À PARIS

À LA LIBRAIRIE LEROUX

RUE BONAPARTE, 28